



HAL
open science

Sciences et colonisation sous l'Ancien Régime

Francois Regourd

► **To cite this version:**

Francois Regourd. Sciences et colonisation sous l'Ancien Régime. Histoire. Université Bordeaux III - Michel de Montaigne, 2000. Français. NNT : 2000BOR30045 . tel-01656967

HAL Id: tel-01656967

<https://hal.science/tel-01656967v1>

Submitted on 6 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Bordeaux III – Michel de Montaigne
UFR d'Histoire

*Thèse pour obtenir le grade de
Docteur de l'Université Bordeaux III
présentée et soutenue publiquement par M. François Regourd,
le 9 décembre 2000.*

*Sciences et colonisation sous l'Ancien Régime.
Le cas de la Guyane et des Antilles françaises,
XVIIe-XVIIIe siècles.*

Volume 1. Introduction et première partie

Directeur de thèse :

M. le Professeur Paul Butel (Université Bordeaux III)

Jury :

Mme le Professeur Marie-Noëlle Bourguet (Université Paris VII)

M. le Professeur Christian Huetz de Lempis (Université Paris IV)

M. le Professeur Philippe Loupès (Université Bordeaux III)

M. le Professeur James E. McClellan III (Stevens Institute, Hoboken N.J., USA)

M. le Professeur Daniel Roche (Collège de France)

À Marie-Claire, mon épouse.

À nos deux filles, Lucile et Lisa.

À mes parents.

Remerciements

Au moment d'achever ce travail, ma pensée va à tous ceux qui m'ont aidé à construire mon projet, et à le mener à son terme.

Daniel Roche qui, en assurant la direction de mon DEA en 1994, puis en m'accueillant dans ses séminaires de l'IHMC et du Collège de France, m'a enseigné par l'exemple, comme à bien d'autres, les exigences du métier d'historien. Paul Butel, maître patient et érudit, qui a dirigé cette thèse avec attention et compétence, sans ménager ses encouragements. Il a su me communiquer sa grande connaissance des espaces caraïbes. James E. McClellan III, qui partage avec moi la passion de la « machine coloniale », a accompagné paternellement, avec humour et intelligence, mes années d'apprentissage dans le dédale des archives d'Ancien Régime.

Danielle Bégot, Christophe Bonneuil, Marie-Noëlle Bourguet, Patrice Bret, Éric Brian, Olivier Chapuis, Marcel Chatillon, Christiane Demeulenaere-Douyère, Marcel Dorigny, Jean-Marc Drouin, Serge Gruzinski, Decio Guzman, Jean-Marc Moriceau, Daniel Nordman, Monique Pelletier, Anne Pérotin-Dumon, Patrick Petitjean, Guy Picolet, Giovanni Pizzorusso, Kapil Raj, Antonella Romano, François Sigaut, Alice Stroup et Françoise Vergneault, m'ont prodigué leurs conseils, m'ont ouvert leur bibliothèque, ont répondu à mes questions, ou en ont suscité de nouvelles. Leur œuvre, leur conversation et leur amitié me furent précieuses. Pierre Crépel, Jim Drouilhet, Jean-Louis Glénisson, Mariel Gouyon-Guillaume, Isabelle Homer, Isabelle Le Métayer, Jacques Petit, Monique Pouliquen, Frédéric Régent, Bernadette et Philippe Rossignol, m'ont communiqué leurs travaux et leurs découvertes avec chaleur et désintéressement. D'autres noms me viennent à l'esprit en parlant d'histoire et d'amitié : Jean-François Chauvard, Taylor Exantus, Laurent Martin, Eve Netchine, Dominique Rogers et Stéphane Van Damme m'ont encouragé, et m'ont fait partager leur enthousiasme pour la recherche.

Des séminaires ont contribué à aiguïser ma curiosité et à élargir mon horizon : autour du Centre Koyré (J.-M. Drouin, Ch. Bonneuil, S. Roux...), de l'EHESS (D. Nordman, S. Gruzinski, R. Chartier, F. Vergneault...), de l'IHMC et du Collège de France (D. Roche), du groupe *Sciences et Empires* du CNRS (P. Petitjean, K. Raj...), ou du défunt groupe de recherche sur l'histoire de l'Académie royale des sciences (E. Brian, Ch. Demeulenaere-Douyère, P. Bret, G. Picolet...), j'ai acquis une précieuse expérience, découvrant notamment l'historiographie anglo-saxonne et la fécondité des approches pluri-disciplinaires. La participation à des projets éditoriaux thématiques sous la direction bienveillante et exigeante de Marie-Noëlle Bourguet, de Marcel Dorigny, ou de Roy MacLeod, m'a également beaucoup appris. L'écriture d'un article en collaboration avec James E. McClellan fut également un moment privilégié de mon parcours.

L'Université Bordeaux III, puis l'Université Paris X, m'ont permis de mener mes recherches dans les meilleures conditions, en m'accueillant dans leurs murs en qualité de moniteur, puis d'ATER. Toujours attentifs à ménager des horaires qui m'ont permis de travailler régulièrement en bibliothèque tout en enseignant, toujours prompts à me faire profiter de leur expérience, mes collègues, comme les responsables des départements d'histoire, ont fait preuve à mon égard d'une bonté quotidienne que je n'oublierai pas : que Philippe Loupès, Josette Pontet, Jean Duma, Monique Cottret, Jean-Michel Sallmann, Thomas Calvo, Silvia Marzagalli, Dominique Picco, Michel Figeac, Marie Gabarron-Boisson, Alain Contis, Michèle

Fogel, Charlotte de Castelneau, Monica Martinat, Corine Maitte, Claudine Wolikow, Jacqueline Préjean, Hélène Duccini, trouvent ici témoignage de ma profonde reconnaissance.

Des institutions et des centres de recherche ont participé aux efforts financiers entraînés par de nombreux déplacements, notamment à Aix-en-Provence et à Fort-de-France : l'École normale supérieure de Fontenay-Saint-Cloud (désormais à Lyon), l'école doctorale et le centre d'histoire des espaces atlantiques de l'Université de Bordeaux, puis l'UMR 8565 (Unité mixte de recherche animée par Serge Gruzinski), se sont relayés pour me soutenir, sur ce plan là, aussi.

Les conservateurs et les magasiniers de l'Académie de médecine, du Département des manuscrits et du Département des Cartes et plans de la Bibliothèque nationale, de la Bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle, de l'Académie des sciences, de l'Institut, de l'Observatoire de Paris, de la salle des microfilms du CARAN, des Bibliothèques municipales d'Aix-en-Provence, de Bordeaux et de Carcassonne, du Centre des Archives d'Outre-mer (Aix-en-Provence), des Archives départementales de la Martinique et de la Guadeloupe, du SHAT et du SHM de Vincennes, ont tout fait pour me faciliter la tâche, avec une gentillesse dont j'ai trop souvent abusé. Qu'ils soient remerciés d'avoir su parfois oublier les quotas, et d'avoir si constamment gardé le sourire. On ne dira jamais assez combien ces contacts quotidiens, amicaux et familiers, sont importants dans la vie d'un historien. Je remercie à ce titre le personnel de la BnF, pour l'obstination dont il a su faire preuve, face à l'adversité, afin de maintenir avec les lecteurs un contact de qualité au sein du vélodrome climatisé qui nous sert désormais de Bibliothèque nationale.

Je pense, enfin, à mes parents et à mes beaux-parents, qui n'ont pas ménagé leur peine pour soutenir mes efforts, notamment dans les dernières semaines de rédaction et de relectures. Je pense à Marie-Claire, et à nos deux filles, qui ont su toutes trois endurer avec patience et abnégation les sacrifices qu'imposait nécessairement un travail de cette ampleur, tout en m'entourant de leur gentillesse, de leur douceur, et de leur merveilleuse affection.

« Plus on en a devant soi, plus on peut approcher de la vérité dans les déterminations, mais aussi le travail se multiplie à proportion par le grand nombre d'attentions, de réflexions, & de combinaisons nécessaires. »

Histoire de l'Académie royale des sciences, année 1730. Avec les Mémoires de Mathématique & de Physique pour la même année, Paris, Imprimerie royale, 1732, section « Histoire », p.106.

Liste des abréviations

- *AAS* = Archives de l'Académie des sciences. Institut de France, Paris.
- *ADG* = Archives départementales de la Guadeloupe. Basse-Terre, Guadeloupe.
- *ADM* = Archives départementales de la Martinique. Fort-de-France, Martinique.
- *AN* = Archives nationales. Paris.
- *BAM* = Bibliothèque de l'Académie de médecine. Paris.
- *BMAix* = Bibliothèque Méjanès à Aix-en-Provence.
- *BMBes* = Bibliothèque Municipale de Besançon.
- *BMBx* = Bibliothèque Municipale de Bordeaux.
- *BMCarcassonne* = Bibliothèque Municipale de Carcassonne.
- *BNCP* = Bibliothèque nationale de France, Département des Cartes et plans. Paris.
- *BnF* = Bibliothèque nationale de France. Paris (manuscrits et imprimés)
- *BObs* = Bibliothèque de l'Observatoire. Paris.
- *dir.* = sous la direction de (direction scientifique d'ouvrage).
- *CAOM* = Centre des Archives d'Outre-mer. Aix-en-Provence.
- *HARS* = Collection imprimée de l'*Histoire et mémoires de l'Académie royale des sciences*, section « Histoire ».
- *MARS* = Collection imprimée de l'*Histoire et mémoires de l'Académie royale des sciences*, section « Mémoires ».
- *MNHN* = Bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle. Paris.
- *SHAT* = Service historique de l'Armée de Terre. Château de Vincennes.
- *SHM* = Service historique de la Marine. Château de Vincennes.

Conventions d'édition

Pour les titres d'ouvrages et les citations de textes imprimés et manuscrits, l'orthographe d'origine a été respectée, autant que possible. Nous citons toujours en référence l'édition ou la réédition que nous avons utilisée pour les citations.

Pour la présentation des notes de bas de page, nous avons respecté les règles en usage, notre principal souci étant que la lecture de ce travail soit aisée — y compris sur microfiches. Les références indiquées *op.cit.*, renvoient à des titres cités précédemment dans la même partie. Les ouvrages cités plus d'une fois sont généralement référencés dans nos annexes bibliographiques.

Table des matières

INTRODUCTION.....	9
LA TRACE DU SAVOIR ET L'ECHO DU POUVOIR. FONDEMENTS HISTORIOGRAPHIQUES ET METHODOLOGIQUES	12
1. <i>Soumissions, résistances et ouvertures. L'espace caraïbe français sous le regard de l'histoire</i>	13
2. <i>Histoire culturelle et histoire des sciences de la Guyane et des Antilles françaises.....</i>	21
3. <i>Sciences et colonisation : une mise en perspective.....</i>	30
4. <i>L'élaboration d'un questionnement.....</i>	37
5. <i>Les Sources. Délimitations et cohérence d'un corpus en expansion.....</i>	50
6. <i>Les choix de l'exposition</i>	62
PREMIERE PARTIE. LE TEMPS DES PIONNIERS. ESSAI D'ARCHEOLOGIE DES SCIENCES COLONIALES	64
CHAPITRE 1. UNE COLONISATION D'AVENTURIERS.....	67
1. <i>Premières expériences, premiers contacts, premières conquêtes (1503-1635).....</i>	68
2. <i>L'ère des compagnies et des seigneurs (1635-1664).....</i>	80
3. <i>L'aire caraïbe au début du XVIIe siècle. Un état du savoir en France à l'aube de la conquête</i>	91
CHAPITRE 2. DE L'APPREHENSION A L'APPROPRIATION	113
1. <i>Le fait géographique.....</i>	113
2. <i>La réduction de l'inconnu. Moyens intellectuels d'une maîtrise de la nature et de l'espace... </i>	136
3. <i>Constructions et itinéraires du savoir dans l'aire caraïbe</i>	148
CHAPITRE 3. PREMIERS DISCOURS DES SCIENCES COLONIALES : REGARDS CROISES	171
1. <i>Du récit de voyage à l'Histoire naturelle. Premières impressions des savoirs coloniaux.....</i>	172
2. <i>Science missionnaire et réseaux religieux.....</i>	189
3. <i>Bibliothèques et collections : antichambres des sciences coloniales</i>	206
4. <i>Milieus savants et mondains de la capitale : les enjeux d'un savoir colonial maîtrisé.....</i>	218
CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE.....	231
DEUXIEME PARTIE. LES ROUAGES SCIENTIFIQUES DE LA MACHINE COLONIALE DES ROIS DE FRANCE. MISE EN PLACE (1664-1720).....	232
CHAPITRE 4. SAVOIR POUR GOUVERNER. LA PUISSANCE DES INSTITUTIONS	234
1. <i>La reprise en main des colonies par la monarchie (1664-1720).....</i>	234
2. <i>L'administration coloniale : gestion du savoir et dynamique scientifique.....</i>	242
3. <i>Les institutions scientifiques</i>	258
CHAPITRE 5. LES SAVANTS VOYAGEURS, FER DE LANCE DE LA CONQUETE SCIENTIFIQUE COLONIALE	271
1. <i>La conquête coloniale par les étoiles. Cayenne (1672) et les Petites Antilles (1682)</i>	271
2. <i>L'investigation des botanistes et la normalisation naturaliste (1688-1697)</i>	282
3. <i>La seconde vague des astronomes. Deshayes (1699-1700) et Feuillée (1703-1711).....</i>	291
CHAPITRE 6. L'IMPLANTATION COLONIALE DE SPECIALISTES QUALIFIES.....	299
1. <i>Cartographie et fortifications : ingénieurs, arpenteurs et militaires sous les tropiques</i>	299
2. <i>Chirurgiens, médecins, botanistes et jardiniers.....</i>	311
3. <i>Le renfort des missionnaires.....</i>	327
4. <i>Les correspondants de l'Académie.....</i>	341
CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE	358
TROISIEME PARTIE. LUMIERES COLONIALES. ENJEUX ET ACTEURS	359
CHAPITRE 7. LES MODALITES DU DEVELOPPEMENT COLONIAL AU XVIIIe SIECLE.....	361
1. <i>Conditions économiques et politiques de la croissance</i>	361
2. <i>Vers un monde maîtrisé.....</i>	372
3. <i>Grands travaux et aménagements. La science de terrain.....</i>	383

CHAPITRE 8. PROGRES ET MUTATIONS DE LA CARTOGRAPHIE COLONIALE AU XVIII ^E SIECLE	393
1. <i>La cartographie des colonies caraïbes jusqu'au Traité de Paris</i>	393
2. <i>Gloire et misère des ingénieurs géographes coloniaux de 1763 à la Révolution</i>	401
3. <i>Des étoiles à la mer. Science des marins et cartographie coloniale, de 1763 à la Révolution</i>	409
CHAPITRE 9. L'INVENTAIRE NATURALISTE DU MONDE COLONIAL.....	420
1. <i>Les formes de la collecte</i>	420
2. <i>La diversité du monde. Les progrès scientifiques à la lumière des colonies</i>	439
3. <i>La nature coloniale à l'aune des naturalistes. Diffusion de modèles et conditions d'échange</i>	445
CHAPITRE 10. LA NATURE ET LES HOMMES, ENTRE GESTION A DISTANCE ET ACTION LOCALE	469
1. <i>L'accroissement du capital botanique. Du maraudage à la valorisation industrielle</i>	469
2. <i>La maîtrise du facteur humain. De l'économie politique à la médecine</i>	489
3. <i>Émergence d'une population scientifique locale. Jalons pour une réévaluation</i>	510
CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE.....	539
CONCLUSION.....	541
ANNEXE 1. SOURCES D'ARCHIVES	547
1. ARCHIVES NATIONALES, PARIS (AN) ET AIX-EN-PROVENCE (CAOM)	549
2. ARCHIVES DES BIBLIOTHEQUES ET ACADEMIES PARISIENNES	553
3. CENTRES D'ARCHIVES DEPARTEMENTAUX ET BIBLIOTHEQUES MUNICIPALES (PROVINCE)	563
4. CENTRES D'ARCHIVES DEPARTEMENTAUX DES ANTILLES FRANÇAISES	566
ANNEXE 2. BIBLIOGRAPHIE DES INSTRUMENTS DE RECHERCHE.....	567
1. ARCHIVES NATIONALES, PARIS (AN) ET AIX-EN-PROVENCE (CAOM).....	568
2. ARCHIVES DES BIBLIOTHEQUES ET ACADEMIES PARISIENNES	573
3. ARCHIVES DEPARTEMENTALES ET BIBLIOTHEQUES FRANCE METROPOLITAINE (PROVINCE).....	576
4. CENTRES D'ARCHIVES DEPARTEMENTAUX DES ANTILLES FRANÇAISES	576
5. BIBLIOGRAPHIES ET GUIDES DE SOURCES THEMATIQUES	577
ANNEXE 3. BIBLIOGRAPHIE DES SOURCES IMPRIMEES.....	580
ANNEXE 4. BIBLIOGRAPHIE GENERALE	607
ANNEXE 5. DOCUMENTS	635
TABLE DES DOCUMENTS.....	747
TABLE DES MATIERES DETAILLEE	751

Introduction

La découverte du Nouveau Monde, de l'Autre, de l'étrange et de l'étranger ; la conquête et l'appropriation d'une terre par le fer, la croix, la bêche et le verbe ; le brassage des populations de trois continents, dans le creuset des guerres, de la colonisation et de l'esclavage ; la naissance, enfin, d'une identité créole originale, façonnée aux confins de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique, sur le terreau de l'esclavage et de l'acculturation française : tous ces éléments contribuent à faire de l'espace antillo-guyanais un terrain de prédilection pour l'historien amoureux de la sédimentation des vies éteintes et du sens de sa discipline. Un lieu de choix, en somme, pour l'expérience initiatique que représente une thèse, fût-elle *Nouveau-Régime*.

Écrire sur l'histoire des îles antillaises et de la Guyane, pourtant, c'est accepter d'emblée de prêter le flanc à la critique. Car on se plaît parfois encore à perpétuer l'idée selon laquelle la couleur de la peau, révélateur muet d'un passé réel ou supposé, teinte l'encre de l'historien. Et de fait, la sensation qui domine bien souvent est celle de participer à l'écriture d'une histoire *sensible* : parce que deux siècles de servitude suivis d'un siècle et plus de domination politique et culturelle ne sauraient s'effacer d'un revers de main ; parce que l'histoire, comme l'a si justement dénoncé en son temps Frantz Fanon, après d'autres, est outil de pouvoir.

Cela doit-il signifier pour autant que, dans cette perspective, le Blanc serait condamné à faire l'histoire de son expansion, de son pillage et de sa folle ambition civilisatrice et égocentrique ; le Noir celle de sa résistance et de sa soif de vengeance légitime ; le Métis, une fois son identité définie (Demi-noir ? Demi-blanc ? Quart d'esclave ? Tiers de maître ? Sang-mêlé ?), celle du viol originel et de la lutte d'un peuple pour la reconnaissance d'une dignité sans cesse foulée aux pieds ?

Ce n'est pas notre vision des choses. Aussi la tentation est-elle grande de se faire *Inuit* pour l'occasion, renvoyant dos à dos les susceptibilités à fleur de peau et hors de mise que pourrait réveiller une démarche qui ne prétend à rien d'autre qu'à l'exploration critique et rigoureuse d'un territoire historiographique presque vierge. Pourtant, il serait absurde de nier que l'histoire est regard, regard subjectif ; que l'histoire, est aussi discours — et que, pour paraphraser Julia Kristeva, tout discours, tout texte, se construit

comme mosaïque de citations, comme absorption et transformation d'un autre discours. Il n'est pas d'historien sans ombre portée.

De fait, l'enquête que nous entreprenons, si elle ne répond en écho à aucune histoire personnelle ou familiale liée à la colonisation ou au monde antillo-guyanais, a pris forme peu à peu, au contact d'un certain nombre de travaux — d'historiens pour la plupart, mais aussi de philosophes ou d'anthropologues — lus et relus, confrontés les uns aux autres. Qu'ils aient ou non concerné l'histoire coloniale, qu'ils nous aient déçu ou enthousiasmé, ces ouvrages ont, de manière déterminante, présidé à notre approche du fait colonial sous l'Ancien Régime. À leur lecture se sont précisées des notions d'une grande fécondité, et se sont révélées des perspectives de recherche stimulantes ; de cette lente gestation est né ce projet, que nous croyons cohérent, cette thèse de doctorat, que nous souhaitons heureuse et aboutie, même si, nous y reviendrons à maintes reprises, elle ne peut représenter à nos yeux davantage qu'une étape dans notre recherche.

La trace du savoir et l'écho du pouvoir.

Fondements historiographiques et méthodologiques

Le statut colonial, qui prétend suggérer une identité mimétique à un espace annexé, mais qui rappelle constamment — par un jeu subtil de lois d'exception et de processus symboliques — la soumission fondamentale de la colonie à un ordre extérieur, suscite des interrogations qui lui sont propres.

Interrogations sur la nature d'une civilisation originale, nécessairement construite sur des rapports de force déterminants, des pratiques de survie et de développement particulières. Interrogations sur la notion même de pouvoir politique, économique ou culturel ; sur la puissance et les failles d'un processus d'acculturation et de soumission du monde, envisagé dans toutes ses dimensions. Interrogations, enfin, sur la polysémie du discours du pouvoir, sur les reflets du miroir brisé du fait colonial et sur l'épaisse fumée de la mauvaise conscience européenne. Ainsi fondée sur des questionnements dialectiques fondamentaux entre *Identité* et *Altérité*, entre *Centre* et *Périphérie* ou entre *Dominants* et *Dominés*, l'histoire coloniale dépasse par la force des choses — ou du moins devrait dépasser — les ambitions d'une simple histoire locale.

Construit sur un terreau si particulier, le dessein d'une histoire des pratiques scientifiques outre-mer et de la construction des savoirs coloniaux sous l'Ancien Régime appelle un certain nombre de précisions et de mises en perspective historiographiques, indispensables à l'élaboration d'un questionnement pertinent. Toutefois, quel que soit notre goût pour cet objet, notre ambition ne saurait être ici de dresser un panorama exhaustif et nuancé des études parues depuis deux siècles sur l'histoire des Antilles françaises à l'époque moderne : nous nous contenterons de poser quelques jalons.

1. Soumissions, résistances et ouvertures. L'espace caraïbe français sous le regard de l'histoire

Longtemps envisagée sous les auspices d'une hagiographie des "Grands coloniaux" et d'une célébration dithyrambique de l'expansion civilisatrice de la France, puis durablement brouillée par la dimension idéologique d'une bataille nécessaire livrée par les historiens créoles au nom du droit à l'Histoire et d'une quête identitaire fondamentale, l'historiographie des Antilles peine, encore aujourd'hui, à sortir des ornières d'une histoire de combat à courte vue, profondément marquée par le traumatisme de l'esclavage et de la violence politique.

1.1. La légende dorée des colonies françaises

Sans doute le concept de territoire colonial offre-t-il le lieu le plus satisfaisant pour observer les esquisses d'autoportrait d'une civilisation. Entre 1640 et 1940 se développe un discours convenu dans lequel la propagande le dispute à l'histoire, mêlant la sève des origines au ferment de l'histoire immédiate et des idéaux nationaux. De cette *Légende dorée*, articulée sur les problématiques fondatrices du fardeau de l'homme blanc et de l'eurocentrisme missionnaire, vient encore une large part de notre savoir.

La fresque dramatique dans laquelle seul le sang des colons et des militaires excite le cœur de la geste héroïque, prend sa source au XVII^e siècle, sous la plume des premiers missionnaires. Elle trouve, en quelque sorte, son aboutissement, dans la monumentale *Histoire des colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde*, parue entre 1929 et 1933 sous la direction de Gabriel Hanoteaux et Alfred Martineau¹. Toujours citée comme référence "classique" jusqu'à la fin des années 1980,

¹ Gabriel HANOTEUX et Alfred MARTINEAU, *Histoire des colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde*, Paris, Plon, 1929-1933, 6 volumes. En particulier le premier tome : Charles de LA RONCIÈRE, Joannès TRAMOND et Émile LAUVRIÈRE, *L'Amérique*, Paris, Plon, 1929. Le premier paragraphe de l'« Introduction générale » signée par G. Hanoteaux, donne le ton : « L'histoire de France n'est complète que si elle s'achève par une histoire de la colonisation et de l'expansion française dans le monde. La France a toujours cherché à se répandre au dehors. Ce faisant, elle a suivi, au cours des âges, non un instinct égoïste, ni même un appétit de conquêtes, mais un besoin singulier de connaître les hommes et l'univers, de se propager, de fonder, de créer. Son naturel sociable tend à élargir sans cesse le cercle de famille, et à multiplier ses foyers ; la sympathie qui rayonne autour d'elle et qu'elle obtient en retour, lui fait chercher des contacts affectueux, des auditoires bienveillants, des adolescences de peuples à former ». De la même époque, voir également J. SAINTOYANT, *La colonisation française sous*

cette somme lyrique et documentée, imposante comme une stèle commémorative, tente la synthèse de près de trois siècles d'histoire. Les sources traditionnelles de la colonisation² sont alors commentées dans le sillage des militaires érudits et des clercs batailleurs qui, jusque dans les années 1940, nourrissent les pages de la *Revue maritime et coloniale* ou de la *Revue de l'histoire des colonies françaises*³. Simultanément, toutefois, certains historiens commencent à fendiller le corset de ce discours optimiste et bien-pensant, manifestation érudite du syndrome de l'*Exposition coloniale*.

Les années 1930 voient en effet paraître une série d'ouvrages qui, sous la plume de L.-Ph. May, M. Satineau, J.-B. Delawarde ou P. Boutruche, entreprennent l'introduction de problématiques économiques et sociales en histoire coloniale⁴. Parallèlement, en 1931, l'*Ère des négriers* de Gaston Martin souligne l'ampleur de la traite négrière et de ses profits, détruisant potentiellement le mythe de la colonisation généreuse, complaisamment entretenu jusqu'alors au son du rire fantasmatique des esclaves insoucians et des créoles lascives⁵.

l'Ancien Régime, Paris, La Renaissance du Livre, 1927 et 1929 (pour les deux premiers tomes consacrés à l'Ancien Régime). Georges HARDY, *Histoire de la colonisation française*, Paris, Larose, 1931.

² Les sources de cette histoire des conflits, des traités et des grands chefs, sont alors essentiellement constituées de relations imprimées des XVII^e et XVIII^e siècles (les PP. Du Tertre, Labat et quelques autres), ainsi que des archives administratives de la Marine et des colonies.

³ Faisant suite à la *Revue algérienne et coloniale*, la *Revue maritime et coloniale* paraît avec une périodicité mensuelle de 1861 à 1896. Publiée depuis 1913, la *Revue de l'histoire des colonies françaises* est remplacée en 1932 par la *Revue d'histoire des colonies*, devenue depuis 1959 la *Revue française d'histoire d'Outre-mer*. Il serait fastidieux d'énumérer ici les monographies qui occupent par dizaines — par centaines ? — les feuillets jaunis de ces revues et de leurs concurrentes militaires jusque dans les années 1930. Pour ces références, consulter Alfred MARTINEAU, Paul ROUSSIER et Johannes TRAMOND, *Bibliographie d'histoire coloniale (1900-1930)*, Paris, Société de l'histoire des colonies françaises, 1932. Également, Henri FROIDEVAUX, « Les études d'histoire coloniale en France et dans les pays de colonisation française », *Revue d'histoire de la colonisation*, tome I, 1913, p.11-38. Pour les Antilles, plus spécifiquement, voir Joannès TRAMOND, « Les études historiques françaises sur les Antilles depuis 1900 », *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1931, tome 24, p.409-418.

⁴ M. SATINEAU, *Histoire de la Guadeloupe sous l'Ancien Régime, 1635-1789*, Paris, Payot, 1928. Louis-Philippe MAY, *Histoire économique de la Martinique (1635-1763)*, Paris, Rivière, 1930. Jean-Baptiste DELAWARDE, *Les défricheurs et les petits colons de la Martinique au XVII^e siècle*, Paris, 1935. Voir également deux comptes-rendus de Lucien Febvre dans les *Annales d'Histoire économique et sociale* : janvier 1929, n°1, p.158-159 (sur M.Satineau), et janvier 1932, n°13, p.111 (sur L.Ph. May). Sur le chapitre de l'histoire commerciale et sur l'état d'avancement des travaux en ce domaine dans les années 1930, consulter Robert BOUTRUCHE, « Bordeaux et le commerce des Antilles françaises au XVIII^e siècle », in Serge DENIS (dir.), *Nos Antilles, trois siècles de vie française*, Orléans-Paris, G.Luzeray et Maison du Livre français, 1935, p.83-124.

⁵ Gaston MARTIN, *Nantes au XVIII^e siècle. L'ère des négriers, 1714-1774*, Paris, Karthala, 1993 (1^{ère} édition 1931). Cette réédition de 1993 est précédée de quelques pages de Charles Becker, soulignant l'importance historique et morale de l'œuvre de Gaston Martin. Également : Gaston MARTIN, *Négriers et bois d'ébène*, Paris, Arthaud, 1933.

1.2. Histoire maritime, économique et sociale. Nouveaux objets, nouvelles sources

Ces premiers coups de boutoir portés au flanc de l'histoire officielle d'un impérialisme triomphant n'ont pourtant qu'un impact limité avant la Seconde Guerre mondiale, et ne ternissent que par endroits les ors de la geste coloniale française. Bien au contraire, les fastes de l'exposition coloniale de 1931 ou des fêtes du tricentenaire de 1935, ont singulièrement contribué à raviver la flamme patriotique sous le creuset des alchimistes⁶. Sous la Quatrième République, tandis que les convictions perdent de leur force mais qu'il convient de toujours défendre les fleurons de l'Empire face au harcèlement des indépendantistes, les échos de cette tradition historiographique entretenue sur les mânes des ancêtres auréolés de gloire, ne laissent pas de résonner au fil des pages de l'histoire coloniale, berçant de rêves et d'illusions des générations d'étudiants et de lycéens⁷.

Néanmoins, le renouvellement sensible du fait colonial d'Ancien Régime imposé par les études pionnières des années 1930, et une réelle aspiration à sortir des ornières d'une histoire apologétique, ont ouvert des pistes qui, à partir des années 1950, sont explorées avec plus d'assurance par une nouvelle génération d'historiens. Nourris au lait de l'école des *Annales*, ceux-ci se présentent au seuil des colonies armés de nouvelles grilles de lecture et de solides outils méthodologiques : l'irruption des chiffres sur la scène coloniale, la multiplication des objets d'enquête, et le recours à de nouvelles sources qu'accompagne le renouvellement profond des problématiques (archives commerciales, archéologie, correspondances privées, sources notariales, comptes

⁶ Les fêtes du tricentenaire de l'occupation française en Guadeloupe et en Martinique (1635), donnent d'ailleurs lieu à un certain nombre de publications officielles : voir notamment, dirigé par Serge DENIS, *Nos Antilles, trois siècles de vie française*, Orléans-Paris, G. Lezeray et Maison du Livre français, 1935. Également, sous la direction du Gouverneur L.-J. BOUGE, *La Guadeloupe du Tricentenaire 1635-1935*, Basse-Terre, 1935.

⁷ Cette tendance persiste naturellement de nos jours, et certains titres annoncent parfois tout un programme: MONTAGNON, *La France coloniale. La gloire de l'Empire. Du temps des Croisades à la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Pygmalion, 1988. À propos du discours des manuels scolaires sur la colonisation, voir l'intéressant rappel de François LEBRUN présenté en marge de son article intitulé « Les esclaves noirs de la Révolution », *L'Histoire*, n°175, mars 1994, p.18-25.

d'habitations, état civil, etc.), ne pouvaient manquer de transformer profondément le visage de l'historiographie coloniale⁸.

En l'espace de deux générations, sous l'impulsion des travaux fondateurs de Gabriel Debien, Frédéric Mauro, Jean Meyer, Paul Butel, Jean Tarrade, Christian Schnakenbourg, Jean Mettas, Philip D. Curtin et quelques autres, des domaines fondamentaux de l'histoire coloniale tels que l'histoire économique et commerciale, l'histoire sociale et démographique, ou l'histoire de la plantation esclavagiste et de la traite négrière, sont renouvelés de fond en comble, donnant des structures fondamentales de la civilisation coloniale une connaissance plus précise que jamais⁹. Les données humaines et économiques du fait colonial, les flux et les chiffres déterminés avec rigueur et méthode au fil de trois décennies, permettent finalement d'ouvrir la voie à diverses approches comparatives et régionales qui, depuis la tentative d'Eric Williams jusqu'aux synthèses d'Arthur Stinchcombe ou de Paul Butel, redessinent les contours d'un monde caraïbe de mieux en mieux compris, particulièrement dans ses dimensions économiques et sociales.¹⁰

⁸ Voir Frédéric MAURO, *L'expansion européenne, 1600-1870*, Paris, Presses universitaires de France, 1991 (1^{ère} édition 1964), p.289 et suivantes, et le compte rendu critique qu'en propose Pierre CHAUNU dans « Le rythme trentenaire de l'expansion européenne », *Annales E.S.C.*, 1966, n°4, p.886-893.

⁹ Gabriel DEBIEN, *Le peuplement des Antilles françaises au XVII^e siècle. Les engagés partis de La Rochelle, 1683-1715, Notes d'histoire coloniale*, n°2, Le Caire, 1942. Voir également, ses nombreuses monographies de plantations. Frédéric MAURO, *L'expansion européenne...*, *op.cit.*, 1991 (1^{ère} édition 1964), propose notamment diverses pistes pour le développement de l'histoire économique et socio-démographique de la colonisation européenne. Jean MEYER, « Le commerce négrier nantais, 1774-1792 », *Annales E.S.C.*, janvier-février 1960, p.120-129. Paul BUTEL, *La croissance commerciale bordelaise dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle*, Lille III (reprographie), 1973, 3 volumes. Du même auteur, *Les négociants bordelais, l'Europe et les îles au XVIII^e siècle*, Paris, Aubier, 1974. Jean TARRADE, *Le commerce colonial de la France à la fin de l'Ancien Régime : l'évolution du régime de l'«Exclusif» de 1763 à 1798*, Paris, 1972, 2 volumes. Christian SCHNAKENBOURG, *Les sucreries de la Guadeloupe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, 1760-1790. Contribution à l'étude de la crise de l'économie coloniale de la fin de l'Ancien Régime*, Paris, 1973. Jean METTAS, *Répertoire des expéditions négrières françaises au XVIII^e siècle*, Paris, Société française d'Histoire d'Outre-mer, 1978-1984, 2 volumes. Philip D.CURTIN, *The Atlantic Slave Trade: a census*, Madison, Wisconsin Press, 1969.

¹⁰ Eric WILLIAMS, *From Columbus to Castro: The History of Caribbean, 1492-1969*, Londres, André Deutsch, 1970. Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Toulouse, Privat, 1982. Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers, XVI^e-XVII^e siècles*, Paris, Aubier, 1982. Du même auteur, *Histoire de l'Atlantique*, Paris, Perrin, 1997, et *Histoire des Antilles françaises*, à paraître en 2001. Arthur L. STINCHCOMBE, *Sugar Island Slavery in the Age of Enlightenment : the Political Economy of the Caribbean World*, Princeton, Princeton University Press, 1995. Philip D. CURTIN, *The rise and fall of the plantation complex, Essays in Atlantic History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998. Sur l'histoire sociale et démographique des populations blanches, voir également, parmi bien d'autres, les études de Gabriel Debien et Christian Huetz de Lempis sur les engagés, ou de Jacques de Cauna sur les Aquitains des Antilles.

1.3. Émergence des voix du silence et renouveau de l'histoire politique

Sous-tendant assez largement le renouveau général des problématiques et des objets de l'histoire des Antilles et de la Guyane, un rééquilibrage idéologique se manifeste clairement depuis les années 1970.

Les premiers éléments de ce mouvement ont été fournis par les travaux menés autour de Gabriel Debien dans les années 1960 sur les esclaves des plantations. Pour la première fois, l'histoire des populations noires de l'espace caraïbe gagne alors une place légitime dans la production de l'historiographie universitaire française¹¹. Dans le contexte idéologique des décennies 1960 et 1970, cette orientation historiographique fondamentale est rapidement relayée par une revendication politique forte, dont les enjeux s'expriment clairement sous la plume de Frantz Fanon :

« Le colon [...] parce qu'il se réfère constamment à l'histoire de sa métropole [...] indique en clair qu'il est ici le prolongement de cette métropole. L'histoire qu'il écrit n'est donc pas l'histoire du pays qu'il dépouille, mais l'histoire de sa nation en ce qu'elle écume, viole et affame¹². »

C'est donc sous la pression d'une double exigence, scientifique et idéologique, que s'est développée jusqu'à nos jours une histoire sociale et politique des populations noires dans l'espace caraïbe, largement nourrie désormais des travaux d'historiens antillais. En décentrant efficacement non seulement le regard, mais aussi l'origine du discours historique, et en donnant la parole aux voix du silence de l'histoire coloniale devenues objets d'histoire à part entière (esclaves, marrons, femmes et libres de couleur), un nombre considérable de travaux publiés depuis une trentaine d'année ont donc contribué à explorer ces territoires jusqu'alors négligés¹³. Aujourd'hui encore, des

¹¹ Gabriel DEBIEN, « La Société coloniale aux XVIIe et XVIIIe siècles, III. Destinées d'esclaves à la Martinique (1746-1778) », *Bulletin de l'Institut français d'Afrique Noire*, janvier-avril 1960, Tome XXII, Série B, n°1-2, Dakar, 1960. Du même auteur, *Plantations et esclaves à Saint-Domingue*, Dakar, Université de Dakar, 1962. Du même, « La nourriture des esclaves sur les plantations des Antilles françaises aux XVIIe et XVIIIe siècles », *Caribbean Studies*, juillet 1964, vol.4, n°2, p.3-27. Du même, *Les esclaves aux Antilles françaises (XVII-XVIIIe siècles)*, Basse-Terre et Fort-de-France, Sociétés d'histoire de la Martinique et de la Guadeloupe, 1974.

¹² Frantz FANON, *les Damnés de la Terre*, Paris, Maspero, 1961, p.40.

¹³ Lucien-René ABÉNON, « La révolte avortée de 1736 et la répression du marronage à la Guadeloupe », *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, 1^{er} trimestre 1983, n°55, p.51-73. Jean FOUCHARD, *Les Marrons de la Liberté*, Paris, Édition de l'École, 1972. Du même auteur, *Les Marrons du syllabaire*.

études portant sur les populations noires de la Caraïbe au XVIIIe siècle entreprises dans le sillage des travaux de David P. Geggus par de jeunes historiens (Dominique Rogers ou Frédéric Régent, par exemple), soulignent l'importance et la richesse de ce thème dès lors qu'il est étudié avec méthode et rigueur à la lumière de sources nouvelles¹⁴.

Dans un tout autre domaine, la publication de l'*Essai sur le Club Massiac* de Gabriel Debien en 1953, et de l'étude de Charles Frostin en 1975 sur les révoltes blanches à Saint-Domingue, ont attiré l'attention sur les promesses d'une histoire politique des Antilles françaises d'Ancien Régime¹⁵. Mais ce n'est finalement qu'à la faveur des récentes commémorations (bicentennaires de 1789 et de 1794) que ce sujet a fait l'objet d'importantes études. Sous les plumes d'Anne Pérotin-Dumon, Yves Bénot, Lucien-René Abénon, Jacques Adélaïde-Merlande, Marcel Dorigny et quelques autres, un éclairage précis a été porté sur les péripéties politiques comme sur les tensions sociales et intellectuelles de la période révolutionnaire dans les colonies¹⁶. Il est toutefois regrettable que cette curiosité nouvelle ne s'étende guère en amont de la période révolutionnaire, car force est de reconnaître qu'une histoire de l'administration des Antilles et de la Guyane d'Ancien Régime notamment, pensée à la lumière de

Quelques aspects du problème de l'instruction et de l'éducation des esclaves et affranchis de Saint-Domingue, Port-au-Prince, 1953. Bernard FOUBERT, « Statut social et statut foncier dans la plaine des Cayes sous la révolution : le rôle des places à vivres dans l'accession des esclaves à la liberté et à la propriété individuelle », in Michel HECTOR (dir.), *La Révolution française et Haïti. Filiations. Ruptures. Nouvelles dimensions*, Actes du Colloque de Port-au-Prince (1989), tome 1, Port-au-Prince, 1995, p.71-79. Arlette GAUTIER, « Les femmes esclaves aux Antilles françaises (XVIIIe-XIXe siècles) », Doctorat de 3ème cycle sous la direction de Marc Ferro, E.H.E.S.S., 1982. Émile HAYOT, « Les gens de couleur libres du Fort-Royal, 1679-1823 », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1969, tome LVI, n°202, p.5-98 et tome LVI, n°203, p.99-163.

¹⁴ Dominique ROGERS, « Les libres de couleur dans les capitales de Saint-Domingue : fortune, mentalités et intégration à la fin de l'Ancien Régime, 1776-1789 », thèse de doctorat sous la direction du Professeur P. Butel, Université Bordeaux III, décembre 1999. Frédéric RÉGENT, thèse de démographie historique en préparation, (Université Paris I) à partir des inventaires après décès de la Guadeloupe à la fin du XVIIIe siècle.

¹⁵ Gabriel DEBIEN, *La société coloniale aux XVIIe et XVIIIe siècles, II. Les colons de Saint-Domingue et la Révolution. Essai sur le Club Massiac*, Paris, Armand Colin, 1953. Charles FROSTIN, *Les révoltes blanches à Saint-Domingue, aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Édition de l'École, 1975.

¹⁶ PÉROTIN-DUMON (Anne), *Être patriote sous les Tropiques, La Guadeloupe et la Révolution (1789-1794)*, Basse-Terre, Société d'histoire de la Guadeloupe, 1985. Yves BÉNOT, *La Guyane sous la Révolution ou l'impasse de la Révolution pacifique*, Kourou, Ibis rouge, 1997. ABÉNON (Lucien-René), CAUNA (Jacques de) et CHAULEAU (Liliane), *Antilles 1789. La Révolution aux Caraïbes*, Paris, Nathan, 1989. ADÉLAÏDE-MERLANDE (Jacques), *La Caraïbe et la Guyane au temps de la Révolution et de l'Empire*, Paris, Karthala, 1992. Également, voir Jean-Pierre BIONDI et François ZUCCARELLI, *16 pluviôse an II. Les colonies de la Révolution*, Paris, Denoël, 1989. Michel HECTOR (dir.), *La Révolution française et Haïti. Filiations. Ruptures. Nouvelles dimensions*, Actes du Colloque de Port-au-Prince (1989), Port-au-Prince, Société haïtienne d'histoire et de géographie et Éditions Henri Deschamps, 1995, 2 volumes.

nouveaux questionnements (organisation fisco-financière, réseaux de clientèles, pratiques sociales et politiques des administrateurs, fonctionnement concret des institutions de gouvernement) reste entièrement à écrire. Mais d'autres choix, jusqu'à présent, ont prévalu.

Par ailleurs, dans ce contexte du renouveau de l'histoire politique et sociale des Antilles, s'est développée avec une vigueur certaine une forme d'"histoire nationale" antillo-guyanaise, qui plonge ses racines dans l'historiographie haïtienne de l'entre-deux-guerres et l'œuvre de l'historien marxiste C.L.R. James, originaire de Trinidad¹⁷.

Nourrie de ses propres exploits, de sa geste héroïque, de ses martyrs et de ses grands hommes — le *rebelle* Ignace, devenu *résistant*, et Toussaint Louverture en tête — cette nouvelle production historique peine parfois à éviter les écueils du discours historique engagé et de la polémique politique¹⁸. Toutefois, opérant la transition d'une histoire nationale à une autre, et jusque dans les outrances polémiques d'un Oruno D. Lara¹⁹, cette relecture du passé colonial envisagé du point de vue des populations noires — très largement majoritaires — a indéniablement été salutaire, contribuant à enrichir l'historiographie coloniale de questionnements critiques.

¹⁷ La *Revue de la Société haïtienne d'histoire, de géographie et de géologie*, qui paraît pour la première fois au milieu des années 1920, rassemble l'essentiel des contributions haïtiennes à l'histoire des Antilles. Elle devient en 1980 la *Revue de la Société haïtienne d'histoire et de géographie*. Voir également les travaux du colonel haïtien A. NEMOURS : *Histoire militaire de la guerre d'indépendance de Saint-Domingue*, Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1928-1929 (2 volumes) et *Histoire de la Captivité et de la Mort de Toussaint Louverture*, Paris, 1929. L'ensemble des travaux de l'historien haïtien Jean FOUCHARD, publiés pendant les années 1950-1980, a donné lieu à la publication d'une collection de 10 volumes par l'éditeur Henri Deschamps (en Haïti) sous le titre *Regards sur le passé*. C.L.R. JAMES, *The black Jacobins. Toussaint Louverture and the Santo Domingo Revolution*, New York, 1938.

¹⁸ Toussaint Louverture a fait l'objet de nombreuses études ces dernières années, dont certaines ont donné lieu à des discussions très révélatrices : voir par exemple Lucien René ABÉNON, « Toussaint Louverture vu par l'historien Pierre Pluchon », in Michel HECTOR (sous la direction de), *La Révolution française et Haïti. Filiations. Ruptures. Nouvelles dimensions*, Actes du Colloque de Port-au-Prince (1989), tome 1, Port-au-Prince, 1995, p.279-288. De même, le ton de la polémique opposant Christian Schnakenbourg (d'origine métropolitaine) à Jacques Adélaïde-Merlande (Université des Antilles-Guyane) à propos des qualités militaires de Delgrès, témoigne des tensions qui animent l'histoire antillaise de ces dernières décennies. Christian SCHNAKENBOURG, « 1802. Date brûlante de l'histoire guadeloupéenne », in *Annales du Centre universitaire des Antilles-Guyane*, 1980, n°1, p.107-124. Jacques ADÉLAÏDE-MERLANDE, « à propos de 1802, "date brûlante de l'histoire guadeloupéenne" ». De Delgrès et de quelques autres questions », *Revue du CERC*, 1984, n°1, p.68-81. La réponse de Ch. Schnakenbourg est publiée dans la *Revue du CERC*, 1985, n°2, p.191-195.

¹⁹ Oruno D. LARA est aujourd'hui l'un des plus actifs représentants d'une histoire ultra-militante. Sa thèse présente dans ce registre certains morceaux de bravoure dignes d'intérêt : Oruno D. LARA, *Caraïbes en construction: espace, colonisation, résistance*, Paris, Éditions du CERCAM, 1992, 2 volumes. De même son ouvrage le plus récent : *De l'Oubli à l'Histoire. Espace et identités caraïbes. Guadeloupe, Guyane, Haïti, Martinique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1998.

Ce constat n'implique pas, naturellement, que l'on soit pour autant condamné à s'interdire désormais l'interrogation de problématiques fondamentalement européocentriques — l'important étant de savoir d'où l'on parle, et de ne pas ignorer les acquis de la recherche des dernières décennies de ce siècle.

Quoiqu'il en soit, et quels qu'aient été les progrès réalisés depuis la dernière guerre mondiale sous l'influence conjointe — pour aller vite — de Fernand Braudel et d'Aimé Césaire, d'importantes parts d'ombre demeurent dans l'histoire des Antilles et de la Guyane d'Ancien Régime. Sur ces parts d'ombre, nous ne cesserons de buter tout au long de notre étude, en constatant les faiblesses de l'historiographie sur bien des points qui nous semblent aujourd'hui essentiels. Des travaux récents devraient attirer dans les années à venir une nouvelle génération d'historiens vers les chantiers prometteurs de l'histoire urbaine et de l'archéologie de l'époque moderne²⁰. Néanmoins, force est de reconnaître que des territoires entiers de l'histoire des Antilles et de la Guyane d'Ancien Régime sont encore aujourd'hui à défricher : l'histoire de la Guyane notamment, et plus encore celle de petites îles comme Sainte-Lucie, la Grenade ou Saint-Christophe qui furent un temps sous domination française, font bien pâle figure, comparées au nombre des études consacrées à Saint-Domingue, à la Martinique ou à la Guadeloupe. D'autre part, à l'échelle de l'espace caraïbe tout entier, l'histoire approfondie de sujets aussi importants que la circulation monétaire, le commerce insulaire et inter-insulaire, les circuits de la consommation locale, la production artisanale ou le fonctionnement des réseaux de clientèles coloniales, reste à entreprendre.

²⁰ Anne PÉROTIN-DUMON, « La ville aux îles, la ville dans l'île : Basse-Terre et Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, 1650-1815 », thèse d'État soutenue sous la direction de Paul Butel, Bordeaux III, décembre 1996. Voir également les études de P. BUTEL, Antoine DE ROUX, David P. GEGGUS et Philippe LOUPÈS sur l'histoire urbaine, référencées dans notre bibliographie. Sur l'archéologie en Guyane, particulièrement dynamique et stimulante, voir : Yannick LE ROUX, « Les aspects matériels de l'habitation guyanaise sous l'Ancien Régime », thèse de doctorat de l'EHESS, Paris, 1994. Marlène et Guy MAZIÈRE, « L'archéologie amérindienne en Guyane. État actuel de la recherche », in *Pagara*, 1996, n°1, p.7-38. Soulignons également le rôle important joué aujourd'hui par la communauté des généalogistes dans les progrès de notre connaissance des sociétés antillaises d'Ancien Régime : les *Cahiers du Centre de Généalogie et d'Histoire des Isles d'Amérique*, et plus encore la revue érudite et dynamique de Bernadette et Philippe ROSSIGNOL (*Généalogie et Histoire de la Caraïbe*), rendent de grands services à qui sait s'y arrêter sans préjugés.

Surtout, malgré son essor considérable chez les historiens français de l'époque moderne dans le sillage surtout de Daniel Roche²¹, l'histoire culturelle n'apparaît dans l'historiographie de la Guyane et des Antilles françaises qu'à titre exceptionnel, signalant de manière éclatante l'importance de la tâche qui reste aujourd'hui à accomplir sur ce terrain.

2. Histoire culturelle et histoire des sciences de la Guyane et des Antilles françaises

C'est en vain que l'on chercherait dans l'ensemble des grandes synthèses d'histoire coloniale parues en France depuis le début des années 1990 — et *a fortiori* dans les plus anciennes — un chapitre sur l'histoire culturelle des territoires coloniaux²². Quelques maigres pages, au mieux, évoquent sans grand effort de nuance une mentalité stéréotypée de créoles matérialistes et débauchés, indifférents à la vie de l'esprit, inaptes à la moindre activité intellectuelle gratuite :

« Le milieu créole a choisi de vivre sous la loi des affaires et du libertinage. À la connaissance désintéressée, à la réflexion, à la conversation, il préfère les préoccupations utilitaires, la danse, les plaisanteries grasses, les potins et la gloutonnerie sexuelle²³. »

²¹ Daniel ROCHE, *Les Républicains des lettres : gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1988. Daniel ROCHE, *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993. Vincenzo FERRONE et Daniel ROCHE (dir.), *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999. Également, sur les usages de la lecture : Roger CHARTIER, *Lectures et lecteurs dans la France de l'Ancien Régime*, Paris, 1987.

²² Jean MEYER, Annie REY-GOLDZEIGUER, Jean TARRADE, Jacques THOBIE, *Histoire de la France coloniale, tome 1, des origines à 1914*, Paris, A.Colin, 1991. Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française, tome 1, le premier empire colonial, des origines à la Restauration*, Paris, Fayard, 1991. Nous remarquerons ici une avance indéniable de l'historiographie anglo-saxonne, dont l'*Oxford History of the British Empire*, se fait par exemple largement l'écho sous la plume de Richard H. DRAYTON : « Knowledge and Empire », in P.J. MARSHALL (dir.), *The Oxford History of the British Empire : The Eighteenth Century*, Oxford, 1998, p.231-252.

²³ Pierre PLUCHON, « Le spectacle colonial », in Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des Antilles et de la Guyane, op.cit.*, 1982, p.222.

Si l'on reconnaît parfois l'existence d'une « poignée d'esprits », on n'en admet guère l'existence qu'à Saint-Domingue, dans les dernières années de l'Ancien Régime²⁴. Il serait certes absurde de prétendre que l'étincelle de la curiosité et de la culture brille dès le milieu du XVIIe siècle dans l'œil de chaque habitant des colonies françaises, sur les rives de l'Oyapock comme à Saint-Pierre de la Martinique, mais un tableau dans lequel l'irruption de la vie culturelle et scientifique aux colonies serait cantonnée aux seules années 1780 et pour la seule colonie de Saint-Domingue, nous semble devoir être remis en question. A l'évidence, un tel jugement se fait davantage l'écho d'une situation historiographique que d'une réalité historique.

2.1. La tradition du désert culturel

De fait, qu'il s'agisse de l'histoire du livre ou des bibliothèques, de l'histoire des relations sociales ou de la circulation de l'information, de l'histoire du théâtre ou de la presse, il existe sur le terrain colonial un chantier de première importance, servi par des sources variées, mais toujours en attente d'un maître d'œuvre. Il est remarquable que dans son étude sur *L'Expansion européenne* parue en 1964 dans la collection *Nouvelle Clio*, Frédéric Mauro lui-même ait consacré moins de deux pages sur les 120 que compte sa rubrique « Débats et combats, directions de recherche », à la question d'une « histoire culturelle et littéraire des Antilles françaises » — et que la grande thèse qu'il avait alors appelée de ses vœux se soit limitée à une étude littéraire des correspondances privées de colons, récemment mises en lumière par Gabriel Debien²⁵.

Toutefois, des études pionnières ont, au cours de ce siècle, attiré l'attention sur certains de ces thèmes. L'historien haïtien Jean Fouchard, à travers une série de monographies érudites sur saint-Domingue, fut le premier à mettre en évidence de façon convaincante les traces d'une vie culturelle active dans la grande île. Ses travaux sur le théâtre et autres « plaisirs de Saint-Domingue », demeurent, aujourd'hui encore, les études les plus solides dont on puisse disposer sur ce sujet²⁶. La question de la presse et

²⁴ Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.665.

²⁵ Frédéric MAURO, *L'expansion européenne...*, *op.cit.*, 1991 (1^{ère} édition 1964).

²⁶ Jean FOUCHARD, *Plaisirs de Saint-Domingue. Notes sur la vie sociale, littéraire et artistique*, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1955. Réédition, Port-au-Prince, Henri Deschamps, 1988. Du même auteur : *Artistes et Répertoire des Scènes de Saint-Domingue*, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1955,

des journaux a également fait l'objet de modestes études. Outre les quelques notes rassemblées par le père Cabon ou par Lénis Blanche dans la première moitié du siècle, il convient de citer le catalogue des journaux de Saint-Domingue dressé par Gabriel Debien et Marie-Antoinette Ménier en 1949, malheureusement restreint à un simple inventaire²⁷. Ainsi, même si les notices érudites rédigées par Alain Nabarra dans le *Dictionnaire des journaux* dirigé par Jean Sgard, apportent des précisions appréciables sur ces titres dont on n'a guère de collection complète, une histoire de la presse aux Antilles au XVIIIe siècle reste à entreprendre²⁸. Il en va de même pour l'histoire des bibliothèques coloniales (il n'existe à ce jour qu'une seule étude solide sur ce sujet²⁹), comme pour celle des imprimeurs antillais, des libraires, des circuits de diffusion du livre. Quant à l'historiographie de l'éducation coloniale, elle se réduit, malgré le travail ambitieux de Jean Fouchard sur l'éducation des populations noires, à quelques monographies dont les plus récentes remontent à la fin des années 1970³⁰.

Pour le vaste chapitre des formes de sociabilité culturelle, enfin, outre quelques articles concernant le Cercle des Philadelphes (sur lesquels nous reviendrons), il faut se contenter des contributions d'Alain Le Bihan, de Mariel Gouyon-Guillaume et de quelques autres sur la franc-maçonnerie antillaise, qui fournissent de précieux renseignements³¹.

et *Le théâtre à Saint-Domingue*, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1955. Sur le théâtre, existe aussi une étude de Maurice NICOLAS, parue en deux parties dans les *Annales des Antilles* en 1955.

²⁷ Lénis BLANCHE, *Contribution à l'Histoire de la presse à la Guadeloupe*, Basse-Terre, Imprimerie catholique, 1935. Du même auteur, « Petite histoire de l'imprimerie et de la presse à la Guadeloupe », in Lénis BLANCHE, *Histoire de la Guadeloupe suivie de quatre études sur l'histoire des Antilles*, Paris, Lavergne, 1938, p.165-187. R.P. Adolphe CABON, « Un siècle et demi de journalisme en Haïti », *Petite Revue Hebdomadaire*, vers 1919. Gabriel DEBIEN et Marie-Antoinette MÉNIER, « Journaux de Saint-Domingue », *Revue d'Histoire des colonies*, 3^e-4^e trimestres 1949, p.424-475.

²⁸ Jean SGARD (dir.), *Dictionnaire des journaux 1600-1789*, Paris-Oxford, Universitas et Voltaire Foundation, 1991, 2 volumes.

²⁹ Danielle BÉGOT, « Une bibliothèque de colon en Guadeloupe à la fin du XVIIIe siècle : Antoine Mercier à La Ramée (1781) », in Alain YACOU (dir.), *Créoles de la Caraïbe*, Actes du Colloque universitaire en hommage à Guy Hazaël-Massieux, tenu à Pointe-à-Pitre le 27 mars 1995, Paris, Karthala et C.E.R.C., 1996, p. 123-141.

³⁰ Jean FOUCHARD, *Les Marrons du syllabaire. Quelques aspects du problème de l'instruction et de l'éducation des esclaves et affranchis de Saint-Domingue*, Port-au-Prince, 1953. De R.P. CABON, G. DEBIEN et Dr. L. JOUHAUD, une étude parue en trois parties dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* en 1949 et 1950 : « Une maison d'éducation à Saint-Domingue. "Les Religieuses" du Cap (1731-1802) », « Figures de religieuses à Saint-Domingue », et « Les Religieuses du Cap à Saint-Domingue (3^e et dernier article) ». Ces trois articles ont été regroupés dans la série factice des *Notes d'histoire coloniale* (conservées à la BnF), n°16, avec leur pagination d'origine. Également, Abbé Joseph RENNARD, « Les écoles de la Martinique aux XVIIe et XVIIIe », publié en trois parties dans *Martinique*, entre 1944 et 1946, n°3 à 5 (réédité dans *Annales des Antilles*, 1978, n°22, p.15-45).

³¹ Joannès TRAMOND, « Une Loge de Francs-Maçons à Saint-Domingue en 1740 », *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1927, tome 15, p.603-606. Alain LE BIHAN, « La Franc-Maçonnerie dans les

Quoiqu'il en soit, au-delà de ces approches parcellaires et presque uniquement monographiques qui ont au moins eu l'immense mérite de poser des jalons importants sur des territoires si difficiles d'accès, il semble qu'une histoire culturelle des colonies françaises d'Ancien Régime pourrait constituer l'un des chantiers les plus importants de l'historiographie coloniale des deux ou trois décennies à venir.

Dans ce contexte, il n'est guère étonnant que l'histoire des sciences et des pratiques scientifiques en Guyane et aux Antilles n'ait pas eu l'heur de retenir l'attention des historiens. La parution en 1958 du deuxième tome de la monumentale *Histoire générale des Sciences*, dirigée par René Taton (*La Science moderne. 1450-1800*), comme d'ailleurs sa réédition en 1969, soulignait de manière évidente les lacunes importantes de l'histoire des sciences dans le domaine antillo-guyanais d'Ancien Régime : ne s'y trouvent qu'une petite dizaine d'allusions rapides aux Antilles et à la Guyane au fil des 870 pages du volume, la section consacrée aux sciences dans l'Amérique française ne comprenant que trois pages, pour l'essentiel consacrées au Québec³².

2.2. Pratiques scientifiques en Guyane et aux Antilles. La tradition biographique

La bibliographie dont disposent les auteurs de l'équipe dirigée par Taton dans les années 1950 et 1960 ne repose que sur une quinzaine de titres, de valeur très inégale, publiés pour la plupart avant la Seconde Guerre mondiale — et parfois même avant 1900. Le pionnier sur le terrain de la science coloniale fut sans conteste Henri Froidevaux qui, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, publia dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive* un ensemble de biographies érudites d'explorateurs guyanais du XVIIIe siècle. Néanmoins, si les figures du médecin Pierre Barrère ou du

colonies françaises du XVIIIe siècle », *Annales historiques de la Révolution française*, volume 46, n°215, janvier-mars 1974, p.39-62. Élisabeth ESCALLE et Mariel GOUYON-GUILLAUME, *Francs-maçons des loges françaises aux Amériques. Contribution à l'étude de la société créole*, Paris, É. Escalle, 1993.

³² René TATON (dir.), *Histoire générale des sciences, tome II, La science moderne (de 1450 à 1800)*, Paris, PUF, 1969 (1^{ère} édition 1958). Réédition Quadrige et Presses universitaires de France, Paris, 1995. Le passage consacré spécifiquement aux sciences en Amérique se trouve aux pages 756-759 de l'édition de 1995. Notons que dans le même chapitre, l'Amérique ibérique et l'Amérique anglophone bénéficient, pour leur part, de 11 pages chacune.

naturaliste Fusée Aublet sortaient enfin de l'ombre, ce ne fut que pour y replonger aussitôt³³.

Sur les traces d'Henri Froidevaux, l'académicien minéralogiste Alfred Lacroix (soutenu dans ses recherches par le discret et érudit archiviste de l'Académie des Sciences, le Docteur Paul Dorveaux³⁴) dressait dans le troisième tome de ses *Figures de Savants*, un inventaire biographique des correspondants outre-mer de l'Académie des Sciences. Parue en 1938, cette étude n'est en fait qu'un agrégat de notices biographiques classées par ordre géographique et chronologique qui, à défaut de proposer une véritable analyse ou mise en perspective des relations de l'Académie avec l'espace colonial d'Ancien Régime, eut du moins le mérite de mettre en lumière un faisceau de renseignements jusqu'alors enfouis et dispersés dans les archives manuscrites de l'Académie³⁵.

Ces approches monographiques et érudites donnent sans doute l'illusion, au moins jusqu'aux années 1960, d'avoir fait le tour d'une question que l'on envisage encore à l'aune d'une historiographie d'avant-guerre. Présentant les résultats de ses recherches, Jean Fouchard avait bien, dès les années 1950, suggéré l'existence d'une production scientifique locale signalée par l'existence de sources peu connues³⁶. Mais ces découvertes n'avaient guère retenu l'attention de ses contemporains. Finalement, l'exploration de parcours individuels paraissait offrir la voie la plus aisée pour pénétrer le vaste territoire des sciences aux Antilles et en Guyane. Un rapide regard porté sur la production historiographique des quarante dernières années révèle la permanence de l'approche biographique. Dans les pas de Froidevaux et de Lacroix, le Docteur Chaïa, familier des archives guyanaises, signe dans les années 1960 et 1970 une dizaine de biographies de botanistes et de médecins envoyés en Guyane au XVIII^e siècle³⁷. Lorsque près de vingt ans plus tard, en 1992, Jean Lescure publie pour les besoins d'une

³³ Nombre de références aux études d'Henri Froidevaux se trouvent dans notre bibliographie. Citons simplement ici, parmi d'autres : Henri FROIDEVAUX, « Notes sur le voyageur guyanais Barrère », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1895, tome X, p.326-338, et « Étude sur les recherches scientifiques de Fusée Aublet à la Guyane française (1762-1764) », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1897, tome XII, p.427-489.

³⁴ Éric BRIAN et Christiane DEMEULENAERE-DOUYÈRE (dir.), *Histoire et mémoire de l'Académie des Sciences. Guide de recherches*, Paris, éditions Lavoisier, 1997, p.52.

³⁵ Alfred LACROIX, *Figures de Savants*, tome 3, Paris, Gauthier-Villars, 1938.

³⁶ Jean FOUCHARD, *Plaisirs de Saint-Domingue...*, op.cit. (1955), réédition 1988, p.39-42.

exposition aux Archives nationales, une synthèse sur l'exploration de la Guyane et des Antilles par les naturalistes d'Ancien Régime, il n'envisage pas d'autre approche que le défilé monotone de quelques figures marquantes de "l'épopée" coloniale des correspondants du Jardin du roi.³⁸ Plus récemment encore, Monique Pouliquen s'est attachée à étudier la figure passionnante du naturaliste Leblond (ouvrage à paraître), tandis que Marie Jacques Le Seigneur revenait sur le parcours du médecin Artur (1995) et que Patrice Bret entreprenait un ensemble d'études sur le jardinier de Saint-Domingue, Hypolite Nectoux (1995, 1998 et 1999)³⁹.

On observe donc une indéniable fortune de l'approche biographique dans le domaine très particulier qui nous intéresse. Il serait malgré tout inexact de conclure de ce qui précède que le savoir, les méthodes et les problématiques des historiens qui se sont penchés sur ces différentes figures de la science aux Antilles et en Guyane n'auraient pas évolué. Bien au contraire, les travaux de ces dernières années s'éloignent résolument du discours hagiographique, pour privilégier ouvertement les questions relatives au contexte intellectuel et politique — pour souligner, en fait, l'importance des pratiques locales et des structures institutionnelles dans l'élaboration des savoirs coloniaux.

2.3. Quelques avancées récentes

Depuis le milieu des années 1980, l'histoire des sciences dans le contexte antillo-guyanais d'Ancien Régime a fait l'objet d'un certain nombre de contributions

³⁷ La totalité de ses études (sur Artur, Barrère, Fusée-Aublet, etc.) sont référencées dans notre bibliographie finale.

³⁸ Jean LESCURE, « L'épopée des voyageurs naturalistes aux Antilles et en Guyane », in *Voyage aux Îles d'Amérique*, catalogue de l'exposition des Archives nationales 1992, Paris, Archives nationales, 1992, p.58-76.

³⁹ Marie JACQUES LE SEIGNEUR, « Un naturaliste français en Guyane: Jacques-François Artur, médecin du roi à Cayenne, 1736-1771 », in Yves LAISSUS (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVIe-XIXe siècles, Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVIe-XIXe siècles*, Actes du 118e Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, section d'histoire des sciences (Pau, 1993), Paris, Éditions du CTHS, 1995, p.137-156. Patrice BRET, « Le réseau des jardins coloniaux : Hypolite Nectoux (1759-1836) et la botanique tropicale, de la mer des Caraïbes aux bords du Nil », in Yves LAISSUS (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud...*, *op.cit.*, 1995, p.185-216. Patrice BRET, « La plantation idéale des Lumières : nature, esthétique et équilibre dans la caféière du jardinier-botaniste Nectoux », communication au colloque annuel du CTHS de Fort-de-France (1998) à paraître. Patrice BRET, « Des "Indes" en Méditerranée ? L'utopie tropicale d'un jardinier des Lumières et la

importantes, essentiellement autour de trois thèmes privilégiés : la médecine, la cartographie, et le Cercle des Philadelphes, première académie coloniale française.

La question de la médecine coloniale, comme nous aurons l'occasion de le rappeler dans la présente étude, fut au centre de bien des débats qui animèrent la vie scientifique aux Antilles et en Guyane. Pourtant, jusqu'à ce que paraisse la synthèse dirigée par Pierre Pluchon en 1985⁴⁰, les ouvrages de référence, à quelques exceptions près, remontaient à l'avant-guerre, voire au XIXe siècle. Aujourd'hui encore s'impose dans la production historiographique la référence aux études érudites d'A. Lefèvre (1867) ou de E.-L. Boudet (1934)⁴¹, tandis que les études rassemblées en 1997 par Christian Buchet, comme les travaux récents de Caroline Hannaway et de quelques autres, persistent à proposer des vues parcellaires de cette question⁴².

Concernant spécifiquement l'espace caraïbe francophone, l'essentiel des informations dont on pouvait disposer jusqu'au début des années 1990, se résumait aux notes biographiques — encore — et anecdotiques du docteur Léon Rulx, publiées dans les années 1930⁴³, auxquelles s'étaient ajoutées dans les années 1980 quelques études sur la santé des esclaves de plantation et les pratiques médicales des populations noires⁴⁴. Diverses contributions sur la fameuse fièvre jaune, ainsi que quelques thèses de

maîtrise agricole du territoire », *Revue française d'Histoire d'Outre-mer*, 1^{er} semestre 1999, n°322-323, p.65-89.

⁴⁰ Pierre PLUCHON dir., *Histoire des médecins et pharmaciens de Marine et des Colonies*, Toulouse, Privat, 1985.

⁴¹ LEFÈVRE (A.), *Histoire du Service de Santé de la Marine militaire et des écoles de médecine navale en France depuis le règne de Louis XIV jusqu'à nos jours (1666-1867), étudiée plus particulièrement au port de Rochefort*, Paris, J.B. Baillière et fils, 1867. Docteur E.-L. BOUDET « Le Corps de Santé de la Marine et le Service médical aux Colonies au XVIIe et au XVIIIe siècle (1625-1815) », *La Géographie. Terre - Air - Mer*, 1934, en 3 parties. Également, Paul BRAU, *Trois siècles de médecine coloniale française*, Paris, Vigot frères, 1931.

⁴² Christian BUCHET (dir.), *L'Homme, la santé et la mer*, Paris, Honoré Champion, 1997. Caroline HANNAWAY, « Distinctive or derivative ? The French Colonial Medical Experience, 1740-1790 », in A.ELENA, A. A. LAFUENTE et M.L.ORTEGA (dir.), *Mundialización de la ciencia y cultura nacional*, Actas del Congreso internacional "Ciencia descubrimiento y mundo colonial", Madrid, Doce Calles, 1993, p.505-510. Laurent SUEUR, « Les maladies des marins français de la Compagnie des Indes et de la Marine Royale durant la seconde moitié du XVIIIe siècle », *Revue historique*, janvier-mars 1994, n°589, p.121-130. Philip D. CURTIN, « Epidemiology and the Slave Trade », in Kenneth F. KIPPLE et Stephen V. BECK (dir.), *Biological Consequences of the European Expansion, 1450-1800*, Aldershot (G.B.), Ashgate, 1997.

⁴³ Docteur Rulx LÉON, « Tableau des maladies dans l'ancienne colonie française de Saint-Domingue », in *Bulletin de la Société de médecine d'Haïti*, 1931, tome 4, p.84-87, et *Notes bio-bibliographiques, Médecins et naturalistes de l'ancienne colonie française de Saint-Domingue*, Port-au-Prince, Bibliothèque du Service d'Hygiène, 1933.

⁴⁴ Outre les études générales de G. DEBIEN sur les esclaves, qui abordent concrètement ces questions, voir notamment : Jacques CAUNA, « L'état sanitaire des esclaves sur une grande sucrerie. Habitation

médecine très techniques ou trop superficielles, vinrent compléter cette bien maigre production⁴⁵. Au cours de la dernière décennie, toutefois, deux études ont marqué une avancée fondamentale dans ce domaine : d'une part, un article novateur de James E. McClellan III qui, en 1991, met en évidence la constitution d'une culture médicale endogène à Saint-Domingue⁴⁶ ; d'autre part, une thèse de l'École des Chartes soutenue en 1998 par Isabelle Homer, qui permet d'observer les conditions réelles de la médecine coloniale d'Ancien Régime, d'en identifier quelques acteurs, de percevoir les conflits internes et les débats scientifiques qui l'animent⁴⁷.

Dans le domaine de la cartographie des Antilles, les quinze dernières années ont également permis d'importantes avancées : c'est en 1983, plus de quatre-vingts ans après les quelques lignes que le Colonel Berthaut consacrait au sujet dans son étude sur les ingénieurs-géographes (1902), que Monique Pelletier présente une communication soulignant le rôle des ingénieurs-géographes dans la confection des cartes de la Martinique au lendemain du Traité de Paris⁴⁸. Il s'agit alors, quasiment, de la première étude consacrée spécifiquement à la cartographie des colonies antillaises d'Ancien Régime⁴⁹.

Fleuriau de Bellevue (1777-1788) », *Revue de la Société haïtienne d'histoire et de géographie*, décembre 1984, n°145, p.18-78, et « État sanitaire des esclaves et politique en matière de population sur une grande sucrerie de Saint-Domingue : l'habitation Fleuriau de Bellevue (1777-1788) », in W.B. COHEN et S. DAGET (éditeurs), *De la traite à l'esclavage du Ve au XVIIIe siècle*, Actes du Colloque international de Nantes (1985), tome 2, Nantes-Paris, Société française d'histoire d'Outre-mer, 1988, p.205-221. Docteur Frantz TARDO-DINO, *Le collier de servitude. La condition sanitaire des esclaves aux Antilles françaises, du XVIIe au XIXe siècle*, Paris, Éditions caribéennes et Agence de Coopération culturelle et technique, 1985. Christiane BOUGEROL, *La médecine populaire à la Guadeloupe*, Paris, Karthala, 1983.

⁴⁵ David P. GEGGUS « Yellow fever in the 1790s : The British Army in occupied Saint-Domingue », *Medical History*, janvier 1979, volume 23, n°1, p.38-58. Patrick BACQ, « Aspects médicaux de l'histoire des Antilles françaises », Thèse de médecine, Paris, 1975. Claude-Henri CARRON, « L'Ankylostomose à Saint-Domingue », Thèse pour le doctorat en médecine, Faculté de Médecine de Paris. Alain DEROUJILHE, « Les médecins français aux Antilles jusqu'à la fin du XIXe siècle », thèse de médecine, Paris, Broussais-Hôtel Dieu, 1976.

⁴⁶ James E. McCLELLAN III, « Science, Medicine and French Colonialism in Old-Regime Haïti », in Teresa MEADE et Mark WALKER (dir.), *Science, Medicine and Cultural Imperialism*, Saint Martin's Press, 1991.

⁴⁷ Isabelle HOMER, « Médecins et chirurgiens à Saint-Domingue au XVIIIe siècle », thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, École Nationale des Chartes, 1998.

⁴⁸ Colonel BERTHAUT, *Les ingénieurs géographes militaires, 1624-1831. Étude historique*, Paris, Imprimerie du Service géographique, 1902, tome 1, p.37-39. Monique PELLETIER, « La Martinique et la Guadeloupe au lendemain du Traité de Paris (10 février 1763). L'œuvre des ingénieurs géographes. », *Chronique d'histoire maritime*, 1^{er} semestre 1984, n°9, p.22-30.

⁴⁹ Signalons toutefois les monographies suivantes : Gérard BRASSEUR, « La cartographie de la Guyane française », *Bulletin du Comité français de cartographie*, juin 1974, n°60, p.56-58 (note très superficielle, consacrée surtout au XIXe siècle). R.P Adolphe CABON, « Notes historiques sur la détermination de la

Dans le sillage de Monique Pelletier, le chartiste Jean-Louis Glénisson soutient en 1986 une thèse de l'École des Chartes sur la mission des ingénieurs-géographes à Saint-Domingue entre 1763 et 1789. Cette étude, qui pose un certain nombre de jalons intéressants, n'a pourtant jamais été publiée, donnant simplement lieu à un article six ans plus tard qui ne rend que très partiellement compte des conclusions de l'auteur. En 1998, enfin, Monique Pelletier prenant prétexte d'une réédition par le CTHS de la carte de la Martinique de 1770 (Moreau du Temple) entreprend d'approfondir la question des ingénieurs géographes coloniaux, en collaboration avec Danielle Bégot et Catherine Bousquet-Bressolier⁵⁰.

Le troisième point qui a ces dernières années retenu l'attention de certains historiens, est le fameux Cercle des Philadelphes, fondé au Cap en 1784, sur lequel nous reviendrons naturellement au cours de cette étude. Blanche Maurel, en 1938 — et de nouveau en 1961 — est la première à avoir consacré une petite étude à cette société savante coloniale. Le sujet est repris en 1985 par Pierre Pluchon, avec un peu plus de précision, mais il faut attendre 1992 pour trouver sous la plume de l'historien des sciences James E. Mac Clellan III une étude complète et rigoureuse, replacée avec force détails dans son contexte historique et intellectuel⁵¹. Et de fait, cette étude peut être considérée comme la seule à ce jour traitant de manière globale du fait scientifique dans les Antilles d'Ancien Régime, s'appuyant sur des sources imprimées et manuscrites, mettant en exergue un certain nombre de jalons absolument fondamentaux :

position géographique d'Haïti », *Bulletin semestriel de l'observatoire Saint-Martial*, janvier-juin 1916, p.51-67. Tony CAMPBELL, « One map, two purposes : Willem Blaeu's second "West Indische paskaart" of 1630 », *The Map Collector*, mars 1985, n°30, p.36-38. SOLNICK (Bruce B.), « Colonization and Cartography : the non-spanish caribbean (c.1620-1763) », communication (n°29) au 10^{ème} Congrès international d'Histoire de la Cartographie (Dublin, 1983), non publié (consultable à la BNCP).

⁵⁰ Jean-Louis GLÉNISSON, « La cartographie de Saint-Domingue dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (de 1763 à la Révolution) », Thèse de l'École des Chartes, Paris, 1986 ; et, du même auteur : « Les ingénieurs géographes à Saint-Domingue de 1763 à 1769 », *Bulletin du Comité français de cartographie*, septembre 1992, n°133, p.8-17. Également, C.T.H.S., *La Martinique de Moreau du Temple. La carte des ingénieurs géographes*, Paris, CTHS, 1998. Sur cette carte et sur celle des « Chemins royaux de la Martinique » datée de 1785, consulter également Bertrand DE RAYNAL DE SAINT-MICHEL, *Atlas de la Martinique au 18^e siècle : des Hommes et des Sites. Pour une étude toponymique et anthroponymique*, Fort-de-France, 1997.

⁵¹ Blanche MAUREL, « Une société de pensée à Saint-Domingue. Le Cercle des Philadelphes au Cap-Français », *Revue française d'Histoire d'outre-mer*, 1961, p.234-266 (1^{ère} édition 1938). Pierre PLUCHON, « Le Cercle des Philadelphes du Cap Français à Saint-Domingue: seule Académie coloniale de l'Ancien Régime », *Mondes et Cultures*, 1985, tome XLV, p.157-185. James E. McCLELLAN III *Colonialism and Science: Saint-Domingue in the Old Regime*, Baltimore-London, The Johns Hopkins University Press, 1992.

l'émergence d'une sociabilité scientifique locale à la fin de l'Ancien Régime, l'importance des pratiques locales dans la constitution du savoir médical colonial, ou encore le rôle des botanistes dans la maîtrise de la nature et l'émergence d'un goût pour la science à Saint-Domingue dans les dernières décennies du XVIIIe siècle. Autant de thèmes, que nous aurons à cœur d'approfondir dans la présente étude, et de développer.

3. Sciences et colonisation : une mise en perspective

De ce qui précède naît un constat fondamental : les relations existant entre le fait colonial et les pratiques scientifiques n'ont guère retenu l'attention des historiens de la Guyane et des Antilles d'Ancien Régime, et les investigations les plus fructueuses sur ce terrain sont essentiellement le fait d'historiens venus d'autres horizons : histoire de la cartographie, de la médecine, ou plus généralement histoire des sciences.

Aussi une juste perception des enjeux d'une histoire des sciences dans le contexte antillo-guyanais d'Ancien régime impose-t-elle un détour épistémologique sur le terrain d'autres disciplines, au sein d'autres espaces et d'autres époques.

3.1. Le modèle Basalla

Mis à part quelques travaux sur l'exploration du Pacifique et les grands voyages d'exploration, ainsi que de classiques études hagiographiques sur la science missionnaire, les points de contact entre l'histoire des sciences et l'histoire de la colonisation sont relativement rares jusqu'à la fin des années 1960⁵². Frédéric Mauro qui, comme nous l'avons vu, dresse en 1964 un état des lieux de la recherche sur l'*Expansion européenne* et tente de dessiner les grands chantiers de la recherche à venir, n'envisage d'ailleurs pas, à cette date, que l'histoire des sciences pût être une piste

⁵² Agnès BÉRIOT, *Grands voiliers autour du monde. Les voyages scientifiques (1760-1850)*, Paris, Laffont, 1962. J.-P. FAIVRE, « Savants et navigateurs : un aspect de la coopération internationale entre 1750 et 1840 », *Cahiers d'histoire mondiale*, 1966, tome 1, p.98-124. Paul LESOURD, *L'œuvre civilisatrice et scientifique des missionnaires catholiques dans les colonies françaises*, Paris, Desclée et Brouwer, 1931. P. FOURNIER *Voyages et découvertes scientifiques des missionnaires naturalistes français à travers le monde, pendant cinq siècles*, Paris, Lechevalier, 1932. Camille LHERISSON, « L'œuvre scientifique des missionnaires catholiques français à Saint-Domingue », *Conjonction*, 1953, n°43, p.5-13.

fructueuse au-delà de l'étude des technologies maritimes ou de la vie quotidienne des explorateurs⁵³.

Non que les enjeux de la science conçue comme un soutien à la colonisation ne soient perçus par les politiques, les historiens ou les administrateurs coloniaux de la première moitié du XXe siècle, comme Édouard de Martonne qui publie *Le savant colonial* en 1930. Dès le début du siècle sont d'ailleurs publiés de nombreux travaux sur ces questions envisagées dans leur perspective contemporaine, en particulier sur les *sciences biologiques* (notamment l'agronomie) appliquées à la colonisation⁵⁴. Les travaux érudits du minéralogiste Alfred Lacroix sur les activités outre-mer des membres et correspondants de l'Académie des sciences, ou les diverses recherches d'Auguste Chevalier sur l'histoire des transferts de végétaux dans l'espace colonial, s'inscrivent d'ailleurs largement dans la continuité de ce mouvement, animé par la curiosité intellectuelle d'hommes de terrain, scientifiques, administrateurs ou religieux⁵⁵.

Cependant, il faut attendre la fin des années 1950 et le début des années 1960, avec les travaux de Cohen (1959) ou de Fleming (1962), pour que soit envisagée pour la première fois avec quelque hauteur de vue, une confrontation des thèmes de la science et de l'expansion européenne depuis le XVe siècle⁵⁶.

Finalement, en 1967, un pont solide est définitivement jeté entre ces deux territoires, avec la publication d'un article de George Basalla dans la revue *Science* : « The Spread of Western Science⁵⁷. » Non content d'attirer l'attention sur un objet jusqu'ici négligé par les historiens (la diffusion des traditions scientifiques européennes

⁵³ Frédéric MAURO, *L'expansion européenne...*, *op.cit.*, 1991 (1^{ère} édition 1964), p.269-288.

⁵⁴ P. ACHALME, « Le rôle des sciences biologiques dans la colonisation, in *Congrès colonial de Bordeaux*, 1907, p.562-576. F. GAGNEPAIN, *Les sciences naturelles auxiliaires de la colonisation*, Paris, 1913. Etc. En 1901, par exemple, paraît la revue *L'Agriculture pratique des pays chauds. Bulletin du Jardin colonial et des jardins d'essai des colonies françaises*, qui devient en 1913 *L'Agronomie coloniale, Bulletin mensuel du Jardin colonial, nouvelle série*.

⁵⁵ Alfred LACROIX, fut également l'auteur d'un livre fondateur de la volcanologie tropicale : *La Montagne Pelée et ses éruptions*, Paris, 1904. Réédition Monaco, 1975, 2 volumes. Les ouvrages d'Alfred LACROIX et d'Auguste CHEVALIER que nous avons utilisés dans cette thèse sont référencés dans notre bibliographie. Voir également Christophe BONNEUIL, « Auguste Chevalier, savant colonial. Entre Science et Empire, entre botanique et agronomie », in Patrick PETITJEAN et Roland WAAST (dir.), *Les sciences hors d'Occident, volume 2, Les Sciences coloniales. Figures et institutions*, Paris, 1996, p.15-35.

⁵⁶ Bernard COHEN, « The New World as a Source of Science for Europe », in *Actes du LX^e Congrès International d'Histoire des Sciences, Barcelone-Madrid (1959)*, Paris Hermann & Cie, p.96-130. Donald FLEMING, « Science in Australia, Canada, and the United States : Some Comparative Remarks », *Proceedings of the 10th International Congress of the History of Science (1962)*, Paris, 1964, tome 1, p.179-196.

⁵⁷ « La diffusion de la science occidentale ».

dans l'espace colonial et la naissance d'institutions scientifiques locales) George Basalla y propose un modèle défini à partir du cas des États-Unis d'Amérique, définissant trois étapes successives et obligatoires du développement scientifique dans les territoires colonisés : premièrement, une étape marquée par l'exploration des territoires nouveaux et la collecte d'informations par les acteurs de la science européenne ; deuxièmement, une phase de développement de relais locaux, d'une science locale (qu'il qualifie, au sens strict, de "science coloniale") autour d'institutions et d'individus fortement liées aux métropoles européennes par leur éducation, les programmes de recherche ou les processus de validation scientifique ; troisièmement, le passage à une science locale "autonome", progressivement affranchie des puissances européennes, pouvant éventuellement parvenir à les dépasser⁵⁸. (document 0.1)⁵⁹

3.2. La naissance d'un nouveau champ historiographique : Sciences et Empires

Le modèle théorique de George Basalla connut une belle fortune, suscitant notamment de nombreuses recherches et d'important débats, au point de devenir rapidement « une référence commune dans un domaine naissant⁶⁰. »

Des critiques de ce modèle se développent alors, notamment dans le cadre de trois programmes de recherche consacrés au thème "Science et Empire". Le premier, lancé à Melbourne, à partir de 1978, donne lieu en 1987 à la publication, sous la direction de Nathan Reingold et Marc Rothenberg, d'un ensemble de communications comparant les cas australien et canadien à celui des États-Unis d'Amérique ; s'en détache en particulier un article fondamental de mise en perspective historiographique, sous la plume de Roy MacLeod. Le second, à Paris, conduit dans le cadre du REHSEIS (CNRS) depuis 1984, organise en 1990 un grand colloque, dont une partie des actes paraît en 1992, donnant pour la première fois une visibilité à la communauté historique internationale occupée de ces questions. Ce groupe de recherche lié à des universités indiennes et japonaises, publie alors une lettre d'information bibliographique, *Science & Empire*, aujourd'hui éteinte, faute de moyens. Le troisième programme, également au

⁵⁸ George BASALLA, « The Spread of Western Science », *Science*, 5 mai 1967, vol. 156, n°3775, p.611-622.

⁵⁹ Les documents sont rassemblés en annexe dans le dernier volume (Annexe 5).

⁶⁰ L'expression est de Christophe Bonneuil dans *Revue d'histoire des Sciences*, 1994, tome XLVII, n°3-4, p.522 (compte-rendu d'ouvrage).

milieu des années quatre-vingts, est organisé à New Delhi par le Professeur Deepak Kumar, autour du cas indien. Ses conclusions sont publiées en 1991⁶¹. Les études de cas, les nuances critiques et les comparaisons ainsi stimulées et favorisées, permettent de mettre rapidement en évidence certaines distorsions entre les résultats de recherches locales, et le modèle trop théorique de développement colonial proposé par G. Basalla.

Bien que G. Basalla ait émis lui-même un certain nombre de réserves à propos de l'universalité du modèle américain (précautions rarement relevées par ses contradicteurs), il convient de souligner le fait que son échelle d'évaluation du développement scientifique des différents pays du monde, définie à l'aune des États-Unis, ne permet guère de prendre en compte certaines spécificités locales. Par son approche purement diffusionniste de la science moderne européenne (diffusée dans une sorte de vide scientifique inanimé), Georges Basalla néglige de fait la problématique de la "réception" de cette science occidentale par des sociétés indigènes parfois très développées sur le plan scientifique, à l'instar des civilisations de l'Inde ou de la Chine⁶² ; de même, sont négligées les relations internationales développées hors du binôme métropole-colonie, ainsi que l'influence (évoquée, mais sans analyse approfondie) des données économiques, technologiques, sociales et politiques sur certains développements de la science coloniale. La question, enfin, de l'influence des découvertes coloniales sur le développement de la science européenne ne peut être envisagée à partir d'une telle grille de lecture, unilatéralement diffusionniste⁶³.

⁶¹ N. REINGOLD et M. ROTHENBERG (dir.), *Scientific Colonialism : a Cross-Cultural Comparison*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1987. L'article de Roy MACLEOD, « On Visiting the "Moving Metropolis" : Reflections on the Architecture of Imperial Science », est publié p.217-249 de cet ouvrage collectif. Catherine JAMI, Anne-Marie MOULIN et Patrick PETITJEAN (dir.), *Science and Empires : Historical Studies about Scientific Development and European Expansion*, Actes du colloque de l'Unesco d'avril 1990, Boston, Kluwer Academic Publishers, 1992. *Science & Empire*, lettre d'information franco-nippo-indienne de 8 pages dirigée essentiellement par P. Petitjean (REHSEIS) : 10 numéros parus de janvier 1992 à avril 1997. Deepak KUMAR (dir.), *Science and Empire : Essays in Indian Context 1700-1947*, Delhi, Anamika Prakashan, 1991.

⁶² Par exemple, les travaux de Catherine Jami sur les Jésuites en Chine montrent clairement que pour l'empereur Kangxi les connaissances mathématiques ou astronomiques des Jésuites envoyés d'Europe n'étaient qu'une source parmi d'autres du savoir scientifique. Voir Catherine JAMI, « Imperial Control and Western Learning : the Kangxi Emperor's (R.1662-1722). Performance », pré-print, à paraître dans les actes du Congrès International d'histoire des sciences, de Berlin.

⁶³ D'autres critiques, portant plus particulièrement sur le passage de la phase 2 à la phase 3 du modèle Basalla, c'est à dire spécifiquement sur le XIXe et le XXe siècle, sont passées ici sous silence pour ne pas alourdir exagérément cette présentation. Pour approfondir cette question, on se reportera prioritairement à l'article de Roy MACLEOD : « On Visiting the "Moving Metropolis" : Reflections on the Architecture of Imperial Science », in N. REINGOLD et M. ROTHENBERG (dir.), *Scientific Colonialism : a Cross-Cultural Comparison*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1987, p.217-249, et à l'excellente synthèse de Patrick PETITJEAN, « Sciences et empires : un thème prometteur, des enjeux cruciaux », in

Cette critique du modèle Basalla est aujourd'hui devenue un lieu commun historiographique. Aussi, depuis le début des années 1990, la majorité des travaux dans ce domaine s'intéressent-ils davantage aux conditions concrètes de la production de ces sciences coloniales (liens entre production locale et production métropolitaine du savoir), de leur réception (développement d'institutions scientifiques autonomes, jeu des élites indigènes), et de leur intégration aux traditions scientifiques locales, anciennes ou modernes. Cela signifie que pour une large part, même si certaines approches globales continuent de fleurir et de mettre au jour de nouveaux concepts (autour de la notion de "Science-monde", par exemple⁶⁴), l'histoire des sciences étudiée dans le contexte colonial se construit essentiellement, pour l'instant, à partir d'études de cas.

De fait, qu'il s'agisse de travaux portant sur la période contemporaine ou sur la période moderne, la tendance dominante est la monographie, considérée encore aujourd'hui comme une étape indispensable à l'élaboration d'une réflexion globale argumentée et nuancée, étape qui, de toute évidence, est loin d'être achevée.

Monographies nationales ou régionales, telles les contributions sur l'Amérique latine rassemblées par A. Lafuente, A. Elena et M.-L. Ortega dans un imposant volume en 1993 ; ou les travaux de K. Raj et M. Worboys sur l'Inde britannique⁶⁵. Monographies institutionnelles, présentées par Lucile Brockway, Richard H. Drayton ou Ray Desmond (sur Kew gardens), Emma Spary (sur le Jardin du roi), Christophe Bonneuil (sur le Muséum national d'histoire naturelle), ou Michael A. Osborne (sur la

Catherine JAMI, Anne-Marie MOULIN et Patrick PETITJEAN dir., *Science and Empires...*, *op.cit.*, 1992, p.3-12. Notons que G. Basalla présente son analyse du débat soulevé par son article et fait de très légères concessions sur les différentes critiques recueillies, dans un petit texte paru un quart de siècle plus tard : George BASALLA, « The Spread of Western Science revisited », in A. ELENA , A. A. LAFUENTE et M.L. ORTEGA (dir.), *Mundialización de la ciencia...*, *op.cit.*, 1993, p.599-603.

⁶⁴ Les études de Xavier Polanco, de Susantha Goonatilake et de quelques autres, tentent de lire les relations sciences-colonisation à travers des grilles d'analyse venues de la physique, de la sociologie ou de l'histoire économique : Xavier POLANCO, « Une science-monde : la mondialisation de la science européenne et la création de traditions scientifiques locales », in Xavier POLANCO (dir.), *Naissance et développement de la science-monde. Production et reproduction des communautés scientifiques en Europe et en Amérique latine*, Paris, La Découverte, 1990, p.10-52. Susantha GOONATILAKE, *Multilinear evolution of science as an entropic process*, communication présentée lors du colloque "Science and Empires" d'avril 1990, mais non publiée dans les actes de 1992.

⁶⁵ A. ELENA, A. LAFUENTE et M.L. ORTEGA (dir.) *Mundialización de la ciencia...*, *op.cit.*, 1993. Kapil RAJ, « La construction de l'Empire de la géographie. L'odyssée des arpenteurs de Sa Très Gracieuse Majesté, la reine Victoria, en Asie Centrale », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, septembre-octobre 1997, n°5, p.1153-1180. Michael WORBOYS, « *Science and British colonial imperialism (1875-1940)* », thèse de l'Université du Sussex, 1979.

Société nationale de protection de la nature et d'acclimatation⁶⁶). Monographies thématiques, enfin, telles les études de médecine coloniale rassemblées par R. MacLeod et M.J. Lewis (1988) ou par T. Meade et M. Walker (1991), les travaux sur les sciences maritimes et les voyages d'exploration (É. Taillemite, M. Deacon ou, plus récemment, Ch. Huetz de Lemps, M.-N. Bourguet, L. Kury, ou J. Kellman), les recherches sur l'écologie coloniale développées par R.H. Grove, et les études sur la botanique coloniale publiées sous la direction de N. Jardine, J.A. Secord, et E. Spary (1996), ou à l'initiative de M.-N. Bourguet et de Ch. Bonneuil (1999)⁶⁷.

⁶⁶ Lucile H. BROCKWAY *Science and colonial expansion : the role of the British Royal Botanic Gardens*, New York, 1979. Ray DESMOND, *Kew, the history of the Royal Botanic Gardens*, London, 1995. Richard H. DRAYTON, « Imperial Science and a scientific empire : Kew gardens and the uses of nature, 1772-1903 », PhD, Yale University, 1993. Emma SPARY, « Making the Natural Order : the Paris Jardin du Roi, 1750-1795 », PhD, Cambridge, 1993. Christophe BONNEUIL, « Le Muséum national d'histoire naturelle et l'expansion coloniale de la Troisième République (1870-1914) », *Revue française d'Histoire d'Outre-mer*, 1^{er} semestre 1999, n°322-323, p.143-169. Michael A OSBORNE, *Nature, the Exotic, and the science of French Colonialism [XIX^e-XX^e s.]*, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 1994.

⁶⁷ Roy MACLEOD et Milton James LEWIS (dir.), *Disease, medicine, and empires : perspectives on Western medicine and the experience of European Expansion*, London-New York, Routledge, 1988. Teresa MEADE et Mark WALKER (dir.), *Science, Medicine and Cultural Imperialism*, Saint Martin's Press, 1991. Étienne TAILLEMITE, « Les nouvelles conditions de l'exploration maritime (1690-1790) », *Chronique d'histoire maritime*, 1^{er} semestre 1997, n°35, p.61-69. Margaret DEACON, *Scientists and the sea, 1650-1900 : a study of marine science*, Aldershot (G.B.), Ashgate, 1997 (1^{ère} édition 1971). Christian HUETZ DE LEMPS, articles sur l'époque moderne dans *Le Grand Atlas des Explorations*, Encyclopædia Universalis, 1991. Du même auteur, « Du mythe du continent austral au mythe du bon sauvage : l'entrée du Pacifique dans l'œkoumène des Européens au XVIIIe siècle », *Bulletin de l'Association des historiens modernistes des Universités*, 1997, n°22, p.57-81. Marie-Noëlle BOURGUET, « La collecte du monde : voyage et histoire naturelle (fin XVIIe-début XIXe) », in Claude BLANCKAERT, Claudine COHEN, Pietro CORSI et Jean-Louis FISCHER (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, Éditions du Muséum national d'histoire naturelle, 1997, p.163-196. Marie-Noëlle BOURGUET, « Voyage, mer et sciences au XVIIIe siècle », *Le Bulletin de la SHMC*, 1997, n°1-2, p.39-56. Jordan KELLMAN, « Discovery and Enlightenment at sea : maritime exploration and observation in the 18th-Century french Scientific Community », PhD, Princeton University, 1998. Lorelai B KURY, « Civiliser la nature : histoire naturelle et voyages (France, fin du XVIIIe siècle, début XIXe siècle) », thèse soutenue à Paris (EHESS), sous la direction de Jean-Pierre Goubert, Paris, juillet 1995. Richard H. GROVE, *Green Imperialism, Colonial Expansion, Tropical Island Edens and the Origins of Environmentalism 1600-1860*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995. N. JARDINE, J.A. SECORD, E.C. SPARY (dir.), *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996. Numéro spécial de la *Revue française d'histoire d'outre mer*, n°322-323, paru en juin 1999 sous la direction de Marie-Noëlle Bourguet et Christophe Bonneuil : *De l'inventaire du monde à la mise en valeur du globe. Botanique et colonisation (fin 17^e siècle-début 20^e siècle)*.

3.3. De nouveaux modèles descriptifs

Parallèlement à ces nombreuses études de cas, à la croisée des questions d'impérialisme colonial et de périodisation⁶⁸, se dessinent dans les années 1980-1990 de nouveaux modèles descriptifs. Énoncés avec prudence sur un terrain que l'on sent mouvant et encore difficile à saisir dans sa totalité et dans toutes ses nuances, ils contribuent à poser de nouveaux jalons pour l'élaboration d'une réflexion collective sur ce thème délicat. C'est ainsi que Roy MacLeod, par exemple, passant au crible de la critique les différents modèles historiographiques développés à l'articulation de l'histoire des sciences et de l'histoire de la colonisation, pouvait risquer en 1987 un modèle en cinq phases (document 0.2) pour décrire l'évolution de la science britannique considérée dans le contexte colonial, depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale⁶⁹.

Parallèlement, étudiant de manière approfondie les conditions de diffusion des sciences exactes dans différents contextes coloniaux et plus largement "impérialistes"⁷⁰, Lewis Pyenson parvient à définir trois axes de repérage, non plus chronologiques, mais génériques, qui lui permettent de classer les unes par rapport aux autres les différentes traditions coloniales des XIX^e et XX^e siècles en fonction de la démarche scientifique dominante qui les caractérise : le type "fonctionnaire" défini par l'étude du cas français, le type "scientifique" allemand, et le type "commerçant" belge — ces types principaux acceptant diverses nuances et croisements selon les pays envisagés, comme l'illustre la figure ici reproduite⁷¹. (document 0.3)

⁶⁸ David Wade CHAMBERS, « Period and Process in Colonial and National Science », in N. REINGOLD (N.) et M. ROTHENBERG (dir.), *Scientific Colonialism...*, op.cit., 1987, p.297-321. Paolo PALLADINO et Michael WORBOYS, « Science and Imperialism », *Isis*, 1993, volume 84, p.91-102.

⁶⁹ Roy MACLEOD, « On Visiting the "Moving Metropolis" : Reflections on the Architecture of Imperial Science », in N. REINGOLD (N.) et M. ROTHENBERG (dir.), *Scientific Colonialism...*, op.cit., 1987, p.229 et suivantes.

⁷⁰ Lewis PYENSON, « Functionaries and Seekers in Latin America : Missionary Diffusion of the Exact Sciences, 1850-1930 », *Quipu, Revista Latinoamericana de Historia de las Ciencias y la Tecnología*, tome 2, n°3, 1985, p.387-422. Lewis PYENSON, *Cultural imperialism and exact sciences : German Expansion Overseas, 1900-1930*, New-York, 1985. Lewis PYENSON, *Empire of Reason : Exact Sciences in Indonesia, 1840-1940*, Leiden, 1988. Lewis PYENSON, *Civilizing Mission : Exact Science and French Overseas Expansion, 1830-1940*, Baltimore-London, 1993.

Sans entrer ici dans le détail de ces travaux et des débats qu'ils suscitent, il convient de garder en mémoire ces divers modèles et leurs implications. Aussi imparfaites qu'elles puissent être pour rendre compte de nos propres approches problématiques, ces démarches modélisantes représentent des étapes essentielles dans l'historiographie des sciences coloniales, suggérant un enjeu qui serait de savoir dans quelle mesure une périodisation de la science coloniale pourrait échapper aux contraintes fortes de la périodisation politique.

Loin de nous contraindre au maniement d'hypothèses trop conceptuelles ou de modèles trop dogmatiques, ces études érudites et théoriques ont constamment nourri notre réflexion, et continueront de le faire. Non seulement pour favoriser une mise en perspective dynamique de notre travail en le déplaçant périodiquement sous la lumière d'autres cieux historiographiques et épistémologiques, mais aussi pour stimuler notre regard sur les archives, et favoriser l'élaboration d'un questionnement perpétuellement soumis à ces comparaisons. Car c'est bien dans un mouvement historiographique international et pluridisciplinaire que s'inscrit notre démarche⁷², avec l'ambition d'importer sur le territoire de l'histoire coloniale française de l'Ancien Régime des notions, des méthodes et des questionnements susceptibles de l'éclairer différemment.

4. L'élaboration d'un questionnement

Malgré les avancées des défricheurs qui, d'Henri Froideveau à James E. McClellan ont tracé les premiers contours du territoire situé dans l'aire caraïbe à la croisée des trois notions de "sciences", de "colonisation" et de "civilisation", des

⁷¹ Lewis PYENSON, « Pure Learning and Political Economy : Science and European Expansion », in BOS (H.J.M.) et alii, *New Trends in the History of science*, Proceedings of the Utrecht Conference, Amsterdam, 1989, p.209-278.

⁷² En 1993, Roy MacLeod pouvait écrire : « If the term "colonial science" was once used as a descriptor of an activity both peripheral and derivative, today it is used as a category of science with its own intrinsic agenda and identity, no less interesting than the metropolis itself. Thanks to Basalla, "colonial science" has become a research site ». Roy MACLEOD, « The Worldwide diffusion of Science », in A. ELENA , A. A. LAFUENTE et M.L. ORTEGA (dir.), *Mundialización de la ciencia...*, *op.cit.*, 1993, p.736. Aujourd'hui, à Paris, un séminaire "Sciences et Empire" animé par l'équipe du REHSEIS (CNRS) autour de P. Petitjean, de K. Raj et de Ch. Bonneuil, continue de travailler sur ces questions, et la revue américaine d'histoire des sciences *Osiris* publie au moment où nous écrivons ces lignes un numéro spécial (année 2000, volume 15) dirigé par Roy MACLEOD sur ce thème, rassemblant, outre une contribution que nous avons proposée en collaboration avec James E. McCLELLAN III, des textes de M. OSBORNE, Ch. BONNEUIL, K. RAJ, etc.

régions entières de cet espace historiographique restent méconnues : parce que quelques itinéraires pionniers ne sauraient suffire à dresser la carte fidèle d'un continent ; parce que, surtout, l'ombre portée de l'historien nourri de son époque, de sa culture et d'outils méthodologiques qui dirigent nécessairement sa subjectivité, est inséparable de sa démarche même. Il nous a donc semblé utile, avant de tracer notre propre itinéraire, de préciser certains points de vocabulaire et certains postulats qui en ont déterminé la progression.

L'histoire des sciences fait toujours partie de ces disciplines réputées hybrides, situées aux confins des aires du savoir institutionnel. Les théoriciens et praticiens de cette histoire, de Karl Popper à Dominique Pestre, en passant par Georges Canguilhem, Alexandre Koyré, Jacques Roger et bien d'autres, n'ont eu de cesse de définir et de redéfinir un objet dont les contours varient au gré du temps et des conflits, entre servants d'obédience "scientifique", "philosophique" ou "historique"⁷³. Dans le prolongement de ces débats qui agitent encore la discipline en alimentant de fastueux banquets épistémologiques, certaines questions méthodologiques et critiques d'une grande fécondité sont tout naturellement appelées à nourrir et stimuler notre réflexion.

Il semble en particulier fondamental de proposer ici une définition de ce que nous entendons pour notre part considérer sous le terme de "sciences", au cours de la présente étude. Sans manifester la moindre ambition conceptuelle universelle sur ce terrain, il s'agit surtout pour nous, une fois encore, de savoir d'où l'on écrit, et de pouvoir inscrire de manière aussi claire et utile que possible notre réflexion au sein d'une historiographie vivante, dynamique et ambitieuse.

Cette définition opératoire de notre objet, nous la pouvons saisir en procédant par questionnements successifs, dressant la carte des frontières sur lesquelles nous avons longtemps achoppé.

⁷³ Yvon BELAVAL, « Histoire des sciences et épistémologies », in *Science, Histoire, Épistémologie. Pour une pratique pluridisciplinaire*, Actes du premier colloque européen d'Histoire et de philosophie des sciences (Brest 1979), Paris, 1981, p.13-20. Maurice CROSLAND, « The History of French Science : recent Publications and Perspectives », in *French Historical Studies*, printemps 1973, vol.VIII, n°1, p.157-171. Helge KRAGH, *The Historiography of sciences*, Cambridge-New York-Melbourne, 1987. Dominique PESTRE, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions,

4.1. Sciences et savoirs

Sans doute l'une des plus grosses difficultés rencontrées lors des premiers pas de notre recherche, a-t-elle été de mettre en relief les nuances surgissant de l'usage des termes voisins de "sciences" et de "savoirs". Cette question a fait l'objet, naturellement, de nombreux débats — débats encore largement ouverts⁷⁴. Nous nous contenterons ici d'une définition façonnée par la confrontation de lectures théoriques et des premiers résultats de notre travail..

Dans cette perspective, la science, l'objet historique tel que nous le concevons à l'aune des critères de la culture occidentale de l'époque moderne, se définirait davantage par ses formes que par son contenu : écriture et diffusion imprimée ou manuscrite ; processus organisés de validation (expériences, démonstrations, contradictions, approbation de compagnies savantes) ; méthodes théoriques et pratiques de collecte, de mesure, de classification et d'exposition ; organisation du travail au sein de cadres formels (cercles savants, académies, sociétés de pensée, corps professionnels) ou informels (République des lettres, correspondances privées, publications), définissant des normes d'évaluation d'un ensemble d'activités dans lequel la théorie en quête de *vérité* pourrait idéalement l'emporter sur les applications pratiques.

Le savoir, alors, par opposition à la science telle que nous venons de l'envisager, répondrait à une approche plus directement orientée vers des applications pratiques et immédiates — ce qui n'exclut pas l'assimilation et le maniement de connaissances théoriques. Il serait cantonné dans une dimension orale ou gestuelle, le plus souvent à une échelle locale, la notion de progrès n'étant perceptible que sous la forme d'une amélioration technique de la production ou des conditions de vie : savoirs des colons

nouveaux objets, nouvelles pratiques », *Annales Histoire, Sciences Sociales*, mai-juin 1995, n°3, p.487-522. Jacques ROGER, *Pour une histoire des sciences à part entière*, Paris, 1995.

⁷⁴ Helen WATSON-VERRAN et David TURNBULL, « Science and Other Indigenous Knowledge Systems », in S. JASANOFF, G.E. MARKLE, J.C. PETERSEN et T. PINCH (dir.), *Handbook of Science and Technology Studies*, London, Sage, 1995, p.115-139. Roger COOTER et Steven PUMFREY, « Separate spheres and public spaces : reflections on the history of science popularisation and science in popular culture », *History of Science*, 1994, tome XXXII, p.237-267. BRIOIST (Pascal), « Écoles, librairies, tavernes, arsenaux : les lieux de la sociabilité des mathématiciens anglais aux XVI^e et XVII^e siècles », *Le Bulletin de la S.H.M.C.*, 1997, n°3-4, p.12-28. Adi OPHIR et Steven SHAPIN, « The Place of Knowledge : a methodological survey », *Science in Context*, 1991, vol.4, n°1, p.3-21. R. SCHEPS (entretiens dirigés par), *La science sauvage. Des savoirs populaires aux ethnosciences*, Paris, Le Seuil, mai 1993. STEWART (Larry), *The Rise of Public Science : Rhetoric, Technology and Natural Philosophy in Newtonian Britain, 1660-1750*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992. Et

(artisan, constructeur, marin, agriculteur), mais aussi savoir des Amérindiens, ou savoir des population noires déportées.

Encore faut-il avoir conscience de l'extrême fragilité de cette frontière entre la science et le savoir. Le savoir du constructeur (et derrière cette notion se profile alors la notion de *technique*, voire d'*art*) ne devient-il pas une science, dès lors que se multiplient les enseignements formalisés et les traités imprimés à destination des ingénieurs ? Ne rencontre-t-on pas la même difficulté face à l'appréhension du savoir du marin, de l'arpenteur, de l'agriculteur ou de l'artisan, qui de plus en plus font l'objet de synthèses et de présentations détaillées durant les XVII^e et XVIII^e siècles (traités de navigation, manuels d'agronomie, publication des *Arts et Métiers*) ? Et le fait qu'un missionnaire appliqué transcrive par écrit le savoir des Amérindiens est-il suffisant pour faire de ce savoir une science ?

La réponse à ces questions est positive, sous notre plume, dès lors que ces savoirs sont intégrés à des flux d'informations dirigés plus ou moins directement vers un centre organisé de validation et de diffusion normalisée des connaissances et des méthodes. Il y aurait science, en fait, dès lors qu'il y aurait circulation d'information et processus cumulatif, organisé sous forme de nébuleuses ou de hiérarchies autour d'un ou plusieurs centres de classification, d'analyse et de validation — ce que Bruno Latour rassemble sous le terme de "*centre de calcul*"⁷⁵. Ce centre, dans notre étude, pourrait être idéalement l'Académie royale des sciences, laboratoire dans lesquels les alchimistes s'appliquent à la transformation des savoirs indigènes en fragments de science occidentale ; mais, plus largement, cette notion de centre devra être étendue à divers pôles secondaires (académies de province, administration, ordres religieux, journaux coloniaux). Ceci n'est pas sans conséquences sur notre démarche, qui s'attache à observer l'ensemble des processus de transformation et d'assimilation de la connaissance des indigènes et des colons par les scientifiques de la métropole, pour en mettre au jour les lignes de force institutionnelles et intellectuelles.

Ainsi, se gardera-t-on de voir dans la distinction des termes sur laquelle nous construirons notre étude, un quelconque jugement de valeur. Sur le fond, nous ne nous

naturellement, les pages que Michel FOUCAULT consacre à cette question, notamment dans *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p.232 et suivantes.

⁷⁵ Bruno LATOUR, *La Science en action*, Paris, La Découverte, 1995, p.557 et suivantes (1^{ère} édition, en anglais, 1987).

opposerons pas à Claude Lévi-Strauss qui, dans *La pensée sauvage*, décelait dans les acquis agricoles, techniques ou médicaux des populations généralement qualifiées de primitives, la trace d'une « attitude véritablement scientifique » et d'un « appétit de connaître pour le plaisir de connaître⁷⁶. » Dans les mots, pourtant, nous nous distinguerons, en maniant le terme de science avec plus de mesure. Du fait de la nature différente de notre démarche, démarche d'historien intéressé non seulement au fond et aux motivations, mais aussi à la forme des savoirs et de leur circulation pour en comparer divers états, nous devons opérer sans état d'âme les distinctions de nature qui s'imposent à nous.

4.2. Science ou sciences ?

Cette distinction entre sciences et savoirs pose également la question des limites, et une autre en prolongement, qui vient la compléter : *la science*, ou *les sciences* ?

Le choix du pluriel, pour lequel nous avons opté dans l'intitulé de cette thèse, s'imposait dès lors que nous voulions souligner la variété et la diversité de notre objet plutôt que son unité, d'ailleurs controversée⁷⁷. En insistant par ce moyen sur la distinction qui s'opère entre les différents domaines de la science, qui aux XVII^e siècle et plus encore au XVIII^e, se façonnent en disciplines de plus en plus autonomes, notre ambition est également d'être à l'écoute des différentes manifestations de cette connaissance organisée, et d'en saisir les limites, d'en scruter les confins : c'est ainsi que l'usage du pluriel nous permet plus aisément de considérer ces sciences embryonnaires que sont, au XVIII^e siècle, la géologie, l'archéologie, l'ethnographie, voire l'anthropologie ou la science économique, dont les premiers pas, comme nous le verrons, ont pu être favorisés par l'expertise scientifique des colonies.

Une fois encore, ce sont donc les formes de l'action scientifique et la diversité dans sa définition qui gagneront notre préférence, loin de toute idée d'une science

⁷⁶ Claude LÉVI-STRAUSS, *La Pensée sauvage*, cité dans Ruth SCHEPS (entretiens dirigés par), *La science sauvage. Des savoirs populaires aux ethnosciences*, Paris, Le Seuil, mai 1993, p.7.

⁷⁷ Sur les illusions d'une unité de la science, voir Peter GALISON et David J. STUMP (dir.), *The disunity of science. Boundaries, Contexts, and Power*, Stanford (California), Stanford University Press, 1996. Toutefois, la notion de Science classique dont les enjeux sont rappelés dans un texte récent de Michel Blay et Robert Halleux, montre que l'unité de la science peut-être est une notion opératoire dès lors que l'on se place dans la longue durée, sans pour autant en nier une diversité fondamentale. Michel BLAY et Robert HALLEUX (dir.), *La Science classique. XVI^e-XVIII^e siècle. Dictionnaire critique*, Flammarion, Paris, 1998, p.I-X.

universelle et figée déterminée dès l'époque moderne par des cadres mal taillés : parce que Lafitau ou Buffon, n'ont pas attendu que soit créée une chaire d'ethnographie au Jardin du roi pour intégrer des descriptions de sociétés humaines au champ du savoir naturaliste ; parce que, finalement, l'historien des sciences doit, à l'évidence, assimiler une culture de la dynamique et de l'instabilité conceptuelle et disciplinaire pour espérer réussir une approche efficace de l'objet qu'il entend étudier⁷⁸.

4.3. Sciences coloniales, sciences d'outre-mer

Autre point qu'il nous faut évoquer : la frontière tracée entre les sciences coloniales et les sciences d'outre-mer. L'idée même d'une telle frontière ne va pas de soi, et elle n'est, à notre connaissance, que rarement envisagée par une historiographie qui embrasse assez généralement d'un même regard les voyages d'exploration d'un Bougainville ou d'un Lapérouse, les recherches de l'Académie royale de marine sur la désalinisation de l'eau de mer ou les maladies des marins, l'activité des Jésuites en Chine, et les essais d'agronomie coloniale appliquée.

Cette vision générale peut d'ailleurs s'avérer globalement satisfaisante, l'espace colonial pouvant être simplement considéré comme un sous-ensemble de l'outre-mer, et les avancées de la science maritime comme des progrès sous-tendant naturellement les conditions techniques et technologiques de la conquête et du développement des colonies.

Pourtant, nous établirons là une frontière, et nous la défendrons fermement, principalement pour deux raisons.

D'une part, parce que la science dans le contexte colonial est toujours susceptible d'applications immédiates et concrètes, et l'on aura l'occasion de constater combien cette dimension est essentielle, et combien la question des applications de la science a pu influencer sur la construction même de la démarche scientifique en milieu colonial, plaçant en première ligne les rouages institutionnels du gouvernement.

⁷⁸ Cette évolution est d'ailleurs très sensible dans la production historiographique contemporaine, comme le rappellent Michel BLAY et Robert HALLEUX : « la science classique n'est pas une île. Des incursions s'imposent dans des savoirs que l'on n'y intègre pas communément, comme celui des artistes, des musiciens, des ingénieurs, des alchimistes et des magiciens, voire des théologiens ». Michel BLAY et Robert HALLEUX (dir.), *La Science classique...*, *op.cit.*, 1998, p.VI.

D'autre part, parce que si les colonies peuvent être considérées, vues de France, comme un sous-ensemble de l'outre-mer, elles présentent une particularité essentielle, du fait de la présence d'une population établie localement. Or cette implantation locale d'une population expatriée dans une colonie de peuplement agricole — population difficilement comparable à une poignée d'explorateurs, de missionnaires ou de marchands installés pour un temps en terre étrangère — implique certaines spécificités qu'il convient impérativement de prendre en compte, et qui font de l'espace colonial un espace bien particulier pour l'historien des sciences. Dans une colonie, les observations et les opérations de collecte d'informations et d'échantillons peuvent se faire dans la longueur, pendant plusieurs années, hors des cadres étroits d'un voyage scientifique ; les acteurs peuvent être des amateurs, nourris d'une expérience locale intimement assimilée ; les enjeux sont par conséquent plus complexes, ce qui implique pour l'historien la mobilisation de questionnements particuliers, capables de rendre compte de cette spécificité fondamentale, de cette communauté locale vaste et variée, plus ou moins tournée vers la métropole.

Devant ce constat, nous risquons même l'hypothèse que l'absence dans l'historiographie traditionnelle de cette distinction entre science coloniale et science d'outre-mer, explique largement le peu d'intérêt porté par les historiens à la question des acteurs locaux de la science dans l'espace colonial. Car en niant cette spécificité de l'espace colonial dans l'histoire des activités ultra-marines de la science européenne, l'historien néglige une dimension essentielle du problème, et se condamne à une compréhension partielle de l'histoire des sciences outre-mer.

4.4. Quelle histoire des sciences, pour quelle approche des sciences coloniales ?

La question des acteurs et des réseaux appelle à nouveau une interrogation d'ordre historiographique. Devons-nous envisager notre objet, les sciences coloniales, dans une perspective essentiellement "internaliste" (quelles furent les étapes théoriques décisives dans l'accroissement de la connaissance scientifique des espaces coloniaux ? qui furent les grands acteurs etc. ?), ou au contraire adopter une approche résolument "externaliste", davantage préoccupée du contexte politique, économique et social, des institutions et des conditions matérielles de la progression des connaissances ?

Autrement dit, devons-nous considérer notre objet comme un ensemble de connaissances, de méthodes et de théories, ou plutôt comme un faisceau de pratiques et d'échanges constitutif de liens sociaux ?

Cette distinction théorique a été consacrée par la tradition historiographique⁷⁹, et se présente comme le lointain avatar d'un conflit larvé entre fond et forme, entre théorie et pratique, et (encore !) entre philosophie et histoire. Du fait de notre formation, et de notre goût, nous nous placerons ici dans les pas des hérauts d'une histoire des sciences contextualisée, pour défendre les vertus d'une histoire sociale et culturelle des sciences, attentive au contexte comme aux influences politiques, économiques et institutionnelles sur le développement des pratiques et des théories scientifiques. Nous nous attacherons donc plus particulièrement aux aspects institutionnels et humains de notre sujet, analysant les conditions matérielles de la construction et de la circulation des connaissances scientifiques, mobilisant à l'occasion les notions de cercles, de réseaux ou de sociabilité, comme autant de concepts commodes pour la description et la compréhension des formes de la science telle qu'elle se fait⁸⁰.

Quels furent les acteurs de la science coloniale ? Peut-on parler de communautés scientifiques locales dans le contexte colonial français des XVIIe et XVIIIe siècles ? Quelles étaient les conditions concrètes de la pratique scientifique locale ? Quels étaient, dans les colonies, la place et le rôle des livres, des instruments scientifiques, des correspondances et des conversations savantes ? Peut-on mettre au jour les réseaux de collecte et de diffusion des connaissances scientifiques dans le contexte colonial ? Quel fut le poids des institutions scientifiques et des rouages gouvernementaux dans la définition, le développement et la valorisation des enquêtes scientifiques menées dans cet espace ? Peut-on établir des points de contact entre une pratique scientifique locale et l'émergence d'un sentiment identitaire croissant tout au long du XVIIIe siècle, très nettement perceptible dans la population coloniale ?

⁷⁹ Dominique PESTRE, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », *Annales Histoire, Sciences Sociales*, mai-juin 1995, n°3, p.487-522. Voir aussi les échanges entre D. Pestre, P. Jacob, C. Chevalley et G. Jorland dans *Le Débat*, n° 102 (Nov.-Déc. 1998). La question est également abordée dans Michel BLAY et Robert HALLEUX (dir.), *La Science classique...*, *op.cit.*, 1998, p.VIII et IX.

⁸⁰ Pour une bibliographie et une mise en perspective de la notion de sociabilité, voir notamment : Stéphane VAN DAMME, « La Sociabilité intellectuelle. Les usages historiographiques d'une notion », *Hypothèses 97. Travaux de l'École doctorale d'Histoire de Paris I*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p.123-132. Également, Michel CALLON, *La science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1989.

Les orientations majeures de notre questionnement, on le voit, se dessinent à grands traits à l'ombre de Charles Gillispie⁸¹, de Daniel Roche, de Bruno Latour ou de Dominique Pestre.

Toutefois, nous nous garderons de négliger ou de condamner une approche "internaliste" des sciences coloniales⁸², préférant souligner l'intérêt pour notre sujet de certaines questions épistémologiques de première importance, qui dépassent d'ailleurs largement le seul espace caraïbe : dans quelle mesure la découverte et l'exploration des espaces coloniaux ont-elles provoqué ou accompagné certaines évolutions majeures de la science des XVIIe et XVIIIe siècle ? Peut-on, à l'échelle de notre recherche, mettre en évidence certains moments des transformations fondamentales engendrées par l'irruption du monde colonial dans le champ du savoir occidental, dans les domaines, notamment, de la classification du vivant, des nomenclatures scientifiques, de la connaissance physique du globe, de la connaissance médicale, ou de la réflexion sur l'évolution des espèces ou des sociétés humaines ?

Ces faisceaux de questions qui au fil de l'élaboration de notre démarche ont orienté la construction de notre programme de recherche entre savoirs locaux et sciences coloniales, finalement, convergent vers un même objectif : mettre en lumière les conditions humaines, intellectuelles et matérielles, mais aussi les conséquences sociales, culturelles, politiques et épistémologiques, de la conquête scientifique des espaces coloniaux français entre les premières conquêtes du XVIIe siècle et la fin du XVIIIe siècle. Cette problématique, fondamentalement, revient à interroger les entrailles du fait colonial, invitant l'historien à considérer avec plus d'acuité certains rouages souterrains ou silencieux de la colonisation *telle qu'elle se fait*.

⁸¹ Charles C. GILLISPIE, *Science and Polity in France at the end of the Old Regime*, Princeton, Princeton University Press, 1980.

⁸² Nous nous plaçons ici naturellement dans la continuité des travaux de B. Latour et X. Polanco : « Afin de nous rapprocher de la science telle qu'elle se fait, sans solution de continuité entre le contenu scientifique (les idées) et le contexte social ou culturel, nous devons abandonner le "grand partage" [entre explication internaliste et explication externaliste] [...] Au lieu de suivre deux vallées parallèles, l'histoire sociale des sciences a pour but de creuser un tunnel en constituant deux équipes (deux démarches) dont chacune attaque le problème par un bout opposé, mais qui aspirent à se rejoindre au milieu. [...] ». Bruno LATOUR et Xavier POLANCO, « Quelques remarques à propos de l'histoire sociale des sciences. Le modèle de la rosace. », in Xavier POLANCO (dir.), *Naissance et développement de la science-monde. Production et reproduction des communautés scientifiques en Europe et en Amérique latine*, Paris, La Découverte, 1990, p.53-66.

4.5. Les cadres de la démarche. Approche régionale et épaisseur du temps

Si le temps d'une thèse *Nouveau Régime* ne permettait pas d'envisager notre étude à l'échelle du domaine colonial français dans son ensemble sans prendre le risque de perdre en profondeur ce que nous pouvions gagner en étendue, notre souhait de mettre en lumière ce fonctionnement souterrain de la colonisation en action imposait de choisir un cadre spatial et temporel suffisamment large, afin de mettre au jour les différents rouages dans toute l'ampleur de leur développement, et de saisir des nuances dans l'espace et dans le temps.

Une telle étude, certainement, aurait pu être entreprise dans le cadre des colonies françaises du continent nord-américain, voire dans celui des colonies d'Afrique ou de l'Océan indien. Mais le choix de l'aire caraïbe s'imposa rapidement, pour trois raisons principales.

Premièrement, parce que comme au Canada, la présence française est ancienne dans la mer des Antilles : adoptant en amont les années 1625-1630 (début officiels de la colonisation française dans la région) et en aval, une borne floue autour des années 1792-1793 (chute de la monarchie, terreur, et dissolution des académies d'Ancien Régime), nous pouvions embrasser une période de près de 170 ans. Dans ce cadre se développent des évolutions majeures que nous pourrions aisément saisir dans leur durée.

Deuxièmement, parce qu'à la différence du Canada ou des autres colonies françaises d'Amérique du Nord, perdues en 1763, nous pouvions observer dans l'espace caraïbe les développements de la science coloniale au cours des années décisives de la seconde moitié du XVIII^e siècle, période cruciale pour l'histoire des idées et de leur circulation.

Troisièmement, enfin, parce que les colonies antillaises rassemblent sous l'Ancien Régime une population locale suffisamment importante (même si l'on ne considère que la minorité blanche, plus directement concernée par nos investigations) et suffisamment aisée, pour que puissent se manifester des phénomènes d'agrégation ou de sociabilité savante.

Que faire, alors, de la Guyane ?

Aux premiers temps de notre recherche, il nous avait semblé légitime de l'écarter de notre champ d'investigation, étant donnée la différence de nature que nous percevions entre un espace insulaire groupé au sein de l'arc caraïbe, et cette immense possession continentale excentrée, caractérisée par un arrière-pays considérable et des conditions naturelles bien plus difficiles que celles des petites et grandes Antilles ; en outre, il semblait souhaitable de nous démarquer d'une historiographie habituée à traiter ensemble l'histoire de trois départements d'outre-mer pour des raisons que nous jugions anachroniques, car fondées sur le statut institutionnel actuel de ces territoires, voire sur des exigences éditoriales.

Cette première impression, pourtant, s'estompa dès les premiers mois de nos investigations, les points communs entre ces deux espaces l'emportant largement, en dernière analyse, sur les différences. D'une part, parce que la Guyane du XVIIIe siècle fonctionne comme un réseau insulaire, à l'instar des îles antillaises, la présence française s'agrégeant ponctuellement sur les espace côtiers et les liaisons entre les principaux établissements de la colonie se faisant presque exclusivement par la mer⁸³. D'autre part, l'histoire joue ici un rôle unificateur qui ne se réduit pas aux simples conditions de la départementalisation du XXe siècle : l'ancien peuplement amérindien, la civilisation du manioc, l'emprise progressive de la colonisation européenne⁸⁴ et l'apport massif de main d'œuvre noire dans le contexte de la société de plantation et de l'ouverture à l'économie-monde des XVIIe et XVIIIe siècle, sont autant de facteurs unifiants pour des espaces qui, somme toute, présentent des conditions naturelles et physiques très voisines. D'ailleurs, comme nous le verrons, les principaux axes de notre problématique contribuent à renforcer ces liens.

⁸³ Au XVIIIe siècle, la plupart des colons considéraient la Guyane comme une île, à l'instar du médecin-botaniste Barrère qui, dans les premières pages de sa *Nouvelle relation de la France Équinoxiale* publiée en 1743, soulignait combien la Guyane, à ses yeux, était une colonie insulaire. On pourrait d'ailleurs reprendre ici l'heureuse expression de Chaunu parlant d'« îles côtières » pour évoquer au XVIIe siècle la côte nord de l'actuel Venezuela, entre Orénoque et Rio Magdalena. CHAUNU, *Séville et l'Atlantique 1504-1650*, tome VIII-1, Paris, 1960, p.587.

⁸⁴ Par exemple, Gabriel Debien montre combien les origines du commerce antillais doivent être recherchées sur les côtes sud-américaines de la seconde moitié du XVIe siècle : « Le grand trafic de troc autour des îles a aussi ses commencements sur les côtes du continent. Les navires et les marchands de Rouen, du Havre et de Dieppe, vont de baie en baie, de rio en rio, à la découverte, à la coupe, à l'achat de bois, comme plus tard ils iront d'île en île à la quête du caret, des cuirs et des bois. Cette traite de petite envergure, incessante mais mal connue, est à la fin du XVIe siècle et au cours des trente premières années du XVIIe la forme principale de nos trafics coloniaux [...] Le trafic des Antilles n'en sera qu'un écho

Défendre l'idée d'une certaine unité régionale pour cet ensemble d'îles et de parcelles continentales à partir d'une réflexion historique autant que géographique n'a, au demeurant, rien de nouveau. Ce regard qui prétend échapper à la stricte vision cartographique (qui, elle, exclurait immédiatement le plateau guyanais de l'espace délimité à l'est par l'arc antillais) trouve son origine dans les premières années du XIXe siècle. Alexandre von Humboldt en effet, outre les termes consacrés de "mer des Antilles", "golfe du Mexique", "Archipel des Grandes et des Petites Antilles", utilisait déjà les expressions nouvelles de "Méditerranée mexicaine", "Méditerranée à deux issues", "Méditerranée des Antilles" ou "Méditerranée de l'Amérique". Il témoignait ainsi de la grande unité géographique et historique d'un ensemble large, qu'il préférerait considérer de manière globale, non cloisonnée — comme un lointain écho, finalement, à la notion d'"Indes occidentales" courante sous l'Ancien Régime. Après lui, le géopoliticien Alfred Mahan ou le géographe Maximilien Sorre, parmi d'autres, recoururent également à cette notion large de "Méditerranée caraïbe", préférée à celle trop stricte et limitative de "mer des Antilles"⁸⁵. Aujourd'hui, enfin, s'appuyant sur cette tradition qui depuis deux siècles tend à élargir les bornes à un bassin caraïbe au sens large, englobant clairement les Guyanes, la notion voisine d'"Aire caraïbe" semble devoir l'emporter, renvoyant chez certains auteurs à une définition de l'espace modulée en fonction des grands moments de l'histoire régionale, et des problématiques proposées par l'historien⁸⁶. Dans cette perspective, l'emploi des termes "Guyane française" et

agrandi ». Gabriel DEBIEN, « Les premiers trafics des îles: flibuste, chasse et pêche », *Annales des Antilles*, 1955, n°3-4, p.84.

⁸⁵ Michel FOUCHER, « Le bassin méditerranéen d'Amérique : approches géopolitiques », *Hérodote*, 4ème trimestre 1982, n°27, p.18. Également, Charles MINGUET, « La Méditerranée américaine dans l'œuvre de Alexandre de Humboldt », *Espaces caraïbes*, n°1, 1983, p.12 : « Dans un volume de la collection de la *Géographie Universelle* (1928) Max Sorre consacre la première partie de son livre sur *le Mexique et l'Amérique centrale* à l'étude de ce qu'il appelle la "Méditerranée américaine" et ses rivages. On peut regretter que Max Sorre, comme d'autres après lui, ne cite pas Humboldt et ne rappelle pas que c'est ce voyageur qui a sans doute le premier employé cette expression pour désigner l'énorme espace qui va de la Floride au Yucatan puis aux Guyanes et qui englobe le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes. »

⁸⁶ On lira avec curiosité la vision militante et stimulante proposée par Oruno D. Lara dans les deux premiers chapitres de sa thèse, qui insiste sur l'unité régionale opposée à tout cloisonnement néo-colonial, et prône une définition évolutive de l'espace caraïbe en fonction de périodes historiques définies à partir du fil rouge des « processus de résistance » : Caraïbes de la Préhistoire, Caraïbes de la Protohistoire, Caraïbes de la Conquête, Caraïbes de la colonisation et de l'esclavage (développement de l'économie de plantation), et enfin Caraïbes de l'émancipation (de l'indépendance d'Haïti aux guerres récentes contre l'impérialisme américain, en passant par les abolitions de l'esclavage). Oruno D. LARA, *Caraïbes en construction: espace, colonisation, résistance*, Paris, Éditions du CERCAM, 1992, tome 1, chapitres 1 et 2, et en particulier p.32-36.

“Antilles françaises”⁸⁷ se justifie pleinement sous notre plume dès lors qu’il permet de préciser au sein d’un espace géographique large, une réalité historique particulière⁸⁸.

Au-delà de cette unité fondamentale tant historique que géographique, qui légitime notre choix d’un espace caraïbe historiquement marqué par un développement dans l’aire d’influence de la monarchie française, il convient naturellement de relever de nombreuses nuances : nuances régionales d’une part, entre les Petites Antilles⁸⁹, la partie française de la Grande île de Saint-Domingue (plus vaste, plus riche, plus peuplée, et dont l’espace était plus difficile à maîtriser dans sa globalité), et la Guyane (plus mortifère, moins peuplée, moins développée, moins riche que les autres, mais dotée d’un arrière pays considérable). Nuances locales d’autres part, entre espaces côtiers et terres de l’intérieur, entre zones de cultures pionnières et de plantations sucrières, entre mornes⁹⁰ et plaines, ou encore entre agglomérations et campagnes.

Car, si l’unité l’emporte, les changements d’échelle géographique et historique soulignent à quel point cet espace est fait de nuances, et imposent à notre démarche

⁸⁷ Les recherches géohistoriques, anthropologiques et linguistiques concourent à définir la Guyane (ou *les Guyanes*) comme un vaste domaine délimité par les fleuves Orénoque, rio Negro, Amazone, et par 3000 km de littoral. La Guyane française est la partie de cet espace placée sous la domination de la France. Le terme *Antilles*, quant à lui, évoque l’idée d’une “île de l’autre côté”, une “anti-île”, *Anti-ilha* en portugais, que l’on peut prononcer *Antilia*. Cette île fait référence à la tradition du continent perdu décrit par Platon, réactualisée par la légende de l’île des 7 cités de l’île d’Antilia qu’évoque Hernando Colomb dans la biographie de son père, et que l’on trouve matérialisée au milieu de l’Atlantique sur certaines cartes depuis la carte vénitienne de Pizzigani (1367). Au début du XVI^e siècle, l’Italien Pietro Martyr d’Anghiera, dans ses *Decades de Orbe Novo*, identifia Hispaniola à l’île d’Antilia, usage rapidement adopté, Amerigo Vespucci lui-même évoquant son arrivée à la fin de son deuxième voyage, à « l’île d’Antiglia [...] qui fut découverte par Christophe Colomb ». À partir de là, l’île légendaire céda la place à l’arc antillais, et la légende médiévale des 7 cités d’Antilia s’exporta sur la terre ferme, sous la forme du mythe des “7 cités de Cibola”. Jean-Marc DE BEER et Jorge MAGASICH-AIROLA, *America Magica. Quand l’Europe de la Renaissance croyait conquérir le Paradis*, Autrement, Série Mémoires, février 1994, n°29, p.177-183.

⁸⁸ Signalons les réticences d’Oruno D. Lara, excessives nous semble-t-il : « Les termes Antilles et Antillais sont [...] à rejeter pour leur imprécision. En français, dans le langage courant, ils s’appliquent à deux territoires, Guadeloupe et Martinique seulement, et non à la Guyane ni à la Dominique, ni à Haïti ou à Cuba. Or, la géographie coloniale française véhicule encore des expressions telles que *Mer des Antilles*, *Grandes Antilles*, *Petites Antilles*. Ces expressions ne sont pas neutres ». [Oruno D. LARA, *Caraïbes en construction...*, *op.cit.*, 1992, tome 1, p.18]. Sur l’usage du mot Antille du XVII^e au XIX^e siècle, voir l’efficace mise au point de Jacques ADÉLAÏDE, « À propos du mot “Antilles” », *Bulletin de la Société d’Histoire de la Guadeloupe*, 2^eme semestre 1974, n°22, p.115-117.

⁸⁹ Cette expression recouvre dans notre étude la Martinique, la Guadeloupe et ses dépendances proches, mais aussi l’ensemble des petites îles qui, telles Saint-Christophe, Saint-Barthélémy, Saint-Thomas, Sainte-Croix, Tobago, Sainte-Lucie ou la Grenade, furent touchées à un moment ou à un autre par la colonisation française d’Ancien Régime.

⁹⁰ Ce terme désigne, depuis les premières années de la colonisation jusqu’à nos jours, les innombrables petites montagnes, souvent arrondies, mais pour la plupart difficiles d’accès, qui caractérisent entre autres choses le paysage antillais.

problématique d'en avoir une conscience aiguë pour ne pas se perdre dans les illusions de la généralité.

5. Les Sources. Délimitations et cohérence d'un corpus en expansion

Face à un programme de recherche qui prétend embrasser deux siècles l'histoire d'un espace si vaste, se pose naturellement la question des sources, de leur définition, de leur localisation et de leur maniement.

5.1. Préliminaire méthodologique. Contraintes du temps et variété des objets

Le corpus présenté ici frappera sans doute par son étendue, sa dispersion, sa diversité. Que l'on ne s'y trompe pourtant pas. Il ne s'agit pas pour nous de construire la légitimité de notre travail à l'ombre d'une muraille d'archives, brandissant à tout propos l'"argument d'érudition" comme d'autres exhiberaient avant la mêlée leurs cicatrices de guerre : notre formation, notre expérience, notre vision de l'histoire même, nous garantissent assez de cette illusion. Pas question non plus de revendiquer ici le dépouillement en totalité d'un corpus qui représente plusieurs dizaines de milliers de pages, sinon davantage.

Notre ambition a été, depuis le début, de définir et d'évaluer la qualité et les potentialités d'un ensemble de sources qui, pour la plupart, n'avaient jamais été abordées avec les objectifs spécifiques de cette recherche : quelles sources utiliser pour répondre aux questions que nous nous posons, tout en répondant aux orientations historiographiques qui sont les nôtres ? Où traquer les réseaux, les voies de passage de l'information scientifique, les frémissements de la science en action et des savoirs en construction ? Où, enfin, trouver les traces et capter l'écho des voix discrètes de l'armée des "sans-grades" de la science coloniale : botanistes obscurs, médecins appliqués, astronomes amateurs ?

La tâche était immense, et a nécessité dans un premier temps, outre l'acquisition d'une nécessaire familiarité avec les fonds et le fonctionnement d'une quinzaine de bibliothèques et de dépôts d'archives à Paris comme en Province, l'exploration d'une centaine de catalogues et d'inventaires. Une première approche fut menée par le

traitement des inventaires généraux (fonds de bibliothèques publiques, inventaires généraux des grandes centres d'archives, et bibliographies spécialisées). Puis fut entrepris le traitement systématique d'inventaires analytiques (nous renvoyons ici à la liste ordonnée que nous donnons dans notre "bibliographie des instruments de recherche"), dont le dépouillement s'avéra tout à la fois fastidieux, épuisant, enthousiasmant et terrifiant, chaque journée de travail promettant des semaines de dépouillements potentiels.

C'est le résultat de cette longue quête qui est présenté ici. Pour nous avoir volé un temps précieux aux débuts de notre thèse, ce long et austère travail d'investigation archivistique eut du moins le mérite de nous permettre de maîtriser des ensembles documentaires aussi riches que divers, et d'atteindre une certaine hauteur de vue sur l'ensemble des sources mobilisables pour notre étude. Dès lors était construit notre "camp de base", programme de dépouillement en perpétuelle expansion, d'où pouvait partir toute exploration ultérieure.

Dès les premiers mois, nous avons compris qu'un dépouillement exhaustif de cet ensemble ne pouvait être mené dans le cadre d'une thèse "Nouveau Régime", même si nous envisagions d'entrée de la mener au-delà du terme des trois ans préconisés par une administration peu au fait des exigences de la recherche innovante en Histoire — le besoin du "temps long" restant un devoir d'historien. Se posaient alors des problèmes méthodologiques de trois ordres : quelle importance accorder aux dépouillements d'archives et de sources imprimées ? quelle approche méthodologique préférer (survol de l'ensemble, ou sondages plus minutieux) ? quel type d'archives, enfin, favoriser ?

Très vite, le constat d'une certaine indigence de l'historiographie coloniale antillaise sur des points qui nous paraissaient fondamentaux (les imprimeries, les corps professionnels des ingénieurs ou des médecins, les journaux coloniaux, etc.) nous convainquit du fait que notre contact avec les archives imprimées ou manuscrites devrait être quotidien et intensif, inscrit dans la durée, et qu'il serait déterminant pour la solidité de notre construction — y compris sur des points que l'on aurait pu *a priori* considérer comme des questions de *contexte*.

Parallèlement, la technique du sondage informé (dépouillement attentif de certains fonds repérés, survolés et évalués), nous parut très vite devoir l'emporter sur le survol général d'un corpus trop vaste. Le recours à certains inventaires analytiques, par

ailleurs, nous permettait d'envisager une approche globale de certaines séries (Marine B, Marine G3, Colonies C14, Colonies C7, etc.)⁹¹, compensant efficacement les faiblesses prévisibles d'une vision trop parcellaire.

Concernant enfin, la question de savoir quel type d'archives nous devons favoriser dans notre recherche, notre choix méthodologique — découlant très largement de ce qui précède — fut celui de la « source touffue », pour reprendre l'heureuse expression d'Antoine De Baeque, privilégiant au sein d'une « toile interprétative »⁹² la variété des points de vue (central, périphérique, extérieur, critique, apologétique, etc.), des fonds d'archives (archives administratives, scientifiques, religieuses, personnelles, etc.) et des types de documents mobilisés (imprimés ou manuscrits, cartes et illustrations).

Ainsi, les pages qui suivent doivent être comprises comme la présentation globale d'un ensemble de documents qu'il convient de toujours considérer dans une perspective dynamique et modeste, le travail d'investigation l'emportant constamment sur la lecture linéaire, notamment pour les archives manuscrites.

5.2. Sources imprimées

Les chroniques fondatrices de l'historiographie antillaise constituent le corpus de départ de toute étude sur l'histoire des Antilles et de la Guyane. Les forts volumes laissés par le bataillon des missionnaires polygraphes que sont les classiques Du Tertre et Labat, mais aussi les témoignages passionnants des Pères Bouton, Du Puis, Pelleprat et quelques autres, ont de fait longtemps constitué la principale porte d'entrée pour l'histoire des Caraïbes passées sous domination française, sinon la seule. À ces textes qui éclairent le premier siècle de colonisation, répondaient pour le XVIIIe siècle *L'histoire de l'île espagnole ou de Saint-Domingue* du compilateur jésuite Charlevoix

⁹¹ Les inventaires analytiques que nous évoquons sont présentés dans notre «bibliographie des instruments de recherche».

⁹² Antoine DE BAECQUE, *Le corps de l'histoire. Métaphores et politique (1770-1800)*, Paris, 1993, p.29-34 : « L'idéal de ce chercheur avide d'interpréter n'est pas autre chose que la métaphore d'une araignée qui tisse sa toile, jouant des coins et des recoins pour capter les proies qu'elle désire prendre au vol, puis les enserrant dans les fils qu'elle sécrète avant de les dévorer ». A. de Baeque emploie aussi pour expliciter cette «manière de faire l'histoire» (qui n'est certes pas nouvelle, mais qu'il présente sous un jour séduisant), l'expression plus discutable d'« histoire sérielle non quantitative ».

(1730-1731), le *Voyage aux Antilles et à l'Amérique méridionale commencé en 1767* du naturaliste Leblond (1802) ou la très complète *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'isle de Saint-Domingue*, publiée par Moreau de Saint-Méry en 1797-1798.

Ces sources ont été explorées avec attention, de manière exhaustive, suivant une grille de lecture qui nous a permis de relever tous les indices susceptibles d'éclairer notre recherche. La mise en relation des innombrables détails que ces textes révèlent sur la circulation de livres, de mémoires, de plantes ou d'informations agronomiques, a été une étape fondatrice dans notre travail. Ces données ont ensuite été complétées par le traitement de certains récits de voyageurs (Thibault de Chanvalon, le baron de Wimpffen, Girod de Chantrans, etc.), de textes de la pratique et de la propagande missionnaire (les *Lettres édifiantes* des Jésuites, ou les dictionnaires et la grammaire de la langue caraïbe du R.P. Breton, etc.), voire de textes juridiques ou utilitaires (*Loix et constitutions* de Moreau de Saint-Méry, *Annales du Conseil souverain de la Martinique*, de P.F.R. Dessalles, *Almanachs* coloniaux divers, etc.).

Suivant la même approche, avec la même rigueur et un succès plus grand encore, ont été explorés des textes plus clairement scientifiques : des comptes rendus d'expéditions et d'observations (le voyage en Guyane de Richer, les ouvrages de botanique et d'astronomie des Père Plumier et Feuillée, *l'Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale* de Barrère, etc.) ; des ouvrages techniques, agronomiques ou médicaux (*Le Précis sur la Canne & sur les moyens d'en extraire le Sel essentiel*, de Dutrône La Couture, le *Traité de la culture du Nopal et de l'éducation de la Cochenille*, de Thiery de Menonville, le *Traité des fièvres de l'isle de Saint-Domingue*, de Poissonnier-Desperrières, etc.) ; mais aussi des récits d'expéditions scientifiques qui n'eurent pas les Antilles ni la Guyane pour objectif principal, mais qui concoururent à développer les connaissances de l'époque sur ces colonies en faisant étape dans la mer caraïbe (les récits des expéditions de Fleurieu ou de Verdun de la Crenne pour tester les horloges marines, les récits de l'expédition du Pérou de 1735 qui fit escale à Saint-Domingue, etc.). Les objectifs de ces ouvrages, les moyens de leur réalisation et les formes de leur diffusion, furent en eux-mêmes des objets passionnants ouverts à l'interprétation, tandis que leur contenu apportait une quantité impressionnante d'informations.

Plus largement, bien sûr, l'ensemble des productions scientifiques qui, à un titre ou à un autre, se sont nourries des connaissances récoltées dans l'espace caraïbe devaient retenir notre attention. Certains textes en effet se montrent fort éclairants sur leurs sources, révélant incidemment de précieuses indications sur les correspondances, les échanges, les réseaux mis en place par leurs auteurs pour collecter la matière première de leurs travaux : ainsi nous sommes-nous penchés, entre autres, sur l'ensemble des ouvrages de météorologie du Père Cotte, sur la *Cométographie* de Pingré, sur *l'Histoire naturelle* de Buffon, et sur des séries périodiques comme *l'État du Ciel* de l'astronome Desplaces, ou la *Connaissance des temps* éditée par l'Académie royale des sciences. Parallèlement, la lecture des nombreux mémoires et opuscules publiés par des auteurs résidant dans les colonies (Arthaud, Bertin, Courrejolles et bien d'autres) nous apporta de précieuses informations. Toutefois, la recherche est aussi faite d'impasses, et la lecture de nombreux ouvrages tels les *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des Animaux* de Claude Perrault ou *l'Histoire céleste* de Monnier, furent explorés en vain. Jamais, en tous cas, nous n'avons pu avoir l'illusion d'atteindre dans cette voie une exhaustivité qui demandera de nombreuses années de travail supplémentaire.

Notre problématique, en outre, nous poussait tout naturellement à explorer attentivement les collections de mémoires imprimés de l'Académie royale des sciences (une centaine de volumes), des Sociétés royales de Marine, d'agriculture ou de Médecine, du Cercle des Philadelphes de Saint-Domingue, de la Société d'histoire naturelle et de d'autres compagnies savantes⁹³. Ces dépouillements qui nous révélèrent notamment les noms de bon nombre de correspondants coloniaux, furent une étape indispensable à l'exploitation et à la mise en perspective de la masse complexe et foisonnante des archives manuscrites de ces sociétés.

Parallèlement, des recherches ont été menées dans certains journaux français. Leur lecture nous a permis notamment d'y relever la présence régulière d'articles ou d'informations en provenance des colonies, témoignant d'une intégration progressive

⁹³ Les *Recueil des dissertations* de l'Académie de Bordeaux, mais aussi les *Philosophical Transactions* de Londres, voire les *Transactions of the American Philosophical Society*.

des espaces coloniaux dans la République des Lettres : un dépouillement méthodique de ces journaux par les historiens des colonies françaises mériterait d'être engagé dans les prochaines années. Par la force des choses, nous avons dû dans le cadre de cette recherche, réduire nos ambitions à quelques titres : le *Journal de Physique*, les *Mémoires de Trévoux*, ou *La Feuille du cultivateur*, auxquels s'ajoute l'ensemble des journaux locaux (*Affiches américaines*, *Gazette de Sainte-Lucie*, etc.). Il convient d'insister ici sur la grande diversité des informations contenues dans les journaux coloniaux, source encore trop peu sollicitée par les historiens des colonies d'Ancien Régime : petites annonces de cours de physique, catalogues de libraires, polémiques scientifiques, publicités pour des pommades curatives ou des remèdes universels⁹⁴. Là encore, l'exhaustivité ne pouvait être atteinte dans le cadre de cette thèse.

Un certain nombre de sources figurées, enfin, ont retenu notre attention. Si l'étude des gravures de paysages ou de scènes de la vie coloniale ne nous aura été que de peu d'utilité⁹⁵, les cartes imprimées, en revanche, ont représenté pour nous une source importante : publiées dans divers ouvrages, rassemblées en Atlas ou diffusées à la pièce, les cartes n'ont pu toutefois faire l'objet dans notre travail que d'une approche parcellaire, malgré nos ambitions de départ. La raison en est qu'aucun inventaire des cartes antillaises ou guyanaises n'a à ce jour été réalisé, que les études menées sur la cartographie des colonies se limitent à quelques monographies sur des cartes de la Martinique et de Saint-Domingue dans le dernier tiers du XVIIIe siècle, et que les principaux acteurs de cette histoire n'ont même jamais été exhumés. Tout ou presque, était à faire, et nous avons fait beaucoup. Mais l'étude des cartes de la Guyane et des Antilles reste largement à écrire, notre travail s'étant par la force des choses limité à la

⁹⁴ Jean Fouchard, puis Gabriel Debien et James E. McClellan III ont attiré l'attention sur les journaux de Saint-Domingue. On trouve des notices de présentation de la plupart des journaux coloniaux sous la plume d'Alain Nabarra, dans Jean SGARD (dir.), *Dictionnaire des journaux 1600-1789*, Paris-Oxford, Universitas et Voltaire Foundation, 1991, 2 volumes.

⁹⁵ *Voyage aux Îles d'Amérique*, catalogue de l'exposition des Archives nationales 1992, Paris, Archives nationales, 1992. Également *Regards sur les Antilles. Collection Marcel Chatillon*, catalogue d'exposition (septembre 1999-janvier 2000) au Musée d'Aquitaine, Bordeaux, Éditions de la Réunion des Musées nationaux, 1999. Le département des Estampes de la Bibliothèque Nationale de France (site Richelieu), possède pour sa part certaines pièces magnifiques, manuscrites ou imprimées (album de dessins du P. Plumier datant de 1688, *Vues de Saint-Domingue* du graveur Ponce, etc.). Soulignons ici combien ces remarquables documents pour l'histoire des colonies mériteraient qu'on s'y arrête, et que l'on s'attache, en historien, à en étudier la forme et le contenu, mais aussi à en découvrir les circuits de fabrication, de diffusion et de consommation.

mise au jour ordonnée et problématisée des étapes majeures que nous en avons pu saisir, des conditions techniques ou historiques de la production de ces documents, et au défrichage de quelques pistes de recherche qui nécessiteraient que l'on y consacrait plusieurs années de labeur acharné.

Outre les cartes, enfin, certaines gravures scientifiques ont naturellement été regardées avec attention. Mais une fois encore, en l'absence de toute étude antérieure et de tout inventaire, le traitement d'une telle source, encore plus difficile à saisir, à rassembler et à exploiter, représentait un chantier trop considérable pour que nous puissions nous y engager de manière approfondie dans le cadre de cette recherche.

Nous ne pouvions donner en quelques lignes qu'un aperçu de nos sources imprimées, classées par grandes catégories, et seule la bibliographie des sources imprimées, placée à la fin de notre travail, en offrira une vision complète. La lecture de notre thèse révélera assez la richesse des informations révélées par ces sources imprimées ; pourtant, il aurait été réducteur de s'en contenter, celles-ci n'offrant finalement au regard de l'historien qu'un état figé, et normé, du savoir scientifique. Seules les sources manuscrites, dont l'abondance et la variété nous ont surpris (et ont parfois mis en péril notre projet), étaient susceptibles de nous renseigner sur les coulisses, sur les pratiques de l'ombre, sur les tâtonnements et les activités coloniales des anonymes éclairés ou des illustres savants, sur les réseaux et la circulation de l'information scientifique, sur les fondements anthropologiques et épistémologiques, enfin, de la construction des savoirs coloniaux.

5.3. Sources manuscrites

Le premier constat qui peut être fait concernant les sources manuscrites de l'histoire antillaise porte sur les nombreuses destructions qu'elles ont subies. D'innombrables fonds d'archives, notamment privés, ont été détruits au cours des siècles, sous les attaques conjointes et répétées des incendies, des tremblements de terre, des cyclones, de la chaleur, de l'humidité et des insectes.

Pourtant, nous l'avons confessé d'entrée, la quantité des sources à notre disposition dépassait de loin les capacités de travail d'un seul chercheur. Plus qu'à une

description exhaustive et fastidieuse des différents fonds consultés, nous procéderons ici à une rapide présentation des principaux éléments de notre corpus, renvoyant pour le détail et une vue plus complète de ces sources, à l'inventaire général des manuscrits présenté à la fin de cette étude.

Le premier grand ensemble de manuscrits est constitué par les sources de l'administration des colonies, essentiellement conservées dans le Fonds *Colonies* des Archives nationales, aujourd'hui conservé aux Archives d'Outre-mer, à Aix-en-Provence (CAOM). Les correspondances administratives au départ et à l'arrivée (séries Colonies B et C), ainsi que, dans une moindre mesure, les actes du Conseil souverain concernant les colonies (série Colonies A), permettent de saisir au jour le jour le fonctionnement des colonies. Outre des renseignements relevant de la stricte administration coloniale, on y retient d'innombrables indices utiles à notre étude, comme l'arrivée d'un botaniste-jardinier, les détails d'une invasion de fourmis ou d'une expérience sur le coton, les indications stratégiques ou topographiques fournies par un marin explorateur, voire les échos d'une querelle entre médecins.

D'autres séries du fonds *Colonies* viennent utilement compléter ces correspondances administratives : les séries E et EE (plusieurs milliers de dossiers individuels du personnel colonial) qui rassemblent de précieuses indications sur les médecins, les botanistes, les administrateurs, voire parfois sur certains propriétaires d'habitation entrés en relation avec l'administration. C'est dans le dossier du planteur de Badier, par exemple, que sont apparus ses liens avec les Jussieu et la Société royale d'agriculture, et dans celui du médecin Jean-Baptiste Cassan que nous avons retrouvé ses projets de culture expérimentale⁹⁶ ; les séries F³ (Collection Moreau de Saint-Méry)⁹⁷, F^{5A} (missions religieuses), recélant d'innombrables renseignements de tous

⁹⁶ CAOM Colonies E 14, dossier personnel B. de Badier. CAOM Colonies EE 405, dossier personnel Cassan (Jean-Baptiste).

⁹⁷ Cet ensemble de documents constituait la collection de Moreau de Saint-Méry, largement nourrie de pièces prélevées ou copiées dans les archives administratives de Versailles, de Saint-Domingue ou de Martinique, auxquelles il avait eu librement accès. On y trouve également toutes sortes de documents manuscrits ou imprimés, de provenance diverse : mémoires, pages de journaux, factums, brouillons des ouvrages de Moreau de Saint-Méry. Cette collection (près de 300 volumes) fut rachetée 15 000 francs en 1817 par Louis XVIII. Étienne TAILLEMITE, « Moreau de Saint-Méry », in L.-M. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'isle de Saint-Domingue*, Philadelphie, 1797-1798, réédition revue et complétée par Blanche MAUREL et Étienne TAILLEMITE, Paris, Société française d'Histoire d'Outre-mer, 1984, tome 1, p.XXXII.

ordres ; les séries, enfin, dites de la “Section Outre-mer”, initialement conservées au ministère des Départements d’Outre-mer de la rue Oudinot (section qui fut à l’origine des Archives d’Outre-mer d’Aix-en-Provence) : en particulier, les séries des Dépôts des Fortifications des colonies⁹⁸ et de l’“Atlas Moreau de Saint-Méry”⁹⁹, qui rassemblent d’impressionnantes quantités de cartes manuscrites, de plans et de croquis.

En complément à ces séries abondantes, figurent naturellement certaines séries du Fonds Marine des Archives nationales : Marine C (dossiers personnels), Marine G (Mémoires et projets), ou encore Marine JJ (Papiers d’hydrographes, Observations scientifiques et géographiques, cartes et mémoires divers sur les colonies). La correspondance de Colbert, publiée à la fin du XIXe siècle, a également été utilisée. De même, la collection des cartes conservées tant dans les séries N et NN des Archives nationales, qu’au Département des Cartes et plans de la Bibliothèque nationale (maintenu rue de Richelieu), rassemble de nombreux documents cartographiques imprimés ou manuscrits, collectés pour la plupart au XVIIIe siècle pour les besoins de l’administration coloniale (fonds du Service hydrographique, atlas ou cartes isolées). Accessoirement, des incursions au sein de diverses séries administratives des Archives nationales telle la série F¹⁰ (agriculture), nous ont révélé un certain nombre de documents (mémoires, correspondances, travaux de divers comités d’Ancien Régime ou de la période révolutionnaire), notamment dans les domaines techniques et agronomiques.

En contrepoint à ces archives de l’administration centrale, les procès-verbaux du Conseil supérieur de la Martinique (série B des Archives départementales de la Martinique), nous ont apporté d’intéressants détails sur des aspects essentiellement agricoles et médicaux de la gestion coloniale.

Deux fonds complémentaires, enfin, ont retenu notre attention : les archives de l’Armée de terre (SHAT) et de la Marine (SHM) qui, entre autres choses, conservent des correspondances de militaires, de marins cartographes ou d’ingénieurs, ainsi que des cartes et des mémoires d’un très grand intérêt.

⁹⁸ Outre des cartes, on y trouve de nombreux mémoires techniques tels ce « Projet général d’arrosage, de navigation, dessèchement, digue des rivières et communications des chemins par les plaines de l’Artibonite et des Gonaïves dépendances de Saint-Marc, établissement des quartiers, ville et port des Gonaïves... », rédigé par Charlevoix-Villiers vers 1777, coté “Saint-Domingue n°552”.

⁹⁹ Série de cartes et de plans, complémentaire de la série CAOM Colonies F³.

Il aurait été utile, sans nul doute, d'ajouter à cet ensemble les fonds impressionnants enfouis dans les dépôts d'archives des ports de l'Atlantique, qu'il s'agisse des tabellionages de Dieppe ou de Rouen, des archives de la Chambre de commerce de Bordeaux, ou des archives des hôpitaux de la marine ou des amirautés, conservées à Brest, Nantes ou Rochefort. Nous n'ignorions pas la richesse de ces fonds¹⁰⁰. Mais il fallait faire des choix, et nous avons fait le pari de croire que les informations les plus importantes qu'on y pourrait trouver ne sauraient remettre fondamentalement en cause les résultats de notre enquête sur les dépôts centraux. Souhaitons que des travaux ultérieurs viennent nous prouver le contraire, ou du moins apporter des nuances et des précisions sur les divers points que nous avançons dans ce travail.

Le second grand ensemble est constitué par les archives des académies et sociétés savantes, et par les correspondances de scientifiques qui y sont généralement intégrées : archives de l'Académie des sciences de Paris et de l'Observatoire (procès-verbaux, dossiers personnels, pochettes des séances, mémoires divers et collections d'observations astronomiques)¹⁰¹, de l'Académie royale de Marine (procès-verbaux et mémoires divers)¹⁰², de la Société royale de médecine et de l'Académie royale de chirurgie (correspondances, mémoires reçus, procès-verbaux)¹⁰³, etc. Les archives conservées au Muséum national d'histoire naturelle de Paris rassemblent quant à elles l'essentiel des archives du Jardin du roi, mémoires et correspondances, complétées par les documents conservés sous la cote AJ¹⁵ aux Archives nationales¹⁰⁴. En outre, la correspondance de Lavoisier, en cours de

¹⁰⁰ De nombreuses sources éparses se trouvent également dans les ports de la Méditerranée, bien sûr : ainsi trouve-t-on divers mémoires sur la cartographie de la Guyane ou sur les délimitations de frontières dans l'espace caraïbe, dans les archives de la troisième région maritime, Toulon, Série R (pays étrangers, consulats), 5R Colonies françaises.

¹⁰¹ Pour le détail des ressources de ces archives, voir le guide publié récemment par les membres du groupe de recherche sur les archives de l'Académie royale des sciences : Éric BRIAN et Christiane DEMEULENAERE-DOUYÈRE (dir.), *Histoire et mémoire de l'Académie des Sciences. Guide de recherches*, Paris, éditions Lavoisier, 1997.

¹⁰² Anciennement conservées à Brest, ces archives sont désormais rassemblées à Vincennes, dans les murs du Service historique de la Marine (SHM fonds AM)

¹⁰³ Conservées à l'Académie de Médecine, rue Bonaparte à Paris.

¹⁰⁴ Les herbiers du Muséum, difficiles d'accès (Laboratoire de Phanérogamie du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris), fragiles, et de maniement complexe, n'ont pu être utilisés directement dans le cadre de cette recherche. Ils présentent toutefois un intérêt certain, notamment pour qui souhaiterait déterminer l'apport spécifique de chaque explorateur à cette somme sur laquelle s'appuient encore les botanistes actuels.

publication, ou celle de Buffon, ont également été sollicitées, pour ce qu'elles révèlent notamment des liens entretenus entre l'administration, le monde scientifique, et divers correspondants coloniaux.

Les archives des villes académiques du XVIII^e siècle conservent généralement d'importants documents sur les activités de leurs académies d'Ancien Régime : le temps ne nous a pas été donné de visiter l'ensemble de ces dépôts, dont chacun connaît la richesse depuis les travaux de Daniel Roche¹⁰⁵. Nous sommes toutefois livrés, dans l'attente d'investigations ultérieures, au dépouillement systématique des archives de l'une d'entre elles, l'Académie de Bordeaux, pour laquelle on dispose de plus d'une centaine de volumes conservés dans le fonds ancien de la Bibliothèque municipale. Pour les académies étrangères, nous nous sommes limités à la consultation des pièces imprimées publiées par certaines, mais il est certain que de futures enquêtes menées dans les archives de Londres ou Philadelphie seront plus fructueuses. Les Musées et certaines sociétés savantes qui se développèrent dans toute la France des années 1780-1790 (la Société d'histoire naturelle de Paris, par exemple) ont également retenu notre attention, mais les sources manuscrites les concernant, sont, on le sait, relativement maigres et difficiles d'accès, ce qui a, par la force des choses, contenu notre ardeur. Le dépouillement systématique des archives du Musée de Bordeaux, toutefois (une vingtaine de volumes) nous a permis d'observer de l'intérieur l'une de ces institutions si originales, et de repérer quelques liens ténus avec les colonies.

Troisième ensemble de manuscrits, enfin : les manuscrits isolés et les archives privées. En premier lieu, il convient de souligner à quel point les manuscrits édités par de grands érudits comme Gabriel Debien, Marcel Chatillon, Jacques Petitjean Roget et quelques autres nous furent précieux. Les manuscrits jusqu'alors inédits du Père Labat, ou les relations latines ou françaises de quelques missionnaires nous apportèrent de nombreuses informations, notamment sur le XVII^e siècle. Toutefois, bien sûr, l'essentiel des archives privées, dispersées et souvent méconnues, restent à l'état de manuscrits, conservés tant bien que mal dans divers dépôts, exhumés au hasard de nos lectures et de

¹⁰⁵ Daniel ROCHE, « La diffusion des lumières. Un exemple: Châlons-sur-Marne », *Annales E.S.C.*, septembre-octobre 1964, n°5, p.887-922. Daniel ROCHE, « Milieux académiques provinciaux », in *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, Tome I, Paris, 1965, p.93-184. Daniel ROCHE, *Le siècle des Lumières en Province : académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris-La Haye, 1978, 2 volumes.

nos découvertes : un certain nombre de ces manuscrits nous furent révélés au gré des notes de bas de pages d'études érudites, tandis que d'autres, trop rares en regard des heures passées dans la poussière des catalogues, tombèrent sous nos yeux lors du dépouillement systématique et minutieux que nous avons entrepris d'un certain nombre de catalogues de manuscrits, puisés au hasard de nos déambulations archivistiques. De l'œuvre de recensement entreprise, on ne verra ici que des bribes, car il n'était pas envisageable d'ajouter ces sources à un corpus déjà si considérable. L'avenir, sans doute, en révélera davantage.

De même, notre quête des archives privées a été limitée à quelques explorations ponctuelles, à quelques sondages guidés par des noms happés au gré des catalogues : archives privées conservées dans divers dépôts aisément accessibles, et notamment dans les séries AP ou Marine JJ, des Archives nationales ; par exemple, les archives privées de l'ingénieur de la Merveillère, en service à Saint-Domingue, ou du marin hydrographe Chastenet de Puységur¹⁰⁶. Quant aux archives notariales des colonies conservées à Aix-en-Provence et aux archives des ordres missionnaires conservées essentiellement à Rome et dans quelques dépôts d'île de France, nous n'avons pu les explorer comme nous l'aurions souhaité, nous contentant pour l'instant des quelques indices récoltés dans les pas de chercheurs chevronnés familiers de ces fonds.

Ainsi, les sources manuscrites représentent l'essentiel du corpus défini par notre enquête. Leur quantité et leur diversité furent la source d'autant de joies que de frustrations. Mais on l'aura compris à la lecture de ces lignes, notre approche modeste de ce continent est aussi et surtout une main tendue vers l'ensemble des chercheurs qui, d'une manière ou d'une autre, viendront compléter, critiquer, préciser encore, et nuancer notre travail.

¹⁰⁶ AN 125 AP (Papiers d'Ajot et Frémond de La Merveillère), AN 127 AP (Papiers Duhamel de Monceau), AN Marine 2 JJ 104 (Correspondance de Chastenet de Puységur), etc.

6. Les choix de l'exposition

Pour répondre aux différentes questions que soulève cette introduction consacrée à la présentation de l'ensemble des présupposés et de la conduite de ce travail, nous avons fait le choix d'un plan permettant de mettre en valeur trois périodes servant de cadre à notre analyse. Celles-ci toutefois acceptent des limites chronologiques volontairement floues — quand des bornes trop strictement datées nous auraient empêchés d'envisager certains phénomènes intellectuels ou sociaux dans leur continuité.

Une première partie est consacrée au temps des pionniers, période politiquement incertaine qui s'étend du début du XVII^e siècle jusqu'aux années 1660-1670, certains passages du troisième chapitre gagnant parfois les premières années du XVIII^e siècle quand nous l'avons jugé nécessaire. Au cours de cette période, dans l'aire caraïbe comme en France, émergent les pratiques et les discours fondamentaux qui déterminent l'appréhension, la compréhension et les premières descriptions coloniales françaises : il s'agit pour nous de mettre en lumière, par des éclairages successifs et à partir de différents points de vue, certains moments et certains lieux de construction des savoirs et des sciences coloniales, qui forment les racines de notre histoire.

Commencée avec la reprise en main des colonies par la monarchie (1664-1674), la deuxième partie nous permet d'envisager l'histoire des sciences coloniales d'un point de vue essentiellement institutionnel, administratif et politique, en concentrant notre analyse sur la naissance et le développement des rouages scientifiques d'une « machine coloniale¹⁰⁷ » telle qu'elle se constitue et se consolide entre les années 1660 et les années 1710-1720, dans le sillage des actes fondateurs de Colbert.

La dernière partie enfin, est consacrée au XVIII^e siècle, considéré entre les années 1720 et la Révolution qui, en 1793, provoque la dissolution du réseau académique français et la dispersion des nombreux acteurs de l'histoire des sciences coloniales. Cette partie s'attache à mettre en évidence les principaux enjeux de notre

¹⁰⁷ L'expression « machine coloniale » est employée dans un article que nous avons écrit en collaboration avec James E. McClellan : « French Science and Colonization in the Ancien Régime : the "Machine coloniale" », à paraître dans *Osiris*, 2000.

sujet au siècle des Lumières — principalement autour des termes de la maîtrise de l'espace et de la nature — et à repérer les points de contact qui s'établissent dans les colonies entre la pratique administrative et l'activité scientifique, comme entre la théorie et ses applications concrètes. Une mise en lumière des divers ressorts institutionnels et humains de l'histoire des sciences considérée dans l'espace colonial de l'aire caraïbe au XVIII^e siècle, permet alors d'évoquer certaines pistes qui feront la matière de recherches ultérieures.

Première partie

*Le temps des
pionniers*

*Essai d'archéologie
des sciences
coloniales*

La question de la maîtrise de la nature et de l'espace se situe, de notre point de vue, au cœur de toute réflexion sur le fait colonial.

Nul espace lointain, extérieur aux bornes de l'environnement familial d'une communauté, n'est plus aisément défini *a priori*, que l'espace colonial, projection idéalisée d'une excroissance parfaite, d'une descendance soumise, fût-elle d'Athènes, de Rome ou de Paris. Conformées par la culture et le soutien commercial et militaire des nations mères, les colonies en sont des prolongements, des périphéries cultivées, appelées à en décliner l'image avec plus ou moins de personnalité. Furetière, en 1690, rappelle que « Originellement le mot de *colonie* en latin ne signifioit qu'une métairie, c'est à dire, une habitation de paysan avec la terre nécessaire pour nourrir sa famille: *quantum colonus unus arare poterat.* » Mais la définition qu'il donne à cette date en est naturellement plus étendue : « Transport de peuple en un lieu désert & esloigné, ou dont on a chassé les habitans, afin de l'habiter, de le defricher & le cultiver. » L'exemple de Marseille, qu'il cite d'après Strabon, est néanmoins tout à fait symptomatique du fait que la colonie n'est pas seulement affaire de conquête et de défrichements, mais aussi de culture, au sens propre du terme, comme au sens figuré : « Marseille est une *colonie* des Phocéens » ainsi que témoigne Strabon « qui y fondèrent une Université en Langue Grecque¹⁰⁸. » La langue, la culture, est bien l'expression même de ce lien filial qui s'établit d'entrée de jeu entre la colonie et la *mère-patrie*, qui maintient le contact entre le citoyen de la métropole, le clérouque et le colon, au sein d'une communauté en constante évolution, partagée entre l'emprise de ses racines et l'appel des fruits et des frondaisons de sa nouvelle patrie.

Pour l'historien, l'enjeu est de taille. Comprendre la nature de ce lien, en percevoir dans l'épaisseur du temps les lignes de force et les points de rupture manifestés au gré des pulsions événementielles, c'est sans doute comprendre ce qui fait la colonie, à une époque donnée. En jouant sur les mots, l'histoire des fondations qui nous occupe dans cette première partie renvoie alors, tant à l'histoire de l'acte fondateur

¹⁰⁸ Antoine FURETIÈRE, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, & les termes de toutes les sciences et des arts [...]*, La Haye, Arnout & Reinier Leers, 1690, article « colonie ».

(planter la croix, poser les bornes du territoire), qu'à celle des soubassements invisibles, sur lesquels s'échafaudent les premiers monuments de la colonie naissante.

L'investigation dans laquelle nous nous engageons en interrogeant les premières années de la colonisation à la lumière des manifestations concrètes et intellectuelles par lesquelles le colon tente de rattacher le nouveau monde aux formes familières de sa culture natale, dessine alors les contours de ce que nous oserons appeler — croisant le sillage d'un illustre aîné, mais pointant le cap vers d'autres horizons, et avec d'autres buts — un essai d'archéologie des sciences coloniales : cette archéologie plus empirique que théorique¹⁰⁹, plus parcellaire, pour l'instant, que totalisante, devrait nous permettre de mettre au jour, sous les vestiges de l'histoire de ces territoires lointains, les traces éparses d'une expérience spatiale et intellectuelle fondamentale à bien des titres dans l'histoire de la France moderne.

En commençant notre histoire des sciences coloniales à l'aube de la conquête française, et en prenant le temps d'en représenter avec patience les premières étapes, si difficiles fussent-elles parfois à saisir, il s'agit en fin de compte, d'ancrer solidement notre réflexion et notre objet historique dans le temps long — pour en mieux exhumer les racines, et en mieux comprendre les développements ultérieurs, *a priori* plus accessibles.

¹⁰⁹ Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard Tel, 1998 (1^{ère} édition 1966). Michel FOUCAULT, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969. Ces deux ouvrages, naturellement, ont fortement influencé certaines orientations de notre recherche. Il ne saurait être question, pour autant, de nous engager ici dans les méandres d'une exégèse qui dépasserait largement les objectifs concrets de notre démarche. Nous en retiendrons, dans l'immédiat, un usage du terme d'« archéologie », simplement considéré comme une forme d'investigation de ces formulations mouvantes et parfois imperceptibles des savoirs et des pratiques qui constituent, dans certains cas, les origines enfouies de nos modernes disciplines scientifiques.

Chapitre 1. Une colonisation d'aventuriers

Le premier XVII^e siècle n'est qu'un épisode, une étape dans la longue histoire des Antilles et de la Guyane, déjà profondément bouleversée par l'irruption violente des Espagnols qui, à la pointe du fer et du plat de la croix, ont rudement soumis les survivants du grand choc microbien, dès le début du siècle précédent¹¹⁰. Toutefois il s'agit une fois encore d'une étape décisive, marquée par l'irruption sur la scène antillaise de nouveaux conquérants. Français, Hollandais et Anglais, notamment, succèdent alors aux guerriers Caraïbes, dont ils interrompent la progression du sud au nord entamée quelques siècles auparavant aux dépens des premiers indigènes arawaks. Ils contrecarrent par ailleurs les rêves des Espagnols qui surtout présents dans les grandes îles du nord et sur le continent, observent — non sans réagir — ces puissants concurrents.

Dans des conditions de survie difficiles, marquées par de fortes contraintes naturelles et une insécurité constante, alors que se développent les cadres d'une économie plus que jamais tournée vers les grands marchés européens, prend vie, dans la plus grande confusion, une société originale, fondée sur la cohabitation douloureuse de trois civilisations : conquérants européens, indigènes amérindiens et esclaves africains.

Les conditions militaires, sociales, politiques et économiques de l'aventure française dans l'espace caraïbe sont relativement bien connues. Pour le premier XVII^e siècle, la conquête française et le développement colonial s'organisent entre deux moments clef : les années 1620-1630, d'une part, qui voient les premières implantations durables de petites colonies françaises en divers points de l'aire caraïbe, officiellement reconnues par la monarchie ; les années 1660-1670 d'autre part, qui, après les troubles que connaît la France au milieu du siècle, marquent l'appropriation par l'administration

¹¹⁰ Au nombre des lectures venues nourrir notre réflexion sur l'espace sud-américain dans son ensemble, il nous faut citer quelques ouvrages fondamentaux : Carmen BERNAND et Serge GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau Monde*, 2 volumes. Tome 1, *De la découverte à la conquête, une expérience européenne, 1492-1550*, Paris, Fayard, 1991. Tome 2, *Les métissages, 1550-1640*, Paris, Fayard, 1993. Serge GRUZINSKI et Nathan WACHTEL (dir.), *Le Nouveau Monde. Mondes nouveaux. L'expérience américaine*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1996. Jean-Pierre SANCHEZ (dir.), *Dans le sillage de Colomb. L'Europe du Ponant et la découverte du Nouveau Monde (1450-1650)*, Actes du colloque international de l'Université Rennes 2, de mai 1992, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1995. Tzvetan TODOROV, *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Le Seuil, 1982.

colbertienne de ce qui n'était alors qu'un ensemble de possessions plus ou moins privées, d'improbables seigneuries surgies au cœur de l'Atlantique à l'ombre d'une génération d'aventuriers.

1. Premières expériences, premiers contacts, premières conquêtes (1503-1635)

À la fin du XVI^e siècle, les vastes espaces continentaux et insulaires de l'Amérique sont, depuis Colomb et la sanglante épopée des *Conquistadores*, sous la domination conjointe des Portugais (implantés au Brésil en vertu du traité de Tordesillas de 1494) et des Espagnols, opportunément réunis sous une même couronne depuis 1580¹¹¹. Ce vaste empire, qui s'étend théoriquement à l'ensemble de l'Atlantique occidental, est alors à son apogée. Pourtant, il serait exagéré de voir dans la mer des Antilles des années 1600-1610 une mer exclusivement ibérique : bien au contraire, la présence depuis le début du XVI^e siècle de flibustiers¹¹² et de trafiquants français et anglais, voire hollandais, témoigne de la faiblesse grandissante du pouvoir des rois catholiques, de plus en plus menacé dans l'aire caraïbe. (documents 1.1 et 1.2)

1.1. Les enjeux de l'aire caraïbe à l'aube du XVII^e siècle

Dès le début du XVI^e siècle, François I^{er} s'insurge contre l'attribution de l'Amérique à l'Espagne, entérinée par le Pape en 1493 (Bulle *Inter caetera*). Toutefois, l'idée d'établir des positions françaises permanentes de l'autre côté de l'Atlantique, ne commence véritablement à prendre corps qu'avec la prise de possession du Canada par

¹¹¹ Depuis 1580 (et jusqu'en 1641), le roi d'Espagne règne également sur le royaume de Portugal.

¹¹² Du hollandais *vrijbuiters* "qui fait du butin librement", ce terme spécifique à l'espace caraïbe désigne généralement les marins combattants et les navires qui pratiquent la course dans la mer des Antilles et le long des côtes sud-américaines, tant au XVI^e qu'au XVII^e siècle ; des lettres de commission les distinguent généralement des pirates, en témoignant notamment de leur attachement à une patrie européenne. D'emploi moins précis que « corsaire » (le flibustier n'agit pas toujours, semble-t-il, avec la bénédiction de lettres de course officielles), il désigne plus largement une communauté aux contours flous qui, *de facto*, se livre alternativement dans l'aire caraïbe, à la piraterie, à la course, et au commerce interlope, au gré des événements et des opportunités. À la fin du XVII^e siècle, la distinction entre « pirates » et « corsaires », dessinera plus strictement, sous l'autorité d'États enfin respectés de ce côté de

Jacques Cartier en 1534, succédant de peu aux voyages de reconnaissance de Giovanni da Verrazzano sur les côtes nord-américaines et brésiliennes, au milieu des années 1520. En 1533, à la demande du roi de France, le Pape Clément VII vient d'admettre que la bulle d'Alexandre VI « ne concernait que les continents connus et non les terres ultérieurement découvertes par les autres couronnes¹¹³. » D'autres initiatives en Amérique y succèdent, comme les tentatives d'implantation de Durand de Villegagnon au Brésil (en 1555, chassé par les Portugais en 1560¹¹⁴), ou de Goulaine et Ribault en Floride (en 1562, écrasés par les Espagnols en 1565¹¹⁵). Mais ces premiers échecs écartent pour un temps de la cour toute idée de projet colonial cohérent, la France exsangue étant d'ailleurs trop accaparée par les guerres de religion jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

Par ailleurs, bien que l'on ne songeât pas alors à s'y établir durablement, l'arc antillais attire tout au long du XVI^e siècle un certain nombre de marins français, pratiquant le commerce interlope, la course ou la piraterie. Les travaux remarquables de Jean-Pierre Moreau et de quelques autres¹¹⁶ permettent désormais d'embrasser avec une certaine hauteur de vue l'ensemble des traces de cette présence française dans l'espace sud-américain du XVI^e siècle, et en particulier dans la mer des Antilles : dès 1503-1504 est attestée la présence sur les côtes brésiliennes du Honfleurais Paulmier de Gonneville¹¹⁷ et, déjà en 1514, des instructions de la couronne espagnole ordonnent au nouveau gouverneur de Panama d'éliminer les Français qu'il pourrait rencontrer dans

l'Atlantique, les limites d'une légalité que deux siècles de flibuste ont souvent malmenée au gré des intérêts de chacun.

¹¹³ Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.42.

¹¹⁴ On conserve un certain nombre de témoignages de première importance sur cet établissement, notamment les récits d'André Thevet (1557), de Jean de Léry (1578), ou de Nicolas Barré (1557). Les références précises de ces textes sont indiquées dans notre bibliographie des sources imprimées. Pour les textes d'André Thevet et de Jean de Léry, on se reportera par préférences aux excellentes éditions critiques de Franck Lestringant (qui souligne par exemple le rôle de "nègre" joué par le bachelier en médecine Mathurin Héret dans la rédaction du texte de Thevet).

¹¹⁵ Ce n'est qu'en 1586 qu'est publiée l'*Histoire notable de la Floride*, de René de Laudonnière, et en 1591 que paraît la *Brève narration de ce qui arriva aux Français en Floride*, de Le Moyne de Morgues. Dès 1563, en revanche, était parue en Angleterre *The whole and true discovery of Terra Florida*, du huguenot Ribault, réfugié en Angleterre.

¹¹⁶ Gabriel DEBIEN, « Les premiers trafics des îles : flibuste, chasse et pêche », *Annales des Antilles*, 1955, n°3-4, p.83-103. Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles de Christophe Colomb à Richelieu, 1493-1635*, Paris, Karthala, 1992. Jean-Pierre MOREAU, « De la flibuste nord-européenne à la flibuste antillaise. L'exemple français (1504-1625) », in Jean-Pierre SANCHEZ (dir.), *Dans le sillage de Colomb...*, *op.cit.*, 1995, p.119-124.

les mers américaines. En 1522, des Français auraient participé à l'attaque de la ville et de la forteresse de Saint-Domingue, avant de récidiver en 1526 sur Porto Rico, et de nouveau sur Saint-Domingue¹¹⁸. Dès lors se multiplient dans les archives espagnoles les rapports signalant la présence de navires français dans la Mer des Antilles, comme d'ailleurs dans l'ensemble de l'espace sud-américain¹¹⁹.

Ceux-ci s'illustrent tout au long du XVI^e siècle par les attaques de ports ou de plantations isolées, comme par les captures de galions espagnols lourdement chargés d'or et d'argent. En 1523, les trésors du Mexique rapportés à Dieppe par les navires victorieux du marchand Jean Ango font sensation, suscitant de nombreuses vocations¹²⁰. Les attaques de pirates et de corsaires français (vite rejoints par les Anglais) se multiplient, obligeant les navires espagnols à circuler bientôt en convois, puissamment escortés.

Entre deux opérations de piraterie (facilitées par le refus général de reconnaître *au-delà de la ligne* la validité des traités conclus en Europe)¹²¹, les navires français font parfois escale sur les côtes du continent ou des Petites Antilles, où ils trafiquent occasionnellement avec les Amérindiens : armes, perles de verre, alcool, toiles, haches ou hameçons, sont alors échangés contre des vivres (bananes, cassave¹²², poissons, tortue...) du pétun (tabac), du coton, des écailles de caret¹²³ ou des perroquets, toutes marchandises très appréciées en Europe, et qui le seront encore au XVII^e siècle¹²⁴.

¹¹⁷ Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.44. Jean-Paul DUVIOLS, *Voyageurs français en Amérique: colonies espagnoles et portugaises*, Paris, Bordas, 1978, p.33-35.

¹¹⁸ Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.45-46 et p.270.

¹¹⁹ Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, annexe 7, p.261-262 : une vingtaine d'expéditions françaises sont attestées dans les Petites Antilles entre 1528 et 1592.

¹²⁰ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers, XVI^e-XVII^e siècles*, Paris, Aubier, 1982, p.33.

¹²¹ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.295. Cette ligne au-delà de laquelle les traités internationaux étaient réputés sans conséquence, n'était autre que celle définie par le Traité de Tordesillas (1494) par lequel l'Europe s'était vue imposer un partage de l'Amérique entre Espagnols et Portugais. Il n'est donc pas étonnant qu'en vertu de ce principe tacite, les premiers colons Français et Anglais de Saint-Christophe, amenés à cohabiter sur une même île à partir de 1626, aient pu préciser dans un contrat élaboré en 1627 pour régler les relations entre les membres des deux nations : « Si une guerre éclate en Europe entre les Français et les Anglais, pour cela lesdits sieurs ne pourront se faire la guerre, si cela ne leur est pas expressément commandé par leurs princes ». R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, réédition de l'édition de 1667, Fort-de-France et Pointe-à-Pitre, Kolodziej, 1978, tome 1, p.43.

¹²² Galette de manioc.

¹²³ Les écailles de tortues caret étaient très recherchées. Le P. Bouton, en 1640, arrivé en Martinique aux premières années de la colonisation, les évoquera en ces termes : « on met le plastron ou escaille de dessus sur le feu, ou au prés, pour le diviser en plusieurs parties, qu'on appelle feuilles, qui à cause de leur transparence, & variété de couleurs, sont recherchées en France, pour en faire des peignes, coffrets,

Mais surtout, c'est le commerce interlope qui produit d'importants profits, *commerce au bout de la pique* qui se développe rapidement et motive de nombreux armements dans les ports français de l'Atlantique. Les colons espagnols, dans les petits ports mal surveillés, payent à bon prix les esclaves achetés ou capturés sur les côtes africaines, ainsi que les produits manufacturés exportés de Bretagne et de Normandie. Ils fournissent en échange du pétun, des cuirs, des bois précieux voire des perles de Margarita¹²⁵. Aussi la plupart des armateurs français du XVI^e siècle, qu'ils soient de Saint-Jean-de-Luz, de La Rochelle, de Honfleur ou de Dieppe, parient-ils conjointement sur les revenus du commerce et sur ceux de la course, qui leur assurent de substantiels profits. Dans les dernière décennies du XVI^e siècle, c'est à plus d'une trentaine qu'il faut évaluer le nombre des bateaux armés chaque année en France à destination de la mer des Antilles¹²⁶.

Il n'est donc pas surprenant qu'au début du XVII^e siècle, les bénéfices du commerce américain commencent à retenir l'attention de certains, à la Cour. Et si quelques personnes influentes, à l'instar de Sully, demeurent persuadées que la France doit se garder de toute tentation coloniale, l'idée d'une implantation permanente dans l'espace sud-américain, supervisée par l'État, et dont les buts seraient à la fois commerciaux (pour les bois tropicaux et le pétun, notamment) et stratégiques (affaiblissement de l'Espagne par le contrôle de routes commerciales vitales), commence à faire son chemin.

cabinets & autres ouvrages. » R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establissement des François depuis l'an 1635 en l'Isle de la Martinique l'une des Antilles de l'Amérique. Des meurs des Sauvages ; de la situation, & des autres singularitez de l'Isle*, Paris, S.Cramoisy, 1640, p.75.

¹²⁴ SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton, Relations de l'île de la Guadeloupe*, Tome 1, Basse-Terre, 1978, p.75 (« De leur commerce »). Olive Patricia DICKASON, « The Brazilian connection : a look at the origin of French Techniques for trading with amerindians », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 3^e-4^e trimestres 1984, n°264-265, p.129-146. Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.93. Aux pages 94 et suivantes, J.-P. Moreau donne de nombreux exemples de contacts avérés, au XVI^e siècle, entre Français et Amérindiens.

¹²⁵ Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.89 et suivantes. Gabriel DEBIEN, « Les premiers trafics des îles: flibuste, chasse et pêche », *Annales des Antilles*, 1955, n°3-4, p.88 et suivantes.

¹²⁶ Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.88 et suivantes.

1.2. Le réveil des ambitions nord-européennes en Amérique : l'appel du vide (1600-1620)

Ainsi, alors qu'en 1608, Champlain vient de fonder Québec, l'avocat Marc Lescarbot publie une *Histoire de la Nouvelle-France* (1609), dans laquelle il prend chaudement parti pour le développement d'un empire colonial français : il préconise en particulier la colonisation de nouvelles terres, non tant pour y rechercher de l'or ou de l'argent, que pour y développer des plantations agricoles lucratives qu'il considère comme les seules « mines » véritablement dignes d'intérêt pour la monarchie. Quelques années plus tard, en 1615, le *Traicté de l'œconomie politique, dédié au Roy et à la Reyne mère du Roy* d'Antoine de Montchrestien, appelle de ses vœux une politique coloniale française ambitieuse, pour favoriser le développement du commerce maritime, la conquête et le peuplement de « nouvelles Frances » sous les tropiques, la conversion des Sauvages, et la gloire du roi¹²⁷. L'Amérique du Sud, de ce point de vue, offre de belles promesses.

D'ailleurs, il n'échappe à personne, à la cour de France comme dans les ports atlantiques, que l'Espagne, très affaiblie dans ses fiefs sud-américains par les raids incessants des Amérindiens et des flibustiers hollandais, anglais et français, n'a plus les moyens de ses ambitions dans le Nouveau Monde¹²⁸ : au nord du Mexique, déjà, les Espagnols n'ont aucune illusion sur leur capacité à contenir les marins et les colons des nations rivales. Tout comme les Français autour du Saint-Laurent et de Terre-Neuve, l'Angleterre puis les Provinces Unies se lancent à la conquête de l'Amérique du Nord : en 1584, c'est la fondation de l'éphémère colonie de Virginie, suivie par celle de Jamestown dans la Baie de Chesapeake en 1607, puis par le débarquement en 1620 des passagers du *Mayflower* sur les côtes du Massachusetts. De leur côté, les Hollandais implantent des comptoirs dans la vallée de l'Hudson au milieu des années 1620.

Dans l'espace antillais s'engage alors la curée sur les dépouilles de l'Empire espagnol, à l'ombre des clauses secrètes du traité de Vervins (1598), et du *Mare*

¹²⁷ Antoine de MONTCHRESTIEN, *Traicté de l'œconomie politique, dédié au Roy et à la Reyne mère du Roy, par Antoyne de Montchrétien, sieur de Vateville*, s.l.n.d. [1615].

¹²⁸ Carmen BERNAND et Serge GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau Monde, tome 2, Les métissages, 1550-1640*, Paris, 1993, p.513 et suivantes.

Liberum de Grotius (1614) dénonçant ouvertement les traités de privilèges octroyés par la papauté à la fin du XVe siècle¹²⁹.

À l'origine du harcèlement colonial subi dans l'aire caraïbe par l'Empire ibérique déjà ébranlé par la sécession des Provinces Unies (1579), et la défaite retentissante de l'Invincible Armada devant les côtes anglaises (1588), se trouvent au premier chef les flibustiers anglais, les *Chiens de mer d'Élisabeth* tant redoutés depuis les raids spectaculaires de Drake et Hawkins, ou de l'audacieux Oxenham¹³⁰. En 1595, Dudley s'empare avec une centaine d'hommes de l'île de Trinidad au nom de la Reine Elisabeth, sans lendemain toutefois. Trois ans plus tard, en 1598, le Comte de Cumberland occupe pour un temps Porto Rico avec un millier d'hommes et dix-huit navires¹³¹. En 1604-1605, Charles Leigh parvient à établir durant un an et demi un établissement sur l'Oyapock (Guyane), baptisé *Principium*, lequel est toutefois rapidement décimé par les fièvres et le climat mortifère de la côte¹³². La même année, une soixantaine de colons anglais tentent de s'installer sur l'île Sainte-Lucie, avant d'en être chassés par les Caraïbes¹³³, comme ceux qui, à l'initiative de quatre marchands londoniens, essaient en 1609 de s'implanter à la Grenade¹³⁴. En 1609 encore, le catholique anglais Robert Harcourt tente une nouvelle implantation sur l'Oyapock, accompagné de 150 colons dont on perd rapidement toute trace¹³⁵, tandis que les Hollandais, enrichis par le commerce du sel de la presqu'île d'Araya et par des années

¹²⁹ Une clause secrète du traité de Vervins (1598) spécifiait en effet, à la demande de Henri IV, que la paix ne concernerait pas l'espace situé au sud du tropique du Cancer et à l'ouest des Açores. Dans l'esprit des Espagnols, il s'agissait de pouvoir saisir comme pirates les navires français trouvés dans cette zone ; pour les Français et les autres puissances européennes, cette clause secrète donnait de fait, avec des risques acceptés, toute liberté d'opérer des intrusions dans l'aire d'influence espagnole sans remettre *a priori* en cause le nouvel équilibre trouvé sur le continent. Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.32-33. Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française, tome 1, le premier empire colonial, des origines à la Restauration*, Paris, Fayard, 1991, p.55.

¹³⁰ Pour plus de détails sur les opérations de course et de piraterie au XVIe siècle dans l'ensemble de l'espace sud-américain, voir Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982. Également, C.H. HARING, *The Buccaneers in the West Indies in the XVIIth Century*, Londres, Methuen, 1910, qui concerne aussi le XVIe siècle.

¹³¹ Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.112.

¹³² Michel DEVÈZE, *Antilles, Guyane, la mer des Caraïbes de 1492 à 1789*, Paris, 1977.

¹³³ Il nous reste un témoignage important de cette courte colonisation : John NICOLL, *An hour glass of Indians news*, London, 1607.

¹³⁴ Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.164.

¹³⁵ Michel DEVÈZE, *Antilles, Guyanes, la mer des Caraïbes...*, *op.cit.*, 1977, p.120-121.

de trafic interlope, essaient de s'installer sur les bords de l'Amazone¹³⁶. En 1613 encore, les Espagnols repèrent des colons anglais qui cultivent du tabac en bonne intelligence avec les Caraïbes, sur le continent, face à la Margarita¹³⁷.

Dans cette première phase qui annonce le partage sauvage des périphéries de l'Empire ibérique d'Amérique du Sud, les Français ne sont pas en reste : de 1612 à 1615 notamment, plus de cinquante ans après l'échec de Villegagnon, Daniel de La Ravardière et les frères Railly parviennent à s'implanter au Brésil, dans la baie du Maranhão. C'est la brève aventure de la *France équinoxiale*, qu'une expédition des capitaines Jacques Riffault et Charles des Vaux en 1594 n'avait par réussi à fonder, et qui fait suite aux explorations de ces côtes par le même La Ravardière, commanditées en 1604 par Henri IV¹³⁸.

Globalement, l'aire caraïbe proprement dite (Guyanes et arc insulaire) reste néanmoins négligée par la monarchie française, alors que certaines initiatives privées pour fixer des points d'appui commerciaux en différents lieux de la mer des Antilles sont par ailleurs avérées par les archives : ainsi la tentative de ce marchand français qui, vers 1585, aurait débarqué quelques hommes à Trinidad pour leur faire apprendre la langue des Indiens, afin de favoriser l'établissement ultérieur d'un comptoir permanent pour l'achat de pétun¹³⁹. Le rôle des *truchements*, interprètes français ou caraïbes, est de fait essentiel pour comprendre cette histoire pré-coloniale et périphérique, comme le montrent quelques études récentes¹⁴⁰.

¹³⁶ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.39-40 ainsi que p.62 et suivantes. Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.155-156.

¹³⁷ Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.161.

¹³⁸ Sur l'épisode de 1612-1615 : Claude d'ABBEVILLE, *Histoire de la mission des Peres Capucins en l'isle de Maragnan et terres circonvoisines, où est traicté des singularitez admirables et des Meurs merveilleuses des Indiens habitans de ce pais. Avec les missives et advis qui ont esté envoyez de nouveau par le R.P. Claude d'Abbeville Predicateur Capucin*, Paris, chez François Huby, 1614. Père Yves d'EVREUX, *Suite de l'histoire des choses plus memorables advenues en Maragnan es années 1613 et 1614*, Paris, chez François Huby, 1615. Sur l'expédition de reconnaissance de 1604, il n'existe qu'un témoignage imprimé : Jean MOCQUET, *Voyage en Afrique, Asie, Indes Orientales et Occidentales faits par Jean Mocquet, garde du Cabinet des singularitez du Roy aux Tuilleries, divisez en 6 livres et enrichis de figures*, Paris, 1616. À l'occasion de cette expédition de reconnaissance, La Ravardière (qui recherche en particulier la mythique Manoa de l'*El Dorado*), entre notamment dans la baie de l'Oyapock, et prend, semble-t-il, possession de Cayenne, sans lendemain.

¹³⁹ Jean- Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.109 et 156.

¹⁴⁰ Sur le destin de ces truchements, voir par exemple Philippe JARNOUX, « Itinéraires oubliés : les Indiens en Europe aux XVIe et XVIIe siècles », in Jean-Pierre SANCHEZ (dir.), *Dans le sillage de Colomb...*, *op.cit.*, 1995, p.321 et suivantes.

Dans ce contexte politique et commercial instable, s'établissent au gré des initiatives privées, dans tout l'arc antillais, des camps de relais (à la Barbade, à Sainte-Croix, à Saint-Christophe et à Nevis, notamment), qui ne sont pas encore des colonies, mais servent de refuge et de points de ralliement aux flibustiers de toutes nations. Ils y viennent réparer leurs navires, reconstituer leurs réserves de vivres et d'eau avant de repartir en chasse, effectuant des séjours de plusieurs semaines, parfois de plusieurs mois¹⁴¹. Ces aventuriers, de plus en plus nombreux, vivent toujours de trafics interlopes et de rapines occasionnelles, aux dépens d'un empire lourd et fatigué qui plie sous les assauts d'insaisissables assaillants¹⁴². Véritable avant-garde des futurs contingents de colons, ils prennent des habitudes dans la mer des Antilles, nouent des contacts avec les Indiens et apprennent à vivre dans un environnement nouveau, posant les premières pierres de l'expansion dans la région des grandes puissances européennes de la façade atlantique¹⁴³.

1.3. 1626-1635. Premières implantations françaises durables dans l'arc antillais

La colonisation française dans l'aire caraïbe résulte alors, principalement, de la conjonction de deux mouvements : d'une part la volonté pour quelques aventuriers de s'approprier durablement certaines aiguades¹⁴⁴ pour y consolider leurs bases de repli à l'abri des Espagnols et des Amérindiens, voire pour se sédentariser et devenir cultivateurs (au moins le temps d'une récolte) à l'heure où le trafic du tabac espagnol se fait plus difficile ; d'autre part, le désir des milieux d'affaires des ports atlantiques de

¹⁴¹ Il fallait notamment nettoyer les coques des navires, couvertes de parasites et attaquées par les vers marins, les fameux *tarets*, ce qui pouvait prendre du temps. Nicolas de Cardona, en 1614, signale par exemple l'existence de messageries organisées par certains dans ces points de ralliement, au moyen de billets glissés dans des coquillages accrochés aux arbres. Nicolas de CARDONA, *Descripciones geográficas e hidrográficas de muchas tierras y mares del norte y sur, en las indias, en especial des descubrimiento del reino de California*, Madrid-Mexico, 1989. Fac-similé d'un manuscrit de la première moitié du XVIIe siècle, cité dans Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.146.

¹⁴² Dès 1604, par exemple, les Espagnols incapables d'assurer la protection des ports de la côte nord de Saint-Domingue et de les garder du commerce interlope, ont pratiqué la politique de la terre brûlée, rapatriant tous les colons espagnols de la région vers la partie orientale de l'île. Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.80.

¹⁴³ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982. Jean-Pierre Moreau récapitule également, p.144 et suivantes, les nombreuses traces de flibustiers européens repérés dans les Petites Antilles pour les premières années du XVIIe siècle. Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.82-84 et p.144 et suivantes.

¹⁴⁴ Lieu d'approvisionnement en eau douce.

bénéficiaire plus directement des retombées du nouvel or américain que représentent les produits tropicaux — en particulier le tabac — que pourraient cultiver des colons français dans le cadre d'un commerce régi par des privilèges.

Or, dans les années 1620, ce double mouvement bénéficie d'un soutien décisif du gouvernement, qui y voit un intérêt stratégique autant qu'économique, alors que les premiers éclats de la Guerre de Trente Ans se font entendre à l'est de l'Europe.

Jusqu'au début des années 1630, les Espagnols s'opposent vigoureusement à toutes les tentatives de colonisation européenne dans la région des Petites Antilles, envisageant même de fortifier les étapes stratégiques d'un itinéraire qui représente la voie d'accès privilégiée au continent¹⁴⁵. Depuis le milieu du XVI^e siècle, en effet, les flottes de la *Carrera de Indias* font escale dans les Petites Antilles, le temps de se réapprovisionner en eau potable et en denrées fraîches. Tandis que la Dominique, utilisée à cette fin depuis le milieu du XVI^e siècle, demeure le lieu d'aiguade privilégié pour les flottes de Terre Ferme, les flottes à destination de la Nouvelle Espagne (et parfois à destination des Grandes Antilles, Cuba et Saint-Domingue), préfèrent depuis les années 1590 faire étape en Guadeloupe, voire à la Martinique¹⁴⁶.

Ce n'est donc que dans les années 1620 que les premières implantations nord-occidentales dans l'aire caraïbe peuvent avoir lieu, mettant à profit la diversion que provoque la guerre en Europe, et confirmant, de manière éclatante, les limites de la suprématie ibérique en Amérique du Sud. En 1620, les Anglais prennent pied à la Barbade, et l'on y trouve déjà plus de 200 hommes en 1622, qui y cultivent du tabac et pratiquent l'élevage¹⁴⁷. Quelques années plus tard, alors que les Hollandais, intensifiant leur pression sur les convois espagnols, occupent Bahia pendant plusieurs mois (1625)¹⁴⁸, les Français prennent définitivement pied dans la région, sur l'île de Saint-Christophe, sous les ordres d'un flibustier aguerri : Pierre Belain d'Esnameuc.

¹⁴⁵ Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.124 et suivantes. Il signale également, p.164, un projet des Espagnols pour l'établissement d'un fort à la Dominique ou en Guadeloupe, en 1608.

¹⁴⁶ Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.82-84 et p.128-132.

¹⁴⁷ Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.82-84 et p.181-182.

¹⁴⁸ En 1621, les Hollandais créent une Compagnie des Indes occidentales, et organisent l'attaque des ports et des flottes ibériques. De 1624 à 1625, ils occupent Bahia, et en 1625 Jan Hendricksz s'empare pendant quelques jours de San Juan de Porto Rico. En 1628, Piet Heyn capture à Cuba la flotte espagnole chargée de trésors. Au cours du 1^{er} quart du XVII^e siècle, on compte certaines années jusqu'à 300 bateaux hollandais dans la mer des Antilles, surtout mobilisés par le trafic du sel. Cornelis Ch. GOSLINGA, *The Dutch in the Carribean and on the wild coast, (1580-1690)*, Assen, Van Gorcum, 1971. Également, Jean-

En 1626, le cardinal de Richelieu qui vient d'être nommé « Grand Maître, Chef et Surintendant général de la navigation et du commerce », songe à développer l'emprise de la France sur l'Atlantique, tout en ébranlant la suprématie espagnole au Nouveau Monde¹⁴⁹. C'est donc bien volontiers qu'il accorde son soutien à Belain d'Esnambuc. Fort de la garantie que représentent les quelques flibustiers laissés en arrière-garde sur le rivage de la lointaine île, ce normand de petite noblesse propose de rassembler, dans le cadre d'une *Compagnie de Saint-Christophe*, les capitaux nécessaires à la mise en valeur des Antilles. Pour le plus grand profit de ses actionnaires et de la monarchie, pense-t-on alors, les lettres fondatrices de la *Compagnie* (également connue sous le nom de *Compagnie des seigneurs de Saint-Christophe*) autorisent l'aventurier à « aller peupler à l'exclusion de toutes les autres [sociétés commerciales] lesdites îles de Saint-Christophe et de la Barbade, et autres avoisinantes, de les fortifier, d'y amener de nombreux prêtres et religieux pour instruire les Indiens et leurs habitants [...], y faire cultiver les terres, et faire travailler à toutes sortes de mines et de métaux [...]»¹⁵⁰. Conforté par cet appui de la monarchie et par les encouragements personnels de Richelieu (qui fournit à lui seul près du tiers du capital de la *Compagnie*), Belain d'Esnambuc revient à Saint-Christophe et organise tant bien que mal la mise en valeur du nouveau territoire, rapidement loti en concessions individuelles de 10 à 20 hectares¹⁵¹.

Les difficultés, pourtant, s'accroissent : les premiers colons envoyés par la *Compagnie* meurent par centaines sous les coups conjugués de la famine et des fièvres tropicales, tandis que les relations se tendent avec les Anglais qui occupent une partie de l'île depuis 1623. Ces derniers sont confortés, de leur côté, par une commission du roi Charles I^{er} qui, en septembre 1625, a nommé l'aventurier Thomas Warner « Gouverneur

Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.82-84 et p.145. Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.65 et suivantes.

¹⁴⁹ Paul BUTEL *Histoire de l'Atlantique*, Paris, Perrin, 1997, p.130.

¹⁵⁰ On trouve le texte du contrat d'association et de la commission donnée à d'Esnambuc et à son associé du Rossey, dans R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1, p.34-35. Voir également, pour plus de détails sur la construction financière et politique de cette compagnie commerciale, Pierre CASTAGNOS, *Richelieu face à la mer*, Rennes, Éditions Ouest-France, p.76 et suivantes.

¹⁵¹ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.162.

de Saint-Christophe et des îles voisines, Nevis, Barbuda et Mont-Serrat¹⁵². » Surtout, les Français ne parviennent à se maintenir dans l'île que grâce au commerce interlope organisé par les Hollandais, la *Compagnie de Saint-Christophe* s'avérant incapable d'assurer leur ravitaillement, ce qui restera une constante de la colonisation française aux Antilles : « il est vrai de dire » rappellera quelques années plus tard le P. Du Tertre « que sans les secours que nos colonies ont reçu des Hollandais, elles n'eussent jamais subsisté¹⁵³. » Enfin, les Espagnols ravagent en 1629 la colonie, qui est momentanément évacuée¹⁵⁴.

Malgré les promesses faites aux Espagnols, et soutenus par l'arrivée de quelques renforts, les colons français se réinstallent dès l'année suivante aux deux extrémités de l'île (ils seraient alors entre 300 et 700)¹⁵⁵, tandis que les Anglais, beaucoup plus nombreux, en occupent le centre (document 1.3). Les sujets du roi Charles Ier, par ailleurs, étendent leur domination sur les îles de Nevis, Montserrat ou Antigua, « comme une ruche trop pleine jette ses essaims dehors¹⁵⁶, » et en 1635, on peut estimer à près de 5000 le nombre des colons anglais installés à Saint-Christophe¹⁵⁷, sans compter ceux des îles proches. Au même moment, les colons français de Saint-Christophe sont, selon toute vraisemblance, moins de 2000, n'attendant plus grand-chose d'une impuissante *Compagnie* menacée par la faillite¹⁵⁸.

Du côté de la Guyane, la monarchie reste relativement en retrait, malgré des initiatives privées, qu'elle ne soutient que tardivement. Les sources gardent en effet la trace de quelques tentatives de colonisation, lancées notamment dans les années 1626-1630, entre autres par des négociants de Rouen et de Lyon, près de l'embouchure de la Sinnamary et du Counanama ; des colons de Saint-Christophe, par ailleurs, les

¹⁵² Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.188 et 192.

¹⁵³ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1, p.58.

¹⁵⁴ Le récit des événements est amplement détaillé dans R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1.

¹⁵⁵ Pierre CASTAGNOS, *Richelieu face à la mer*, Éditions Ouest-France, p.76, estime le nombre de Français à cette date à 300. Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.196 et suivantes, évoque divers témoignages qui suggèrent qu'il seraient à cette date entre 500 et 700.

¹⁵⁶ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1, p.45.

¹⁵⁷ Michel DEVÈZE, *Antilles, Guyanes, la mer des Caraïbes...*, *op.cit.*, 1977, p.144. Le P. Du Tertre évoque le chiffre de « cinq ou six mille personnes » vers 1630. R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1, p.59.

¹⁵⁸ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.164.

rejoignent, tandis que d'autres s'installent sur l'île de Cayenne¹⁵⁹. Cayenne s'impose d'ailleurs peu à peu comme le point d'appui privilégié de la colonisation française en Guyane : constituant une presqu'île coupée de la terre par deux bras de fleuve (le Hollandais Biet la compare à « l'isle de Camarque formée par le Rhône, excepté que celle de Cayenne est un peu plus grande¹⁶⁰ ») ; elle est en effet l'un des points les plus accessibles de la côte, offrant notamment quelques plages dépourvues des trop fréquents barrages que constituent les racines exhumées des palétuviers. C'est sans doute à la réussite des quelques liaisons commerciales établies entre Rouen et ces colons de Cayenne que l'on peut attribuer l'origine de la *Compagnie de Rouen* (ou *Compagnie du Cap Nord*), fondée en 1633, à laquelle Richelieu accorde un monopole pour l'exploitation des côtes comprises entre l'Amazone et l'Orénoque¹⁶¹. Les premiers résultats, pourtant, demeurent d'une grande fragilité.

À l'autre bout de l'aire caraïbe, les Grandes Antilles offrent aux aventuriers français de plus heureuses perspectives : la côte nord-ouest de l'île d'Hispañola (ou Santo-Domingo), notamment autour de l'île de la Tortue, devient dès le début des années 1630 le repère des flibustiers français de toutes eaux et de toutes confessions : aux côtés de leurs pairs hollandais et anglais, ces aventuriers mi-corsaires, mi-contrebandiers, qui parcourent la mer des Antilles depuis le XVII^e siècle en quête de bonnes prises, organisent à partir de cette base des expéditions vers la Terre Ferme ou les Grandes Antilles, mêlant attaques de ports, captures de navires et commerce interlope. Certains d'entre eux, qui à l'occasion ne rechignent pas à venir grossir les équipages pour quelque expédition prometteuse, s'installent sur les côtes désertes du nord-ouest de Saint-Domingue, abandonnées par les Espagnols depuis le début du siècle ; là, ils se font boucaniers au milieu des troupeaux sauvages de bœufs et de porcs,

¹⁵⁹ Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.76-77. Paul BUTEL, « Le temps des fondations : les Antilles avant Colbert », in Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Toulouse, Privat, 1982, p.59-60.

¹⁶⁰ Cité dans Abbé PRÉVOST, *Histoire générale des voyages ou Nouvelle collection de toutes les Relations de voyages, par mer et par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues : contenant ce qu'il y a de plus remarquable [...]*, tome XII, Paris, 1753, p.58.

¹⁶¹ Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.77.

trafiquant les cuirs et les viandes fumées avec les navires de passage, proposant à l'occasion quelques feuilles de tabac ou brassées de bois précieux¹⁶².

Naturellement, à Paris, loin de cet agrégat confus de forbans, d'anciens colons perclus de dettes, de marins déserteurs et de cadets de famille en rupture de ban, on considère que c'est autour du noyau de colonies officiellement constitué à Saint-Christophe, si piteux soit-il, que se trouve l'avenir de la présence française dans l'espace caraïbe. Aussi, pour remédier aux insuffisances de la *Compagnie de Saint-Christophe* qui ne parvient pas à remplir ses objectifs et menace de rendre gorge, Richelieu signe le 12 février 1635 l'acte de naissance de la *Compagnie des Isles d'Amérique*, élargissement de la précédente, à laquelle il s'associe à nouveau personnellement, entraînant avec lui de grands personnages de son entourage, au nombre desquels le conseiller d'État François Fouquet, père du futur Surintendant de Louis XIV.

Les lettres d'établissement de la nouvelle compagnie imposent aux associés l'installation dans les Antilles d'au moins 4000 colons en 20 ans¹⁶³. C'est sur cette base, plus financière que politique, qu'est lancée la colonisation de la Guadeloupe et de la Martinique, en 1635.

2. L'ère des compagnies et des seigneurs (1635-1664)

À cette date, les Petites Antilles échappent définitivement à l'emprise espagnole. Français, Anglais et Hollandais se partagent les dépouilles d'un territoire que l'Espagne ne parvient pas à conserver, et la mer caraïbe devient une mer européenne dans laquelle se propagent les échos des conflits continentaux, tandis que se dessinent les contours politiques d'un nouvel espace de l'économie mondiale.

¹⁶² Les boucaniers tiennent leur nom du procédé, imité des Indiens, qu'ils utilisent pour fumer la viande : désossée et émincée en longues bandes, celle-ci est placée sur des claies de bois (boucan), et desséchée à la fumée d'un feu doux qu'alimentent la graisse et les os des bêtes dépecées. Ainsi préparée, la viande fumée peut se conserver plusieurs mois, et sert à l'alimentation des équipages au long cours. Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, op.cit., 1982, p.73 et suivantes. Christian CAMUS, *L'île de la Tortue, au cœur de la flibuste caraïbe*, Paris, L'Harmattan, 1997, p.21-51. Michel CAMUS, « Aux origines de la colonisation française de Saint-Domingue », *Revue de la Société haïtienne d'histoire et de géographie*, mars 1987, n°154, p.55-67.

2.1. Financiers et aventuriers à la conquête des Petites Antilles

La fondation de la *Compagnie des Isles d'Amérique*, en 1635, marque véritablement le début de l'essor colonial français ; et c'est sous son autorité qu'agissent les fondateurs de la Guadeloupe, de la Martinique et des îles voisines. Néanmoins, sa relative incapacité à approvisionner régulièrement les colons incite à ne pas exagérer son importance. Le contexte politique, social, militaire et économique de la région doivent être également pris en considération : le surpeuplement de la petite île de Saint-Christophe (176 km² partagés entre deux nations), les tensions entre Anglais et Français, comme les ambitions personnelles des chefs des différentes expéditions fondatrices, constituent aussi des facteurs essentiels.

Pour coloniser la Guadeloupe, Liénart de l'Olive l'un des plus riches et des plus anciens habitants de Saint-Christophe, se rend en France afin de recruter des colons et d'obtenir un ordre de mission auprès des Directeurs de la nouvelle Compagnie. Ayant quitté Dieppe avec plus de cinq cents hommes dont quatre religieux, il débarque en Guadeloupe le 28 juin 1635 avec son associé Duplessis¹⁶⁴.

Parallèlement, Pierre Belain d'Esnambuc se lance de sa propre initiative à la conquête de la Martinique, délaissée par de l'Olive : passant outre les réticences de la Compagnie qui avait interdit l'émigration de colons de Saint-Christophe vers d'autres îles¹⁶⁵, il entraîne sur la Martinique une centaine de "vieux habitants", et se trouve rapidement à la tête d'une colonie viable.

À la différence de la Martinique, la Guadeloupe est presque exclusivement peuplée de colons sans expérience, recrutés en masse dans les ports par Liénart de l'Olive : ses début s'avèrent bien plus difficiles. Les premières années, les hommes y périssent en masse, en proie aux maladies, et surtout à la famine, traumatisme originel

¹⁶³ Pierre CASTAGNOS, *Richelieu face à la mer*, Éditions Ouest-France, p.127. Les contrats et divers actes officiels sont reproduits dans R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1, p.66-79.

¹⁶⁴ Paul BUTEL, « Le temps des fondations... », *op.cit.*, 1982, p.58.

¹⁶⁵ L'idée de la Compagnie, qui sans doute en outre n'appréciait pas d'Esnambuc et ne souhaitait pas le voir accroître son pouvoir local, était de ne pas courir le risque d'affaiblir une colonie déjà acquise au profit de projets que l'on savait par nature incertains.

que les premiers chroniqueurs décrivent en retrouvant les accents de Flavius Josèphe peignant Jérusalem affamée. Le P. Du Tertre écrit :

« La famine fut si grande qu'on mangea les chiens, les chats et les rats, comme de friands morceaux. Depuis la déclaration de guerre aux sauvages, nos gens n'osant plus sortir du fort, mangèrent jusqu'à l'onguent des chirurgiens, au cuir des baudriers qu'ils faisaient bouillir pour le réduire en colle. On en a vu brouter l'herbe, manger les excréments de leurs camarades après les leurs. On a même cru qu'un certain jeune homme de Dieppe avait mangé la chair d'un de ses compagnons, et dans ce but il lui avait coupé le bras avant de l'enterrer. On dit en effet que l'on aperçut sa bouche ensanglantée, on vit qu'il avait mordu à belles dents dans ce bras qu'il avait séparé du corps. On a souvent vu la terre des fosses où nos pères avaient enterré les morts, totalement remuée le matin ; il était évident qu'on les avait fouillées pour déterrer les corps et en couper quelque membre pour vivre¹⁶⁶. »

Malgré l'aide apportée par les Amérindiens au cours de cette difficile période d'adaptation¹⁶⁷, les relations se dégradent rapidement entre Français et Caraïbes. Jour après jour, la pression des colons sur le territoire se fait plus grande, et tourne fatalement à une tentative d'extermination des indigènes : en 1658, une expédition des Français installés sur la côte ouest de la Martinique chasse les Caraïbes du nord-est de l'île (entre Macouba et la Caravelle), cantonnant désormais les survivants pacifiés, dans quelques établissements de la côte sud et sud-est. Il s'en trouve encore dans ces refuges, au début du XVIIIe siècle¹⁶⁸. En Guadeloupe, les derniers caribets¹⁶⁹ caraïbes sont en revanche définitivement rayés de la carte dès 1660. Les rescapés du massacre se réfugient alors à

¹⁶⁶ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1, p.98.

¹⁶⁷ Du Tertre rappelle qu'au cours des premières famines de la Guadeloupe, certains « se retirèrent parmi les sauvages qui les reçurent avec humanité et les traitèrent avec abondance, ne pouvant le faire avec délicatesse. » R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1, p.98.

¹⁶⁸ Quand en 1687, le navire du capitaine Peyssonnel s'échoue sur les Cayes qui ont depuis pris son nom, près du Vauclin, les survivants sont recueillis par les Caraïbes qui habitent la région. Par ailleurs, le Père Labat raconte au début du XVIIIe siècle une visite rendue à des Indiens dans sa paroisse du Robert. Jacques PETITJEAN ROGET, introduction du numéro spécial «Les Caraïbes vus par les premiers chroniqueurs français», *Annales des Antilles*, 1963, n°11, p.18.

¹⁶⁹ Petites cabanes ou grandes cases servant d'abri aux Caraïbes.

la Dominique et à Saint-Vincent, où une certaine sécurité leur est garantie par un traité qu'ils signent en 1664 avec les Anglais et les Français¹⁷⁰.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails d'une histoire militaire, politique et événementielle bien décrite par les premiers chroniqueurs et détaillée à l'envi par l'historiographie traditionnelle. Soulignons seulement à quel point ces tranches des premières années de la conquête coloniale française furent difficiles dans les Petites Antilles : au-delà même des attaques caraïbes, des famines et des épidémies, les rivalités violentes qui éclatent entre les chefs des différentes colonies, comme les conflits contre les autres puissances européennes, mettent souvent en péril l'avenir d'établissements toujours précaires¹⁷¹. Mais surtout, pour les jeunes colonies françaises, cette période est celle des premières victoires sur la nature tropicale.

En effet, sur la base des concessions rapidement défrichées et plantées de pétun (tabac) et de plantes vivrières (manioc, igname, patates et pois), l'économie des premières colonies fait de rapides progrès : le tabac se vend bien auprès des marchands de toutes nations, qui le trafiquent avec de bons profits sur les marchés de Londres et d'Amsterdam. La culture du tabac qui nécessite des soins constants, favorise le peuplement des premières Antilles françaises. Elle peut être pratiquée sur des terrains encore encombrés de souches et de racines oubliées par le défrichage grossier des premières années, et ne demande que peu de capitaux¹⁷². Pourtant, dès les années 1638-1639, l'abondance du pétun sur les marchés européens provoque une chute vertigineuse

¹⁷⁰ Jacques PETITJEAN ROGET, introduction du numéro spécial des *Annales des Antilles* : « Les Caraïbes vus par les premiers chroniqueurs français », *Annales des Antilles*, 1963, n°11, p.18. Les deux îles ne deviendront officiellement anglaises qu'en 1763. À cette date, Thibault de Chanvalon écrira dans son *Voyage à la Martinique* : « On ne trouve aujourd'hui dans nos Isles du Vent, que les débris de ces peuples appelés *Caraïbes*, qui les habitoient autrefois [...]. Quelques-uns vivent encore dispersés à la *Guadeloupe* & à la *Dominique* ; ils n'habitent plus depuis long-temps à la *Martinique*, ni dans les autres Isles ; ce n'est qu'à celle de *Saint-Vincent* qu'ils sont assez nombreux pour former un peuple ». Jean-Baptiste THIBAUT DE CHANVALON, *Voyage à la Martinique contenant diverses observations sur la physique, l'histoire naturelle, l'agriculture, les mœurs et les usages de cette isle, faites en 1751 et dans les années suivantes, Lu à l'Académie des sciences de Paris en 1761*, Paris, J.-B. Bauche, 1763. Réédition en fac similé, Fort-de-France, Société d'histoire de la Martinique, 1978, p.38.

¹⁷¹ Pour les détail des événements politiques riches en rebondissements, on pourra se reporter aux chroniqueurs eux-mêmes : R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establissement des François...*, *op.cit.*, 1640. Mais surtout le P.Du Tertre, qui en retrace toutes les péripéties, documents à l'appui : R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1.

¹⁷² Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.164, parle d'ailleurs de « culture peuplante ».

des prix de vente¹⁷³, orientant nombre de colons vers de nouvelles cultures : le coton, l'indigo, le gingembre, et la canne à sucre (qui à cette date, ne fait pas encore l'objet d'une monoculture intensive, faute de main d'œuvre et de techniques) se développent alors¹⁷⁴.

Dans ces conditions, même si le peuplement français dans l'espace caraïbe s'avère beaucoup moins dynamique que celui des îles sous domination anglaise, les Français continuent d'essaimer dans la mer des Caraïbes, tandis que des contingents d'engagés recrutés sans grand discernement par les agents de la Compagnie viennent tant bien que mal grossir leurs rangs¹⁷⁵. À partir de la Martinique, ils gagnent la Dominique (finalement laissée aux Caraïbes trop agressifs), Sainte-Lucie, la Grenade, les Grenadines. Depuis la Guadeloupe, ils prennent pied durablement à Marie-Galante, à la Désirade et sur les Saintes, placées naturellement dans l'orbite de cette île. Par la suite sont également colonisées une partie de Saint-Martin, Saint-Barthélemy (1648), et Sainte-Croix (1650)¹⁷⁶.

Malgré ce succès relatif de la colonisation française dans les îles antillaises (elles comptent à la fin des années 1640 près de 5000 colons, contre seulement 300 au Canada)¹⁷⁷, la *Compagnie des Isles d'Amérique* est profondément minée par les faux espoirs d'un commerce exclusif qu'elle ne parvient pas à faire appliquer, totalement débordée par la pression des commerçants hollandais et anglais : elle ne peut échapper à la faillite, les associés refusant de continuer à la financer.

¹⁷³ Le prix d'une livre-pesant de tabac passe de 10 livres tournois en 1629, à 4 sols en 1635, soit cinquante fois moins que six ans auparavant. Paul BUTEL, *Histoire de l'Atlantique*, Paris, Perrin, 1997, p.317, note 47 du chapitre 4.

¹⁷⁴ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.165.

¹⁷⁵ L'engagé est asservi par contrat pour une période de trois ans (c'est le cas le plus général) au service du maître qui l'achète en payant le prix de son passage. À l'issue du contrat de servitude volontaire qui lie l'engagé à son maître, ce dernier est censé lui donner de quoi s'établir et cultiver sa propre concession. Les Anglais recrutent pour leur colonies des *indentured servants* dans des conditions équivalentes, mais pour des durées qui atteignent souvent six années. Gabriel DEBIEN, *Le peuplement des Antilles françaises au XVIIe siècle. Les engagés partis de La Rochelle, 1683-1715*, *Notes d'histoire coloniale*, n°2, Le Caire, 1942. Gabriel DEBIEN, «La société coloniale aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les Engagés pour les Antilles, 1634-1715 », *Revue d'Histoire des colonies*, 1951, tome 38, n°133-134, p. 1-280. Jacques PETITJEAN ROGET, « Envoyés du Roi à la Martinique », *Annales des Antilles*, 1957, p.52-83.

¹⁷⁶ Sur les premiers temps de Saint-Barthélemy, voir Jean DEVEAU, «Le peuplement de Saint-Barthélemy», en 2 parties dans le *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 1972, n°17-18, p.25-70 et 3ème trimestre 1976, n°29, p.21-34. Aimery CARON, «Sainte-Croix française», *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, année 1989, n°79-82, p.3-29.

¹⁷⁷ Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.79.

Aussi, dans un climat d'indifférence générale (la France est alors en proie aux troubles de la Fronde), en septembre 1649 elle vend la Guadeloupe et ses dépendances (Marie-Galante, les Saintes et la Désirade) au gouverneur de l'île, Houël, qui s'associe à son beau frère Boisseret¹⁷⁸. En septembre 1650, c'est au tour de la Martinique, de Sainte-Lucie, de la Grenade et des Grenadines d'être cédées à Jacques Dyel du Parquet, qui en est le gouverneur depuis 1637. Quant à Saint-Christophe, elle est vendue l'année suivante aux Chevaliers de Malte, par l'entremise du *Lieutenant général pour le roi aux îles de l'Amérique*, le commandeur Philippe de Longvilliers de Poincy, qui appartient à l'Ordre de Malte et continue par conséquent de diriger personnellement l'île dont il assurait jusqu'alors le gouvernement au nom du roi et de la *Compagnie*.¹⁷⁹

De 1650 à 1664, les Petites Antilles se développent donc sous l'autorité d'une poignée de seigneurs omnipotents, aventuriers reconvertis en grands propriétaires, meneurs d'hommes avisés qui perçoivent désormais la capitation et le droit de poids sur les marchandises¹⁸⁰. Alors que se poursuit avec une certaine régularité le défrichement des côtes des différentes îles, le développement des premières sucreries françaises compense avantageusement les pertes engendrées par la dépréciation du tabac antillais¹⁸¹. Le sucre permet en effet aux plus entreprenants de mettre sur pied les premières plantations importantes, tandis que les engagés sont peu à peu supplantés par les esclaves noirs, amorçant un mouvement durable engendré par la baisse sensible du coût de la main d'œuvre servile. L'accroissement de la population, favorisé par le développement des nouvelles cultures, porte à plus de 10 000 le nombre des colons français installés dans l'ensemble des Petites Antilles en 1664¹⁸². Les esclaves noirs ne sont encore que quelques milliers.

¹⁷⁸ Les gouverneurs, désignés par la *Compagnie* mais confirmés par le roi, représentent à cette époque les intérêts de la Compagnie, et, théoriquement au moins, l'autorité du roi.

¹⁷⁹ Archives Nationales, *Guide des sources de l'Histoire de l'Amérique latine et des Antilles dans les archives françaises*, Paris, 1984, p.631, 643 et 649. Paul BUTEL, « Le temps des fondations... », *op.cit.*, 1982, p.76-77.

¹⁸⁰ La capitation est alors de 100 livres de tabac par tête, et les droits de marchandise s'élevant à 1%. Paul BUTEL, « Le temps des fondations... », *op.cit.*, 1982, p.77.

¹⁸¹ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.173.

¹⁸² Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.164-165. Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.81.

2.2. Aux marges des premières colonies : Saint-Domingue et la Guyane

Plus au nord, les tensions entre flibustiers anglais et français qui cohabitent sur l'île de la Tortue ne font que croître, au point qu'en 1640 le *Lieutenant général des îles d'Amérique* Philippe de Poincy (celui-là même qui, en 1650, achètera Saint-Christophe pour le compte des Chevaliers de Malte), est appelé à la rescousse par ses compatriotes. Poincy croit alors faire preuve d'habileté en chargeant l'un des anciens lieutenants de Belain d'Esnambuc, Le huguenot Le Vasseur, d'aller chasser les Anglais hors de la Tortue avec le concours d'une troupe recrutée dans la minorité protestante de Saint-Christophe. Mais cette expédition victorieuse fait finalement de la Tortue une forteresse protestante qui, rejetant l'autorité de Poincy, devient une petite Genève flibustière dirigée d'une main de fer par Le Vasseur. Ce n'est qu'à la mort de celui-ci, en 1652, qu'une expédition commanditée par Poincy et dirigée par le chevalier de Fontenay, parvient à obtenir des flibustiers de la Tortue une soumission (toute théorique) à l'autorité du roi de France. L'île de la Tortue, qui à la fin des années 1650 rassemble des boucaniers, des flibustiers, et quelques planteurs, compte alors quelque 700 Français, 200 esclaves noirs, et probablement 250 indiens¹⁸³.

Sur les côtes de Saint-Domingue la société originale des boucaniers a pris de l'importance : on peut en évaluer le nombre à 700 ou 800 dans les années 1660. Organisés en bandes de six à douze chasseurs, ils viennent sur les côtes négocier leurs provisions de viandes et de cuir contre des armes et des engagés, avant de s'enfoncer pour plusieurs mois dans les terres à la recherche des troupeaux qui se raréfient et se réfugient dans les régions les plus inaccessibles de l'île.

Il semble que Mazarin ait opportunément reconnu pour gouverneur, dès 1655, le flibustier Bertrand d'Ogeron qui exerce sur les boucaniers de la grande île et les flibustiers de la Tortue un ascendant certain¹⁸⁴. Néanmoins, là comme dans le reste des Antilles, l'autorité du roi de France à la veille de la reprise en mains de 1664 n'est bien souvent qu'une vue de l'esprit pour une population de forbans et de chasseurs loqueteux pour l'essentiel encore largement marginalisée¹⁸⁵.

¹⁸³ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.74-76.

¹⁸⁴ Jean MEYER, Annie REY-GOLDZEIGUER, Jean TARRADE, Jacques THOBIE, *Histoire de la France coloniale, tome 1, des origines à 1914*, Paris, Colin, 1991, p.72-73.

La situation de la Guyane à cette date, n'est guère plus reluisante. Fondée, comme nous l'avons vu, en 1633, la *Compagnie du Cap nord* végète ; elle est alors remplacée, en 1638, par une nouvelle *Compagnie du Nord*, soutenue par Richelieu. Celle-ci, envoyant à Cayenne 400 hommes sous la direction du Normand Poncet de Brétigny, lance en 1643 la première entreprise coloniale d'envergure vers cette partie de la Guyane. Mais deux ans plus tard, malgré les espoirs que soulève le projet, on ne trouve plus à Cayenne qu'une trentaine de colons, tant à cause de la mortalité naturelle que de la brutalité du régime imposé par Brétigny¹⁸⁶.

Malgré cet échec, la Guyane continue d'attirer les capitaux français : une nouvelle tentative est lancée en 1651 par la *Compagnie de la France équinoxiale* (ou *Compagnie des Douze Seigneurs*), fondée à Paris avec la bénédiction de Mazarin. L'expédition de 1652, qui compte près de 500 engagés et 150 colons libres est également un échec : accidents, mutineries, conflits d'autorité, épidémies et attaques des Indiens provoquent la fuite des colons survivants, qui se réfugient à la Barbade ou au Surinam¹⁸⁷.

Dès le milieu des années 1650, des Hollandais et des Marranes fuyant les établissements brésiliens reconquis par les Catholiques portugais, s'installent sur les terrains laissés à l'abandon par les fuyards, sous la protection de fortifications sommaires, mais en bon état, et encore munies de pièces d'artillerie françaises. Forts de leurs esclaves noirs et de leur connaissance des techniques sucrières (quelques Marranes

¹⁸⁵ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.82.

¹⁸⁶ Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.77. Sur cet épisode de 1643, voir le témoignage de Pierre Boyer : *Véritable relation de tout ce qui s'est fait et passé au voyage que Monsieur de Brétigny fit à l'Amérique occidentale. Avec une description des meurs, & des Provinces de tous les Sauvages de cette grande partie du Cap de Nord : un Dictionnaire de la Langue, & un advis tres-necessaire à tous ceux qui veulent habiter ou faire habiter ce Pais-là, ou qui désirent d'y établir des Colonies. Le tout fait sur les lieux, par Paul Boyer, Ecuyer, sieur de Petit-Puy*, à Paris, chez Pierre Rocolet, Impr.& Lib. Ordin. Du Roy & de la Maison de Ville, au Palais, 1654. L'« Histoire des colonies françoises de la Guïane, par M. Artur médecin du Roi à Cayenne », que l'on trouve dans les papiers Artur conservés à la BnF, rappelle l'ensemble de ces événements avec de nombreux détails : BnF NAF 2571 (papiers Artur).

¹⁸⁷ Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.77. Voir également les deux récits imprimés de cette tentative : J. de LAON D'AIGREMONT, *Relation du voyage des François fait au Cap de Nord en Amérique. Par les soins de la Compagnie établie à Paris, & sous la conduite de Monsieur de Royville leur Général ; Avec une ample description du Pays, des mœurs & façon de vivre des Sauvages, & l'observation des hauteurs. Dédiée à Madame la Duchesse d'Esguillon*, par I. De Laon, sieur Daigremont, Ingénieur du Roy, & Capitaine dans les Troupes de France Equinoctiale, à Paris, chez Antoine de Sommavile, au Palais, dans la Gallerie des Merciers, à l'Escu de France, 1654 ; et Antoine BIET, *Voyage de la France équinoxiale en l'isle de Cayenne entrepris par les Français en l'année MDCLII*, Paris, chez François Clouzier, 1664. Également, une *Lettre écrite de Cayenne*,

sont d'habiles experts dans l'art du raffinage), ils y développent les premières sucreries de l'histoire de Cayenne, en étroite liaison avec les réseaux marchands et financiers d'Amsterdam¹⁸⁸.

Ainsi, en ce milieu de XVII^e siècle, à Saint-Domingue comme en Guyane, les colons français doivent compter avec les autres puissances européennes, et notamment avec les Hollandais et les Anglais, plus agressifs finalement que les Espagnols qui se trouvent pour leur part globalement acculés dans une position défensive. La mer des Antilles est devenue en quelques décennies, une mer européenne.

2.3. La mer des Antilles. Une aire d'expansion européenne

Dans l'aire caraïbe, la stratégie coloniale des Hollandais est particulière. S'ils ont participé activement à la chasse aux trésors espagnols dans les années 1630 (le pirate Pie de Palo s'illustre par exemple en 1635 par l'attaque de Santiago de Cuba¹⁸⁹) leur objectif premier est de s'assurer la possession d'un certain nombre de points d'appuis dans cet espace, pour jalonner leurs routes commerciales. Il s'agit pour les flottes qui drainent vers l'Europe les richesses du Nouveau Monde, de trouver en chemin des ports de relais pouvant servir d'entrepôts, de point de carénage pour l'entretien des navires, et pouvant éventuellement abriter une flotte de guerre. C'est donc surtout dans cette optique qu'est entreprise au début des années 1630, la colonisation des petites îles de Saint-Martin, Tobago, Saint-Eustache, Curaçao, Aruba et Bonaire.

Naturellement, les Hollandais ne dédaignent pas les profits de la colonisation agricole, comme le montre leur annexion de Pernambouc et de sa région en 1630, sur la côte du Brésil entre Paraïba do Norte au nord, et São Francisco au sud. Celle-ci ne cesse qu'avec la reconquête des Portugais, en 1654. Dans l'ensemble de leurs possessions antillaises, les Hollandais s'adonnent d'ailleurs avec une certaine réussite à la culture du tabac, du sucre, et des autres denrées coloniales¹⁹⁰.

contenant ce qui s'est passé en la descente des François et leur établissement en Amérique, Paris, Guillaume de Luyne, 1653.

¹⁸⁸ Michel DEVÈZE, *Antilles, Guyanes, la mer des Caraïbes...*, *op.cit.*, 1977, p.125-126.

¹⁸⁹ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.69-71.

¹⁹⁰ Frédéric MAURO, *L'expansion européenne, 1600-1870*, Paris, Presses universitaires de France, 1991 (1^{ère} édition 1964), p.146. Surtout, la mise au point récente et très bien documentée : Wim KLOOSTER, *Illicit Riches. Dutch Trade in the Caribbean, 1648-1795*, Leiden, Kitlv Press, 1998.

À côté des Hollandais qui défendent jalousement par les armes et par l'or la liberté du commerce dans l'ensemble de la région, les Anglais représentent les concurrents les plus redoutables pour l'entreprise coloniale française aux Antilles : installés depuis les années 1620 à la Barbade (qui vers 1640 compte déjà près de 10 000 colons¹⁹¹), à Saint-Christophe (où la cohabitation s'avère de plus en plus difficile avec des Français toujours minoritaires), et dans plusieurs îles de moindre importance telles Nevis, Antigua, ou Montserrat, les Anglais sont très supérieurs en nombre. La conquête de la Jamaïque, souhaitée par Cromwell qui nourrit de grandes ambitions pour l'Angleterre dans la région, et menée en 1655 par Robert Venables et l'Amiral Penn à la tête d'une armée de plusieurs milliers d'hommes partiellement recrutés dans le reste des Antilles anglaises, renforce encore cette prédominance¹⁹².

Sur les côtes du continent sud-américain en revanche, les Anglais, surtout tournés vers l'Amérique du Nord, se font plus discrets, si l'on excepte une installation au Surinam dans les années 1630¹⁹³. Sur les côtes de l'Amérique centrale, enfin, autour du Golfe de Campêche, on trouve encore dans les années 1660-1670 des coupeurs de bois de teinture, menant une vie proche de celle des boucaniers de Saint-Domingue¹⁹⁴.

Quant aux Espagnols, ils renoncent *de facto* en ce milieu de XVII^e siècle à endiguer l'irrépressible assaut des trois rivaux européens dans les îles quasi-désertes de l'arc antillais, préférant consolider leurs positions en Nouvelle Espagne et sur le continent, à l'exemple des Portugais qui, en 1654, parviennent à chasser les Hollandais des côtes du Brésil. Aussi, l'Espagne parvient-elle à conserver ses possessions continentales et quelques belles bases antillaises, telles Cuba, Porto Rico ou la partie est de Saint-Domingue. Le développement d'une flotte permanente dans la mer des Antilles, basée à Porto Rico, joue sans nul doute un rôle non négligeable dans la

¹⁹¹ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.164, qui rappelle par ailleurs p.285 que les chiffres de population de la Barbade ont longtemps été surestimés pour le XVII^e siècle.

¹⁹² 7000 hommes selon Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.77.

¹⁹³ Cet établissement anglais au Surinam aurait été établi par le Capitaine Marshall, « sous l'impulsion de la compagnie dite de l'Amazonie, fondée par Robert North, un des anciens compagnons de Walter Raleigh ». Michel DEVÉZE, *Antilles, Guyanes, la mer des Caraïbes...*, *op.cit.*, 1977, p.122.

¹⁹⁴ La vie de ces coupeurs de bois est notamment décrite dans le *New voyage round the world* de William Dampier, qui dit avoir séjourné parmi eux au milieu des années 1670 : William DAMPIER, *A new voyage round the world, describing particularly the isthmus of America, several coasts and islands in the West*

protection des dernières reliques antillaises de l'Espagne : constituée de rapides navires adaptés à la guerre de course construits à La Havane, l'*Armada de las islas Barlovento y Seno Mexicano* s'avère bien adaptée à la guerre contre les corsaires qui, plus que jamais, harcèlent les convois espagnols. Toutefois, la pression de ces prédateurs basés dans les repères de la Tortue ou de la Jamaïque est trop forte pour éviter les prises nombreuses qui, peu à peu, achèvent d'affaiblir le géant espagnol.

De fait, partout dans l'aire caraïbe, alors que le commerce avec l'Europe se développe à bon rythme et que la traite négrière commence à s'intensifier, l'heure est plus que jamais à la guerre de course, que les conflits soient ou non déclarés en Europe. Au moins jusque dans les années 1670, le vieux principe qui récuse la validité de tout traité de paix « au-delà de la *ligne* » domine l'ensemble de l'espace américain et justifie toutes les opérations de flibuste, voire de piraterie, les lettres de commission étant délivrées sans grand contrôle. La menace de *descentes* de navires étrangers en quête de vivres, d'esclaves, de femmes et de produits tropicaux, est donc constante pour l'ensemble des populations coloniales.

Ainsi, au début des années 1660, la situation française paraît assez précaire : les Petites Antilles qui se développent lentement sous la coupe des seigneurs propriétaires et se tournent progressivement vers le système de la plantation sucrière, ne semblent guère en mesure de résister à la pression humaine des Anglais ni à la puissance commerciale des marchands hollandais. Les tentatives françaises en Guyane ont échoué, et il semble qu'il n'y ait pas grand chose à attendre des bandes de flibustiers et de boucaniers qui hantent les côtes de Saint-Domingue, hormis quelques profits de courses. (documents 1.4 à 1.7)

Ce récit succinct de l'histoire des intrusions françaises dans l'aire caraïbe entre le début du XVI^e siècle et le milieu du XVII^e, pose les jalons indispensables à une bonne compréhension du contexte historique, économique, commercial, humain et militaire, dans lequel se situe notre histoire des sciences coloniales. Il permet surtout de percevoir les enjeux de la période dans cet espace, et de prendre la mesure des acteurs, de leur qualité, des liens distendus qui les unissent à l'État — idéalement à Louis XIII, bien sûr,

Indies, the isles of Cape Verd, the passage by Terra del Fuego, the South sea coasts [...], Londres, J.Knapton, 1697.

mais aussi à Richelieu d'abord, puis à Mazarin. Or la monarchie, de toute évidence, n'agit que de loin au cours de ces années fondatrices, confiant maladroitement ses intérêts à des compagnies de financiers peu au fait de la réalité des conditions commerciales de cet Atlantique mal connu. Bien loin de la Cour, finalement, le centre — ou plus justement *les* centres — de l'action et de l'information, se maintiennent clairement dans le milieu des négociants, des marins et des armateurs des ports de la façade atlantique. C'est là, indéniablement, et non à Paris, que se trouve la source vive de la colonisation française, les hommes et les idées qui savent répondre à l'appel du large. C'est donc de là que doit partir notre histoire des sciences coloniales des Antilles et de la Guyane ; mais c'est aussi, plus largement, de tous les lieux, de tous les livres et de toutes les images dans lesquels se sont élaborées et ont circulé, pour l'ensemble des Français de cette époque — qu'ils soient marins ou commerçants, armateurs ou courtisans, hommes d'action ou de politique — les premières connaissances sur le Nouveau Monde.

3. L'aire caraïbe au début du XVIIe siècle. Un état du savoir en France à l'aube de la conquête

L'étude des conditions intellectuelles et savantes de la colonisation française est largement négligée par l'historiographie : s'il n'est pas un ouvrage consacré à 1492 qui ne commence par s'interroger longuement sur l'état des connaissances géographiques, scientifiques et techniques en Europe à l'aube de la *découverte*, cette démarche n'est guère envisagée par les historiens de la colonisation française. Pour la majorité des auteurs, les Antilles au début du XVIIe siècle sont connues, plus ou moins délaissées par les Espagnols qui y font régulièrement étape, parcourues épisodiquement par des flibustiers français ; cela suffit pour engager un processus de colonisation. La cause est entendue sans être débattue. Or ces îles sont-elles si bien *connues* ? Le chemin qu'empruntent les premiers contingents de marins fatigués, de citadins sans état et de paysans déracinés¹⁹⁵ au cours des premières décennies de la colonisation, est-il si bien

¹⁹⁵ Comme le font remarquer G. Debien et M. Chatillon, les agents des premières compagnies de commerce recrutaient les engagés essentiellement dans les villes. Toutefois, la diffusion des informations concernant l'engagement pour les îles gagnaient parfois les campagnes par l'intermédiaires des curés des

balisé ? Sur quelles connaissances importées et quelles pratiques anciennes les premiers savoirs acquis dans le feu de l'expérience coloniale viennent-ils se greffer? Il nous semble utile de tracer ici certaines pistes d'investigation.

3.1. Les premières descriptions imprimées du Nouveau Monde et leur diffusion

Vers 1620, nombre de textes imprimés, récits de voyages et témoignages d'explorateurs notamment, permettent aux futurs colons français — et surtout à ceux qui en financent les premières implantations — d'avoir accès à un certain nombre de connaissances sur les Antilles et l'Amérique méridionale.

Les premiers témoignages sur les voyages de Colomb¹⁹⁶, comme les récits d'Amerigo Vespucci¹⁹⁷, circulent dans toute l'Europe dès la fin du XVe siècle et le début du XVIe. Entre 1516 et 1530, les huit *Décades* de Pierre Martyr (abondamment utilisées par tous les auteurs et compilateurs de la Renaissance) sont publiées à Alcalá de Henares, avant d'être traduites en français dès 1532¹⁹⁸. À partir de 1535, est publiée à Séville la grande *Historia general y natural de las Indias*, de Oviedo, qui se veut le Plin de du Nouveau Monde, traitant à la fois des îles et de la Terre Ferme, de la flore et de la faune, du climat et des indigènes. En 1589, paraît l'*Historia natural y moral de las Indias* du jésuite de Acosta, résultat d'observations recueillies sur le continent américain pendant près de quinze ans, et qui donne d'innombrables renseignements sur les mines, les plantes, le climat, les indigènes. En 1598, c'est au tour de Herrera, de publier sa *Description de las Indias*.

paroisses rurales qui en faisaient l'annonce à l'issue de la messe. Marcel CHATILLON et Gabriel DEBIEN, « La propagande imprimée pour les Antilles et la Guyane au XVIIe siècle. Recrutement ou racolage? », *Annales des Antilles*, 1981, n°24, p.88 et 92.

¹⁹⁶ La fameuse *Lettre à Sanchez*, imprimée à Rome dès le mois de mai 1493 et suivie de nombreuses rééditions dans la plupart des langues européennes, propage la nouvelle de la découverte dans toute l'Europe dès la fin du XVe siècle. Mais les autres témoignages de ses voyages, ne circulent que sous forme de copies manuscrites ou d'éditions confidentielles : la *Lettera rarissima*, imprimée à Venise en 1505 sous le titre *Copia de la lettera che scrisse Don Cristoforo Columbo, vicere di Spagna e ammirante de la insule Indie, alli christianissimi e potentissimi Re e Regina di Spagna*. Son journal de bord ne fut guère connu avant d'être utilisé par Las Casas et par le propre fils du navigateur, Fernando Colomb. Numa BROU, *La géographie de la Renaissance, 1420-1620*, Paris, Comité des Travaux historiques et scientifiques, 1980, p.23.

¹⁹⁷ On compte une cinquantaine d'éditions latines de sa lettre à Lorenzo di Pietro Medici, pour la première moitié du XVIe siècle, alors que le savant Waldseemüller lui dédie devant l'Histoire le nouveau continent. Numa BROU, *La géographie de la Renaissance...*, *op.cit.*, 1980, p.23-24.

¹⁹⁸ Numa BROU, *La géographie de la Renaissance...*, *op.cit.*, 1980, p.25. Carmen BERNAND et Serge GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau Monde*, tome 1, *De la découverte à la conquête, une expérience européenne, 1492-1550*, Paris, 1991, p.69 et suivantes.

Reprenant la plupart de ces textes et divers autres récits, paraissent au cours du XVI^e siècle des recueils de voyages largement diffusés. Celui du compilateur Montalboddo, professeur d'humanité de Vicence, paraît en 1507 sous le titre *Paesi novamente ritrovati et Novo Mondo da Alberico Vesputio Florentino intitulato* : on y trouve notamment les textes de Vespucci, et de Cabral sur le Brésil¹⁹⁹. Le *Novus Orbis Regionum* de Grynaeus, publié à Bâle et à Paris en 1532, rassemble des textes de Colomb, Pinzón, Cabral, Vespucci²⁰⁰. Le recueil, surtout, du Vénitien Gian Battista Ramusio (1485-1557), dont le troisième volume (publié en 1556) est entièrement consacré à l'Amérique, reprend des textes de Verrazano, Cortès, Cabeza de Vaca, Cornado, Orellana, ou encore Oviedo²⁰¹.

La fin des années 1580 voit la publication de collections plus complètes encore. D'une part, la compilation de voyageurs anglais éditée en 1589 par le londonien Richard Hakluyt, dont un volume entier est consacré à l'Amérique (trois volumes dans la réédition de 1598-1600), et qui sera continuée par Samuel Purchas en 1625 avec l'ajout de nombreux récits étrangers. D'autre part, la collection des *Grands et petits voyages*, publiée à partir de 1590 par un cartographe et éditeur liégeois réfugié à Francfort, Théodore de Bry : cette monumentale collection abondamment illustrée ne s'achève qu'en 1634, sous la direction de ses fils et de son associé, le graveur Bâlois Mathias Merian. Tandis que les *Petits voyages* (cette distinction ne tient qu'au format) concernent les Indes orientales, la collection des 13 volumes de *Grands voyages* est entièrement consacrée aux Indes occidentales : on y trouve (en latin, le projet d'une relation française ayant été rapidement abandonné²⁰²) les relations de Laudonnière en Floride, de Léry ou de Staden au Brésil, aussi bien que les textes de Vespucci ou l'*Histoire du Nouveau Monde*, de Benzoni²⁰³. Les représentations parfois fantaisistes, et surtout les

¹⁹⁹ Jacques PAVIOT, « Connaissance et diffusion des découvertes portugaises en France au XVI^e siècle (note bibliographique) », in *La découverte géographique à travers le livre et la cartographie*, n° spécial de la *Revue française d'histoire du Livre*, 1^{er}-2^{ème} trimestres 1997, n°94-95, p.158.

²⁰⁰ Numa BROU, *La géographie de la Renaissance...*, *op.cit.*, 1980, p.29 et suivantes.

²⁰¹ Numa BROU, *La géographie de la Renaissance...*, *op.cit.*, 1980, p.37-38. Jacques PAVIOT, « Connaissance et diffusion des découvertes portugaises en France au XVI^e siècle (note bibliographique) », in *La découverte géographique à travers le livre et la cartographie*, n° spécial de la *Revue française d'histoire du Livre*, 1^{er}-2^{ème} trimestres 1997, n°94-95, p.159.

²⁰² Seul le volume concernant la Virginie a été publié en français. Le détail des éditions latines et allemandes est consigné de le *Catalogue général des Livres imprimés de la Bibliothèque nationale*, tome XX p.955 et suivantes. Ces volumes sont conservés au Départements des Cartes et Plans de la Bibliothèque nationale.

²⁰³ Numa BROU, *La géographie de la Renaissance...*, *op.cit.*, 1980, p.40 et suivantes. Un panorama très complet et abondamment illustré des textes espagnols du XVI^e siècle (entre autres) est présenté dans

scènes de cannibalisme confectionnées par le graveur pour illustrer les récits brésiliens et floridiens ont très certainement nourri l'imaginaire et l'horizon d'attente des Européens, ces images circulant bien davantage que le texte, le plus souvent sous forme de gravures vendues à la pièce (document 1.8).

Au-delà des relations *vécues* et *véridiques*, la plupart de ces descriptions du XVI^e siècle ne sont pas exemptes de références aux légendes héritées de la géographie médiévale arabe et européenne²⁰⁴. Oviedo, par exemple, se fait l'écho de rumeurs concernant les Amazones, et évoque un griffon né des amours aviaires d'un chat²⁰⁵, tandis que les références à l'*El Dorado* se multiplient, et que Walter Raleigh dans sa relation guyanaise, décrit la tribu des Ewaipanomas, acéphales monstrueux (document 1.9) : « leurs yeux sont sur leurs épaules et leur bouche dans la poitrine²⁰⁶. » L'exemple d'un homme marin vu à la Martinique en plein XVII^e siècle (nous y reviendrons), montre d'ailleurs assez, la disponibilité des Européens de l'époque moderne (et *a fortiori* de la Renaissance) à recevoir en provenance du monde tropical des témoignages qui, dans la continuité de la géographie mythique du Moyen âge sont finalement bien plus plausibles que l'image d'un monde dépourvu de surprises et de merveilles.

Outre les récits de voyages, certaines sommes érudites de botanique ou de zoologie intègrent avec avidité les connaissances venues d'Amérique. C'est le cas, entre autres, de l'ouvrage paru sous la plume du médecin sévillan Nicolas Monardes entre 1565 et 1571 (et plusieurs fois réédité), qui propose une gigantesque compilation des plantes médicinales américaines²⁰⁷.

Jean-Paul DUVIOLS : Jean-Paul DUVIOLS, *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*, Paris, Éditions Promodis, 1985.

²⁰⁴ Jean-Marc DE BEER et Jorge MAGASICH-AIROLA, *America Magica. Quand l'Europe de la Renaissance croyait conquérir le Paradis*, Autrement, Série Mémoires, février 1994, n°29. W.G.L. RANGLES « La représentation de l'Atlantique dans la conscience européenne au Moyen Âge et à la Renaissance : de l'océan-chaos mythique à l'espace maritime dominé par la science », *Islenska*, janvier-juin 1989, n°4, p.5-16. Jean-Pierre SANCHEZ, « L'Europe du Ponant et la découverte du Nouveau Monde : le rôle de l'imaginaire », in Jean-Pierre SANCHEZ (dir.), *Dans le sillage de Colomb...*, *op.cit.*, 1995, p.249-264.

²⁰⁵ Jean-Marc DE BEER et Jorge MAGASICH-AIROLA, *America Magica...*, *op.cit.*, 1994, p.200-201.

²⁰⁶ Walter RALEIGH, *The discovery of the large, rich and beautiful empire of Guiana [...]*, cité in Jean-Paul DUVIOLS, *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*, Paris, Éditions Promodis, 1985, p.38 et suivantes.

²⁰⁷ Ce médecin botaniste de Séville, Nicolas Monardes, meurt dans sa ville natale en 1578. Séville était probablement, au XVI^e siècle, le meilleur lieu pour recueillir des échantillons et des informations en provenance du Nouveau Monde.

Non moins considérables sont les *Exoticorum libri decem, quibus animalium, plantarum [...] historiae describuntur*, parus en 1605 à Anvers, sous la plume de Charles de l'Écluse : cette compilation d'œuvres originales et de traductions latines de traités déjà publiés, donne dans la partie rédigée par L'Écluse lui-même, un certain nombre de gravures précises de la flore et de la faune sud-américaine : fruits de Guyane (« Peregrini fructus ex Guyana p.27. »), lamantins (« Manati Phacaegenus » p.132), et autres colibris brésiliens (« Ourissia sive Tomineio », p.96). Les sources du célèbre botaniste sont multiples. Il cite Thevet (p.96 à propos des oiseaux-mouche), Oviedo (p.106-107), Francis Drake (p.83), et bien d'autres ; mais il s'appuie également sur la correspondance qu'il entretient avec un important collectionneur d'oiseaux, Jacob Plateau, établi à Tournai. Ce dernier lui a apparemment adressé plusieurs illustrations réalisées d'après nature, comme en témoignent les nombreuses références qu'y fait L'Écluse : « Cum aliis avium picturis quas Jacobus Plateau ad me mittebat [...] », ou encore, un peu plus loin, à propos du tatou brésilien : « In epistolâ quam Jacobus Plateau, cujus in hac Exoticorum historiâ crebra fit mentio, Novembri mense anno millesimo sexcentesimo secundo a Christi nativitate ad me scribebat [...] »²⁰⁸. La précision des gravures sur bois, incluses dans le corps même du texte (moins précises, mais moins chères que les gravures sur cuivre, et donc plus nombreuses à moindre coût), contribua à en faire, tout au long du XVIIe siècle, une référence de poids pour l'histoire naturelle et l'iconographie de l'espace américain²⁰⁹. (document 1.10)

Ces ouvrages, indéniablement, font partie de la culture des humanistes. Les milieux érudits et savants français du XVIe siècle et du début du XVIIe ont rapidement intégré l'idée du Nouveau Monde, qui s'imisce dans les catégories du savoir géographique des élites cultivées, et jusque dans leurs querelles théologiques et philosophiques²¹⁰. Quelques vers de Ronsard, un paragraphe du *Pantagruel* de Rabelais,

²⁰⁸ Charles de L'ECLUSE, *Exoticorum libri decem, quibus animalium, plantarum, ... historiae describuntur, item Pietri Bellonii observationes*, [Anvers], Raphalengius, officine de Plantin, 1605, p.104 et 109. Ces références aux envois de J. Plateau sont très nombreuses.

²⁰⁹ Sur les livres de zoologie du XVIe siècle et le rôle des gravures, voir Laurent PINON, *Livres de zoologie à la Renaissance. Une anthologie (1450-1700)*, Paris, Klincksieck, 1995, en particulier p.13-40.

²¹⁰ Sur l'irruption de la question des Sauvages américains dans la culture des milieux érudits et savants du XVIe et du début du XVIIe siècle, par exemple, voir René PINTARD, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVIIe siècle*, Paris, Boivin et Cie, 1943, vol. 1, en particulier p.42, p.72-73 et p.511 : De Acosta, Raleigh ou Jean de Léry sont des références aisément citées dans les débats qui agitent ces milieux (la présence d'une religion chez les peuples amérindiens soulevant notamment de nombreuses interrogations sur la nature humaine et sur les fondements de la foi).

ou les quelques pages consacrées par Michel de Montaigne aux Cannibales et aux civilisations précolombiennes sont les premiers jalons d'une *mode américaine* qui reste toutefois d'une ampleur bien limitée au XVI^e siècle²¹¹.

Néanmoins, la publication des récits de voyages américains rédigés en français à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, donne au sujet une réelle actualité en France, en offrant des récits du Nouveau Monde à un lectorat plus vaste qu'auparavant. Publiés à l'occasion des premières entreprises flibustières ou coloniales françaises dans les îles et sur les côtes américaines, les récits de Nicolas Barré (1557), André Thevet (1558), Jean de Léry (1578), Jean Alfonse (1559) et quelques autres, suscitent l'enthousiasme. Le nombre important des rééditions de certains de ces textes (*Les voyages aventureux du Capitaine Jean Alfonse*, par exemples, sont réédités en 1578, 1590, et 1605), atteste de leur succès. Il trouvent très vraisemblablement écho dans le monde des armateurs et des financiers à l'origine des tentatives coloniales que nous avons évoquées²¹². En outre, des *Cosmographies* telles celles de François de Belleforest ou celle d'André Thevet, sont rédigées directement en français, répondant visiblement à une forte demande²¹³.

À la veille de l'entreprise coloniale française dans les Antilles, il n'est donc plus nécessaire de lire le latin, l'espagnol ou l'italien, pour avoir accès à des connaissances sur l'histoire naturelle et morale des Amériques. Il est d'ailleurs possible d'acquérir l'une des nombreuses traductions françaises des textes étrangers, ce qui multiplie les

²¹¹ Régis ANTOINE, *Les écrivains français et les Antilles : des premiers pères blancs aux Surréalistes noirs*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1978, p.16-24. Numa BROU, *La géographie de la Renaissance...*, *op.cit.*, 1980, p.229-234. Voir également, pour une vue d'ensemble : Gilbert CHINARD, *L'exotisme américain dans la littérature française au XVI^e siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 (1^{ère} édition 1913). Deux chapitres des *Essais* de Montaigne sont consacrés à l'Amérique du Sud : « Des cannibales » (Livre I, chapitre XXXI), largement nourri des récits de Thevet et de Léry, et « Des cochons » (Livre III, chapitre VI), consacré à la destruction des empires Incas et Aztèques, probablement inspiré de Gomara, Benzoni, et peut-être de Las Casas. Sur Montaigne en particulier (mais plus généralement sur l'ensemble de la tradition littéraire française autour du thème du cannibale), voir Frank LESTRINGANT, *Le cannibale, grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994, p.99 et suivantes ainsi que p.163 et suivantes.

²¹² Les références de ces ouvrages sont données dans notre bibliographie des sources imprimées. Pour plus de détails sur ces textes français du XVI^e siècle, et pour retrouver les rééditions de ces ouvrages (ce qui permet d'en évaluer la diffusion) voir : G. ATKINSON, *La littérature géographique française de la Renaissance. Répertoire bibliographique*, Paris, A. Picard, 1927 (les pages de titres sont reproduites par photographie p.417-492). Également son *Supplément*, publié en 1936. Voir également l'inventaire de Jean-Paul DUVIOLS, *Voyageurs français en Amérique: colonies espagnoles et portugaises*, Paris, Bordas, 1978. Sur André Thevet et le contexte général de sa production, consulter en particulier Frank LESTRINGANT, *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991.

²¹³ Celle de François de Belleforest, publiée en 1575, ajoute aux données copiées dans Münster de nombreux renseignements sur le Nouveau Monde tirés de récits de voyages français. Celle d'André Thevet, qui paraît la même année, est toutefois plus solide, Thevet ayant lui-même beaucoup voyagé.

sources d'information potentielles, et donc les chances pour tel capitaine, tel armateur ou tel apothicaire embarqué, d'avoir entre les mains quelques-unes de ces pages : la compilation de Montalboddo est proposée en français dès 1517²¹⁴, et l'*Histoire naturelle et générale des Indes, îles et terres fermes de la grand'mer océane*, d'Oviedo, l'est depuis 1556. En 1569 paraît la traduction de *L'Histoire Générale des Indes occidentales*, de Gomara. Dix ans plus tard est publiée *L'histoire nouvelle du Nouveau monde*, traduction de Benzoni, qui est rééditée en 1605, puis en 1629. Joseph de Acosta (probablement le plus complet de tous, et le plus lu), est édité en français pour la première fois en 1598, et connaît six nouvelles éditions françaises jusqu'en 1621, tandis que la traduction de l'*Histoire Universelle des Indes Occidentales*, de Corneille Wytfliet, connaît également une belle fortune. En 1602, Antoine Colin fait imprimer à Lyon son *Histoire des drogues, épiceries et de certains médicamens simples qui naissent es Indes tant Orientales qu'Occidentales*, adaptée entre autres de Joseph de Acosta et de Nicolas Monardes. En 1622, enfin, paraît la *Description des Indes occidentales*, de Herrera²¹⁵.

Au moins pour partie, que ce soit en français ou dans une autre langue, les récits de voyages, les histoires naturelles, voire les traités scientifiques de botanique ou de zoologie que nous avons évoqués, ont sans aucun doute appartenu à la culture de certains colons et des auteurs français qui donneront les premières relations de la colonisation française dans l'aire caraïbe. Ils suggèrent clairement que le Nouveau Monde mis en mots au XVIIe siècle par les Français, n'est plus aussi nouveau que cent ans auparavant, comme nous aurons l'occasion de le mettre en évidence dans les chapitres suivants. Oviedo, Pinzon, ou le médecin sévillan Monardes, trouvent leur écho, qu'ils soient ou non cités, dans l'ensemble de la production française du XVIIe siècle, venant constamment interférer avec les observations directes. Et sans avoir d'autre valeur qu'anecdotique, la présence de la *Descripción de las Indias*, en espagnol dans la bibliothèque du Bailli de Poincy qui règne sur Saint-Christophe de 1638 à 1660,

Thevet était par ailleurs « garde des curiosités du cabinet du roi », cosmographe et historiographe de Henri II. Numa BROU, *La géographie de la Renaissance...*, op.cit., 1980, p.88.

²¹⁴ Traduction par Mathurin du REDOUER, sous le titre *Sensuyt le Nouveau Monde et navigations : faictes par Emeric de Vespuce Florentin, des pays et isles nouvellement trouvez, au paravant a nous incongneuz*, Paris, 1517.

²¹⁵ Ces différents titres sont référencés dans le catalogue des imprimés de la BnF.

peut au moins porter témoignage de l'existence possible de cette culture livresque entre les mains de certains pionniers de la colonisation²¹⁶.

Quelques-uns des textes que nous venons d'évoquer sont par ailleurs accompagnés d'itinéraires marins, voire de cartes ou de plans, qui participent à la circulation d'un savoir géographique et cartographique relativement précis dans l'ensemble des milieux lettrés. La collection de Levinus Hulsius au tournant du siècle, ou celle de Jan Huyghen Van Linschoten à partir de 1596, rassemblent des itinéraires largement diffusés dans toute l'Europe atlantique. Numa Broc précise avec raison que « grâce à la publication de nombreux routiers espagnols, Linschoten a eu le mérite de faire voler en éclats le "secret" des Espagnols et des Portugais. Ainsi, l'*Itinerarium* sera-t-il la Bible des capitaines et des colons pendant la grande époque de l'expansion hollandaise²¹⁷. » Il en va de même pour les marins français, qui dès 1619 peuvent acquérir la traduction française du *Grand Routier de mer*²¹⁸.

3.2. Les cartes et les images du Nouveau Monde

Vers 1620, après un siècle d'exploitation coloniale ibérique, les îles antillaises et les contours de la Terre Ferme sont déjà reconnus depuis longtemps, hormis pour la partie la plus septentrionale du continent nord-américain. Comparées aux premières cartes qui représentaient, à la fin du XVe et au début du XVIe siècle, les découvertes de Colomb et de ses successeurs²¹⁹, comparées même aux premières cartes spécifiques de

²¹⁶ Marcel CHATILLON et Gabriel DEBIEN, « La bibliothèque du bailli de Poincy, gouverneur de Saint-Christophe (1660-1665) », version dactylographiée, s.l.n.d., 7 pages (don de Marcel Chatillon), p.4.

²¹⁷ Numa BROC, *La géographie de la Renaissance...*, *op. cit.*, 1980, p.41-42.

²¹⁸ Jan-Huygen VAN LINSCHOTEN, *Le grand routier de mer[...] contenant une instruction des routes et cours qu'il convient tenir en la navigation des Indes orientales et au voyage de la coste du Brésil, des Antilles et du cap de Lopo Gonsalves. Avec la description des costes, havres, isles, vents et courants d'eaux et autres particularitez d'icelle navigation, le tout fidèlement recueilli des mémoires et observations des pilotes espagnols et portugais et nouvellement traduit de flameng en françois (Extraict et somme de toutes les rentes, domaines, tailles, imposts, tributs, dixiesmes et troisiemes deniers et entrées des Roys d'Espagne par tous ses royaumes... avec une briève déclaration de la puissance et origine des roys de Portugal)*, Amsterdam, J.-E. Cloppenburg, 1619.

²¹⁹ La plus ancienne que l'on connaît aujourd'hui fut découverte en 1832 par Humboldt, et est aujourd'hui conservée au Musée naval de Madrid : il s'agit d'un parchemin qui indique clairement les découvertes de Colomb, mais aussi celles de Pinzón et Ojeda. Les spécialistes la datent de 1499. La première carte imprimée montrant des fragments du Nouveau Monde serait la mappemonde de Contarini, datée de 1506. Mais le premier à distinguer clairement l'Amérique de l'Asie est le géographe de Saint-Dié Waldsemüller, qui en 1507 donne véritablement naissance au nouveau continent, qu'il baptise Amérique. Numa BROC, *La géographie de la Renaissance...*, *op. cit.*, 1980, p.52-54.

la Guadeloupe ou de la Martinique que l'on trouve dans les éditions successives de l'*Isolario* de Benedetto Bordone (document 1.11) elles sont en net progrès : nourries par les données recueillies au gré des conquêtes ibériques et des explorations côtières et fluviales menées dans les deux Amériques par les marins des nations atlantiques, les cartes imprimées se multiplient, devenant au fil du siècle de plus en plus précises. Les seuls noms de Münster²²⁰, Cabot²²¹, ou Mercator²²², disent assez l'importance des avancées réalisées par la cartographie de la Renaissance. Dans toute l'Europe, la fabrication et la circulation des cartes prend d'année en année des proportions encore jamais atteintes, sous forme de cartes isolées et vendues au détail, de volumes factices rassemblant des ensembles de cartes hétérogènes, ou, à partir du *Theatrum orbis terrarum* d'Ortelius (1570), d'*Atlas* cohérents, composés de documents composés et imprimés à dessein²²³.

Néanmoins, le contenu des cartes imprimées reste superficiel et mal assuré, obscurci par des témoignages contradictoires, et par le poids du secret qui pèse encore sur de nombreuses parties de la géographie mondiale. Les cartes des années 1570, telle celle de l'Amérique par Ortelius (document 1.12), rendent compte d'un continent identifié sur ses deux façades océaniques, l'aire caraïbe étant visiblement la partie la mieux connue. Sur les cartes du début du XVIIe siècle, les îles antillaises sont bien différenciées (c'est d'ailleurs généralement le cas, pour les plus importantes, depuis les années 1520), et les fleuves de la côte sud-américaine sont repérés, tandis que les places

²²⁰ La *Cosmographie* de Sébastien Münster, parue à Bâle en 1544, fut diffusée en France à partir de 1552, puis rééditée de nombreuses fois, avec de nouvelles cartes. Mireille PASTOUREAU, « Confection et commerce des cartes à Paris au XVIIe siècle », in Frédéric BARBIER (éditeur), *La carte manuscrite et imprimée du XVIe au XIXe siècle*, Actes de la Journée d'étude sur l'histoire du livre et des documents graphiques à Valenciennes en 1981, Paris-New York-Londre-Münich, 1983, p.11.

²²¹ En 1544, Cabot, « piloto mayor » de Charles Quint, réalise une admirable Mappemonde, sur laquelle sont déjà reportées les données rapportées par l'Espagnol Orellana qui vient de descendre l'Amazone, en 1541. Numa BROU, *La géographie de la Renaissance...*, *op.cit.*, 1980, p.57.

²²² Gerhard Mercator (1512-1594), inventeur de la projection qui porte aujourd'hui son nom, publie de nombreuses cartes du monde tout au long de sa carrière. Son *Théâtre du Monde* ne put être achevé qu'après sa mort, mais connu avec les ajouts du Hollandais Hondius au début du XVIIe siècle, un rapide succès. Numa BROU, *La géographie de la Renaissance...*, *op.cit.*, 1980, p.181.

²²³ Mireille PASTOUREAU, « Collections et collectionneurs de cartes en France, sous l'Ancien Régime », *Revue de la Bibliothèque nationale*, été 1984, p.6-15. En 53 planches, le *Théâtre* d'Ortelius présentait 70 cartes spécialement réduites à un format unique. À Propos des Atlas, voir les deux sommes érudites sur le sujet : Cornelis KOEMAN, *Bibliography of Terrestrial, Maritime and Celestial Atlases and Pilot Books, published in the Netherlands up to 1880*, Amsterdam, 1967-1971, 5 volumes. Et Mireille PASTOUREAU, *Les Atlas français XVIe-XVIIe siècle. Répertoire bibliographique et étude*, Paris,

colonisées par les Espagnols ou les Portugais sont identifiées avec plus ou moins de sûreté par des cartographes qui ne bénéficient pas tous des meilleures informations. Les deux que nous reproduisons ici (documents 1.13 et 1.14), tirées d'un ensemble de cartes gravées par le hollandais J. Van der Erde au début du XVIIe siècle, témoignent de la réalité d'une cartographie imprimée qui peine à donner du monde atlantique autre chose qu'une vue d'ensemble. De telles cartes ne peuvent être que d'un piètre secours pour les marins du temps, et il n'est que de regarder la forme de la Martinique, ou le peu de largeur donné à la mer des Antilles (document 1.13), pour se convaincre des distorsions qui existent entre la réalité géographique et la représentation qui en est donnée.

Mais la carte n'est jamais qu'une *image* du monde, qui donne certes quelques repères spatiaux, mais qui, pour approcher l'exactitude (ou l'idée que l'on se fait de celle-ci à une époque donnée), recourt à toute la palette du langage des cartographes de la Renaissance : l'abondance des toponymes maquille alors des contours imprécis, rappelant que les itinéraires jalonnés de noms ont longtemps représenté une alternative efficace à des représentations réalisées sur le principe de projections, qui prétendent respecter les formes, les distances, ou les orientations de différents points du globe les uns par rapport aux autres²²⁴. L'iconographie, surtout, en organise le discours descriptif de manière beaucoup plus immédiate.

De fait, bien plus qu'au XVIIIe siècle, la carte de la Renaissance et du début du XVIIe siècle est une image du monde qui utilise tous les registres de la représentation iconographique, non seulement pour satisfaire l'acheteur potentiel, qu'elle doit séduire, mais aussi — et surtout — pour offrir une construction du monde directement intelligible. Comme le précisent la plupart des historiens de la cartographie, du P. François de Dainville à John Brian Harley, en passant par Numa Broc, Mireille Pastoureau, Christian Jacob et quelques autres, le sens d'une carte, naît de l'effet conjugué de tous les éléments de la représentation : roses des vents (remplacées peu à peu, depuis le début du XVe siècle, par des réseaux de méridiens et de parallèles se croisant à angle droit), noms de lieux, tracés des côtes, légendes, dessins de navires, de

Bibliothèque Nationale, 1984, p.V et p.29-31, en particulier, pour les atlas hollandais que nous évoquons ici.

²²⁴ La fameuse *Table de Peutinger* itinéraire du IIIe siècle avant J.C. que l'on connaît par une copie du XIIIe siècle (qui fait plus de six mètres de long sur trente-cinq centimètres de large), ou l'*Itinéraire de Londres à Jérusalem*, de l'anglais Matthew Paris (XIIIe siècle), font partie de cette tradition.

monstres ou de peuplades lointaines, couleurs et symboles. C'est donc à bien autre chose qu'une simple lecture d'un monde réduit à la schématisation de deux dimensions, qu'invitent ces documents²²⁵.

Les scènes de genre et les représentations de paysages, en particulier, reflètent pleinement l'idée que des Européens du début du XVII^e siècle peuvent se faire du Nouveau Monde ; d'autant que la carte, objet de valeur, est aussi un objet qui s'expose, qui s'affiche, que l'on montre et qui peut se voir, finalement, dans des contextes très variés : chez un armateur ou un riche commerçant, placée sur un mur ou conservée dans un portefeuille ; chez un collectionneur, avide de montrer ses plus belles pièces ; chez un libraire, également, exposée à la vente²²⁶. Des peintres comme Van Eyck, Mantegna ou Léonard de Vinci, par exemple, participent à la réalisation de certaines cartes, à l'instar d'Holbein le Jeune qui travaille à la mappemonde du recueil de voyages de Grynaeus (1532), soulignant l'étroitesse des liens qui unissent l'art et la science géographique au XVI^e siècle, et encore largement au XVII^e²²⁷.

S'inspirant des gravures de Théodore de Bry, la carte du Brésil de J. van der Erde (document 1.14), comme bien d'autres, représente une scène de cannibalisme, dans le coin supérieur droit. De même voit-on sur une carte du Brésil de Jacques Vaudeclaye (1579), un village d'Amérindiens, des cannibales faisant rôti leurs prisonniers, ou des Amazones armées à l'embouchure du fleuve homonyme²²⁸. De fait, les légendes qui habitent l'esprit des marins de Colomb, depuis ces étranges sciapodes (hommes-pieds)

²²⁵ François de DAINVILLE et F. GRIVOT, *Le langage des géographes: termes, signes, couleurs des cartes anciennes (1500-1800)*, Paris, 1964. Numa BROU, *La géographie de la Renaissance...*, op.cit., 1980, p.46 et suivantes. John Brian HARLEY et David WOODWARD, « Préface », in HARLEY (John Brian) et WOODWARD (David) dir., *History of Cartography, volume I, Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean*, Chicago, 1987, p.XV-XXI. John Brian HARLEY, « Deconstructing the map », *Cartographica*, 1989, tome 26, n°2, p.1-20. Christian JACOB, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992.

²²⁶ « La lecture d'une carte demande en effet une habitude et un effort d'abstraction dont ne sont pas capables tous les lecteurs des XVI^e et XVII^e siècles. Aussi constate-t-on, au début de cette période, d'une part une prédominance des vues par rapport aux plans et, d'autre part, une indissociabilité des cartes et du texte dans lequel elles sont insérées [...] : la carte est encore une image qui se regarde plus qu'elle ne se lit ». Mireille PASTOUREAU, *Les Atlas français XVI^e-XVII^e siècle. Répertoire bibliographique et étude*, Paris, 1984, p.V. Voir également Mireille PASTOUREAU, « Collections et collectionneurs de cartes en France, sous l'Ancien Régime », *Revue de la Bibliothèque nationale*, été 1984, p.6-15.

²²⁷ Numa BROU, *La géographie de la Renaissance...*, op.cit., 1980, p.205-221 (chapitre XIV), interroge les liens entretenus à la Renaissance entre la géographie et les arts picturaux.

²²⁸ Numa BROU, *La géographie de la Renaissance...*, op.cit., 1980, p.48. Gérard VINDT, « L'image de la nature et de l'humanité de l'Amérique latine dans les grands planisphères et atlas iconographiés du XVI^e siècle », *Neptunia*, 3^{ème} trimestre 1995, n°199, p.3-13.

et autres monstres terrestres ou marins, jusqu'aux sept cités de l'île d'Antilla²²⁹, trouvent encore un écho dans la plupart des représentations de l'Atlantique au XVIIe siècle : il importe alors de faire la part du pittoresque et du plaisir de l'œil, tant il est vrai que la première qualité d'une carte peut être de donner une vision du monde qui par nature accepte la subjectivité et la fantaisie dès lors qu'elle sert la beauté de l'objet vendu. Mais le fait que La Condamine lui-même, en plein milieu du XVIIIe siècle, reste préoccupé du mythe amazonien dit assez le caractère vivace du fantasme dans l'aventure exotique, *a fortiori* au début du XVIIe siècle²³⁰.

Venant compléter ses cartes très illustrées dans les marges desquelles il ajoute volontiers des vignettes historiées (document 1.14), J. van der Erde propose aux amateurs, une autre forme de représentation du monde : l'allégorie continentale (document 1.15). L'Amérique, saisie dans un ensemble de quatre vignettes (nous ne reproduisons ici que l'Europe et l'Amérique), est représentée par une série de symboles et de scènes quotidiennes qui prennent toute leur saveur lorsque la comparaison se fait avec le *modèle* européen : sous la pointe du graveur, les armées de piquiers en armure de la vieille Europe, ne trouvent pour écho en Amérique que de pauvres arcs brandis par des Amérindiens entièrement nus. Les paisibles pâturages européens, répondent aux ripailles cannibales ; les monuments et les villes fortifiées, aux frêles constructions de bois telles que les ont répandues dans l'imaginaire européen les représentations de Théodore de Bry ; les attributs de la science, des arts et de la culture, ne trouvent pour concurrents en Amérique que quelques coquillages, des paniers tressés et une tête tranchée, que domine une indienne à moitié nue trônant sur un monstrueux tatou. L'allégorie de l'Amérique, soumise et tête baissée, telle que la présente le frontispice du *Theatrum Orbis Terrarum* d'Ortelius (document 1.16), avait déjà dessiné les grands traits de cette thématique : on y trouve en effet, plus de trente ans auparavant, l'arc, les flèches, la nudité, et une tête barbue, tranchée, brandie de la main gauche.

²²⁹ Voir la note que nous consacrons à l'origine du mot *Antilles* et à sa définition, dans la section 4.5 de notre introduction. L'île des « sept citez » apparaît encore nettement au nord-est, très au large de l'arc antillais, sur l'extrait de la carte de l'Amérique de Van der Erde. De même y trouve-t-on un écho des îles fortunées et de Saint-Brendan, matérialisées par un archipel incertain au large de cet arc antillais, à l'est (document 1.13).

²³⁰ Charles-Marie de LA CONDAMINE, « Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, depuis la Côte de la Mer du Sud, jusques aux Côtes du Brésil & de la Guiane, en descendant la rivière des Amazones », *MARS 1745*, Paris, Imprimerie royale, 1749, p.441-446.

Quoiqu'il en soit, et si riches soient-elles, les représentations cartographiques imprimées qui s'aventurent à représenter le Nouveau Monde au XVI^e siècle et au début du XVII^e, pâtissent d'un temps de retard par rapport aux informations qui circulent dans les milieux maritimes. Surtout, il faut avoir pleinement conscience de la fragilité du savoir imprimé par rapport au savoir manuscrit, et plus encore par rapport à l'expérience, seul guide valable pour un marin dans la mer des Antilles. La progression des connaissances détenues et diffusées par les cartographes du XVII^e siècle n'est pas uniforme et générale, même en Hollande, où la copie l'emporte bien souvent sur la cartographie originale, comme en témoigne la carte des Antilles que l'on trouve encore dans les éditions de 1633 et 1640 de la *Description des Indes occidentales*, de J. de Laet²³¹ (document 1.17) : on y voit, comme dans les cartes de Van der Erde au début du siècle, une Martinique tout en longueur sur un axe est-ouest, une île de Marie-Galante démesurée, une Hispañola difforme, et d'autres imperfections importantes qui traduisent bien mal la réalité des connaissances concrètement assimilées par les marins hollandais, anglais ou français de cette époque.

L'étude des récits de voyages, des gravures ou des cartes imprimés dans toute l'Europe, ne saurait donc donner qu'une vision partielle des connaissances américaines importées dans les années 1620 par les premiers colons sur les rivages des jeunes colonies françaises de l'aire caraïbe. La circulation d'information se fait en effet tout autant, sinon plus, sous forme manuscrite, orale et gestuelle, dans la rumeur des ports, dans les tavernes et dans les boutiques ouvertes sur l'Océan. La prééminence de l'imprimé, à l'aube du XVII^e siècle, est encore largement en devenir face à une culture plus insaisissable qui, par bien des côtés, bénéficie de l'incalculable privilège de l'immédiateté temporelle et intellectuelle.

3.3. Les manuscrits : outils disparus et pièces de collection

Au début du XVI^e siècle, les Portugais qui sans nul doute possèdent les connaissances cartographiques les plus complètes d'Occident, centralisent leurs cartes

²³¹ *Novus orbis, seu Descriptionis Indiae occidentalis libri XVIII, authore Joanne de Laet [...]*, Lugd. Batav., Elzevirios, 1633. Traduction française sous le titre *L'Histoire du Nouveau Monde ou Description des Indes Occidentales [...]*, Leyde, B. et A. Elseviers, 1640.

dans l'*Aramazém* (ou *Casa de Guiné, Mina e India*), où elles sont perfectionnées et jalousement gardées par des géographes assermentés qui ne remettent des cartes complètes qu'aux navigateurs agréés par le roi. De même, durant les deux premiers tiers du XVI^e siècle, la *Casa de Contractación* de Séville, qui a pour fonction (entre autres) de centraliser toutes les données en provenance du Nouveau Monde pour l'usage exclusif des marins de la couronne espagnole, pratique une rétention de l'information relativement efficace²³². Pourtant, dès le milieu du siècle, des cartes et des itinéraires de plus en plus précis circulent dans les ports de toute la façade atlantique, rendant caduques ces précautions espagnoles ; c'est là une conséquence directe de l'intrusion des Hollandais, des Anglais et des Français, dans les eaux américaines.

À Dieppe, notamment, s'active dès la première moitié du XVI^e siècle, un milieu de cartographes, tout à la fois géographes et marins, ne dédaignant pas, à l'occasion, de se joindre à quelque expédition flibustière. Le puissant armateur Jean Ango, de Dieppe, est notamment le protecteur d'un certain nombre de ces hommes, parmi lesquels se trouvent le Père Descelliers, qui donne de célèbres planisphères nautiques à la suite des découvertes de Jacques Cartier au Canada, ou les frères Parmentier, premiers Français à débarquer à Sumatra. À l'affût des récits des capitaines revenant du Nouveau Monde ou des Indes orientales, ces cartographes normands (ils s'établissent aussi à Rouen, à Honfleur, ou au Havre nouvellement fondé), consignent leurs connaissances par écrit, notamment sur des cartes, dont on ne conserve que peu de traces, mais aussi dans des journaux de bord et des traités d'hydrographie demeurés pour la plupart manuscrits²³³.

Ceux-ci servent généralement à l'instruction des jeunes pilotes : l'existence d'examens de compétences organisés par les pilotes royaux dans les ports de Normandie (il existe à Dieppe une école royale d'hydrographie) suggèrent d'ailleurs l'usage de tels documents, destinés à compléter l'enseignement pratique, acquis sur le terrain par le

²³² Mireille PASTOUREAU, *Voies océanes. Cartes marines et grandes découvertes*, Paris, Éditions Hervas, 1990, p.60 et p.62-63.

²³³ Mireille PASTOUREAU, *Voies océanes...*, *op.cit.*, 1990, p.86-88. Et surtout Abbé ANTHIAUME, *Cartes marines, constructions navales, voyages de découvertes chez les Normands, 1500-1650*, Paris, Ernest Dumont, 1916, 4 volumes. Abbé ANTHIAUME, *Évolution et enseignement de la science nautique en France, et principalement chez les Normands*, Paris, Ernest Dumont, 1920, 2 volumes.

verbe et le geste²³⁴. Documents de travail et d'étude, ils ont pour la plupart disparu. La « Description de l'isle de Saint-Dominigo » de Jean Parmentier, probablement rédigée durant le premier tiers du XVI^e siècle était peut-être de ceux-là : elle donne, à cette date, de précieux renseignements sur la localisation et taille de l'île, description de ports, passages, rades, rivières, côtes, établissements espagnols, reliefs, végétation, population²³⁵. Parallèlement à ces œuvres originales (qui très certainement étaient bien connues des marins partis dans les années 1620 à la suite du Normand Belain d'Esnambuc), circulent vraisemblablement dans les ports français au début du XVII^e siècle des traductions, des résumés, des adaptations ou des extraits manuscrits des récits et des routiers imprimés, bien trop onéreux pour la majorité des marins.

Dans le même temps, plusieurs de ces manuscrits, copies ou originaux, circulent au sein de réseaux de collectionneurs ou de commerçants, ce qui explique que certains aient pu, malgré tout, être conservés jusqu'à aujourd'hui. Quelques traités d'hydrographie rédigés par des pilotes normands du XVI^e siècle sont effectivement ornés de magnifiques figures soigneusement peintes, pour être offerts à de riches protecteurs : c'est le cas, par exemple, du superbe manuscrit du pilote havrais Jacques de Vaux, dédié en 1583 à l'amiral de Joyeuse qui lui avait demandé diverses informations concernant la Guyane et le commerce américain « tant par carte que autrement ». Ce document d'une qualité scientifique et esthétique exceptionnelle (document 1.18), est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de France²³⁶. De

²³⁴ Les pilotes royaux (tels les illustres Guillaume Le Testu ou Jacques De Vaulx), étaient choisis après examen de leurs compétences. Ils devaient par la suite assumer un rôle de centralisation des informations. Abbé ANTHIAUME, *Évolution et enseignement de la science nautique...*, op.cit., 1920, volume 1, p.50-52.

²³⁵ Nous ne connaissons ce document que par l'édition qu'en donne Ch. Schefer : Ch SCHEFER (éditeur), *Le Discours de la Navigation de Jean et Raoul Parmentier de Dieppe. Voyage à Sumatra en 1529 et Description de l'isle de Saint-Dominigo*, Paris, Ernest Leroux, 1883, p.87-101. On trouve de nombreux exemples d'œuvres géographiques manuscrites dans les catalogues de manuscrits des bibliothèques publiques françaises, sans qu'il soit toujours possible d'en déterminer l'origine avec exactitude. La Bibliothèque Mazarine, parmi tant d'autres, conserve sous les n°1526-1548 quelques traités de géographie manuscrits de l'époque moderne, tels ce traité géographique général de 106 pages (+ 21 pages d'index), attribué à D.I.C. Bulengerum (1588) (Bibliothèque mazarine, Ms 1530). La Bibliothèque nationale conserve, entre autres, un manuscrit rouennais présentant une sorte de *vade-mecum* du marin en partance pour le Brésil (on y trouve par exemple, au f°53-54 quelques rudiments de langage du Brésil). BnF MF 24269, cité dans Abbé ANTHIAUME, *Évolution et enseignement de la science nautique...*, op.cit., 1920, volume 1, p.68.

²³⁶ Mireille PASTOUREAU, *Voies océanes...*, op.cit., 1990, p.87. BnF MF 150 : ce manuscrit (aujourd'hui consultable sur microfilm en couleur) présente de magnifiques illustrations peintes de couleurs vives, représentant notamment des instruments de navigation (arbalètes, astrolabes, etc.), ou des scènes destinées à en expliquer pratiquement le mode d'utilisation.

même *La Perle de la Cosmographie* de Pierre Crignon (vers 1530 ou 1540), aujourd'hui disparue, fut-elle dédiée à l'amiral Chabot²³⁷. Objets de luxe ou écho sublimé d'une diffusion pédagogique et scientifique dont ils demeurent bien souvent les seuls témoignages, ces traités retiennent l'attention des collectionneurs (marchands, officiers, armateurs aristocrates), tant pour leur rareté, que pour leur beauté.

Certaines cartes manuscrites particulièrement soignées et colorées sont, de ce fait très prisées, à l'exemple de cette magnifique carte des Antilles et de l'Amérique du Sud attribuée au cartographe dieppois Jacques De Vaux, de la fin du XVI^e siècle (document 1.19). Par rapport à la carte imprimée de Van der Erde imprimée à la même époque (document 1.13), de notables différences sont sensibles dans le détail de l'arc antillais, témoignant de la supériorité du tracé manuscrit du normand : chez De Vaux en effet, l'île de Marie-Galante trouve une taille plus en accord, proportionnellement à la Guadeloupe, avec la réalité, et les îles se répartissent sur un arc insulaire mieux dessiné (avec une Martinique qui, notamment, se redresse légèrement), tandis que Cuba apparaît moins emboîtée dans l'île de Saint-Domingue.

Outre la culture livresque, les cartes imprimées, les images et les manuscrits de toutes sortes, il convient enfin d'évoquer, autant que possible, l'ensemble difficile à saisir des informations orales et visuelles qui circulent dans les ports du XVI^e et du XVII^e siècle.

3.4. Rumeur des ports et spectacles américains

Tout navire qui arrive des Indes orientales ou occidentales est un événement. Les spectateurs se massent pour voir débarquer les sacs et les fûts de denrées exotiques,

²³⁷ Il est fait allusion à cet ouvrage manuscrit dans le volume de l'année 1712 de l'*Histoire et mémoires de l'Académie royale des Sciences* : « M. Delisle a entre les mains le livre d'un pilote dieppois nommé Crignon qui est un ouvrage dédié à l'amiral Chabot en 1534 et où il est fait mention de la déclinaison de l'aimant », *HARS 1712*, Paris, 1714, p.18. Delisle y fait par ailleurs allusion dans une note manuscrite, que signale Ch. Schefer, en 1883 : « Pierre Crignon, de Dieppe, a fait un livre qui n'a pas été imprimé et qui m'est tombé entre les mains. Il est intitulé *La Perle de la Cosmographie*. Il contient, entre autres, un système de l'aimant par lequel l'auteur croit avoir trouvé le secret des longitudes. On y voit aussi la plus ancienne observation que je sache sur la déclinaison de l'aimant ». Cité dans Ch. SCHEFER (éditeur), *Le Discours de la Navigation de Jean et Raoul Parmentier de Dieppe. Voyage à Sumatra en 1529 et Description de l'isle de Saint-Dominigo*, Paris, Ernest Leroux, 1883, p.XXI-XXII.

mais aussi des animaux étranges et des esclaves noirs. Le naturaliste bâlois Thomas Platter décrit ainsi le spectacle du port de Marseille, en 1597 :

« Je vis ce jour là, décharger toutes sortes de marchandises rares, vu que plusieurs vaisseaux étaient récemment arrivés. C'étaient des épices en prodigieuse quantité ; de la rhubarbe, des médicaments divers ; des animaux étrangers, des singes ; des oranges, des citrons, et mille produits exotiques. C'est un spectacle dont on ne se lasse jamais. En même temps l'on apprend des nouvelles des contrées étrangères, au milieu de la foule des promeneurs qui se pressent constamment au bord de la mer²³⁸. »

La rumeur des questions et des réponses qui se prolonge dans les tavernes et dans les boutiques du port, contribue largement à l'initiation sommaire des premiers colons des Antilles de tout le XVIIe siècle, et il est probable que cette imprégnation progressive se poursuit ensuite sur le pont des navires qui les mènent aux îles. La part de l'expérience, dans l'épreuve coloniale, est essentielle. Elle se transmet, se reçoit, s'assimile et parfois se transforme pour donner naissance à de tenaces légendes : celles-ci seront d'ailleurs amplifiées à l'envi et à dessein par la propagande des premières compagnies de commerce, qui diffuseront dans les ports et les grandes villes du royaume, au moins jusque dans les années 1660-1670, des brochures, des cartes et des affiches vantant les qualités des terres à conquérir.

La vue de singularités, objets de curiosité en provenance du Nouveau Monde participe également à cette culture portuaire et populaire. Ces objets sont nombreux, et de bon rapport pour les marchands qui les vendent aux riches chalands désireux d'en faire des présents ou de les thésauriser dans leurs collections privées. Le témoignage de Platter est, ici encore, éclairant sur cette appropriation de la nature exotique par les Européens fortunés à l'aube du XVIIe siècle :

²³⁸ Ludovic LEGRÉ (éditeur), *La botanique en Provence au XVIe siècle. Félix et Thomas Platter. Avec extraits relatifs à la Provence, des mémoires de Félix et de Thomas Platter, traduits de l'allemand par M. Kieffer*, Marseille, 1900, p.30-31. Le manuscrit, en allemand, est conservé à Bâle.

« Le 15 février, je me rendis dans la rue des coralliers et des orfèvres [...] Je fis emplette de nacre, de cuillers, de sachets, d'aiguilles en ivoire, de coquillages, de corail et autres produits exotiques qu'on trouve ici plus facilement que partout ailleurs en France [...]»²³⁹. »

Comme Marseille, Dieppe ou La Rochelle offrent à la foule des ports la possibilité d'acquérir des coraux, des coquillages, voire des *sagouins* (petits singes nommés ainsi par les Tupis d'Amazonie) ou des perroquets vivants : ces derniers, très appréciés, se trouvent sur le port de La Rochelle pour quelques dizaines de livres²⁴⁰. Des flibustiers rapportent des Antilles ou de la Terre-Ferme de beaux colibris éviscérés et fumés, que confectionnent les jeunes enfants des tribus caraïbes²⁴¹.

Quelques collectionneurs possèdent des volières enrichies d'oiseaux exotiques, comme Jacob Plateau, à Tournai, dont la collection réputée est acquise en 1605 par Charles de Croy, pour sa volière, formée au château de Beaumont²⁴². D'autres, botanistes, s'attachent à cultiver en Europe des plantes exotiques, ce que fait Jean Robin, qui pour la première fois fait fleurir en France la fleur de la passion, en 1612 : « là sont dedans des pots, des fleurs de l'Amérique / Avec leurs escreteaux, là les plantes d'Afrique / Et tou ce que le Turc cultive en son Jardin », précise son catalogue de plantes, publié en 1601²⁴³.

Dans un autre registre, le cabinet de Paul Contant, collectionneur poitevin, nous est connu par la présentation versifiée qu'il en a lui-même donnée. Le discours de ce

²³⁹ Ludovic LEGRÉ (éditeur), *La botanique en Provence...*, *op.cit.*, 1900, p.33.

²⁴⁰ Docteur E.T. HAMY, « Le commerce des animaux exotiques à Marseille à la fin du XVI^e siècle », *Bulletin du Muséum d'histoire naturelle*, 1903, n°7, p.316.

²⁴¹ Le conditionnement de ces colibris éviscérés, très recherchés depuis le début du siècle, est ainsi décrit dans le *Dictionnaire caraïbe-français* du P. Breton, au milieu du XVII^e siècle : « Les enfants des Caraïbes ayant fait la glu, vont couper une grande gaule, et attachent au bout une petite verge bien déliée qui est engluée [...] lorsque ces animaux ne se méfient de rien, ils les touchent avec ces gaules de loin [...] ils demeurent pris [...] les enfants courent promptement, les prennent, et arrachent les plumes engluées, tirent les boyaux, les enveloppent dans un cornet de feuille, les font sécher sur le feu, puis les traitent aux Français pour des hameçons et des épingles. [...] Sont des beaux présents pour les damoiselles, qui en font des pendants d'oreille ». R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français mêlé de remarques historiques pour l'éclaircissement de la langue*, Auxerre, Gilles Bouquet, 1665. Réédition critique sous le titre *Dictionnaire caraïbe-français (avec cédérom)*. Révérend Père Raymond Breton 1665. Édition présentée et annotée par le CELIA et le GEREC, Paris, IRD-Karthala, 1999, p.111.

²⁴² Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne, la tulipe. Collections françaises au XVII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1988, p.78. Nous avons montré ci-dessus que Charles de l'Écluse utilisa pour ses *Exoticorum libri decem* un certain nombre de dessins réalisés d'après nature dans cette collection de J. Plateau.

catalogue, qui se place gauchement à la croisée du monde des curieux, des poètes et des savants, est à l'image de son iconographie : fantaisiste. Toutefois, la collection rassemble de belles pièces, dont certaines proviennent d'Amérique, notamment un canoë, un toucan, ou encore un tatou d'Amérique du sud, qui côtoient sans nul souci de classification, un « chat à huit pieds », un dragon et quelques plantes exotiques (documents 1.20 et 1.21)²⁴⁴.

Dans un désordre certain qui rend compte, finalement, du bouleversement de l'ordre du monde que connaît la Renaissance, l'irruption de l'Amérique caraïbe dans le champ de la curiosité au XVI^e siècle est venue enrichir l'horizon de ces collectionneurs, quels qu'ils soient, comme celui de leurs visiteurs²⁴⁵. André Thevet fut le premier garde du Cabinet des curiosités du roi François Ier, et il est probable qu'il a enrichi la collection royale de divers objets collectés au milieu du XVI^e siècle au cours de son voyage au Brésil²⁴⁶. Sous Henri IV, le grand voyageur et collectionneur Jean Mocquet prend à son tour la direction de ce cabinet, qui devient sous son autorité le « Cabinet des singularitez ». De ses voyages à Goa, au Mozambique et en Guyane (où il se rend dans le cadre de l'expédition de La Ravardière en 1604)²⁴⁷, il rapporte diverses curiosités qui viennent enrichir la collection, et divertir la cour : il offre, à Henri IV du « miel des Caraïbes », mais aussi du maïs, des patates, et des roches recueillies à l'embouchure de

²⁴³ Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne...*, op.cit., 1988, p.41. Il cite le *Catalogus stirpium tam indigenarum quam exoticarum quae Lutetiae coluntur a J. Robino botanico regio*, Paris, 1601.

²⁴⁴ Mise en scène poétique qui prend le cabinet pour prétexte à une longue et laborieuse versification, ce catalogue n'est pas sans intérêt. Il s'appuie notamment, pour l'Amérique, sur les textes de Thevet, « Un fidelle Escrivain dont la plume autantique / A fait voir aux François l'autre France Antarticque / Nous contant des pays estranges & lointains / Les façons & les meurs, & des Americains / Les plus rares beautez, nous raconte une histoire / Aussi belle à sçavoir que difficile à croire [...] ». Paul CONTANT, *Le Jardin et cabinet poétique de Paul Contant, apoticaire de Poitiers*, Poitiers, Antoine Mesnier, 1609, p.71.

²⁴⁵ Sur le terme de *curieux* et sur les réalités qu'il recouvre au XVI^e siècle, voir Krzysztof POMIAN, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987, p.61-80 (« La culture de la curiosité »). La bibliographie sur les collections et leur public, où se jouent de nombreux aspects du développement de la science classique, est imposante. Nous y reviendrons avec plus de précision dans les chapitres suivants.

²⁴⁶ Ernest Théodore HAMY, *Origines du Musée d'Ethnographie*, Paris, 1890, p.8-9. En 1932, Alfred Métraux suggéra que deux pièces magnifiques conservées au Musée de l'homme, une cape de plumes rouges et une massue de bois, pouvaient trouver leur origine dans l'expédition de 1555 à laquelle participa Thevet. Alfred MÉTRAUX, « À propos de deux objets tupinambas du musée d'Ethnographie du Trocadéro », *Bulletin du musée d'Ethnographie du Trocadéro*, 1932, n°2, p.3-18.

²⁴⁷ Jean MOCQUET, *Voyage en Afrique, Asie, Indes Orientales et Occidentales faits par Jean Mocquet, garde du Cabinet des singularitez du Roy aux Tuilleries, divisez en 6 livres et enrichis de figures*, Paris, 1616.

l'Amazone. Surtout, il fait du feu devant le roi à la manière des Amérindiens, frottant de petits bâtons de bois l'un contre l'autre, et présente des Indiens à la cour²⁴⁸.

L'exhibition d'Indiens des Amériques est toujours appréciée du public, qui peut y admirer la mise en scène et l'incarnation vivante, à peu de chose près, des cabinets de curiosités : dès le début du XVI^e siècle, des *Sauvages* américains sont menés à Honfleur, Dieppe ou Saint-Malo²⁴⁹. En 1538, certains sont montrés à François I^{er}, qui conserve dans ses collections sous la garde de Thevet, leurs « bourses, chausses, saintures et esguillettes et autres ouvrages faits à la façon de Barbarye²⁵⁰. » En 1550, à l'occasion d'une visite à Rouen du roi Henri II, une fête spectaculaire est organisée par les armateurs normands : reconstitué au bord de la Seine, un village amérindien est animé par une cinquantaine d'authentiques Tupinambas (« Tupinabaulx ») et quelque 250 figurants « faconnez et equipez en la mode des sauvages de l'Amerique », entièrement nus « hallez et herissonnez, sans aucunement couvrir la partie que nature commande. » La forêt tropicale est simulée par des taillis de buis, de genets et autres arbres, dont le tronc est « peint et garny en la cyme de branches et floquartz de buys et fresnes, rapportant assez près du naturel aux feuilles des arbres du Brésil » qui sont couverts de « fruicts de diverses couleurs et especes imitans le naturel. » Cette forêt factice sert de décor aux différentes espèces de singes, « guenonnez, marmottes, sagouyns que les bourgeois de Rouen avoient nagueres apportez de la terre du Bresil » et aux perroquets « de plaisante et diverse couleurs. » Là se déroule le tableau de la vie quotidienne des sauvages, ordonné face au public : sieste dans les typiques *hamac*, chasse à l'arc, coupe du *bois Brésil* transporté jusqu'au fort construit pour l'occasion, marchandage et échanges simulés « selon leur usage et leur maniere de faire » contre divers outils de fer, à l'ombre d'un « grand navire à deux Hunes » ancré sur la Seine. La

²⁴⁸ En juillet 1612, Marie de Médicis installe les collections de Mocquet aux Tuileries, où l'on perd ensuite leur trace. Ernest Théodore HAMY, *Origines du Musée d'Ethnographie*, Paris, 1890, p.8-11.

²⁴⁹ Philippe JARNOUX, « Itinéraires oubliés : les Indiens en Europe aux XVI^e et XVII^e siècles », in Jean-Pierre SANCHEZ (dir.), *Dans le sillage de Colomb...*, *op.cit.*, 1995, p.312. L'un des premiers à débarquer en France fut probablement Essoméricq, ramené par Paulmier de Gonneville, qui se maria en France (avec la fille du navigateur Paulmier de Gonneville) et fit souche. L'abbé Paulmier, grand propagandiste de l'idée d'une France australe à la fin du XVII^e siècle, le comptait ainsi au nombre de ses aïeux. Olive Patricia DICKASON, *Le mythe du sauvage*, traduit de l'anglais par Jude Des Chênes, Paris, 1995, p.209 et suivantes.

²⁵⁰ Anne FARDOULIS-VITART, « Le Cabinet du Roy et les anciens Cabinets de Curiosités dans les collections du musée de l'Homme », Diplôme E.H.E.S.S., 1979, cité dans Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne...*, *op.cit.*, 1988, p.108.

représentation d'une violente bataille entre tribus rivales vient conclure ce tableau, qui s'achève dans l'incendie de quelques maisons indiennes maladroitement imitées (document 1.22)²⁵¹.

Le *Cérémonial de France* relève de son côté, comme en écho, quelques cérémonies royales exhibant des Amérindiens : outre des « sauvages » indéterminés que l'on trouve dans l'entrée de Charles IX à Troyes, en mars 1564, il signale notamment la présence à Bordeaux en avril 1565 (lors d'une autre entrée de Charles IX) d'un défilé de « douze nations estrangères captives » comprenant des « sauvages américains et brésiliens », le « capitaine » de chaque nation venant tour à tour discourir devant le roi, en sa langue, immédiatement traduite « par le truchement, qui l'interprétoit à Sa Majesté²⁵² ». En 1613, encore, sont baptisés en grande pompe d'autres Tupinambas, amenés de la baie du Maranhão, où Daniel de La Ravardière vient d'implanter une colonie française. La cérémonie a lieu en l'église Saint-Paul de Paris, et une gravure (aujourd'hui conservée dans le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale) les montre habillés à l'européenne, jusqu'à la croix qu'ils portent au cou, mais d'une physionomie suffisamment étrange pour satisfaire le public (document 1.23).²⁵³ Il est par ailleurs attesté qu'un certain nombre d'Indiens d'Amérique servent comme domestiques dans la France atlantique du XVIe et du début du XVIIe siècle²⁵⁴.

Ainsi, ce n'est pas l'image d'un monde entièrement neuf qu'il faut convoquer pour définir l'univers auquel sont confrontés les premiers colons. Les imprimés espagnols ou français, mais aussi les cartes, les manuscrits, les curiosités et les hommes mêmes (Indiens, marchands ou flibustiers), donnent à voir, dans différents registres, une

²⁵¹ Cette cérémonie donna lieu à un récit complet, la *Deduction de la somptueuse entrée...*, publiée à Rouen en 1551. Ferdinand Denis donne une retranscription complète de la partie intéressant la scène des Amérindiens, ainsi qu'une reproduction de la planche que nous reproduisons ici. Ferdinand DENIS, *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550, suivie d'un fragment du XVIe siècle roulant sur la théogonie des Anciens peuples du Brésil et des poésies en langue Tupique de Christovam Valente*, Paris, J. Techener, 1850. La retranscription du texte se trouve p.13-16.

²⁵² Th. GODEFROY, *Le Cérémonial de France, ou Description des cérémonies, rangs et séances observées aux couronnemens, entrées et enterremens des Roys et Roynes de France et autres actes et assemblées solennelles [...]*, Paris, 1619, cité dans Ferdinand DENIS, *Une fête brésilienne...*, *op.cit.*, 1850, p.23.

²⁵³ Mireille PASTOUREAU, *Voies océanes...*, *op.cit.*, 1990, p.114.

²⁵⁴ Philippe JARNOUX, « Itinéraires oubliés : les Indiens en Europe aux XVIe et XVIIe siècles », in Jean-Pierre SANCHEZ (dir.), *Dans le sillage de Colomb...*, *op.cit.*, 1995, p.319 : il évoque notamment le sort de ceux que Villegagnon ramena du Brésil, ainsi que deux domestiques de Duplessis-Mornay, au début du XVIIe siècle.

image de l'Amérique caraïbe, à la fois méconnue et curieusement familière, mais aussi fascinante et inquiétante.

Le fait géographique, néanmoins, prend une autre dimension pour les hommes qui affrontent pour la première fois la terre des Antilles et de la Guyane pour y implanter les colonies pionnières, dès lors que la nature tropicale n'est plus cette simple image ni ce lointain écho de la rumeur des ports, des légendes américaines et des mises en scènes factices, mais devient une réalité quotidienne à apprivoiser, un environnement à maîtriser.

Chapitre 2. De l'appréhension à l'appropriation

Les Antilles comme la Guyane telles que les découvrent les premiers colons français du XVII^e siècle frappent par leur étrangeté : toujours vertes, difficiles à pénétrer, habitées par des peuples tour à tour accueillants et menaçants, ces terres des mers chaudes sont d'abord, dans l'œil des marins, des côtes, des points de mouillage, des aiguades. Ce n'est qu'avec les premières tentatives coloniales et les intrusions des flibustiers et des boucaniers au cœur des terres, que le fait géographique prend toute sa mesure, entre paradis terrestre et enfer tropical : dès lors prennent forme des enjeux fondamentaux du fait colonial, autour des notions de savoir, de pouvoir, et de représentation.

1. Le fait géographique

Si les transformations du milieu guyanais ont été relativement mineures entre le XVII^e et le XX^e siècle, du fait d'une colonisation réduite et d'une puissante masse forestière encore largement impraticable, il n'en va pas de même dans l'arc antillais, dont le milieu naturel a été profondément transformé : déforestation, assèchement de marécages, défrichements, destruction des équilibres écologiques et des espèces fragiles; autant de facteurs qui ont concouru à modifier rapidement les paysages, la nature des sols, le rythme des précipitations. Le temps n'est plus sans doute, où à l'instar d'un Henry Vignaud dénonçant les erreurs des premières descriptions des îles américaines, l'historien pouvait ignorer que le paysage et la géographie ne sont pas des objets stables à l'échelle de l'histoire d'humaine²⁵⁵.

²⁵⁵ C'est Pierre Chaunu qui, dans un article de 1969, rappelle cette anecdote : « Henry Vignaud l'hypercritique, prince des américanistes à l'époque où Seignobos et Langlois étaient consuls en Sorbonne, s'acharnant à démontrer que Colomb avait menti (ah, ne pas s'en laisser conter) tirait argument de la description inexacte des Bahamas, dans le journal conservé par Las Casas. Parce que, pour lui le paysage était une donnée. L'espace de l'histoire positiviste est, paradoxalement fixiste, trente ans après la querelle du transformisme. Henry Vignaud avait oublié que le sol des Bahamas disparut dans la mer au

La géographie antillaise est bien une donnée vivante, mouvante, instable, soumise à une telle pression humaine et agricole depuis bientôt quatre siècles, qu'il nous faut par préférence prendre la mesure d'un espace *vécu* par les contemporains, pour comprendre dans quel contexte géographique s'inscrit notre histoire. Aussi, loin de nous contenter des grandes descriptions réalisées de main de maître par les pionniers de la géographie tropicale de la seconde moitié du XXe siècle (Eugène Revert, P.Pagnet, Guy Lasserre, Maurice Burac et quelques autres)²⁵⁶, prenons-nous le parti de saisir la géographie à travers le regard d'une époque qui, par exemple, peut considérer la Montagne Pelée de la Martinique, comme un volcan éteint.

La lecture des premiers chroniqueurs de la colonisation française peut en effet, nous éclairer, sur les conditions concrètes d'une prise de contact fondatrice, qui met aux prises des Français déracinés, avec un monde nouveau, lointain, dans lequel le sauvage le dispute à l'inconnu. Nous y trouverons d'autant plus d'intérêt qu'à l'ombre de ces descriptions, ce sont, d'une certaine manière, les premières étapes d'un savoir colonial né de l'affrontement avec la nouveauté, qui se dessinent.

1.1. L'espace éclaté et le règne de l'horizon

Semées sur une mer chaude et claire (température moyenne de 25 à 27° en surface), les îles de l'arc antillais dessinent les limites orientales et septentrionale de la mer des Caraïbes. À l'est, les Petites Antilles (ou *Îles du Vent*, directement exposées au souffle des vents alizés) s'étirent sur près de 1000 kilomètres, depuis l'île de Trinidad, au sud (10° de latitude nord, 61° de longitude ouest) jusqu'à l'archipel des Îles Vierges, au nord (18° de latitude nord, 64° de longitude ouest), en passant par Sainte-Lucie, la Martinique ou la Guadeloupe. Au nord, les Grandes Antilles (Porto Rico, Hispaniola, Jamaïque et Cuba), forment jusqu'à la péninsule du Yucatan une longue langue de terre

XVIIIe siècle, en partie sous l'action de la monoculture de plantation ». Pierre CHAUNU, « L'Histoire géographique », *Revue de l'enseignement supérieur*, 1969, n°44-45, p.71.

²⁵⁶ Eugène REVERT, *La Martinique, étude géographique et humaine*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1949. REVERT (Eugène), *La France d'Amérique. Martinique, Guadeloupe, Guyane, Saint-Pierre et Miquelon*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1949. Jacques BUTTERLIN, *La Constitution géologique et la structure des Antilles*, Bordeaux, Éditions du CNRS, 1956. Guy LASSERRE, *La Guadeloupe, étude géographique*, Bordeaux, Union française d'Impression, 1961, 2 volumes. P.PAGNEY, *Le climat des Antilles*, 2 volumes, Paris, Nouvelles éditions latines, 1966. Philippe BLANCANEAUX, *Essai sur le milieu naturel de la Guyane française*, Paris, Orstom, 1981. Maurice BURAC, *Les Petites Antilles. Étude géographique des disparités régionales de développement*, 3 volumes, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1986.

découpée par de larges bras de mer, courant sur plus de 2000 kilomètres et 20° de longitude. Au nord de ce dispositif insulaire s'étend l'archipel des Bahamas, par lequel Christophe Colomb pénétra en Amérique lors de son premier voyage, et qui se présente comme une seconde barrière septentrionale de la Mer des Antilles, reliée, elle, à la péninsule de la Floride et au Golfe du Mexique. À l'est, l'Amérique centrale du Yucatan à Panama, puis, au sud, la côte de l'actuelle Colombie et du Venezuela bordée du chapelet d'îles qui constituent l'appendice sud de l'arc antillais (d'Aruba à Margarita), achèvent de délimiter la mer des Caraïbes. Celle-ci compte alors 2500 à 3000 kilomètres d'est en ouest, pour une largeur de 600 à 1300 kilomètres. Nous sommes donc là face à un espace d'une surface globalement équivalente à celle de la Méditerranée européenne qui compte plus de 3500 kilomètres de Gibraltar au Liban, sur une largeur moindre ; mais si l'on prend le parti d'ajouter à la mer des Antilles le Golfe du Mexique, cette surface de plus de quatre millions de km² est alors supérieure de près de 50% à celle de la Méditerranée d'Europe.

Sur le plan historique comme sur le plan géographique, l'espace caraïbe, nous l'avons vu, peut très légitimement s'étendre hors des strictes limites de la mer des Antilles, pour englober les côtes du vaste plateau guyanais, et plus particulièrement, dans le cadre de cette étude, la partie de cette Guyane annexée au XVIIIe siècle par les Français, à partir de l'île de Cayenne. C'est alors une ligne de près de 2700 kilomètres de long qui court, de Cayenne au sud, à l'île de la Tortue au nord, la Martinique en occupant à peu de choses près le centre. En ligne directe depuis Bordeaux, Cayenne se trouve à quelque 6700 kilomètres, Fort-de-France à 6600 kilomètres, Port-au-Prince à 7000.

Derrière ces chiffres apparaît donc un empire français des Caraïbes démesurément étendu, et très éloigné de sa métropole : les distances pourtant, exprimées en kilomètres et à vol d'oiseau, importent peu, sous l'Ancien Régime. Seuls comptent les jours de navigation, car les vents, les courants, les passes et les écueils font la véritable distance.

À l'intérieur de l'aire caraïbe sous l'Ancien Régime, on peut estimer qu'il faut en moyenne sept à dix jours pour joindre Cayenne à Fort-de-France. De là, huit jours suffisent pour atteindre Saint-Domingue (Hispañola) ou Porto Rico — mais il en faut quinze pour toucher la péninsule du Yucatan. Au sein de l'arc antillais, les îles sont rarement séparées de plus de cent kilomètres : il faut moins de quatre heures, dans des

conditions de navigation ordinaires, pour passer de la Guadeloupe à la Dominique, éloignée d'une quarantaine de kilomètres²⁵⁷. La navigation, qui se fait généralement à vue, peut-être dangereuse, notamment lorsqu'il s'agit de traverser les détroits qui séparent chaque île de ses voisines, ou de s'aventurer à travers les passes, les débouquements, les haut-fonds sableux ou coraliens²⁵⁸.

La traversée de France vers les Antilles ne se fait pas en droite ligne sous l'Ancien Régime : parce que les marins au début du XVIIe siècle ne savent pas déterminer leur longitude en mer autrement qu'à l'estime, parce que le régime des vents alizés l'impose, la route des Antilles et de la Guyane se fait généralement en deux temps : une longue descente, tout d'abord, de 4000 kilomètres le long des côtes de l'Espagne, puis de l'Afrique, pour joindre les îles du Cap-Vert ; puis, à partir de cet archipel (qui servit longtemps de point de référence pour le décompte des méridiens), une plongée plein ouest au cœur de l'Océan atlantique sur plus de 3500 kilomètres, à latitude constante²⁵⁹, jusqu'à ce que se présentent les premières terres d'Amérique (généralement l'île de la Martinique). La route du retour, par le nord, obéit également à des règles strictes, qui prennent en compte les vents et les courants marins. Le commerce triangulaire, finalement, est presque naturellement inscrit dans la géographie de l'Atlantique.

Christophe Colomb, lors de son premier voyage, avait mis cinq semaines pour passer des Canaries aux Bahamas²⁶⁰. Trois siècles plus tard, en 1820, le botaniste Auguste Plée met un mois et demi pour passer de l'île d'Aix vers Basse-Terre de

²⁵⁷ Un mémoire de la Chambre d'agriculture de la Guadeloupe en 1765 signale (à propos de craintes sur le commerce interlope) : « on peut se rendre en quatre heures de la Guadeloupe, et en moins de temps de la Martinique à la Dominique. Il faut nécessairement cotoier cette dernière isle le plus près qu'il est possible pour aller et revenir de la Guadeloupe à la Martinique. » CAOM Colonies F³ 126, f^o28.

²⁵⁸ Débouquer, en termes maritimes, signifie : sortir d'un canal (du provençal *bouca*, bouche). Par extension, le terme *débouquement*, désigne l'extrémité d'un canal, ou d'une passe, où l'on débouque. Dans l'aire caraïbe, une bonne connaissance des *débouquements*, fait la valeur d'un pilote. Les débouquements de Saint-Domingue, qui sont repérés sur toutes les cartes depuis le XVIe siècle, sont les plus connus, les plus dangereux, et les plus importants sur le plan stratégique : ce sont ces petits archipels d'îlets et de récifs qui, à l'extrême sud-est des Bahamas, commandent la route du départ de Saint-Domingue, par le nord.

²⁵⁹ La latitude, à l'inverse de la longitude, pouvait aisément être déterminée à bord d'un navire si le ciel n'était pas trop nuageux. Nous reviendrons sur ce point dans notre deuxième partie.

²⁶⁰ Le détail de son trajet est relaté dans Soledad ESTORACH et Michel LEQUENNE (éditeurs et traducteurs), *Christophe Colomb. La découverte de l'Amérique* [*Journal de Bord, Relations de voyage, Documents*], Paris, La Découverte, 1993, volume 1, p.40-58.

Guadeloupe²⁶¹. En 1735, les scientifiques de l'expédition Godin au Pérou, eux, n'avaient mis que 37 jours pour aller de La Rochelle au Fort-Royal de la Martinique²⁶². En quelque 300 ans, les progrès en terme de temps ne sont donc pas flagrants ; surtout, demeure une constante : l'espace caraïbe est un espace *élastique*.

En effet, une traversée de France aux Antilles peut durer une trentaine de jours, voire un peu moins de quatre semaines ; mais elle peut aussi bien durer plusieurs mois, entre le premier embarquement et l'arrivée de l'autre côté de l'Atlantique. Les imprévus ne manquent pas. Il faut compter avec les vents contraires qui empêchent toute sortie du port pendant plusieurs semaines, les avaries, les tempêtes, les fuites éperdues sous la menace de navires corsaires, ou les calmes plats. En outre le risque de rater les îles, à l'instar de ce navire de vivres attendu en Guadeloupe en 1636 et qui, « passant trop au vend des Iles, s'en alla par mesgarde en la Floride²⁶³ », montre combien cette navigation reste, avant l'ère des montres marines, une affaire d'instinct, et d'observation : la vigie est vitale, dans cet espace soumis au règne de l'horizon.

Les îles antillaises, d'une manière générale, se voient de loin : d'origine volcanique pour la plupart, les Petites Antilles (Martinique, Guadeloupe, Les Saintes, Saint-Vincent, Sainte-Lucie, et quelques autres) sont dominées par des pitons volcaniques qui culminent parfois entre 1000 et 1500 mètres d'altitude, souvent noyés dans d'épais brouillards et recevant annuellement jusqu'à quatre mètres d'eau. Au sein de ces terres volcaniques alternent avec une infinie variété les massifs escarpés, les plaines alluviales chargées de terres rouges, les salines, les vastes baies frangées de sable blanc ou noir, les plateaux de débris volcaniques, et les ensembles de croupes, de petits ravins et de collines qui culminent habituellement entre 300 à 900 mètres d'altitude — les fameux *mornes* antillais.

²⁶¹ Françoise THÉSÉE, *Auguste Plée (1786-1825), un voyageur naturaliste. Ses travaux et ses tribulations aux Antilles, au Canada, en Colombie*, Paris, Éditions caribéennes, 1989, p.11.

²⁶² Charles-Marie de LA CONDAMINE, *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'Équateur servant d'introduction historique à la Mesure des Trois premiers degrés du Méridien, par M. de La Condamine*, Paris, 1751, p.3.

²⁶³ SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton. Relations...*, *op.cit.*, 1978, p.93 (relation de 1647). Les exemples abondent dans les journaux de bord que nous avons consultés par dizaines (voir notamment AN Marine 2 JJ et 4 JJ), de cette angoisse d'un horizon sans relief : ainsi voit-on un capitaine négrier de 1682 abusé par une erreur d'estime de son pilote, craindre d'avoir raté les Antilles pendant la nuit, et penser à faire demi-tour pour ne pas prendre le risque d'errer jusqu'au Yucatan. BMAix Ms 232 (759), « Voyage à la Coste d'Afrique dite de Guinée et aux Isles de l'Amérique, fait les années 1682 et 1683, par F. de P. », p.52v°.

L'arc des Petites Antilles, connaît par ailleurs des îles constituées principalement de plateaux sédimentaires qui recouvrent totalement ou partiellement de vieux soubassement volcaniques, comme la Barbade, Marie-Galante, la Désirade ou la moitié orientale de la Guadeloupe (Grande-Terre). Dans ces îles, généralement plus sèches, les hauteurs dépassent rarement les 300 mètres (204 mètres pour Marie-Galante, 273 mètres pour la Désirade, 84 mètres pour la Grande-Terre guadeloupéenne). Fréquemment, ces lourds plateaux calcaires inégalement attaqués par l'érosion se terminent à l'ouest par d'imposantes falaises qui plongent dans l'Atlantique, tandis que de longues plages de sable clair bordent les eaux plus calmes de la mer des Antilles.

Plus au nord, Saint-Domingue (partie française de l'île d'Hispañola) est d'une toute autre nature, et d'une toute autre dimension : alors que des îles comme Saint-Barthélemy, Saint-Christophe, la Grenade, ou la Martinique font respectivement 21, 176, 311, et 1080 km², la partie française d'Hispañola s'étend sur près de 30 000 km²²⁶⁴. Constituée par une alternance de vigoureuses chaînes de montagnes plissées, de vastes plaines alluviales nappées de terre noire, de fossés d'effondrements et de petites plaines littorales qui dessinent de belles baies aux mouillages tranquilles, la colonie présente un relief très accidenté et, surtout, compartimenté. L'espace tout entier est structuré par les grandes chaînes de montagne qui courent d'est en ouest, et peuvent atteindre au sud des altitudes supérieures à 2500 mètres (3175 mètres dans la partie espagnole de l'île, point culminant de l'arc antillais) : ces chaînes imposantes découpent l'espace, le cloisonnent, rendant les communications souvent difficiles entre les différentes parties d'un territoire qui, pour près de 30% de sa surface, dépasse les 500 mètres d'altitude.

On comprend, dans ces conditions, l'importance pour les marins des itinéraires et de ces vues des côtes insulaires, vision horizontale de l'espace griffonnées ou imprimées que l'on trouve au XVI^e siècle comme à la fin du XVIII^e. Il n'y a d'ailleurs pas d'autre moyen pour identifier avec sûreté les îles que l'on aborde, si ce n'est la mémoire des reliefs qu'acquièrent au fil des ans les pilotes au savoir si précieux dans ces parages où le canon des ports ennemis parle si vite. Un manuscrit du début du XVIII^e siècle situe par exemple Saint-Vincent par rapport aux autres îles, soulignant

²⁶⁴ Au total, l'île d'Hispañola, comprenant la partie espagnole (Santo-Domingo, actuelle République Dominicaine), couvre 76 484 km².

l'insuffisance de simples coordonnées géographiques pour se repérer dans l'archipel antillais :

« Au Nord, elle est abritée, pour ainsi dire, par deux îles. L'une, la plus proche, éloignée au plus de dix lieues françaises, est appelée couramment Sainte-Alousie ; l'autre, qui n'est pas distante de moins de trente lieues communes, on la nomme la Martinique. Du côté tourné au Sud, elle est à proximité d'innombrables rochers couverts d'arbres d'espèces variées, ou, pour prendre de préférence l'expression d'autrui, d'îles minuscules, les ilets. Et si le navire, faisant route dans la même direction, les dépasse toutes d'un rien, il s'en présentera une plus grande, placée sous autorité française, la Grenade. En outre, à l'Est, elle est tournée vers la Barbade, l'une des îles soumises à la domination des Anglais. Enfin vers l'Ouest, la mer s'étend libre d'obstacles²⁶⁵. »

La surveillance des côtes est également vitale pour les territoires colonisés : d'où l'installation de batteries et de points d'observations sur les points les mieux appropriés pour prévenir les arrivées suspectes ou menaçantes. Dans toutes les îles, le choix de la localisation des cases de maître sur l'*habitation*²⁶⁶ doit aussi prendre en compte cette maîtrise visuelle de l'espace : vue sur la mer (pour repérer d'éventuels contrebandiers susceptibles de proposer le meilleur prix pour les productions de la plantation) ; vue sur les cases de nègres et les champs, où se joue l'équilibre économique et social de la plantation ; vue sur les habitations voisines, si possible, pour pouvoir rapidement organiser la réaction en cas de révolte servile ou d'attaque ennemie.

Ce règne de l'horizon se retrouve dans le paysage de la Guyane française qui s'étend sur plus de 90 000 km², mais dans une bien moindre mesure. La plaine côtière, large de 10 à 40 km, court sur près de 400 km face à l'Atlantique, entre l'embouchure

²⁶⁵ Robert LAPIERRE éditeur et traducteur du latin, « R.P. Adrien Le Breton : Manuscrits du fonds Jussieu, et Relation historique sur l'île caraïbe de Saint-Vincent, suivis d'une lettre de Claude Philippe et d'une Relation des Isles de la Martinique et de Saint-Christophe par le Père Jean Hallay, de la Compagnie de Jésus, écrite à Nismes en 1657 », *Annales des Antilles*, 1982, n°25, p.35-36.

²⁶⁶ Le terme « habitation », dans le contexte antillais, renvoie à la plantation dans son ensemble, à l'ensemble des terres et des bâtiments qui composent l'exploitation agricole. Le terme « habitant » en découle naturellement, désignant les propriétaires de plantations.

du fleuve Maroni à l'ouest, et celle de l'Oyapok, à l'est²⁶⁷. Au sud, la vaste pénéplaine continentale vallonnée par l'érosion d'un réseau hydrographique d'une grande densité, s'étend jusqu'à la limite théorique des Monts Tumuc-Humac, scandée par une série d'alignements est-ouest, dont les sommets tabulaires peuvent parfois dépasser les 800 mètres d'altitude. De place en place, les Inselbergs — hauts monolithes de roche dure qui surgissent au milieu de ces vastes étendues comme autant de bornes dénudées — fournissent aux Indiens de la Terre Ferme des points de repère essentiels. Mais au XVII^e siècle, et encore au XVIII^e, les colons français sont fondamentalement tournés vers la mer. Leur univers se limite pour l'essentiel au cordon littoral, sur lequel les points d'appui sont rares ; et leur horizon, finalement, reste borné par cette forêt équatoriale, barrière verte et infinie, quasiment impénétrable.

1.2. Les figures de la profusion et de l'inaccessible

Que ce soit en Guyane ou aux Antilles, le premier contact avec cette nature tropicale a souvent été enthousiaste, donnant lieu à de lyriques descriptions qui, depuis Colomb, s'inspirent largement des mythes du Paradis terrestres et des Îles Fortunées²⁶⁸. Parfois, le bruit d'une rivière ou l'heureux agencement de rochers dans une vallée encaissée, peuvent également charmer la plume du chroniqueur²⁶⁹. Cette nature proliférante du Nouveau Monde frappe par sa diversité — qui répond à l'extrême variété des conditions géographiques — et par sa vitalité. Fontenelle écrira, en 1724 :

« Ne dirait-on pas que dans ce Nouveau Monde la Nature est aussi plus nouvelle & plus jeune²⁷⁰ ! »

²⁶⁷ Le territoire qui s'étend de l'Oyapock à l'Amazone est contesté jusqu'au début du XX^e siècle, mais se trouve *de facto* le plus souvent sous domination portugaise (puis brésilienne).

²⁶⁸ Sur ces mythes et leur fortune, voir entre autres Jean-Marc DE BEER et Jorge MAGASICH-AIROLA, *America Magica...*, *op.cit.*, 1994, p.27-51. Sur l'enthousiasme de certains récits évoquant la fertilité et l'abondance des nouvelles colonies, voir Marcel CHATILLON et Gabriel DEBIEN, « La propagande imprimée pour les Antilles... », *op.cit.*, 1981, p.59-98.

²⁶⁹ Le P. Du Tertre, notamment, dans son édition de 1667-1671, témoigne à diverses reprises de son goût pour certains paysages antillais, en particulier pour les bords de rivières et d'étangs dont il exalte les charmes : « les deux rives sont bordées de certains grands arbres verdoyants qui y font une perspective obscure, très plaisante et très agréable et qui montre les avantages que la nature a sur l'art, quand elle veut jouer dans ses ouvrages. » R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.44. Également p.41, etc.

De fait, l'abondance des différentes espèces du règne animal ou végétal, interdit aux premiers témoins toute idée d'inventaire exhaustif. En 1647, le Père Breton s'apprêtant à décrire quelques poissons, se fait l'écho de ce sentiment trouble : « C'est icy où le plus excellent naturaliste seroit bien empesché, car il y a tant de sortes de poissons, qu'il est impossible d'en dire les noms ²⁷¹. » Que dire alors des insectes ? des fougères ? des herbes innombrables ? Cette abondance et cette étrangeté de la nature tropicale restent pour les premières générations de colons une source inépuisable de surprise, d'inquiétude, et de curiosité : or c'est sur ce terrain, à la convergence du désir de connaître et du besoin de conquérir, que se joue la survie de l'entreprise coloniale. Partant des rivages²⁷², longeant les cours d'eau jusqu'aux plateaux fertiles, puis s'accrochant tant bien que mal aux versants des premières collines accessibles, les colons défrichent et conquièrent tout au long de l'Ancien Régime ces terres *a priori* peu avenantes, au rythme des cultures nouvelles et de la pression démographique. Les modalités intellectuelles, techniques et savantes de cette progression obstinée au cœur de la nature caraïbe font, aussi, l'Histoire coloniale.

La Guyane n'est pas d'accès facile : la plus grande part de ses côtes est bordée de vasières et de marécages envahis par la mangrove, imposante barrière de palétuviers déployant entre air fétide et eaux boueuses de puissantes racines imputrescibles qui interdisent tout débarquement. À l'intérieur des terres, seuls les fleuves, animés de violents courants limoneux, infestés de parasites, de caïmans et d'anguilles électriques, permettent de pénétrer le cœur vert de la Guyane. À pied, l'intrusion est le plus souvent vouée à l'échec, tant est pénible la progression dans la forêt dense, tant le sol peut être traître, tant il est difficile, enfin, de s'orienter dans la touffeur ce monde où le soleil sainte plutôt qu'il ne brille²⁷³.

²⁷⁰ « Sur la Vanille », *HARS 1722*, Imprimerie royale, 1724, p.60-61.

²⁷¹ SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton. Relations...*, *op.cit.*, 1978 (édition de ses manuscrits, XVIIe siècle), p.39.

²⁷² Les premières concessions étaient attribuées par étages successifs en partant du cordon littoral.

²⁷³ Notons que le vingtième siècle n'a qu'imparfaitement réussi à vaincre ces obstacles naturels : la circulation en Guyane se fait essentiellement, hors du cordon littoral, par voie d'eau ou par les airs. En outre, il est encore aisé de se perdre dans ces forêts où le jour pénètre à peine (et où il est donc impossible de s'orienter à l'aide du soleil, des mousses ou des étoiles), comme le rappelle ce témoignage publié dans la revue *Hérodote* : Gérard et Tésy PROST, « Guyane 1991: un géographe se perd en forêt », *Hérodote*, 3ème trimestre 1991, n°62, p.181-196.

La situation n'est pas toujours meilleure dans les îles antillaises. Certaines côtes sont inaccessibles, en particulier celles qui s'offrent aux vents de l'Atlantique, souvent découpées de dangereux rochers, comme le souligne un manuscrit anonyme du début du XVIIIe siècle :

« Quand l'on arrive à l'isle de St Vincent du côté de l'orient et du septentrion, l'on ne peut prendre terre que sur des rochers affreux et l'on ne peut outre cela aborder l'isle de ces côtés-là, parce que le long de cette chaîne de montagne qui environne l'isle, il règne des vents d'une violence terrible qui jettent les vaisseaux contre les écueils²⁷⁴. »

En outre, comme en Guyane, les conditions de vie sont profondément marquées au quotidien par la permanence de contraintes spatiales fortes. Les chemins sont difficiles, et les communications, entravées par l'abondance des reliefs — « mornes et montagnes ²⁷⁵ » — se font plus volontiers par bateau que par voie de terre, y compris dans de petites îles comme Saint-Christophe ou la Martinique. Tout au long de l'Ancien Régime, et au-delà, les eaux antillaises pullulent de ces « navires passagers » et autres frères embarcations qui assurent la liaison entre les différents points de la côte. Les premiers colons ont certes pu découvrir de modestes voies de pénétration à leur arrivée, trouées plus ou moins provisoires tracées par les Indiens caraïbes pour rejoindre leurs abris et jardins de replis, au cœur des îles. Mais ceux-ci sont dissimulés, et dangereux, comme l'écrit le P. Breton en 1647, décrivant la côte est de la Guadeloupe, alors inoccupée par les colons :

« Il n'y avoit que des routes de sauvages qui menoient dans des lieux fort affreux, où il falloit grimper des falaises un à un et donner les armes de main en main²⁷⁶. »

²⁷⁴ R.P. PINCHON éditeur, « Description de l'isle de Saint-Vincent : manuscrit anonyme du début du XVIIIe siècle. Présentation par le R.P. Pinchon », *Annales des Antilles*, 1961, n°9, p.36.

²⁷⁵ R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establissement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.93.

²⁷⁶ SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton. Relations...*, *op.cit.*, 1978 (édition de ses manuscrits, XVIIe siècle), p.91.

« Lieux fort affreux », de fait, les montagnes sont au XVII^e siècle des endroits où l'on répugne à s'aventurer, *a fortiori* sous les tropiques : difficiles d'accès, infertiles, soumises à de violents déchaînements climatiques, nappées de brouillard pour les plus élevées, elle restent foncièrement inaccessible et effrayantes²⁷⁷ : Le Père Dutertre écrit en 1654 :

« Tout le cœur de l'isle n'est composé que de tres-hautes & sourscilleuses montagnes, de rochers affreux, & de très-épouvantables precipices. Je n'ay veu que les moindres entre lesquels, j'en ay remarqué un particulièrement, ou un homme criant à plaine teste du fond du precipice, ne pouvoit estre entendu de ceux qui estoient en haut²⁷⁸. »

Ces espaces s'identifient alors, tout naturellement, à la demeure des créatures sauvages, bêtes ou hommes : « les pitons ou sommets des plus hautes montagnes demeurent pour les bois, & leurs hostes, les couleuvres, viperes, lezards & oyseaux. », écrit le P. Bouton²⁷⁹, tandis que le négrier François de Paris précise en 1682 que les Français vivent le long des côtes, « le dedans du pays estant relevé en affreuses montagnes, qui ne sont habituées que des Caraïbes²⁸⁰. »

Ainsi, dès les premiers témoignages, se dessinent deux espaces distincts : l'accessible et l'inaccessible, variation coloniale du *saltus* et de l'*insaltus* des campagnes françaises — le territoire civilisé et le domaine sauvage. À l'écart de la place à vivre ou à tabac, à quelques centaines de mètres des frêles abris fortifiés, les bornes du monde inculte (forêt, rivière encaissée, rochers escarpés) restent des barrières que l'on ne franchit que poussé par la nécessité. Elles délimitent un univers globalement hostile, domaine sans partage de la nature foisonnante et menaçante, rendu impraticable à force

²⁷⁷ Serge BRIFFAUD, *Naissance d'un paysage. La montagne pyrénéenne à la croisée des regards, XVI^e-XIX^e siècle*, Tarbes-Toulouse, AGM-Université de Toulouse, 1994. Numa BROU, *Les montagnes vues par les géographes et les naturalistes de langue française*, Paris, 1969. Marjorie Hope NICOLSON, *Mountain Gloom and Mountain Glory: the development of the Aesthetics of the infinite*, New York, 1959.

²⁷⁸ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des isles de Saint Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres dans l'Amérique, où l'on verra l'establissement des colonies françaises dans ces isles, leurs guerres civiles et étrangères et tout ce qui se passe dans le voyage et retour des Indes*, Paris, J.Langlois, 1654, p.119.

²⁷⁹ R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establissement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.31.

d'exubérance végétale. Or, mis à part les quelques jardins et savanes défrichés par les Amérindiens, puis par les premiers colons, il faut imaginer aux premiers temps de la colonisation française, des terres entièrement recouvertes de végétation primitive²⁸¹ : depuis la forêt dense équatoriale, couvrant les zones humides, jusqu'aux formations de xérophytes, arbustes épineux et cactacées variées, en passant par toutes les formes de flore accrochées à flanc de morne ou en bord de mer, hautes herbes, plantes de marécages, mousses ou bosquets de mancenilliers.

La conquête coloniale dans l'aire tropicale est donc, par bien des aspects, une conquête menée non seulement contre l'espace, mais aussi contre la nature — vécue du moins comme telle par les premiers colons qui, par centaines, succombent dès les premiers assauts.

1.3 Une nature mangeuse d'hommes

En 1628, le débarquement d'un renfort de 600 Français épuisés, affamés, malades et éberlués sur les plages de Saint-Christophe, tourne à la catastrophe :

« Plus de trente étant comme agonisants, n'ayant pas la force de se traîner dans quelque case, furent inconsidérément laissés sur le bord de la mer, et personne ne s'étant mis en peine d'aller les chercher le soir, ils furent mangés par les crabes, alors descendus des montagnes en une si prodigieuse quantité qu'il y en avait des monceaux, aussi hauts que des cases, au-dessus de ces pauvres misérables. Huit jours après il n'y eut personne qui ne fut saisi d'horreur en voyant leurs os sur le sable, tellement nets, que les crabes n'y avaient pas laissé un seul morceau de chair²⁸². »

²⁸⁰ BMAix Ms 232 (759), « Voyage à la Coste d'Afrique dite de Guinée et aux Isles de l'Amérique, fait les années 1682 et 1683, par F. de P. », f°53v°.

²⁸¹ « le païs [...] n'est là et presque partout ailleurs qu'un bois de haute futaye continuel en dessous duquel est un taillis assez épais », peut-on lire dans la relation des premiers pas en Guadeloupe des colons français, qui paraît en 1638 dans la *Gazette* de Renaudot : « Exploits et Logement des Français dans l'Isle de la Gardeloupe », *Gazette de Renaudot*, 1638, cité dans CHATILLON (Dr M.) et DEBIEN (Gabriel), « La propagande imprimée pour les Antilles... », *op.cit.*, 1981, p.61.

²⁸² R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1, p.47.

Dans l'aire caraïbe, la nature n'est pas seulement plus variée, plus abondante et plus vigoureuse qu'en Europe. Elle est aussi, fondamentalement, plus violente : maladies, ouragans, pluies torrentielles et dévastatrices, tremblements de terre, attaques d'insectes et de *Sauvages*, placent d'entrée l'histoire de la colonisation des Antilles et de la Guyane sous le signe de la fragilité, de l'incertitude et de la précarité, face à un environnement où dominent les figures de l'hostilité.

Décrivant les dégâts causés par un cyclone le lieutenant général Baas Castelmoré écrit, en 1675 :

« Ceci fait voir que Dieu gouverne tout, et qu'il appesantit sa main sans exception là où il lui plait, et quand il luy plait. c'est pourquoi il est impossible que les hommes raisonnent sur ces changements. Toutefois, il faut remarquer comme une chose surprenante, l'ordre admirable que Dieu a prescrit à cette effroyable tempête, car elle n'arrive jamais qu'entre le 15^e de juillet et le 15^e d'octobre. Sans cet ordre merveilleux, les isles seraient inhabitables²⁸³. »

Déjà se manifeste le besoin de comprendre un phénomène dont la violence déroute, et de prendre ses repères dans un monde où l'arbitraire divin le dispute à l'ordre naturel. Frappant les îles comme au hasard, mais toujours pendant l'*hivernage* (saison chaude et pluvieuse correspondant en gros aux mois de juin à novembre), les ouragans²⁸⁴ ont pour les colons des accents d'apocalypse : nées d'une intrusion d'air froid au-dessus des eaux chaudes de l'Atlantique intertropical, généralement dans la zone des calmes équatoriaux située entre les alizés du nord-est et du sud-est, ces fortes dépressions tropicales peuvent atteindre quelques centaines de kilomètres de large. Elles se déplacent en direction du nord-ouest, jusqu'aux côtes continentales, infléchissant ensuite leur trajectoire vers le nord-est. L'image est bien celle qu'en donne le P. Bouton,

²⁸³ CAOM Colonies C^{8A} 1, f^o440.

²⁸⁴ Le terme « Ouragan » vient probablement du terme amérindien « huracán ». Selon Jacques Petitjean Roget, « Ouragan vient de l'arawak "Yoruku", devenu chez les Caraïbes "Ioulouca". C'est un dieu dont le nom se rattache à "oriyu", principe cosmique féminin ». Jacques PETITJEAN ROGET, *Le mémorial martiniquais*, tome I, Nouméa, Société des éditions du mémorial, 1980, p.119. Le terme « cyclone », quant-à lui, n'est couramment utilisé en français qu'à partir de la fin du XIX^e siècle. Dominique TAFFIN, « Calamités, catastrophes naturelles et maladies », in *Voyage aux Îles d'Amérique*, catalogue de l'exposition des Archives nationales 1992, Paris, Archives nationales, 1992, p.240.

celle de « vents extraordinairement furieux, qui font tout le tour de l'horizon²⁸⁵. » Les vents tournoyant à la vitesse de 150 à 200 km/h autour de l'œil du cyclone (zone de calme relatif de 10 à 30km de large), sont en outre accompagnés de pluies impressionnantes et de marées de tempête pouvant porter des vagues de plusieurs mètres de haut, précipitant les navires sur les côtes, détruisant les plantations, jetant à terre cases d'esclaves, sucreries et entrepôts.

Cyclones et tempêtes tropicales se succèdent durant l'hivernage à un rythme irrégulier, avec une intensité très variable. Les archives administratives ne cessent d'énumérer tout au long de l'Ancien Régime les dégâts de ceux qui frappent successivement les colonies, mais les plus destructeurs se manifestent moins d'une dizaine de fois par siècle²⁸⁶. Certaines îles, bien sûr, sont plus touchées que d'autres, en particulier celles qui, comme la Guadeloupe, se trouvent au cœur de l'arc des îles du Vent. Le nord de Saint-Domingue, en revanche, y échappe largement, ainsi que la Guyane. Mais là, également, la tempête tropicale ou les trombes d'eau peuvent à tout moment détruire les installations, ravager les cultures, provoquer des inondations, des glissements de terrain et des coulées de boue, le tout s'accompagnant généralement de recrudescences épidémiques et d'invasions d'insectes. L'aire caraïbe dans son entier vit donc sous la menace récurrente de ces déchaînements climatiques.

Parfois, des secousses telluriques surviennent dans le sillage d'un ouragan, provoquées notamment par la violence des mouvements de la mer — ce que l'on appelle « l'onde de hurricane ». Mais le tremblement de terre peut, finalement, se déclarer n'importe quand, de façon tout à fait imprévisible, du fait de la situation géologique particulièrement instable de l'arc antillais : c'est la subduction de la plaque atlantique sous la plaque caraïbe, qui, depuis quelques dizaines de millions d'années, détermine l'essentiel des mouvements géologiques de la région. D'origine volcanique, l'arc antillais est naturellement soumis aux séismes engendrés par ces mouvements tectoniques.

De violents tremblements de terre ont touché l'espace caraïbe sous l'Ancien régime : celui de Port-Royal de la Jamaïque, qui rase la ville en 1692 ; ou encore ceux

²⁸⁵ R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establissement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.34.

²⁸⁶ C'est ce que semble confirmer, pour cette époque, l'étude d'Andrès Poey, qui dresse un inventaire des cyclones dans l'aire Caraïbe aux XVIIe et XVIIIe siècle : Andrès POEY, *Table chronologique des 400 cyclones qui ont sévi dans les Indes Occidentales et dans l'Océan Atlantique pendant un intervalle de 362 ans (1453-1855)*, Paris, Imprimerie nationale, 1862.

qui, en 1751 et 1770 dévastent Port-au-Prince, à Saint-Domingue. Comme les ouragans, les séismes touchent fréquemment les Antilles, mais ils n'ont que rarement une telle puissance destructrice. Les secousses sismiques, dès le début de la colonisation, font partie de la vie quotidienne des îles volcaniques, au même titre que les pluies torrentielles ou les invasions d'insectes.

Le volcan, lorsqu'il est en activité, présente une menace plus sensible encore, renforcée par l'effroi que soulèvent son altitude, son odeur souffrée et les rougeoiements qu'on en perçoit parfois. Le P. Du Tertre en témoigne, dans son *Histoire generale des isles*, de 1654 :

« Au milieu de l'isle tirant un peu vers le midy, est la celebre montagne de la soulfriere [...] Celle-cy semble estre une gueulle d'Enfer ou une cheminée du Montgibel, fumante comme une fournaise enfalmmée, & dans les nuicts les plus seraines, on voit cette fumée entremeslée de petites flammes de feu²⁸⁷. »

Pourtant, le volcanisme, ne met pas véritablement en danger la population insulaire du XVIIe siècle. Si l'on peut repérer l'existence d'une certaine activité volcanique dans les décennies qui précèdent la colonisation en Guadeloupe comme en Martinique²⁸⁸, et s'il est probable qu'une éruption eut lieu vers 1718 sur l'île de Saint-Vincent²⁸⁹, force est de constater que l'activité volcanique des Antilles est plutôt modérée avant la dramatique catastrophe qui devait ravager Saint-Pierre de la Martinique en 1902 ; il faut attendre les années 1790 pour que les volcans de la

²⁸⁷ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des isles de Saint Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres dans l'Amérique, où l'on verra l'establissement des colonies françaises dans ces isles, leurs guerres civiles et étrangères et tout ce qui se passe dans le voyage et retour des Indes*, Paris, J.Langlois, 1654. Michel Feuillard démontre pourtant dans un article de 1970 (il est alors directeur du Laboratoire de Physique du Globe de Saint-Claude en Guadeloupe) que très vraisemblablement la présence de flammes au sommet du grand volcan guadeloupéen ne peut, au XVIIe siècle, qu'être le fruit de l'imagination du P. Du Tertre. Il y pressent toutefois l'écho d'une tradition orale remontant peut-être à une éruption antérieure que l'on peut dater des années 1580. Michel FEUILLARD, «La Soufrière. Coup d'œil sur l'histoire», *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, 1970, n°13-14, p.102.

²⁸⁸ Michel FEUILLARD, « La Soufrière... », *op.cit.*, 1970. Alfred LACROIX, *La Montagne Pelée et ses éruptions*, Monaco, Masson et C^{ie}, 1975, volume 1, p. 26-71 (1^{ère} édition 1903). R.P. Robert PINCHON, « La "vie" de la Montagne Pelée », *Bulletin de la Société française d'histoire naturelle des Antilles*, 2^{ème} semestre 1954, n°3, p.5-9.

²⁸⁹ Alfred LACROIX, « Sur la réalité d'une éruption de la Soufrière de Saint-Vincent en 1718, d'après une observation faite à la Guadeloupe », *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences [...]*, 1937, tome 205, p.310-303.

Martinique (1792) et de la Guadeloupe (1797-1798) sortent de leur torpeur. D'ailleurs, même si ils nourrissent dans l'imaginaire des pionniers l'idée d'une nature coloniale menaçante, les volcans, les tremblements de terre et même les ouragans font paradoxalement peu de victimes, comparativement aux épidémies et aux maladies endémiques qui frappent en Guyane et aux Antilles les colons et les populations serviles.

Les difficultés, pour les premiers colons, commencent en fait dès les premières semaines de navigation : à bord des navires, l'alimentation est gâtée et sévèrement rationnée, l'eau n'est jamais pure (il faut la boire à travers un linge, pour éviter d'ingérer les vers qu'elle contient), l'hygiène des corps est inexistante. Embarqué en 1627 sur un navire partant pour les Antilles, le Lyonnais Guillaume Coppier, engagé, évoque son voyage comme un terrible calvaire²⁹⁰. Sur le pont en plein soleil ou sous les pluies chaudes des latitudes tropicales, comme dans les cales gorgées de miasmes et d'humidité, les premiers candidats à la colonisation affrontent une mort protéiforme, qui ébauche à grands traits la macabre geste des navires négriers. Les maux de ventre, le typhus²⁹¹ ou le scorbut (dont les manifestations perdurent dans le voyage transatlantique jusqu'à la fin du XVIII^e siècle)²⁹², déciment les engagés et les marins dans des conditions abominables. Les Noirs arrachés à l'Afrique, eux, meurent de la même manière, mais pris dans les fers, entassés à fond de cale, croupissant dans un marécage de vomissures et d'excréments. Le voyage des Antilles, tout au long du XVIII^e siècle, fait figure d'épreuve initiatique, de baptême morbide. Mais cette épreuve n'est bien

²⁹⁰ Guillaume COPPIER, *Histoire et voyage des Indes Occidentales, et de plusieurs autres régions maritimes & esloignées, divisé en deux livres, par Guillaume Coppier Lyonnais*, Lyon, Huguétan, 1645.

²⁹¹ Le typhus est une maladie infectieuse, contagieuse et épidémique, due à une rickettsie, bactérie de très petite taille transmise par le pou ou la puce, dont le comportement est voisin de celui des virus. Les symptômes sont un état de stupeur, de fortes fièvres et maux de tête, accompagnés de taches rouges sur l'ensemble du corps. La mortalité de ces épidémies que l'on retrouvera au début du XXI^e siècle dans les tranchées de la Grande Guerre, peut dépasser les 50%.

²⁹² Causé par une carence de vitamine C, le scorbut apparaît dès les voyages de Vasco de Gama et de Jacques Cartier. Il ne sera systématiquement et efficacement combattu par l'usage d'agrumes dans les marines européennes, qu'à l'extrême fin du XVIII^e siècle (à partir de 1795, l'amirauté britannique rend obligatoire la consommation de jus de citron vert additionné de 10% d'alcool, rappelle P. Pluchon dans son ouvrage sur les médecins des colonies). Toutefois, dès le XVII^e siècle, les marins usaient instinctivement, comme le conseille déjà l'*Anonyme de Carpentras*, de « quantité de fruits et principalement de ceux qui ont la propriété de nettoyer la bouche comme l'ananas, pois bouillis et autre. » Jean-Pierre MOREAU éditeur, *Un flibustier français dans la mer des Antilles en 1618-1620, (Manuscrit inédit du début du XVII^e siècle)*, Paris, Payot, 1994, p.75.

souvent qu'un avant-goût de ce qui attend les survivants, débarquant dans les îles ou sur les côtes guyanaises.

Dès les débuts de la conquête française, nous l'avons vu, les fièvres frappent les premiers contingents de colons : rares sont ceux qui peuvent se vanter d'avoir échappé à cet ultime rite de passage. Toutefois, si nul, ou presque, n'y échappe, elles ne sont pas toutes mortelles. Violentes ou larvées, souvent chroniques (les fameuses fièvres *quartes* ou *quintes*, expressions qui désignent les crises de paludisme), elles sont favorisées par un environnement globalement malsain : les marécages, bien sûr (le paludisme, comme la fièvre jaune, se transmet par certaines espèces de moustiques²⁹³), mais aussi l'épaisse forêt tropicale primaire ou secondaire, les bords de rivière et la mangrove, où se développent les parasites et les insectes qui harcèlent les colons²⁹⁴. La chaleur et les précipitations qui entretiennent une humidité constante de l'air et des corps²⁹⁵, doublées d'un environnement microbien avec lequel les organismes des engagés et des marins qui débarquent sur les terres de Guyane ou des Antilles ont rarement été en contact, expliquent largement la violence des crises qui frappent le colon dès son arrivée. Le P. Bouton écrit en 1640 :

« C'est merveille si quelqu'un eschappe, de ceux qui arrivent de nouveau aux isles, qu'il n'ait quatre ou cinq accez de fièvre, encore mesme, qu'il se soit fait purger & saigner à l'arrivée [...]. Les ulceres aux jambes qui sont assez difficiles à guarir, les maux d'estomach, & autres incommoditez les accueillent & dépeschent bientôt. Il faut fuir la melancholie, marcher & travailler

²⁹³ Les plasmodiums ou hématozoaires du paludisme sont des parasites transmis à l'homme par les moustiques femelles de l'espèce des anophèles. Ces parasites se multiplient alors dans le sang, provoquant une destruction des globules rouges et une anémie. Les femelles anophèles ont besoin d'eaux stagnantes pour pondre leurs œufs, d'où leur abondance dans les marécages. La fièvre jaune, elle, est le fait du virus *Amaril* transmis par les moustiques de l'espèce *Aedes Aegypti*. On a longtemps écrit que la fièvre jaune avait été importée d'Asie par des navires abordant les Antilles dans la seconde moitié du XVIIe siècle (on parlait à l'époque du "mal de Siam"), mais il semble aujourd'hui acquis que le virus est originaire du Golfe du Mexique, et résidait dans la région caraïbe de manière endémique dès l'époque précolombienne. Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des médecins et pharmaciens de Marine et des Colonies*, Toulouse, Privat, 1985, p.60-61.

²⁹⁴ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.173.

²⁹⁵ Si « l'excessive chaleur » est systématiquement incriminée, le facteur d'aggravation que représente une très forte humidité n'échappe pas aux premiers chroniqueurs, comme le montre ce constat du P. Mathias Du Puis, évidemment inspiré des principes de la médecine hippocratique : « quantité de maladies de ces pays icy, qui ne procedent ordinairement que d'un excès d'humidité qui ferme les ports & estouffe

gaillardement, se tenir nettement, & se laver souvent [...] S'ils ne se lavent, & tiennent proprement, & travaillent, [les colons] deviennent incontinent malingres, c'est à dire lasches, malades, & inutiles²⁹⁶. »

Cette maigreur, cette langueur, cette mélancolie même, portée par un teint blafard, fourniront aux médecins coloniaux du XVIIIe siècle, d'inépuisables sujets d'étude. En outre, comme en Europe, les maladies pulmonaires dues aux nuits froides, les infections parasitaires²⁹⁷, les dysenteries, les maux de ventre²⁹⁸, la variole ou la syphilis, frappent toutes les populations de l'aire caraïbe avec une belle régularité, tandis que les contingents d'esclaves de plus en plus nombreux à atteindre les Antilles développent dans les îles comme en Guyane des pathologies parfois spécifiques à leur origine ou à leurs conditions de vie²⁹⁹.

L'environnement caraïbe, quoiqu'en disent certains textes de propagande du milieu du XVIIe siècle³⁰⁰, est donc peu favorable aux nouveaux arrivants, avec évidemment nombre de nuances locales, dues à la variabilité des facteurs pathogènes géographiques, climatiques et parasitaires. Facteur aggravant, les colons du XVIIe siècle n'hésitent pas à s'installer là où les portent la providence, sans prendre en considération la salubrité de leur environnement immédiat, seulement préoccupés d'avoir un accès à la mer pour écouler leurs marchandises, un cours d'eau relativement proche pour subvenir

la chaleur naturelle. » Frère Mathias DU PUIS, *Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Guadeloupe, île de l'Amérique et des mœurs des sauvages*, Caen, Marin Yvon, 1652, p.12-13.

²⁹⁶ R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establisement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.89-90.

²⁹⁷ Les parasites, évidemment, retiennent l'attention des premiers témoins de la colonisation : « Il y a dans les bois des tiques, petits animaux plats, qui succent le sang jusqu'à ce qu'ils crevent ». R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establisement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.91-92.

²⁹⁸ Les tortues que l'on capture alors sur les côtes des Antilles fournissent une chair très appréciée, dont les propriétés fortement laxatives provoquent toutefois de violentes réactions chez le colon affamé qui croit pouvoir abuser de cette viande abondante. Frère Mathias DU PUIS, *Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Guadeloupe...*, *op.cit.*, 1652, p.16-17.

²⁹⁹ Pour un panorama de ces questions médicales, voir notamment : Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des médecins et pharmaciens de Marine et des Colonies*, Toulouse, Privat, 1985. Richard B. SHERIDAN, *Doctors and Slaves: a Medical and Demographic History of Slavery in the British West Indies, 1680-1834*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985. Docteur Frantz, TARDO-DINO *Le collier de servitude. La condition sanitaire des esclaves aux Antilles françaises, du XVIIe au XIXe siècle*, Paris, Éditions caribéennes et Agence de Coopération culturelle et technique, 1985. Dominique TAFFIN, «Maladies et médecine à la Guadeloupe au XIXe siècle», thèse de l'École des Chartes, Paris, 1985.

³⁰⁰ Marcel CHATILLON et Gabriel DEBIEN, « La propagande imprimée pour les Antilles... », *op.cit.*, 1981, p.59-98, citent plusieurs passages des prospectus publicitaires qui accompagnaient la création des diverses compagnies de commerce engagées dans l'entreprise coloniales : ceux-ci vantent un « air

aux besoins des hommes et des cultures, ainsi qu'une surface plane suffisante pour les cultures de vivres, de tabac, de canne ou d'indigo. Les araignées de la Guyane, les caïmans de Saint-Domingue comme les vipères de la Martinique et de Sainte-Lucie viennent encore nourrir le tableau d'une nature redoutable et meurtrière, dissimulée derrière les séduisantes apparences de la fertilité : dans les bois se trouvent par exemple « certaines Plantes, qui sont chargées d'une sorte de petits fruits, qui sont savoureux à la bouche : mais qui causent en suite des vomissements étranges. » D'autres fruits appétissants se trouvent sur le mancenillier, arbre redouté dont le suc toxique cause de terribles douleurs : ses « pommes » sont caractérisées par « l'agréable couleur » de leur peau et « la bonne senteur qu'elles exhalent³⁰¹. » Mais les récits de douleurs et de morts violentes frappant les ignorants qui osent y croquer, révèlent une mythologie prégnante qui souligne, s'il en était besoin, cette ambiguïté de la nature antillaise, à la fois luxuriante et attirante, mais dangereuse pour celui qui s'y aventure sans *savoir* — et l'on pourra encore longtemps gloser sur les fruits de la Connaissance dévorés dans les sous-bois du Paradis terrestre.

1.4. L'Amérindien, incarnation du monde sauvage

À côté des facteurs pathogènes, de la violence provoquée par les mouvements atmosphériques et géologiques, ou des relents méphitiques de la nature, il est une autre menace pour la survie des colons : l'Indien des îles ou de la Terre-ferme, ambivalent, dont l'image varie au gré du temps et de la posture qu'il adopte³⁰². Celui-ci, au moins dans les Petites Antilles et sur une bonne partie des côtes guyanaïses, n'est pas *a priori* hostile aux Français, bien au contraire ; et nous verrons à la fin de ce chapitre à quel

enchanteur » guérissant en une semaine toutes les maladies, dans des régions où « les originaires du pays [...] vivent jusqu'à 150 ans et plus. »

³⁰¹ César de ROCHEFORT, *Le Tableau de l'Isle de Tobago ou de la Nouvelle-Oüalchre, l'une des isles Antilles de l'Amérique, dépendant de la souveraineté des Hauts et Puissants Seigneurs des États généraux des Provinces Unies des Pays-Bas*, Leyde, J. Le Carpentier, 1665, p.122-123.

³⁰² Sur le regard porté sur les Indiens par les Européens, voir la synthèse de Philip P. BOUCHER, *Europeans and island Caribs, 1492-1763*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1992. P. Boucher étudie l'évolution du regard européen (notamment français, et plus encore anglais) à travers un découpage chronologique quelque peu artificiel, définissant notamment quatre périodes au cours desquelles l'image des Caraïbes oscille entre celle du « bon sauvage » et celle du menaçant « anthropophage » à l'état de nature : 1493-1623, 1623-1660, 1660-1689 et 1689-1763. Également, Frank LESTRINGANT, *Le cannibale, grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994. Et Alain YACOU, « L'Indien dans le regard du Découvreur », in Alain YACOU (dir.), *Les apports du Nouveau Monde à l'Ancien*, Paris, 1995, p.53-63.

point son aide fut essentielle pour les nouveaux venus. Toutefois, il figure par bien des aspects une étrangeté irréductible qui en fait, dans le regard des premiers colons qui subissent ses attaques ou ses représailles, une parfaite incarnation des dangers de la nature sauvage.

Arrivé probablement en Amérique du Sud quarante ou trente mille ans avant notre ère, l'Indien est présent sur le plateau guyanais depuis vingt ou quinze mille ans. À partir de cette implantation du nord-est, certaines tribus gagnent les îles par vagues successives durant les derniers millénaires avant notre ère, sans doute en remontant l'arc insulaire, vers le nord, à partir de Trinidad. Lorsque Colomb arrive dans la mer des Antilles, il rencontre d'abord des Indiens « Arawaks », dans les Grandes Antilles, avant de rencontrer, plus au sud, les « Calinagos », ou « Caraïbes »³⁰³. Depuis quelques siècles déjà, ces derniers conquièrent progressivement l'arc des Îles au Vent, chassant les Arawaks qui, toutefois, demeurent solidement implantés dans les Grandes Antilles.

Au début du XVII^e siècle, toutefois la situation a dramatiquement évolué : décimés par les violentes exactions des Espagnols tout autant que par le choc microbien, les Arawaks ont presque tous disparu des Grandes Antilles³⁰⁴. Les Caraïbes des Petites

³⁰³ Les Caraïbes insulaires, à l'origine, s'appelaient eux-mêmes « Calina » (ou « Kalinago »). Colomb parle indifféremment de « Cariba », « Caniba » ou « Caribe ». Dans la langue des Tainos et dans celle des Calina, le "l" et le "r" se prononçaient presque de la même manière. Chez les Anglais, on parle de « Carib », chez les Espagnols de « Caribas » ou de « Caribes ». Le mot « Caraïbe », qui en langue Tupi du Brésil signifie « Chamane puissant », désigne finalement les Calina des Petites Antilles et de quelques zones côtières de la Terre Ferme. Henry PETITJEAN ROGET, « Histoire d'un nom: calina, cannibale, carib et caribe », in Jacques ADÉLAÏDE-MERLANDE et Alain YACOU sous la direction de, *La découverte et la conquête de la Guadeloupe*, Paris, 1993, p.67. Également PETITJEAN ROGET, « Archéologie de l'imaginaire: 12 octobre 1492-16 janvier 1493. Les Tainos, les Espagnols et les "Cannibales" », *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, 1990, n°83-86, p.53-69. Sur le peuplement de l'Amérique du Sud, point sur lequel les connaissances sont loin d'être arrêtées, voir Carmen BERNAND et Serge GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau Monde, tome 1, De la découverte à la conquête, une expérience européenne, 1492-1550*, Paris, Fayard, 1991, p.15-16.

³⁰⁴ L'arc antillais, à l'arrivée des premiers colons français, est déjà largement dépeuplé : le choc microbien et l'exploitation violente des populations, qui déciment l'Amérique du Sud à l'arrivée des Espagnols, n'a pas épargné les îles antillaises. En 1492, par exemple, on peut estimer que la population de l'île d'Hispaniola atteignait plusieurs centaines de milliers d'individus, probablement deux ou trois millions ; en moins d'un demi-siècle d'occupation espagnole, ils disparaissent, décimés par les agressions des colons et les épidémies. Les Petites Antilles ont mieux résisté, mais ont également eu à subir ce premier choc, dès les premières décennies du XVI^e siècle, à l'occasion des nombreux contacts établis avec les équipages de passage. Carmen BERNAND et Serge GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau Monde, tome 1, De la découverte à la conquête, une expérience européenne, 1492-1550*, Paris, Fayard, 1991, p.247-257 et tome 2, *Les métissages, 1550-1640*, Paris, Fayard, 1993, p.513 et suivantes. Également, Noble David COOK, « Disease and the depopulation of Hispaniola, 1492-1518 », in Kenneth F. KIPLE et

Antilles, en revanche, semblent avoir mieux résisté à cette première invasion, ces îles n'ayant pas été colonisées ; c'est essentiellement avec eux que les colons français ont des contacts au XVII^e siècle, ainsi qu'avec quelques tribus de Terre ferme, notamment des Galibis (du groupe Caraïbe) installés autour de Cayenne et qui, assez rapidement toutefois, se réfugient sous le couvert de la forêt primaire, à l'abri des pillages et des razzias de l'envahisseur français³⁰⁵. Très vite, les premiers contacts amicaux fondés sur divers échanges commerciaux se gâtent, en Guyane comme aux Antilles, dès lors que la présence française perdure et prétend s'étendre sur les territoires vitaux de ces tribus : dans les colonies naissantes, les affrontements avec les Amérindiens se multiplient.

Dissimulés dans les sous-bois, ils se fondent en eux et s'y rendent invisibles : « ils se couvroient tout le corps d'une grande feuille verte, de telle sorte qu'ils ne paroissent aucunement » ; « cachés dans l'épaisseur des bois [...] et dès qu'ils trouvoient l'occasion, ils [...]perçoient [les colons] de leurs flèches empoisonnées ou [...] assomoient à coups de bouton [i.e. *boutou*, massue] »³⁰⁶. Tombés à l'eau, « Ils nagent comme poissons³⁰⁷. » Leur connaissance de la nature, des poisons terrifiants et des remèdes qu'elle fournit, témoigne d'une profonde symbiose entre l'homme « sauvage » et son milieu naturel : « Ils sont sauvages » écrit Montaigne « de mesmes que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soy et de son progrès ordinaire, a produits ³⁰⁸. » Leur nudité, qui défie la pudeur — pour ne pas dire la civilisation chrétienne toute entière — les dénonce sourdement comme étant d'une autre nature³⁰⁹. Surtout, leurs usages alimentaires (et en particulier les descriptions qui en sont faites),

Stephen V. BECK (dir.), *Biological Consequences of the European Expansion, 1450-1800*, Aldershot (G.B.), Ashgate, 1997.

³⁰⁵ À la fin du XVII^e siècle, la tentation s'était fait jour chez les Français de Cayenne, de vendre comme esclaves aux Antilles les Indiens capturés dans les villages situés à proximité. Monique POULIQUEN, « Deux civilisations originales en Guyane: les Indiens et les Boni », in *Voyage aux Îles d'Amérique*, catalogue de l'exposition des Archives nationales 1992, Paris, Archives nationales, 1992, p.97.

³⁰⁶ Frère Mathias DU PUIS, *Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Guadeloupe...*, *op.cit.*, 1652, p.32-33. Et R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique, [...]*, réédition du texte intégral de l'édition de 1742, Saint-Joseph (Martinique), Courtinard, 1979, tome 3, p.27.

³⁰⁷ R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establisement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.128.

³⁰⁸ Michel de MONTAIGNE, *Essais*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), Livre 1, chapitre XXXI, p.213 (1^{ère} édition 1580).

³⁰⁹ R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establisement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.108-109. Père Mathias DU PUIS, *Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Guadeloupe...*, *op.cit.*, 1652, p.213. R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.113. Etc.

semblent devoir les éloigner constamment de l'Européen policé : déjà en 1493, le Docteur Chanca, compagnon de Colomb, s'indignait : « Ils mangent autant de couleuvres, de lézards, d'araignées et de vers qu'ils en trouvent sur le sol ; c'est pourquoi ils me paraissent d'une bestialité pire qu'aucune bête qui soit au monde³¹⁰. ». Près de 150 ans plus tard, on retrouve ce dégoût sous la plume des premiers chroniqueurs français : « Ils sont extrêmement sales en leur manger ; qui leur auroit veu faire leur hoüicou en aurait horreur. [...] Ils mangent les animaux qui leur font mal, comme chiques, tiques, & semblable vermine³¹¹. »

À quelques rares exceptions près (les textes de l'Anonyme de Carpentras ou du P. Breton, par exemple, qui tous deux ont partagé la vie quotidienne des Indiens³¹²), la crainte et le mépris l'emportent en général. Naturellement, l'anthropophagie est le lieu commun qui permet de dessiner une frontière plus nette encore entre les deux peuples : depuis les premiers récits de voyageurs européens (Colomb avait déjà relevé des restes humains dans des cases de Caraïbes guadeloupéens) et la diffusion dans l'Europe entière des gravures présentant d'épouvantables scènes d'anthropophagie, le sauvage américain s'identifie presque naturellement au *cannibale*. La pratique anthropophage des Indiens Caraïbes ne laisse aujourd'hui aucun doute : toutefois celle-ci, comme le soulignent entre autres, les textes du P. Breton, est revêtue de significations sociales et morales précises, qui en font un acte rituel dirigé contre les seuls guerriers des tribus ennemies. L'anthropophage caraïbe n'a donc que peu de chose en commun avec ce prédateur mythique avide de chair humaine, lointain écho du loup carnivore des forêts françaises, que les textes européens décrivent avec force détails. Mais l'important est que la peur qu'il génère (il serait, selon divers témoignages, capable de reconnaître un Anglais au seul parfum de sa chair, réputée moins salée que celle des Français³¹³), est sans aucun

³¹⁰ Soledad ESTORACH et Michel LEQUENNE (éditeurs et traducteurs), *Christophe Colomb. La découverte de l'Amérique [Journal de Bord, Relations de voyage, Documents]*, Paris, La Découverte, 1993, volume 2, p.77-78.

³¹¹ R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establissement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.118.

³¹² L'Anonyme de Carpentras, flibustier, avait été contraint, faute de navire pour regagner la France, de séjourner plusieurs mois parmi les Caraïbes de la Martinique, quelques années avant que l'île ne soit colonisée. Le P. Breton évangélisa les Caraïbes de la Dominique.

³¹³ Cette mention apparaît, entre autres, dans le récit de voyage de l'officier négrier François de Paris, rédigé au début des années 1680, BMAix Ms 232 (759), f°55. Le P. Breton, au contraire, qui les connaissait mieux, préférait insister sur le fait que les Caraïbes se refusaient généralement à manger des Européens : « Un de ceux de la Dominique contoit au P. Raymond qu'y étans allé faire une descente, ils prirent quantité de nègres et massacrèrent cinq de nos Pères qu'ils firent boucaner pour manger, mais

doute réelle, du moins tant que l'Indien est proche, tapi dans les forêts et les montagnes voisines³¹⁴.

Les Amérindiens, les « sauvages » ou « nos » sauvages apparaissent, dans les représentations mentales des colons du XVIIe siècle, au point de contact de deux mondes, entre nature *sauvage* et humanité *civilisée*. La transgression permanente de la limite qui sépare dans l'esprit des Européens les deux univers, cette incapacité à s'installer dans l'une ou l'autre sphère, menace l'équilibre colonial. Là, sans doute, réside la grande fragilité des Amérindiens qui doivent affronter les premiers colons — et là se scelle leur destin.

Très rapidement, d'ailleurs, les microbes et les guerres achèvent la besogne commencée par les Espagnols à la fin du XVe siècle, permettant aux Français de réduire les menaces brandies par cette humanité transgressive dès lors cantonnée, comme nous l'avons vu, dans les îles de la Dominique et de Saint-Vincent, repoussées pour un temps à la périphérie du monde colonial. Dès la fin du XVIIe siècle, les Amérindiens des Petites Antilles et de la côte guyanaise sont devenus une minorité mourante, dont la population a été probablement divisée par dix ou davantage en moins d'un siècle.

Ainsi, paradoxalement, l'image qui domine la vie quotidienne du Nouveau monde tel qu'il se présente concrètement aux premiers Français qui croyaient s'établir aux marges du Paradis terrestre, est celle de la maladie, de la mort, de la menace constante qui pèse, quelle qu'en soit l'origine, sur l'entreprise coloniale. L'essentiel de la colonisation se fait contre cette nature violente et grouillante qui s'incarne si parfaitement dans le corps nu et rougi au rocou des Amérindiens, mangeurs d'homme menaçants qui ne peuvent s'intégrer à la vision du monde importée sous les tropiques par les Européens. La colonisation, face à l'inconnu, et face à l'irréductible altérité de

qu'ils leur avoient suscité un tel contre-cœur qu'ils n'osèrent jamais y toucher. [...] Depuis quelque temps, ils s'abstiennent de manger de la chair des Chrestiens». SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton. Relations...*, *op.cit.*, 1978 (édition de ses manuscrits, XVIIe siècle), p.77.

³¹⁴ Le P. Bouton comme les autres chroniqueurs insiste constamment sur cette crainte qui dissuade les colons de s'aventurer hors des limites des terres défrichées. R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establisement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.36-37. Sur le contexte général de la peur des peuples exotiques, voir Jean DELUMEAU, *La peur en Occident. XIVe-XVIIIe siècles*, Paris, Fayard, 1978, p.43 et suivantes.

l'homme sauvage, se fait, plus qu'on ne le pense, avec la peur au ventre. Le savoir devient alors une arme, forgée au feu de l'expérience.

2. La réduction de l'inconnu. Moyens intellectuels d'une maîtrise de la nature et de l'espace

Pour maîtriser le nouveau monde et la nature coloniale, se dessinent aux premiers temps de la présence française dans l'aire caraïbe, et plus encore à partir des années 1620, lorsque la colonisation débute effectivement, un certain nombre de pratiques d'appropriation : en tentant de soumettre la nature tropicale aux exigences de sa survie et de sa prospérité, en délimitant l'espace pour constituer les bornes du territoire colonial et familial, en nommant, enfin, les choses et les lieux sur lesquels s'impose peu à peu sa domination, le colon s'applique à réduire autant qu'il est possible l'altérité d'un monde trop différent pour être rassurant. Son but ultime est aisément perceptible à travers cette expression optimiste que l'on trouve sous la plume du magistrat Claude-André Leclerc, sieur du Château du Bois, évoquant dans une lettre de 1669 datée de la Guadeloupe, son séjour dans les Petites Antilles :

« ces isles sont maintenant « *comme une petite France*³¹⁵. »

2.1. Soumettre

La prise de possession d'une colonie, au XVIIe et encore au XVIIIe siècle, donne lieu à des cérémonies officielles à forte portée symbolique : le fait de planter la croix, de célébrer une messe, de faire marcher la troupe au son du canon et des acclamations, affirme le pouvoir militaire, politique et religieux du conquérant. Mais la puissance du colon ne se limite pas à la domination des hommes et de l'espace. La nature, elle-aussi, doit lui être soumise, ce qu'exprime une autre série d'actes symboliques, toujours rapportés en termes similaires, comme lors de la prise de Saint-Christophe, en 1665 :

³¹⁵ Claude HOHL, « Un Auxerrois aux Indes Occidentales au temps du Roi-Soleil. Claude-André Leclerc, sieur de Château du Bois, colon et missionnaire à la Guadeloupe », *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 1973, n°105, p.101.

« Je fouïllay la terre, & tiray des pierres. Je couppay des arbres par le pied ; & j'arrachay des herbes & en replantay d'autres³¹⁶. »

C'est une nature soumise qui est ainsi chaque fois mise en scène : la terre nouvelle est défrichée, labourée, épierrée, cultivée ; les plantes arrachées étant remplacées par d'autres selon le bon vouloir du maître conquérant.

Ces plantes que le colon fraîchement débarqué aux Antilles ou en Guyane prétend cultiver au lieu de se fondre dans l'écosystème proposé par la civilisation amérindienne, sont au premier chef celles qu'il juge vitales et qui forment en Europe l'essentiel de son bol alimentaire, avec au premier rang les blés et la vigne. En 1494, lors de son deuxième voyage, Christophe Colomb écrivait :

« Nous sommes bien certains, ainsi qu'il se voit à l'œuvre, qu'en cette terre le blé tout comme la vigne prendront très bien. Mais il faut attendre les fruits, et s'ils viennent aussi vite que croissent le blé et le petit nombre de ceps qu'on a plantés, il est certain qu'ici nous n'aurions rien à envier à l'Andalousie ni à la Sicile³¹⁷. »

Plus d'un siècle plus tard, le désir de faire renaître sous les cieux tropicaux les charmes et les produits de la campagne natale n'a pas faibli, et se retrouve, tel quel, chez les premiers colons français. Pourtant, les premières expériences ne sont pas concluantes. En 1640, le P. Bouton témoigne déjà à demi-mots de la supériorité du manioc sur le blé sur le sol des Antilles :

³¹⁶ Prise de possession de St-Christophe au nom du roi en novembre 1665, dans RP. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 3, p.252. on trouve une cérémonie équivalente lors de la prise de Sainte-Lucie, en 1719 : « [...]a fait éteindre et allumé du feu, arraché et planté des herbes, cassé des branches d'arbre, goûté de l'eau de rivière de la dite île, pris et jeté des pierres et fait généralement tous les actes de prise de possession... », ADM, B 3, f°44. Lors d'une vente immobilière, sous l'Ancien Régime, de tels actes symboliques d'appropriation (allumer le feu, ouvrir et fermer les fenêtres, boire de l'eau du puits et couper des herbes du jardin) étaient fréquemment accomplis par le nouveau propriétaire, et enregistrés par les notaires. Cela n'ôte rien, toutefois, à l'importance symbolique de telles pratiques, qui, du fait de l'importance du bien approprié, revêt une valeur de propagande tout à fait certaine.

« La fertilité de ce manioc, dont un champ nourrira beaucoup plus de personnes que s'il y estoit semé du bled, a fait negliger la culture de la terre, pour en retirer du froment de France³¹⁸ . »

Pourtant — naïveté ou propagande ?— il ajoute :

« Aucuns en ayant seulement jetté quelques grains deux ou trois doigts avant dans la terre, ont veu paroistre dans peu de temps des pailles hautes de douze ou quinze pieds avec un espy au bout sans grains, qui leur a fait juger, que ce pays n'estoit propre pour le froment. Il est croyable que si on y avoit apporté un peu plus de façon, il ne viendroit pas mal aux lieux plus temperez, qui sont au pendant des montagnes ; comme le bled d'Inde, ou maïs, le ris & autres grains, orge, avoine, lin, chanvre y viendront aussi à ce qu'on croit, & on l'a deja expérimenté de quelques-uns³¹⁹. »

À propos de la vigne, son témoignage est similaire :

« [...] la vigne y croist fort bien : elle porte deux ou trois fois l'année pourveu qu'on la taille à temps, & fort près ; & si on avoit l'experience des façons qu'il luy faut donner, & le choix des lieux où on la plante, & du temps de la planter, & tailler, elle porteroit ses raisins un peu plus meurs que ceux qu'on void, & dont j'ay gousté à S. Christophe ; il faudroit aussi porter de France de bons pepins, ou de bon plan, comme peut sans difficulté³²⁰. »

Pour la vigne comme pour le blé, à en croire ce missionnaire et ceux qui, comme le P. Breton et le P. Du Puis, lui font écho³²¹, un peu de soin et quelques optimisations

³¹⁷ Soledad ESTORACH et Michel LEQUENNE (éditeurs et traducteurs), *Christophe Colomb. La découverte de l'Amérique [Journal de Bord, Relations de voyage, Documents]*, Paris, La Découverte, 1993, volume 2, p.88.

³¹⁸ R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establissement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.55-56.

³¹⁹ R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establissement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.55-56.

³²⁰ R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establissement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.56-57.

³²¹ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.125. Frère Mathias DU PUIS, *Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Guadeloupe...*, *op.cit.*, 1652.

pédologiques ou culturelles suffiront pour permettre aux colons de faire du pain frais et de boire du vin de Guadeloupe. Car l'essentiel, semble-t-il, est de rattacher ce nouveau monde à l'ancien, et de nier l'appartenance des terres de l'aire caraïbe à la civilisation du manioc, plante fondamentale à partir de laquelle sont préparées la cassave et l'ouycou, galette fade et boisson fermentée qui font l'ordinaire des Indiens³²² : « leur pain » et « leur vin », comme les désignent, de manière symptomatique, les chroniqueurs. Pourtant, près de dix ans plus tard, la situation des céréales et de la vigne n'est pas meilleure. Le P. Breton le confirme :

« Quelques-uns disent y avoir veu de bon froment et qu'il y viendrait bien³²³. [...] la vigne y vient fort bien et porte facilement trois fois l'an. Mais on n'en a quasi pas encor cultivé³²⁴. »

L'échec est flagrant. De fait, le blé ne s'adapte pas au climat tropical, attaqué en particulier par toutes sortes de parasites et par les rats. Quant à la vigne, comme l'explique le P. Du Tertre lui-même, le climat lui est globalement favorable, et elle donne du raisin³²⁵ ; mais ceux-ci ne mûrissent pas uniformément sur les grappes, qui ne parviennent que rarement à maturité du fait de l'action conjuguée des rats et des oiseaux. C'est, ajoute Du Tertre, « le mal que les habitants regrettent le plus dans tout le pays³²⁶. » À force d'obstination, le froment et la vigne finiront parfois par réussir, mais de manière très exceptionnelle et au prix de soins assidus, dans certaines conditions climatiques particulièrement propices : le P. Labat signale ainsi qu'il cultive dans son jardin à la fin du siècle de la vigne venue de Madère et des Canaries, mieux adaptée au

³²² « Les sauvages » écrit le P. Du Tertre, au contraire, « estiment les Français malheureux, parce que dans leur pays, il n'y a point de manioc ». R.P. Jean-Baptiste DU DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.130.

³²³ SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton. Relations...*, *op.cit.*, 1978 (édition de ses manuscrits, XVIIe siècle), p.49.

³²⁴ SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton. Relations...*, *op.cit.*, 1978 (édition de ses manuscrits, XVIIe siècle), p.49.

³²⁵ P. Boyer, dans sa *Véritable relation de tout ce qui s'est passé au voyage que M. Brétigny fit à l'Amérique occidentale*, p.323 affirme même, évoquant les vignes de Guyane : « pour moi, je sais fort bien qu'[elle] y donne des raisins deux fois l'an ».

³²⁶ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.154.

climat ; et il évoque le cas de l'habitant Sellier, de la paroisse de Macouba (Martinique), qui parvint à faire pousser du froment, toujours à la fin du XVIIe siècle³²⁷.

La plupart des plantes que les colons apportent avec eux s'adaptent en revanche plus aisément. Dès 1640, le P. Bouton le confirme, alors que les colons ne sont installés à Saint-Christophe que depuis 15 ans, et en Martinique depuis moins de 5 ans :

« La plus-part des herbes de nos jardins de France y viennent bien, comme laitues, chicorée, oseille, persil, choux, oignons, & autres ; les concombres tres bien. Pour les melons semblables aux nostres, en six semaines ou deux mois vous les avez tres-bons, & ordinairement plus gros qu'en France [...] Les pois ronds de France y viennent bien³²⁸. »

Le P. Breton, dans sa *Relation* de 1647, élargit encore les bornes du potager importé :

« Il y a des orangers, des citronniers, grenadiers qui viennent fort bien, mais ils sont transportés d'ailleurs [...] Les choux, oseilles et quantité d'autres herbes viennent bien des graines de France, mais elles n'en portent point d'autres graines. On les provigne de rejettons. Les melons, concombres, courges, raves, gyraumons et autres rapportent fort bien et les graines du pays sont bonnes³²⁹. » Du Tertre signale également les succès de la chicorée, des laitues, cressons, épinards, carottes, betteraves, salsifis, asperges, pois, fèves, citrouilles et concombres qui « poussent dans toutes ces îles beaucoup mieux qu'en Europe [et] provignent d'elles-mêmes, de telle sorte qu'après en avoir semé une fois dans son jardin, on ne peut s'en défaire. » Toutefois, reconnaît-il « les oignons viennent avec peine³³⁰. »

³²⁷ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 1, p.184 et 185.

³²⁸ R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establissement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.48.

³²⁹ SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton. Relations...*, *op.cit.*, 1978 (édition de ses manuscrits, XVIIe siècle), p.42 et 49.

³³⁰ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), p.102-107, 154-155, etc.

Indéniablement, même s'il est fait, ici ou là, mention de quelques fleurs ornementales³³¹, les acclimatations empiriques que l'on voit à l'œuvre relèvent au premier chef de l'exigence alimentaire, certaines ayant d'ailleurs eu lieu avant même leur arrivée, du fait d'Espagnols en aiguade ou de flibustiers soucieux de prévoir leur ravitaillement à moyen terme³³². Les animaux, également, sont introduits aux îles dès les premiers voyages du XVe siècle, et sont à l'origine des troupeaux sauvages de cochons et de cabris qui, dès avant la colonisation, font le bonheur des flibustiers et des boucaniers. Selon le P. Breton, les Français auraient pour leur part apporté des pigeons aux premières années de la colonisation³³³.

Pourtant, au-delà d'un ensemble de pratiques agricoles vitales qui n'ont rien de surprenantes³³⁴, des processus intellectuels se dessinent, qui les accompagnent, et participent tout autant de l'appropriation culturelle de ces terres exotiques : ces processus de délimitation, de nomination et d'échanges, permettent de saisir à leur origine un certain nombre d'éléments qui déterminent les cadres lexicaux et les fondations intellectuelles sur lesquels viennent s'appuyer les premiers contreforts de la science coloniale.

2.2. Délimiter et décrire l'espace

L'histoire de la colonisation du Nouveau monde commence par des délimitations : dès le retour de Colomb, la Bulle *Inter Cætera*, puis un an plus tard le Traité de Tordesillas, bornent l'Océan Atlantique de franches limites afin d'encadrer autant que faire se peut l'expansion européenne.

Ce besoin de délimiter tout espace vierge s'affirme naturellement, à l'échelle de chaque île. Comme nous l'avons vu, une limite naturelle s'établit immédiatement entre l'espace sauvage et l'espace colonisé. Matérialisée par la friche, la barrière forestière,

³³¹ « Les œillets, roses, tulippes, lys n'y ont point encoir paru » s'étonne le P. Breton, « quoy qu'on y ait veu des rosiers, mais sans fleurs ». SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton. Relations...*, *op.cit.*, 1978 (édition de ses manuscrits, XVIIe siècle), p.49.

³³² Ainsi les bananes, pois d'Angole et autres cannes à sucre étaient inconnues en Amérique avant la fin du XVe siècle, mais bien présents à l'arrivée des premiers colons français.

³³³ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.201.

³³⁴ Sur ces questions voir les nombreux exemples développés dans Alfred CROSBY, (*Ecological Imperialism: the biological expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

les premiers contreforts rocheux ou le torrent sans pont, elle s'affiche parfois sur les premières cartes. Toute prise de possession commence par une délimitation, qui s'opère à la manière du Père Labat choisissant l'emplacement de sa chapelle dans un quartier reculé de la Martinique, au début du XVIII^e siècle ; comme s'il était nécessaire de marquer le nouveau territoire d'une empreinte et de bornes visibles, pour l'arracher au monde sauvage et sans propriété de l'espace caraïbe :

« je marquai avec des piquets le lieu de l'Eglise, du Cimetierre, de la maison curiale et de son jardin [...] On fit une croix de bois pour planter dans le milieu de l'endroit destiné pour le cimetière ; et on se pressa de faire une petite Chapelle de fouches en terre, palissadée de roseaux et couverte de paille³³⁵. »

Dans les partages observés dans l'aire caraïbe au moment où les premiers colons nord-européens y font irruption, la notion de *frontière naturelle* semble plus évidente que dans l'Europe du XVII^e siècle³³⁶. En Guyane, les larges fleuves côtiers (le Maroni, l'Oyapok, voire l'Amazone)³³⁷, offrent des repères commodes, tandis que de lointains reliefs (d'ailleurs inaccessibles) dessinent à l'horizon une frontière difficile à préciser. Ailleurs, les îles antillaises sont suffisamment nombreuses et offrent dans l'ensemble des unités géographiques suffisamment réduites et cohérentes pour éviter, à première vue, qu'une même île soit colonisée simultanément par des colons de nations rivales. Pourtant, cette logique accepte de notables exceptions, comme à Saint-Domingue, à Saint-Christophe ou à Saint-Martin³³⁸.

La première colonie française de l'arc antillais, Saint-Christophe, donne ainsi naissance à la première frontière antillaise, sur une île déjà colonisée par les Anglais : sa détermination est exemplaire d'une colonisation qui, à l'inverse de ce que l'on pourra

³³⁵ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 1, p.295.

³³⁶ Sur la notion de frontière naturelle, voir Daniel NORDMAN, *Frontières de France. De l'espace au territoire, XVI^e-XIX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1998, p.60-66.

³³⁷ La frontière de la Guyane française avec le Brésil fut contestée jusqu'en 1900 ; avant cette date qui la fixait définitivement, les prétentions françaises s'étendaient bien au-delà de l'Oyapok.

³³⁸ Saint-Martin fait quelque 100 km², et Saint-Christophe moins de 170 km². L'île d'Hispañola, en revanche, en fait près de 76500. Contrairement à Saint-Christophe, d'où les Français sont définitivement chassés dans les premières années du XVIII^e siècle, il est à noter que la cohabitation entre Français et Hollandais perdure aujourd'hui à Saint-Martin, tandis que la partition de l'île d'Hispañola est à l'origine de l'actuelle partition de l'île entre la République dominicaine à l'est, et de la République d'Haïti à l'ouest.

faire aux siècles suivants, se fait sans cartes, sans projection, et s'appuie donc sur des repères géographiques immédiatement perçus par des deux parties (document 1.3).

Le contrat du 13 mai 1627, reproduit dans l'*Histoire générale des Antilles* du P. Du Tertre³³⁹, fait référence à divers points de repère : les « salines », la « rivière Saint-Christophe », ou « la Pointe de Sable », qui renvoient à une toponymie locale déjà établie. Cependant, un événement ultérieur rapporté par le P. Du Tertre, révèle les faiblesses d'une délimitation géographique empirique, opérée dans un espace en trois dimensions :

« Il y avait sur le bord de la mer, au quartier de la pointe de Sable, un figuier d'une grandeur démesurée, qui servait de borne vivante, pour séparer ces deux nations de Français et d'Anglais. Il arriva au fil du temps que ceux-ci qui tiraient leur alignement de ce figuier jusqu'au cinquième étage, avaient si bien gauchi qu'ils empiétaient de plus de deux cent cinquante habitations sur le partage échu à nos Français³⁴⁰. »

Finalement, après une épreuve de force qui fait reculer les Anglais, les chefs des deux colonies se rencontrent pour un arrangement à l'amiable.

« M. d'Esnambuc salua ce gouverneur avec une fierté qui témoignait du ressentiment de cet outrage, puis passant du côté des Anglais, il ficha en terre une grosse canne qu'il tenait à sa main, et montrant son alignement vers la montagne, il lui dit : "*Par le corbleu, (c'était la façon de jurer), je veux en avoir par-là*". Ce qui lui fut accordé sans contestation. [...] Le figuier demeura tout entier aux Français, jusqu'à la grande montagne, et ainsi les Français recouvrèrent par leur courage plus de terres qu'ils n'en avaient perdu. L'accommodement fut fait et signé sous le figuier. Nos Français y creusèrent un puits, qui fut nommé le puits de l'accommodement de la pointe de Sable. Les

³³⁹ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, op.cit., 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1, p.40-41.

³⁴⁰ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, op.cit., 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1, p.79-80. Le « cinquième étage » évoqué ici est la cinquième rangée de concessions délimitée à partir de la mer.

eaux en furent si bonnes que les navires en rapportent en France sans aucune corruption, et même à Dieppe, on la trouve aussi bonne, après un aussi long trajet que l'eau des fontaines. Les deux gouverneurs et leurs officiers burent à la santé des rois de France et d'Angleterre [...] ³⁴¹. »

Au-delà de l'anecdote, ce texte est intéressant pour deux raisons au moins : d'une part, il permet de rappeler que la cartographie, cette science qui conduit et organise la projection de l'espace sur deux dimensions, n'est pas considérée par ces colons du XVII^e siècle comme un outil nécessaire à l'entreprise de délimitation. Nous sommes encore, ici, dans un univers spatial empiriquement perçu, qui s'inscrit bien mieux, s'il le faut, dans la logique de la vue cavalière et du profil de côte vu de la mer, que dans celle des contours géographiques cartographiés à plat. D'autre part, il signale l'importance de la toponymie dans l'opération de maîtrise de l'espace : ces noms donnés aux rivières et aux points remarquables de la géographie locale jalonnent l'espace, permettent d'en parler, de faire des traités de partage, sans avoir pour autant besoin de les représenter, là-encore, sur une carte. Toutefois, c'est par l'intermédiaire de ces noms de lieux que les premières cartes françaises des Antilles s'attacheront à établir une correspondance entre l'espace antillais perçu par ses habitants, et le territoire colonial représenté³⁴². Nous sommes bien à l'écoute d'un processus intellectuel essentiel.

2.3. Nommer

L'historien J.-B. Harley (à l'origine d'une monumentale *History of Cartography* en six volumes publiée à Chicago depuis 1987), a montré combien la carte doit être analysée par l'historien avec rigueur et recul. Dans un article fondateur, il met en avant

³⁴¹ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1, p.79-81.

³⁴² Nous ne pouvions envisager de développer ici le thème de la délimitation coloniale, qui nous aurait mené bien loin du sujet de cette recherche. Les enjeux en sont pourtant essentiels pour l'historien. Les limites dans l'histoire de la colonisation sont d'ailleurs variées : limites politiques, certes, mais aussi militaires (réseau des forts et des batteries dont on trace souvent l'aire de portée), religieuses (paroisses, partages entre les différents ordres missionnaires), administratives (ressorts des institutions, limite des cinquante pas du roi le long des côtes), commerciales (zones franches et zones soumises au régime de l'exclusif) ou privées (travail des arpenteurs). L'étude des discours qui en déterminent l'origine et des documents qui les représentent permettraient sans doute de découvrir qui, du ministère, des administrateurs locaux, ou des colons, l'emporte dans la maîtrise et l'organisation concrète de l'espace colonial.

le concept de « déconstruction » de la carte, qui invite à analyser le document cartographique comme une accumulation ordonnée de codes superposés, qu'il convient d'isoler avant d'en tenter un déchiffrement.³⁴³ Dans cette perspective il suggère que l'accumulation de noms de lieux peut aisément donner l'illusion d'une parfaite maîtrise de l'espace : la toponymie est le fer de lance de l'entreprise cartographique, et la pierre angulaire sur laquelle se construit le savoir géographique. Nommer, c'est maîtriser ; nommer, c'est, tout autant, communiquer. L'attribution des noms, et *a fortiori* la connaissance de ceux-ci et leur diffusion sur des cartes ou dans des textes, sont des étapes fondatrices de la construction du discours (textuel ou cartographique) sur l'espace et le territoire.

De manière générale, les noms des îles antillaises tels qu'ils circulent au XVII^e siècle, sont d'origine espagnole, témoignant de l'antériorité ibérique dans la région par rapport aux autres européens, qui n'ont fait que reprendre à leur arrivée les termes d'une connaissance géographique déjà assimilée par les marins espagnols : la Guadeloupe, la Dominique ou Saint-Christophe, tiennent leur nom du panthéon catholique, tandis que Marie-Galante doit le sien au navire de Colomb. Les noms caraïbes en revanche, quoique bien plus anciens (Ahitij, Liamàiga, Ioüanacaéra ou Caloucaéra³⁴⁴), ne sont pas en usage chez les Européens, ce qui confirme l'image d'un savoir géographique européen construit de manière autonome, appuyé sur les récits des premiers explorateurs. Le nom, de toute évidence, succède immédiatement à la découverte, indépendamment de tout savoir local antérieur³⁴⁵.

Le processus de désignation toponymique au sein de chaque colonie suit globalement la même logique, et les colons n'accordent que peu d'attention aux noms

³⁴³ John Brian HARLEY, « Deconstructing the map », *Cartographica*, 1989, tome 26, n°2, p.1-20. Voir également John Brian HARLEY, « L'histoire de la cartographie comme discours », *Préfaces*, décembre 1987-janvier 1988, n°5, p.70-75. Et John Brian HARLEY et David WOODWARD, « Préface », in John Brian HARLEY et David WOODWARD dir., *History of Cartography, Volume I, Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean*, Chicago, 1987, p.XV-XXI.

³⁴⁴ Hispanola, Saint-Christophe, Martinique et Guadeloupe [d'après le P. Breton, cité dans Henry PETITJEAN ROGET, « Histoire d'un nom: calina, cannibale, carib et carïbe », in Jacques ADÉLAÏDE-MERLANDE et Alain YACOU sous la direction de, *La découverte et la conquête de la Guadeloupe*, Paris, 1993, p.67. La toponymie caraïbe des îles antillaises est détaillée par le P. Breton dans R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.204 et suivantes.

³⁴⁵ DELMOND-BEBET, « Les noms de lieux à la Martinique », *Revue d'histoire des colonies*, 1933, tome 26, p.294. Jean-Luc BONNIOL, « L'Espace d'une île. Appropriation et représentations spatiales à Terre-de-Haut des Saintes », *Espace créole*, n°1, 1976, p.71-93. C'est selon ce procédé de l'analogie que les cartographes dieppois désignent sur certaines cartes du XVI^e siècle le "Pain de sucre" de Rio sous le nom de "Pot à Beure" [sic] BNCP Rés. Ge C 5007, carte manuscrite de la baie de Rio de Janeiro, Dieppe, 1579, reproduite dans Mireille PASTOUREAU, *Voies océanes...*, *op.cit.*, 1990, p.106.

qui, dans chaque île, ont cours parmi les Indiens. Ces derniers ont pourtant l'usage de toponymes précis pour désigner les différents points des îles de l'archipel, et le P. Breton, dans son *Dictionnaire français-caraiïbe* en relève presque quarante pour la seule Guadeloupe, donnant leur équivalent français, quand il existe³⁴⁶.

Certes, il subsiste de notables exceptions. Dans les îles d'abord : Matouba en Guadeloupe, ou la rivière Macouba et l'anse Macabou en Martinique. Mais surtout en Guyane, où les noms d'origine amérindienne s'imposent massivement, notamment pour désigner les fleuves, qui bien souvent donnent leur nom aux premiers établissements : Kourou, Sinnamary, Oyapock ou Maroni. Faut-il en déduire que la faible densité des premiers contingents de colons ne leur permettait pas de maîtriser le territoire sans le secours des populations locales ? Faut-il y voir, plutôt, une conséquence de l'influence plus importante en Guyane des missionnaires jésuites envoyés au contact des populations indigènes et soucieux de collecter leurs connaissances géographiques ? Le problème mériterait d'être posé.

Mise à part cette exception guyanaise, le savoir géographique des Amérindiens est assez généralement nié dans le processus d'appropriation toponymique de ces « Petites France », qui, dès les premiers mois, se couvrent de noms d'origine française. Loin des repères traditionnels du vieux continent (lieux-dits, bourgs, clochers, terroirs bornés, etc.), le colon doit constituer de toutes pièces ses repères géographiques : ainsi se dessine dans les colonies françaises de l'aire caraïbe (mais on retrouve le phénomène au Québec³⁴⁷, et ailleurs) une toponymie descriptive et naïve, que Jean-Luc Bonniol qualifie de « toponymie banalisée » : essentiellement pratique, celle-ci a pour fonction de fixer des repères solides et parlants pour une communauté qui, à l'origine, est une communauté sans cartes.

Née dans l'urgence d'un vide à combler, elle ne résulte donc pas d'une lente sédimentation historique comme en Europe, mais bien au contraire d'une dénomination immédiatement perceptible, imagée, fonctionnelle : ainsi trouve-t-on dans l'archipel des Saintes la *Petite Anse*, la *Grande Anse*, le *Morne à Craie*, la *Baie du Marigot*, ou encore, par analogie, le morne du *Chameau*, point culminant de Terre-de-Haut. Par

³⁴⁶ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.235-237.

³⁴⁷ Sur la toponymie du Québec, nous trouvons un constat similaire, et une bibliographie, dans Jean-Yves DUGAS, « La toponymie québécoise comme mode d'appropriation symbolique du territoire », *Proceedings of the 11th meeting of the French Colonial Historical Society*, Laxham, New York-Londres, 1987, p.237-250. Également, Henri DORION, dans le même ouvrage, p.47-52.

ailleurs, comme le signale Jean-Luc Bonniol, les toponymes personnalisés sont plus rares, mais existent dès l'époque moderne : ainsi le quartier de *Fond Curé*, l'*Anse Crawen*, ou encore le *Morne Rodrigue*, dont l'origine n'est pas connue avec certitude³⁴⁸. Parfois, quelque événement marquant peut déterminer le nom d'un lieu, comme pour ce « puits de l'accommodement de la Pointe de Sable » évoqué par le texte de Du Tertre que nous avons cité plus haut ; comme aussi cette « montagne des accords » qui, à Saint-Martin, voit la signature des conditions de cohabitation entre Français et hollandais à Saint-Martin³⁴⁹.

Cette appropriation de l'espace par les mots est également à l'œuvre pour maîtriser l'environnement naturel nouveau auquel sont confrontés les premiers colons³⁵⁰ : Nombre de fruits, d'arbres ou d'animaux, sont désignés par des termes fonctionnant sur le mode de l'analogie qui, comme le rappelle Michel Foucault, « a joué un rôle bâtisseur dans le savoir de la culture occidentale³⁵¹. » Ainsi le fromager, *Comáca* des Indiens Caraïbes, nommé « fromage d'hollande » par les premiers colons, « parce que la hache y entre comme dans du fromage³⁵². » De fait, c'est bien une forme de *reconstruction du monde* qui est à l'œuvre chez les Français des tropiques, et il n'est que de feuilleter les premières descriptions de ces colonies, pour constater l'importance de cette onomastique nostalgique, qui permet de recréer sous les tropiques les douceurs oubliées de l'Europe tempérée : *ramiers*, *tourterelles*, *faisans*, *perdrix*, et autres *grives* y abondent. Or, les ornithologues l'ont depuis démontré, ces *ramiers* et autres *ortolans* des Antilles, diffèrent clairement des espèces homonymes rencontrées en Europe³⁵³.

³⁴⁸ Jean-Luc Bonniol, « L'Espace d'une île. Appropriation et représentations spatiales à Terre-de-Haut des Saintes », *Espace créole*, n°1, 1976, p.88-89.

³⁴⁹ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), p.81 et p.393.

³⁵⁰ Il est à noter que certains chefs amérindiens sont eux-mêmes affublés de noms français, manière efficace de réduire leur altérité, leur étrangeté, et —au-delà— de marquer leur soumission (comme l'on donne aux nouveaux esclaves un nom qui achève de détruire leur identité). Paradoxalement, pourtant, ce processus de soumission symbolique des Caraïbes fut certainement facilité par leur usage de « prendre le nom de leurs bons compères » [i.e. amis], pour reprendre les termes du P.Breton : exemple, s'il en est, d'une acculturation ambiguë — ou d'une domination bien imparfaite (et presque réciproque) dans laquelle chacun trouve l'écho d'une satisfaction.

³⁵¹ Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard Tel, 1998 (1^{ère} édition 1966), p.119 et suivantes.

³⁵² R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.89.

³⁵³ Le plus souvent, le choix d'une appellation reposait sur une simple analogie, fondée sur un unique caractère commun avec son homologue des provinces françaises : ainsi, la « figue » des premiers colons — le terme demeure d'ailleurs en usage aux Antilles aujourd'hui — petite banane, n'a qu'un point

La juste perception des processus d'analogie qui dessinent les premiers points d'appui du savoir assimilé par les premiers colons, est essentielle. Pourtant, au-delà de ce constat, il nous faudra explorer plus systématiquement les origines très diverses de cette onomastique coloniale pour tenter de déceler des éléments d'une archéologie des sciences coloniales. Car le jeu des noms, dans le processus colonial, est non seulement jeu de pouvoir, mais aussi — et surtout — affaire de savoir.

Ainsi, le fait colonial s'affirme dès les premières années de la conquête, non seulement par une prise de possession militaire, religieuse, voire commerciale, mais également par une entreprise de transformation symbolique et agricole du milieu colonisé, une addition de pratiques culturelles et culturelles destinées à réduire par tous les moyens l'altérité du monde conquis. Se dessine alors une colonisation par la bêche et le verbe, compléments indispensables du sabre et de la croix. Ce constat nous invite naturellement à interroger les conditions intellectuelles qui ont présidé à l'intégration du monde colonial au champ du savoir français du XVII^e siècle, afin de saisir les premières manifestations d'une science coloniale en construction, d'en mettre au jour les lignes de force, d'en repérer, autant que faire se peut, les acteurs.

3. Constructions et itinéraires du savoir dans l'aire caraïbe

L'historien, nous venons de le voir, doit avec humilité et obstination accorder son attention aux mots qui accompagnent la colonisation. Le vocabulaire colonial tel qu'il se construit aux premières années de la conquête et de l'adaptation des Français révèle bien plus qu'une volonté de plaquer des images familières sur une réalité profondément différente : les mots gardent la trace de leur histoire. Parfois créés, comme nous l'avons vu, selon un processus classique d'analogie, ils sont aussi le fruit d'emprunts, d'échanges, de circulations complexes d'une langue à l'autre ; or, presque

commun avec la figue des campagnes européennes : la façon de la peler pour la manger ; le terme de « groseiller » désigne diverses cactées porteuses de baies comestibles. Jacques Petitjean Roget, *La société d'habitation à la Martinique, un demi-siècle de formation 1635-1685*, Lille, Atelier de reproduction des thèses, 1978, tome 1, p.434. De même le P. Labat remarque-t-il au début du XVIII^e siècle, à propos de « l'abricot de Saint-Domingue » : « Ce nom François ne lui convient que pour la couleur de la chair, car pour tout le reste, il ne lui ressemble point du tout. » R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 1, p.179.

toujours, le chemin des mots révèle des transferts de savoirs, infimes indices pour une archéologie lexicale, qui permettent d'avancer prudemment des hypothèses quant à la constitution des premiers savoirs coloniaux.

Dans sa thèse, publiée en 1980, Jacques Petitjean Roget interroge avec érudition un corpus de chroniques imprimées et de relations manuscrites rédigées dans les années 1640, pour tenter « une coupe transversale à travers la langue pratiquée par les Français des Antilles à une époque déterminée³⁵⁴. » Cette démarche, qui présente quelques faiblesses méthodologiques³⁵⁵, permet de dessiner la présence de différentes influences linguistiques dans les termes employés par cette génération des pionniers pour désigner les ressources de la nature antillaise (document 2.1).

Ces résultats, quelles qu'en soient les limites sur le plan strictement quantitatif, permettent de confirmer l'incidence, aux origines du savoir colonial français, de sources d'information d'origine diverse.

3.1. Les savoirs amérindiens

L'apport des Amérindiens à la culture des premiers colons des Antilles et de la Guyane est sans aucun doute considérable : selon les calculs de J. Petitjean Roget, près de 85% des noms de plantes médicinales seraient d'origine amérindienne, comme près de 50% des plantes utiles et 40% des plantes comestibles.

³⁵⁴ Jacques PETITJEAN ROGET, *La société d'habitation à la Martinique, un demi-siècle de formation 1635-1685*, Lille, Atelier de reproduction des thèses, 1980, tome 1, p.432. L'auteur ne fait pas référence au manuscrit de l'*Anonyme de Carpentras*, dont on ignorait encore l'existence à l'époque de cette thèse.

³⁵⁵ Peut-on considérer de la même manière pour une étude de ce type, des documents destinés à l'impression et des documents circulant dans des réseaux plus réduits ? Pour les premiers (qui peuvent avoir des prétentions à l'établissement des premières normes pour leur objet spécifique), la pression intellectuelle du corpus d'œuvres antérieures est sans doute importante (d'où d'ailleurs d'innombrables références aux travaux des auteurs espagnols). Pour les seconds, en revanche, notamment pour les relations missionnaires manuscrites destinées à la simple information des institutions centrales d'un ordre, le discours est probablement plus spontané. Il est de ce fait regrettable que la thèse de J. Petitjean Roget, par ailleurs si diserte sur nombre de points, soit restée silencieuse sur le détail des pourcentages recueillis spécifiquement pour chacun de ces textes. En outre, le choix de ne retenir que les relations construites et complètes, en négligeant les correspondances privées ou administratives, réduit légèrement la portée des conclusions quant à l'usage effectif de ces termes dans la vie quotidienne des colons. Ce travail remarquable mériterait peut-être qu'on y consacrerait à l'avenir, une étude plus rigoureuse ; mais il y a fort à parier que les principales conclusions de J. Petitjean Roget ne seraient pas remises en cause par ces nuances. Notre analyse, en tous cas, ne voit pas dans ces chiffres autre chose que de commodes points de départ pour une investigation qui demeure qualitative, plus que quantitative.

La lecture des sources dont nous disposons pour le XVII^e siècle le confirme presque à chaque page : la chasse et la pêche (capture des tortues ou des lamantins, usage de nasses³⁵⁶, capture des colibris³⁵⁷), l'agriculture (manioc, patates, tabac), les techniques architecturales végétales (les *ajoupas*, abris sommaires des boucaniers), les usages culinaires (boucanage, confection de la cassave, accommodements divers à base de piments, fermentation de certaines boissons) ou encore la connaissance des plantes médicinales tropicales³⁵⁸, sont les grands points de contact et de passage entre population indigène et population conquérante. Tour à tour amicaux et hostiles, les « Sauvages » caraïbes entretiennent avec les premiers colons des relations instables, nous l'avons vu ; mais malgré quelques éclipses, des échanges perdurent entre les deux communautés³⁵⁹.

La transmission des savoirs amérindiens vers les Européens a d'ailleurs commencé aux premiers jours de la conquête espagnole³⁶⁰, et perdure jusqu'à la fin du

³⁵⁶ Sur la transmission et l'évolution de la pêche à la nasse, voir l'intéressante étude ethnologique du P. Barbotin, réalisée à Marie-Galante dans les années 1970 : R.P. Maurice BARBOTIN, « La pêche à la nasse à Marie-Galante et la fabrication des nasses en bambou », *Bulletin de la société d'Histoire de la Guadeloupe*, 1993, n°95-98, p.3-40. En plein milieu du XVIII^e siècle, les Amérindiens sont encore, en Guyane, recherchés pour leur savoir-faire en matière de chasse et de pêche, comme en témoigne par exemple le P. Fauque en 1751, dans une « Courte relation de la Guyane françoise, ou la France équinoxiale », demeurée manuscrite : les Indiens, écrit-il, ne vivent pas parmi les Français, mais « ils rendent pourtant différents services, car ils s'engagent assez communément pour être chasseur, et pêcheur pendant un certain temps. C'est encore d'eux qu'on se sert pour les voyages, parce qu'ils savent parfaitement bien la navigation du pays. » BnF NAF 1041, f°27.

³⁵⁷ Cette technique est clairement identifiée par le P. Du Tertre comme une technique apprise des Amérindiens : « Nous avons appris des Sauvages une méthode pour les attraper vivants : il n'y a qu'à [...] ». R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.278.

³⁵⁸ Pour un panorama d'ensemble des plantes médicinales connues par les premiers colons français des Petites Antilles, voir Jacques PETITJEAN ROGET, *La société d'habitation à la Martinique, un demi-siècle de formation 1635-1685*, Lille, Atelier de reproduction des thèses, 1980, tome 1, p.322-332.

³⁵⁹ Le commerce continue sur les mêmes bases qu'au siècle précédent : le F. Mathias Du Puis écrit, dans sa *Relation* de la Guadeloupe de 1652 : « On leur donne des haches, des serpes, des cousteaux, de la toile, & des hains beaucoup plus propres pour la pesche que les leurs ; & ils rendent des cochons, des tortuës, du poisson, des fruits, des feuilles de caret, qui est une écaille parfaitement belle, dont on fait les plus rares peignes de l'Europe ». Frère Mathias DU PUIS, *Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Guadeloupe...*, *op.cit.*, 1652, p.232.

³⁶⁰ « [...] un Indien fit comprendre que la gomme était bonne pour les douleurs d'estomac », écrit Colomb dans son journal (copie de Las Casas), à la date du 5 novembre 1492. Soledad ESTORACH et Michel LEQUENNE (éditeurs et traducteurs), *Christophe Colomb. La découverte de l'Amérique [Journal de Bord, Relations de voyage, Documents]*, Paris, La Découverte, 1993, volume 1, p.96. Le phénomène n'est d'ailleurs pas, évidemment, une spécificité de la colonisation française : David Watts dans une étude importante, évoque notamment la manière dont les premiers colons anglais de la Barbade, en 1627, font appel au savoir-faire d'une trentaine d'Arawaks amenés à dessein de Guyane jusque sur cette île. David WATTS, *The West Indies. Patterns of Development, Culture and Environmental change since 1492*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p.152 et suivantes.

XVIII^e siècle — et au-delà : elle se fait par le geste et par le verbe, dans la langue des uns ou des autres, voire dans ce « baragouin » que signalent l'ensemble des auteurs du XVII^e siècle, mélange d'espagnol, de français, de hollandais et de caraïbe³⁶¹. L'Indien de l'aire caraïbe, de toute évidence, remplit aux yeux des premiers colons la fonction essentielle d'intermédiaire entre les Français et la nature : sa qualité de *sauvage*, de *naturel du pays*, doublée de sa qualité d'être humain, le désigne de toute évidence aux yeux des conquérants comme un *mineral de savoir*, qu'il s'agit d'exploiter. L'importance de ces connaissances et les difficultés à les recueillir sont soulignées dès 1640 par le P. Bouton, décrivant la Martinique, en 1640 :

« C'est merveille combien les Sauvages se portent bien, & ont de beaux secrets ; mais il est impossible de les tirer d'eux, si ce n'est à la longue, & par quelque finesse. Les gouttes, pierres & plusieurs autres maladies trop communes en France, sont ici presque inconnues, tant ils y remedient promptement & efficacement : si les blessures ne sont mortelles, ils les guerissent si facilement & parfaitement, que vous voyez celui que vous pensiez mort, retourner dès le lendemain avec les autres à la guerre. Ils ont une herbe qui dissout les taves des yeux [...] ils ont des herbes ou racines, qui aydent merveilleusement les femmes qui sont en travail d'enfant [...] & d'autres par l'usage desquelles les femmes qu'on croyoit steriles ont conceu, & eu lignée : pour la morsure des couleuvres, ou plustot viperes, dont nous parlerons, ils n'en ont point de crainte, d'autant qu'ils s'en guarissent sans difficulté³⁶². »

Ici apparaît l'image de « beaux secrets », et dans ces relations de transferts de savoirs qui unissent les premiers colons aux Amérindiens, l'image du *don phytothérapeutique* peut parfois faire, d'une certaine manière, écho au *don géographique* — « geographical gift » — défini dans les travaux récents de Michael T. Bravo³⁶³.

³⁶¹ Sur ce langage particulier, voir R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, notamment p.LXXIX-LXXXV.

³⁶² R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establissement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.45-47.

³⁶³ Michael T. BRAVO « Ethnographic Navigation and the Geographical Gift », à paraître dans D. LIVINGSTONE et C. WITHERS (dir.), *Geography and Enlightenment*, Chicago, University of Chicago Press, 2000. Dans cet article, M. T. Bravo analyse notamment la réceptivité de l'explorateur La Pérouse face aux informations géographiques données par les populations rencontrées (concurrentement aux informations scientifiques qu'il recueille de son côté avec le secours d'instruments scientifiques, par exemple). Dans cette perspective, il place le « don géographique » dans une logique d'échange entre un

C'est essentiellement sur la base informelle d'une relation de confiance, que les missionnaires parviennent à percer nombre des secrets amérindiens. La lecture des différents écrits, imprimés ou manuscrits, du P. Breton (sans doute le plus grand informateur du XVII^e siècle sur les mœurs des Caraïbes), suggère des conversations forcément fondées sur l'échange réciproque d'informations : à propos des étoiles par exemple, ou de la géographie des îles ; mais aussi, plus largement, des coutumes (autour des questions de pudeur, en particulier) et, bien sûr, à propos des rites religieux et des « superstitions ».

Toutefois, les échanges marchands sont aussi à l'origine de nombreux transferts de connaissances, le troc matériel pouvant également établir une relation de confiance. L'échange de secrets naturels ou d'informations géographiques contre des hameçons ou des têtes de haches est suggéré par plusieurs témoignages, et par plusieurs cas de figure aisément imaginables : le paiement des guides indiens qui mènent les premiers explorateurs au cœur de la forêt guyanaise, s'inscrit nécessairement dans cette logique. Le P. Labat, après d'autres, le signale, évoquant les débuts de la colonisation de la Guadeloupe :

« Les Caraïbes ne manquèrent pas de venir voir leurs nouveaux hôtes. On les reçut bien, on leur fit des présents, on fit alliance avec eux. Pour une petite rétribution, ils aidèrent à bâtir des cases, ils donnèrent du plant de manioc dont on fait la cassave [...] des graines de tabac, de coton, de pois de différentes especes. On apprit d'eux à faire des canots à pêcher, à varer et à trouver les tortuës et les lamantins [...]»³⁶⁴. »

Quelques indices évoquent d'ailleurs une logique qui valorise concrètement la détention d'un savoir « secret » par les Indiens, faisant clairement du *don phytothérapique* un présent, destiné par exemple à sceller une alliance, comme le relate le P. Du Tertre :

explorateur qui offre des présents, et un indigène qui, en signe de bonne volonté (comme le lui suggèrent avec insistance les présents et les questions de l'explorateur) donne des informations géographiques. Ce processus donne alors quasiment une valeur marchande au savoir indigène — valeur rapidement dévaluée à mesure que progresse le savoir de l'explorateur.

« Suite à la paix que M. Aubert fit avec les sauvages, ces derniers lui apportèrent une plante qu'ils appeloient, l'herbe aux flèches (je n'ai pu retenir le mot sauvage) ; les feuilles de cette plantes sont longues [...] ; elle porte de petites fleurs [...]. Sa racine pilée et appliquée sur les plaies des flèches, empoisonnées de mancenille, neutralise entièrement le poison et même arrête la gangrène, ôte toute inflammation, comme aussi les enflures [...]»³⁶⁵. »

De même, à la fin des années 1650, à la faveur d'un accord, les Amérindiens auraient « découvert [...] à M. du Parquet, ce trésor qui étoit caché à Capesterre, dans son isle », à savoir des arbres à cacao que personne parmi les colons n'avait pu jusqu'alors découvrir³⁶⁶.

Toutefois, l'impression qui domine, et qui dominera largement jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, est que les savoirs de nature — et en particulier phytothérapeutiques — offerts par les Caraïbes, ne représentent qu'une part infime de leurs connaissances réelles. Aussi les chroniqueurs de la colonisation française soulignent-ils avec insistance l'importance de ce savoir à portée de main, de ces « pures faveurs de la nature³⁶⁷ » restant à recueillir : Comme l'écrit le P. Breton : en 1647 :

« Il faudroit avoir [...] un grand loisir pour apprendre des sauvages les noms et vertus des plantes, des arbres et des autres choses de ces terres. Ils ont certainement de grandes cognoissances et expérimentent de rares vertus de plusieurs choses dont on ne sçait le nom en Europe. S'il ne se trouve personne

³⁶⁴ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 3, p.26.

³⁶⁵ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.109.

³⁶⁶ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.198.

³⁶⁷ L'expression vient sous la plume de Fontenelle en 1703 (il est alors Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences), à propos de la racine brésilienne d'*Ipecacuana*, réputée pour ses vertus contre la dysenterie : « La Médecine moderne a plusieurs remèdes inconnus à l'ancienne, & aussi infaillibles que des remèdes peuvent l'être. Il y en a quelques uns, comme l'Antimoine & le Mercure, dont apparemment l'usage a été prévu & deviné par quelque raisonnement, d'autres comme le Quinquina & l'Ipecacuanha sont de pures faveurs de la Nature. Nous les avons reçues immédiatement de ses propres mains, ou plutôt de celles d'un Peuple sauvage qui ne connaît qu'elle ». « Histoire. Chimie. Analyse de l'Ipecacuanha », in *HARS 1700*, Paris, Jean Boudot, 1703, p.46-47.

qui prenne cette tâche, peut-être qu'un jour lorsque nous serons un peu paisible parmi eux, nous employerons notre loisir à cette recherche³⁶⁸. »

Lui-même s'applique à recueillir le maximum d'informations auprès de ses hôtes amérindiens : son *Dictionnaire caraïbe-français* ressemble par bien des aspects à une encyclopédie caraïbe, donnant aussi bien des descriptions des différentes espèces de serpents (p.1), de perroquets (p.14), de poissons (p.36-38), de fourmis (p.117) et d'arbres (p.121-131), que de nombreuses mentions de plantes médicinales (p.14, 47, 73, 87, 104, 122, 125 et 175), ainsi que le détail de divers usages techniques fidèlement décrits — comme d'ailleurs chez la plupart des auteurs de cette époque : fabrication de colle à partir de terre recueillie autour des trous de certains vers de terre (p.40), manière de filer le coton (p.59), confection du fil avec des fibres végétales (p.66), herbes permettant d'ennivrer les rivières (p.90 et 123), manière de faire du feu (p.122), etc.

En Guyane, à la fin du XVIIe siècle et au XVIIIe siècle, les Amérindiens sont détenteurs d'un savoir qu'ils transmettent semble-t-il sans grande réticence, et qui est en tout cas directement assimilé par les colons français : la plupart des noms géographiques et des noms de plantes guyanaises, nous l'avons vu, proviennent directement des appellations vernaculaires. D'autres points de contact s'établissent sur ce terrain, que l'on peut repérer au hasard de la correspondance administrative. En février 1711, par exemple, le gouverneur de la Guyane, Rémy Guillouët d'Orvilliers signale au ministre que des Arouas et des Palicours lui ont apporté des échantillons d'or, d'argent, et de poivre. Le savoir géographique et naturel se concrétise alors singulièrement, et le gouverneur décide d'envoyer un homme en reconnaissance dans la région d'où ces échantillons sont présumés provenir : ses recherches s'avèreront toutefois infructueuses, malgré les indications données par les Amérindiens³⁶⁹.

Au-delà de ces exemples qui attestent des contacts culturels et cognitifs, et de l'attention qu'y portent les colons, apparaissent certaines limites. Il semble, en effet, que toutes les connaissances des Amérindiens ne pouvaient être assimilées par les colons français, en raison notamment, de quelques entraves intellectuelles et épistémiques.

³⁶⁸ SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton. Relations...*, *op.cit.*, 1978 (édition de ses manuscrits, XVIIe siècle), p.50.

³⁶⁹ CAOM Colonies C¹⁴ 6, f°31-39 (15 février 1711, d'Orvilliers au ministre), CAOM Colonies C¹⁴ 6, f°39-52 (26 août 1711, d'Orvilliers au ministre), CAOM Colonies C¹⁴ 7, f°7-8 (d'Orvilliers au ministre, 6 février 1712).

3.2. Une « incommensurabilité » des savoirs

Comme le signalent des témoins, les codes de communication entre Amérindiens et Français ne sont pas entièrement superposables, ou commensurables³⁷⁰, en ce XVII^e siècle. Le P. Breton, notamment, relève l'absence d'une numération rigoureuse chez les indigènes :

« Les Caraïbes comptent jusqu'à cinq et non plus, pour exprimer dix ils disent : *chon noucabo*, tous les doigts ; s'il y en a moins, ils plient les doigts à proportion, s'ils veulent aller à vingt, ils écartillent les doigts des mains à côté des doigts des pieds et disent *chon nougouti chon uoucabo*, c'est à dire tous les doigts des mains, tous les doigts des pieds ; quand ils veulent compter davantage, ils disent : *tamigati cachi nitibouri-bali*, ou *saccao bali*, il y en a autant que de cheveux en tête, ou que de grains de sable au rivage de la mer³⁷¹. »

De même, il souligne certaines limites qu'il croit percevoir dans le vocabulaire de ses hôtes : « les Sauvages n'ont des noms que pour quatre couleurs, jaune et rouge, blanc et noir³⁷². » Ou encore, énumérant les domaines de leurs *ignorances* suivant un catalogue qui aurait enchanté J.-L. Borges, et qui en dit long sur les subtilités des conditions d'un échange entre les deux mondes :

« Ils savent bien dire j'entends, je veux, et non pas entendement, volonté, mémoire. Les autres sens intérieurs, les choses spirituelles et sur-célestes, les arts libéraux et la plupart des mécaniques, les termes de police, de justice, de Religion, de vices, de vertus, de richesses, de pauvreté, de civilité et d'incivilité,

³⁷⁰ Les notions de *commensurabilité*, et d'*incommensurabilité*, sont depuis peu utilisées par certains anthropologues et historiens anglo-saxons occupés de l'histoire des explorations, pour rendre compte des difficultés rencontrées par les Européens dans leur collecte du savoir indigène à l'époque moderne. Sur ces questions, voir en particulier Antony PAGDEN, *European Encounters with the New World*, New Haven-London, Yale University Press, 1993, qui analyse les modalités de la communication établie entre explorateurs et indigènes. Également, Michael T. BRAVO, « The accuracy of ethnohistory : a study of Inuit cartography and cross-cultural commensurability », *Manchester Papers in Social Anthropology*, n°2, 1996. Et du même auteur : « Ethnographic Navigation and the Geographical Gift », *op.cit.*, 2000.

³⁷¹ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.42.

³⁷² R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.121. Comme le signale Odile Renault-Lesucré dans l'appareil critique de cette réédition du dictionnaire (p.281), les autres couleurs étaient désignées par des métaphores, du type "fleur de coton", etc.

de cuisine, de pâtisserie, de ragoûts, de couleurs et de nombres (à la réserve de quatre), de milice, de trafic, d'instruments soit à jouer, soit à travailler, de fruits, d'herbages, héritages et autres choses qui leur sont inconnues, peut-être que depuis ma sortie ils en ont formés, ensuite de la communication qu'ils ont avec nos Français³⁷³. »

Enfin, il remarque que « Les Caraïbes ne font point profession des arts libéraux ni mécaniques, ils n'en savent pas même les noms³⁷⁴, » avant de signaler l'absence d'écriture chez ces insulaires, et leur incapacité même, de son point de vue, à en concevoir l'originalité :

« *Aboulétouti, Abouletacati* : Écrivain, Peintre, les Caraïbes ne sont ni l'un ni l'autre, pour le premier ils ne savent ni lire ni écrire ; pourtant, parce qu'ils croient être savants à la peinture et qu'ils s'en mêlent quelquefois, ils ont cru qu'il y avait grande ressemblance entre l'un et l'autre et ont ainsi nommé la plume à écrire du mot de leur pinceau, l'écriture du mot de peinture³⁷⁵. »

Ces exemples montrent assez que l'échange de savoirs entre Amérindiens et colons se fait plus flou aux marges du savoir pratique, et que les échanges sur les territoires du savoir théorique sont beaucoup plus difficiles — et incertains — tant pour les uns que pour les autres. Par exemple, le P. Breton ne manque pas de relever la traduction de divers phénomènes astronomiques : éclipses, position zénithale du soleil, comètes et mouvements des étoiles sont parfaitement connus des Caraïbes³⁷⁶. De même, un certain nombre d'étoiles et de constellations sont clairement identifiées : « *limágani*, Vénus, Lucifer planète », « *chiric* » (les Pléiades, sur le mouvement desquelles ils se

³⁷³ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.V.

³⁷⁴ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.97.

³⁷⁵ R.P. Raymond BRETON *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.47.

³⁷⁶ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.4 (« chute d'étoile »), p.12 et 184 (éclipse de lune : « ils disent que le *mapoya* [i.e. esprit malin] mange la lune quand elle éclipe »), p.106 (« Les Caraïbes ne connaissent pas la ligne équinoxiale, mais ils connaissent bien lorsque le Soleil passe et repasse sur leur zénith, c'est à dire droit sur leur tête »), p.47 et 107 (comètes : « Quand les sauvages voient quelque Comète, ils disent : c'est un avertissement pour nous, un signal »), p.215 (« *Poekéali natonpicaeli*, étoile qui sort de l'horizon »), ou encore p.132 : « Les Caraïbes n'ont point d'horloges, ni de connaissance des heures. Où nous disons : quelle heure est-il ? ils disent [...] Où est le soleil ? S'il est neuf heures, ils diront [...] il est bien haut ; si c'est après-midi, ils diront [...] il tourne ; à quatre heures : [...] il n'est pas encore trop tard, etc. »).

fondent pour compter les années), mais aussi « Ebétiouman » (la ceinture d'Orion), et quelques autres pour lesquelles le P. Breton ne peut donner d'équivalent : le « saut du crabier céleste », la « constellation du boucan », etc.³⁷⁷. À ces constellations, sont associées bien souvent des connaissances de type météorologique, qui s'expliquent par les rythmes saisonniers qui suivent celui de la voûte céleste, ou par divers phénomènes de réfraction : « *baccámon*, constellation qu'on appelle le scorpion [...] qui cause de grands vents ici », « *malirouíbana*, grand chien, étoile [qui cause] les ouragans aux îles, les Sauvages se donnent bien de garde de se jeter en mer quand ils la voient se lever », ou encore « *ouliáo*, quand cette constellation est un peu élevée au matin, la mer est rude au bord, et calme en haute mer³⁷⁸. »

Alors que l'ensemble des témoins s'accordent à reconnaître les qualités de navigateurs des Amérindiens et leur savoir sur l'état du ciel et de la mer³⁷⁹, ces connaissances astronomiques et météorologiques s'avèrent quasiment inassimilables par les Français, et ce pour deux raisons au moins : d'une part, parce que l'astronomie s'appuie en Europe sur l'outil mathématique (calculs d'angles et de distances) ; d'autre part, parce que les modes de transmission de ce savoir ne s'intègrent pas au mode européen : écriture, carte, dessin figuré. Autrement dit, une connaissance théorique qui ne s'appuie ni sur les chiffres, ni sur les lettres, ni même sur le dessin, ne peut être intégrée au champ du savoir européen de l'époque moderne et, lâchons le mot, à la sphère scientifique de l'Europe classique. Cette incommensurabilité fondamentale entre savoirs caraïbes et sciences européennes est d'ailleurs exposée sans ambiguïté dans ce passage d'une copie de la description de Saint-Vincent du Jésuite Le Breton, rédigée dans les années 1700 ou 1710³⁸⁰ :

³⁷⁷ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.83 (Pléiades), p.84 (Saut du crabier céleste : « quand l'horizon nous dérobe la vue de cette constellation, les Caraïbes croient qu'elle saute, et se plonge dans la mer pour sortir et paraître de l'autre côté »), p.97 (Ceinture d'Orion), p.98 (Orion), p.169 (Vénus, pour laquelle on trouve une autre appellation p.237), etc.

³⁷⁸ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.35, 174 et 210.

³⁷⁹ Sur les qualités des Indiens d'Amérique dans le domaine de la navigation, voir en particulier Odile GANNIER, « à la découverte d'Indiens navigateurs », *L'Homme*, n°138, avril-juin 1996, p.25-63. Le P. Bouton, en 1640, soulignait avant d'autres les qualités des prédictions météorologiques : « Ils [...] prévoient assez certainement les mauvais temps & tempestes, par l'inspection du ciel, & des astres, dont ils ont des connaissances merveilleuses » R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establissement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.123.

³⁸⁰ La relation en latin du jésuite Le Breton (à ne pas confondre avec le P. Breton, Dominicain), dont ce manuscrit est directement inspiré, n'évoque que les questions de numération, sans développer les éventuelles applications astronomiques de l'arithmétique que l'on trouve dans la copie manuscrite que nous citons ici, conservée aujourd'hui aux Archives départementales de la Martinique. Toutefois, dans

« Quoiqu'ils n'ayent chez eux aucuns astronomes qui puisse leur donner non seulement connoissance de cette science, mais même les instructions nécessaires pour la navigation, cependant par leurs différentes observations et leur habitude sur la mer, ils ont acquis une espèce de connoissance des astres, à l'aide de laquelle ils se trompent rarement. Il est vray qu'ils ont sur cette matière beaucoup de préjugés, dont il est difficile de les faire revenir. Tout le monde, excepté les *Karaybes*, sçait que l'arithmétique est presque le premier pas ou l'on monte à la connoissance des astres, mais cela forme chez eux deux sciences biens différentes, ou plutôt ils ne connoissent pas cette seconde, ils y sont parfaitement ignorants et pour preuve l'on peut alléguer le peu de cas qu'ils en font, et l'inintelligence profonde dans laquelle ils vivent ; il est vray que les nombres nous sont nécessaires en bien des choses dont ils s'embarrassent très peu ; en effet chez eux tout est commun, ils ignorent tout commerce, tant au dedans qu'au dehors [...] ils ne s'entendent qu'à échanger quelques denrées, ce qui n'exige aucun compte ; mais si par extraordinaire ils ont besoin de calculer quelque chose ils se servent de leurs doigts des mains et des pieds [...] et lorsqu'il faut monter plus haut, ils prennent en gros une touffe de leurs cheveux ou une poignée de sable. [...] Ainsy [cette façon de compter] n'est pas capable de faire le moindre progrès dans l'astronomie ; c'est ce qu'ils sentent si bien qu'ils ne s'en servent en aucune manière ; ils se contentent dans leurs voyages de faire certaines marques sur des planches à l'aide desquelles ils font route : il faut être Karaybe pour connoitre cette science, qui, toute confuse qu'elle est plutôt qui de cette façon n'en est pas, est le sujet de leur vanité, de leur ostentation, car

l'original de Le Breton, ébauche quelque peu décousue conservée aujourd'hui dans les Archives du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris, le passage évoquant l'arithmétique indienne est suivi d'une page blanche : ce point laisse penser que l'auteur de la copie que nous citons ici a probablement eu entre les mains une version plus complète que celle dont nous disposons aujourd'hui au Muséum. Cette version primitive donne par ailleurs un renseignement supplémentaire, par rapport à la copie anonyme conservée en Martinique : « ils sont complètement aveugles pour toutes les autres opérations des nombres, même les plus faciles [sauf l'addition] ». Robert LAPIERRE (éditeur et traducteur du latin), « R.P. Adrien Le Breton : Manuscrits du fonds Jussieu, et Relation historique sur l'île caraïbe de Saint-Vincent, suivis d'une lettre de Claude Philippe et d'une Relation des Isles de la Martinique et de Saint-Christophe par le Père Jean Hallay, de la Compagnie de Jésus, écrite à Nismes en 1657 », *Annales des Antilles*, 1982, n°25, p.99.

ils s'imaginent être non seulement les auteurs des découvertes qu'ils font, mais même les seuls (ils voyent cependant peu d'Européens venir à leur école)³⁸¹. »

Il faudrait pouvoir souligner presque chaque mot de ce document exceptionnel : liant nécessairement le progrès astronomique à la maîtrise du calcul, il disqualifie la « science » caraïbe, « cette science, qui, toute confuse qu'elle est plutôt que de cette façon n'en est pas ». Liant de même tout itinéraire ou cartographie à l'usage de l'écriture ou du tracé figuré, il disqualifie les « marques sur des planches à l'aide desquelles ils font route ». Il dessine alors une frontière fondamentale entre une « espèce de connoissance » caraïbe empirique et isolée, et une science européenne théorique, fondée sur les mathématiques. Plus encore, il termine ce passage en suggérant la défaite finale d'une science amérindienne aveuglée et imbue d'elle-même, face à une science européenne expansionniste et universelle (le choix du terme « Européens » au détriment de « Français » soulignant s'il en était besoin l'affrontement de deux civilisations), : « Tout le monde, excepté les *Karaybes*, sçait... ».

Ainsi, s'il demeure indéniable que les contacts entre Amérindiens et colons français furent fréquents durant les périodes de paix, certaines nuances peuvent être apportées, qui permettent de relativiser l'importance de cet apport direct, et de mieux appréhender les modalités réelles des transferts de savoir dans l'aire caraïbe du XVIIIe siècle.

3.3. Une sédimentation complexe. Influences européennes et africaines

Nous ne pouvons nous satisfaire, d'ailleurs, d'un schéma rassurant qui supposerait, aux premiers jours de la colonisation française, un échange direct et exclusif entre colons démunis et Amérindiens secourables, même en considérant le rôle essentiel des missionnaires de Saint-Vincent ou de la Dominique dans cette collecte primitive.

³⁸¹ R.P. PINCHON (éditeur), « Description de l'isle de Saint-Vincent: manuscrit anonyme du début du XVIIIe siècle. Présentation par le R.P. Pinchon », *Annales des Antilles*, 1961, n°9, p.43-44. (manuscrit aujourd'hui conservé aux Archives Départementales de la Martinique)

Il est probable, par exemple, que bon nombre des termes d'origine amérindienne que nous retrouvons dans le lexique français mis en lumière par Petitjean Roget, ont été assimilés par les flibustiers du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle, davantage que par les premiers colons. Le récit de l'Anonyme de Carpentras, écrit vers 1620, en témoigne, qui évoque déjà les termes de « canot », ou de « hamac »³⁸². De même, la présence dans le langage des colons français des Antilles d'un vocabulaire d'origine continentale (tupi ou arawak), vient probablement des contacts français antérieurs à la colonisation, établis sporadiquement avec des Espagnols ou des indigènes de la côte sud-américaine.

Par ailleurs, si les premiers colons français qui arrivent aux Antilles au XVII^e siècle ont déjà largement adopté l'usage du *hamac* des Amérindiens, ceux-ci utilisent pour leur part des voiles et des gouvernails sur leurs pirogues, directement imités du modèle observé sur les embarcations de l'envahisseur. Ils cultivent la canne importée par les Espagnols, acquièrent certains rudiments de métallurgie, et désignent les livres, papiers et parchemins sous le nom de *carta*, dont l'origine espagnole ne fait aucun doute³⁸³. Une étude lexicologique du mot « caïman », enfin, révèle que le terme caraïbe « acáyouman », signalé par le P. Breton dans son dictionnaire caraïbe-français du milieu du XVII^e siècle (alors que les crocodiles sont absents de la faune des Petites Antilles), pourrait avoir été importé d'Afrique par les Portugais ou les Espagnols, voire par des esclaves fugitifs mis en contact avec des tribus indiennes, avant d'intégrer le vocabulaire des Amérindiens insulaires par le biais de flibustiers français ou d'échanges directs avec les peuples de Terre Ferme³⁸⁴. Quant au terme « canot » que l'on trouve chez les Français dès le XVI^e siècle, il apparaît sous sa forme espagnole *canoa* dès 1493, première transformation pour l'oreille européenne du caraïbe « *kana:wa*³⁸⁵. »

³⁸² Jean-Pierre MOREAU (éditeur), *Un flibustier français...*, *op.cit.*, Paris, 1994.

³⁸³ Jean-Pierre MOREAU, *Les Petites Antilles...*, *op.cit.*, 1992, p.177 : il évoque notamment le rôle qu'ont pu jouer certains captifs dans l'assimilation par les Amérindiens de ces techniques européennes. Il cite, à titre d'exemple, le frère Blasius, qui leur aurait enseigné l'art de la voile. Le terme *carta* apparaît dans le *Dictionnaire* du P. Breton : « *Cárta*, les Sauvages n'ont que ce mot pour dire papier, lettre, parchemin, et quelques livres que ce soit, encore je crois qu'ils l'ont appris des Espagnols » R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.57-58.

³⁸⁴ G. FRIEDERICI, *Amerikanistisches Wörterbuch und Hilfsörterbuch für des Amerikanisten*, Hamburg, Cram, De Gruyter, 1960, p.152-153, cité dans le « glossaire français d'origine amérindienne » de Odile Renault-Lescure, in R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.259.

³⁸⁵ G. FRIEDERICI, *op.cit.*

Ces exemples montrent assez les limites de notre capacité d'explication.. La difficulté majeure d'une étude attachée à l'exploration des racines des sciences coloniales françaises, finalement, tient au fait que les Antilles du XVIIe siècle ne sont pas plus un monde neuf qu'un monde cloisonné : les apports européens, les transferts de vocabulaire et d'informations d'une région à l'autre de l'aire caraïbe, d'une tribu, voire d'une nation à l'autre, sont innombrables, et pratiquement indéchiffrables. Les influences des documents européens du XVIe siècle, les échanges informels entre colons espagnols, flibustiers de toutes nations, Indiens de la côte ou des îles, esclaves marrons et collecteurs de bois de campêche se croisent et se chevauchent, interfèrent constamment, sans qu'il soit possible pour l'historien d'identifier clairement ni de distinguer des processus inextricablement mêlés. Nous avançons donc sur un terrain sédimentaire complexe, mouvant, incertain, difficile à explorer — et plus encore à décrire.

Aux racines des savoirs coloniaux qui forment les premiers cadres des sciences coloniales, se trouvent toutefois un certain nombre de sources que nous pouvons isoler, à défaut de pouvoir décrire avec précision des itinéraires.

Les termes d'origine espagnole que relève Jacques Petitjean Roget dans son étude du lexique français des années 1640, peuvent avoir une double origine. D'une part, certains de ces mots et des savoirs qui les accompagnent le plus souvent, ont pu être collectés au cours du XVIe siècle par ces flibustiers français qui, comme nous l'avons vu, pratiquaient le commerce interlope avec les colons espagnols de l'Amérique continentale ; des recrues espagnoles en rupture de ban pouvaient aussi venir grossir les rangs de ces marins français, et transmettre ainsi leur savoir. D'autre part, l'importante littérature que nous avons évoquée dans les pages précédentes, de Oviedo à Herrera, en passant par Benzoni ou de Acosta, a très certainement guidé les pionniers lettrés qui franchirent l'océan, au premier rang desquels se trouvent naturellement les religieux : ces ouvrages de références pouvaient être consultés avant leur départ par les missionnaires français qui pouvaient également tremper leur plume dans l'encre espagnole pour combler certaines lacunes de leurs *Relations*. Ces textes sont d'ailleurs fréquemment cités dans les textes français du XVIIe siècle, nous l'avons déjà souligné. L'influence espagnole reste apparemment mineure comparée à d'autres, n'atteignant pas même les 5% du lexique défini par Jacques Petitjean Roget.

Il en est de même de l'influence africaine : les termes d'origine africaine représentent également 3% de ce lexique français ; surtout, ils ne concernent que les espèces comestibles, pour l'essentiel directement importées d'Afrique telles les ignames ou les bananes. Ces mots, qui existent en Amérique dès le XVI^e siècle, trouvent leur origine dans le commerce triangulaire déjà bien amorcé dans cette première moitié du XVII^e siècle : avec les cargaisons d'esclaves étaient embarquées de la nourriture, et notamment des ignames. Le mot a tout naturellement colonisé l'Amérique et les îles antillaises en même temps que la plante y était introduite, et les Français ont pu en avoir connaissance aussi bien par leurs contacts avec les Espagnols et les Portugais, que par leurs lectures des grandes descriptions de l'Amérique du XVI^e siècle ou leurs excursions négrières sur les côtes africaines.

Si les contacts avec les Espagnols sont relativement rares aux premiers temps de la colonisation française, les contacts avec les Africains se font au contraire plus denses au fur et à mesure que le siècle s'avance, du fait du développement de l'esclavage et de la traite négrière: dès 1685, pour moins de 5000 colons, la Martinique compte déjà plus de 10 000 esclaves noirs³⁸⁶. Ceux-ci apparaissent alors, au cours du siècle, comme de précieux intermédiaires pour les colons, principalement à cause de leur expérience tropicale venue d'outre-atlantique. Aux premiers temps de la colonisation de la Guadeloupe, en pleine famine, la supériorité des esclaves sur les colons face à la nature antillaise est reconnue par tous les chroniqueurs, par exemple le F. Du Puis, qui écrit dans sa *Relation* imprimée de 1652 :

« Il y avoit à la verité quelques Negres du sieur de l'Olive qui nourrissoient en quelque façon tout le monde, ils estoient si adroicts à la chasse aux cochons dont il y avoit grand nombre pour lors dans l'Isle, qu'ils en prenoient presque autant qu'il en estoit necessaire³⁸⁷. »

Les colons peinent toutefois à récolter efficacement certaines de ces connaissances africaines, dont le secret est jalousement gardé : encore au milieu des

³⁸⁶ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.236.

³⁸⁷ Frère Mathias DU PUIS, *Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Guadeloupe...*, *op.cit.*, 1652, p.23-24.

années 1690, aux premiers jours de son séjour en Martinique, le P. Labat ne peut que constater l'obstination des esclaves à conserver leur savoir, dernier retranchement de leur identité, dernier outil de liberté et de distinction sociale (ou au moins, provisoirement, d'enrichissement). Devant un esclave qui parvient à en guérir un autre que l'on croyait condamné par une piqûre de serpent, le missionnaire s'interroge : « Je lui demandai de quelle manière il traitoit ces sortes de playes, et de quels remèdes il se servoit, il s'excusa de me dire le nom de toutes les herbes qui entroient dans la composition de son remède, parce que ce secret lui faisant gagner sa vie, il ne vouloit pas le rendre public³⁸⁸. » Il constate surtout, impressionné, l'efficacité de certains « sorciers » : en 1694, trois missionnaires médusés voient un enfant de 10 ans obtenir par un rituel minutieux qu'un « petit nuage fort éloigné et fort clair » apporte une douce pluie sur leur jardin : « il n'en étoit pas tombé une goutte hors l'enceinte du jardin qui se trouva parfaitement bien arrosé » et Labat d'ajouter : « on demanda à l'enfant qui lui avoit appris ce secret, il dit que c'étoit des Negres de son païs qui le lui avoient enseigné dans la traversée. ». Voyant chez cet enfant de bonnes dispositions, le missionnaire lui enseigne alors des rudiments de maçonnerie et d'architecture : « il s'y rendit très habile, et a fait de bons élèves », mais dans le même temps, son savoir acquis pendant la traversée s'évanouit, rapidement supplanté par celui de ses maîtres : « il avoit oublié une partie des paroles qu'il falloit dire en faisant les prosternations, parce qu'on n'avoit pas manqué de lui défendre de se servir jamais de ce secret. » Le P. Labat y dénonce en effet un « commerce avec le diable » ce qui empêche implicitement le missionnaire, de toutes façons, de penser un jour s'appropriier de telles connaissances qui dépassent les cadres de son entendement. C'est dans cette logique qu'est placé l'intelligent esclave, qui prend le parti de troquer son *savoir-sorcier* ancestral, pour le *savoir-pratique* de ses maîtres ; ainsi l'acculturation peut-elle parfois l'emporter, dans ces contacts violents entre deux cultures, sur la démarche d'assimilation d'un savoir récolté par le maître auprès de son esclave³⁸⁹.

Ces connaissances fascinantes seront encore remarquées par des médecins et divers auteurs du XVIIIe siècle, attestant de la permanence d'un savoir souterrain qui,

³⁸⁸ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 1, p.92.

dès les premiers jours de la colonisation, se transmet et se développe au sein de la communauté servile avec son lexique spécifique, selon des processus particuliers d'observation, d'enseignement, d'accumulation et de secret — et cela, pour une large part, à l'écart des savoirs coloniaux, qui n'en collectent probablement que l'écume³⁹⁰.

À n'en pas douter, enfin, les Africains savent de leur côté assimiler un certain nombre d'usages et de connaissances propres aux Caraïbes, soit directement, soit par l'intermédiaire des colons. C'est ce que confirme le P. Labat — encore — à propos de la pêche au flambeau, si efficace dans les rivières des Antilles : « les Caraïbes y sont fort adroits. Nos Nègres l'ont appris d'eux, et il s'en trouve d'aussi habiles que leurs maîtres³⁹¹. » De même, le missionnaire décrit des esclaves occupés à chasser le lézard au moyen d'une « petite corde accommodée en nœud coulant, qu'on appelle aux Îles un *caboya* » Or c'est bien ce terme de « caboya » qui, dans le *Dictionnaire caraïbe-français* du P. Breton, publié trois-quarts de siècle plus tôt, désigne la « corde³⁹². »

3.4. Europe, Terre-Ferme, Colonies françaises. Itinéraires européens des transferts de savoir-faire

Les transferts de savoir, sont souvent des transferts de savoir-faire. Et l'échange de compétences et d'habitudes d'une côte à l'autre, qui s'opère de la France ou du Brésil vers la Guyane et les Antilles françaises, complète le tableau de cette sédimentation des savoirs.

Il faudrait d'abord considérer l'apport des colons français eux-mêmes, porteurs d'une expérience propre, agricole et technique : par leurs expériences, leurs expérimentations inspirées des bouturages et des greffes pratiquées en France, ils

³⁸⁹ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 1, p.246-249.

³⁹⁰ En 1686, les Jésuites de Saint-Christophe étaient parvenu à interdire l'exercice de leur art aux « devins », « marabouts », « jeteurs de sorts » et « empoisonneurs », de l'île. Seuls les guérisseurs usant de simples pouvaient soigner leurs congénères, mais sous l'étroit contrôle des missionnaires. Docteur Marcel CHATILLON (éditeur), « L'évangélisation des esclaves au XVIIe siècle. Lettres du R.P. Jean Mongin », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 3ème-4ème trimestres 1984, n°61-62, p.17 et p.114-117.

³⁹¹ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 1, p.282. Les flambeaux attirent les poissons, en même temps qu'ils les aveuglent.

³⁹² R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.XLIII-XLIV et 50.

élaborent tout naturellement des savoirs agricoles primitivement véhiculés dans la communauté coloniale, pour une part qu'il est toutefois difficile d'évaluer :

« Nos pommiers, poiriers, figuiers, cerisiers, abricotiers, peschers, noyers, chataigners, n'ont point encore paru en ces terres », écrit le P. Bouton en 1640. Mais il ajoute « on en a fait quelques expériences, mais peu, & seulement aux lieux plus chauds : avec le temps on expérimentera si aux endroits plus temperez on en pourra élever³⁹³. »

Mais plus que l'expérience agricole souvent médiocre et inopérante des colons venus directement de France, c'est l'expérience irremplaçable acquise sur le terrain même des tropiques, qui permet le succès de la colonisation française : Les échecs retentissants et presque systématiques de la colonisation orchestrée sous les armes des Compagnies commerciales, s'expliquent largement par l'entêtement de leurs directeurs à envoyer aux îles des êtres fragiles, déracinés, parfois même des citadins happés dans les tavernes par les agents recruteurs, et incapables de tenir une pelle ou de manier une faux. Ce sont indéniablement les flibustiers, déjà familiarisés avec le monde caraïbe et détenteurs d'une expérience de terrain, qui ont formé les bras et les têtes les plus efficaces de la colonisation de Saint-Christophe. Ce sont eux qui sont les grands acteurs de l'expansion coloniale française des années 1630-1650, colonisation lente, « par essaimage, par provignement d'île en île ». Comme l'ont admirablement mis en évidence Gabriel Debien et Marcel Chatillon, c'est ce constat qui permet de comprendre que la colonisation de la Martinique par d'anciens colons de Saint-Christophe se distingue aussi nettement de celle massive et désordonnée de la Guadeloupe, menée par les hordes d'engagés recrutés par la Compagnie de 1635³⁹⁴.

L'industrie sucrière, qui pour une large part, fonde la prospérité coloniale de l'aire caraïbe à partir de la fin du XVIIe siècle, repose largement sur l'acquisition de procédés d'une grande complexité, acquis et perfectionnés au fil des siècles, depuis les premières récoltes de l'histoire humaine (en Inde) jusqu'aux grandes sucreries des côtes

³⁹³ R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establissement des François...*, *op.cit.*, 1640, p.58-60.

³⁹⁴ Dr M. CHATILLON et Gabriel DEBIEN, « La propagande imprimée pour les Antilles... », *op.cit.*, 1981, p.92 et suivantes.

brésiliennes — en passant par les îles de la Méditerranée et Madère³⁹⁵. Entre la récolte, l'écrasement des cannes dans les roues du moulin, la chauffe du jus de canne, son épuration, sa cristallisation et son conditionnement final, se déroulent des dizaines d'opérations nécessitant un véritable savoir-faire, une expérience, des connaissances : le transfert d'une cuve à l'autre, l'usage de la *lessive*³⁹⁶, l'emploi de divers corps gras (pour calmer l'ébullition), mais aussi la fabrication des formes coniques en terre cuite, qui doivent répondre à diverses exigences pour accueillir le sucre encore chaud et liquide (solidité, lissage et brunissage interne pour éviter les adhérences, etc.), sont autant de connaissances qui ne peuvent s'acquérir en une génération sans que soient mis en œuvre des processus de transmission du savoir³⁹⁷.

Dès le début des années 1640, les directeurs de la *Compagnie des Isles d'Amérique* ont encouragé les tentatives du rouennais Trezel et de ses fils pour lancer la production de sucre brut (non raffiné) en Martinique et en Guadeloupe. Devant son échec, ils chargent de cette mission le gouverneur Houel, qui ne parvient pas, malgré de lourds investissements, à produire un sucre d'une qualité suffisante pour concurrencer les sucres brésiliens. Pour soutenir ses efforts, les directeurs de la Compagnie tentent, mais en vain, d'attirer dans ces îles quelques raffineurs de Madère, notamment par l'intermédiaire du marchand dieppois Rozès³⁹⁸.

Mais ce qui manque à ces premières tentatives, tant en Guadeloupe qu'en Martinique, ce ne sont pas seulement les techniciens et les capitaux nécessaires à la construction et à l'achat de moulins et de chaudières, mais aussi, comme le signale le P. Du Tertre dès 1648, le « secret » des raffineurs :

³⁹⁵ Jean MEYER, *Histoire du sucre*, Paris, Desjonquères, 1989. Henri LAPEYRE, «La tradition médiévale dans la colonisation de l'Amérique», *Annales E.S.C.*, octobre-décembre 1956, n°4, p.550.

³⁹⁶ La *lessive* est un subtil mélange de cendres de bois et de diverses plantes qui provoquent une écume d'impuretés pendant la cuisson, que l'on peut alors évacuer à l'aide d'une écumoire.

³⁹⁷ Pour plus de détails sur ces questions, voir, entre autres possibilités, les travaux de Jacques Petitjean Roget : notamment *La société d'habitation à la Martinique...*, *op.cit.*, 1980. Et *Le mémorial martiniquais*, tome I, Nouméa, Société des éditions du mémorial, 1980, p.318 et suivantes. Également, parmi de nombreuses références : Jean MEYER, *Histoire du sucre*, Paris, Desjonquères, 1989. Et Christian SCHNAKENBOURG, « Notes sur l'origine de l'industrie sucrière en Guadeloupe au XVIIe siècle, 1640-1670 », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1968, p.267-315. Le P. Du Tertre, César de Rochefort, et la plupart des auteurs qui écrivent sur les Antilles et la Guyane entre 1650 et 1720 (nous y reviendrons) présentent de nombreuses pages sur cet art si essentiel à la prospérité coloniale dès lors que prend fin le cycle du tabac. Le plus complet (car le plus tardif) demeure le P. Labat.

³⁹⁸ En 1642, les directeurs de la compagnie écrivent à ce marchand : « de faire son possible tant en Hollande qu'à Madère ou autres lieux pour traiter avec un ou deux hommes qui sachent travailler à faire le sucre et cuite d'icelui et n'y rien épargner étant nécessaire d'en envoyer à la Guadeloupe le plus tôt que faire se pourra », cité dans Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.174.

« Il est pourtant vrai qu'il y a un certain secret de faire [le sucre] beau, très fin et ne le manquer jamais. Nous n'avons pas encore pu apprendre ce secret dans la Guadeloupe³⁹⁹.

Or dès 1648, paraît à Amsterdam, *Historia naturalis Brasiliae*, sous la plume de Wilhelm Pison⁴⁰⁰, qui précise, entre autres choses, l'essentiel de ce secret : l'étape du blanchiment, sans lequel le sucre ne peut qu'être roux. À cette date, le procédé est connu depuis près d'un siècle par les Espagnols et les Portugais, et a été rapidement assimilé par les Hollandais : l'opération s'effectue une fois que le sucre cristallisé s'est figé, s'étant égoutté plusieurs semaines durant, dans les *formes* coniques en terre cuite, placées pointe en bas au-dessus de récipients qui recueillent les écoulements de sirop. Sur le sucre naturellement tassé au fond des formes coniques maintenues tête en bas, le sucrier applique alors une couche d'argile soigneusement délayée : l'eau, relâchée progressivement par l'argile, s'écoule alors lentement à travers le sucre cristallisé, achevant de le purifier. L'opération de blanchiment dure au total 4 mois.

Le principe de base est probablement connu du P. Du Tertre et de quelques autres dès cette date, mais avec, semble-t-il, quelque confusion. Il manque surtout un savoir-faire, une connaissance précise du temps de chauffe, des matières, des tours de main indispensables : la terre argileuse nécessaire au blanchiment, par exemple, doit être soigneusement sélectionnée, notamment pour ne pas relâcher son eau trop rapidement, pour ne pas rougir ou noircir le sucre au lieu de le blanchir.

L'ensemble des sources s'accordent alors pour voir dans la reconquête du Brésil par les Portugais, qui en chassent les Hollandais et les Marranes au milieu du siècle, une étape déterminante : nombre de ces réfugiés s'installent dans les Petites Antilles françaises au début des années 1650, apportant avec eux ce savoir-faire si précieux. C'est à partir de cette implantation d'émigrés versés dans l'art du sucre, que la Martinique, la Guadeloupe et leurs dépendances proches deviennent des pôles actifs de

³⁹⁹ Manuscrit de Du Tertre (BnF), cité dans Jacques PETITJEAN ROGET, *Le mémorial martiniquais*, tome I, Nouméa, Société des éditions du mémorial, 1980, p.336.

⁴⁰⁰ Wilhelm PISON, *Historia naturalis Brasiliae* [...], Leyde, F. Kackium, 1648.

production sucrière concurrentielle⁴⁰¹. Juifs et Protestants hollandais, mais aussi Métis et esclaves noirs des anciennes sucreries brésiliennes sont donc très largement les acteurs de ce transfert majeur de savoirs et de savoir-faire, si essentiel pour l'avenir économique des colonies françaises⁴⁰².

Dans les années suivantes, les savoir-faire se répandent d'une rive à l'autre de l'Atlantique, rapidement, mais pas de manière totalement homogène. En Martinique, par exemple, le développement du raffinage privé, établi sur chaque sucrerie (contournant ainsi les tentatives de monopole des raffineries locales à privilège et des raffineries installées dans les ports français), s'établit seulement, semble-t-il, dans les années 1690 : certains habitants de la Martinique, devant le peu de profit du sucre brut qui n'enrichissait que les cinq raffineurs privilégiés installés dans l'île, selon le P. Labat :

« se mirent à blanchir leurs Sucres, comme quelques-uns avoient vû qu'on le blanchissait au Brésil, à Cayenne, et en quelques habitations de la Guadeloupe. On fit venir des ouvriers de ces lieux-là, on en appela de France et de Hollande, de manière qu'au commencement de l'année 1695, il y avoit déjà plusieurs habitants à la Martinique qui blanchissoient leurs Sucres, et les Rafineurs commencerent à manquer de pratique⁴⁰³. »

⁴⁰¹ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.36. Christian SCHNAKENBOURG, «Notes sur l'origine de l'industrie sucrière en Guadeloupe au XVIIe siècle, 1640-1670», *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 1968, p.267-315. Christian SCHNAKENBOURG, « Recherches sur l'histoire de l'industrie sucrière à Marie-Galante », *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, 2ème-4ème trimestres 1981, n°48-50, p.13 et suivantes.

⁴⁰² Il est difficile de déterminer qui, au sein de cette émigration, participa le plus à ce transfert de savoir-faire : d'après Gérard Lafleur, par exemple, rien ne permet d'affirmer que des Juifs se soient installés en Guadeloupe, et il attribue l'essentiel du progrès des sucreries guadeloupéennes aux Protestants. Le débat, toutefois, n'est sans doute pas clos, car il est avéré que les marranes, pendant l'occupation espagnole du Brésil, avaient un rôle essentiel dans la production sucrière. Sans doute aussi, conviendrait-il de réévaluer le rôle des esclaves débarqués avec leurs maîtres hollandais. Dans quelle mesure ont-ils pu transmettre dans les ateliers naissants, les gestes et l'expérience de leur pratique antérieure ? Le rôle, enfin, des liens commerciaux greffés sur les colonies françaises par cette émigration hollandaise ne doit pas être négligé. Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.172-176. Gérard LAFLEUR, «Les juifs aux îles françaises du vent (XVIIe-XVIIIe siècle)», *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, 3e et 4e trimestres 1985, n°65-66, p.77-13. Jacques PETITJEAN ROGET, *Le mémorial martiniquais*, tome I, Nouméa, Société des éditions du mémorial, 1980, p.336-339. Jean MEYER, *Histoire du sucre*, Paris, Desjonquères, 1989, p.115-124.

⁴⁰³ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.242-243.

Dans les autres possessions françaises de l'aire caraïbe, le processus est sensiblement le même. Il semble qu'en 1650, se trouvent déjà à Saint-Christophe près d'une vingtaine de sucreries : ce succès ne s'explique pas seulement par l'acharnement et les efforts financiers du commandeur de Poincy. Il a sans doute également bénéficié, avant d'autres, du soutien de l'expérience brésilienne. Selon Du Tertre, le développement précoce de l'industrie du sucre dans la partie française de Saint-Christophe serait dû pour une large part à un sucrier portugais, « homme fort expert » qui, devant être pendu pour quelque crime, aurait été gracié par le gouverneur de Saint-Christophe en échange de l'« enseignement de son secret⁴⁰⁴. » En Guyane, le point de départ de la production sucrière coïncide avec l'arrivée des Hollandais en 1653, lorsque les Français abandonnent la médiocre colonie de Cayenne. Des Juifs portugais établissent alors une sucrerie à Rémire, et l'on sait que les Français qui reconquirent pacifiquement Cayenne l'année suivante, parviennent à s'attacher les services de plusieurs de ces Marranes et de ces Hollandais. À Saint-Domingue enfin, dont la colonisation est plus tardive, l'industrie sucrière ne commence véritablement qu'au début du XVIII^e siècle. Les itinéraires de transmission du savoir-faire, en raison du décalage chronologique, sont naturellement différents, comme le suggère la lecture de Moreau de Saint-Méry : « M. de Charrite fit venir de France un raffineur instruit, et ce fut sur son habitation, au Quartier-Morin [partie nord de St-Domingue] que fut établie la première purgerie de la Colonie française. Il envoya les premiers essais de son sucre *rafiné*, comme on disait alors, au Ministre, par le vaisseau *le Profond*, en 1711. » Ce colon (alors gouverneur de l'île par intérim) fait d'ailleurs venir à la même époque des ouvriers de La Havane pour tenter, en vain, d'établir sur son habitation une « manufacture de tabac en poudre⁴⁰⁵. »

Ainsi se répandent, selon des rythmes propres mais avec des modalités voisines, des techniques que l'on peut sans hésitation qualifier de *stratégiques*.

Non moins stratégiques sont les connaissances des navigateurs. Les pilotes, en effet, sont détenteurs d'un savoir-faire qui se transmet par le verbe et le geste tout autant que par la carte et le routier : nous savons combien les pilotes expérimentés furent

⁴⁰⁴ P. Du Tertre, cité in Jacques PETITJEAN ROGET, *Le mémorial martiniquais*, tome I, Nouméa, Société des éditions du mémorial, 1980, p.334.

précieux à François l'Olonnais en 1662 pour franchir les bancs de sables qui protégeaient la baie de Maracaïbo⁴⁰⁶. Nous savons aussi ce qu'il en coûta à l'amiral d'Estrées qui s'entêta à conquérir Curaçao en 1678, malgré les avertissements de ses pilotes : le soir du 11 mai 1678, il échouait sa flotte sur les îles d'Aves, perdant 7 vaisseaux et 500 hommes⁴⁰⁷. Comme en France, des pilotes étaient chargés, dans les différents ports des colonies, de conduire au mouillage les navires peu assurés, à l'instar de ce pilote de Cayenne venu à bord diriger l'entrée dans le port de l'escadre de M. de Gennes, en septembre 1696⁴⁰⁸.

Au sein de la jeune société coloniale se sont donc développés des processus complexes de collecte, d'assimilation, et d'accumulation de savoirs locaux, fruits d'échanges innombrables, d'expérimentations primitives, et de déductions empiriques. Un savoir spécifique sur la Guyane et les Antilles françaises est né qui, d'exotique ou de tropical, est devenu *colonial*, élaboré par et pour les colons, au carrefour des connaissances recensées dans les ouvrages du XVI^e siècle et des échanges développés au point de contact de trois continents.

En Europe, et plus particulièrement en France, ces techniques et cette expérience qui relèvent pour l'essentiel du verbe et du geste, donnent simultanément naissance à des pratiques et à des descriptions qu'il nous faut à présent étudier. Il importe de comprendre de quelle manière, dans quels lieux et selon quelles modalités concrètes, ces connaissances théoriques et pratiques ont pu être collectées, assimilées, mises en forme et diffusées pour former les premières pierres de l'édifice encore fragile des sciences coloniales françaises du XVII^e siècle.

⁴⁰⁵ M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, p.250

⁴⁰⁶ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.126.

⁴⁰⁷ Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.91.

⁴⁰⁸ François FROGER, *Relation d'un voyage fait en 1695, 1696 et 1697 aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brezil, Cayenne & Isles Antilles, par une escadre des vaisseaux du Roy, commandée par Monsieur de Gennes, faite par le sieur Froger, ingénieur volontaire sur le vaisseau le Faucon Anglais, enrichie de grand nombre de Figures dessinées sur les lieux*, Paris, N. Le Gras, 1699, p.161.

Chapitre 3. Premiers discours des sciences coloniales : regards croisés

Dans les pas des aventuriers et des missionnaires, s'accumulent au fil du XVII^e siècle un certain nombre de traces écrites et d'objets récoltés. Récits manuscrits, correspondances, relations imprimées, cartes, dessins et « singularitez », tracent les contours d'une science coloniale en construction : science, parce que ces objets, ces imprimés, ces manuscrits, sont diffusés dans des réseaux de savants, d'érudits, de lettrés, qui en évaluent et en discutent le contenu ou la nature ; science, aussi, parce que le passage d'un savoir pratique et empirique à des objets qui en favorisent la représentation écrite ou figurée, et en permettent l'homogénéisation, est une étape fondatrice de la construction scientifique, comme le rappelle Bruno Latour (1985) :

« Il n'y a rien que l'homme soit vraiment capable de dominer : tout est tout de suite trop grand ou trop petit pour lui, trop mélangé ou composé de couches successives qui dissimulent au regard ce qu'il voudrait observer. Si ! Pourtant, une chose et une seule se domine du regard : c'est une feuille de papier étalée sur une table ou punaisée au mur. L'histoire des sciences et des techniques est pour une large part celle des ruses permettant d'amener le monde sur cette surface de papier. Alors, oui, l'esprit le domine et le voit. Rien ne peut se cacher, s'obscurcir, se dissimuler⁴⁰⁹. »

C'est donc aux origines de cette entreprise d'appropriation du monde colonial dans le contexte de la France du XVII^e siècle, que nous conduit ce troisième chapitre. Par souci de croiser différentes approches, mais en réservant pour la deuxième partie de ce travail, l'étude des pratiques administratives, institutionnelles et académiques mises en place sous l'autorité de Colbert, nous centrerons successivement notre analyse sur quatre points d'observation: les relations imprimées de la période pionnière, la science

⁴⁰⁹ Bruno LATOUR, *Culture technique*, tome 14, 1985, p.21, cité dans Christian JACOB, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992, p.7.

missionnaire, les cabinets de curiosités, et enfin, les milieux savants et mondains de la capitale des années 1650-1670.

1. Du récit de voyage à l'Histoire naturelle. Premières impressions des savoirs coloniaux

Notre objet ne saurait être ici de nous livrer à un inventaire exhaustif de l'ensemble des textes français publiés entre 1635 et le début des années 1670 dans le sillage de l'expérience coloniale caraïbe — soit une trentaine de références. D'autres avant nous ont fait avec suffisamment d'efficacité des commentaires sur cette production (recensée toutefois intégralement dans notre bibliographie des sources imprimées) pour qu'il ne soit pas indispensable d'y revenir ici dans le détail⁴¹⁰. L'important pour nous est bien davantage de comprendre quelles sont les lignes de force qui animent ces ouvrages, qui en commandent la forme et le contenu, et de souligner certaines nuances que l'on devine d'un texte à l'autre, afin de mettre au jour le passage progressif du savoir anecdotique au savoir systématique.

1.1. Aventures, échos du Paradis et relations missionnaires

Depuis la *Copie de quelques lettres sur la navigation du Chevalier de Villegaignon es terres de l'Amerique outre l'Equinoctial*, de Nicolas Barré (1557), jusqu'à la *Suite de l'histoire des choses plus memorables advenues en Maragnan es années 1613 et 1614*, d'Yves d'Evreux (1616), se sont développés les grands thèmes présents dans l'ensemble des relations rédigées à partir de la fin des années 1630, dans le sillage de l'implantation réussie aux Antilles, puis en Guyane. Descriptions du voyage et de ses épreuves, commentaires des contacts avec les populations indigènes (leur allure et attitude, leurs us et coutumes, leurs croyances, etc.), inventaires des ressources

⁴¹⁰ Voir, entre autres : Jacques de DAMPIERRE, *Essai sur les sources de l'histoire des Antilles françaises (1492-1664)*, Paris, A.Picard, 1904. Régis ANTOINE, *Les écrivains français et les Antilles: des premiers pères blancs aux Surréalistes noirs*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1978. Jacques PETITJEAN ROGET, *La société d'habitation à la Martinique...*, *op.cit.*, 1980. Marcel CHATILLON et Gabriel DEBIEN, « La propagande imprimée pour les Antilles... », *op.cit.*, 1981, p.59-98.

locales et des potentialités économiques des terres embrassées, forment les grands points d'appui sur lesquels se cristallisent les premières représentations des savoirs coloniaux.

La très grande majorité des textes du XVII^e siècle, d'une manière ou d'une autre, évoque la nature de l'aire caraïbe, la décrit et la commente : le récit de voyage de l'engagé lyonnais Guillaume Coppier⁴¹¹ publié en 1645, décrit par exemple une vingtaine d'espèces d'arbres, près d'une trentaine d'oiseaux, une quarantaine de poissons et quelques fruits, quelques animaux, quelques racines. Il associe à ces descriptions, quand il en a connaissance, des vertus curatives éprouvées ou non par ses soins, sans manquer de relever ailleurs que le cygne chante avant de mourir, que l'autruche est cruelle, ou que tel *Caradre* (oiseau marin) « guarist, de son regard, ceux qui sont malades de la jaunisse » :

« S'il jette sa veüe fixement sur le malade, il guarira, pour assuré : mais au contraire, s'il destourne la teste de luy, il mourra. Jettons donc nos pensées au Souverain Créateur, & le supplions qu'il nous soit un Caradre favorable⁴¹². »

Sous sa plume d'aventurier littéraire, se mêlent aux déductions et observations personnelles (il vécut plusieurs années sur place) des informations de seconde ou de troisième main. Il en est de même dans la célèbre *Histoire des aventuriers qui se sont signalez dans les Indes*, d'Olivier Oexmelin (dont la première édition française paraît en 1686). Aux descriptions générales des terres et des objets d'histoire naturelle les plus frappants (la canne à sucre, le mancenillier, la « maniere de prendre les ecrevisses », etc.), s'ajoutent quelques chapitres de descriptions générales (« arbres fruitiers les plus

⁴¹¹ Guillaume COPPIER, *Histoire et voyage des Indes Occidentales, et de plusieurs autres régions maritimes & esloignées, divisé en deux livres, par Guillaume Coppier Lyonnais*, Lyon, Huguétan, 1645. Guillaume Coppier, (1606-1674), issu d'une famille nombreuse de la bourgeoisie lyonnaise, s'était embarqué comme engagé en 1627 pour l'île de Saint-Christophe. Son témoignage est important, ne serait-ce que parce qu'il est l'un des premiers, chronologiquement, à témoigner de la colonisation française, sans être missionnaire. Après sa première expérience et la publication de son récit, il retourne en Martinique en 1646. Il publie à son retour quelques ouvrages (sans rapport direct avec son expérience coloniale), qui témoignent indéniablement d'une certaine instruction : *Essays et définitions de mots* (1663), *Les Essais de plusieurs histoires naturelles et morales* (1667), et *Cosmographie universelle et spirituelle* (1670). INSTITUT DE FRANCE, *De la Découverte à l'émancipation. Trois siècles et demi d'histoire antillaise à travers les collections du Docteur Chatillon et de la Bibliothèque Mazarine*, catalogue de l'exposition présentée par Marcel Chatillon et Jean-Claude Nardin à la Bibliothèque Mazarine (novembre 1998-janvier 1999), Paris, 1998, p.26.

⁴¹² Guillaume COPPIER, *Histoire et voyage des Indes Occidentales...*, *op.cit.*, p.83.

rare » ou « animaux à quatre pieds »), trois cartes « que l'Autheur a dressées luy-mesme sur les lieux », et de maigres illustrations⁴¹³. Fondamentalement, Oexmelin ne décrit les terres de l'aire caraïbes qu'en forme de *décor*, comme le justifie sa préface :

« C'est pour cette raison que l'Autheur a esté obligé de nous donner une connoissance parfaite des païs de ce continent, où comme je le viens dire, les Avanturiers se sont signalez ; parce qu'il estoit comme impossible de bien connoître la grandeur de leurs entreprises, qu'en mesme temps on ne fust instruit de l'état des lieux où elles ont été executées. » et d'ajouter : « Ce qui donne d'autant plus de satisfaction, que le recit des plus surprenantes aventures étant joint à ces descriptions, il ne faut pas craindre qu'elles ennuyent ; au contraire on est dans une avidité de les lire qui tient toûjours en haleine, pour sçavoir ce qui s'y est passé⁴¹⁴. »

S'il est indéniable que de tels récits ont joué un rôle important dans la diffusion de l'image du monde tropical dans la société française du XVIIe siècle et du début du XVIIIe siècle (les nombreuses rééditions augmentées de mille détails, que l'on recense pour les aventures d'Oexmelin dans toute l'Europe de cette époque, témoignent assez de leur succès), force est de reconnaître qu'ils sont avant tout des périple, des échos d'aventures, et que l'histoire naturelle comme la géographie s'y diluent dans le sang et dans la gloire.

Aventures, *a fortiori*, sont les premières nouvelles coloniales qui trouvent aux Antilles un cadre séduisant : les *Nouvelles de l'Amérique ou le Mercure Américain*, recueil anonyme paru en 1678, transposent sous le climat des îles les arguments classiques de la littérature galante⁴¹⁵. Quelques années plus tard, en 1697, le poète galérien Pierre Corneille de Blessebois propose au public le *Zombi du Grand Pérou*, roman libertin pour partie versifié, tiré de son expérience antillaise et de son

⁴¹³ Olivier OEXMELIN, *Histoire des aventuriers qui se sont signalez dans les Indes*, Paris, Jacques Le Febvre, 1686, préface, p.13 (non paginée). Les illustrations de l'édition de 1686 que nous avons consultée sont maladroitement collées dans la marge de certaines pages. En revanche, celles des éditions ultérieures (notamment celle de 1713), sont intégrées au texte. Elles sont de toutes façons peu nombreuses (portrait de boucanier, lamentin, scène de pêche à la tortue).

⁴¹⁴ Olivier OEXMELIN, *Histoire des aventuriers...*, *op.cit.*, 1686, préface, p.2-3.

interprétation des premières traces avérées de rites vaudou — mâtinés de sorcellerie européenne⁴¹⁶.

Écrits dans une toute autre perspective, certains textes tiennent davantage de la propagande, sans perdre pour autant de vue la « satisfaction des curieux », constamment invoquée. Attachés à présenter les colonies de la Guyane et des Antilles sous un jour suffisamment favorable pour rassurer les financiers des grandes compagnies engagées dans l'œuvre coloniale, motiver l'embarquement de nouveaux colons, ou obtenir des soutiens pour l'envoi de nouvelles missions religieuses en ces terres lointaines, leur ambition scientifique est naturellement limitée.

C'est le cas, bien sûr, des affiches ou prospectus que l'on distribue dans les ports et les tavernes pour recruter les candidats au voyage, documents utilitaires servant sans détour leur objectif, décrivant sans nuances des pays de cocagne⁴¹⁷.

Plus largement, d'autres œuvres peuvent être rassemblées sous cette catégorie : *La Relation de ce qui s'est passé à l'arrivée des Filles de S. Joseph en l'Amérique*, de Léonor de La Fayole (1644)⁴¹⁸, *la Lettre écrite de Cayenne, contenant ce qui s'est passé en la descente des François et leur établissement en Amérique* publiée en 1653 chez Guillaume de Luyne⁴¹⁹, *la Véritable Relation de tout ce qui s'est fait et passé au voyage que M. de Bretigny fit à l'Amérique occidentale* de Paul Boyer du Petit-Puy (1654)⁴²⁰, *la Description de la France équinoctiale* de Le Febvre de La Barre (1666)⁴²¹,

⁴¹⁵ Régis ANTOINE, *Les écrivains français et les Antilles: des premiers pères blancs aux Surréalistes noirs*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1978, p.61.

⁴¹⁶ P.C. BLESSEBOIS, *Le zombi du Grand Pérou ou la comtesse de cocagne*, sans lieu d'édition, 1697. Sur ce texte, voir notamment : Marcel CHATILLON, « Pierre-Corneille Blessebois, le poète galérien de Capesterre », *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, 4ème trimestre 1976, p.15-42.

⁴¹⁷ Ces textes de propagande qui peuvent être de fines brochures ou de véritables livrets détaillés (comme le *Mémoire pour servir de brève instruction, tant aux directeurs et commissionnaires provinciaux de la grande compagnie de l'Amérique qu'à ceux qui s'y voudroient intéresser ou passer dans le païs*, Paris, Guillaume de Luynes, 1653), sont indiqués dans notre bibliographie des sources imprimées ; ils sont par ailleurs étudiés dans Marcel CHATILLON et Gabriel DEBIEN, « La propagande imprimée pour les Antilles... », *op.cit.*, 1981, p.59-98.

⁴¹⁸ Léonor de LA FAYOLE, *Relation de ce qui s'est passé à l'arrivée des Filles de S. Joseph en l'Amérique: Escrite par leur gouvernante, à Melle de l'Estang, leur supérieure Institutrice, du 12 Decembre 1643*, Paris, chez Pierre Targa, 1644.

⁴¹⁹ *Lettre écrite de Cayenne, contenant ce qui s'est passé en la descente des François et leur établissement en Amérique*, Paris, Guillaume de Luyne, 1653.

⁴²⁰ Paul BOYER DU PETIT-PUY, *Véritable Relation de tout ce qui s'est fait et passé au voyage que M. de Bretigny fit à l'Amérique occidentale. Avec une description des Mœurs, & des Provinces de tous les Sauvages de cette grande partie du Cap de Nord: un Dictionnaire de la Langue, & un advis tres-necessaire à tous ceux qui veulent habiter ou faire habiter ce Païs-là, ou qui désirent d'y établir des*

ou encore *Le tableau de l'île de Tobago ou de la nouvelle Ouacre*, de César de Rochefort (1665)⁴²², sont également représentatifs d'une littérature de propagande aux multiples visages, habile à revêtir des habits de la description naturaliste et géographique, les récits d'accomplissement moral ou d'enrichissement rapide. La localisation et l'évocation des différentes îles, parfois agrémentée d'une carte sommaire⁴²³, s'accompagne nécessairement de considérations sur les populations amérindiennes⁴²⁴. On y trouve également des détails d'ordre général sur les ressources naturelles, et les sempiternels avertissements sur le poison des pommes de mancenilliers ou du jus de manioc. Mais les dangers évoqués sont toujours présentés comme maîtrisables, l'abus de superlatifs l'emportant sur l'objectivité. Ainsi Boyer du Petit-Puy n'hésite-t-il pas à écrire en 1654, à propos de la Guyane qui vient d'être le lieu d'un échec retentissant :

« Le climat est si doux, si tempéré du costé du cap de Nord par un petit zéphir qui ne cesse jamais de donner, qu'il ne se peut rien voir de plus délicieux au monde⁴²⁵. »

Colonies. Le tout fait sur les lieux, par Paul Boyer, Ecuyer, sieur de Petit-Puy, à Paris, chez Pierre Rocolet, Impr. & Lib. Ordin. Du Roy & de la Maison de Ville, au Palais, 1654.

⁴²¹ J.-A. LEFÈVRE DE LA BARRE, *Description de la France équinoctiale cy-devant appelée Guyane et par les Espagnols El Dorado, nouvellement remise sous l'autorité du roy par le sieur Le Febvre de La Barre son lieutenant général dans ce pays*, Paris, Jean Ribou, 1666.

⁴²² Cet ouvrage avait été écrit pour servir les projets des frères Lampsen, qui avaient réuni en Hollande des capitaux et des hommes pour coloniser Tobago. Il s'adressait essentiellement aux protestants de l'église wallone, mais fut également diffusé en France. Marcel CHATILLON et Gabriel DEBIEN, « La propagande imprimée pour les Antilles... », *op.cit.*, 1981, p.59-98.

⁴²³ C'est le cas par exemple dans la relation de Laon d'AIGREMONT, *Relation du voyage des François fait au Cap de Nord en Amérique. Par les soins de la Compagnie établie à Paris, & sous la conduite de Monsieur de Royville leur Général ; Avec une ample description du Pays, des mœurs & façon de vivre des Sauvages, & l'observation des hauteurs. Dédiée à Madame la Duchesse d'Esguillon, par I. De Laon, sieur Daigremont, Ingénieur du Roy, & Capitaine dans les Troupes de France Equinoctiale*, Paris, Antoine de Sommaville, 1654, p.120 et 121.

⁴²⁴ Rares sont les descriptions des Amériques qui ne cèdent au plaisir d'inclure un ou plusieurs chapitres sur les mœurs des Sauvages, leitmotiv du récit de voyage américain depuis plus d'un siècle : si César de Rochefort, n'y consacre qu'un chapitre sur 15 dans sa description de Tobago (« Des Anciens Habitans de cette isle de Tabago, & de ceux qui y sont présentement établis »), les descriptions de la Terre Ferme se montrent plus prolixes, comme celle de Guillaume Coppier qui consacre 5 chapitres sur 13 aux indigènes insulaires : « Des Sauvages Indoïs Occidentaux », « De leur manière de naviguer & de guerroyer », « De leur Caramémo », « De leurs Ajouppas, Cases & Carbeils », « De leur Pain », et « De leur vin ».

⁴²⁵ Après avoir décrit sans concession l'échec de l'expédition menée par Bretigny en 1643 sur les côtes de la Guyane, Boyer du Petit-Puy n'hésite pas à peindre une Guyane paradisiaque. Il doit en effet concourir au recrutement de nouveaux colons dans l'espoir d'une nouvelle tentative de colonisation, malgré le récent échec de 1652. Marcel CHATILLON et Gabriel DEBIEN, « La propagande imprimée pour les Antilles... », *op.cit.*, 1981, p.66.

La douceur angevine égarée au cœur de l'enfer tropical guyanais, en somme. Quelques années plus tard, également soucieuse d'attirer aux îles de nouvelles recrues, Léonor de La Fayette qui vient d'assurer à Saint-Christophe le passage d'un groupe de jeunes filles à marier, n'hésite pas pour sa part à mobiliser les images mythiques des îles fortunées :

« On diroit que ce pays est le vray Paradis Terrestre, tant il est beau & bon, & son air tempéré [...] le Printemps & l'Automne y sont quasi continuels, d'autant que les arbres ont toujours du fruit meur, ou verd, ou en fleur, & la vigne rapporte deux fois à chasque année, & le raisin est aussi savoureux que celui de France [...]»⁴²⁶. »

Par bien des aspects, les descriptions des jeunes colonies par les religieux présentent également les caractères de l'œuvre de propagande.

Le déploiement missionnaire a accompagné la colonisation, pour laquelle il représentait à la fois une justification, et un outil majeur pour la maîtrise des territoires. Dès le premier jour, Richelieu a engagé l'ordre des Dominicains à former les cadres des premières missions antillaises. Ils participent alors aux premières prises de possession de 1635, plaçant les nouvelles colonies dans la main du Dieu des Catholiques⁴²⁷. Au cours des années suivantes, des Carmes, des Jacobins et des Jésuites, rejoignent les Dominicains sur le front de l'évangélisation — non sans que se manifestent parfois des rivalités entre les différents ordres⁴²⁸.

⁴²⁶ Léonor de LA FAYOLE, *Relation de ce qui s'est passé à l'arrivée des Filles de S. Joseph en l'Amerique : Escrite par leur gouvernante, à Melle de l'Estang, leur supérieure Institutrice, du 12 Decembre 1643*, Paris, chez Pierre Targa, 1644, p.4-5.

⁴²⁷ « ils s'arrestèrent devant la Martinique, les Capitaines s'équipent pour aller à terre, le Pere Superieur les accompagne, on porte une Croix avec les armes de sa Majesté tres-Chrestienne, & on les attache à un arbre en presence des Sauvages qui regardoient ces nouvelles ceremonies avec autant d'agrément que d'admiration, on entonne en mesme temps le *Te Deum Laudamus* » Relation Guadeloupe, Du Puis 1652, p.10-11. C'est le cardinal de Richelieu en personne qui demanda au prier du noviciat général du Faubourg Saint-Germain, à Paris, dont il était le protecteur, l'envoi de quatre religieux pour accompagner l'expédition de 1635. SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton. Relations...*, *op.cit.*, 1978 (édition de ses manuscrits, XVIIe siècle), p.10.

⁴²⁸ Pour une vision précise des différents ordres impliqués dans la vie religieuse des Antilles, voir, entre autres : Abbé Joseph RENNARD, *Histoire religieuse des Antilles françaises des origines à 1914*, Paris, 1954. Père Camille FABRE, *Dans le sillage des Caravelles. Annales de l'Église en Guadeloupe, 1635-1970*, Basse-Terre, 1976. Giovanni PIZZORUSSO, *Roma nei Caraibi. L'organizzazione delle missioni cattoliche nelle Antille e in Guyana (1635-1675)*, Rome, École française de Rome, 1995.

L'essentiel des premières publications en France sont l'œuvre de Dominicains : Du Puis, Breton, Chevillard, Du Tertre. Mais chaque ordre impliqué dans l'œuvre coloniale s'attache à publier sa version des faits, sa vision de la colonisation : Bouton (1640) et Pelleprat (1655) pour les Jésuites, Pacifique de Provins (1646) pour les Capucins, Maurile de Saint-Michel (1652) pour les Carmes, tandis que les prêtres séculiers⁴²⁹ trouvent leur héraut en la personne du prêtre Biet (1664), et que le pasteur (ou au moins protestant de confession) César de Rochefort (en 1658 et 1665) se fait, d'une certaine manière, l'interprète des Réformés. La description du nouveau monde relève bien, entre autres choses, d'enjeux politiques au sein même de l'Église catholique⁴³⁰.

Si la relation missionnaire se veut plus objective et mieux informée que le simple récit de voyage, les descriptions des ressources naturelles restent, en dernière analyse, plutôt médiocres. Systématiquement, les récits de conversions miraculeuses et des hauts-faits de la geste missionnaire prennent le pas sur l'inventaire de la nature ou le soucis géographique : dans les *Desseins de son Eminence de Richelieu*, parus en 1659, le P. Chevillard (Dominicain), consacre l'essentiel de son récit à la glorification de l'action missionnaire de son ordre, cette histoire se confondant avec celle de la colonie⁴³¹. Et si des ouvrages comme ceux de Bouton, Du Puis, Maurile de Saint-Michel, Pelleprat, Biet ou quelques autres fournissent d'intéressantes évocations de la nature, celles-ci ne dépassent qu'exceptionnellement le niveau d'une description superficielle : le P. Bouton, par exemple, n'avait passé que trois mois aux Antilles⁴³². Aucune carte n'accompagne ces textes, ni aucune illustration. La logique à l'œuvre est celle d'une multiplication de témoignages individuels à courte vue joignant quelques observations directes à de maladroites compilations : l'onomastique est hésitante, les descriptions imprécises, la fiabilité des observations ou des témoignages, alléatoire.

Toutefois, il importe de nuancer ce jugement dès lors que l'on envisage la question des Amérindiens, sujet sur lequel les textes des missionnaires font souvent

⁴²⁹ Sur les prêtres séculiers aux Antilles, voir Père Camille FABRE, *Dans le sillage des Caravelles. Annales de l'Église en Guadeloupe, 1635-1970*, Basse-Terre, 1976, p.76-80.

⁴³⁰ Les titres exacts de ces différentes relations missionnaires sont référencées dans notre bibliographie des sources imprimées.

⁴³¹ R.P. André CHEVILLARD, *Les desseins de S.E. Richelieu pour l'Amérique*, Rennes, Jean Durand, 1659.

⁴³² SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton. Relations...*, *op.cit.*, 1978 (édition de ses manuscrits, XVIIe siècle), p.22-23.

montre d'une connaissance relativement solide, empreinte de la tradition des œuvres espagnoles du XVII^e siècle⁴³³. La qualité de ces contributions tient en particulier à l'informateur sans pareil qu'est le Dominicain Raymond Breton, fidèle observateur : celui-ci est en effet l'auteur de nombreux manuscrits qui, nous y reviendrons, circulent beaucoup dans les milieux religieux. Sous son nom, paraissent d'ailleurs quatre ouvrages dans les années 1660 : un bref catéchisme traduit en caraïbe (1664), un dictionnaire caraïbe-français (1665), un dictionnaire français-caraïbe (1666), et une grammaire de cette même langue (1667)⁴³⁴. Ses deux dictionnaires en particulier, complétés par des *Relations* manuscrites, représentent les plus riches contributions de l'époque sur la vie quotidienne des Caraïbes, et marquent une véritable étape vers la précision de l'information recueillie. Ce n'est toutefois que sous la plume d'un autre Dominicain que se manifeste le premier projet cohérent d'un tableau général de l'histoire naturelle des colonies françaises.

1.2. L'histoire générale du P. Du Tertre (1654, 1667) : ambitions scientifiques

En 1654, paraît à Paris, chez le libraire J. Langlois, une *Histoire générale des isles de Saint Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres dans l'Amérique, où l'on verra l'establissement des colonies françaises dans ces isles, leurs guerres civiles et étrangères et tout ce qui se passe dans le voyage et retour des Indes*. Cette somme volumineuse (près de 500 pages), signée par le Dominicain Jean-Baptiste Du Tertre (1610-1687), ne se différencie guère, à première vue, des habituelles relations missionnaires : on y trouve l'évocation des voyages de l'auteur, le récit de l'implantation coloniale française, et un panorama général des ressources des îles.

Pourtant, la masse comme la qualité des informations diffusées s'avère bien supérieure aux ouvrages des autres missionnaires français : le P. Du Tertre, qui a séjourné aux Antilles entre 1640 et 1647, décrit au long des 290 pages qu'il consacre

⁴³³ Bernard LAVALLÉ, « L'Amérique et la naissance des Sciences de l'Homme au XVII^e siècle. De l'éveil de la géographie aux balbutiements de l'anthropologie », in Alain YACOU (dir.), *Les apports du Nouveau Monde à l'Ancien*, Paris, 1995, p.89-100.

⁴³⁴ R.P. Raymond BRETON, *Petit catéchisme, ou Sommaire des trois premières parties de la doctrine chrestienne, traduit du françois en la langue des Caraïbes insulaires, par le R.P. Breton*, Auxerre, G. Bouquet, 1664. R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français mêlé de remarques historiques pour l'éclaircissement de la langue*, Auxerre, G. Bouquet, 1665. R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire françois-caraïbe*, Auxerre, Gilles Bouquet, 1666. R.P. Raymond BRETON, *Grammaire caraïbe*, Auxerre, Gilles Bouquet, 1667.

aux descriptions géographiques, botaniques, minéralogiques et zoologiques, un tableau d'une précision qui rappelle, pour la première fois, celle des grands naturalistes ibériques du siècle précédent. La description des « naturels des Antilles de l'Amérique », en 70 pages, présente également un souci de précision et d'exhaustivité.

Avec la seconde édition, en 1667 (assortie d'un volume d'histoire, en 1671), l'auteur donne toute sa mesure⁴³⁵ : la partie consacrée à l'histoire naturelle est trois fois plus volumineuse qu'en 1654. D'une part, parce que la première édition a été publiée dans la précipitation, par peur d'un plagiat (nous y reviendrons) ; d'autre part, parce que le P. Du Tertre a fait aux Antilles un nouveau séjour, qui lui a permis de compléter son manuscrit de 1648.

Les deux éditions contiennent de nombreuses références aux auteurs espagnols ou aux œuvres majeures de la botanique moderne : De Acosta, Pison, Scaliger, de L'Écluse, Monardes, et quelques autres, sont clairement cités. Dans l'esprit du Dominicain, il ne s'agit donc pas de simplement décrire, mais de comparer, d'établir des points de passage entre les espèces observées sur place et repérées par des noms français ou caraïbes, et celles que décrivent les auteurs antérieurs sous les vocables arawak, tupi, espagnol ou portugais. Le processus intellectuel qui préside à sa démarche s'éclaire au fil des pages :

À propos du raisinier : « D'Alechamps dit quelque chose sur cet arbre sous les noms de copey, de guiabaran et de peuplier d'Amérique. Il donne la figure de la branche et des feuilles qui me semblent bien dessinées⁴³⁶. » ; ou pour le rocouyer : « [...] cet arbrisseau est celui dont Scaliger fait mention, qu'il nomme *arbor sinium regundorum* ⁴³⁷. » Ou encore, à propos de la « fleur de la passion » : « Cette plante est la même qui porte le fruit que l'Escluse appelle granadilla⁴³⁸. »

⁴³⁵ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667).

⁴³⁶ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.200.

⁴³⁷ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.165.

⁴³⁸ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.151.

S'élabore alors une dynamique d'accumulation, de critique et de comparaison que l'on n'avait pas encore vue si systématiquement à l'œuvre dans la production française sur les Antilles⁴³⁹. Certaines de ses descriptions restent assez générales et superficielles, d'autres sont plus précises, fruits d'une étude soignée. L'attention portée à des détails, notamment en botanique, atteste de cette volonté du missionnaire de participer à l'élaboration du savoir européen, au-delà de la simple distraction du lecteur. Ainsi, telle description de « palmistes » épineux insiste-t-elle particulièrement sur les graines, les aiguilles et les fruits, parfois mis en avant par des auteurs de la Renaissance pour envisager divers systèmes de classification⁴⁴⁰. Le souci de la classification, préoccupation de naturaliste s'il en est, apparaît d'ailleurs à plusieurs reprises sous sa plume. Lorsqu'il évoque le latanier :

« Quoi que je fasse un paragraphe à part pour le latanier, on pourrait avec raison, le ranger au nombre des palmistes, car il sort d'une grosse motte de racines comme les palmistes⁴⁴¹. »

A propos des bananiers : « Je m'étonne de ce que tous les auteurs qui ont parlé de cette plante, et même Acosta qui en a mieux écrit que tous les autres, l'aient

⁴³⁹ Sont par exemple critiqués César de Rochefort, ou le P. Bouton : « Le R.P. Bouton [...] était peu instruit [...] » R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.209, et 210-211..

⁴⁴⁰ « le tronc de l'arbre est tout armé d'épines dangereuses, longues comme le doigt, grosses comme des fers d'aiguillettes, mais plates, aiguës comme des aiguilles, noires et polies comme du jais. Ses feuilles sont aussi un peu plus étroites et plus éloignées les unes des autres [...] De plus, la gousse ou l'étui dans lequel la fleur est enclose est velue, épineuse et tannée. Le fruit a l'écorce semblable à celle de l'autre, mais l'intérieur est noir. » R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.185. La question de la classification des plantes posait déjà de nombreuses difficultés aux botanistes de la Renaissance, particulièrement déstabilisés par l'irruption permanente d'espèces nouvelles en provenance du Nouveau Monde et de l'Extrême-Orient. Aristote, Plin, Isidore de Séville et bien d'autres s'étaient avant eux heurtés à ces questions, qui étaient loin d'être résolues à la fin du XVIIe siècle. Ainsi Dodart, présentant en 1676 un « projet d'histoire des Plantes » devant l'Académie royale des sciences de Paris, s'interrogeait-il en ces termes : « Nous ne pouvons encore dire selon quel ordre nous rangerons les plantes ; si nous suivrons l'ordre des lettres, des genres, des saveurs, des principales vertus, de quelques circonstances principales, ou de leur figure, ou des plus considérables de leurs parties, comme les graines, suivant la pensée de Caesalpinus & de Prosper Alpin. » Denis DODART, « Mémoires pour servir à l'histoire des plantes, dressez par M. Dodard [...] », *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, depuis 1666 jusqu'à 1699*, Tome IV, Paris, 1731, p.241-242.

⁴⁴¹ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.186.

classée sous le nombre des arbres, car je ne vis jamais d'arbre sans bois et sans branche⁴⁴². »

Ou encore, à propos d' « un arbrisseau qui porte de petites cerises » :

« Le docteur Piso met cet arbrisseau au nombre des myrtes, car les fleurs et les fruits ont quelque ressemblance avec les fleurs et les fruits des myrtes, mais l'arbre est très différent⁴⁴³. »

L'organisation des « traités » qui composent la partie de l'histoire naturelle révèle d'ailleurs que l'œuvre de Du Tertre est bien une étape de transition entre la relation missionnaire et le traité d'histoire naturelle : des cadres pratiques (tradition des récits de missionnaires) cohabitent avec des cadres théoriques (tradition savante). D'une part sont distingués les différents règnes de la nature (animaux, plantes, minéraux), les éléments hérités de la tradition aristotélicienne (« animaux de l'air », « poissons », « animaux de la terre »), ou des catégories de plantes (« plantes dont les fruits ne sont pas plus rares que les pois et les fèves », « plantes qui portent des fruits », « arbres sauvages et sans fruits »). D'autre part sont regroupés, dans le traité des plantes et des arbres, des rubriques transversales qui par bien des aspects recourent les cadres des premiers chapitres, mais font écho aux classifications pratiques des récits pionniers : « bois de construction », ou encore « Tous les arbres qui portent des fruits, ceux qu'on mange et d'autres dignes d'intérêt ». On retrouve là un effet de résonance avec la table des matières du texte d'un P. Bouton, évoquant dans ses différents chapitres les « commodités » et les « incommodités » des îles (document 3.1).

Le procédé d'exposition marque également une rupture sensible avec les textes qui le précèdent : l'expérience, par exemple, est envisagée comme un élément à part entière de la description. Du Tertre la décrit, en donne les conditions, l'hypothèse fondatrice, le résultat. Or, l'on sait, plus encore depuis les travaux de Christian Licoppe, l'importance de l'expérience et de sa description dans le développement de la Science

⁴⁴² R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.156.

moderne⁴⁴⁴. Dès le voyage en mer, l'expérience est proposée par Du Tertre comme un élément essentiel du dispositif de preuve élaboré dans un discours qui se veut au moins autant démonstratif que descriptif :

« L'espérance qu'un gentilhomme, nous donna lors de mon troisième voyage pour trouver de l'eau douce au milieu de la mer, s'évanouit au moment même de l'espérance. Car il soutenait d'après le père Fournier dans son hydrographie⁴⁴⁵, qu'il n'y a que la superficie de l'eau de la mer qui soit salée ; au-dessous de quinze ou seize toises, elle est douce. Nous voulûmes en faire l'expérience : ayant pris à cet effet une bouteille de verre très épais, comme on les fait en Angleterre, après l'avoir bien bouchée avec un morceau de liège attaché par une ficelle, profitant d'un temps calme, et avec deux ou trois boulets de canon attachés à cette bouteille, nous la descendîmes dans la mer, à une profondeur de plus de cent toises ; puis après avoir tiré la ficelle à laquelle le bouchon était attaché, elle se remplit d'eau. L'ayant trouvée aussi salée que le reste de l'eau de mer, notre espérance se révéla vaine et notre joie se dissipa⁴⁴⁶. »

Nous trouvons la même démarche à plusieurs reprises sous la plume du missionnaire qui témoigne à l'occasion de ses connaissances non seulement en botanique (très perceptibles dans ses descriptions de plantes), mais également en chimie élémentaire. Il explique, à propos des fontaines bouillantes de la Guadeloupe :

« Un jour, je pris plaisir à faire évaporer de cette eau dans un plat d'étain, à petit feu ; quand elle fut toute exhalée, il demeura au fond du plat, l'épaisseur d'une feuille de papier, de soufre vif ; j'y mis le feu, il brûla tout aussitôt⁴⁴⁷. »

⁴⁴³ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.197.

⁴⁴⁴ Christian LICOPPE, *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris, La Découverte, 1996. La première partie de cet ouvrage, en particulier (p.19-60), retrace le développement d'une nouvelle forme narrative dans les traités savants, et évoque notamment le rôle du récit d'expérience dans celle-ci.

⁴⁴⁵ Le P. Georges FOURNIER, *Hydrographie contenant la théorie et la pratique de toutes les parties de la navigation*, Paris, M.Soly, 1643.

⁴⁴⁶ DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.64-65.

⁴⁴⁷ DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.43.

Passé l'émerveillement et les préoccupations missionnaires du premier demi-siècle de colonisation, le texte de Du Tertre témoigne donc d'une évolution majeure, confirmée par l'étude de l'appareil iconographique qui accompagne sa seconde édition, largement augmentée en 1667. Cet ensemble de gravures soignées, donne incontestablement un poids supplémentaire à son texte⁴⁴⁸. La plupart ont été gravées à partir de croquis réalisés d'après nature.

Elles sont deux types : d'une part, des planches sobres mais assez précises, exposant un ou plusieurs spécimens de plantes, d'animaux ou de minéraux ; d'autre part, des planches représentant des scènes de genre, où se mêlent des paysages, des scènes de vie quotidienne et des éléments du règne végétal ou animal, identifiés par des numéros qui renvoient à une légende (document 3.2).

1.3. Le rival protestant César de Rochefort : un autre modèle scientifique ?

Ces illustrations font écho, pour une part, à celles que l'on trouve dans une *Histoire naturelle et morale des Îles Antilles de l'Amérique*, parue sans nom d'auteur à Amsterdam en 1658. Simplement précédée d'une « épître » signée L.D.P., elle fut un temps attribuée (notamment par le *Dictionnaire des anonymes*, de Barbier) à Philippe de Longvilliers de Poincy, alors gouverneur de Saint-Christophe. Il semble bien toutefois que César de Rochefort en soit le véritable auteur, même si, comme il le reconnaît lui-même dans sa préface de 1665, il doit beaucoup à la plume et aux avis de Poincy. Le fait que le nom de Rochefort apparaisse dans les éditions suivantes de ce texte et surtout que des contemporains particulièrement bien informés comme le P. Du Tertre n'émettent aucun doute quant à l'identité de cet auteur, écarte pour l'instant l'hypothèse d'un prête-nom.

⁴⁴⁸ Francesco Panese rappelle que « L'émergence de la science moderne se traduit surtout par l'établissement concomitant de procédures de production et d'exposition des connaissances qui permettent leur présentation et leur validation par un public dépassant la communauté scientifique ». Francesco PANESE, « Histoire de l'art. Les images entre arts et sciences », *Encyclopædia Universalis. Universalis 1994*, Paris, 1994, p.397.

Désigné par Du Tertre comme « ministre de Rotterdam », César de Rochefort était probablement un pasteur protestant, mais il affirme lui-même être Français⁴⁴⁹. Il est vraisemblable qu'il a séjourné aux Antilles, où il aurait notamment fait la connaissance de Poincy (pourtant catholique), qui a guidé sa plume à divers moments, et lui a fourni un certain nombre de renseignements, comme le précise la préface.

Les illustrations de Rochefort sont précises, abondantes, directement liées au discours. On trouve aussi bien de petites vignettes insérées dans le texte, que des planches complètes rassemblant des spécimens d'animaux ou de plantes (documents 3.3 et 3.4) ; tout ceci, dès l'édition de 1658, soit près de dix ans avant la réédition de l'ouvrage de Du Tertre. Certaines sont d'ailleurs ajoutées lors des éditions suivantes, et notamment quelques grandes planches à déplier, représentant par exemple l'habitation de Poincy à Saint-Christophe, ou le fonctionnement d'un moulin à sucre (document 3.5).

Dès sa parution, l'ouvrage de Rochefort connaît un réel succès : plusieurs éditions se succèdent en effet, en 1659, 1665, 1667, et jusqu'au début du XVIII^e siècle. Par son volume (plus de cinq cents pages), par son titre, comme par les illustrations nombreuses qui s'y trouvent, cet ouvrage se distingue aisément (comme celle de Du Tertre) de la masse des textes imprimés publiés en français dans cette période, sur l'espace caraïbe.

Cinquante pages sont consacrées à la description géographique et climatique des îles de l'arc antillais (cinq chapitres), suivies de soixante-dix pages de descriptions du règne végétal (six chapitres), puis de cent quarante pages portant sur la faune (onze chapitres), où viennent s'intercaler deux chapitres, l'un sur les ouragans et les tremblements de terre (chapitre 23), l'autre sur l'ambre gris (chapitre 18). La seconde partie de l'ouvrage (deux cent quarante pages), traite de l'histoire de la colonisation et de diverses activités de conditionnement des productions agricoles des Caraïbes (sucre, indigo et autres), ainsi que de leurs mœurs.

⁴⁴⁹ Pour une présentation plus précise de cet auteur, voir Jacques PETITJEAN ROGET, *La société d'habitation à la Martinique...*, *op.cit.*, 1980, volume 1, p.153-155.

Corroborant l'impression d'ensemble qui se dégage du livre, la préface de cette *Histoire naturelle et morale*, souligne les ambitions de son auteur. Celui-ci dénonce d'entrée les relations fantaisistes des écrivains qui induisent le lecteur en erreur par intérêt, par ignorance, voire sciemment sous le seul prétexte « qu'ils viennent de loin ». Sont clairement rejetées les œuvres de propagande et les récits de voyages. En revanche, Rochefort revendique ouvertement une position dans la ligne de Jean de Laet⁴⁵⁰ et de Charles de l'Écluse⁴⁵¹. Ce dernier surtout, nous l'avons dit, fait autorité dans les milieux savants du XVII^e siècle, tant pour la précision de son texte et l'importance de sa documentation, que pour la qualité de son iconographie⁴⁵². Comme le précise Rochefort, le titre même de son ouvrage fait ostensiblement référence à la tradition des grandes descriptions espagnoles du siècle précédent :

« Nous osons nous promettre que le titre d'Histoire Naturelle & Morale, que nous mettons sur le front de cêt Ouvrage, à l'imitation de celui que l'excellent Joseph Acosta donne à son Histoire, ne semblera ni trop fastueux ni trop vaste, à ceux qui daigneront le confronter avec le corps de la pièce⁴⁵³. »

Pourtant, une lecture attentive et contextualisée de cet ouvrage dans ses différentes éditions permet de relativiser les propos de Rochefort : certaines faiblesses, en effet, viennent battre en brèche un dispositif de séduction et de légitimation, somme toute assez classique. Outre les hésitations que nous avons décelées dans la construction du plan de l'ouvrage — encore sensibles dans le détail de certains chapitres — il faudrait relever la quantité d'inexactitudes que souligne le P. Du Tertre. Celui-ci, en effet, entreprend au fil des pages de son édition de 1667, une démolition en règle du travail de Rochefort : ses critiques portent au premier chef sur l'imprécision du Protestant (« Ces belles descriptions, de M. de Rochefort [...] font suffisamment voir

⁴⁵⁰ Jean DE LAET, *L'Histoire du Nouveau Monde ou Description des Indes Occidentales [...]*, Leyde, B. et A. Elsevier, 1640.

⁴⁵¹ Charles de L'ÉCLUSE, *Exoticorum libri decem, quibus animalium, plantarum, ... historiae describuntur, item Pietri Bellonii observationes*, [Anvers], Raphalengius, officine de Plantin, 1605.

⁴⁵² Ces références à Laet et de L'Écluse se trouvent à la 4^e page de la préface non paginée de l'édition de Rochefort en 1658.

⁴⁵³ ROCHEFORT (César de), *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique, avec un vocabulaire caraïbe*, Rotterdam, A. Leers, 1658, 4^e page de la préface.

qu'il est mal informé ⁴⁵⁴ »), et sur les inexactitudes qu'il affirme sur la seule foi d'informateurs douteux : « Je ne sais sur quels mémoires, M. de Rochefort a écrit, mais je puis assurer avec vérité en tant que témoin oculaire, que [...] ⁴⁵⁵. » Son style même est critiqué par Du Tertre, qui en dénonce les outrances poétiques évoquant sa description du colibri :

« Le sieur de Rochefort lui met l'iris sur le dos et sur les ailes et veut qu'on le prenne pour une escarboucle ⁴⁵⁶ : il lui donne des émeraudes aux cuisses, l'ébène noire et polie aux pieds et au bec ; il dit que ses yeux sont deux diamants, que sa huppe est prise pour une couronne de rubis et de toutes sortes de pierres précieuses, et tout l'oiseau pour une rose de pierreries qui vole et est animée [...] mais ce sont autant d'hyperboles éloignées de la sincérité d'un homme qui doit exprimer les choses comme elles sont ⁴⁵⁷. »

Les illustrations qu'il produit, pourtant assez fidèles et précises (certaines sont d'ailleurs inspirées des manuscrits de Du Tertre lui-même) sont également dénigrées : le Dominicain oppose par exemple son portrait du flamant « tiré de l'oiseau même », à celui proposé par le ministre protestant qui induit le lecteur en erreur « en faisant un monstre du flamand ⁴⁵⁸. »

De fait, Rochefort indique dans sa préface que l'essentiel de ses informations sont tirées de nombreux mémoires, dont il ne prétend être (malgré son expérience antillaise presque certaine), que l'ordonnateur et le compilateur. Certains de ses informateurs sont solides : Jean de Léry, Lescarbot, Jean de Laet, Margrav, le P. Breton, Piso ou, comme nous le verrons, le P. Du Tertre lui-même ; d'autres le sont moins, comme les « voyages fameux du sieur Vincent Leblanc, marseillais », Pierre Bergeron,

⁴⁵⁴ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.277.

⁴⁵⁵ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.46.

⁴⁵⁶ Ancienne appellation des rubis.

⁴⁵⁷ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, « avant-propos », p.27.

⁴⁵⁸ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, « avant-propos », p.25.

ou telle « relation de voyage en Tartarie⁴⁵⁹. » De même, l'ajout au cœur de cette *Histoire naturelle et morale* des Antilles, d'une cinquantaine de pages sur les Indiens de Virginie et de Floride sous le seul prétexte de ne pouvoir priver le public d'un texte recueilli des mains d'un certain Briskok, et avec l'espoir de convaincre d'une hypothétique origine appalachienne des Indiens caraïbes, montre la fragilité de la construction théorique qui sous-tend l'œuvre de Rochefort. L'édition de 1681 contient d'ailleurs un supplément de plus de quarante pages relatant la colonisation anglaise de l'Amérique du Nord, confirmant le compromis qui s'établit sous la plume du compilateur entre une démarche cumulative cohérente et savante, et une démarche d'entassement, simplement destinée à séduire l'acheteur. Ces faiblesses n'empêchèrent pas Rochefort aussi bien que Du Tertre, d'être cités par les botanistes du XVIIIe siècle ; et dans son *Prodomus* publié en 1788, le botaniste suédois Olaf Swartz lui dédiera le genre *Rochefortia*, comprenant huit espèces antillaises et sud-américaines⁴⁶⁰.

Dans le duel qui oppose Du Tertre à Rochefort, s'affrontent finalement, au-delà des formes de la représentation, deux manières de construire le savoir scientifique : d'une part, l'observation d'après nature, hautement revendiquée par Du Tertre ; d'autre part, la description du compilateur bien informé, défendue par Rochefort. Le débat n'est pas tranché en ce milieu du XVIIe siècle, et nous retrouverons les mêmes hésitations au siècle suivant, entre géographes de cabinet et cartographes de la marine.

Il serait d'ailleurs malvenu de vouloir accorder à l'un ou à l'autre, une quelconque supériorité méthodologique décontextualisée. La qualité d'une *Histoire naturelle* du XVIIe siècle, dépend avant toute chose de la précision de ses descriptions, de ses illustrations, et de ses références : à ce titre, une ligne de démarcation se dessine clairement entre l'œuvre de Du Tertre et les relations missionnaires, de même qu'entre celle de Rochefort et les compilations de récits de voyage. Mais les normes du savoir au milieu du XVIIe siècle répondent également à d'autres critères dans l'esprit des contemporains. Comme l'ont montré notamment Mario Biagioli et Steven Shapin, la

⁴⁵⁹ Jacques PETITJEAN ROGET, *La société d'habitation à la Martinique...*, *op.cit.*, 1980, volume 1, p.154.

⁴⁶⁰ Olof SWARTZ, *Nova genera & species plantarum ; seu Prodomus descriptionum vegetabilium, maximam partem incognitorum quae sub itinere in Indiam Occidentalem annis 1783-1787 digessit*, Homiae, 1788, cité dans Henri STEHLÉ « Évolution de la connaissance botanique et biologique aux Antilles françaises », in CTHS, *Comptes rendus du 91^e Congrès national des Sociétés savantes, Rennes, 1967, Section des Sciences*, tome I, *Histoire des Sciences*, Paris, 1967, p.282.

validité, la légitimité du propos savant au XVIIe siècle, dépend non seulement de son contenu, mais aussi, pour une large part, de son public et de la position sociale de son auteur, définie à travers des liens qui unissent le savant à ses pairs, et à d'éventuels protecteurs⁴⁶¹.

Ainsi, une réflexion d'ensemble sur l'archéologie des sciences coloniales ne peut se contenter d'une lecture des textes issus du premier demi-siècle de la colonisation qui soit seulement attentive à leur contenu. Une approche aussi précise que possible des formes de diffusion, des discours de légitimation et des itinéraires d'un savoir colonial en mouvement dans les réseaux de la métropole (et plus largement de toute l'Europe), s'avère indispensable.

2. Science missionnaire et réseaux religieux

Aux Antilles et en Guyane, comme les religieux espagnols un siècle plus tôt, les missionnaires français sont naturellement appelés à être les témoins, les peintres et les gardiens moraux de la soumission du Nouveau Monde aux exigences économiques et stratégiques de la métropole. Dans une société d'aventuriers et de déracinés où l'alphabétisation est évidemment médiocre, ils jouent un rôle central, à l'interface de la pratique et de la théorie.

2.1. Le missionnaire, expert local, informateur et intermédiaire scientifique

La formation scientifique du missionnaire, en ce milieu du XVIIe siècle, n'est pas toujours solide. Les Jésuites, toutefois, se démarquent clairement des autres ordres,

⁴⁶¹ Sur ces questions, désormais classiques en histoire des sciences, nous renvoyons notamment aux travaux Mario BIAGIOLI, *Galileo, Courtier : The Practice of Science in the Culture of Absolutism*, Chicago, 1993. Mario BIAGIOLI, « Le prince et les savants. La civilité scientifique au 17e siècle », *Annales Histoire, Sciences Sociales*, novembre-décembre 1995, n°6, p.1417-1453. Christian LICOPPE, *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris, La Découverte, 1996. Bruce.T. MORAN (dir.), *Patronage and Institutions : Science, Technology and Medicine at the European Court, 1500-1750*, Woodbridge, 1991. Steven SHAPIN, « A Scholar and a Gentleman : the problematic identity of the scientific practitioner in early modern England », *History of Science*, 1991, vol.XXIX, p.279-327. Steven SHAPIN, *A Social History of Truth :*

et bénéficient d'un enseignement de qualité dans ces domaines, tant en géographie qu'en mathématiques, comme l'ont montré les travaux du P. François de Dainville et d'Antonella Romano⁴⁶². Le P. Mongin, missionnaire jésuite en Martinique de 1671 à 1684⁴⁶³, fait montre par exemple d'honnêtes connaissances astronomiques, comme en témoigne une lettre adressée en 1682 à son ancien maître le P. Fontenay, professeur au collège de Clermont, dans laquelle il décrit une comète et demande une nouvelle carte du ciel pour améliorer la précision de ses observations (document 3.6)⁴⁶⁴. L'hydrographie n'est pas négligée dans leur formation — en 1643 paraît d'ailleurs le célèbre manuel du P. Fournier⁴⁶⁵ — comme se plaît à le rappeler le militant jésuite Bouton, évoquant les talents de l'un de ses compagnons, plus habile à se repérer en mer que les pilotes eux-mêmes :

« Nos navigateurs nous mirent trois nuicts à la cappe, de peur d'aborder la terre durant les tenebres, de laquelle ils se faisoient fort proches, & se trompoient : ils la manqueret, & ne virent ces isles ny de prés ny de loin, ny de jour ny de nuict. On les avoit bien adverty de la declinaison de l'Aimant & de leur erreur ; mais leur humilité reformée ne permettoit pas qu'ils le recogneussent ou voulussent apprendre quelque chose d'un Jesuite. Ils se tromperent aussi en leur estime, & eurent la honte, que le mesme Pere predict qu'on verroit la terre de l'isle de la Barboude [i.e. Barbade] le Samedy devant le dimanche des rameaux, & y arrivasmes ce bonjour⁴⁶⁶. »

La maîtrise des rudiments de mathématiques chez les missionnaires des autres ordres est bien moindre en général, comme le suggère au début du XVIIIe siècle le

Civility and Science in Seventeenth-Century England, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1994.

⁴⁶² François de DAINVILLE, *La géographie des humanistes*, Paris, 1940. Antonella ROMANO, *La Contre-réforme mathématique. Constitution et diffusion d'une culture mathématique jésuite à la Renaissance*, Rome, École Française de Rome, 1999. Également Luce GIARD (dir.), *Les jésuites de la Renaissance. Système éducatif et production du savoir*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.

⁴⁶³ Jacques PETITJEAN ROGET (éditeur), « Journal d'un voyage à la Martinique en 1676 », in *Annale des Antilles*, 1962, n°10, p.35.

⁴⁶⁴ BMCarcassonne Ms n°82, f°74-77 : « Sixième lettre au R.P. Fontenai, professeur de mathématiques au Collège de Clairmont à Paris, sur l'observation de la comète de 1681 et 1682, faite dans l'île de Saint-Christophe, le 3 mars 1682 ».

⁴⁶⁵ Le P. Georges FOURNIER, *Hydrographie contenant la théorie et la pratique de toutes les parties de la navigation*, Paris, M.Soly, 1643.

⁴⁶⁶ R.P. Jacques BOUTON, *Relation de l'establissement des François...*, *op. cit.*, 1640, p.21.

perfide P. Labat, Dominicain, qui lui, avait été professeur de mathématiques à Nancy avant de rejoindre sa mission des Antilles. Evoquant le P. Dassier, syndic de l'habitation du Fonds-Saint-Jacques, il signale qu'il « exerçoit cet office depuis quelques mois, parce qu'il s'étoit trouvé seul entre tous nos Religieux qui sçût assez d'arithmétique pour tenir le compte du poids de sucre qu'on faisoit chez nous⁴⁶⁷. » S'ils semblent être de piètres mathématiciens, les Dominicains — comme dans une moindre mesure l'ensemble des missionnaires — ont pour la plupart d'honnêtes connaissances en botanique et en pharmacopée élémentaire, en raison des activités médicales qui leur échoient parfois⁴⁶⁸. Ce savoir leur permet, à l'occasion, de donner des descriptions détaillées de plantes, comme nous l'avons vu par exemple sous la plume du P. Du Tertre. Certains ont d'ailleurs des notions de dessin. Parfois, il leur a été donné d'herboriser près de leur couvent en compagnie d'un maître versé dans la connaissance des plantes, ou de consulter dans les bibliothèques de leur ordre les grandes sommes botaniques de la Renaissance, voire observer certaines curiosités et herbiers des cabinets d'histoire naturelle conservés dans certains monastères⁴⁶⁹.

Cette maîtrise de la sphère de l'écrit et de certains éléments de la culture humaniste, fait du religieux un pôle de référence pour les colons, dessinant la première figure coloniale de l'expert local, que viendront lui disputer aux siècles suivants les médecins du roi, puis bien plus tard encore, les instituteurs de la République. Le P. Du Tertre témoigne en divers endroits de cette fonction importante :

« Les habitants de la Guadeloupe, lors de mon séjour, étaient persuadés qu'il y avait dans leur île deux mines d'argent. On m'en apporta deux différents morceaux, le premier, gros comme le poing, était une terre grasse et pesante, couleur gris cendré, comme de la tutie⁴⁷⁰, mais toute mêlée de petites pailles

⁴⁶⁷ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 1, p.69.

⁴⁶⁸ Jean-Louis QUANTIN, « Ordres religieux », in Michel BLAY et Robert HALLEUX (dir.), *La Science classique. XVIe-XVIIIe siècle. Dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998, p.131-139.

⁴⁶⁹ Sur les cabinets de curiosité des ordres religieux au XVIIe siècle, voir Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne...*, *op.cit.*, 1988, p.282-286.

⁴⁷⁰ Tutie (ou Thutie) : Oxyde de zinc qui se produit dans le travail de certains minerais de plomb.

luisantes, comme de l'argent ou comme de l'étain de glace. L'ayant mis au feu, tout se réduisit en chaux, ce qui me fit croire que ce n'était que du talc⁴⁷¹. »

Expert local, le missionnaire s'érige *de facto* en intermédiaire privilégié entre le monde colonial et le monde savant. Il transmet régulièrement aux populations locales des connaissances recueillies au cours de ses lectures. Celles-ci sont assimilées pour l'essentiel avant la traversée de l'Atlantique, dans les bibliothèques des couvents. Mais il faut souligner l'existence, aux Antilles même, de quelques ouvrages. Les Jésuites de la Martinique en particulier, semblent avoir eu à leur disposition une honnête collection de livres dès les premières décennies de la colonisation. Dans une lettre de 1679, le Jésuite Mongin, donne sur ce point une indication intéressante :

« Nous ne sommes pas privés de la satisfaction de voir les livres les meilleurs et les plus reçens. Nous avons une bibliothèque qui en est très bien fournie parce que on nous envoie avec grande diligence ce qui s'imprime de plus beau et il est assuré que dans nos provinces quoy qu'infiniment plus proches de la source de ces belles choses on ne les voit pas plustot et plus constamment qu'icy. Il faut néanmoins avouer que quoyque la lecture ait de grands attraits pour les gens de notre robes nous n'avons pas icy le tems d'y vaquer avec la grande assiduité que demande cette occupation [...] ce qui n'empêche point de lire les journaux des scavans qui nous sont tous envoyés trois ou quatre fois l'an pour le moins, accompagné de toutes sortes de nouvelles imprimées [...] ce n'est [...] pas un grand déplaisir pour les missionnaires du nouveau monde de scavoir ce qui se passe dans l'ancien⁴⁷². »

C'est cette bibliothèque qui, selon toute vraisemblance, recueille en 1677 les livres du gouverneur Baas, décédé en Martinique⁴⁷³. Dans une lettre de 1701, un jésuite précise à son tour à propos du couvent de son ordre à Saint-Pierre de la Martinique :

⁴⁷¹ DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.92.

⁴⁷² Marcel CHATILLON (éditeur), « L'évangélisation des esclaves au XVIIe siècle. Lettres du R.P. Jean Mongin », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 3^e-4^e trimestres 1984, n°61-62, p.63.

⁴⁷³ CAOM Colonies F³ 141 fol.12, cité dans Marcel CHATILLON (éditeur), « L'évangélisation des esclaves au XVIIe siècle. Lettres du R.P. Jean Mongin », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 3^eme-4^eme trimestres 1984, n°61-62, p.5, note 3.

« La bibliothèque est bien fournie⁴⁷⁴. » Enfin, le P. Feuillée, astronome de l'ordre des Minimes qui séjourne en Martinique en 1703⁴⁷⁵, confirme l'existence d'une telle bibliothèque chez les Jésuites, et la présence dans ses rayons du périodique savant le plus important du temps :

« j'étois alors dans leur Bibliothèque où je lisois le Journal des Sçavans de 1701 ⁴⁷⁶. »

Le Dominicain Labat, qui séjourne longuement dans les Petites Antilles au tournant du XVIII^e siècle (nous reviendrons sur ce personnage dans la deuxième partie de notre travail), signale cette présence de livres savants dans la culture que véhiculent les missionnaires dans les colonies antillaises. Il est alors sur son habitation du Fonds Saint-Jacques, en Martinique :

« Quelque tems avant [...] j'avois reçu quelques livres de France, entre lesquels était le *Vitruse*, in fol, de M. Perrault. La lecture de ce Livre m'avoit fait connoître le Limaçon de mer, dont on se servait autrefois pour faire la teinture de Pourpre⁴⁷⁷. »

Au-delà de ces connaissances livresques, certains missionnaires peuvent se faire l'écho aux îles d'informations directement recueillies de la bouche de savants réputés : le P. Du Tertre, par exemple, est sur ce point explicite, dans un paragraphe consacré au « bois d'Inde ou laurier aromatique » :

⁴⁷⁴ Jacques PETITJEAN ROGET (éditeur), « Relation de la Martinique par un R.P. jésuite en 1701 », *Annales des Antilles*, 1955, n°1, p.68 (publication partielle de lettres conservées sous la cote AN K 1232, pièce n°6). En 1652, le F. Mathias Du Puis fait allusion, dans sa *Relation* de Guadeloupe, à des « livres bruslez » lors de l'incendie de la case des Dominicains par les Amérindiens — mais sans doute s'agissait-il essentiellement de livres pieux. Frère Mathias DU PUIS, *Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Guadeloupe...*, *op.cit.*, 1652, p.36-37.

⁴⁷⁵ Sur cet astronome de l'ordre des Minimes qui parcourt les Antilles et l'Amérique du Sud entre 1703 et 1711, voir notre deuxième partie.

⁴⁷⁶ R.P. Louis FEUILLÉE, *journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites par ordre du Roi sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale et aux Indes occidentales, et dans un autre voyage fait par le même ordre à la Nouvelle Espagne et aux Isles d'Amérique, par le R.P. Feuillée, Religieux Minime, Mathématicien & Botaniste de Sa Majesté, & de l'Académie Roiale des Sciences*, Paris, J.Mariette, 1725, p.179.

« M. Robin, l'un des plus habiles hommes de son siècle pour la botanique, qui gouvernait le jardin du roi en 1640, m'en fit voir un petit, haut de deux pieds, qui lui avait été apporté des îles, auquel il avait donné le nom de laurier aromatique : et comme j'ai depuis persuadé les chirurgiens et les habitants de l'appeler laurier aromatique, je crois que ce nom lui est demeuré⁴⁷⁸. »

Du fait de cette position privilégiée entre monde savant et monde vulgaire, entre France et Amérique, le missionnaire a donc un rôle central dans notre problématique, y compris sur le terrain de l'*action* coloniale. Son rôle dans la mise par écrit des savoirs coloniaux n'en a que plus d'importance, et si l'on a pu, au début de ce chapitre, réfléchir sur certains textes imprimés et sur leur contenu, il importe à présent de concentrer notre attention sur la question beaucoup plus vaste et difficile à circonscrire, de la circulation des savoirs missionnaires.

Pour obtenir une image lisible de cette réalité, il semble que l'on doive procéder par changement d'échelle, et porter sur la question deux éclairages successifs. D'une part, en suivant l'itinéraire de deux ensembles de manuscrits : ceux des P. Breton et Du Tertre, dont certains, comme nous le savons, furent finalement publiés. D'autre part, en mettant en lumière des processus sensibles de collecte, de circulation et de conservation du savoir tels qu'ils apparaissent au sein de réseaux missionnaires envisagés plus globalement.

2.2 Les manuscrits du P. Breton et du P. Du Tertre

Le Dominicain Raymond Breton, qui passa près de vingt ans de sa vie auprès des Indiens caraïbes, est probablement l'un des acteurs des missions antillaises dont les manuscrits circulent le plus dans les milieux religieux.

⁴⁷⁷ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.341.

⁴⁷⁸ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.173. Vespasien Robin fut sous-démonstrateur de l'extérieur des plantes au Jardin des plantes médicinales de Paris, de 1635 à 1662, d'après la liste reproduite dans Yves LAISSUS, « Le jardin du roi », in René TATON (dir.), *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986 (1^{ère} édition 1964), 3^{ème} partie, p.331.

À la fin des années 1640, sur l'ordre du « R.P. Jaquinot dit Armand de la paix, Supérieur de notre mission ayant eu commandement de notre Révérendissime P. général Turco de lui envoyer une relation », le missionnaire doit rédiger une description des premières années de la colonisation de la Guadeloupe, des conditions naturelles des Antilles, et des mœurs amérindiennes⁴⁷⁹. Quelques années plus tard, il signale la présence d'une copie de cette relation dans les mains du Prieur du noviciat de l'ordre à Paris, probablement destinée à être lue aux futurs missionnaires⁴⁸⁰. Au total, au moins trois versions de cette relation ont été identifiées : deux dans les archives de la Propagande, à Rome, communiquées aux cardinaux en 1654, puis en 1656⁴⁸¹ ; une à la Bibliothèque nationale de France — qui peut être celle du Prieur parisien⁴⁸². Ces trois versions, lues de près, révèlent que la circulation des manuscrits du P. Breton, au fil des copies, peut s'accompagner de quelques nuances, de paragraphes ajoutés, retranchés, ou traduits maladroitement⁴⁸³. Le savoir manuscrit est dans ces conditions, l'un des plus mouvants qui soient.

L'usage des manuscrits et des connaissances du P. Breton par les chroniqueurs dominicains de la colonisation française ne fait aucun doute : le P. Du Puis, qui

⁴⁷⁹ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.VI.

⁴⁸⁰ « J'ai encore la même relation que le R.P. Joseph Roussel, Prieur pour lors de notre noviciat à Paris et Commissaire de la mission, dont le mérite est assez connu, m'a mise entre les mains » R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.VI.

⁴⁸¹ La première copie date de 1647, et constitue une partie de la relation signée par le P. Armand de la Paix conservée sous la cote Rome APFide, "Scrittura referite nei congressi, Ameria Antilles", f°156 et suivants. Les deux autres, plus succinctes, sont conservées sous les cotes Rome APFide, Lettere antiche, vol.260, p.213-219 et p.223-332. La première des deux est anonyme, mais très proche de l'original. Cité dans SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton. Relations...*, *op.cit.*, 1978 (édition de ses manuscrits, XVIIe siècle), p.16-19. Suit la publication de ces deux relations latines, avec une traduction française en regard : *Relatio A*, p.130-159 ; et *Relatio B*, p.162-211. La relation de 1647 (*Relation française*) est publiée, avec ses variantes parisiennes, p.30-126.

⁴⁸² BnF MF 24974 . J. de Dampierre, dans son *Essai sur les sources de l'histoire des Antilles françaises*, p.97-98, n'avait pu en découvrir l'auteur. Elle est quasiment identique à la relation de 1647 ; le scribe en a omis divers mots ou lignes, mais on y trouve quelques ajouts de la main même du P. Breton. SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton. Relations...*, *op.cit.*, 1978 (édition de ses manuscrits, XVIIe siècle), p.104-114.

⁴⁸³ Dans un article de 1970, Henri Stehlé signale l'existence d'un « énorme travail encyclopédique de plusieurs volumes » réalisé par le P. Breton, « lequel malheureusement fut perdu avec tous ses biens, lors de l'incendie de l'abbaye de Jumièges où le père s'était retiré à son retour des Indes occidentales ». Nous n'avons pas trouvé confirmation de cette information. Henri STEHLÉ, « La Contribution des savants français à l'étude des sciences naturelles aux Antilles », in CTHS, *Comptes rendus du 94^e Congrès national des Sociétés savantes, Pau, 1969, Section des Sciences*, tome I, Paris, 1970, p.86.

appartient à cet ordre, revendique dans son avant-propos une utilisation de ces manuscrits⁴⁸⁴. C'est le cas également du P. Du Tertre :

« J'ai donné aux pressantes importunités du R.P. du Tertre (qui s'est dignement acquitté du devoir d'historien des Antilles) une parcelle de mes traductions de Sauvage en latin, mais il ne les agréa pas, il voulut quelque chose en langue vulgaire qui fit connaître l'imperfection de la langue Caraïbe, ce qui m'obligea de changer la traduction latine en construction française qu'il arrangea à la fin de son livre comme une traduction. [...]»⁴⁸⁵.

Les Dominicains ne sont toutefois pas les seuls à bénéficier des lumières du missionnaire : son *Dictionnaire caraïbe-français*, par exemple (qui, nous l'avons vu, n'est publié qu'en 1665), semble devoir beaucoup dans sa forme imprimée aux conseils avisés d'un Jésuite qui en aurait eu les premières pages entre les mains. C'est du moins ce que suggère le P. Breton lui-même :

« Ce n'était pas mon dessein d'historier cet ouvrage, mais un des grands Prélats de France (dont j'ai dû prendre les avis pour des commandements), m'ayant conseillé de conférer avec quelque Père de la Compagnie de Jésus, celui qu'il m'indiqua en particulier m'a persuadé, pour l'éclaircissement des mots Sauvages, d'y joindre l'histoire suivant quelle viendrait à propos, quoique j'eusse déjà fait toute la lettre A et une partie du B sans avoir eu cette pensée⁴⁸⁶. »

⁴⁸⁴ « J'ay suivy les memoires qui m'ont esté donnez par un bon religieux nommé le R. Pere Raimond Breton, [qui] a passé par dessus cet écrit, & confronté cette copie avec son original ; après son approbation, ce seroit temps perdu d'en chercher plus authentique. » Frère Mathias DU PUIS, *Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Guadeloupe...*, *op.cit.*, 1652, « avant propos » non paginé. Le P. Breton lui-même le confirme, mais en nuancant les propos de Du Puis : « comme il était encore sur les lieux, il me pria de lui donner ce que j'avais composé. J'avoue que je lui mis la même chose que dessus entre les mains, qu'il a traduite de latin en français ; mais le reste n'est pas de moi et n'a point passé par ma censure, j'ai mon original qui en fait foi » [R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.V-VI.]

⁴⁸⁵ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.VI.

⁴⁸⁶ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.V-VI. Les anthropologues et les historiens savent aujourd'hui ce qu'ils doivent aux conseils avisés dudit jésuite.

Plus surprenante est la présence sous la plume du « ministre protestant » César de Rochefort, d'un vocabulaire caraïbe et de nombreuses informations directement tirées des manuscrits du missionnaire dominicain. L'itinéraire est cette fois plus complexe, mais — presque par miracle — visible : il semble que ce soit par l'entremise du gouverneur de la Guadeloupe Jean Aubert⁴⁸⁷ et avec la recommandation du chevalier de Malte Longvilliers de Poincy (Lieutenant général du Roi pour les Indes occidentales), que se soit effectuée la transmission des textes. Poincy était en effet, comme nous l'avons vu, l'un des principaux informateurs de Rochefort — sinon l'auteur de son *Histoire naturelle et morale*. C'est encore une fois la préface du *Dictionnaire* imprimé qui nous éclaire sur ce point :

« Monsieur Aubert qui succéda au gouvernement de l'île à Mr. de l'Olive m'écrivit de Flexingue et me pria de la part de Mr de Poincy, Lieutenant général pour le Roi sur les Iles, de donner au porteur de la sienne des mémoires ; si c'est l'auteur même de la relation Imprimée à Rotterdam en 1658 je n'en sais rien, tant il y a que je lui en donnai qu'il n'a suivi qu'autant qu'il a voulu et parce qu'il ne me les attribue pas en particulier comme le vocabulaire, je les laisse passer et répons que je lui fis écrire et ponctuer en ma présence le vocabulaire, et je le confesse mien, à la réserve des mots de *banaré*, *manigat* [...] et *canari*, qui ne sont point mots Sauvages et qui ne viennent point de moi⁴⁸⁸. »

Ces quelques informations permettent de constater que le savoir des missionnaires antillais de la période pionnière n'est pas un savoir figé, ni *a fortiori* un savoir véritablement protégé. Les manuscrits, copiés et transformés avec ou sans

⁴⁸⁷ Jean Aubert, fut gouverneur de la Guadeloupe de 1640 à 1643.

⁴⁸⁸ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.VII. Cet emprunt est confirmé par Du Tertre : R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1, p.VII (préface). Rochefort reconnaissait d'ailleurs sa dette envers le P. Raymond Breton, dès sa préface de l'édition de 1658 : « Nous avons beaucoup profité dans notre entretien familier avéque le P. Raimond, sur tout pour l'Histoire Morale des Antilles. En effet qui nous en auroit pu donner plus de conoissance que luy, qui ayant demeuré tant d'années dans ces Iles, & fréquenté si long tens les Caraïbes de la Dominique, est l'homme du monde qui sait le mieus le langage, les mœurs, & les coutumes les plus particulieres de cette Nation : Ce qui fait que l'on auroit juste sujet de luy en demander une Histoire de sa propre main. Mais à ce defaut, comme il est courtois & obligeant, il nous a fait part de ses lumières & de ses trésors & c'est à luy seul que nous devons entre autres choses, le Vocabulaire qui se trouve à la fin de ce volume ». César de ROCHEFORT, *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique, avec un vocabulaire caraïbe*, Rotterdam, A. Leers, 1658, préface.

l'accord de leur auteur, circulent, au point d'échapper parfois à leur vocation première — et ceci doit tout particulièrement retenir notre attention. L'outil mis à la disposition de son ordre par le missionnaire devient, du fait des connaissances qu'il contient sur l'histoire naturelle et morale des terres coloniales, un texte recherché, un texte partagé, et un point d'ancrage potentiel pour une cristallisation scientifique.

L'étude que nous pouvons faire sur la circulation du manuscrit du P. Du Tertre mène à des conclusions voisines. Son texte circule tant, qu'il finit par être recueilli par un usurpateur, faisant craindre au Dominicain un plagiat, qui précipite la publication de son *Histoire générale des Antilles* en 1654 :

« [...] le livre que j'en avois fait [...], fut si curieusement recherché, que quelque diligence que je fisse pour en conserver une copie assez imparfaite qui m'estoit demeurée, je ne pû empêcher qu'elle ne me fut dérobée, & que trois ans apres je n'apprise que l'on parloit de la faire imprimer sous un autre nom que le mien ; cela m'obligea à la mettre sous la Presse, & à la faire paroistre en l'année 1654 telle que vous l'avez veuë, sous le titre d'Histoire generale des Ant-Isles ; bien que ce ne fut encore que le projet de ce qu'elle contient maintenant⁴⁸⁹. »

Peut-être ce plagiaire tant redouté était-il un certain P. Verdier, comme le suggère Marcel Chatillon qui a en sa possession une copie du manuscrit de Du Tertre sur lequel est porté ce nom⁴⁹⁰ ; le P. Verdier, ou celui qui s'abritait derrière lui, ne mena pourtant pas son projet à bien. Mais César de Rochefort encore (que l'on a longtemps

⁴⁸⁹ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, op.cit., 1978 (réédition de la version de 1667), 1^{ère} page de la préface.

⁴⁹⁰ La mention du manuscrit possédé par M. Chatillon (qui fera don de sa bibliothèque et de ses manuscrits à la Bibliothèque Mazarine de Paris) est la suivante : « Le Père Verdier, missionnaire, a écrit cette histoire de la Guadeloupe en 1648 à la sollicitation d'une foule de ses amis et par l'ordre de ses supérieurs. Ce bon père vécut malgré ses travaux 101 ans ; à cent ans, il celebrait encore la messe, et lisoit sans lunettes ; il s'est endormi paisiblement dans le sein du Seigneur ». Or, précise M. Chatillon, le P. Verdier ne fut jamais missionnaire en Guadeloupe, et le texte du manuscrit est à peu près celui de la première édition de Du Tertre imprimée en 1654. Une autre copie du manuscrit de Du Tertre, de la même écriture, est conservée à la Bibliothèque nationale, sous la cote BnF NAF ms 9319. INSTITUT DE FRANCE, *De la Découverte à l'émancipation. Trois siècles et demi d'histoire antillaise à travers les collections du Docteur Chatillon et de la Bibliothèque Mazarine*, catalogue de l'exposition présentée par Marcel Chatillon et Jean-Claude Nardin à la Bibliothèque Mazarine (novembre 1998-janvier 1999), Paris, 1998, p.48.

considéré, peut-être à tort, comme ce mystérieux plagiaire de 1654), a probablement eu connaissance du texte de Du Tertre. C'est ce que suggère en tous cas avec insistance le Dominicain dans sa préface de l'édition de 1667, qui attaque l'*Histoire naturelle et morale* publiée par le compilateur protestant :

« Il [Rochefort] receut en mesme temps le vocabulaire de ce bon Pere [le P. Breton], & la nouvelle de l'Impression de mon Livre ; de sorte que le sien fut arrêté jusqu'en l'année 1658. [...] excepté les digressions qu'il a faites, tres-peu convenable à l'histoire des Ant-Isles, le vocabulaire de ce bon Pere [le P. Breton] & les belles Antitheses de ses Amis, presque tout le reste estoit si fidèlement tiré de mon Livre, qu'il n'a pas mesme omis les fautes que j'y avois faite⁴⁹¹. »

Nous verrons à la fin de ce troisième chapitre comment, parallèlement, le manuscrit du P. Du Tertre a circulé dans certains cercles savants de la capitale, attestant de la curiosité qui entoure ces documents dont les contemporains perçoivent toute la valeur. Ceci tient à la qualité des informations, et à la qualité des informateurs, à la fois hommes de savoir et hommes de terrain, sachant également guider leurs textes vers la sphère de la curiosité publique, que ce soit en diffusant volontairement des copies, ou en réalisant finalement des publications.

Les cas de Du Tertre et de Breton sont de toute évidence exceptionnels aux yeux de l'historien ; mais ils ne le sont peut-être, finalement, que par leur postérité : les informations que nous pouvons rassembler sur ces deux cas d'espèce reposent pour l'essentiel sur les préfaces qui accompagnent la publication de certains de ces manuscrits. N'y a-t-il pas là un effet déformant ? Sans doute faut-il alors reprendre notre enquête en changeant d'échelle, pour saisir — autant que faire se peut — le phénomène dans son ensemble.

⁴⁹¹ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), préface (non paginée).

2.3. Circulation des savoirs missionnaires : quelques jalons pour une vision d'ensemble

Les relations manuscrites, telles celles que nous trouvons sous la plume du P. Breton, n'ont rien d'exceptionnel, et sont même systématiquement imposées par la hiérarchie ecclésiastique qui, depuis Rome ou depuis le siège des différentes provinces impliquées dans la gestion des affaires coloniales, exige d'être régulièrement tenue informée du déroulement des missions et des conditions matérielles de leur développement. Ces relations stéréotypées, à usage *a priori* interne, circulent tout autant — sinon plus — que les textes imprimés dont elles sont bien souvent des ébauches préparatoires : étudiées dans les couvents, lues dans les réfectoires, elles sont copiées, résumées, adaptées, offertes. Par elles sont diffusés dans les milieux religieux européens les rudiments d'une culture coloniale normalisée, articulée pour l'essentiel (sans parler de la rhétorique insistante des épreuves, des conversions et des martyrs) autour des savoirs de survie, de l'inventaire du monde tropical, et des mœurs des indigènes.

Une multitude de documents de ce type se trouvent aujourd'hui dans les archives, sous forme d'originaux, de copies ou d'extraits, attestant de cette réalité, et divers indices permettent de confirmer leur circulation. Dans le cadre de ce travail d'approche, nous ne pouvions qu'effleurer une telle masse de documents. Rédigés en latin, en français, voire en italien, ils sont essentiellement conservés à Rome, où ils ont été étudiés ces dernières années par Giovanni Pizzorusso qui en propose une solide présentation dans sa thèse récemment publiée⁴⁹². Nous en avons par ailleurs repéré quelques modestes compléments dans certains dépôts français : aux Archives nationales, à la Bibliothèque nationale de France⁴⁹³, mais aussi dans quelques fonds privés des ordres missionnaires : chez les Jésuites à Vanves, par exemple, ou encore à Paris, chez les Capucins⁴⁹⁴.

⁴⁹² Giovanni PIZZORUSSO, *Roma nei Caraibi. L'organizzazione delle missioni cattoliche nelle Antille e in Guyana (1635-1675)*, Rome, École française de Rome, 1995, notamment p.331-332 (inventaire des sources manuscrites).

⁴⁹³ En partie la série CAOM Colonies F^{5A} (missions religieuses), volumes 1, 4-7, 25, 27 et 28 ; mais aussi quelques pièces dans la série K du Fonds Ancien Régime des Archives nationales de Paris. Également BnF MF 12466 (lettre du P. Pelican, 1635, provenant de la bibliothèque du couvent de Saint-Germain des Prés), et autres.

⁴⁹⁴ Nous n'avons pas consulté les quelques cartons de copies qui existent semble-t-il à Vanves, selon les indications de Stéphane Van Damme qui en connaît bien les ressources. Les investigations menées dans la Bibliothèque franciscaine provinciale (26 rue Boissonnade, à Paris) ne nous ont pas permis, malgré une recherche minutieuse dans les catalogues et les liasses qui pouvaient s'avérer intéressantes, de découvrir le moindre document éclairant notre étude.

À Rome au XVII^e siècle, les informations scientifiques qui parviennent des Antilles ou de la Guyane — comme du monde entier — font l'objet de relevés consciencieux, dans la quiétude des bibliothèques et des cabinets de curiosités nourris des envois missionnaires. Depuis sa création au début du XVII^e siècle, la Congrégation de la Propagande (*Propaganda Fide*) est devenue un véritable foyer de documentation géographique avec une riche bibliothèque, un service cartographique, une école de langues orientales, une imprimerie polyglotte, et des cabinets de curiosités⁴⁹⁵ : c'est d'ailleurs essentiellement dans ce cadre qu'il est explicitement demandé à certains évangélistes des colonies, de joindre à leurs rapports des observations pertinentes sur la nature locale.

Dans sa thèse, Giovanni Pizzorusso cite l'exemple significatif du P. Barrelier, proche des milieux dirigeants de l'ordre dominicain, à Rome, où il réside de 1646 à 1672 : attaché à la rédaction d'une description générale des plantes des quatre continents (*l'Orbis botanicus*, qui ne paraît qu'après sa mort, en 1714), celui-ci prend contact avec des Dominicains en fonction dans différentes missions lointaines, pour leur demander de recueillir à son intention des informations sur les espèces locales rencontrées, et de lui adresser des échantillons. C'est d'ailleurs ce que laisse entendre le P. Pierre La Forcade, supérieur de la mission de Guadeloupe, dans une lettre de 1660 :

« Je travaille après pour luy envoyer des grenes de cepcis et toute autre chose que je pourray. Je feray tout mon possible pour cet effet suivant la lettre qu'il ma fait l'honneur de m'écrire⁴⁹⁶. »

Le cas d'un Athanasius Kircher, professeur au collège romain (étudié récemment par Paula Findlen), précise d'ailleurs l'importance que pouvait représenter la maîtrise des réseaux religieux pour l'élaboration d'un cabinet d'histoire naturelle, forme fondamentale d'accumulation du savoir naturaliste : par les correspondances entretenues avec ses anciens élèves et de nombreux missionnaires, Kircher était parvenu à constituer

⁴⁹⁵ Numa BROCC, *La géographie de la Renaissance...*, *op. cit.*, 1980, p.202.

⁴⁹⁶ Archives de la Sacrée Congrégation « de Propaganda Fide » (Rome), Congressi, America Antille vol.1, fol. 197-198, cité in Giovanni PIZZORUSSO, *Roma nei Caraibi...*, *op. cit.*, 1995, p.244, note 189. Sur le P. Barrelier et son cabinet, voir également Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne...*, *op. cit.*, 1988, p.43.

l'une des collections les plus importantes du siècle⁴⁹⁷. De la même manière, les cabinets de curiosités des différents ordres religieux en France, sont nourris par les envois des missionnaires antillais et guyanais, non seulement en manuscrits, mais aussi en « singularités » et spécimens remarquables tirés du Nouveau Monde — et notamment des colonies. Certains indices suggèrent d'ailleurs avec insistance que l'envoi d'échantillons recueillis dans les colonies, destinés ou non à des collectionneurs avertis, est une pratique courante chez les missionnaires. Ainsi voit-on le P. Beaumont, successeur du P. La Forcade à la tête de la mission de Guadeloupe, adresser quelques pièces curieuses à un généreux protecteur des missions antillaises, le laïc Leclerc de Château-du-Bois :

« Je risque avec cette lettre une couple de grosses mouches et deux pierres vertes que véritablement je n'ai pas éprouvé mais que selon toutes les apparences j'estime devoir estre bonnes. J'en ay encore quelques unes que je vous enverray avec des graines de savonnettes par une autre voie pour ne pas risquer tout ensemble dans un temps où les navires courent grand risque⁴⁹⁸. »

De même le P. Du Tertre confesse-t-il, à propos des colibris : « J'en ai fait sécher plus de cinquante de toutes sortes et plusieurs îles que j'ai apportés en France⁴⁹⁹. » Les manuscrits du P. Labat, un peu plus tardifs, signalent également l'envoi d'une pierre verte « à un de mes intimes amis⁵⁰⁰ », ainsi que des demandes pressantes de certains de ses proches, attestant de la pérennité de ces pratiques, au moins jusqu'au début du XVIIIe siècle :

⁴⁹⁷ Paula FINDLEN, « The Economy of Scientific exchange in Early Modern Italy », in Bruce.T. MORAN (dir.), *Patronage and Institutions : Science, Technology and Medecine at the European Court, 1500-1750*, Woodbridge, 1991, p.5-24.

⁴⁹⁸ O.P. de BEAUMONT, *Lettre du révérend père Philippe de Beaumont, de l'ordre des Frères Prescheurs, ancien missionnaire apostolique dans les Indes Occidentales ; écrites à Monsieur C.A.L. Escuyer Seigneur de C.F.M., demeurant à Auxerre, où il est parlé des grands services rendus aux François Habitans des Isles, Antisles par les Sauvages, Caraïbes et Insulaires de la Dominique*, Poitiers, Jean Fleuriat, 1668, p.126. Les *Pierres vertes* avaient la réputation de guérir du « haut mal », appellation courante des crises d'épilepsie (nous y reviendrons). L'« arbre qui porte des savonnettes » est décrit dans R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.180-181 : on faisait de ces graines « des chapelets qui l'emportent en beauté sur l'ébène ».

⁴⁹⁹ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.278.

⁵⁰⁰ Marcel CHATILLON (éditeur), « Le père Labat à travers ses manuscrits. Les inédits de Labat », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 2ème-4ème trimestre 1979, n°40-42, p.69

« J'ai cherché avec soin dans plusieurs îles de ces coquillages pour les envoyer en France à des amis qui me les demandaient [...]»⁵⁰¹. »

Il est pourtant difficile, on s'en doute, de retrouver la trace de ces cabinets dans les archives, tous n'étant pas assez considérables pour donner lieu à des inventaires ou des catalogues systématiques. Quelle que soit leur taille toutefois, ils jouent à leur échelle un rôle de conservatoire pour ces parcelles de savoir détachées de leur contexte — méritant en cela de retenir notre attention. Antoine Schnapper dans une vaste étude sur l'ensemble des cabinets français, relève essentiellement des cabinets de Jésuites (celui du P. de La Chaise, à Lyon, celui des Jésuites de Montpellier, ou ceux des P. Louis Jobert, Roudil, Cossard, etc.), mais aussi celui du Lyonnais Antoine Perier, qui fut général de l'ordre. Rien ne nous permet néanmoins, à ce jour, d'y repérer la présence d'objets en provenance des colonies⁵⁰². Il en va de même pour ceux que relève l'érudit castrais Pierre Borel dans son « Roolle des Principaux cabinets curieux, & autres choses remarquables qui se voyent ez principales Villes de l'Europe. Rédigé par ordre alphabétique»⁵⁰³. »

Le catalogue de la collection rassemblée par le P. Du Molinet (1620-1687) dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, à Paris, reste pareillement muet sur la présence éventuelle de pièces d'origine coloniale parmi les nombreux spécimens d'histoire naturelle exposés, mais il semble qu'il ait été imprimé à partir d'un catalogue manuscrit incomplet, ce qui peut justifier certaines lacunes⁵⁰⁴. Quelques armes et objets

⁵⁰¹ Docteur Marcel CHATILLON (éditeur), «Le père Labat à travers ses manuscrits... », *op.cit.*, 1979, p.79.

⁵⁰² A. Schnapper précise que l'inventaire du minime est conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, sous la cote 1119 ; ce qu'il en écrit suggère qu'il s'agit essentiellement d'une collection d'*Antiques*, mais il faudrait voir ce catalogue pour s'en assurer. Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne...*, *op.cit.*, 1988, p.283.

⁵⁰³ « Roolle des Principaux cabinets curieux, & autres choses remarquables qui se voyent ez principales Villes de l'Europe. Rédigé par ordre alphabétique », in Pierre BOREL, *Les Antiquitez, raretez, plantes, minéraux, & autres choses considerables de la Ville, & comté de Castres [...] Et un recueil des inscriptions Romaines & autres antiquités du Languedoc, & de Provence. Avec le Roolle des principaux Cabinets, & autres Raretés de l'Europe, comme aussi le Catalogue des choses rares de maistre Pierre Borel, Docteur en Medecine, Autheur de ce livre*, Castres, Arnaud Colomiez, 1649. Reprint en fac-similé, Pierre BOREL, *Les Antiquités de Castres. Avec le rôle des principaux cabinets et autres raretés de l'Europe*, Genève, Minkoff Reprint, 1973, p.124-131 : on y relève les cabinets de l'évêque de Lavaur, celui des Jésuites de Montpellier, celui des Chartreux de Bordeaux, etc.

⁵⁰⁴ DU MOLINET, *Le Cabinet de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève*, Paris, chez Antoine Dezallier, 1692. Ce catalogue est imprimé trois ans après la mort de Du Molinet, d'après un inventaire manuscrit de 1687.

amérindiens y sont en effet conservés à cette époque, notamment un bâton de cérémonie et un « casse-tête » décoré, originaires de Guyane. Ces pièces que l'on peut encore admirer dans les collections de la Bibliothèque Ste-Geneviève ne sont pas décrites dans l'inventaire, mais le casse-tête est représenté sur une des gravures qui l'illustrent (documents 3.7 et 3.8) ; elles sont surtout remarquées en 1687 par Germain Brice dans sa *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*. Ce dernier évoque en outre des « habits de plumes de Perroquets et d'autres Oiseaux travaillez avec beaucoup d'artifice, qui viennent de l'Amérique⁵⁰⁵. » Le savoir missionnaire est donc, aussi, objet de visites.

Dans le même temps, certaines correspondances échappent fréquemment aux mains de leur destinataire : les lettres du P. Mongin, adressées entre 1676 et 1682 à un gentilhomme du Languedoc, au R.P. Provincial de Toulouse, et au P. Fontenai, nous sont aujourd'hui connues par des copies de la première moitié du XVIIIe siècle, conservées parmi les manuscrits de la Bibliothèque municipale de Carcassonne, mais aussi dans les manuscrits de la Bibliothèque Sainte-Geneviève et de la Bibliothèque municipale de Lyon⁵⁰⁶. La correspondance adressée par le supérieur dominicain de la Guadeloupe, Philippe de Beaumont à son protecteur laïc Claude-André Leclerc, seigneur de Château-du-Bois (qui était allé quelques temps évangéliser les Caraïbes aux côtés des missionnaires), donne un autre exemple de cette circulation de lettres privées dans les milieux religieux : une lettre de Beaumont adressée à Leclerc dans laquelle se

⁵⁰⁵ DU MOLINET, *Le Cabinet de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève*, Paris, chez Antoine Dezallier, 1692. Il évoque à cette date diverses pièces d'origine américaine (notamment un tatou, qui apparaît sur les gravures qui en sont faites). Voir également, sur ce cabinet : BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE, *Le Cabinet de curiosités de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, des origines à nos jours*, Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, 1989. Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne...*, op.cit., 1988, p.238, et 283-286. Germain BRICE, *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*, Paris, 1684 (éditions successives jusqu'en 1752), vol. II, p.35, cité ici d'après A. Schnapper (p.284), qui s'appuie sur l'édition de 1687.

⁵⁰⁶ BMCarcassonne Ms 82. Les lettres de ce manuscrit (sauf celle, inédite, que nous publions ici en annexe, document 3.6), ont été éditées dans Marcel CHATILLON (éditeur), « L'évangélisation des esclaves au XVIIe siècle. Lettres du R.P. Jean Mongin », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 3ème-4ème trimestres 1984, n°61-62, p.3-136. Cette copie des lettres du P. Mongin est datée des années 1720 par M. Chatillon (p.6). Voir également une publication antérieure de la première lettre constituant ce manuscrit de Carcassonne : Jacques PETITJEAN ROGET (éditeur), « Journal d'un voyage à la Martinique en 1676 [P.Mongin] », in *Annale des Antilles*, 1962, n°10, p.35-58. Les références précises des manuscrits conservés à Sainte-Geneviève ou à la Bibliothèque municipale de Lyon sont données dans l'introduction à la publication des lettres de Mongin par M. Chatillon, p.7-8. Il signale notamment que les manuscrits de Lyon ont été considérablement remaniés lors de la copie, et grossies d'ajouts tirés d'autres auteurs (en particulier du P. Pelleprat).

mêlent des informations sur les Amérindiens et diverses mentions susceptibles d'intéresser les milieux dévots ou savants, est en effet publiée en 1668 à Poitiers, probablement par l'entremise du P. Breton, alors devenu aumônier du couvent des sœurs dominicaines de cette ville⁵⁰⁷. Leclerc a très vraisemblablement adressé ce manuscrit au P. Breton, les liens étroits entre les deux hommes étant attestés par les dédicaces des quatre ouvrages publiés par Breton, dont il est aussi, semble-t-il, le protecteur. Nous verrons également, dans la seconde partie de ce travail, comment un certain nombre de correspondances mêlant observations naturalistes et astronomiques étaient adressées au procureur des missions jésuites, à Paris, le P. Gouye (bien connu par ailleurs pour son rôle dans la valorisation des connaissances missionnaires venues de Chine), qui en communiquait la substance à l'Académie royale des sciences⁵⁰⁸.

Ainsi, même si certains points restent difficiles à éclairer (et l'on voit combien le chantier reste ouvert à l'érudition après ces quelques lignes⁵⁰⁹) les pages qui précèdent confirment que le milieu des religieux est jusqu'aux années 1680 l'un des principaux lieux de construction et de diffusion des savoirs rassemblés sur les espaces coloniaux français — bien au-delà des publications. Les réseaux de la collecte missionnaire structurent, d'une certaine manière, les relations entre les nouvelles colonies (voies privilégiées de pénétration du monde américain pour les missionnaires français) et les centres du savoir religieux français du XVII^e siècle⁵¹⁰. Mais ces quelques indices

⁵⁰⁷ Gabriel DEBIEN, «Un missionnaire auxerrois des Caraïbes. Claude-André Leclerc de Château-du-Bois à la Dominique et à la Guadeloupe», *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 1976, n°108, p.44, qui cite l'historien de la province dominicaine de Lyon, Levesque. La présence de Breton à Poitiers en 1669 est confirmée dans SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton. Relations..., op.cit.*, 1978 (édition de ses manuscrits, XVII^e siècle), p.13. O.P.de BEAUMONT, *Lettre du révérend père Philippe de Beaumont..., op.cit.*, 1668.

⁵⁰⁸ *Observations physiques et mathématiques pour servir à l'histoire naturelle & à la perfection de l'Astronomie & de la Géographie : envoyées des Indes et de la Chine à l'Académie Royale des Sciences à Paris, par les Peres Jesuites, Avec les reflexions de Mrs de l'Academie & les Notes du P. Gouye, de la Compagnie de Jésus*, Paris, Imprimerie royale, 1692.

⁵⁰⁹ Il faudrait entreprendre des dépouillements considérables, notamment dans les fonds romains, pour dresser un inventaire satisfaisant des richesses de ces archives pour notre sujet. Sans doute, toutefois, la moisson n'apporterait-elle pas de grandes nouveautés par rapport aux enseignements du corpus déjà exhumé et publié par les érudits de l'histoire des Antilles, sauf à préciser (à force de repérages prosopographiques et d'études philologiques fines) les ramifications de certains réseaux.

⁵¹⁰ Malheureusement, ni l'étude des seize volumes de la correspondance du P. Marin Mersenne, ni celle de sa biographie par Hilarion de Coste (qui recense ses correspondants et amis, p.59-103 de l'édition de 1649) ne nous ont permis de découvrir un seul missionnaire antillais parmi les correspondants de l'illustre Minime. Dans la liste recensée par H. de Coste se trouvent Montmor (p.74), Roberval (p.79), Descartes, (p.83), et quelques autres, mais aucun missionnaire des Antilles. Bien sûr, certains de ses correspondants

suggèrent également que l'accumulation et la construction des savoirs qui est sensible autour de la collecte missionnaire ne doit pas être envisagée comme une élaboration en vase clos : les réseaux de la collecte missionnaire se dessinent autour des centres romains ou français du pouvoir religieux, mais ils s'en écartent souvent, montrant la nécessité d'élargir le champ de notre enquête vers d'autres lieux, révélateurs d'autres itinéraires et d'autres pratiques.

3. Bibliothèques et collections : antichambres des sciences coloniales

Les bibliothèques, les collections, comme les cartes ou les manuscrits précieux, se montrent, se visitent, se racontent, et donnent lieu à des commentaires, des comparaisons ou des catalogues, qui constituent des moments importants de notre histoire, dans l'antichambre des sciences coloniales.

3.1. Les Bibliothèques

La bibliothèque est, par excellence, un lieu de conservation du savoir. Dans sa Bibliothèque, le curieux, l'amateur, conserve ses manuscrits, ses livres rares ou utiles, ses cartes, ses gravures, ses estampes.

Dans les bibliothèques privées du XVII^e siècle français s'accumulent divers manuscrits sur les nouvelles colonies, dont la valeur tient davantage à l'intérêt de leur contenu, qu'à la qualité de leur facture, qui peut-être médiocre. Le manuscrit de l'anonyme de Carpentras, que nous avons évoqué à plusieurs reprises pour l'importance des informations qu'il contient sur les Amérindiens des Petites Antilles, est ainsi précieusement conservé au sein d'une bibliothèque privée tout au long du XVII^e siècle, avant d'être acquis au début du XVIII^e siècle par Mgr d'Inguibert⁵¹¹. Rédigé à la veille des premiers succès coloniaux français, vraisemblablement au début des années

religieux (très nombreux) ont pu être des intermédiaires ; il faudrait, alors, lancer d'autres enquêtes dans les archives religieuses pour mettre au jour ces réseaux. Mme Paul TANNERY et Cornélis DE WAARD, *Correspondance du P. Marin Mersenne, Religieux Minime*, Paris, G.Beauchesne, puis Éditions du CNRS, 17 volumes, 1932-1988 (le 17^e volume est constitué des tables et index). F. HILARION DE COSTE, *La vie du R.P. Marin Mersenne Theologien, Philosophe et Mathématicien de l'Ordre des Peres Minimes, par F.H.D.C. Religieux du mesme ordre*, Paris, chez Sébastien et Gabriel Cramoisy, 1649.

⁵¹¹ Jean-Pierre MOREAU (éditeur), *Un flibustier français...*, *op.cit.*, Paris, 1994, p.28-29.

1620⁵¹², il confirme, s'il en était besoin, que les seuls textes imprimés ne peuvent donner, avant peut-être le XVIII^e siècle, une vue complète de l'état des connaissances scientifiques à une époque donnée. Ce récit de 88 feuillets, dont il est à ce jour impossible d'identifier le destinataire avec certitude, est l'œuvre d'un flibustier, possédant de bonnes connaissances de botanique médicale, ainsi que des rudiments de chirurgie. Celui-ci participe entre 1618 et 1620 à une expédition du capitaine Fleury (capitaine normand) sur les côtes américaines, au cours de laquelle l'équipage est contraint, faute de navire pour regagner la France, de demeurer près de dix mois parmi les Indiens caraïbes de la Martinique. Il présente alors un précieux document sur les mœurs et les dispositions à l'égard des Européens des habitants de cette île, moins de vingt ans avant l'arrivée des premiers colons français.

Exhumé à la fin des années 1980 par l'un des plus grands spécialistes de la flibuste antillaise et de ses archives, Jean-Pierre Moreau⁵¹³, ce texte magnifique rassemble à la veille de la seconde vague des colonisations européennes, une quantité impressionnante de renseignements sur les côtes, les ressources, les plantes et les hommes des îles antillaises — et l'on y trouve bien plus, finalement, que dans la plupart des témoignages alors diffusés par l'imprimerie. Il représente indéniablement, pour son propriétaire et son entourage aux premières années de la colonisation, un document précieux sur l'histoire naturelle de la Martinique.

De même, tels récits de marins, Daniel Le Hirbec⁵¹⁴ par exemple, passé par la Martinique en 1642, ou le négrier François de Paris⁵¹⁵ décrivant son passage aux Antilles entre 1682 et 1683 (mais aussi son escale sur la côte des esclaves), contiennent des informations sur certains points de la navigation ou du commerce en mer des

⁵¹² Les expertises paléographiques, précise J.-P. Moreau, concordent pour voir dans la copie conservée dans la Bibliothèque municipale de Carpentras, un document écrit dans les années 1630. Le fait qu'il n'y soit fait aucune allusion aux débuts de la colonisation française dans ces régions permet toutefois de dater la rédaction originale entre 1621 et 1630 au plus tard. Jean-Pierre MOREAU (éditeur), *Un flibustier français...*, *op.cit.*, Paris, 1994, p.28.

⁵¹³ Jean-Pierre MOREAU (éditeur), *Un flibustier français...*, *op.cit.*, Paris, 1994.

⁵¹⁴ Louis de LA BEAULUÈRE (éditeur), *Voyages de Daniel Le Hirbec, de Laval, aux Antilles, aux Pays-Bas et en Italie, 1642-1644, manuscrits du cabinet de feu Louis-Julien Morin de La Beauluère, avec une préface et des notes de Émile Moreau*, Laval, Imprimerie L. Moreau, 1890.

⁵¹⁵ BMAix 232 (759), « Voyage à la Coste d'Affrique dite de Guinée et aux Isles de l'Amérique, fait les années 1682 et 1683, par F. de P. ».

Antilles. Des textes comme celui de l'anonyme de Saint-Christophe⁵¹⁶, comme cette « Relation de l'origine, mœurs, coutumes, religion, guerres et voyages des Caraïbes » du sieur de la Borde, « tirée du cabinet de Monsieur Blondel » pour être imprimée en 1674⁵¹⁷, ou comme cet ensemble d'informations techniques circonstanciées et illustrées sur le raffinage du sucre présentées dans le manuscrit d'un régisseur d'habitation guyanais, Goupy des Marets⁵¹⁸, retiennent assurément l'attention des collectionneurs qui y trouvent la satisfaction de détenir quelque parcelle de connaissances rares sur les colonies.

Bien sûr, plus précieux que d'autres sont les manuscrits illustrés : les dessins de plantes, ou d'échantillons singuliers permettent de comparer le texte aux objets acquis pour un cabinet ; ils peuvent aussi, accessoirement, remplacer l'objet ou la plante absents d'une collection⁵¹⁹. Les traductions manuscrites d'ouvrages rares ou chers, viennent également grossir les rayonnages des bibliothèques de curieux : ainsi trouve-t-on aujourd'hui dans le seul fonds de la Bibliothèque nationale de France, au moins trois copies différentes d'une traduction en français de l'ouvrage de Gardyner, *Description of the New World, or islands and continents of America, as they were all in the year 1649*, paru à Londres en 1651⁵²⁰.

Les cartes enfin, manuscrites ou imprimées, représentent des objets particulièrement recherchés par les collectionneurs, qu'elles soient affichées sur les

⁵¹⁶ Louis-Philippe MAY (éditeur), « Relation des Îles de Saint-Christophe, Gardeloupe et la Martinique », in *Terre, Air, Mer*, juillet-août 1932. L.-Ph. May attribue cette relation au P. Pacifique de Provins, ce que réfute Jacques Petitjean Roget, après le P. Godefroy de Paris (éditeur de la réédition de la *Brève Relation* du P. Pacifique de Provins en 1939). Jacques PETITJEAN ROGET, *La société d'habitation à la Martinique...*, *op.cit.*, 1980, volume 1, p.144.

⁵¹⁷ « Relation de l'origine, mœurs, coutumes, religion, guerres et voyages des Caraïbes, Sauvages des isles Antilles de l'Amerique, Faite par le sieur De La Borde, employé à la conversion des Caraïbes, estant avec le R.P. Simon Jésuite ; et tirée du cabinet de Monsieur Blondel.», in *Recueil de divers voyages faits en Afrique et en l'Amérique qui n'ont point esté encore publiez. Contenant l'origine, les mœurs, les coutumes et le commerce des habitants de ces deux parties du monde, avec des traitéz curieux touchant la Haute Ethyopie, le débordement du Nil, la mer Rouge, & le Prete-Jean, le tout enrichi de Figures, & de Cartes Géographiques, qui servent à l'intelligence des choses contenuës en ce volume*, Paris, Louis Billaine, 1674, p.3-40 [pagination du 2nd tiers de l'ouvrage].

⁵¹⁸ BMRouen Ms 2436 (ex Fonds Coquebert de Montbret n°125). Gabriel DEBIEN (éditeur), *À la Guyane à la fin du XVIIe siècle. Journal de Goupy des Marets (1675-1676 et 1687-1690)*, Dakar, 1965. Ce manuscrit contient d'importants détails sur le fonctionnement d'une sucrerie.

⁵¹⁹ Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne...*, *op.cit.*, 1988, p.54 et suivantes. Madeleine PINAULT, *Le Peintre et l'Histoire naturelle*, Paris, Flammarion, 1990, p.29 et suivantes.

murs pour décorer la pièce et mettre le savoir en image, ou qu'elles soient réservées à l'abri de luxueuses reliures, voire dans des atlas tels ceux de Blaeu, Sanson ou Janssonius⁵²¹. Dans la description de son cabinet, en 1649, Pierre Borel signale : « Il y a en outre beaucoup de manuscrits en tous arts & sciences. Des belles Cartes Geographiques, [...]»⁵²². »

3.2. Les cabinets de curiosités

La satisfaction de l'esprit des curieux, dans les bibliothèques comme dans les cabinets, est intimement liée au plaisir des yeux. Le catalogue de la collection du saintais Guillaume Veyrel, publié en 1635, s'ouvre sur des stances qui, tout en vantant la beauté et la variété des pièces rassemblées, soulignent leurs vertus pédagogiques :

« Si tu veux, Voyageur, voir des choses d'eslite,
 Tu peux entre plusieurs en faire icy le chois [...]
 Car un object present s'empraint en la memoire
 Plus que ce qu'on apprend par lecture ou rapport [...]»⁵²³. »

Les curiosités et singularités sud-américaines et antillaises sont relativement nombreuses dans les cabinets français du XVIIe, entre spectacle et somme savante. On y trouve d'une part, selon les cadres généralement adoptés par les catalogues de collections, des *naturalia*, représentant les trois règnes de la nature, et des *artificialia*, parmi lesquels sont classées les *sauvageries*, venues pour la plupart des continents

⁵²⁰ BnF Manuscrit du Fonds Colbert n°31, f°314 et suivants. Également le n°28 du même fonds. BnF MF 19032.

⁵²¹ Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne...*, *op.cit.*, 1988, p.123. Christian JACOB, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992, p.167. Joan BLAEU, *Le Théâtre du monde, ou Nouvel Atlas contenant les cartes et descriptions de tous les pays de la Terre, mis en lumière par Cuillaume et Jean Blaeu*, Amsterdam, 1635-1654, 5 volumes. Joannes JANSSONIUS, *Nouvel théâtre du monde, ou Nouvel Atlas comprenant les tables et descriptions de toutes les régions de la Terre*, 3 tomes, Amsterdam, J.Jansson, 1640-1641. Le tome III contient les cartes de l'Amérique. Mireille PASTOUREAU (éditeur), *Nicolas Sanson d'Abbeville. Atlas du Monde 1665*, Paris, 1988. JAILLOT, *Atlas Nouveau*, Paris, 1681. 2ème édition en 1684, et 3ème édition en 1689.

⁵²² Pierre BOREL, *Les Antiquitez, raretez...*, *op.cit.*, 1649, reprint 1973, p.149.

⁵²³ Samuel VEYREL, *Indice du cabinet de Samuel Veyrel apoticaire à Xaintes, avec un recueil de quelques antiquités de Xaintes, & observations sur diverses médailles*, Bordeaux, Pierre de la Court, 1635, stances liminaires, sans pagination.

africains ou américains⁵²⁴. Même si, comme au siècle précédent, le Brésil l'emporte encore largement (certaines pièces ainsi désignées pouvant d'ailleurs recouvrir des objets originaires de Guyane) les *isles de l'Amérique* prennent désormais place plus clairement au sein des collections. Ce recentrage colonial tient, naturellement, à des facilités d'approvisionnement engendrées par la présence française aux Antilles. Comme nous avons vu les cabinets de religieux nourris par les réseaux missionnaires, les cabinets de particuliers sont alimentés par des réseaux spécifiques (qui croisent parfois les premiers), appuyés sur des réseaux d'amis et d'obligés pour les pièces ordinaires, et sur des réseaux marchands pour les pièces plus rares. Ici se dessine une aire à explorer à l'intersection de la science et du commerce.

Parmi les *naturalia* en provenance des colonies, se trouvent notamment dans les cabinets des coraux, des coquillages, des graines, des fruits, des animaux, ou des écorces de bois exotiques. Les coquillages et les coraux sont recueillis pour leur beauté ou leur rareté, et les inventaires de collections que nous évoquons dans ces pages présentent tous une rubrique conchyliologique, qui ne relève toutefois que très rarement l'origine des objets rassemblés. Certaines pièces, dès le milieu du XVII^e siècle, perdent pourtant de leur attrait, et de leur intérêt, du fait justement de l'importation massive de ces *souvenirs* à bon marché ; leur dévaluation est sensible dès lors qu'elles franchissent la limite ténue qui sépare la pièce de cabinet du simple objet de consommation (même luxueux)⁵²⁵, ou de la pièce décorative exposée par le commun. Ainsi en est-il, à en croire le P. Du Tertre en 1667, des « pennaches marines », coraux en forme d'éventail, très décoratifs :

« Je m'étonne de ce que Rochefort leur souhaite un peu de solidité pour être apportés en France, car il n'y a rien de si commun en Hollande, en Angleterre et en France que ces pennaches : non seulement les cabinets de nos curieux, mais la

⁵²⁴ Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne...*, *op.cit.*, 1988, p.103.

⁵²⁵ Le P. Breton précise dans son *Dictionnaire caraïbe-français*, à l'article "calloucouioumárou" : « Porcelaine : c'est un des beaux coquillages de la mer ; on en fait des cuillères à manche d'argent à Dieppe ». R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op.cit.*, 1665, réédition 1999, p.56.

plupart des maisons de Dieppe en sont parées, c'est dire combien son souhait est ridicule⁵²⁶. »

Certaines pierres retiennent singulièrement l'attention de ces collectionneurs savants, à l'exemple des fameuses *pierres vertes*, jadéites tirées de l'Amérique continentale que nous avons déjà repérées sous la plume et dans les mains des premiers missionnaires, et qui avaient la réputation, entre autres, de guérir des crises d'épilepsie (*haut-mal* ou *mal-caduc*). Si elles ne sont pas évoquées dans les *Merveilles des Indes occidentales et orientales ou nouveau traité des pierres précieuses et perles* de Robert de Berquen (1661), qui recense pourtant de nombreuses pierres curatives⁵²⁷, la plupart des descriptions des Antilles et de la Guyane du XVIIe y font allusion, insistant sur toutes leurs qualités⁵²⁸. Naturellement, les catalogues des collectionneurs reprennent ces informations, à l'instar de Claude Biron, qui en 1703 écrit dans sa rubrique des Minéraux :

« Les Galibis naturels de l'Amérique méridionale en font grand trafic, & l'estiment autant que le Diamant. Ils en font une estime toute particulière, & l'achètent tout ce que l'on veut, à cause des vertus médeцинаles qu'ils lui attribuent. Ils disent que cette pierre est excellente contre l'épilepsie, les maux de reins, la gravelle, & la pierre, en la portant sur les reins⁵²⁹. »

Le même dit également avoir rapporté de Guadeloupe « ce beau souffre transparent, & jaune comme l'ambre, qu'on trouve en quantité en sa fameuse montagne de la Soufriere »⁵³⁰, tandis que Pierre Pomet, montre au Jardin du roi les plus belles

⁵²⁶ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.207.

⁵²⁷ Robert DE BERQUEN, *Les Merveilles des Indes orientales et occidentales ou Nouveau Traitté des Pierres precieuses & Perles, contenant leur vraye nature, dureté, couleurs & vertus [...] par Robert de Berquen, Marchand Orphevre à Paris*, C. Lambin, 1661.

⁵²⁸ Nous l'avons vu ci-dessus pour les P. Du Tertre et Labat. Le P. Du Puis y fait également allusion : Frère Mathias DU PUIS, *Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Guadeloupe...*, *op.cit.*, 1652, p.223.

⁵²⁹ Claude BIRON, *Curiositez de la nature et de l'art, aportées dans deux Voyages des Indes ; l'un aux Indes d'Occident en 1698 & 1699, & l'autre aux Indes d'Orient en 1701 & 1702, avec une relation abrégée de ces deux Voyages*, Paris, Jean-Moreau, 1703, p.83.

⁵³⁰ Claude BIRON, *Curiositez de la nature...*, *op.cit.*, 1703, p.3.

pièces de son cabinet, parmi lesquelles il signale des « calchites de Saint Christophe⁵³¹. »

Les animaux américains sont toujours très recherchés : insectes, reptiles, mammifères, oiseaux, qu'ils soient entiers ou mutilés, sont les pièces les plus aisées à mettre en valeur⁵³². Le tatou, connu depuis les descriptions d'Oviedo (1535) est la figure emblématique des plus riches cabinets⁵³³, mais on trouve de plus en plus, à partir des années 1660, des animaux dont l'origine antillaise est précisée : ainsi dans le cabinet de Léonard Bernon à La Rochelle (1670), trouve-t-on entre autres choses, un « crocodile des Isles de l'Amérique fort beau, de cinq pieds de long. Un petit Crocodile des Isles de l'Amérique extraordinaire, & parfaitement beau & bien marqué. [...] Quatre petites Tortuës nommés Carret, de la grosseur d'un œuf de poule, parfaitement belles & curieuses, avec leurs nageoïeres [...] Deux petits Colibris parfaitement beaux avec leur nid ; piece tres-rare ; [...] Six autres Mouches des isles de l'Amérique fort grosses [...] »⁵³⁴. En 1695, l'intendant de Rochefort, Bégon, grand collectionneur de curiosités coloniales (notamment canadiennes⁵³⁵), reçoit des tortues vivantes en provenance des Antilles : « On m'a aussi apporté des tortües vivantes mais je crois que le meilleur parti qu'on puisse prendre est de les embaumer n'y ayant pas d'aparence qu'on puisse les nourrir dans l'eau douce⁵³⁶. » La beauté de l'écaille l'emporte, ici encore, sur la curiosité zoologique. En avril 1701, un missionnaire de Saint-Vincent, le jésuite Le Breton, lui

⁵³¹ POMET, *Catalogue des drogues simples et composées [...]*, Paris, Chez l'auteur rue des Lombards, 1695, p.64.

⁵³² Sur les ménageries (animaux vivants), nous avons notamment consulté LOISEL, *Histoire des ménageries, de l'Antiquité à nos jours, tome 2, XVIIe-XVIIIe siècles*, Paris, Octave Doin, 1912. Il n'y est pas question d'un attrait particulier pour les colonies, les animaux les plus recherchés dans ces ménageries du XVIIe siècle (comme celles des Condé ou de Versailles), étant les singes, les fauves et pachydermes d'Asie et d'Afrique. Quand des listes d'animaux ont pu être retrouvées dans les archives, elles ne mentionnent que rarement l'origine de l'animal, dont l'identification est souvent difficile. Il est probable que, comme au siècle précédent, certaines ménageries ont possédé des oiseaux et rongeurs d'Amérique. Nous ne pouvons en dire plus, du fait du caractère lacunaire des documents dont nous disposons.

⁵³³ Collection Trichet (1635), de Bernon (1670), cabinet de Sainte-Geneviève (1692), etc.

⁵³⁴ Léonard BERNON, *Recueil des pièces curieuses apportées des Indes, d'Égypte & d'Ethiopie & de plusieurs autres lieux. Avec des raretés servant à la personne d'un général des Sauvages*, s.l. [Paris], s.d. [1670], p.3-5.

⁵³⁵ Dans une lettre du 9 janvier 1689, Bégon adresse à son correspondant un « mémoire des curiosités qui me sont venues du Canada », contenant plus d'une cinquantaine d'articles des trois règnes de la nature, et divers objets de « sauvages du Canada ». L. DELAUAUD et Ch. DANGIBEAUD (éditeurs), « Lettres de Michel Bégon, annotées par L. Delavaud et Ch. Dangibeaud », *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, 1925, tome 47, p.41-43.

⁵³⁶ L. DELAUAUD et Ch.DANGIBEAUD (éditeurs), « Lettres de Michel Bégon... », *op.cit.*, 1925, tome 47, p.254 (lettre du 17 mai 1695, de Rochefort).

adresse en plus « Quelques petites curiosités, chaque chose avec son étiquette, outre le memoire general qui est dans la caisse⁵³⁷. »

Le collectionneur-démonstrateur Pomet (1695), possède également, entre autres choses « un Caret » (tortue), et « des Dents d'Agouti, avec quoi les Sauvages se saignent & se scarifient le corps », ainsi qu'une « pierre de Lamentin »⁵³⁸ : ces pierres d'origine animale, auxquelles sont évidemment attribuées diverses vertus thérapeutiques, se trouvent (par quatre), dans la tête des lamantins, mammifères marins si nombreux sur les côtes antillaises durant les premières années de la colonisation. Claude Biron (1703) en possède pour sa part une série complète⁵³⁹, mais il signale surtout la peau d'un boa, qui aurait été capturé et tué dans le massif de la Soufrière, en Guadeloupe. Ici se dévoile alors l'artifice littéraire de la mise en scène du catalogue de curiosités, la relation de cette capture étant assurément fantaisiste, aucun boa aux écailles colorées de rouge, de noir et de marron, n'ayant jamais été décrit auparavant en Guadeloupe : le P. Labat a certes évoqué l'existence d'un tel serpent en Martinique au début du XVIIIe siècle — ce que semble corroborer le récit découvert depuis peu sous la plume de l'Anonyme de Carpentras (rédigé vers 1620) — mais il est pratiquement impossible qu'une telle capture (alors que cette île est depuis le XVIe siècle réputée sans serpents) ait pu avoir lieu en Guadeloupe sans qu'aucun écho ne nous en soit parvenu par ailleurs⁵⁴⁰.

Les plantes également, sont collectées avec passion, sous forme de branches, d'écorce, de feuilles, de fruits séchés et de graines : Claude Biron, encore (1703), dit posséder l'*Aouara des Indes occidentales*⁵⁴¹, tandis que Pierre Borel (1649) signale dans son cabinet nombre de plantes et de fruits « des Indes », des échantillon de bois de

⁵³⁷ Bernard DAVID, *Dictionnaire biographique de la Martinique (1635-1648): Le Clergé (1635-1848)*, Édition de la Société d'Histoire de la Martinique, Fort-de-France, tome 1, p.153-154.

⁵³⁸ POMET, *Catalogue des drogues simples et composées [...]*, Paris, Chez l'auteur rue des Lombards, 1695, p.63-64. L'agouti est un gros rongeur des forêts humides des Antilles et de l'Amérique du Sud. La pratique des scarifications chez les Caraïbes des Petites Antilles est attestée par le P. Breton.

⁵³⁹ Claude BIRON, *Curiositez de la nature...*, *op.cit.*, 1703, p.162-164 : on les trouve abandonnées « chez les anciens Apothicaires : car ceux qui s'établissent maintenant, ne se mettent pas en peine d'avoir dans leurs boutiques une pierre qui n'est de nul usage. Il y a cependant des curieux, qui recherchent encore aujourd'hui ces pierres de Lamantin. » Le P. Du Tertre décrit également les vertus de ces pierres.

⁵⁴⁰ Il serait sans doute intéressant d'éclaircir le point de l'authenticité de ce voyage probablement imaginaire (l'auteur en donne les dates approximatives et le port de départ) qui, à notre connaissance, n'a jamais été étudié par l'historiographie antillaise. La description du boa martiniquais par l'Anonyme de Carpentras se trouve dans Jean-Pierre MOREAU (éditeur), *Un flibustier français...*, *op.cit.*, Paris, 1994, p.148-150. La capture décrite par Biron se trouve dans son *Curiositez de la nature...*, *op.cit.*, 1703, p.178-182.

⁵⁴¹ Claude BIRON, *Curiositez de la nature...*, *op.cit.*, 1703, p.107-109.

« guayac » (gaïac), de la « sarsa pareille » (salsepareille, qui peut-être d'origine américaine), et « du louca, dont les Indiens font le pain » (Yuca, ou manioc)⁵⁴². Léonard Bernon (1670) affirme pour sa part posséder « Quantité de sortes de graines, des fruicts, qui viennent à Saint Christophle [...] & aux autres Isles de l'Amerique [...]. Des Arbres qui croissent aux Indes, & dans les Isles de l'Amerique, où il y a des branches conservées par rareté, & desquelles on en peut manger le fruict, comme estant bon. » Parmi ces échantillons d'arbres, il cite, entre autres, le « Papayer », et le « Maniot » (manioc), ainsi que divers bois de teinture américains et antillais⁵⁴³. Chez le démonstrateur du Jardin du roi, Pierre Pomet (1695), les échantillons sont plus nombreux encore. On y relève notamment une « Feuille d'un petit Palmier qui croît sur la Montagne Pelle de l'Isle de la Martinique [...] », le « Fruit ou Mirabolans de Saint Christophe », ou encore le « Fruit ou Pomme de Mancenille, qui est tres beaux & grand poison⁵⁴⁴. »

Extension de cet intérêt pour la botanique, le jardin de plantes exotiques constitue parfois un complément apprécié du cabinet : qu'il s'agisse d'une collection savante, ou d'un jardin de plantes médicinales, il répond alors aux mêmes processus d'accumulation que le cabinet⁵⁴⁵. Certains jardins sont particulièrement célèbres au XVIIe siècle, outre celui qui devient en 1635 le Jardin royal à Paris, et sur lequel nous reviendrons dans le chapitre suivant. Le jardin de Gaston d'Orléans, par exemple, rassemble à Blois quelques espèces antillaises⁵⁴⁶ : une lettre évoque incidemment l'envoi aux Antilles d'« un nommé Anthoine Galois, dit La Verdure » avec pour mission, en 1639, « de faire rechercher des plantes et autres raretés exquisés qui se pourront trouver dans l'île Saint-Christophle » pour le jardin de Blois, attestant de réseaux de collecte botanique organisés à dessein depuis la métropole⁵⁴⁷. Et il n'est finalement guère étonnant de constater qu'un autre fournisseur de Blois, comme le

⁵⁴² Pierre BOREL, *Les Antiquitez, raretez...*, *op.cit.*, 1649, reprint 1973, p.139.

⁵⁴³ Léonard BERNON, *Recueil des pièces curieuses...*, *op.cit.*, [1670], p.14.

⁵⁴⁴ POMET, *Catalogue des drogues...*, *op.cit.*, 1695, p.57-58.

⁵⁴⁵ Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne...*, *op.cit.*, 1988, p.59.

⁵⁴⁶ Abel BRUNYER, *Hortus regius blesensis*, Paris, 1652 ; édition augmentée, 1655. Également Robert MORISON, *Hortus regius blesensis auctus...*, Londres, 1669. Ces deux catalogues, que nous n'avons pas utilisés, sont cités dans la bibliographie du livre d'Antoine Schnapper.

⁵⁴⁷ Lettre de Gaston d'Orléans à M. de la Grange-Fourmenteau, de Paris, le 13 mars 1639, citée dans Georges DETHAN, *Gaston d'Orléans, conspirateur et prince charmant*, Paris, Arthème Fayard, p.320.

rappelle Antoine Schnapper, est ce fameux Père Barrelier que nous avons déjà rencontré et qui, à Rome, centralise patiemment entre 1646 et 1672 les envois d'échantillons adressés par son réseau de missionnaires dominicains des Antilles et d'ailleurs⁵⁴⁸. Cette variété des moyens de collecte préfigure, d'une certaine manière, les réseaux qui, à la fin du XVIIe siècle et tout au long du XVIIIe siècle, assureront la richesse du Jardin du roi.

3.3. Le sauvage des colonies sous l'œil du curieux : les *Artificialia*

Dernière catégorie, enfin, de cette impressionnante collecte d'échantillons prélevés tout au long du XVIIe siècle dans les colonies françaises par les curieux, les érudits et les savants, les *Artificialia* coloniales sont collectés avec avidité. Elles expriment le goût de l'époque pour les peuples lointains et les coutumes exotiques, qui se dessinent en France depuis le XVIe siècle.

Tout est bon à amasser, non seulement pour le plaisir du regard, mais aussi pour la charge de savoir que contient chaque objet, qu'il évoque les us et coutumes des *Sauvages*, ou que la matière dont il est constitué soit en elle-même une curiosité⁵⁴⁹. L'*Anonyme de Saint-Vincent* aux toutes premières années du XVIIIe siècle, signale par exemple l'attrait ambigü des collectionneurs pour des callebasses peintes par les Indiens Caraïbes :

« plus une callebasse vieillit, plus elle durcit : c'est ce qui fait que bien des curieux recherchent avec soin ces sortes d'ouvrages pour en orner leurs cabinets⁵⁵⁰. »

Dans les collections des particuliers s'entassent alors d'innombrables pièces qui contribuent à la lente construction des savoirs ethnologiques et anthropologiques concernant les colonies. Pourtant, le plus souvent, ni les noms de tribus, ni même les lieux de provenance ne sont indiqués : sous des termes génériques de « Sauvages », ou

C'est à Antoine Schnapper, dans *Le géant, la licorne...*, *op.cit.*, 1988, p.42, que nous devons cette référence sur le jardin de Gaston d'Orléans.

⁵⁴⁸ Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne...*, *op.cit.*, 1988, p.43.

⁵⁴⁹ Comme le rappelle A. Schnapper, l'absence de savoir ethnographique trouble le classement, et dans le détail des collections, la matière de l'objet l'emporte souvent, dans la classification, sur son usage. Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne...*, *op.cit.*, 1988, p.105.

d' « Indiens », les catalogues de curiosités dessinent une géographie sommaire qui brouille les pistes à la périphérie de l'humanité.

Parfois s'exprime surtout le goût pour les objets décoratifs, et pour les armes (qui renvoient à l'altérité des cultures de manière très palpable), loin de toute ambition géographique : ainsi trouve-t-on chez Veyrel des arcs, des flèches et des colliers⁵⁵¹. Chez le célèbre Peiresc (1647), trois arcs et leurs flèches, certaines empoisonnées⁵⁵², et chez Borel (1649), « Un arc des sauvages & la flesche »⁵⁵³. L'intendant Bégon reçoit en 1695 une « pyroque des sauvages de La Dominique » qu'il entend conserver « comme une curiosité⁵⁵⁴. » Claude Biron (1703), pour sa part, possède un « hamac » et un « pagara » (panier tressé)⁵⁵⁵, et Pierre Pommet répertorie dans le catalogue de son cabinet (1695), « Un Amat [hamac] ou Lit de Cotton des Sauvages. Un Arc de Bois de Lette tres-dure. [...] Un grand Coffre fait d'écorce de l'Arbre, que les Sauvages appellent *Bouvé*, qui croît en abondance dans l'Isle de Saint-Domingue, & autres Isles [...] Une tasse d'écorce de Bouvé », et quelques autres « ouvrages des sauvages » de provenance imprécise⁵⁵⁶.

Néanmoins, le fait que le grand naturaliste Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708) possède également, à titre privé, une importante collection d'*Artificialia* exotiques que nombre d'Académiciens des Sciences ont pu admirer au tournant du siècle, doit rappeler à l'historien que l'*Histoire naturelle*, au XVIIe siècle, est essentiellement affaire de description, de collecte et d'inventaire ; que, par conséquent, toute frontière placée entre le monde des collectionneurs et celui des savants est nécessairement fragile, précaire, et finalement bien peu pertinente. Fontenelle lui-même, dans l'éloge qu'il fait de Tournefort, rappelle que la distinction entre savants et curieux

⁵⁵⁰ R.P. PINCHON (éditeur), « Description de l'isle de Saint-Vincent : manuscrit anonyme du début du XVIIIe siècle. Présentation par le R.P. Pinchon », *Annales des Antilles*, 1961, n°9, p.81.

⁵⁵¹ Samuel VEYREL, *Indice du cabinet de Samuel Veyrel apoticaire à Xaintes, avec un recueil de quelques antiquités de Xaintes, & observations sur diverses médailles*, Bordeaux, Pierre de la Court, 1635, p.6.

⁵⁵² Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne...*, *op.cit.*, 1988, p.240, qui cite Philippe TAMIZEY DE LARROQUE, *Les correspondants de Peiresc*, XXI articles, 1879-1897, recueillis en deux volumes, Genève, 1972, article XX, p.19-20.

⁵⁵³ Pierre BOREL, *Les Antiquitez, raretez...*, *op.cit.*, 1649, reprint 1973, p.148.

⁵⁵⁴ Il adresse par ailleurs un « panier Caraïbe » à son ami Villermont, en 1693. L. DELAVAUD et Ch. DANGIBEAUD (éditeurs), « Lettres de Michel Bégon... », *op.cit.*, 1925, tome 47, p.254 (lettre du 17 mai 1695, à Rochefort) et p.178 (lettre du 29 janvier 1693)].

⁵⁵⁵ Claude BIRON, *Curiositez de la nature...*, *op.cit.*, 1703, p.242-243.

⁵⁵⁶ POMET, *Catalogue des drogues...*, *op.cit.*, 1695, p.65.

tient, plus que tout autre chose, à la *culture* du savant et à la nature du regard qu'il porte sur le monde :

Tournefort avait rassemblé « des habillemens, des armes, des instrumens de Nations éloignées, autres sortes de curiositez, qui quoyqu'elles ne soient pas sorties immédiatement des mains de la Nature, ne laissent pas de devenir philosophiques, pour qui sait philosopher. De tout cela ensemble il s'étoit fait un cabinet superbe pour un particulier, et fameux dans Paris⁵⁵⁷. »

En favorisant l'accumulation de singularités et de nouveautés naturelles et humaines parfois difficiles à intégrer aux champs traditionnels du savoir, les collectionneurs participent à l'émergence de cette « sensibilité factuelle » nouvelle du XVIIe siècle mise en lumière par Lorraine Daston, en rupture complète avec les généralités ordonnées des siècles précédents⁵⁵⁸. Lieu de conservation, de mise en scène, d'échanges, de documentations et de démonstrations savantes, ces bibliothèques, ces jardins botaniques et ces cabinets de curiosités sont bien des pôles symboliques et intellectuels de première importance, autour desquels s'élaborent des étapes essentielles dans la genèse des sciences coloniales⁵⁵⁹.

⁵⁵⁷ Éloge de Tournefort, par Fontenelle, cité dans Ernest Théodore HAMY, *Origines du Musée d'Ethnographie*, Paris, 1890, p.32. Ces objets furent transmis à sa mort au Cabinet du roi, avant d'être versés avec ce cabinet dans les collections du Musée des Antiques. Ernest Théodore Hamy précise (p.33 du même ouvrage), évoquant des pièces retrouvées dans les collections du Musée d'Ethnographie : « Je crois pouvoir lui attribuer [i.e. à Tournefort] diverses pièces, notamment de Guyane, ayant encore des étiquettes sur gros papier encadrées d'un décor vermillon, tracé au patron. L'étiquette est à la main, d'une grosse écriture restée assez visible ».

⁵⁵⁸ Lorraine DASTON, « The factual sensibility », *Isis*, 1988, tome 79, p.452-470, et du même auteur en collaboration avec Katharine PARK (dir.), *Wonders and the Order of Nature, 1150-1750*, New York, Zone Books, 1998, p.215-253. Oliver IMPEY et Arthur MACGREGOR (dir.), *The Origins of Museums : the Cabinet of Curiosities in Sixteenth- and Seventeenth-Century Europe*, Oxford, Oxford University Press, 1985. Jean-Marc DROUIN, « La moisson des voyages scientifiques : les singularités, l'inventaire, la loi et l'histoire », in I. ALVES et E. MORAES GARCIA (dir.), *Seminario Nacional de Historia da Ciencia e da Tecnologia*, Rio de Janeiro, SBHC, 1997, p.23-32.

⁵⁵⁹ Giuseppe OLMÍ, « From the marvelous to the commonplace : Notes on Natural History Museums (16th-18th centuries) », in Renato G. MAZZOLINI (dir.), *Non-verbal communication in science prior to 1900*, Florence, Leo S. Olschki, 1993, p.250 : « [...] museums had in the 17th century, even more than in the previous centuries, come to be society meeting places, from which the owners drew renown and prestige ». Sur les visiteurs et les pratiques sociales qui entourent la vie des cabinets de curiosités dès la Renaissance, voir en particulier l'exemple italien, développé par Paula FINDLEN, *Possessing Nature :*

4. Milieux savants et mondains de la capitale : les enjeux d'un savoir colonial maîtrisé

Ce n'est donc pas un hasard si, au XVII^e siècle, la plupart des cercles savants, tant en province qu'à Paris, sont à leur origine liés à des Bibliothèques et à des cabinets de curiosité. Ainsi les frères Dupuy tiennent-ils leurs réunions dans l'hôtel de Thou, qui abrite les collections de son propriétaire, avant de gagner les murs de la Bibliothèque du roi au milieu des années 1640. De même, le fameux cercle du Minime Mersenne bénéficie des collections du couvent de la Place royale, tandis que Montmor ou Justel offrent aux savants qu'ils accueillent dans leur cénacle, un accès à leurs riches collections personnelles. Science, bibliothèques et cabinets de curiosité vont de pair à l'époque moderne, et derrière la masse des riches amateurs, des mondains et des collectionneurs nobles ou roturiers, s'animent des cercles savants qui se nourrissent directement ou indirectement de ce savoir accumulé⁵⁶⁰.

4.1. Entre science et curiosité. Les graveurs de cartes des années 1650

Les graveurs des cartes forment *a priori* une catégorie technique et marchande qui tient davantage du monde des artisans que de celui des savants. Mais il ne faut pas perdre de vue que la frontière est encore floue, à l'époque moderne, entre les domaines des *Arts*, des *Techniques* et des *Sciences*⁵⁶¹. Les imprimeurs, les cartographes et les graveurs parisiens, attentifs à toute nouveauté, deviennent de fait, au milieu du XVII^e siècle des acteurs essentiels de notre enquête aux origines des sciences coloniales.

Museums, Collecting, and Scientific Culture in Early Modern Italy, Berkeley, University of California Press, 1994, p.129 et suivantes.

⁵⁶⁰ Yves LAISSUS, « Les cabinets d'histoire naturelle », in René TATON (dir.), *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*, Paris, Hermann, 1986 (1^{ère} édition 1964), 6^{ème} partie, p.659-712. Robert HALLEUX, « Observatoires, laboratoires et cabinets », in Michel BLAY et Robert HALLEUX dir., *La Science classique. XVI^e-XVIII^e siècle. Dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998, p.118-130. Oliver IMPEY et Arthur MACGREGOR (dir.), *The Origins of Museums : the Cabinet of Curiosities in Sixteenth- and Seventeenth-Century Europe*, Oxford, Oxford University Press, 1985.

⁵⁶¹ Larry STEWART, *The Rise of Public Science : Rhetoric, Technology and Natural Philosophy in Newtonian Britain, 1660-1750*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992. Liliane HILAIRE-PÉREZ, « Invention et inventeurs en France et en Angleterre au XVIII^e siècle », thèse sous la direction de Daniel Roche, Université Paris I, 1994. Roger COOTER et Steven PUMFREY, « Separate spheres and public spaces : reflections on the history of science popularisation and science in popular culture », *History of Science*, 1994, tome XXXII, p.237-267. Etc. Voir également notre introduction, section 4.1.

Avant les années 1650, la production française imprimée sur les colonies de l'aire caraïbe se résume à des cartes très générales, à petite échelle, dont l'une des plus précises est celle des Antilles que publie Nicolas Sanson en 1639. Il ne s'agit alors que d'une copie de celles que l'on trouve à la même époque dans les atlas hollandais.

Il faut attendre le début des années 1650 pour voir paraître sous les presses du libraire parisien Pierre Mariette trois cartes à grande échelle représentant le détail des plus importantes colonies antillaises du temps : la Guadeloupe, la Martinique, et Saint-Christophe. Vendues à la pièce dans sa boutique — à *l'Espérance*, rue Saint-Jacques — ce sont ces mêmes cartes des Antilles qui paraissent en 1658 dans le premier atlas édité en France, publié par Nicolas Sanson avec la collaboration de Mariette : *L'Atlas du Monde*. Les éditions ultérieures reprendront ces cartes telles quelles jusqu'à la fin du siècle. En revanche, une première version embryonnaire de *l'Atlas du Monde*, mise en vente en 1652, reste muette sur les Antilles — ce qui peut nous autoriser à dater ces trois cartes entre 1652 et 1658 ⁵⁶².

Mireille Pastoureau, à qui l'on doit une édition critique de ce « monument » qu'est *l'Atlas* de Nicolas Sanson, fait allusion à des « documents de première main » dans le paragraphe qu'elle consacre aux trois cartes antillaises, sans pouvoir en préciser davantage :

« Il était légitime que Pierre Mariette fit figurer dans l'atlas ces cartes des îles françaises des Antilles : il venait de les faire graver à partir de documents de première main et sa clientèle vibrerait de curiosité à leur sujet⁵⁶³. »

L'histoire de la cartographie des Antilles au XVII^e siècle reste à entreprendre, et il est encore difficile, à ce stade de notre recherche, d'établir avec certitude les liens qui se nouent entre ces graveurs de cartes, et leurs informateurs coloniaux.

Toutefois, la comparaison des cartes de Mariette avec celles qui se trouvent dans la première édition de *l'Histoire générale des îles* du P. Du Tertre (en 1654), ne

⁵⁶² Mireille PASTOUREAU, « Confection et commerce des cartes... », *op.cit.*, 1983, p.9-18. Mireille PASTOUREAU (éditeur), *Nicolas Sanson d'Abbeville. Atlas du Monde 1665*, Paris, Sand & Conti, 1988, p.27 : « Dès 1652, un prototype de l'atlas est mise en vente, ce qui prouve que le projet existait bien à cette date. Il ne comporte encore aucune page de titre, mais le plan et le contenu préfigurent l'Atlas mondial, même si l'Asie, l'Afrique et l'Amérique n'ont encore qu'une carte chacune. »

⁵⁶³ Mireille PASTOUREAU (éditeur), *Nicolas Sanson d'Abbeville. Atlas du Monde 1665*, Paris, Sand & Conti, 1988, p.197.

manque pas d'être éclairante. Les deux séries sont presque identiques : seuls diffèrent leur dimension, et quelques détails. Sur les cartes du P. Du Tertre sont par exemple ajoutés des écussons aux armes de France et des propriétaires des îles, ainsi que des éléments de décor (tel poisson sur la carte de la Martinique, par exemple). Surtout, le fond de l'information cartographique (toponymie, habitations, etc.) est visiblement le même. (documents 3.9 et 3.10)

Il semble donc plausible que les « documents de première main » qu'évoque Mireille Pastoureau, aient pu être fournis par le P. Du Tertre, qui est probablement entré en contact avec Pierre Mariette entre 1652 et 1654 (la datation se resserre *de facto*), dans le cadre de son projet d'édition anticipée. Seule une enquête dans les archives notariales permettrait d'élucider sans risque d'erreur les modalités de cette collaboration, mais il semble que celle-ci ne donne lieu à aucun conflit entre les deux hommes, Du Tertre n'y faisant absolument aucune allusion dans sa préface de 1667.

Cette jonction entre le pionnier du discours scientifique sur les colonies antillaises et l'un des grands acteurs du renouveau de la cartographie française est donc un moment clé de cette histoire, moment où l'information coloniale trouve sur le terrain de la librairie parisienne les géographes, les graveurs et les commerçants capables de la mettre en forme et de l'exploiter commercialement.

Le recours aux cartes hollandaises ou espagnoles n'est dès lors plus indispensable : c'est en effet en ce milieu du XVII^e siècle que se joue l'aboutissement d'une évolution majeure. Autour de la rue Saint-Jacques, du Quai de l'Horloge et du Quai des Augustins, le noyau des imprimeurs et des marchands de cartes ou d'estampes parisiens a pu développer les moyens nécessaires à l'élaboration de cartes originales, notamment grâce à la collaboration des ingénieurs des armées devenus fournisseurs de manuscrits et de plans originaux. Par ailleurs, la nomination au sein de cette communauté des libraires, de géographes du roi soutenus par des pensions (Pierre Duval, Nicolas de Fer, le Père Lubin, etc.), renforce la cartographie française⁵⁶⁴. Ainsi, même si l'*Atlas du Monde*, de Nicolas Sanson, ne parvient pas à détrôner les excellents

⁵⁶⁴ Mireille PASTOUREAU, « Confection et commerce des cartes... », *op. cit.*, 1983, p.9-18. Également, une contribution de Mireille PASTOUREAU, disponible au département des Cartes et plans de la BnF : « L'édition cartographique en France avant 1700 », communication au 8^e Congrès international d'histoire de la cartographie (Berlin, 1979).

atlas hollandais (*Le Nouveau théâtre du Monde* de Hondius et Janssonius, et surtout l'*Atlas Major* de l'impressionnant *Joan Blaeu*, qui paraît en français en 1663), il acquiert rapidement une place reconnue au sein de l'édition cartographique, du fait non seulement de son moindre coût (il est aussi moins gros), mais aussi de sa spécificité française, qui séduit le public national. Les cartes des îles françaises des Antilles apportées par son associé Mariette répondent donc parfaitement à l'esprit de l'entreprise éditoriale de Nicolas Sanson, attaché à proposer des cartes susceptibles de satisfaire la curiosité du public français.

Paradoxalement, au moment où la colonisation des îles antillaises semble devoir perdurer, le centre de la création cartographique atlantique française a donc quitté les rivages de la Normandie, au profit de Paris. Au lien fécond établi au XVII^e siècle entre les marins et les géographes normands, se substitue un lien d'une autre nature, qui unit des informateurs ayant résidé dans les colonies aux imprimeurs parisiens. À travers ces relations nouvelles sont d'ailleurs véhiculées des informations différentes — l'attention se portant alors davantage sur les détails de l'implantation coloniale, que sur ceux de la navigation.

La carte de la Guyane que publient Pierre Mariette et Nicolas Sanson en 1656, (document 3.11) confirme notre analyse : là, les informateurs français semblent faire défaut (l'île de Cayenne est occupée par les Hollandais depuis 1653, les premières tentatives françaises s'étant soldées par des échecs), et Pierre Mariette présente une carte sur laquelle les toponymes, en néerlandais, traduisent l'origine de ses sources. Moins de deux ans auparavant, en 1654, une carte de la Guyane est publiée par un autre géographe du roi, Pierre Duval (document 3.12) : celle-ci, en français, est très visiblement un travail original, mais fondé sur les témoignages déjà anciens des voyageurs français du début du siècle.

Ces deux cartes de la Guyane, qui puisent à des sources différentes⁵⁶⁵, trahissent toutefois dans une commune mesure les incertitudes de la géographie guyanaise, encore empreinte des mythes de l'Amérique fabuleuse, et tributaire de sources délicates à interpréter : si Nicolas Sanson se garde bien de reprendre certaines fantaisies de Pierre

⁵⁶⁵ Il nous semble difficile de souscrire à l'affirmation de Mireille Pastoureau, qui suggère que Sanson se serait fortement inspiré de Duval. Mireille PASTOUREAU (éditeur), *Nicolas Sanson d'Abbeville. Atlas du Monde 1665*, Paris, Sand & Conti, 1988, p.205.

Duval (qui indique par exemple des « carrières où l'on trouve des pierres semblables aux Rubis »), il persiste, comme son concurrent, à indiquer la ville légendaire de Manoa del Dorado (fabuleuse cité aux toits d'or que baignent les eaux du lac Parime) fortement inscrite dans l'horizon d'attente de sa clientèle⁵⁶⁶. Encore aux premières années de la présence française en Guyane, après 1664, la connaissance de ce territoire demeurera sommaire : la carte de propagande qui paraît en 1667 sur les presses d'Estienne Vouillemont, sur laquelle se rejoignent le texte et le dessin pour donner de Cayenne une vision idyllique, demeure attachée à cette tradition d'une cartographie approximative, voir *désinformée* (document 3.13)⁵⁶⁷. En 1682 encore, la *Géographie universelle* de Pierre Du Val, reprend textuellement la présence de ce lac Parime et de la ville du Dorado :

« Manoa, près du lac Parimé, la principale ville de la Güayane, est appelée El-Dorado, à cause de la quantité d'or que l'on dit y estre si grande, que les habitans en fabriquent leurs armes, en couvrent leur corps, après s'estre frottés d'huile ou de baûme⁵⁶⁸. »

Ce décalage entre les Antilles et la Guyane sur le plan de la cartographie s'explique non seulement par les difficultés qu'il y a à pénétrer la barrière de la forêt guyanaise, mais aussi par une colonisation plus tardive de trente ans : ce n'est qu'avec l'implantation de colons sur place (à partir de 1664) que des informations fiables pourront commencer à gagner le milieu des libraires-cartographes et géographes du roi. Placés au débouché des nouveaux circuits de collecte (dans les cercles savants de la capitale puis, comme nous le verrons dans la deuxième partie de ce travail, dans les bureaux du Ministre de la marine et des colonies), ils pourront alors s'affranchir définitivement des hollandais pour dessiner les cartes de l'empire colonial français de l'aire caraïbe.

⁵⁶⁶ L'origine de ce lac, trouverait semble-t-il son explication dans l'inondation annuelle d'une plaine située au pied des montagnes qui séparent le Brésil du Venezuela (la *Sierra Parima*). Mireille PASTOUREAU (éditeur), *Nicolas Sanson d'Abbeville. Atlas du Monde 1665*, Paris, Sand & Conti, 1988, p.205.

⁵⁶⁷ Gabriel Debien et Marcel Chatillon ont déjà attiré l'attention sur le discours séducteur de cette carte : voir leur article, « La propagande imprimée pour les Antilles... », *op.cit.*, 1981, p.90-91.

4.2. Les curiosités coloniales en débat. Les conférences de Bourdelot et de Denis

Dans le cadre des cercles savants du second tiers du XVII^e siècle, aux contours incertains et à l'existence éphémère, l'histoire naturelle et la géographie des colonies, comme la description des êtres qui les peuplent, s'intègrent progressivement au champs du savoir érudit, régi par les pratiques scientifiques balbutiantes de la république des lettres.

Depuis notamment les travaux de Harcourt Brown, nous savons combien le rôle des cercles savants parisiens fut déterminant dans l'élaboration des mœurs primitives de la science académique française, telle qu'elle se constitue durant le dernier tiers du XVII^e siècle : des réunions et des débats argumentés se tiennent avec une périodicité hésitante, suivant des règles et des principes variables, d'abord autour du cabinet des frères Dupuy, du Bureau d'Adresses de Théophraste Renaudot (entre 1633 et 1642) ou du couvent des Minimes de la Place royale (entre 1635 et 1648), puis autour des figures de Habert de Montmor, de Justel, de Melchisédech Thévenot, de l'abbé Bourdelot, de Jean-Baptiste Denis, et de bien d'autres⁵⁶⁹.

L'absence de registres, de listes de membres, et des archives manuscrites inégales⁵⁷⁰, constitue naturellement un handicap pour qui veut saisir les échos de ces réunions évanescentes qui ponctuent tant bien que mal le temps de la république des lettres dans la France du XVII^e siècle. Quant aux traces imprimées qui subsistent, elles ne présentent que faiblement la réalité des choses. Malgré cela, quelques indices montrent que ces cercles savants et érudits de la capitale ne sont pas indifférents aux

⁵⁶⁸ DU VAL, *La Géographie universelle qui fait voir l'Est présent des 4 Parties du Monde [...] par P. Du Val Geographe du Roy*, à Paris, chez l'Auteur, 1682, p.69.

⁵⁶⁹ Pour des détails sur ces différentes assemblées, et des références bibliographiques plus complètes, voir Harcourt BROWN, *Scientific organizations in 17th Century France*, Baltimore, The Williams & Wilkins Company, 1934. Chaque cercle y est étudié séparément. René TATON, *les Origines de l'Académie royale des Sciences*, Paris, Palais de la Découverte, 1966. Hans BOTS et Françoise WAQUET, *Commercium Litterarium. La communication dans la République des Lettres. Forms of communications in the Republic of Letters, 1600-1750*, Amsterdam-Maarssen, 1994. Simone MAZAURIC, *Savoirs et philosophie à Paris dans la première moitié du XVII^e siècle. Les conférences du bureau d'adresse de Théophraste Renaudot (1633-1642)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997. Pour replacer le mouvement parisien dans une perspective européenne, voir notamment James E. McCLELLAN III, *Science reorganized. Scientific Societies in the Eighteenth Century*, New York, 1985, p.41-66.

⁵⁷⁰ Harcourt Brown donne un inventaire des principales ressources manuscrites mobilisées dans sa recherche sur l'ensemble de ces cercles savants : Harcourt BROWN, *Scientific organizations...*, *op.cit.*, 1934, reprint 1967, p.287-288 .

questions scientifiques concernant les colonies, autant que l'on en puisse juger par une première approche⁵⁷¹.

Les *Conversations de l'academie de Monsieur l'abbé Bourdelot* — publication en 1672 d'une transcription de débats tenus devant un vaste public durant les années 1660-1670⁵⁷² — donnent par exemple la teneur d'une discussion animée sur les ouragans, dont les descriptions impressionnaient si fortement les Français : sous le titre « Quatrième conversation. Des ouragans & tempestes, qui arrivent ordinairement aux Isles Antilles ; description des effets qu'ils produisent », sont mises en scène plusieurs pages d'explications et d'interrogations sur ce phénomène :

« Je ne doute point, Messieurs, commença Periandre, que vous n'avez oüy parler du fameux Ouragan, qui a depuis peu fait tant de ravages aux Isles Antilles. Cette bourasque a esté bien impetueuse, si tout ce qu'on nous en rapporte est veritable [...]. Les Ouragans font d'étranges ravages, dit alors un particulier, qui avoit long-temps demeuré dans le païs ; ils abbattent tout ce qu'ils rencontrent, faisant par tout des degast epouvantables, qui ruinent beaucoup de personnes. Mais ne les prevoit-on pas, luy demanda Periandre ; oüy, Monsieur, repliqua le particulier ; les Sauvages les pressentent admirablement bien, & ils en advertissent les étrangers ; [...] Si ceux du païs prevoient ainsi les Ouragans, dit Periandre, il faut qu'ils ayent quelques regles pour cela. C'est peut-estre parce que les Ouragans sont reglez eux-mesmes, repartit Polidor, car on dit qu'ils ne manquent jamais d'arriver dans un certain temps de l'année, & qu'ils viennent de trois ans en trois ans. Excusez-moy, Monsieur, répondit ce particulier, ils viennent en tout temps, sans regle, & sans determinations, de sorte qu'il faut que les Sauvages les prevoient par des signes particuliers, qu'ils ont connu par experience estre les avant-coureurs de ces horribles tempêtes. [...] [suivent diverses digressions sur la nature et les effets du vent] Vous parlez tous fort bien de la nature du vent & de ses effets, dit Lisimon, mais vous ne dites point

⁵⁷¹ Le dépouillement des *Voyages de M. de Monconys* proche du cercle de Montmor (4 volumes, réédition 1695), et des volumes du *Recueil general des questions traittes és Conférences du Bureau d'Adresse* (édition de Lyon 1666, 6 volumes, et tome 7 édité à Paris en 1670) ne nous ont apporté aucune information complémentaire sur le sujet des colonies.

⁵⁷² Sur l'académie Bourdelot, voir en particulier Harcourt BROWN, *Scientific organizations...*, *op.cit.*, 1934, reprint 1967, p.131-153.

pourquoy les Isles Antilles sont plus sujettes aux Ouragans que les autres regions. Qui scauroit la scituation de ces Isles, luy repartit Periandre, celle des lieux par ou les Ouragans passent, & où ils se forment ; comme aussi de quelle façon ils se forment dans les lieux de leur origine, on pourroit vous dire ce qui determine leur course vers les Antilles, plutost qu'en tout autre endroit [...] On dit, repartit Polidor, que l'Ouragan des Antilles est de cette nature ; ce qui provient, comme je crois, de ce qu'il est formé de deux vents opposez, quelquefois de trois, qui venant se choquer rudement se font ainsi piroüetter ; mais parce qu'ordinairement un de ces vens se rend le maistre des autres, il change leur route & les contraint de prendre la sienne [...] on peut icy prevoir les tempestes aussi bien que les Sauvages des isles Antilles. On le peut sans doute, repartit Periandre, mais il faudroit y estre, comme eux, accoutumé ; car il est certain que quand un Ouragan est prest d'arriver, l'air est alors dans un certain temperamment que l'experience peut faire aisément discerner [...] ⁵⁷³. »

Là, sous la conduite du meneur de débat, s'affrontent témoignages, échos de lectures, et réflexions théoriques, qui portent essentiellement sur les causes du phénomène, sur les moyens de les comprendre et de les prévoir. Le rôle des savoirs amérindiens est fortement souligné, des hypothèses sont lancées, et l'idée d'avoir, sur place, un observateur attentif à la périodicité des ouragans et à ses signes précurseurs, est manifeste. L'expérience locale est clairement avancée comme l'une des clés du problème, suggérant à demi-mot la nécessité de correspondants locaux susceptibles de mener une observation rigoureuse du phénomène. L'idée, comme nous le verrons dans la suite de ce travail, fera son chemin jusqu'au siècle suivant.

Depuis le milieu des années 1660, le médecin ordinaire et conseiller du roi Jean-Baptiste Denis réunit chaque semaine des assemblées publiques, au cours desquelles des mémoires sur « toutes les questions de Physique, de Mathématiques et de Médecine », recueillis par l'intermédiaire de correspondants vivant en « divers endroits de

⁵⁷³ *Conversations de l'academie de Monsieur l'abbé Bourdelot. Contenant diverses Recherches, Observations, Expériences [...] Le tout recueilli par le Sr. Le Gallois [...]*, Paris, chez Thomas Moette, 1672, p.137-147.

l'Europe », sont lus et commentés⁵⁷⁴. Dans l'un des recueils de ces mémoires, publié en 1672 et réédité dès l'année suivante, se trouve un « Extrait d'une lettre écrite de la Martinique par M. Chrestien, à un licencié de la Sorbonne, touchant un homme marin, qui a parû aux côtés de cette isle, le 23 de may 1671 » : le texte, qui détaille l'apparition — gravure à l'appui — et souligne les facteurs susceptibles d'en justifier l'authenticité, donna probablement lieu à divers commentaires et hypothèses lors de la conférence, tant sur son origine que sur sa nature. Mais le texte imprimé (document 3.14) ne nous permet que de conjecturer sur ce sujet :

« [...] Mais de sçavoir s'il est aussi semblable à l'homme dans les parties intérieures, que dans les traits du visage ; s'il peut vivre et engendrer dans l'eau ; c'est aux sçavants à décider ces questions, & à nous de rapporter fidèlement ce que nous en avons appris⁵⁷⁵. »

Les « sçavants », (notamment René Antoine Ferchault de Réaumur et surtout Benoît Maillet, comme nous le verrons) s'empareront à nouveau du cas, mais seulement plus tard. Il n'en est pas d'autre écho, à notre connaissance, avant les premières décennies du XVIIIe siècle. Mais cet appel aux « sçavants » sous la plume d'un colon, repris dans le cadre des conférences du médecin Denis est un événement en soi qui ne manque pas d'intérêt, confirmant le schéma d'une action locale d'observation qui ne prend tout son sens que dans le rapport qu'elle peut ensuite établir avec des experts extérieurs à la colonie.

Cet événement pose la question, plus largement, de la validation des savoirs coloniaux : le colon « rapporte fidèlement », tandis que le savant « décide » à la lumière de ses connaissances scientifiques et des informations qui lui sont fournies. Nous sommes bien là au cœur du problème qui nous occupe.

⁵⁷⁴ *Recæuil des Memoires et conferences sur les Arts et les Sciences, présentées à Monseigneur le Dauphin, pendant l'Année MDCLXXII, par Jean Baptiste Denis Conseiller et Médecin ordinaire du Roy, qui y continuë le Journal des Sçavans*, Amsterdam, Pierre Michel, 1673, p.190-192, « Avertissement sur les conférences publiques qui se font tous les samedis chez l'auteur de ces Memoires, & qui s'imprimeront désormais ». Harcourt BROWN, *Scientific organizations...*, *op.cit.*, 1934, reprint 1967, p.205-206. Ces mémoires paraissaient à l'origine comme supplément du *Journal des Savans*.

⁵⁷⁵ *Recæuil des Memoires et conferences sur les Arts et les Sciences...*, *op.cit.*, 102-109, et planche insérée.

4.3. Entre Mécènes et cercles savants. La validation du savoir colonial

La question de la validation du savoir scientifique, c'est-à-dire l'acte par lequel une autorité *garantit* la qualité et la rigueur d'un discours sur le monde, est un point essentiel de notre démarche : il faut saisir les lieux et les moments où s'organise l'alchimie complexe qui donne à des savoirs coloniaux recueillis localement, un statut scientifique dans la république des lettres. Le P. Du Tertre (qui, comme nous l'avons vu, publie en 1654 et 1667 deux versions successives de son *Histoire générale des Isles*) se révèle encore un guide de premier ordre.

Le rôle du collectionneur, qui offre au regard du savant un résumé de la diversité du monde et une concentration subjective du savoir accumulé au hasard de ses acquisitions est, nous l'avons vu, central : son œuvre de collecte des curiosités et des manuscrits, en fait un acteur fondamental dans la construction du savoir colonial du XVII^e siècle. ce rôle devient plus important encore, lorsque le « curieux de la nature » se pare des qualités de mécène et de protecteur.

Les épîtres de Du Tertre dans ses éditions de 1654 et 1667 éclairent la nature des liens qui peuvent unir un missionnaire, producteur d'un savoir écrit sur les colonies antillaises, à un collectionneur prestigieux. Dans sa dédicace de 1654 adressée au riche magistrat Achille II du Harlay (1606-1671), maître des requêtes et grand collectionneur parisien⁵⁷⁶, le Dominicain déclare :

« Si les curieux reçoivent quelque satisfaction de mon travail, c'est à vous, Monsieur, qu'ils seront particulièrement obligez : car je ne l'eus pas plustot apporté en France, que vous luy servistes d'Azile & de Pere, puisque le desir que j'avois de vous satisfaire, m'obligea de mettre en ordre les memoires & differentes remarques que j'avois faits dans mes voyages : & pendant ma demeure dans les Isles de l'Amérique, j'en fis un Recueil que je vous presentay il y a quelques années : Il receut de vous un accueil tout à fait favorable ; & luy

⁵⁷⁶ Une grande partie de sa collection sera cédée par son fils Achille III du Harlay au cabinet de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE, *Le Cabinet de curiosités de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, des origines à nos jours*, Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, 1989.

ayant ouvert l'entrée de vostre Bibliotheque, vous luy donnastes rang parmi ces doctes manuscrits qui la composent⁵⁷⁷. »

La bibliothèque du collectionneur prestigieux est ici consacrée par le P. Du Tertre comme un lieu essentiel d'élaboration et de validation des sciences coloniales. Achille II du Harlay est mis en scène par le P. Du Tertre comme le grand ordonnateur de cette œuvre, mais aussi comme son protecteur et son censeur : l'accès à sa bibliothèque renommée, « parmi des doctes manuscrits qui la composent », confère au manuscrit du P. Du Tertre un prestige, qui en valide implicitement le contenu.

Ce lien de protection et de légitimation qui lie l'auteur à son protecteur est explicite, et l'on ne peut croire qu'aucun des cinquante colibris rapportés en France par le missionnaire ne soit venu garnir les étagères vitrées d'un si indispensable collectionneur, selon un processus d'échange désormais bien connu⁵⁷⁸.

Une nouveauté importante apparaît dans la préface de l'édition de 1667, au moment où le P. Du Tertre dresse un réquisitoire contre César de Rochefort qui est, nous l'avons vu, son concurrent direct (Protestant, de surcroît) depuis la parution en 1658 de son *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique*. Au-delà de l'anecdote et des généralités, le conflit de propriété littéraire qui oppose alors le P. Du Tertre à son plagiaire prétendu, permet de saisir un épisode significatif pour qui souhaite observer les processus de validation à l'œuvre dans les cercles savants de la capitale, dans les années qui précèdent l'établissement de l'Académie royale des sciences. Le P. Du Tertre, qui écrit ces lignes en 1667, évoque des faits qui ont eu lieu à la fin des années 1650 :

« Ce livre, paru en 1658, fut aussitôt présenté à messieurs de l'Assemblée des physiciens, mathématiciens et astronomes, qui après en avoir loué le discours, remarquèrent qu'excepté les digressions qu'il a faites, très peu convenables à

⁵⁷⁷ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des isles de Saint Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres dans l'Amérique, où l'on verra l'establissement des colonies françaises dans ces isles, leurs guerres civiles et étrangères et tout ce qui se passe dans le voyage et retour des Indes*, Paris, J.Langlois, 1654, Épître.

⁵⁷⁸ Paula FINDLEN, « The Economy of Scientific exchange in Early Modern Italy », in Bruce.T. MORAN (dir.), *Patronage and Institutions : Science, Technology and Medecine at the European Court, 1500-1750*, Woodbridge, 1991, p.7.

l'histoire des Antilles, le vocabulaire de ce bon père et les belles antithèses de ses amis, presque tout le reste était si fidèlement tiré de mon livre qu'il n'a même pas omis les fautes que j'y avais faites. Quelques-uns de ces messieurs me prièrent d'écrire, de réclamer mon travail et de faire en même temps connaître l'inexactitude de plusieurs mémoires dont il s'était servi pour composer son livre. M. de Montmore, chez qui ces messieurs s'assemblaient, et dont il était un des principaux ornements, s'offrait de faire imprimer en Hollande, à ses frais, tout ce que j'aurais écrit, et m'en pria avec tant d'instance, que je l'eusse fait si mes supérieurs ne m'en eussent diverti par des occupations plus pressantes⁵⁷⁹. »

Ainsi est attestée, peut-être pour la première fois, l'irruption d'un savoir scientifique concernant les colonies françaises de l'aire caraïbe, commenté, critiqué, comparé et validé, dans l'espace même de la culture savante française de la fin des années 1650. L'invocation de l'approbation d'une compagnie aussi réputée que celle des *Montmoriens*⁵⁸⁰, qui rassemble alors des personnages aussi illustres que Sorbières, Thévenot, Huygens ou Robertval, vaut *imprimatur*, pour ne pas dire adoubement scientifique, préfigurant les « approbations » de l'Académie royale des sciences.

Quant à la mention de Montmor en personne, et de sa volonté affichée de financer de ses propres deniers une publication complète de l'œuvre du P. Du Tertre, elle renforce encore la crédibilité du missionnaire et de son discours. En effet, comme l'a montré en particulier Mario Biagioli, c'est le « Prince » ou le puissant mécène qui, au XVIIe siècle, donne au savant son statut, et sa reconnaissance. Ce n'est qu'avec l'émergence de la *Royal Society* en Angleterre (1660), puis, dans une moindre mesure,

⁵⁷⁹ R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1, p.VIII. À notre connaissance, cette préface de Du Tertre ne fasse pas encore partie du corpus mobilisé par les historiens des sciences. Son intérêt est pourtant réel, puisqu'elle précise le rôle d'arbitrage et de validation savante de cette académie, tout en confirmant des velléités mécéniques chez son principal animateur.

⁵⁸⁰ Henri-Louis Habert, seigneur de Montmor, était maître des requêtes, et membre de l'Académie française depuis 1635. Il avait soutenu activement Descartes, puis Gassendi, dont il avait fait imprimer les œuvres en six volumes in-folio. Son hôtel se trouvait rue du Temps, en face de la rue Braque. Quelques réunions informelles avaient vraisemblablement eu lieu chez lui dès le début des années 1650, mais l'Académie de Montmor n'est rigoureusement constituée (avec des réunions régulières, des statuts rédigés et la mise en place de divers rituels académiques), qu'en 1657, à la veille donc, de cet épisode. Habert de Montmor meurt en 1679. G. « Les premières sociétés savantes de Paris au XVIIe siècle et les origines de l'Académie des Sciences », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Sciences*, 1916 et 1917. Tiré à Part, Paris, 1917, p.11-14. Harcourt BROWN, *Scientific organizations...*, *op.cit.*, 1934, reprint 1967, p.64-134.

de l'Académie royale des sciences de Paris (1666, mais surtout à partir de 1699)⁵⁸¹, que le mécène de chair et de sang pourra véritablement céder la place dans la république des lettres au patronage d'une « *persona ficta corporative* », à l'aube du XVIIIe siècle⁵⁸².

À ce titre, la recherche d'un illustre protecteur reste une priorité pour le savant, et *a fortiori* pour le savant des colonies, dont les connaissances sont pour l'essentiel aussi surprenantes qu'invérifiables⁵⁸³. Montmor est une figure importante, et ses « académiciens » donnent un poids nouveau au discours du P. Du Tertre, l'affranchissant de la seule référence à la Bibliothèque de du Harlay. Mais parallèlement, le rôle du collectionneur-protecteur reste primordial : c'est bien à du Harlay (qui devient en 1664 l'un des associés de la Compagnie des Indes occidentales)⁵⁸⁴, qu'est dédié le premier tome de la réédition de 1667, le second tome étant dédié à son fils Achille III du Harlay (1639-1712), magistrat tout aussi brillant que son père, héritier présomptif du cabinet et de la bibliothèque⁵⁸⁵.

⁵⁸¹ Contrairement à la *Royal Society*, l'Académie royale des sciences était étroitement soumise au pouvoir absolu du prince, le roi Louis XIV représenté par son ministre omnipotent, Jean-Baptiste Colbert, comme le soulignera notre deuxième partie.

⁵⁸² Mario BIAGIOLI, *Galileo, Courtier : The Practice of Science in the Culture of Absolutism*, Chicago, The University of Chicago Press, 1993. Du même auteur, « Le prince et les savants. La civilité scientifique au 17e siècle », *Annales Histoire, Sciences Sociales*, novembre-décembre 1995, n°6, p.1417-1453. L'expression « *persona ficta corporative* » est de Biagioli (p.1418). SHAPIN (Steven), *A Social History of Truth : Civility and Science in Seventeenth-Century England*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1994.

⁵⁸³ Rochefort lui-même, au début des années 1650, avait, à Paris, recherché des appuis et l'approbation de certaines personnes, qu'il ne nomme pas, soulignant peut-être par là la fragilité de ces prétendus soutiens : « Le premier plan de cet Ouvrage, écrit-il dans sa Préface de 1658, fut dressé à Paris il y a déjà plus de sèt ans, & jugé digne de la lumière par des personnes intelligentes qui le virent alors. Et qui nous firent la grace de le lire soigneusement, & de nous honorer de leurs remarques. Et dés lors nous l'ussions mis sous la presse, si des voyages necessaires, & d'autres occupations plus importantes, ne nous en eussent détourné jusqu'à present. » En 1665, pour contrer peut-être certaines critiques, il produit, entre autres outils de légitimation, des lettres du « gouverneur de la colonie de la Palme », et surtout de l'illustre Poincy, tous deux le félicitant. Il précise enfin, à la dernière page de sa préface : « Nous citons souvent avec honneur, plusieurs personnes de merite de toutes sortes de conditions & qualitez, qui habitent dans les Colonies, que diverses Nations de l'Europe ont formées aux Antilles. Nous avons estimé que nous en devions user de la sorte, pour autorizer par ce moyen nos Relations, & leur procurer plus d'éclat & plus de certitude. » Préface des éditions de 1658 et 1665 de César de ROCHEFORT, *Histoire naturelle et morale...*, *op.cit.*

⁵⁸⁴ Jacques PETITJEAN ROGET, *La société d'habitation à la Martinique...*, *op.cit.*, 1980, volume 1, p.147. La fondation de la Compagnie des Indes occidentales en 1664, compagnie de financiers soutenus par le pouvoir royal, est évoquée dans la seconde partie de notre thèse.

⁵⁸⁵ Conseiller au Parlement (1657), puis conseiller d'État (1662), Achille III du Harlay succède à son père en sa charge de procureur général au Parlement de Paris en 1667 (son père ne meurt toutefois qu'en 1671) : « Les grandes obligations, que j'ai envers Monsieur votre père, m'engagent à de si grandes reconnaissances à l'égard de votre illustre maison [...]. Vous avez vu, monsieur, le projet des deux livres que je mets présentement à jour et, je m'en souviens, vous les avez reçu favorablement et lus avec quelque plaisir, et vous en avez parlé plus avantageusement que je ne l'espérais [...]. » R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, *op.cit.*, 1978 (réédition de la version de 1667), tome 2, p.VII-VIII.

Conclusion de la première partie

En plaçant successivement notre regard sur les données politiques et intellectuelles qui ont présidé à l'entreprise coloniale, puis sur les caractères concrets du fait colonial envisagé comme un lent processus d'appréhension et de compréhension de l'espace et de la nature, nous avons tâché de comprendre certaines modalités d'assimilation des savoirs et des connaissances telles qu'elles ont pu être envisagées par les *acteurs* de la conquête. En portant ensuite notre analyse, en France même, sur différents points de cristallisation de la science coloniale naissante (les imprimés, les milieux missionnaires, les collections et les cercles savants), nous avons tenté de dessiner les contours d'une « connaissance » des Antilles qui ne se réduise pas à l'énumération et à la description sommaire des principales « sources » de notre histoire. La pratique du changement d'échelle et le recours à des points d'observation successifs, ainsi que l'usage de certaines grilles de lecture proposées par l'historiographie de cette fin de XXe siècle (formes et lieux du savoir, statut du savant et des sciences dans l'Europe classique), ont permis, souhaitons-le, de progresser sur ce terrain. Sans pouvoir mettre au jour tous les fils d'un écheveau dont l'étude approfondie mériterait d'amples recherches complémentaires, nous avons repéré des points de passage et certains indices, propres à éclairer notre investigation tâtonnante dans le berceau des sciences coloniales. Dans cette perspective, l'irruption au milieu des années 1660 de la puissance institutionnelle royale dans le champ naissant des sciences coloniales, mérite d'être à son tour étudiée.

Université Bordeaux III – Michel de Montaigne
UFR d'Histoire

*Thèse pour obtenir le grade de
Docteur de l'Université Bordeaux III
présentée et soutenue publiquement par M. François Regourd,
le 9 décembre 2000.*

*Sciences et colonisation sous l'Ancien Régime.
Le cas de la Guyane et des Antilles françaises,
XVIIe-XVIIIe siècles.*

Volume 2. Deuxième partie.

Directeur de thèse :

M. le Professeur Paul Butel (Université Bordeaux III)

Jury :

Mme le Professeur Marie-Noëlle Bourguet (Université Paris VII)

M. le Professeur Christian Huetz de Lemp (Université Paris IV)

M. le Professeur Philippe Loupès (Université Bordeaux III)

M. le Professeur James E. McClellan III (Stevens Institute, Hoboken N.J., USA)

M. le Professeur Daniel Roche (Collège de France)

Deuxième partie

Les rouages scientifiques de la machine coloniale des rois de France

*Mise en place
(1664-1720)*

En 1664, commence la reprise en main du domaine colonial français par la monarchie⁵⁸⁶ : sous l'impulsion de Colbert, notamment, Louis XIV écarte les Seigneurs coloniaux au profit de la Compagnie des Indes occidentales, avant de soumettre les îles à son autorité directe, en 1674. Dans le même temps, est créée l'Académie royale des sciences (1666), étroitement soumise à l'autorité royale et ministérielle. De la conjonction de ces deux mouvements de concentration politique et scientifique incarnés dans de nouvelles institutions, naît une dynamique qui ne fut jamais clairement mise en lumière par les historiens des colonies : soutenant le projet colonial de Colbert se dessinent pourtant les lignes de force d'une action scientifique menée de concert par l'administration de la Marine et les institutions scientifiques royales, dont on perçoit rapidement, à la lumière des archives, toute la cohérence.

⁵⁸⁶ L'expression « machine coloniale » qui se trouve dans le titre de cette partie, est employée dans un article à paraître que nous avons écrit en collaboration avec James E. McClellan III: « French Science and Colonization in the Ancien Régime : the “Machine coloniale” », à paraître dans *Osiris*, 2000.

Chapitre 4. Savoir pour gouverner. La puissance des institutions

Les années 1664-1674 marquent l'entrée en scène progressive de nouveaux acteurs dans l'histoire des sciences coloniales, dans le contexte de l'assimilation par un appareil administratif monarchique aussi puissant qu'imaginatif, de la gestion des colonies d'une part, de la normalisation des pratiques scientifiques d'autre part.

1. La reprise en main des colonies par la monarchie (1664-1720)

De 1664 à 1720, le visage des possessions françaises dans l'aire caraïbe se transforme : à l'image floue de ces quelques milliers d'aventuriers inégalement sédentarisés sur les côtes sauvages et dans les îles des seigneurs propriétaires, se substitue progressivement au début du XVIII^e siècle le tableau d'un véritable espace colonial, bien peuplé et correctement défendu. Celui-ci, jusqu'alors dominé par les marchands hollandais, est devenu sous l'autorité de la monarchie française, une source d'enrichissement pour les ports atlantiques. En 1720, la figure du planteur l'emporte définitivement sur celle du boucanier.

1.1. Les Petites Antilles, point d'appui de la colonisation française

Les Petites Antilles de 1664 sont de véritables friches institutionnelles, bien mal maîtrisées par la monarchie française. Colbert, dès son arrivée au pouvoir, avait montré sa volonté de réduire l'autonomie de ces propriétés seigneuriales dont il pressentait les potentialités commerciales et stratégiques. Mais ce n'est qu'en mai 1664 qu'est publié l'édit royal amorçant le retour progressif des lointaines seigneuries coloniales dans le giron de la monarchie⁵⁸⁷.

⁵⁸⁷ Une reprise en main similaire a lieu dans le même temps côté anglais, d'abord sous Cromwell, puis surtout sous le régime restauré des Stuart : les années 1660 voient l'établissement d'un sévère exclusif commercial, tandis que le duc de Carlisle, seigneur-propriétaire de la Barbade (fleuron des Antilles britanniques), est évincé au profit d'un gouverneur royal. Paul BUTEL, « Un nouvel âge colonial : les

Par cet édit qui succède au rachat par le roi de l'ensemble des Petites Antilles françaises aux seigneurs-proprétaires⁵⁸⁸ est fondée la Compagnie des Indes occidentales, assise sur un capital considérable de sept millions de livres : celle-ci reçoit pour une durée de quarante ans une concession sur l'ensemble des possessions françaises de l'aire caraïbe, sous suzeraineté du roi de France et sous sa protection.

Dès juin 1664, arrive en Martinique le lieutenant général du roi en Amérique, Alexandre Prouville de Tracy, fer de lance de la reconquête politique des colonies par la monarchie : l'une des premières mesures qu'il prend (mais ne pourra maintenir plus de quelques années) est d'imposer l'arrêt de tout commerce avec les Hollandais, malgré l'incapacité de la jeune compagnie à approvisionner suffisamment les ports coloniaux⁵⁸⁹. Ainsi, c'est clairement sur le terrain commercial, là où se jouent, en fin de compte, tous les combats dans la mer des Antilles, que Colbert lance son offensive en créant cette nouvelle compagnie. Toutefois, il semble que la réussite de sa créature, engoncée dans un carcan de pratiques administratives mal adaptées à l'action commerciale pionnière et battue en brèche par des révoltes de colons (en 1665-1667, notamment), ait été limitée⁵⁹⁰.

Ce n'est finalement qu'avec la dissolution de cette Compagnie des Indes occidentales (en 1674), et le passage de l'ensemble des colonies françaises sous administration directe de la monarchie, que les Petites Antilles entrent dans une ère de prospérité sous l'œil attentif des secrétaires d'État à la Marine. Certes, les conflits s'intensifient : des îles comme Sainte-Croix, Saint-Christophe, Saint-Eustache et quelques autres, sont le lieu de combats navals, d'échauffourées incertaines, de conquêtes spectaculaires : elles passent de mains en mains au gré des conflits européens, servant à l'occasion de monnaie d'échange pour quelque territoire des Flandres ou de

Antilles sous Louis XIV », in Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Toulouse, Privat, 1982, p.80. Paul BUTEL, *Histoire de l'Atlantique*, Paris, Perrin, 1997, p.120.

⁵⁸⁸ Martinique, Guadeloupe, Les Saintes, Marie-Galante, la Désirade, Sainte-Lucie, Grenade, Grenadines, Saint-Barthélemy, ainsi que les parties françaises de Saint-Martin et de Saint-Christophe.

⁵⁸⁹ Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française, tome 1 : le premier empire colonial, des origines à la Restauration*, Paris, Fayard, 1991, p.85. Paul BUTEL, « Un nouvel âge colonial... », *op.cit.*, 1982, p.81-82.

⁵⁹⁰ Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.87. Les colons de la Martinique se révoltent en 1665-1667, et parviennent à limiter les exigences de la Compagnie. Charles FROSTIN, *Les révoltes blanches à Saint-Domingue, aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Éditions de l'École, 1975.

Franche-Comté⁵⁹¹. Aux environs de 1720, les Français se trouvent finalement bien implantés dans les Petites Antilles, encadrés par une administration désormais bien installée. Si le traité d'Utrecht a consacré la perte définitive du berceau de la colonisation française, Saint-Christophe, définitivement attribué aux Anglais, l'essentiel des acquisitions du XVIIe siècle leur est conservé : Martinique, Guadeloupe, Les Saintes, Marie-Galante, la Désirade, Sainte-Lucie, Grenade, Grenadines, Saint-Barthélemy, ainsi que la partie française de Saint-Martin. On peut estimer pour l'ensemble de ces possessions dans les Petites Antilles une population de 10 000 à 15 000 colons français, qui exploitent entre 20 000 et 30 000 esclaves.

1.2. La Guyane. Semi-échec, ou semi-succès ?

Depuis 1656, plus au sud, l'ancien établissement français de Cayenne annexé par les Hollandais réfugiés de Recife, prospère, nous l'avons vu, grâce aux effets conjugués du dynamisme commercial des Provinces-Unies et de l'expérience sucrière des Marranes.

Mais la France, animée désormais par les ambitions de Colbert, s'attache à récupérer cet établissement au moment même où les Antilles reviennent sous le contrôle monarchique : en 1663, le ministre favorise la constitution d'une Compagnie dite "de la France équinoxiale ou Terre Ferme de l'Amérique", assise sur un capital conséquent de 400 000 livres⁵⁹². Les deux principaux fondateurs en sont Lefebvre de La Barre, ancien intendant du Bourdonnais, et son ami Bouchardeau, qui connaissait l'Amérique pour y avoir fait plusieurs voyages. Le 26 février 1664, ce sont 1200 colons qui embarquent dans 6 vaisseaux de La Rochelle, pour reprendre pied en Guyane au nom du roi de France, sous la direction de Prouville de Tracy, lieutenant général des îles d'Amérique. Devant leur nombre, les 300 Hollandais du commandant Sprangler doivent se résoudre à

⁵⁹¹ Il serait fastidieux de détailler ici les différents épisodes de ces conflits ; on se reportera pour le détail à Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, op.cit., 1991, chapitre II (p.55-122). Également, pour une vue d'ensemble très complète : Nellis Maynard CROUSE, *The french struggle for the West Indies, 1665-1713*, New-York, 1940. Pour les détails d'un combat, très révélateur des conditions de la guerre aux Antilles dans la seconde moitié du XVIIe siècle : Charles de LA RONCIÈRE, «L'attaque du Fort-Royal de la Martinique par Ruyter (20 juillet 1674) », *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1919, tome 7, p.35-46. Pour les questions de logistique, si essentielles, on consultera les travaux de Christian Buchet, et notamment sa thèse : Christian BUCHET, *La lutte pour l'espace caraïbe et la façade atlantique de l'Amérique centrale et du Sud (1672-1763)*, Paris, 1991, 2 volumes. Les chapitres 1 à 6 s'intéressent tout particulièrement aux conflits de la période 1672-1713.

⁵⁹² Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, op.cit., 1991, p.85.

céder la place, ce qu'ils font contre indemnités, certains restant même parmi les Français avec l'assurance de conserver leurs biens et leur liberté de religion⁵⁹³.

1664 marque donc une date essentielle pour la colonie de Guyane, puisque pour la première fois, elle semble solidement implantée, bénéficiant en outre du secours technique et de l'expérience de quelques raffineurs hollandais ou marranes, ainsi que d'une main d'œuvre aguerrie de quelque 250 esclaves noirs rachetés aux précédents propriétaires. Désormais, alors que la toute jeune Compagnie de la France équinoxiale est absorbée par la grande Compagnie des Indes occidentales qui dirige la totalité des intérêts coloniaux français dans l'Atlantique, la colonie peut essaimer le long de la côte, fondant de nouveaux points d'appui à l'embouchure de l'Oyapok, du Kourou, de l'Approuague ou de la Sinnamary⁵⁹⁴. Cependant, les difficultés du commerce en temps de guerre et les ravages causés par des descentes d'Anglais (en 1666) et de Hollandais (en 1676), handicapent lourdement le développement de la colonie qui ne parvient pas à conquérir son arrière-pays. En 1677, alors que la Guyane est passée depuis trois ans sous l'autorité directe de la monarchie tout comme les Antilles, on ne compte dans la colonie que 300 colons et guère plus de 1000 esclaves noirs⁵⁹⁵. En 1713, après divers traités contestés⁵⁹⁶, les Portugais repoussent la frontière théorique de la Guyane française de l'Amazone à l'Oyapoc, témoignant s'il le fallait du peu de poids de la colonie française sur le continent. Le décollement tant espéré de la "France équinoxiale" n'a donc pas eu lieu, malgré les investissements suscités par les efforts de Colbert : animée par quelques centaines de colons et moins de 3000 esclaves, l'économie de la colonie ne s'appuie vers 1720 que sur une vingtaine de sucreries et une maigre production de rocou⁵⁹⁷.

⁵⁹³ Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.85.

⁵⁹⁴ Michel DEVÈZE, *Antilles, Guyanes, la mer des Caraïbes de 1492 à 1789*, Paris, Sedes, 1977, p.126-127.

⁵⁹⁵ Paul BUTEL, « Le temps des fondations : les Antilles avant Colbert », in Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Toulouse, Privat, 1982, p.60.

⁵⁹⁶ Par un accord du 18 juin 1701, le Portugal avait reconnu la souveraineté française jusqu'à la rivière Araguay, tout en accordant aux Français un droit de passage sur l'Amazone. Louis XIV, en échange, renonçait à ses prétentions sur les territoires du Cap Nord, bordant le grand fleuve. Mais dès 1703, le traité de Mehuen avait donné au Portugal l'assurance nécessaire pour dénoncer l'accord de 1701. Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.119. Voir également Antoinette MASTEAU, *La frontière franco-brésilienne de l'Oyapock Guyane-française-Amépa : essai de géographie culturelle et politique*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris III-IHEAL, 1998. Nous n'avons pu, à ce jour, consulter cette dernière référence.

⁵⁹⁷ Le rocou est un pigment rouge-orangé, extrait du rocouyer. Les Amérindiens s'en enduisaient le corps. Les colons s'en servaient comme teinture.

1.3. De la flibuste à l'habitation sucrière. L'essor de Saint-Domingue

Dans la partie française de Saint-Domingue et sur l'île de la Tortue, aux mains des boucaniers et des flibustiers, la main-mise royale ne pouvait se faire dans les mêmes conditions que dans les Petites Antilles ou en Guyane, alors même que l'Espagne considérait toujours ces établissements comme de simples nids de pirates : et si le privilège de la Compagnie des Isles d'Amérique s'étend théoriquement à l'ensemble des possessions françaises du Nouveau Monde, le trafic de Saint-Domingue paraît de bien pauvre rapport aux financiers en comparaison de celui qu'ils espèrent développer aux Petites Antilles.

C'est à Bertrand d'Ogeron, nommé officiellement gouverneur de la partie française de Saint-Domingue en 1664, que revient le mérite d'avoir amorcé, sous l'autorité conjointe de la Compagnie et du roi de France, une transformation profonde dans la colonisation de la Grande île. Désireux d'intégrer l'espace occidental de l'île aux circuits commerciaux dirigés vers la métropole, et surtout de consolider l'implantation française sur des rivages toujours revendiqués par le voisin espagnol, il pousse avec efficacité à la sédentarisation de la population de la côte nord de Saint-Domingue. Pour ce faire, il favorise la plantation de tabac qui, à la faveur d'un léger accroissement de la demande en Europe, fournit d'intéressants compléments de revenus aux boucaniers, et attire sur les rivages de Saint-Domingue un certain nombre de colons des Petites Antilles chassés par la pression foncière qu'engendre en Martinique comme en Guadeloupe le développement des exploitations sucrières⁵⁹⁸. Dans le même temps, tout en apaisant une violente révolte des colons de Saint-Domingue contre l'exclusif commercial imposé par Colbert et la Compagnie (1670), d'Ogeron fortifie l'île de la Tortue, et soutient les opérations de flibuste (y compris en temps de paix), sur lesquelles il perçoit des droits⁵⁹⁹.

Car la flibuste reste au cœur de l'économie du nord de la mer des Antilles dans les années 1660 : c'est dans ces années-là que l'Anglais Morgan mène à la tête de

⁵⁹⁸ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers, XVIe-XVIIe siècles*, Paris, Aubier, 1982, p.167.

⁵⁹⁹ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.120-121. Une mission archéologique à l'île de la Tortue a inventorié en 1987 d'importants vestiges archéologiques de cette présence française, qui confirme notamment l'existence de fortifications assez importantes à cet endroit (forts de Levasseur en 1639, fortifications d'Ogeron en 1666, etc.) voir sur ce point Robert COUSTET, « Recherche d'histoire de l'art : une mission en Haïti 16-30 mars 1987 », *Bulletin du Centre d'histoire des espaces atlantiques*, n°4, 1988, p.17-21.

plusieurs centaines d'hommes les pillages spectaculaires de Porto Bello, de Maracaïbo, puis de Panama (après une épique traversée de l'isthme à pied). Et si les opérations françaises sont plus modestes dans leurs moyens comme dans leurs objectifs (on se contente souvent de la capture des petits navires qui cabotent le long des côtes continentales), on relève toutefois quelques expéditions flibustières plus importantes, à l'exemple de celle menée en 1666 par François l'Olonnais, qui attaque Maracaïbo, au Venezuela avec sept bâtiments et quelque 900 hommes⁶⁰⁰.

La disparition de la Compagnie des Isles d'Amérique, en 1674, ne change donc pas vraiment les conditions de la colonisation à Saint-Domingue, si ce n'est qu'elle redonne l'initiative au commerce privé des ports français de mieux en mieux armés pour lutter contre l'impressionnante flotte hollandaise. Le roi maintient d'ailleurs Bertrand d'Ogeron à son poste de gouverneur, ne le remplaçant qu'en 1676 par Jacques de Pouancay, qui continue sa politique agro-flibustière⁶⁰¹.

Cependant, une nouvelle crise du tabac dans les années 1670-1690, encore aggravée par l'instauration de la Ferme du tabac en France (1674)⁶⁰², provoque l'abandon d'un certain nombre de places cultivées. Les cultivateurs découragés viennent à nouveau grossir les rangs de la flibuste qui, elle, trouve dans les guerres de la fin du siècle, un nouveau dynamisme : en 1685, on peut estimer à 3000 le nombre des flibustiers de Saint-Domingue, qui vivent de prises ponctuelles et d'attaques dirigées contre des plantations isolées de la côte américaine. Le pillage audacieux de Vera Cruz dans le Golfe du Mexique en 1683, ou la prise de Campêche en 1686 par Grammont et ses 1200 flibustiers demeurent des exceptions⁶⁰³.

Toutefois, la situation des flibustiers en temps de paix est de moins en moins acceptée dans la mer des Antilles par les pouvoirs des métropoles : en 1670, le traité de

⁶⁰⁰ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.120 et suivantes. Michel CAMUS (éditeur), « Correspondance de Bertrand Ogeron, gouverneur de l'île de la Tortue et coste de Saint-Domingue au XVIIe siècle », *Revue de la Société haïtienne d'histoire et de géographie*, mars 1985, n°146, p.5-188.

⁶⁰¹ Gouverneur de Saint-Domingue de 1676 à 1684.

⁶⁰² Cette nouvelle chute des cours venait pour une part de la concurrence du tabac de Virginie, qui supprime définitivement le tabac médiocre des Antilles, mais pour J.M. Price, le mouvement fut largement précipité par les pratiques de monopole mises en œuvre par la Ferme. Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.169-170. Jacob M. PRICE *France and the Chesapeake : a History of the French Tobacco Monopoly, 1674-1791, and its Relationship to the British and American Tobacco Trades*, Ann Arbor, Michigan Press, 1973, 2 volumes.

⁶⁰³ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.144-146 et p.152-153.

Madrid signé entre les Anglais et les Espagnols garantit les possessions espagnoles en Amérique de la rapacité des forbans anglais, entraînant à court terme la fin de la flibuste jamaïcaine qui se disperse alors sur les côtes du Golfe de Campêche ou dans les rangs de la flibuste française.⁶⁰⁴ Cette évolution de la flibuste plus ou moins tolérée en temps de guerre, vers une piraterie de fait en temps de paix, caractérise la fin du siècle dans la mer des Antilles. Dès 1683, le nouveau ministre français de la marine, Seignelay, ordonne au gouverneur de Saint-Domingue de ramener sous les ordres du roi ces bandes d'aventuriers qui risquent de provoquer l'ire des voisins anglais et espagnols, mettant en péril les débuts difficiles de l'économie de plantation que l'on souhaitait par préférence développer désormais à Saint-Domingue, dans le sillage des Petites Antilles⁶⁰⁵.

Durant la période 1685-1700, Saint-Domingue reste vulnérable, et soumise aux dangers des expéditions dévastatrices des Espagnols (notamment en 1691) ou des Anglais (1695). Les guerres permettent aux flibustiers qui se trouvent progressivement écartés aux marges de la société coloniale émergente, de regagner les faveurs du pouvoir officiel. En 1697, notamment, a lieu la prise de Carthagène, dirigée par Ducasse et Pointis, avec le soutien des corsaires : cette entreprise victorieuse réconcilie sur le coup le pouvoir et les flibustiers, puis, de manière symptomatique, comme on l'avait vu pour Morgan près de 30 ans auparavant, un certain nombre de membres de l'expédition investissent leurs bénéfices dans des plantations de Saint-Domingue, à l'instar de Ducasse lui-même qui devient ainsi l'un des plus riches propriétaires de l'île⁶⁰⁶. La course, revenue à l'ordre du jour en cette fin de siècle puis à nouveau pendant la Guerre de Succession d'Espagne, semble alors jouer un rôle déterminant d'acculturation pour les populations interlopes de la Caraïbe. Sous les coups conjugués des Marines françaises et anglaises, la piraterie (pourtant résiduelle jusqu'au milieu du XVIIIe siècle) ne devait plus être la norme dans l'espace caraïbe, les forbans préférant peu à peu gagner de nouvelles marges de l'économie européenne, notamment au sud de l'Océan Indien. Saint-Domingue, comme l'ensemble des îles antillaises, du nord au sud, et de quelque nation qu'elles soient, se tourne résolument vers la colonisation agricole.

⁶⁰⁴ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.128-139.

⁶⁰⁵ Paul BUTEL, *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.152-153.

Celle-ci pourtant, encore en 1720, n'en est qu'à ses débuts : la fondation de la Compagnie de Saint-Domingue en 1698 semble davantage motivée par l'implantation d'une base commerciale active sur l'île-à-Vaches (au sud de Saint-Domingue) pour développer l'exportation de produits français vers les côtes de l'Amérique espagnole, que par le développement de plantations sucrières sur la côte sud de la Grande île. Elle échoue d'ailleurs sur les deux tableaux⁶⁰⁷, et l'essentiel des conquêtes agricoles françaises à Saint-Domingue se font sur la côte nord. On compte vers 1715 près de 7000 colons, plus de 30 000 esclaves, et déjà quelques centaines d'affranchis, tandis que l'on dénombre, après les années de guerre qui ont développé les voies commerciales de la contrebande, près de 150 sucreries et de 1200 indigoteries. Mais le décollage de ce jeune territoire appelé à devenir le principal poumon de la puissance coloniale française au XVIIIe siècle, alors que nombre d'anciens colons chassés de Saint-Christophe viennent y porter leur expérience, leur savoir-faire et parfois leurs capitaux, n'en est encore qu'à ses débuts⁶⁰⁸.

De la Guyane à Saint-Domingue en passant par l'archipel des Petites Antilles, c'est bien un empire français qui se construit en moins d'un siècle, peuplé de près de 20 000 colons et de 60 000 à 75 000 esclaves noirs⁶⁰⁹. Bases de flibustiers et de contrebandiers, les Antilles et la Guyane sont devenues progressivement, selon des rythmes différents, grâce à la main d'œuvre des engagés puis des esclaves africains, des colonies agricoles. Le commerce du tabac ou des cuirs, puis de l'indigo, du coton, du gingembre et surtout du sucre, a succédé lentement au pillage des trésors ibériques, traçant au fil des guerres et des conquêtes européennes, entre compagnies à privilèges et contrebandiers violents, des routes commerciales qui irriguent l'ensemble de l'aire caraïbe et assurent la prospérité d'un monde atlantique en pleine expansion.

⁶⁰⁶ *Les Caraïbes au temps des flibustiers...*, *op.cit.*, 1982, p.154-155. Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.98-99.

⁶⁰⁷ Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.117-118.

⁶⁰⁸ Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.114. Les chiffres de population sont donnés dans Pierre PLUCHON, *Haïti au XVIIIe siècle. Richesse et esclavage dans une colonie française [édition des lettres de Wimpffen]*, Paris, Karthala, 1993, p.11.

⁶⁰⁹ Ce chiffre de 75000 est avancé dans Paul BUTEL, *Histoire de l'Atlantique*, Paris, Perrin, 1997, p.138. On peut estimer à plus de 200000 le nombre d'esclaves importés par les colonies françaises entre 1650 et 1715, ce qui donne une idée de leur effrayante mortalité.

2. L'administration coloniale : gestion du savoir et dynamique scientifique

L'État monarchique français ne s'est jamais totalement désengagé de l'aventure coloniale : même sous la domination privée des seigneurs antillais dans les années 1650-1664, la protection militaire relevait de la puissance régaliennne, éminente quoique discrète et affaiblie par la minorité royale. Mais avec la reprise en main des îles antillaises, le département des colonies prend progressivement une toute autre importance au sein de l'appareil d'État.

2.1. Aux origines de l'administration coloniale (1626-1664)

L'administration des territoires d'Outre-mer fait partie intégrante du département de la Marine à partir du ministère du cardinal de Richelieu qui, en 1626, bénéficie de la charge créée à son intention, et devient Grand-maître, chef et surintendant général de la navigation et du commerce⁶¹⁰. La chronologie des ministres de la Marine ne peut être établie avec précision antérieurement à cette époque, à compter de laquelle se développe une Marine divisée en deux sous-secrétariats d'État : la Marine du Ponant (Occident) d'une part, et la Marine du Levant (Orient), d'autre part. Cette division reste en vigueur jusqu'en 1669⁶¹¹.

Le lien avec les colonies est toutefois souvent distendu, en raison de l'éloignement et des tensions politiques qui agitent la période, tant en France (notamment durant la Fronde) que dans la mer des Antilles (rivalités européennes pour la possession des colonies, et rivalités des chefs).

Durant les premières années de la colonisation, aussi bien à Saint-Christophe que dans les autres Petites Antilles conquises à partir de 1635, le pouvoir est exercé par des gouverneurs qui représentent les intérêts de la compagnie commerciale détenant le privilège d'exploitation de ces îles. Ainsi trouve-t-on un gouverneur à Saint-Christophe,

⁶¹⁰ Pierre CASTAGNOS, *Richelieu face à la mer*, Éditions Ouest-France, s.l., 1989. ARCHIVES NATIONALES, *Guide des sources de l'histoire de l'Amérique latine et des Antilles dans les archives françaises*, Paris, Archives nationales, 1984, p.140.

dès les débuts de la colonisation, en la personne du conquérant Belain d'Esnameuc, qui exerce cette fonction jusqu'à sa mort⁶¹². De même, la Martinique et la Guadeloupe voient leurs gouverneurs respectifs entrer en fonction dès 1635 : Jacques Du Pont en Martinique, Jean Duplessis d'Osseville et Charles Liénard de l'Olive en Guadeloupe⁶¹³. Ceux-ci, qui règnent sur les populations instables des premières colonies, sont confirmés dans leur poste par le roi, et doivent jurer fidélité à un Lieutenant du roi qui, à partir de 1638, représente l'autorité royale dans la région, assurant dans la mesure de ses maigres moyens la protection du commerce des îles : le premier fut Philippe de Longvilliers de Poincy, nommé en même temps gouverneur de Saint-Christophe, dont le père Du Tertre relate abondamment les emportements⁶¹⁴. Le pouvoir de la monarchie sur les îles était pourtant tout théorique, les gouverneurs comme le Lieutenant du roi Poincy n'agissant le plus souvent qu'au gré de leurs intérêts propres, encombrant les premières pages de l'histoire des Antilles de disputes et de rivalités incessantes⁶¹⁵.

Avec la vente des îles aux seigneurs propriétaires, les choses ne se sont évidemment pas améliorées, le pouvoir des seigneurs (pour la plupart anciens gouverneurs des îles dont ils se sont rendus propriétaires) s'accommodant volontiers, en sus, d'un titre de gouverneur qui, s'il rappelle la suzeraineté royale, n'implique pas grande obligation sur le terrain. Les liens entre le roi et ses colonies sont alors biens lâches, et la nomination en 1660 d'un "Vice-roi et lieutenant général dans toutes les îles, rivières, ports, havres, côtes et terres fermes de l'Amérique méridionale et septentrionale (1660)" en la personne du Marquis de Pas de Feuquières, ne change pas grand chose dans les faits⁶¹⁶.

⁶¹¹ ARCHIVES NATIONALES, *Guide des sources de l'histoire de l'Amérique latine...*, op.cit., p.617.

⁶¹² Une liste des gouverneurs de Saint-Christophe est proposée dans ARCHIVES NATIONALES, *Guide des sources de l'histoire de l'Amérique latine...*, op.cit., p.649.

⁶¹³ Des listes des gouverneurs de la Martinique et de la Guadeloupe sont proposées dans ARCHIVES NATIONALES, *Guide des sources de l'histoire de l'Amérique latine...*, op.cit., p.631 et suivantes, et p.643 et suivantes.

⁶¹⁴ Sa lettre de commission se trouve dans R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, réédition de l'édition de 1667, Fort-de-France et Pointe-à-Pitre, Kolodziej, 1978, tome 1, p.141.

⁶¹⁵ Le détail de ces péripéties est relaté dans R.P. Jean-Baptiste DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles...*, op.cit., 1978 (réédition de la version de 1667), tome 1, p.141 et suivantes.

⁶¹⁶ Michel VERGÉ-FRANCESCHI, « Fortune et plantations des administrateurs coloniaux aux îles d'Amérique aux XVIIe et XVIIIe siècles », in *Commerce et Plantation dans la Caraïbe. XVIIIe et XIXe siècle*, Actes du Colloque de Bordeaux (15-16 mars 1991), Bordeaux, 1992, p.127.

Le rôle des différents gouverneurs accrédités aux Antilles par la monarchie durant ces premières années de la colonisation, comme celui des seigneurs-propriétaires, n'est pas aisé à saisir sur le terrain de la collecte des savoirs, et est selon toute vraisemblance, quasi-inexistant : d'une part, parce que leur action est alors prioritairement orientée vers la maîtrise des routes maritimes et leur protection, ainsi que vers la lutte contre les populations indigènes ; d'autre part parce que le pouvoir central, qu'il s'agisse de Richelieu, puis *a fortiori* de Mazarin, ne fait montre d'aucune exigence particulière à cet endroit, n'imprime aucune impulsion : tout juste voit-on le Cardinal de Richelieu recevoir un « renard » capturé en Guyane (en fait une sarigue, espèce d'opossum), sans que la chose soulève à notre connaissance la moindre curiosité à la cour, ni même dans les milieux savants⁶¹⁷.

Probablement les responsables des compagnies commerciales (essentiellement des financiers), ont-ils ponctuellement réclamé l'envoi de telle curiosité ou d'un échantillon des productions locales⁶¹⁸. Sur place, des hommes comme d'Esnambuc, pouvaient participer à l'information des cartographes normands, tandis qu'un Longvilliers de Poincy a pu jouer un rôle dans les premiers processus d'élaboration de la science coloniale. D'une part, l'inventaire de sa bibliothèque, donne une idée de ce que pouvait être sa culture scientifique : on y trouve, parmi la centaine de livres des deux inventaires exhumés par Marcel Chatillon et Gabriel Debien, deux volumes de cartes, quelques livres de voyages (dont celui de Drake), les ouvrages du P. Du Tertre (1654) et de Rochefort (1658), mais aussi des ouvrages d'arithmétique, une édition des *Éléments* d'Euclide, les *Œuvres mathématiques* de Samuel Marolois, un traité d'algèbre, un traité d'arpentage, et l'*Hydrographie* du P. Fournier⁶¹⁹. Mais Longvilliers de Poincy, chevalier

⁶¹⁷ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français mêlé de remarques historiques pour l'éclaircissement de la langue*, Auxerre, Gilles Bouquet, 1665. Réédition critique sous le titre *Dictionnaire caraïbe-français (avec cédérom)*. Révérend Père Raymond Breton 1665. Édition présentée et annotée par le CELIA et le GEREC, Paris, IRD-Karthala, 1999, p.176.

⁶¹⁸ Les archives administratives pour la période 1635-1664 sont rares, pour ce qui concerne les colonies antillaises : on en trouve quelques traces dans les ports atlantiques (tabellionages, etc.), mais surtout dans les séries CAOM Colonies F^{2A}, F^{2B}, F^{2C}, F³, et marginalement dans les séries CAOM Colonies C² et C⁶ (Compagnie des Indes, et côtes d'Afrique). La série CAOM Colonies B, malgré les bornes chronologiques indiquées dans les inventaires (depuis 1654), ne contient qu'exceptionnellement des pièces antérieures à 1664, tout comme les séries de la correspondance à l'arrivée (CAOM Colonies C). Le tout, pour cette période, est très dispersé. Si nous avons exploré l'ensemble de ces séries (parfois par sondage), il convient de souligner que seul un dépouillement minutieux pourra confirmer les premiers points que nous avançons ici.

⁶¹⁹ Marcel CHATILLON et Gabriel DEBIEN, « La bibliothèque du bailli de Poincy, gouverneur de Saint-Christophe (1660-1665) », version dactylographiée, s.l.n.d., p.4 et 7. D'après cet article, l'inventaire après décès de Poincy, est conservé sous la cote CAOM Colonies C^{8B} 1, pièce 6.

de l'ordre de Malte et grand seigneur, était sans nul doute une anomalie cultivée dans ce milieu d'aventuriers.

Il faut attendre, en fait, la reprise en main des colonies par l'administration monarchique, à partir de 1664, pour voir s'amorcer une réelle évolution.

2.2. Colbert et ses successeurs. La mise en place des réseaux d'information

En 1664, lorsque la Compagnie des îles de l'Amérique s'approprie le gouvernement des îles, l'autorité royale revient en force : si l'agent général de la Compagnie se mêle de la plupart des affaires concernant la gestion des colonies, l'essentiel des pouvoirs effectifs revient progressivement au lieutenant général du roi, chargé au premier chef d'assurer la sécurité militaire. Les hommes qui se succèdent à ce poste durant cette période (Prouville de Tracy en 1663, puis Baas-Castelmore de 1667 à 1677, directement soutenu par Colbert en charge du commerce extérieur et des colonies à partir de 1667), réussissent tant bien que mal à instaurer les fondations d'une administration efficace et soumise au roi. Sous leurs ordres sont désignés des gouverneurs particuliers pour chacune des îles importantes. Du fait du climat d'insécurité qui règne alors sur la mer des Antilles, leur rôle militaire fait bien évidemment de ces hommes des relais de première importance, qui correspondent d'ailleurs directement, et de plus en plus régulièrement, avec le ministère de la Marine, notamment à partir des années 1667-1668⁶²⁰. Le rôle de Jean-Baptiste Colbert, alors contrôleur général des Finances est, dans cette évolution, déterminant, puisqu'il assure officieusement la gestion du Département de la Marine depuis 1662⁶²¹.

À partir de 1669, Hugues de Lionne (successeur de Loménie de Brienne à la tête de la Marine du Ponant) et Le Tellier (secondé par son fils Louvois à la tête de la Marine du Levant), lui cèdent officiellement la place à la tête du département bicéphale de la Marine : naît alors, Colbert ayant enfin acheté sa charge, un Secrétariat d'État à la

⁶²⁰ L'ensemble des lettres en provenance de la Martinique pour la période 1663-1677 tient dans un carton d'archives aux Archives d'Aix-en-Provence, représentant moins de 450 folios. La série complète jusqu'en 1789 compte en revanche quelque 90 cartons (CAOM Colonies C^{8A}).

⁶²¹ Bernard BARBICHE, *Les institutions de la monarchie française à l'époque moderne*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p.212-213.

Marine, qui prend la tête d'un département unique de la marine et des colonies⁶²². Cette transformation radicale est favorisée par le fait que l'Amiral de France Louis de Bourbon, maître théorique de toute la marine française depuis le XVII^e siècle, est alors âgé de trois ans⁶²³. Sous Colbert se met alors en place une administration efficace, attachée aux aspects militaires aussi bien que commerciaux, judiciaires ou religieux, de la colonisation aux Antilles et en Guyane.

Quand en 1674 les îles passent sous la souveraineté directe du roi, les hommes de l'administration colbertienne peuvent régner sans partage sur les colonies, débarrassés de la concurrence des représentants de la compagnie des Indes occidentales. Colbert applique alors aux colonies des pratiques centralisatrices similaires à ce que l'on observe en France : la nomination en 1679 du premier intendant-général des îles instauré sur le modèle des intendants qui se généralisent alors dans tout le royaume, retire aux gouverneurs l'ensemble des fonctions de police, justice et finances, laissant à ces militaires de carrière les affaires de défense, et les attributions de concessions⁶²⁴.

L'instauration de ce pouvoir bicéphale donne à l'administration coloniale un caractère qu'elle conservera jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, provoquant nombre de conflits, mais aussi — et c'est ce qui nous intéresse au premier chef — multipliant le nombre des correspondances à destination du ministère de la Marine. La nomination en 1692 d'un subdélégué de l'intendant à Saint-Domingue (qui se trouve à 8 jours de mer de la Martinique) et, à partir de 1715, d'un intendant particulier dans chacune des principales colonies, renforce les tensions entre officiers d'épée et de plume, autant que l'emprise de l'administration sur les colonies. En 1714, le gouverneur général des îles d'Amérique voit son ressort divisé entre un Gouverneur des îles du Vent, posté en Martinique avec pouvoir sur l'ensemble des Petites Antilles, et un Gouverneur des îles sous le Vent, chargé de Saint-Domingue, témoignant de la volonté du pouvoir de

⁶²² ARCHIVES NATIONALES, *Guide des sources de l'histoire de l'Amérique latine...*, *op.cit.*, p.617. Bernard BARBICHE, *Les institutions de la monarchie...*, *op.cit.*, p.213. Voir la liste des Secrétaires d'État à la Marine que nous rappelons en annexe (document 4.1).

⁶²³ ARCHIVES NATIONALES, *Guide des sources de l'histoire de l'Amérique latine...*, *op.cit.*, p.140.

⁶²⁴ Quelques pages sont consacrées aux intendants coloniaux, dans François-Xavier EMMANUELLI, *Un mythe de l'absolutisme bourbonien : l'Intendance, du milieu du XVII^e siècle à la fin du XVIII^e siècle (France, Espagne, Amérique)*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 1981, chapitre 5, p.149-155.

resserrer progressivement le maillage institutionnel des colonies⁶²⁵. Sans doute est-ce reconnaître cet éclatement de l'espace colonial français, et prendre acte implicitement des déclarations du gouverneur Ducasse, qui, au début du XVIIIe siècle, affirmait : « Saint-Domingue et la Martinique ont moins de relations que la Moscovie avec la Provence ⁶²⁶. »

Tout au long de cette période les échanges épistolaires s'intensifient entre les différents acteurs de l'appareil administratif colonial, permettant à l'historien de suivre au jour le jour les péripéties de la gestion coloniale — y compris, parfois, sur le terrain scientifique.

Pierre Pluchon, après bien d'autres, dénonce le manque de projets coloniaux et de cohérence de la politique maritime de Louis XIV, particulièrement après Colbert : il montre comment, à plusieurs reprises, les colonies antillaises sont délaissées au profit des ambitions continentales du monarque, et comment la cour elle-même raille volontiers les entreprises maritimes alors même que Louvois et les armées de terre sont encensées⁶²⁷. Pourtant, même si les moyens ne suivent pas toujours, le lien administratif n'est presque jamais rompu, et l'activité réelle des bureaux des colonies témoigne au moins d'une volonté de l'appareil monarchique de maintenir durablement la présence française dans l'aire caraïbe. Les courriers, les écrivains de la marine, les intendants et les gouverneurs, même après Colbert, continuent d'être envoyés aux Antilles ou en

⁶²⁵ En Martinique, en Guadeloupe, puis à Saint-Domingue, les administrateurs royaux doivent composer avec les conseils supérieurs : instaurés dans les années 1640 (mais seulement en 1701 à Cayenne, et en 1685 puis 1701 à Saint-Domingue, au Petit-Goave et au Cap-Français), confirmés en 1664 puis par diverses déclarations royales qui en précisent les contours, ces conseils sont non seulement des cours de justice souveraines à peu de choses près semblables aux parlements de métropole, mais ont également certaines attributions dans le domaine de la fiscalité, du commerce et de la police. Les actes du conseil souverain de la Martinique, parvenus jusqu'à nous grâce à une publication de la fin du XVIIIe siècle et une copie semble-t-il assez fidèle du XIXe siècle, donnent une idée de ce qu'était leur activité, outre le jugement en dernier appel : enregistrement des ordonnances royales, des lettres de commission, des brevets de médecins ou d'arpenteurs ; mais aussi reconnaissance des titres de noblesses, police des vivres, des eaux ou des mœurs. Institution essentielle de la vie politique coloniale, il est le seul organe d'expression, finalement, pour la communauté des colons. Six, puis dix conseillers recrutés dans la communauté des notables coloniaux nantis de quelque connaissance en droit, sont appelés à y siéger régulièrement sous l'autorité des représentants du roi. Ces conseils n'ont qu'un rôle très marginal sur le terrain des sciences.

⁶²⁶ Jean-Baptiste Ducasse (gouverneur de Saint-Domingue de 1691 à 1703), cité dans Étienne TAILLEMITE, *Inventaire de la Correspondance générale avec les colonies. Départ. Série B (Déposée aux Archives nationales). Registres 1 à 37 (1654-1715)*, Paris, 1959, p.VI.

⁶²⁷ Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op. cit.*, 1991, p.95, 102, etc.

Guyane, tandis qu'à Paris, puis à Versailles, se renforce une administration de la marine qui développe et améliore avec application une pratique du gouvernement à distance. Dans les bureaux naît donc une culture coloniale, en même temps qu'une culture administrative.

Cette politique d'accumulation des connaissances, globalement efficace, n'est pas sans rappeler les efforts de Philippe II d'Espagne de la fin du XVI^e siècle. Celui-ci, dans les années 1570, avait entrepris de dresser un inventaire géographique, démographique et économique de ses possessions américaines, s'appuyant sur le chroniqueur-cosmographe du Conseil des Indes chargé d'obtenir des gouverneurs des provinces toutes les informations utiles au développement concerté des colonies espagnoles⁶²⁸. Les informations, les réponses aux innombrables demandes du pouvoir central convergent vers les bureaux de Richelieu, mais surtout vers ceux de Colbert puis de ses successeurs⁶²⁹. Les rapports, les plans, les lettres et les dossiers s'amoncellent, tandis que la mémoire des secrétaires organise l'archivage d'un savoir politique, économique, militaire et administratif considérable sur ce florissant objet du désir : la colonie tropicale⁶³⁰.

Ce mouvement général est renforcé par la création, le 1^{er} janvier 1710, d'un Bureau des Colonies au sein du ministère de la Marine. Entité administrative particulière placée dans la dépendance directe du secrétaire d'État à la Marine, il s'attache en particulier à constituer des collections complètes des actes administratifs concernant les colonies⁶³¹. À sa tête est placé un Premier commis, ou "Chef du Bureau des Colonies"⁶³², qui, pratiquement, assure la gestion quotidienne de la « machine coloniale » française.

Le Conseil de Marine (1715-1723), instauré dans le cadre de la polysinodie voulue par le Régent, ne changea rien, sur le fond, pour la gestion coloniale : si le

⁶²⁸ Numa BROCC, *La géographie de la Renaissance, 1420-1620*, Paris, Comité des Travaux historiques et scientifiques, 1980, p.163, qui utilise H.F. CLINE, « The Relaciones geograficas of the Spanish Indies, 1577-1586 », *Hispanic America Historical Review*, 1964, p.341-374.

⁶²⁹ Colbert de Seignelay de 1683 à 1690, Louis Phélypeaux de Pontchartrain de 1690 à 1699, puis Jérôme Phélypeau de Pontchartrain de 1699 à 1715.

⁶³⁰ En 1680 est créé officiellement le *Dépôt des papiers de la Marine et des colonies*, dirigé par Clairambault le cadet. Ce n'est, par ailleurs, qu'en 1699 que le Contrôle général des finances et les affaires de la Marine sont définitivement séparés. ARCHIVES NATIONALES, *Guide des sources de l'histoire de l'Amérique latine...*, *op.cit.*, p.140-141.

⁶³¹ Odile KRAKOVITCH, *Arrêts, déclarations, édits et ordonnances concernant les colonies (1666-1779)*. *Inventaire analytique de la série Colonies A*, Paris, Archives nationales, 1993, p.7.

Comte de Toulouse, Amiral de France, assure la direction du Conseil (ne rendant certains pouvoirs au Secrétaire d'État qu'après la réforme de 1718 qui maintient toutefois ce Conseil), le Bureau des Colonies gère efficacement la continuité administrative.

Cette approche cumulative qui permet d'informer efficacement les centres de décision de la politique coloniale par la constitution de dossiers de synthèse, renvoie à une logique de collecte centralisée du savoir, dont nous devons identifier les acteurs locaux, au premier rang desquels se trouvent les administrateurs coloniaux.

2.3. L'administrateur colonial. Homme de mémoires et acteur sur le terrain scientifique

S'il fut apparemment négligé par l'administration de Richelieu puis de Mazarin, le besoin d'étudier et de collecter les richesses du monde, perçues comme autant de potentialités d'accroissement de la richesse nationale, est devenu une donnée importante du projet colonial de la monarchie, dès les années 1670. Colbert, en personne, se montre très soucieux d'accélérer la collecte de plantes coloniales et l'accumulation d'informations précises sur celles-ci : il écrit par exemple le 21 juin 1670 au directeur de la Compagnie des Indes occidentales :

« Je désire que vous examiniez bien toutes les fleurs, les fruits et mesme les bestiaux, s'il y en a de naturels du pays et que nous ne voyons point en Europe, et tout ce qu'il faut observer pour les faire venir. Il faudra m'en envoyer par tous les vaisseaux qui viendront afin que si l'un manque, l'autre puisse réussir ; surtout envoyez-moy de l'anas, afin de tenter si l'on en pourra faire venir icy⁶³³. »

Sous la direction de Colbert, qui cumule les charges de Contrôleur général des Finances et de Secrétaire d'État à la Marine, apparaît donc un nouveau regard du pouvoir sur les espaces coloniaux, et de nouvelles exigences adressées aux cadres de la

⁶³² ARCHIVES NATIONALES, *Guide des sources de l'histoire de l'Amérique latine...*, *op.cit.*, p.625. Une liste des chefs du Bureau des Colonies est proposée en Annexe (document 4.2).

Compagnie des Indes occidentales (de 1664 à 1674), puis des représentants du roi, en marge de leurs attributions politiques, militaires et financières classiques.

De fait, l'administrateur colonial, comme son équivalent provincial en France, est un homme de mémoires. Intermédiaire entre la population coloniale et le pouvoir, entre la sphère de l'action et la sphère du savoir, il rend compte des événements au gouvernement central, tient un état des lieux permanent des connaissances et de l'avancement des questions concernant la colonie. La forme même du mémoire rédigé est implicitement codifiée par la puissance normative de l'administration colbertienne : toute question du commis implique une réponse de l'administrateur, qui soit à la fois précise et circonstanciée.

Ainsi se met en place la courroie de transmission de cette collecte administrative normalisée. Il suffit d'explorer quelques uns des centaines de cartons des séries coloniales conservées aux Archives nationales d'Aix-en-Provence pour prendre la mesure de cette enquête permanente, engoncée dans la pesanteur d'un discours bureaucratique redondant, qui doit constamment compter avec le risque d'un navire coulé ou capturé. De taille inégale, certains mémoires peuvent compter plusieurs centaines de pages, comme ce « Mémoire de l'état présente des isles françoises de l'Amérique et des moyens propres pour y establir une meilleure discipline dans le service du roy et le gouvernement des habitans et pour rendre les colonies plus peuplées et plus fleurissantes », rédigé en 1700 par l'intendant des îles d'Amérique, François-Roger Robert⁶³⁴.

L'administrateur est aussi un homme d'action, qui a le pouvoir d'animer à hauteur de ses moyens, la recherche locale, et les formes de la collecte. Dès lors qu'il interprète sa mission au sens large, les six semaines qui le séparent au minimum du centre du pouvoir (de trois à six mois aller-retour) lui laissent d'ailleurs une large autonomie, préservant une place pour son initiative, que justifie sa meilleure perception des besoins locaux, et des potentialités coloniales.

⁶³³ Pierre CLÉMENT (éditeur), *Lettres, instructions et mémoires de Colbert, tome III², Instructions au Marquis de Seignelay, colonies*, Paris, Imprimerie impériale, 1865, p.486 (lettre de Colbert à Pélissier, directeur de la Compagnie des Indes occidentales, St-Germain, 21 juin 1670).

Les formes de l'action qu'il mène aux confins de la gestion administration et de la pratique scientifique sont variées. Au premier chef, en qualité de fer de lance de l'administration centrale, il stimule, coordonne et centralise l'expertise géographique des territoires qui lui sont confiés : cette tâche, qui incombe naturellement aux gouverneurs généraux et aux gouverneurs particuliers en vertu de leurs attributions militaires, relève à première vue d'une pure exigence stratégique, occupée de repérer les passes, de sonder les mouillages, de relever le tracé des côtes et des reliefs.

L'essentiel des informations est fourni par des missions de reconnaissance : ainsi le gouverneur François Lefebvre de La Barre⁶³⁵ supervise-t-il à la fin des années 1680 une mission du lieutenant de vaisseau La Motte-Aigron sur l'Oyapock et l'Amazone (la France réclamait alors une Guyane étendue du Maroni à l'Amazone)⁶³⁶, tandis que son successeur Ferrolles, gouverneur de 1691 à 1700, organise diverses entreprises de reconnaissance dans les terres. Le Lieutenant de Saint-Cirice, par exemple, est envoyé sur la rivière du Parou⁶³⁷. Lui-même mène par la suite une exploration des « terres du haut de l'Ouïa », pour laquelle il avait pris soin de demander un astrolabe au ministre⁶³⁸.

À partir des données ainsi collectées, aux Antilles aussi bien qu'en Guyane, le gouverneur et ses aides rédigent des mémoires, ou transmettent directement les rapports des explorateurs, joignant à leurs envois d'innombrables plans, croquis, tracés de rivières, — plus rarement des cartes complètes. C'est donc à quelques exceptions près⁶³⁹, par la voie administrative que s'élabore désormais le savoir cartographique colonial. En 1717, par exemple, parviennent à Versailles (entre autres), un « mémoire détaillé de la rivière d'Yapoque et de celle d'Aprouak », accompagné d'un « plan de l'embouchure de l'Oyapoc », une « Description de la rivière d'Ouyapo », une « Description de la rivière d'Ouanary », une « Description de la rivière de Prouac »⁶⁴⁰. En 1664, déjà, le Gouverneur général de la Guyane Antoine Lefebvre de la Barre

⁶³⁴ CAOM DFC XXXI Mémoires généraux Antilles françaises, 12.

⁶³⁵ Gouverneur de Guyane d'octobre 1687 à janvier 1691.

⁶³⁶ CAOM Colonies C¹⁴ 2, f°55-58 : La Barre au ministre (29 novembre 1688).

⁶³⁷ CAOM Colonies C¹⁴ 3, f°78-79 : Ferrolles au ministre (16 août 1695, Cayenne).

⁶³⁸ CAOM Colonies C¹⁴ 3, f°89-93 : Ferrolles au ministre (29 janvier 1696). CAOM Colonies C¹⁴ 3, f°149-151 : Ferrolles au ministre (1^{er} octobre 1698, Cayenne), etc.

⁶³⁹ En 1698, l'ingénieur Froger, qui participe à l'expédition du Comte de Gennes partie pour joindre (en vain) le Pacifique, fait paraître dans le récit de son voyage en Amérique, une carte de Cayenne « reformée sur les Mémoires de Monsieur de Feroles. » François FROGER, *Relation d'un voyage fait en 1695, 1696 et 1697 aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brezil, Cayenne & Isles Antilles, par une escadre des vaisseaux du Roy, commandée par Monsieur de Gennes, [...]*, Paris, De Fer, 1698, réédition Amsterdam, Héritiers d'Antoine Schelte, 1699, p.162 et suivantes.

adressait au ministère une première carte manuscrite de la Guyane établie sur le terrain, simple repérage porté sur le canevas côtier alors connu (document 4.3). La majeure partie des documents ainsi collectés par l'administration locale, sont aujourd'hui conservés dans les séries du Service hydrographique de la marine de la Bibliothèque nationale de France, et dans le Fonds des fortifications, aux Archives d'Outre-mer d'Aix-en-Provence⁶⁴¹. Conservés à l'époque, pour la plupart, dans le Dépôt de la Marine officiellement fondé en 1680, ils forment un fonds documentaire de première importance, qui sera utilisé tout au long du XVIII^e siècle par les géographes royaux.

Les gouverneurs et les intendants sont également attentifs à identifier les ressources minérales offertes par les colonies. En 1711, en Guyane, le gouverneur d'Orvilliers dépêche vainement un envoyé auprès des Indiens Palicours, qui viennent d'apporter à Cayenne des échantillons de poivre et de minerais⁶⁴². Quelques années plus tard, le Conseil de Marine est informé qu'un certain Burgos, envoyé dans les terres à la recherche de mines d'or et d'argent, est revenu bredouille, et que l'aide major Constant mène des recherches similaires entre Oyapoc et Orapus⁶⁴³. Les administrateurs antillais ne montrent pas moins de zèle : ainsi le P. Breton rappelle-t-il dans son dictionnaire français-caraïbe, que le gouverneur de la Guadeloupe a « fait tirer du soufre clair, net et quasi transparent » de la Soufrière de la Guadeloupe⁶⁴⁴ ; en 1686, c'est avec l'espoir de trouver de l'or, que le gouverneur Cussy prospecte à Saint-Domingue⁶⁴⁵.

Le deuxième aspect de l'activité scientifique de l'administrateur colonial des années 1660-1720, touche à l'*Histoire naturelle*. D'une part, il doit s'employer à favoriser l'agriculture et les manufactures qui y sont liées, en gérant le délicat problème des transferts de plantes et des connaissances nécessaires pour leur adaptation au climat

⁶⁴⁰ CAOM Colonies C¹⁴ 9, f°208-224. CAOM Colonies C¹⁴ 9, f°285 et suivantes.

⁶⁴¹ BNCP SH Pf.163-164, et CAOM DFC XII Guyane. On trouve naturellement de tels documents dispersés dans toutes sortes de dépôts : à Vincennes (Fonds des manuscrits du SHM, fonds cartographique du SHAT), aux Archives nationales (Marine 6 JJ par exemple), voire dans les dépôts de certaines villes portuaires.

⁶⁴² CAOM Colonies C¹⁴ 6, f°39-52 (d'Orvilliers au ministre, 26 août 1711, Cayenne).

⁶⁴³ CAOM Colonies C¹⁴ 12, f°16-17 (La Motte-Aigron au ministre, 22 octobre 1720, Cayenne).

⁶⁴⁴ R.P. Raymond BRETON, *Dictionnaire caraïbe-français...*, *op. cit.*, 1665, réédition 1999, p.212.

⁶⁴⁵ CAOM Colonies C^{8A} 4, f°270-272 : analyse d'une lettre de Cussy, gouverneur de Saint-Domingue, adressée en 1686.

des colonies. D'autre part, il organise la collecte d'information sur les espèces locales, qu'il transmet ensuite à Versailles en y joignant parfois des échantillons.

L'intendant assume *de facto* un rôle d'initiateur aux cultures coloniales, en centralisant autant que faire se peut un certain savoir agronomique, et en assurant sa diffusion par divers moyens. Il peut se contenter de faire cultiver dans son jardin des plantes dont la vue pourrait donner l'idée aux colons de les développer, comme Robert, intendant de la Martinique qui, en 1701, cultive du thé dans le jardin de l'intendance⁶⁴⁶. Dans le même esprit, dès le début des années 1680, le premier intendant des îles d'Amérique, Patoulet, aurait organisé une grande ménagerie dans le but de montrer aux colons la manière de nourrir et d'élever les bestiaux⁶⁴⁷. Bien souvent, l'administrateur joue un rôle d'incitation, encourageant le développement et l'amélioration des cultures : les exemples abondent de ces intendants vantant leurs efforts pour donner un essor aux cultures du rocou, de l'indigo, du coton, du gingembre⁶⁴⁸. Parfois, il suggère des mesures à prendre pour sauvegarder la productivité d'une culture rentable, à l'instar de l'intendant Robert qui, en 1700, attire l'attention des colons et du ministre sur l'érosion des sols, avant de suggérer en 1702 des mesures pour la sauvegarde des bois de Gayac si utiles à la marine, et que des coupes intempestives menacent gravement⁶⁴⁹. Il peut également suggérer des améliorations aux cultivateurs coloniaux, comme le fait le gouverneur de Guyane, Ferrolles, en 1700, après avoir observé en Martinique le savoir-

⁶⁴⁶ Jacques PETITJEAN ROGET (éditeur), « Relation de la Martinique par un R.P. jésuite en 1701 », *Annales des Antilles*, 1955, n°1, p.69 (publication partielle d'une lettre conservée sous la cote AN K 1232, pièce n°6). Ce témoignage du Jésuite de 1701 est confirmé par le P. Labat : « Les Officiers d'un vaisseau François, qui venoit des grandes Indes, firent présent à M. Robert, Intendant de Marine à Brest, et alors Intendant aux Isles, d'un peu de la graine qui produit l'arbrisseau du Thé. Ces graines furent semées dans le jardin de l'Intendance, elles leverent facilement, et produisirent des arbrisseaux bien chargez de fleurs, de feuilles et de graines, dont il seroit aisé de multiplier assez l'espèce pour fournir toute l'Europe et l'Amérique de Thé ». R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, [...], réédition du texte intégral de l'édition de 1742, Saint-Joseph (Martinique), Courtinard, 1979, tome 2, p.303].

⁶⁴⁷ Abbé Joseph RENNARD, *Baas, Blénac ou les Antilles françaises au XVIIe siècle*, Fort-de-France, 1935, p.221. J. Rennard ne cite pas sa source.

⁶⁴⁸ CAOM Colonies C^{8A} 4, f°364 : le Chevalier de Saint-Laurens (Gouverneur de St-Christophe de 1666 à 1689), s'efforce en 1687 de développer dans sa colonies les cultures d'indigo, de gingembre et de mûriers. Une instruction du 4 juin 1785 recommande à l'intendant Dumaitz de Goimpy de stimuler dans les îles la production de vers à soie et de coton pour contrecarrer la baisse brutale du prix du sucre. Cette lettre est publiée dans Georges Bernard DEPPING, *Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV, tome III, Finances, commerce, industrie*, Paris, Imprimerie nationale, 1854, p.641.

⁶⁴⁹ CAOM Colonies C^{8A} 14, f°145-164 (Robert au ministre, du 26 juin 1702) et CAOM Colonies C^{8A} 12, f°290-299 (Robert au ministre, du 30 novembre 1700).

faire des sucriers, et les moyens d'empêcher à l'avenir que les sucres de Cayenne ne se gâtent à cause de leur trop grande humidité⁶⁵⁰.

Sa connaissance des conditions locales, en fait à l'occasion, un promoteur de nouvelles cultures, pour lesquelles il se charge de réaliser les conditions d'une acclimatation réussie ; ceci nécessite souvent qu'il s'implique personnellement ; il devient alors en quelque sorte la main verte du roi sous les tropiques. Le Gouverneur général d'Amblimont projette ainsi de cultiver, en 1699, des plantes à épices orientales en Guadeloupe et même du café⁶⁵¹. Quelques années plus tôt, l'intendant Du Maitz avait déjà suggéré d'apporter du Brésil aux îles du Vent des graines de poivre et de cannelle subtilisées au Brésil : il n'était pas le premier, et ne fut pas le dernier à y penser⁶⁵². Mais indéniablement, *le grand projet* de la fin du XVIIe siècle pour les administrateurs coloniaux, est l'acclimatation du ver à soie aux Antilles. L'intendant Bégon, porté par ses goûts personnels vers la botanique, en est l'un des principaux artisans. Le 14 Mars 1684, il écrit à Villermont :

« J'ay aporté icy avec moy de la grenne de vers à soye qui a produit des vers qui nous ont donné de la soye plus fine et plus belle que celle de Perse : c'est une manufacture à laquelle les habitants se sont attachés, et je ne doute pas que dans dix ans cette isle n'en produise une grande quantité, parce que les meuriers y viennent de boutures avec une grande facilité⁶⁵³. »

Dès le mois de juin suivant, malgré son application, il doit reconnaître l'échec de l'acclimatation, et écrit au ministre :

⁶⁵⁰ CAOM Colonies C¹⁴ 4, f°31-32 (Ferrolles, gouverneur de Guyane, au ministre, du 10 mars 1700).

⁶⁵¹ CAOM Colonies C^{8A} 11, f°42-49 (D'Amblimont au ministre, 4 mai 1699).

⁶⁵² CAOM Colonies C^{8A} 7, f°367-385 : Dumaitz, le 19 décembre 1693.

⁶⁵³ L. DELAUAUD et Ch. DANGIBEAUD, « Lettres de Michel Bégon, annotées par L. Delavaud et Ch. Dangibeaud », *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, 1925, tome 47, p.5 (lettre datée du 14 mars 1684, à la Martinique). En 1701, Bégon, alors en poste à Rochefort, garde toujours un œil sur les affaires coloniales, à la fois comme du collectionneur (nous avons vu qu'il recevait régulièrement des objets des Antilles) et comme administrateur éclairé, préoccupé de développer les potentialités agricoles des colonies : ainsi écrit-il, dans une lettre du 3 décembre 1701 : « [...] Lorsque vous verrez M. des landes vous me ferez plaisir de luy demander s'il ne seroit pas possible de faire venir des Indes des nois de muscade en estat d'estre plantées aux isles de l'Amérique, où l'on m'en demande avec empressement ». L'année suivante, il remet au gouverneur de Saint-Domingue, Ducasse, des planches de bois enduites d'un savon vermifuge mis au point par un certain Binaud, afin d'en tester les effets dans les mers chaudes des

« La graine de vers à soie [...] n'a pas réussi, et on a reconnu, par toutes les expériences qui ont été faites, que pour pouvoir réussir dans cette entreprise il faut que la graine des vers à soie arrive dans les îles avant le solstice d'hiver. Nous avons pris des mesures et donné des ordres pour en faire venir dans cette saison et nous n'omettons aucun soin pour faire réussir cette manufacture qui sera d'une très grande utilité [...] Nous avons chacun entrepris un défrichement et une plantation de mûriers⁶⁵⁴. »

Malgré tous ses efforts et ceux de ses successeurs qui s'évertuent à développer cette culture jusqu'à la fin du siècle, et au-delà, la soie ne fut jamais florissante aux Antilles⁶⁵⁵.

Plus efficaces s'avèrent les efforts des administrateurs pour collecter des informations ou des échantillons de plantes locales, voire des spécimens vivants demandés par le ministre, et pour les faire parvenir en France : ainsi voit-on le gouverneur de Saint-Domingue Ducasse apprendre de la bouche d'un informateur espagnol que la Cochenille est « une espèce d'insecte » qui s'attache « à l'Opuntia & à quelqu'autres Plantes », et non une graine, comme l'affirmaient encore la plupart des auteurs en France : loin d'être anecdotique, cette information sur l'une des productions les plus lucratives du temps, est d'un très grand intérêt, et est accueillie avec grande satisfaction, tant par le ministre que par les milieux savants de la capitale française⁶⁵⁶.

En 1722 et 1723, dans le cadre d'une enquête générale sur les « Pesches étrangères », le Conseil de Marine adresse à l'ensemble des administrateurs coloniaux, interlocuteurs privilégiés, des questionnaires concernant les poissons et les conditions de

Antilles. L. DELAUAUD et Ch. DANGIBEAUD (éditeurs), « Lettres de Michel Bégon... », *op.cit.*, 1930, tome 48, p.94 et p.134.

⁶⁵⁴ CAOM Colonies C^{8A} 3 (Blénac et Bégon au ministre, juin 1684), cité dans Abbé Joseph RENNARD, *Baas, Blénac ou les Antilles françaises...*, *op.cit.*, 1935, p.224.

⁶⁵⁵ En 1694, le gouverneur Blénac écrit au ministre : « La culture des vers à soie ne promet que des profits imaginaires ; la terre refuse les arbres... il n'est pas à croire que quelque soin qu'on apporte l'on y puisse réussir ; et les 2000 livres restent entre les mains du commis ». CAOM Colonies C^{8A} 8, cité dans Abbé Joseph RENNARD, *Baas, Blénac ou les Antilles françaises...*, *op.cit.*, 1935, p.228.

⁶⁵⁶ Cette information est donnée par un extrait de l'*Histoire et mémoires* de l'Académie royale des sciences, pour l'année 1696 : « Comme on doutait encore si la Cochenille était une graine, ainsi que M. Rousseau l'avait écrit, ou plutôt un insecte, comme pensaient MM. De La Hire & Tournefort, on reçut une lettre du P. Plumier datée de Saint Domingue, dans laquelle il disait, que les Espagnols avaient assuré au Gouverneur de l'Isle, que c'était une espèce d'insecte qui s'attachait à l'Opuntia, & à quelqu'autres Plantes, & que M. Rousseau, qui avait écrit le contraire, avait avoué qu'il ne le sçavait que par la relation d'autrui ». *Histoire et mémoires de l'Académie Royale des Sciences de 1666 à 1699, Tome II (1686-*

leur pêche : des mémoires spécifiques sont dressés pour chacune des colonies et communiqués à l'intendant et au gouverneur concernés. Pour les Petites Antilles, ou îles du Vent, ce sont Feuquières et Bénard, alors en poste, qui s'acquittent de ce travail⁶⁵⁷. En Guyane, la rédaction du mémoire est assumée par le gouverneur d'Orvilliers, probablement aidé par le médecin botaniste Barrère, qui se trouve alors à ses côtés⁶⁵⁸. On constate la précision des demandes, et la qualité inégale des réponses : ici, un mémoire détaillé (Cayenne), là, une copie du questionnaire simplement annotée dans la marge (Martinique, document 4.4). En outre, il leur est demandé de faire parvenir au ministre des coquillages et divers poissons « qu'il faut vider et faire sècher à l'ombre doucement et avec précaution », dont on leur adresse la liste⁶⁵⁹.

Plus modestement, les administrateurs successifs en poste aux Antilles et en Guyane s'efforcent d'envoyer au roi des plantes tropicales, ainsi que des objets d'histoire naturelle : Ferrolles envoie de Guyane en 1693 des échantillons de cannelle et de vanille, un morceau de marcassite (sulfure naturel de fer) et de l'indigo, tandis que l'intendant Robert fait envoyer de Guadeloupe en 1699 des plantes et des arbres, auxquels il joint notamment du cacao de la Martinique⁶⁶⁰. Les animaux vivants et les oiseaux, pour la ménagerie du roi, ne laissent que peu de traces dans les archives administratives avant 1720 ; Loisel note la présence dans la ménagerie du roi, dès l'inventaire de 1690, de « 17 oytttes ou cotingas rouges de Cayenne »⁶⁶¹, dont on peut

1699), Paris, Gabriel Martin, Jean-Baptiste Coignard fils et Hippolyte-Louis Guérin, rue Saint-Jacques, 1733, année 1696, "Botanique", p.280.

⁶⁵⁷ François de Pas de Feuquières. Gouverneur général provisoire (en poste de 1717 à 1728), désigné par le Régent. Charles Besnard, ou Bénard, intendant des îles du Vent entre 1719 et 1722. ARCHIVES NATIONALES, *Guide des sources de l'histoire de l'Amérique latine...*, *op.cit.*, p.629. Michel VERGÉ-FRANCESCHI, « Fortune et plantations des administrateurs coloniaux... », *op.cit.*, 1992, p.134.

⁶⁵⁸ Claude Guillouët, seigneur d'Orvilliers, en poste de 1722 à 1728. C. BOUGARD-CORDIER, G. PITTAUD DE FORGES, M. POULIQUEN-SAROTTE, E. TAILLEMITE et C. VINCENTI-BASSEREAU, *Inventaire des Archives coloniales, sous-série C¹⁴, correspondance à l'arrivée en provenance de la Guyane française*, Paris, 1977, tome 2, p.1434.

⁶⁵⁹ Ces documents sont conservés sous la cote AN AP 127 3, dossier 9.

⁶⁶⁰ CAOM Colonies C¹⁴ 3, f°1-6 (Ferrolles au ministre, 5 mai 1693). CAOM Colonies C¹⁴ 3, f°78-79 (Ferrolles au ministre, 16 août 1695, Cayenne). CAOM Colonies C¹⁴ 3, f°89-93 (Ferrolles au ministre, 29 janvier 1696). CAOM Colonies C^{8A} 11, f°90-103 (Robert au ministre, 1^{er} avril 1699). CAOM Colonies C^{8A} 11, f°178-189 (Robert au ministre, 30 juillet 1699), etc.

⁶⁶¹ LOISEL, *Histoire des ménageries, de l'Antiquité à nos jours, tome 2, XVIIe-XVIIIe siècles*, Paris, Octave Doin, 1912, p.115.

sans grand risque attribuer le mérite à quelque administrateur de Guyane, stimulé par Colbert⁶⁶².

Par bien des aspects, la collecte administrative engagée par Colbert et ses successeurs, puis relayée sur place par les administrateurs locaux, intendants et gouverneurs, rappelle la collecte de ces curieux collectionneurs, que nous avons évoqués au milieu des merveilles de leurs cabinets et de leurs bibliothèques. Certaines demandes de Colbert, notamment, s'y rapportent avec évidence ; il prie par exemple Ruau Pallu, agent principal de la Compagnie en Martinique, d'envoyer des oranges pour la table du roi, mais aussi « [...] de belles coquilles, des plantes rares, des arbrisseaux verts et des fleurs extraordinaires ; en un mot tout ce qu'il peut y avoir de curieux... ». Il n'y a pourtant rien là de bien surprenant : observation et inventaire descriptif sont les deux piliers des sciences naturelles du XVII^e siècle, encore toutes occupées des questions pratiques soulevées par la classification et la représentation du vivant. La collection est pratique de curieux, certes, mais elle est tout autant pratique scientifique, dès lors qu'elle peut s'intégrer à des réseaux d'échanges qui en favorisent la diffusion, tout en stimulant les comparaisons, les compilations, et les représentations ordonnées.

Comme la science missionnaire, comme la science des curieux, la science administrative doit être comprise dans une perspective dynamique, animée : la pratique scientifique administrative qui collecte, analyse et diffuse les données du savoir, ne prend forme que si l'on peut la considérer au sein d'une machine en mouvement, dont le ministère chargé de la Marine et des colonies pourrait être un moteur, dont les administrateurs seraient, parmi d'autres, des rouages.

C'est dans cette perspective que s'éclaire le projet scientifique de Colbert pour les colonies. Grand horloger de la mécanique institutionnelle de Louis XIV, le ministre met en branle, à côté de son admirable appareil administratif, un appareil scientifique qui, par nature, en procède. C'est de l'action conjointe de cette machine scientifique occupée de tout ce qui concerne la physique et la mécanique à l'échelle du monde, et d'une machine coloniale maîtrisée (avec ses rouages militaires, religieux, administratifs

⁶⁶² Colbert demande explicitement à Pélissier, directeur de la Compagnie des Indes occidentales, de lui faire parvenir depuis les Antilles et la Guyane, des « bestiaux, s'il y en a de naturels du pays ». Pierre CLÉMENT (éditeur), *Lettres, instructions et mémoires de Colbert, tome III^e...*, *op.cit.*, Paris, Imprimerie impériale, 1865, p.486 (lettre de Colbert à Pélissier, directeur de la Cie des Indes occidentales, St-Germain, 21 juin 1670).

et commerciaux), que naît, dans les années 1670, la première politique scientifique coloniale du monde, fondée sur une liaison bureaucratique et philosophique féconde entre le monde savant, l'État, et les colonies.

3. Les institutions scientifiques

Colbert marque de son empreinte l'histoire des sciences en France, en fondant en 1666 l'Académie royale des sciences, conçue comme un conservatoire du savoir, un appareil normatif de la vérité scientifique, une machine d'expertise et de recherche théorique et pratique, érigée pour servir la gloire du roi et la puissance de la France. Alors prend forme la scientifique trinité originelle de la science monarchique, formée du Jardin du roi, de l'Académie des Sciences, et de l'Observatoire de Paris.

3.1. Le Jardin du roi

Le jardin du roi est d'origine ancienne : en 1626, est publié un édit du roi décidant la création d'un jardin des plantes médicinales à Paris⁶⁶³. Cette idée, (Pierre Belon s'en faisait déjà l'apôtre dans les années 1550, dans ses *Remonstrances sur le défaut de labour et culture des plantes*, Paris, 1558⁶⁶⁴) est activement défendue depuis 1614, semble-t-il, par Guy de la Brosse, médecin ordinaire du roi Louis XIII, soutenu depuis 1618 par le médecin de Marie de Médicis, Jean Riolan. La création de ce jardin en 1626, dont la surintendance est confiée au médecin de Louis XIII, Jean Héroard, et l'intendance à Guy de la Brosse, répond essentiellement aux besoins reconnus pour la capitale d'un jardin susceptible de servir de conservatoire des plantes médicinales, et de lieu d'étude pratique et théorique⁶⁶⁵.

Ce n'est toutefois qu'en mai 1635 qu'un nouvel édit royal donne officiellement naissance au « Jardin royal des plantes médicinales », installé depuis 1633 sur un terrain

⁶⁶³ *Edict du Roy pour l'Establissement d'un Jardin des Plantes Medicinales*, s.l.n.d. [1626].

⁶⁶⁴ Cité dans Yves LAISSUS, « Le jardin du roi », in TATON (René) dir., *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986 (1^{ère} édition 1964), 3^{ème} partie, p.287.

⁶⁶⁵ Yves LAISSUS, « Le jardin du roi... », *op.cit.*, 1964, réédition 1986, p.287-288.

du faubourg Saint-Victor. Sa mission, qui est alors strictement médicale (les premiers médecins du roi en assurent la surintendance, et les médecins confirmés comme les étudiants viennent y chercher un enseignement de botanique pratique et théorique) entraîne l'ire de la faculté de médecine de Paris, qui y voit une concurrence à son autorité scientifique.

Le jardin des plantes est en effet un lieu d'enseignement, dans lequel les plantes sont « démontrées », présentées, décrites, par des démonstrateurs qui insistent particulièrement sur leurs vertus curatives réelles ou présumées ; mais très rapidement, le public s'élargit, et si ces cours s'adressent essentiellement aux médecins et apothicaires, nombre de curieux, collectionneurs ou amateurs de plantes gagnés par la mode des jardins botaniques qui s'empare de la France du XVIIe siècle⁶⁶⁶, viennent prendre part à ces démonstrations pédagogiques.

Là se rencontrent à l'écoute de démonstrateurs réguliers ou occasionnels, médecins, artistes brodeurs ou miniaturistes, savants et curieux, avides d'observer des plantes et d'autres curiosités grâce auxquelles s'opère une transmission du savoir d'après nature. Là s'opère, autour des collections de plantes, le passage insensible de la curiosité individuelle à la connaissance raisonnée et collective, du plaisir des curieux au savoir des scientifiques. Les usages scientifiques du jardin des plantes médicinales servent les goûts des amateurs et des artistes, et réciproquement, comme l'explique Jussieu, près d'un siècle plus tard, dans un texte qui retrace les débuts de la botanique en France. Soulignant le goût de plus en plus prononcé chez les Parisiens pour les dessins de plantes exotiques au début du XVIIIe siècle, il écrit :

« Le luxe de cette mode sur les habits devint bientôt si grand, que les fleurs ordinaires ne paraissant plus suffisantes, on en chercha d'étrangères, qu'on cultiva avec soin, pour fournir aux brodeurs de nouveaux desseins. C'est une obligation que la Botanique eust à la vanité du sexe ; car il fallut pour l'entretenir, établir en divers endroits du Royaume, des Jardins de fleurs rares & singulières apportées des Pays les plus éloignés. Jean Robin fut le premier qui se

⁶⁶⁶ Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne, la tulipe. Collections françaises au XVIIIe siècle*, Paris, Flammarion, 1988, p.42.

distingua à Paris par la culture des fleurs de ce genre, qu'il élevait pour ce motif dans un Jardin, qui au commencement lui était propre, & qui devint par la suite en quelque façon celui de Henry IV & de Louis XIII, depuis que ces Princes entrant dans sa curiosité, lui eurent donné des appointements avec le titre, tantôt de leur Botaniste & tantôt de leur Simpliste. C'était en ce Jardin que Pierre Vallet Brodeur ordinaire de ces deux Rois, allait copier d'après nature les fleurs de la nouveauté desquelles il voulait se servir pour varier ses ouvrages. [...] l'établissement qui [...] se fit au Faux-bourg St.Victor, d'un Jardin Royal, dans le vue de l'instruction des Étudiants en Médecine, donna occasion à une telle augmentation de Plantes étrangères que Guy de la Brosse Médecin y plaçait à la faveur du Roy & de ses Ministres, que tous les jardins des Curieux s'en ressentirent. On les vit bientôt se parer de presque toutes celles que cet industriel Botaniste tirait, non seulement de toutes les parties d'Europe, mais encore du Canada, des Isles Antilles, & des Indes Orientales où nos Français établissaient des Colonies⁶⁶⁷. »

À la fin du XVIIe siècle, les collections du jardin se sont considérablement accrues, et les liens anciens établis entre collections d'amateurs et milieux savants, se renforcent autour des activités pédagogiques promues par le jardin royal : Pomet, dont nous avons pu apprécier les richesses conservées dans son cabinet d'histoire naturelle, signale ainsi dans un « Avis » publié dans son catalogue de 1695, qu'il fait démonstration des différentes drogues qu'il possède, « dans le jardin royal »⁶⁶⁸ :

« & que je démontrerai encore dans mon droguier durant un cours de six semaines, toutes les fois qu'il se trouvera nombre de personnes qui souhaiteront d'acquérir la connoissance des Drogues [...] », ce qu'il confirme à la fin du

⁶⁶⁷ JUSSIEU, « Histoire de qui a occasionné et perfectionné le Recueil de Peintures de Plantes et d'Animaux sur des Feuilles de velin conservé dans la Bibliothèque du Roy », in *MARS 1727*, Paris, Imprimerie royale, 1729, p.131-133. Guy de la Brosse fut intendant du Jardin royal des plantes médicinales de 1626 à 1641.

⁶⁶⁸ POMET, *Catalogue des drogues simples et composées renfermant dans les trois Classes des Vegetaux, des Animaux, des Minéraux ; tout ce qui est l'objet de la Physique, de la Chymie, de la Pharmacie, & des Arts les plus utiles à la société des Hommes, & dont l'explication se trouve dans un Livre intitulé Le Marchand sincere ou Traité general des Drogues ; composé par Monsieur Pomet. Il se trouvera de plus une Liste generale de ce que j'ai dans mon Cabinet, & de plusieurs autres de Drogues des Indes, qui ne sont pas encore en usage*, Paris, Chez l'auteur rue des Lombards, 1695, liminaire, p.2.

même catalogue, sous l'extrait du privilège royal : « On sera averti que je ferai chez moi trois fois l'année des Desmonstrations publiques de tout ce qui est contenu dans mon Traité des Drogues & dans ce present Catalogue, par ordre de Monsieur le premier Medecin, & que je ne commencerai aucune Demonstration que je ne fasse Afficher quinze jours auparavant, afin que chacun le puisse sçavoir⁶⁶⁹. »

Au milieu du siècle, les attaques de la Faculté de médecine, et une mauvaise gestion, en particulier sous la direction du Surintendant Antoine Vallot (1652-1671), avaient laissé croire au lent dépérissement de cette utile institution. Mais en 1671, le Jardin du roi était repris en main par Colbert. La Surintendance du Jardin royal des plantes médicinales est alors entièrement absorbée par la Surintendance des Bâtiments royaux⁶⁷⁰, et jusqu'en 1699, le Jardin du roi est entièrement soumis à Colbert et à ses successeurs à la tête de cette Surintendance des Bâtiments royaux, si importante à la fin du XVIIe siècle : Louvois, puis Colbert de Villacerf⁶⁷¹.

Cette reprise en main d'une institution faiblissante par Colbert, coïncide avec l'effort général de centralisation qui anime toute la politique du Grand horloger : à la tête des finances, des bâtiments royaux, de la marine, et à présent du Jardin royal des plantes, il place entre ses mains les outils nécessaires à une politique globale et offensive fondée sur les potentialités d'un appareil d'État absolutiste.

La politique coloniale du jardin (collecte, analyse, et mise culture des spécimens qui lui sont adressés), s'intègre parfaitement à ce projet, en liaison étroite avec l'Académie royale des sciences qui, dès sa création, est placée dans la dépendance directe de Colbert et de son administration.

⁶⁶⁹ POMET, *Catalogue des drogues simples et composées...*, *op.cit.*, Paris, chez l'auteur, 1695, p.76.

⁶⁷⁰ Depuis 1642, la gestion des murs et du terrain était déjà assurée par cette Surintendance des Bâtiments royaux, ce qui se justifiait tout à fait d'un point de vue pratique ; cette annexion de compétences de 1671, qui touche aux compétences d'enseignement et de collecte des plantes, marque en revanche un débordement significatif de l'emprise colbertienne.

⁶⁷¹ Yves LAISSUS, « Le jardin du roi... », *op.cit.*, 1964, réédition 1986, p.289-291.

3.2. Colbert et la fondation de l'Académie royale des sciences

En 1666 est fondée à Paris, trois ans après la naissance à Londres de la *Royal Society*, une Compagnie de scientifiques appelée à devenir progressivement l'*Académie royale des Sciences*. René Taton, et Roger Hahn, entre autres, ont éclairé les origines de cette fondation, et s'accordent pour y voir le rôle déterminant joué par Jean-Baptiste Colbert⁶⁷². Autour du Contrôleur général, en effet, prennent forme depuis quelques années divers projets d'Académie, les plus aboutis étant une Compagnie des sciences et des arts composée d'experts techniciens, et celui défendu par Charles Perrault, prônant une académie générale regroupant quatre sections de Belles-lettres, d'Histoire, de Philosophie et de Mathématiques. Malgré l'enthousiasme de Colbert pour ce dernier projet, c'est, du fait de nombreux blocages des corps constitués, une Académie strictement scientifique qui voit le jour⁶⁷³.

Même si l'on ne connaît que partiellement les circonstances qui ont entouré sa création, il est avéré qu'à l'origine de cette fondation se trouvent, entre juin et décembre 1666, un certain nombre de réunions de travail rassemblant mathématiciens et physiciens, et très probablement tenues dans les murs de l'hôtel du contrôleur général des finances⁶⁷⁴. Le 22 décembre 1666, en particulier, a lieu une séance de travail qui, pour la première fois semble-t-il, réunit les mathématiciens (astronomes, mathématiciens, mécaniciens) et physiciens (botanistes, zoologistes, anatomistes...) dans la Bibliothèque du roi installée depuis peu rue Vivienne. Dès lors commencent les réunions bi-hebdomadaires de l'Académie, et la tenue de procès-verbaux⁶⁷⁵.

⁶⁷² Roger HAHN, *The anatomy of a scientific Institution. The Paris Academy of Sciences, 1663-1803*, Berkeley-Los Angeles-London, 1971. René TATON, *les Origines de l'Académie royale des Sciences*, Paris, Palais de la Découverte, 1966. Alice STROUP, *A Company of Scientists. Botany, Patronage and Community at the Seventeenth-Century Parisian Royal Academy of Sciences*, Berkeley, University of California Press, 1990. Marie-Jeanne TITS-DIEUAIDE, « Une institution sans statuts : l'Académie royale des Sciences de 1666 à 1699 », in Éric BRIAN et Christiane DEMEULENAERE-DOUYÈRE dir., *Histoire et mémoire de l'Académie des Sciences. Guide de recherches*, Paris, 1997, p.3-13. Voir également le compte-rendu important du livre de R. Hahn, par Daniel ROCHE, « Sciences et pouvoirs dans la France du XVIIIe siècle, 1666-1803 », *Annales E.S.C.*, mai-juin 1974, p.738-748.

⁶⁷³ Sur le détail de ces projets préliminaires, voir notamment Roger HAHN, *L'anatomie d'une institution scientifique, l'Académie des Sciences de Paris, 1666-1803*, Amsterdam-Bruxelles-Paris, 1993 (1^{ère} édition en anglais, 1971), p.14-19. Sur la nature des réactions opposées à ce projet, voir le même ouvrage, p.72-76.

⁶⁷⁴ René TATON, *les Origines de l'Académie royale des Sciences*, Paris, Palais de la Découverte, 1966, cité par Marie-Jeanne TITS-DIEUAIDE, « Une institution sans statuts... », *op.cit.*, 1997)

⁶⁷⁵ Roger HAHN, *L'anatomie d'une institution scientifique...*, *op.cit.*, 1993 (1^{ère} édition 1971), p.21-23.

Sous l'autorité directe de Colbert (1666-1683), de Louvois (1683-1691), puis de Pontchartrain (1691-1699) aidé de son neveu Bignon, cette Académie royale des sciences se développe rapidement, malgré l'absence de statuts officiels, qui ne lui sont accordés que trente-trois ans plus tard, par le premier règlement de l'institution, en 1699. À l'ombre de ses puissants « protecteurs », s'affirment les grands traits qui marquent la spécificité de l'Académie royale des sciences de Paris. D'une part, les Académiciens sont pensionnés par la monarchie, ce qui différencie clairement l'institution parisienne de son homologue anglaise et implique une réelle dépendance vis-à-vis du pouvoir des ministres protecteurs, qui peuvent influencer sur le choix des membres, et suggérer avec insistance des priorités de travail aux savants placés *de facto* au service du roi. D'autre part, un certain nombre de pratiques académiques se consolident, fondées sur des règles de discussion, des principes de démonstration et d'exposition : des pratiques sociales et scientifiques, en somme, qui donnent à la science royale française une identité propre, déterminante pour l'histoire des sciences et des institutions académiques du XVIII^e siècle. La confrontation de scientifiques de toutes origines (mathématiciens et anatomistes, astronomes et naturalistes), marque en outre un moment essentiel dans l'histoire de la méthode de ces sciences, au croisement de la théorie spéculative et de la description empirique des phénomènes observables, du calcul et de l'expérience⁶⁷⁶.

Le premier contingent d'académiciens est réduit : Colbert nomme moins d'une quinzaine d'académiciens, auxquels sont adjoints quatre élèves et un secrétaire⁶⁷⁷. Leur nombre augmente progressivement, tandis que le statut d'académicien acquiert un prestige sans cesse croissant au sein de la République des lettres. D'autre part, se mettent en place des habitudes de travail influencées par la culture administrative qui règne à la tête de l'État : désignations de commissions pour étudier des mémoires ou des machines soumises à l'expertise de l'institution, tenue de procès-verbaux réguliers, comptes rendus d'ouvrages français et étrangers, publication de communications dans le *Journal des Savans*, qui paraît depuis 1665, après accord de la compagnie⁶⁷⁸.

⁶⁷⁶ Sur les liens entre les formes de l'expérience scientifiques et le cadre institutionnel de l'Académie naissante, voir Claire SALOMON-BAYET, *L'institution de la science et l'expérience du vivant. Méthode et expérience à l'Académie royale des sciences, 1666-1793*, Paris, Flammarion, 1978.

⁶⁷⁷ Marie-Jeanne TITS-DIEUAIDE, « Une institution sans statuts... », *op.cit.*, 1997, p.5.

⁶⁷⁸ Marie-Jeanne TITS-DIEUAIDE, « Une institution sans statuts... », *op.cit.*, 1997, p.8-9.

L'agrégation de grands savants européens tels Cassini, Huyghens, et le jeune danois Römer, confère à la Compagnie savante une aura considérable, largement soutenue par l'octroi de grasses pensions à ces prestigieux académiciens. La construction d'un magnifique observatoire, appelé à centraliser tout le savoir astronomique du temps et à accumuler les rigoureuses observations menées quotidiennement par Cassini et ses élèves, empreint l'entreprise colbertienne d'une symbolique prestigieuse. Paris est désormais l'un des plus grands centres du savoir scientifique européen, sinon le plus grand.

La synergie opérée à la tête des grands ministères par Colbert lui donne toute liberté pour financer la jeune académie à hauteur de ses ambitions, décider des gratifications, attribuer les moyens nécessaires aux premières expériences, à la construction de l'observatoire (1667), ou aux expéditions prestigieuses.

Le contrôle des protecteurs successifs, pourtant, est inégal : si Colbert incite les académiciens, dès les premières réunions, à produire des cartes précises (de la France, en particulier), un traité de mécanique générale, ou à examiner les questions touchant à l'approvisionnement en eau des bassins de Versailles, sa direction s'avère dans l'ensemble, relativement discrète auprès de la jeune compagnie. Tout au plus exige-t-il des scientifiques qu'ils examinent quelques mémoires qui leur sont adressés par l'administration, en particulier sur le sujet des longitudes en mer, véritable obsession du ministère de la Marine et des académies européennes des XVII^e et XVIII^e siècles⁶⁷⁹.

3.3. L'affermissement de la machine académique au tournant du XVIII^e siècle

La gestion du successeur de Colbert, Louvois (qui, également Secrétaire d'État à la Guerre, laisse la Marine à Colbert de Seignelay), marque un renforcement de la pression ministérielle sur les académiciens, généralement interprétée comme une rupture, représentant des "années noires" pour l'Académie naissante⁶⁸⁰, non seulement

⁶⁷⁹ Marie-Jeanne TITS-DIEUAIDE, « Une institution sans statuts... », *op.cit.*, 1997, p.6, qui s'appuie sur les procès-verbaux manuscrits de l'Académie. Également, Roger HAHN, *L'anatomie d'une institution scientifique...*, *op.cit.*, 1993 (1^{ère} édition 1971), p.28-29.

⁶⁸⁰ Cette tradition est ancienne : A. MAURY, *Les Académies d'autrefois. L'Académie des Sciences*, Didier, 1864, p.37-41. Joseph BERTRAND, *L'Académie des sciences et les académiciens de 1666 à 1793*, Paris, 1869, p.39. Mais encore en 1996, Marie-Jeanne Tits-Dieuaide intitule deux parties de son historique de l'Académie des sciences : « Sous le protectorat de Louvois : dirigisme malencontreux et manque d'argent » et « Vers le renouveau après des années noires : le protectorat de Pontchartrain ».

parce que les exigences de l'omnipotent ministre tendent à réduire la liberté d'action et de recherche des académiciens, mais aussi parce que le manque d'argent interdit désormais les investissements lourds pour l'achat d'instruments et de matériel. Sous Colbert en effet, outre la construction remarquable de l'Observatoire, quelques expéditions avaient donné, dans toute l'Europe, un grand prestige à l'Académie, notamment dans le domaine de l'astronomie : celle de Picard au Danemark, ou celle de Richer à Cayenne, sur lequel nous reviendrons.

Une lecture attentive des sources et une mise en perspective du point de vue du pouvoir central, peut toutefois nous pousser à nuancer cette interprétation de l'historiographie, légitimement fondée sur les témoignages des contemporains, en particulier sur celui de Fontenelle⁶⁸¹. Certes, certaines ruptures sont sensibles dans le financement de l'Académie⁶⁸², qui peuvent entraîner une dispersion des efforts des académiciens vers des travaux plus rémunérateurs. Certes, le contrôle du protecteur se fait plus sensible, ses exigences plus précises. Mais davantage qu'une rupture, cette évolution n'est-elle pas une évolution prévisible, naturellement inscrite dans la nature de l'institution mise en place par Colbert⁶⁸³ ? L'intérêt de l'État, de cette machine administrative royale qui s'efforce d'atteindre la plus grande efficacité possible, n'est-il pas au cœur de la politique de Louvois, dans la continuité directe de la philosophie colbertienne du service du roi ? N'est-ce pas justement, dans le but de priver les académiciens d'une vie scientifique autonome et de les garder dans la plus complète soumission à l'État, pourvoyeur capricieux de "gratifications", que leur ont été refusés, tout statut officiel et toute rémunération fixe au cours de ces premières années d'existence ?

(Marie-Jeanne TITS-DIEUAIDE, « Une institution sans statuts... », *op.cit.*, 1997, p.11). Le titre seul de la thèse de Saunders, que nous n'avons pas eu le loisir de consulter, ne dit pas autre chose : E.S. SAUNDERS, « The decline and reform of the Académie des Sciences à Paris, 1676-1699 », PhD, Ohio State University, 1980, Microfilm international 1992.

⁶⁸¹ Roger HAHN, *L'anatomie d'une institution scientifique...*, *op.cit.*, 1993 (1^{ère} édition 1971), p.27 : « Cette version commune, qui doit beaucoup à Fontenelle, ami de Bignon, est plus une caricature qu'une description réelle de l'évolution de l'Académie au cours des trois dernières décennies du XVII^e siècle ».

⁶⁸² Sur le financement de l'Académie des sciences, voir Alice STROUP, *Royal Funding of the Parisian Académie Royale des Sciences during the 1690s*, American Philosophical Society, 1987.

⁶⁸³ C'est ce que suggère notamment Alice Stroup, avec raison nous semble-t-il : « Although this is sometimes said to have been a blemish imposed by Louvois, Colbert and his advisers had designed the Academy with its utility to the kingdom in mind ». Alice STROUP, *A Company of Scientists...*, *op.cit.*, 1990, p.32.

La petite machine académique s'adapte aux circonstances (particulièrement en ces années suivant la révocation de l'édit de Nantes, marquées par un lourd déficit des finances publiques), les investissements considérables de la période colbertienne lui permettant d'ailleurs de travailler dans de bonnes conditions sur le plan technique, sans pour autant changer fondamentalement d'orientation : le prestige vient alors suppléer les lacunes du financement.

Dès lors que l'on observe les faits du point de vue de l'État, et non du point de vue des Académiciens, plus touchés dans leur confort que dans leurs efforts, la continuité du dessein ministériel l'emporte. Si les séances de la période Louvois (marquées par la fusion des volumes de procès-verbaux de Physique et de Mathématique⁶⁸⁴), montrent un certain recentrage des activités autour des questions d'anatomie et d'histoire naturelle au détriment des mathématiques et de l'astronomie, la consultation des archives de Cassini à l'Observatoire témoignent toutefois d'une activité continue dans ce domaine, particulièrement autour des données envoyées par les missionnaires de Chine, équipés d'instruments de l'Académie : les observations du ciel ne cessent pas, les collectes de données non plus — pas plus que les bureaux de la Marine n'ont cessé, durant cette période de guerres européennes, d'assurer la gestion quotidienne des colonies royales, avec la régularité et l'application mécanique d'un automate. Les crises d'autorité d'un Louvois complaisamment dépeint comme l'apôtre despotique d'une science strictement « utilitaire », deviennent alors presque anecdotiques dans l'histoire d'une machine qui continue de fonctionner selon le mouvement originel imprimé par Colbert.

Quant à Pontchartrain, (soutenu sur le terrain par l'actif Abbé Bignon, son neveu⁶⁸⁵), qui prend à son tour l'Académie en mains en 1691 (et cumule à nouveau les fonctions de Secrétaire d'État à la marine et de Contrôleur général des finances), il reste l'artisan de la grande réforme de 1699 qui, par l'adoption d'un règlement écrit et de statuts solidement établis, installe pour près d'un siècle l'Académie royale des sciences au sommet de la vie scientifique française.

⁶⁸⁴ La "Physique" comprend alors l'anatomie, la botanique, la zoologie et la chimie, tandis que les "Mathématiques" s'occupent d'astronomie, de physique, de géométrie et de calculs.

⁶⁸⁵ Françoise BLÉCHET, « Le rôle de l'abbé Bignon dans l'activité des sociétés savantes au XVIIIe siècle », in CTHS, *Les Sociétés savantes. Leur histoire. 100^e Congrès national des Sociétés savantes, Paris, 1975, Sections d'histoire moderne et d'histoire des sciences*, Paris, 1976, p.31-41.

Comme Roger Hahn au début des années 1970, Éric Brian rappelait récemment que le règlement de 1699, qui offre à l'institution une réelle stabilité en la plaçant sous l'autorité directe du roi et en assurant un financement régulier des académiciens, ne fait que mettre en mots l'ensemble des pratiques instaurées au sein de l'Académie au cours des trente premières années de son existence⁶⁸⁶. D'ailleurs, ce règlement ne dit pas autre chose que ce que disait Louvois, après Colbert et avant Pontchartrain : l'Académie royale des sciences a deux maîtres : le roi, et les sciences. Le reste n'est que littérature administrative, attachée à décorer d'articles ordonnés le mode d'emploi d'une machine scientifique perfectible mais déjà bien rodée, et à normaliser encore davantage une activité mécanique développée au service de la science, étroitement liée à la machine administrative des rois de France. En déterminant le mode d'élection des académiciens, en fixant les grades des membres, des associés et des correspondants, en définissant noir sur blanc certains principes de l'action académique tout en laissant une réelle souplesse dans le domaine des orientations scientifiques individuelles, le règlement de 1699 consolide une mécanique bien huilée, en la dotant de perfectionnements techniques destinés à assurer sa pérennité. Le mythe fondateur dans lequel s'inscrivent les premières décennies de cette Académie royale des sciences, est bien celui d'un mouvement perpétuel institutionnel, rêvé par Colbert, réalisé par Bignon et Pontchartrain⁶⁸⁷.

Ainsi, entre 1666 et la fin du règne de Louis XIV, l'Académie des sciences, le Jardin du roi et l'Observatoire, sont devenus les pôles efficaces d'une vaste entreprise raisonnée et collective d'expertise et d'exploration du monde. Dans tous les domaines, qu'il s'agisse de science spéculative ou de science appliquée, de mathématique ou de physique⁶⁸⁸, les académiciens donnent naissance sous la protection du roi, à un centre

⁶⁸⁶ Roger HAHN, *L'anatomie d'une institution scientifique...*, *op.cit.*, 1993 (1^{ère} édition 1971), p.41. Éric BRIAN, « L'Académie royale des sciences de l'absolutisme à la Révolution », dans Éric BRIAN et Christiane DEMEULENAERE-DOUYÈRE dir., *Histoire et mémoire de l'Académie des Sciences. Guide de recherches*, Paris, 1997, p.17 : « la précision des articles du règlement de 1699 ne surprend pas. Il ne s'agissait pas de mettre en ordre une assemblée laissée à elle-même, mais bien de sceller les règles qui devaient gouverner un corps d'État ».

⁶⁸⁷ Comme le rappelle Philippe Minard dans sa thèse, « La machine administrative [mise en place par Colbert] n'est ni un bloc ni un roc insensible à l'usure du temps ». Elle évolue, elle s'adapte, et la rupture révolutionnaire la mettra profondément en péril. Philippe MINARD, *La Fortune du Colbertisme. État et industrie dans la France des Lumières*, Paris, Fayard, 1998, p.7-9.

⁶⁸⁸ Les académiciens étaient répartis entre deux grandes catégories intellectuelles, au sein desquelles s'organisaient diverses *classes* : les sciences « mathématiques » regroupaient les géomètres, les

majeur du savoir européen, appelé à faire autorité. En astronomie, sous l'égide des Cassini, l'Observatoire centralise toutes des données venues d'Europe, d'Amérique ou d'Asie, tout en menant un programme d'observation quotidienne et intensive du ciel et de ses mouvements. La mesure du degré de méridien par Picard et son voyage au Danemark sur les traces de Tycho Brahe, la carte de la lune gravée par Cassini, la première approximation de la vitesse de la lumière par le Danois Røemer, la collection des observations des Jésuites de Chine, ou la détermination de la méridienne de France de Perpignan à Dunkerque (1683-1718), sont autant d'événements majeurs de l'histoire des sciences, qui illustrent les débuts de l'Observatoire de Paris. En histoire naturelle, les collectes de plantes centralisées dans le jardin royal des plantes médicinales, et dont le nombre ne cesse de croître à mesure que se multiplient les explorations et les explorateurs en France, en Europe et dans le monde entier, bouleversent les cadres traditionnels du savoir : les académiciens qui viennent y travailler, Dodart, Marchant, Tournefort, et quelques autres, multiplient les descriptions précises et élaborent d'audacieuses théories pour établir une classification efficace du règne végétal, dont on trouve les échos dans les mémoires de l'Académie⁶⁸⁹. Autour de tous ces académiciens, surtout, s'animent des nébuleuses d'informateurs, de correspondants éminents ou inconnus, qui contribuent dans une logique cumulative de « mobilisation des mondes »⁶⁹⁰, à construire les fondations d'un savoir de plus en plus précis, de mieux en mieux informé.

La fondation en deux temps de cette Académie royale des sciences doit être comprise dans l'ensemble des créations royales du XVII^e siècle en France qui, depuis l'Académie française (1635), jusqu'à l'Académie d'Architecture (1671), en passant par l'Académie royale de peinture et de sculpture (1668), et la *Petite académie* (devenue en 1701 l'Académie royale des inscriptions et médailles), soutient les efforts de l'État absolutiste pour soumettre les lettres, les arts et les sciences à des cadres normalisés, au

astronomes, les mécaniciens ; tandis que la « physique » occupait les classes des anatomistes, chimistes ou botanistes, chargés de l'étude des trois règnes de la nature (minéral, végétal et animal).

⁶⁸⁹ HARS 1700, Paris, Jean Boudot, 1703, p.70-76. TOURNEFORT, *Institutiones Rei Herbariae*, Paris, au Louvre, 1700, 3 volumes.

⁶⁹⁰ Bruno LATOUR, *La Science en action*, Paris, Gallimard, 1995 (1^{ère} édition en anglais, 1987), p.521 et suivantes.

sein d'un système institutionnel unifié et animé pour le service du *roi de gloire*⁶⁹¹. Surtout, cette fondation s'inscrit dans un mouvement européen, brillamment illustré par la *Royal Society*, l'*Academia del Cimento*, ou encore l'Académie de Berlin, fleurons de la *République des Sciences*⁶⁹².

Il convient toutefois de noter que, à l'échelle européenne, aucune académie ne parvient dans le domaine des sciences, à assumer avec une telle efficacité ce rôle si particulier d'excroissance de l'État, de rouage scientifique d'une machine étatique et bureaucratique en perpétuel mouvement.

L'Académie royale des sciences de Paris (renforcée par le jardin des plantes médicinales et l'Observatoire royal) joue de fait le rôle d'un bureau d'expertise mobilisé dans le cadre de la politique coloniale française, comme le montre sans ambiguïté, parmi bien d'autres, l'itinéraire suivi par un échantillon d'écorce de Simarouba adressé en 1713 par le gouverneur de la Guyane, Grandval, au Secrétaire d'État à la Marine :

« On commença vers l'année 1713 à apporter de la Cayenne à M. le Comte de Pontchartrain, Secrétaire d'Etat, l'Écorce d'un arbre que l'on appelle [...] Simarouba, & qu'on lui assûra y être employée avec succès dans les Dévoyements & les Dysenteries. Cette utilité porta le Ministre à communiquer cette Drogue à l'Académie des Sciences, & à M. Fagon, alors premier Médecin du Roy, qui en fit part aux Professeurs du Jardin royal⁶⁹³. »

⁶⁹¹ Sur l'animation du « système académique unique et remarquable » voulu par Colbert, et l'idée d'une normalisation des formes de l'art et du savoir, voir en particulier Roger HAHN, *L'anatomie d'une institution scientifique...*, *op.cit.*, 1993 (1^{ère} édition 1971), p.64-68.

⁶⁹² Nous empruntons cette expression au second chapitre de *L'anatomie d'une institution scientifique*, de Roger Hahn, qui l'emprunte lui-même à Bertrand de Jouvenel. Roger HAHN, *L'anatomie d'une institution scientifique...*, *op.cit.*, 1993 (1^{ère} édition 1971), p.49. Bertrand de JOUVENEL, « The "Republic of the Sciences", The Logic of Personal Knowledge », in *Essays presented to Michael Polanyi on his 70th Birthday, 11 march 1961*, Glencoe, 1961, p.131-141. Sur le contexte académique du XVII^e siècle, voir James E. McCLELLAN III, *Science reorganized. Scientific Societies in the Eighteenth Century*, New York, Columbia university press, 1985, p.41-66.

⁶⁹³ JUSSIEU, « Recherches d'un spécifique contre la Dysenterie, indiqué par les anciens Auteurs sous le nom de Macer, auquel l'Écorce d'un Arbre de Cayenne, appelé Simarouba, peut être comparé & substitué », in *MARS 1729*, Paris, Imprimerie royale, 1731, p.35. L'écorce de Simarouba s'avère efficace contre les dysenteries que l'Ipecacuana ne parvient à guérir. En 1712, Grandval signale qu'il s'apprête à en envoyer au Secrétaire d'État. CAOM Colonies C¹⁴ 7, f^o113-114 (Grandval au ministre, 16 novembre 1712, Cayenne).

Ainsi, à travers cette institution scientifique, comme à travers nulle autre en Europe, s'ébauchent dès le dernier tiers du XVII^e siècle, les itinéraires et les lignes de force d'une science coloniale marquée par une collaboration étroite et régulière entre le monde des savants et celui des administrateurs. Mais rapidement, les administrateurs coloniaux ne suffisent plus à alimenter la curiosité des scientifiques des trois corps de l'Académie. De nouveaux acteurs apparaissent alors sur la scène de l'histoire coloniale, aux côtés des marins, des engagés, des missionnaires ou des premiers esclaves du demi-siècle des pionniers : les savants voyageurs, qui mènent, pour le compte de l'Académie et de l'administration de la Marine, une véritable conquête scientifique de l'espace colonial français.

Chapitre 5. Les savants voyageurs, fer de lance de la conquête scientifique coloniale

L'exploration de territoires inconnus⁶⁹⁴ n'est pas le dessein des missions organisées et coordonnées conjointement par les responsables du Secrétariat de la Marine et les scientifiques de l'Académie royale entre les années 1670 et le début des années 1720. Au contraire, l'envoi outre-atlantique de savants et d'observateurs aguerris, s'organise autour des points d'appui naturels que constituent les colonies françaises de l'espace caraïbe, points d'accueil balisés des premières investigations académiques ; c'est d'ailleurs à l'occasion de ces missions d'observation astronomiques et botaniques, pour l'essentiel, que se mettent en place les premières connexions entre la machine administrative chargée des colonies, et les *trois corps* de la science royale : l'Observatoire, le Jardin du roi, et l'Académie.

1. La conquête coloniale par les étoiles. Cayenne (1672) et les Petites Antilles (1682)

L'observatoire, dont la première pierre est posée en 1667 sous les yeux de Richer, élève de Cassini et de l'Académie royale des sciences depuis le mois de novembre 1666, incarne tout à la fois un rêve royal et un rêve scientifique : en offrant au brillant Cassini et à ses disciples un lieu pour les observations astronomiques, Louis XIV se donne les moyens de conquérir les étoiles, pour sa plus grande gloire. Et lorsqu'en 1682, il marche sur la carte du monde la plus exacte du temps, tracée sur le plancher d'une des tours du nouveau bâtiment⁶⁹⁵, Louis XIV réussit la synthèse du

⁶⁹⁴ L'usage de ce terme ne se répand qu'au XVIIIe siècle, et bien difficilement. Marie-Noëlle BOURGUET, « L'explorateur », in Michel VOVELLE, *L'homme des Lumières*, Paris, Seuil, 1996, p.285-289.

⁶⁹⁵ Numa BROCC, *La géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Strasbourg, Ophrys, 1975, p.18. Christian JACOB, *L'empire des cartes*, Paris, Albin Michel, 1992, p.131-132.

mythe solaire cosmologique et des rêves impériaux d'Alexandre le Grand⁶⁹⁶. À cette date, l'astronomie parisienne est au sommet de sa gloire.

Lorsque Jean Richer s'apprête à quitter la France pour Cayenne, en 1672, peu d'expéditions lointaines ont été réalisées, sous les auspices de la jeune Académie des sciences.

Les premières, peu ambitieuses, sont trois missions destinées à tester la fiabilité des montres de Huygens : deux en Méditerranée en 1668-1669, et une en Acadie en 1670, confiée à Richer, élève de Cassini et à son aide Meurisse⁶⁹⁷. Une autre, plus importante, est confiée en 1671 à l'astronome Picard, académicien de renom, dont l'objectif principal est de calculer la position exacte de l'Observatoire du grand astronome danois Tycho Brahe, à Uranienbourg, afin de permettre la réduction des observations de cette figure majeure de l'histoire de l'astronomie à la position de l'Observatoire parisien : la comparaison des observations sur le long terme est en effet une dimension essentielle du savoir astronomique⁶⁹⁸.

1.1. Richer, pionnier de l'astronomie coloniale (1672)

Richer, qui a alors 42 ans, quitte la France avant même le retour de Picard, ce qui permet au Secrétaire de l'Académie d'écrire dans l'*Histoire* de l'Académie royale des sciences, au titre de l'année 1672 :

« Ainsi le Roi avait presque en même-tems, & sous l'Équateur, & vers le Pôle, des Mathématiciens qui observaient le Ciel, & qui épiaient la Nature, de tous les points de vue où il est permis aux hommes de se placer; & les Académiciens, animés du désir de plaire à leur Prince, en découvrant la vérité, entreprenaient

⁶⁹⁶ Sur l'usage des différents thèmes iconographiques et symboliques du règne de Louis XIV, voir Gérard SABATIER, *Versailles ou la figure du roi*, Paris, Albin Michel, 1999.

⁶⁹⁷ John W. OLMSTED, « The Expedition of Jean Richer to Cayenne (1672-1673) », *Isis*, 1942, tome 34, p.120-121. Nous avons par ailleurs repéré une allusion au voyage canadien de Richer, dans les volumes imprimés de l'Académie royale des sciences, à propos d'une plante nommée *Angélique d'Acadie à fleur jaune*, attestant une descente à terre, et signalant un intérêt de Richer pour la botanique : « Cette plante nous a été apportée par M. Richer de l'Académie Royale des Sciences, envoyé par le Roi en Acadie & en Cayenne pour les observations Astronomiques & Physiques ». *Mémoires de l'Académie des Sciences depuis 1666 jusqu'à 1699*, Paris, Compagnie des Libraires, tome IV, 1731, p.247.

pour corriger quelques minutes dans un calcul, les mêmes voyages qui n'avaient encore été entrepris que pour amasser des trésors⁶⁹⁹. »

Les objectifs que lui assignent les instructions de l'Académie sont doubles. D'une part, il doit assurer un certain nombre d'observations astronomiques précises: déterminer les dates des équinoxes, décrire les mouvements de la lune, et surtout de Mercure (difficile à observer depuis Paris) et préciser la position de certaines étoiles fixes du ciel austral, invisibles depuis les latitudes françaises⁷⁰⁰. L'observation du trajet du soleil (détermination du plan de l'écliptique) et de la planète mars, dont le passage au plus près de la terre en 1672, offraient des possibilités remarquables ; notamment, la détermination de la distance entre Mars et l'étoile polaire (supposée fixe), réalisée simultanément à Cayenne et à Paris, devait permettre le calcul de la parallaxe de cette planète, qui comparée à la parallaxe du soleil, offrait la clé du calcul de la distance terre-soleil⁷⁰¹.

D'autre part, il doit observer « la grandeur des réfractions de la lumière dans l'air », consigner les hauteurs atteintes par le vif argent dans les baromètres, noter la durée des crépuscules, le rythme des marées. Enfin, il doit déterminer « la longueur du Pendule » à Cayenne⁷⁰² : on sait en effet, à l'époque, depuis Galilée, que le battement d'un pendule (bille attachée à un fil), quel que soit le poids qu'on y fixe et la hauteur à partir de laquelle on le lâche pour sa première oscillation, est isochrone. Seule la longueur du fil peut faire varier la durée de cette oscillation. Fort de ce constat, l'abbé Picard, en 1669, avait déterminé la longueur du pendule battant la seconde à l'observatoire (soit 36 pouces 8 lignes $\frac{1}{2}$, c'est à dire 99,35 cm), et croyait avoir ainsi

⁶⁹⁸ Numa BROCC, *La géographie des philosophes...*, op.cit., 1975, p.17.

⁶⁹⁹ « Année 1672. Mathématiques. Astronomie », in *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, tome I, depuis son établissement en 1666 jusqu'à 1686*, Paris, Martin, Coignard fils et Guerin, 1732, p.158.

⁷⁰⁰ RICHER, « Observations astronomiques et physiques faites en l'Isle de Caïenne », in *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de 1666 à 1699*, Paris, Compagnie des Libraires, 1729, tome VII p.234.

⁷⁰¹ La question est complexe. Dans la notice biographique de Richer qu'il présente dans le *Dictionnaire du Grand Siècle*, Jacques Lévy tente une remarquable synthèse pour expliquer les conditions de cette opération, sans toutefois parvenir à une absolue clarté. Nous ne nous perdrons pas ici dans le détail d'explications précises qui, superflues pour notre propos, seraient d'autant plus hasardeuse que nous n'avons pas encore résolu la totalité des problèmes techniques soulevés par les observations astronomiques des XVII^e siècle et XVIII^e siècle que nous avons étudiées dans le cadre de ce travail. Précisons simplement que la parallaxe d'un astre est un angle que l'on peut déterminer par comparaison de deux observations simultanées de cet astre situé par rapport à des étoiles lointaines supposées fixes (ici, l'étoile polaire). Jacques LÉVY, « Richer », in BLUCHE (François) dir., *Dictionnaire du Grand Siècle*, Paris, Fayard, 1990, p.1341-1342.

⁷⁰² RICHER, « Observations astronomiques... », op.cit., 1729, (1^{ère} édition 1693), p.234.

trouvé une unité de longueur universelle : en 1671, il évoquait déjà la naissance de la “toise universelle” (2 x 99,35cm), et du “pied universel” (1/3 de 99,35cm)⁷⁰³. Encore fallait-il vérifier l’hypothèse essentielle, le caractère immuable de cette longueur en tous les points de la terre⁷⁰⁴.

Pour toutes ces observations, Cayenne, située près de l’équateur, fournit une base idéale : près de l’équateur, Cayenne est surtout une colonie française⁷⁰⁵ où l’observateur peut espérer trouver localement tous les soutiens nécessaires à la réussite de son projet. En outre, la détermination précise de la longitude de Cayenne (rendue possible par l’observation simultanée d’éclipses à Paris et en Guyane), doit permettre d’augmenter la précision des cartes de l’Atlantique, et d’indiquer une localisation parfaite pour cette colonie. Les administrateurs sont prévenus de son arrivée, et il leur est ordonné de faire tout leur possible pour l’aider. C’est donc avec un lourd programme défini par l’Académie des sciences, et le soutien logistique de la machine coloniale, que Richer s’embarque pour la Guyane, peuplée alors d’une poignée de Français⁷⁰⁶.

Accompagné d’un certain Meurisse⁷⁰⁷ chargé de l’assister dans ses observations, il quitte La Rochelle le 8 février 1672⁷⁰⁸ avec des instruments d’observation qui sont

⁷⁰³ Maurice DAUMAS (dir.), *Histoire générale des techniques, tome II. Les premières étapes du machinisme : XVe-XVIIIe siècle*, Paris, Quadrige Presses universitaires de France, 1996 (1^{ère} édition 1964), p.340-343.

⁷⁰⁴ L’idée de cette longueur universelle pouvait sembler toutefois acquise pour la plupart des savants, et comme le remarque John W. Olmsted : « No one appears to have regarded the investigation of the length of a seconds pendulum as a principal task of the expedition », et il précise qu’à la fin d’un projet pour une expédition à Madagascar (1667), Auzout aurait simplement ajouté « On remarquera s’il ne faut pas accourir ou allonger le pendule ». Olmsted signale également que les instructions de Richer rédigées par Cassini (Registres des procès-verbaux de l’Académie), ne contiennent rien sur ce sujet. John W. OLMSTED, « The Expedition of Jean Richer... », *op.cit.*, 1942, p.122, note 47. Cependant, peut-être ne faut-il pas donner trop de poids à ce silence : Richer ne pouvait manquer de remarquer une anomalie survenue dans la longueur du pendule à Cayenne, étant donné que celui-ci est alors indispensable au décompte des secondes pour toute observation de précision.

⁷⁰⁵ Le premier projet, de 1667, concernait Madagascar, qui devait, justement, servir de point d’appui à l’expansion de la Compagnie des Indes orientales. John W. OLMSTED, « The Expedition of Jean Richer... », *op.cit.*, 1942, p.118-119.

⁷⁰⁶ Selon les estimations de P. Butel, la population de la Guyane ne dépasse pas alors les 300 colons, auxquels s’ajoutent près de 1000 esclaves. Paul BUTEL, « Le temps des fondations... », *op.cit.*, 1982, p.60.

⁷⁰⁷ Meurisse meurt à Cayenne, probablement des fièvres. « Année 1673. Astronomie », in *Histoire de l’Académie Royale des Sciences, tome I...*, *op.cit.*, 1732, p.168.

⁷⁰⁸ RICHER, « Observations astronomiques... », *op.cit.*, 1729, (1^{ère} édition 1693), p.235.

parmi les plus perfectionnés du temps⁷⁰⁹. Arrivé à Cayenne le 22 avril suivant, il installe son observatoire avec l'aide des Indiens, trace une méridienne et s'installe pour de longues et fastidieuses observations, qui ne prennent fin qu'avec son départ, un an plus tard, le 25 mai 1673⁷¹⁰.

Globalement, cette première expédition scientifique organisée dans l'aire caraïbe française est un grand succès. Son retour tranche nombre de débats qui agitent alors la communauté des astronomes européens, et comme le confirme un compte rendu de son voyage :

«On attendait le retour de M. Richer comme l'on eût attendu l'Arrêt d'un Juge, qui devait prononcer sur les difficultés importantes qui partageaient les Astronomes. On peut dire que l'Astronomie était en suspens, lorsque M. Richer arriva de Caienne vers la fin de cette année. »⁷¹¹

Ses observations astronomiques représentent une avancée considérable dans les connaissances géodésiques et astronomiques de l'époque : les résultats de ses observations de Mars permettent de déterminer une distance Terre-Soleil de 25 000 rayons terrestres environ. Son évaluation de l'angle de l'obliquité de l'écliptique, comme ses observations de Mercure, de Vénus, de la Lune et de plusieurs étoiles fixes sont autant de nouveautés versées dans les archives de l'Observatoire. En outre, la longitude de Cayenne est calculée grâce à l'observation conjointe, à Cayenne et à Paris,

⁷⁰⁹ Ces instruments sont présentés en détails dans le chapitre II de sa relation : « Des instruments avec lesquels les Observations suivantes ont été faites ». RICHER, « Observations astronomiques... », *op.cit.*, 1729, (1^{ère} édition 1693), p.236-239.

⁷¹⁰ Les conditions pratiques et techniques de cette installation sont décrites en détail dans sa relation imprimée : RICHER, « Observations astronomiques... », *op.cit.*, 1729, (1^{ère} édition 1693), p.279-280.

⁷¹¹ « Année 1673. Astronomie », in *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, tome I...*, *op.cit.*, 1732, p.169.

d'une éclipse de soleil⁷¹², tandis que des observations régulières de la hauteur du soleil à midi suffisent à définir la latitude⁷¹³.

Ses observations physiques ne sont pas moins fondamentales. En déterminant que le pendule qui bat la seconde est plus court à Cayenne qu'à Paris, il détruit la théorie de mesure universelle élaborée par Picard et ses prédécesseurs. Surtout, il suggère par ce résultat que la terre n'est pas une sphère régulière, la gravité n'étant apparemment pas identique en tous points, relançant le débat sur la figure de la terre qui agitera tout le premier tiers du XVIIIe siècle. Il confirme la conformité des rythmes des marées de part et d'autre de l'Atlantique, et consigne plusieurs observations concernant les variations de l'aiguille aimantée⁷¹⁴, sur la durée des crépuscules et l'importance des réfractions de la lumière, sur la direction dominante et la puissance des vents. Quelques animaux, enfin, retiennent son attention : il décrit des tortues et marsouins, un crocodile qu'il tente de rapporter en France, une anguille électrique qui lui engourdit le bras, ainsi qu'un pécaré⁷¹⁵.

⁷¹² C'est en comparant deux observations d'un même phénomène astronomique réalisées en deux endroits différents, qu'il est possible de déterminer la distance qui sépare ces deux lieux : considérant que la terre (sphère de 360°) est divisée en 24 fuseaux horaires de 15° chacun (24x15 = 360), une différence de 6 heures entre les deux observations (le temps local étant fixé avec précision à midi au soleil, et conservé jusqu'à l'observation nocturne par le moyen d'une pendule rigoureusement réglée), donne une différence de longitude de 6x15 = 90°. Ici, la différence entre l'observation de Richer à Cayenne et celle de Cassini à Paris, était pour cette éclipse de 3h42', soit 55°30'. Aujourd'hui, cette différence est établie à 54°41' ; par d'autres observations, Richer et Cassini arrivent d'ailleurs à une moyenne de 3h39' de différence, soit 54°45' ce qui représente au sol une différence inférieure à 10 km.

⁷¹³ La latitude déterminée par Richer 4°56' est parfaitement exacte. Le principe de base du calcul de la latitude (qui peut se faire en mer sans trop de difficultés) répond à la règle suivante : la latitude du lieu d'observation (L) est égale à la distance zénitale du soleil à midi (N, étant égale à 90° moins la hauteur H du soleil au-dessus de l'horizon à midi), augmentée de sa déclinaison (D), fournie par des tables (variation en fonction des saisons). Les observations de la hauteur du soleil se font par des observations répétées à l'aide d'instruments qui évoluent au fil des siècles : astrolabe, bâton de Jacob (arbalestrille), quadrant du Gunter, puis quart de cercle, octant, sextant, et enfin Cercle de Borda, sur lequel nous reviendrons dans notre troisième partie. Sur ces questions, voir Maurice DAUMAS (dir.), *Histoire générale des techniques...*, op.cit., 1996 (1^{ère} édition 1964), volumes 2 et 3. Jean RANDIER, *L'instrument de marine*, Paris, Arthaud, 1978. Du même auteur, *L'Antiquaire de Marine*, réédition Paris, Marcel Didier Vrac, 1998 (très bien illustré). À compléter, naturellement, par une visite au Musée de la marine de Paris.

⁷¹⁴ Le nord désigné par l'étoile polaire (nord "vrai"), et le nord magnétique indiqué par l'aiguille aimantée d'une boussole, ne coïncident qu'exceptionnellement. Le nord magnétique est en effet variable dans l'espace et dans le temps, étant le résultat de champs magnétiques fluctuants. Déjà observée par Colomb, cette variation magnétique obsède tous les voyageurs de l'Ancien Régime. En 1700, l'Anglais Halley dessine une carte sur laquelle apparaît une ligne oscillante du 0° de variation de l'aimant, pensant que les déclinaisons vont ensuite croissant de part et d'autre de celle-ci. Mais les observations ultérieures le détrompent. Delisle, puis Buache et bien d'autres, se sont attachés à cette question, au XVIIIe siècle.

⁷¹⁵ RICHER, « Observations astronomiques... », op.cit., 1729, (1^{ère} édition 1693), p.320-326.

Le succès de Richer marque donc bien la première victoire éclatante, directement lisible, de cette synergie nouvelle qui s'établit dans les mains de Colbert, entre la machine coloniale et l'Académie des sciences. Quelques années plus tard, soulignant l'importance des observations astronomiques réalisées par Richer, le Secrétaire perpétuel de l'Académie suggérait à demi-mots qu'une alliance durable venait d'être scellée entre la science académique et la politique coloniale française, donnant aux lunettes de l'astronome le lustre des canons de la Royale engagés dans la défense des colonies menacées :

« c'était apparemment pour la première fois que l'on observait avec soin & avec justesse dans le Nouveau Monde. L'Astronomie exacte en prit alors possession⁷¹⁶. »

1.2. Les « astronomes de l'Académie ». Deshayes, Varin, De Glos (1682)

Dix ans plus tard, une nouvelle expédition est lancée sur l'Atlantique par l'Académie des sciences. Il ne semble pas que ce projet ait été de nature strictement coloniale, du moins à son origine ; en tous cas, rien ne permet d'affirmer avec certitude que les Petites Antilles devaient être abordées dans le cadre de cette expédition. Toutefois, qu'il s'agisse du projet d'origine ou d'un simple concours de circonstances, l'itinéraire adopté par les astronomes s'inscrit rigoureusement dans les cadres de l'empire colonial français, soulignant à quel point celui-ci, à la fin du XVIIe siècle, représente un espace naturel d'expansion pour la science académique.

L'objectif initial de cette expédition est d'envoyer des observateurs pour déterminer la position exacte de l'île de Fer : cette île (aujourd'hui Hierro), située à l'extrémité occidentale de l'archipel des Canaries, avait été choisie par Ptolémée pour méridien originel, étant à cette époque le point le plus occidental du monde connu⁷¹⁷ ; prenant acte d'un usage dominant (même si certains cartographes du XVIe siècle utilisèrent parfois Madère, les Açores ou les îles du Cap-Vert comme méridien de

⁷¹⁶ « Année 1672. Mathématiques. Astronomie. », in *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, tome I...*, *op.cit.*, 1732, p.158.

référence⁷¹⁸), Louis XIII avait défendu, par une ordonnance du 1^{er} juillet 1634, « à tous Pilotes, Hydrographes, Compositeurs & Graveurs de Cartes ou Globes géographiques, d'innover ni changer l'ancien établissement des Méridiens, ou de constituer le Premier d'iceux, ailleurs qu'à la partie occidentale des Isles Canaries, conformément à ce que les plus anciens & fameux géographes ont déterminés [...] »⁷¹⁹. De ce fait, même si en 1679, à l'occasion des premières observations exactes réalisée pour la nouvelle carte de France projetée par l'Académie, Picard et De La Hire avaient proposé d'adopter le méridien de Paris (passant par l'Observatoire)⁷²⁰, bon nombre de cartes et de mémoires portaient encore des positions calculées par référence au méridien de l'île de Fer. De la même manière que Picard s'était chargé de déterminer la position d'Uranienbourg pour permettre l'utilisation des coordonnées et des observations déterminées par Tycho Brahe, les envoyés de 1682 devaient déterminer la position exacte de l'île de Fer.

Par ailleurs, les observateurs désignés pour cette expédition de 1682, Varin, Deshayes et de Glos, qui n'apparaissent sur aucune liste des membres de l'Académie mais sont clairement désignés par Cassini comme étant les observateurs « de l'Académie », sont munis d'instructions précises rédigées par Cassini en personne. Conçue à l'occasion de ce voyage, et publiée, cette « Instruction générale pour les Observations Géographiques & Astronomiques à faire dans les Voyages » précise les différentes opérations que doit accomplir l'observateur itinérant. Le réglage des instruments au départ de Paris, leur ajustement à l'arrivée, l'ordre et la fréquence des observations, la manière de les relever pour qu'elles soient utilisables par les savants

⁷¹⁷ Christopher TERRELL, « A multitude of Meridians », *The Map Collector*, juin 1984, n°27, p.47.

⁷¹⁸ « les Espagnols le plaçaient à Tolède, les Hollandais à l'île de Ténériffe aux Canaries, et les Portugais dans l'île de Terceira, au Açores ». Mireille PASTOUREAU (éditeur), *Nicolas Sanson d'Abbeville. Atlas du Monde 1665*, Paris, 1988, p.33-34.

⁷¹⁹ « Histoire. Géographie. Sur la différence des méridiens entre l'Observatoire Royal de Paris, l'Isle de Fer & quelques autres lieux, & sur la longitude de l'Isle de Bourbon », *HARS 1742*, Paris, Imprimerie royale, 1745, p.112.

⁷²⁰ « MM. Picard & De La Hire partirent pour Brest, qui est l'endroit le plus Occidental du Royaume, & un Port considérable. Ces deux raisons les obligèrent à commencer par là la détermination des Longitudes. Ils ne les prirent point, comme font tous les Géographes, par rapport au premier Méridien qu'on a placé dans l'Isle de Fer ; la position de cette Isle ne leur était pas assés connuë, & pouvait bien n'être pas sûre ; la justesse des nouvelles Observations a rendu toutes les anciennes suspectes, ainsi ils résolurent de ne régler les Méridiens que par rapport à celui de Paris, sauf à le rapporter ensuite, s'il le faut, au Méridien de l'Isle de Fer, quand on sera sûr de le bien connaître ». *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, tome I...*, *op.cit.*, 1732, p.304. Les coordonnées données dans les volumes annuels de la *Connaissance des temps* (tables des mouvements stellaires qui paraissent sous l'autorité de l'Académie royale des sciences, pour l'usage des marins) sont d'ailleurs dès l'origine (1679) calculées par rapport au méridien de Paris, et ce jusqu'en 1884 (Conférence internationale de Washington qui désigne le méridien de Greenwich comme

parisiens : autant de précisions pointilleuses qui concourent à former les canons d'une observation réussie et recevable par les astronomes de l'Observatoire⁷²¹. L'Académie, en cela, assume clairement sa fonction d'institution normative, de la même manière que le font, dans leur domaine, l'Académie d'architecture ou l'Académie de peinture et de sculpture.

Partis de Dieppe le 7 février 1682 après de nombreux atermoiements provoqués par le retard du navire de la Compagnie royale d'Afrique, qui doit assurer leur passage vers l'île de Fer⁷²², les astronomes de l'Académie Varin et Deshayes ne peuvent atteindre leur destination, et débarquent sur l'île de Gorée le 25 mars 1682⁷²³. Un journal de voyage consulté dans le fonds ancien de la Bibliothèque Méjanes, à Aix-en-Provence, s'est révélé être, heureuse coïncidence, celui du navire qui assura leur passage de Dieppe à Gorée. On y lit, sous la plume de l'officier François Paris, qui rédige ce récit :

« Nous avons dans nostre bord deux envoyés de Mess^{rs} de l'Observatoire de Paris, et notamment de Mons^r Cassini, pour aller faire des observations tant au Cap Verd qu'aux Isles de l'Amérique, touchant les satellites de Jupiter, par le Moyen des quelles ils prétendent trouver la longitude sur terre, comparant l'heure où ils trouveront l'éclipse d'une des satellites de Jupiter, avec celle où on la trouvera à Paris, ou autres lieux ou on l'aura observé en mesme temps, ce qui pourra, si cela suffit, servir tant à réformer les cartes qu'à fixer le premier méridien. Á ce propos, je diré que leur Première intention, estoit d'aller aux Canaries pour passer dans l'Isle de Fer, où l'on le place ordinairement, reconnoistre sur le lieu s'il n'y a point du tout de variation de l'aymant, comme la plupart des Pilottes le certifient mesme nous avons déjà eu ordre de la

référence universelle), bien que la position exacte de l'île de Fer ait été déterminée par des observations exactes en 1724, par le P. Feuillée.

⁷²¹ « Instruction générale pour les Observations Géographiques & Astronomiques à faire dans les Voyages », inclus dans les « Voyages au Cap Verd en Afrique et aux Isles de l'Amérique », in *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de 1666 à 1699*, à Paris, par la Compagnie des Libraires, 1729, tome VII p.432-438.

⁷²² « Voyages au Cap Verd... », *op.cit.*, 1729 (1^{ère} édition 1693), p.447. Quelques lettres adressées à Cassini par Deshayes, datées de 1681 et 1682, décrivent les péripéties du départ et le séjour à Gorée. BObs Ms B 4.9bis.

⁷²³ « Voyages au Cap Verd... », *op.cit.*, 1729 (1^{ère} édition 1693), p.447.

Compagnie de Mener ces Mess^{rs} à Teneriffe : mais la Guerre qui survint, avec les Algériens, détourna ce Voyage [...] ⁷²⁴. »

Ces lignes semblent suggérer que la détermination précise des coordonnées géographiques des îles françaises de l'Amérique, faisaient dès l'origine partie de l'objectif assigné aux observateurs. Quoiqu'il en soit, ne pouvant aborder à l'île de Fer, Varin et Deshayes (rejoints par De Glos le 21 mai suivant⁷²⁵) se livrent à Gorée à diverses observations précises qui leur permettent de déterminer la longitude et la latitude de Gorée et par déduction, celle de l'île du Cap Vert, mais aussi d'observer les mouvements du baromètre, de l'aiguille aimantée, de consigner diverses informations sur les crépuscules, et de confirmer, comme l'avait fait Richer à Cayenne dix ans auparavant, que la longueur du pendule qui bat la seconde est plus courte sous les basses latitudes⁷²⁶.

Ne trouvant pas de navire pour gagner l'île portugaise de Sao Tome (dans le Golfe de Guinée) qui présente l'avantage d'être située sur l'équateur, les académiciens partent finalement pour les Antilles, continuant de suivre la route de la traite, avec l'espoir d'arriver à temps pour observer une éclipse prévue pour le 17 août⁷²⁷. Le départ, le 14 juillet 1682, se fait selon toute vraisemblance sur un navire négrier de la Compagnie⁷²⁸. Malheureusement, une période de calme plat rencontrée dans l'archipel du Cap Vert retarde leur course, et les observateurs qui ne peuvent être débarqués à temps pour observer l'éclipse, doivent se contenter de la voir du bateau « sans les apprêts nécessaires [...], ne se servant d'autres Horloges que des Montres de poches, ne

⁷²⁴ BMAix Ms 232 (759) (« Voyage à la Coste d'Affrique dite de Guinée et aux Isles de l'Amérique, fait les années 1682 et 1683, par F. de P. »), p.1v^o-2.

⁷²⁵ Voyages au Cap Verd... », *op.cit.*, 1729 (1^{ère} édition 1693), p.447.

⁷²⁶ Voyages au Cap Verd... », *op.cit.*, 1729 (1^{ère} édition 1693), p.448-453. Une description précise de leurs observations à Gorée est conservée sous la cote : BObs Ms B 5.2, p.5-55 : « Observations astronomiques du soleil et de la Lune, des étoiles et des satellites de Jupiter, faites en l'isle de Gorée pendant l'année 1682, avec quelques observations Physiques, par M. Varin et Deshayes ».

⁷²⁷ « Voyages au Cap Verd... », *op.cit.*, 1729 (1^{ère} édition 1693), p.453-454 : « N'ayant pas rencontré de Vaisseau qui les portât à l'Isle de Saint Thomé sous l'équinoxial, comme ils l'avaient projeté, ils s'embarquèrent sur un qui allait aux Antilles. Ils partirent de Gorée le 14 de juillet, avec l'espérance de pouvoir observer aux Antilles l'éclipse de Lune qui devait arriver le 17 d'Aout ».

⁷²⁸ « Le 14^e juillet, la prise hollandoise nommée la Sereine partit à Gorée pour faire le Voyage des Isles de l'Amérique avec 250 nègres, que l'on vend en ces pays pour travailler à la terre », note dans son journal l'officier François Paris. Il s'agit très vraisemblablement du navire des académiciens. BMAix Ms 232 (759) (« Voyage à la Coste d'Affrique dite de Guinée et aux Isles de l'Amérique, fait les années 1682 et 1683, par F. de P. »), f^o45.

prétendant pas en tirer aucune conséquence⁷²⁹. » Les archives de ces observations, conservées aujourd'hui à l'Observatoire de Paris, donnent le détail du travail considérable effectué par les envoyés de l'Académie, tant en Guadeloupe (où ils débarquent le 21 août 1682), qu'en Martinique (à partir du 10 novembre 1682)⁷³⁰. Les résultats de leurs travaux donnent lieu à un compte rendu synthétique intitulé «Voyages au Cap Verd en Afrique et aux Isles de l'Amérique», qui paraît en 1693 aux côtés des relations de Picard et de Richer dans le fameux *Recueil d'observations faites en plusieurs voyages par ordre de Sa Majesté pour perfectionner l'astronomie et la géographie. Avec divers traités astronomiques. Par Mrs de l'Académie des Sciences*, publiée à Paris⁷³¹.

Les résultats de cette expédition antillaise ne sont certes pas aussi spectaculaires que ceux rapportés par Richer dix ans auparavant, même si l'un des résultats de ces observations est de confirmer un singulier raccourcissement de la largeur de l'Atlantique⁷³². Leur principal apport demeure que, pour la première fois, la méthode de la détermination de la longitude par l'observation des satellites de Jupiter mise au point par Cassini et consciencieusement expliquée dans son « instruction générale » de 1682, est appliquée dans l'espace américain.

La méthode des observations simultanées d'éclipses de lune ou de soleil (le plus souvent partielles) avait en effet un inconvénient majeur : ces phénomènes, relativement rares, ne permettaient pas de multiplier les observations, seul moyen de diminuer la marge d'erreur. Or, à la fin du XVIIe siècle, les conditions ne sont que rarement réunies pour permettre une observation parfaite. Les erreurs peuvent être provoquées par la faiblesse d'un instrument d'observation (qui ne permet pas de déterminer avec précision le moment où commence et où se termine l'occultation de l'astre considéré), une trop forte humidité de l'air, un grand vent, un mauvais décompte des battements du pendule à secondes, ou un défaut du réglage de l'horloge. Or une erreur de quatre minutes de temps, provoque sur une carte une différence d'un degré de longitude, soit un peu plus

⁷²⁹ «Voyages au Cap Verd... », *op.cit.*, 1729 (1^{ère} édition 1693), p.454.

⁷³⁰ BObs ms B 5.2, p.56-97 : « Observations astronomiques faites à l'Isle de Guadeloupe en l'année 1682 (du 4 septembre au 17 octobre) ».

⁷³¹ *Recueil d'observations faites en plusieurs voyages par ordre de sa majesté pour perfectionner l'astronomie et la géographie. Avec divers traités astronomiques. Par Mrs de l'Académie des Sciences*, à Paris, de l'Imprimerie Royale, tome 1, 1693, p. 51-74.

⁷³² Leur observation de la Guadeloupe présentait une différence de près de 7° (soit 800 km au sol), avec les évaluations de leur contemporain, le P. Riccioli. «Voyages au Cap Verd... », *op.cit.*, 1729 (1^{ère} édition 1693), p.455.

d'une centaine de kilomètres. En revanche, la méthode dite des "satellites de Jupiter" (découverts par Galilée en 1610 avec la première lunette astronomique de l'histoire), permet de répéter l'observation un grand nombre de fois, les occultations des satellites de cette planète étant fréquentes et régulières, annoncées par des tables publiées par l'Académie des sciences dans les volumes annuels de la *Connaissance des temps*⁷³³. La moyenne des observations permet alors de diminuer considérablement la marge d'erreur.

C'est donc par ce moyen que Cassini parvient, utilisant les observations des trois astronomes, à déterminer des coordonnées géographiques d'une plus grande précision que jamais, tant pour la Guadeloupe que pour la Martinique. Cette situation précise des colonies françaises sur l'Atlantique est complétée par le relevé des déclinaisons angulaires de l'aiguille aimantée, dans les deux îles.

Contrairement à Richer, les astronomes de 1682 ne rapportent, semble-t-il, aucune observation susceptible d'intéresser des botanistes ou des naturalistes. Mais dès 1689, est organisée une nouvelle expédition antillaise, dont le but, cette fois, est strictement botanique.

2. L'investigation des botanistes et la normalisation naturaliste (1688-1697)

L'historiographie se plaît à assimiler le Père Plumier, Religieux de l'ordre des Minimes, à la tradition des missionnaires naturalistes : la geste héroïque des savants en soutane ne fait en effet aucune différence entre l'activité scientifique d'un Breton, d'un Du Tertre ou d'un Labat, missionnaires installés dans les colonies où ils desservent des paroisses et ont charge d'évangélisation, et celle du P. Plumier. La différence est pourtant majeure, puisque le Père Minime est un religieux *voyageur*, qui se rend dans les colonies avec une mission strictement scientifique, sans la moindre préoccupation

⁷³³ *La Connaissance des temps, ou calendrier et éphémérides du lever & coucher du Soleil [...]*, Paris, publication annuelle depuis 1679, sous la direction de Picard (1679-1684), puis de Lefevre (1685-1701), etc.

évangélique. Il convient donc de rattacher sans ambiguïté à la tradition des expéditions scientifiques les voyages successifs du P. Plumier.

2.1. Chronologie et contexte institutionnel des voyages de Surian et Plumier

Curieusement, le P. Plumier n'a semble-t-il jamais fait l'objet d'une étude approfondie. Mise à part une biographie allemande que nous n'avons pu consulter, toute la littérature le concernant se résume à une poignée d'articles et à quelques paragraphes synthétiques que l'on retrouve dans toutes les études générales sur la botanique provençale ou coloniale⁷³⁴. La lecture des différents ouvrages imprimés par le botaniste, doublée de l'étude de ses manuscrits, fournit pourtant une matière abondante, qu'il serait bon d'explorer bien davantage que nous ne le pouvons faire dans le cadre de cette étude⁷³⁵.

En premier lieu, la chronologie est incertaine : la plupart des notices biographiques classiques signalent trois voyages aux Antilles, en 1689, 1693 et 1695. Jordan Kellman, qui s'appuie sur un manuscrit du Muséum, souligne pour sa part que le voyage de 1689 est en fait le second du botaniste, le premier ayant pris fin le 31 août 1688⁷³⁶, ce en quoi il semble avoir raison. Mais il extrapole en affirmant, du coup, l'existence de quatre voyages du Minime, en 1688, 1689, 1693 et 1695 : il ne peut d'ailleurs rien dire du troisième, celui de 1693⁷³⁷. Et pour cause : selon Philippe Hrodej, qui s'appuie sur les archives administratives, la chronologie des voyages est en fait 1687, 1689 et 1694, soit trois voyages, le dernier durant près de trois ans⁷³⁸.

⁷³⁴ Les références les plus complètes sont : Philippe HRODEJ, « Saint-Domingue en 1690. Les observations du Père Plumier, botaniste provençal », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 4^e trimestre 1997, n°317, p.93-117. Jordan KELLMAN, « Discovery and Enlightenment at sea : maritime exploration and observation in the 18th-Century French Scientific Community », PhD, Princeton University, 1998, p.144-149.

⁷³⁵ Notre bibliographie recense la liste des œuvres imprimées de Plumier concernant les Antilles. Ses manuscrits sont conservés sous les cotes MNHN Ms 1 à 37, et BnF Estampes JD 18f°.

⁷³⁶ Jordan KELLMAN, « Discovery and Enlightenment at sea... », *op.cit.*, 1998, p.146, note 6.

⁷³⁷ Jordan KELLMAN, « Discovery and Enlightenment at sea... », *op.cit.*, 1998, p.146 (note 6) et p.148.

⁷³⁸ Philippe HRODEJ, « Saint-Domingue en 1690. Les observations du Père Plumier... », *op.cit.*, 1997, p.100.

La contribution de Philippe Hrodej permet d'ailleurs de fixer, peut-être définitivement, cette chronologie, d'ailleurs confirmée par l'ensemble des sources que nous avons consultées, tant manuscrites qu'imprimées.

Un premier voyage (Martinique), préparé durant l'année 1687, au départ de Marseille, s'achève à la fin du mois d'août 1688. Plumier accompagne alors le médecin Surian, qui reste probablement plus longtemps que lui sur place. Un second voyage (Martinique, Sainte-Croix, Saint-Domingue⁷³⁹) a lieu durant l'été 1689. Un troisième, enfin, dure probablement de 1694 à 1697 (Martinique, Saint-Domingue), avec quelques péripéties⁷⁴⁰. C'est en 1704 que meurt le P. Plumier, alors qu'il s'apprête à entamer un quatrième voyage outre-atlantique, pour gagner le Pérou, cette fois, à la recherche du fameux quinquina.

Chacun de ces voyages est organisé en étroite liaison avec la machine coloniale. Un intermédiaire, surtout, joue un rôle de premier plan : Michel Bégon, qui fut intendant des îles françaises d'Amérique en 1684, et qui « trouve au milieu de ses grands emplois des moments à donner à l'étude des sciences⁷⁴¹. » Collectionneur, grand promoteur de l'élevage des vers à soie aux Antilles, il témoigne dans sa correspondance d'une constante attention portée aux questions d'histoire naturelle. Alors intendant des galères à Marseille (il quitte ce poste pour Rochefort l'année suivante), il est chargé en 1687 par le ministère de la Marine, de trouver un botaniste capable de mener un inventaire des plantes antillaises et de leurs propriétés thérapeutiques : son choix se porte sur un médecin, ancien Minime, un certain Surian. Celui-ci propose, pour l'accompagner, le Père Charles Plumier. Né à Marseille en 1646, ce dernier est entré chez les Minimes à

⁷³⁹ Philippe HRODEJ, « Saint-Domingue en 1690. Les observations du Père Plumier... », *op.cit.*, 1997, p.101.

⁷⁴⁰ Égaré dans une tempête qui le surprend entre la Martinique et les Grenadines en août 1695, il est porté disparu (on le croit prisonnier à Tobago), puis retrouvé miraculeusement dans une barque, quasi-mort de soif, au large de Saint-Domingue. Philippe HRODEJ, « Saint-Domingue en 1690. Les observations du Père Plumier... », *op.cit.*, 1997, p.103-104. N'ayant pas dépouillé attentivement la totalité des manuscrits de Plumier, nous n'avons pas trouvé confirmation d'une étape de Plumier au Brésil lors de ce dernier voyage, ce que suggère pourtant Jordan Kellman. Jordan KELLMAN, « Discovery and Enlightenment at sea... », *op.cit.*, 1998, p.148.

⁷⁴¹ R.P. Charles PLUMIER, *Description des plantes de l'Amérique, avec leurs figures, par le R.P. Charles Plumier, Religieux Minime*, Paris, Imprimerie royale, 1693, p.I. Sur Bégon, voir Yvonne BEZARD, *Fonctionnaires maritimes et coloniaux sous Louis XIV : les Bégon*, Paris, 1932. Georges DUPLESSIS, « Catalogue des collections de Michel Bégon », *Archives de l'art français*, 1862, p.45-51. Sa correspondance, que nous avons déjà évoquée, est publiée dans L. DELVAUD et Ch. DANGIBEAUD, « Lettres de Michel Bégon, annotées par L. Delavaud et Ch. Dangibeaud », *Archives*

l'âge de seize ans. Doué pour les mathématiques et passionné de botanique, il a suivi les cours du Père Philippe Sergeant et de François de Omphrys, à Rome, tout en se liant d'amitié avec le grand naturaliste sicilien Boccone⁷⁴². De retour en Provence, il a herborisé avec Pierre Garidel et Joseph Pitton de Tournefort⁷⁴³. Son profil est suffisamment solide pour emporter l'agrément de Bégon, et de Colbert de Seignelay, secrétaire d'État à la Marine.

Le réseau de relations qui s'ébauche alors autour de cette première expédition de Plumier, comprend le ministère de la Marine (qui cherche un botaniste explorateur), un intendant de marine, Michel Bégon (chargé du recrutement, compte tenu de sa position administrative et de ses relations de collectionneur d'histoire naturelle), et quelques savants du Jardin du roi, chargés d'évaluer et de recueillir les données collectées : en effet, lorsqu'il revient des Antilles à la fin de l'été 1688, Plumier remet son recueil de dessins et de mémoires à Colbert de Seignelay, Ministre de la Marine, qui les transmet à Fagon, alors simple Démonstrateur et opérateur pharmaceutique du Jardin royal⁷⁴⁴. Le ministre demande l'avis du savant avant de prendre la décision de financer un second voyage du botaniste, témoignant une fois encore de l'efficace fonctionnement des rouages scientifiques de la machine coloniale. Il écrit à Fagon :

« Je serais bien aise d'être informé du mérite de cet ouvrage et de savoir s'il est à propos de le continuer⁷⁴⁵. »

Parti une première fois avec un ordre du roi daté du 22 juillet 1687, qui le désigne pour « travailler à découvrir les propriétés des plantes, graines, huiles, gommés

historiques de la Saintonge et de l'Aunis, en 3 parties : 1925, tome 47, p.1-325 ; 1930, tome 48, p.1-204 ; et 1935, tome 49, p.1-197.

⁷⁴² Jean LESCURE, « L'épopée des voyageurs naturalistes aux Antilles et en Guyane », in *Voyage aux Îles d'Amérique*, catalogue de l'exposition des Archives nationales 1992, Paris, Archives nationales, 1992, p.60. Henri STEHLÉ, « Évolution de la connaissance botanique et biologique aux Antilles françaises », in CTHS, *Comptes rendus du 91^e Congrès national des Sociétés savantes, Rennes, 1967, Section des Sciences, tome I, Histoire des Sciences*, Paris, 1967, p.282.

⁷⁴³ Jean LESCURE, « L'épopée des voyageurs naturalistes... », *op.cit.*, 1992, p.60.

⁷⁴⁴ Yves LAISSUS, « Le jardin du roi... », *op.cit.*, 1964, réédition 1986, p.327.

⁷⁴⁵ AN Marine B2 66 (12 octobre 1688), cité dans Philippe HRODEJ, « Saint-Domingue en 1690. Les observations du Père Plumier... », *op.cit.*, 1997, p.101.

et essences et dessiner les oiseaux et les poissons et autres animaux »⁷⁴⁶, Plumier y retourne dès l'été 1689, sur l'avis favorable de Fagon et cette fois-ci avec le titre de « botaniste du roi », en vertu d'un nouvel ordre daté du 18 mai 1689 : il est chargé de « continuer le recueil qu'il a commencé des graines, plantes et arbres des Iles, et [d']en composer un des poissons, oiseaux et autres animaux de ce pays⁷⁴⁷. » Pour son troisième voyage, il reçoit un nouvel ordre, daté du 24 septembre 1694⁷⁴⁸, moins d'un an après la publication, aux frais du roi, de sa *Description des plantes de l'Amérique*, véritable monument de la botanique française du XVIIe siècle.

2.2. Surian, l'herboriste méconnu

Il est un fait que la publication donne une plus grande lisibilité à l'œuvre accomplie par le botaniste lors de ses périples. Sans écriture, la connaissance reste un savoir qui peut se perdre s'il n'est pas transmis. Que retient l'histoire, en effet, du compagnon du premier voyage de Plumier, le médecin Surian, qui, parti avec lui pour la Martinique au début de 1688, n'en rentre, selon toute vraisemblance, qu'en 1693⁷⁴⁹ ?

Essentiellement le témoignage du P. Labat, qui relate sa querelle avec Plumier, et peint avec verve sa suffisance, son avarice, et son incompétence présumée⁷⁵⁰.

⁷⁴⁶ CAOM Colonies E 337bis (dossier personnel Plumier), cité dans Philippe HRODEJ, « Saint-Domingue en 1690. Les observations du Père Plumier... », *op.cit.*, 1997, p.100.

⁷⁴⁷ CAOM Colonies B 14, f°95, cité dans Philippe HRODEJ, « Saint-Domingue en 1690. Les observations du Père Plumier... », *op.cit.*, 1997, p.101.

⁷⁴⁸ CAOM Colonies B 18, f° 53, cité dans Philippe HRODEJ, « Saint-Domingue en 1690. Les observations du Père Plumier... », *op.cit.*, 1997, p.103.

⁷⁴⁹ Alors que la plupart des notices biographiques de Plumier, annoncent la mort de Surian dès 1689, une lettre de Bégon (déjà signalée par Ph. Hrodej dans son article *op.cit.*, 1997, p.101, note 12), permet d'affirmer que Surian rentre des Antilles en 1693. L. DELAVAUD et Ch. DANGIBEAUD, « Lettres de Michel Bégon... », *op.cit.*, 1930, tome 48, p.192 (lettre CII, du 21 juin 1693). Par ailleurs, une note de bureau sur les courriers reçus des Antilles en 1691 signale que Surian, qualifié à cette date de « médecin botaniste », demande le paiement d'une indemnité. CAOM Colonies C^{8B} 2, pièce 9 (analyse de placets reçus des îles d'Amérique en 1691). Il semble que, à la différence de Barrère envoyé en Guyane avec une mission similaire au début des années 1720, Surian n'ait aucune mission médicale sur place : à ce titre, sa mission est bien à considérer comme une expédition scientifique. Il n'est par ailleurs pas exclu que, comme Plumier, Surian ait effectué plusieurs voyages au cours de ces années.

⁷⁵⁰ Nous ne résistons pas au plaisir de citer ces quelques mots du génial persifleur : « C'étoit pour lui un carnaval, lorsqu'il pouvoit attraper une grenouille, elle lui servoit pour deux jours au moins, tant étoit grande la frugalité de cet homme [...] Il travailloit à amollir les os, et prétendoit de faire bonne chere sans rien dépenser, s'il pouvoit trouver ce secret [...] ». Et que penser d'une pareille mort ? : « j'ai sçu étant à Marseille, que continuant son travail de Botaniste, il avoit un jour apporté certaines herbes qui lui avoient aparu merveilles pour purger doucement, il en fit faire de la soupe, qui fit mourir lui, sa femme, ses deux enfants et sa servante ». R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.341.

Pourtant, même si l'on n'a de lui aucune publication née de son expérience antillaise, et si l'on n'en trouve aucune trace dans les archives de l'Académie des sciences, certains éléments peuvent redonner quelque crédit à un personnage injustement dédaigné par l'historiographie.

En 1693, notamment, Bégon (alors intendant de Rochefort), évoque avec intérêt le retour de Surian, et atteste l'existence de « plusieurs volumes de mémoires » rapportés par le médecin botaniste :

« Je l'avois envoyé de Marseille en ce pais là en 1688 par ordre du Roy avec le P. Plumier pour examiner les vertus des plantes et l'usage qu'on en pourroit faire dans la médecine ; il y a travaillé avec succès et a raporté plusieurs volumes des mémoires qu'il a faits que j'ay seulement parcouru, n'ayant pas assés de loisir pour les examiner à fonds ; il se propose de les mettre en ordre lorsqu'il sera en repos chés lui, et de les donner ensuite au public⁷⁵¹. »

Joseph Donnat de Surian entretient par ailleurs une correspondance avec certains curieux de botanique, dont le démonstrateur privé Pomet, proche des savants du Jardin royal : il lui adresse un catalogue des objets d'histoire naturelle qu'il a pu rassembler au cours de ses excursions solitaires. Ce catalogue est alors publié par Pomet, qui l'adjoint en 1695 à son propre *Catalogue des Drogues* : « Catalogue des Drogues & medicamens des Indes, qui m'a été envoyé par Monsieur Surian, Docteur en Medecine, Professeur de Botanique, entretenu par Sa Majesté dans les Isles & Terre-ferme de l'Amerique, pour la découverte des facultez des Plantes & de tout ce qui regarde l'Histoire naturelle, où l'on verra quantité de semences, de Plantes rares, Racines, Ecorces, Gommés, Bois, Feuilles, Fleurs, Fruits, Sucs, Animaux ou Parties, Minéraux & autres, & dont il doit donner l'Histoire au Public ». Ce catalogue présente une liste de près de 250 noms, où l'on trouve aussi bien des fleurs séchées que des yeux d'écrevisse, de l'huile de Lamentin, du biscuit de manioc, du gingembre, des écailles de tortues ainsi que toutes sortes de

⁷⁵¹ L. DELAUAUD et Ch. DANGIBEAUD, « Lettres de Michel Bégon... », *op.cit.*, 1925, tome 47, p.192 (lettre CII, du 21 juin 1693).

plantes sèches, de fruits, d'animaux, de minéraux⁷⁵². Pomet adjoint à cette liste une lettre de Surian (malheureusement non datée), dans laquelle ce dernier précise :

« Monsieur, je n'ay pas jugé à propos de mettre ici les vertus & usage de tous les Articles cy-dessus, tant parce [que] j'auray beaucoup d'articles à y ajoûter, que parce que je travaille à une Pharmacopée Indienne, où on verra un ordre general de plusieurs Medicamens simples & composez qui n'ont jamais paru au jour ; leur choix, préparations, Compositions & leurs Vertus & usages ; si vous me donnez occasion de quelque Navire, je vous enverray plusieurs rares curiositez et Drogues. C'est nôtre grande difficulté⁷⁵³. »

Trois ans plus tard, en 1698, le libraire qui publie la première édition du célèbre *Traité universel des drogues simples mises en ordre alphabétique*, de l'Académicien Nicolas Lémery, suggère au savant d'insérer à la fin de son ouvrage, une liste des plantes rares des îles américaines que vient de lui communiquer un médecin de ses amis. Lémery accepte « comme une matière qui y convient, & qui fera plaisir à ceux qui aiment la Botanique ». Ce n'est autre qu'un catalogue succinct des plantes identifiées par Surian au cours de son séjour antillais, catalogue qui disparaît de la réédition de 1714, sans que Surian soit pour autant cité dans la liste des sources de l'auteur⁷⁵⁴. Toutefois, son herbier, de plus de mille plantes (dix volumes), est aujourd'hui conservé au Muséum, attestant un travail suivi du médecin botaniste⁷⁵⁵.

⁷⁵² POMET, *Catalogue des drogues simples et composées...*, *op.cit.*, Paris, chez l'auteur, 1695, p.67-72.

⁷⁵³ POMET, *Catalogue des drogues simples et composées...*, *op.cit.*, Paris, chez l'auteur, 1695, p.73.

⁷⁵⁴ Nicolas LEMERY, *Traité universel des drogues simples mises en ordre alphabétique [...] ouvrage dépendant de la "Pharmacopée universelle"*, Paris, L. d'Houry, 1698. Il en existe une *Seconde édition revue, corrigée et beaucoup augmentée [...]*, Paris, L. d'Houry, 1714. L'édition de 1698 que nous avons consultée est conservée dans la Réserve de la Bibliothèque nationale (BnF 4 TE138 102) : le catalogue de Surian est inséré entre la fin du traité et la « Table des noms latins », sous le titre : « Insignum et rarorium plantarum semina, ex Insulis Americanis recenter allata, offeruntur & communicantur à Josepho Donato de Surian, Doctore Medico Massiliensi, nec-non Botanophylo, in America Professore, Regis Christianissimi mandato misso ». La date de cet encart est de 1698, « De l'imprimerie de Denys Thierry ». L'avis du Libraire est inscrit entre la fin de cette liste et la mention de l'imprimeur : « Avis du Libraire. Un médecin de mes amis m'ayant communiqué ce Memoire des plantes rares de l'Amerique, je le fis voir à M. Lémery, qui a bien voulu consentir que je le joignisse à la fin de son livre, comme une matière qui y convient, & qui fera plaisir à ceux qui aiment la Botanique ».

⁷⁵⁵ *Voyage aux Îles d'Amérique*, catalogue de l'exposition des Archives nationales 1992, Paris, Archives nationales, 1992, p.104, notice n°87. Le P. Plumier, dont l'herbier aurait disparu dans un naufrage, a probablement participé à cette collection. Cet herbier a été utilisé par Adanson et Antoine-Laurent de Jussieu, au XVIIIe siècle, qui le citent fréquemment. En outre, Linné dédia à Surian, dans son ouvrage fondateur de 1753, les *Suriana*. Frans A.. STAFLEU et Richard S. COWAN *Taxonomic literature. A*

2.3. L'apport de Plumier, conquérant de la botanique antillaise

Surian semble donc être mort trop tôt pour publier son œuvre, aujourd'hui disparue. Mais force est de reconnaître, *a contrario* l'apport considérable des voyages de Plumier : sa publication de 1693, qui présente 108 planches gravées, donne aux botanistes de nombreuses nouveautés. La ligne claire et la reproduction grandeur nature des plantes donne l'image d'une nature maîtrisée, en même temps qu'elle permet l'identification immédiate des caractères spécifiques de chacune. Un volume de dessins manuscrits conservé dans le département des Estampes de la Bibliothèque nationale, à Paris, témoigne d'ailleurs de sa grande maîtrise du dessin botanique (documents 5.1 et 5.2). Il crée un nouveau genre, les *Saururus*, mais aussi, réintègre certaines descriptions de Du Tertre et de quelques autres à la sphère du savoir normalisé de la botanique académique, comme il le précise dans sa préface :

« Je ne prétends point oster aux Auteurs qui ont écrit avant moy des plantes de l'Amérique, la gloire qui leur est deuë. J'avouë que j'ay profité de leurs lumieres ; mais comme la plupart n'ont donné les noms de ces plantes, que dans le langage vulgaire de païs-là, ce qui fait que ceux qui ne les ont jamais veuës en nature ont beaucoup de peine à distinguer de quel genre elles sont, je crois que le Lecteur me sçaura gré de les avoir reduites sous des genres, & sous des especes connuës dans la Botanique⁷⁵⁶. »

En 1703, surtout, grâce au soutien de Tournefort (académicien depuis 1691, professeur au Collège royal et suppléant de Fagon comme sous-démonstrateur des plantes du Jardin royal⁷⁵⁷) et à la protection du Ministre de la Marine Pontchartrain (protecteur de l'Académie des sciences) qui fait pression sur Jean d'Anisson, directeur de l'imprimerie royale⁷⁵⁸, il fait paraître son *Nova plantarum Americanarum genera*, qui décrit plus de cent genres nouveaux et plus de deux cents nouvelles espèces. Le

selective guide to botanical publications and collections with dates, commentaries and types, seconde édition, Utrecht-Boston, 1976-1988, volume V, p.95. MNHN Ms 779, « Catalogue de plantes sèches de Surian, par Jussieu ».

⁷⁵⁶ R.P. Charles PLUMIER, *Description des plantes de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1693, p.III.

⁷⁵⁷ Yves LAISSUS, « Le jardin du roi... », *op.cit.*, 1964, réédition 1986, p.325.

⁷⁵⁸ Philippe HRODEJ, « Saint-Domingue en 1690. Les observations du Père Plumier... », *op.cit.*, 1997, p.105-106.

Bégonia, ou le *Suriana* voient le jour sous sa plume⁷⁵⁹, et Linné en adoptant ses créations dans son *Systema naturae*, reconnaîtra un demi-siècle plus tard l'importance considérable de son œuvre⁷⁶⁰.

Plumier meurt en 1704, alors qu'il s'apprête à rejoindre le Pérou où Fagon, devenu membre honoraire de l'Académie des sciences et Surintendant du Jardin royal, l'envoie chercher le quinquina, cette miraculeuse "poudre des jésuites" qui guérit si bien les fièvres. Outre ces œuvres imprimées (un *Traité des Fougères* paraît encore après sa mort, en 1704)⁷⁶¹, Plumier laisse dans les archives du Muséum, plus de six mille dessins (dont mille deux-cents d'animaux), et des centaines de pages manuscrites⁷⁶², témoignage impressionnant d'une quête inachevée de réduction du monde aux canons de la pensée scientifique européenne.

Par cette œuvre considérable, Plumier accomplit à la fin du XVIIe siècle, grâce au soutien du Jardin du roi et de la machine coloniale, qui ont stimulé et financé ses voyages avant d'en valoriser les résultats par une prestigieuse publication, une étape décisive. L'intégration des plantes antillaises dans les cadres normés de la nomenclature latine et d'une représentation iconographique épurée qui intègre les exigences de la classification contemporaine, témoigne, s'il en était besoin, d'une victoire annoncée de la science royale et académique européenne, sur la nature coloniale. Par cette œuvre d'acculturation scientifique brillante, Plumier parvient, comme aucun autre avant lui ne l'avait fait en France, à réduire l'altérité des savoirs botaniques locaux (termes amérindiens et créoles, usages transmis oralement, etc.) aux formes normalisées de la science académique, achevant un processus lentement débuté par les premières relations missionnaires, et continué par Du Tertre et Rochefort. Outre un grand savant, en qui l'on a pu voir, à juste titre, le père de la nomenclature américaine, Plumier apparaît donc comme un acteur de premier plan au sein de la machine coloniale, machine acculturante s'il en est, machine dominatrice et normative.

⁷⁵⁹ Tournefort, à son tour, créera le genre *Plumiera*.

⁷⁶⁰ Jean LESCURE, « L'épopée des voyageurs naturalistes... », *op.cit.*, 1992, p.60-61. Selon Jean Lescure, 11% des noms de genres linnéens de plantes sont des créations de Plumier.

⁷⁶¹ R.P. Charles PLUMIER, *Traité des Fougères d'Amérique*, Paris, Imprimerie royale, 1704.

⁷⁶² MNHN Ms 1 à 37. S'ils ne furent jamais publiés, les manuscrits de Plumier furent toujours consultés par les botanistes : en 1784, un mémoire du Chevalier de La Mark publié par l'Académie y fait, par exemple, explicitement référence : Chevalier de LA MARCK, « Mémoire sur un nouveau genre de plante nommé *Brucea*, et sur le Faux Brésillet d'Amérique », *MARS 1784*, Imprimerie royale, 1787, p.345-347.

3. La seconde vague des astronomes. Deshayes (1699-1700) et Feuillée (1703-1711)

Au tournant du XVIII^e siècle, certaines choses ont évolué, au sein de l'Académie. Les expéditions des deux premières décennies du XVIII^e siècle qui touchent les colonies françaises de l'espace caraïbe ne sont plus animées de l'ambition des pionniers : il n'est plus l'heure, en effet, d'y porter pour la première fois des instruments astronomiques et des dictionnaires de latin. Les enjeux ne sont pourtant pas insignifiants, et les résultats des observations d'astronomie et d'histoire naturelle recueillis au cours de ces nouveaux envois de savants supervisés par l'Académie dans les possessions françaises de la mer des Caraïbes, sont méticuleusement étudiés par les savants parisiens. Avec cette deuxième vague d'expéditions, sous les pas des Deshayes et de Feuillée, s'achève, d'une certaine manière, le temps des découvertes. Lui succède alors, insensiblement, le temps de la précision.

3.1. La grande volte coloniale de l'Astronome Deshayes

De l'expédition Deshayes, lancée à travers l'Atlantique en 1699, les sources imprimées ne nous disent pas grand chose⁷⁶³ : aussi est-elle systématiquement négligée par les historiens. Les manuscrits de l'Observatoire, pourtant, croisés avec le fonds cartographique conservé dans les archives du Service hydrographique de la Marine à la Bibliothèque nationale, permettent d'en apprendre davantage sur ce qui fut une expédition exemplaire, organisée par l'administration de la Marine, et supervisée pour partie par l'Académie royale des sciences ; parfaitement intégrée, en somme, au mouvement scientifique de la machine coloniale.

C'est dans le cadre d'une expédition stratégique de reconnaissance et d'inspection, que s'embarque l'astronome Deshayes, à La Rochelle, le 28 septembre 1698. À la tête de cette mission, se trouve un académicien de fraîche date, Bernard Renau d'Ellissagaray (1652-1719). Le marin n'est pas sans qualités : remarqué dès son plus jeune âge par Colbert de Terron (qui lui aurait alors donné le sobriquet de Petit-

⁷⁶³ Quelques notes sur cette expédition se trouvent dans le troisième volume des publications annuelles de l'Académie : « Histoire. Astronomie. Diverses observations astronomiques, titre I », *HARS 1701*, Paris, Jean Boudot, 1704, p.111-112.

Renau), protégé de Seignelay et élève de Vauban, il invente au tournant des années 1680, des galiotes à bombes qui s'illustrent au siège d'Alger en 1683, et devient, en 1691, Ingénieur général de la Marine⁷⁶⁴. C'est en cette qualité, et peut-être en considération de son titre d'Académicien, que lui est confié le commandement de cette mission, destinée à préparer l'établissement de la nouvelle Compagnie de Saint-Domingue sur l'île-à-vaches, au sud-ouest de la Grande île : le but premier, semble-t-il, est de dresser des plans de l'îlet, et de jeter les bases des premières fortifications. Sont donc embarqués quelques spécialistes capables de prendre des levés, de dessiner des plans et de dresser des cartes, au nombre desquels se trouve Deshayes, dont l'expérience est indiscutable⁷⁶⁵.

Mettant à profit une période de paix, le navire commandé par Petit-Renau fait de nombreuses escales dans des points stratégiques de l'espace colonial français, au cours desquelles l'ingénieur général de la Marine inspecte les fortifications et fait dresser des plans à son équipe, tout en ménageant à Deshayes le temps nécessaire à ses observations⁷⁶⁶. Muni d'instruments précis (sextant sur pied, lunette, horloges, planchette)⁷⁶⁷, l'astronome de l'Académie consigne à chaque étape les résultats de son travail : en Guyane (décembre 1699-janvier 1700), après une reconnaissance du Cap Nord sur lequel s'exercent encore les revendications françaises, il travaille, « selon les ordres de M. Renau, tantot à la carte & tantot aux observations du ciel », malgré des conditions défavorables qui lui interdisent d'observer les éclipses des satellites de

⁷⁶⁴ Il serait présent à Saint-Domingue en 1697, d'après Michel VERGÉ-FRANCESCHI, (article « Petit-Renau », in François BLOCHE (dir.), *Dictionnaire du Grand Siècle*, Paris, 1990, p.1190), mais les instructions que nous avons identifiées sont datées du 26 août 1699. CAOM Colonies B 21, f°390.

⁷⁶⁵ Il s'était alors illustré, comme nous l'avons vu, lors de l'expédition de 1682 à Gorée et aux Antilles. Il a également participé à une expédition cartographique au Canada, dont l'Académie rend compte dans ses séances de 1699 : « Histoire. Géographie », in *HARS 1699*, Paris, Jean Boudot, 1702, p.86.

⁷⁶⁶ L'objectif principal de l'expédition était bien la cartographie de l'île-à-Vaches, comme le suggère cette remarque de Deshayes, agacé de ne pouvoir débarquer ses instruments sur la côte africaine, au Cap Blanc : « Peut estre que M. l'Inspecteur general n'approuvat pas que pour une observation incertaine on retardra une navigation dont le principal sujet est l'établissement de l'isle de la Vache ». À deux reprises, toutefois, Petit-Renau semble avoir retardé la course de son navire pour permettre à Deshayes d'attendre une éclipse jupitérienne. BObs Ms B 2.7, p.323 (lettre de Deshayes à Cassini, s.d. probablement mars 1700).

⁷⁶⁷ Les allusions à ses instruments sont consignées en divers points de son journal d'observation : BObs Ms B 5.2 (journal des observations de Deshayes 1699-1700), p.327, 329, 33, 336, etc.

Jupiter⁷⁶⁸. Surtout, il rectifie légèrement la mesure du pendule à secondes effectuée par Richer en 1672, et marche avec émotion dans les pas de son aîné⁷⁶⁹.

La carte de la Guyane, que nous reproduisons ici (document 5.3), signée de Renau, est due pour l'essentiel aux minutieuses observations de Deshayes, que complètent divers mémoires recueillis sur place. À la Grenade, où l'étape est de « dix ou douze jours », il lève la carte de l'île. À la Martinique (février-mars 1700), il lève le plan du Cul-de-Sac-Royal (Fort-Royal), et celui de la baie de Saint-Pierre, toujours sur les ordres de Petit-Renau, et « conjointement avec les autres ingénieurs ». Au cours d'une escale à Saint-Christophe, encore française pour quelques mois, il pratique les observations astronomiques élémentaires, et en détermine ainsi la latitude. À Saint-Domingue enfin (juin-juillet 1700), installé dans le jardin du Lieutenant du roi aux Cayes (qui est également gouverneur de l'Île-à-Vache), il établit l'ensemble des relevés astronomiques nécessaires à l'établissement d'une carte exacte, tandis que Renau et ses ingénieurs dressent les premières fortifications, les plans et les mémoires nécessaires au développement du futur établissement de la Compagnie⁷⁷⁰. Enfin, transportant ses instruments au Cap-Français, Deshayes continue ses minutieux relevés cartographiques et astronomiques. Ses observations fournissent avec une certaine précision la latitude de cinq points différents de Saint-Domingue⁷⁷¹.

À chaque étape de son voyage, naturellement, Deshayes observe la longueur du pendule à secondes, et établit la proportionnalité et la régularité de son accroissement de l'équateur vers le pôle, contribuant ainsi à nourrir le débat sur la forme de la Terre⁷⁷².

⁷⁶⁸ BObs Ms B 2.7, p. 322 (lettre de Deshayes à Cassini, s.d. probablement mars 1700), et BObs Ms B 5.2 (journal des observations de Deshayes 1699-1700), p.343.

⁷⁶⁹ BObs Ms B 2.7, p. 322 (lettre de Deshayes à Cassini, s.d. probablement mars 1700) : « j'ay vu l'endroit qui paroist avoir esté son observatoire. Il est sur le glacis du fort, du côté de la mer, trez exposé au vent, élevé douze toises au dessus du niveau de la mer. On voit encore le trou dans lequel il avoit placé son octans : il est presque bouché [...] à une toise de distance est encore une des meules de moulin sur laquelle il avoit fait porter sa pierre de La Rochelle pour la méridienne. On dit que quelqu'un du pais a fait enfouir cette pierre dans un trou après avoir fait graver dessus le tems que M. Richer est arrivé à Cayenne et retourné. »

⁷⁷⁰ M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'isle de Saint-Domingue*, Philadelphie, 1797-1798, réédition revue et complétée par Blanche MAUREL et Étienne TAILLEMITE, Paris, Société française d'Histoire d'Outre-mer, 1984, tome 3, p.1242.

⁷⁷¹ BObs Ms B 2.7, p. 322-325 (lettre de Deshayes à Cassini, s.d. probablement mars 1700). BObs Ms B 5.2, p.325-356 (journal des observations de Deshayes 1699-1700). « Histoire.Astronomie. Diverses observations astronomiques, titre I », in *HARS 1701*, Paris, Imprimerie royale, 1704, p.111-112.

⁷⁷² « Histoire.Astronomie. Diverses observations astronomiques, titre I », in *HARS 1701*, Paris, Imprimerie royale, 1704, p.111-112 : « les autres observations que nous rapportons, faites par M. des Hayes dans les lieux plus Septentrionaux que la Cayenne, & où le Pendule augmente à mesure qu'ils sont

L'expédition Renau-Deshayes, marque donc une collaboration efficace entre l'Académie des sciences et la Marine royale, qui permet l'élaboration de cartes précises nécessaires à la navigation, tout en fournissant aux savants de l'Observatoire d'importantes données physiques et astronomiques.

3.2. La rupture du carcan colonial. Le P. Feuillée aux Antilles et en Amérique du Sud

Le premier voyage du Minime Louis Feuillée aux Antilles (1703-1706), s'il apporte à l'Académie et au public de nombreux renseignements sur les colonies, ne s'inscrit pas tout à fait dans la même logique que celui de Deshayes, quelques années auparavant. Feuillée, en effet, part de sa propre initiative, sans soutien financier, sans instructions précises de l'Académie ni du ministère de la Marine, sans même obéir à d'autre mission que celle qu'il s'assigne personnellement : découvrir l'Amérique du Sud en astronome, et en naturaliste.

En décembre 1702, d'ailleurs, Jérôme de Pontchartrain, Ministre de la Marine, refuse dans un premier temps de lui accorder les lettres d'introduction et les passeports qu'il demande, arguant avec raison du fait que la guerre rend les océans impraticables⁷⁷³. Seule l'obstination du religieux qui, en 1700, s'est déjà illustré par les déterminations astronomiques de nombreux points de la Méditerranée⁷⁷⁴, lui permet de s'embarquer sur un convoi de forçats envoyés aux Antilles, obtenant *in-extremis* les lettres nécessaires à son voyage atlantique⁷⁷⁵.

plus septentrionaux, confirment la première découverte qui demande que la longueur du Pendule à secondes croisse avec quelque sorte de régularité depuis l'Équateur jusqu'au Pôle [...] On ne parle point de plusieurs autres observations de M. Des Hayes sur la Déclinaison de l'Aïman et dans les différens lieux où il a été, sur les Marées, & sur certaines particularités de la Navigation. Tout cela enrichit l'Académie, & ne toucherait pas assez le Public. »

⁷⁷³ Cette lettre, qui se trouve dans le Journal de voyage de Louis Feuillée, est reproduite dans la première monographie consacrée à l'astronome, par G. SAINT-YVES, « Un voyageur Bas-alpin. Le Père Louis Feuillée (1660-1732) », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1895, tome 10, p.305. R.P. Louis FEUILLÉE, *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites par ordre du Roi sur les Côtes orientales de l'Amérique méridionale et aux Indes occidentales, et dans un autre voyage fait par le même ordre à la Nouvelle Espagne et aux Isles d'Amérique, par le R.P. Feuillée, Religieux Minime, Mathématicien & Botaniste de Sa Majesté, & de l'Académie Roiale des Sciences*, Paris, J. Mariette, 1725, p.163.

⁷⁷⁴ Charles BOURGEOIS, « Le Père Louis Feuillée Astronome et botaniste du Roi (1660-1732) », in CTHS, *Comptes rendus du 94^e Congrès national des Sociétés savantes, Pau, 1969, Section des Sciences, tome I, Histoire des Sciences*, Paris, CTHS, 1970, p.11.

⁷⁷⁵ R.P. Louis FEUILLÉE, *Journal des observations physiques...*, *op.cit.*, 1725, p.164.

C'est avec un ensemble d'instruments aussi performants et précis, qu'encombrants et difficiles à régler, que s'embarque le P. Feuillée : des horloges, une lunette de 15 pieds (plus de 4,5 m), et un anneau astronomique (document 5.4) d'un diamètre de « 18 pouces » (environ 50 cm), pesant « 32 livres », soit plus de 15 kg⁷⁷⁶. Arrivé en Martinique en avril 1703, il effectue ses observations avec ceux-ci jusqu'en juillet 1704, date à laquelle il s'embarque pour la Terre Ferme (Puerto Cabello, Puerto Bello, et surtout Carthagène), avant de regagner la France en juin 1706, après diverses étapes à Saint-Domingue, à Saint-Thomas, et de nouveau à la Martinique⁷⁷⁷.

Feuillée n'a pas fait ses études à Paris, et n'a donc, semble-t-il, pas côtoyé, comme Deshayes, par exemple, le milieu des savants de l'Observatoire ou, *a fortiori*, du Jardin du roi. Né en Provence en 1660, il étudie les mathématiques et l'astronomie chez les frères Minimes, avant d'intégrer leur ordre. Probablement a-t-il rencontré le P. Plumier, confrère Minime, lors d'un séjour à Avignon⁷⁷⁸ ; peut-être a-t-il, au contact de celui-ci et des astronomes provençaux (un laboratoire est construit chez les Jésuites de Marseille en 1702) perfectionné ses connaissances en matière d'histoire naturelle et d'astronomie. Ses qualités scientifiques, tant en astronomie, qu'en histoire naturelle, sont d'ailleurs appréciées à leur juste valeur par les savants du siècle, qui ne prennent que rarement en défaut ses qualités d'observateur⁷⁷⁹. Ses dessins sont précis et rigoureux, comme en témoigne, par exemple, la gravure d'une tête de tortue et de sa matrice (document 5.5), qu'il présente en regard de son texte.

D'ailleurs, Feuillée n'a rien du savant solitaire, et si son voyage antillais n'est pas le fait, à l'origine, de la machine coloniale et scientifique (même s'il obtient le

⁷⁷⁶ R.P. Louis FEUILLÉE, *Journal des observations physiques...*, *op. cit.*, 1725, p.177-178.

⁷⁷⁷ Le détail de ce voyage est donné jour par jour dans le volume de 1725 : R.P. Louis FEUILLÉE, *Journal des observations physiques...*, *op. cit.*, 1725, p.162-426.

⁷⁷⁸ G. SAINT-YVES, « Un voyageur Bas-alpin. Le Père Louis Feuillée... », *op. cit.*, 1895, p.303.

⁷⁷⁹ À propos de ses observations de naturalistes, précises et nombreuses, Charles Bourgeois précise que « Linné, après l'avoir classé parmi les *restauratores* aux côtés des Tournefort et des Plumier, n'hésita pas à débaptiser le genre *Nhandiroba* de Plumier pour en faire le genre *Fevillea*, dans la famille des Cucurbitacées ». Charles BOURGEOIS, « Le Père Louis Feuillée... », *op. cit.*, 1970, p.19. Signalons toutefois cette note de Réaumur, dans le plumitif de la séance de l'Académie royale des sciences du 23 décembre 1716 (aucun écho dans les procès-verbaux à cette date) : « M. d'Isnar lut la description envoyée par le père Feuillée de la plante appelée herba terribilis. Il y ajouta quantité de réflexions. La description du père Feuillée a paru peu exacte ». AAS, Pochette de séance 1716, plumitif (Réaumur).

passage sur les îles dans un navire de la Marine royale)⁷⁸⁰, celle-ci en recueille malgré tout les fruits, faisant la preuve de son extraordinaire force d'attraction. Louis Feuillée, remarqué dès 1696 par diverses observations marseillaises adressées à la Compagnie, est en effet le correspondant officiel de J.-D. Cassini depuis 1699⁷⁸¹. Tout naturellement, les volumes de l'*Histoire et mémoires* de l'Académie des sciences se font donc l'écho des observations qui lui parviennent, soit directement, soit plus probablement par la voie hiérarchique, par l'intermédiaire du Ministre de la Marine, Pontchartrain et de son cousin Bignon⁷⁸². Aussi, lorsqu'en 1725, le volume contenant le voyage antillais de 1703-1706 paraît avec l'approbation de Jacques Cassini, toutes les informations qu'il contient ont déjà été assimilées par la machine académique⁷⁸³.

Le second voyage, qui entraîne Feuillée au-delà du Détroit de Magellan, jusque sur les côtes du Chili et du Pérou, se fait dans un contexte tout à fait différent : cette fois, Feuillée reçoit des instructions, et un titre, celui de Mathématicien du roi, qui lui est accordé juste avant son départ, en 1707. Parti à la fin de cette année 1707, il ne rentre qu'à l'été 1711, rapportant d'innombrables informations de toute nature, qu'il s'empresse de communiquer à l'Académie. Celle-ci approuve son manuscrit en séance, le 6 décembre 1713, lequel est publié dès 1714, en deux volumes, tandis qu'un observatoire est érigé dans le couvent des Minimes à Marseille, aux frais du roi⁷⁸⁴.

⁷⁸⁰ Les manuscrits de Feuillée, dix volumes, sont aujourd'hui conservés à la Bibliothèque de Marseille. L'Observatoire n'en possède que quelques copies, probablement de la main de J.-N. Delisle. G. BIGOURDAN, « Inventaire général et sommaire des manuscrits de l'Observatoire de Paris », *Annales de l'Observatoire de Paris*, "Mémoires", tome 21, 1895, p.F31, note de bas de page. Quant au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, il ne possède qu'un recueil de Feuillée, probablement offert par celui-ci à son éditeur de 1725, Mariette, en gage d'amitié. MNHN Ms 39 : « Recueil de poissons, d'oiseaux et de reptiles, dessinés par le Père Feuillée ».

⁷⁸¹ Alfred LACROIX, *Figures de Savants*, Paris, Gauthier-Villars, tome 3, 1938, p.15. Abbé ROZIER, *Nouvelle Table des articles contenus dans les volumes de l'Académie Royale des Sciences de Paris, depuis 1666 jusqu'en 1770, dans ceux des Arts et Métiers publiés par cette Académie, & dans la Collection Académique*, tome I, Paris, Ruault, 1775, p.CV.

⁷⁸² CASSINI fils, « Extrait des observations faites à la Martinique par le P. Feuillée en 1703 & 1704. Comparées aux observations qui avaient été déjà faites en cette Isle par Mrs des Hayes & du Glos. Et à celles qui ont été faites en même tems à l'Observatoire Royal. Par M. Cassini le fils », in *MARS 1704*, Paris, Jean Boudot, 1706, p.338-345. Du même auteur, « Extrait des Observations faites aux Indes Occidentales en 1704, 1705, & 1706 par le P. Feuillée Minime, Mathématicien du Roy ; comparées à celles qui ont été faites en même temps à l'Observatoire Royal », *MARS 1708*, Paris, Jean Boudot, 1709, p.5-16. Sur l'ensemble des voyages de Feuillée, voir le long chapitre de Jordan KELLMAN, « Discovery and Enlightenment at sea... », *op.cit.*, 1998, p.177-261.

⁷⁸³ Cette approbation de Cassini, « Fait à Paris ce 10 juillet 1723 », apparaît en tête de l'ouvrage, précédant le privilège royal. Le P. Feuillée avait demandé un soutien financier au Régent, par une lettre datée du 15 avril 1719. AAS, Dossier personnel P. Louis Feuillée, lettre du 15 avril 1719 adressée au Régent.

⁷⁸⁴ R.P. Louis FEUILLÉE, *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites par l'ordre du Roy sur les Côtes Orientales de l'Amérique Meridionale, & dans les Indes Occidentales*,

Cette mission américaine de 1707-1711, dûment soutenue par le ministère de la Marine et l'Académie des sciences, s'écarte délibérément du cadre balisé des possessions coloniales, témoignant du déplacement, sensible depuis la fin du siècle précédent, des centres d'intérêt de la science maritime française. Depuis le voyage de reconnaissance de l'escadre du Comte de Gennes jusqu'au détroit de Magellan (1695-1697), dont le récit est publié avec succès par l'ingénieur Froger en 1698⁷⁸⁵, et le voyage de Couplet fils au Brésil à la fin du siècle⁷⁸⁶, l'Amérique du Sud retient l'attention des ministres et des savants. En 1704, rappelons-le, c'est à la veille de partir au Pérou pour en rapporter le précieux quinquina à Fagon, que décède le P. Plumier, alors que le rapprochement avec l'Espagne promet de favoriser les pérégrinations sud-américaines des voyageurs français. Dans les pas de Feuillée, dès 1712, l'ingénieur Frézier se lance à son tour dans la course au Pérou, confirmant l'ouverture d'un nouveau territoire à la curiosité des savants du XVIIIe siècle⁷⁸⁷. Depuis quelques années déjà, les colonies françaises des Antilles et de la Guyane ne représentent plus, pour l'astronomie ni la botanique, ces terres vierges à conquérir, loupes en poche et lunettes pointées sur

*depuis l'année 1707 jusques en 1712, par le R.P. Louis Feuillée, Religieux minime, Mathématicien, Botaniste de Sa Majesté, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, Paris, Pierre Giffart, 1714, tome 1, « Extrait du Registre de l'Académie royale des sciences du 6 décembre 1713 », et « Préface ». Charles BOURGEOIS, « Le Père Louis Feuillée... », *op.cit.*, 1970, p.13 et p.15. Le volume de Feuillée concernant les Antilles n'est publié qu'en 1725, onze ans après les deux volumes consacrés au périple sud-américain.*

⁷⁸⁵ François FROGER, *Relation d'un voyage fait en 1695, 1696 et 1697 aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brezil, Cayenne & Isles Antilles, par une escadre des vaisseaux du Roy, commandée par Monsieur de Gennes, [...]*, Paris, De Fer, 1698. Ce voyage, qui donne quelques renseignements anecdotiques sur Cayenne et les Antilles mais n'apporte rien de nouveau sur le chapitre scientifique pour les colonies, ne semble pas avoir retenu l'attention de l'Académie des sciences.

⁷⁸⁶ Couplet (fils de l'académicien des sciences), qui visite le Brésil en 1697-1699, fait naufrage sur les côtes du Boulonnais en 1699, à son retour. Rescapé, il perd dans cet accident l'ensemble de ses mémoires, de ses instruments et de ses échantillons. Son voyage donne toutefois lieu à un compte rendu à l'Académie, qui publie des extraits de ses lettres américaines en 1703 : « Extrait de quelques lettres écrites de Portugal & du Brésil, par Monsieur Couplet le fils, à Monsieur l'Abbé Bignon, Président de l'Académie Royale des Sciences », in *MARS 1700*, Paris, Jean Boudot, 1703, p.172-178. Couplet fils effectue un nouveau voyage sur les côtes sud-américaines vers 1710, avec le soutien de l'Académie qui lui fournit des instruments. AAS Registre des procès-verbaux tome 30, séance du 25 février 1711, p.83-87.

⁷⁸⁷ Né en 1682, Frézier, après de solides études scientifiques à Paris (au Collège Mazarin, en particulier), entre dans l'armée en qualité de pyrotechnicien (il est d'ailleurs l'auteur d'un traité sur ce sujet). Il est ensuite remarqué par l'inspecteur général des fortifications Le Pelletier de Souzy, qui le charge d'évaluer la qualité des fortifications sud-américaines. Parti de 1712 à 1715, il rapporte de son voyage de nombreux renseignements concernant l'objet de sa mission, mais aussi d'intéressantes notations sur les populations rencontrées, la faune, et la flore sud-américaine. Amédée-François, FRÉZIER, *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chily et du Pérou, fait pendant les années 1712, 1713 et 1714 [...]* par M. Frézier [...], Paris, J.-C. Nyon, 1716. En 1719, il sera affecté à Saint-Domingue, comme nous le verrons.

l'horizon, pour la plus grande gloire du roi. Elles ne sont plus, désormais, pour l'essentiel, que des étapes, des camps de base utiles placées sur la route de l'Amazone, de la Cordillère des Andes, ou de la Louisiane que la Compagnie de Law place quelque temps sur le devant de la scène : en 1720 encore, le P. Laval, jésuite et hydrographe du roi à Marseille, profite de son voyage vers le Mississippi pour réaliser quelques observations astronomiques à l'occasion de deux rapides escales à la Martinique, puis à Saint-Domingue⁷⁸⁸.

Faut-il voir, alors, dans cet assoupissement de la curiosité académique à l'égard des colonies de l'espace caraïbe, la fin du mouvement scientifique de la machine coloniale française dès le début de ce XVIIIe siècle ?

Certes non. Mais la méthode d'investigation de la machine coloniale est en train de changer. Car l'expédition scientifique est décidément une pratique offensive, une percée stratégique, une entreprise de reconnaissance destinée à poser les premiers jalons d'une conquête à venir. Passées les premières surprises de l'astronomie transportée sous les tropiques, passée l'épopée des premières localisations précises opérées par des astronomes et des instruments à la pointe du progrès, les premiers repérages de l'immense variété des nouvelles espèces qui s'offrent au regard des botanistes, les colonies ne présentent plus suffisamment d'attrait pour motiver les jeunes aventuriers de la science d'outre-mer ou d'outre-monts.

Dès lors, les confins de l'Amérique, puis le Pacifique, promettent bien d'autres découvertes que les champs de cannes martiniquais. Surtout, à la différence de la science maritime, la science coloniale peut désormais s'appuyer sur une population croissante de colons à talents : spécialistes ou lettrés ayant bénéficié d'une formation scientifique parfois sommaire, ces colons forment dès le tournant du siècle la principale richesse de la machine coloniale, relais locaux des valeurs et des ambitions de la science académique, informateurs zélés de la machine coloniale et de l'Académie.

⁷⁸⁸ BObs Ms B 5.2, p.359-376 (« Observations au fort royal de la Martinique, au Cap François à Saint-Domingue, à l'Isle Dauphine sur la cote de la Louisiane »). BObs Ms A 5.1 (indices des observations des satellites de Jupiter), et BObs Ms B 5.1 (observations de divers astronomes).

Chapitre 6. L'implantation coloniale de spécialistes qualifiés

L'historiographie coloniale a généralement négligé non seulement les conditions intellectuelles de la maîtrise d'une nature et d'un espace dont la conquête soulevait nombre de problèmes essentiels, mais aussi les conditions pratiques de celle-ci. Or le repérage des premiers spécialistes et scientifiques qui participent à la conquête intellectuelle des espaces coloniaux de l'aire caraïbe permet d'éclairer d'un jour nouveau les modalités concrètes d'une colonisation théorique et pratique du monde tropical par la monarchie française.

Les premiers pas de la colonisation des Antilles, nous l'avons vu, se firent à la force des armes, à coups de sabre et croix. Mais à partir des années 1660-1670, lorsque s'installent des administrateurs locaux omnipotents et compétents, et que se manifeste dans les bureaux de Paris puis de Versailles une véritable ambition pour l'idée d'une expansion française dans les Antilles et en Guyane, vient le temps des spécialistes, détenteurs d'un savoir pratique ou théorique mis au service de la cause coloniale.

1. Cartographie et fortifications : ingénieurs, arpenteurs et militaires sous les tropiques

La gestion du territoire, son développement, sa protection, et la connaissance nécessaire qu'en doivent avoir les administrateurs coloniaux, pousse les ministres successifs en charge des colonies, à y affecter des spécialistes capables non seulement d'assurer la construction des fortifications, mais aussi de produire tous les documents et mémoires nécessaires à la prise de décision qui s'opère à plus de six semaines de mer.

1.1. L'inspection de Blondel (1666-1667)

Dès 1666, l'ingénieur Blondel, lecteur de mathématiques au Collège royal et auteur de nombreuses études sur les fortifications de la Provence et de la côte atlantique (notamment à Rochefort), est affecté aux Antilles pour une mission d'inspection des fortifications et d'évaluation des capacités défensives des colonies nouvellement acquises par le roi. Il est alors sous la dépendance directe de Colbert, qui dirige le corps encore hésitant des ingénieurs des fortifications des provinces côtières et de l'intérieur (Louvois supervisant le département des provinces frontières depuis 1661)⁷⁸⁹.

Fort de ce soutien et conscient de l'importance de sa mission, Blondel parcourt les îles à la manière d'un commissaire imbu du service du roi : il inspecte, fait des rapports, dresse des plans, lance des travaux, en interrompt d'autres. Dans l'île de la Tortue, il lance les travaux de la *Tour*, fortification voulue par le gouverneur d'Ogeron, en avril 1667⁷⁹⁰ ; en Guadeloupe et en Martinique, il dresse de plans, des projets, et un constat globalement négatif sur l'ensemble des fortifications qu'il visite attentivement⁷⁹¹. Très critique à l'égard des œuvres des premiers maîtres des lieux⁷⁹², il n'y voit que des fortins de fortune mal agencés, mal situés, mal construits, mal entretenus et inefficaces, il se fait *de facto* l'apôtre de la nouvelle génération d'ingénieurs et d'architectes des fortifications souhaitée par Colbert.

Détenteur d'un savoir mathématique et géométrique solide, possédant des notions de balistique, de géographie, de cartographie et de dessin, Blondel marque avec

⁷⁸⁹ Colbert confiera en 1667 sa fonction à son fils, Colbert de Seignelay, qui l'assumera jusqu'à sa mort, en 1690. Gilbert BODINIER, « Ingénieurs militaires », in François BLUCHE (dir.), *Dictionnaire du Grand Siècle*, Paris, 1990, p.755.

⁷⁹⁰ M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, op.cit., 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.695. Christian GOGUET (éditeur), « Le mémoire sur l'île de la Tortue et le devis descriptif du Fort de François Blondel (1667) », *Revue de la Société haïtienne d'histoire et de géographie*, septembre 1988, n°160, p.23-42 (publication d'un mémoire conservé sous la cote CAOM DFC XXXI Amérique méridionale et Antilles françaises, carton 126, doc. 7).

⁷⁹¹ Anne PÉROTIN-DUMON, « La ville aux îles, la ville dans l'île : Basse-Terre et Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, 1650-1815 », thèse soutenue sous la direction de Paul Butel, Bordeaux III, décembre 1996, tome 1, p.81.

⁷⁹² On a de lui divers mémoires et rapports sur ses mémoires, qui donnent une bonne idée de la vigueur de ses critiques et de l'ampleur de son travail (CAOM Colonies C^{8B} 1, pièce 22) : « Mémoire sur les fortifications de la Martinique, de la Guadeloupe et de Saint-Christophe, envoyé par M. Baas, gouverneur général, à la suite de la mission accomplie par l'ingénieur Blondel ». Dans sa thèse, Anne Pérotin-Dumont rappelle également l'existence de son dossier personnel (CAOM Colonies E 35), et de divers rapports conservés aux Archives coloniales d'Aix-en-Provence (notamment CAOM DFC VI Guadeloupe 3,

détermination l'irruption sur la scène coloniale des spécialistes compétents qui, dans le sillage des administrateurs du roi, participent pleinement à la reprise en main des territoires coloniaux par la monarchie, tant par leur action sur le terrain, que par la production d'un certain nombre d'outils d'évaluation destinés au ministère. Sa cartographie des principales îles, Guadeloupe, Martinique, Grenade et autres de moindre importance (documents 6.1 et 6.2), fait autorité, au moins jusqu'au début du XVIII^e siècle, et sert à la documentation des bureaux de la marine et des colonies⁷⁹³.

L'envoi de Blondel (et surtout son départ qui laissait les colonies sans expert) avait eu, entre autres mérites, celui d'exposer en haut lieu l'idée que les colonies ne pouvaient se passer de spécialistes en matière de fortifications et de cartographie. Pourtant, ce n'est que très progressivement que sont détachés sous les ordres des administrateurs locaux les premiers ingénieurs brevetés, affectés aux différentes places fortes des colonies.

1.2. Les ingénieurs aux colonies

Les ingénieurs du roi détachés aux Antilles dépendent jusqu'en 1690 du Secrétariat d'État à la Marine, puis, à partir de 1691, d'un Département des fortifications des places de terre et de mer, supervisé par son Directeur, Michel Le Pelletier de Souzy, et par le commissaire aux fortifications Sébastien Le Pestre de Vauban⁷⁹⁴. Leur formation est inégale, leur origine intellectuelle varié : fondée à la fois sur un enseignement de dessin et de mathématiques dispensé dans les collèges, les académies militaires, ou par des maîtres indépendants⁷⁹⁵, leur culture scientifique est complétée par

Guadeloupe 5, etc.). Voir également les mémoires de Blondel conservés dans les premiers numéros du fonds CAOM DFC VI Guadeloupe : 1, 5, etc.).

⁷⁹³ Ses cartes manuscrites, d'une grande précision et aisément reconnaissables par le modelé de leur relief, sont conservées pour l'essentiel au Dépôt des cartes et plans de la Bibliothèque nationale de France, dans les Portefeuilles du Service hydrographique de la marine : BNCP SH Pf.157bis, division 21, pièce 2 D (Grenade). BNCP SH Pf.155, division 3, pièce 1, rouleau (Guadeloupe). BNCP SH Pf.156, division 2, pièce 5 (Martinique), etc.

⁷⁹⁴ Anne BLANCHARD, *Les ingénieurs du Roy de Louis XIV à Louis XVI. Étude du corps des fortifications*, Montpellier, Université de Montpellier III et Service historique de l'armée de Terre, 1979, p.60-80.

⁷⁹⁵ Roger HAHN, « L'enseignement scientifique aux écoles militaires et d'artillerie », in René TATON (dir.), *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*, Paris, Hermann, 1986 (1^{ère} édition 1964), 5^{ème} partie, p.513-516.

l'étude de quelques-uns des manuels d'architecture et de fortifications qui apparaissent depuis le début du XVII^e siècle, étudiés ou non avec le secours d'un maître. Fréquemment, ils sont fils d'architectes ou des maîtres-maçons, et ont ainsi le bénéfice d'une expérience acquise auprès de leur père, sur le terrain⁷⁹⁶. Leur qualification n'est reconnue par le brevet d'ingénieur du roi qu'après examen de leur qualité ou recommandation argumentée, qui valorise en particulier l'expérience et les compétences de terrain⁷⁹⁷.

Dès les premières années de la prise en main des colonies par la monarchie, des ingénieurs sont affectés aux différentes places fortes des colonies, chargés de les perfectionner, de mettre en place de nouvelles batteries côtières. Nos premières investigations dans les sources manuscrites nous en révèlent quelques-uns qui ne sont pas tous, loin s'en faut, des ingénieurs militaires : Gemosat, affecté à l'ensemble des Antilles en 1672⁷⁹⁸, dont nous reproduisons ici une vue manuscrite (document 6.3) ; Descombes (écrit aussi Decombe), qui réalise le premier plan directeur de la capitale voulue par le gouverneur Blénac en Martinique (le Fort-Royal)⁷⁹⁹, et effectue divers travaux sur les fortifications de Tobago et de Saint-Christophe⁸⁰⁰ ; Payen, qui exerce en Martinique dès 1680, d'où il envoie des mémoires sur les fortifications⁸⁰¹, et dont le

⁷⁹⁶ Anne BLANCHARD, *Les ingénieurs du Roy...*, *op.cit.*, 1979, p.109-111.

⁷⁹⁷ Hélène VÉRIN, *La gloire des ingénieurs : l'intelligence technique du XVI^e au XVII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, p.181-195 et p.243-333. Hélène VÉRIN, « Ingénieurs du roi », in Michel BLAY et Robert HALLEUX (dir.), *La Science classique. XVI^e-XVIII^e siècle. Dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998, p.61-68. Gilbert BODINIER, « Ingénieurs militaires », in François BLUCHE (dir.), *Dictionnaire du Grand Siècle*, Paris, 1990, p.755.

⁷⁹⁸ CAOM Colonies B 4, f°12 (25 janvier 1672) : pouvoir d'ingénieur pour Gemosat, envoyé aux Antilles pour y travailler aux fortifications.

⁷⁹⁹ « Projet de la ville à construire au cul de sac de la Martinique avec la contrescarpe du Fort-Royal, dressé par le sieur Decombe, ingénieur du Roy », 1681. Cité dans Raymond DANGER, « L'Urbanisme à la Martinique. Trois siècles d'urbanisme colonial : Fort-de-France », in Jean ROYER (dir.), *L'Urbanisme aux Colonies et dans les pays tropicaux. Communications & rapports du Congrès international de l'Urbanisme aux Colonies et dans les pays de latitude intertropicale*, tome 1, Nevers, 1932, p.328. Ce futur Fort-Royal n'est autre que l'actuel Fort-de-France.

⁸⁰⁰ Voir par exemple BNCP SH Pf.154, division 21, pièce 3 D (Decombe, Plan du fort de la Basse terre, 1678, Saint-Christophe), manuscrit. Anne Blanchard donne quelques indications complémentaires sur sa carrière antérieure et ultérieure. Sur son passage aux Antilles, elle dit simplement : « Envoyé en 1677 au Canada, ensuite aux Antilles, pour contribuer à la conquête de Tobago dont il donna les plans de fortification ; de là à Gorée ». Anne BLANCHARD, *Dictionnaire des Ingénieurs militaires: 1691-1791*, Montpellier, chez l'auteur, 1981, p.177. Gemosat, Payen, Grivelé, Fleury, Paquine, que nous citons dans les lignes suivantes, n'apparaissent pas dans ce dictionnaire, du fait sans doute, de leur appartenance à l'administration de la Marine (avant l'unification de 1691), et peut-être du caractère lacunaire de certaines sources utilisées.

⁸⁰¹ En octobre et novembre 1680, Payen envoie des mémoires sur les fortifications (CAOM Colonies C^{8A} 1, f°396-417). Il est remplacé vers 1692 par Caylus : CAOM Colonies B 14, f°249 (22 juin 1691) et CAOM Colonies C^{8A} 12, f°80 (8 janvier 1692).

frère, Marc, apparaît à Saint-Domingue à partir de 1687, également en qualité d'ingénieur affecté aux fortifications. Ce dernier est breveté en 1694, après avoir réalisé divers plans⁸⁰².

Il est remplacé en 1698 par un certain Grivelé⁸⁰³, lui-même remplacé à sa mort (1699) par le sieur Fleury, qui meurt dès son arrivée en poste⁸⁰⁴. La Broue et Henault (son « ingénieur en second »), sont nommés en 1700 à Saint-Domingue pour fortifier le sud de l'île où la nouvelle Compagnie de Saint-Domingue doit développer l'essentiel de son plan de mise en valeur⁸⁰⁵. En Guyane, l'ingénieur Paquine est en action vers 1690, et semble avoir été le premier affecté à cette place⁸⁰⁶. Caylus (parfois écrit Cailus), affecté à la retraite de l'ingénieur Payen de la Martinique, en 1692, ne donne quant à lui guère de satisfaction à sa hiérarchie et suscite les plaintes régulières des administrateurs, bien que le P. Labat vante sans réserve ses qualités⁸⁰⁷. Il est, entre autres choses, l'auteur

⁸⁰² CAOM Colonies C^{8A} 4, f°330 (28 juillet 1687). CAOM Colonies B 18, fol.11 (1^{er} janvier 1694) : Brevet d'ingénieur à St-Domingue, « pour le Sr Payen » (1^{er} janvier 1694) : « [...] le Roy [...] voulant faire choix d'une personne expérimentée au fait du genie pour faire les fonctions d'ingénieur à Saint-Domingue et sachant que le Sr Payen a les qualitez nécessaires pour s'en bien acquitter et qu'il y a fait les fonctions d'ingénieur dans le service de terre pendant plusieurs années avec approbation, Sa Majesté l'a retenu et ordonné, retient et ordonne Ingénieur à Saint-Domingue [...] ». Une lettre du 12 mai 1697 annonce sa mort à Saint-Domingue (CAOM Colonies C^{8A} 10, f°2-29). Une autre du 4 septembre 1697 adressée au Directeur des fortifications, Le Pelletier de Souzy, souligne la nécessité de son remplacement rapide. De Marc Payen, un plan géométrique manuscrit du Cap, signalant les principaux bâtiments et quelques sondages de côte, est conservé sous la cote BNCP SH Pf.149, division 4, pièce 4 D. D'autres documents de sa main sont conservés dans les archives (BNCP SH Pf.149, division 5, pièce 1 : Payen, Plan géométrique de l'entrée et port de Bayaha, 1688, etc.). Il est évoqué un siècle plus tard comme le premier ingénieur breveté de Saint-Domingue, dans M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.590.

⁸⁰³ CAOM Colonies B 21, f°14 (15 janvier 1698, à Ducasse).

⁸⁰⁴ CAOM Colonies B 21, f°351 (9 mai 1699) : envoi de son brevet d'ingénieur. Sa mort est annoncée au Directeur des fortifications le 6 janvier 1700 (CAOM Colonies B 21, f°472).

⁸⁰⁵ CAOM Colonies B 21, f°516 (13 janvier 1700). CAOM Colonies B 21, f°518 (20 janvier 1700). CAOM Colonies B 21, f°530 (1^{er} février 1700, brevet de Hénault).

⁸⁰⁶ CAOM Colonies C¹⁴ 2, f°75-80 (1^{er} août 1690). Sa correspondance pour l'année 1690 se trouve rassemblée sous la cote CAOM Colonies C¹⁴ 2, f°111-152.

⁸⁰⁷ Nommé le 22 juin 1691 (CAOM Colonies B 14, f°249), Caylus reçoit des instructions détaillées le 12 septembre suivant (CAOM Colonies B 14, f°264). Les premières plaintes à son endroit commencent dès l'année suivante : CAOM Colonies C^{8A} 7, f°59-63 (août 1692). CAOM Colonies C^{8A} 11, f°81-89 (avril 1699). CAOM Colonies C^{8A} 15, f°120-131 (mars 1703), etc. Il retourne en France en 1722, après, semble-t-il, une mise à l'écart intervenue vers 1705 : CAOM Colonies C^{8A} 15, f°425-442 (1705). CAOM Colonies C^{8A} 30, f°358-359 (1722). Le P. Labat l'évoque en ces termes : « C'était un Gentilhomme de Languedoc, appelé Monsieur de Cailus, très-habile et très expérimenté ». Le missionnaire s'inspire d'ailleurs d'un certain nombre de plans dressés par cet ingénieur : voir par exemple son « Plan du Port, du Fort et du Bourg de La Grenade ». R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 1 p.110 et tome 3, p.285. Le *Dictionnaire des ingénieurs militaires*, d'Anne Blanchard, donne une courte notice pour « Noble Jean de Giou de Caylus, alias Cailus, écuyer » : mort à la Martinique en 1722, ce membre d'une famille de Haute-Auvergne d'ancienne noblesse semble avoir participé à la construction du Canal des Deux-Mers en 1691, et

d'un « Plan de la nouvelle ville sous le fort Royal de la Martinique », deuxième plan d'aménagement de la capitale⁸⁰⁸, et de quelques cartes générales, telle la « Carte topographique de l'Isle de Saint-Christophe » que nous reproduisons ici (document 6.4). Binois (ou Binoist), se trouve dès 1700 affairé aux fortifications de Saint-Christophe, puis en Guadeloupe vers 1703, à la Grenade à partir de 1706, où il exerce sous divers grades jusqu'à sa mort (1735)⁸⁰⁹.

Dans le même temps, le brillant ingénieur Frézier, opère en qualité de Directeur des fortifications à Saint-Domingue, où il réalise des cartes manuscrites (1720-1721) puis imprimées (1724), adressées au Ministre de la Marine et au Marquis d'Asfeld, Directeur général des fortifications⁸¹⁰. Ces cartes, dont nous donnons deux reproductions (documents 6.5 et 6.6), sont à cette date les plus complètes et les plus précises jamais réalisées, de l'aveu même du premier géographe du roi, Guillaume Delisle.

Ainsi se dessinent autant de parcours individuels qu'il faudrait pouvoir étudier en détail : quelle était leur formation, leur manière de travailler, leurs relations avec l'administration ? Quel bilan peut-on faire de leur activité dans le domaine des fortifications, de la cartographie, des inventaires de ressources minières ? Le sujet mériterait à lui seul une belle thèse. Or aucune étude, à notre connaissance, n'a été entreprise à ce jour sur le sujet des ingénieurs des colonies françaises de l'aire caraïbe au XVIIIe siècle⁸¹¹. Les sources pourtant existent, et leur simple énumération donne une idée de l'ampleur des renseignements qu'on y pourrait puiser : dossiers personnels de la série Colonies E des Archives nationales, archives de la guerre conservées à Vincennes, correspondance administrative, sources considérables du Dépôt des Fortifications des colonies, etc.

L'effectif des ingénieurs des colonies est apparemment limité, sous le règne de Louis XIV, au strict minimum. Jamais on ne voit, semble-t-il, un ingénieur par île, et les

aurait obtenu le grade d' *Ingénieur en chef* au département de l'Amérique pendant la guerre de Succession d'Espagne ». Anne BLANCHARD, *Dictionnaire des Ingénieurs militaires...*, *op.cit.*, 1981, p.325.

⁸⁰⁸ Cité dans Raymond DANGER, « L'Urbanisme à la Martinique... », *op.cit.*, 1932, p.329.

⁸⁰⁹ CAOM Colonies C^{8A} 12, f°208-217 (30 juin 1700). CAOM Colonies C^{8A} 15, f°43-46 (21 septembre 1703). CAOM Colonies C^{8A} 16, f°15-17 (20 juin 1706).

⁸¹⁰ Comme nous l'avons vu (chapitre 5, titre 3.2), Frézier s'était rendu célèbre dans les milieux scientifiques en publiant en 1716 le récit de son voyage en Amérique du Sud de 1712 à 1714.

⁸¹¹ Anne Blanchard n'y consacre que six lignes dans son études sur les ingénieurs du roi : BLANCHARD (Anne), *Les ingénieurs du Roy...*, *op.cit.*, 1979, p.385.

demandes persistantes des administrateurs sur ce chapitre témoignent de l'insuffisance des moyens déployés : en 1697, d'Amblimont et Robert demandent l'affectation d'un sous-ingénieur pour la Guadeloupe, et en 1715 encore, l'ingénieur Binois lui-même, demande du secours, précisant que la présence aux îles du Vent de deux ingénieurs au moins est indispensable. En 1738, les Petites Antilles ne compteront encore que trois ingénieurs : un ingénieur en chef, épaulé par deux sous-ingénieurs⁸¹².

Il faut dire que les ingénieurs, du fait de leur savoir scientifique et technique, théorique et pratique, sont les hommes à tout faire de l'administration, les bras armés, dévoués et serviles de la science coloniale : ils se trouvent *de facto* seuls, ou presque, pour assumer les fonctions de cartographes, d'explorateurs, d'architectes, de gestionnaires et d'inspecteurs des travaux, d'experts en fortification et en hydraulique, de dessinateurs de plans, de sondeurs de côtes et de rivières, voire de découvreurs de mines.

1.3. Des spécialistes d'appoint. Architectes, arpenteurs, officiers

Les ingénieurs trouvent toutefois quelque secours auprès d'autres techniciens qui, parfois, maîtrisent l'outil mathématique.

Pour les questions d'architecture⁸¹³, le secours de quelque entrepreneur de talent ou de quelque architecte privé plus ou moins qualifié et exilé sous les tropiques, peut être sollicité par l'administration : ainsi, en 1719, le sieur Ju, qui se dit architecte, réclame-t-il aux administrateurs des appointements réguliers pour prix de ses services⁸¹⁴. Pour la prospection minière, des spécialistes de passage peuvent à l'occasion être attirés dans les rets de la machine coloniale, comme ce Franciscain portugais débarqué à Cayenne par des forbans, qui fait montre de connaissances

⁸¹² CAOM Colonies C^{8A} 10, f^o20-39 (mai 1697). CAOM Colonies C^{8A} 20, f^o457-461 (juillet 1715). CAOM Colonies C^{8A} 49, f^o10-13 (février 1738).

⁸¹³ La lecture des procès-verbaux de l'Académie royale d'architecture, publiés au début du XXe siècle, révèle que cette institution ne parvient pas à s'intégrer à la machine coloniale, malgré la présence à sa tête de l'ingénieur Blondel, de retour des Antilles. La seule référence que l'on y trouve à l'espace colonial, pour le XVIIe siècle, est la suivante, évoquant une précision donnée par Blondel durant la séance du 2 juillet 1674 : « [certains lieux] qui estoient très mal sains avant que d'estre défrichés, comme à l'*isle Sainte-Croix* aux Antilles, qui de mortelle qu'elle estoit est devenue très saine, depuis que les habitans, par l'abatis des arbres qu'ilz ont fait, ont donné lieu au seoleil de rendre la terre plus saine ». Henry LEMONNIER (éditeur), *Procès-verbaux de l'académie royale d'architecture, 1671-1793*, tome I, Paris, Armand Colin, 1911, p.79.

minéralogiques convoitées : en 1720, le gouverneur de la Guyane française s'efforce de le retenir, contre argent, pour mener l'exploration des ressources minérales dans les terres situées près de la rivières Approuague⁸¹⁵.

Mais l'essentiel des secours reçus par les ingénieurs, concernent la cartographie⁸¹⁶ : certains arpenteurs, à l'exemple de l'arpenteur général de la Martinique Thimothée Petit (nommé en 1690, décédé en 1723), dressent non seulement l'ensemble des plans qui fixent officiellement les bornes des différentes habitations (document 6.7), mais réalisent parfois des plans généraux, des cartes particulières⁸¹⁷.

Acquis les quelques rudiments de mathématiques et de géométrie nécessaires à la justesse des relevés et des opérations angulaires élémentaires, le dessin est leur premier savoir-faire. Lorsqu'en 1707 le jeune Joseph-Nicolas De l'Isle (frère du géographe Guillaume Delisle) envisage de postuler pour une place d'arpenteur royal en Martinique, c'est vers un professeur de dessin qu'il se tourne en priorité⁸¹⁸. L'essentiel du savoir théorique de l'arpenteur (et parfois bien plus) se trouve rassemblé dans différents traités didactiques : *La pratique et usage d'arpentage*, de Cl. Flamand (Montbéliard, 1661), *L'école des arpenteurs*, par Ph. de la Hire (Paris, 1689), ou encore *L'art de dessiner proprement les plans, profils, etc.*, de H. Gautier (publié à Paris en 1697), pour n'en citer que quelques-uns. Le reste s'acquiert sur le terrain, par la pratique.

Les arpenteurs, ces sans-grade de la conquête coloniale, dont le rôle est indispensable et qui, malgré des qualités techniques souvent mises en cause, sont à bien des égards les premiers artisans de la cartographie coloniale⁸¹⁹, n'ont pas non plus été

⁸¹⁴ CAOM Colonies C^{8A} 26, f°296-300 : Bénard (2 août 1719).

⁸¹⁵ CAOM Colonies C¹⁴ 12, f°32-34 (février 1720).

⁸¹⁶ Pour une comparaison avec le cas du Québec, voir cette étude, qui s'intéresse surtout au cas de la cartographie anglaise mais qui, dans sa première partie, rappelle quelques aspects de la cartographie sous administration française : Claude BOUDREAU, *La cartographie au Québec. 1760-1840*, Québec, Presses de l'Université de Laval (Québec), 1994. En particulier p.17-57.

⁸¹⁷ CAOM Colonies C^{8A} 19, f°87-134 (mai 1713). CAOM Colonies C^{8A} 21, f°300-305 (mai 1716). CAOM Colonies C^{8A} 32, f°30-31 (août 1723), etc.

⁸¹⁸ ACADÉMIE DES SCIENCES, « Éloge de M Joseph-Nicolas De l'Isle », *HARS 1768*, Paris, Imprimerie royale, 1770, p.169.

⁸¹⁹ Sur les usages du métier d'arpenteur, voir Roger DESREUMAUX, « De l'utilité des arpenteurs du XVIIIe siècle », in Frédéric BARBIER (éditeur), *La carte manuscrite et imprimée du XVIe au XIXe siècle*, Actes de la Journée d'étude sur l'histoire du livre et des documents graphiques à Valenciennes en 1981, Paris-New York-Londres-Munich, 1983, p.99-115. Également François de DAINVILLE et F.

étudiés par l'historiographie coloniale. Les sources sont pourtant presque aussi abondantes que celles dont on dispose pour les ingénieurs. De même, les voyers et grand-voyers affectés dans les différentes colonies dès les années 1680, responsables du tracé et de l'entretien des chemins, restent dans l'ombre.

Un autre contingent de spécialistes qui peut, à l'occasion, soutenir l'ingénieur dans ses travaux pour dresser des plans, des profils de côtes, pour effectuer des missions d'exploration ou des sondages de rivières, ou pour diriger des travaux de fortification, est constitué des officiers d'artillerie ou de marine. Ce sont eux qui, avant l'arrivée des ingénieurs (jusqu'à la fin du XVIIe siècle), avaient *de facto* assumé la construction des fortifications nécessaires, et les premiers relevés cartographiques nécessaires au mouillage des escadres.

Leur formation, en effet, prédispose certains officiers aux activités scientifiques : cet enseignement peut être dispensé dans le cadres des académies militaires privées qui fleurissent partout en France au XVIIe siècle (à Paris, Caen, Rouen, Lille, Angers, etc.), ou dans celui de la formation théorique dispensée aux jeunes nobles (ou "cadets") dans les rangs de l'armée, sous la direction d'un maître de mathématique⁸²⁰. Les officiers de marine, par ailleurs, bénéficient de connaissances généralement solides en hydrographie théorique et pratique, dès le milieu du XVIIe siècle : la publication de l'*Hydrographie*, du Père Fournier (un jésuite), en 1643, et ses nombreuses rééditions, facilitent l'accès à ce savoir. Mais surtout, l'enseignement d'hydrographie est largement diffusé par les mathématiciens jésuites du XVIIe siècle, que ce soit dans le cadres de leurs collèges (plus encore à partir de la création dans ceux-ci de chaires royales d'hydrographie, à partir de 1669), ou dans le cadre des écoles pour les gardes de la marine fondées à Brest, Rochefort et Toulon en 1682, dont les cours furent souvent confiés à des maîtres jésuites, aux côtés de pilotes et de maîtres inégalement qualifiés⁸²¹.

GRIVOT, *Le langage des géographes: termes, signes, couleurs des cartes anciennes (1500-1800)*, Paris, 1964, p.3-4 et p.48-50.

⁸²⁰ Roger HAHN, « L'enseignement scientifique aux écoles militaires... », *op.cit.*, Paris, 1986 (1^{ère} édition 1964), p.514.

⁸²¹ François RUSSO, « L'hydrographie en France aux XVIIe et XVIIIe siècles : écoles et ouvrages d'enseignement », in René TATON (dir.), *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986 (1^{ère} édition 1964), 4^{ème} partie, p.422-424. Michel VERGÉ-FRANCESCHI, *Marine et éducation sous l'Ancien Régime*, Paris, éditions du CNRS, 1991, p.153-155 et 182-193. Du même auteur, « L'enseignement dans la marine du Roi aux XVIIe et XVIIIe siècles : l'enseignement dispensé aux gardes de la marine (1626-1786) », *Mélanges offerts à Bernard Gasperrin*, Chambéry, 1994, p.119-134.

Le résultat de cet enseignement est sensible à travers un grand nombre de mémoires, de plans, de cartes, de tracés de côtes, que l'on retrouve aujourd'hui dans les grands fonds d'archives de la marine, à l'exemple de ces « Observations sur la navigation dans la mer des Antilles », rédigées en 1700 par le sieur Lainé, pilote royal.⁸²² L'emploi des capacités d'un certain Gabaret de Léronnière (signant parfois La Rondière), capitaine à Cayenne au début du XVIIIe siècle, et qui assume les fonctions d'ingénieur sans en avoir le brevet ni les appointements, est à ce titre exemplaire : mobilisé en particulier pour explorer l'intérieur des terres et sonder diverses rivières (l'Approuague, l'Oyapock, etc.) il dresse plusieurs cartes, et prend contact avec des tribus d'Amérindiens, en particulier les Arouas et les Palicours, auxquels il tente de soutirer des renseignements sur divers épices et des mines reculées⁸²³. Il adresse de nombreuses cartes de ses explorations à l'administration de la Marine, tel ce plan de l'embouchure de l'Oyapok que nous reproduisons (document 6.8), et dont les résultats se retrouvent sur les cartes ultérieures de la région.

En l'état actuel de nos connaissances, nombre de cartes restent difficiles à identifier, et quantité d'auteurs échappent à nos investigations dans les archives de la Marine et des colonies ; pourtant, des cartographes comme ce Cornuau, qui dresse plusieurs cartes soignées et précises de Saint-Domingue dans les années 1680 (document 6.9) mériteraient de retenir l'attention des historiens qui nous suivront sur ce terrain⁸²⁴ : était-il officier militaire ? arpenteur ? marin ? Dans une moindre mesure, l'identification de ce Partenay, dont on trouve dans les archives de la Marine quelques vues de côtes maladroitement dessinées (document 6.10), pourrait apporter un éclairage

⁸²² CAOM Colonies C^{8A} 13, f°305-308 (Février 1701). Un inventaire des innombrables mémoires, cartes, dessins et plans signés par des officiers (officiers de la marine pour la plupart), serait fastidieuse. La plupart des schémas et croquis de côtes ou de rivières que l'on peut rattacher à cette période sont le plus souvent anonymes. Ils sont pour l'essentiel conservés dans les fonds suivants : BNCP (Service hydrographique de la Marine), CAOM (Fonds DFC et Séries administratives C7, C8, C9, C14, etc.), et Archives nationales (Marine JJ, différentes sous-séries, pour lesquelles il existe d'ailleurs de bons inventaires analytiques).

⁸²³ CAOM Colonies C¹⁴ 6, f°31-39 (février 1711). CAOM Colonies C¹⁴ 9, f°198-204 (septembre 1716). CAOM Colonies C¹⁴ 9, f°285 et suivantes (décembre 1716). CAOM Colonies C¹⁴ 10, f°33-37 (juin 1717), etc.

⁸²⁴ Les cartes de Cornuau sont conservées pour l'essentiel à la Bibliothèque nationale (fonds SH). Nous n'en avons pas encore trouvé dans les archives d'Aix-en-Provence (CAOM DFC).

neuf sur les pratiques cartographiques des premiers acteurs de la colonisation française dans la mer des Caraïbes⁸²⁵.

1.4. Le traitement de l'information cartographique dans les bureaux de la Marine

Les cartes construites par les ingénieurs, arpenteurs, marins ou autres dessinateurs et géomètres de profession ou d'occasion, sont centralisées et conservées avec une certaine rigueur, semble-t-il, dans les bureaux du Secrétariat d'État en charge des colonies : là, consultées par les marins et les commis, mais aussi par le géographe du roi Guillaume Delisle, habile compilateur, elles participent à un nouvel essor de la cartographie française.

Plus que jamais, en effet, sous l'impulsion de ce Guillaume Delisle, devenu académicien des sciences en 1702, les cartes françaises s'affranchissent de la supériorité hollandaise du siècle précédent. Mais alors que les héritiers de Nicolas Sanson (ses fils, Guillaume et Adrien, son neveu Pierre Du Val, et l'associé de Guillaume, Alexis Jaillot) ne font guère que recopier les cartes élaborées dans l'atelier du fondateur de la dynastie⁸²⁶, le centre de l'innovation cartographique, pour les colonies comme pour le reste du monde, se déplace progressivement dans l'orbite du Ministère de la Marine, qui centralise les informations géographiques, et de l'Académie des sciences, qui élabore un canevas de latitudes et de longitudes déterminé par des observations précises et comparées. Or, c'est d'abord sous la plume de Guillaume Delisle, que s'opère le point de contact entre ces deux dépôts complémentaires⁸²⁷. Dans un mémoire lu devant ses pairs de l'Académie, il justifie la situation des positions antillaises par cette confrontation des sources de l'astronomie et de l'arpentage au plus près du terrain :

⁸²⁵ Ces vues de côtes étaient utiles pour les marins. La facture très soignée et décorative des dessins signés par Partenay (BNCP SH Pf.149, division 4, pièce 5 D. BNCP SH Pf.149, division 8, pièce 5 D. BNCP SH Pf.151, division 12, pièce 1 D, etc.), pourraient laisser accroire qu'elles étaient destinées à l'impression. Nos recherches n'ont pas permis, à ce jour, de retrouver la trace de ces dessins dans les ouvrages ni dans les atlas de l'époque.

⁸²⁶ Numa BROU, *La géographie des philosophes...*, *op.cit.*, 1975, p.30-31. Mireille PASTOUREAU (éditeur), *Nicolas Sanson...*, *op.cit.*, Paris, 1988, p.40-43.

⁸²⁷ Lucie LAGARDE, « Un cartographe face à ses sources : Guillaume Delisle (1675-1726) et l'Amérique du Nord », in C. BOUSQUET-BRESSOLIER (dir.), *L'œil du cartographe*, Paris, C.T.H.S., 1995, p.129-145 (sur les sources du Mississippi et la région des Grands-lacs). Également Guillaume DELISLE,

« Il n'y a, par ces mêmes routiers, que 12 lieues à l'Est depuis cette pointe de Mayesi [pointe orientale de Cuba] jusqu'au Cap St.Nicolas de St.Domingue, de là 13 lieues plus en Orient jusqu'au Port de Paix, & 15 autres lieues par le même rumb jusqu'à la Ville du Cap, principal établissement de nos Français de St.Domingue. C'est sur ces mêmes distances que j'ai réglé la longueur & la largeur de l'Isle de St.Domingue, aussi-bien que la situation du Port de Paix & de la Ville du Cap, après avoir encore raffiné sur ces mêmes distances par les comparaisons que j'en ai faites avec les arpentages que j'ai de toutes les possessions des Français sur ces côtes [...] j'ai la satisfaction de trouver aujourd'hui mon estime sur ce dernier lieu, confirmée à 5 minutes près par l'observation du P. Laval, faite à la Ville du Cap à 15 lieues du Port de Paix⁸²⁸. »

Delisle marque ainsi une étape importante dans l'histoire de la cartographie des colonies françaises : sa carte des Antilles, datée de 1717 (document 6.11), est fondée en grande partie sur des plans d'arpentage, des cartes manuscrites et des mémoires fournis par l'arpenteur Petit, auquel il attribue indûment, dans son cartouche, la qualité d'ingénieur du roi⁸²⁹. Celle de Saint-Domingue, de 1725 (document 6.12), s'inspire directement des cartes de l'ingénieur Amédée-François Frézier que nous avons évoquées (document 6.5 et 6.6). Ses informations, dûment collationnées et comparées avec toutes les autres sources que Delisle pouvait rassembler dans son atelier⁸³⁰, étaient naturellement ajustées sur le canevas des positions géographiques déjà déterminées dans la région par les observations astronomiques des savants de l'Académie en 1672, 1682, 1699, 1704 et 1720.

« Détermination géographique de la situation et de l'étendue des différentes parties de la Terre », *MARS 1720*, Paris, Imprimerie royale, 1722, p.365-384.

⁸²⁸ Guillaume DELISLE, « Sur la longitude de l'Embouchure de la Rivière Saint-Louis nommée communément le Fleuve Misissipi », *MARS*, Paris, Imprimerie royale, 1728, p.251-252. Cette observation du P. Laval, Jésuite et hydrographe du roi, fut effectuée dans le cadre du voyage de ce dernier en Louisiane, en 1720, comme nous l'avons vu.

⁸²⁹ Le P. Labat confirme ce que nous savons par les archives administratives : « il [Delisle] a donné la qualité d'Ingénieur du Roi à M. Petit, qui lui a fourni ses Mémoires, lui qui n'a jamais été qu'Arpenteur Juré de la Martinique. Il est vrai que tout Ingénieur est Arpenteur ; mais il s'en faut bien que tout Arpenteur soit Ingénieur » R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 3, p.283.

⁸³⁰ Les annotations en marge de la carte de 1725 (document 6.12) témoignent du travail constant de rectification mené par Delisle, même après l'impression.

Dans le temps où paraissent l'ensemble des cartes de Delisle, qui valorisent utilement les richesses des archives de la marine, le Conseil de Marine ordonne la création, en 1720, d'un Dépôt des Cartes et plans de la Marine, appelé à devenir le centre institutionnel du savoir cartographique assimilé par le système de collecte et de construction du savoir cartographique mis en place par la monarchie depuis le début des années 1660. Confié à la direction d'un « Garde du Dépôt » (devenu par la suite « Directeur du Dépôt ») choisi parmi les capitaines de vaisseau⁸³¹, ce Dépôt qui s'attache progressivement les services de dessinateurs et d'hydrographes compétents (Philippe Buache et Bellin y entrent en 1721) sera au cœur de l'activité cartographique française du XVIIIe siècle⁸³².

2. Chirugiens, médecins, botanistes et jardiniers

La richesse de la flore des Antilles et de la Guyane, dès les premières années de la colonisation, retient l'attention des curieux, des botanistes et des médecins, ces derniers se montrant particulièrement attentifs aux vertus curatives d'une pharmacopée tropicale dont on commence à percevoir clairement l'ampleur et les potentialités.

2.1. Les premiers bras de la médecine coloniale

La pratique médicale dans les colonies à la fin du XVIIe siècle est encore mal connue dans le détail⁸³³. Au XVIIe siècle, la médecine coloniale est le domaine presque exclusif des chirurgiens. Qualifiés ou non (rares sont ceux qui ont subi les épreuves de

⁸³¹ Le premier fut Charles-Hercule d'Albert, Chevalier de Luynes (1720-1722), bientôt remplacé par Louis Charles de la Blandinière (1722-1734). Voir la liste des directeurs de ce dépôt, proposée en annexe (document 8.1).

⁸³² J.W. KONVITZ, *Cartography in France, 1600-1848: science, engineering and Statecraft*, Chicago-London, 1987.

⁸³³ Jean-Luc SUBERCHICOT, « Le corps des officiers de santé de la Marine sous l'Ancien Régime », in Christian BUCHET (dir.), *L'Homme, la santé et la mer*, Paris, 1997, p.317-331. Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des médecins et pharmaciens de Marine et des Colonies*, Toulouse, Privat, 1985. Docteur E.-L. BOUDET, « Le Corps de Santé de la Marine et le Service médical aux Colonies au XVIIe et au XVIIIe siècle (1625-1815) », *La Géographie. Terre-Air-Mer*, en 3 parties, mars-août 1934. Tiré à part, Paris, 1934.

la maîtrise), ces derniers sont arrivés le plus souvent aux Indes occidentales en qualité d'« engagés à talent » : ce « talent » leur permet d'obtenir un contrat moins contraignant, et moins infâme que celui du lot commun des corvéables exilés. Le maître leur fournit généralement les instruments nécessaires à l'exercice de leur art, assure les frais du voyage, et leur octroie le plus souvent un salaire en échange du travail accompli auprès des esclaves de la plantation, salaire que des visites payantes dans le voisinage peuvent à l'occasion venir grossir. Cette profession mène à tout, et l'on voit des chirurgiens devenir planteurs après quelques années d'exercice, tandis que d'autres s'embarquent sur les navires de la flibuste domingoise, à l'instar du plus célèbre d'entre eux, Oexmelin, las d'exercer son art sur les côtes de la Tortue⁸³⁴. S'ils envahissent rapidement les colonies, les chirurgiens du XVII^e siècle ne sont qu'exceptionnellement d'une irréprochable qualité. Cette situation de globale incompétence n'est pas sans inquiéter les autorités coloniales qui voient les troupes cantonnées sous les tropiques mourir d'infections, d'abcès, de fièvres putrides. Dès la fin des années 1660, les administrateurs coloniaux s'emportent contre cet état de fait, comme l'exprime alors sans détour le gouverneur général des îles d'Amérique, Baas :

« ils sont en assez grand nombre, mais très ignorants, et apparemment ils tuent plus de personnes qu'ils n'en guérissent⁸³⁵. »

Aussi l'administration coloniale fait-elle mine, à partir de cette époque, de s'attacher à trouver une alternative à l'hégémonie curative des chirurgiens et des barbiers armés de lancettes émoussées. Mais les chirurgiens-majors ou chirurgiens du roi, affectés en priorité au soin des troupes royales, ne sont guère plus efficaces ; quant aux règlements généreux ou sévères dictés par les bureaux de la marine, ils restent lettre morte⁸³⁶.

Aux côtés de ces chirurgiens, liés ou non à l'administration de la Marine, s'établissent dès les années 1680 dans les colonies, quelques hôpitaux tenus par des

⁸³⁴ Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des médecins et pharmaciens...*, *op.cit.*, 1985, p.98. Alexandre Olivier OEXMELIN, *Histoire des aventuriers qui se sont signalez dans les Indes [...]*, Paris, Jacques Le Febvre, 1686, 2 volumes.

⁸³⁵ CAOM Colonies C^{8A} 1, cité dans Abbé Joseph RENNARD, *Baas, Blénac ou les Antilles françaises...*, *op.cit.*, 1935, p.242.

⁸³⁶ Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des médecins et pharmaciens...*, *op.cit.*, 1985, p.100.

religieuses et des frères hospitaliers : dans une lettre de 1684, l'intendant de la Martinique Bégon écrit à leur propos :

« Sa Majesté a établi icy des religieuses hospitalières, qui seront d'un très grand secours pour les pauvres malades de l'isle, aussi bien que l'établissement des Pères de la Charité à la Guadeloupe, où ils sont extrêmement souhaités ⁸³⁷. »

Ces derniers n'arrivent à Saint-Domingue qu'en 1698⁸³⁸. Ces hôpitaux confiés à la gestion des religieux (et où opèrent parfois quelques pères chirurgiens ou experts en remèdes) s'étendent rapidement à l'ensemble des colonies françaises, soutenus par les finances de l'administration de la Marine, qui trouve auprès d'eux des lits et des soins pour ses soldats. Leur activité scientifique nous échappe encore largement, et est d'ailleurs réduite, les chirurgiens de la Marine se chargeant des opérations et des pathologies complexes. Pas plus que les chirurgiens du XVIIe siècle, les religieux hospitaliers n'ont animé les rouages scientifiques de la machine coloniale française en adressant des mémoires au pouvoir central : aucune trace ne demeure, à notre connaissance, de tels documents produits par ces deux catégories de praticiens qui, indéniablement, assument la quasi totalité des soins médicaux et chirurgicaux de la colonie jusqu'au début des années 1720.

2.2. Les médecins coloniaux et la naissance d'une approche savante des pathologies tropicales

À la fin du XVIIe siècle, le Secrétariat de la Marine envisage de faire appel à des médecins pour le service des colonies. Certes, les médecins n'ont alors pas meilleure réputation que les chirurgiens, et il est de bon ton de les railler : Molière écrit le

⁸³⁷ L. DELAUAUD et Ch DANGIBEAUD, « Lettres de Michel Bégon... », *op.cit.*, 1925, tome 47, p.6 (14 mars 1684).

⁸³⁸ Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des médecins et pharmaciens...*, *op.cit.*, 1985, p.115. Pierre Pluchon n'étudie là que les hôpitaux de Saint-Domingue, sur lesquels la *Description topographique de Saint-Domingue* de Moreau de Saint-Méry donne d'ailleurs d'amples détails, à l'instar de ce qu'avait fait le P. Labat pour les Petites Antilles du XVIIe siècle : R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.370 et suivantes. Pour le reste, on pourra se reporter à l'étude ancienne du Docteur E.-L. BOUDET, « Le Corps de Santé de la Marine... », *op.cit.*, 1934, qui propose de nombreux détails érudits.

Médecin malgré lui en 1666, et le Père Labat, encore en 1720, délecte ses lecteurs de sentences assassines et méprisantes à l'égard des savants disciples d'Esculape. Mais peu importe : pour l'administration, le médecin est docte et docteur, ce qui fait de lui un spécialiste, un érudit, un maître dans l'art de guérir et plus encore, dans l'art de mettre des mots sur les maux. Formé dans les grandes universités de médecine du royaume, il possède une solide culture des plantes et des remèdes, que les chirurgiens administrent jusqu'alors dans les colonies sans discernement, et à grands frais.

Les premiers médecins coloniaux sont donc appelés à une double mission : guérir, mais aussi, et surtout, participer activement à l'accroissement du savoir médical, mis à si rude épreuve sous les tropiques. Les maladies de l'espace caraïbe, nous l'avons vu, sont aussi violentes que mal connues : les fièvres, les parasites, les maladies pulmonaires et la mélancolie déciment les troupes et les nouveaux arrivants, éprouvés par un voyage douloureux. La mission est donc d'importance, l'enjeu considérable pour la survie de la machine coloniale.

Selon Pierre Pluchon, grand défricheur de la question, « les médecins n'apparaissent par dans les colonies, à l'exception du Canada, avant la fin du règne de Louis XIV⁸³⁹. » De fait, à une exception près, ils ne se signalent pas dans nos archives avant les années 1705-1715 : en Martinique, nous relevons le nom de Cochon-Dupuy qui, en 1708, exerce probablement à titre privé, et peut-être sans doctorat⁸⁴⁰ ; à Saint-Domingue, Moreau de Saint-Méry signale l'existence au Cap-Français d'un certain Dautun, « qui y exerçait en 1710, qui était employé dans les actes publics et légaux, et qu'on appelait même *médecin du roi* ». Un autre, Michel Lopez, d'origine espagnole, exercerait à Léogane au début du siècle, au moins depuis 1711⁸⁴¹. Le premier à porter officiellement ce titre, semble toutefois avoir été « M. Fontaine, docteur de la Faculté de

⁸³⁹ Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des médecins et pharmaciens...*, *op.cit.*, 1985, p.98.

⁸⁴⁰ CAOM Colonies C^{8A} 16, f°337-351 (1^{er} juin 1708).

⁸⁴¹ Isabelle HOMER, « Médecins et chirurgiens à Saint-Domingue au XVIII^e siècle », thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, École Nationale des Chartes, 1998, tome III, p.379 : Isabelle Homer suggère, après James E. McClellan et quelques autres, que ce Lopez de Paz « fut sans doute le premier médecin du roi de la colonie ». Voir sur ce point : James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science: Saint-Domingue in the Old Regime*, Baltimore-London, The Johns Hopkins University Press, 1992, p.129 et note 6 p.327.

Montpellier, que le roi nomma par brevet du 6 octobre 1714⁸⁴². » En Guyane, il faut attendre la venue du Docteur Barrère, au début des années 1720⁸⁴³.

Parmi ces pionniers, une figure se détache, dont le parcours mérite d'être mis en lumière, non seulement parce qu'il précède tous les autres médecins de plus de quinze ans, mais aussi parce que son action médicale se double d'une activité théorique et écrite, qui en fait, à notre connaissance, le premier acteur scientifique de la machine coloniale dans le domaine strictement médical. Muni d'un brevet daté de 1691⁸⁴⁴, Vaux de la Martinière est selon toute vraisemblance le premier à porter le titre de médecin du roi dans les colonies françaises de l'aire caraïbe. Cette désignation officielle d'un médecin de l'Université qui, selon toute vraisemblance, est déjà familier des fièvres coloniales⁸⁴⁵, intervient strictement au moment où parviennent à Versailles les premiers échos du terrible *Mal de Siam*, épidémie redoutable apportée par le vaisseau *l'Oriflamme*, venu de Chine, qui frappe sans ménagement la population martiniquaise depuis près d'un an.

Cette épidémie de fièvre jaune⁸⁴⁶ contractée par l'équipage du navire lors d'une étape au Brésil où elle faisait des ravages depuis plusieurs années⁸⁴⁷, fait alors des centaines de victimes et menace de s'étendre rapidement à l'ensemble des colonies (ce qu'elle fait durant les mois suivants). Le Secrétariat d'État, naturellement, s'en préoccupe, au point de justifier cette nomination officielle. Percevant des appointements de 1000 livres tournois (somme largement accrue par les consultations locales

⁸⁴² M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.484.

⁸⁴³ Sur le docteur Barrère, voir ci-dessous, chapitre 6, titre 2.3.

⁸⁴⁴ L'octroi de ce brevet est évoqué en deux lignes, sous la cote CAOM Colonies B 14, fol.303 v° (24 septembre 1691).

⁸⁴⁵ Vaux de La Martinière exerçait déjà son métier en Martinique, à titre privé, vraisemblablement depuis quelques mois, voire depuis quelques années. C'est à la demande de l'intendant des îles d'Amérique Dumaitz de Goimpy (intendant de 1684 à 1694), que le brevet lui est accordé (CAOM Colonies C^{8A} 6, f°366, 7 mai 1691).

⁸⁴⁶ Il semble que l'on doive identifier ce mal de Siam à la fièvre jaune qui est originaire des forêts de l'Amérique centrale, et transmise par un moustique. Elle porte divers noms dans l'histoire des Antilles d'Ancien Régime : fièvre putride, fièvre maligne, vomito negro, etc. C.N.P. GILBERT *Histoire médicale de l'armée française à Saint-Domingue, en l'an Dix ; ou Mémoire sur la Fièvre jaune, avec un aperçu de la Topographie médicale de cette Colonie, par le C.N.P. Gilbert, Médecin en chef de cette armée, médecin titulaire de l'Hôpital militaire de Paris, Membre de plusieurs Sociétés savantes de la même ville*, Paris, chez Gabon et C^{ie}, Libraires, Place de l'École de médecine, de l'Imprimerie de Guilleminet, an XI-1803, p.71-72.

⁸⁴⁷ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.55 : « On appelloit cette maladie le mal de Siam, parce qu'il avoit été apporté à la Martinique par le Vaisseau de Roi l'Oriflamme, qui revenant de Siam avec les débris des

rémunérées), Vaux de la Martinière est chargé de décrire les symptômes de la maladie, d'en comprendre les causes, et si possible, d'en endiguer la progression et d'y trouver un remède. En 1694, il présente un « Règlement qu'on croit estre nécessaire en ce pays pour y établir un ordre sans lequel il est impossible de réussir dans le traictement des maladies et particulièrement dans la fièvre pestilentielle qui y règne depuis environ quatre ans », tandis qu'il s'attache à appliquer les conseils qu'adresse aux administrateurs coloniaux le premier médecin du roi et intendant du Jardin royal des plantes médicinale, Guy-Crescent Fagon, premier médecin du roi depuis 1693⁸⁴⁸.

En 1699, il apparaît dans la première liste officielle des correspondants de l'Académie royale des sciences, comme correspondant de l'académicien Lémery : cette nomination témoigne, au moins, de la parfaite intégration du premier médecin du roi des colonies de l'aire caraïbe, au mouvement scientifique de la machine coloniale des rois de France.

Il meurt le 20 avril 1716⁸⁴⁹, presque immédiatement remplacé par un certain François-Antoine Le Dran, également médecin, et qui devient à son tour correspondant de Lémery, prenant la plume encore chaude de son prédécesseur⁸⁵⁰. Ce nouveau circuit d'information pour les scientifiques du pouvoir central semble dès lors fixé, même si cette correspondance, comme celle de Vaux de la Martinière, n'a pu encore être repérée dans les archives.

établissements que l'on avoit faits à Merguy et Bancok avoit touché au Brésil, où il avoit gagné cette maladie qui y faisoit des ravages depuis sept ou huit ans. »

⁸⁴⁸ CAOM Colonies C^{8A} 8, f°315-320 : mémoire de Vaux de la Martinière, 5 avril 1694. Le mémoire contenant les conseils de Fagon est signalé dans une lettre de Bégon, datée du 10 février 1694 : « [...] Vous verrez dans le mémoire cy joint les remedes que M. Fagon estime apropos d'employer pour la guérison de la maladie qui règne à la Martinique. J'en envoy une copie a M. Dumaitz [intendant de la Martinique] » (CAOM Colonies B 18, f°21-22)

⁸⁴⁹ CAOM Colonies C^{8A} 21, f°124-125 (lettre du 21 avril 1716).

⁸⁵⁰ « Nous sommes encore moins averti sur un autre médecin du Roi, à la Martinique, Correspondant [de Nicolas Lémery] (23 janvier 1717), François-Antoine Le Dran, né à Paris le 5 avril 1690. Il quitta la colonie en 1721, pour revenir en France et mourut à Cadix, le 7 février 1724, au moment de s'embarquer pour le Pérou ». Alfred LACROIX, *Figures de Savants, op.cit.*, 1938, tome 3, p.24. Le nom de François-Antoine Le Dran est absent de la liste officielle des correspondants de l'Académie des sciences établie par l'abbé Rozier en 1775 (Abbé ROZIER, *Nouvelle Table des articles...*, *op.cit.*, 1775, p.CVII), mais on en trouve la mention indiscutable dans les registres manuscrits de l'Académie (AAS Registre des procès-verbaux, 1717, séance du 15 février 1717). Son dossier biographique conservé dans les archives de l'Académie des sciences n'apporte aucun renseignement nouveau sur son compte. Nous trouvons dans les archives coloniales une mention de son départ (CAOM Colonies C^{8B} 4, lettre 77, du 31 août 1716), et une autre de son retour, en 1721 (CAOM Colonies C^{8B} 7, lettre 42, du 6 avril 1721).

2.3. Botanistes et jardiniers

La qualification des médecins en botanique et en anatomie, voire en minéralogie et en chimie, justifie par ailleurs leur mobilisation pour le compte des savants de la capitale française : ainsi trouve-t-on en 1719, un certain Le Crom, « médecin privilégié du Roi et botaniste envoyé “aux isles de l’Amérique” » parmi les correspondants du botaniste Antoine de Jussieu (1686-1758)⁸⁵¹. En 1721, c’est le nommé Alliot, Médecin du roi à Saint-Domingue, qui apparaît dans les listes officielles comme correspondant du même Jussieu⁸⁵². Nos premières recherches n’ont toutefois pas permis à ce jour de retrouver la moindre trace de leurs travaux dans les archives de l’Académie, ni même dans celles des colonies et de la marine⁸⁵³. Cette correspondance avec Antoine de Jussieu pourrait suggérer, sans certitude pourtant, que la teneur de leurs envois touche davantage à la botanique qu’à l’anatomie ou aux matières strictement médicales. Elle laisse surtout croire que des liens ont pu se nouer entre le savant et les médecins, dans le cadre des enseignements de botanique dispensés aux jeunes médecins par les membres du jardin des plantes médicinales du roi, à Paris.

Mieux connu est le cas du médecin Barrère⁸⁵⁴. Alors âgé d’une trentaine d’années, ce jeune médecin diplômé de la faculté de médecine de sa ville natale, Perpignan⁸⁵⁵, est recommandé en 1720 par Antoine de Jussieu en personne (dont il fut

⁸⁵¹ AAS Registre des procès-verbaux, tome 38, séance du Samedi 23 janvier 1719. Également Alfred LACROIX, *Figures de Savants, op.cit.*, 1938, tome 3, p.24-25.

⁸⁵² Abbé ROZIER, *Nouvelle Table des articles...*, *op.cit.*, 1775, p.CVII. Selon Alfred Lacroix, ce Alliot de Mussay meurt en 1730 à la Martinique. Alfred LACROIX, *Figures de Savants, op.cit.*, 1938, tome 3, p.24.

⁸⁵³ Ceci s’explique par le fait que les académiciens, comme d’ailleurs les diplomates ou d’autres membres de l’administration d’Ancien Régime, conservaient leurs archives comme des documents privés, légués à leurs héritiers, et par conséquent souvent égarés.

⁸⁵⁴ Alfred LACROIX, *Figures de Savants, op.cit.*, 1938, tome 3, p.31-32. Trois études ont été consacrées à ce médecin botaniste : Henri FROIDEVAUX, « Notes sur le voyageur guyanais Pierre Barrère », dans *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1895, tome 10, p.326-338. Jean CHAÏA, « Pierre Barrère (1690-1755), Médecin botaniste à Cayenne, correspondant d’Antoine de Jussieu », in CTHS, *Comptes rendus du 89^e Congrès national des Sociétés savantes, Lyon, 1964, Section des Sciences*, tome III, Paris, 1965, p.17-26. Et du même auteur, « Pierre Barrère (Perpignan 1690-1755), Médecin anatomopathologiste », in CTHS, *Comptes rendus du 92^e Congrès national des Sociétés savantes, Strasbourg et Colmar, 1967, Section des Sciences, tome I, Histoire des Sciences*, Paris, 1969, p.209-217, cette dernière étude étant surtout consacrée à l’ouvrage de médecine générale publié par le médecin en 1753.

⁸⁵⁵ Jean CHAÏA, « Pierre Barrère... », *op.cit.*, 1969, p.209 : « Pierre Barrère est né en 1690 à Perpignan [...], qui possédait à l’époque une Université. Il y fit ses études de médecine, et fut reçu docteur le 29 juin 1718 ».

probablement l'élève au Jardin du roi⁸⁵⁶), chargé de désigner un médecin féru de botanique à l'administration de la Marine. Le Gouverneur de Cayenne, d'Orvilliers, souhaitait en effet qu'un médecin soit affecté dans sa colonie, pour assurer le bon fonctionnement de l'hôpital tout en explorant les ressources supposées considérables, à juste titre, de la flore guyanaise : Orvilliers proposait d'ailleurs une liste des plantes qu'il serait bon de faire étudier par ce botaniste, liste qui fut soumise à l'expertise d'Antoine de Jussieu⁸⁵⁷. En 1712 déjà, Grandval, gouverneur de la Guyane, réclamait le secours d'un botaniste pour satisfaire aux demandes du ministre concernant les ressources minérales ou végétales de la colonie de Terre-Ferme⁸⁵⁸.

Nanti, à sa demande, du titre de « botaniste du roi à Cayenne », Barrère est doté d'une pension de 2000 livres par an, somme considérable à une époque où un médecin du roi appointé dans les colonies ne touche que quelques centaines de livres de rémunération fixe⁸⁵⁹ : autrement dit, sa mission est jugée importante par une administration qui n'accorde de telles faveurs qu'avec parcimonie. Le fait que cette même administration confie la demande du gouverneur à l'examen d'un académicien de l'importance d'Antoine de Jussieu atteste assez que la dimension scientifique de sa mission doit l'emporter sur sa mission strictement médicale. C'est d'ailleurs « muni d'instructions de l'Académie » qu'il gagne son poste, où il semble donner toute satisfaction au Gouverneur⁸⁶⁰, et d'où il adresse un certain nombre de mémoires et de dessins. La plupart de ses manuscrits sont aujourd'hui conservés dans les archives du

⁸⁵⁶ Une lettre conservée dans son dossier biographique des archives de l'Académie des sciences, datée de Rochefort le 21 mars 1722, permet de confirmer cette hypothèse, à condition d'admettre qu'elle est bien adressée à Jussieu (ce qui ne fait presque aucun doute) : « Je vois bien combien il m'importe de travailler, et pour satisfaire à M. l'amiral, et pour me rendre Capable de porter le nom d'un de vos Dignes eleves. Vous pourés vous persuader du Compte exact que je tacheray de vous donner de tout ce qui concerne L'histoire Des maladies de Cette isle [i.e. l'île de Cayenne], et de tout ce que la nature y produit de singulier dans les trois Royaume [i.e. minéral, végétal et animal] ». AAS Dossier biographique Barrère.

⁸⁵⁷ CAOM Colonies C¹⁴ 12, f^o137-140 : cette lettre (qui reproduit la liste proposée par d'Orvilliers, avec les commentaires de Jussieu) est reproduite dans Henri FROIDEVAUX, « Notes sur le voyageur guyanais Pierre Barrère », *op.cit.*, 1895, p.334-338. Comme le fait remarquer H. Froidevaux, les « instructions de l'Académie » furent probablement établies à partir de cette étude préliminaire d'Antoine de Jussieu.

⁸⁵⁸ CAOM Colonies C¹⁴ 7, f^o113-114 (16 novembre 1712) : Pour appuyer sa demande, Grandval (gouverneur de la Guyane) évoque notamment son incapacité à envoyer aux îles antillaises des racines de simarouba, comme le lui demandait l'administration.

⁸⁵⁹ Selon P. Pluchon (chez qui nous relevons toutefois quelques erreurs pour les appointements qu'il attribue aux médecins coloniaux du XVIIIe siècle), la rémunération fixe d'un médecin du roi dans les derniers jours du règne de Louis XIV est de 125 livres. Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des médecins et pharmaciens...*, *op.cit.*, 1985, p.95.

⁸⁶⁰ D'après Alfred LACROIX, *Figures de Savants*, *op.cit.*, 1938, tome 3, p.32. Nous n'avons pas, à ce jour, retrouvé la trace de ces instructions dans les archives de l'Académie royale des sciences.

Muséum national d'Histoire naturelle, déposé dans ce fonds par son correspondant à Paris, Jussieu⁸⁶¹.

Refusant de soigner gratuitement la garnison de Cayenne, et prétendant faire payer une pistole chaque visite, il retourne en France dès la fin de l'année 1724, remplacé par le botaniste Duhaut, arrivé dans le courant de la même année⁸⁶². À partir des notes prises au cours de son séjour, il publie, en 1741 seulement, la première édition de son *Essai sur l'histoire naturelle de la France Équinoxiale*⁸⁶³.

À côté de ces médecins botanistes, chargés d'explorer les ressources des mornes antillais et des épaisses forêts de la Guyane, la machine coloniale française envoie dans les Indes occidentales françaises des spécialistes susceptibles, par leur savoir-faire et leurs connaissances tant théoriques que pratiques, d'aider les colons à développer de nouvelles cultures.

Au milieu des années 1680, divers techniciens et jardiniers nantis d'un certain savoir-faire sont envoyées par l'administration pour développer des cultures dont on espère beaucoup pour le développement colonial, à une époque où la chute du cours du sucre commence à inquiéter les bureaux de la Marine⁸⁶⁴. En 1683, dans le cadre des tentatives d'administrateurs locaux pour implanter la culture du mûrier et l'exploitation du vers à soie en Martinique, des hommes et des femmes, peut-être sélectionnés pour

⁸⁶¹ MNHN Ms 683-687 : on y trouve des descriptions de la vanille de Cayenne, une histoire naturelle du roucou, etc. Certains de ces mémoires étaient aussi adressés au ministère de la Marine par la voie hiérarchique : ainsi est-il fait allusion dans la correspondance administrative à une lettre d'Orvilliers du 23 juin 1722, qui signale l'envoi du dessin d'une branche de café par Barrère. CAOM Colonies C¹⁴ 13, f°96-97 (14 septembre 1722, Décision du Conseil de Marine). Dans un mémoire publié en 1725, Jussieu fait état d'un dessin d'un « Poisson du genre des Rayes » que lui a adressé Barrère. Antoine de JUSSIEU, « De l'origine des pierres appelées Yeux de Serpents et Crapaudines », *MARS 1723*, Paris, Imprimerie royale, 1725, p.205.

⁸⁶² CAOM Colonies C¹⁴ 13, f°195-197 (D'Albon au ministre, de Cayenne, le 22 mars 1724). CAOM Colonies C¹⁴ 13, f°202-208 (Idem, 15 septembre 1724). Alfred LACROIX, *Figures de Savants, op.cit.*, 1938, tome 3, p.31-32. Nous n'avons d'autres renseignements sur ce Duhaut, à ce jour, que ce que nous en apprennent les archives administratives du 22 juin 1725, à savoir qu'il possédait de bonnes connaissances en botanique et en chimie. CAOM Colonies C¹⁴ 13, f°225 (D'Albon au ministre, Cayenne, le 22 juin 1725). Il n'apparaît à aucun moment, à notre connaissance, dans les archives de l'Académie royale des sciences.

⁸⁶³ Pierre BARRÈRE, *Essai sur l'histoire naturelle de la France Équinoxiale ou Dénombrement de plantes, des animaux & des minéraux, qui se trouvent dans l'isle de Cayenne, les îles de Rémire, sur les côtes de la mer, et dans le continent de la Guyanne*, Paris, Piget, 1741. Réédition, Paris, Veuve Piget, 1749.

⁸⁶⁴ Entre 1655 et 1690, le prix du sucre blanc brésilien baisse des deux tiers sur le marché d'Amsterdam. Paul BUTEL, *Histoire de l'Atlantique*, Paris, Perrin, 1997, p.138.

leur habitude de la sériciculture, sont envoyés aux Antilles⁸⁶⁵. L'année suivante, l'espoir naît, dans les bureaux, de développer l'exploitation de « pite » dans les îles antillaises : le travail de cette matière textile, extraite de diverses plantes ligneuses (agaves, lataniers, etc.), pourrait occuper des bras sous les tropiques, en particulier des bras féminins, à la fabrication de câbles et de cordages. C'est pour tester les potentialités de cette culture que le ministre envoie sur place deux « filtoupiers » :

« À l'égard des lataniers, palmistes et cocotiers dont vous avez appris que l'on fait de la mèche et des cables et cordages dans les Indes, il sera bien important d'en faire un essay lorsque vous serez arrivé aux isles et de m'en faire scavoir le succès. Je donne ordre audit Sr Arnould de faire embarquer sur ladite flute deux filtoupiers desquels vous pourrez vous servir pour faire des essays de la pite qui se trouve audites isles. Je seray bien ayse aussy d'estre informé de la quantité que l'on pourrait tirer tous les ans⁸⁶⁶. »

Quelques mois plus tard, après avis des filtoupiers et examen des échantillons, le projet de cette culture est abandonné, les cordages obtenus étant d'une qualité très inférieure à celle que l'on fabriquait alors à partir de chanvre⁸⁶⁷.

Le Bourgmestre d'Amsterdam, en 1714, avait cru bon d'offrir à Louis XIV un plant de caféier prélevé dans le jardin botanique de sa cité⁸⁶⁸. Confié aux bons soins d'Antoine de Jussieu, qui fit élever dans le Jardin royal des plantes une serre chaude pour l'accueillir, ce plant de Moka prospéra, ouvrant de grandioses perspectives à la

⁸⁶⁵ CAOM Colonies B 10, fol.63 v° (19 novembre 1683) : doivent être embarqués sur le navire du sr. Galiffet : « 60 filles de l'hospital qui arriveront incessamment au havre de grace, les hommes et les femmes nécessaires pour l'établissement des vers à soye audites isles, et 200 soldats qui y doibvent être entretenus [...] ».

⁸⁶⁶ CAOM Colonies B 11, feuille intercalaire portant le n°57 (le Ministre à Blénac, 6 février 1684), cité in A. BAUDRIT, *Charles de Courbon, comte de Blénac (1622-1696), gouverneur général des Antilles Françaises de 1677 à 1696*, Mémoires de la Société d'Histoire de la Martinique, n°2, 1967, p.133. Également, CAOM Colonies C^{8A} 4, f°18 (analyse d'une lettre de Blénac, datée du 18 juin 1684).

⁸⁶⁷ A. BAUDRIT, *Charles de Courbon...*, *op.cit.*, 1967, p.133.

⁸⁶⁸ MUSSET-PATHAY, *Bibliographie agronomique ou Dictionnaire raisonné des ouvrages sur l'économie rurale et domestique et sur l'art vétérinaire ; suivie de notices biographiques sur les auteurs, et d'une Table alphabétique des différentes parties de l'Art agricole, avec indication des n°s qui renvoient soit à l'Ouvrage, soit à l'Auteur. Par un des Collaborateurs du Cours complet d'agriculture pratique*, à Paris, imprimerie D. Colas, 1810, p.410-411. Également, *Voyages et découvertes : des voyageurs naturalistes aux chercheurs scientifiques*, Exposition au Muséum National d'Histoire naturelle organisée en 1981 sous la direction de J.P. Gasc et Y.Laissus, Paris, 1981, p.33.

machine coloniale française. Après consultation du Régent, devenu à la mort de Louis XIV, protecteur de l'Académie royale des sciences, les académiciens organisent en collaboration avec le Conseil de Marine⁸⁶⁹ le transfert stratégique de la plante : c'est un médecin, Michel Isambert, qui est désigné pour accomplir cette tâche. Il est nommé « correspondant de l'Académie en général », qualité tout à fait exceptionnelle pour une institution dans laquelle les correspondants sont nominativement attachés à un académicien chargé de présenter leurs communications en séance⁸⁷⁰. Celle du 16 mars 1716 entérine la décision :

« L'Académie a choisi, de l'agrément de Mgr le duc d'Orléans, M. Isambert, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier et apotiquaire de S.A.R. pour aller aux isles de l'Amérique, dont il a bien voulu entreprendre le voyage. Il y cultivera des plantes utiles qui ne peuvent venir icy et entretiendra correspondance avec la Compagnie, sur ce qu'il fera en botanique se rapportant à l'histoire naturelle⁸⁷¹. »

Le choix d'Isambert est dû pour l'essentiel, semble-t-il, aux qualités de botaniste que lui confère sa formation dans l'une des facultés du royaume les plus réputées, dotée d'un magnifique jardin botanique, qui avait inspiré la création de celui de Paris : l'université de médecine de Montpellier⁸⁷². Outre ses trois plants de café lourds de promesses pour la prospérité des colonies caraïbes, Isambert emporte avec lui, lorsqu'il quitte le Havre à la fin du mois de mars 1716, des abeilles européennes, et des vers à soie (avec leurs mûriers)⁸⁷³, deux insectes que l'on ne cesse de vouloir naturaliser définitivement aux Antilles, au moins depuis la fin des années 1680⁸⁷⁴.

⁸⁶⁹ La France est alors placée sous le régime de la polysynodie, qui ne change rien, fondamentalement, au fonctionnement du Bureau des colonies fondé en 1710.

⁸⁷⁰ Cette mention apparaît dans la liste chronologique des correspondants de l'Académie des sciences que donne l'Abbé Rozier dans sa *Nouvelle Table...*, *op. cit.*, 1775, p.CVII.

⁸⁷¹ Alfred LACROIX, *Figures de Savants*, *op. cit.*, 1938, tome 3, p.26.

⁸⁷² D'après Y. Laissus, Isambert serait également à l'origine de l'implantation de plants de Moka dans les îles françaises de l'Océan Indien en 1706, mais nous n'avons pas trouvé, à ce jour, confirmation de cette information dans les archives. Si cela était avéré, le choix d'Isambert n'en aurait alors été que plus évident pour les académiciens. *Voyages et découvertes : des voyageurs naturalistes aux chercheurs scientifiques*, Exposition au Muséum National d'Histoire naturelle organisée en 1981 sous la direction de J.P. Gasc et Y. Laissus, Paris, 1981, p.33.

⁸⁷³ Alfred LACROIX, *Figures de Savants*, *op. cit.*, 1938, tome 3, p.26. Divers conseils pour le transport des vers, des abeilles et du café, sont donnés à Isambert par une lettre de J.-B. Deschiens de Resson (1660-1735), associé libre de l'Académie. Ce document est conservé dans les archives de l'Académie des

L'expédition d'Isambert, pourtant, dont l'Académie et le Régent attendaient tant, tourne court : dès son arrivée en Martinique, il est touché par les fièvres, et meurt le 11 juillet 1716, peut-être d'une attaque de cette fièvre jaune, qui frappe de nouveau la Martinique à cette époque⁸⁷⁵.

Tout, pourtant, n'est pas perdu, car certains ressorts de la jeune machine coloniale font déjà montre d'une belle capacité de réaction : à moins de deux jours de mer, en effet, en Guadeloupe, se trouve un autre botaniste du roi, Jean-Baptiste Lignon, qui récupère en Martinique la précieuse cargaison d'Isambert, et la rapporte avec lui en Guadeloupe⁸⁷⁶.

Né à Paris en 1667, le jeune Jean-Baptiste Lignon est apparemment arrivé en Guadeloupe sur les traces de son frère aîné, Alexandre Du Lignon⁸⁷⁷ : ce dernier semble avoir bénéficié dans les années 1690 d'un titre d' "herboriste du roi", avec pour principale mission d'adresser au Ministre de la Marine des oranges pour le roi. Mais, si l'on en croit un mémoire non signé que l'on peut, sans grand risque d'erreur, dater de 1716, Lignon l'aîné ne donna pas toute satisfaction à son protecteur :

« Du Lignon l'aîné dit alexandre Du Lignon a autre fois eu relations avec Mr. de Villacerf⁸⁷⁸ et avoit promis de faire tenir des orangers en buches des Isles de l'Amerique a l'ocasion de quoy il obtint un brevet d'herboriste du Roy. Mais tous ses projets nont point eu d'execution et l'on n'a jamais eu rien de luy, soit

Sciences, et cité dans Auguste CHEVALIER et M. DAGRON, *Recherches historiques sur les débuts de la culture du Caféier en Amérique*, Orléans, imprimerie H. Tessier, s.d. [1928], p.9-10.

⁸⁷⁴ Les abeilles que les Français trouvent aux Antilles aux premières années de la colonisation sont plus petites, et surtout, selon le P. Breton, font un miel « qui est fort clair et liquide », et une cire « noire et molle [qui] ne peut jamais devenir si solide que la jaune ». SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton, Relations de l'île de la Guadeloupe*, Tome 1, Basse-Terre, 1978, p.38. En 1688, des tentatives de transplantation de ruches avaient déjà eu lieu, tant en Martinique qu'à Saint-Christophe : CAOM Colonies C^{3A} 5, f°22-37, (analyse de diverses lettres).

⁸⁷⁵ CAOM Colonies C^{8A} 21, f°156-157 (14 juillet 1716).

⁸⁷⁶ Alfred LACROIX, *Figures de Savants, op.cit.*, 1938, tome 3, p.23. Également, CAOM Colonies C^{8B} 4, 1716, pièce 67 (8 août 1716, note d'analyse du Conseil) : « [...] Il reste quelques jeunes arbrisseaux à la Martinique, de ceux que le feu Sr Isambert y avait apportés. Il les enverra de concert avec M. de la Vaminère au Sr du Lignon botaniste du Roy à la Guadeloupe, qui les demande pour en prendre soin. ».

⁸⁷⁷ Ce dernier, Lignon l'aîné, signe ses courriers "Du Lignon", tandis que Jean-Baptiste est pour sa part connu sous le nom de Lignon-le-Jeune, et signe simplement "Lignon". Alfred LACROIX, *Figures de Savants, op.cit.*, 1938, tome 3, p.26.

⁸⁷⁸ Édouard Colbert de Villacerf fut Surintendant des Bâtiments du Roi jusqu'en 1699. Yves LAISSUS, « Le jardin du roi... », *op.cit.*, 1964, réédition 1986, p.288, note 5.

par les Corsaires qui ont pris les bastiments sur lesquels ses Envoyes estoient Embarqués, soit par ce qu'ils estoient si mal conditionnez que tout perissoit, En sorte que ses vues furent abandonnées, et il se contenta de faire quelques Envoyes de confiture et de plantes a diverses personnes et negligea sa mission de cette sorte que rien n'existe de luy au Jardin du Roy⁸⁷⁹. »

Son jeune frère, en revanche, probablement arrivé aux Antilles vers 1695, sait se faire remarquer dans le milieu des botanistes parisiens : le même mémoire anonyme le dépeint en ces termes :

« Lignon Le Cadet autrement Jean Lignon n'est pas si éveillé que son frere, et n'a aucun menage. Il alla aux Isles il y a vingt ans, y resta quelques années, et a fait depuis ce temps la trois voyages a Paris ou il a toûjours raporté avec luy des plantes, et en a regulierement envoyé des Isles ; et dans ces Voyages a Paris il a suivi le jardin du Roy, s'est perfectionné dans la Culture des plantes, et est celuy que lon y connoist pour corespondant et pour y avoir Envoyé des plantes qui Existent. [...]Jean Lignon est un homme apliqué a l'agriculture et qui scayt gouverner les plantes, lequel sans difficulté convient mieux pour l'Execution des Veues qu'on a⁸⁸⁰. »

De fait, dès 1699, Jean-Baptiste Lignon apparaît dans la première liste des correspondants officiels de l'Académie royale des sciences, attaché au brillant professeur de botanique du Jardin des plantes médicinales, Joseph Pitton de Tournefort, auteur des fameux *Éléments de botanique ou Méthode pour connaître les plantes* (1694)⁸⁸¹. Nous trouvons l'écho de l'un de ses retours à Paris, dans le catalogue des *Curiositez de la nature*, publié par Claude Biron en 1703, dont nous avons déjà évoqué les richesses. Il écrit à l'article d'un « Litophiton extraordinaire » :

⁸⁷⁹ AAS Dossier biographique d'Alexandre Du Lignon, mémoire anonyme [probablement Fagon]. Alexandre Du Lignon assure pourtant pour sa défense, dans un mémoire du 28 août 1717 (AAS Dossier biographique A. Du Lignon) : « Appliqué en ces Isles depuis plusieurs années a la culture des plantes pour le Jardin du Roy je travaillois avec un zele d'autant plus vif aux recherches et aux envoys que j'en faisois continuellement, je voyois ces envoys et les recherches faire ^plaisirs a Sa Majesté, et Monsieur le Marquis de Villacert son Sur Intendant des Batimens, Monsieur Fagon son Premier Medecin, & Monsieur de Tournefort professeur de son Jardin, my exortoient tous les jours de plus en plus par leurs Lettres. Je passay en France en 1694 et j'accompagnay un asses grand-nombre de plantes pour le Jardin du Roy ».

⁸⁸⁰ AAS Dossier biographique « Du Lignon, Alexandre », mémoire anonyme.

« Depuis que Monsieur Lignon le jeune, est revenu de la Guadeloupe, on ne sauroit ignorer à Paris ce que c'est que *Litophiton*. Il en a apporté de l'Amérique une si grande quantité, & de plusieurs espèces si curieuses, qu'il n'y a point de cabinet où il ne s'en trouve. [...] ⁸⁸². »

Si le jeune botaniste (il est âgé d'une trentaine d'années au tournant du siècle) revient à Paris pour suivre les cours de Tournefort au Jardin royal, il semble qu'il trouve également un intérêt lucratif certain à ces éprouvants allers-retours transatlantiques : en fournissant les cabinets des curieux en innombrables objets d'histoire naturelle, il est probable qu'il rembourse largement ses frais de passage ! Fournisseur officiel du jardin royal en spécimens guadeloupéens, Lignon-le-jeune est nommé "botaniste ordinaire pour les Isles méridionales" en 1707⁸⁸³, et reçoit en 1717 une impressionnante récompense octroyée par le Régent, qui lui adresse personnellement ses félicitations : outre 1000 livres de pension annuelle, lui est octroyée « une médaille d'or du Roy avec une chaîne » d'une valeur de 860 livres⁸⁸⁴. Et le Régent ajoute, dans le courrier qu'il adresse au botaniste comblé :

« je suis bien aise que vous [l'] ayés comme une marque de la satisfaction que j'ay eue des peines que vous vous donnés depuis longtemps pour envoyer au jardin Royal des plantes curieuses [...] ⁸⁸⁵. »

⁸⁸¹ Abbé ROZIER, *Nouvelle Table des articles...*, *op.cit.*, 1775, p.CVII.

⁸⁸² Claude BIRON, *Curiositez de la nature et de l'art, aportées dans deux Voyages des Indes ; l'un aux Indes d'Occident en 1698 & 1699, & l'autre aux Indes d'Orient en 1701 & 1702, avec une relation abrégée de ces deux Voyages*, Paris, Jean-Moreau, 1703, p.137. Le litophiton est un corail branchu, assez semblable à un arbre sans feuille.

⁸⁸³ Alfred LACROIX, *Figures de Savants*, *op.cit.*, 1938, tome 3, p.23. Nous n'avons pas trouvé confirmation de cette affirmation.

⁸⁸⁴ La valeur de cette médaille et de sa chaîne apparaît en marge des minutes d'une lettre de l'Abbé Bignon à Jean-Baptiste Lignon, datée du 11 janvier 1717, conservée dans les archives de l'Académie des sciences, et que cite Alfred LACROIX, *Figures de Savants*, *op.cit.*, 1938, tome 3, p.27. Selon Alfred Lacroix, le seul exemple d'une telle médaille attribuée à un scientifique est celui du pilote Filhol, qui fut récompensé de la sorte en 1713 pour avoir dressé une carte exacte du Golfe du Lion. Alfred LACROIX, *Figures de Savants*, *op.cit.*, 1938, tome 3, p.27.

⁸⁸⁵ Archives de l'Académie des Sciences, minutes d'une lettre du Duc d'Orléans à Jean-Baptiste Du Lignon, datée du 22 septembre 1716, citée dans Alfred LACROIX, *Figures de Savants*, *op.cit.*, 1938, tome 3, p.26-27.

Cette pension, si elle provoque l'ire et la jalousie de son aîné⁸⁸⁶, excite en tous cas l'ardeur du botaniste, qui depuis quelques années entretient un médiocre jardin dans lequel il tente d'acclimater diverses plantes venues de France⁸⁸⁷. De la cargaison d'Isambert, récupérée en 1716, il n'a pu sauver grand chose : le petit caféier est mort ; mais les mûriers blancs sont sauvés⁸⁸⁸. Enfin, en 1717, il reçoit avec sa médaille et sa pension, diverses plantes que lui adresse le Jardin royal de Paris, avec lesquelles il complète son ébauche de jardin botanique. Une lettre qu'il adresse au Régent en avril 1717, lui donne l'occasion de dresser un rapide inventaire de ce médiocre « jardin royal » guadeloupéen :

« J'ay receu les mûriers qui sont chargés présentement de fruits, et que j'ay mis en terre, avec l'olivier que j'ay transplanté qui fait bien aussy. J'ay dix sept noyers qui se portent à merveille, mais je les laisse un peu fortifier avant que de les séparer. Pour les pistaches, elles ne sont pas encore levées. Des 3 ruches à mouches, j'en ay trouvé deux dont les mouches étaient mortes entièrement ; pour la troisième, les mouches se portent parfaitement bien et elles travaillent à merveille⁸⁸⁹. »

⁸⁸⁶ Alexandre Du Lignon prend alors contact avec tous les botanistes de la place de Paris, et se livre à des envois de plantes frénétiques pour obtenir à son tour une pension et une médaille qu'il réclame à corps et à cris (AAS, dossier biographique Alexandre Du Lignon). Le mémoire anonyme de 1716 que nous avons déjà cité précise (même dossier) : « Dans la conjoncture presente l'aisné qui est allerte et qui a de l'Esprit, s'est recueilli et a fait en dernier lieu quelques Envoyes a Son Altesse Royale, et pretend que son frere lui a coupé la racine soub le pied [...] je n'ay que du bien a dire du Cadet ayant eut ses Envoyes, et rien de l'autre n'ayant jamais rien vu de luy au jardin du Roy ou il n'est nulement en relation ni avec Mr. Vaillant ni avec le Sr. Saintard ny autre, ne leur ayant jamais Ecrit que depuis trois semaines seulement a l'ocasion de la medaille ». Sébastien Vaillant (mort en 1722), est alors chirurgien, membre de l'Académie des sciences depuis 1716, démonstrateur des plantes du jardin royal (depuis 1708), garde du cabinet des drogues du jardin royal (depuis 1709), et Secrétaire du Surintendant de ce même jardin, Guy-Crescent de Fagon. Yves LAISSUS, « Le jardin du roi... », *op.cit.*, 1964, réédition 1986, p.332.

⁸⁸⁷ Le 30 novembre 1716, un correspondant de l'Académie en Martinique sur lequel nous reviendrons, B.-L. de Hauterive, souligne la relative médiocrité de ce jardin au début des années 1710 : « Il y a un jardin à la Guadeloupe, dont le S. Du Lignon a soin, et qui avait correspondance avec le Jardin du Roy de Paris, mais cela est pour ainsi dire abandonné. Je l'ay visité il y a trois ans, et n'y ay presque rien trouvé. » AAS, Pochette de séance 1717 (26 mai) : « Mémoire de la Martinique pour Messieurs de l'Académie royale des sciences » par B.-L. de Hauterive.

⁸⁸⁸ AAS Dossier biographique J.-B. Lignon, Lettre de Lignon au Régent, du 17 avril 1717 : « Je n'ay point et eu de Café. J'ay bien cru les avoir quant J'ay été à la martinique apres la mort de Mr. Isambert, mais a mesure que les feuilles ce sont developpées, j'ay reconnue que ce n'étoit que les muriers, et je me suis donnai l'honneur de vous en donner avis sur le chant. »

⁸⁸⁹ AAS Dossier biographique J.-B. Lignon, lettre du 27 avril 1717.

En outre, il envoie ce même jour une « grande caisse remplie de nos pierres curieuses » pour les savants de l'Académie⁸⁹⁰. Enfin, une lettre du 27 avril 1718, qu'il adresse à un sous-lieutenant d'artillerie, J.-B. de Ressons, récent associé libre de l'Académie des sciences, est partiellement recopiée dans les procès-verbaux de la séance du 18 juin 1718 : il y décrit les effets ressentis en Guadeloupe d'une éruption de la Soufrière de 1718⁸⁹¹. Ce botaniste méritant, dont on tarde à verser les émoluments promis⁸⁹², relâche toutefois rapidement ses efforts, sans que l'on en puisse connaître la raison. En 1729, à sa mort, son jardin est jugé de « peu de conséquence » par son successeur⁸⁹³.

À côté de ces « spécialistes » avérés, ingénieurs, arpenteurs, médecins, ou botanistes, envoyés sous les tropiques par la machine coloniale française entre les années 1670 et les années 1720, surgissent au hasard de nos recherches des acteurs que l'on aurait pu dans un premier temps croire disqualifiés par la puissance administrative et scientifique mise en place par Colbert : les missionnaires.

⁸⁹⁰ AAS Dossier biographique J.-B. Lignon, lettre du 27 avril 1717.

⁸⁹¹ AAS Registre des procès-verbaux tome 37, séance du 18 juin 1718. Alfred LACROIX, « Sur la réalité d'une éruption de la Soufrière de Saint-Vincent en 1718, d'après une observation faite à la Guadeloupe », *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences [...]*, 1937, tome 205, p.310-303 : A. Lacroix signale que cette éruption, avant la découverte qu'il fait de cette lettre dans les années 1930, n'était connue que par un récit dramatique (probablement de la main de Daniel Defoe), paru dans le *Weekly Journal* le 7 juillet 1718 : ce texte du *Weekly Journal* signalant des détonations très violentes, avec de formidables projections de cendres est toutefois jugé fantaisiste par les vulcanologues du début du XXe siècle, qui mettent en doute la réalité de cette éruption. Lacroix s'appuie sur cette lettre pour en prouver la réalité. Mais de l'absence d'une quelconque mention de cendres dans cet extrait, il déduit que l'éruption ne fit pas de cendres. Les hasards de nos recherches dans le *Journal de Trévoux* et dans les manuscrits de l'Observatoire nous permettent pourtant d'affirmer qu'il y eut bien une « brume de cendres » sur la Martinique dans la nuit du 7 mars 1718 : le P. Laval rend compte au *Journal de Trévoux* (n° de septembre 1719, p.1555-1565) d'un brouillard de cendres observé en mars 1718 par l'équipage d'un navire croisant dans la mer des Antilles, ce que l'habitant de Hauterive, martiniquais, lui confirme de vive voix en mai 1720 : « Il me dit qu'elle avoit fait bien du mal aux orangers et citronniers » (BObs Ms B 5.2, p.364, Observations au fort royal de la Martinique, au Cap François à Saint-Domingue, à l'Isle Dauphine sur la cote de la Louisiane, par le P. Laval).

⁸⁹² CAOM Colonies C^{8A} 26, f°296-300 (2 août 1719) : Lignon demande le paiement de sa pension.

⁸⁹³ CAOM Colonies E 286 (1^{er} février 1729), dossier Lignon (d'après une photocopie conservée dans les archives de l'Académie des sciences, AAS Dossier biographique Peyssonnel).

3. Le renfort des missionnaires

Bien plus nombreux qu'aux premiers jours de la colonisation, pourtant, ils s'effacent en effet de la bibliographie scientifique de l'aire caraïbe française au tournant du XVIIIe siècle. L'Asie, seule, semble désormais retenir l'attention des ordres religieux, et particulièrement celle des Jésuites, impliqués dans l'évangélisation de la Chine et de l'Inde continentale, et étroitement liés à l'Académie des sciences dans cette entreprise⁸⁹⁴. La Guyane française ou les Antilles sont occultées dans la série des *Lettres édifiantes* de la Compagnie de Jésus, inondée en revanche des récits aventureux de ses savants missionnaires happés par l'Asie⁸⁹⁵. Surtout, après la deuxième édition du P. Du Tertre (1667-1671), nulle relation missionnaire n'est plus imprimée à propos des colonies de Guyane et des Antilles. Il faut attendre 1722, et la publication des *Nouveaux voyages aux îles de l'Amérique*, du P. Labat, pour voir de nouveau un religieux publier une somme historique et scientifique sur les colonies françaises de l'aire caraïbe⁸⁹⁶.

Très certainement, comme nous l'avons mis en évidence à la lecture des premières relations antillaises des années 1640-1650, le grand talent des missionnaires s'exprime dans la découverte, dans le souffle épique de l'évangélisation pionnière, qui croise à chaque pas la nouveauté ; comme si la science missionnaire ne pouvait s'acquitter que d'un stade sommaire de la description, d'une sorte de débroussaillage savant, laissant la suite de l'expertise aux spécialistes, justement, hommes de savoir et de pratique entièrement acquis à leur sacerdoce mathématique ou botanique.

Pourtant, à y regarder de plus près, cette discrétion sur les étagères des libraires, ne renvoie pas nécessairement à un abandon de la pratique scientifique chez des

⁸⁹⁴ *Observations physiques et mathématiques pour servir à l'histoire naturelle & à la perfection de l'Astronomie & de la Géographie : envoyées des Indes et de la Chine à l'Académie Royale des Sciences à Paris, par les Peres Jesuites, Avec les reflexions de Mrs de l'Academie & les Notes du P. Gouye, de la Compagnie de Jésus*, à Paris, Imprimerie royale, 1692.

⁸⁹⁵ À part les explorations du P. Fritz sur l'Amazone, vers 1707 (à une époque où les Français n'ont officiellement plus de prétention sur ce fleuve, aucun document ne concerne les Antilles ni la Guyane française avant une lettre de 1718, parue dans le tome XVI. La suivante n'apparaît qu'en date du 10 novembre 1726 (tome XVIII). *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus*, édition en 34 volumes, publiée à Paris entre 1702 et 1776.

⁸⁹⁶ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), 4 volumes.

hommes qui, nous l'avons dit, nourrissent bien souvent leur foi de lectures savantes, d'herborisation, de contemplations attentives et érudites des œuvres de Dieu sur terre. Il y a certes, à partir des années 1670, un glissement qui s'opère sur le terrain de la science coloniale, entre les doctes missionnaires et les puissants acteurs de la science du roi. Mais il est plus lent, et plus subtil qu'il n'y paraît.

3.1. Le Père Labat

Le célèbre Père Labat, dont le style efficace se double d'une verve dévastatrice et de dispositions très réelles pour la botanique, l'agronomie, l'architecture et les vengeances de toutes sortes, est un personnage à part dans l'histoire des sciences antillaises — et, somme toute, relativement insaisissable.

Son œuvre, publiée en 1722 chez Guillaume Cavelier à Paris, puis mise à jour et augmentée en 1742 par un trouble jeu de compilations mêlées de dénonciations subtiles des critiques qui lui furent adressées, se présente à la croisée du récit de voyage aventureux d'un Guillaume Coppier⁸⁹⁷, et de la somme savante et érudite d'un Du Tertre.

Prêtre dominicain doué de talents multiples, Labat intègre à son récit de nombreuses planches gravées en taille-douce, soignées, comme le montrent nos exemples (documents 6.13 et 6.14) : les représentations de la flore antillaise sont claires, accompagnées de descriptions précises, tant des formes de la plante que de ses éventuelles vertus, des usages que l'on en fait, des manières de la cultiver, de la protéger des parasites et des intempéries, de la multiplier. Les animaux ne sont pas moins bien décrits, et l'on trouve également dans ses pages quelques cartes peu originales, et divers plans d'architecture. Son récit ne s'encombre que rarement de références aux grands savants des XVI^e et XVII^e siècles, mais il s'attaque volontiers à ses contemporains, s'érigant en autorité scientifique autoproclamée (procédé classique), pour dénoncer les

⁸⁹⁷ Voir ci-dessus, chapitre 3, titre 1.1.

ouvrages de Biet, de Rochefort ou de Durret⁸⁹⁸, les observations fautives d'un Du Tertre, ou les naïvetés d'un Plumier⁸⁹⁹.

Au-delà de son récit, son action sur le terrain (il est missionnaire aux Antilles de 1694 à 1705) est bien celle d'un homme animé par l'esprit scientifique, attentif aux détails, soucieux d'expériences et de comparaisons : observant, après d'autres, les eaux bouillantes qui se trouvent au pied de la Soufrière (en Guadeloupe), il y fait cuire des œufs, et creuse des trous pour s'assurer que l'eau est plus chaude encore dans les profondeurs⁹⁰⁰ ; constatant que le sous-sol de la Grande-Terre (partie orientale de la Guadeloupe) est composée de coquillages, il n'hésite pas à lancer des hypothèses qui seront reprises par Buffon puis Hapel Lachênaie, quelques années plus tard :

« La chaux que l'on trouve par toute la grande terre de la Guadeloupe quand on fouille dans la terre, est de même espèce que celle que l'on pêche à la mer. Il est difficile d'en rendre raison. Seroit-il possible que toute l'étenduë de terrain qui compose cette Isle ne fût dans les siècles passez, qu'un haut-fond rempli de plantes de Chaux, qui ayant beaucoup crû et rempli les vuides qui étoient entr'elles, occupez par l'eau, ont enfin haussé le terrain et obligé l'eau à se retirer, et à laisser à sec toute la superficie ? Cette conjoncture toute extraordinaire qu'elle paroisse d'abord, n'a rien pourtant rien d'impossible, et deviendra même assez vraisemblable à ceux qui l'examineront sans prévention. [...] Il ne serait pas indigne de la curiosité des gens qui y demeurent, de faire fouiller en differens endroits pour connoître quel est le sol, jusqu'à quelle profondeur on trouve cette pierre à chaux, en quelle situation elle est répanduë sous l'épaisseur de la terre et autres circonstances qui pourroient ruiner ou fortifier ma conjoncture. Si j'avois fait travailler à la grande terre comme j'ai fait

⁸⁹⁸ Antoine BIET, *Voyage de la France équinoxiale en l'isle de Cayenne, entrepris par les François en l'année MDCLII [...]. Avec un dictionnaire de la langue du mesme país*, Paris, François Clouzier, 1664. DURRET, *Voyage de Marseille à Lima et dans les autres lieux des Indes Occidentales avec une exacte description de ce qu'il y a de plus remarquable tant pour la géographie que pour les mœurs, le commerce, le gouvernement et la religion de ces peuples*, Paris, 1720 (Nous n'avons pas consulté cet ouvrage, compilation inspirée du voyage du P. Feuillée).

⁸⁹⁹ Sa préface, en particulier, donne une bonne illustration de la sévérité du juge.

⁹⁰⁰ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome I, p.385.

à la Guadeloupe, je n'aurois pas manqué de faire quelques unes de ces recherches⁹⁰¹. »

Sa pratique agricole et horticole en fait rapidement un expert, consulté par de nombreux planteurs. Installé de fraîche date sur sa nouvelle paroisse, en Martinique, il établit un jardin dans lequel il cultive d'ailleurs de nombreuses espèces indigènes et naturalisées depuis peu :

« J'eu du jardin de Monsieur Pocquet des franchipannes rouges et blanches, des grenadiers nains, de l'ozeille de Guinée, des figuiers, et différentes sortes de fleurs, herbages et de légumes. [...] Les bordures des plates-bandes étaient de thin, de lavande, de serpolet, de petites sauges, d'hysope et autres herbes fines et odoriférantes. [...]»⁹⁰². »

Il cherche, surtout, à développer l'industrie et les cultures locales : dans les dizaines de pages qu'il consacre au sucre dans ses éditions successives, il ne manque pas d'ajouter à la pratique commune un certain nombre d'innovations, de faire part de ses expériences, de ce qu'il a appris auprès d'experts sucriers allemands ou hollandais⁹⁰³. En outre, il affirme avoir commencé une culture de poivre dès le début du XVIIIe siècle :

« Quelques-tems avant de partir des Isles, j'avois semé du Poivre dans une caisse pleine de terre : il en étoit levé quelques grains assez bien, dont les jets avoient plus de quatre pouces de hauteur quand je m'embarquai [...]»⁹⁰⁴. »

⁹⁰¹ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.92. Buffon reprendra cette analyse dans sa *Théorie de la Terre*, comme nous le verrons dans notre troisième partie.

⁹⁰² R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 1, p.184.

⁹⁰³ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.161-299 : de la canne à sucre, des différentes techniques de raffinage, de l'équipage d'une sucrerie, etc.

⁹⁰⁴ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.311.

Il prétend également avoir cultivé, pour la première, fois de la vanille en Martinique, grâce à des plants offerts par des jésuites de Cayenne, de passage dans cette île :

« il y en a quantité de très belle dans la Terre-ferme de Cayenne. C'est de cet enfoit que j'ai eu celle que je viens de décrire, et voici comment. Deux de nos Religieux qui passèrent à Cayenne en 1697, en venant à la Martinique, furent parfaitement bien reçus par les RR. Perres Jésuites qui ont soin du spirituel de païs-là [i.e. la Guyane française] ; ils les logerent chez eux, et les traiterent avec toute la politesse et toute la charité possible pednant tout le tems que le vaisseau demeura en rade ; nos Peres virent chez les Jesuites quelques pots remplis de ces plantes qu'on n'avoit pas voulu prendre : ils témoignèrent en avoir envie, et aussi-tôt qce RR. Peres leur en firent présent d'un pot où il y en avoit trois pieds parfaitement bien repris : ils en eurent soin pendant le voyage, et étant arrivez à la Martinique, ils me le donnerent. Je fis aussi-tôt mettre ces trois plantes en terre [...] Elles profiterent tres-bien [...] Ces découvertes me firent penser sérieusement à m'instruire à fond de la maniere dont les Indiens et les Espagnols la préparent : car c'est une marchandise d'un très-bon débit et fort avantageux. Je priai les Peres jesuites de la Martinique d'écrire à leur Peres de Cayenne pour le sçavoir, ils le firent ; mais la réponse n'étoit pas encore arrivée quand je partis des isles⁹⁰⁵. »

De retour en France, enfin, il projette d'engager dans le Comtat d'Avignon un spécialiste de la culture du safran, pour le ramener avec lui aux Antilles⁹⁰⁶. Mieux encore, il espère acclimater le café aux Antilles à partir de grains achetés sur le marché de Marseille : « J'ai eu vingt fois la pensée étant aux isles de semer ou planter du Caffé, pour éprouver s'il y viendrait » Arrivé à Marseille, après avoir pris quelques renseignements :

⁹⁰⁵ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 3, p.388 et suivantes.

⁹⁰⁶ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.316.

« D'autres personnes m'ayant assuré qu'elles avoient vû germer et lever du Caffé qu'elles avoient semé à Paris, et me trouvant alors à Marseille, j'en cherchai du plus frais qu'il y eût, et sur tout de celui qui étoit encore renfermé dans la cosse ; et en ayant trouvé environ trois livres, je les envoyai à nos Peres à la Martinique, afin qu'ils le semassent en des lieux différents et en des saisons différentes. Il y a apparence qu'ils en firent un autre usage [...]»⁹⁰⁷. »

Son activité botanique et agronomique est donc considérable, à l'en croire, et l'on peut s'étonner de ne voir à aucun moment l'administration y faire appel : comment de telles connaissances peuvent-elles rester sans écho à Versailles, où l'on est si avide d'informations et de spécialistes pour animer les rouages scientifiques de la machine coloniale ? Comment l'Académie des sciences peut-elle ignorer un tel talent ?

Probablement faut-il voir dans les conflits qui surgissent fréquemment dès les années 1698-1700 entre Labat et les administrateurs coloniaux (conflits qu'il relate à l'envi tout au long de son œuvre, et dont on perçoit à maintes reprises les échos dans la correspondance administrative), la clé de ce silence : c'est justement au moment où Labat a acquis une solide connaissance des îles et de leurs conditions naturelles, que ces rapports s'enveniment gravement, au point que le matois missionnaire, revenu en France en 1705, se voit interdire définitivement la route des Antilles.

Sur un point pourtant, vital s'il en est en ces périodes de guerre, le Père Labat est mobilisé par l'administration pour la fortification des îles. Encore n'est-ce qu'au début de son séjour, entre 1695 et 1696, alors que, à peine débarqué de sa Lorraine, il n'assume encore aucune fonction d'importance au sein de son ordre.

Mathématicien de formation (il enseigna longtemps les mathématique chez les Dominicains de Nancy⁹⁰⁸), il fait rapidement figure d'expert auprès des colons : il dirige par exemple la construction du canal du Marigot, en Guadeloupe⁹⁰⁹, ou donne des conseils précis à tels colons désireux d'équiper leur plantation d'un moulin à eau, à

⁹⁰⁷ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.304.

⁹⁰⁸ Docteur Marcel CHATILLON (éditeur), « Le père Labat à travers ses manuscrits. Les inédits de Labat », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 2^e-4^e trimestres 1979, n°40-42, p.61.

⁹⁰⁹ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 1, p.373.

l'architecture si complexe⁹¹⁰. Ses *Nouveaux voyages* présentent quelques plans des moulins qu'il fait alors construire (document 6.15).

Nanti des instruments nécessaires aux arpenteurs, notamment d'une planchette⁹¹¹ et d'un demi-cercle⁹¹², Labat est immédiatement sollicité par des administrateurs avides de spécialistes pour édifier et rectifier les fortifications insulaires, en une époque de guerre où, comme nous l'avons vu, les ingénieurs demeurent trop peu nombreux pour assurer correctement la sécurité des colonies. Dans le premier volume de ses voyages sont gravés quelques plans d'architecture militaire, tels celui de la redoute du morne des Capucins (élevée près du Fort-Royal de la Martinique), ou ce plan d'ensemble de la nouvelle capitale martiniquaise voulue par le gouverneur Blénac (documents 6.16 et 6.17).

En 1696, surtout, Labat est retenu par le gouverneur de la Guadeloupe, Auger (gouverneur de 1695 à 1704)⁹¹³, qui le prie de l'accompagner, muni des « instruments nécessaires pour lever les plans », dans une tournée d'inspection des forteresses de l'île⁹¹⁴. Donnant son avis, proposant des idées, critiquant les bâtiments en place, il dresse plusieurs plans de fortifications, de batteries, et rédige consciencieusement « les projets que Monsieur Auger vouloit envoyer en Cour⁹¹⁵. » La disgrâce qui suit ces premiers élans d'une collaboration chaleureuse, oblige le missionnaire à se contenter de travaux civils, auprès des colons ou sur les propriétés de son ordre, notamment au Fonds-Saint-Jacques, dont il tente de faire une sucrerie modèle.

⁹¹⁰ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.54 ; etc.

⁹¹¹ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.37 : « Je fis mesurer une distance de trois cens toises, ou six cent pas de Guadeloupe, dont les extrémités devoient servir pour poser ma planchette ». Une planchette est une planche à dessin équipée d'une alidade (règle graduée liée à un instrument de visée), permettant les relevés d'angles.

⁹¹² R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 1, p.373 : « Je mesurai avec un demi-cercle la hauteur perpendiculaire depuis l'endroit où j'étois jusqu'à la surface de la rivière dont je devois conduire l'eau, pour remplir le canal qu'on proposoit ».

⁹¹³ ARCHIVES NATIONALES, *Guide des sources de l'histoire de l'Amérique latine...*, *op.cit.*, p.631.

⁹¹⁴ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.32.

⁹¹⁵ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.44-45 et p.62-63.

Le cas du Père Labat témoigne, de manière exemplaire, du rôle essentiel que représente la courroie de transmission des administrateurs coloniaux : une fois ce lien brisé, le P. Labat est incapable d'intégrer la sphère scientifique de la machine coloniale. Cause ou conséquence de ce malentendu administratif autant qu'intellectuel, il se mue alors en farouche dissident de la science académique et royale. Nous y reviendrons.

3.2. Les Jésuites au service de la machine coloniale

Plus classique, et moins dérangeante en somme, est la figure des jésuites dans l'univers des sciences missionnaires. Formés à l'enseignement autant qu'à l'évangélisation, les missionnaires de la Compagnie de Jésus sont bien souvent capables de mener sur le terrain des observations suffisamment précises pour faire l'objet d'une étude attentive des cénacles savants et académiques de leur métropole d'origine.

Dans ces pages, que pourront à coup sûr venir nourrir de plus amples dépouillements dans les archives jésuites et académiques, notre ambition se limitera à observer le point de passage qui s'opère, dans le contexte colonial, entre une science jésuite de type privé (correspondance hiérarchique ou amicale au sein de l'ordre, publications de relations), et une science académique, publique et royale. En d'autres termes, dans le prolongement des développements de la première partie de cette thèse, nous nous attacherons à donner des indices permettant de comprendre quand, et comment, s'opère l'intégration progressive au sein du mouvement scientifique de la machine coloniale, des capacités d'observation et d'analyse des missionnaires jésuites.

L'affaire de l'homme marin, que nous évoquions dans la précédente partie pour avoir été discutée dans le cadre des *Conferences* de Denis, et publiée en annexe du *Journal des Savans* en 1672, met en scène un jésuite, le « R. Père Julien-Simon, très-digne Religieux de la Compagnie de Jesus ». Celui-ci, apprenant la vision extraordinaire, décide qu'il « seroit à propos d'en faire une exacte enquisition pour en sçavoir la pure et sincère vérité », et d'en faire dresser un procès-verbal devant notaire : il assiste aux interrogatoires des témoins, et signe le procès-verbal.

Le rôle du Jésuite dans cette affaire, est celui d'un médiateur, qui dirige le passage du fait divers au fait scientifique ; et il y a fort à parier que c'est par son intermédiaire que le document, à cette date, est transmis à celui qui en obtient la publication dans le supplément du *Journal des Savans*. Mais la machine académique, au même moment, n'a pas encore les capacités suffisantes pour se saisir d'un tel phénomène : on ne trouve, à notre connaissance aucune trace, dans les archives de cette institution, ni dans ses publications⁹¹⁶. Sur le coup, c'est donc simplement dans le cadre des conférences de Denis que le cas est évoqué, discuté, puis publié. Quelques années plus tard, en revanche, les choses ont évolué et un certain nombre d'informations collectées dans les colonies françaises de l'aire caraïbe par des Jésuites, font irruption sur la scène académique, et jusque dans les volumes annuels de l'*Histoire et mémoires de l'Académie royale des sciences* qui paraissent depuis le début du siècle.

En 1704 est évoqué dans la partie historique du volume académique, un envoi du frère Yon, « Jésuite, Apothicaire de la Mission de la Martinique », adressé à l'académicien Lémery. Ce dernier a pour correspondant officiel en Martinique le médecin Vaux de La Martinière, que nous avons déjà rencontré, et qui probablement en cette occasion a servi d'intermédiaire à cet apothicaire jésuite :

« Le frère Yon Jésuite, Apothicaire de la Mission à la Martinique, a écrit à M. Lemery qu'il y a à la Martinique deux espèces de Plantes appelées Thé, & lui en a envoyé la description. La première croît dans les lieux pierreux, & près du rivage de la mer. La seconde ressemble beaucoup à Caryophyllata de Marcgrave Chap.22 p.46, à la réserve de la fleur. Ce sont deux Arbrisseaux dont le premier a 2 pieds de haut, & le second 3 à 4. Le second Thé rend une teinture plus forte que l'autre, & il en va de même des Thé de la Chine que l'on croit venir d'une même Plante, ce qui fait soupçonner au Frère Yon que peut-être y a-t-il à la Chine aussi bien qu'à la Martinique des Plantes différentes, qu'on appelle du même nom de Thé⁹¹⁷. »

⁹¹⁶ Il faudra attendre, comme nous le verrons, la curiosité d'un Réaumur pour voir de nouveau exhumer une copie de ce procès-verbal au début des années 1720.

⁹¹⁷ « Histoire. Observations botaniques. Titre II », in *HARS 1702*, Paris, Jean Boudot, 1704, p.49.

Le thé indigène de la Martinique, dont l'usage se répand semble-t-il aux Antilles durant cette période sous l'influence des jésuites, justement⁹¹⁸, n'est pas le véritable thé d'Asie, mais une espèce voisine aux qualités bien moindres, ce qui n'est semble-t-il admis qu'au milieu du XVIIIe siècle, après plusieurs envois d'échantillons aux experts de l'Académie et du Jardin royal de Paris⁹¹⁹. Deux ans plus tard, en 1706, un passage de l'*Histoire* de l'Académie des Sciences évoque une description de ce thé de la Martinique, envoyée par un autre missionnaire jésuite, le P. Le Breton (qu'il importe de ne pas confondre avec le dominicain des années 1640, le P. Breton). Mais cette fois-ci, ce n'est pas à l'académicien Lémery, via le médecin Vaux de la Martinière, qu'est adressé cet envoi : c'est à son supérieur hiérarchique, le P. Gouye, « procureur des missions à Paris »⁹²⁰, que le P. Le Breton envoie son mémoire de botanique. Le procureur des missions, membre de la docte assemblée depuis 1699, en fait alors part à ses pairs :

«Le P. Gouye a communiqué à l'Académie des descriptions de quelques Plantes d'Amérique, envoyées par le P. Breton, Missionnaire Jésuite. Ces Plantes sont le Thé, le Sapotile, Liane, Cuébé, Mabouya pommier, & le Mahot à coton⁹²¹. »

⁹¹⁸ Sur la transmission des usages et des pratiques entourant les plantes nouvelles, qui ont parfois autant d'importance que les transferts des végétaux eux-mêmes, le P. Labat livre un détail intéressant, qui, au-delà de l'anecdote, met en évidence la circulation des savoirs entre la Chine et les Antilles, via les réseaux jésuites : « Les esclaves qui le servent, ont soin de remplir la tasse autant de fois qu'on la laisse droite sur la soucoupe, il faut la renverser quand on ne veut plus boire : c'est la pratique de la Chine qui semble devoir accompagner la boisson qui en vient. Nous l'apprîmes aux isles du R.P. Tachard, lorsqu'il y passa au retour d'un de ses voyages en 169... » R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.304.

⁹¹⁹ Selon L. Delavaud et Ch. Dangibeaud, il s'agit du « *Chenopodium ambrosioides* », classé parmi les faux thés. Au XVIIIe siècle, dans l'*Encyclopédie*, on le décrivait comme une plante sans valeur. Les deux auteurs ajoutent : « aujourd'hui [en 1930], on en fait une infusion tonique et stomachique ». L. DELAUAUD et Ch. DANGIBEAUD (éditeurs), « Lettres de Michel Bégon... », *op.cit.*, 1930, tome 48, p.149, note de bas de page.

⁹²⁰ Bernard DAVID, *Dictionnaire biographique de la Martinique (1635-1648) : Le Clergé (1635-1848)*, Édition de la Société d'Histoire de la Martinique, Fort-de-France, tome 1, p.153-154. Comme tous les supérieurs des ordres missionnaires, le P. Gouye entretenait une correspondance suivie avec le ministère. Mais les mentions de nature scientifique n'y sont qu'exceptionnelles. Ces correspondances se trouvent rassemblées dans les séries coloniales administratives (CAOM Colonies C¹⁴, C⁷, C⁸, etc.) et CAOM Colonies F^{5A} (missions religieuses) : à titre d'exemple, citons les lettres du P. Gouye au ministre pour 1709-1711, conservées dans le carton CAOM Colonies C¹⁴ 6, f°195-203 : il y rend compte de l'activité religieuse des Jésuites de Guyane, fournissant au passage quelques détails sur les tribus Galibis et les vertus de certaines plantes.

⁹²¹ « Histoire. Observations botaniques », *HARS 1704*, Paris, Jean Boudot, 1706, p.42. Ce thé de la Martinique étudié par le P. Le Breton, est également évoqué dans la lettre d'un missionnaire qui, comme beaucoup sur la route de l'Asie, fait escale en Martinique au début du XVIIIe siècle : « Le P. Breton, habile botaniste, me fit voir des plantes qui croissent autour de notre Maison, qu'il m'assura être tout-à-fait semblables au thé de la Chine. J'en pris quelques unes, et je les fis sécher à l'ombre. Quand je fus à

Le P. Gouye, ne cesse, d'ailleurs, durant ces premières années du XVIII^e siècle, de communiquer aux Académiciens les informations que lui adressent ses missionnaires antillais. Déjà en 1703, il avait présenté des graines envoyées par Le Breton :

«Le Père Gouye a fait voir un grand nombre de graines qui lui ont été envoyées de la Martinique, par le P. Breton, Missionnaire Jésuite, avec les descriptions de quelques-unes des Plantes, telles que sont le Myrabolancier à Fruit en clochettes, l'Oseille à grandes feuilles à oreillons, le Chataignier, la Saponaria arbor, l'Herbe au musc, ou Abel mosch, la Sensitive épineuse, l'Arbrisseau de Baume, Toulala, ou l'Herbe aux Flèches, le Pimentier à fruit ovale, l'Apocyn ou Liane laiteuse, la Belle de nuit ou Jalap', le Pommier d'Acaïou, la Savariaba, & la Liane appelée Griffes de Chat⁹²². »

En 1706, c'est à Cassini qu'il adresse un mémoire du Père Boutin (parfois orthographié Bouttin), qui a observé l'éclipse de lune du 27 avril 1706. Nous en trouvons le rapport dans le volume de l'Académie en 1707 :

«La première des trois éclipses de cette année a été lunaire. Le commencement qui avait été déterminé dans la Connaissance des Temps⁹²³ à 31' après minuit, 28 Avril, ne put être observé à cause de la pluie & des nuages, non-plus que plusieurs autres phases. Mrs Cassini & Maraldi [à l'Observatoire de Paris] observèrent la fin à 3h 3', & la grandeur de 5 doigts 52'. Mrs de la Hire observèrent la fin à 3h 4', & la grandeur de 5 doigts 40'. » Les observations de cette Éclipse, quoiqu'en petit nombre, & même un peu douteuses, n'ont pas laissé d'être d'un grand usage. Heureusement le P. Boutin Missionnaire Jésuite étant alors au Port de Paix dans l'Isle de Saint-Domingue observa aussi, & il en a

Manile, je les comparai avec du Thé de la Chine : un Chirurgien François, qui y a demeuré cinq ans, à qui je les montrai, jugea comme moi que c'étoit effectivement du Thé, & qu'il étoit aussi bon que celui qu'on apporte de la Chine. J'ai sçu depuis qu'on a découvert de semblables plantes au Pérou, & que quelques personnes s'en servent à Lima ». « Lettre du P. Taillandier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Willard de la même compagnie », in *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus*, Paris, N. Leclerc, 1715, tome 11, p.99-100.

⁹²² « Histoire. Observations botaniques », *HARS 1703*, Paris, Jean Boudot, 1705, p.57.

⁹²³ Il s'agit de la collection académique annuelle des tables des mouvements stellaires, publiée sous l'autorité de l'Académie royale des sciences pour l'usage des marins.

envoyé un petit Mémoire au P. Gouye, qui l'a communiqué à l'Académie. Quoique le P. Boutin n'ait observé qu'avec sa montre, & à la vûë, la grandeur de l'Éclipse qu'il a marquée à 10' près de Mrs de la Hire, a fait ajouter foi à ses autres observations. M. de la Hire a pris celle qu'il a faite de la fin de l'Éclipse à 9h 40' du soir le 27 avril au Port de Paix, & la comparant à l'observation correspondante de Paris, il en conclut la différence de longitude de ces deux lieux de plus de 81 degrés, au lieu que les meilleures Cartes que nous ayons jusqu'à présent ne la marquent que d'environ 75⁹²⁴. »

La différence de longitude entre Paris et Port-de-Paix, aujourd'hui, est de fait évaluée à 74°65', ce qui montre la fragilité de l'observation du jésuite : celle-ci apparaît d'ailleurs en pleine lumière dès l'année suivante, lorsque l'astronome De La Hire mentionne à son tour une nouvelle observation d'éclipse adressée par le P. Bouton à l'Académie, via le P. Gouye, laquelle suggère cette fois une différence de 71°30' entre les deux points d'observation⁹²⁵.

Autrement dit, le P. Boutin, sans lunette ni pendule, se révèle impuissant à donner des observations fiables⁹²⁶. Pourtant, il bénéficie de la confiance de Cassini, particulièrement enclin à recueillir les informations qui émanent des représentants d'un ordre qui s'est si brillamment illustré en Chine à partir de 1687, en liaison avec l'Académie royale des sciences. C'est qu'en effet, dès le début des années 1690, le P. Gouye évoque en séance les observations qui lui parviennent de l'Empire du milieu ou d'Inde orientale⁹²⁷ ; en 1692, surtout, sont parues à Paris les *Observations physiques et mathématiques pour servir à l'histoire naturelle & à la perfection de l'Astronomie & de la Géographie : envoyées des Indes et de la Chine à l'Académie Royale des Sciences à*

⁹²⁴ « Histoire. Sur les trois éclipses de cette année », *HARS 1706*, Paris, Jean Boudot, 1707, p.113.

⁹²⁵ DE LA HIRE, « Observation de l'Éclipse de Lune du mois d'Avril 1707 au Port de Paix dans l'Isle de Saint-Domingue », *MARS 1707*, Paris, Jean Boudot, 1708, p.381-382.

⁹²⁶ Guillaume Delisle ne les retient pas, d'ailleurs, pour sa carte de l'Amérique (1722) : « je n'ai eû aucun égard pour l'observations faite par le P.Boutin au Port de Paix à 15 lieües du Cap, rapportées dans les Mémoires de 1706 dont les deux différents résultats étaient éloignés de mon estime pour cette longitude, l'un de 6 degrés par excès, & l'autre de 4 par défaut ». Guillaume DELISLE, « Sur la longitude de l'Embouchure de la Rivière Saint-Louis nommée communément le Fleuve Misissipi », *MARS 1726*, Paris, Imprimerie royale, 1728, p.252.

⁹²⁷ Le volume 111 des Procès-verbaux (AAS), qui est en fait une table sommaire de l'ensemble de ces volumes manuscrits, permet de repérer ces intervention du P. Gouye en séance à propos des observations Indiennes et chinoises de ses missionnaires : AAS Procès-verbaux tome 13, p.49-58, 71-73, 81, 105 et 120 ; tome 18, p.178 ; tome 20 p.90, etc. Rien en revanche, ne fait référence à des missionnaires des

Paris, par les Peres Jesuites, Avec les reflexions de Mrs de l'Academie & les Notes du P. Gouye, de la Compagnie de Jesus, dont le retentissement est considerable dans le monde scientifique.

Or les missionnaires astronomes antillais, à l'inverse de ceux que l'on a envoyés en Extrême Orient, ne semblent pas avoir bénéficié, comme ces derniers, d'instruments d'observation fournis par l'Académie⁹²⁸, ni de stages de formation sous la houlette de Cassini⁹²⁹ : avant les années 1720, leurs observations se font à l'œil nu, avec une simple montre. Ils n'étaient sans doute pas, non plus, les plus brillants sur cette matière, l'ordre réservant ses meilleurs esprits pour l'Empereur de Chine, plutôt que pour les humbles caciques de Saint-Vincent. Néanmoins, ils ne démeritent pas, à un moment où l'essor du commerce atlantique rend plus indispensable une meilleure cartographie des colonies, et où les jésuites commencent à être rejetés par leur protecteur chinois à la suite des tensions engendrées par la Querelle des rites. Leurs observations continuent d'alimenter les circuits de collecte de l'Observatoire de Paris⁹³⁰. En 1723, par exemple, un missionnaire de Guyane, le P. Crossat, adresse au P. Gouye une observation de comète réalisée à Cayenne, qui fait l'objet d'une considération attentive de la part des savants de l'Observatoire⁹³¹.

Finalement, c'est essentiellement l'entremise du P. Gouye, appuyée par la réputation de leurs confrères de Chine et d'Inde qui, au cours des premières années du XVIIIe siècle, ouvre aux Jésuites de Guyane et des Antilles les portes de l'Académie des sciences, au moins celle de ses coulisses⁹³². Cette situation tient très probablement

Antilles ou de la Guyane. On trouve également de nombreuses informations sur ces jésuites en Chine, dans les archives de l'Observatoire, à Paris (BObs Ms A 4.1, Ms B 2.7, etc.).

⁹²⁸ BObs Ms B 5.2, f°749-754 : « Observations Astronomiques faites a Lounau dans le Royaume de Siam l'an 1687, par les PP. Jesuites envoyes a la Chine ».

⁹²⁹ Numa BROU, *La géographie des philosophes...*, op.cit., 1975, p.18.

⁹³⁰ Il faudrait dépouiller systématiquement un certain nombre de dossiers manuscrits que nous n'avons fait que parcourir rapidement : les archives de l'Observatoire conservent en effet une large part des relevés astronomiques effectués dans le monde à partir de sa date de création (dans la mesure où ils étaient adressés aux Académiciens), ce qui en fait une base d'exploration du plus grand intérêt.

⁹³¹ BObs Ms A 4 dossier 11 (comète de 1723) pièce B (journal des observations de la comète de 1723). Ce volume des archives de l'Observatoire est une liste chronologique détaillée des observations de comète réalisées dans le monde entre 1618 et 1750, faite par Cassini et ses successeurs. Cette observation, qui ne mentionne pas le nom de Crossat, est également signalée dans MARALDI, « Observations de la Comète qui a paru en l'année 1723 », *MARS 1724*, Paris, Imprimerie royale, 1726, p.375-376.

⁹³² L'intégration des réseaux jésuites à la sphère d'influence de l'Académie des sciences réalisait, avec un temps de retard, les vœux du collectionneur érudit Peiresc. Celui-ci avait suggéré en 1628, que « les

autant aux capacités des Jésuites en mathématiques, en astronomie et en botanique, qu'à cette conjonction favorable du début du XVIII^e siècle, qui établit des liens que l'on aurait pu croire durables. Toutefois, la mort du P. Gouye, en 1725, semble marquer la rupture d'une liaison pourtant fructueuse établie entre les missionnaires antillais et la science royale. Dès lors, comme les autres ordres, autrefois en pointe dans l'exploration des ressources coloniales (les Dominicains, notamment), les Jésuites restent largement à l'écart des rouages scientifiques de la machine coloniale, se repliant vers la tribune naturelle que leur offre, depuis le début du siècle le *Journal de Trévoux*.

Hors des cadres du réseau Gouye, toutefois, le P. Le Breton entretient au début des années 1720, une correspondance directe avec le ministère de la Marine : son intermédiaire est ici son propre frère, Le Breton de Bardy, intendant de la Marine. Par son entremise, ce Jésuite botaniste remarquable maintient des relations avec le Jardin du roi, auquel il fait parvenir au début des années 1720 divers paquets accompagnés de mémoires⁹³³. Le 7 Mai 1722, il écrit à son frère :

« Vous trouverez dans ce paquet plusieurs descriptions de plantes peu connues en Europe, dont je vous ai autrefois adressé des graines, montrez les à vos amis, afin qu'ils vous en disent leur sentiment, surtout à M. Vaillant qui demeure au Jardin royal de Paris ».

De fait, se trouvent aujourd'hui conservés dans les archives du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, de précieux volumes adressés par Le Breton à Fagon, puis à Sébastien Vaillant ou à Pierre Chirac⁹³⁴. Dans ces documents, qui mériteraient une étude approfondie, voire une édition scientifique, se trouvent notamment des commentaires

généraux des jésuites et autres ordres qui ont des religieux versés en mathématique, en divers lieux du monde » organisent l'observation concertée d'une éclipse, selon un protocole cohérent dressé au préalable. Cité par Jean-Louis QUANTIN, « Ordres religieux », in Michel BLAY et Robert HALLEUX (dir.), *La Science classique. XVI^e-XVIII^e siècle. Dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998, p.133.

⁹³³ Robert LAPIERRE (éditeur et traducteur du latin), « R.P. Adrien Le Breton. Manuscrits du fonds Jussieu, et Relation historique sur l'île caraïbe de Saint-Vincent, suivis d'une lettre de Claude Philippe et d'une Relation des Isles de la Martinique et de Saint-Christophe par le Père Jean Hallay, de la Compagnie de Jésus, écrite à Nîmes en 1657 », *Annales des Antilles*, 1982, n°25, p.25 (Lettre de Le Breton à son frère, datée du 7 mai 1722 à la Martinique).

⁹³⁴ À la mort de Fagon (1718), c'est Pierre Chirac (1650-1732), docteur en médecine, et membre de l'Académie des sciences depuis 1716, qui assume la charge d'intendant du Jardin royal, jusqu'à sa propre mort. Sébastien Vaillant (qui meurt en 1722), est alors chirurgien, membre de l'Académie des sciences depuis 1716, démonstrateur des plantes du jardin royal (1708), garde du cabinet des drogues du jardin

précis de la flore sud-américaine décrite par Pison au milieu du XVII^e siècle, de nombreuses descriptions des plantes de la Martinique, de Saint-Vincent et de la Dominique, diverses lettres enfin, évoquant des échanges de graines et d'échantillons avec le jardin du roi⁹³⁵. Toutefois, à partir du milieu des années 1720, le P. Le Breton se tourne semble-t-il plus volontiers vers le *Journal de Trévoux* que vers le réseau académique, imitant en cela le mouvement général de ses confrères.

Ingénieurs, médecins, botanistes, jardiniers ou religieux aux talents divers qui peu à peu ont pris pied sous les tropiques, contribuent à inscrire dans la durée la colonisation française dans les Antilles et en Guyane, en lui donnant, sur le terrain, les moyens de son développement technique et scientifique. Parallèlement, nous l'avons vu, certaines connexions établies directement ou indirectement avec les savants de l'Académie des sciences, donnent à leur fonction une dimension particulière : au sein ce réseau de spécialistes compétents se développe une idéologie de la collecte académique, fondée sur une subtile alchimie mêlant l'orgueil, la vanité, et la passion du progrès scientifique. Cette alchimie qui s'opère au sein de la machine coloniale, permet de mettre en place localement des rouages essentiels, appelés à collecter et à transmettre un savoir normalisé et commensurable : les correspondants de l'Académie royale des sciences.

4. Les correspondants de l'Académie

Une dialectique s'engage d'entrée, dans l'histoire de la science coloniale, entre le proche et le lointain, entre la science de terrain et la science de cabinet. Peut-on embrasser toutes les figures du monde, peut-on en résoudre tous les mystères et en explorer les moindres replis, tout en restant à sa table de travail ?

royal (1709), et Secrétaire du Surintendant de ce même jardin, Guy-Crescent de Fagon. Yves LAISSUS, « Le jardin du roi... », *op.cit.*, 1964, réédition 1986, p.323 (Chirac) et 332 (Vaillant).

⁹³⁵ Ces documents sont conservés sous les cotes MNHN Ms n°63, 667, 668, 937-938 et 939. Le volume Ms 939 est publié et traduit du latin dans Robert LAPIERRE (éditeur et traducteur du latin), « R.P. Adrien LE BRETON: Manuscrits du fonds Jussieu... », *op.cit.*, 1982.

À l'heure où les expéditions scientifiques, coûteuses et peu nombreuses, se détournent progressivement de l'espace colonial pour conquérir d'autres horizons, la mise en place d'un réseau de correspondants de l'Académie offre aux savants parisiens l'opportunité de disposer d'un observatoire permanent, implanté au cœur de territoires lointains. S'établit alors un échange fructueux entre des amateurs vertueux et courtisans, et une institution normative qui, non seulement traite les informations qui lui parviennent (échantillons, observations astronomiques, planches botaniques, etc.), mais également s'attache à diffuser dans la communauté de ces consuls de la science coloniale un certain nombre de valeurs, d'exigences, de pratiques normées, de méthodes constitutives de la pratique scientifique académique : la valeur de l'expérience et de la déduction, la rédaction de descriptions rigoureuses et ordonnées, la contextualisation précise des collectes, mais aussi une foi indéfectible dans le discours baconien d'un progrès scientifique atteint collectivement, forment le socle de l'idéal intellectuel et moral sur lequel se fixent peu à peu ces nouveaux rouages de la machine coloniale.

4.1. Genèse d'un réseau de correspondants coloniaux

Les premiers correspondants officiels de l'Académie n'apparaissent qu'en 1699, après la publication du règlement qui, à cette date, élabore les formes et les détails du fonctionnement académique dans son ensemble. L'article XXVII de ce texte, seul, définit le statut des correspondants, qui ne sera par la suite précisé que par le règlement de 1753 :

« L'Académie aura soin d'entretenir commerce avec les divers Sçavans, soit de Paris & des Provinces du Royaume, soit même des pays étrangers, afin d'estre promptement informée de ce qui s'y passera de curieux pour les Mathématiques, ou pour la Physique ; & dans les élections pour remplir les places d'Académiciens, elle donnera beaucoup de préférence aux Sçavans qui auront été les plus exacts à cette espèce de commerce⁹³⁶. »

⁹³⁶ « Règlement ordonné par le Roy pour l'Académie royale des Sciences », *HARS 1699*, Paris, Imprimerie royale, 1702, p.7.

Conformément à cet article qui permet d'officialiser des échanges épistolaires établis souvent depuis plusieurs années, et de donner une certaine visibilité aux réseaux d'information de l'Académie, chaque académicien communique la liste de ses correspondants lors de la séance du 4 mars 1699, comme le relate l'introduction du premier volume annuel de la nouvelle série de *l'Histoire et mémoires* de l'Académie⁹³⁷ :

«Tous les Academiciens presens nommerent auffi les differentes personnes avec qui ils feroient en commerce fur les matieres de sciences, soit dans les Provinces, soit dans les Pays étrangers, & le Secretaire expedia de la part de la Compagnie des Lettres à tous ces Correspondans, pour les prier d'entretenir ce commerce avec regularité⁹³⁸. »

Seuls deux correspondants, ce jour-là, sont recrutés dans l'espace caraïbe français : le premier est le jardinier Jean-Baptiste Lignon, résident en Guadeloupe qui, comme nous l'avons vu, entretient un médiocre « jardin royale » et adresse de nombreux spécimens d'histoire naturelle au Jardin du roi, à l'inverse de son frère, le peu zélé herboriste du roi Alexandre Du Lignon. Attaché au grand Tournefort, qui s'apprête à publier ses *Institutiones Rei Herbariae*⁹³⁹, le jeune Lignon conduit, au moins jusqu'en 1718 comme nous l'avons vu, une correspondance soutenue avec l'Académie⁹⁴⁰. Le second antillais officiellement admis sur la liste des correspondants officiels de 1699, est le médecin du roi Vaux de la Martinière, établi à la Martinique depuis la fin des années 1680.

Il est attaché au médecin Louis Lémery (1645-1715), chimiste de l'Académie, apothicaire du roi et auteur d'un *Traité universel des drogues simples* paru en 1698. Le détail de leur correspondance demeure à ce jour inconnu.

⁹³⁷ Une première série de publications régulières, en 1672 et 1673, avait échoué. Mensuel, ce premier périodique académique avait ensuite fait l'objet d'une publication en volumes annuels : ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES, *Mémoires de mathématique et de physique, tirez des registres de l'Académie Royale des Sciences*, Paris, Imprimerie royale, 1692 et 1693.

⁹³⁸ *HARS 1699*, Paris, Jean Boudot, 1702, p.15-16 : introduction, décrivant les séances d'installation après la réforme de 1699.

⁹³⁹ Joseph Pitton de TOURNEFORT, *Institutiones Rei Herbariae*, Paris, au Louvre, 1700, 3 volumes. Il s'agit d'une traduction latine revue et augmentée de ses *Éléments de Botanique* publiés en Français en 1694. Près de 9000 espèces de plantes y sont décrites, regroupées sous 673 genres, et 22 classes déterminées en fonction de la seule forme de la fleur.

⁹⁴⁰ À la mort de Tournefort, il devient probablement correspondant de Fagon. La mort de ce dernier en 1718 explique peut-être l'interruption des envois de Lignon.

Il faut attendre 1716 pour qu'un nouveau correspondant antillais soit attaché à l'Académie. Il s'agit du médecin Isambert, correspondant associé à l' « Académie en général », chargé de naturaliser divers produits dans les Petites Antilles. Sa mort prématurée ne permet pas de donner une idée de ce qu'aurait pu donner une telle correspondance.

En 1717 et 1719, sont officiellement nommés en séance deux nouveaux correspondants : Le Dran « Médecin privilégié du Roy, qui va aux Isles de l'Amérique », désigné comme « son correspondant en Botanique » par Jussieu, et Le Crom « Médecin du Roy à la Martinique », que nomme Lémery « pour son Correspondant sur les matières de Physique »⁹⁴¹. En 1721, Jean-Baptiste-Fauste Alliot de Mussay, nommé en 1721 à Saint-Domingue en qualité de médecin du roi, apparaît sur la liste des correspondants officiels de l'Académie, attaché au jeune Antoine de Jussieu (1686-1758)⁹⁴². Ces trois correspondances, peut-être purement formelles, n'ont laissé, à notre connaissance, aucune trace dans les archives.

Trois ans plus tard, en 1724, c'est Bernard-Laurent de Hauterive, un juriste, ancien procureur général du Conseil supérieur de la Martinique, qui devient à son tour correspondant officiel de la prestigieuse académie, attaché à l'académiciens Dortous de Mairan. Barrère, médecin botaniste en Guyane, ne gagne ses galons de correspondant officiel qu'en 1725, à son retour de Cayenne ; il est alors attaché à Fantet de Lagny.

Le seul fait d'être en relation avec un académicien ne donne pas d'office le titre de correspondant : nombre de lettres arrivent à l'Académie, par l'intermédiaire d'un académicien ou par la voie administrative via les bureaux de la Marine, qui révèlent l'existence d'un réseau d'informateurs deux à trois fois plus vaste, composé des correspondants officiels, mais aussi d'amateurs zélés et de collaborateurs occasionnels, qu'il est souvent difficile de saisir. Encore ne peut-on prétendre reconstituer un tel réseau dans sa totalité, car il est certain que les archives de l'Académie (procès-verbaux, pochettes de séances, dossiers personnels des académiciens et des correspondants, etc.)

⁹⁴¹ Ces deux correspondants, absents de la liste de l'Abbé Rozier (1775, *op.cit.*), sont révélés dans Alfred LACROIX, *Figures de Savants, op.cit.*, 1938, tome 3, p.25. Leur appartenance officielle au nombre des correspondants académiques est confirmée par leur nomination, dont la mention est reportée dans les Procès-verbaux manuscrits de l'Académie royale : AAS Registre des procès-verbaux, tome 36, séance du 15 février 1717 (Le Dran), et AAS Registre des procès-verbaux, tome 38, Séance du Samedi 23 janvier 1719 (Le Crom).

⁹⁴² Abbé ROZIER, *Nouvelle Table des articles...*, *op.cit.*, 1775, p.CVII.

n'ont pu garder la trace de l'ensemble des courriers adressés à ses membres. Les courriers jugés sans intérêt étaient probablement détruits, et ne faisaient l'objet d'aucune mention en séance ; par ailleurs, à n'en pas douter, d'autres lettres dorment aujourd'hui dans les archives privées des académiciens, qui permettront à l'avenir de compléter notre travail⁹⁴³.

Tentons de dessiner à grands traits les lignes de force de ce réseau de correspondants académiques entre 1699 et 1725 : nous nous appuyerons, pour cela, sur quelques cartes présentées en annexes. (documents 6.18, 6.19 et 6.20)

En 1699, outre les deux correspondants officiels Lignon et Vaux de la Martinère, un seul correspondant non-officiel est avéré : il s'agit du frère de Jean-Baptiste Lignon, Alexandre Du Lignon, « herboriste du roi » en Guadeloupe, dont nous avons déjà évoqué le manque d'assiduité, que soulignait encore Fagon en 1716. À cette date, seules la Martinique et la Guadeloupe, les deux colonies les plus développées (avec Saint-Christophe fortement menacée par les Anglais), ont établi des liens directs avec l'Académie.

Entre 1700 et 1715, apparaissent aux côtés des frères Lignon et du médecin Vaux de la Martinère, trois nouveaux épistoliers coloniaux, dont les correspondances trouvent écho dans les séances de l'Académie, tant en Physique (botanique), qu'en Mathématique (astronomie). Il s'agit des représentants du réseau jésuite organisé autour du P. Gouye, que nous avons déjà évoqué : les pères Yon et Le Breton (en Martinique), et le père Boutin (à Saint-Domingue).

Entre 1715 et 1725, enfin, le réseau gagne en maturité, et s'accroît notablement, tout en gagnant enfin la Guyane. Aux correspondants officiels et occasionnels de la période antérieure (Les frères Lignon, Vaux de la Martinère, et les Jésuites Le Breton, Yon et Boutin)⁹⁴⁴, s'ajoutent : un autre Jésuite introduit par le P. Gouye (le P. Crossat, établi en Guyane), le magistrat de Hauterive (correspondant officiel en Martinique à partir de 1724), deux ingénieurs (Frézier et Sauveur, le fils de l'Académicien Joseph Sauveur), et quatre médecins botanistes, Isambert et Le Dran (en Martinique), Barrère

⁹⁴³ Un premier inventaire des archives privées des académiciens est présenté dans Éric BRIAN et Christiane DEMEULENAERE-DOUYÈRE (dir.), *Histoire et mémoire de l'Académie des Sciences. Guide de recherches*, Paris, éditions Lavoisier, 1997. La correspondance de l'Abbé Bignon, conservée à la Bibliothèque nationale, mériterait également d'être explorée attentivement dans cette perspective (BnF MF 22228 à 22234).

(en Guyane), et Le Crom (aux « îles d'Amérique »), peut-être, pour certains, anciens élèves du Jardin du roi. Tous ne sont pas présents simultanément dans les colonies : deux décès au moins surviennent (Isambert et Vaux de la Martinière en 1716), tandis que certains séjours durent peu de temps : Le Dran ne reste en poste que de 1717 à 1721, Le Crom de 1719 à 1721, Barrère de 1721 à 1725. Mais l'ensemble des grandes colonies française de l'espace caraïbe, à partir des années 1720, est colonisé par ces postes avancés de l'Académie des sciences.

4.2. Rythmes et modalités d'une collaboration incertaine

La lecture des trois cartes ici proposées ne doit pas nous abuser : s'il y a effectivement une montée en puissance sensible de la présence académique dans les colonies françaises de l'aire caraïbe, le réseau des correspondants est encore bien fragile. D'une part, un certain nombre de correspondants, officiels ou non, ne communiquent apparemment aucune information digne d'être mentionnée dans les publications de l'Académie, ni même dans les procès-verbaux. Du Lignon, Vaux de la Martinière, Alliot, Le Crom, Le Dran : autant de « correspondants », dont on ne connaît guère aujourd'hui que le nom, et dont les courriers ne furent probablement pas jugés dignes, aux yeux de leur académicien attiré, d'intéresser l'ensemble de la Compagnie réunie en séance. La fonction d'intermédiaire des académiciens, se double évidemment d'une fonction de « filtre », qui évite l'engorgement des séances de travail de l'Académie. Par ailleurs, certaines communications lues en séance, voire publiées dans les volumes annuels de l'Académie, restent le plus souvent sans lendemain.

L'image d'une collaboration ponctuelle semble alors l'emporter sur celle du flux continu d'information que suggère le modèle administratif contemporain, même si l'on ne peut préjuger de la correspondance invisible, qui ne sort pas du cabinet particulier de l'académicien qui la reçoit.

Le 24 avril 1717, par exemple, est lu en séance un texte du jeune Sauveur, « ingénieur ordinaire du roi au Cap, en l'Isle de Saint-Domingue », fils de

⁹⁴⁴ Le Père Yon ne donne plus de nouvelles après 1703.

l'Académicien Joseph Sauveur⁹⁴⁵. Cette courte lettre décrit un « globe de feu » aperçu en mer le 4 janvier 1717 aux environs de 23 heures, « une grosse étoile [...] au dessus de l'horizon, laquelle augmenta si considérablement qu'elle parut avoir six pieds de diamètre [i.e. près de deux mètres] à la hauteur de 15°, où pour lors se fit un éclat de lumière qui fit paraître le vaisseau tout en feu. Le phénomène n'a duré que sept à huit minutes ». Malgré certaines précisions intéressantes (le jeune Sauveur indique notamment qu'à la suite de cette observation, il s'empresse de relever la pression atmosphérique sur un baromètre, et la température extérieure sur un thermomètre étalonné « dans les caves de l'Observatoire »), ce courrier ne donne pas lieu à publication, et l'on ne trouve plus trace par la suite des relations du jeune Sauveur depuis Saint-Domingue avec l'Académie⁹⁴⁶.

De même, la description d'un veau sans poils et couvert d'écailles est envoyée à Jussieu en 1722 par l'ingénieur Frézier, Directeur des fortifications affecté à Saint-Domingue en 1719. Parue dans le volume annuel de l'Académie (en raison de son intérêt pour le débat sur les monstres et sur les causes de leur malformation), cette collaboration ne trouve toutefois par la suite, aucun écho dans les procès-verbaux ni dans les volumes imprimés de l'Académie⁹⁴⁷.

Enfin, la rupture de la filière jésuite, à partir de la mort du P. Gouye en 1725, marque la fragilité de certains liens académiques, dès lors qu'ils ne reposent que sur des individus : à moins que le correspondant ait été officiellement nommé par l'Académie

⁹⁴⁵ Né à La Flèche le 24 mars 1653, Joseph Sauveur est Professeur royal de mathématiques et examinateur des ingénieurs. Il devient Académicien géomètre en 1696. Nommé au poste de Mécanicien le 28 janvier 1699 par Louis XIV, il démissionne et est nommé vétéran le mois suivant. Il meurt en 1716. INSTITUT DE FRANCE, *Index biographique des membres et correspondants de l'Académie des Sciences de 1666 à 1939*, Paris, 1939; réédition augmentée de 1666-1978, Paris, Gauthier-Villars, 1979, p.453.

⁹⁴⁶ AAS, Pochette des séances, 1717 (24 avril 1717). Il n'est fait aucune mention de cette lettre, à cette date, dans les Procès-verbaux manuscrits des séances.

⁹⁴⁷ Ce texte évoque en particulier l'« impression sur la mère », fréquemment invoquée pour justifier les malformations monstrueuses : « On prétendait qu'il tenait encore d'ailleurs d'un Crocodile ou Cayman, mais les écailles étaient la ressemblance la plus sûre. Quand elle aurait été beaucoup plus parfaite, elle n'eût pas du surprendre, supposé la merveilleuse action qu'on attribue à l'imagination des Mères. Il y a des Caymans dans presque toutes les Rivières de S. Domingue qui aboutissent à la Mer [...]. Ces Animaux sont fort gourmands de Bœuf & de Vaches, ils les guettent aux endroits où ils vont boire, & dès qu'ils les aperçoivent ils s'élançant très vigoureusement hors de l'eau, les saisissent par la Lèvre supérieure, & les entraînent dans l'eau, où après les avoir noyés ils les laissent mortifier pendant quelques jours pour se les assaisonner. Une Vache pleine manquée par le Cayman, & qui aura eû grand peur, ou qui seulement aura été témoin du malheur de quelqu'autre, aura pu faire le Veau écaillé ». « Histoire. Diverses observations anatomiques, article IV », in *HARS 1722*, Paris, Imprimerie royale 1724, p.21. À propos du débat sur les effets de l'imagination des femmes enceintes, voir Jean-Louis FISCHER, *Monstres. Histoire du corps et de ses défauts*, Paris, Syros Alternatives, 1991, p.78-86.

— auquel cas un nouvel académicien est désigné pour assurer la continuité des correspondances du défunt — la mort d'un académicien se traduit bien souvent par la disparition de son réseau d'informateurs personnels.

Un correspondant antillais, pourtant, laisse une empreinte suffisante dans les archives académiques (grâce, notamment, à une acquisition récente⁹⁴⁸), pour que l'on puisse s'y arrêter quelques instants : il s'agit du magistrat martiniquais Bernard-Laurent de Hauterive qui, comme nous l'avons vu, devient correspondant officiel en 1724, attaché à Dortous de Mairan.

4.3. Le programme scientifique colonial du correspondant B.-L. de Hauterive

Bernard-Laurent de Hauterive, procureur du Conseil supérieur de la Martinique, entretient une correspondance suivie avec l'Académie des sciences, avérée entre 1716 et 1724.

Le 1^{er} décembre 1716, il adresse un « Mémoire de la Martinique pour Messieurs de l'Académie royale des sciences », lu en séance le 26 mai 1717⁹⁴⁹ : ce document exceptionnel, dont nous reproduisons en annexe de larges extraits (document 6.21), signale aux Académiciens l'existence d'un certain nombre de « curieux et gens de lettres » dans les Petites Antilles, qui ayant eu déjà l'occasion de « faire plusieurs remarques capables d'occuper quelques fois les savants qui composent cette Compagnie à Paris », ont tout à la fois des « lumières particulières soutenues d'un peu de théorie et d'expériences » et « un plaisir secret attaché à leurs inclinations de fouilles dans la nature, et d'estre de quelque utilité à la République par leurs découvertes ». Surtout, cette « heureuse circonstance, jointe à la noble ambition de plaire à son Altesse Royale, et l'espérance de n'être pas tout à fait inutile aux belles lettres et aux savans du Royaume », suggère à de Hauterive un véritable inventaire raisonné des potentialités de la science coloniale : géométrie, astronomie, mécanique, anatomie, chimie, agronomie, etc.

⁹⁴⁸ Acquisition faite en 1962 auprès de la Librairie de l'Abbaye (Paris 6°).

Ce long inventaire rédigé par de Hauterive, n'a semble-t-il d'autre but que de proposer ses services aux savants de l'Académie : « Je me ferai un honneur singulier de donner mon temps et mes peines pour tâcher de satisfaire à ce qu'ils souhaiteront la-dessus », précise-t-il en effet. Plus encore, il propose de former un jardin en Martinique (celui de Lignon en Guadeloupe étant, à son goût, trop médiocre), et ajoute :

« J'engagerai, si cela fait plaisir à l'Académie, quelques habiles gens que nous avons ici à me seconder dans un si beau dessein, et à m'aider de leurs lumières pour les découvertes et les envois qu'il conviendrait lui faire ⁹⁵⁰. »

Quelles étaient les motivations de Hauterive ? À cette date, Jean-Baptiste Lignon n'a toujours pas reçu sa médaille d'or ni sa gratification, et la situation sociale prestigieuse de Hauterive, permet d'ailleurs d'écartier de cette démarche toute motivation pécuniaire. En fait, il semble que la vanité soit son principal ressort, comme d'ailleurs celui de la plupart des amateurs qui, tout au long du XVIII^e siècle, cherchent une reconnaissance intellectuelle auprès de cette instance de validation des compétences : le titre de correspondant est devenu l'une des plus belles médailles que peut offrir la république des lettres aux « curieux » et aux amateurs. D'un âge avancé (il s'apprête à démissionner de sa fonction de procureur général pour des raisons de santé), de Hauterive présente donc son bras et son « zèle », par une sorte d'amour propre qu'aiguille une saine « émulation », « trop heureux si je puis faire agréer mon dessein à messieurs de l'Académie des Sciences, et si les connaissances que je tâcherai de lui fournir peuvent les aider à continuer leurs travaux avec tant d'avantages pour le public⁹⁵¹. » Là semblent réunis les caractères généraux du correspondant académique ordinaire, entre vanité et passion des Lumières.

Il eût été étonnant que l'Académie restât sourde à cet appel. De fait, Réaumur y répond dès la fin du printemps 1717, en envoyant à de Hauterive un questionnaire en

⁹⁴⁹ AAS, Pochette de séance 1717 (26 mai), « Mémoire de la Martinique pour Messieurs de l'Académie royale des sciences », daté du 30 novembre 1716.

⁹⁵⁰ AAS, Pochette de séance 1717 (26 mai), « Mémoire de la Martinique pour Messieurs de l'Académie royale des sciences », daté du 30 novembre 1716.

⁹⁵¹ AAS, Pochette de séance 1717 (26 mai), « Mémoire de la Martinique pour Messieurs de l'Académie royale des sciences », daté du 30 novembre 1716.

sept points, qui témoigne des priorités de l'Académie dans le domaine des sciences coloniales naturelles et mécaniques (document 6.22).

Le premier article, dans le cadre des recherches de l'Académie engagées pour la réalisation de son projet de « description générale des arts », lui demande d'envoyer des plans de moulins à sucre, accompagnés de mémoires sur la canne et sa culture. Le second réclame une copie du procès-verbal de l'homme Marin de la Martinique, qui intrigue Réaumur. Le troisième demande « les coquillages de toutes les especes qui se trouvent a la martinique », éventuellement accompagnés de quelques poissons conservés dans l'esprit de vin. Le quatrième s'enquiert des différents minéraux de l'île, et le cinquième des plantes et graines locales, suggérant tous deux l'envoi d'abondants échantillons. Le sixième concerne des échantillons de cannelle adressés par de Hauterive avec son mémoire⁹⁵², tandis que le septième article suggère, plus largement, l'envoi de tous les mémoires concernant « ce que le pais produit de singulier dans l'histoire naturelle et d'utile pour les arts », tout en recommandant « d'y joindre le plus d'echantillons de matieres differentes qu'il sera possible⁹⁵³. »

Dès lors, de Hauterive envoie de nombreux mémoires et échantillons à l'Académie, tout en proposant, en vain, la création d'un jardin royal en Martinique⁹⁵⁴. En 1720, il fait parvenir à l'Académie, par l'intermédiaire de l'intendant Bénard, des graines de ses canneliers, et des graines de copahu⁹⁵⁵. En 1726, surtout, le volume annuel de l'Académie (année 1724) fait état, en quelques lignes, de ses principales communications : sur les marées en Martinique, sur les métis, sur les pierres vertes réputées contre le Mal Caduc (épilepsie), sur le Caracoli (métal utilisé par les Amérindiens et réputé guérir les maux de tête), sur une racine faisant fuir les serpents, et sur des plants de vanille cultivés en Martinique. « M. de Hauterive » conclut le Secrétaire de l'Académie « a envoyé en même temps à l'Académie des Dessesins de

⁹⁵² De Hauterive cultive en effet dans son jardin personnel une forme de cannelle, importée d'Inde au début du siècle : il en envoie divers échantillons à l'Académie entre 1716 et 1720. Il en offre une branche au P.Laval, en mai 1720, lors du passage de ce dernier en Martinique. BObs Ms B 5.2, p.365 et CAOM Colonies C^{8A} 26, f^o325-330 (septembre 1719).

⁹⁵³ AAS, Dossier biographique Réaumur, minutes d'une lettre de Réaumur adressée à de Hauterive, 1717.

⁹⁵⁴ CAOM Colonies C^{8A} 26, f^o325-330 (lettre de Bénard du 23 septembre 1719). Il propose notamment, après l'échec d'Isambert en 1716, d'y naturaliser des plants de café, qu'il suggère de faire venir de Moka, d'où s'exportait l'un des cafés les plus réputés.

Plantes & d'Animaux de l'Amérique, & beaucoup de matières des plus curieuses qu'il ait pû ramasser⁹⁵⁶. »

Cette efficacité d'une correspondance qui dura au moins sept ans, lui vaut alors en 1724 de gagner le titre, sans doute très attendu, de correspondant officiel de l'Académie. Tel était le parcours idéal, finalement, du correspondant académique, dévoué, curieux, et sans ambition. Les lacunes des archives et l'absence de mention complémentaire dans les procès-verbaux de l'Académie ne nous permettent malheureusement pas de savoir si cette correspondance s'acheva, ou non, à cette date.

4.4. Les enjeux d'une collaboration. La diffusion de l'idéal académique

La lettre en sept points que nous venons d'évoquer, adressée par Réaumur à son correspondant B.-L. de Hauterive, est, tout autant qu'un questionnaire, une œuvre pédagogique, un programme didactique destiné à guider les premiers pas de cet auxiliaire colonial qui se place au service de la science académique.

Car la science académique est, fondamentalement, une institution normative. Au fil des années, des séances, des mémoires, des échanges et des commissions de validation, se sont mises en place un certain nombre de pratiques qui forment au début du XVIIIe siècle un fond commun de références, largement partagé, d'ailleurs, par l'ensemble de la communauté scientifique européenne. L'empirisme baconien, qui fonde le savoir sur l'accumulation des expériences et non plus sur un quelconque système philosophique théorique, sert de point d'ancrage à cette « idéologie de la science » défendue et illustrée par les académiciens⁹⁵⁷. Par ailleurs, les débuts de la spécialisation qu'illustre la distribution en classes distinctes des sièges d'académiciens, le développement de nouveaux débats (sur la classification botanique, l'analyse

⁹⁵⁵ CAOM Colonies C^{8A} 27, f°384-385 (Lettre de Bénard du 21 novembre 1720). Les sécrétions du copaïer (ou copahu), résineux de l'Amérique tropicale, étaient réputées pour leurs propriétés thérapeutiques.

⁹⁵⁶ « Histoire. Diverses observations de Physique générale, articles III [sur les marées à la Martinique], IV [sur les métis], V [sur une Pierre verte contre le Mal Caduc], VI [sur le Caracoli, métal contre les maux de tête], VII [sur une racine anti-serpents] et VIII [Vanille à la Martinique] », *HARS 1724*, Paris, Imprimerie royale, 1726, p.17-19.

⁹⁵⁷ Claire SALOMON-BAYET, *L'institution de la science et l'expérience du vivant. Méthode et expérience à l'Académie royale des sciences, 1666-1793*, Paris, Flammarion, 1978, p.253-269.

chimique des plantes, par exemple), ou encore la naissance d'auxiliaires rémunérés pour effectuer un certain nombre de tâches techniques auprès des scientifiques (préparateurs du Jardin royal, dessinateurs de plantes ou de machines, etc.) rendent plus difficile l'accès aux cercles du savoir pour le commun des observateurs. La collecte des informations, comme l'exposition des résultats, doivent répondre à certaines normes, que Réaumur rappelle à son nouveau correspondant⁹⁵⁸.

À propos des moulins à sucre, dont il aimerait recevoir quelques modèles, il indique que l' « on pourroit se contenter de desseins ». L'objectif de Réaumur est alors de rassembler la documentation nécessaire à l'élaboration d'un volume sur l'art du sucrier, dans le cadre de la réalisation de la série des *Arts et Métiers* dont il a depuis peu la responsabilité⁹⁵⁹. Aussi ajoute-t-il immédiatement un certain nombre de conditions, sans lesquelles tout envoi serait presque inutile : il faut, naturellement, « des dessinateurs intelligents ». Il précise encore :

« Mais il faudroit surtout leur recommander de faire des plans, et des profils exacts mis en mesures sur des echelles, et une vue generale en perspectives et des details des parties separées⁹⁶⁰. »

Évoquant la culture de la canne, il donne ses exigences, qui répondent autant à des besoins d'exactitude qu'à des questions pratiques concernant le contexte pédologique et cultural de cette culture :

⁹⁵⁸ Une étude approfondie sur la question des instructions aux correspondants académiques, difficile à mener, apporterait un certain nombre d'éclairages intéressants sur la pratique scientifique des amateurs au siècle des Lumières. Elle offrirait notamment un intéressant contrepoint aux études menées depuis quelques années par M.-N. Bourguet et quelques autres sur la question des instructions fournies aux voyageurs et aux explorateurs.

⁹⁵⁹ Le projet d'une *Description des Arts et métiers* prend forme en 1693, l'Abbé Bignon chargeant trois responsables (Jaugeon, Filleau des Billettes et le P. Truchet) de publier une collection de volumes sur les arts utiles au développement économique du royaume. Aucun volume n'est alors publié, mais l'entreprise est confiée de 1709 à 1757 à Réaumur qui, comme ses prédécesseurs, amasse quantité de mémoires et de dessins, au moins jusqu'en 1724. À cette date, il semble que son intérêt pour ce gigantesque projet décline. Finalement, Duhamel du Monceau reprend la direction de la collection à la mort de Réaumur, récupérant ses manuscrits. Les premiers volumes paraissent alors en 1761. *L'art du sucrier*, dixième volume de la série, est publié en 1764. Voir Éric BRIAN et Christiane DEMEULENAERE-DOUYÈRE (dir.), *Histoire et mémoire de l'Académie des Sciences. Guide de recherches*, Paris, éditions Lavoisier, 1997, p.123-124.

⁹⁶⁰ AAS, Dossier biographique Réaumur, minutes d'une lettre de Réaumur adressée à de Hauterive, 1717.

« On voudroit avoir les memoires les plus circonstances qu'il seroit possible sur la fabrique du sucre a les prendre depuis les cannes, le terrain propres a leur culture, la maniere dont on les plante, dont on en exprime le suc, dont on l'epaissit, et enfin comment on les reduit en sucre. Ce n'est pas que cette matiere ne soit traitée dans bien des auteurs [...] mais elle ne l'est pas avec l'exactitude que souhaite l'Academie ».

Pour les envois de poissons, il est précisé qu'ils devront être conditionnés dans de l'esprit de vin, pour en assurer la conservation dans de bonnes conditions⁹⁶¹. Sur le chapitre des minéraux, dont il demande autant d'échantillons que possible, Réaumur demande « qu'un petit écrit apprit l'endroit ou chaque matiere auroit ete trouve, sa figuration, la nature du terrain que l'environne &c.⁹⁶². » Par ailleurs, pour ce qui concerne la collecte des coquillages, des minéraux, des graines et des plantes, la consigne de Réaumur est très claire : le collecteur amateur ne doit pas choisir, parce que, indubitablement, il n'a pas les capacités pour le faire.

« Nous sommes convaincus, comme Monsieur d'hauterive qu'il y auroit une ample recolte de plantes a trouver dans la martinique, et peut-être nous en resteroit-il moins a connoitre dans ce pais si on a aussi suivi ce que nous avons recommander a quelques personnes: scavoir de ramasser presque sans choisir des grains de toutes les plantes qu'ils trouvent, et de nous en envoyer. mais on nous a voulu presque toujours envoyer des choses trop curieuses, et on a negliger celles dont nous n'aurions pas laissé de faire cas [...] a l'egard de mineraux qui se trouvent a la martinique, il n'y en a pas une espece dont on sera charmé d'avoir des echantillons, il seroit meme a propos qu'on en fait ramasser de toutes les pierres, terres qui semblent avoir quelque chose de particulier, elles meritent souvent plus d'attention qu'on ne s' imagine⁹⁶³. »

⁹⁶¹ Quelques années plus tard, les instructions envoyées aux gouverneurs et intendants des colonies dans le cadre de l'enquête sur les Pesches, préconisait plutôt de les « vider et faire sœcher à l'ombre doucement et avec précaution ». Sur cette enquête, voir Chapitre 4, titre 2.3.

⁹⁶² AAS, Dossier biographique Réaumur, minutes d'une lettre de Réaumur adressée à de Hauterive, 1717.

⁹⁶³ AAS, Dossier biographique Réaumur, minutes d'une lettre de Réaumur adressée à de Hauterive, 1717.

C'est donc bien une relation à double sens qui s'établit, par le biais des correspondants de l'Académie, entre la métropole et ses colonies. Fontenelle, d'ailleurs, le confirme, lorsqu'il écrit, en 1733 :

« L'Académie depuis son établissement a toujours recueilli avec soin ce qui lui a paru propre à contribuer au vaste dessein d'une Histoire naturelle du Royaume; Elle a observé tout ce qu'elle a pu observer par Elle-même, Elle a adopté des Correspondants qui ont appris par Elle à interroger la Nature à propos, & à regarder les choses avec des yeux de philosophes⁹⁶⁴. »

Il serait inexact de croire que les valeurs académiques diffusées auprès des correspondants coloniaux relèvent de l'évidence, en ces premières années du XVIIIe siècle. La culture de la collection et des curiosités est encore vivace, et l'éviction progressive des amateurs et des curieux hors des cadres stricts de la science normée telle qu'elle s'élabore et se développe dans les séances de l'Académie entre professionnels pensionnés et spécialisés, ne se fait pas sans résistances.

L'attitude du P. Labat à l'égard de l'Académie peut en témoigner : tenu à l'écart, comme nous l'avons vu, des rouages scientifiques de l'Académie royale des sciences du fait semble-t-il de sa dissidence politique et du peu de considération dont il fait preuve à l'égard des académiciens et de leurs envoyés, le missionnaire polygraphe et savant fait montre à plusieurs reprises d'une grande défiance vis à vis de certaines pratiques scientifiques qu'incarne l'Académie.

Publiant ses *Nouveaux voyages aux isle d'Amérique*, qui furent l'un des grands succès de librairie du XVIIIe siècle (nous avons relevé onze éditions pour le XVIIIe siècle, mais la liste n'est sans doute pas close), Jean-Baptiste Labat affirme d'entrée son refus des codes d'exposition de la science académique : plaçant son récit sous le signe de l'anecdote, du parti-pris, de la mauvaise foi, de la raillerie gratuite et de l'humour pendable, il refuse de le soumettre aux exigences d'une science parisienne (et plus largement européenne) qu'il rejette viscéralement, au nom d'un certain bon sens qui ne

⁹⁶⁴ *Histoire et mémoires de l'Académie Royale des Sciences de 1666 à 1699, Tome II (1686-1699)*, Paris, Gabriel Martin, Jean-Baptiste Coignard fils et Hippolyte-Louis Guérin, 1733, « année 1686, Diverses observations de physique générale », p.1-2.

serait donné, selon lui, qu'à l'homme de terrain. Fort de dix ans passés dans les différentes îles antillaises, il s'en explique, dans sa préface, non sans forfanterie :

« Quelques personnes de considération avoient souhaité que je gardasse un ordre plus méthodique dans ma narration, et que je rangeasse les choses de manière que chaque espèce se trouvât sous son genre. Elles avoient leurs raisons pour le désirer, et moi j'ai eu les miennes pour ne les pas satisfaire. Outre que cette manière dogmatique n'est point du tout de mon goût, il aurait fallu interrompre le fil de mon Journal à tous momens [...] J'ai donc mieux aimé suivre mon Journal⁹⁶⁵. »

Pour lui, force est à la narration. Plus avant dans son récit, il s'attaque aux nomenclatures savantes, dénonçant leur caractère arbitraire :

« Je ne sçai comment les Indiens appellent cet arbre, ni si le Pere Plumier ou quelque autre Botaniste l'a baptisé et enrôlé dans quelque régiment d'arbres supposez de même espèce. Pour nous autres qui ne cherchons pas tant de façons, sans nous embarasser du nom de l'arbre nous nous contenterons d'appeler son fruit noix de serpent. On feroit peut-être mieux de les appeler amandes de serpent⁹⁶⁶. »

De même, face à la méthode astronomique mise au point par Cassini pour déterminer avec exactitude les longitudes, il témoigne du même scepticisme désabusé, ravalant les astronomes de l'Académie au rang de vulgaires astrologues⁹⁶⁷ :

« Quant à la longitude, je n'en dirai rien, je ne l'ai pas mesurée, il y a trop loin de là au premier méridien et il y a tant de différences et tant d'erreurs dans les mesures de nos astronomes, que le plus sûr est d'avoir de bons yeux, de s'en

⁹⁶⁵ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 1, p.17 (Préface).

⁹⁶⁶ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.111.

⁹⁶⁷ J. Kellman suggère également, avant nous, cette défiance du P. Labat à l'égard de cette méthode. Celle-ci, comme il le rappelle, avait de nombreux détracteurs parmi les auteurs de littérature de voyage.

bien servir quand on approche des îles, afin de ne pas se rompre le col en suivant les opinions de Messieurs les arpenteurs des planètes, qui sont d'ordinaire aussi sûrs de ce qu'ils avancent que les faiseurs d'almanachs et d'horoscopes⁹⁶⁸. »

À travers ces deux exemples, s'exprime son refus de la transformation du savoir opérée par l'Académie : savoir des marins supplanté par l'autorité des astronomes et des mathématiciens ; savoir des botanistes qui, armés d'une savante nomenclature latine et de classifications aussi absconses qu'imparfaites, ne rendent pas compte de l'espace et de la nature tels qu'ils sont vécus, au quotidien, sur le terrain. Une anecdote est particulièrement révélatrice de cette tension qui se fait jour, sous la plume du P. Labat, à l'égard des pratiques scientifiques de l'Académie royale : le P. Plumier logeant chez le missionnaire dominicain, revient un soir chez son hôte en déclarant avoir trouvé un trésor. Cédant aux instances du P. Labat, il sort de sa poche un mouchoir teinté de rouge :

« Voilà, me dit-il, le trésor. J'ai découvert en ce país-ci la pourpre de Tyr, c'est pour l'enrichir plus que toutes les mines du Pérou et du Mexique. Je considérai le mouchoir, et je découvris aussi-tôt le principe de cette couleur ; mais je feignis de souhaiter qu'il me le dit. Mes prières furent inutiles, et quoique je puisse faire, il ne voulut jamais m'apprendre ce que sçavois avant lui. Le lendemain, j'envoyai dire à un pêcheur qui demeurait au Bourg Sainte Marie, de me faire amasser des Burgans de teinture (c'est ainsi qu'on les appelle) il m'en envoya, et je teignis un morceau de toile en pourpre, que je montrai le soir au Père Minime, en lui disant que ce qu'il croyoit être un secret et un trésor, étoit entre les mains de tout le monde [...] Et pour lui faire voir que sa pourpre n'étoit pas une nouvelle découverte je demandai en sa présence à plusieurs de nos Nègres comment on avoit teint le morceau de toile, qui tous répondirent que c'étoit avec des Burgans de teinture, qu'on trouve tous les jours au bord de la mer⁹⁶⁹. »

Toutefois il y voit surtout l'expression d'une rivalité personnelle entre le P. Labat et le P. Feuillée, son contemporain. Jordan KELLMAN, « Discovery and Enlightenment at sea... », *op. cit.*, 1998, p.202.

⁹⁶⁸ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op. cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 3, p.270.

Vraie ou non (le P. Plumier était décédé depuis près de vingt ans au moment de la première édition des *Nouveaux voyages*), l'anecdote est édifiante. Le recours au témoignage des esclaves suggère un affrontement culturel violent entre le modèle d'une science livresque, théorisée et conquérante, incarnée par Plumier, et le savoir quotidien des colons, des pêcheurs et des esclaves, bien plus efficace que tous les discours académiques, bien plus utile, surtout, au développement des colonies.

C'est bien une machine acculturante et arrogante, qui est ici condamnée par le P. Labat, machine dont la puissance institutionnelle seule, aux yeux du missionnaire, justifie la victoire. Mais le procès, instruit habilement par le missionnaire est déjà perdu, au tournant du XVIIIe siècle. Non que les savoirs locaux aient définitivement abdiqué devant la science académique, que les nomenclatures latines aient brusquement chassé les termes créoles ni que les cartes de l'Académie aient remplacé les repères visuels, l'horizon géographique qui habite chaque colon. Mais la manière de faire progresser la connaissance, en Guyane comme dans les îles antillaises, n'est déjà plus la même que dans les années 1670. L'arrivée des ingénieurs, des médecins, ou des officiers de marine, toujours plus nombreux, contribue à imposer dans les colonies les canons d'une science européenne en pleine mutation, dont les correspondants académiques se font progressivement les plus serviles interprètes, et les plus fervents prosélytes.

⁹⁶⁹ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, 1979 (d'après le texte intégral de 1742), tome 2, p.342.

Conclusion de la deuxième partie

La colonisation, à partir des années 1660, et a fortiori des années 1670, n'a plus rien à voir, ou presque, avec cette entreprise improvisée des premières décennies de la conquête menée par des contingents mal contrôlés d'aventuriers et de traîne-misère épaulés tant bien que mal par quelques missionnaires. À partir de Colbert se mettent en place les cadres institutionnels et intellectuels qui permettent à la monarchie d'affirmer son pouvoir en ces terres lointaines, et d'en exploiter les ressources.

S'appuyant sur les réseaux administratifs et sur un certain nombre de spécialistes installés sous les tropiques, l'Académie royale des sciences parvient à récolter de nombreuses données, qu'elle s'efforce de collecter, d'assimiler et de transformer dans les *trois corps* du laboratoire académique, qu'il s'agisse de l'Observatoire, du Jardin des plantes médicinales, ou des séances hebdomadaires de l'Académie. Par l'organisation d'expéditions scientifiques, et par la mise en place d'un réseau de correspondants soigneusement sélectionnés et dirigés, la machine scientifique royale construit peu à peu les normes d'une science coloniale à son image.

La notion de machine est bien celle qui convient : le terme, qui vient du latin *machina*, du grec *mêchanê* désigne « le tour d'adresse, l'invention astucieuse », produit par excellence de la mêtis grecque, intelligence rusée ; à l'époque moderne, on « entend par ce terme, l'« ensemble des moyens pour transformer une énergie en travail » ; au fil de son histoire, la machine apparaît surtout comme le champ d'interaction des savoirs pratiques et théoriques : le savoir-faire de l'artisan et le savoir théorique du scientifique⁹⁷⁰. C'est bien autour de ce concept que prend forme la figure de la machine coloniale que nous définissons ici. Une structure mécanique en action, élaborée par un Colbert Grand horloger, qui fonctionne avec ses rouages et ses courroies de transmission, qui se perfectionne, et au sein de laquelle s'articulent les savoirs de la culture des administrateurs, des savants, des curieux, des praticiens, et des colons eux-mêmes.

⁹⁷⁰ Sur l'histoire et les développements de la notion de machine, voir Robert HALLEUX, « Machine », in Michel BLAY et Robert HALLEUX (dir.), *La Science classique. XVIe-XVIIIe siècle. Dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998, p.581-590.

Université Bordeaux III – Michel de Montaigne
UFR d'Histoire

*Thèse pour obtenir le grade de
Docteur de l'Université Bordeaux III
présentée et soutenue publiquement par M. François Regourd,
le 9 décembre 2000.*

*Sciences et colonisation sous l'Ancien Régime.
Le cas de la Guyane et des Antilles françaises,
XVIIe-XVIIIe siècles.*

Volume 3. Troisième partie et conclusion

Directeur de thèse :

M. le Professeur Paul Butel (Université Bordeaux III)

Jury :

Mme le Professeur Marie-Noëlle Bourguet (Université Paris VII)

M. le Professeur Christian Huetz de Lempis (Université Paris IV)

M. le Professeur Philippe Loupès (Université Bordeaux III)

M. le Professeur James E. McClellan III (Stevens Institute, Hoboken N.J., USA)

M. le Professeur Daniel Roche (Collège de France)

Troisième partie

Lumières coloniales

Enjeux et acteurs

Au XVIII^e siècle, alors que le centre de gravité de l'activité exploratoire française se déplace progressivement vers l'Océan Pacifique, l'activité scientifique des colonies ne faiblit pas, et s'étend rapidement à tous les champs de la connaissance. La domination de l'espace, la cartographie, l'inventaire du monde et la mise en valeur des espaces tropicaux sont autant de domaines dans lesquels s'impliquent les spécialistes et les savants de la machine coloniale, largement soutenus par l'activité d'un nombre croissant d'amateurs, curieux de savoir ou soucieux de rentabilité. L'analyse de ces différents chantiers intellectuels de la science coloniale, permet de souligner les grands enjeux scientifiques de l'entreprise française dans l'espace caraïbe du XVIII^e siècle, tout en continuant de mettre au jour les lignes de force d'une société coloniale en action sur le terrain du savoir, à travers ses pratiques concrètes et ses développements théoriques. Les rouages scientifiques de la machine coloniale, complexifiés, se révèlent alors dans la dynamique de leur action, tandis que se dessinent dans les colonies les contours d'une population scientifique locale.

Chapitre 7. Les modalités du développement colonial au XVIIIe siècle

Le XVIIIe siècle est le temps de la prospérité coloniale. A la fin de l'Ancien Régime, le commerce des îles à sucre entraîne la croissance des flottes commerciales et des grands ports français dans le sillage de son succès, alors que Saint-Domingue, l'ancien repère des boucaniers et des flibustiers, est devenue l'île la plus prospère de l'Atlantique. L'image du colon enrichi se répand dans toute la société, à l'heure où les grandes plantations coloniales se couvrent de la sueur de centaines de milliers d'esclaves, et attirent les capitaux de la France entière. Il convient ici d'apporter quelques précisions à cette indéniable réussite économique, et d'évoquer à grands traits son histoire.

1. Conditions économiques et politiques de la croissance

Sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, le premier empire colonial français est devenu une réalité politique et économique : de Gorée à Saint-Domingue, de Chandernagor à Miquelon, les navires battant pavillon des rois de France sillonnent les routes commerciales. Au sein de cet ensemble dont les contours varient au rythme des guerres et des traités, l'espace caraïbe occupe une place de premier ordre.

1.1. Une forte croissance démographique, économique et urbaine

La population des possessions françaises de l'aire caraïbe passe de quelques 50 000 âmes au début du siècle, à plus de 750 000 en 1790. À cette date, les deux tiers des habitants vivent dans la partie française de l'île de Saint-Domingue. Dans cet ensemble, la population blanche, environ 60 000 personnes en 1790, est fortement minoritaire : à quelques exceptions près, telles les petites îles des Saintes ou de Saint-Barthélemy, elle ne représente que cinq à quinze pour-cent de la population totale. Le

gouvernement n'a de cesse, pourtant, de favoriser l'arrivée de colons blancs dans les colonies antillaises et en Guyane, tant pour diminuer les risques d'une révolte noire incontrôlable, que pour assurer la défense des îles, fondée sur le système de la milice. Mais l'envoi de forts contingents de paysans ou de citoyens déracinés se solde le plus souvent par des échecs tandis que les tentatives du gouvernement pour maintenir jusque dans les années 1770 la pratique des engagés, qui avait périclité dès la fin du siècle précédent sous la pression des nombreuses cargaisons d'esclaves noirs à bon marché, ne donne guère de résultats⁹⁷¹.

La croissance démographique impressionnante que l'on observe dans les colonies, repose donc essentiellement sur l'essor de la traite négrière. Ce sont près de cinq millions d'esclaves qui sont arrachés à l'Afrique entre le début du XVIIIe siècle et la fin des années 1780. L'arc antillais en accueille à lui seul près de trois millions durant cette période, un tiers au moins étant dirigé vers les possessions françaises⁹⁷². Cette main d'œuvre servile, sous la férule des contremaîtres et dans des conditions sanitaires et morales globalement déplorables⁹⁷³, assure le rapide développement de l'agriculture coloniale, forte consommatrice de main d'œuvre. L'esclavage, de fait, explique l'essentiel de la croissance économique des îles à sucre, et ne saurait être considéré comme un "détail" de l'histoire coloniale⁹⁷⁴.

La plantation sucrière, en particulier, nécessite toujours plus d'esclaves (Saint-Domingue en importe près de 30 000 par an durant les années 1680), non seulement pour la culture, mais aussi pour la transformation du jus de canne qui s'opère sur l'exploitation elle-même, dans un ensemble de bâtiments spécialisés où chaque ouvrier assume une tâche bien particulière, depuis le moulin où sont écrasées les cannes, jusqu'à la purgerie et l'étuve où ont lieu les ultimes étapes du blanchiment du sucre dans les formes d'argile. Ces bâtiments, au XVIIIe siècle, représentent près du tiers de la valeur

⁹⁷¹ Christian HUETZ DE LEMPS, « Engagement et engagés au XVIIIe siècle », in *Commerce et Plantation dans la Caraïbe. XVIIIe et XIXe siècle*, Actes du Colloque de Bordeaux (15-16 mars 1991), Bordeaux, 1992, p.66. Le nombre des engagés transportés vers les Antilles au cours du XVIIIe siècle peut être évalué à 14 000.

⁹⁷² Paul BUTEL, « L'essor antillais au XVIIIe siècle », in Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Toulouse, Privat, 1982, p.113-114.

⁹⁷³ Sur les conditions sanitaires de l'esclavage et la démographie servile (caractérisée notamment par un déficit naturel de cinq à dix pour-cent), voir en particulier les nombreuses études de Gabriel Debien, mais aussi de Bernard Foubert, Arlette Gautier, Jacques Cauna ou Frantz Tardo-Dino.

⁹⁷⁴ Sur la traite, voir, entre autres, les travaux de Philip D. Curtin, Jean Mettas, Jean Meyer, Serge Daget, Jean-Michel Deveau et Olivier Pétré-Grenouillau.

d'une plantation, tandis que l'on peut estimer que l'atelier d'esclaves en représente la moitié.

L'essor économique et commercial des îles, va de pair avec cet accroissement démesuré de la population servile, les deux phénomènes s'entraînant mutuellement. Le sucre, naturellement, est la production par excellence des îles françaises d'Amérique, qui a poussé au défrichement intensif des plaines, tant dans les Petites Antilles qu'à Saint-Domingue. En 1767, la production des îles françaises peut être estimée à 77 000 tonnes, dont 63 000 pour Saint-Domingue : avec près de 800 sucreries en 1789 (contre moins de 200 en 1720), la Grande île produit à elle seule 89 000 tonnes de sucre, soit une production équivalente à l'ensemble de la production sucrière des Antilles anglaises. Ses exploitations atteignent fréquemment plusieurs centaines d'hectares, comme celle de Stanislas Foache qui, dans la plaine du Cap-Français, compte quelque 900 hectares⁹⁷⁵. À partir des années 1750, le café se développe dans les îles comme en Guyane, permettant une nouvelle vague de croissance agricole, puisque cette culture peut être lancée sans gros investissements, et s'adapte particulièrement bien aux terrains pentus et accidentés, inadaptés à la culture sucrière :

« Nombre de particuliers demandèrent des concessions dans ces mornes réputés jusqu'alors inaccessibles, et l'on vit bientôt des forêts entièrement abattues, brûlées sur les lieux ; du manioc, des bananiers et des caféiers à leur place, des cases et des habitants. Ô pouvoir de l'intérêt, où sont les obstacles qui peuvent t'arrêter ! Ces premières tentatives furent couronnées par des succès, et les succès firent naître de nouvelles tentatives. Enfin l'émulation fut si considérable, dans cette nouvelle branche de culture, qu'en moins de vingt ans l'on vit le quart de la superficie des montagnes en valeur⁹⁷⁶. »

⁹⁷⁵ Paul BUTEL, « L'essor antillais... », *op.cit.*, 1982, p.112-113. Sur la fortune des Foache et leurs succès sucriers et commerciaux, voir Maurice BEGOUËN-DEMEAUX, *Mémorial d'une famille du Havre (1743-1831), tome 2, Stanislas Foache, négociant à Saint-Domingue, 1737-1806*, Paris, Larose, 1951.

⁹⁷⁶ Justin GIROD DE CHANTRANS, *Voyage d'un Suisse en différentes colonies d'Amérique pendant la dernière guerre, avec une table d'observations météorologiques faites à Saint-Domingue*, Neufchâtel, Imprimerie de la Société typographique, 1785, réédition critique par Pierre PLUCHON, Paris, Tallandier, 1980, p.208.

Cette description du naturaliste amateur d'origine suisse Girod de Chantrans⁹⁷⁷, naturaliste amateur qui visite Saint-Domingue dans les dernières années du XVIII^e siècle, rend bien compte de la progression rapide des cultures aux dépens des espaces montueux et boisés dans l'ensemble des colonies antillaises : en 1789, c'est par milliers que se comptent les caféières des Antilles et de la Guyane française. En outre, diverses plantations tropicales se développent et présentent une alternative pour les territoires moins propices à la culture de ces deux plantes. L'indigo, les épices ou le cacao (en particulier en Guyane), mais surtout le coton dans les années 1780, consolident encore les succès agricoles des colonies. Si Saint-Domingue domine largement, à la fin du siècle, l'ensemble de la production coloniale, les Petites Antilles bénéficient tout autant de cet essor. Seule la Guyane, finalement, trop excentrée et difficile à mettre en valeur en raison de conditions naturelles délétères, demeure aux marges de cette prospérité atlantique, et se contente parfois de suivre du regard le mouvement de la croissance antillaise.

Le commerce colonial (triangulaire ou en droiture) se développe théoriquement dans les cadres de l'*exclusif*, qui en assure le monopole aux armateurs et aux négociants français. Mais les protestations des colons, soutenues en France par Turgot et les physiocrates, mènent progressivement, entre 1767 et 1784, à l'adoption d'un *exclusif mitigé* qui ouvre quelques ports coloniaux au commerce étranger. Les grands ports français (Nantes, Bordeaux, Marseille, Rouen ou La Rochelle), bénéficient pleinement de ce commerce, qu'il s'agisse de la traite ou des denrées coloniales — lesquelles sont pour une grande part réexportées dans toute l'Europe, assurant la bonne santé de la balance commerciale française. En 1775, ce sont près de 600 navires qui quittent les ports français vers les Antilles et la Guyane. En 1788, Jean Tarrade en dénombre près de 800, dont une centaine qui se chargent d'esclaves sur les côtes africaines et qui, pour la plupart, dépassent les 250 tonneaux (contre 80 en moyenne au début du siècle)⁹⁷⁸.

⁹⁷⁷ Né à Besançon en 1750 et passé par l'École de génie militaire de Mézières, Justin Girod de Chantrans ne passe qu'une année à Saint-Domingue, à l'occasion de la Guerre d'Amérique, de 1782 à 1783. Comme l'écrit P. Pluchon, qui présente une réédition de son voyage, en 1980 : « Le Chevalier est un homme du XVIII^e siècle. Esprit curieux, il collectionne les herbes et insectes, écrit beaucoup mais ne réussit pas à pénétrer le cercle des spécialistes authentiques ». GIROD DE CHANTRANS, *Voyage d'un Suisse...*, *op.cit.*, 1785, réédition 1980, introduction par Pierre Pluchon.

⁹⁷⁸ Jean TARRADE, *Le commerce colonial de la France à la fin de l'Ancien Régime: l'évolution du régime de l'«Exclusif» de 1763 à 1798*, Paris, Presses universitaires de France, 1972, tome 2, p.730 et suivantes.

Le commerce interlope, néanmoins, n'a cessé de se développer sur les côtes antillaises et guyanaises, en temps de guerre comme durant les périodes de paix. Il s'appuie sur les entrepôts danois (Saint-Thomas), Hollandais (Saint-Eustache) et espagnols (Monte-Christi)⁹⁷⁹ mais aussi sur les entreprenants navires anglais et nord-américains⁹⁸⁰. Il permet aux colons d'acheter près de la moitié des esclaves introduits dans les îles françaises entre 1763 et 1789, mais aussi d'obtenir de meilleurs prix sur les produits manufacturés en provenance d'Europe. En outre sont écoulés par cette voie des produits peu prisés par les commerçants français, comme certains sirops provenant du raffinage des sucres⁹⁸¹.

Le développement des échanges commerciaux a largement participé à la croissance des villes antillaises ; le port du Cap-Français, principal débouché de la partie nord de Saint-Domingue qui fournit les plus grosses quantités de sucre, reçoit dès le milieu du siècle, plus de 400 navires par an. Un tel mouvement portuaire, qui implique dans son essor un important arrière-pays, génère nécessairement une foule de commis, de marchands, de cabaretiers, de porteurs ou de boutiquiers. Ceux-ci peuplent progressivement les îlets⁹⁸² alignés le long de rues tracées au cordeau suivant les instructions des ingénieurs du roi. Le Cap qui, fondé au début du siècle, compte en 1750 à peine 3000 âmes, est habité par près de 15 000 personnes moins de quarante ans plus tard, et prend des allures de véritable cité⁹⁸³. Deux autres agglomérations seulement franchissent à Saint-Domingue le seuil des 2000 habitants : Les Cayes et Port-au-Prince. Cette dernière, capitale de l'île, fondée en 1749, compte en 1789 entre 8000 et 10 000

⁹⁷⁹ Port situé sur la côte nord de la partie espagnole de Saint-Domingue.

⁹⁸⁰ Richard PARES, *Yankees and Creoles: the trade between North America and the West Indies before the American Revolution*, Londres, Longmans Green, 1956. Sylvia MARZAGALLI, « Guerre et commerce. Le rôle des neutres dans les relations entre l'espace antillais et l'Europe occidentale au tournant du XVIIIe siècle », in Paul BUTEL et Bernard LAVALLÉ (dir.), *L'espace caraïbe, théâtre et enjeu des luttes impériales (XVIIe-XIXe siècle)*, Actes du colloque international de Talence (1995), Bordeaux, 1996, p.219-237. Wim KLOOSTER, *Illicit Riches. Dutch Trade in the Caribbean, 1648-1795*, Leiden, Kitlv Press, 1998.

⁹⁸¹ Paul BUTEL, « L'essor antillais... », *op.cit.*, 1982, p.114.

⁹⁸² Le terme « îlet », dans ce contexte, désigne les concessions définies à l'avance par les plans de villes dont les rues sont tracées à angles droits.

⁹⁸³ David P. GEGGUS, « Urban Development in 18th century Saint-Domingue », *Bulletin du Centre d'histoire des espaces atlantiques*, 1990, n°5, p.197-228 et « The major port towns of Saint-Domingue in the later 18th century », in Franklin W. KNIGHT et Peggy K. LISS (dir.), *Atlantic port cities. Economy, Culture, and Society in the Atlantic World (1650-1850)*, Knoxville, The University of Tennessee Press, 1991, p. 87-116.

habitants⁹⁸⁴. En Guadeloupe, Pointe-à-Pitre atteint le seuil des 2 000 habitants entre 1770 et la Révolution, seuil que Basse-Terre atteint dès le milieu du siècle, dépassant les 6 000 âmes au milieu des années 1780⁹⁸⁵. Avec quelques milliers d'habitants chacune, et des rues bien tracées, Saint-Pierre de la Martinique et le Fort-Royal font également figure de villes dès le milieu du siècle⁹⁸⁶. Cayenne, en revanche, comme la plupart des autres ports des Antilles, n'est encore en 1789 qu'un gros bourg, rassemblant quelques centaines de personnes. La plus importante ville des colonies françaises de l'aire caraïbe est donc le Cap-Français qui, toutes proportions gardées, pourrait être comparée sur le plan démographique, à la veille de la Révolution, à des villes comme Chartres ou Le Mans, qui seraient majoritairement peuplées d'esclaves. D'où le mépris dans lequel furent longtemps tenues les villes antillaises dans l'historiographie. Encore faudrait-il considérer à une aune plus juste, le rôle social, économique et culturel des villes et des bourgs coloniaux, et prendre la mesure du chemin parcouru si vite au cours d'un siècle si riche en péripéties militaires et politiques.

1.2. Les menaces étrangères sur la prospérité coloniale

Les trois décennies suivant la fin de la guerre de Succession d'Espagne, ont été, globalement, des années de paix dans la mer des Antilles. De paix, certes, mais de paix armée. La perte définitive de Saint-Christophe en 1713 n'a que peu entamé le domaine colonial français, qui se trouve néanmoins de nouveau menacé par la marine anglaise dès le milieu des années 1740. La Guerre de Succession d'Autriche, après plusieurs années de conflit larvé et de concurrence commerciale de plus en plus âpre, marque l'ouverture d'une nouvelle période de guerre ouverte dans la mer des Antilles. Les possessions françaises résistent tant bien que mal aux assauts britanniques et lancent des opérations de course qui permettent la capture de centaines de navires ennemis. La

⁹⁸⁴ Georges CORVINGTON, *Port-au-Prince au cours des ans (1743-1950), tome 1, La ville coloniale (1743-1789)*, Port-au-Prince, deuxième édition, 1975. Louis-Philippe MAY, « Port-au-Prince 1749-1950 », *Revue d'histoire des colonies*, 3^e-4^e trimestres 1949, p.225-237.

⁹⁸⁵ Anne PÉROTIN-DUMON, « La ville aux îles, la ville dans l'île : Basse-Terre et Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, 1650-1815 », thèse d'État soutenue sous la direction de Paul Butel, Bordeaux III, décembre 1996, p.252.

⁹⁸⁶ Vers 1775, la ville du Fort-Royal compterait près de 4000 habitants, et celle de Saint-Pierre près de 10000. Antoine DE ROUX, « La ville du Fort-Royal de la Martinique : naissance et développement aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Bulletin du Centre d'histoire des espaces atlantiques*, 1988, tome 4, p.197.

supériorité anglaise s'affirme toutefois sans nuance dès le début de la Guerre de Sept Ans, grâce notamment à une logistique qui ménage aux navires anglais des bases de relais bien approvisionnées dans la mer caraïbe⁹⁸⁷. Les Anglais, après avoir totalement désorganisé les liens commerciaux entre la France et ses colonies antillaises, remportent d'importantes victoires dès la fin des années 1750, qui aboutissent à la prise de la Guadeloupe et de ses dépendances immédiates en 1759, puis de la Martinique et de Sainte-Lucie en 1762. C'est le résultat, également, d'un changement de stratégie du *West India Interest* désormais favorable, comme l'a montré Richard Pares, à l'occupation des colonies françaises⁹⁸⁸.

Loin de constituer un handicap pour leur croissance économique, ces quelques mois d'occupation qui prennent fin avec le traité de Paris (1763), marquent au contraire une étape importante dans la maturité commerciale des îles. Accueillis par une population qui, du fait de son opposition latente à l'*exclusif* commercial imposé par Versailles, s'avère globalement favorable à un changement de souveraineté compatible avec ses intérêts, les commerçants anglais ont tôt fait de développer d'importantes relations avec ces nouvelles possessions. C'est pendant cette courte période, comme l'a montré Christian Schnakenbourg pour la Guadeloupe, que les Petites Antilles parviennent à combler une partie du déficit en esclaves qui ralentissait jusqu'alors la croissance de leurs plantations. Parallèlement se tissent des liens commerciaux qui perdureront jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.⁹⁸⁹ Au lendemain de la guerre de Sept Ans, la prospérité est rapidement retrouvée, et la croissance se fait plus forte encore.

La signature du Traité de Paris, en 1763, est considérée par l'historiographie comme une étape majeure de l'histoire coloniale française. En concluant ce traité qui reconnaît en particulier la perte du Canada et de la Louisiane, mais permet la

⁹⁸⁷ Christian BUCHET, *La lutte pour l'espace caraïbe et la façade atlantique de l'Amérique centrale et du Sud (1672-1763)*, Paris, Librairie de l'Inde, 1991, 2 volumes. Thèse d'une grande précision et d'une grande clarté, dont la lecture peut-être complétée par quelques articles ultérieurs, notamment : Christian BUCHET, « Essai de comparaison des systèmes de ravitaillement français et anglais dans l'espace caraïbe au XVIIIe siècle », in Paul BUTEL et Bernard LAVALLÉ (dir.), *L'espace caraïbe...*, *op.cit.*, 1996, p.61-78. Et du même auteur, « Des liaisons atlantiques et de la nécessaire révision du concept de maîtrise des mers (1701-1763) », *Chronique d'histoire maritime*, 1^{er} semestre 1997, n°35, p.9-23.

⁹⁸⁸ Richard PARES, *War and Trade in the West Indies, 1738-1763*, Oxford, 1936 (réédition Londres 1963), cité dans Paul BUTEL, « L'essor antillais... », *op.cit.*, 1982, p.123.

⁹⁸⁹ Christian SCHNAKENBOURG, « L'essor économique de la Guadeloupe sous l'administration britannique. 1759-1763 », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 1971, n°15-16, p.3-40.

récupération *in extremis* des Petites Antilles françaises⁹⁹⁰, Versailles prend en effet, au plus haut niveau, conscience de l'extrême faiblesse de son empire. Le système des milices montre ses limites, tandis que les fortifications demeurent insuffisantes, et mal adaptées, faute de moyens pour élaborer un plan d'ensemble cohérent.

C'est dans l'espoir d'une consolidation des forces françaises dans l'Atlantique, que Choiseul, lance dès le mois de juin 1763, une tentative de colonisation des îles Malouines qui, menée par Bougainville, échoue en 1766 face aux protestations de l'allié espagnol⁹⁹¹. Dans le même temps, face à la pression commerciale des navires nord-américains qui, au rythme des aménagements successifs du régime de *l'exclusif*, attaquent le marché antillais avec des prix bien plus compétitifs que ceux des négociants français, Choiseul envisage de faire de la Guyane une réplique tropicale des colonies anglaises continentales. Mais le terrible projet de Kourou qui, en décembre 1763, se solde par la mort de milliers de colons transportés sans soutien logistique sur les côtes guyanaises, met fin à cette ambition, et contrarie durablement le développement de la Guyane française⁹⁹². Cette dernière, malgré de réelles potentialités et une réorientation progressive vers la culture du coton, du cacao et du café, ne parviendra jamais à intégrer la sphère de la prospérité antillaise. Parallèlement, l'*Ordonnance portant règlement sur l'administration générale des colonies*, du 24 mars 1763, engage quelques réformes dans l'organisation administrative de Saint-Domingue, visant notamment à une meilleure répartition des pouvoirs entre intendants et gouverneurs.

La guerre de Sept Ans, naturellement, n'a pas mis fin aux tensions franco-britanniques dans la mer caraïbe. Dès 1778, dans le cadre de la Guerre d'Indépendance

⁹⁹⁰ La France, qui récupère en outre Sainte-Lucie, reconnaît toutefois la perte de la Grenade et du petit archipel des Grenadines, alors que l'Angleterre s'approprie les îles Tobago, Saint-Vincent et la Dominique. Jean MEYER, Annie REY-GOLDZEIGUER, Jean TARRADE et Jacques THOBIE, *Histoire de la France coloniale, tome 1, des origines à 1914*, Paris, A.Colin, 1991, p.203.

⁹⁹¹ Jean MEYER, Annie REY-GOLDZEIGUER, Jean TARRADE et Jacques THOBIE, *Histoire de la France coloniale, tome 1...*, *op.cit.*, 1991, p.217-220.

⁹⁹² Sur l'affaire de Kourou, sur laquelle nous reviendrons, voir Jean MEYER, Annie REY-GOLDZEIGUER, Jean TARRADE et Jacques THOBIE, *Histoire de la France coloniale, tome 1...*, *op.cit.*, 1991, p.214-217. Jacques MICHEL, *La Guyane sous l'Ancien Régime. Le désastre de Kourou et ses scandaleuses suites judiciaires*, Paris, L'Harmattan, 1989. MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES, *Précis historique de l'expédition du Kourou (Guyane française). 1763-1765*, Paris, Imprimerie royale, 1842. Pierre THIBAUDAULT, *Échec de la démesure en Guyane. Autour de l'expédition de Kourou, ou une tentative européenne de réforme des conceptions coloniales sous Choiseul*, Saint-Maixent, diffusion L'Harmattan, 1995.

des États-Unis d'Amérique, la marine française prend (au prix d'un endettement considérable, avec les conséquences que l'on sait) sa revanche sur l'Angleterre. Une série de succès (prise de la Dominique, de Saint-Vincent, puis de la Grenade, notamment), permet à la France (malgré la défaite des Saintes, au large de la Guadeloupe, en avril 1782), d'effacer ses échecs antérieurs, et de négocier en position de force la paix avec son rival, alors que les États-Unis accèdent à l'indépendance. Les gains du Traité de Versailles, en 1783, sont toutefois minimes pour la France, qui n'obtient dans l'aire caraïbe que l'île de Tobago, à l'extrême sud de l'arc antillais, et doit restituer l'ensemble de ses conquêtes⁹⁹³. Jamais, néanmoins, la France n'a semblée si puissante dans la région, alors que les années 1780 sont marquées par une croissance du trafic et des profits sans précédent.

1.3. « Esprit américain » et pulsions autonomistes. Des révoltes blanches à la Révolution

Malgré les aménagements successifs du régime de *l'exclusif* à partir de 1767, les « révoltes blanches » demeurent une menace pour l'équilibre colonial jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. L'« esprit américain » qui se manifeste au sein de la population blanche des îles, n'est pas une nouveauté : déjà la Martinique en 1717 (le *Gaoulé*), puis Saint-Domingue en 1722-1724, avaient été le lieu d'importantes révoltes menées par les élites coloniales⁹⁹⁴. En 1769 encore, les colons de Saint-Domingue se soulèvent contre les administrateurs, venant porter la sédition jusque dans les rues de la capitale, Port-au-Prince⁹⁹⁵.

⁹⁹³ Jean MEYER, Annie REY-GOLDZEIGUER, Jean TARRADE et Jacques THOBIE, *Histoire de la France coloniale, tome 1...*, *op.cit.*, 1991, p.258-162. Paul BUTEL, *Histoire de l'Atlantique*, Paris, Perrin, 1997. Sur le maintien des relations maritimes entre la France et ses colonies pendant cette période, voir Patrick VILLIERS, « Une intervention méconnue de l'État dans la guerre et l'économie coloniales : le rôle des Affrètements royaux pendant la guerre d'Indépendance américaine (1778-1783) », *Chronique d'histoire maritime*, 1^{er} semestre 1997, n°35, p.25-38.

⁹⁹⁴ Jacques PETITJEAN ROGET, *Le Gaoulé. La révolte de la Martinique en 1717*, Fort-de-France, 1966. Johannès TRAMOND, « Les troubles de Saint-Domingue, 1722-1724 », *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1929, p.487-512 et 549-598.

⁹⁹⁵ Le 23 janvier 1769, un placard est affiché à Port-au-Prince, signé des « Colons bons citoyens », qui mobilise la figure mythique du « Général Sans-quartier ». Le placard appelle à l'insurrection contre le gouverneur Rohan, l'intendant Bongars, et tous ceux qui les soutiendront : la tête de Rohan qualifié de « grand perturbateur de notre repos » est mise à prix pour 50 000 écus ; celle de Bongars pour 30 000. Note anonyme, « Le Général Sans-quartier », *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1928, n°1, p.104-110. Charles FROSTIN, *Les révoltes blanches à Saint-Domingue, aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Édition de l'École, 1975.

Ces révoltes violentes résultent pour une large part des tensions entretenues sur le terrain commercial entre négociants et planteurs : ces derniers, estimant à juste titre que le système de *l'exclusif* ne garantit pas correctement leur approvisionnement en esclaves, farines et produits manufacturés, protestent tout au long du siècle contre une politique mercantiliste fermement défendue à Versailles par les représentants des villes commerçantes de la façade atlantique. Le credo revendiqué au Cap-Français comme à Saint-Pierre de la Martinique, s'exprime dans des pamphlets, des ouvrages politiques et polémiques, qui analysent les termes de la dépendance coloniale et ébauchent les contours d'un autonomisme qui devient peu à peu, notamment sous l'influence des États-Unis voisins, un véritable « esprit d'indépendance »⁹⁹⁶.

Ce sentiment identitaire gagne le cœur des créoles au cours du siècle. Il repose sur une culture politique et sociale particulière, qui renforce dans les esprits l'idée d'une spécificité coloniale, très concrètement palpable : la Société d'ordre y plie sous les assauts conjugués de l'argent-roi, et du préjugé de couleur ; on n'y trouve point de seigneureries, de corporations, de dîme, de tailles ou de gabelles, ni même d'offices vénaux⁹⁹⁷. L'idée selon laquelle les lois coloniales ne peuvent être correctement écrites sous le ciel gris des bureaux de Versailles sonne comme un évidence dans le cœur des colons.

Les premières réalisations monumentales dans la plupart des villes (fontaines, théâtres, quais et promenades arborées) développent un sentiment de fierté. La défense et l'illustration des quelques institutions représentatives que la monarchie daigne accorder à ses sujets coloniaux (bien souvent sous la contrainte) accompagne l'émergence d'une identité locale. Les conseils supérieurs, fondés dès les premières années de la colonisation⁹⁹⁸, bien que présidés et étroitement surveillés par l'intendant,

⁹⁹⁶ Les textes de Paul Ulric Dubuisson, du juriste Émilien Petit, ou de Hilliard d'Auberteuil, sont efficacement analysés dans la synthèse que propose P. Pluchon sur les composantes intellectuelles de cet « esprit américain » : Pierre PLUCHON, « Des colonies en lutte avec leur métropole », in Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Toulouse, Privat, 1982, p.233-240. Sur ces questions, voir également Nicholas CANNY et Anthony PAGDEN (dir.), *Colonial Identity in the Atlantic World: 1500-1800*, Princeton, Princeton University Press, 1987. Gabriel DEBIEN, « Esprit colon et esprit d'autonomie à Saint-Domingue au XVIII^e siècle », *Notes d'histoire coloniale*, n°25, p.5-55. Charles FROSTIN, *Les révoltes blanches...*, *op.cit.*, 1975. Pierre PLUCHON, « Des colonies en lutte... », *op.cit.*, 1982, p.225-264.

⁹⁹⁷ Pierre PLUCHON, « Des colonies en lutte... », *op.cit.*, 1982, p.226.

⁹⁹⁸ Dans les années 1640 en Martinique et en Guadeloupe, mais seulement en 1701 à Cayenne, et en 1685 puis 1701 à Saint-Domingue (au Petit-Goave et au Cap-Français). Ils sont confirmés en 1664, puis par diverses déclarations royales qui en précisent les contours et en modifient parfois le lieu de résidence au gré des évolutions internes de chacune des colonies.

jouent fréquemment de leurs attributions de tribunal d'appel et de chambre d'enregistrement pour appuyer, ouvertement ou sous couvert, les contestations coloniales. Les diverses mesures de réforme prises par la monarchie⁹⁹⁹ ne règlent pas le problème. La fusion en 1787 des deux conseils supérieurs de Saint-Domingue, qui prive Le Cap Français, fleuron des villes coloniales, de toute institution représentative, est vécue sur place comme une humiliation. En 1789, après bien d'autres soulèvements et protestations de moindre importance dans l'ensemble des colonies françaises, le trop rigoureux intendant de Saint-Domingue, Barbé de Marbois, est contraint de fuir la colonie sous la menace de colons furieux, armés sous la bannière de la lutte contre le despotisme¹⁰⁰⁰

L'histoire politique et militaire des colonies françaises de l'aire caraïbe cadre bien mal, finalement, avec l'extraordinaire mouvement de croissance démographique, économique et commercial qui s'empare au XVIIIe siècle des îles à sucre. Chaotique, incertaine, souvent incohérente et à courte vue, la politique coloniale menée depuis Versailles souffre en effet de ne pas comprendre à quel point les colons puisent la source de leur identité en Amérique, dans une atmosphère baignée par l'idéal de la liberté commerciale et politique.

La chronologie politique et militaire de ce siècle agité, reste d'ailleurs de peu d'influence sur le temps long d'une histoire intellectuelle et scientifique des colonies françaises. Certes, les guerres apportent localement quelques bouleversements dans la vie quotidienne des acteurs de cette histoire ; certes, certaines entreprises militaires, certaines évolutions institutionnelles, ne sont pas sans modifier quelques rouages scientifiques de la machine coloniale ; mais, fondamentalement, la marche vers une maîtrise croissante de la nature et de l'espace des colonies ne semble à aucun moment devoir être menacée par le soubresaut des événements. Animée d'un mouvement mécanique que seule une perte brutale et définitive des possessions coloniales aurait pu entraver, l'expertise raisonnée de la Guyane et des Antilles françaises continue

⁹⁹⁹ Envoi d'un député pour Saint-Domingue et d'un autre pour les îles du Vent auprès du ministre, à partir des années 1760, pour faire contrepoids aux députés des différentes villes commerciales. Également, mise en place contre toute attente en 1787, d'assemblées représentatives en Guadeloupe et en Martinique chargées de répartir l'impôt.

¹⁰⁰⁰ Charles FROSTIN, *Les révoltes blanches...*, *op.cit.*, 1975.

imperturbablement son œuvre tout au long du XVIIIe siècle, contribuant à une maîtrise progressive de cet espace, si important pour la prospérité française.

Seule la Révolution dans ses phases les plus brutales marquées par les révoltes d'esclaves, les conquêtes anglaises, ou l'émigration de nombreux colons menacés par la Terreur, parviendra à interrompre le mouvement. Elle sonne le glas de l'Ancien Régime puis, par le décret du 8 août 1793, de l'ensemble des académies qui formaient les principaux rouages scientifiques de la machine coloniale.

2. Vers un monde maîtrisé

Le développement d'un espace humanisé devenu progressivement viable repose foncièrement sur l'adaptation à des contraintes toujours nombreuses et menaçantes. De la force de l'habitude, du courage développé par chacun face aux déchaînements naturels qui frappent encore régulièrement les colonies caraïbes, des transformations quotidiennes que provoque le colon à l'échelle de son jardin ou de sa plantation, est née une image du monde colonial qui, au fil des générations, est progressivement devenue familière et pacifiée. Dans cette perspective, l'histoire des sciences coloniales n'est, finalement, qu'un aspect du combat que mène l'homme des colonies contre son milieu.

2.1. La conquête inachevée ?

Par bien des côtés, les colonies françaises de l'aire caraïbe font encore figure, au XVIIIe siècle, de territoires irréductibles, mal maîtrisés. Saint-Domingue même, à la fin du XVIIIe siècle, est loin d'être entièrement défrichée : le naturaliste Girod de Chantrans écrit son impuissance, encore en 1782, à pénétrer la masse des lianes et des arbres qui demeure sur le flanc de bien des mornes :

« ne trouvant plus de sentier à une certaine hauteur, des herbes au contraire très hautes et très fournies, des arbustes et des lianes impénétrables, je fus obligé de

descendre, bien fâché de n'avoir pu atteindre mon objet [...] J'ai su depuis, que l'on se fait précéder en pareil cas d'un ou deux nègres qui coupent tout ce qui s'oppose au passage. Ce procédé est long, mais il n'y en a pas d'autre. Il ne faut point s'imaginer que les forêts soient fréquentées ici comme en Europe¹⁰⁰¹. »

En Guadeloupe à la même époque, le poète Léonard rend également compte de cette réalité dans les Petites Antilles, admirant le paysage de son île depuis le sommet de la Soufrière :

« La Guadeloupe ne m'offrait qu'un amas de montagnes pelées, de mornes coupés par des hachures, et chargés de forêts noirâtres jusqu'aux bords de la mer, où elle s'entourait d'une fraîche verdure. Presque toute l'île me parut sauvage, et je ne vis de cultivé que sa lisière¹⁰⁰². »

Il en est de même pour l'ensemble des colonies françaises de la région, encore très inégalement mises en valeur, malgré une pression foncière que l'on sent chaque jour davantage. Celle-ci toutefois ne concerne pour l'essentiel que les « bonnes terres », fertiles, ou au moins arrosées, et reliées à un quelconque port. La forêt guyanaise, plus encore, reste l'archétype du monde sauvage et déroutant, ce qu'elle est très largement restée jusqu'à aujourd'hui pour qui ose s'y aventurer sans guide. Le naturaliste Fusée Aublet qui y herborise entre 1762 et 1764, rend avec précision les impressions du voyageur qui prétend pénétrer au cœur de la forêt :

« Les personnes qui sont entrées dans les forêts de la Guiane peuvent seules avoir une idée de l'extrême difficulté qu'on éprouve pour y pénétrer, à cause des lianes, des arbrisseaux épineux, & des herbes coupantes qui occupent l'intervalle des grands arbres ; car pour peu qu'on s'éloigne des habitations, on ne trouve ni sentiers ni frayés [...] Il faut avoir pénétré ces forêts pour juger des dangers qu'on y court à chaque instant de se blesser, de s'estropier, d'être attaqué par des Nègres marons ou fugitifs & irrités, & par les animaux féroces ; de marcher sur

¹⁰⁰¹ Justin GIROD DE CHANTRANS, *Voyage d'un Suisse...*, *op.cit.*, 1785, réédition 1980, p.121.

¹⁰⁰² Nicolas-Germain LÉONARD, « Lettre sur un voyage aux Antilles », *Œuvres*, Paris, Imprimerie de Didot jeune, 1798, tome I, p.226-227.

des serpents qui se vengent cruellement, de tomber dans des trous profonds remplis d'eau, de roseaux ou autres plantes, & de vase, dont un homme seul ne se retireroit jamais. [...] À ces dangers qui rendent les herborisations très-difficiles, il se joint une multitude d'incommodités considérables ; on est tourmenté par les tics, les poux d'agouti, les moustiques, les maringouins, les chiques, insectes dont les piqures m'ont causé plusieurs fois des ulcères, & m'ont mis hors d'état de marcher. Tantôt on éprouve une chaleur extrême, suffocante, tantôt on est mouillé par des pluies habituellement plus fortes que les plus qu'on voit en Europe durant les orages¹⁰⁰³. »

Le marronage des esclaves¹⁰⁰⁴, auquel Fusée Aublet fait allusion, est peut-être l'expression la plus visible des difficultés qui perdurent pour les colons face à un espace qui, dans certaines parties du territoire, en Guyane comme dans les îles, demeure sous-occupé, voire totalement sauvage. Partout, la figure de l'esclave fugitif trouvant refuge dans les grottes, les replis des montagnes ou le cœur des forêts, hante l'esprit des colons. Les avis de recherche publiés dans les journaux coloniaux, les attaques de plantations par des bandes organisées, comme les récits de chasse à l'homme menées à travers bois et précipices par les milices ou la maréchaussée, attestent de la permanence du phénomène. Dans les années 1740, par exemple, à en croire le récit de Moreau de Saint-Méry¹⁰⁰⁵, sont capturés à Saint-Domingue des Noirs nés dans les montagnes, et n'ayant jamais connu la servitude ; le même phénomène, selon lui, est attesté dans les années 1780, avec la capture de vieillards nés dans les bois¹⁰⁰⁶. De fait, plusieurs communautés

¹⁰⁰³ Jean-Baptiste FUSÉE AUBLET, *Histoire des plantes de la Guyane française*, Paris, Didot, 1775, tome 1, préface, p.XIX.

¹⁰⁰⁴ De l'espagnol *cimarrón*, le terme « marron » désigne l'esclave en fuite. Le marronage représente, aujourd'hui encore, l'une des images les plus fortes de l'imaginaire antillais.

¹⁰⁰⁵ Moreau de Saint-Méry (1750-1819), né en Martinique, fut longtemps avocat à Saint-Domingue, puis devient membre du Conseil supérieur du Cap-Français en 1785. Auteur de l'énorme somme que représente la *Description topographique [...] de la Partie française de Saint-Domingue*, il publie également entre 1784 et 1790 les 6 volumes des *Loix et constitutions des colonies*, rassemblant les principaux textes législatifs qui régissent les colonies (y compris les arrêts des Conseils supérieurs, ce qui en fait une source très riche). Véritable encyclopédiste colonial, il a laissé de nombreux dossiers manuscrits, aujourd'hui conservés sous la cote CAOM Colonies F³. Voir Étienne TAILLEMITE, « Moreau de Saint-Méry », in M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, op.cit., 1797-1798, réédition 1984, tome 1. Également la biographie relativement complète d'Anthony Louis ELICONA, *Un colonial sous la Révolution en France et en Amérique : Moreau de Saint-Méry*, Paris, 1934.

¹⁰⁰⁶ M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'isle de Saint-Domingue*, Philadelphie, 1797-1798, réédition revue et

de “Nègres marrons” parviennent à survivre en liberté dans la grande île tout au long du siècle : Colas, Jambes Coupées, Polydor, Candide, Télémaque, Canga, sont des noms qui reviennent dans les correspondances privées comme sous la plume des administrateurs¹⁰⁰⁷. Cette permanence d’un marronage endémique, facilité à Saint-Domingue par la proximité de la partie espagnole moins densément peuplée, en Guadeloupe par un massif forestier inexploré (partie ouest de l’île) et en Guyane par un arrière-pays quasiment impénétrable, est vécu par les colons comme une menace insupportable, qui n’est pas sans rappeler la menace des Indiens caraïbes aux premiers temps de la colonisation des îles du Vent.

La présence continue de navires anglais ou hollandais qui se livrent au commerce interlope sur les côtes coloniales françaises, atteste d’ailleurs que l’espace est encore mal contrôlé, et mal défendu. En 1745, par exemple, en pleine guerre de Succession d’Autriche, quatre corsaires anglais carènent impunément dans la baie du Môle, à la pointe nord occidentale de Saint-Domingue¹⁰⁰⁸ ; et jamais la Marine royale ne parviendra à contrôler l’ensemble des côtes constamment visitées par les navires clandestins.

Surtout, les catastrophes naturelles rappellent constamment aux colons la précarité de leur domination sur les terres antillaises et guyanaises : l’ouragan de 1766, qui frappe de plein fouet la Martinique, dévaste en quelques heures l’ensemble des plantations de l’île, détruit des milliers de cases d’esclaves, jette sur les côtes une trentaine de navires, et fait plus de 200 morts (dont près de 150 esclaves), auxquels

complétée par Blanche MAUREL et Étienne TAILLEMITE, Paris, Société française d’Histoire d’Outre-mer, 1984, p.1131.

¹⁰⁰⁷ Les études sur le marronage sont nombreuses, mais d’une inégale précision. Voir, entre autres, sur un sujet qui n’est pas de notre spécialité : Lucien-René ABÉNON, « La révolte avortée de 1736 et la répression du marronage à la Guadeloupe », *Bulletin de la Société d’histoire de la Guadeloupe*, 1^{er} trimestre 1983, n°55, p.51-73. Roger BASTIDE, « Nègres marrons et Nègres libres », *Annales E.S.C.*, janvier-février 1965, n°1, p.169-174. Gabriel DEBIEN, « Le marronage aux Antilles françaises au XVIIIe siècle », *Caribbean Studies*, octobre 1966, vol. 6, n°3. Du même auteur, « Les esclaves marrons à Saint-Domingue en 1764 », *Jamaican historical review*, vol. 6, n°1 et 2 (tiré à part, *Notes d’histoire coloniale*, n°124). Silvia W. DE GROOT, « The Boni Maroon war, 1763-1793. Surinam and French Guyana », *Boletín de estudios latino-americanos y del Caribe*, n°18, juin 1975. Jean FOUCHARD, *Les Marrons de la Liberté*, Paris, Édition de l’École, 1972.

¹⁰⁰⁸ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 3, p.732. Autre exemple, parmi tant d’autres : le 16 juin 1738, les administrateurs de la Guadeloupe signalent de concert au ministre la présence insistante de navires anglais le long des côtes françaises, certains n’hésitant pas à effectuer des sondages sous-marins de sites stratégiques. CAOM Colonies C^{8A} 49, f° 44-46.

s'ajoutent quelque 500 blessés¹⁰⁰⁹. En octobre et novembre 1751, de terribles secousses sismiques détruisent les premiers bâtiments édifiés sur le site de la toute jeune capitale de Saint-Domingue, Port-au-Prince. En 1770, un nouveau tremblement de terre y fait plus de 200 morts, ne laissant de la capitale que « des monceaux de décombres couvrant toute l'étendue d'une ville, où il n'y avait plus d'autre abri que celui des arbres, qui indiquaient la direction des rues¹⁰¹⁰. » Les incendies, également, attisés par la chaleur et la brise de mer, dévastent fréquemment des quartiers entiers dans les villes et les bourgs des Antilles, tandis que les maladies endémiques et les épidémies déciment périodiquement les rangs des colons et de leurs esclaves, dans les ports comme dans les campagnes.

Pourtant, dans bien des domaines, des progrès considérables ont été accomplis depuis les derniers jours du XVIII^e siècle. Les communications, exemple, font l'objet d'améliorations manifestes. Les îles, peu à peu, se couvrent timidement de chemins et de routes carrossables, alors que le long des côtes, les trajets se font plus réguliers et plus sûrs¹⁰¹¹. La poste aux lettres se développe dans les colonies, assurant la circulation plus rapide des correspondances et de l'information, non seulement entre les îles, mais aussi à l'intérieur de chaque territoire : une poste aux chevaux existe à Saint-Domingue depuis 1702, et est régulièrement réorganisée depuis, jusqu'à atteindre près d'une cinquantaine de bureaux de poste à la fin de l'Ancien Régime. Dans les îles du Vent, en raison de distances moindres, la distribution des lettres dans les différents quartiers n'est rigoureusement organisée qu'après la guerre de Sept Ans, tandis que la poste en Guyane reste embryonnaire. Dans toutes les colonies, le rythme des

¹⁰⁰⁹ Jean MEYER, Annie REY-GOLDZEIGUER, Jean TARRADE et Jacques THOBIE, *Histoire de la France coloniale, tome I...*, *op.cit.*, 1991, p.251.

¹⁰¹⁰ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 3, p.1062-1066.

¹⁰¹¹ En 1785, une carte des chemins vicinaux de la Martinique témoigne des progrès réalisés sur ce chapitre. Cette carte en 103 feuilles colorées (échelle de 6 lignes pour 100 toises, c'est à dire au 1/14400^e) , est conservée sous la cote SHM SH ms 213. Un double incomplet en est conservé sous la cote CAOM Colonies F³ 292. Cette carte est par ailleurs intégralement publiée dans Bertrand DE RAYNAL DE SAINT-MICHEL, *Atlas de la Martinique au 18^e siècle : des Hommes et des Sites. Pour une étude toponymique et anthroponymique*, Fort-de-France, 1997.

distributions internes ne cesse de croître, permettant pour certaines liaisons (entre Saint-Pierre et le Fort-Royal, par exemple) des expéditions quotidiennes¹⁰¹².

Parallèlement, l'accroissement considérable du trafic maritime entre les différentes colonies et avec la métropole, se traduit *de facto*, avec une fréquence accrue des départs (d'éphémères paquebots mensuels étant même mis en place au lendemain du Traité de Paris), par une réduction de la durée des échanges dans la mer des Antilles et sur l'Atlantique, bien qu'aucun progrès majeur ne permette, à cette époque, d'augmenter de manière sensible la vitesse des navires au long cours.

2.2. L'exotisme maîtrisé. La beauté des sciences

La figure frissonnante du colon en sursis, si elle ressurgit périodiquement au détour des événements, doit être fortement nuancée. L'altérité du monde tropical, en particulier, a considérablement diminué, dissipant largement l'angoisse vécue au quotidien par les premiers colons : l'Indien caraïbe, ennemi réel ou supposé, repoussé dans l'épaisseur des forêts guyanaises et dans les « réserves » de la Dominique et de Saint-Vincent (qui passent d'ailleurs sous souveraineté anglaise après 1763), n'est plus une menace depuis longtemps. Réduits à quelques milliers d'individus, ceux que côtoient encore les Français à l'occasion d'escales ou de trocs occasionnels, deviennent progressivement les symboles pittoresques d'une nature pacifiée. L'iconographie d'une des plus belles cartes de la Martinique, gravée au milieu du XVIIIe siècle à partir des données d'une carte de Buache (document 7.1), illustre parfaitement la thématique d'un monde colonial maîtrisé, telle qu'elle se développe sous diverses formes tout au long du siècle : l'Amérindien de la mer des Antilles, comme son cousin Huron, est désormais souriant et soumis, offrant, genou à terre, les présents de la nature antillaise à trois européens débonnaires. La présence dans le lointain de navires donnant du canon rappelle naturellement le contexte militaire des luttes coloniales européennes, tandis qu'Hermès, dieu du commerce, porte une bourse pleine d'or, et que Poseidon symbolise la maîtrise des mers à laquelle aspirent les grandes puissances européennes. La place de l'Amérindien (dont les anciennes vertus guerrière trouvent un faible écho cynégétique

¹⁰¹² Voir sur ce point la très précise étude de Maurice JAMET, qui détaille l'histoire postale de chacune de ces colonies : *150 ans d'histoire postale des anciennes colonies françaises des origines à 1860*, Paris,

en arrière-plan) est d'autant plus démesurée dans ce tableau allégorique, qu'il prend en fait la place de l'esclave noir qui, totalement absent de la scène, est pourtant le véritable producteur des formes de sucre et des rouleaux de tabac que contemplent distraitement les trois Européens.

Au-delà du caractère anecdotique d'une telle allégorie, c'est bien l'image d'un monde maîtrisé qui domine le document, l'outil cartographique se doublant d'une rhétorique : l'accumulation de toponymes, les relevés de profondeur, une légende détaillée, marquent l'empreinte de l'homme sur l'espace cartographié, et entretiennent l'illusion.

Cette vision d'un monde dont la conquête intellectuelle serait achevée se perpétue volontiers sous la plume des colons et des voyageurs du XVIII^e siècle. Au début de ses *Voyages autour du monde*, publiés en 1782, le capitaine François de Pagès écrit :

« en 1766, mon service me conduisit de Rochefort sur les côtes de l'Isle Saint-Domingue ; Isle dont je ne parlerai point, parce que la route qui y conduit & le pays même sont très-connus¹⁰¹³. »

Pour lui, l'aventure commence plus loin : non plus même, comme pour le P. Feuillée ou l'ingénieur Frézier au début du siècle¹⁰¹⁴, sur le continent sud-américain, mais sur les côtes occidentales de l'Amérique du nord, et plus encore dans l'Océan Pacifique. Si la forêt guyanaise reste une terre propice à l'aventure, les îles caraïbes en revanche, illustrent désormais, le monde familier d'un exotisme maîtrisé. Dans sa *Lettre sur un voyage aux Antilles*, le poète Nicolas-Germain Léonard, originaire de la Guadeloupe, témoigne à la fin des années 1780 de cette évolution du regard de l'Europe sur les terres antillaises :

Imprimerie financière de Paris, 1980.

¹⁰¹³ François de PAGÈS, *Voyage autour du Monde et vers les deux pôles par terre et par mer pendant les années 1767, 1768, 1770, 1771, 1773, 1774 & 1776*, Paris, Moutard, 1782. Réédition critique par Numa BROCC, sous le titre, *Autour du Monde. Voyage de François de Pagès par terre et par mer 1767-1771*, Paris, Imprimerie nationale, 1991, chapitre 1, p.32. François Pagès est alors capitaine des Vaisseaux du Roi, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, et correspondant de l'Académie royale des sciences.

« Lorsque sortant de ces ombrages, on porte la vue sur les campagnes, on est ravi de la beauté du paysage et de la fertilité de ses bords où la grande rivière de Goyave, comparable à la Seine, promène dans cent détours le caprice de son onde. En parcourant de l'œil les champs couverts de cannes, qui ressemblent à des moissons encore vertes, ces moulins à vent, ces habitations pareilles à des villages, et cette belle rivière qui les arrose, je me rappelai la France. [...] Le zéphir du matin, et l'odeur des citronniers en fleurs qui bordaient le chemin, rendaient cette promenade délicieuse [...] J'admirais ces campagnes opulentes, dont la fertilité était [l'ouvrage de M. Dubroy]. Il venait de faire planter cinq mille pieds de bananiers, dans une vallée sauvage, arrosée par la rivière du Pérou ; et cette végétation était merveilleuse. On défrichait pour lui de vastes forêts qu'il allait mettre en culture. [...] J'aurais passé des jours entiers à rêver dans ce désert ! Il y avait un coin de vallon, coupé brusquement par de hautes montagnes, où des monceaux d'arbres s'entassaient les uns sur les autres, avec un désordre sauvage et pittoresque¹⁰¹⁵ »

Le monde des forêts et des montagnes « horribles », si terrifiant encore aux yeux des premiers colons, est devenu « sauvage et pittoresque » ; il n'est plus sous la plume du promeneur solitaire que prétexte à rêveries mélancoliques voire à quelques accès de frayeur maîtrisés par un lyrisme romantique de bon aloi. L'agencement harmonieux des plantations coloniales bordées d'allées d'orangers et de haies fleuries charme le regard du voyageur dans le cadre rassurant d'une nature domestiquée. Au milieu des troubles de la guerre qui ravage Saint-Domingue au début du XIX^e siècle, le médecin Gilbert exprimera comme nul autre le pouvoir rassurant de la rhétorique scientifique, et la beauté d'un monde dominé par la science :

« Je ne rendrai pas compte des sensations que j'éprouvais dans ces promenades solitaires, que je faisais seul avec mon fils, un *Systema naturae Linnaei* à la main ; je foulais sous mes pas, dans ces savanes, le *cleome pentaphylla*, le *lepidium virginicum*, le *bunias cakile*, le *turnera pumicea, cystoides*, l'*ocymum americanum*. Je rencontrais, sur les bords de la mer, les grands raisiniers

¹⁰¹⁴ Voir ci-dessus, chapitre 5, titre 3.2.

¹⁰¹⁵ Nicolas-Germain LÉONARD, «Lettre sur un voyage... », *op.cit.*, 1798, p.181, 185, 189 et 192.

caccoloba uvifera, Linn. croissant entre les rochers, laissant échapper des aisselles de leurs feuilles larges, arrondies, épaisses, coriaces, de belles panicules pyramidales d'un grand nombre de fleurs, petites, blanchâtres et d'une odeur très-douce. À mesure que la route s'élevait sur les coteaux, elle me présentait des acacias de toute espèce et de toute taille ; la modeste sensitive, *mimosa sensitiva pudica*, Linn., cachée sous le gazon, entre les *sida*, les *dianthera*, les *ruellia* ; l'acacia Farnèse, *mimosa farnesiana*, Linn., formant des buissons charmants par la finesse de ses feuilles et le parfum de ses petites fleurs jaunes, disposées en boules [...]. Si je m'enfonçais dans des lieux plus déserts, au milieu des bois, les lianes de toutes les familles ; *convolvulus*, *dolichos*, *granadilla*, *raiania*, *paulinia*, *bigonia*, *seriania*, Linn. formaient par leurs entrelacements et leurs contours multipliés, le long et autour des troncs et des branches des arbres les plus élevés, par leurs longs pétioles, leurs vrilles pendantes, leurs feuilles armées d'épines, leurs fleurs de toutes formes et de toutes couleurs, des berceaux et des vouîtes admirables. Sous les lianes, je considérais avec le plus grand étonnement ces figuiers immenses, *ficus indica*, Linn., leurs racines grosses, fibreuses, traçantes à la surface de la terre, saillant ensuite, et se relevant à une hauteur telle que ces arbres paraissaient portés sur des arcs-boutans énormes [...] ¹⁰¹⁶. »

Certes, il ne s'agit là que d'impressions, de discours littéraires, qu'il est indispensable de nuancer en les confrontant avec ce que nous avons dit de précédents témoignages. C'est sous ce double jour, à la fois familier et exotique, irréductible et soumis, que se montre constamment l'espace colonial du XVIII^e siècle aux yeux de l'historien ; sans doute, parce que les discours de la conquête et de l'exploration révèlent, par nature, cette double dimension d'un monde dont on souligne les rudesses et les violences, pour mieux rehausser les victoires du colon, ou de l'explorateur.

¹⁰¹⁶ C.N.P. GILBERT, *Histoire médicale de l'armée française à Saint-Domingue, en l'an Dix ; ou Mémoire sur la Fièvre jaune, avec un aperçu de la Topographie médicale de cette Colonie, par le C.N.P. Gilbert, Médecin en chef de cette armée, médecin titulaire de l'Hôpital militaire de Paris, Membre de plusieurs Sociétés savantes de la même ville*, Paris, Gabon et C^{ie}, an XI-1803, p.18 et suivantes.

2.3. L'exploration des confins

Dans de telles conditions, les établissements français se sont peu à peu multipliés. Dans les îles, mais aussi en Guyane, l'exploration de l'intérieur des terres se fait chaque jour plus importante, notamment motivée sur le continent par les recherches de métal précieux. En 1727, le Sergent La Haye parti à la découverte des mines du fameux lac Parime, remonte le Camopi (affluent de l'Oyapok), et découvre une forêt naturelle de Cacoyers¹⁰¹⁷. En 1731, le Capitaine Capperon revient sur les pas de La Haye, et explore davantage cette région¹⁰¹⁸, tandis que Fresneau, ingénieur du roi, longe les rives de l'Oyapoc, du Camopi et de l'Approuague. Une mission dirigée par Brisson de Beaulieu visite en 1764 quelques tribus indiennes de l'intérieur, et tente de repérer le plus court chemin entre les deux fleuves de l'Oyapock et du Maroni, qui forment les frontières naturelles de la partie française¹⁰¹⁹.

D'une manière générale, le monde des marges coloniales n'est plus aussi inaccessible qu'au siècle précédent : les forêts guyanaises se font peu à peu moins impénétrables, tandis que des parcelles de côtes sont défrichées pour permettre l'accès de petits navires aux nouveaux établissements. Les montagnes même, comme en Europe à la même époque¹⁰²⁰, font régulièrement l'objet d'ascensions par les colons, qui, fièrement — avec quelques décennies de retard — emboîtent le pas de leurs esclaves, chasseurs depuis longtemps habitués aux espaces montagneux de leur prison insulaire¹⁰²¹. En 1788 encore, les *Affiches américaines*, journal de Saint-Domingue,

¹⁰¹⁷ CAOM Colonies C¹⁴ 15, f°91, cité dans Jean CHAÏA, « Sur quelques ingénieurs-géographes du Roi qui servirent en Guyane au XVIIIe siècle », in CTHS, *104^e Congrès national des Sociétés savantes, Bordeaux, 1979, Section des Sciences*, tome IV, Paris, 1979, p.49.

¹⁰¹⁸ Le « Journal du voyage de Capperon au Haut-Camopi » est conservé sous la cote CAOM Colonies C¹⁴ 15, f°112-121. Sur cette expédition et quelques autres au cœur de la forêt guyanaise, voir Henri FROIDEVAUX, « Explorations françaises à l'intérieur de la Guyane pendant le second quart du XVIIIe siècle », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1894, tome 9, p.218-301.

¹⁰¹⁹ Jean CHAÏA, « Sur quelques ingénieurs-géographes... », *op.cit.*, 1979, p.51 et 54.

¹⁰²⁰ Serge BRIFFAUD, « L'invention d'un monde nouveau. Genèse de l'exploration des montagnes (fin XVIIe-milieu du XVIIIe siècle) », in *Découvertes et explorateurs, Actes du colloque HISTOIRE AU PRÉSENT*, Maison des Pays Ibériques et Université de Bordeaux III, publiés dans *Sources*, 1994, n°34-35, p.93-103. Numa BROCC, *Les montagnes au siècle des Lumières, perception et représentation*, Paris, Éditions du C.T.H.S., 1991.

¹⁰²¹ Le P. Labat, dès le début du XVIIIe siècle, relevait l'existence de ces esclaves chasseurs, que les maîtres envoyaient dans les montagnes à recherche des savoureux oiseaux qui y trouvaient refuge : R.P.

relatent une de ces ascensions, dans la paroisse de la Croix des Bouquets (Partie ouest de l'île), comme le rappelle Moreau de Saint-Méry :

« On n'avait jamais atteint le sommet du bout opposé de la Selle, lorsque l'abbé Madoulé, maître de mathématiques, M. le comte de Bermont et M. Toupin jeune y parvinrent, le 1^{er} février 1788¹⁰²². »

À Sainte-Lucie, le massif volcanique fait également l'objet de quelques ascensions : le médecin Jean-Baptiste Cassan, en particulier, adresse une description de ce volcan à l'Académie de Bordeaux, à la fin des années 1780¹⁰²³. Bien avant l'excursion téméraire qu'y fait le poète Léonard en 1786, la Soufrière de la Guadeloupe est régulièrement escaladée par quelques colons aventureux, sans doute, dès le début du siècle¹⁰²⁴. En 1770, par exemple, l'*Histoire* de l'Académie des Sciences, rend compte d'une ascension de ce volcan, évoquée dans la lettre d'un habitant, correspondant de Fougeroux de Bondaroy¹⁰²⁵ :

« on emploie deux heures à y monter, ou plutôt à y gravir en se cramponnant aux pierres, & on doit se pourvoir de liqueurs fortes pour parer au froid excessif qu'on éprouve au sommet¹⁰²⁶. »

Non moins effrayantes dans l'imaginaire du temps, de nombreuses grottes sont explorées par certains colons : dans la paroisse de Torbec (partie sud de Saint-Domingue), deux habitants s'engouffrent dans une faille au moyen d'un « panier suspendu » et ne touchent le sol qu'à « 230 pieds de profondeur », soit à près de 75

Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique [...]*, réédition du texte intégral en 4 volumes, d'après l'édition de 1742, Saint-Joseph (Martinique), 1979, tome 1, p.409.

¹⁰²² M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.963.

¹⁰²³ BMBx Ms 828, XXIII, dossier 4 (Cassan, Mémoire sur le volcan de Sainte-Lucie).

¹⁰²⁴ Le Père Labat, notamment, se vante de l'avoir entreprise à cette époque. R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage...*, *op.cit.*, 1742, réédition 1979, tome 1, p.411.

¹⁰²⁵ Nous n'avons pu identifier, à ce jour, ce correspondant. Fougeroux de Bondaroy n'avait pas de correspondant officiel aux Antilles.

¹⁰²⁶ « Observations de Physique générale. Titre IV », *HARS 1767*, Paris, Imprimerie royale, 1770, p.24-26.

mètres sous terre¹⁰²⁷. Parmi les dizaines de cavernes ainsi explorées, certaines révèlent des ossements humains et des vestiges amérindiens. C'est le cas de celle que l'on trouve sur l'habitation Villeblanche, dans la paroisse de Gonaïve (partie ouest de Saint-Domingue), « grotte très-spacieuse, composée de plusieurs divisions où appartemens » :

« L'entrée, qui est fort belle et élevée, a extérieurement de chaque côté, des figures assez ressemblantes à des lions qu'on doit croire l'ouvrage d'un art bien peu exercé. Une autre grotte de la même paroisse, renferme une immense quantité d'ossements humains rangés de manière que les mêmes parties du corps, sont toutes réunies ensemble. Les têtes sont à terre, mais recouvertes par des vases de terre cuite, qui ne sont que des cylindres renflés au centre avec une ouverture supérieure, entourée d'un petit rebord¹⁰²⁸. »

Cette exploration progressive des marges, des sommets et des entrailles d'un monde colonial qui peu à peu se découvre aux assauts de la curiosité du temps, accompagne nécessairement l'extension des cultures et de l'emprise foncière qui transforment progressivement le paysage colonial. Cette transformation est d'autant plus profonde, que les colonies subissent des travaux et des aménagements d'une ampleur considérable, qui ne sont pas sans rappeler, parfois, certains grands chantiers de l'Europe moderne.

3. Grands travaux et aménagements. La science de terrain

La soumission de l'environnement aux exigences de la prospérité coloniale, au XVIIIe siècle, donne au colon des rêves de démiurge : évoquant des travaux d'endiguement alluvionnaire qui permettent, sur une habitation côtière de Saint-Domingue, de gagner près de 30 hectares sur la mer, Moreau de Saint-Méry, enthousiaste, traduit ce sentiment :

¹⁰²⁷ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 3, p.1331.

¹⁰²⁸ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.807.

« On voit un sol où les canots et les chaloupes naviguaient huit ou dix ans auparavant, donner des récoltes abondantes, et l'homme devenu par son industrie le dominateur de la nature et une sorte de créateur¹⁰²⁹. »

Cette « industrie » du colon, repose très largement sur les épaules d'entrepreneurs et d'architectes aux parcours divers, et surtout de ces ingénieurs que nous avons vu, à partir de la fin du XVIIIe siècle, investir peu à peu l'espace colonial.

3.1. Le corps protéiforme des ingénieurs coloniaux.

Bénéficiant d'une formation scientifique et théorique de plus en plus poussée, notamment après la création en 1748 de l'École du Génie de Mézière¹⁰³⁰, les ingénieurs militaires qui appliquent avec une certaine rigidité les principes hérités de la poliorcétique géométrique de Vauban (ce que leur reproche amèrement le corps de l'artillerie, aux colonies comme en France)¹⁰³¹, sont chargés aux colonies, par préférence, des travaux relevant de la défense et du cantonnement des troupes : la construction de casernes et d'hôpitaux militaires complète alors les tâches d'entretien et d'amélioration des fortifications. Le rôle des ingénieurs du roi consiste notamment à dessiner des plans, à étudier les conditions de leur réalisation, et à en évaluer le coût. Leurs projets de défense, plans de fortifications et mémoires financiers viennent alors s'entasser avec une belle régularité dans les archives de l'administration coloniale, où ils restent le plus souvent lettre morte, faute de moyens¹⁰³². L'histoire des constructions coloniales telle qu'elle apparaît à qui se plonge dans les archives du Dépôt des

¹⁰²⁹ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.196-197.

¹⁰³⁰ Sur la formation des ingénieurs de l'École du génie de Mézière, voir René TATON, « L'école du Génie de Mézières », in René TATON (dir.), *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986 (1^{ère} édition 1964), 5^e partie, p.559-615.

¹⁰³¹ Ce débat entre disciples et contempteurs de Vauban révèle, au XVIIIe siècle, est vif. Il témoigne d'un certain isolement sclérosé du monde des ingénieurs militaires face aux hommes de terrain que sont restés les artilleurs, mais aussi face aux ingénieurs civils des Ponts et Chaussées. Sur ce débat, voir notamment Hélène VÉRIN, *La gloire des ingénieurs: l'intelligence technique du XVIe au XVIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, p.366-384.

¹⁰³² Sur les ingénieurs militaires, voir également Charles C. GILLISPIE, *Science and Polity in France at the end of the Old Regime*, Princeton, Princeton University Press, 1980, p.506 et suivantes.

fortifications coloniales d'Aix-en-Provence¹⁰³³, notamment pour ce qui concerne les bâtiments militaires, doit donc s'écrire, pour l'essentiel, au passé du conditionnel.

Les ingénieurs du roi, comme en France à la même époque, voient par ailleurs leur prééminence contestée au sein du monde de la construction, tandis qu'apparaît au lendemain de la guerre de Sept Ans, comme nous le verrons, la concurrence sur le terrain de la cartographie, des ingénieurs géographes.

L'aménagement des villes, le drainage ou l'irrigation des plaines, ou encore la construction civile, mobilisent de fait un ensemble de spécialistes qui échappent largement aux circuits de la formation et de la hiérarchie militaire. Le corps des Ponts et Chaussées qui trouve officiellement forme dans les années 1710, prend toute sa mesure avec la création, en 1747, de la fameuse École des Ponts et Chaussées, organisée par Trudaine et l'ingénieur Péronnet¹⁰³⁴. Parallèlement, et en particulier aux colonies (où nous n'avons pas reconnu, à ce jour, d'ancien élève des Ponts et Chaussées qui y fût affecté¹⁰³⁵), l'administration continue à recruter des architectes, des entrepreneurs et autres « ingénieurs » compétents, qui ne sont pas forcément passés par ces écoles techniques. Théoriciens médiocres, ils présentent au moins l'avantage d'une culture pratique rompue aux difficultés du terrain et de la maîtrise d'œuvre.

L'histoire de ces ingénieurs coloniaux reste à écrire. Il n'existe pas même l'équivalent, ni pour la Guyane, ni pour les Antilles françaises, de l'étude de Frederick J. Thorpe sur les travaux publics à Terre-Neuve et à l'île Royale, menée dans les années 1970¹⁰³⁶. Or seul un travail précis mené à partir des sources administratives et

¹⁰³³ CAOM DFC.

¹⁰³⁴ A. BRUNOT et R. COQUAND, *Le corps des Ponts-et-Chaussées*, Paris, Éditions du CNRS, 1982, p.9- 31. Également, Antoine PICON, *l'invention de l'ingénieur moderne. L'École des Ponts et Chaussées, 1747-1851*, Paris, Presse de l'École Nationale des Ponts et Chaussées, 1992. J. PETOT, *Histoire de l'administration des Ponts et Chaussées*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1958, p.115-156. Pour une analyse des liens entretenus entre l'État et les ingénieurs, voir notamment Charles C. GILLISPIE, *Science and Polity in France...*, *op.cit.*, 1980, p.479 et suivantes.

¹⁰³⁵ Les ouvrages d'Antoine PICON, Jean PETOT, A. BRUNOT et R. COQUAND, etc. que nous avons étudiés, n'évoquent à aucun moment, pour la période moderne, les colonies. Une recherche systématique, sans doute longue et peut-être infructueuse, pourrait toutefois être entreprise à partir du "Fichier Richard" disponible à l'École de Ponts et Chaussées, qui propose pour chaque ingénieur du corps des Ponts et Chaussées repéré (des origines aux années 1970), une notice biographique. Le repérage dans cet imposant fichier est facilité par le « Répertoire alphabétique des ingénieurs » publié par A. BRUNOT et R. COQUAND dans leur ouvrage *Le corps des Ponts-et-Chaussées...*, *op.cit.*, 1982, p.757-892.

¹⁰³⁶ Frederick THORPE, *Remparts lointains. La politique française des travaux publics à Terre-Neuve et à l'île Royale, 1695-1758*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa (Cahiers d'Histoire de l'Université d'Ottawa n°11), 1980.

scientifiques abondantes qui existent sur la question permettra d'avancer avec quelque certitude sur ce terrain difficile. Les nombreux dossiers personnels des ingénieurs coloniaux, militaires et civils, permettraient de poser les bases d'une étude prosopographique susceptible de nous renseigner¹⁰³⁷ : quel était leur nombre, leur origine sociale, leur corps d'origine et leur formation ? Dans quelle mesure l'exercice dans les colonies représentait-il une étape, ou au contraire une carrière spécialisée ? Les travaux d'Antoine Picon, d'Anne Blanchard ou d'Hélène Vérin sur les ingénieurs militaires et civils demandent donc à trouver leur prolongement dans les espaces coloniaux.

3.2. L'ingénieur et l'aménagement de l'espace colonial. Théories et pratiques

Les villes coloniales, villes neuves du XVIIe ou du XVIIIe siècle, sont généralement construites selon le désormais classique plan en damier, tel celui de Castries que nous reproduisons ici (document 7.2). Les différents îlots séparés par des rues relativement larges étant lotis au fur et à mesure que s'affirme la croissance urbaine. C'est tout naturellement aux ingénieurs que revient la tâche de dessiner les plans directeurs des nouvelles cités. Ce siècle est d'ailleurs riche en créations, dont les plus importantes sont Port-au-Prince, fondée en 1749 à Saint-Domingue, et Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe, fondée au milieu des années 1760.

Là, les ingénieurs se font les auxiliaires de la volonté des administrateurs, tout en s'appuyant sur leurs compétences techniques et scientifiques pour expertiser les

¹⁰³⁷ Les sources de l'administration coloniale recèlent de nombreuses informations : brevets d'ingénieurs, nominations, instructions, polémiques, etc. Ces sources seront naturellement à compléter avec le fonds considérable des Fortifications, au Centre des Archives d'Outre-mer d'Aix en Provence (CAOM DFC), et les dossiers personnels coloniaux, si riches, conservés au même endroit (CAOM Séries E et EE). Certains de ces dossiers, comme celui par exemple de l'ingénieur Beauvernet (CAOM Colonies E 23), sont épais de plusieurs dizaines, voire centaines de pages. En outre, les archives des Ponts et Chaussées comme les Archives de la marine (AN Marine C, etc.) et les archives de la guerre (SHAT, dossiers personnels), serviront à retracer des carrières, depuis les années d'apprentissage jusqu'au service des colonies. Certains ingénieurs ayant servi aux Antilles ont par ailleurs laissé des papiers personnels et des correspondances qui présentent parfois un grand intérêt : aux Archives nationales se trouvent par exemple les papiers privés de l'ingénieur en chef de Saint-Domingue Frémont de La Merveillère (AN 125 AP). voir également Les archives d'Arras conservent un fonds "Lefranc de Saint-Haulde" qui contient une correspondance de cet entrepreneur colonial, et une partie de ses archives personnelles et professionnelles (contrats, reçus, achat d'esclaves, etc.) Sur ce dernier, voir Victor ADVIELLE, *L'Odyssée d'un Normand à Saint-Domingue au XVIIIe siècle*, Paris, Librairie Challamel, 1901. Les différents almanachs coloniaux que nous relevons dans notre bibliographie des sources imprimées contiennent également des listes d'ingénieurs coloniaux susceptibles de permettre des repérages pour les trois dernières décennies du siècle.

différents projets qui leur sont soumis. Sous leur direction est entreprise la cartographie des lieux sur lesquels les nouvelles constructions sont envisagées, tandis que des sondages sous-marins permettent d'évaluer les qualités potentielles des ports. La lecture des nombreux projets et des mémoires adressés par ces ingénieurs aux administrateurs coloniaux et à l'administration centrale, révèle pourtant une constante tension entre théorie urbanistique et réalité du terrain, la première l'emportant bien souvent sur la seconde, comme le suggère Anne Pérotin Dumon dans sa thèse récente :

« dans le choix du site, il faut voir la "patte" de l'ingénieur Rochemore : il est évidemment plus facile de tracer un damier dans des carrés de palétuvier que sur un morne [...] Le terrain qu'on a retenu est peut-être idéal pour tracer un plan mais le fait qu'il soit partout submergé exigera des constructeurs des acrobaties techniques. Il faut aller chercher le sol sous 20 cm d'eau, et parfois bien plus ; pour asseoir les fondations de toute bâtisse, il faut créer un sol de remblai sur au moins 2,50 mètres. [...] Les gens qui s'installent dans la nouvelle ville ont tendance à demeurer sur le morne, sur du solide ; on se garde d'aller dans le palétuvier inondé [...] En 1765, la ville officielle n'existe donc que sur le papier¹⁰³⁸. »

Les mêmes difficultés se présentent pour l'agrandissement de la capitale de Sainte-Lucie projeté dans les années 1780 : le plan de Castries par le grand voyer de Peyre donne une bonne idée de la virtualité optimiste des projets coloniaux (document 7.2). Cette victoire des projets théoriques sur les contraintes pratiques mériterait d'être analysée avec soin.

D'une part, il est possible de constater ici un écho des méthodes d'évaluation théorique des fortifications militaires qui ont cours chez les ingénieurs du Génie depuis Vauban¹⁰³⁹. Comme le montrent les épreuves de l'examen d'entrée à l'école des Ponts et Chaussées analysées par Antoine Picon¹⁰⁴⁰, la formation des ingénieurs (qui reflète les conceptions de la génération en place aux postes de décision au milieu du siècle)

¹⁰³⁸ Anne PÉROTIN-DUMON, « La ville aux îles... », *op.cit.*, 1996, tome 2, p.348.

¹⁰³⁹ Voir sur ce point Hélène VÉRIN, *La gloire des ingénieurs...*, *op.cit.*, 1993, p.368 et suivantes (« la valeur à la guerre d'une place forte »).

accorde une importance démesurée aux travaux théoriques et à leur valeur esthétique : les projets de ponts deviennent de véritables œuvres d'art, avec petits nuages et silhouettes de passants, tandis que les cartes elles-mêmes sont réalisées sans aucune référence à la réalité d'un territoire, l'essentiel pour le candidat étant de faire la preuve de sa virtuosité graphique¹⁰⁴¹.

D'autre part, il serait tentant de voir là l'effet pervers d'une science qui, structurellement, est devenue une science validée en cabinet, contrainte de se plier à l'approbation du ministre ou de son chef de bureau délégué. Le mouvement de centralisation de l'information entraîné par le fonctionnement administratif de la machine coloniale est d'ailleurs accru avec la création, en 1778, du Dépôt des Cartes et plans des colonies, annexe autonome du Dépôt des Cartes et plans de la Marine. Désormais, les archives (minutes de cartes, relevés sommaires de côtes, etc.), que conservaient parfois par devers-eux les gouverneurs, doivent être systématiquement adressées au Dépôt de la métropole¹⁰⁴². Peut-on alors aller jusqu'à suggérer que, dans une culture de bureaux, un dessin parfaitement tracé et artistement rehaussé de couleurs au lavis, généralement accompagné d'un mémoire détaillant les coûts des travaux, représentait une puissante arme de séduction entre les mains du scientifique, face aux avis contradictoires maladroitement rédigés par des officiers de marine ou de futurs concessionnaires peu au fait des artifices du langage administratif ?

Quoiqu'il en soit, les ingénieurs ont su se montrer indispensables dans les colonies, même si ils sont loin d'occuper seuls le terrain du savoir technique nécessaire aux grands aménagements. De concert avec les voyers (auxquels revient la charge d'organiser, à la tête des esclaves réquisitionnés chez les habitants riverains, l'entretien des routes et des chemins existants) ils interviennent fréquemment pour déterminer le tracer des voies de communication. En 1734, par exemple, l'ingénieur Fresneau, de Cayenne, soumet aux administrateurs un ambitieux projet de route à travers la forêt pour permettre de joindre la forêt de cacaoyers du Haut-Camopi découverte par le Sergent La

¹⁰⁴⁰ Antoine PICON, *l'invention de l'ingénieur...*, *op.cit.*, 1992, p.149-207.

¹⁰⁴¹ Antoine PICON, *l'invention de l'ingénieur...*, *op.cit.*, 1992, p.197-205.

¹⁰⁴² Déjà, en juin 1776 que le ministre de la Marine avait prescrit l'envoi en France de la collection complète des plans levés dans les colonies et restés sur place. Jean FAVIER (dir.), *État général des fonds des Archives Nationales, tome III, Marine et Outre-Mer*, Paris, 1980, p.403. Alexis RINCKENBACH, *Archives du Dépôt des Fortifications des colonies. Indes*, Aix-en-Provence, Archives Nationales, 1998, p.7 et 8.

Haye en 1727¹⁰⁴³. Certains ingénieurs du corps des Mines, du fait de leurs compétences spécifiques, sont envoyés en Guyane à la fin des années 1780, pour y rechercher des filons de fer et de platine¹⁰⁴⁴.

Concernant les ponts, certains particuliers n'hésitent pas à dresser leurs propres projets, et à les soumettre aux autorités : ainsi trouve-t-on deux plans de ponts pour Saint-Domingue dans les archives de l'Académie royale des sciences, dont l'un est un pont suspendu (présenté en 1789), l'autre un pont de fer, présenté l'année suivante par l'habitant Barré de Saint-Venant¹⁰⁴⁵.

Dans les villes, l'aménagement de quais, de promenades arborées, ou de bâtiments civils et militaires, mobilisent tous les spécialistes capables d'agir sur ce terrain. Les fontaines publiques, telles celles du Cap-Français ou du Port-au Prince, se multiplient dans la seconde moitié du siècle. La construction de telles fontaines, coûteuses mais si importantes pour le développement de la vie quotidienne urbaine, soulève la question de l'approvisionnement en eau potable. Le jet d'eau de la place de l'intendance, à Port-au-Prince, témoigne, indéniablement, d'un certain succès de l'ingénieur colonial.

3.3. La maîtrise de l'eau. Un enjeu vital

Si l'ingénieur du roi se place implicitement au sommet de la « pyramide de savoirs et de savoir-faire »¹⁰⁴⁶, du fait de sa maîtrise des outils théoriques et mathématique de l'art, bien des entrepreneurs locaux, architectes ou maçons, rivalisent avec lui pour les travaux d'irrigation dans les campagnes. Lefranc de Saint-Haulde qui s'installa à Port-au Prince en 1771, est représentatif de ces spécialistes privés qui participent activement à la mise en valeur des colonies. En cinq ans, cet ancien

¹⁰⁴³ CAOM Colonies C¹⁴ 16, f^o26-30 (9 septembre 1734, Cayenne).

¹⁰⁴⁴ C'est le cas, notamment, des ingénieurs Chapel et Duhamel : CAOM Colonies C¹⁴ 60 f^o 327 (1786), CAOM Colonies C¹⁴ 63 f^o92 (1789), CAOM Colonies C¹⁴ 63 f^o 227-231 (1787), CAOM Colonies C¹⁴ 91, pièce 1. Selon Arthur Birembaut, Duhamel est au nombre des cinq élèves de la première promotion de l'École des Mines, en 1783, Chapel n'y étant admis la même année qu'en qualité de surnuméraire. Il semble que d'autres élèves issus de cette école ont été envoyés aux colonies dans les années 1785-1800 : un certain Giroud, par exemple, décède à Saint-Domingue en 1798. Arthur BIREMBAUT, « L'enseignement de la minéralogie et des techniques minières », in René TATON (dir.), *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986 (1^{ère} édition 1964), 4^e partie, p.398-400.

¹⁰⁴⁵ AAS Pochettes de séance du 29 mai 1789 et du 10 février 1790.

architecte formé sur le tas ¹⁰⁴⁷, achète 140 esclaves à Saint-Domingue et remporte plusieurs marchés publics d'importance, dont celui de l'irrigation de la plaine de la Grande Rivière du Cul de Sac, près de Port au Prince¹⁰⁴⁸. Les aménagements hydrauliques, s'ils nécessitent d'indéniables capacités scientifiques (évaluation du débit, pression de l'eau, calibrage des écluses, etc.), font également appel à l'expérience, à la capacité de réaction, et à de solides montages financiers. Sur ce terrain, semble-t-il, les ingénieurs du roi passent au second plan, du moins tant que le projet n'est pas trop important. Tous les propriétaires d'habitation qui en ont les moyens, tant en Guyane que dans l'ensemble des îles antillaises, font appel à des entrepreneurs pour construire des canaux. Cela ne les empêche pas de recourir aux services d'un fontainier ou d'un "ingénieur hydraulicien" breveté, tel Jean-Joseph Verret (l'un des plus fameux de Saint-Domingue), pour évaluer le débit des cours d'eau¹⁰⁴⁹.

L'irrigation de la plaine de l'Artibonite, à Saint-Domingue, témoigne de la complexité des grands travaux d'aménagement hydraulique, qui mobilisent des moyens et une énergie que seuls justifient les profits attendus d'une meilleure alimentation en eau des plantations riveraines¹⁰⁵⁰. L'aménagement de cette plaine, l'une des plus prospères de l'espace colonial français, fait l'objet d'une dizaine de projets entre les années 1740 et la fin de l'Ancien Régime. Outre l'habitant Trembley, qui rédige des « Essais hydrauliques pour la Plaine de l'Artibonite »¹⁰⁵¹, divers entrepreneurs se

¹⁰⁴⁶ Antoine PICON, *L'invention de l'ingénieur...*, *op.cit.*, 1992, p.55.

¹⁰⁴⁷ Il était devenu, dans les années 1750, « entrepreneur des bâtiments du roi », à Paris.

¹⁰⁴⁸ Victor ADVIELLE, *L'Odyssée d'un Normand à Saint-Domingue au XVIIIe siècle*, Paris, Librairie Challamel, 1901 : étude sur l'ingénieur Lefranc de Saint-Haulde, fondée sur les archives personnelles de cet entrepreneur conservées à la Bibliothèque municipale d'Arras.

¹⁰⁴⁹ Jean-Joseph Verret, charpentier de profession, originaire de Louisiane, a appris sur le terrain les rudiments de son art. Rapidement reconnu pour ses talents à Saint-Domingue (où il arrive en 1772), il est le premier à occuper la fonction d'« ingénieur hydraulicien » créée par les administrateurs de Saint-Domingue pour arbitrer les nombreuses contestations survenues entre les riverains des différentes rivières de l'île. Il était également réputé pour sa maîtrise dans l'art des moulins à eau. M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.200, 209, 1293-1294, et autres.

¹⁰⁵⁰ Les grands projets d'irrigation sont nombreux, notamment à Saint-Domingue où les planteurs consacrent des sommes considérables pour des travaux impliquant fréquemment plusieurs dizaines d'habitations. Sur l'irrigation de la plaine des Cayes, qui fut semble-t-il un réel succès, voir Bernard FOUBERT, « Les Habitations Laborde à Saint-Domingue dans la seconde moitié du XVIIIe siècle (Contribution à l'Histoire d'Haïti, plaine des Cayes) », thèse de Doctorat d'État sous la direction d'Yves Durand, 4 volumes, Paris IV, 1990, tome 1, p.212-245. M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, p.1282-1292. Voir également James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science: Saint-Domingue in the Old Regime*, Baltimore-London, The Johns Hopkins University Press, 1992, p.71-74.

¹⁰⁵¹ « Essais hydrauliques pour la Plaine de l'Artibonite. Mémoire pour indiquer les moyens 1° d'arroser cette plaine ; 2° de la préserver d'inondation et 3° d'empêcher qu'une grande étendue de terre ne soit

mettent sur les rangs¹⁰⁵². Mais dès le début, en raison de l'importance des travaux et de leur poids financier (certains projets dépassent largement les deux millions de livres tournois¹⁰⁵³), les ingénieurs du roi sont mobilisés.

Les rouages scientifiques de la machine coloniale se mettent en branle, essentiellement pour éviter les dérapages : en 1774, le projet de l'ingénieur Courrejolles est soumis à l'Académie royale des sciences, qui en approuve globalement les aspects théoriques, tout en insistant sur la nécessité de vérifier sur le terrain les conditions concrètes de son application. Par conséquent, sur la demande du ministre, deux élèves de l'École des Ponts et Chaussées, Varaigne et Dausse (ou Dossé), sont envoyés sur place en 1776, en mission d'expertise. Après examen, ils repoussent finalement ce projet trop coûteux, et préfèrent recommander celui de l'ancien Directeur des fortifications, Du Portal, et de l'ingénieur d'Ancteville, deux fois moins cher. Ils l'accompagnent d'un certain nombre de rectifications, qu'ils font approuver par le directeur de l'École des Ponts et Chaussées, Jean-Rodolphe Perronet¹⁰⁵⁴. Le dessin de la « prise d'eau au pied de la Montagne de la Tranquillité » (document 7.3) dans le plus pur style de l'art des ingénieurs des Ponts et Chaussées, donne une idée de l'ampleur des ouvrages préconisés¹⁰⁵⁵ qui ne furent que partiellement réalisés.

Au début des années 1780, un projet défendu par le propriétaire Bertrand de Saint-Ouen, suggère l'utilisation de "pompes à feu" (ou machines à vapeur), pour permettre l'irrigation des habitations situées au-dessus du lit de l'Artibonite. Soutenu dans son principe par l'hydraulicien Verret (qui propose pour un coût de 870 000 livres coloniales d'installer en cinq ans, dix siphons et cinq pompes à feu, et présente son propre mémoire à l'Académie des sciences), le projet est approuvé par l'administration. Inaugurée en présence du gouverneur La Luzerne, la "pompe à feu" de l'Artibonite,

submergée par les rivières de l'Ester, du Cabeuil et de la Coupe de l'Inde ». Ce mémoire est résumé par Moreau de Saint-Méry dans les pages p.831 à 837 de sa *Description topographique* (réédition 1984, *op.cit.*) : il préconise notamment l'usage de siphons et de grande roues à seaux, tout en suggérant la construction d'un canal de dérivation qui, à l'inverse d'un simple renforcement des digues, permettrait d'éviter les inondations.

¹⁰⁵² Nombre de détails sur cet aménagement de la plaine de l'Artibonite se trouvent dans M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.819-843.

¹⁰⁵³ Celui de l'ingénieur Courrejolles, par exemple, est évalué en 1780 à 7 171 000 livres coloniales, soit 4 780 000 livres tournois. M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.827.

¹⁰⁵⁴ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.826-827. CAOM DFC XXXIII Saint-Domingue, pièce 533 (rapport de Dausse et Varaigne, 1777, 215 pages).

fournie par la manufacture des frères Perrier, et « que M. Bertrand avait fait placer par un ingénieur venu exprès de France », est un échec, « l'action de la machine à feu sur elle-même n'ayant pas été mesurée dans son rapport avec un sol aussi peu solide que celui de l'Artibonite¹⁰⁵⁶. » Moreau de Saint Méry conclut, en 1789 :

« après 45 années de recherches, d'opérations, de soins, de tentatives, l'arrosage de la plaine de l'Artibonite, par la rivière qui la traverse et l'égoût de ces eaux, n'existent point encore, quoique leur possibilité soit appuyée de preuves mathématiques¹⁰⁵⁷. »

On ne peut mieux traduire la dure réalité, et Moreau de Saint-Méry dit assez les limites qui s'imposent à la science mathématique et géométrique brandie par les experts de l'Académie royale des sciences ou des Écoles de Mézières et des Ponts et Chaussées, dès lors qu'elle se trouve confrontée aux difficultés de la réalité coloniale. Sur le papier des ingénieurs, les marais s'estompent, le sol reste stable, et quelques touches de couleur, quelques mémoires chiffrés, ont tôt fait d'écarter les obstacles. Mais sur le terrain, surgissent les inondations, les vapeurs délétères, les coulées de boue, les tremblements de terre et les ouragans, auxquels s'ajoutent les contestations des syndics de planteurs ou les procédures lancées par des entrepreneurs rivaux. Il serait probablement exagéré d'y voir une spécificité coloniale, mais sans doute l'apprentissage de la réalité est-il là plus lent, et plus difficile : ceci pour toutes sortes de raisons, qui tiennent tout autant à l'éloignement de la métropole et des centres d'expertise de l'administration, qu'à la difficulté d'admettre, pour certains ingénieurs partis avec arrogance vers le "Nouveau monde", les limites concrètes qu'imposent l'espace et la nature à leurs rêves de démiurges coloniaux.

¹⁰⁵⁵ Ce dessin est conservé sous la cote CAOM DFC XXXIII Saint-Domingue, pièce 542 B.

¹⁰⁵⁶ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.819-843.

¹⁰⁵⁷ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.842.

Chapitre 8. Progrès et mutations de la cartographie coloniale au XVIIIe siècle

Complémentaire de cette action des ingénieurs coloniaux sur le terrain des fortifications, des voies de communication et des aménagements hydrauliques, la cartographie du territoire des colonies au XVIIIe siècle s'appuie davantage encore sur les liens institutionnels et intellectuels qui unissent ces terres lointaines à leur métropole. Pensée pour l'essentiel en France, mais élaborée dans les colonies, elle mobilise un certain nombre de spécialistes en mission et de techniciens locaux, sur terre comme sur mer, sous l'égide d'institutions centrales qui en dictent les principes et en contrôlent la production avec une efficacité croissante. En un temps où le monarque est soucieux de « cartographie très-exacte¹⁰⁵⁸ », alors que se développent les nouvelles techniques mises au point à l'ombre des Cassini et de l'Académie royale des sciences, les cartes des territoires coloniaux gagnent une précision jamais atteinte.

1. La cartographie des colonies caraïbes jusqu'au Traité de Paris

Depuis les cartes de Guillaume Delisle publiées entre 1717 et 1725 avec le soutien des dessinateurs du Dépôt des Cartes et plans de la Marine et sous l'œil attentif de l'Académie royale des sciences, la cartographie des colonies a fait quelques progrès.

1.1. Une certaine continuité. Formes et usages des relevés cartographiques locaux

Sur le terrain, elle demeure assurée par des ingénieurs, des arpenteurs et des voyers, dont les compétences théoriques demeurent limitées aux acquis du siècle

¹⁰⁵⁸ Sur cette question et pour une mise en perspective de l'ensemble des questions touchant à la maîtrise de l'espace dans le contexte de la France du XVIIIe siècle, on se reportera naturellement au texte qui est à l'origine de bon nombre de nos questionnements : Daniel ROCHE, *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993 — et notamment au chapitre 2, p.38-67.

précédent : comme le rappelle le P. de Dainville, « pendant la première moitié du siècle et même au-delà, la formation des “géographes” de tous ordres s’est essentiellement faite sur le tas, par tradition familiale ou corporative [...] préparée, dans les meilleurs cas, par une initiation théorique, reçue au collège en suivant un cours de mathématiques ou dans des leçons particulières¹⁰⁵⁹. »

Ce sont de maladroits assemblages de plans d’arpenteurs, de tracés de rivières et de relevés de côtes approximatifs faits par des marins d’inégale expérience¹⁰⁶⁰, qui servent ainsi à l’information des administrateurs militaires locaux chargés de superviser les questions de défense et d’en rendre compte au ministre : en 1764, par exemple, un ingénieur de Saint-Domingue, Rolland, fournit sur ce principe au gouverneur d’Estaing une grande carte manuscrite de la partie sud de l’île (1,10 x 2,75 mètres). Celle-ci est légitimement très appréciée, comme étant la première carte de l’île à grande échelle (environ 1/81000°). Son auteur obtient alors le titre d’ingénieur géographe attaché au Port-au-Prince. Satisfaisante du point de vue du cadastre, (le nom des habitants et le tracé des limites des plantations y est dûment reporté), cette carte présente toutefois de nombreuses erreurs sur le plan géographique, dues en particulier aux difficultés nées de la réduction à une même échelle de plans d’origine et de qualité très variables¹⁰⁶¹.

Faute de mieux, toutefois, ces cartes élaborées sur le terrain, permettent aux géographes du Dépôt des Cartes et plans de la Marine, de produire des documents imprimés¹⁰⁶². C’est, par exemple, à partir d’une carte réalisée sur la base de mémoires, de relevés de côtes et de plans locaux par l’Ingénieur Houel (breveté en Martinique depuis 1727), que le Premier Géographe du roi Buache de Neuville, gendre de feu

¹⁰⁵⁹ François de DAINVILLE, « Enseignement des “géographes” et “géomètres” », in René TATON (dir.), *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986 (1^{ère} édition 1964), 4^e partie, p.483-484.

¹⁰⁶⁰ Certains cartographes et marins témoignent d’une honnête qualification, tel ce Hébert qui, ingénieur géographe, lève en 1730 une carte de la Guyane française au 1/516860° et un plan de Cayenne. Signalé dans Colonel BERTHAUT, *Les ingénieurs géographes militaires, 1624-1831. Étude historique*, Paris, Imprimerie du Service géographique, 1902, tome 1, p.16-17. L’officier de vaisseau Leborgne de Keruzoret, qui s’attache à réformer quelques détails de la carte de Saint-Domingue, fait montre également de solides compétences : BNCP SH Pf.148, division 1, pièce 7. Il en est de même pour le chevalier de La Motte-Baracé, dont est conservé un mémoire à Vincennes, sous la cote SHM AM 105, pièce 17 (fonds de l’Académie de Marine) : « Projet de correction de la carte de St-Domingue, fondé sur la campagne faite sous les ordres de M. de Keruzoret, commandant l’*Émeraude* en 1752. »

¹⁰⁶¹ Cette carte de 1764, manuscrite, est conservée sous la cote BNCP SH Pf.152, division 3, pièce 5. Une autre version, réduite, et antérieure de deux ans, est également conservée sous la cote BNCP Ge AA 503. Elle est accompagnée dans sa partie inférieure d’un certain nombre de vues de profil relevés à partir des différents chemins qui traversent la péninsule sud.

¹⁰⁶² Comme nous l’avons vu dans notre deuxième partie, ce Dépôt est fondé en 1720. Une liste des directeurs successifs de ce Dépôt est proposé en annexe (document 8.1).

Guillaume Delisle, peut publier en 1732 la carte de Martinique appelée à servir de référence pour les trente années suivantes¹⁰⁶³. Comme son beau-père décédé en 1725, Buache se fait l'illustrateur et le défenseur de la géographie de cabinet qui, au sein du Dépôt des Cartes et plans et sous l'autorité du Roi, opère une difficile œuvre de compilation et de normalisation scientifique, à la croisée des informations géographiques et du savoir astronomique (document 8.2).

D'ailleurs, si ces deux cartes, ne présentent pas de différences majeures, il est frappant de constater comment la carte imprimée s'attache à signaler au public qu'elle s'appuie sur des coordonnées déterminées par des observations astronomiques : la référence à cette légitimité est soulignée dans le titre (« Assujétis à des Observations Astronomiques »), dans la légende (« lieux fixés par des observations ») et sur les marges de la carte (échelle des latitudes et des longitudes). En revanche, la carte de Houel se contentait, classiquement, d'indiquer la latitude et la longitude de l'île à la suite du titre, sans recourir à cette rhétorique géodésique. Résolument, les cartes publiées par le Dépôt des Cartes et plans de la Marine se placent à la jonction de la cartographie de terrain et des données que lui fournit l'Observatoire royal¹⁰⁶⁴.

1.2. Les données de l'Observatoire

Depuis les premières observations réalisées par les trois astronomes de l'Académie envoyés aux Antilles en 1682, les coordonnées géographiques rassemblées à l'Observatoire pour les colonies sont relativement peu nombreuses.

En 1716, la « Table des longitudes et latitudes des différents lieux de la terre », publiée dans les *Éphémérides des mouvements célestes*, de l'astronome Philippe Desplaces, rassemble une liste de 166 lieux (dont 37 seulement hors d'Europe) déterminés par leur longitude et leur latitude : la Guadeloupe, la Martinique, et Cayenne (ainsi que Québec), y sont déterminées, à partir des observations que nous avons

¹⁰⁶³ Entré au Dépôt des Cartes et plans en 1721, Philippe Buache (1700-1773) obtient ce titre de Premier géographe et la pension afférente après son beau-père Delisle (1702-1725) et l'astronome Maraldi (1726-1729). La carte du cartographe Seutter (cartographe de l'Empereur), que nous avons reproduite ci-dessus en est, parmi tant d'autres, très strictement inspirée (document 7.1).

¹⁰⁶⁴ Pour une mise en perspective précise sur la place et l'action de l'Observatoire au sein du dispositif institutionnel et scientifique, voir en particulier Charles C. GILLISPIE, *Science and Polity...*, *op.cit.*, 1980, p.99 et suivantes.

évoquées pour cette époque¹⁰⁶⁵. En 1734, le troisième tome des éphémérides de cet astronome signale clairement ces sources¹⁰⁶⁶.

Les tables annuelles qui paraissent dans la série de la *Connaissance des temps* depuis 1679, ne donnent jusqu'en 1778 que trois références aux colonies caraïbes françaises : la Martinique et Cayenne, à partir de 1706 (déterminations du P. Feuillée et de Richer, semble-t-il) ; et la Caye Saint-Louis à Saint-Domingue, qui n'apparaît dans les listes qu'à partir de 1754. Visiblement, il ne s'agit encore, pour ce dernier point, que des coordonnées calculées à partir des observations de Deshayes de 1700, et de Feuillée quelques années plus tard¹⁰⁶⁷. Néanmoins, quelques observations supplémentaires sont parvenues entre temps à l'Observatoire, et il est étonnant que la *Connaissance des temps*, publication officielle destinée à aider les pilotes de la Marine royale, s'obstine à ne pas en faire état. En 1742, par exemple, un officier de vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales, Kerbiquet Lunven, présente un mémoire à l'Académie royale des sciences, dans lequel il donne le détail de déterminations de latitudes faites par ses soins au Sénégal, à Lima, mais aussi en deux points de Saint-Domingue : le Cap-Français, et, quelques kilomètres plus au sud le Vieux Cap¹⁰⁶⁸. En 1735, surtout, la fameuse expédition des académiciens en partance pour le Pérou (Godin et La Condamine) fait étape en Martinique (juin 1735), puis à Saint-Domingue (juillet-octobre 1735) : là, les savants se livrent à diverses observations astronomiques, qu'ils font également parvenir à l'Observatoire¹⁰⁶⁹. De même, La Condamine, après avoir

¹⁰⁶⁵ Philippe DESPLACES, *Éphémérides des mouvements célestes [...], tome 1, 1715-1725*, Paris, 1716, p.62. Cette table présente un défaut majeur, qui est d'indiquer les longitudes à partir du méridien de l'île de Fer, dont on n'avait pas encore les coordonnées précises. Desplaces évalue d'ailleurs la longitude de ce méridien à 20° 0' 0" de Paris, alors que les observations de Feuillée à l'île de Fer en 1724 la détermine à 19° 51' 33" de cette ville.

¹⁰⁶⁶ Richer (Cayenne) Deshayes & Du Gos (Martinique) Deshayes et Varin (Guadeloupe) Laval (Fort-Royal) et Feuillée (Saint-Pierre et Cul de Sac Robert en Martinique, ainsi que Caïe Saint-Louis à Saint-Domingue). Curieusement, il ne cite pas les latitudes relevées à Saint-Domingue et ailleurs dans l'arc caraïbe, en 1700, par Deshayes. Philippe DESPLACES: *Éphémérides des mouvements célestes [...], tome III, 1735-1745*, Paris, 1734, p.XXVIII.

¹⁰⁶⁷ *La Connaissance des temps, ou calendrier et éphémérides du lever & coucher du Soleil [...]*, Paris, publication annuelle, 1679-1794 et au-delà. La collection complète, à quelques lacunes près, est conservée à la BnF, sous la cote V.21569.

¹⁰⁶⁸ « Géographie. Observations géographiques », *HARS 1742*, Paris, Imprimerie royale, 1745, p.115-116.

¹⁰⁶⁹ Bouguer, l'un des membres de l'expédition, écrit à propos des étapes antillaises de cette expédition dont l'objectif premier était d'aller calculer la longueur d'un méridien du Pérou (tandis que l'expédition Maupertuis menait la même entreprise en Laponie) : « Tout ce que nous avons pu faire pour nous moins impatienter du séjour que nous avons été obligés de faire ici, a été d'en tirer parti. Nous avons pris un grand nombre de hauteurs, & fait les observations nécessaires pour la détermination des Longitudes. » BOUGUER, « Extrait d'une lettre de M. Bouguer écrite à M. de Réaumur, du Petit Goave dans l'Isle de

descendu l'Amazone en 1744, fait étape pendant plusieurs mois à Cayenne, où il observe quatre éclipses des satellites de Jupiter, que deux observations simultanées à Paris permettent d'utiliser pour déterminer avec plus de précision la longitude de cette île¹⁰⁷⁰. Il ne s'en tient d'ailleurs pas là, et dresse avec l'aide de quelques soutiens locaux (et notamment du médecin du roi Artur), une carte des côtes de Guyane relativement précise¹⁰⁷¹.

Malgré quelques difficultés de communication entre les archives de l'Observatoire royal, les publications des astronomes de cette institution, et le Dépôt des Cartes et plans de la Marine, un effort est nettement perceptible de la part des Géographes du roi attachés au Dépôt, pour tenir compte des relevés astronomiques. Parmi ceux-ci le plus actif dans l'espace atlantique, si l'on excepte quelques cartes du géographe d'Anville¹⁰⁷², demeure sans conteste, jusqu'à la fin des années 1760, l'hydrographe Bellin.

1.3. Les cartes du « Dépôt ». L'œuvre de J.-N. Bellin

Ingénieur de la Marine, affecté au Dépôt des Cartes et plans, Jacques Nicolas Bellin (1703-1772) avait pour mission première de fournir aux Vaisseaux du roi des cartes fiables portant sur l'ensemble des mers et des côtes connues. Il s'en acquitte en publiant notamment les volumes successifs de cartes de *L'Hydrographie française* à partir du milieu du siècle, puis, en 1764, son *Petit atlas maritime* en cinq volumes, dont

Saint-Domingue, le 26 Octobre 1735, sur la longueur du Pendule », *MARS 1735*, Paris, Imprimerie royale, 1738, p.522.

¹⁰⁷⁰ *Analyse de la Carte générale de l'Océan Atlantique ou Occidental, dressée au Dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine, et publiée par Ordre du Roi, Pour le Service des Vaisseaux de Sa Majesté, Sous le Ministère de M. le Maréchal de Castries, Ministre & Secrétaire d'État ayant le département de la Marine & des Colonies, en 1786*, Paris, Imprimerie Royale, 1786, p.42.

¹⁰⁷¹ Jean CHAÏA, « Jacques-François Artur (1708-1779), premier médecin du Roi à Cayenne, correspondant de Buffon, historien de la Guyane », in CTHS, *Comptes rendus du 87^e Congrès national des Sociétés savantes, Poitiers, 1962, Section des Sciences, tome II, Histoire des Sciences*, Paris, 1963, p.40.

¹⁰⁷² C'est ce géographe qui, par exemple, donne la plupart des cartes géographiques et historiques de Saint-Domingue que l'on trouve dans l'*Histoire de l'Isle espagnole* du P. Charlevoix. Elle sont réalisées, notamment, avec les renseignements fournis par le P. Le Pers, principal informateur de cet ouvrage. R.P. Pierre-François-Xavier de CHARLEVOIX, *Histoire de l'Isle espagnole ou de Saint-Domingue, écrite particulièrement sur des mémoires manuscrits du P. Jean-Baptiste Le Pers, jésuite, missionnaire à Saint-Domingue, et sur les pièces originales qui se conservent au Dépôt de la Marine*, Paris, Jacques Guérin, 1730-1731, 2 volumes. La collection de 10 000 cartes forme le fonds d'Anville de la BNCP.

le premier consacré à l'Amérique du nord et aux Antilles¹⁰⁷³. Dans la tradition de la géographie de cabinet de Delisle, mais avec l'objectif avoué de permettre à la France de devenir une référence en matière d'hydrographie et de s'affranchir des cartes du Hollandais Pieter Goos ou de l'Anglais Henri Poople, il vient à bout d'une titanesque entreprise de cartographie mondiale raisonnée. Ses nombreuses cartes des mers du monde entier sont généralement accompagnées de mémoires explicatifs qui permettent de saisir les modalités de son travail de recherche, de compilation, de comparaisons infinies¹⁰⁷⁴.

« Quoique l'on ait des Observations Astronomiques pour fixer la Longitude & la Latitude de quelques-unes des Isles Antilles, ce qu'on a n'est pas suffisant pour les placer toutes avec la précision nécessaire pour la sureté de la Navigation ; ainsi nous sommes obligés de rendre compte des moyens que nous avons employés pour y suppléer, & faire les corrections qui nous ont paru les plus importantes¹⁰⁷⁵. »

Si la lecture de ces différents mémoires justificatifs imprimés permet de constater qu'il accorde foi à la plupart des observations astronomiques validées par les astronomes de l'Observatoire royal (notamment, pour les colonies de l'aire caraïbe, celles du P. Feuillée, de Richer ou des astronomes de l'expédition du Pérou passée par Saint-Domingue en 1735), elle révèle également ses doutes, lorsqu'il ne peut les accorder avec les routiers des marins qu'il a sous les yeux. Il dit en 1749 :

¹⁰⁷³ Jacques-Nicolas BELLIN, *L'Hydrographie françoise, ou Recueil des cartes dressées au Dépôt des plans de la Marine pour le service des vaisseaux du Roy, par le sieur Bellin [...]*, Paris, imprimerie de Didot, 1756 (rééditions, toutes disponibles au Département des cartes et plans de la BnF : 1765 et 1773). Jacques-Nicolas BELLIN, *Le Petit Atlas maritime. Recueil de cartes et plans des quatre parties du monde [...] par ordre de M. le duc de Choiseul [...]*, Paris, 1764, 5 volumes. Le tome 1 rassemble les cartes de l'Amérique du nord et des Antilles. Le tome 2 comprend l'ensemble du continent sud-américain.

¹⁰⁷⁴ Les notices publiées pour ses cartes concernant l'Atlantique et les Antilles sont référencées dans notre bibliographie des sources imprimées, au nom de Bellin. À titre d'exemple, nous n'en citons ici que deux : Jacques-Nicolas BELLIN, *Observations sur la carte du Golphe du Mexique et des Isles de l'Amérique, dressée au Dépôt des Cartes, Plans et journaux de la Marine, pour le service des Vaisseaux du Roi, par ordre de M. le Comte de Maurepas, en 1749*, s.l.n.d.. Du même auteur, *Description des débouquemens qui sont au nord de l'isle de Saint-Domingue*, Versailles, Imprimerie du Département de la Marine, 1773 (première édition, 1768).

¹⁰⁷⁵ Jacques-Nicolas BELLIN, *Observations sur la carte du Golphe du Mexique et des Isles de l'Amérique...*, *op.cit.*, s.l.n.d., p.14.

« L'Isle de la Guadeloupe a exigé quelques discussions, Messieurs Varin & Deshayes y ont fait des Observations Astronomiques [...] nos Routiers & nos Journaux [notamment le Journal du *Profond* en 1737 et celui de *La Gloire* en 1738] nous ont déterminé à la placer 8 à 10 minutes plus orientale¹⁰⁷⁶. »

De fait, l'essentiel de sa documentation est constitué de l'ensemble des journaux de voyages et des itinéraires estimés que les officiers des Vaisseaux du roi sont obligés d'adresser au Dépôt¹⁰⁷⁷. Face à ce matériau abondant mais inégal, le savoir du cartographe ne pouvait être qu'hésitant. En tout état de cause, le travail du géographe de cabinet est alors fait d'hypothèses et d'arbitrages entre des observations le plus souvent contradictoires. Il faut d'ailleurs porter au crédit de Bellin, que jamais il n'a prétendu atteindre la perfection ni l'exacte vérité : achevant sa carte des débouquements de Saint-Domingue¹⁰⁷⁸ en 1750, et malgré toutes les précisions utiles qu'il affirme à juste titre apporter, il prie les navigateurs de lui faire parvenir leurs critiques au plus vite, pour pouvoir l'aider à rectifier ses travaux¹⁰⁷⁹. Dès 1768, d'ailleurs, il publie un important mémoire de 150 pages sur ces seuls débouquements¹⁰⁸⁰.

¹⁰⁷⁶ Jacques-Nicolas BELLIN, *Observations sur la carte du Golphe du Mexique et des Isles de l'Amérique, dressée au Dépôt des Cartes, Plans et journaux de la Marine, pour le service des Vaisseaux du Roi, par ordre de M. le Comte de Maurepas, en 1749*, s.l.n.d. [1749?], p.15.

¹⁰⁷⁷ Ces journaux, sur lesquels les officiers étaient tenus, depuis la fin du XVII^e siècle au moins, de reporter au jour le jour l'itinéraire estimé de leur navire, sont conservés pour nombre d'entre eux aux Archives nationales, sous les cotes Marine B4 (journaux des campagnes militaires), Marine 4 JJ, et accessoirement sous les autres sous-cotes de cette série : 1 JJ (Correspondance, inventaire et mélanges), 5 JJ (missions hydrographiques), etc. La navigation à l'estime s'appuie sur une appréciation de trois éléments majeurs : 1°) le cap indiqué par le compas, et éventuellement rectifié de la déclinaison magnétique par observation de l'étoile polaire 2°) la distance parcourue, grâce à l'observation du loch (planchette lestée, à laquelle on attachait une corde fine enroulée sur un dévidoir, et jalonnée de nœuds espacés), qui permet de déterminer une vitesse, en nœuds 3°) la dérive, appréciée à vue, en relevant à l'arrière du navire l'angle fait par le sillage et l'axe du bateau (on se servait pour cela d'une demi-couronne graduée, montée sur le plat bord à l'arrière d'un navire). Les sources d'erreurs étaient nombreuses : courants marins, mauvaise appréciation de la déclinaison magnétique de l'aiguille aimantée, de la dérive, de l'influence des vents de travers, etc.

¹⁰⁷⁸ Les *Débouquements* de Saint-Domingue, bien connus des navigateurs du temps, sont les petits archipels d'îlots et de récifs qui, à l'extrême sud-est des Bahamas, commandent la route du départ de Saint-Domingue, par le nord.

¹⁰⁷⁹ Jacques-Nicolas BELLIN, *Observations sur la carte de l'Isle de Saint-Domingue, et de ses Débouquemens, dressée au Dépôt des Plans de la Marine pour le service des Vaisseaux du Roy. Par ordre de M. Rouillé Secrétaire d'État, ayant le Département de la Marine, 1750*, Paris, Imprimerie J.Chardon, 1750, p.5.

¹⁰⁸⁰ Jacques-Nicolas BELLIN, *Description des débouquemens qui sont au nord de l'isle de Saint-Domingue*, Versailles, Imprimerie du Département de la Marine, 1773 (première édition, 1768).

Toutes les cartes ainsi produites par les géographes du Dépôt, de Delisle à Bellin en passant par Buache et leurs aides, marquent une période de progrès indéniable : elles deviennent plus rigoureuses dans leur tracé, et l'utilisation des observations astronomiques permet d'en mieux assurer la localisation sur le canevas terrestre des méridiens et des parallèles. Ces cartes de la Martinique par Bellin, que nous reproduisons ici, (document 8.3) témoigne du travail soigné réalisé par l'hydrographe, dans la continuité de l'œuvre de Delisle. Elles sont alors utilisées comme modèle pour la plupart des publications de l'époque : la carte de la Martinique publiée dans le *Voyage en Martinique* de Jean-Baptiste Thibault de Chanvalon, par exemple, n'est autre qu'une reproduction réduite de celle de Bellin. De même, Bellin fournit pour la monumentale *Histoire générale des Voyages*, de l'Abbé Prévost, la plupart de ses cartes américaines : on y trouve dans les volumes de la première édition sa carte du *Golphe du Mexique*, de Saint-Domingue, de Cayenne, et bien d'autres¹⁰⁸¹.

Mais, en dernière analyse, ces progrès demeurent limités, fondés sur une certaine illusion : les cartes à petite échelle, donnent certes une impression d'ensemble de l'espace colonial, permettant de situer les uns par rapport aux autres les différents points de chaque territoire ; mais elles ne permettent pas d'en pénétrer les détails suffisamment pour pouvoir réfléchir aux moyens de sa défense. Enfin, en raison de la fragilité des sources servant de base à leur élaboration, de la rapidité avec laquelle leur auteur les publie (indiquant parfois des références dans ses mémoires explicatifs qu'il n'applique pas sur les cartes) elle sont, au-delà du discours démonstratif et argumenté de Bellin, bien souvent inexactes, ce que ne manqueront pas de relever les cartographes ultérieurs.

La situation est donc imparfaite, à la veille de la guerre de Sept Ans : d'une part, les cartes produites par l'institution centrale sont à trop peu détaillées pour être véritablement utilisables à des fins stratégiques ; d'autre part, celles réalisées localement, peu cohérentes entre elles, lacunaires, souvent fautives et maladroitement dressées faute d'une technique uniformément appliquée, présentent le risque de

¹⁰⁸¹ Ces cartes se trouvent dans les volumes XI à XV (1753 à 1759) de la première édition des voyages compilés par Prévost : Abbé PRÉVOST, *Histoire générale des voyages ou Nouvelle collection de toutes les Relations de voyages, par mer et par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues : contenant ce qu'il y a de plus remarquable [...]*, 16 volumes, Paris, Didot, 1746-1761 (puis suppléments). Bellin publie d'ailleurs dans le tome XII de cette *Histoire générale* un petit texte intitulé : « Remarques générales de M. Bellin sur les cartes géographiques de l'Amérique » (tome XII, Paris, 1754, p.XVI-XVIII).

l'inexactitude, et ne permettent pas une vue d'ensemble satisfaisante, malgré les efforts des ingénieurs locaux pour en tenter des synthèses.

D'où l'idée, née dans les bureaux de Versailles à la faveur de la Guerre de Sept Ans, de dresser des cartes susceptibles d'allier la rigueur des techniques maîtrisées désormais par les cartographes français, aux avantages de relevés cartographiques réalisés directement sur le terrain par des spécialistes bien formés, et envoyés à dessein dans les colonies.

2. Gloire et misère des ingénieurs géographes coloniaux de 1763 à la Révolution

S'il est un sujet, dans notre histoire des sciences coloniales, pour lequel la chronologie politique et le mouvement des pratiques scientifiques s'accordent parfaitement, c'est bien celui de la cartographie : l'occupation des Petites Antilles pendant la Guerre de Sept Ans, plus encore que la dissolution de l'empire colonial français par le Traité de Paris, ont fait prendre conscience, dans les bureaux et à Versailles, de l'urgence d'une réforme des systèmes de défense. Or au même moment, sous l'égide de l'Académie royale des sciences, la cartographie française est en train de connaître une véritable révolution.

2.1. De la carte de Cassini, aux rêves de triangulation coloniale

L'un des objectifs assignés à l'Académie royale des sciences lors de sa création, nous l'avons vu, avait été de dresser une carte de France aussi exacte que possible : après des attermoissements dus à des questions techniques et politiques autant que financières, c'est finalement à partir de 1733 que cette carte était devenue concrètement réalisable, sous les ordres de César François Cassini de Thury (1714-1784)¹⁰⁸². Cette carte "géométrique" de la France, à grande échelle (1/86400^e), présentait une entreprise

¹⁰⁸² Il s'agit de César François Cassini de Thury, dit Cassini III, petit-fils de Jean-Dominique.

d'envergure, puisqu'elle prétendait s'appuyer sur la technique de la triangulation, nécessitant de longs et minutieux relevés.

La triangulation est un ensemble d'opérations géodésiques qui s'appuient à la fois sur les techniques de l'arpenteur, sur des observations astronomiques, et sur l'utilisation des règles élémentaires de la trigonométrie. Elle permet de déterminer la position exacte des sommets des triangles tracés de proche en proche à partir d'une base de référence rigoureusement déterminée (par des relevés précis de latitude et de longitude) et de longueur connue (d'où la nécessité d'un terrain plat et facile d'accès à cet endroit-là)¹⁰⁸³. Inventée par Tycho Brahe à la fin du XVI^e siècle, appliquée par Snellius au début du XVII^e siècle¹⁰⁸⁴, la triangulation repose sur les principes élémentaires de la trigonométrie¹⁰⁸⁵.

En général, les angles sont déterminés par des mesures répétitives, d'où l'on peut tirer une moyenne supposée très exacte. Une base de référence aussi précise que possible est indispensable, puisque toutes les mesures de triangulation en seront déduites¹⁰⁸⁶. La triangulation de la France dura de 1733 à 1744, puis les relevés de détail faits sur ce canevas de 3000 points précisément déterminés, continuèrent jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, la première des 182 feuilles étant publiée en 1769¹⁰⁸⁷.

¹⁰⁸³ En outre, plus cette longueur est importante, moins les risques d'erreur engendrés par les approximations du calcul sont grands.

¹⁰⁸⁴ Maurice DAUMAS (dir.), *Histoire générale des techniques, tome II. Les premières étapes du machinisme : XVe-XVIIIe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1964. Réédition Paris, Quadrige, 1996, p.344.

¹⁰⁸⁵ Soit un triangle ABC, défini sur le terrain de telle manière que l'observateur placé sur l'un des sommets soit en mesure de voir les deux autres : les sommets choisis sont des tours, des toits, des éminences lointaines, sur lesquels on envoie si possible un aide muni d'un signe visible de loin. Il est possible, pour un tel triangle, en connaissant simplement la longueur de la base de référence que représente l'un des côtés, de déterminer précisément la longueur des deux autres côtés, et les angles qui les définissent dans l'espace les uns par rapport aux autres. A partir des deux extrémités de la base de référence du triangle (les sommets A et B, par exemple, la base de référence étant le côté AB), le géographe ou l'arpenteur détermine l'angle que fait cette base AB avec les deux autres côtés du triangle AC et BC, soit les angles a et b, dans le cas présent : cette opération se fait au moyen d'un relevé angulaire classique. À partir de là, il est possible de trouver l'angle c du sommet opposé à la base de AB, par l'opération suivante : $180^\circ - \text{angle } a - \text{angle } b = \text{angle } c$. La longueur des côtés AC et BC se calcule alors par le théorème des sinus : $BC / \sin \text{ angle } a = AC / \sin \text{ angle } b = AB / \sin \text{ angle } c$. Dans cette formule, AB est connu (base de référence), ainsi que les trois angles, et donc leur sinus respectif. Autrement dit : BC (distance recherchée) = $AB \cdot \sin \text{ angle } a / \sin \text{ angle } c$. De même : AC (autre distance recherchée) = $AB \cdot \sin \text{ angle } b / \sin \text{ angle } c$.

¹⁰⁸⁶ Cassini de Thury explique les principes du travail de triangulation dans un mémoire : « Géométrie. Sur la pratique de mesurer par des triangles », *MARS 1736*, Paris, Imprimerie royale, 1739, p.64-86. La présentation qui en est faite dans la partie "Histoire" du même volume (p.80-84) est plus didactique.

¹⁰⁸⁷ La dernière feuille ne verra le jour qu'en 1817. J.W. KONVITZ, *Cartography in France, 1600-1848: science, engineering and Statecraft*, Chicago-London, 1987. Monique PELLETIER, *La carte de Cassini*.

Les premiers succès de la carte de Cassini, connus de tous à Versailles et dans le milieu des géographes et des militaires¹⁰⁸⁸, donnent à Choiseul l'idée de cartographier de cette manière les colonies qui restent à la couronne, afin d'offrir aux théoriciens de la défense coloniale un outil enfin fiable. Le moment est d'autant mieux choisi que la fin de la Guerre de Sept Ans ramène dans les bureaux du Dépôt des cartes, plans et mémoires de la Guerre, à Versailles, (équivalent pour l'armée de terre du Dépôt des Cartes et plans de la Marine), de nombreux ingénieurs géographes sans ouvrage. Formés pour la plupart à l'école de Cassini (nombre d'entre eux ont en effet participé aux opérations de triangulation d'avant-guerre), ceux-ci se sont encore perfectionnés sur les champs de bataille, où ils ont notamment dressé des plans de forteresse, les plus jeunes se mettant à l'école de leurs aînés. Recrutés en masse à partir de 1757, ces ingénieurs géographes qui sont, comme leurs collègues des fortifications, des "Ingénieurs ordinaires pour les camps et armées" et dépendent de l'administration militaire, sont plus d'une quarantaine en 1763¹⁰⁸⁹. Cet important contingent de spécialistes peut donc parfaitement servir les vues du ministre, qui décide dès la fin de la guerre d'en envoyer vingt-quatre aux Antilles, et deux en Guyane, outre ceux envoyés par ailleurs à Saint-Pierre et Miquelon, ou aux Malouines dans le cadre de la tentative de colonisation de Bougainville¹⁰⁹⁰.

2.2. Martinique et Guadeloupe. Les succès de l'entreprise

Les résultats de ces missions cartographiques coordonnées par le ministère sont très inégaux : elles rencontrent des obstacles variés. Les ingénieurs détachés doivent compter avec la rivalité des ingénieurs locaux et de certains administrateurs, qui

L'extraordinaire aventure de la carte de France, Paris, Presses de l'École nationale des Ponts et Chaussées, 1990. Voir également l'étude plus ancienne du Colonel BERTHAUT, *La carte de France, 1750-1898*, Paris, Imprimerie du Service géographique, 1898, tome 1, p.18-65.

¹⁰⁸⁸ Monique PELLETIER, « Utilisation et diffusion de la Carte de Cassini », *Bulletin du Comité français de cartographie*, septembre 1990, n°125, p.23-25.

¹⁰⁸⁹ Pour plus de détails sur les Ingénieurs géographes, leur origine et les évolutions de leur administration, voir le premier tome de Colonel BERTHAUT, *Les ingénieurs géographes militaires...*, *op.cit.*, 1902.

¹⁰⁹⁰ Colonel BERTHAUT, *Les ingénieurs géographes militaires...*, *op.cit.*, 1902, tome 1, p.37-38. Sur l'expédition des Malouines, que nous avons déjà évoquée, voir Jean MEYER, Annie REY-

défendent les assemblages de plans d'arpenteurs et ne voient pas toujours l'utilité d'une carte géographique si coûteuse (les frais sont couverts par les caisses des colonies) dont ils ne maîtrisent pas les modes de construction : les canons de l'utilité scientifique ne sont décidément pas toujours les mêmes en-deçà et au-delà de l'Atlantique. En outre, les dissensions internes, les maladies, le climat et la forêt tropicale ralentissent des opérations de relevés souvent pénibles pour ces ingénieurs rompus au travail sous les froids de l'Est et du nord du royaume¹⁰⁹¹.

Malgré toutes ces difficultés, les trois ingénieurs affectés à la Martinique (Loupia Fontenailles, Moreau du Temple et Gense), parviennent à dresser dès 1770 une carte à grande échelle, de « 6 lignes pour 100 toises »¹⁰⁹², c'est à dire au 1/14400^e, échelle équivalente à celle que l'on utilise alors pour cartographier les frontières et les côtes françaises¹⁰⁹³. Cette carte impressionnante, dressée à partir de la triangulation de Loupia réalisée entre 1764 et 1766, est conservée d'une seule pièce dans un rouleau de la Bibliothèque nationale de Paris : elle mesure 2,70 mètres de large, sur 4,85 mètres de hauteur¹⁰⁹⁴. C'est sur la base de ce document que les arpenteurs de la Martinique

GOLDZEIGUER, Jean TARRADE et Jacques THOBIE, *Histoire de la France coloniale, tome I...*, *op.cit.*, 1991, p.217-220.

¹⁰⁹¹ Pour le détail des luttes de pouvoir et des dissensions internes qui se manifestent entre les différents protagonistes de la colonie, voir, pour le cas de Saint-Domingue : Jean-Louis GLÉNISSON, « La cartographie de Saint-Domingue dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (de 1763 à la Révolution) », Thèse de l'École des Chartes, Paris, 1986.

¹⁰⁹² Une ligne vaut 2,256 mm, et une toise fait 1,949 mètre.

¹⁰⁹³ Sur la carte de la Martinique, voir COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES, *La Martinique de Moreau du Temple. La carte des ingénieurs géographes*, Paris, C.T.H.S., 1998. DE RAYNAL DE SAINT-MICHEL (Bertrand), *Atlas de la Martinique au 18^e siècle...*, *op.cit.*, 1997. Monique PELLETIER, « La Martinique et la Guadeloupe au lendemain du Traité de Paris (10 février 1763). L'œuvre des ingénieurs géographes. », *Chronique d'histoire maritime*, 1^{er} semestre 1984, n°9, p.22-30.

¹⁰⁹⁴ COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES, *La Martinique de Moreau du Temple...*, *op.cit.*, 1998. La carte est conservée sous la cote BNCP SH Pf.156, division 2, pièce 17 (réserve). Une copie dressée en 1782 est conservée par ailleurs sous la cote SHAT Ms 7 B 129. Des détails de cette carte sont conservés également dans le Département des cartes et plans de la BnF : par exemple, le *Plan d'une partie de l'île de la Martinique [de la pointe des Salines au Sud jusqu'à la Rivière du Gallion au nord (côte Est)]* levé en 1766. Conservé sous la cote SH Pf.156, division 4, pièce 6, il est signé par Moreau du Temple, et mesure 1,20 mètre de large sur 2,80 mètres de haut (l'échelle est identique à celle de la carte complète). Les sources manuscrites pour l'étude de ces cartes des ingénieurs géographes sont dispersées : elles se trouvent aussi bien à Aix (CAOM fonds DFC), qu'au SHAT : l'index des catalogues imprimés des archives de la guerre donne des références au nom des différents ingénieurs géographes. Les archives nationales (sous-séries JJ du fonds de la marine) fournissent également quelques pistes, que viennent compléter certains manuscrits de la BnF ou du SHM de Vincennes. À titre d'exemple, citons le « Mémoire instructif sur le travail de la Carte de la Martinique (par Loupia, Géographe, vers 1764 ou 1765) » (CAOM DFC XI Martinique 242 — texte publié dans l'ouvrage de Raynal de Saint-Michel, *Atlas de la Martinique...*, *op.cit.*, 1997, p.169-172). Également, la 4^{ème} pièce du carton AN Marine 5 JJ 235 : « Calculs du canevas géométrique et observations trigonométriques pour la carte générale de l'île de la Martinique, par l'ingénieur-géographe Loupia (1764-1765) ».

s'appuieront en 1785 pour réaliser leur carte des chemins vicinaux de l'île en 103 planches, à la même échelle¹⁰⁹⁵.

De même, leurs trois collègues chargés de la Guadeloupe (Thévenet, Gaillard Desaulnes et Ducaille), achèvent leur carte dès 1769, à une échelle, cette fois, de 1/28000^e (3 lignes pour 1 toise). Également conservée au Département des Cartes et plans de la Bibliothèque nationale de France, cette carte de deux feuilles (de 2,5 mètres sur 2,5 mètres au total), rend compte de la précision du travail accompli, et de ses difficultés¹⁰⁹⁶. Notamment, les ingénieurs géographes ne sont pas parvenus à vaincre la grande difficulté de la colonie, le massif montagneux et boisé qui couvre le centre de la moitié occidentale de l'île (la Guadeloupe, proprement dite, aujourd'hui désignée sous le terme de "Basse Terre"). Hormis un ruban côtier de 5 km de large en moyenne, avec quelques endroits mieux repérés toutefois (notamment une incursion d'une quinzaine de kilomètres menant jusqu'à La Soufrière, au sud de l'île), le centre de la carte est couvert par une zone blanche, *terra incognita* qu'aucune route n'ose encore traverser, désignée par la mention suivante : « Noyau de l'Isle ou Montagnes inaccessibles toutes couvertes de bois ».

L'une et l'autre carte témoignent de l'application rigoureuse des conventions graphiques en cours chez les ingénieurs de l'époque¹⁰⁹⁷ : la méthode et les codes cartographiques mobilisés sont précisément exposés dans les ouvrages de l'ingénieur Dupain de Montesson, qui dès 1763 publie *L'art de lever les plans*, bientôt complété par *La Science de l'Arpenteur*, qui paraît en 1766¹⁰⁹⁸. Cet auteur, qui n'est pas le seul à écrire sur la question, loin de là, présente l'intérêt de donner dans son *Spectacle de la*

¹⁰⁹⁵ SHM SH 213. Un double incomplet en est conservé sous la cote CAOM Colonies F³ 292. Cette carte est par ailleurs intégralement publiée dans Bertrand DE RAYNAL DE SAINT-MICHEL, *Atlas de la Martinique au 18^e siècle...*, op.cit., 1997.

¹⁰⁹⁶ BNCP SH Pf.155, division 2, pièce 14 (rouleau) : « Carte générale de l'Isle Guadeloupe, réduite d'après la Grande carte qui a été levée par les Ingénieurs géographes, pendant les années 1763, 1764, 1765, 1766, 1767 et 1768. Echelle de trois lignes pour cent toises » [soit 6,75 millimètres pour 195 mètres, soit approximativement 10cm pour 2,8 km, soit une échelle de 1/28000^e]. Les autres cartes manuscrites, détails et autres parties de cette carte de l'île, sont conservées dans le même portefeuille.

¹⁰⁹⁷ Pour des comparaisons sur ce point, voir les planches publiées à la fin de François de DAINVILLE et F. GRIVOT, *Le langage des géographes: termes, signes, couleurs des cartes anciennes (1500-1800)*, Paris, 1964.

¹⁰⁹⁸ Dupain de Montesson, né vers 1715 à Paris, ingénieur géographe des camps et armées, enseigna la topographie au futur Louis XVI et publia de nombreux ouvrages qui firent beaucoup pour normaliser les représentations cartographiques ; ses principaux ouvrages sont signalés dans notre bibliographie des sources imprimées.

*campagne tel qu'il s'exprime par des dessins et par des couleurs*¹⁰⁹⁹, publié en 1773, des références explicites aux terrains tropicaux et aux cultures coloniales. Il intègre presque instantanément l'expérience coloniale acquise par plus de la moitié de ses confrères du corps des ingénieurs-géographes : comme le montre la planche finale de ce petit opuscule (document 8.4), l'ingénieur propose un figuré particulier pour les « terrains arides », les champs de « cannes », les « mangles ou palétuviers », ou encore les « savannes » (terme qui, en Guyane et aux Antilles, désigne les friches)¹¹⁰⁰. La chose était d'autant plus utile que l'inégal succès de l'entreprise cartographique dans les autres colonies de l'aire caraïbe justifia le maintien d'un certain nombre de cartographes coloniaux bien après 1770.

2.3. Le rêve inachevé. Sainte-Lucie, Guyane et Saint-Domingue

Les ingénieurs chargés de lever la carte de Sainte-Lucie ont de fait moins de chance que leurs confrères de la Guadeloupe et de la Martinique, l'un d'eux, Morancy, tombant malade dès le début des opérations. La carte ne sera jamais achevée. Au milieu des années 1780, c'est finalement l'arpenteur général de l'île, Lefort de Latour qui, comme l'avait fait partiellement Rolland pour Saint-Domingue en 1764, se charge de dresser une carte à grande échelle, toutefois bien moins ambitieuse que celle des ingénieurs géographes, puisqu'elle se contente d'assembler les plans d'arpentage disponibles dans la colonies, sans la moindre référence à une quelconque triangulation. Cette carte que nous reproduisons en annexe (document 8.5) mesure 95 cm sur 1,45 m. Elle fournit toutefois un outil bien utile au gouverneur de Sainte-Lucie, qui y trouve notamment une vue d'ensemble du cadastre de l'île dont il a la charge. Elle est d'ailleurs accompagnée d'un mémoire, « Petit traité historique » donnant notamment pour chaque numéro de concession, le nom du propriétaire et la qualité de ses cultures. Ces qualités,

¹⁰⁹⁹ DUPAIN DE MONTESSON, *Le spectacle de la campagne tel qu'il s'exprime par le dessin et par des couleurs, sur les plans et sur les cartes, pour servir de suite à la Science de l'Arpenteur*, Paris, Jaillot, 1773.

¹¹⁰⁰ Le texte, lui-même, prend la peine de décrire ces différents terrains coloniaux. Sur les codes de représentation utilisés pour la carte de la Martinique, voir : Catherine BOUSQUET-BRESSOLIER et Monique PELLETIER, « La Martinique des ingénieurs géographes », in COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES, *La Martinique de Moreau du Temple...*, op.cit., 1998, p.51-86 (en particulier p.75 et suivantes).

toutefois, n'étaient d'aucune utilité pour les affaires de défense, étant donné le figuré elliptique adopté par l'arpenteur général.

En Guyane, le projet de colonisation de Kourou lancé par Choiseul, et son rapide échec, place l'envoi des ingénieurs géographes dans un contexte quelque peu différent. Joseph-Charles Dessingy, qui s'était illustré dans la cartographie de la rive droite du Rhin et au Canada, passe à Cayenne dès 1762, où il sert jusqu'en 1786, levant un certain nombre de cartes topographiques de Cayenne et d'ailleurs¹¹⁰¹. En juillet 1763, il est rejoint par Simon Mentelle : élève de Buache et de l'astronome Lalande, formé sur le terrain des levés de la carte de Cassini, cet ingénieur géographe d'une grande activité réalise de nombreuses cartes de la colonie, d'abord dans le cadre du projet de Kourou, puis au gré des besoins des administrateurs ou des missions d'exploration qu'il accompagne dans les terres. Leur confrère François-Étienne Hautmont, meurt à Cayenne dès 1767 après avoir cartographié la région située sur la rive droite du Kourou. D'autres ingénieurs géographes se succèdent en Guyane, sans vraiment pouvoir appliquer, semble-t-il, les principes exigeants de la cartographie réformée que prône l'Académie des sciences et que recommande le ministre : une triangulation de ce territoire essentiellement côtier et presque entièrement couvert d'épaisses forêts s'est révélée difficilement réalisable. Ce n'est qu'en 1777 que Dessingy est en mesure de présenter une carte de la triangulation de l'île de Cayenne¹¹⁰².

Pour Saint-Domingue enfin, sur les seize ingénieurs géographes désignés, treize seulement arrivent dans l'île : la surface à cartographier était plus de 25 fois supérieure à celle de la Martinique¹¹⁰³. Dès les premiers mois, trois d'entre eux trouvent la mort, et au début de l'année 1766, il n'en reste plus que quatre dans la colonie, les autres ayant

¹¹⁰¹ Colonel BERTHAUT, *Les ingénieurs géographes militaires...*, *op. cit.*, 1902, tome 1, p.31.

¹¹⁰² Jean CHAÏA, « Sur quelques ingénieurs-géographes... », *op. cit.*, 1979, p.49-57. Il semble qu'un certain nombre de relevés cartographiques ont eu lieu, par ailleurs, à la faveur des tractations engagées avec le Portugal à propos des contestations de frontière entre la Guyane et le Brésil : sur ces questions, voir cet ouvrage que nous n'avons pu à ce jour consulter (en cours d'acquisition à la BnF) : Antoinette Antoinette MASTEAU, *La frontière franco-brésilienne de l'Oyapock Guyane-française-Amépa : essai de géographie culturelle et politique*, [Thèse de doctorat] Paris, Université Paris III-IHEAL, 1998.

¹¹⁰³ La liste complète en est donnée dans la thèse de Jean-Louis Glénisson, qui fait le point sur cette question : Jean-Louis GLÉNISSON, « La cartographie de Saint-Domingue... », *op. cit.*, 1986, tome 1, p.78 et suivantes. La page 126 donne le nom des treize ingénieurs qui arrivent effectivement à Saint-Domingue (outre Daubertin, ingénieur de la colonie, qui leur est adjoint), avec leur affectation géographique précise dans les différentes parties de l'île.

été renvoyés pour leur manque de zèle ou leur inadaptation aux conditions climatiques. Le coût des opérations cartographiques pour la colonie les rendent d'ailleurs insupportables aux administrateurs, chaque ingénieur représentant plus de 15 000 livres de frais pour sa pension, son logement, et le recrutement des aides nécessaires aux relevés¹¹⁰⁴. Dès lors, les opérations de triangulation qui devaient fixer le canevas d'une cartographie aussi précise qu'en France ou que dans les Petites Antilles, sont abandonnées : malgré la direction énergique du Directeur des fortifications Du Portal (qui quitte l'île en 1769), chargé de coordonner leurs efforts, la carte complète ne voit jamais le jour.

Les ingénieurs restant sont utilisés par les administrateurs (hormis quelques périodes au cours desquelles ils s'efforcent de continuer la tâche qui avait justifié leur envoi dans l'île) pour des opérations cartographiques ponctuelles, moins ambitieuses, réalisées au coup par coup et dans la précipitation : en 1766, le gouverneur d'Estaing les mobilise pour seconder les relevés de côtes dont il charge trois officiers de marine, qui ont pour mission de s'acquitter de leur tâche en quelques semaines. Les ingénieurs géographes sont alors fermement priés de renoncer à toutes leurs exigences de perfectionisme, et de se contenter de relèvements « faits avec le compas, seul moyen trigonométrique dont on doit se servir »¹¹⁰⁵. Ces plans de côtes sont conservés aujourd'hui dans l'*Album d'Estaing*, aux archives du Ministère de la Marine, à Vincennes¹¹⁰⁶.

Le tracé définitif de la frontière entre la partie française et la partie espagnole, défini par l'accord de 1776 (ratifié en 1777), matérialisé par 221 pyramides maçonnées,

¹¹⁰⁴ Jean-Louis GLÉNISSON, «La cartographie de Saint-Domingue... », *op.cit.*, 1986, tome 1, p.146-147, détaille le coût annuel de cette opération, qu'il évalue, pour douze ingénieurs, à plus de 210 000 livres. Il cite notamment l'exemple des frais de l'ingénieur Boy, en 1764 : 4500 livres d'appointements (ceux-ci seront revus à la baisse dès l'année suivante) ; 2400 livres pour le logement (somme divisée de moitié par la suite) ; 4900 livres pour l'entretien des aides, la nourriture des esclaves et des chevaux ; 6000 livres de frais divers, de déplacement notamment.

¹¹⁰⁵ CAOM Colonies E 350 (dossier Ribart), « Instruction pour les levés de la carte nautique (4 février 1766) » : citée intégralement en annexe dans Jean-Louis GLÉNISSON, «La cartographie de Saint-Domingue... », *op.cit.*, 1986, tome 2, p.260-264. On y lit également cet ordre, qui en dit long sur la descente aux enfers des ingénieurs : « MM. les ingénieurs géographes auront la bonté d'observer que la scrupuleuse exactitude qu'ils pratiquent avec raison en levant la carte d'un pays cesse d'avoir icy la même utilité : elle entraîneroit une perte de tems immense et désavantageuse ».

¹¹⁰⁶ SHM SH 114 : « Atlas de la partie françoise de l'île de Saint-Domingue du costier de M. le Comte d'Estaing ». Les cartes militaires de cette période rassemblées par Du Portal se trouvent sous la cote SHM SH 243-246 : « Mémoire sur la défense terrestre de Saint-Domingue ». On trouve par ailleurs sous la cote AN Marine 3 JJ 293, liasse 18, les documents de travail, cartes et mémoires de l'un des trois navires affectés à cette tâche. Voir sur cette mission de 1766 : Jean-Louis GLÉNISSON, « La cartographie de Saint-Domingue... », *op.cit.*, 1986, tome 2, p.166-176.

donne lieu par ailleurs à un relevé topographique globalement exact de la zone frontière. La participation des ingénieurs géographes à ces relevés est probable. Ces neuf cartes de la frontière, d'une taille impressionnante (l'une d'elles dépassant les 5,50 mètres de long, sur près d'un mètre de large), sont complétées par diverses réductions à des formats plus maniables¹¹⁰⁷.

Dans toute cette opération, les ambitions de 1763 étaient bien oubliées, les méthodes d'arpentage classique l'ayant visiblement emporté pour longtemps sur les techniques trigonométriques et astronomiques dont on avait tant espéré après la Guerre de Sept Ans. La guerre d'Amérique qui commence alors ne fait que conforter les administrateurs dans l'urgence d'une cartographie sommaire et utilitaire, repoussant vers un avenir incertain, et bien lointain, la cartographie de l'intérieur de Saint-Domingue¹¹⁰⁸.

3. Des étoiles à la mer. Science des marins et cartographie coloniale, de 1763 à la Révolution

La pression militaire qui touche les colonies caraïbes tout au long de la seconde moitié du XVIIIe siècle, donne *de facto* priorité à la cartographie des côtes et de leurs pièges. Les innovations majeures pour la détermination des longitudes et la précision des relèvements côtiers, placent alors en première ligne de la cartographie coloniale les astronomes de l'Académie royale, et de brillants officiers de marine parfaitement instruits des progrès en la matière. Leur action se déroule sous l'œil du ministère de la Marine, de l'Académie royale des sciences, et de la jeune Académie royale de Marine de Brest fondée en 1752.

¹¹⁰⁷ Treize cartes des limites de Saint-Domingue, datées de 1776, se trouvent sous la cote BNCP SH Pf.147.

¹¹⁰⁸ Comme le rappelle Adolphe CABON, il faut attendre la cartographie de l'île par les Américains, en 1915, pour voir des cartes plus précises de Saint-Domingue. R.P Adolphe CABON, « Notes historiques sur la détermination de la position géographique d'Haïti », *Bulletin semestriel de l'observatoire Saint-Martial*, janvier-juin 1916, p.51-67, cité par James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.125.

3.1. Hydrographie et astronomie coloniales

Pour le détail des côtes, les sondages des fonds marins, et le repérage précis des haut-fonds, des passes et des récifs côtiers, rien ne remplace, *a priori*, l'expérience des pilotes locaux.

Les relevés de côtes rassemblés en hâte par le gouverneur d'Estaing en 1766 avec le secours des ingénieurs géographes, donnent un exemple de ce que pouvaient produire certaines missions hydrographiques coordonnées sur place par les administrateurs militaires : beaucoup de notes, de mémoires, ou de minutes de plans ; mais rarement des cartes précises et cohérentes¹¹⁰⁹. Les mémoires isolés continuent d'ailleurs de parvenir aux différentes académies, ou au ministère. En 1768, par exemple, le capitaine de frégate La Cardonie établit plusieurs relevés stratégiques dans les eaux de Saint-Domingue¹¹¹⁰. En 1786, c'est le major de vaisseau Cœuret de Secqville qui dresse une carte de la Désirade et de Marie-Galante¹¹¹¹. Ces documents sont adressés à l'Académie royale de marine de Brest.

Muni des nombreux journaux de bord et de dizaines de mémoires qui lui sont adressés au Dépôt, Jacques-Nicolas Bellin s'efforce jusqu'à sa mort de synthétiser et de diffuser les résultats que lui permet d'accumuler le système de centralisation de l'information dont il est l'un des principaux récepteurs. Le mémoire qu'il publie en 1768, par exemple, en complément de sa carte des débouquements de Saint-Domingue, a pour objet d'éviter que trop d'écueils imprévus ne se dressent sur la route des vaisseaux du roi au départ de la colonie¹¹¹². Mais les résultats, partiels, parfois contradictoires, sont insuffisants.

¹¹⁰⁹ Voir SHM SH 114 (Album d'Estaing, autre exemplaire conservé sous la cote CAOM F³ 291). AN Marine 3 JJ 299, dossier 1 (« Extrait du journal de la campagne de la corvette du roi "le serin" armée à Brest et commandée par M. de Kergarion Locmaria pour la mission de St-Domingue, 1773-1774 »).

¹¹¹⁰ Alfred DONEAUD DU PLAN, « Histoire de l'Académie de Marine », publié en 6 parties, *Revue Maritime et coloniale*, 1878-1879. Tiré à part à Paris, Berger-Levrault et C^{ie}, 1878-1882, 6^e partie, p.14-15. M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 3, p.1410 et suivantes.

¹¹¹¹ SHM AM Ms 74 (Comptes rendus des séances de l'Académie de Marine, tome XI), p.460-466 : « Mémoire sur la carte de Marie-Galante et de la Désirade, dressée d'après les observations faites au mois de juin 1786 sur la frégate du roi *La Raillieuse* », par Augustin Cœuret de Secqville, major de vaisseau.

¹¹¹² Jacques-Nicolas BELLIN, *Description des débouquemens qui sont au nord de l'isle de Saint-Domingue*, Versailles, Imprimerie du Département de la Marine, 1773 (première édition, 1768).

L'hydrographe Bellin, nous l'avons vu, s'était préoccupé dès le milieu du siècle de repérer rigoureusement les différentes îles sur le canevas encore bien lâche des longitudes et des latitudes ; le Secrétaire de l'Académie des sciences, à la même époque, lançait cette formule magnifique, évoquant en 1745 l'avenir de la science hydrographique :

« On serait trop heureux si dans la construction des cartes géographiques on n'avait à placer que des points déterminés par des observations astronomiques : elles sont à la Géographie ce que les médailles & les monuments sont à l'Histoire¹¹¹³. »

L'astronomie, en effet, demeure le moyen le plus sûr de dominer l'espace ; et jusqu'à la fin du siècle, l'Observatoire royal continue de recueillir les observations d'éclipses ou de phénomènes célestes qui lui parviennent des colonies. Depuis la Martinique, le Capucin Christophle « muni d'excellents instruments », lui adresse des observations, notamment en 1769 à l'occasion du passage de Vénus sur le disque solaire¹¹¹⁴. Depuis Saint-Domingue, c'est un académicien, le P. Pingré en personne, qui réalise cette observation, laquelle mobilise des observateurs dans le monde entier¹¹¹⁵. En 1772, l'astronome Le Monnier, de l'Académie des sciences, suggère au ministre de faire entretenir un observateur permanent au Cap-Français, mais il n'est pas écouté¹¹¹⁶. En

¹¹¹³ « Hydrographie », *HARS 1745*, Paris, Imprimerie royale, 1749, p.77.

¹¹¹⁴ Jérôme de LALANDE, « Addition contenant quelques observations qui me sont parvenues depuis la lecture de ce Mémoire », *MARS 1769*, Paris, Imprimerie royale, 1772, p.425. LE MONNIER, « Manière de déterminer l'erreur des tables de Vénus, indépendamment des effets des parallaxes du Soleil & de Vénus, dans l'observation du mois de juin 1769 », *MARS 1769*, Paris, Imprimerie royale, 1772, p.505.

¹¹¹⁵ Le P. Pingré fait alors escale à Saint-Domingue, dans le cadre d'une expédition destinée à évaluer la qualité de quelques horloges marines, sur lesquelles nous reviendrons. Sur le réseau des observateurs déployés par l'Académie des sciences et la Royal Society à l'occasion de ce phénomène astronomique (qui se répéta en 1761 et 1769), voir en particulier (outre les ouvrages généraux sur l'histoire de l'astronomie) : Pierre-Jacques CHARLIAT, « Note sur le passage de Vénus et la Révolution nautique dans la seconde moitié du XVIII^e siècle », in CTHS, *Comptes rendus du 92^e Congrès national des Sociétés savantes, Strasbourg et Colmar, 1967, Section des Sciences, tome I, Histoire des Sciences*, Paris, 1969, p.255-266. Harry WOOLF, *The Transit of Venus : a Study of Eighteenth-Century Science*, Princeton, Princeton University Press, 1959. Pour une vue d'ensemble contemporaine des résultats, voir entre autres : LE MONNIER, « Comparaison des observations du passage de Vénus, faites en Amérique, avec celles qui ont été faites dans le nord de l'Europe », *MARS 1769*, Paris, Imprimerie royale, 1772, p.498-504.

¹¹¹⁶ AN Marine G 95, f°17-18 : « De l'utilité des observations dans une de nos colonies d'Amérique pour décider une des principales questions de physique céleste » (11 mars 1772, par Le Monnier).

Guadeloupe, l'intendant de l'île, Joseph-François Foulquier de La Bastide¹¹¹⁷, envisage à son arrivée en 1781, d'observer régulièrement le ciel depuis l'hôtel de l'intendance de Basse-Terre où il fait installer ses instruments : il adresse les résultats de ses premières observations à son correspondant officiel à l'Académie royale des sciences, Jacques Dominique Cassini, au moins les premières années¹¹¹⁸. Son assistant à Basse-Terre, un certain Tondu (qui rentre, semble-t-il, en France en 1783, mais est de nouveau en Guadeloupe l'année suivante¹¹¹⁹), est également en relation avec l'Observatoire, qui recueille des observations d'éclipses de satellites de Jupiter (en 1782), et de la comète de 1784¹¹²⁰.

Pourtant, ce n'est pas sur terre que la cartographie des colonies soutenue par l'astronomie fait les plus grands progrès : à l'heure où les Antilles françaises ne sont localisées sur l'Océan que par une dizaine de points définis par des observations astronomiques dignes de confiance, un progrès considérable est amorcé par l'application dans les eaux coloniales d'un certain nombre de révolutions techniques, avec, au premier rang l'utilisation d'horloges marines de plus en plus perfectionnées.

¹¹¹⁷ Intendant de 1781 à 1785, puis de la Martinique de 1785 à sa mort, en 1789.

¹¹¹⁸ Bien que rien ne le précise dans la correspondance que lui adresse Foulquier de Bastide, il s'agit probablement de Jacques-Dominique Cassini (ou Cassini IV), et non de son père, Cassini de Thury : la liste des correspondants publiée en 1789 dans *La Connaissance des Temps* désigne en effet Foulquier de la Bastide comme le correspondant de "Cassini fils" depuis 1781, sans faire allusion à aucun changement depuis cette date, alors que Cassini de Thury décède en 1784. « Liste de Messieurs les correspondans de l'Académie royale des Sciences », *La Connaissance des Temps pour 1789*, Paris, 1786, p.403. Ce Cassini IV (Paris 1748 - Thury 1845), succédant à son père dans les murs de l'Observatoire, termina la carte de France et prit une part active à l'élaboration des départements français pendant la Révolution. Les premières lettres que lui adresse Foulquier de La Bastide (1782-1783) sont conservées à l'Observatoire de Paris, sous la cote BObs Ms B 4.10. Cassini fils rend compte de certaines de ses observations faites en Guadeloupe dans son mémoire intitulé « Observation sur le passage de Mercure sur le Soleil, faite à l'Observatoire Royal de Paris, le 12 novembre 1782, par M. Cassini fils », in *MARS 1782*, Paris, Imprimerie royale, 1785, p.666.

¹¹¹⁹ BObs Ms B 4.10, lettre de Foulquier à Cassini, du 21 janvier 1783. MÉCHAIN, « Mémoire contenant les observations et la théorie de la première comète de 1784 », *MARS 1784*, Paris, Imprimerie royale, 1787, p.365.

¹¹²⁰ En 1782, Cassini fils cite dans un mémoire trois observations des satellites de Jupiter adressées par Tondu, faites les 9 mai, 22 et 29 septembre 1782 en Guadeloupe : CASSINI fils, « Observation sur le passage de Mercure... », *op.cit.*, 1785, p.666. Le 16 janvier 1784, Tondu observe une comète depuis un navire en rade du port de Basse-Terre : MÉCHAIN, « Mémoire contenant les observations et la théorie de la première comète de 1784 », *MARS 1784*, Paris, Imprimerie royale, 1787, p.365. Cette observation de Tondu est également mentionnée dans le volume de 1788 de *La Connaissance des temps*, p.334.

3.2. La révolution des montres marines

Le délicat problème de la longitude en mer agite la communauté scientifique européenne depuis la fin du XVII^e siècle¹¹²¹. Parmi les nombreuses voies où se sont engagés les savants stimulés par les prix de la *Royal Society* de Londres et de l'Académie royale des sciences de Paris (méthode des distances lunaires, héliomètre de Bouguer, mégamètre de Charnière, etc.), la méthode dite des « montres marines » s'est rapidement révélée la plus efficace : connaître immédiatement, grâce à une horloge fiable¹¹²², l'heure exacte d'un autre lieu au moment où l'on peut déterminer le midi local (par une simple observation du passage du soleil à son zénith, ce que pouvait faire n'importe quel marin), permet en effet, par un calcul simple de réduction du temps en mesure angulaire¹¹²³, de déterminer avec exactitude la différence de longitude entre les deux lieux. Le premier à atteindre un degré de perfection jugé satisfaisant par la *Royal Society* de Londres a été l'Anglais Harrison, bientôt suivi par les Français Le Roy et Berthoud.

C'est justement dans le cadre de certaines expéditions destinées à étudier le comportement en mer de ces montres marines, que des progrès déterminants pour la cartographie des Antilles sont réalisés : en 1768, sur ordre du roi, l'Académie royale des sciences désigne l'astronome Pingré pour accompagner l'enseigne de vaisseau Fleurieu sur la corvette royale l'*Isis*, afin de participer à l'évaluation des montres proposées par Berthoud. Cette expédition, qui passe par les Antilles (Martinique et Saint-Domingue), puis par Terre-Neuve (pour éprouver le comportement des montres dans toutes les conditions climatiques), est l'occasion d'un grand nombre d'observations et de relevés de longitude. L'ensemble de ces résultats est analysé dans divers mémoires, notamment dans le *Voyage* publié par Fleurieu en 1773, approuvé par l'Académie royale de marine.

¹¹²¹ Pour plus de détails, voir notamment, Catherine CARDINAL, *Ferdinand Berthoud (1727-1807), Horloger mécanicien du Roi et de la Marine*, La Chaux-de-Fonds (Suisse), 1984. Paul DITISHEIM et alii, *Pierre Le Roy et la chronométrie*, Paris, Éditions Tardy, 1940. Dava SOBEL, *Longitude. L'histoire vraie d'un génie solitaire qui résolut la plus grande énigme scientifique de son temps*, Paris, Lattès, 1996 (1^{ère} édition, New York 1995). Bruno PASSI, « Pour une contribution à l'étude de l'horlogerie de marine et de son incidence hydrographique en Europe 1750-1850 (France, Espagne, Pays-Bas, Danemark, Russie, Suède, Venise) », thèse de 3^e cycle, sous la direction de Pierre Chaunu, Université Paris IV, 1982, 2 volumes.

¹¹²² L'horloge devait notamment pouvoir résister au roulis, à l'humidité, au sel, et aux changements de température qui provoquaient la dilatation des parties métalliques du mécanisme.

¹¹²³ 24 heures de temps équivalent à 360° (sphère terrestre). Autrement dit, une heure de différence équivaut à une différence de longitude de 15°.

Celui-ci propose une carte de l'Atlantique des Antilles à Terre-Neuve du 14° au 47° degrés de latitude nord (document 8.6) et met en évidence les faiblesses des travaux de Bellin¹¹²⁴.

En 1771 et 1772, embarqués sur la *Flore* que commande Verdun de La Crenne, les astronomes de l'Académie, Borda et Pingré également chargés d'évaluer des montres marines et divers instruments, font de nombreux relevés de longitudes. Ces observations donnent lieu à d'innombrables relevés de profils de côtes (document 8.7) ainsi qu'à une carte précise de l'Atlantique qui, cette fois, englobe l'ensemble de l'Amérique du nord du 13° au 78° parallèles (document 8.8). Comme Fleurieu, les académiciens de 1771-1772 critiquent sévèrement l'œuvre fautive de Bellin¹¹²⁵. Cette publication de 1778 marque donc une étape importante dans la connaissance de l'Atlantique nord, y compris la mer des Antilles. La liste des localisations géographiques qui paraît chaque année, sous l'égide de l'Académie des sciences, dans la série de la *Connaissance des temps*,

¹¹²⁴ On trouve naturellement des échos de cette première expédition dans les archives de la Marine (AN Marine G 97 dossiers 1 et 2, entre autres), dans les archives de l'Académie royale des sciences (Procès-verbaux) et dans celles de l'Académie royale de Marine (SHM fonds AM). Les principales publications des voyageurs sont : Charles-Pierre Claret de FLEURIEU, *Voyage fait par ordre du Roi en 1768 et 1769 à différentes parties du monde pour éprouver en mer les horloges marines inventées par M. Ferdinand Berthoud [...] par M. D'Eveux de Fleurieu, Enseigne des Vaisseaux de Sa Majesté ; de l'Académie Royale de Marine, & de celle des Sciences, Belles-Lettres & Beaux Arts de Lyon*, Paris, Imprimerie royale, 1773, 2 volumes. R.P. Alexandre-Guy PINGRÉ, « Précis d'un voyage en Amérique, ou Essai géographique sur la position de plusieurs Isles, & quelques autres lieux de l'Océan atlantique; accompagné de quelques observations concernant la Navigation », *MARS 1770*, Paris, Imprimerie royale, 1773, p.487-513. R.P. Alexandre-Guy PINGRÉ, « Observations du Passage de Vénus sur le Disque du Soleil, faite au Cap François, Isle de St-Domingue, le 3 juin 1769 », *MARS 1769*, Paris, Imprimerie royale, 1772, p.513-528. L'ouvrage de Fleurieu présente une carte de l'Atlantique construite à partir de ces nouvelles informations. Dans l'introduction de son *Voyage*, p.LII et suivantes, Fleurieu dresse une critique en règle des cartes de Bellin : « il est fort rare qu'on ait employé les vraies positions de quelques lieux, qui cependant avaient été fixées par des Observations astronomiques, plusieurs années avant que les Cartes fussent publiées [...] quoique les déterminations fixes, d'après lesquelles le Rédacteur a prétendu les dresser, aient été consignées dans des Mémoires dont il les accompagnait : il est fort rare qu'une des deux Cartes soit d'accord avec le Mémoire. Aux erreurs de principe se joignent encore des défauts particuliers sans nombre, des changements continuels sans fondement et sans motifs, des négligences impardonnables d'exécution, tant dans la construction du Plan que dans les divisions & la correspondance des Échelles. J'ai répugné long-temps à faire une critique détaillée des Cartes du *Dépôt* ; je voulais me borner à indiquer les nouvelles déterminations d'après lesquelles on devait les rectifier ; mais les erreurs sont si multipliées, si dangereuses, que je me serais cru coupable envers les Marins, si je négligeais de leur en faire connaître tout le détail [...] ».

¹¹²⁵ Jean-Charles de BORDA, R.P. Alexandre-Guy PINGRÉ et Jean-René-Antoine de VERDUN DE LA CRENNE, *Voyage fait par ordre du roi en 1771 et 1772, en diverses parties de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique. Pour vérifier l'utilité de plusieurs méthodes et instrumens, servant à déterminer la latitude et la longitude, tant du vaisseau que des Côtes, isles et écueils qu'on reconnoit, suivi de recherches pour rectifier les cartes hydrographiques [...]*, Paris, Imprimerie royale, 1778, 2 volumes. De nombreuses archives manuscrites évoquent cette campagne, et notamment ses étapes antillaises : AN Marine G 97 dossier 1, G 98 dossiers 2 et 3, etc.

s'en fait immédiatement l'écho : dans le volume de 1779 Pingré porte cette liste de 200 villes environ, à plusieurs centaines, divisées en quinze sections. Les colonies caraïbes, jusqu'alors représentées par trois points seulement (Martinique, Cayenne, et Caye Saint-Louis de Saint-Domingue), sont alors identifiées par dix points, dont cinq à Saint-Domingue.¹¹²⁶

3.3. Chabert et Puységur. Vers une cartographie de précision

À la suite de ces deux expéditions d'évaluation technique, quelques officiers de marine particulièrement instruits se chargent de certaines de ces montres au maniement délicat, lors de campagnes militaires menées dans les eaux antillaises¹¹²⁷. Chabert, en particulier, profite de deux campagnes de la Guerre d'Amérique qui le mènent aux Antilles (en 1778-1779 et 1781-1782), pour faire des observations astronomiques au moyen d'horloges de différents modèles, que lui confie Berthoud¹¹²⁸ : ses relevés des longitudes de Tobago, de la Grenade, de la Dominique, de la pointe est de la Tortue, et de quelques débouquements de Saint-Domingue, sont présentés à l'Académie royale des sciences, qui en assure la publication en 1786. Il indique en outre, lors de son rapport, que le Dépôt des Cartes et plans de la Marine pourrait prochainement publier une carte des courants marins entre les Antilles et l'Amérique, d'après ses observations sur le sujet¹¹²⁹.

Outre Chabert, il faut évoquer Chastenot de Puységur, jeune et brillant officier de marine, rompu aux techniques de la cartographie côtière¹¹³⁰ : en plus de la solide

¹¹²⁶ *La Connaissance des temps pour 1779*, Paris, 1777.

¹¹²⁷ L'ouvrage de Fleurieu, par exemple, donne de nombreuses instructions pour les futurs utilisateurs de telles montres : notamment un « appendice contenant diverses instructions sur la manière d'employer les Horloges marines à la détermination des Longitudes ; avec les modèles de Calcul relatifs aux différentes Observations qu'on peut faire, soit à terre, soit à la mer, pour vérifier leur régularité ». Charles-Pierre Claret de FLEURIEU, *Voyage fait par ordre du Roi en 1768 et 1769...*, *op.cit.*, 1773, tome 2, p.406-622.

¹¹²⁸ Ferdinand BERTHOUD, *Traité des montres à longitude [...]*, Paris, Pierres, 1792, p.14.

¹¹²⁹ Joseph-Bernard, Marquis de CHABERT, « Mémoire sur l'usage des Horloges marines, relativement à la Navigation, & sur-tout à la Géographie, où l'on détermine la différence en longitude de quelques points des îles Antilles & des côtes de l'Amérique Septentrionale, [...] par des Observations faites pendant la campagne de M. le Comte d'Estaing, en 1778 & 1779, & celle de M. le Comte de Grasse, en 1781 & 1782, par M. le Marquis de Chabert », *MARS 1783*, Paris, Imprimerie royale, 1786, p.49-66, et p.52-55.

¹¹³⁰ Pour plus de détails, voir l'étude que nous avons faite de cette expédition, en nous appuyant notamment sur les nombreux documents cartographiques laissés par celle-ci, et sur les archives

formation hydrographique qu'il avait reçue à Toulon en qualité de garde de la marine¹¹³¹, Puységur avait été initié aux dernières techniques de levés maritimes par le chevalier de Borda. D'une part, en 1772, au cours de l'expédition de la *Flore* de Verdun de La Crenne, que nous venons d'évoquer ; d'autre part, à l'occasion d'une mission hydrographique dans l'archipel des Canaries et sur les côtes d'Afrique, en 1776, qui avait donné lieu à la publication d'une carte d'un degré de précision exceptionnel¹¹³². L'expérience de 1772 l'avait précocement formé au délicat maniement des montres marines, qu'il fallait régler et ajuster chaque jour en fonction de paramètres difficiles à définir ; celle de 1776 lui avait révélé les subtilités d'un instrument que Borda venait de mettre au point, le fameux cercle de réflexion (ou Cercle de Borda), permettant de gagner en précision sur le chapitre des relevés angulaires qui forment la base de tout relèvement du relief côtier¹¹³³.

Cette expérience irremplaçable aux côtés du maître Borda, qu'il renforce encore par une pratique assidue des instruments d'observation pendant les campagnes de la Guerre d'Amérique¹¹³⁴, lui valent le soutien, puis les félicitations de l'Académie des sciences et de l'Académie de marine, lorsqu'il publie en 1787 le résultat d'une campagne de près de deux ans sur les côtes de Saint-Domingue et au cœur de ses débouquements. A l'aide de deux horloges de Berthoud et d'une montre anglaise¹¹³⁵,

personnelles de Puységur conservées aux Archives nationales (AN Marine 3 JJ 299) : François REGOURD, « L'expédition hydrographique de Chastenet de Puységur à Saint-Domingue (1784-1785) », in Hubert BONIN et Silvia MARZAGALLI (dir.), *Négoce, Ports et Océans. XVIe-XXe siècles*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2000, p.247-262.

¹¹³¹ Sur cet enseignement spécialisé, voir Michel VERGÉ-FRANCESCHI, « Un enseignement éclairé au XVIIIe siècle. L'enseignement maritime dispensé aux gardes », *Revue historique*, juillet-septembre 1986, n°559, p.29-55.

¹¹³² Un exemplaire de la carte des Canaries de 1776, née de cette expédition, est conservé sous la cote BNCP Ge CC 1185, carte n°70.

¹¹³³ Le cercle de réflexion mis au point par Borda en 1772 et testé lors de l'expédition des Canaries de 1776, est directement inspiré des instruments à double réflexion qui, tels l'octant ou le sextant, ont permis d'atteindre au XVIIIe siècle une perfection d'observation jamais égalée jusqu'alors. Cet instrument, qui permet de saisir des mesures angulaires verticales ou horizontales, se présente sous la forme d'un cercle gradué, muni de deux alidades à pinnules, et de deux verniers pour accroître la précision de la lecture sur le limbe gradué. Sa graduation continue offre à l'observateur la possibilité de répéter autant de fois que nécessaire les prises d'angles en différents points du cercle, annulant de ce fait les erreurs fixes de graduation que l'on constate régulièrement sur les sextants ou les octants. Pour une première approche précise et concise des instruments d'hydrographie, voir Jean RANDIER, *L'instrument de marine*, Paris, Arthaud, 1978 et DAUMAS, *Histoire générale des techniques*, *op.cit.*, 1964, réédition 1996, tomes 2 et 3.

¹¹³⁴ En 1778, Chastenet de Puységur s'était procuré en Angleterre des instruments d'une grande précision, pour son compte et pour celui de quelques amis. AN Marine G 110 f°150-154 et 197.

¹¹³⁵ Les deux montres de Berthoud (portant les n°1 et 28), sont décrites en détail dans Ferdinand BERTHOUD, *De la Mesure du Temps, ou Supplément au Traité des Horloges marines & à l'Essai sur l'Horlogerie [...]*, Paris, Mérigot le jeune et Didot fils, 1787, p.72, et p.78-79. La montre anglaise, désignée par la lettre "A", fut semble-t-il confiée à Chabert après cette mission : AN Marine 3 JJ 93,

d'un cercle de réflexion et de sextants, mais aussi d'un quart de cercle utilisé à terre pour confirmer certaines mesures¹¹³⁶, il dresse avec ses aides, pour certains, formés à ses côtés¹¹³⁷, des cartes précises des débouquements et de la côte de Saint-Domingue. Grâce à un canevas d'une soixantaine de points déterminés astronomiquement et par d'innombrables relevés côtiers faits à terre et sur mer selon la méthode que lui avait enseignée Borda en 1776¹¹³⁸, il donne à ses cartes (documents 8.9 et 8.10) un degré de précision jamais atteint jusqu'alors dans l'histoire de la cartographie coloniale française, les sondes marines elles-mêmes étant strictement localisées par rapport à de nombreux relèvements angulaires des côtes¹¹³⁹. En 1787, l'officier Lieudé de Sepmanville pouvait terminer l'entreprise de son aîné, en dressant, selon les mêmes procédés et avec la même précision, la carte de l'île de la Gonave, face au Port-au-Prince¹¹⁴⁰.

division 2. AN Marine 3 JJ 299, liasse 1. Il était prévu en outre de faire parvenir à Puysegur une troisième montre de Berthoud, plus précise, qui ne put toutefois lui être envoyée à temps : AN Marine 2 JJ 104, div. 1, doc.29, et AN Marine G 97, f°60.

¹¹³⁶ SHM AM 74, p.443-446.

¹¹³⁷ Parmi eux se trouve l'officier Honoré de Guidy, formé dans les mêmes conditions que Puysegur, et remarqué par l'Académie de Marine pour ses travaux sur le Cercle de Borda en 1777 : SHM AM Ms 74, p.235-256. L'homme chargé du réglage et de l'ajustement quotidien des horloges est l'Abbé Nicolas-Antoine Nouet (1740-1811), très apprécié par Cassini, qu'il remplacera d'ailleurs à la tête de l'Observatoire de Paris en 1793, avant de participer à la fameuse expédition d'Égypte : voir Patrice BRET, « L'astronome Nicolas-Antoine Nouet (1740-1811), membre de l'Institut d'Égypte, directeur de la carte de Savoie », in CTHS, *Actes du 116^e Congrès National des Sociétés Savantes (Chambéry 1991), Section Histoire des Sciences et des Techniques*, Paris, 1993, p.119-147. Les nombreuses notes quotidiennes de Nouet réalisées pour le réglage des différentes montres, sont conservées sous la cote AN Marine 3 JJ 302 division 5 (14 cahiers).

¹¹³⁸ Cette méthode plus précise que toutes les autres, s'appuyait sur l'usage conjoint d'un compas de relèvement, de montres de marine, et d'instruments de mesure angulaire au nombre desquels se trouvait le fameux *cercle de réflexion*. Pour un exposé précis de cette méthode fondée sur la mesure de distances angulaires entre différents amers et un point de référence précisément déterminé, voir Jean MASCART, *La vie et les travaux du chevalier de Borda (1733-1799). Épisodes de la vie scientifique au XVIII^e siècle*, Lyon-Paris, 1919, p.415 et suivantes, et la solide thèse d'Olivier CHAPUIS, qui nous a beaucoup appris : « Charles-François Beautemps-Beaupré (1766-1854) et la naissance de l'hydrographie moderne. À la mer comme au ciel, ou l'émergence de la précision en navigation et dans la cartographie marine en France (1750-1850) », thèse de Doctorat, sous la direction de Jean Meyer, novembre 1997, Université Paris IV-Sorbonne, p.441-444 (publiée en 2000).

¹¹³⁹ Antoine-Hyacinthe-Anne de Chastenet, Comte de PUYSEGUR, *Détail sur la navigation aux côtes de Saint-Domingue et dans ses débouquements*, Paris, Imprimerie royale, 1787. Du même auteur, *Le Pilote de l'Isle de Saint-Domingue et des débouquements de cette isle, comprenant une carte de l'Isle de Saint-Domingue et une carte des débouquements, depuis la Caye d'Argent jusqu'à la partie Ouest du Placet des Isles Lucayes*, publié par ordre du Roi, Paris, Imprimerie royale, 1787. Dès le volume de 1789 (publié en 1786), la série de la *Connaissance des temps* rend compte de ces nouvelles déterminations astronomiques.

¹¹⁴⁰ De LIEUDÉ DE SEPMANVILLE, *Détail particulier pour la carte de la gonave, ajoutée en 1788 au Pilote de l'Isle de S.-Domingue, par M. de Lieudé de Sepmanville, élève de la Marine de la première classe*, Paris, Imprimerie royale, 1788. Sa carte fut publiée à la suite de l'œuvre de Chastenet de Puysegur, dans les éditions ultérieures de celui-ci.

Si Saint-Domingue est, finalement, le grand bénéficiaire de ce mouvement de cartographie de précision qui culmine avec l'expédition de Puységur (après avoir connu l'échec des ingénieurs géographes), les Petites Antilles, en revanche, et plus encore la Guyane, sont quelque peu délaissées par cette nouvelle vague de spécialistes.

En 1786, un texte destiné à justifier le tracé d'une carte de l'Océan atlantique publiée par le toujours actif Dépôt des Cartes et plans de la Marine permet, comme les textes de l'hydrographe Bellin trente ou quarante ans plus tôt, de faire le point sur les sources dont disposent les cartographes pour les colonies caraïbes à la fin de notre période. Les informations recueillies pour les Antilles proviennent sans surprise des travaux de Fleurieu et de Pingré, complétés, notamment par Chabert (jusqu'à Tobago) et Chastenet de Puységur pour Saint-Domingue ; pour la Guyane en revanche, c'est à Richer (1672 !) que l'on fait appel pour les relevés de latitude, que confirment les données de La Condamine, auteur des dernières observations retenues pour les longitudes de cette colonie, faites en 1744, soit plus de quarante ans auparavant¹¹⁴¹.

La cartographie des colonies est donc, au XVIII^e siècle, une entreprise que les rouages scientifiques de la machine coloniale (Ministère, Dépôt de la marine, Académie royale de marine, Observatoire et Académie royale des sciences) ne parviennent qu'imparfaitement à mener à son terme.

À la cartographie de terrain menée par les successeurs des premiers arpenteurs et ingénieurs envoyés dans les colonies à la fin du siècle précédent, aux relevés ponctuels de longitude et de latitude que fournissaient le hasard d'une collaboration locale ou d'un astronome en transit, succède au lendemain de la Guerre de Sept Ans une cartographie plus offensive, et plus rigoureuse. L'envoi d'un fort contingent d'ingénieurs géographes, et l'utilisation des nouveaux instruments de marine (horloges et instruments de relèvement) par des astronomes en mission et des officiers compétents, malgré certaines insuffisances et une inégale mobilisation dans l'espace colonial (la Guyane, notamment, restant largement à l'écart du mouvement), donne à cette cartographie des colonies une rigueur nouvelle. Celle-ci permet, sous l'autorité des institutions scientifiques de la métropole, de corriger moins de vingt ans plus tard les cartes de Bellin que l'on avait

¹¹⁴¹ Le manuscrit conservé sous la cote AN Marine 3 JJ 93, division 1, liasse 5, précise pour Cayenne : « latitude déduite des observations de M. Richer, d'accord à 7" près avec celle de M. des Hayes. Longitude conclue de 4 éclipses du 1^{er} satellite observées en 1744 par M. de La Condamine, dont deux correspondantes à Paris. Cette longitude est préférable à tout ce que l'on peut déduire d'ailleurs ».

cru de durables références, et de donner à la France une place prépondérante dans la cartographie de l'Atlantique de la fin du siècle.

Chapitre 9. L'inventaire naturaliste du monde colonial

Le XVII^e siècle n'avait offert à la curiosité des savants européens qu'une quantité relativement limitée d'informations sur l'histoire naturelle des colonies françaises de l'aire caraïbe. Le XVIII^e, en revanche, frappe par la quantité impressionnante d'informations de toutes sortes qui proviennent des Antilles et de la Guyane et s'accumulent dans les cabinets des naturalistes français. Parallèlement, les méthodes d'investigation et d'analyse se développent dans les colonies et s'améliorent à la lumière des progrès scientifiques qui touchent l'ensemble du monde occidental.

C'est donc bien à une double évolution que nous assistons sur le chapitre des sciences naturelles dans le contexte colonial, quantitative, d'une part, qualitative de l'autre, qui permettent une rapide amélioration des connaissances rassemblées sur les espaces coloniaux, tout en multipliant les liens et les échanges entre habitants des colonies et savants de la métropole.

1. Les formes de la collecte

Les savoirs naturalistes du XVIII^e siècle, comme le rappelle Lettsom (1775), embrassent l'ensemble des catégories de l'ancienne « curiosité » née aux premiers jours de l'époque moderne auxquelles s'ajoutent une dimension économique, technique, philosophique et morale, nettement plus affirmée :

« Les productions nombreuses de la nature, leur application aux besoins, aux soulagements, & même aux agréments de la vie ; les mœurs, les usages & les

opinions des hommes ; l'Agriculture, les Manufactures et le Commerce [...] sont des objets bien dignes d'exercer la curiosité du Philosophe¹¹⁴². »

Tout, en fait, intéresse le naturaliste, et entre ses mains se dessinent les figures variées d'une collecte globale qui occupe un vaste territoire épistémologique, entre curiosité éclairée, inventaire savant et théories scientifiques.

1.1. Compilations et histoires naturelles

Dans la continuité des récits de voyage du XVII^e siècle, divers ouvrages fondés pour l'essentiel sur un habile travail de compilation, permettent de donner des colonies une vision générale qui, pour être de seconde main, n'en est pas moins documentée. C'est le cas, avec un inégal bonheur, de certains récits dans les grandes collections de voyages du siècle, notamment dans les tomes XI à XV de *L'Histoire générale des voyages*, de l'Abbé Prévost, largement diffusée. C'est également le cas de la grande œuvre de l'Abbé Raynal, *L'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, parue en 1770 et constamment rééditée et augmentée jusqu'à la fin de l'Ancien Régime¹¹⁴³ : le discours s'en veut total, puisé aux meilleures sources, exhaustif et démonstratif. Mais, finalement, son apport scientifique par essence compilatoire, s'efface *de facto* derrière le projet de la démonstration philosophique et politique.

Parallèlement, une "vulgate" rémanente de l'Histoire naturelle des Antilles et de la Guyane, se maintient tout au long du XVIII^e siècle, par exemple certains *Dictionnaires géographiques* du temps, donnant la part belle aux innombrables serpents de la Martinique qui avaient tant frappé les premiers chroniqueurs, aux lamantins que l'on ne trouve plus que rarement sur les côtes antillaises, voire à d'hypothétiques

¹¹⁴² John Coakley LETTSOM, *Le voyageur naturaliste ou Instructions sur les moyens de ramasser les objets d'histoire naturelle et de les bien conserver. Avec des observations propres à étendre les recherches relatives aux connoissances humaines en général. Par M. John Coakley Lettsom, Docteur-Médecin, Membre de la Société Royale de Londres, & de celle des Arts. Traduit de l'anglois [...]*, Amsterdam-Paris, Lacombe, 1775, p.III, cité par Lorelai B.KURY, « Civiliser la nature : histoire naturelle et voyages (France, fin du XVIII^e siècle, début XIX^e siècle », thèse soutenue à Paris (E.H.E.S.S.), sous la direction de Jean-Pierre Goubert, Paris, juillet 1995, p.124.

sauvages caraïbes tapis dans les montagnes de la Martinique ou de la Guadeloupe¹¹⁴⁴. L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert se montre mieux informée, tant sur les articles géographiques que sur la botanique, les animaux, ou les procédés techniques de transformation des productions agricoles¹¹⁴⁵. Sa fonction, pourtant, demeure l'information du public, la formation d'une élite cultivée, la vulgarisation d'un état du savoir.

Quelques voyageurs s'efforcent de donner de l'histoire naturelle des colonies une vision plus vivante, actualisée¹¹⁴⁶. C'est le cas, notamment, de l'ingénieur suisse Justin Girod de Chantrons, du baron de Wimpffen, ou encore du médecin-botaniste danois Paul Erdman Isert, qui séjournent aux Antilles françaises et publient leurs impressions sous forme de lettres fictives, désignant par cet artifice désormais classique la nature d'un discours spécifique, qui se démarque à la fois du récit fantaisiste et du traité scientifique¹¹⁴⁷. Les Jésuites, également, publient dans la collection des *Lettres édifiantes*, un certain nombre de lettres en provenance des Antilles et surtout de la

¹¹⁴³ Abbé Guillaume Thomas RAYNAL, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Amsterdam, 1770, 6 volumes. Nombreuses rééditions : 1774, 1775, 1776, 1780, etc.

¹¹⁴⁴ Carricatural, de ce point de vue, est l'article « Martinique », de l'édition de 1738 du *Grand dictionnaire géographique, historique et critique* de Bruzen de la Martinière, qui précise sur la foi du compilateur Rochefort (1658 !) que « cette isle est partagée entre les indiens, naturels du pays & les Français. », et que « La partie de l'isle qui est habitée par les Indiens est toute comprise en un quartier qui se nomme la Cabesterre ». Or, depuis l'attaque française de 1658, la présence amérindienne en Martinique n'était plus que résiduelle, l'île passant complètement, dès cette date, sous domination française. BRUZEN DE LA MARTINIÈRE, *Le Grand dictionnaire géographique, historique et critique*, Paris, 1738, article « Martinique », tome IV, p.121. Il manque aujourd'hui dans l'historiographie, un équivalent des travaux de Jean-Claude Halpern pour la première moitié du XVIIIe siècle : Jean-Claude HALPERN, « Représentation populaire des peuples exotiques, en France, à la fin du XVIIIe siècle », thèse sous la direction de Michel Vovelle, Université de Paris I, 1992, 2 tomes. Et du même auteur, « La question coloniale et le colportage de l'information », *Annales historiques de la Révolution française*, avril-juin 1992, p.193-200.

¹¹⁴⁵ Les articles sur les différentes îles sont signés Le Romain.

¹¹⁴⁶ Pour une vision d'ensemble de la publication des voyages sur les Amériques, la Guyane française et les Antilles, voir G. BOUCHER DE LA RICHARDERIE, *Bibliothèque universelle des voyages, ou notice complète et raisonnée de tous les ouvrages de voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde, publiés tant en langue française qu'en langue étrangère*, Paris, tome V, p.479-527, et tome VI, p.165-318.

¹¹⁴⁷ Justin GIROD DE CHANTRANS, *Voyage d'un Suisse...*, *op.cit.*, 1785, réédition 1980. Alexandre-Stanislas de WIMPFEN, *Voyages à Saint-Domingue pendant les années 1788, 1789 et 1790*, Paris, an V (1796). Réédition critique par Pierre PLUCHON, sous le titre *Haïti au XVIIIe siècle. Richesse et esclavage dans une colonie française*, Paris, Karthala, 1993. Paul Erdman ISERT, *Voyages en Guinée et dans les Îles Caraïbes en Amérique par Isert, tirés de sa correspondance avec ses amis*, traduit de l'Allemand, Paris, 1793. Réédition critique par Nicoué GAYIBOR, Paris, Karthala, 1989.

Guyane, notamment dans la première moitié du siècle¹¹⁴⁸. Témoins oculaires, ces différents auteurs rendent compte des paysages, des cultures, des sols, des animaux, des hommes ou du climat des îles. La condition servile et la description des mœurs des « Américains » occupe une place de choix dans leur discours, parfaitement représentatif de l'air du temps.

Pourtant, de tels ouvrages qui, au siècle précédent, auraient représenté un intérêt certain aux yeux des savants parisiens (Girod de Chantrans et Isert, notamment, sont des observateurs attentifs de la nature), ne relèvent plus que marginalement de la sphère de l'information scientifique. La plupart des récits de voyages de naturalistes dans les bornes du monde connu, se sont désormais déplacés, insensiblement, sur le territoire balisé de la curiosité publique¹¹⁴⁹. L'anecdote et le pittoresque l'emportent définitivement sur la complexité de découvertes scientifiques désormais trop subtiles pour satisfaire une clientèle cultivée, mais pas toujours assez pour se délecter de fastidieux décomptes d'étamines. Peut-on parler encore de « vulgarisation naturaliste » pour ces récits épistolaires ? Pourquoi pas. Le public, en particulier depuis la parution du *Spectacle de la Nature*, de l'Abbé Pluche et son formidable succès, se montre avide de connaissances générales, superficielles, abordables, qu'il souhaite exactes, mais qu'il préfère voir présentées sous un jour attrayant¹¹⁵⁰. Cette distinction des genres, entre des œuvres qui mobilisent les artifices de la littérature, et des travaux scientifiques qui recourent sans scrupule aux inventaires et aux nomenclatures savantes (et notamment latines), s'exprime d'ailleurs très clairement sous la plume du Danois Isert, qui écrit dans la préface de son *Voyage* :

¹¹⁴⁸ *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus*, Paris, 1702-1776, 34 volumes. Par exemple : « Lettre du P. Crossard, Supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus. En l'Isle de Cayenne. Au P. de la Neuville, de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique », datée de Cayenne le 10 novembre 1726, in *Lettres édifiantes...*, *op.cit.*, 1728, tome 18, p.312-330. Le tome 20 (1731), en contient cinq différentes, en provenance de Cayenne et de Saint-Domingue, p.217-449.

¹¹⁴⁹ Geoffroy ATKINSON, *Les relations de voyages du XVIIIe siècle et l'évolution des idées; contribution à l'étude de la formation de la pensée du XVIIIe siècle*, Paris, 1924. Marie-Noëlle BOURGUET, « Voyages et voyageurs », in Michel DELON (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, 1997, p.1092-1095. Daniel ROCHE, « Voyage », in Vincenzo FERRONE et Daniel ROCHE (dir.), *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p.349-357. Numa BROCC, « Voyages et géographie au XVIIIe siècle », *Revue d'histoire des sciences*, 1968, tome 22, p.137-154. Nicole HAFID-MARTIN, *Voyage et connaissance autour des Lumières (1780-1820)*, Voltaire Foundation 1995 VI, Oxford, 1995.

¹¹⁵⁰ Abbé N.-A. PLUCHE, *Le Spectacle de la Nature, ou entretien sur les particularités de l'histoire naturelle, qui ont paru plus propres à rendre les jeunes gens curieux, et à leur former l'esprit*, Paris, Veuve Estienne et J. Desaint, Paris, 1732-1751, 8 volumes (non consulté). Daniel MORNET, *Les sciences de la nature en France au XVIIIe siècle. Un chapitre de l'histoire des idées*, Paris, Armand Colin, 1911 ; reprint New York, Burt Franklin, 1971.

« L'histoire naturelle des hommes a été mon principal but. On ne trouvera ici sur ce qui regarde les autres objets de la création que quelques idées superficielles et qui se présentaient à chaque instant. Ce qui peut intéresser les connaisseurs en ce genre doit être écrit à sa manière, et ne serait pas à sa place ici. Pour plaire à ceux qui ont le goût et qui recherchent la connaissance des plantes, je leur annonce le premier un livre qui paraîtra dans peu sous le titre de *Prodromus florum australis*, qui contiendra la description de deux cents espèces nouvelles¹¹⁵¹. »

Divers journaux, depuis les *Mémoires de Trévoux* jusqu'au *Journal de Physique*, se placent à la croisée des chemins, diffusant également des mémoires d'histoire naturelle sur les colonies¹¹⁵². Certains ouvrages plus spécialisés peuvent par ailleurs retenir l'attention des curieux qui possèdent quelques connaissances en *physique* (sciences du vivant et de la terre). C'est le cas de l' *Essai sur l'Histoire naturelle de Saint-Domingue* publié en 1776 par le Dominicain Nicolson¹¹⁵³, remarqué pour son catalogue de coquillages, mais qui présente également un panorama de l'île et des descriptions de plantes, d'animaux, ou d'objets amérindiens exhumés en divers points de la colonie (document 9.1). L' *Essai sur l'histoire naturelle de la France Équinoxiale*, du médecin Barrère (1741) ou sa *Nouvelle relation de la France Équinoxiale* (1743)¹¹⁵⁴,

¹¹⁵¹ Paul Erdman ISERT, *Voyages en Guinée et dans les Îles Caraïbes...*, *op.cit.*, 1793, réédition 1989, p.37.

¹¹⁵² Ainsi trouve-t-on par exemple dans le *Journal de Trévoux*, divers articles du missionnaire jésuite Le Breton. Les références précises en sont indiquées dans Dante LÉNARDON, *Index du Journal de Trévoux (1701-1767)*, Genève, Slatkine, 1986. Dans le *Journal de Physique*, par exemple : Charles ARTHAUD, « Observations sur les effets de la piqure de l'Araignée-Crabe des Antilles, et Description de la Bête à mille pieds de Saint-Domingue », *Journal de Physique*, 1787, tome 30, p.422-426. Jean-Baptiste CASSAN, « Observations météorologiques faites sous la zone torride », *Journal de Physique*, 1790, tome 36, p.263-271 et p.330-335. Etc.

¹¹⁵³ R.P NICOLSON, *Essai sur l'histoire naturelle de Saint-Domingue*, Paris, Gabreau, 1776. Un glossaire placé en tête de l'ouvrage, a pour fonction d'en faciliter l'accès aux néophytes et aux simples curieux, auquel il s'adresse en priorité : « Explication de quelques expressions Techniques ou en usage dans les Isles », p.VIII-XXXI.

¹¹⁵⁴ Pierre BARRÈRE, *Essai sur l'histoire naturelle de la France Équinoxiale ou Dénombrement de plantes, des animaux & des minéraux, qui se trouvent dans l'isle de Cayenne, les îles de Rémire, sur les côtes de la mer, et dans le continent de la Guyanne*, Paris, Piget, 1741. Et du même auteur : *Nouvelle relation de la France Équinoxiale, contenant la description des côtes de la Guyane, de l'isle de Cayenne, le commerce de cette colonie, les divers changements arrivés dans ce pays, et les mœurs et coutumes des différents peuples sauvages qui habitent avec des figures dessinées sur les lieux*, Paris, Durand, 1743.

le *Voyage en Martinique* de Thibault de Chanvalon (1763)¹¹⁵⁵, ou encore le *Mémoire pour servir à l'histoire de Cayenne et de la Guyane française*, du chirurgien Bajon (1777-1778)¹¹⁵⁶, en sont d'autres exemples.

La très précise *Histoire des Plantes de la Guyane française*, du botaniste Fusée Aublet (1775), résultat de deux années d'herborisation entre 1762 et 1764, présente (« avec le secours de M. Bernard de Jussieu sans lequel [cet ouvrage n'aurait pas eu] la forme & les diverses qualités qui étoient nécessaires pour le rendre utile¹¹⁵⁷ ») deux volumes de descriptions accompagnés de deux volumes de planches. Sur celles-ci sont représentés tous les caractères qui en permettent l'identification (document 9.2), faisant incontestablement de cette œuvre la première flore guyanaise digne de ce nom¹¹⁵⁸.

De même, certains botanistes étrangers qui herborisent dans les colonies françaises de l'aire caraïbe, publient dans la seconde moitié du siècle de très solides catalogues de plantes américaines, œuvres de référence s'il en est. Nicolas-Joseph Jacquin (1727-1817), botaniste autrichien disciple de Linné¹¹⁵⁹ qui herborise durant quatre ans (de 1755 à 1759), non seulement sur la *Terre-Ferme*, mais aussi en Martinique, en Guadeloupe, à Saint-Vincent, à la Grenade, à Saint-Barthélemy, à Saint-Domingue, à la Jamaïque, et ailleurs, publie son *Enumartio systematica plantarum* en

¹¹⁵⁵ Malgré son titre, l'ouvrage de Thibault de Chanvalon tient bien davantage du traité d'histoire naturelle que du récit de voyage, comme nous aurons l'occasion de le voir dans les pages qui suivent, notamment à propos des observations météorologiques qu'il présente. Le magistrat naturaliste revendique d'ailleurs cette qualification dans sa préface : « C'est aux Physiciens, aux Naturalistes, aux Politiques & aux Historiens, que je rends compte de ce que j'ai vu. J'ai cherché à être utile plutôt qu'agréable ». Le long extrait des registres de l'Académie royale des sciences placé en tête de son livre (p.V-VIII) le confirme implicitement. Jean-Baptiste THIBAUT DE CHANVALON, *Voyage à la Martinique contenant diverses observations sur la physique, l'histoire naturelle, l'agriculture, les mœurs et les usages de cette isle, faites en 1751 et dans les années suivantes, Lu à l'Académie des sciences de Paris en 1761*, Paris, 1763, p.II.

¹¹⁵⁶ BAJON, *Mémoire pour servir à l'histoire de Cayenne, et de la Guiane française, Dans lesquels on fait connoître la nature du Climat de cette contrée, les Maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés, & celles qui régissent sur les Blancs & les Noirs ; des Observations sur l'Histoire naturelle du pays, & sur la culture des Terres. Avec des Planches. Par M. Bajon, ancien Chirurgien Major de l'Isle de Cayenne & Dépendances, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle de Chirurgie*, Paris, Grangé, Veuve Duchesne et L'Esprit, 1777-1778, 2 volumes. Il s'agit d'un ensemble de seize mémoires d'une très bonne qualité (l'ensemble est approuvé par l'Académie royale des sciences), illustré de planches d'une grande finesse d'exécution, représentant notamment des oiseaux et quelques autres animaux.

¹¹⁵⁷ Jean-Baptiste FUSÉE AUBLET, *Histoire des plantes de la Guyane...*, *op.cit.*, 1775, tome 1, préface, p.XV.

¹¹⁵⁸ Jean-Baptiste FUSÉE AUBLET, *Histoire des plantes de la Guyane...*, *op.cit.*, 1775, 4 volumes.

¹¹⁵⁹ Frans A. STAFLEU, *Linnaeus and the Linnaeans. The spreading of their ideas in systematic botany, 1735-1789*, Utrecht, A. Oosthoek's Uitgeversmaatschappij N.V., 1971, p.183-185.

1760 et, en 1763 à Vienne, son *Selectarum stirpium Americanarum historia*¹¹⁶⁰. Cette œuvre d'une grande précision, répertorie plus de 450 nouvelles plantes antillaises, que 183 planches parfaitement réalisées sur lesquelles apparaissent les organes mâle et femelle des plantes, permettent d'identifier et d'intégrer sans mal aux cadres linnéens¹¹⁶¹ (document 9.3). Dans les années 1780, c'est un colon allemand de Sainte-Croix (île danoise), von Rohr, qui se rend à Saint-Domingue, à Cayenne, et dans les Petites Antilles, où il recueille des informations sur le coton. Il en profite pour rassembler un herbier qui sert de base aux descriptions du botaniste Martin Vahl¹¹⁶². De 1783 à 1787, le suédois Olaf Swartz, également disciple de Linné, parcourt les Antilles, et rapporte de nombreux spécimens, sur lesquels il s'appuie pour publier son *Nova genera et species plantarum* (à Stockholm en 1788), ses *Observationes botanicae* (en 1791 à Erlangen) et sa *Flora Indiae Occidentalis* (entre 1797 et 1806)¹¹⁶³.

¹¹⁶⁰ Frans A. STAFLEU « Introduction to Jacquin's caribbean "Enumeratio" », introduction de l'édition de l'*Enumeratio* de 1967, p.I-IX : Nicolaus Joseph Freiherr von JACQUIN, *Enumeratio systematica plantarum, quas in Insulis Caribaeis vicinaque Amerces continente detexit novas, aut jam cognitae emendavit*, Leyden, Th. Haak, 1760. Réédition en fac-similé, Zug (Suisse), Inter documentation Company AG, 1967. Nicolaus Joseph Freiherr von JACQUIN, *Selectarum stirpium Americanarum historia in qua ad Linnaeanum systema determinatae, descriptaeque sistuntur plantae illae, quas in insulis Martinica, Jamaica, Domingo, aliisque & in vicina Continentis parte, observavit rarioribus ; adjectis iconibus in solo natali delineatis*, Vienne, Krause, 1763. Réédition en fac-similé, Manheim, Bibliopolio nova Aul. & Acad., 1788.

¹¹⁶¹ À cette date, deux systèmes de classification se partagent la faveur des botanistes : le système déjà ancien de Tournefort (1656-1708), fondé sur l'étude des fleurs et des fruits, et le système plus récent de Linné (1707-1778), qui classe les plantes en fonction du nombre et de la figure de leurs étamines (*Species plantarum*, 1753). Les décennies suivantes voient l'émergence de *classifications naturelles*, promues par Adanson, les Jussieu (Bernard et Antoine-Laurent), Lamarck et quelques autres. Pour plus de détails sur ces questions, voir notamment Henri DAUDIN, *de Linné à Jussieu. Méthodes de classification et idée de série en botanique et en zoologie (1740-1790)*, Paris, s.d. Réimpression en fac-similé sous le titre *de Linné à Lamarck. Méthodes de classification et idée de série en botanique et en zoologie (1740-1790)*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 1983.

¹¹⁶² Von Rohr (1737-1793) publie son *Anmerkungen über den Kattunbaum*, ouvrage sur la culture du coton à l'usage des colonies danoises, en 1791 à Altona. Dans la notice que lui consacre le *Taxonomic literature* de Stafleu et Cowan, il est présenté comme Danois d'origine allemande, agronome (« agronomist ») et membre de la milice de l'île Sainte-Croix (danoise). Le botaniste Martin Vahl décrit bon nombre des plantes antillaises récoltées par von Rohr, notamment dans son *Eclogae Americanae* de 1796-1807. Frans A. STAFLEU et Richard S.COWAN, *Taxonomic literature. A selective guide to botanical publications and collections with dates, commentaries and types*, seconde édition, Utrecht-Boston, 1976-1988, volume 4, p.864.

¹¹⁶³ Olaf SWARTZ, *Nova genera & species plantarum ; seu Prodromus descriptionum vegetabilium, maximam partem incognitorum quae sub itinere in Indiam Occidentalem annis 1783-1787 digessit*, Homiae, 1788. Du même auteur, *Observationes botanicae quibus plantae Indiae Occidentalis aliaeque Systematis vegetabilium ed. XIV illustrantur earumque characteres passim emendantur, cum tabulis aeneis*, Erlangen, J.J. Palm, 1791. Du même auteur, *Flora Indiae Occidentalis aucta atque illustrata ; sive, Descriptiones plantarum in prodromo recensitarum*, Erlangen, J.J. Palm, 1797-1806, 3 volumes. Henri Stehlé évoque également les herborisations d'Euphrasen et Fahlberg à Saint-Barthélemy (durant la période suédoise de cette île), mais aussi de « Ponthieu en Guadeloupe », sur lequel nous n'avons pas encore rassemblé d'éléments supplémentaires dans le cadre de notre enquête. Ponthieu n'apparaît pas, d'ailleurs, dans le *Taxonomic Literature* de Cowan et Stafleu. Henri STEHLÉ, « Évolution de la

1.2. Collections privées

Des distinctions similaires entre les sciences données en partage au public éclairé du XVIII^e siècle, et celles de plus en plus spécialisées et exigeantes qu'animent les membres des grandes institutions savantes commencent à se faire jour dans les collections rassemblées avec avidité par des amateurs. À la veille de la Révolution, l'académicien Jean-Baptiste Lamarck le proclame sans nuances :

« On est fondé à supposer que des motifs fort différens à leur objet, peuvent donner lieu à la formation d'une collection d'histoire naturelle [...]. On voit en effet souvent des collections d'histoire naturelle dont l'objet, en quelque sorte, est de former spectacle [...]. On va même jusqu'à mutiler les objets, lorsque par ce moyen on peut les rendre plus propres à flatter la vue [...]. Or je dis que des collections telles que celles que je viens de mentionner, ne sont utiles à rien ; qu'elles constituent de simples *cabinets de curiosité*, et non de vrais *cabinets d'histoire naturelle* avantageux aux progrès des sciences et propres à répandre des connoissances utiles¹¹⁶⁴. »

Quoiqu'en pense Lamarck, « la nature est devenue mondaine »¹¹⁶⁵, les collections des curieux, continuent de jouer, un rôle essentiel dans la construction au jour le jour des sciences naturelles. Sur ce terrain, encore en plein XVIII^e siècle, se retrouvent l'amateur et l'académicien¹¹⁶⁶. Autour de ces lieux d'observation, d'échange, de comparaison, se nouent les grands enjeux de l'inventaire du monde.

connaissance botanique et biologique aux Antilles françaises », in CTHS, *Comptes rendus du 91^e Congrès national des Sociétés savantes, Rennes, 1967, Section des Sciences, tome I, Histoire des Sciences*, Paris, 1967, p.285-287.

¹¹⁶⁴ LAMARCK, *Mémoire sur les Cabinets d'histoire naturelle et particulièrement sur celui du Jardin des plantes [...]*, s.l.n.d., cité dans Yves LAISSUS, « Les cabinets d'histoire naturelle », in René TATON (dir.), *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*, Paris, Hermann, 1986 (1^{ère} édition 1964), 6^{ème} partie, p.669.

¹¹⁶⁵ Krzysztof POMIAN, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987, p.249 : « collections, d'une part, informations, découvertes, hypothèses, de l'autre, fournissent matière à un échange tantôt oral, tantôt épistolaire, qui dessine les réseaux le long desquels circulent les textes et les objets ».

¹¹⁶⁶ Frans A. STAFLEU, *Linnaeus and the Linnaeans...*, *op.cit.*, 1971, p.298 et suivantes. POMIAN, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, *op.cit.*, 1987.

Dans la plupart des cabinets de curiosités, des herbiers et des collections d'histoire naturelle que l'on trouve chez les particuliers, les objets en provenance des colonies sont parmi les plus répandus. Les catalogues de collections publiés à l'occasion des grandes ventes du siècle, permettent de repérer de nombreuses pièces en provenance des Amériques, dont certaines trouvent clairement leur origine en Guyane ou aux Antilles françaises¹¹⁶⁷ : le cabinet Bonnier de Mosson¹¹⁶⁸, par exemple, l'un des plus prestigieux et des plus complets du premier XVIIIe siècle, contient en 1744 : un « Opassum des Isles Antilles [...] fort rare [...] extrêmement bien conservé [...] avec ses petits, cachez dans [sa] poche [pièce 174] » ; « Neuf Cartons de cinq pouces & demi sur quatre pouces & demi, garnis de verre blanc, dans lesquels sont renfermez differens beaux Papillons, la plûpart Etrangers, comme Papillons de la Martinique, de la Grenade, de Saint-Domingue & autres [pièce 277] » ; « neuf autres Cartons de la même grandeur, remplis pareillement de Papillons de la Guadeloupe, du Canada, de Saint-Domingue, de la Grenade, &c. [pièce 279] » ; « Deux Ruches de Guepes de Cayenne [pièce 346] », ainsi que divers éléments d' « Habillemens Indiens » mal identifiés¹¹⁶⁹. L'ensemble de ces pièces sont présentées dans les célèbres armoires vitrées conçues sur mesure, et rachetées par Buffon à l'occasion de cette vente pour abriter les collections du Cabinet royal¹¹⁷⁰.

Dans la collection de l'intendant Bertin saisie en 1796, surtout réputée pour ses objets d'origine chinoise, outre diverses pièces « indiennes » difficiles à identifier avec certitude, se trouvent du moins « quatre chandelles en suif végétal de Cayenne »¹¹⁷¹. Les cabinets privés de Madame de Bandeville ou de l'Abbé Aubry, que consulte parmi d'autres l'académicien Brisson pour rédiger les sept volumes de son *Ornithologie* de 1760, contiennent des oiseaux de Cayenne, au nombre desquels on distingue « l'oiseau-

¹¹⁶⁷ Pour un inventaire des catalogues et des principales collections françaises du XVIIIe siècle, voir Yves LAISSUS, « Les cabinets d'histoire naturelle... », *op.cit.*, 1964, réédition 1986, p.671-712.

¹¹⁶⁸ Joseph Bonnier de La Mosson (1702-1744), amateur d'art et de sciences, bibliophile éclairé, est le fils d'un trésorier des États du Languedoc, qui le laisse en 1726 à la tête d'une grande fortune. Son cabinet, conservé dans son somptueux hôtel de la rue Saint-Dominique, est l'un des plus importants du siècle.

¹¹⁶⁹ E.F. GERSAINT, *Catalogue raisonné d'une collection considerable de diverses Curiosités en tous Genres, contenuës dans les Cabinets de feu Monsieur BONNIER DE LA MOSSON, Bailly & Capitaine des Chasses de la Varenne des Thuilleries & ancien Colonel du Regiment Dauphin*, Paris, Jacques Barois, et Pierre-Guillaume Simon, 1744, p.38, 56, 70, 80, etc.

¹¹⁷⁰ Le visiteur peut aujourd'hui admirer ces armoires dans la médiathèque du Muséum national d'Histoire naturelle (rez-de-chaussée) : des pièces y sont depuis peu exposées, qui rappellent leur fonction originelle.

¹¹⁷¹ Ernest Théodore HAMY, *Origines du Musée d'Ethnographie*, Paris, 1890, p.83-86, d'après un "manuscrit conservé dans les archives du Cabinet des Médailles", pièce 55.

mouche à queue fourchue de Cayenne » ou « la Sarcelle de Saint-Domingue »¹¹⁷². La collection du naturaliste Gauthier (qui aurait séjourné en Guyane de 1760 à 1792)¹¹⁷³, achetée en 1796 par le Muséum d'histoire naturelle pour près de 30 000 francs, présente de nombreux objets recueillis chez les Roucouyennes du Haut-Maroni, parmi lesquels deux habillements complets d'Amérindiens (homme et femme), comprenant « plastron », « colliers », « tour de tête en plumes », « bracelets », ainsi que des « pierres vertes percées, faites en Tubes, servant d'ornement », « cinq bonnets de peaux d'Animaux », un collier en « ailes de scarabées », des armes, des ustensiles de toutes sortes, des paniers, ou encore « douze flûtes indiennes »¹¹⁷⁴. Joly de Fleury possède pour sa part lorsqu'éclate la Révolution, une parure de plumes composée de quatorze pièces, ainsi qu'un tablier de femme en verroterie, provenant probablement des Galibis ou des Roucouyennes de Guyane. À Chantilly, Condé possède quant à lui une petite collection d'armes et d'ornements caraïbes¹¹⁷⁵.

À côté de ces collections d'objets, on trouve quelques volières, et surtout des jardins botaniques que cultivent des collectionneurs de plantes rares. Certains réalisent des prouesses, comme, par exemple, l'évêque d'Apt, Éon de Cely, récompensé par la

¹¹⁷² Mathurin Jacques BRISSON, *Ornithologie ou Méthode contenant la division des oiseaux en Ordres, Sections, Genres, Espèces & leurs Variétés. À laquelle on a joint une description exacte de chaque Espèce, avec les Citations des Auteurs qui en ont traité, les Noms qu'ils leur ont donnés, ceux que leur ont donnés les différentes Nations, & les Noms vulgaires. Par M. Brisson, de l'Académie royale des Sciences*, Paris, C.J.-B. Bauche, 1760, tome III-2, p.726-727 ; tome VI, p.472-473 ; etc.

¹¹⁷³ Nous n'avons rien trouvé de plus sur ce personnage, à ce jour, que ce que nous apprend Ernest Hamy : « malheureux voyageur-naturaliste français, qui, après un séjour de trente-deux ans en Guyane, vint succomber à Paris [...]. Venu à Cayenne en 1760, il avait remonté une grande partie des rivières de la Guyane, rassemblant jusqu'au haut-Maroni les curiosités d'un pays à peu près inconnu, et il était rentré en France vers 1792, avec d'importantes collections d'histoire naturelle et d'ethnographie ». Le Muséum, pour récupérer ses collections, tenta de se l'attacher, en lui donnant l'emploi d'aide-naturaliste en 1794. Mais suite à divers conflits administratifs, cette nomination fut annulée. La collection de Gauthier lui fut achetée en 1796, et versée pour partie au Cabinet des Médailles, et au Muséum d'histoire naturelle. Ernest Théodore HAMY, « Gauthier, voyageur en Guyane (1760-1792) », in *Comptes rendus de l'Association française pour l'Avancement des Sciences. Congrès de Grenoble*, 1904.

¹¹⁷⁴ L'inventaire des pièces ethnographiques de cette collection, conservé dans les Archives du Cabinet des Médailles de la BnF, est reproduit dans Ernest Théodore HAMY, *Origines du Musée d'Ethnographie...*, *op.cit.*, Paris, p.77-79.

¹¹⁷⁵ Ces pièces (saisies, Joly de Fleury et Condé étant émigrés) furent versées en 1797 au Musée des Antiques. Ernest Théodore HAMY, *Origines du Musée d'Ethnographie...*, *op.cit.*, 1890, p.27. L'ouvrage de E. Th. Hamy, d'où nous retirons certaines de ces informations, donne d'autres exemples de ces collections ethnographiques, et notamment (p.69-71) une collection privée des années 1780, donnée par Victor Schoelcher au Musée du Trocadéro, avec son inventaire, contenant aussi bien des objets amérindiens que des minéraux et des parties de végétaux ou d'animaux de Guyane et des Antilles.

Société royale d'agriculture de Paris¹¹⁷⁶ pour avoir le premier cultivé « en France & en pleine terre, le Gouyavier (*Psidium Goyava*, L.) & l'arbre de Suif (*Croton Sebiserum*) [...] enrichissant ainsi les Provinces méridionales d'un fruit nouveau & d'un arbre utile pour les Arts¹¹⁷⁷. » Le manuscrit 306 du Muséum national d'Histoire naturelle, catalogue des plantes dressé par la *Commission de la recherche des Plantes dans les Jardins de la liste Civile et dans ceux des Émigrés*, révèle l'importance de certains jardins privés dans la France des années 1780-1790, et la présence, dans ceux-ci de nombreuses espèces américaines, certaines en provenance des colonies¹¹⁷⁸.

Il ne peut être question en tous cas, à cette époque, d'une collection pensée dans des cadres strictement géographiques, les jardins eux-mêmes ne répondant à aucune préoccupation bio-géographique. Les pièces des collections comme les plantes cultivées dans les jardins des amateurs français sont généralement collectées au hasard des rencontres personnelles, des liens familiaux, amicaux et professionnels, et dictées par les offres du marché de la curiosité et des pépinières, dont on connaît mal encore les réseaux d'approvisionnement et les catalogues de vente¹¹⁷⁹.

De même, le financier Bombarde (qui aide semble-t-il le naturaliste Adanson à publier son *Voyage au Sénégal* en 1757¹¹⁸⁰), est en contact avec l'apothicaire-naturaliste du roi, Jean-Baptiste Fusée Aublet, affecté en Guyane entre 1762-1764. Outre son journal de voyage et d'observations, ce dernier lui adresse des échantillons de plantes et d'animaux, des graines et autres curiosités dont regorgent les côtes de Guyane

¹¹⁷⁶ La Société d'agriculture de Paris est fondée en 1761, et devient en 1788 la Société royale d'agriculture. Louis PASSY, *Histoire de la Société nationale d'agriculture de France, tome 1^{er}, 1761-1793*, Paris, 1912, p.2. E. LABICHE, *Les Sociétés d'agriculture au XVIII^e siècle*, (thèse de droit de l'Université de Paris), Paris, 1908, p.72 et suivantes. Également, notre article « La Société Royale d'Agriculture de Paris face à l'espace colonial (1761-1793) », *Bulletin du Centre d'histoire des espaces atlantiques*, 1998, n°8, p.155-194.

¹¹⁷⁷ *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture*, Paris, 1788, trimestre d'automne, p.VII.

¹¹⁷⁸ MNHN Ms 306 : « Commission de la recherche des Plantes dans les Jardins de la liste Civile et dans ceux des Émigrés. 1792-1793 ».

¹¹⁷⁹ Des annonces de pépiniéristes se trouvent régulièrement dans les journaux à destination des cultivateurs ou des curieux de botanique. *La Feuille du Cultivateur*, par exemple, en présente un certain nombre, au début des années 1790.

¹¹⁸⁰ Michel ADANSON, *Voyage au Sénégal (1757)*, réédition présentée et annotée par Denis Reynaud et Jean Schmidt, Saint-Étienne, Lire le Dix-huitième siècle, 1996.

qu'il arpente inlassablement¹¹⁸¹ ; en contrepartie, il obtient probablement de substantielles sommes d'argent¹¹⁸². Conjointement, et semble-t-il dans les mêmes caisses, Fusée Aublet envoie divers objets qu'il destine au duc de Choiseul à titre privé (celui-ci est alors l'influent ministre de la Marine que l'on sait), et à l'attention du Jardin du roi. Choiseul écrit à Bombarde en 1763 :

« J'ay l'honneur, M., de vous envoyer la copie d'une lettre que je viens de recevoir du Sr Aublet, apothicaire-botaniste à Cayenne, par laquelle vous verrez [...] la note de tous les envoys qu'il m'a faits par la frégate du Roy *la Diligente*. J'écris à Rochefort, où elle est arrivée, de vous adresser à Paris tous les animaux, les plantes et autres articles qui composent ces envoys. Je vous prie de séparer les articles qui sont destinés pour le Roy, ceux qui sont pour vous et pour moy dont nous ferons la distribution la première fois que j'aurai l'honneur de vous voir après leur arrivée à Paris¹¹⁸³. »

Le monde des curieux et celui des scientifiques sont donc bien loin, encore en plein XVIII^e siècle, d'être strictement séparés — de même qu'il est impossible de séparer, sous l'Ancien régime, les aspects publics et privés d'une carrière. Les circuits d'approvisionnement des amateurs et des institutions savantes ou gouvernementales, bien souvent, sont les mêmes ; les liens de patronage qui lient le collecteur à ses protecteurs (mécènes, scientifiques réputés, homme de pouvoir ou courtisans influents), font encore concurrence aux réseaux de collecte des institutions royales de la machine coloniale.

Néanmoins, le Cabinet d'histoire naturelle du Jardin du roi, et le Jardin du roi lui-même, ont acquis au XVIII^e siècle, aux yeux de l'ensemble des naturalistes, la

¹¹⁸¹ BnF MF 6244. Également Henri FROIDEVAUX, « Étude sur les recherches scientifiques de Fusée Aublet à la Guyane française (1762-1764) », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1897, tome XII, p.427-489. Sur cet apothicaire-naturaliste, voir également les différentes publications de Jean Chaïa, référencées dans notre bibliographie générale.

¹¹⁸² Fusée Aublet dit de lui, dans sa préface : « La perte que j'ai faite de M. de Bombarde, amateur éclairé de l'Histoire naturelle, & le malheur qui en a été la suite, (la dispersion de presque tout ce que je lui avois envoyé & remis en garde pendant mes voyages,) ne m'empêcheront pas de rendre à sa mémoire, qui m'est toujours chère, le tribut de reconnoissance que je lui dois, pour s'être employé en ma faveur avec persévérance & avec zèle, pendant mes voyages ». Jean-Baptiste FUSÉE AUBLET, *Histoire des plantes de la Guyane...*, *op.cit.*, 1775, tome 1, préface, p.IV.

légitimité de centres de collecte exceptionnels. Cette légitimité tient pour l'essentiel à leur importance, à leur caractère officiel et prestigieux, à la réputation des savants (les Jussieu, Buffon ou Réaumur), qui bénéficient du soutien du roi et de l'Académie royale des sciences. Par ailleurs, ces conservatoires royaux bénéficient de la pérennité du patrimoine monarchique, et ne connaissent pas les démantèlements désastreux qu'engendrent généralement les successions pour les collections particulières. Enfin, participer à l'accroissement de ces collections autour desquelles s'organise le savoir universel de la science royale, c'est aussi, pour le modeste collecteur, flatter sa vanité et tenter de s'arracher à la condition de simple curieux pour gagner les rangs des collaborateurs qui, au détour d'une ligne de la main d'un Buffon ou d'un Brisson, gagneront la reconnaissance des maîtres prestigieux.

1.3. Les conservatoires royaux de la collecte coloniale

Le Jardin du roi, nous l'avons vu, est né en 1718 dans la continuité de l'ancien Jardin royal des plantes. Sous la direction de ses intendants successifs, et notamment de Buffon (de 1739 à 1788), il s'affranchit de sa mission primitive de conservatoire des plantes médicinales, pour devenir un lieu de connaissance botanique universelle. Des cours y sont donnés dans tous les domaines qui font la culture du naturaliste et du botaniste, et idéalement, toutes les espèces de plantes présentes dans le monde sont appelées à y être rassemblées¹¹⁸⁴.

La construction de serres chauffées, au début du XVIII^e siècle, rend possible la culture d'espèces tropicales que le froid avait jusqu'alors tôt fait de tuer. Des adaptations techniques viennent perfectionner la culture sous serre jusqu'à la fin du siècle. Les nombreux « catalogues des plantes démontrées au Jardin du roi » aujourd'hui

¹¹⁸³ CAOM Colonies B 117, f°189 (lettre de Choiseul à Bombarde, du 13 mai 1763 à Versailles), cité dans Henri FROIDEVAUX, « Étude sur les recherches scientifiques de Fusée Aublet... », *op.cit.*, 1897, tiré à part 1898, p.12, note 2.

¹¹⁸⁴ Marie-Noëlle BOURGUET, « La collecte du monde : voyage et histoire naturelle (fin XVII^e-début XIX^e) », in Claude BLANCKAERT, Claudine COHEN, Pietro CORSI et Jean-Louis FISCHER (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, Éditions du Muséum national d'histoire naturelle, 1997, p.163-196. Charles C. GILLISPIE, *Science and Polity...*, *op.cit.*, 1980, p.143 et suivantes. Yves LAISSUS, « Le jardin du roi », in René TATON (dir.), *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*, Paris, Hermann, 1986 (1^{ère} édition 1964), 3^{ème} partie, p.287-341. Emma SPARY, « Making the Natural Order : the Paris Jardin du Roi, 1750-1795 », PhD, Gierton College, Cambridge (Angleterre), 1993.

conservés (manuscrits rédigés en latin et français)¹¹⁸⁵, permettraient de mieux connaître la part des plantes en provenance de la Guyane et des Antilles dans cette collecte gigantesque. Quoiqu'il en soit, les envois de plantes et de graines en provenance des colonies se multiplient au fil des ans. De récents travaux sur le Jardin du roi et sur l'un de ses principaux animateurs à la fin des années 1780, le jardinier Thouin, ont montré l'ampleur des envois qui y sont centralisés, et l'importance du nombre des acteurs de cette collecte à l'échelle planétaire, faisant du Jardin royal l'un des plus riches du monde¹¹⁸⁶. Plus de 660 correspondants figurent dans la liste que dresse le jardinier en chef des envois qui lui sont adressés entre 1770 et 1790. Près d'une trentaine lui écrivent depuis la Guyane et les Antilles françaises, certains lui adressant des dizaines de courriers et de paquets¹¹⁸⁷.

D'autres envois sont attestés par les innombrables allusions qui émaillent les correspondances administratives et scientifiques : dans les années 1730, deux médecins de la Martinique, Deschisseaux et Dumoulin, adressent des caisses de plantes à l'intention du Jardin du roi, le premier d'entre eux au moins recevant pour cela une gratification¹¹⁸⁸. Le manuscrit 1327 du Muséum national d'Histoire naturelle, parmi bien d'autres, révèle de nombreux envois en provenance des Antilles ou de la Guyane, soit directement (en 1776 par un certain abbé Santerre, de la Martinique, en 1778 par un jardinier du roi à Cayenne, Millet, en 1783 par le colon de Badier, en 1783, etc.) ; soit indirectement, par l'intermédiaire de différents scientifiques (Jussieu par exemple, en 1776), ou par celui de différents jardins botaniques français (Rochefort, Lyon, Trianon, etc.)¹¹⁸⁹.

¹¹⁸⁵ BFM Ms 252 et 253 (catalogue de 1776), MNHN Ms 1365 (catalogue de 1737), Ms 297 (1739), Ms 792 (1751), Ms 1017 (1767), Ms 1239 (1774), etc. Nous en avons dénombré près d'une trentaine (faisant pour la plupart plusieurs dizaines de pages, et plusieurs centaines lorsque les commentaires qui y sont adjoints).

¹¹⁸⁶ Emma SPARY, « Making the Natural Order... », *op.cit.*, 1993. Yvonne LETOUZEY, *Le jardin des Plantes à la croisée des chemins avec A. Thouin (1747-1824)*, Paris, Muséum national d'histoire naturelle, 1989.

¹¹⁸⁷ MNHN Ms 314 : « Etat de la Correspondance de M. A. Thouin. ».

¹¹⁸⁸ CAOM C^{8A} 49, f°350-351 (9 décembre 1738), CAOM Colonies C^{8A} 42, f°56-58 (12 juin 1731) et CAOM Colonies C^{8A} 45, f°13-14 (6 mai 1734).

¹¹⁸⁹ MNHN Ms 1327 : « Journal des Envois de Plantes, Arbres et Graines faits au Jardin du Roy par ses Correspondants, avec ceux faits par le Jardinier dudit Jardin du Roy aux Correspondants d'icelui. 1772-an V. ». Un inventaire exhaustif des envois réalisés depuis les colonies, pour être utile, aurait exigé des dépouillements d'archives et de développements érudits hors de mesure avec les ambitions de cette thèse. Nous ne livrons là que quelques indices suffisamment éclairants pour satisfaire aux besoins de notre démonstration. Toutefois, dans l'attente des développements ultérieurs, nous pouvons d'ores et déjà affirmer, à la lumière des nombreux dépouillements d'archives déjà réalisés, que c'est par dizaines que les

Dans le cadre de cette collecte, l'agronomie du XVIIIe se préoccupe de valoriser en France des plantes venues des colonies. Apparaissent en filigrane les enjeux tant scientifiques qu'économiques du débat sur la *naturalisation* des plantes tropicales en Europe — le terme d'*acclimatation* n'étant employé que dans le dernier tiers du XVIIIe siècle¹¹⁹⁰. Linné en personne, au milieu du siècle, tente en vain d'introduire l'opium, le coton, le théier ou même la canne à sucre dans son jardin d'Uppsala¹¹⁹¹, tandis qu'en France se multiplient des expériences similaires, particulièrement à la fin des années 1780¹¹⁹². C'est dans cette double perspective que sont alors mis en place, dans certains ports français, des jardins botaniques destinés à servir de terre d'accueil transitoire pour les plantes en provenance des colonies : à Nantes notamment (avant Marseille, Rochefort, ou Brest), un jardin d'apothicaire est officiellement affecté en 1726 à la réception des spécimens rapportés par des capitaines de navires, auxquels sont bientôt confiées des listes de plantes, et parmi celles-ci un certain nombre d'espèces coloniales¹¹⁹³.

graines et les plantes vivantes originaires des Antilles ou de Guyane parviennent chaque années entre les mains des responsables du Jardin du roi, dès le second tiers du XVIIIe siècle.

¹¹⁹⁰ FOUGEROUX DE BONDAROY, « Mémoire sur un chassis propre à élever les plantes venues des pays chauds », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris*, Paris, 1787, trimestre d'hiver, p.108-115.

¹¹⁹¹ Lisbet KOERNER, « Linnaeus "Floral Transplants" », *Représentations*, 1994, n°47, p.144-169, cité dans Marie-Noëlle BOURGUET et Christophe BONNEUIL, « De l'inventaire du monde à la mise en valeur du globe. Botanique et colonisation (fin XVIIe siècle-début XXe siècle) », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 1^{er} semestre 1999, n°322-323, p.14.

¹¹⁹² *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture*, Paris, automne 1789 (p.XIX et XXIII), et automne 1791 (p.XXV). Sur la Société royale d'Agriculture, voir : Louis PASSY, *Histoire de la Société nationale d'agriculture...*, *op.cit.*, 1912. Émile JUSTIN, *Les Sociétés royales d'agriculture au XVIIIe siècle (1757-1793)*, Saint-Lô, 1935. Abbé J.-L. LEFEBVRE, *Compte rendu à la Société d'agriculture de Paris [...]*, Paris, an VII, p.188-204. Charles C. GILLISPIE, *Science and Polity...*, *op.cit.*, 1980, p.368 et suivantes. François REGOURD, « La Société Royale d'Agriculture de Paris... », *op.cit.*, 1998.

¹¹⁹³ R. AUVIGNE et J.-P. KERNEIS, *Nantes, herbier des isles. Ou le rôle joué par les botanistes nantais dans l'introduction en France des végétaux exotiques au XVIIIe siècle*, Nantes, Imprimerie Chautreau et fils, 1956 : la planche XIX de cette étude reproduit l'ordonnance de 1726 qui officialise des pratiques commencées de manière hésitante depuis en fait un quart de siècle. Une de ces listes de plantes à importer est reproduite sur la planche XXI. Sur ce thème qui mériterait qu'on y consacrait une étude globale, voir notamment : J. DOUCET, J.-P. KERNEIS et Jean MEYER, « Jardins de Nantes. Jardins d'histoire, ou le rôle botanique des Armateurs, des savants et des "navigans" de Nantes au XVIIIe siècle », in CTHS, *Comptes rendus du 87^e Congrès national des Sociétés savantes, Poitiers, 1962, Section des Sciences, tome II, Histoire des Sciences*, Paris, 1963, p.59-69. Jacques DEJUSSIÉU, « Note sur le jardin botanique de la Marine à Rochefort-sur-Mer », in CTHS, *Comptes rendus du 91^e Congrès national des Sociétés savantes, Rennes, 1967, Section des Sciences, tome I, Histoire des Sciences*, Paris, 1967, p.129-133. Pierre HUARD, Christiane LACOMBE, Jean THÉODORIDÈS, « Marine et botanique aux XVIIIe et XIXe siècles. Les jardins botaniques de la Marine », in CTHS, *Comptes rendus du 91^e Congrès national*

Les herbiers complètent cette collection vivante. La source est précieuse, car l'on y trouve parfois le nom de l'envoyeur, et, surtout le lieu de la collecte : l'herbier de Lamarck notamment (98 volumes, dont deux manquants), aujourd'hui conservé dans les laboratoires du Muséum national d'histoire naturelle (ces herbiers restant des outils de travail et de référence pour les botanistes actuels), conserve une bonne partie des plantes originales collectées au XVIIIe siècle par les correspondants du Jardin du roi dans les colonies françaises. Les noms de Badier, Leblond, Richard et bien d'autres s'y côtoient¹¹⁹⁴.

La ménagerie royale, tout au long du siècle, reçoit, également des animaux en provenance des colonies. Des oiseaux, sont envoyés depuis la Guyane, la Martinique et Saint-Domingue, mais aussi des singes ou des sarigues que font parvenir en France des administrateurs, des médecins, des apothicaires, ou des militaires¹¹⁹⁵. Les animaux en bocaux, ou séchés, qui, depuis les colonies, parviennent par dizaines au Jardin du roi, rejoignent les rayonnages du Cabinet d'histoire naturelle du Jardin royal qui, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, joue un rôle fondamental dans la conservation de la collecte naturaliste du monde.

des Sociétés savantes, Rennes, 1967, Section des Sciences, tome I, Histoire des Sciences, Paris, 1967, p.109-127.

¹¹⁹⁴ Nous remercions ici Mme Monique Pouliquen (ancien conservateur en chef du Patrimoine) qui, ayant obtenu l'autorisation de consulter ces documents extrêmement fragiles conservés dans le laboratoire de phanérogamie du Muséum national d'Histoire naturelle, a eu la gentillesse de nous faire part de quelques-unes de ses découvertes, attestant notamment la présence de plantes que l'on peut attribuer sans équivoque à des collecteurs comme de Badier, Fusée Aublet ou Richard, mais aussi à quelques autres, dont un certain Stoupy, en Guyane, dont nous n'avons pu, ni elle ni nous, rien apprendre à ce jour. Le temps nous a malheureusement manqué, jusqu'à présent, pour explorer personnellement, ce type d'archives. Divers herbiers, en outre, qui ont suivi les voies de collections privées se trouvent aujourd'hui dans d'autres grandes bibliothèques et laboratoires spécialisés, comme par exemple à Genève où est conservée aujourd'hui une partie de l'herbier de Leblond, intégré aux collections de Ventenat et Delessert. Frans A. STAFLEU et Richard S. COWAN, *Taxonomic literature...*, *op.cit.*, 1976-1988, volume 7, p.766.

¹¹⁹⁵ CAOM Colonies C^{8A} 33, f°3-4 et f°43-53 (1^{er} janvier et 25 juillet 1724, Martinique). CAOM Colonies C^{8A} 34, f°34-37 (27 mai 1725). CAOM Colonies C¹⁴ 14, f°187-189 (26 mai 1730, Cayenne), etc. Également, sur la ménagerie de Versailles sous Louis XV et Louis XVI : LOISEL, *Histoire des ménageries, de l'Antiquité à nos jours : tome 2, XVIIe-XVIIIe siècles*, Paris, Octave Doin, 1912, p.135 et suivantes. Sur les animaux qui provenaient, dans le même temps, des Indes orientales, voir éventuellement, pour comparaison : Jean-Bernard LACROIX, « L'approvisionnement des ménageries et les transports d'animaux sauvages par la Compagnie des Indes au XVIIIe siècle », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 2^{ème} trimestre 1978, tome 65, n°239, p.153-179.

Dans les années 1740, l'ancien Cabinet des drogues devenu Cabinet d'histoire naturelle du roi en 1725¹¹⁹⁶, prend un nouvel essor, grâce aux efforts de Buffon qui en confie la garde et la gestion à Daubenton, nommé à sa tête en qualité de « Garde et démonstrateur du Cabinet ». Agrandi, réorganisé à plusieurs reprises, le cabinet de Daubenton auquel sont rapidement attachés de nouveaux adjoints, est ouvert au public certains jours de la semaine, enrichissant ses collections grâce à des achats et à des dons : dans ses murs finissent par s'accumuler quelques unes des plus belles pièces de la collection Bonnier de Mosson, mais aussi de celles d'Adanson, de Réaumur et de bien d'autres¹¹⁹⁷. En 1768, l'abbé Expilly le décrit en ces termes dans son *Dictionnaire des Gaules et de la France* :

« La salle qui précède la galerie d'histoire naturelle est ornée de belles armoires, qui renferment particulièrement des pièces d'anatomie. Le milieu est occupé par un grand bureau qui offre un parterre élégant de coquilles choisies. On entre dans une superbe galerie, dont les travées du plafond sont chargées de toutes sortes d'armes, d'équipages et d'habillements de sauvages, de fruits des Indes, de reptiles, quadrupèdes, animaux amphibiens, poissons, serpents, etc. Le pourtour des murs est garni avec autant d'ordre et de propreté que de magnificence, de tout ce que les trois règnes ont de plus précieux en animaux, métaux, sels, pierres, talcs, coquillages, bezoards, sucs, gommes, etc. le tout dans des phioles et des bocaux artistement placés sur les gradins de grandes armoires avec des studioles au bas qui contiennent toutes sortes de fossiles, toutes les classes de pierres fines, topases, jaspes, agathes, jades, cornalines, pierres de Florence, cailloux d'Égypte et autres, marbres, albâtres, cristaux, etc. [...] D'autres armoires sont remplies de bois, fruits et graines étrangères, avec leurs studioles

¹¹⁹⁶ *Voyages et découvertes: des voyageurs naturalistes aux chercheurs scientifiques*, Exposition au Muséum National d'Histoire naturelle organisée en 1981 sous la direction de J.P. Gasc et Y.Laissus, Paris, 1981, p.8.

¹¹⁹⁷ Sur le Cabinet du Jardin du roi, voir entre autres : Yves LAISSUS, « Le jardin du roi », *op.cit.*, 1964, réédition 1986, p.294-298. Et Édouard LAMY, *Les Cabinets d'Histoire Naturelle en France au XVIIIe siècle et le Cabinet du Roi (1635-1793)*, Paris, chez l'auteur, s.d. [1930], p.39-58. Sur un exemplaire du catalogue de la vente du cabinet de Bonnier de Mosson, en 1744, conservé dans la Bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle (cote MNHN 7669) sont indiqués au crayon les noms d'un certain nombre d'acheteurs, en marge des articles : le nom de Buffon apparaît de fait presque à chaque page. D'après une note manuscrite placée en tête de ce volume, ces annotations auraient été faites en 1959, à partir des indications consignées dans un exemplaire de la BnF coté V 32663, que nous n'avons pas pu consulter.

de mines et de pétrifications, d'insectes et de fragments d'animaux. Ces armoires, au nombre de vingt-deux, sont toutes surmontées et couronnées, les unes d'habillemens et de plumages des Indiens, les autres de diverses productions marines [...] On pourroit [appeler le Cabinet du Roi] le trésor de la nature et le triomphe du bon goût¹¹⁹⁸. »

L'image recherchée est bien celle de cet « Abrégé de l'univers » où se côtoient les produits de la nature et les traces des lointaines civilisations humaines, tel que l'annonce l'utopie du cabinet idéal que l'on trouve pour l'an 2440 sous la plume de Louis-Sébastien Mercier, célébrant l'ordre parfait d'un monde ordonné, maîtrisé, confondu en un seul regard dans sa totalité¹¹⁹⁹. Là s'exprime la puissance d'une institution qui, sous la protection du monarque et avec le soutien d'un vaste réseau de correspondants se place au cœur d'un processus de collecte de dimension planétaire¹²⁰⁰.

S'il est parfois difficile, dans l'ensemble de cette collecte que nous ne percevons qu'à travers les échos que nous en livrent les archives, de distinguer ce qui provient spécifiquement des Antilles ou de la Guyane française, l'approche des manuscrits est d'une certaine manière plus aisée, même s'il faut admettre que nous n'en conservons qu'une infime partie : rien ne reste par exemple, des neuf lettres du négociant Aquart, adressées depuis Saint-Pierre de la Martinique au jardin du roi, entre 1784 et 1789, ou des cinq lettres de Dubourg adressées de Saint-Domingue à la fin des années 1780¹²⁰¹. Citons quelques exemples : un mémoire sur la destruction des fourmilières de

¹¹⁹⁸ Cité in Ernest Théodore HAMY, *Origines du Musée d'Ethnographie...*, *op.cit.*, 1890, note 2, p.32.

¹¹⁹⁹ Louis-sébastien Mercier (1786), cité dans Lorelai B. KURY, « Civiliser la nature... », *op.cit.*, 1995, p.86. *L'Encyclopédie* reprend, dans l'article « Cabinet », une définition semblable : « Un Cabinet d'histoire naturelle est donc un abrégé de la nature entière ». Cité dans Antoine SCHNAPPER, *Le géant, la licorne, la tulipe. Collections françaises au XVIIe siècle*, Paris, Flammarion, 1988, p.10.

¹²⁰⁰ Les sources sont nombreuses : qu'il s'agisse des manuscrits conservés au Muséum, qui rassemblent de nombreux catalogues de plantes et de graines adressées au Jardin, ou qu'il s'agisse des archives administratives qui se font bien souvent l'écho de ces envois faits le plus souvent sous le sceau de l'administrateur local, sur les vaisseaux du roi. La tâche d'inventaire est immense, mais techniquement réalisable, avec du temps ; toute approche quantitative ou exhaustive, toutefois, serait illusoire, étant données les lacunes des archives qui ne sont que des papiers privés par nature lacunaires, versés *a posteriori* dans les fonds institutionnels. Le dernier tiers du XVIIIe siècle, notamment grâce aux archives laissées par le jardinier Thouin, ne présente pas moins de difficultés, étant donnée l'inflation des envois au cours de cette période : voir Emma SPARY, « Making the Natural Order... », *op.cit.*, 1993. Également, Yvonne LETOUZEY, *Le jardin des Plantes à la croisée des chemins...*, *op.cit.*, 1989.

¹²⁰¹ MNHN Ms 314, « Etat de la Correspondance de M. A. Thouin. ».

Cayenne, signé de l'ingénieur Fresneau dans les années 1730¹²⁰² ; le « mémoire sur la formation des ouragans qui ravagent les colonies » du docteur J.-B. Cassan de Sainte-Lucie¹²⁰³ ; la « Florindie, ou Histoire phisico-économique des végétaux de la Torride », traité de botanique de plus de 200 pages magnifiquement illustrées, rédigé dans les années 1780 par un prêtre de Saint-Domingue¹²⁰⁴ ; les « Observations d'histoire naturelle » inédites de Thibault de Chanvalon, faites en Martinique dans les années 1750¹²⁰⁵ ; la « Continuation des remarques sur les oiseaux et autres animaux de la Guiane française. Quadrupèdes. », rédigé par un médecin de Cayenne, Laborde¹²⁰⁶ ; ou encore les quelque 600 dessins de plantes réalisés par le médecin botaniste Patris et la dessinatrice brevetée du roi M^{elle} Dugée, en Guyane dans les années 1760¹²⁰⁷ : tous ces documents, parmi une centaine d'autres, disent assez la diversité des informations qui proviennent des colonies. Là encore, nous ne sommes qu'aux prémices d'un gigantesque chantier.

¹²⁰² AAS, Pochette des séances, 28 août 1734.

¹²⁰³ CAOM Colonies F³ 94, fol.279-288. Ce mémoire fut lu en séance à l'Académie royale de marine, dont Cassan était correspondant.

¹²⁰⁴ SHM Ms 100 : « Florindie, ou histoire physico-économique des végétaux de la Torride. Dédiée au Cercle des Phyladelphes du Cap Français, Isle de Saint-Domingue en Amérique, par De La Haye (1789) ». L'abbé De la Haye, curé du Dondon (partie nord de Saint-Domingue) était particulièrement réputé dans la colonie pour ses qualités d'observateur de la nature, comme le rappelle Moreau de Saint-Méry : M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.261.

¹²⁰⁵ MNHN Ms 690 (complété par MNHN Ms 1337 et Ms 1338). Ce manuscrit de plus de 300 pages rassemble une partie des observations rapportées par cet avocat qui avait bénéficié des cours de Réaumur et de Jussieu, avant de s'établir en Martinique entre 1751 et 1757 en qualité de conseiller au Conseil supérieur de la Martinique. Thibault de Chanvalon publie en 1763 son *Voyage à la Martinique* qui, approuvé par l'Académie royale des sciences, comprend un certain nombre d'observations originales sur l'histoire des Antilles. Celles-ci sont complétées par les nombreuses descriptions précises de ce manuscrit : « Je ne soumetts qu'une partie de mes travaux au jugement de l'Académie. J'ai à publier une suite d'observations faites pendant cinq ans & demi à la Martinique ; je donne actuellement celle des six premiers mois de mon séjour dans cette Isle ». Jean-Baptiste THIBAUT DE CHANVALON, *Voyage à la Martinique...*, *op.cit.*, 1763, p.2. D'autres observations de J.-B. Thibault de Chanvalon sont également parvenues, par exemple, à l'Académie de Bordeaux : « M. Castet lut pour M. Thibaut la description de 4 nouveaux genres de plantes d'Amérique, auxquelles il a donné les noms de *Paulmyria*, *Van Nekia*, *Sarraviana*, *Chimbaudia*. La description de 2 espèces d'oiseaux et de 2 chenilles ». BMBx Ms 1699 (registres de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences et Arts de la ville de Bordeaux), tome 1, f°160.

¹²⁰⁶ MNHN Ms 94 (78 pages). La notice du catalogue qui signale ce manuscrit, en précise l'histoire : « ce manuscrit, après avoir été dans les mains de Buffon, qui en a fait divers extraits dans son ouvrage, a appartenu à M. de Lacépède, qui l'a transmis à M. Geoffroy Saint-Hillaire. Il a été donné à la bibliothèque par M. Geoffroy, le 20 avril 1836 ».

2. La diversité du monde. Les progrès scientifiques à la lumière des colonies

Centralisés, identifiés, ordonnés et décrits par les plus grands naturalistes du temps, les Jussieu, Réaumur, Buffon, Thouin ou Daubenton attachés aux principales institutions savantes de la monarchie, ces échantillons du monde colonial servent directement à la progression des connaissances scientifiques que rassemblent les ouvrages du temps.

2.1. Zoologie

Réaumur pour son *Histoire des insectes*, Brisson pour son *Ornithologie*, Buffon pour son *Histoire naturelle*, et tant d'autres grands scientifiques français qui réalisent des inventaires raisonnés de tous les spécimens et échantillons connus dans les trois règnes de la nature (Daubenton, Valmont de Bomare, Lacépède, etc.), tous ont eu recours, pour leurs descriptions américaines, aux nombreuses lettres personnelles, aux échantillons, aux dessins et aux mémoires qui leur sont parvenus des colonies françaises de l'aire caraïbe.

Nous savons combien la découverte de Peyssonnel, médecin du roi en Guadeloupe de 1726 à 1759 qui, le premier, met en évidence la nature animale du corail, a eu un impact important dans le monde scientifique, malgré le peu de cas qu'en fit au premier abord Réaumur¹²⁰⁸.

¹²⁰⁷ Jean CHAÏA, « Jean-Baptiste Patris, Médecin botaniste à Cayenne, explorateur de la Guyane (1764-1786) », in CTHS, *Comptes rendus du 95^e Congrès national des Sociétés savantes, Reims, 1970, Section des Sciences*, tome II, Paris, 1975, p.193.

¹²⁰⁸ Fils d'un médecin marseillais, Jean-André Peyssonnel (1694-1759), s'embarque dès l'âge de 16 ans pour les Antilles et le Mississippi (1710-1712), puis pour l'Égypte (1714-1715), avant de faire ses études de médecine à Paris. Envoyé en Afrique du Nord pour enrichir les collections royales en 1723, il y commence ses observations sur le corail, avant de s'établir définitivement en Guadeloupe en qualité de médecin du roi (1726-1759). Dans son *Traité du corail*, il établit les principes de sa découverte sur la nature animal du corail, qui est rejetée par l'Académie des sciences. Les travaux de Peyssonnel sont en revanche publiés dans les *Philosophical Transactions* de la *Royal Society* de Londres. Les principales contributions imprimées de Peyssonnel concernant les Antilles (sur la Soufrière de la Guadeloupe, divers points médicaux, etc.) sont référencées dans notre bibliographie des sources imprimées. Sur Peyssonnel, voir notamment RÉAUMUR, « Observations sur la formation du Corail, & des autres productions appellées Plantes Pierreuses », in *MARS 1727*, Paris, Durand, 1729, p.269-281. Auguste RAMPAL,

Prenons par ailleurs le cas des oiseaux : la présence aux colonies de nombreux observateurs installés à demeure pendant plusieurs années (médecins, militaires, naturalistes brevetés ou colons anonymes) a, au XVIII^e siècle, une énorme influence sur la qualité et la quantité des espèces américaines décrites dans les grandes sommes ornithologiques françaises. L'*Ornithologie* de Brisson (1723-1806), parue en 1760 et largement reprise par Buffon (qui la cite, la complète et la corrige à l'occasion), peut s'appuyer sur de nombreux collecteurs coloniaux : à la fin de certaines descriptions de Brisson, sont d'ailleurs mentionnés les sources où il a pu puiser l'inspiration de ses descriptions. Ainsi voit-on un certain « M. Chervain », dont nous ne savons rien, adresser à Réaumur un spécimen du « Tangara de Saint-Domingue », cet oiseau « que l'on nomme *Esclave* à Saint-Domingue ». Réaumur le conserve dans son cabinet, Brisson le décrit, et Buffon en reprend la description et le nom, quelques années plus tard¹²⁰⁹.

Brisson dispose des descriptions générales des naturalistes religieux qui, depuis les premières heures de la colonisation, ont écrit sur les Antilles ou la Guyane, décrivant patiemment certains types d'oiseaux et leur comportement : parmi ceux-ci, le P. Du Tertre est naturellement une précieuse référence, même si la plupart de ces oiseaux sont déjà bien connus, à l'époque où écrit Brisson. Le catalogue du monde, par définition, de plus en plus construit autour de la notion d'ordre et de classement, fait essentiellement œuvre d'accumulation. L'ornithologue peut également s'appuyer sur les deux livres plus récents du médecin botaniste Barrère qui, outre son *Histoire naturelle de la Guyane*, publie en 1745 un traité une *Ornithologiae* (semble-t-il assez médiocre), dans laquelle sont décrits des oiseaux guyanais — qu'il classe contre tous les usages selon la forme des pattes et du bec¹²¹⁰. Surtout, Brisson utilise le cabinet de Réaumur, cité presque à chaque page, l'un des plus complets du moment (il fusionnera par la suite avec le

« Notes biographiques sur J.-A. Peyssonnel », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1907, tome 22, n^o2, p.323-340. Ernest Théodore HAMY, « Peyssonnel et Antoine de Jussieu », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1907, tome 22, n^o2, p.341-345. Également (non consulté), un mémoire de maîtrise de Amal ASSAOUI, sous la direction de M.-N. Bourguet (Université Paris VII).

¹²⁰⁹ BUFFON, *Histoire naturelle des oiseaux*, Paris, Imprimerie royale, tome 19 (volume 4 des oiseaux), p.263. Mathurin Jacques BRISSON, *Ornithologie ou Méthode contenant la division des oiseaux...*, *op.cit.*, 1760, tome III-1, p.37.

¹²¹⁰ Pierre BARRÈRE, *Essai sur l'histoire naturelle de la France Équinoxiale...*, *op.cit.*, 1741. Pierre BARRÈRE, *ornithologiae specimen novum : sive, Series avium in Ruscinone, Pyrenaeis montibus, atque in Galliô aequinoctiali observatorum, in classes, genera & species, novâ methodo, digesta*, Perpignan, G.S. Le Comte, 1745.

cabinet royal), tant pour ce qui concerne les oiseaux, d'ailleurs, que pour ce qui touche au règne minéral, aux plantes marines ou aux coquilles. L'on ne s'étonne guère, alors, d'apprendre qu'avant de devenir l'Académicien des sciences qu'il est en 1760 lorsqu'il rédige sa somme impressionnante, Brisson, dans sa jeunesse, a été le garde attentif de cette collection¹²¹¹.

Buffon, complétant ces diverses sources, recourt pour les neuf volumes de son *Histoire naturelle des oiseaux* à l'ensemble des pièces dont il peut disposer dans le Cabinet d'histoire naturelle et dans ses archives. Parmi ses correspondants les plus utiles se trouve Charles-Nicolas Sigisbert Sonnini de Manoncourt (1751-1812)¹²¹², qui lui fournit de nombreux oiseaux, tant vifs que morts. L'intendant du Jardin du roi ne lui ménage pas les éloges, et le fait d'ailleurs nommer *correspondant du Cabinet d'histoire naturelle* en 1775¹²¹³. Séjournant en Guyane de 1772 à 1775 en qualité de cadet des troupes de marine, puis de nouveau en 1775-1776 avec un grade de lieutenant et une concession, Sonnini de Manoncourt s'était en effet livré sur le continent à diverses explorations¹²¹⁴, tout en capturant des oiseaux et en les décrivant. Selon Buffon, il aurait ainsi fourni au Cabinet du roi plus de 160 espèces différentes, au nombre desquelles le *Grand Aigle de la Guyane*, le *Strix cayennensis* (chat-huant), le *Faisant huppé de Cayenne*¹²¹⁵, ou encore ces « oiseaux fourmiliers qui ne nous étoient pas connus avant

¹²¹¹ Édouard LAMY, *Les Cabinets d'Histoire Naturelle...*, *op.cit.*, s.d. [1930], p.26.

¹²¹² Né à Lunéville le 1^{er} février 1751, Sonnini de Manoncourt, est le fils d'un Conseiller et Receveur des finances de Stanislas, Roi de Pologne et Duc de Lorraine, annobli en 1756. Il fait ses études chez les Jésuites de Pont-à-Mousson, puis étudie le droit à Strasbourg, avant d'être reçu avocat à la Cour souveraine de Nancy avec beaucoup de précocité, si l'on en croit ses biographes qui donnent la date de 1768 (!). Peut-être ce parcours biographique chevauche-t-il celui de l'un de ses frères ? Le fait est que le Sonnini de Manoncourt qui nous intéresse ici se trouve en 1772 attaché en qualité de cadet aux troupes de marine des colonies, sans avoir semble-t-il de formation naturaliste particulière. Jean CHAÏA, « À propos des voyages en Guyane (en 1772 et 1775) de Sonnini de Manoncourt, collaborateur de Buffon », in CTHS, *103^e Congrès national des Sociétés savantes, Nancy, 1978, Section des Sciences, tome V, Histoire des Sciences et des Techniques, Médecine*, Paris, 1978, p.254-255.

¹²¹³ Yves LAISSUS, « Le jardin du roi », *op.cit.*, 1964, réédition 1986, p.298, note 1.

¹²¹⁴ Il semble en particulier qu'il s'y soit particulièrement illustré dans la poursuite d'esclaves marrons, avant de reconnaître certains itinéraires méconnus au cœur de la forêt. Il remonte notamment le Camopi (affluent de l'Oyapock) jusqu'à redécouvrir, un demi-siècle après le sergent La Haye (Voir ci-dessus, chapitre 7, titre 3.2), la forêt de cacaoyers sauvages du Haut-Camopi. Il s'en fait attribuer la concession en 1775, à la veille de son second séjour, mais il échoue rapidement face aux cabales locales et aux difficultés que soulève la mise en œuvre de projets de mise en valeur peu réalistes. Jean CHAÏA, « À propos des voyages en Guyane (en 1772 et 1775) de Sonnini de Manoncourt... », *op.cit.*, 1978, p.255-256.

¹²¹⁵ Jean CHAÏA, « À propos des voyages en Guyane... », *op.cit.*, 1978, p.258.

que M. de Manoncour les eût apportés pour le Cabinet du Roi ¹²¹⁶. » La collaboration que lui apporte le médecin Artur, est également signalée à de nombreuses reprises¹²¹⁷.

2.2. Géologie et avancées anthropologiques

La géologie naissante, naturellement, retire également nombre d'enseignements de ces collectes coloniales. Comme il l'indique dans un mémoire publié en 1725, c'est en observant la forme de diverses plantes américaines et de dents de raies envoyées de Cayenne par le médecin botaniste Barrère, qu'Antoine de Jussieu, parvient à identifier l'origine des formes que l'on trouve en France sur certains fossiles désignés sous le nom d' « Yeux de Serpents et Crapaudines », mais dont l'empreinte ne correspond à aucune espèce végétale ni animale connue en Europe. De ceci, de « la vérité d'un fait qui se manifeste à nous de plus en plus chaque jour par les envois qui nous sont faits de ces Pays, de ces Plantes & de ces parties d'Animaux », il tire argument pour affirmer que certaines régions de France ont été autrefois recouvertes d'une mer s'« étant retiré fort loin » — c'est à dire d'une mer chaude¹²¹⁸.

Buffon, de son côté, s'appuie dans sa *Théorie de la Terre*, sur le témoignage du P. Labat, selon lequel la Grande-Terre (moitié orientale de la Guadeloupe) serait entièrement le fruit d'un exhaussement progressif de dépôts marins, « haut-fond rempli de plantes de Chaux, qui ayant beaucoup crû et rempli les vuides qui étoient entr'elles, occupez par l'eau, ont enfin haussé le terrain et obligé l'eau à se retirer, et à laisser à sec toute la superficie¹²¹⁹. » C'est d'ailleurs l'idée que défendait déjà Maillet dans son

¹²¹⁶ BUFFON, *Histoire naturelle des oiseaux...*, *op.cit.*, 1778, tome 19 (volume 4 des oiseaux), p.463.

¹²¹⁷ Jean CHAÏA, « Jacques-François Artur (1708-1779)... », *op.cit.*, 1963, p.37-46. Henri NADAULT DE BUFFON (éditeur), *Correspondance générale de Buffon, recueillie et annotée par M. Nadault de Buffon*, tomes 13 et 14 de l'édition en 14 volumes des œuvres complètes de Buffon par J.-L. Lanessan, Paris, 1884-1885, tome 13, p.47, 50 et 75 (correspondance avec Artur). Contre toute attente, la correspondance imprimée de Buffon (dont nous avons consulté l'index très attentivement) ne nous a pas révélé d'autres correspondants de Buffon aux Antilles ni en Guyane, même si l'on sait par ailleurs qu'il était en relations avec J.-Baptiste Fusée Aublet et quelques autres.

¹²¹⁸ Antoine de JUSSIEU, « De l'origine des pierres appelées Yeux de Serpents et Crapaudines », *MARS 1723*, Paris, Imprimerie royale, 1725, p.205-206 (1 planche de 5 figures précède ce mémoire).

¹²¹⁹ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage...*, *op.cit.*, 1742, réédition 1979, tome 2, p.92. Dans un mémoire manuscrit de 1790, le vétérinaire Hapel Lachénaie installé en Guadeloupe évoque cette origine de l'île en citant la *Théorie de la Terre*, de Buffon, pour lui opposer ses propres observations, selon lesquelles « la Grande terre est le produit d'un bouleversement extra-ordinaire » : « tout s'y trouve confondu. On voit entremêlés dans toutes sortes de positions, des coquilles, &c. quelques fois des produits d'animaux marins n'y sont qu'à demi pétrifiés et souvent on les trouve colorés d'une teinte ferrugineuse

célèbre *Telliamed*, citant entre autres le témoignage d'un certain « Ruttau, Gentilhomme Lorrain », entrepreneur établi aux Antilles, chargé de la construction de nombreux canaux, qui lui confirme dans une correspondance détaillée la présence de coquillages dans l'ensemble du sous-sol des Petites et des Grandes Antilles¹²²⁰. Maillet d'ailleurs, occupé par la recherche du *chaînon manquant* entre le poisson et l'homme¹²²¹, ne manque pas de convoquer au nombre de ses arguments le procès-verbal authentique relatant l'apparition de l'*Homme marin de la Martinique* — procès-verbal que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer en étudiant les *Conférences* de Denis de 1672, et dont il s'était vraisemblablement procuré une copie auprès de Réaumur¹²²².

C'est encore en observant des flèches d'Indiens caraïbes et canadiens, ainsi qu'une pierre « en forme de hache, tirée des Caraïbes »¹²²³ — pièces qui se trouvent alors, comme nous l'avons vu, dans certains cabinets d'histoire naturelle de la capitale — que Jussieu constate leur ressemblance frappante avec ce que les collectionneurs appellent alors les « pierres de foudre », petites pierres de taille variée, triangulaires ou oblongues, que la plupart des naturalistes considéraient jusqu'alors comme étant d'origine naturelle. Un pont est jeté entre les hommes du Nouveau Monde et le passé des civilisations européenne, marquant une étape essentielle dans l'histoire de l'anthropologie, comme l'était la découverte concomitante de l'origine des « Pierres

plus ou moins foncée. D'autres fois des madrépores, des plantes entières, de la terre sèche très divisée, sont renfermées dans les roches les plus dures. Souvent, enfin, on trouve des matières très pesantes, sur d'autres plus légères ». BAM SRM 175 dossier 1, pièce 4. Pour replacer ces données au sein de l'histoire de la géologie, voir en particulier Gabriel GOHAU, *Les Sciences de la Terre aux XVIIe et XVIIIe siècles. Naissance de la géologie*, Paris, 1990. Et Rhoda RAPPAPORT, *When Geologists were Historians : 1665-1750*, New York, Cornell University Press, 1997.

¹²²⁰ Benoît de MAILLET, *Telliamed ou entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français*, Paris, Fayard, 1984 [réédition de l'édition de 1755], p.110. La lettre complète de Ruttau est reproduite p.311-312.

¹²²¹ Fervent partisan du *neptunisme*, théorie selon laquelle toute vie et toute terre était d'origine sous-marine, Benoît de Maillet (1656-1738), fut entre autres choses consul. D'une rare érudition, il possédait de nombreux correspondants, qui lui faisaient parvenir des mémoires et des traductions, qu'il utilisait pour ses différents projets littéraires. L'abbé Le Mascrier concourut à les publier : la première édition du *Telliamed* est ainsi parue dix ans après la mort de son auteur, en 1748. Benoît de MAILLET, *Telliamed ou entretiens d'un philosophe indien...*, *op.cit.*, 1755, réédition 1984, p.9-17.

¹²²² Réaumur, nous l'avons vu (voir ci-dessus, chapitre 6, titre 4.3), avait demandé à son correspondant en Martinique, de Hauterive, de lui en faire parvenir une copie. Le texte intégral de ce Procès-verbal, que l'on trouve en annexe du *Telliamed* est « Collationné sur la minute par le Notaire Royal en cette Isle de la Martinique [...]. Délivré [...] à M. de Hauterive, au Diamant de ladite Isle, Etude dudit notaire soussigné, le 6 juin 1722 ». Benoît de MAILLET, *Telliamed ou entretiens d'un philosophe indien...*, *op.cit.*, 1755, réédition 1984, p.328-332. L'accumulation formant preuve, Maillet cite (p.262) un autre cas d'homme marin qui aurait été également aperçu en Martinique (par l'habitant Larcher et huit de ses esclaves) dans les années 1700.

¹²²³ Antoine de JUSSIEU, « De l'origine et des usages de la pierre de foudre », *MARS 1723*, Paris, Imprimerie royale, 1725, p.8.

figurées », « crapaudines et yeux de serpents » pour l'histoire de la géologie. Fontenelle, présentant les deux mémoires de Jussieu qui paraissent dans le même volume de l'Académie, peut alors écrire, résumant brillamment les enjeux de cette double découverte :

« L'origine de ces Pierres est très évidente & très sûre, dès qu'on en voit de toutes pareilles taillées par les Sauvages de l'Amérique, pour fendre du bois, ou armer leurs flèches. [...] Notre Continent a été habité anciennement par des Sauvages, & les mêmes besoins, la même disette de Fer, leur ont inspiré la même industrie. [...] Si les autres Pierres figurées sont des monuments de grandes révolutions physiques, celles-ci sont le monument d'une grande révolution qu'on peut appeler *morale*, et la comparaison du Nouveau Monde avec l'Ancien sert également à prouver l'une & l'autre espece de révolution ¹²²⁴. »

Les médecins, bénéficient également des mémoires et des échantillons que peuvent leur adresser les correspondants établis dans les colonies, développant les pratiques de l'anatomie comparée. C'est par exemple, en disséquant un gosier de *Singe rouge* de Guyane, ou *Singe hurleur*¹²²⁵, que lui fait parvenir Malouet (Ordonnateur de la Guyane), que le Secrétaire perpétuel de la Société royale de Médecine fondée en 1778¹²²⁶, Vicq d'Azyr, établit certaines différences jusqu'alors méconnues entre la disposition du larynx chez l'homme et le singe, progressant ainsi sur la question de la formation de la voix humaine¹²²⁷.

Les pages qui précèdent n'ont pas pour seule fonction de venir nourrir le dossier des *apports du Nouveau Monde* à la science européenne, d'autres auteurs ayant déjà étudié cette question en soulignant notamment l'importance de la collecte outre-mer dans l'histoire de la classification des espèces, qui fut l'une des premières réponses pratiques que sut opposer la science classique au vertige provoqué par la découverte de

¹²²⁴ « Sur les pierres de foudre, les Yeux de Serpent, & les Crapaudines », *HARS 1723*, Paris, Imprimerie royale, 1725, p.17.

¹²²⁵ Le *Stentor Seniculus*, de Geoffroy de Saint-Hilaire, couramment appelé *Singe rouge* en Guyane.

¹²²⁶ La Société royale de médecine est fondée en 1778, à partir du noyau de médecins rassemblés autour de la « Commission royale de médecine » en 1776. Nous y reviendrons par la suite.

¹²²⁷ Jean CHAÏA, « Vicq d'Azyr, la Société royale de Médecine et la Guyane », in CTHS, *105^e Congrès national des Sociétés savantes, Caen, 1980, Section des Sciences*, tome V, Paris, 1980, p.11-12.

l'infinie diversité des trois règnes de la nature¹²²⁸. Plus précisément, en nous concentrant sur le cas des colonies caraïbes, notre ambition est non seulement de souligner le fait que les échantillons et les mémoires scientifiques en provenance de celles-ci participent pleinement au processus cumulatif de la science européenne (ce qui somme toute n'a rien de surprenant), mais surtout de suggérer que cette contribution coloniale, du fait notamment de sa régularité et de son abondance, dépasse les stricts cadres d'une collecte fondée sur le modèle du *voyage* ou de l'*expédition*, si important par ailleurs dans l'histoire des sciences du XVIIIe siècle, depuis Tournefort au Levant (1700-1702) jusqu'au Commandant Baudin dans les mers du Sud (1800-1804)¹²²⁹.

Les faits nous invitent à reconsidérer la place du *voyageur naturaliste* dans la problématique de l'expertise coloniale, tout en accordant une plus grande attention aux conditions concrètes de la « diffusion » et de la « réception » au sein des colonies de certains modèles normatifs de communication et de collecte scientifique.

3. La nature coloniale à l'aune des naturalistes. Diffusion de modèles et conditions d'échange

De plus en plus spécialisées, organisées dans les cadres stricts de nomenclatures et de classifications complexes, les sciences naturelles du XVIIIe siècle ne peuvent plus se satisfaire de descriptions sommaires qui s'intègrent mal aux cadres nouveaux imposés par les exigences d'une science cumulative. En botanique notamment, même les travaux des pères fondateurs de l'inventaire colonial du XVIIe et du début du XVIIIe siècle, s'avèrent insuffisants, aux yeux de certains. Ainsi peut-on lire dans un texte que cite Fusée Aublet en 1775, dans la préface de son *Histoire des Plantes de la Guyane*, à propos des ouvrages des P. Plumier et Feuillée :

¹²²⁸ Bernard COHEN, « The New World as a Source of Science for Europe », in *Actes du IX^e Congrès International d'Histoire des Sciences, Barcelone-Madrid (1959)*, Paris Hermann & Cie, p.96-130. Marie-Noëlle BOURGUET, « La collecte du monde... », *op.cit.*, 1997, p.163-196. Jacques ROGER, « Linné et l'ordre de la nature », *La Recherche*, février 1978, n°86, p.182-185. Jean-Marc DROUIN, « De Linné à Darwin. Les voyageurs naturalistes », in Michel SERRES (dir.), *Éléments d'Histoire des Sciences*, Paris, 1989, p.321-333. Sur les implications philosophiques et épistémologiques des questions de classification, voir également François DAGOGNET, *Le catalogue de la vie*, Paris, 1970.

« Depuis les grands progrès que la Botanique a faits, on voit qu'il manque, & dans les descriptions & dans les figures publiées par ces Voyageurs, beaucoup de détails essentiels sur les fleurs, les fruits, les feuilles, &c. détails qui sont d'une nécessité absolue pour distinguer la famille, le genre, l'espèce des plantes nouvelles [...]. En effet, le nombre des espèces connues surpassant déjà vingt mille, seroit-il possible de les distinguer & de s'en former une idée juste, sans les descriptions & les figures les plus détaillées & les plus exactes ¹²³⁰ ? »

Les sciences des naturalistes, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, seraient-elles parvenues à un tel degré de spécialisation qu'elles deviendraient définitivement affaire de professionnels, seuls capables d'en assurer véritablement le progrès¹²³¹ ? Le chevalier de Turgot ne dit pas autre chose dans l'*Avertissement* de son *Mémoire instructif sur la manière de rassembler, de préparer et d'envoyer les diverses curiosités d'histoire naturelle* (1758), en écrivant :

« Le goût de l'Histoire naturelle s'est fort étendu depuis quelques années. Un grand nombre de Sçavans ou de simples Curieux travaillent à rassembler les Productions naturelles des différens climats ; mais les Correspondans auxquels ils sont obligés de s'adresser dans les colonies, & ailleurs, & qui pour l'ordinaire n'ont pas fait leur étude de l'Histoire naturelle, ont souvent peine avec leur meilleure volonté à bien remplir les commissions qu'on leur donne¹²³². »

D'où la nécessité d'organiser l'expédition de voyageurs naturalistes qui, formés auprès des plus grands maîtres, puissent prolonger au-delà des mers le regard et le geste des grands scientifiques du siècle.

¹²²⁹ Marie-Noëlle BOURGUET, « La collecte du monde... », *op.cit.*, 1997, p.163-196. Du même auteur, « Missions savantes au siècle des Lumières : du voyage à l'expédition », in MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE, *Il y a 200 ans, les savants en Égypte*, Paris, 1998, p.38-67.¹²²⁹

¹²³⁰ Jean-Baptiste FUSÉE AUBLET, *Histoire des plantes de la Guyane...*, *op.cit.*, 1775, tome 1, préface, p.XXVI.

¹²³¹ Krzysztof POMIAN, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, *op.cit.*, 1987, p.252.

¹²³² Étienne François, chevalier TURGOT, *Mémoire instructif sur la manière de rassembler, de préparer, de conserver et d'envoyer les diverses curiosités d'histoire naturelle ; auquel on a joint un Mémoire intitulé Avis pour le Transport par mer, des Arbres, des Plantes vivaces, des Semences & de diverses autres Curiosités d'Histoire naturelle*, Lyon, Jean-Marie Bruyset, 1758, p.V.

3.1. Du navire à la plantation. L'enracinement du voyageur naturaliste

Le XVIII^e siècle est indéniablement, pour l'Europe, le temps qui voit naître et se développer la pratique des grandes expéditions scientifiques : celle des académiciens au Pérou en 1735, les voyages de Bougainville ou de la Pérouse, en sont des moments forts pour la France, qui en annoncent bien d'autres¹²³³. Côté espagnol, les colonies d'Amérique du sud font l'objet de grandes expéditions, parmi lesquelles celles d'Ulloa (liée à l'expédition française de 1735), de Lœfling et Iturriaga (1754), de Ruiz et Pavon (1776), de Mutis (1783) ou de Malaspina (1788-1794). Les Anglais, naturellement, illustrent brillamment cette tradition, tant dans l'Atlantique que dans le Pacifique, autour des figures centrales de James Cook et du grand ordonnateur de la collecte naturaliste anglaise, Joseph Banks¹²³⁴.

Pourtant, comme nous l'avons pressenti au début du XVIII^e siècle, en voyant le P. Feuillée ou l'ingénieur Frézier se détourner des Antilles ou de la Guyane pour porter leurs ambitions scientifiques plus à l'ouest, l'expédition scientifique pourrait à bien des

¹²³³ La question des voyageurs naturalistes et des grandes expéditions scientifiques a bénéficié en France, notamment à l'occasion des bicentennaires de la naissance du Muséum national d'Histoire naturelle (1793) et de l'Expédition d'Égypte (1798), d'un grand nombre d'études. Voir par exemple Marie-Noëlle BOURGUET, « Missions savantes au siècle des Lumières... », *op.cit.*, 1998. Jean-Marc DROUIN, « De Linné à Darwin... », *op.cit.*, 1989, p.321-335. Claude BLANCKAERT, Claudine COHEN, Pietro CORSI et Jean-Louis FISCHER (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire...*, *op.cit.*, 1998. MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE, *Il y a 200 ans, les savants en Égypte*, Paris, 1998. Jacques BERSANI (dir.), *Le Grand Atlas des Explorations*, Encyclopædia Universalis, 1991. Michel MOLLAT et Étienne TAILLEMITE (dir. table ronde), *Importance de l'exploration maritime au siècle des Lumières à propos du voyage de Bougainville*, Paris, Éditions du CNRS, 1982. Etc.

¹²³⁴ Sur les expéditions espagnoles et anglaises, voir, outre les références générales citées précédemment : Fermin DEL PINO DIAZ, « L'Amérique et le développement de la science espagnole au XVIII^e siècle : tradition, innovation, représentations à propos de Francisco Hernandez », in G.I.R.D.A.L., *L'Amérique espagnole à l'époque des Lumières. Tradition-Innovation-Représentations*, Actes du colloque franco-espagnol du CNRS (1986), Paris, 1987, p.101-121. Xavier POLANCO (dir.), *Naissance et développement de la science-monde. Production et reproduction des communautés scientifiques en Europe et en Amérique latine*, Paris, La Découverte, 1990 (notamment les contributions de Luis Carlos Arboleda et d'Antonio Lafuente). Richard H. DRAYTON, « Knowledge and Empire », in P.J MARSHALL (dir.), *The Oxford History of the British Empire : The Eighteenth Century*, Oxford, 1998, p.231-252. David MACKAY, *In the Wake of Cook. Exploration, science and empire, 1780-1781*, Londres, 1985. John GASCOIGNE, *Joseph Banks and the English Enlightenment : Useful knowledge and polite culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994. John GASCOIGNE, *Science in the Service of Empire : Joseph Banks, The British State and the Uses of Science in the Age of Revolution*, Cambridge, 1998. Sylvie LACROIX, « Sir Joseph Banks et l'envoi des naturalistes dans les explorations anglaises (1765-1820) », *Dix-huitième siècle*, 1990, n°22, p.121-126 (sa thèse sur ce sujet, soutenue en 1995, est en cours de publication).

égards apparaître comme un phénomène marginal au sein de notre histoire des sciences coloniales.

Ce n'est qu'incidemment que les acteurs des grandes expéditions s'arrêtent désormais dans les colonies françaises de l'aire caraïbe. En 1735, nous l'avons vu, les astronomes en route pour le Pérou sont contraints de faire étape en Martinique puis à Saint-Domingue. Ils en profitent pour communiquer à l'Académie royale des sciences quelques informations : des rapports d'observations astronomiques, mais aussi quelques relevés météorologiques. Surtout, Joseph de Jussieu herborise dans le massif de la Montagne Pelée, et adresse diverses graines et échantillons au Jardin du roi : « J'ai vu et observé plus de la moitié des plantes rapportées par le P. Plumier et j'en ai ajouté nombre d'autres que cet infatigable botaniste n'a pas observé¹²³⁵. » Or rien de tout cela ne répond à un quelconque projet concerté d'expertise des colonies.

Quelques années plus tard, en 1744, La Condamine qui rentre du Pérou en redescendant l'Amazone jusqu'à l'Atlantique, rejoint Cayenne par la côte, où il compte trouver un navire susceptible de le ramener en France. Mettant à profit son escale de près de six mois, il réalise certains relevés astronomiques importants¹²³⁶ et se livre à diverses expériences et observations avec le concours des botanistes Fusée Aublet et Artur, alors en poste dans la colonie. Il répète les expériences de Richer sur le pendule, mesure la vitesse du son entre Cayenne et Kourou (pour observer l'incidence du climat sur celle-ci), tente en vain d'acclimater des graines de quinquina rapportées de Quito, étudie de près divers objets en caoutchouc, et décrit sommairement un certain nombre de plantes et d'animaux : des poissons, des tortues, diverses herbes, un « ver qui croît dans la chair » ou encore un « lion » d'Amérique (puma)¹²³⁷.

En fait, passée la moitié du siècle, les académiciens, mesureurs de méridiens et explorateurs d'horizon ne reviendront plus dans les colonies françaises de l'espace caraïbe, sinon dans le cadre très spécifique des missions d'évaluation des montres de

¹²³⁵ MNHN Ms 179 (« Voyage de Jussieu au Pérou, 1735-1771 »), lettre n°11. Les listes des graines envoyées à son frère par Joseph de Jussieu constituent le document n°7 de ce carton.

¹²³⁶ Voir ci-dessus, chapitre 8, titre 1.2.

¹²³⁷ Charles-Marie de LA CONDAMINE, « Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, depuis la Côte de la Mer du Sud, jusques aux Côtes du Brésil & de la Guiane, en descendant la rivière des Amazones », *MARS 1745*, Paris, Imprimerie royale, 1749, p.464-474. Du même auteur, « Mémoire sur une résine élastique, nouvellement découverte à Cayenne par M. Fresneau: et sur l'usage de divers sucres laiteux d'arbres de la Guiane ou France équinoctiale », *MARS 1751*, Paris, Imprimerie royale, 1755, p.319-333 et 3 planches. Du même auteur, *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'Équateur servant d'introduction historique à la Mesure des Trois premiers degrés du Méridien, par M. de La Condamine*, Paris, 1751.

marine, qui ne donneront lieu à aucune observation naturaliste notable. L'inventaire naturaliste de ces terres françaises tropicales repose alors essentiellement sur des pratiques locales. C'est sur cette base que s'organise dans les colonies ce que l'on pourrait appeler une « collecte ordinaire et diffuse », par opposition aux collectes « exceptionnelles et concentrées » qui caractérisent les expéditions scientifiques. Au sein de la sphère coloniale, amateurs maladroits et spécialistes instruits réunis par un même goût du « progrès de l'Histoire Naturelle, et [...] disposez à y contribuer de tout leur pouvoir¹²³⁸, » fournissent de fait avec la régularité que nous avons pressentie, tout au long du siècle, une quantité impressionnante d'informations. Face au « voyageur naturaliste », modèle si prégnant de l'historiographie des sciences naturelles du Siècle des Lumières (mais aussi du XIXe siècle¹²³⁹), se dresse la figure du « naturaliste colonial », voyageur enraciné, entêté à rechercher la nouveauté dans les détails du monde de plus en plus familier qui s'offre quotidiennement à son regard¹²⁴⁰.

Certes, quelques observateurs implantés dans les colonies, peuvent encore faire figure de *voyageurs naturalistes* en mission, agissant en étroite relation avec leurs maîtres du Jardin du roi ou de l'Académie. C'est le cas du médecin-botaniste Barrère, qui séjourne en Guyane entre 1721 et 1725 et publie ses ouvrages dans les années 1740¹²⁴¹ ; du militaire Sonnini de Manoncourt qui, nous l'avons vu, explore la Guyane dans les années 1770 ; du botaniste Fusée Aublet, qui publie en 1775 son *Histoire des Plantes de la Guyane française*, résultat d'herborisations guyannaises menées dans les années 1762-1764.

Néanmoins, ces *voyageurs naturalistes*, sont d'un genre particulier, puisqu'ils ont pour vocation fondamentale de *s'installer* dans les colonies pour une durée indéterminée. Barrère, nous l'avons vu est affecté en Guyane comme médecin-

¹²³⁸ *Differens moyens d'empêcher de se corrompre les Oiseaux morts qu'on veut envoyer dans des Pays éloignez, & de les y faire arriver bien conditionnez. Quelques-uns de ces mêmes moyens peuvent être aussi employez pour conserver des Quadrupèdes, des Reptiles, des Poissons & des Insectes*, s.l.n.d., p.1.

¹²³⁹ C'est sous ce terme de « voyageur naturaliste », que l'on trouve comme titre de la traduction de Lettsom en 1775, que seront désignés au XIXe siècle les naturalistes du Muséum national d'histoire naturelle envoyés en mission.

¹²⁴⁰ Sur les retours et les non-retours des explorateurs, voir Marie-Noëlle BOURGUET, « L'explorateur », in Michel VOVELLE, *L'homme des Lumières*, Paris, Le Seuil, 1996, en particulier p.323 et suivantes.

¹²⁴¹ Notamment Pierre BARRÈRE, *Essai sur l'histoire naturelle de la France Équinoxiale...*, op.cit., 1741. Pierre BARRÈRE, *Nouvelle relation de la France Équinoxiale...*, op.cit., 1743. Les autres titres de cet auteur sont référencés dans notre bibliographie des sources imprimées.

botaniste ; il touche à ce titre une pension, et fait partie de ces “spécialistes” qui, sur le terrain, participent au fonctionnement quotidien de la machine coloniale et, *parallèlement*, à la collecte des informations qu’elle organise. De son côté, c’est en qualité de militaire affecté dans les colonies, que Sonnini de Manoncourt se livre à des explorations dans les forêts guyanaise lors de son premier séjour (1772-1775). Lorsqu’il y revient après un court passage en France, dès l’été 1775, c’est avec un brevet de correspondant du Cabinet du roi délivré par Buffon, mais aussi avec un grade de lieutenant dans les troupes de Cayenne, assorti d’une concession et d’une gratification de 6 000 livres pour mettre en valeur la forêt de cacaoyers sauvages dont il a trouvé la trace en remontant le Camopi, affluent de l’Oyapock¹²⁴². Fusée Aublet, même, après avoir séjourné à l’Île de France (actuelle Île Maurice) de 1753 à 1761, est affecté en Guyane par le Ministre de la marine et des colonies en qualité d’« Apothicaire-Botaniste¹²⁴³. »

Dans l’esprit des ministres qui décident de ces affectations, parfois conseillés par des académiciens, c’est donc la figure du camp de base qui, dans le contexte bien particulier des colonies, doit l’emporter sur celle du navire au long cours. L’établissement de jardiniers pensionnés dans les jardins coloniaux, comme nous le verrons dans les pages qui suivent, ne fera que confirmer cette tendance. Or l’historiographie, au-delà même des quelques cas limites que nous venons d’évoquer, et dont l’intégration à la société coloniale semble avoir quelque peu échoué, a tôt fait d’assimiler la plupart des acteurs locaux de la science coloniale à la catégorie commode des « voyageurs naturalistes », de la même manière que l’on a pu, pour la période précédente, faire des Pères Plumier et Feuillée des « missionnaires ».

Tout à fait légitime, cette tradition qui voudrait nécessairement que tout Européen envoyant à sa métropole des informations ou des échantillons, soit un « voyageur »¹²⁴⁴, reflète fidèlement le sentiment général de l’époque moderne, foncièrement euro-centrique : comme la science se fait en Europe, là où se trouve le centre du pouvoir et des institutions monarchiques, là où s’animent les institutions

¹²⁴² Jean CHAÏA, « À propos des voyages en Guyane (en 1772 et 1775) de Sonnini de Manoncourt... », *op.cit.*, 1978, p.255-256.

¹²⁴³ Il insiste sur ce point dans sa *Préface* de 1775, p.XIX.

¹²⁴⁴ Jean Lescure, après d’autres, propose dans une série de notices biographiques qui rassemble sous ce terme commode de “voyageurs naturalistes”, des acteurs aussi divers que Thibault de Chanvalon, le P.Feuillée, Fusée Aublet ou le P. Labat. Jean LESCURE, «L’épopée des voyageurs naturalistes aux

savantes et normatives du siècle des Lumières, toute investigation extérieure est nécessairement un voyage, une expédition, qui n'a de sens que parce qu'il y a retour vers le centre. Il n'est guère de place, dans les mentalités du siècle pour le « voyageur immobile » qu'est appelé à devenir le naturaliste colonial — et *a fortiori* le colon naturaliste.

Mais au fond, que penser de cette prétendue stabilité des populations coloniales, implicite dans une telle vision des choses ? Quel médecin, quel ingénieur, quel récent propriétaire d'habitation même, arrivant dans les colonies à cette époque, envisage de ne jamais revenir fouler le sol de la vieille Europe, pour y vivre le reste de son âge et y réinvestir le fruit de sa fortune dans de bonnes terres à blé ? Ce sentiment largement partagé par l'ensemble des spécialistes affectés dans les colonies, n'exclut pas pourtant, bien au contraire, une implantation locale que concrétise mois après mois l'exercice d'une fonction au service de la machine coloniale, générant des échanges quotidiens au sein d'une société constituée qui vit et se transforme à plus de 6 500 kilomètres de la mère-patrie.

Le scientifique, dans cette perspective inversée, *arrive, s'installe* et, en un mot *s'enracine* dans la colonie ; c'est donc *là*, aussi, qu'il se passe quelque chose ; non plus uniquement dans les registres de l'Académie où sur les bancs du Jardin du roi, où sont reçus, commentés, et avalisés ses envois. Entre autres choses, cette réévaluation de la figure du voyageur dans le contexte colonial permet alors de confirmer la forte nuance que nous établissons d'entrée de jeu, dès notre introduction, entre sciences d'outre-mer et sciences coloniales. Elle redonne à la périphérie coloniale une spécificité par rapport aux autres terres lointaines soumises à l'enquête des naturalistes du XVIII^e siècle. Elle invite, surtout, à s'interroger sur les conditions d'existence et de développement d'une pratique scientifique enracinée de la sorte dans les colonies dès l'Ancien Régime.

Sans doute alors, dans cette perspective, l'étude du dialogue qui s'instaure entre les scientifiques parisiens, leurs émissaires coloniaux, et les populations coloniales de l'aire caraïbe, nous propose-t-elle une clé pour comprendre et mettre au jour quelques conditions de développement des pratiques naturalistes européennes dans le contexte colonial.

Antilles et en Guyane», in *Voyage aux Îles d'Amérique*, catalogue de l'exposition des Archives nationales 1992, Paris, Archives nationales, 1992, p.58-76. Également, *Voyages et découvertes...*, *op.cit.*, 1981.

3.2. Les instructions. Former le geste et le regard

Aux yeux des scientifiques du XVIII^e siècle, les faits observés doivent, pour prendre sens, se fondre dans la rhétorique savante mise en forme par la pratique quotidienne et les publications de l'Académie royale des sciences et de ses consœurs européennes. Cette frontière incertaine entre sciences et curiosité, que nous avons déjà vu s'esquisser depuis les publications pionnières du P. Du Tertre (1657-1671) jusqu'au discours réfractaire du P. Labat (1722)¹²⁴⁵, ne sera véritablement matérialisée qu'au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècles ; mais bien des bornes en sont déjà posées, en même temps que se mettent en place des points de passage que justifient de nécessaires communications entre les deux mondes¹²⁴⁶.

Suivant un processus que nous avons vu à l'œuvre à la veille des années 1720 sous la plume de Réaumur s'adressant au correspondant de l'Académie Bernard-Laurent de Hauterive, de manière informelle, les institutions académiques européennes s'efforcent au XVIII^e siècle de diffuser au sein du public cultivé, des instructions et des modèles d'observation susceptibles de favoriser une collecte suffisamment rigoureuse. Des études récentes ont suffisamment étudié ces instructions, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir ici dans le détail¹²⁴⁷ : depuis les *General heads for the Natural History of a country* de R. Boyle (1692), jusqu'à l'*Essai pour diriger et étendre les recherches des voyageurs qui se proposent l'utilité de leur Patrie* de Berchtold (édition anglaise de 1789), en passant par *Le voyageur naturaliste* de Lettsom (1775), c'est une véritable réflexion théorique sur un *art* sans école, qui se met en place, doublée d'une entreprise pédagogique de normalisation du regard et du discours scientifique

¹²⁴⁵ Voir ci-dessus, chapitre 6, titre 4.4.

¹²⁴⁶ « C'est parce qu'elles portent sur des choses qui concernent tout le monde, que les sciences naturelles font partie de la culture générale et doivent donc être mises à la portée du public. La constitution de la profession de naturaliste va ainsi de pair avec un travail de divulgation des résultats obtenus par la science, de son langage et de ses méthodes ». Krzysztof POMIAN, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, *op.cit.*, 1987, p.252.

¹²⁴⁷ Marie-Noëlle BOURGUET, « La collecte du monde... », *op.cit.*, 1997, p.163-196 (en particulier p.166-178). Lorelai B. KURY, « Civiliser la nature... », *op.cit.*, 1995, en particulier son chapitre 3, repris pour une large part dans son article : « Les instructions de voyage dans les expéditions scientifiques françaises (1750-1830) », *Revue d'histoire des sciences*, 1998, tome 51, janvier-mars 1998, n°1, p.65-91. Justin STAGL, *A History of curiosity : the theory of travel, 1550-1800*, Harwood academic publisher, 1994. Du même auteur, « The Methodising of Sixteenth-century travel », *History and anthropology*, 1990, vol. 4, p.303-338. Nous n'avons pas consulté ces deux ouvrages de J. Stagl.

progressivement imposée aux observateurs coloniaux, comme aux voyageurs¹²⁴⁸. Des normes de classification, des exigences de contextualisation croissantes, des formules de description ordonnées, des procédures d'analyse chimique (pour les eaux minérales par exemple¹²⁴⁹), voire des tableaux d'analyse (dans le guide de Berchtold, notamment¹²⁵⁰) sont suggérés avec insistance.

Une part essentielle de ces ouvrages concerne notamment la collecte d'échantillons. La manière de constituer un herbier utilisable (mise en évidence des parties distinctives, séchage correct, voire classement), de cataloguer les plantes vivantes ou les graines envoyées à un correspondant (étiquetage des sachets de graines, numérotation des plantes sur des listes rigoureuses jointes aux envois), et surtout les techniques recommandées pour le conditionnement et le transport sont des points essentiels dans la gestion des envois que les savants parisiens peuvent espérer en provenance des colonies¹²⁵¹.

Ces questions font même l'objet de nombreuses publications spécifiques : certaines sont en latin, rebutantes, difficiles d'accès pour la masse des curieux, comme l'*Instructio musaei rerum naturalium* de 1753, soutenue par un étudiant de Linné, qui exprime fidèlement les idées du maître¹²⁵². Sur le terrain colonial toutefois, l'impact direct d'un tel ouvrage est pratiquement nul, même si l'on ne peut totalement exclure qu'un Jacquin, un von Rohr ou un Swartz¹²⁵³ aient pu en faire la promotion lors de leur passage dans les colonies françaises. Indubitablement plus efficaces sont les petites brochures que font imprimer à dessein quelques scientifiques français à destination du

¹²⁴⁸ Les références précises de ces textes sont indiquées dans notre bibliographie des sources imprimées. Bien d'autres se trouvent dans les études que nous avons citées ci-dessus. Sur Berchtold, voir Élisabeth CHEVALLIER, « Une méthode universelle pour voyager avec profit, par Léopold Berchtold [1789] », *Dix-huitième siècle*, 1990, n°22, p.13-23.

¹²⁴⁹ Le chapitre IV du livre de Lettsom, par exemple, est intitulé « Méthode pour analyser les eaux minérales ». John Coakley LETTSOM, *Le voyageur naturaliste...*, *op.cit.*, 1775, p.59-79.

¹²⁵⁰ Voir L. BERCHTOLD, *Essai pour diriger et étendre les recherches des voyageurs qui se proposent l'utilité de leur Patrie*, Paris, Du Pont, 1797, tome 1, p.144^{bis}, cité et reproduit dans Lorelai B. KURY, « Civiliser la nature... », *op.cit.*, 1995, p.117.

¹²⁵¹ À la fin du XVIIe siècle déjà, le P. Labat faisait allusion aux conseils recueillis auprès du jardin du roi par un officier de marine désireux de rapporter en France des orangers : « Je doutais [que ces orangers] pussent lui être d'aucune utilité en France, mais il m'assura qu'un Jardinier du Roi avoit un secret pour les remettre en leur premier état, pour peu qu'ils eussent encore un peu de vie quand don les lui remettoit entre les mains. Il lui avoit dit comment il falloit les arracher et les emballer pour les transporter. Voici comment on s'y prit. [...] ». R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage...*, *op.cit.*, 1742, réédition 1979, tome 1, p.225.

¹²⁵² Lorelai B. KURY, « Civiliser la nature... », *op.cit.*, 1995, p.124, note 39.

public des curieux, et qu'ils ne manquent pas de fournir à leurs correspondants : les *Differens moyens d'empêcher de se corrompre les Oiseaux morts qu'on veut envoyer dans des Pays éloignés* (fascicule de quatre pages, sans date), le *Moyen facile de conserver les Oiseaux qu'on veut faire arriver sains dans les Pays éloignés* paru en 1745 (deux pages), donnent, par exemple, sous forme imprimée et didactique, de nombreux conseils pour le conditionnement des spécimens recueillis¹²⁵⁴. Réaumur est le principal inspirateur de ces brochures, dont on trouve d'ailleurs un écho dans une lettre de 1749 qu'il adresse directement au naturaliste Artur, alors en Guyane¹²⁵⁵. Duhamel du Monceau, au début des années 1750, publie la première édition de son *Avis pour le transport par mer des arbres, des plantes vivaces, des semences, et de diverses autres curiosités d'histoire naturelle*¹²⁵⁶. En 1758, E.-F. Turgot fait paraître son *Mémoire instructif sur la manière de rassembler, de préparer, de conserver et d'envoyer les diverses curiosités d'histoire naturelle*, auquel il ajoute un *Avis* de Duhamel du Monceau paru dans une première édition du *Journal économique*, comprenant entre autres une section intitulée : « Des graines qu'on transporte des pays chauds aux pays froids, comme de Saint-Domingue en France¹²⁵⁷. »

L'ouvrage de Lettsom, naturellement, reprend la substance des avis des spécialistes suédois ou anglais essentiellement, et insiste également sur la manière de recueillir, d'emballer et de transporter les plantes, mais aussi les graines, insectes et autres animaux¹²⁵⁸.

¹²⁵³ Sur ces naturalistes germaniques et scandinaves, voir ci-dessus : chapitre 9, titre 1.1.

¹²⁵⁴ *Differens moyens d'empêcher de se corrompre les Oiseaux morts...*, *op.cit.*, 1745. P. FARBER, « The development of taxidermy and the history of ornithology », *Isis*, 1977, tome 68, n°244, p.550-566.

¹²⁵⁵ Le procédé exposé dans la lettre, invite Artur à conditionner les oiseaux en les plaçant 15 à 20 heures au total dans un four, à deux reprises, après leur avoir donné « un air de vie » dans la pause. Cette lettre est intégralement reproduite dans Jean CHAÏA, « Sur une correspondance inédite de Réaumur avec Artur, premier médecin du Roy à Cayenne », *Episteme*, mai-août 1968, n°2, p.123-127.

¹²⁵⁶ DUHAMEL DU MONCEAU, *Avis pour le transport par mer des arbres, des plantes vivaces, des semences, et de diverses autres curiosités d'histoire naturelle*, Paris, 1753, 2^{ème} édition in E.-F. TURGOT, *Mémoire instructif sur la manière de rassembler...*, *op.cit.*, 1758. Précédemment paru dans le *Journal économique*.

¹²⁵⁷ L'auteur y insiste également sur la nécessité d'établir un catalogue ordonné et très précis des plantes envoyées (indiquant les noms, le terrain, l'exposition, la saison, et divers commentaires sur leur utilisation). Il témoigne ainsi des progrès de l'exigence contextualisatrice des botanistes. Derrière la figure des botanistes Turgot et Duhamel du Monceau, se révèlent les préoccupations des agronomes qu'ils sont aussi.

¹²⁵⁸ John Coakley LETTSOM, *Le voyageur naturaliste...*, *op.cit.*, 1775. Le chapitre I s'intitule : « Méthode pour prendre les Insectes & les conserver pour les collections » ; le chapitre II : « Méthode

Ces ouvrages normatifs, sans l'ombre d'un doute, circulent dans les colonies, que ce soit par l'intermédiaire des courriers échangées entre les scientifiques et leurs correspondants¹²⁵⁹, ou par celui des libraires qui, comme nous le verrons, ne sont pas aussi inactifs que l'historiographie a pu le laisser croire. Le simple fait de retrouver une édition du *Guide du naturaliste* de Lettsom dans la bibliothèque privée du propriétaire d'habitation de Badier, correspondant actif en Guadeloupe des botanistes parisiens, confirme assez la probabilité d'une pénétration de ce discours et de ces normes dans le petit monde des correspondants coloniaux des scientifiques français¹²⁶⁰.

Grâce à ces outils, parmi d'autres, outils d'éducation — mais aussi de contrôle et d'acculturation scientifique des correspondants lointains des institutions scientifiques — les informations collectées à distance peuvent, avec plus de fiabilité et d'efficacité, être intégrées au champ du savoir scientifique des naturalistes européens. Les correspondants coloniaux des savants français sont progressivement soumis à ces modèles, dont on ressent la prégnance jusque dans le style de leurs dissertations : au-delà de la référence appliquée aux catalogues, aux étiquettes et aux mémoires explicatifs qui accompagnent les envois de certains échantillons, le discours tout entier se plie sans mal à la rhétorique littéraire de la dissertation savante, à la fois modeste et argumentée, fondée sur la critique des prédécesseurs que l'on confronte à l'observation, à l'expérience — quitte à laisser échapper quelques marques de sacrifice et d'abnégation savamment teintées d'exotisme¹²⁶¹.

pour conserver les Oiseaux & autres animaux » ; le chapitre III : « Instructions pour transporter les graines & les plantes des pays étrangers ».

¹²⁵⁹ Réaumur écrit, dans une lettre du 25 mars 1749 adressée au médecin de Cayenne Artur : « [...] si encore vous me donniez pour ici des commissions soit de livres, soit de quelqu'autre nature, par ou je puisse m'acquitter ce seroit pour moy un adoucissement [...] ». Jean CHAÏA, « Sur une correspondance inédite de Réaumur avec Artur... », *op.cit.*, 1968, p.126. De tels exemples abondent dans toutes les correspondances de ce type que nous avons pu consulter.

¹²⁶⁰ Pièce 145 de l'inventaire de sa bibliothèque, que nous reproduisons en annexe (document 9.6).

¹²⁶¹ Le contexte colonial, revêtu malgré tout de son nimbe d'étrangeté aux yeux des scientifiques de cabinet, se montre particulièrement propice au développement d'une emphase intéressante : les figures de la souffrance du scientifique colonial en action mériteraient peut-être une étude attentive, qui pourrait se construire en écho aux récits des grandes expéditions d'une part (le récit de Maupertuis au milieu des neiges laponnes en 1735 est à ce titre exemplaire), et aux éloges post-mortem d'académiciens et de médecins d'autre part. Les irruptions fréquentes de l'*ego-histoire* dans les dissertations scientifiques que l'on trouve dans les archives scientifiques en provenance des colonies (et particulièrement de Guyane) dessinent en effet les contours d'une geste scientifique très curieuse, entre Cour des miracles et antichambre du Panthéon, sur fond d'abcès, de sangsues et de fièvres malignes. Sur les éloges des médecins de l'Académie, voir, naturellement : Daniel ROCHE, « Talents, raison et sacrifice : l'image du médecin des Lumières d'après les éloges de la Société royale de médecine (1776-1789) », in *Annales E.S.C.*, 1977, n°5, p.866-886. Le magnifique récit de l'expédition de Maupertuis — équivalent nordique

Ce qui est sensible dans le discours, l'est aussi, vraisemblablement, dans la forme des dessins scientifiques réalisés dans les colonies : il faudra revenir sur cet aspect des choses que nous n'avons guère abordé, en étudiant notamment la « qualité » scientifique¹²⁶² des dessins qui accompagnent certains mémoires de colons éclairés : ceux du curé du Dondon par exemple, que l'on trouve dans le manuscrit de sa *Florindie*¹²⁶³ ; ou ceux du manuscrit n°446 de la Bibliothèque municipale de Besançon (que nous n'avons pas pu consulter à ce jour), décrivant plus de 400 plantes de Saint-Domingue accompagnées d'aquarelles dues à un officier d'artillerie botaniste¹²⁶⁴ ; ceux, encore, du manuscrit de Charles-Auguste Leroy de la Potherie, militaire né en Guadeloupe, réalisés de mémoire, en prison, en 1764 (document 9.4)¹²⁶⁵. De même, l'obtention par une « mulâtresse », M^{elle} Charlotte Dugée, libre de couleur de Saint-Domingue, d'un « brevet de dessinatrice du Roy » en 1764 (elle accompagne ensuite à ce titre le médecin Patris dans ses herborisations guyanaises), peut apporter un témoignage intéressant de la diffusion de normes techniques de représentation graphique au sein de la société coloniale, sans que nous puissions à ce jour en écrire davantage¹²⁶⁶.

de l'expédition de Godin et La Condamine au Pérou — et son commentaire par Fontenelle, se trouvent dans *HARS et MARS 1737*, Paris, Imprimerie royale, 1740, p.90-96 (Histoire) et p.389-466 (Mémoires).

¹²⁶² Le terme de « qualité », ici, renvoie certes à la facture, au réalisme du dessin, mais aussi à son utilité du point de vue scientifique : y distingue-t-on les différents organes nécessaires à la classification selon Tournefort, ou selon Linné ? etc.

¹²⁶³ SHM Ms 100 : « Florindie, ou histoire physico-économique des végétaux de la Torride. Dédiée au Cercle des Phyladelphes du Cap Français, Isle de Saint-Domingue en Amérique, par De La Haye (1789) ».

¹²⁶⁴ BMBes Ms 446 : « Plantes de Saint-Domingue peintes à l'aquarelle par Mareschal d'Andeux, capitaine d'artillerie au Régiment de Metz, 1778 ». Gabriel DEBIEN, *Les sources manuscrites de l'histoire et de la géographie de Saint-Domingue*, Port-au-Prince, s.d., p.4. Également cité dans Jean FOUCHARD, *Plaisirs de Saint-Domingue. Notes sur la vie sociale, littéraire et artistique*, Port-au-Prince, Henri Deschamps, 1988 (1^{ère} édition 1955), p.40.

¹²⁶⁵ Le manuscrit, possédé actuellement par le Docteur Marcel Chatillon, a été exposé en 1998 à la Bibliothèque Mazarine : INSTITUT DE FRANCE, *De la Découverte à l'émancipation. Trois siècles et demi d'histoire antillaise à travers les collections du Docteur Chatillon et de la Bibliothèque Mazarine*, catalogue de l'exposition présentée par Marcel Chatillon et Jean-Claude Nardin à la Bibliothèque Mazarine (novembre 1998-janvier 1999), Paris, 1998, p.30-31. Une reproduction en est disponible par ailleurs à la Bibliothèque du Muséum national d'Histoire naturelle (en cours de catalogage).

¹²⁶⁶ Le brouillon de son brevet se trouverait, selon Jean Chaïa, dans le dossier personnel de Jean-Étienne Montucla (CAOM Colonies E 315), que nous n'avons pu consulter, pour des raisons techniques, lors de notre dernier séjour aux Archives d'Aix-en-Provence. Les commentaires du médecin Patris sont élogieux : « [...] les dessins [...] de M^{elle} Dugée, dessinatrice brevetée du Roy, qu'elle a travaillés sous mes yeux. L'exactitude du dessin et les détails si recherchés des botanistes y sont rehaussés par les agréments de la peinture ». Devenue subitement folle en 1767, elle aurait disparu dans la forêt guyanaise. J.-B. PATRIS, « Essai sur l'histoire naturelle et médicale du Ouassia », *Journal de Physique*, 1777, tome 9, p.144, cité dans Jean CHAÏA, « Jean-Baptiste Patris... », *op.cit.*, 1975, p.193.

Le terme d'acculturation n'est sans doute pas trop fort pour décrire l'évolution qui, depuis les premiers contacts des missionnaires de l'époque pionnière, jusqu'à la latinisation des nomenclatures botaniques du P. Plumier au début du siècle, est à l'œuvre dans la société coloniale dans le domaine scientifique. Dans cette perspective, il semble qu'une attention particulière doive être portée à la question des instruments scientifiques dans le contexte colonial, expression, s'il en est, d'une approche normée de la nature, largement dictée elle aussi par les usages et les discours des institutions scientifiques de la métropole. De leur présence ou non au sein des pratiques scientifiques coloniales, de l'usage ou non du discours chiffré qu'ils génèrent, nous pourrons tirer quelque enseignement, tant sur la qualité du discours scientifique créole (c'est à dire "né dans la colonie"), que sur la capacité des collecteurs locaux à communiquer avec les institutions scientifiques de la machine coloniale, sur la base d'un langage commun.

3.3. Les instruments scientifiques. Diffusion et usages dans le contexte colonial

L'usage des instruments scientifiques par les naturalistes n'est pas une nouveauté du XVIIIe siècle. Instruments de mesure (thermomètres, pluviomètres, baromètres, etc.), de transformation (alambics) ou d'observation (les premiers microscopes font leur apparition en Italie au début du XVIe siècle¹²⁶⁷), sont à l'origine de nombreuses pratiques visant à découvrir les règles mathématiques et physiques qui régissent le monde : règles du climat et de ses variations, règle des principes élémentaires de la matière que la décomposition chimique ou l'observation microscopique aident à approcher, pense-t-on, de plus près. Leur usage par les voyageurs n'est pas non plus nouveau : en 1688 déjà, comme le rappellent M.-N. Bourguet et Ch. Licoppe, Baudelot de Dairval conseillait aux voyageurs de se munir de « petits thermomètres excellents et commodes à porter dans des étuis de chagrin », comme il commençait alors à s'en fabriquer¹²⁶⁸.

¹²⁶⁷ René TATON (dir.), *Histoire générale des sciences, tome II, La science moderne (de 1450 à 1800)*, Paris, Quadrige et Presses universitaires de France, Paris, 1995 (1^{ère} édition 1969), p.309-311.

¹²⁶⁸ Charles César BAUDELLOT DE DAIRVAL, *Mémoire sur quelques observations que l'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*, Bruxelles, Léonard, 1688, p.6, cité dans l'article de Marie-Noëlle BOURGUET et Christian LICOPPE, « Voyages, mesures et instruments : une nouvelle expérience du monde au Siècle des lumières », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, septembre-octobre 1997, n°5,

Fort logiquement, les envoyés de l'Académie des sciences au XVIII^e siècle, débarquent dans les colonies antillaises et guyanaises avec leurs instruments : outre leurs complexes lunettes d'observation astronomique d'une taille impressionnante et leur attirail d'horloges, de pendules à secondes et de sextants¹²⁶⁹, ils apportent avec eux les dernières nouveautés en matière de thermomètres, de baromètres ou de microscopes portatifs. Le P. Feuillée, au début du siècle, portait avec lui un petit microscope¹²⁷⁰, et nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer les membres de l'expédition du Pérou qui, faisant étape à Saint-Domingue en 1735, s'étaient lancés à l'assaut des « Montagnes » de l'île, baromètres en avant :

p.1118. Pour un prolongement de la réflexion sur l'usage des instruments par les voyageurs naturalistes, et sur les enjeux épistémologiques de la question à la fin du XVIII^e siècle, voir également un article en préparation de M.-N. BOURGUET : « Why should naturalists carry instruments ? Natural history, travel and measurements in the 18th-and early 19th centuries ».

¹²⁶⁹ Le P. Pingré, dans son récit de l'observation de Vénus faite en compagnie des officiers de l'*Isis* à Saint-Domingue, en 1769, donne une idée de ce déploiement instrumental dont il souligne « l'effet », dans l'observatoire qu'il installe aux environs du Cap-Français : « Pour régler le pendule, je prenais des hauteurs du Soleil avant & après midi, avec un quart-de-cercle de 2 pieds de rayon [65 cm], appartenant à l'Académie. M. de Fleurieu, Officier des Vaisseaux du Roi, commandant la Frégate l'*Isis*, employait un quart-de-cercle anglais de Clisson, d'environ 15 à 16 pouces de rayon [environ 40 cm] : cet instrument était très bien travaillé [...] Nous étions quatre observateurs [...] M. Saqui Destourès, commandant le détachement des Gardes de la Marine à bord de l'*Isis*, employait la lunette de mon quart-de-cercle, qui n'a que 2 pieds [65 cm] de longueur, à deux verres seulement, & qui n'est pas achromatique. M. le Chevalier de la Fillière, Officier des Vaisseaux du Roi, avait une lunette achromatique de 3 pieds de longueur [98 cm], de la façon de M. de l'Étang, avec deux oculaires plans-convexes; elle faisait moins d'effet que les deux suivantes. M. de Fleuriau se servait d'une lunette achromatique à deux verres objectifs seulement, de la longueur d'environ 2 pieds & demi [80 cm], avec deux oculaires plans-convexes, de la façon de M. Dollond, montée bien solidement sur un pied de télescope, & faisant un excellent effet. J'avais une lunette achromatique à deux verres objectifs seulement, de la longueur de 5 pieds [près d'1,65 m], avec deux oculaires plans-convexes, forçant extrêmement & peut-être un peu trop, de la façon de M. de l'Étang ; elle était suspendue à quatre montans, réunis à leur sommet par une pièce de cuivre à charnières [...] ». R.P. Alexandre-Guy PINGRÉ, « Observations du Passage de Vénus... », *op.cit.*, 1772, p.515-516.

¹²⁷⁰ R.P. Louis FEUILLÉE, *journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites par ordre du Roi sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale et aux Indes occidentales, et dans un autre voyage fait par le même ordre à la Nouvelle Espagne et aux Isles d'Amérique, par le R.P. Feuillée, Religieux Minime, Mathématicien & Botaniste de Sa Majesté, & de l'Académie Royale des Sciences*, Paris, J. Mariette, 1725, p.192 : « j'eus la curiosité de voir avec mon microscope, cette moisissure, je découvris un champ émaillé de fleurs portées sur des pedicules ronds [...] je ne doutais pas que dans cette belle prairie, il n'y eut de petits animaux ; mais soit que mon microscope ne fût pas assez fort pour les découvrir, soit que je n'y fisse par reflexion, je ne ressouviens pas y avoir vû autre chose que des plantes ; [...] peu de tems après, je trouvai une moisissure presque semblable à la première, je l'observai de plus près que je n'avoiss fait la première fois, je découvris de petits animaux de même couleur que les plantes, leurs yeux étaient posés à côté de la tête, leur dos étoit ovale, leurs pieds au nombre de six [...] les deux pieds du devant étoient beaucoup plus courts que ceux du derrière ».

« ils portaient leurs Baromètres jusque sur les Montagnes où ils frayaient le chemin aux gens même du Pays qui les avaient toujours cruës inaccessibles, & là ils voyaient les abaissements du Mercure¹²⁷¹. »

Leurs thermomètres, parmi les premiers étalonnés par Réaumur, leur avaient permis notamment d'adresser à leur collègue resté en France, des relevés de températures publiés dans les mémoires de 1735 de l'Académie royale des sciences¹²⁷². À moins d'un demi-siècle d'écart, les opérations de repérage des longitudes par les horloges marines qui se multiplient dans les années 1760-1790, redessinent la figure de l'offensive d'une science instrumentalisée, portée dans les colonies par les savants de la métropole, alors même que l'ingénieur géographe Mentelle, en poste en Guyane depuis plus de vingt ans, se voit refuser l'attribution d'une simple montre de Berthoud pour réaliser ses propres relevés cartographiques¹²⁷³.

Pourtant, l'instrument scientifique n'est pas le privilège du seul savant voyageur ou de l'officier de marine venus expertiser les colonies le temps d'un court séjour. Sous l'influence de ces déploiements spectaculaires sans doute, mais surtout, semble-t-il, des jeunes scientifiques qui viennent s'installer dans les colonies (ingénieurs, médecins ou botanistes), la pratique instrumentale se répand progressivement, tant en Guyane qu'aux Antilles.

Dès 1717, nous avons vu un jeune ingénieur en poste à Saint-Domingue (le fils de l'académicien Sauveur) user, à l'occasion d'un phénomène atmosphérique inexplicable, d'un baromètre, et d'un thermomètre étalonné « dans les caves de l'Observatoire¹²⁷⁴. » Le médecin du roi Jacques-François Artur est nanti à son départ

¹²⁷¹ « Mécanique. Sur la longueur du pendule dans la zone torride », *HARS 1736*, Paris, Imprimerie royale, 1739, p.115. En 1682, déjà, les astronomes de l'Académie (Varin, Deshayes et de Glos), avaient relevé diverses hauteurs des thermomètres et baromètres qu'ils transportaient avec eux. : BObs Ms B 5.2, p.5-55 (« Observations en Amérique et à l'île de Gorée, par MM. Varin et Deshayes » : observations du 27 mars au 10 juillet 1782).

¹²⁷² RÉAUMUR, « Observations du thermomètre, faites à Paris pendant l'année MDCCXXXV. Comparées à celles qui ont été faites sous la Ligne, à l'Isle de France, à Alger, & en quelques unes de nos îles de l'Amérique », *MARS 1735*, Paris, 1738, p.545-576. Également M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 3, p.1186.

¹²⁷³ Jean CHAÏA, « Sur quelques ingénieurs-géographes... », *op.cit.*, 1979, p.55.

¹²⁷⁴ AAS, Pochette des séances, 1717 (24 avril 1717) : « J'ai monté un baromètre et un thermomètre, suivant M. Amonton. Le mercure dans le baromètre s'est trouvé à 22 pouces 20 lignes ; et le thermomètre qui était à 13 ½ pouces dans les caves de l'observatoire à Paris, a monté ces jours-ci à 19 pouces. J'ai apporté mon thermomètre de France, qui par l'extrême chaleur de 1707 était monté à 90^d : et l'extrême froid de 1709 qui l'avait fait descendre à 9^d, s'est trouvé ces jours-ci à 20^d ; ce qui est environ le degré de la chaleur des étés communs de France à Paris ».

pour Cayenne, en 1736, de deux thermomètres que lui fournit Réaumur, réalisés selon le nouvel étalonnage promu par le savant, lequel permet pour la première fois des observations de température comparables entre des observateurs distants¹²⁷⁵. Il en adresse les résultats à Réaumur — même si l'absence de glace pilée à Cayenne, lui interdit d'en vérifier la justesse ! — avec autant d'assiduité que le lui permettent ces instruments fragiles, que l'académicien s'efforce de renouveler régulièrement¹²⁷⁶.

Rapidement d'ailleurs, des observations météorologiques mesurées par des instruments, parviennent aux savants de la métropole, qui s'efforcent d'encadrer des prodédures de plus en plus précises : en 1740, l'Académie royale des sciences reçoit des observations barométriques et thermométriques faites à la Martinique pendant près d'un an¹²⁷⁷ ; en 1751, en Martinique, le jeune avocat Jean-Baptiste Thibault de Chanvalon, formé aux sciences naturelles par Réaumur et Jussieu, relève pendant six mois et trois fois par jour, la température à l'ombre et au soleil, au moyen de thermomètres à mercure et à esprit de vin, dûment étalonnés, ainsi que les variations de pression indiquées par son baromètre : il publie en 1763, en annexe à son *Voyage à la Martinique*, une série de tableaux sur 74 pages, récapitulant ses « observations météorologiques, depuis le sept juillet 1752 jusqu'au vingt-huit décembre de la même année » (document 9.5), et les accompagne de commentaires quotidiens qu'il synthétise dans le texte de son *Voyage*. Il insiste notamment sur la contextualisation nécessaire des chiffres bruts, soulignant implicitement certaines failles au sein même de la mystique chiffrée¹²⁷⁸.

¹²⁷⁵ Sur les thermomètres de Réaumur et leur vertu comparatives, voir RÉAUMUR, « Observations du thermomètre... », *op. cit.*, 1738, p.545-576. P. COTTE, *Traité de Météorologie, contenant 1° L'Histoire des Observations Météorologiques. 2° Un Traité des Météores. 3° L'Histoire & la description du Baromètre, du Thermomètre, & des autres Instrumens météorologiques. 4° Les Tables des Observations météorologiques & Botanico-météorologiques. 5° Les résultats des Tables & des Observations. 6° La méthode pour faire les observations météorologiques. Par le P. Cotte, Prêtre de l'Oratoire & Curé de Montmorenci, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences*, Paris, Imprimerie royale, 1774, p.279-280. Christian LICOPPE, *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris, La Découverte, 1996, p.109-112. Également Marie-Noëlle BOURGUET et Christian LICOPPE, « Voyages, mesures et instruments... », *op. cit.*, 1997, p.1120-1123. Réaumur avait des observateurs en Algérie, à l'île de France (île Maurice), en Suède, etc.

¹²⁷⁶ Tous les détails sur les thermomètres de Jacques-François Artur (1708-1779), premier médecin du roi à Cayenne de 1736 à 1770, se trouvent notamment dans Jean CHAÏA, « Sur une correspondance inédite de Réaumur avec Artur... », *op. cit.*, 1968, p.36-57 et 121-138. Le dossier personnel d'Artur dans les archives de l'Académie des sciences, contient par ailleurs quelques pièces utilisées par Chaïa, outre une copie de cette correspondance retrouvée dans le fonds Artur des Archives départementales de Charente Maritime, à La Rochelle.

¹²⁷⁷ AAS Pochette de séance 1740.

¹²⁷⁸ Jean-Baptiste THIBAUT DE CHANVALON, *Voyage à la Martinique...*, *op. cit.*, 1763.

L'usage de ces instruments de mesure du climat se généralise dans toutes les colonies : le témoignage de Moreau de Saint-Méry permet de signaler l'existence de relevés météorologiques (barométriques, thermométriques et pluviométriques) en divers points de Saint-Domingue, dès le début, au moins, des années 1760 : depuis 1764 dans la plaine de Limonade (partie nord de l'île), 1774 à Bombardopolis (partie ouest), 1775 à Petite-Anse (partie nord), et dans presque tous les points de la colonie à partir de la fin des années 1770¹²⁷⁹. La mesure thermométrique ou barométrique joue par ailleurs le rôle d'attestation, de preuve, objectivant par un chiffre le résultat d'une expédition, que ce soit sur le sommet d'une montagne, ou au fond d'une grotte¹²⁸⁰ : le récit d'une exploration qui mène deux colons de Saint-Domingue à près de 75 mètres de profondeur, donne une dimension supplémentaire à l'événement en précisant qu'un « thermomètre de Réaumur au mercure » marque 13° au fond de la grotte¹²⁸¹.

Au début des années 1780, les *Affiches américaines* (journal de Saint-Domingue publié par le libraire et imprimeur Mozard) lancent une grande enquête qui reçoit des dizaines de contributions de ses lecteurs¹²⁸². Mozard, qui vend d'ailleurs dans sa librairie des instruments météorologiques, fait ainsi écho aux enquêtes lancées en France quelques années auparavant par la Société royale de médecine¹²⁸³ et par la Société royale d'Agriculture¹²⁸⁴. Les manuscrits de la Société royale de médecine conservent ainsi de nombreuses informations chiffrées en provenance des Antilles ou de la Guyane, dont nous ne citerons que quelques exemples : le médecin du roi à Saint-Domingue, Charles Arthaud lui adresse des températures relevées à Léogane (partie sud de Saint-

¹²⁷⁹ M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.218, p.249, p.753, etc.

¹²⁸⁰ Marie-Noëlle BOURGUET et Christian LICOPPE, « Voyages, mesures et instruments... », *op.cit.*, 1997, p.1144.

¹²⁸¹ M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 3, p.1331.

¹²⁸² Sur cette enquête et son contexte intellectuel à l'échelle européenne, voir James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.163-167.

¹²⁸³ La Société royale de médecine est fondée en 1778, à partir du noyau de médecins rassemblés autour de la Commission royale de médecine en 1776. Une « Commission des remèdes particuliers des eaux minérales » avait préexisté à cette formation, dès 1772. Caroline Catherine Fay HANNAWAY, *Medicine, public welfare and the State in 18th Century France : the Société royale de médecine of Paris, 1776-1794*, Johns Hopkins University, 1976. Charles C. GILLISPIE, *Science and Polity...*, *op.cit.*, 1980, p.194 et suivantes.

¹²⁸⁴ Alfred FIERRO, *Histoire de la météorologie*, Paris, Denoël, 1991, p.87-93. La Société d'agriculture de Paris est fondée en 1761, et devient en 1788 la Société royale d'agriculture. Louis PASSY, *Histoire de la Société nationale d'agriculture...*, *op.cit.*, 1912, p.2 et suivantes. E. LABICHE, *Les Sociétés d'agriculture...*, *op.cit.*, 1908, p.72 et suivantes. Charles C. GILLISPIE, *Science and Polity...*, *op.cit.*,

Domingue), en 1782¹²⁸⁵ ; à la même époque, son homologue de l'île de Sainte-Lucie, Jean-Baptiste Cassan, fait de même, avec plus de détails, puisqu'il reporte les résultats d'observations « étendues au thermomètre, au baromètre, à l'hygromètre, à l'état du ciel, aux vents, à la quantité d'eau tombée et à celle qui s'est évaporée¹²⁸⁶. »

En Guadeloupe, un certain Le Gaux, médecin de Basse-Terre, communique pour sa part des « Observations météorologiques commencées le 3 février 1782 à la Basse-Terre, en Guadeloupe », consignées dans les cadres d'un tableau imprimé que la Société royale transmettait à ses correspondants¹²⁸⁷. En 1789, l'inventaire après décès du planteur de Badier, en Guadeloupe, (document 9.6), révèle la présence dans le cabinet de ce modeste correspondant de la Société royale d'Agriculture de Paris, de « Trois paquets de tubes de baromètres, estimés la somme de de soixante six livres » (pièce 209), d'un « baromètre monté, estimé douze livres » (pièce 213), et de « six thermometres avec Etuys, estimés aussi six livres¹²⁸⁸ » : indubitablement, l'usage des instruments de mesure météorologique, à cette date, fait partie intégrante des pratiques scientifiques qui ont cours dans la colonie¹²⁸⁹.

Les baromètres et les thermomètres ne sont d'ailleurs pas les seuls instruments dont font usage les observateurs coloniaux, comme le montrent ces « hygromètres » dont Cassan détaille la construction réalisée localement « par un ouvrier très-

1980, p.368 et suivantes. Également, notre article « La Société Royale d'Agriculture de Paris... », *op. cit.*, 1998.

¹²⁸⁵ BAM SRM 136 dossier 1, pièce 10 : « Observations générales sur la constitution des saisons à Léogane, isle de Saint-Domingue. »

¹²⁸⁶ Les « observations météorologiques faites sous la zone torride » de J.-B. Cassan, ne se trouvent pas dans le dossier qui, dans les archives de la Société royale de médecine, conserve l'ensemble de ses contributions (BAM SRM 179 dossier 7, pièces 1 à 4) : elles lui furent toutefois probablement envoyées, comme le suggère la version imprimée en 1803 de l'ensemble des mémoires qui se trouvent dans ce dossier : J.-B. CASSAN, « Mémoires sur le climat des Antilles et sur les maladies qui sont particulières à la zone torride », *Mémoires de la Société médicale d'émulation*, 1803, tome V, p.25-180. Sur le docteur Cassan, voir notre communication, en cours de publication : « Un médecin des Lumières à Sainte-Lucie. Le Docteur Cassan », à paraître dans les actes du Congrès 1998 du CTHS (publication fin 2000 ou début 2001).

¹²⁸⁷ BAM SRM 191 dossier 18, pièce 1. La pièce 2 du même dossier, également de la main de Le Gaux, présente un « tableau météo manuscrit pour novembre 1782 ».

¹²⁸⁸ ADG, Notaire Damaret, « inventaire de Badier Barthélémy, observateur et naturaliste du roi, possédant l'habitation Bel Espoir aux Abymes » (14 septembre 1789).

¹²⁸⁹ Le P. Cotte utilise d'ailleurs certaines de ces mesures collectées outre-mer dans la somme d'observations qu'il publie en 1788, développement du projet exposé dans son *Traité* de 1774 : Père COTTE, *Mémoires sur la Météorologie, pour servir de suite & de supplément au Traité de Météorologie, publié en 1774, par le P. Cotte, prêtre de l'Oratoire, [...]*, Paris, Imprimerie royale, 1788, 2 volumes. Guy PUEYO, « Les observations météorologiques des correspondants de Louis Cotte dans diverses

intelligent », dans ses mémoires des années 1780¹²⁹⁰. Certains colons fabriquent d'ailleurs leurs propres instruments de mesure, tel l'habitant Odelucq, sur son habitation de la Petite Anse (partie nord de Saint-Domingue) : les pluies sont recueillies, « dans une caisse de fer blanc, d'un pied cube, graduée, et portée par un piédestal, à hauteur d'appui, isolé », et leur évaporation est « évaluée dans une caisse de fer blanc de huit pouces en carré sur cinq de profondeur, graduée et mise dans une caisse de bois, remplie de terre¹²⁹¹. » Les procédures d'observations sont alors sommaires, mais s'efforcent d'être cohérentes, et de répondre aux préceptes énoncés par les ouvrages qui paraissent sur ces questions, comme le *Traité de Météorologie* du P. Cotte, dont la première édition est publiée en 1774¹²⁹². Cassan, très soucieux d'exactitude, consigne d'ailleurs les détails de ses procédures¹²⁹³ :

« L'almidromètre dont je me suis servi était du même métal et avait les mêmes dimensions que l'udromètre ; il était placé à côté de ce dernier, et je mesurais la quantité d'eau qui s'était évaporée deux fois par jour, à midi et au coucher du soleil [...] j'ai eu le soin d'employer dans toutes mes expériences le même vase, la même quantité d'eau et toujours de l'eau de pluie : j'ai fait mes observations au soleil, à l'ombre et au vent, ainsi qu'à l'ombre et à l'abri du vent¹²⁹⁴. »

parties du monde », *Comptes rendus des séances de l'Académie d'agriculture de France*, 1984, p.364-369.

¹²⁹⁰ L'hygromètre permet de mesurer le degré d'humidité de l'air, par divers procédés. Cassan détaille les deux principaux auxquels il recourt : « Je me suis servi d'abord d'un hygromètre composé suivant la méthode de M. de Saussure, et que j'ai fait faire sous mes yeux par un ouvrier très-intelligent, n'ayant pu m'en procurer de Genève. Le cheveu qui m'a servi à cet instrument avait été parfaitement dépouillé de son onctuosité par une lessive faite à l'alkali minéral, et il était très-accessible à tous les effets de l'humidité. Il était fixé à une des extrémités d'une aiguille qui était placée sur un pivot, de manière que tous ses mouvements étaient très-faciles, et qu'elle marquait sur un cadran, par son autre extrémité, les variations qu'elle éprouvait par l'allongement ou le raccourcissement du cheveu ». Puis ne percevant aucun résultat significatif « je donnai la préférence à celui qui est recommandé par M. Gould dans les *Transactions Philosophiques*. Je mis le 20 novembre une once et quarante deux grains d'huile de vitriol très-concentrée dans une fiole dont l'ouverture était très-évasée, et je plaçai la fiole sur un des plateaux d'une balance très juste ; je mis dans l'autre plateau son poids exact ». J.-B. CASSAN, « Quatrième mémoire. Observations météorologiques faites sous la Zone torride », *Mémoires de la Société médicale d'émulation*, 1803, tome V, p.162-163 (les manuscrits d'où est tirée cette version imprimée datent bien des années 1780).

¹²⁹¹ M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.286-287.

¹²⁹² Père COTTE, *Traité de Météorologie...*, *op.cit.*, 1774, p.201-203 : « Des Udomètres ».

¹²⁹³ M.-N. Bourguet et Ch. Licoppe soulignent à bon droit « l'émergence d'une éthique de la précision et de l'exactitude dans le dernier tiers du 18^e siècle ». Marie-Noëlle BOURGUET et Christian LICOPPE, « Voyages, mesures et instruments... », *op.cit.*, 1997, p.1120.

La mesure des phénomènes atmosphérique peut également se faire par l'utilisation de machines électriques que possèdent certains colons¹²⁹⁵. Servant à « connoître s'il y a actuellement de l'électricité dans l'air¹²⁹⁶, » ces machines de facture variée ne fonctionnent que très mal sous le climat humide des tropiques. Mloreau de Saint Méry écrit dans sa *Description* de saint-Domingue :

« Il est un autre instrument météorologique, sur lequel il est difficile aussi d'avoir une opinion fixe dans la Colonie, c'est la machine électrique. Il est impossible de contester que l'air ne soit chargé d'une grande quantité d'électricité, et dans les lieux où le tonnerre a le plus solennel empire, il forcerait bientôt l'incrédulité à confesser l'existence du fluide qui le constitue. Mais il est difficile de faire des expériences qui en constatent l'intensité absolue ou relative. L'humidité dont l'air est toujours plus ou moins accompagné, s'oppose à l'expression de la machine, et si elle n'est pas faite par une main habile, si l'expérience n'est pas dirigée par une personne intelligente et bien pénétrée de la théorie électrique, le résultat est nul. J'ai connu plusieurs habitans instruits et zélés qui ont été contraints de renoncer à leurs machines, qui ne produisaient presque rien. Le moindre changement dans l'atmosphère, l'approche du souffle de quelqu'un, la transpiration presque inévitable de celui qui meut la machine, suffit pour qu'on ne puisse plus en obtenir les plus faibles étincelles¹²⁹⁷. »

Ce constat est confirmé par Cassan qui souligne que malgré l'« abondance du fluide électrique » dans les colonies, l'électrification des machines est presque impossible à Sainte-Lucie où il mène ses expériences sur une « excellente machine à plateau en *flint glass*¹²⁹⁸ venue de Londres ». Il précise que de telles expériences ont été

¹²⁹⁴ J.-B. CASSAN, « Quatrième mémoire. Observations météorologiques... », *op.cit.*, 1803 (version manuscrite datée des années 1780), p.170-171.

¹²⁹⁵ M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.501, 509-510, 512-513.

¹²⁹⁶ Père COTTE, *Traité de Météorologie...*, *op.cit.*, 1774, p.212.

¹²⁹⁷ M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.509-510.

¹²⁹⁸ Le *flint glass* est un verre d'optique à base de plomb, dispersif et réfringent, dont la fabrication n'était véritablement maîtrisée que par certaines cristalleries anglaises qui possédaient des tours de main tenus secrets. Ce n'est qu'au début du XIXe que les Français purent construire du *flint*. Maurice DAUMAS (dir.), *Histoire générale des techniques, tome III, L'expansion du machinisme : 1725-1860*, Paris, Presses universitaires de France, 1964. Réédition Paris, Quadrige, 1996, p.237.

faites en même temps en Guadeloupe et en Martinique, attestant au passage la présence de telles machines dans ces îles¹²⁹⁹. Les baromètres, selon lui, sont également inadaptés aux colonies, ce qu'avaient déjà suggéré en leur temps Godin et Thibault de Chanvalon¹³⁰⁰. « Ce pays Cy est vraiment perfide pour les instruments », déclarait quant à lui l'intendant Fournier de La Bastide, surpris, en 1782, de voir ses boussoles « en déroute »¹³⁰¹. L'inventaire du monde colonial réalisé à l'aune d'instruments scientifiques parfaits et infaillibles n'est donc souvent encore à cette date, qu'une utopie.

Le dossier des instruments de mesure en usage dans les colonies est bien loin d'être clos : il faudrait pouvoir continuer cette enquête dans les archives notariales, faire le point sur les instruments professionnels, la diffusion des loupes et des microscopes¹³⁰², voire sur les instruments de marine et d'astronomie, approfondir la question de leur vente, de leur usage social, et, pourquoi pas, de leur valeur décorative ou affective. Au moins ces premiers éléments permettent-ils de mettre en lumière des pratiques locales qui, loin d'être insensibles aux discours normatifs de la métropole, s'y soumettent avec rapidité.

3.4. La chimie coloniale

Concernant la mise en chiffres du monde, et l'idéal d'une langue mathématique permettant aux savants de communiquer d'une rive à l'autre de l'océan par delà, croit-on, toute subjectivité, il faut aussi évoquer les pratiques chimiques qui ont cours dans les colonies. S'il ne s'agit plus directement d'instruments (bien que alambics et balances de précision soient nécessaires pour ces opérations), il s'agit encore de mesures : par

¹²⁹⁹ AN Colonies F³ 94, fol.279-288 (« mémoire sur la formation des ouragans qui ravagent les colonies », par J.-B. Cassan). J.-B. CASSAN, « Premier mémoire. De la manière d'agir des climats chauds sur l'économie animale », *Mémoires de la Société médicale d'émulation*, 1803, tome V, p.29.

¹³⁰⁰ « Le Baromètre doit être regardé comme un instrument à-peu-près inutile dans les colonies, puisque ses variations y sont si peu considérables qu'elles méritent à peine quelque attention. Les changemens de temps les plus marqués sont à peine sensibles sur cet instrument, et il n'est pas rare de voir le mercure monter dans des temps de pluie et descendre dans des temps qui paraissent secs ». J.-B. CASSAN, « Quatrième mémoire. Observations météorologiques... », *op.cit.*, 1803 (version manuscrite datée des années 1780), p.159-160.

¹³⁰¹ BObs Ms B 4.10 (lettre de Foulquier de Bastide, du 21 janvier 1753, en Guadeloupe).

¹³⁰² Le vétérinaire Hapel Lachênaie (1760-1808), en 1790 en Guadeloupe, par exemple, procède à l'aide d'un « bon microscope de Dellebare » à une analyse de l'eau de pluie qui lui permet d'y repérer divers « animalcules ». BAM SRM 175 dossier 1, pièce 4 (3).

divers procédés de réduction chimique (au premier rang desquels la distillation), le naturaliste parvient à décomposer les liquides ou les corps qu'il observe en différents éléments primitifs (ou « principes »), qu'il isole, et pèse séparément¹³⁰³.

À la fin du XVIIIe siècle, des naturalistes avaient eu un temps l'espoir de parvenir à une classification des plantes en fonction de leur composition chimique, qui devait également en révéler les vertus thérapeutiques. En 1725 encore, alors que la méthode montre ses limites aux yeux de la nouvelle génération des classificateurs, les instructions du botaniste Duhaut, envoyé en Guyane, lui rappellent que « pendant qu'il a en main les plantes dans toute leur vigueur, l'essentiel [est] d'en faire l'analyse, d'en extraire les sels et les esprits. » Duhaut « ayant fait principalement études de la chimie » demande alors un « laboratoire complet [...] et une quantité de charbon qui ne laisserait pas de monter à une somme » pour ses opérations de distillation¹³⁰⁴.

En 1750, la chimie est également convoquée par l'ingénieur Fresneau qui, toujours en Guyane, cherche à identifier les principes qui composent le caoutchouc¹³⁰⁵. Dans les années 1780, c'est à la composition du *vesou*, le jus de canne à partir duquel est formé le sucre, que s'intéressent des chimistes des colonies, au premier rang desquels un certain Galrie « Chymiste très éclairé de la Martinique », pour notamment découvrir la part d'« acide saccharin » afin de déterminer de meilleurs dosages dans les procédés d'élaboration du sucre¹³⁰⁶.

La quantification des différents « principes » qui composent les eaux thermales donnent lieu dans la France entière, notamment sous l'impulsion de la Société royale de médecine, à des analyses chimiques, qui n'épargnent pas les colonies. Là comme ailleurs¹³⁰⁷, les médecins du roi, apothicaires et autres « chimistes » plus ou moins

¹³⁰³ La distillation, qui porte à ébullition un liquide ou provoque la décomposition d'un corps solide par l'action de la chaleur, permet, au moyen d'alambics plus ou moins complexes, de récupérer, par condensation des vapeurs dégagées, les différents éléments chimiques qui le composent.

¹³⁰⁴ CAOM Colonies C¹⁴ 13, f^o225 (D'Albon au ministre, Cayenne, le 22 juin 1725).

¹³⁰⁵ LA CONDAMINE, « Mémoire sur une résine élastique... », *op.cit.*, 1755, p.324 et 333.

¹³⁰⁶ J.-B. CASSAN, « Mémoire sur les cultures de l'isle de Sainte-Lucie, contenant des observations sur les productions qui servent à la nourriture des Nègres ; les denrées commercables des Isles du Vent, leurs produits ; les nouvelles cultures introduites dans les colonies, & sur les moyens de les faire réussir », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture*, Paris, 1789, trimestre d'été, p.69-71.

¹³⁰⁷ Les dossiers 88 à 95 des archives de la Société royale de médecine (BAM SRM 88-95), contiennent l'ensemble des analyses des eaux minérales et thermales qui lui furent adressées à la suite des demandes qu'elle avait publiées en 1776 (aucun de ces mémoires ne concerne les eaux des Antilles). La Société royale de médecine n'est encore, à cette date, qu'une « Commission royale de médecine », fondée sur les bases de la « Commission royale des remèdes particuliers des eaux minérales », créée en 1772. Voir

talentueux, réduisent les eaux en poudres, et les poudres en chiffres, ceux-ci devant permettre idéalement de déterminer sans autre expérience les vertus curatives des eaux thermales et minérales, par simple analogie¹³⁰⁸. Le poids comparé de l'eau minérale et de l'eau distillée, suivi de l'analyse et de la pesée des produits de l'évaporation et de la distillation, devaient fournir les bases d'une comparaison mathématiquement parfaite entre les eaux du monde entier. C'est ce qui fit pour une bonne part le succès des eaux de Boynes, à Saint-Domingue, que des analyses chimiques répétées en 1772, 1783 et 1785, rendent tout à fait comparable aux eaux de Barrège, en France¹³⁰⁹. L'examen des eaux est parfois complété par une étude de la composition des vapeurs qui s'exhalent de quelques sources chaudes, comme celles de la Soufrière de Sainte-Lucie, que le médecin du roi de cette île analyse au milieu des années 1780 à l'aide d'un appareil "pneumatichymique"¹³¹⁰.

De telles analyse ont alors lieu dans l'ensemble des colonies, à l'initiative des médecins ou de simples particuliers : à Saint-Domingue, bien sûr, où un volume entier d'analyses est publié en 1788 à l'initiative du *Cercle des Philadelphes*, société savante de Saint-Domingue¹³¹¹, mais aussi à Sainte-Lucie¹³¹², comme en Guyane et dans les

Pièces concernant l'établissement fait par le Roi d'une Commission, ou Société et Correspondance de médecine, à Paris, s.d. [1776], article 3.

¹³⁰⁸ Voir Pascale MULLER, « Les Eaux minérales en France à la fin du XVIIIe siècle », mémoire de maîtrise, Paris I, 1975.

¹³⁰⁹ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.769.

¹³¹⁰ BMBx ms 828, XXIII, document 4, f°3 : « mémoire sur le volcan de Sainte-Lucie, par Cassan ».

¹³¹¹ *Mémoires du Cercle des Philadelphes, tome Premier*, Port-au-Prince, Imprimerie Mozard, 1788. Sur les eaux thermales de Saint-Domingue, voir James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.142 et suivantes. Également de nombreuses pages dans Isabelle HOMER, « Médecins et chirurgiens à Saint-Domingue au XVIIIe siècle », thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, École Nationale des Chartes, 1998, 3 volumes. Certains titres de notre bibliographie donnent une idée des mémoires qui pouvaient être publiés : voir notamment aux noms de Arthaud et de Gauché.

¹³¹² Dans les archives administratives de Sainte-Lucie, se trouve par exemple, à la suite d'une lettre du 8 juin 1786, un « mémoire analytique sur les eaux minérales de la Soufrière et sur son soufre », signé de « Maxime Duval, religieux apothicaire de l'hôpital militaire, De Labusquière (ancien médecin des hôpitaux du roi à la Grenade, et habitant de Sainte-Lucie) et Germain (ancien chirurgien du roi, inspecteur général de la chirurgie de l'isle de Sainte-Lucie, et habitant de ladite isle), ainsi que Carlan (ancien apothicaire des hôpitaux du roi) » : ce mémoire détaille l'ensemble des opérations, et notamment 12 analyses réalisées selon les procédés classiques de réactions chimiques : « noix de gale », « esprit volatil de sel ammoniac », « dissolution d'argent », « eau de chaux », « mercure dissous dans l'esprit de nitre ». Ces opérations chimiques sont suivies d'une « évaporation », puis de l'analyse et de la pesée du résidu sec. CAOM C^{10C} 3, dossier 10 (Ordres du roi, 1786), f°37-49. Voir également *Almanach historique, chronologique, de commerce, d'arts et métiers, pour les colonies, précédé de l'état actuel de l'administration, de la Justice & de la Police de Ste-Lucie, pour l'année 1789*, Castries, Isle Ste-Lucie, Imprimerie J.-B. Thounens, s.d., p.70.

autres îles de l'aire caraïbe française¹³¹³. Naturellement, comme partout en Europe, cette pratique de la quantification par réduction chimique est étendue à l'analyse des minerais, et permet d'en définir la composition exacte : au début des années 1780, par exemple, le médecin Auvray, membre du Cercle des Philadelphes du Cap-Français, rend compte dans le premier tome des mémoires de cette société savante de l'analyse d'une mine de « pierres argileuses cuivreuses » trouvée sur une habitation de l'île. Selon le rapport de Moreau de Saint-Méry :

« À l'air libre, la pierre a pesé 1152 grains et 926 dans l'eau distillée. D'après l'analyse, M. Auvray membre de la Société a trouvé que la mine avait 17/144^e et demi de cuivre, réduit sous forme métallique ; 65/144^e et demi d'argile dépouillé de sa partie colorante, de fragment de quartz et d'acide carbonique ; 61/144 de terre calcaire, de terre eponneuse, et d'une petite portion d'argile¹³¹⁴. »

Ce que montrent ces lignes, qui tentent une première synthèse de nombreux indices, c'est encore l'existence, dans les colonies, des *moyens* intellectuels et techniques d'une pratique scientifique qui, loin des poncifs de l'historiographie coloniale, permettent d'envisager sous un jour moins caricatural et moins anecdotique, l'apport des acteurs coloniaux au champ du savoir naturaliste du siècle des Lumières. Au-delà des pratiques de la collecte naturaliste dirigée vers la métropole, ce rôle scientifique des acteurs coloniaux se manifeste d'ailleurs de manière particulièrement éclatante sur les terrains de l'agronomie et de la médecine, qui mettent aux prises autour d'une ambition partagée de prospérité et de mise en valeur, les aspirations économiques des propriétaires de plantations, les prétentions mercantilistes et statistiques de la machine coloniale, et les idéaux de la science des Lumières.

¹³¹³ Pour la Martinique, par exemple, nous avons retrouvé une version publiée de ces analyses (52 pages) : *Analyse des eaux minérales de la Martinique et de Sainte-Lucie, d'après les ordres du Roi*, s.l.n.d., et sans nom d'auteur. Ce mémoire est conservé sous la cote BnF Te 163 1105. Un extrait de ce mémoire est publié dans : « Extrait par M. Ducatel, Associé du Cercle, de l'analyse des Eaux thermales & minérales de la Martinique & de Sainte-Lucie, faite d'après l'ordre du Roi, par MM. Roux & l'Estrade, Médecins du Roi, & par M. Gabrie, Chimiste », *Mémoires du Cercle des Philadelphes, tome Premier*, Port-au-Prince, Mozard, 1788, p.243-250.

¹³¹⁴ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.149. Cette analyse se trouve dans le premier et unique volume des mémoires du Cercle des Philadelphes : *Mémoires du Cercle des Philadelphes*, Port-au-Prince, de l'Imprimerie Mozard, 1788, tome 1, p.199.

Chapitre 10. La nature et les hommes, entre gestion à distance et action locale

Tandis que se poursuit l'inventaire aux formes variées de la collecte naturaliste, la mise en valeur raisonnée de la nature ainsi que la gestion statistique et médicale des populations constituent de grands enjeux pour l'avenir des colonies. Rouages scientifiques de la machine coloniale et actions individuelles locales convergent vers un même but, affirmé plus ou moins consciemment selon les maîtres d'œuvre : soumettre la nature des colonies aux exigences d'une philosophie expansionniste, dominatrice, accumulatrice et marchande. Se dessine alors une dialectique entre gestion à distance et action de terrain, invitant à considérer le développement d'une population scientifique locale comme un élément majeur de la problématique des sciences coloniales.

1. L'accroissement du capital botanique. Du maraudage à la valorisation industrielle

L'un des points essentiels de la mise en valeur des colonies caraïbes repose sur les opportunités offertes par un environnement climatique tropical spécifique qui, notamment, permet l'acclimatation et le développement de plantes nouvelles, susceptibles d'apporter sur les marchés nationaux et européens des produits complémentaires à forte rentabilité. L'agronomie coloniale fait alors montre d'un dynamisme impressionnant, en s'appuyant tout à la fois sur des pratiques administratives efficaces, sur des institutions scientifiques pleinement impliquées dans l'espace colonial, et sur une activité croissante des populations coloniales.

1.1. Des « jardins flottants » aux jardins coloniaux

Comme nous l'avons vu, la machine coloniale s'est appliquée, depuis Colbert et dans une logique très clairement mercantiliste, à favoriser l'implantation de plantes *stratégiques* dans les colonies françaises d'Amérique : le mûrier, notamment (nécessaire à l'élevage du ver à soie) avait soulevé de grands espoirs — rapidement déçus toutefois¹³¹⁵.

Le café est un exemple bien connu des historiens : malgré l'échec d'Isambert en 1716¹³¹⁶, le caféier finit par s'implanter durablement dans les colonies françaises de l'aire caraïbe et ce, par deux voies différentes. En Martinique, grâce au transfert réussi d'un plant issu du Jardin du roi par le Chevalier de Clieu, au début des années 1720. En Guyane, grâce au vol opéré dans les plantations hollandaises du Surinam par un planteur transfuge, nommé Mourgue¹³¹⁷. Partie de ces deux points des colonies françaises, la culture du café connaît alors un considérable essor, favorisé par une forte demande commerciale et l'existence de terres à flanc de collines particulièrement favorables à la culture caféière ; elle représente très opportunément une alternative lucrative au sucre, à l'indigo et même au cacao (dont des milliers de pieds sont déracinés en Martinique à la suite d'un ouragan qui s'abat sur l'île en 1727), représentant vers 1770 près d'un quart en valeur des exportations des Antilles françaises¹³¹⁸. S'ébauchent ainsi deux modèles d'accroissement du capital botanique : un modèle centrifuge (la plante et les connaissances provenant du Jardin du roi¹³¹⁹), et un modèle périphérique qui place au premier plan la figure du « maraudeur » et les connaissances acquises sur le terrain, sans recours aux rouages scientifiques de la machine coloniale.

¹³¹⁵ Voir ci-dessus, chapitre 4, titre 2.3.

¹³¹⁶ Voir ci-dessus, chapitre 6, titre 2.3.

¹³¹⁷ A. CHEVALIER et M. DAGRON, *Recherches historiques sur les débuts de la culture du Caféier en Amérique*, Orléans, imp. H. Tessier, s.d. [1928]. FUSÉE AUBLET, *Histoire des plantes de la Guyane...*, *op.cit.*, 1775, tome 1, p.50 et suivantes (lettre de de Clieu). Henri STEHLÉ, « Quelques mises au point historiques relatives à l'introduction des végétaux économiques aux Antilles françaises », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 1966, n°5-6, p.27-37. R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage...*, *op.cit.*, 1742, réédition 1979, tome 2, p.305, et tome 3, p.341. CAOM Colonies C¹⁴ 12 f°45-47 (30 juin 1720). CAOM Colonies C¹⁴ 12, f°100 (13 septembre 1720). Etc.

¹³¹⁸ Paul BUTEL, *Histoire de l'Atlantique*, Paris, Perrin, 1997, p.168.

¹³¹⁹ Un mémoire sur le café venait d'être publié par Antoine de JUSSIEU : « Histoire du Café », *MARS 1713*, Paris, Imprimerie royale, 1716, p.291-299, avec une planche.

Au cours du siècle, s'établit une sorte de symbiose entre ces deux modèles, selon un processus que l'historiographie récente a suffisamment exploré pour qu'il ne soit pas nécessaire de nous y arrêter trop longuement¹³²⁰. Les travaux, notamment, menés autour de la figure de l'intendant Pierre Poivre et des plantations royales de l'Océan Indien¹³²¹, ont mis en lumière le schéma général dans le prolongement duquel se situent les colonies caraïbes : vol de plantes dans des terres étrangères, acclimatation dans les jardins coloniaux, et transport vers le Jardin du roi d'une part — dans une logique de collecte et d'étude —, vers les colonies de l'aire caraïbe d'autre part, dans une logique, cette fois, de développement économique concerté et coordonné par les bureaux de la Marine et le Jardin royal de Paris. Sur cette base, se développe alors une gestion efficace des transferts de plantes d'un espace colonial à l'autre, en ligne directe, évitant ainsi l'étape fatale de la rupture climatique brutale.

Dans la continuité de ces jardins pionniers développés dans l'Océan Indien, sont fondés deux jardins coloniaux dans l'aire caraïbe, avec le soutien du ministère de la Marine. Le premier l'est en 1777, à Port-au-Prince (Saint-Domingue) pour y acclimater le nopal, *opuntia* qui sert de nourriture aux cochenilles¹³²². Thiery de Menonville, *botaniste maraudeur* s'il en est, vient de dérober cet insecte dans les colonies espagnoles lors d'un voyage épique, encouragé dès l'origine dans son entreprise par Trudaine et Sartine¹³²³. Le second l'est officiellement en 1778 en Guyane, sur l'habitation de La Gabrielle qui, à partir de cette date et sous plusieurs directeurs, a

¹³²⁰ Madeleine LY-TIO-FANE, *Mauritius and the Spice Trade. The Odyssey of Pierre Poivre*, Port-Louis Mauritius, 1958. Madeleine LY-TIO-FANE, *Mauritius and the Spice Trade**. The Triumph of Jean Nicolas Céré and his Isle Bourbon collaborators. Documents Preceeded by an Introduction*, Paris-La Haye, 1970. Guy ROUILLARD, *Le Jardin des Pamplémousses, 1729-1979. Histoire et botanique*, Les Pailles, (Île Maurice), The General Printing & Stationery Company Limited. Henry & Cie. Ltée, 1983. Richard H. GROVE, *Green Imperialism : Colonial Science and the Origins of Environmental Concern*, Cambridge, 1990, p.168-263. James E. McCLELLAN III et François REGOURD, « French Science and Colonization in the Ancien Régime : the "Machine coloniale" », à paraître dans *Osiris*, 2000.

¹³²¹ Pamplémousses (1735-36) puis Le Réduit (1748) et Palma (1775) à l'Île de France (actuelle Île Maurice). Le Réduit (1769) à Saint-Denis de l'Île Bourbon (actuelle Réunion).

¹³²² Insecte d'origine mexicaine dont on tire une couleur rouge (carmin), très prisée des teinturiers dès l'époque moderne.

¹³²³ Nicolas-Joseph THIERY DE MENONVILLE, *Traité de la culture du Nopal et de l'éducation de la Cochenille dans les colonies françaises de l'Amérique, précédé d'un voyage à Guaxaca [...]*, Paris, Delalain le jeune, 1786 (autres éditions à Bordeaux et au Cap-Français). M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.1019 et suivantes. Sur le détail de l'histoire des jardins botaniques de Saint-Domingue et le contexte de leur naissance, voir James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.147-162.

pour vocation de centraliser les « épicerie » importées dans la colonie depuis les jardins de l'Océan indien (poivre, cannelle, muscade, girofle, qui doivent permettre de concurrencer efficacement le trafic des épicerie hollandaises). Ces épices sont ensuite redistribuées à la population ¹³²⁴. A La Gabrielle sont également acclimatées les plantes nouvelles tirées des profondeurs de la forêt guyanaise (par Leblond notamment) ou dérobées au Surinam, voire au Brésil, comme le pourprier de Para rapporté de Bélem par le directeur du Jardin, Louis-claude Richard¹³²⁵. En revanche, le jardin de Guadeloupe, créé au début du siècle par les soins des frères Lignon, semble avoir périclité dès les années 1730¹³²⁶ et n'est pas relancé ; de même, les projets de fondation similaire nés en Martinique dès les années 1720, n'ont de suite qu'au début du XIXe siècle.¹³²⁷

Confiés à ces botanistes pensionnés, les deux jardins coloniaux officiels de l'aire caraïbe qui accueillent les richesses de la flore asiatique et africaine offrent une niche institutionnelle qui favorise l'enracinement dans les colonies de naturalistes bien formés, selon la logique que nous évoquions précédemment. Ceux-ci (Thiery de Menonville, Joubert, Nectoux, Richard, Leblond et quelques autres) font d'ailleurs montre, dans la plupart des cas, de remarquables qualités, étudiant de près le comportement des plantes nouvellement arrivées, cherchant à optimiser les moyens de les reproduire, de les récolter, et d'en conditionner les produits. Sous leur direction, ces plantations royales deviennent finalement, bien plus que de simples pépinières, de

¹³²⁴ Abbé TESSIER, « Mémoire sur l'importation et les progrès des arbres à épicerie dans les colonies françaises », *MARS 1789*, Imprimerie royale, an II, p.585-596. Nous envisageons une étude approfondie sur ce jardin de La Gabrielle (qui fut également un temps propriété de La Fayette, qui souhaitait en faire un lieu d'expérimentation pour l'émancipation progressive des esclaves tout en bénéficiant des profits du trafic des épices que l'on y cultivait), qui nous est encore mal connu dans le détail de sa gestion et des plantes qui y parviennent. De nombreuses sources se trouvent dans les archives administratives de la colonie (CAOM Colonies C¹⁴), mais aussi dans bien d'autres dépôts, et notamment dans les archives du Muséum national d'Histoire naturelle : MNHN Ms 48 (correspondance de Joseph Martin avec André Thouin), Ms 471 (manuscrits de Louis-Claude Richard, directeur du Jardin de 1781 à), etc.

¹³²⁵ Jean LESCURE, « L'épopée des voyageurs naturalistes... », *op.cit.*, 1992, p.65.

¹³²⁶ Voir ci-dessus, chapitre 6, titre 2.3.

¹³²⁷ Diverses suggestions de création d'un jardin botanique en Martinique se succèdent dans les années 1720, notamment sous l'impulsion du correspondant de l'Académie B.-L. de Hauterive. CAOM Colonies C^{8A} 27, f°7-12 (janvier 1720), f°28-29 (avril 1720), etc. En 1728, par exemple, recevant l'ordonnance de 1726 qui officialise le rôle de relais du Jardin botanique de Nantes (voir ci-dessus, chapitre 9, titre 1.3), les administrateurs de la Martinique suggèrent l'établissement d'un jardin botanique au Fort-royal pour y acclimater les épices en provenance d'Inde, notamment les poivriers, girofliers et muscadiers. CAOM Colonies C^{8A} 39, f°147-148 (août 1728). Sur le jardin finalement créé en 1803 à Saint-Pierre de la

véritables *jardins d'essai* coloniaux. C'est ce que confirme, parmi bien d'autres, le docteur Cassan qui, depuis son île de Sainte-Lucie, est tenu au courant des expériences que l'on mène en Guyane sur les boutures de giroflier et le meilleur moyen de les tailler¹³²⁸.

Parallèlement, sous l'œil attentif de Thouin et du Bureau des colonies (qui répercute ses directives auprès des administrateurs locaux), les navires qui opèrent le transfert des plantes africaines et asiatiques vers ces jardins coloniaux de l'aire caraïbe¹³²⁹ deviennent de véritables « jardins flottants »¹³³⁰ : selon des procédés sans cesse perfectionnés, les plantes sont transportées dans des caisses adaptées (document 10.1)¹³³¹ et sous la garde, de plus en plus souvent, de ces mêmes jardiniers spécialisés, qui en assurent les soins durant le trajet. C'est ainsi que Joseph Martin, « élève cultivateur au Jardin des Plantes » — et qui sera dans les années suivantes affecté en Guyane — s'illustre en 1789 par un transport de plantes qui le mène de l'Océan Indien au Jardin du roi, via les jardins de l'aire caraïbe¹³³². En janvier 1788, c'est la présence

Martinique, voir Françoise THÉSÉE, *Auguste Plée (1786-1825), un voyageur naturaliste. Ses travaux et ses tribulations aux Antilles, au Canada, en Colombie*, Éditions caribéennes, 1989, p.39-78.

¹³²⁸ « On fait dans ce moment à Cayenne, dans l'habitation du Roi, appelée la Gabrielle, des essais à ce sujet, & il paraît qu'ils confirmeront les rapports qu'on a reçus de l'Isle de France. » Docteur J.-B. CASSAN, « Mémoire sur les cultures de l'isle de Sainte-Lucie... », *op.cit.*, 1789, p.94.

¹³²⁹ Nous n'entrerons pas ici dans le détail des transferts de plantes qui s'effectuent dans l'aire caraïbe, pas plus que nous ne relaterons les péripéties qui jalonnent l'histoire de ces jardins botaniques au fil des années 1780-1790, ces différents points ayant déjà été solidement présentés sous la plume de James E. McClellan III, notamment. De nombreux éléments sur les transferts de plantes dans les colonies se trouvent dans la thèse d'Emma SPARY, « Making the Natural Order... », *op.cit.*, 1993. Également dans les extraits de la correspondance de Thouin publiés par Yvonne LETOUZEY, *Le jardin des Plantes à la croisée des chemins...*, *op.cit.*, 1989 : un chapitre entier est consacré aux échanges de Thouin avec les colonies.

¹³³⁰ L'expression « jardin flottant » se trouve dans DE LAMOIGNON DE MALESHERBES, « Mémoire sur les moyens d'accélérer les progrès de l'Économie rurale en France », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société d'Agriculture de Paris*, Paris, 1790, trimestre de printemps, p.55.

¹³³¹ NECTOUX, « Observations sur la préparation des envois de plantes & arbres des Indes Orientales pour l'Amérique, & leur traitement pendant la traversée, par M. Nectoux, Jardinier en chef du Jardin du Roi, de Saint-Domingue (communiquées par M. Thouin, associé ordinaire) », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture*, Paris, 1791, trimestre d'hiver, p.110-123 : rédigé par le botaniste Hypolite Nectoux, familier de la Guyane et directeur du jardin botanique de Saint-Domingue depuis 1788, ce mémoire s'applique avec une grande rigueur et une expérience certaine, à tirer les enseignements des précédents transports de plants et de graines dans l'espace colonial, pour finalement proposer des conseils et une série de réalisations (notamment une caisse de conditionnement très perfectionnée) propres à améliorer à l'avenir de telles opérations.

¹³³² Joseph Martin, formé au Jardin du roi, reçoit notamment lors de la Séance publique du 28 décembre 1789 de la Société royale d'Agriculture, une médaille d'or « pour avoir transporté d'Europe, & déposé dans le Jardin colonial de l'Isle de France, une collection d'arbres fruitiers & de plantes économiques, ainsi qu'une grande quantité de graines utiles ; avoir transporté de l'Isle de France, dans nos Colonies des

sur *La Sincère* du botaniste Nectoux (alors directeur du jardin royal de Port-Prince) qui permet de faire venir de Cayenne à Saint-Domingue, via la Martinique, plus 400 plantes différentes avec moins de quatre pour-cent de perte, réussite exceptionnelle pour l'époque¹³³³.

Les connaissances de ces jardiniers coloniaux, tant pour le transport que pour la mise en terre locale des espèces nouvelles, est de fait une véritable force pour l'agronomie coloniale. Aussi est-ce dans la continuité d'une gestion institutionnalisée que prennent forme à la fin de l'Ancien Régime et dans les premières années de la Révolution divers projets qui, sous la plume de Thouin, de Lamoignon de Malesherbes, de Dutrône Lacouture et de quelques autres, visent à intégrer les jardins existants et les spécialistes qui les animent à un réseau colonial d'écoles agricoles et de jardins expérimentaux structuré autour du Jardin du roi et de la Société royale d'agriculture : sur cette base pourraient alors se tisser entre les colonies et leur métropole, de « nouveaux liens entre les enfans d'une grande famille [dirigeant] les vues, et les sentimens de tous vers un centre commun¹³³⁴. »

Les jardins coloniaux confiés à la garde de botanistes appointés, tant à Saint-Domingue qu'en Guyane, font donc figure de postes avancés et de points d'ancrage de la politique agronomique coloniale française dans les dernières décennies de l'Ancien

Antilles, les arbres à épices & l'arbre à pain ; avoir rapporté de ces différens pays une collection de plantes, d'arbres vivans & de graines, la plus considérable qui ait encore été apportée en France ; & enfin être parvenu, au moyen d'une grande activité, par des soins assidus & des procédés nouveaux, à enrichir le Jardin de la Nation, & les deux mondes, de végétaux précieux, dont la multiplication peut contribuer aux richesses de l'État et au Bonheur de l'humanité. » *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture*, Paris, 1789, trimestre d'automne, p.XIII (« Histoire de la Société royale d'Agriculture »).

¹³³³ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.1021. BRET (Patrice), « Le réseau des jardins coloniaux : Hypolite Nectoux (1759-1836) et la botanique tropicale, de la mer des Caraïbes aux bords du Nil », in Yves LAISSUS (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVIe-XIXe siècles*, Actes du 118e Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, section d'histoire des sciences (Pau, 1993), Paris, 1995, p.185-216.

¹³³⁴ DE LAMOIGNON DE MALESHERBES, « Mémoire sur les moyens d'accélérer les progrès... », *op.cit.*, 1790, p.92. Également BROUSSONNET, « Discours prononcé à la Séance publique, le 28 décembre 1791 » *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture*, Paris, 1791, trimestre d'automne, p.43. Jacques-François DUTRÔNE LA COUTURE, *Extrait des mémoires que M. Dutrône a présentés à l'Assemblée nationale au mois de janvier 1791, tiré du "journal des colonies"*, Paris, Imprimerie du Cercle social, s.d., p.2. GIROD DE CHANTRANS, *Voyage d'un Suisse...*, *op.cit.*, 1785, réédition 1980, p.218. Alexandre-Stanislas de WIMPFEN, *Voyage à Saint-Domingue...*, *op.cit.*, 1796, réédition 1993, p.153 et 160. Voir quelques détails complémentaires dans notre article, « La Société Royale d'Agriculture de Paris... », *op.cit.*, 1998, et surtout dans Emma SPARY, « Making the Natural Order... », *op.cit.*, 1993. MNHN Ms 308, « Papiers

Régime — de lieu privilégié d'une maîtrise de la nature à l'échelle planétaire qui, jamais, n'avait atteint un tel degré d'organisation. L'État se trouve, dans cette perspective, au cœur de la gestion de l'agronomie coloniale, détenteur du pouvoir sur les acteurs du processus, détenteur également d'un savoir qui, fondamentalement, est le principal soutien de l'entreprise, concentré entre les mains des botanistes et du Jardin du roi, diffusé dans les colonies par les jardiniers pensionnés.

Pourtant, l'histoire des transferts de plantes et, surtout, de leur acclimatation réussie — diffusion sur les plantations des habitants et valorisation effective — ne saurait se résumer à celle des jardins coloniaux institutionnalisés, si importants soient-ils. D'autres jardins, en effet, relaient cette structure institutionnelle élémentaire, et en assurent finalement le succès. Saint-Domingue, notamment, en compte de nombreux à la fin des années 1780 : le jardin du Gouvernement de Port-au-Prince (surtout remarquable lorsque s'en occupe personnellement le gouverneur La Luzerne), le jardin du Cercle des Philadelphes fondé dès 1785 au Cap, celui de l'hôpital de la Charité, au Cap, et quelques autres. L'étude de J. E. McClellan III qui fait parfaitement le point sur cette question, montre par exemple comment, dès son arrivée de l'Île de France, l'arbre à pain de Tahiti (dont on espérait beaucoup pour la nourriture des esclaves), se répand dans toute la colonie, grâce au relais des jardins particuliers. Outre les trois que nous venons de nommer, se trouve, par exemple, celui du planteur Belin de Villeneuve, qui fait prospérer l'arbre et en assure la diffusion dans la paroisse du Limbé (partie nord de l'île)¹³³⁵.

Dans les autres colonies, le rôle de relai des jardins et des plantations de la population est tout aussi essentiel (même s'il n'est pas toujours facile à saisir dans les archives) comme le montre, parmi bien d'autres, le cas du bambou. Cette plante qui arrive en Martinique vers 1759 (probablement apportée par l'escadre de Bompard), ne fait l'objet d'aucune mesure incitative de l'administration ni du Jardin royal, et se répand pourtant immédiatement à travers tout l'archipel : dix ans plus tard, les colons de

provenant de Thouin. Pièces relatives au projet d'une correspondance agricole-botanique entre les différentes colonies françaises et le Jardin du Roi, ébauchée en janvier 1788, d'après le projet de M. le comte de La Luzerne ».

¹³³⁵ James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.158-159. Les pages 150 à 162 de cet ouvrage font le point avec une parfaite érudition sur toutes les questions que nous évoquons ici. Moreau de Saint-Méry, par ailleurs, reste une source précieuse sur l'ensemble de ces problèmes.

toutes les Antilles s'en servent pour fabriquer des pieux ou des toitures de cases, témoignant de l'heureuse fortune de cette plante¹³³⁶.

La plupart des cas d'acclimatation dans les colonies¹³³⁷ précèdent d'ailleurs l'implantation des jardins royaux, et ces pratiques privées continuent jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Parfois, les administrateurs peuvent jouer un rôle d'incitation, à l'exemple du gouverneur Larnage tentant de promouvoir l'usage du riz en 1740¹³³⁸, ou de l'intendant de Vallière vantant publiquement en 1773 les mérites d'un arbre de la côte de Malabar en faisant distribuer des prospectus et en exposant aux yeux du public une barrique construite dans ce bois.¹³³⁹

Parallèlement, et visiblement avec une plus grande efficacité, les réseaux commerciaux et amicaux des propriétaires d'habitation permettent l'acheminement de graines ou de plants au gré des initiatives privées. Ainsi, c'est à la suite d'un voyage dans l'Océan Indien au début des années 1770 que le gérant d'habitation Bernard Lavignolle demande à son ami Leroux de Kymorseven, négociant propriétaire de l'Île de France chez qui il avait été reçu, de lui envoyer des plants de manguiers, alors inconnus aux Antilles : ce dernier lui en adresse quelques mois plus tard quelque trois cents, auxquels il joint une cinquantaine de noyaux de mangues et des graines de dattes « fruit de la côte d'Arabie, qui se garde six mois, et qui peut servir de nourriture aux

¹³³⁶ *Histoire de l'Académie royale des sciences* (1772) p.77-78.

¹³³⁷ Nous aurions également pu consacrer quelques paragraphes à la question des transferts d'animaux, qui restent toutefois anecdotiques. Sur ces questions, voir les quelques références évoquées par James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.157. Également, en particulier sur les chevaux, qui devaient être importés en grande quantité, notamment d'Amérique continentale : M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, « Observations sur les Animaux utiles aux Colonies françaises, considérés dans leur rapport avec l'Économie rurale & domestique de ces mêmes Colonies », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris*, Paris, 1789, trimestre de printemps, p.83-136. Le même auteur évoque également (*Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.155-156) des tentatives d'acclimatation de chameaux à Saint-Domingue vers 1750, ce que confirme le jeune Laujon qui aperçoit en 1786 « deux énormes chameaux » dans un enclos près des jardins du Gouvernement, à Port-au-Prince A. de LAUJON, *Souvenirs de 30 années de voyages à Saint-Domingue et dans plusieurs colonies étrangères et au continent de l'Amérique*, Paris, C.Schwartz et A. Cagnot, 1835, tome 1, p.159.

¹³³⁸ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.905. Moreau de Saint-Méry signale également (p.910) des mesures incitatives pour le développement du froment sous l'impulsion de l'Amiral d'Estaing, vingt ans plus tard.

¹³³⁹ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.1071 : « mais l'agathy ne se conserva point, les animaux ne voulurent pas manger de sa graine, et il est resté inutile à Saint-Domingue et aux îles du Vent ».

Noirs »¹³⁴⁰. À la fin des années 1780, Moreau de Saint-Méry multiplie les renseignements dans sa *Description topographique de la Partie française de Saint-Domingue*, qui attestent d'innombrables réussites dans les jardins privés de la colonie :

« Il y a au Terrier-Rouge [partie nord de Saint-Domingue], sur l'habitation Auvray, de la luzerne provenue de graines que cet industriel habitant a fait venir de France, et y a planté en 1776. Il peut en faire une coupe tous les mois, et les mulets et les chevaux la mangent avec grand plaisir [...] M. de Varenne a aussi tenté de naturaliser le peuplier d'Italie que lui avait envoyé M. Le Fer de Beauvais, de Saint-Malo. Cet arbre poussait des branches avec force, les feuilles étaient plus larges et d'un vert plus foncé qu'en Europe, mais dès que les tiges avaient atteint dix ou douze pieds, elles périssaient¹³⁴¹. »

Les peupliers, le riz, les fleurs ornementales, et combien d'autres plantes encore ? Nous pourrions multiplier les exemples. À Saint-Domingue encore, le café se serait répandu dans la partie nord à partir de graines envoyées aux jésuites de l'île par leurs homologues de la Martinique, tandis que la partie ouest de l'île en aurait connu la culture dès le milieu des années 1720 à l'initiative du « lieutenant de roi de ce quartier » ayant rapporté quelques grains recueillis lors d'une escale en Martinique, pour les planter sur son habitation. En 1765, un habitant du canton de Bellevue (près de Port-au-Prince), se distingue pour avoir réussi à cultiver de l'orge reçue de France¹³⁴². Barthélemy Badier multiplie dans les années 1780 sur sa plantation de Guadeloupe, les introductions de cotonniers de toutes espèces qu'il collecte dans l'ensemble de l'Amérique insulaire et continentale, par le biais de son réseau privé¹³⁴³. Le naturaliste danois Isert, de passage dans l'île en 1787, note l'existence du jardin de Badier, « célèbre naturaliste », ainsi que celui d'un certain Gaudet, contenant :

¹³⁴⁰ Bernard FOUBERT, «Les Habitations Laborde à Saint-Domingue dans la seconde moitié du XVIIIe siècle (Contribution à l'Histoire d'Haïti, plaine des Cayes)», thèse de Doctorat d'État sous la direction d'Yves Durand, Paris IV, 1990, tome 1, p.306, d'après une lettre de 1778. Il est certain que la cargaison partit, mais rien ne permet d'être sûr qu'elle arriva à bon port.

¹³⁴¹ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.173 et p.224-225.

¹³⁴² M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.173, et tome 2, p.1117 et 1070.

« les espèces les plus fines d'épices orientales, la cannelle, le girofle et la muscade [...] et [...] le *kaida*, cette pomme de la Chine appelée *wavanga*, dans le fruit était mûr, et qui avait la grosseur et le goût de la pomme de reinette, le cacaoïer sauvage dans toute sa majesté¹³⁴⁴. »

Le rôle des particuliers, d'ailleurs, ne se dément pas sur le terrain des expériences, des réflexions théoriques, et même des traités agronomiques qui se multiplient tout au long du siècle, attestant d'une réelle vitalité des activités agronomiques coloniales dans l'aire caraïbe.

1.2. Amélioration et protection des cultures coloniales

« Que tous les fermiers de la Saintonge ou de la Normandie, viennent avec leur maison rustique sous le bras, comparer leurs connaissances avec celles qu'exige l'exploitation d'une habitation quelconque à l'Amérique¹³⁴⁵ ! »

L'on ne saurait mieux exprimer le sentiment qui prévaut, dans l'esprit du cultivateur colonial du XVIIIe siècle : la gestion des esclaves, des plantations, du commerce et des techniques de valorisation industrielle nécessite des connaissances techniques et agronomiques infiniment plus complexes que les *routines* paysannes du Vieux Monde. Et de fait, l'« agromanie »¹³⁴⁶ qui s'empare de la France et de l'Europe au XVIIIe siècle, n'épargne pas les colonies. La figure du cultivateur colonial éclairé n'est pas une vue de l'esprit, et il est sans doute utile de souligner ici l'importance des recherches agronomiques, des essais d'agriculture raisonnée, des expériences et des réussites techniques et industrielles qui jalonnent l'histoire du formidable progrès

¹³⁴³ DE BADIÉ, « Observations sur différentes espèces de cotonniers cultivées à la Guadeloupe », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris*, Paris, 1788, trimestre d'automne, p.119-120.

¹³⁴⁴ Paul Erdman ISERT, *Voyages en Guinée et dans les Îles Caraïbes...*, *op.cit.*, 1793, réédition 1989, p.227-228.

¹³⁴⁵ Paul-Ulric DUBUISSON, cité dans Pierre PLUCHON, « Des colonies en lutte... », *op.cit.*, 1982, p.238.

agricole et économique des Antilles du XVIII^e siècle. Parallèlement aux expériences de terrain, la production d'écrits agronomiques particulièrement nombreux sous la plume des colons, dessine les contours d'une mise en mots des pratiques. Ces textes mêlent considérations botaniques, culturelles, climatiques, et industrielles.

Le caoutchouc, remarqué par La Condamine lors de son étape à Cayenne en 1744¹³⁴⁷, intrigue les naturalistes, en même temps qu'il motive les recherches de certains qui, sur place, en sentent les potentialités économiques : les indiens en font divers objets, et notamment des seringues ou des revêtements imperméables, que ne parviennent pas à imiter les colons¹³⁴⁸. Un mémoire paru en 1751 sous la plume de La Condamine dans les *Mémoires* de l'Académie royale des sciences fait alors le point sur les travaux menés sur place par un ingénieur du roi, Fresneau, pour percer les secrets du caoutchouc. Partant d'abord de l'hypothèse que cette « résine élastique » est composé d'un mélange de plusieurs résines tirées d'arbres voisins de Cayenne, l'ingénieur se livre à diverses tentatives de re-création du produit, avant de se rendre à l'évidence : il s'agit bien d'une production naturelle. C'est alors en déployant des trésors d'amabilité auprès d'Indiens *Nouragues* du Brésil — et notamment en les faisant boire — qu'il obtient d'eux les informations lui permettant d'identifier l'arbre à l'origine de cette résine fascinante : grâce à des « nègres chasseurs » et des Indiens qu'il envoie aux quatre coins de la Guyane nantis de représentations en terre glaise du fruit de cet arbre, et du dessin de sa feuille (tracée par les *Nouragues*), il finit par localiser l'arbre tant désiré grâce notamment aux réponses d'un planteur installé à Arouague¹³⁴⁹.

¹³⁴⁶ L'expression « agromanie » est popularisée dès la parution du petit traité de Laurent-Benoît Desplaces, paru en 1762 : *Préservatif contre l'agromanie, ou l'agriculture réduite à ses vrais principes*, Paris. Dans son discours préliminaire (p.35), il taxe de « frivolité » ce « goût du jour pour l'agriculture ».

¹³⁴⁷ « Un Créole de *Parà*, fils d'une mère française de Cayenne, où il me suivit en 1744, y avait apporté un grand nombre de ces petits ouvrages ; ce qui réveilla l'attention des habitans sur la recherche de l'arbre qui produit cette résine ; cet arbre était jusqu'alors inconnu dans la Colonie. » LA CONDAMINE, « Mémoire sur une résine élastique... », *op.cit.*, 1755, p.321.

¹³⁴⁸ Une mention de l'Académie des sciences, en 1772 signale également que « le frottement de cette résine enlève bien mieux que la mie de pain les traits de crayon & toutes les autres saletés qui se trouvent sur le papier. » : « Observations de physique générale. Article IV », *HARS 1772*, Paris, Imprimerie royale, 1775, p.16.

¹³⁴⁹ LA CONDAMINE, « Mémoire sur une résine élastique... », *op.cit.*, 1755, p.319-333. Également, dans le même volume : *HARS 1751*, Paris, Imprimerie royale, 1755, p.17-22. Également : MNHN Ms 2299, « Mémoire du Sieur Fresneau [...] ingénieur en chef à Cayenne, sur divers sucres laiteux d'arbres qu'il a découverts en cherchant la raisine élastique dont les gens du Para et du Brésil font communément des seringues et autres ouvrages encore plus utiles aux curieux (1749) » (photocopies d'après l'original conservé dans les archives nationale d'Aix-en-Provence, CAOM).

À la suite de cette découverte, nombre de graines et d'échantillons sont envoyés aux scientifiques du Jardin du roi et de l'Académie royale des sciences, qui en évaluent notamment les qualités chimiques et les potentialités industrielles, tout en se fondant sur les mémoires que leur fait parvenir Fresneau qui, nous l'avons vu, mène également sur place ses propres analyses chimiques et ses propres essais¹³⁵⁰. Les recherches des botanistes sont alors de plus en plus clairement orientées vers des applications pratiques, derrière lesquelles pointent les notions de rentabilité, comme en témoigne cette lettre du Ministre de la Marine et des colonies adressée en 1788 à Thouin, au Jardin du roi :

« M. Pouget a été chargé par M. le Comte de la Luzerne, de remettre à Monsieur Thouin quelques graines venues de Cayenne, et qu'il a l'honneur de lui envoyer. Il trouvera dans le paquet ci-joint une gousse des graines de l'arbre dont on retire le caoutchouc ou gomme classique. Il serait très intéressant de le bien connaître. [...] Si ces substances pouvaient devenir l'objet de commerce pour la France on pourrait en encourager la culture, mais il faudrait avoir un aperçu de la valeur réelle qu'elles auraient, du prix qu'on pourrait obtenir dans le Commerce et des quantités qui en seraient probablement consommées, afin d'y proportionner les encouragements¹³⁵¹. »

La recherche menée autour du caoutchouc durant la seconde moitié du siècle, qui mobilise à la fois des Indiens, des ingénieurs locaux, des planteurs, les chimistes de l'Académie des sciences et les botanistes du Jardin du roi — le tout sous le regard attentif des bureaux de la Marine soucieux de rentabilité — est caractéristique.

L'exemple du coton mérite également d'être développé : un certain nombre de colons s'intéressent en effet à cette plante qui, sur la base de l'expansion de l'industrie textile européenne, promet de sérieux bénéfices. Diverses expériences à grande échelle sont menées, le plus souvent sous le regard attentif de l'administration et des agronomes

¹³⁵⁰ « Observation chimique », *HARS 1763*, Paris, Imprimerie royale, 1766, p.49-51. MACQUER, « Mémoire sur un moyen de dissoudre la Résine Caoutchouc, connue présentement sous le nom de Résine élastique de Cayenne, & de la faire reparaître avec toutes ses qualités », *MARS 1768*, Paris, Imprimerie royale, 1770, p.309-217 (également, dans la section "Histoire" du même volume, p.58-61. (voir ci-dessus, chapitre 9, titre 3.4).

français. Le Docteur J.-B. Cassan par exemple, à Sainte-Lucie, ou l'habitant B. de Badier, en Guadeloupe, cultivent minutieusement toutes les espèces de coton qu'ils parviennent à rassembler sur leurs terres, relevant l'espacement des différents pieds, les conditions podologiques, l'exposition au soleil et le jour de plantation. Ils comparent la quantité et la qualité des cotons produits par chaque espèce dûment numérotée, s'attachent à en tirer des conclusions rigoureuses, et à en faire partager les résultats à l'ensemble de leurs compatriotes : tous deux rédigent alors des mémoires manuscrits, et en publient certains sous les auspices, notamment, de la Société royale d'agriculture¹³⁵².

Celle-ci, en la personne de Pierre Broussonet (1761-1807) son Secrétaire perpétuel, intervient d'ailleurs à plusieurs reprises auprès du gouvernement pour obtenir un soutien de ces expériences, jugées importantes pour combattre les « routines » dans les colonies¹³⁵³.

Parallèlement, certains échantillons, certains mémoires théoriques et pratiques sont adressés à différentes instances officielles ou privées, qui se chargent d'évaluer les potentialités commerciales de telle ou telle espèce de coton : les inspecteurs généraux des manufactures sont ainsi sollicités pour évaluer la qualité des mémoires de Badier¹³⁵⁴, qui pour sa part envoie des échantillons à divers fabricants de chapeaux et de tissus de Rouen « nommément à M. Lafolie et autres fabriquant de Rouen »¹³⁵⁵. C'est ce que fait également Moreau de Saint-Méry, qui joint à un mémoire adressé à la

¹³⁵¹ Yvonne LETOUZEY, *Le jardin des Plantes à la croisée des chemins...*, *op.cit.*, 1989, p.102 (lettre de Pouget à Thouin, du 2 septembre 1788, conservée dans le manuscrit 307 du Muséum national d'histoire naturelle).

¹³⁵² CAOM Colonies E 14 dossier de Badier (nombreux documents sur le coton et divers essais agronomiques). CAOM Colonies EE 405 dossier Cassan. Également, J.-B. CASSAN, « Mémoire sur les cultures de l'isle de Sainte-Lucie... », *op.cit.*, 1789, réédition (d'après le manuscrit, plus complet) par Gabriel DEBIEN, « Les cultures à Sainte-Lucie à la fin du XVIIIe siècle », *Annales des Antilles*, 1966, n°13, p.57-84. B. DE BADIÉ, « Observations sur différentes espèces de cotonniers... », *op.cit.*, 1788, p.118-131.

¹³⁵³ CAOM Colonies EE 405 dossier Cassan, par exemple : lettre de Broussonet du 30 septembre 1790, accompagnée d'un « Plan d'expériences proposé par M. Cassan », qui résume en 13 rubriques (climat, soins spécifiques, espacement des pieds, fumures, etc.) les informations relevées annuellement par le médecin pour être transmises à la Société.

¹³⁵⁴ Sur ces inspecteurs généraux des manufactures, voir notamment Philippe MINARD, « Les savants et l'expertise manufacturière au XVIIIe siècle », in Éric BRIAN et Christiane DEMEULENAERE-DOUYÈRE (dir.), *Histoire et mémoire de l'Académie des Sciences. Guide de recherches*, Paris, 1997, p.311-318. Philippe MINARD, *La Fortune du Colbertisme. État et industrie dans la France des Lumières*, Paris, Fayard, 1998 (version publiée de la thèse soutenue en 1994 sous la direction de Daniel ROCHE). Voir également Charles C. GILLISPIE, *Science and Polity...*, *op.cit.*, 1980, qui évoque les liens entre État, sciences et industrie dans ses chapitres V et VI. Harold T. PARKER, *An Administrative Bureau during the Old Regime. The Bureau of Commerce and its Relations to French Industry from May 1781 to novembre 1783*, Cranbury N.J., University of Delaware Press, 1993. (ce dernier ouvrage n'a pu être consulté).

Société royale d'agriculture quelques échantillons du coton de Sainte-Marthe, ou « Coton Mapou », particulièrement soyeux. L'experts consultés s'empresstent d'en évaluer les potentialités économiques :

« MM. Desmarets, Abeille et Thouin, nommés commissaires par cette Société, ont fait des expériences qui prouvent que le fil de ce coton vaut 12 francs la livre, lorsque celui du coton de Cayenne n'en vaut guères que 9, et que son emploi serait infiniment avantageux aux fabriques françaises¹³⁵⁶. »

Les institutions centrales concernées de près ou de loin par les questions agricoles, et notamment la Société royale d'agriculture, sont fréquemment impliquées dans les processus d'amélioration et de validation qui président au développement de nouvelles cultures coloniales¹³⁵⁷. L'éphémère « Comité consultatif d'agriculture », par exemple, qui se réunit de manière informelle à partir de 1785, sur demande du gouvernement, s'intéresse parfois aux questions coloniales¹³⁵⁸ : on y évoque à plusieurs reprises des questions d'agronomie coloniale, telles l'introduction de la cochenille à Saint-Domingue par Thiery de Menonville, ou le plaidoyer du colon Duchemin de l'Étang pour l'herbe de Guinée¹³⁵⁹.

¹³⁵⁵ CAOM Colonies E 14 dossier de Badier : divers couriers et mémoires des années 1770 et 1780.

¹³⁵⁶ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 3, p.1263. M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, « Mémoire sur une espèce de coton nommé à Saint-Domingue *Coton de Soie*, ou *Coton de Sainte-Marthe* », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris*, Paris, 1788, trimestre d'automne, p.132-144.

¹³⁵⁷ Voir sur ce point notre article : « La Société Royale d'Agriculture... », *op.cit.*, 1998.

¹³⁵⁸ Né après les terribles disettes de l'hiver 1784-1785, ce Comité se réunit près de 70 fois entre 1785 et 1787, avant d'être absorbé par la Société royale d'agriculture réformée en 1788. Il est composé d'une dizaine de scientifiques reconnus, dont Lavoisier, Poissonnier, Lefebvre et quelques autres. Jean BOULAIN, « Les Avatars de l'Académie d'agriculture sous la Révolution », in *Scientifiques et sociétés pendant la Révolution et l'Empire*, Actes du 114^e Congrès National des Sociétés Savantes (Paris, 3-9 avril 1989), Section histoire des Sciences et des Techniques, Paris, C.T.H.S., 1990, p.215-216. E. LABICHE, *Les Sociétés d'agriculture...*, *op.cit.*, 1908, p.77-78. Louis PASSY, *Histoire de la Société nationale d'agriculture...*, *op.cit.*, 1912, p.202-208.

¹³⁵⁹ Cette plante sert de fourrage dans l'ensemble des îles antillaises, où elle croît en abondance. Ses qualités ne sont véritablement mises en avant par les colons qu'à partir des années 1770, semble-t-il. Duchemin de l'Étang est médecin du roi à Saint-Domingue depuis 1775. Alfred de FOVILLE et Henri PIGEONNEAU (éditeurs), *L'Administration de l'Agriculture au Contrôle général des Finances (1785-1787). Procès-verbaux et rapports*, Paris, 1882, p.107-108, 168 et 195. Cet ouvrage d'Alfred de Folville est une publication des procès-verbaux de ce comité.

Les titres nombreux de mémoires agronomiques publiés par des acteurs coloniaux sur différentes plantes antillaises donnent par ailleurs la mesure de l'activité théorique qui accompagne cette accumulation d'expériences : l'*Essai sur la culture du café*, publié par le cultivateur Brevet en 1768 (habitant de Saint-Domingue originaire de La Rochelle), le *Parfait indigotier* de l'habitant Monnereau publié en 1765, les observations du naturaliste explorateur Leblond sur la cannelle de la Guyane à la fin du siècle, ou encore le « Mémoire sur la Patate » de Moreau de Saint-Méry que publie la Société royale d'agriculture en 1789¹³⁶⁰. De même sont rédigées, notamment dans les dernières années de l'Ancien Régime, des synthèses importantes sur l'agriculture coloniale envisagée dans son ensemble, sous la plume du docteur Cassan et de quelques autres¹³⁶¹.

Il nous faut par la force des choses envisager de développer cette étude dans des travaux ultérieurs, lesquels devront se nourrir des innombrables mémoires manuscrits conservés dans les dépôts de l'Académie des sciences, des Archives nationales (séries F¹⁰ ou F¹² par exemple) et des archives coloniales (notamment dans les séries des dossiers personnels et dans les correspondances administratives)¹³⁶².

La lutte contre les parasites mobilise l'attention des cultivateurs ou des botanistes locaux, qui s'attachent à trouver des solutions pour endiguer un fléau qui menace par moments de détruire l'ensemble des plantations de certaines régions : des nuées de papillons, des larves, des fourmis s'attaquent régulièrement aux cannes ; des

¹³⁶⁰ Ces titres sont référencés avec précision dans notre bibliographie.

¹³⁶¹ Docteur CASSAN, « Mémoire sur les cultures de l'isle de Sainte-Lucie... », *op.cit.*, 1789, p.60-109. Daniel LESCALLIER, « Notions générales sur les terres de la Guiane française », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris*, Paris, 1789, trimestre de printemps, p.20-34. Etc. D'autres renseignements sont précisés dans notre article, « La Société Royale d'Agriculture... », *op.cit.*, 1998.

¹³⁶² La publication d'un article prévu pour la fin de l'année 2001 sur le thème de l'agronomie coloniale dans la seconde moitié du XVIIIe siècle nous donnera notamment l'occasion de préciser certains détails de ce magnifique sujet dont nous ne pouvons donner ici qu'un premier aperçu, bien peu représentatif de la quantité d'informations que nous avons déjà accumulées sur ce thème. Notre contribution de 1998 donne par ailleurs, d'ores et déjà, quelques exemples complémentaires qui éclairent cette activité agronomique coloniale menée dans la colonie en étroites relations avec les agronomes de la capitale. Un certain nombre de plantes coloniales mériteraient, par ailleurs, que l'on y consacrait quelques études particulières qui permettraient de renouveler une bibliographie vieillie, et encore bien maigre sur ce sujet. De nombreux éléments, notamment pour Saint-Domingue, se trouvent dans le chapitre que consacre James E. McCLELLAN III aux questions de la botanique appliquée dans son *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992. Voir également Patrice BRET, « La plantation idéale des Lumières : nature, esthétique et équilibre dans la caféière du jardinier-botaniste Nectoux », communication au colloque annuel du CTHS de Fort-de-France (1998) à paraître.

chenilles, suite à une sécheresse en 1764, ravagent les cultures de la paroisse des Cayes de Saint-Domingue (au sud-est de l'île) causant plus de deux millions de livres de dégâts ; des punaises rouges et vertes, ou encore des *poux* altèrent la qualité des gousses de coton¹³⁶³.

Les mémoires sur les différents parasites et les moyens de les détruire représentent donc un terrain d'étude particulièrement important pour l'agronomie coloniale : c'est ainsi que le major des troupes de Cayenne, Desrivierre-Gers¹³⁶⁴, rédige au début des années 1780 une étude sur les chenilles qui ravagent les cultures guyanaises¹³⁶⁵, ou une autre sur le pourrissement prématuré de certaines amandes de cacao, dont il impute la responsabilité à une espèce de mouches qu'il étudie à la loupe et au microscope¹³⁶⁶.

Par ailleurs, de nombreuses recherches sont menées à l'occasion des invasions de fourmis qui menacent les cultures de la Martinique, comme d'ailleurs de l'ensemble des Antilles¹³⁶⁷. En 1776, le Conseil supérieur de la Martinique, sous la pression des propriétaires d'habitation, organise un concours (les solutions envisagées localement n'étant guère satisfaisantes) promettant un million de livres coloniales payées par les habitants « à celui qui trouverait un moyen simple et sûr pour détruire les fourmis qui dévastent cette colonie »¹³⁶⁸.

¹³⁶³ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.817, p.1147, tome 3 p.1198.

¹³⁶⁴ Henri-Louis-Jérôme Desrivierre-Gers, major des troupes à Cayenne, est fréquemment évoqué dans les archives administratives de la série C¹⁴ des archives nationales entre 1779 et 1785 : d'abord militaire, il s'est intéressé à la botanique, au jardin de Cayenne, et a apparemment mené quelques études sur la ouate de Guyane.

¹³⁶⁵ Ce mémoire est évoqué dans une lettre de Desrivierre adressée à l'Académie de Bordeaux, mais il n'y est pas conservé. BMBx Ms 1696 XXVIII (Académie de Bordeaux, Correspondance tome 1), document n°169.

¹³⁶⁶ BMBx Ms 828 CII, document 3, f° 5.

¹³⁶⁷ Moreau de Saint-Méry signale qu'en 1772 les rues des Cayes Saint-Louis (partie sud de St-Domingue) sont emplies de fourmis, et qu'en 1786 on observe une recrudescence dans la région de cet insecte qui « mange jusqu'aux yeux des jeunes veaux ». M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 3, p.1262 et 1297. Dans les années 1780, la Grenade est également touchée : de BARRY, *Mémoire sur les fourmis des cannes à sucre. Par M. de Barry, Commissaire général des Ports et arsenaux de la Marine, ancien Ordonnateur et Président du Conseil Supérieur de l'Isle de la Grenade*, à Paris, de l'Imprimerie de Philippe-Denys Pierres, 1783. Voir également, « Observations on the Sugar Ant. In a letter from John Castles, Esq. To Lieut. Gen. Melvill, F.R.S. », *Philosophical Transactions of the Royal Society of London*, 1790, vol. 80 part II, p.346-358: Ce texte, qui évoque la création d'un prix de 20000 livres par l'administration anglaise, décrit l'invasion en des termes dramatiques : « I have seen the roads coloured by them for miles together ; and so crowded were they in many places, that the print of the horses feet would appear for a moment or two, till filled up by the surrounding multitude. This is no exaggeration. »

¹³⁶⁸ ADM B 13 f°152 (séance du Conseil supérieur de la Martinique du 2 septembre 1776). 3 livres coloniales font 2 livres tournois.

Si aucun auteur des colonies ne fut apparemment en mesure de remporter ce prix, il n'est pas rare, jusqu'à la fin du siècle, de trouver dans les études générales sur les cultures coloniales — et en particulier sur les cannes à sucre — divers procédés élaborés au gré des expériences de chacun : le feu, les braises, des fossés remplis d'eau, de cendres, de poudre d'arsenic, etc. L'ingénieur Fresneau, pour sa part, affecté en Guyane, avait fait part de ses propres trouvailles sur ce sujet dès 1734 au Ministre de la Marine¹³⁶⁹.

1.3. Valorisation industrielle et économie domestique

La valorisation industrielle des productions coloniales, représente évidemment un enjeu majeur pour les colons éclairés. Aussi de nombreux ouvrages, fondés sur l'expérience et les essais développés localement, participent-ils à l'amélioration de la rentabilité et de la qualité des denrées coloniales.

Quelques innovations permettent de mieux utiliser certaines ressources tropicales pour la nourriture des esclaves ou des marins : bananes séchées ou fécule d'igname, biscuits de patate douce inspirés des travaux de Parmentier, panification de divers tubercules tropicaux, etc¹³⁷⁰. L'activité des agronomes coloniaux concerne en outre le perfectionnement des indigoteries ou sucreries, des procédés de chauffe et des étapes de la fabrication du sucre, mais aussi des moulins et autres machines qui participent à la modernisation de la production coloniale.

À Saint-Domingue, des expériences sont menées sur la cochenille et sur les procédés les plus propres à exprimer ses capacités tinctoriales : sur l'habitation du colon Brulley, par exemple, qui selon Moreau de Saint-Méry, « travaille depuis 1785, à établir

¹³⁶⁹ CAOM Colonies C¹⁴ 16, f^o40-41 (lettre du 9 septembre 1734, de Cayenne).

¹³⁷⁰ DE BADIÉ, « Mémoire sur la conservation des Bananes & sur la manière d'extraire la fécule des ignames », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture*, Paris, 1788, trimestre d'automne, p.13-19. Les essais de biscuits de patate douce menés par le docteur Roux, conservés sous la cote CAOM Colonies F³ 149, sont présentés dans ce court article anonyme : « La propagande de Parmentier et l'approvisionnement des colonies », *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1931, tome 24, p.306. Le P. De La Haye, curé du Dondon (partie nord de Saint-Domingue), publie en 1781 sur les presses du Cap-Français, un traité sur la panification de plusieurs racines, intitulé *l'Art de convertir les Vivres en pain sans mélange de farine*. Par ailleurs, les *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris*, Paris, 1786, trimestre d'été, p.VII, révèlent que le chevalier de Turgot (frère du célèbre ministre), lors de son passage à la tête de la colonie de Guyane, fit préparer sur place une bière de maïs « excellente », imitée des Indiens.

une nopalerie et à créer une manufacture où serait recueillie la matière propre à fournir la nuance éclatante que produit l'insecte mexicain. ». Ceci lui vaut les encouragements de l'Académie royale des sciences et une gratification de 3000 livres¹³⁷¹. Dans le cadre de la collection des *Arts et Métiers* de l'Académie royale des sciences paraissent en 1764 et 1770 deux volumes concernant les productions coloniales : l'un sur le raffinage du sucre par Duhamel du Monceau, l'autre sur l'*art de l'indigotier* par Beauvais-Raseau¹³⁷². Toutefois, c'est indéniablement des colonies, lieu d'expérimentation pratique, que proviennent les plus grandes innovations. Les nouveaux procédés de raffinage proposés par Dutrône Lacouture sont testés sur l'habitation Ladebat et soumis à l'approbation d'un comité d'experts locaux à Saint-Domingue. Ce n'est qu'après cet examen qu'est publié son fameux *Précis sur la Canne & sur les moyens d'en extraire le Sel essentiel*, approuvé par l'Académie royale des sciences¹³⁷³. Tandis que le Cercle des Philadelphes lance un prix sur la culture de l'indigo¹³⁷⁴, les administrateurs de Sainte-Lucie en proposent deux pour motiver les recherches appliquées : une prime de « 6 600 livres à celui qui aura fait exécuter un moulin à coton innovant et une autre de 3 300 livres « au raffineur de quelque nation qu'il soit, qui dans une des sucreries de l'île aura fait le meilleur [...] sucre terré »¹³⁷⁵. Les progrès se multiplient sur ce terrain particulièrement dynamique. Là encore, nous ne pouvons espérer faire ici le tour d'une question qui appellera nécessairement des études dans son sillage, tant les sources

¹³⁷¹ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.274-275. Cet exemple est développé dans James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.156. Voir en outre AAS Pochettes de séances (4 août 1787).

¹³⁷² DUHAMEL DU MONCEAU, *L'art de raffiner le sucre*, Paris, 1764. M.de BEAUVAIS-RASEAU, *L'art de l'indigotier*, Paris, Imprimerie de Latour, 1770.

¹³⁷³ Jacques-François DUTRÔNE LA COUTURE, *Précis sur la Canne & sur les moyens d'en extraire le Sel essentiel, suivi de plusieurs mémoires sur le Sucre, sur le Vin de Canne, sur l'Indigo, sur les Habitations et sur l'État actuel de Saint-Domingue. Ouvrage dédié à cette Colonie, & imprimé à ses frais ; par M. Dutrône La Couture, Docteur en médecine, Associé de la Société Royale des Sciences & Arts du Cap-François*, Paris, Duplain et Debure, 1790. Divers détails complémentaires sur les expériences menées sur l'habitation Ladebat se trouvent dans une lettre de E. Ladébat à Chastenet de Puysegur, datée de 1785, conservée sous la cote AN Marine 2 JJ 104, division 5, document 10. Voir également AAS Pochettes de séances (14 août 1787), AAS Procès-verbaux (31 mai 1788 et 6 février 1790), et Antoine Laurent de LAVOISIER, *Œuvres de Lavoisier, publiées par les soins de son Excellence le Ministre de l'Instruction publique et des cultes*, tome 4, p.478.

¹³⁷⁴ Sur le Cercle des Philadelphes et son rôle d'incitation sur le terrain de l'agronomie coloniale, voir James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.181 et suivantes. Également *Programme des Prix proposés par le Cercle des Philadelphes, à son Assemblée publique du 11 mai 1785*, de l'Imprimerie royale du Cap, 1785 (et les publications équivalentes pour les années suivantes).

¹³⁷⁵ Le jury établi pour l'attribution du prix sur le sucre devait être composé de « neuf personnes, tant négociants qu'habitants éclairés et honnêtes, qui n'auront aucun intérêt au concours. ». Un autre prix de 1650 livres coloniales (soit 1100 livres tournois) devait être accordé au même moment « au raffineur qui

imprimées et manuscrites sont abondantes. Ces modèles de moulins ou de machines sont parfois transmis à l'administration de la Marine ou à l'Académie royale des sciences, pour obtenir de ces instances supérieures une validation scientifique mais aussi des privilèges d'exploitation¹³⁷⁶.

L'innovation se déplace en outre sur le terrain de la rationalisation des techniques d'exploitation, ce qui explique la place croissante occupée dans les écrits d'agronomie coloniale par les réflexions sur la gestion des différentes tâches au sein de la sucrerie, ou la répartition optimale des énergies humaines disponibles sur chaque exploitation.

L'idée n'est pas nouvelle, et le P. Labat par exemple (ancien professeur de mathématiques, rappelons-le), assortissait déjà dans les années 1720 ses descriptions des cultures agricoles de nombreuses digressions d'économie domestique : des formules de calcul permettaient d'évaluer le prix de revient d'une barrique de sucre (tout en séparant le poids brut et la tare), de déterminer le nombre d'esclaves à affecter proportionnellement à telle ou telle tâche au sein de l'exploitation, ou de proposer une estimation détaillée des « Dépenses nécessaires pour la nourriture et l'entretien de cent vingt esclaves »¹³⁷⁷.

Sous la plume de nombreux auteurs, le développement de nouvelles cultures sur les habitations coloniales est alors fréquemment invoqué comme le moyen de générer des tâches nouvelles, susceptibles de valoriser la main d'œuvre « improductive » des esclaves trop vieux, trop jeunes, infirmes ou malades. Le docteur Cassan rappelle par exemple à la fin des années 1780 :

pendant la récolte de 1786 aura fait le meilleur Rum au degré qu'exige le commerce de l'Amérique ». CAOM Colonies C^{10C} 3, f^o29-30 du dossier "Sainte-Lucie, Ordres du roi (1786)".

¹³⁷⁶ Nombre de mémoires concernant les machines et leurs plans, fréquemment assortis de demandes de privilèges, se trouvent notamment dans la série Marine G des Archives Nationales : par exemple, AN Marine G 105, f^o52-61 (mémoires sur diverses pompes et moulins destinées aux colonies). Dans la liste annuelle des mémoires jugés dignes d'être publiés dans la série des *Savants étrangers* éditée par l'Académie royale des sciences, se trouve par exemple un mémoire de l'ingénieur hydraulicien Verret intitulé « sur les corrections à faire aux Moulins à sucre, par M. Verret », qui ne fut toutefois pas publié. *HARS 1781*, Paris, Imprimerie royale, 1784, p.52.

¹³⁷⁷ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique [...]*, réédition du texte intégral en 4 volumes, d'après l'édition de 1742, Saint-Joseph (Martinique), 1979, tome 2, p.275, p.280-281 et p.289-293.

« Il y toujours sur les habitations considérables, un grand nombre de Négrillons & de Nègres infirmes ou caducs qui ne peuvent rendre aucun service pour les cultures actuelles, & qu'on pourrait employer avec utilité à ce genre de travail [le filage de la soie ou le broyage des graines d'huile de palme]¹³⁷⁸. »

Dans cette perspective, certains théoriciens coloniaux réfléchissent en termes d'arithmétique à la force productive des esclaves. Sont alors convoqués divers calculs comparatifs, tels ceux que soumet à l'approbation de l'Académie royale des sciences le « mécanicien » Perier, qui propose en complément d'un certain nombre d'améliorations techniques des moulins à sucre en usage dans les colonies, de remplacer la force motrice des mulets par celle des « nègres ». L'arithmétique prend alors force de preuve sous la plume du théoricien, dans des calculs qui prennent en compte la plus grande endurance des esclaves, leur durée de vie, leur prix d'achat, et leur coût d'entretien¹³⁷⁹.

En filigrane de ces innovations se dessinent avec insistance les notions de « profit », de « rentabilité », d'optimisation des rendements. Les pratiques de comptabilité moderne se répandent et se perfectionnent dans les colonies. Sous l'influence conjointe des commis de négociants et des gérants d'habitation obligés de dresser des « livres de comptes » pour tenir informés des propriétaires résidant parfois en métropole¹³⁸⁰, les pratiques de l'économie politique ne sont jamais bien loin¹³⁸¹.

Moreau de Saint-Méry s'en fait l'écho dans sa *Description* de Saint-Domingue, rappelant incidemment que : « [...] le prix des terres et des nègres augmente tellement chaque jour, que si l'on comparait les revenus aux capitaux, il y aurait, peut-être, fort peu d'habitations dont le taux moyen, calculé sur dix années, ressortirait à cinq pour

¹³⁷⁸ Docteur CASSAN, « Mémoire sur les cultures de l'isle de Sainte-Lucie... », *op. cit.*, 1789, p.106-107.

¹³⁷⁹ « Les nègres vivent six fois autant que les mulets, et [...] ils sont infiniment moins couteux à nourrir, puisqu'un arpent de terre suffit pour la nourriture de huit nègres et ne nourrirait pas un mulet [...] ». AAS, Pochettes de séances (18 juin 1768). L'existence de ce texte nous a été pour la première fois signalée par Pierre Crépel.

¹³⁸⁰ C'est le cas notamment à Saint-Domingue.

¹³⁸¹ Sur la question de livres de compte des habitations coloniales, voir notamment : Jacques de CAUNA, « Les comptes de la sucrerie Fleuriau, analyse de la rentabilité d'une plantation de Saint-Domingue au XVIIIe siècle », *Commerce et Plantation dans la Caraïbe. XVIIIe et XIXe siècle*, Actes du Colloque de Bordeaux (15-16 mars 1991), Bordeaux, 1992, p.143-167. Gabriel DEBIEN, « Comptes, profits, esclaves et travaux de deux sucreries de Saint-Domingue (1774-1798) », *Revue de la Société d'histoire et de géographie d'Haïti*, octobre 1944, vol.15, n°55, p.1-60 et janvier 1945, vol.16, n°56, p.1-60. De nombreuses informations sur les livres de compte se trouvent également dans les thèses de B. FOUBERT ou de J. DE CAUNA.

cent net par an »¹³⁸². De même l'énoncé de ce concours, proposé en 1788 par un associé du Cercle des Philadelphes à ses concitoyens de Saint-Domingue, témoigne clairement de l'émergence des préoccupations économiques et théoriques au cœur de la réflexion agronomique :

« M. Worlock, associé résidant [du Cercle des Philadelphes], propose de trouver & de démontrer le nombre de Nègres nécessaires pour cultiver une habitation en sucrerie, de la contenance de cent carreaux de terre en cannes, dans la plaine du Cap, temps & résistance moyens, savoir : un tiers en grandes cannes, un tiers en premiers rejets & un tiers en deuxièmes rejets, labourée, en enterrant les plants, d'après la méthode de culture adoptée par M. *Baligand d'Heillecourt* [...]. Le prix d'une médaille d'or sera décerné dans la séance publique du 15 août 1789¹³⁸³.»

Ceci montre combien l'arithmétique politique et les statistiques peuvent apparaître dans l'esprit de certains colons éclairés (de la même manière qu'en France à la même époque) comme des outils privilégiés pour maîtriser la nature, les ressources et le travail humain dans les colonies. L'agronomie rejoint, sur ce terrain aussi, les préoccupations et les pratiques d'une administration que l'on sent, tout au long du XVIIIe siècle, soucieuse de gestion rationnelle des ressources coloniales.

2. La maîtrise du facteur humain. De l'économie politique à la médecine

L'enjeu est de taille et dépasse les simples considérations agricoles : il s'agit pour l'État de trouver auprès des scientifiques les outils nécessaires à la compréhension globale des réalités locales et à l'action sur le terrain. Les balbutiements d'une économie politique coloniale, un grand projet de colonisation planifiée, et le problème de la

¹³⁸² M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.818.

¹³⁸³ *Programme des prix proposés par le Cercle des Philadelphes*, au Port-au-Prince, de l'Imprimerie Mozard, 1788, p.1.

gestion des maladies tropicales nous donnent trois angles de vue pour aborder la question fondamentale des moyens dont dispose la machine coloniale pour maîtriser les conditions du peuplement outre-mer.

2.1. Statistique coloniale et économie politique

Il y a sur le terrain des usages de la statistique coloniale au XVIII^e siècle, un travail de première importance à mener, bien au-delà des lignes qui suivent, à la lumière des apports théoriques et méthodologiques que l'on trouve sous les plumes de Jean-Claude Perrot, Marie-Noëlle Bourguet, Daniel Roche ou Éric Brian¹³⁸⁴.

La statistique d'État sous l'Ancien Régime, repose largement sur les grandes enquêtes descriptives du royaume : mais ni l'enquête des intendants de 1697-1700 pour l'instruction du Dauphin, ni celle « du Régent » de 1716 réalisée de concert par l'administration et les scientifiques de l'Académie des sciences sous l'autorité de l'abbé Bignon, n'ont pris en considération l'espace colonial¹³⁸⁵. Il en va de même pour les enquêtes menées à l'échelle du territoire français par les contrôleurs généraux de 1730 à 1764.

Il faudra pousser davantage l'analyse pour rassembler tous les éléments susceptibles de nous faire comprendre ce silence. Néanmoins, une clé d'explication peut d'ores et déjà être avancée. Les colonies sont gérées à partir d'un ministère particulier, celui de la Marine, et sont donc essentiellement considérées dans l'esprit des administrateurs comme des bases commerciales, de lointains comptoirs qui

¹³⁸⁴ Jean-Claude PERROT, *L'âge d'or de la Statistique régionale française (an IV-1804)*, Paris, Société des études roberspierristes, 1977. Du même auteur, *Une histoire intellectuelle et politique de l'économie aux XVII^e et XVIII^e siècles*, E.H.E.S.S., 1992. Marie-Noëlle BOURGUET, *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 1989 (les pages 22-34, en particulier, replacent la période étudiée dans la continuité des entreprises de l'Ancien Régime). Éric BRIAN, *La mesure de l'État. Administrateurs et géomètres au XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994. Daniel ROCHE, *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993, en particulier p.24-37. Éric BRIAN, « Mathematics, administrative reform and social sciences in France at the end of the eighteenth century », in Johan HEILBRON et al., *The Rise of the Social Sciences and the Formation of Modernity*, Kluwer Academic Publishers, 1998, p.207-224. André BURGUIÈRE et Jacques REVEL (dir.), *Histoire de la France, volume 1, L'espace français*, Le Seuil, 1989, p.83-91 (Jacques Revel et Daniel Nordman).

¹³⁸⁵ Les archives de l'enquête du Régent se trouvent dans les Archives de l'Académie des sciences, cartons 16 à 18. Rien n'y concerne les Antilles (on y trouve toutefois un document dactylographié faisant mention des mémoires du correspondant de Hauterive que nous avons évoqué à la fin de notre 2^{ème} partie, bien que, à notre connaissance, ce lien ne soit pas justifié).

n'impliquent pas les mêmes exigences de connaissance générale que le territoire de la métropole. Celui-ci seul, finalement, constitue le socle de la puissance royale et de son rayonnement. Dans ce contexte, les colonies caraïbes peuvent se satisfaire encore longtemps d'une vision morcelée de l'espace et des ressources telle que la dessinent les rapports réguliers des administrateurs adressés au pouvoir central¹³⁸⁶.

En revanche, Les colonies caraïbes n'échappent pas au mouvement statisticien qui s'empare des milieux administratifs français du XVIIIe siècle. Bien au contraire, elles représentent l'espace privilégié d'une investigation par les chiffres, d'autant plus justifiée que ces excroissances du territoire placé sous l'autorité des rois de France, sont éloignées de plusieurs semaines de mer (plusieurs mois aller-retour). Les évolutions qui les caractérisent se font sur des rythmes bien peu comparables avec la réalité des provinces du royaume de la même époque ; la croissance des flux migratoires et des flux commerciaux est considérable, comme nous l'avons vu. Or cette rapide évolution suggère le déploiement de techniques administratives susceptibles de permettre une évaluation constante de ces mouvements.

Comme en France, la tradition dominante dans la gestion quotidienne (ou plus exactement *annuelle* des colonies), repose sur la pratique de dénombrements spécifiques, qui tentent d'évaluer la population des différentes îles, leur production agricole, voire la quantité de fusils ou de poudre disponibles, au gré des besoins manifestés par les bureaux de la capitale. Ces pratiques évoluent au cours du siècle, comme l'a bien montré Christian Schnakenbourg à propos de la Guadeloupe¹³⁸⁷ : depuis Colbert, qui lance en 1664 les premiers dénombrements coloniaux au moment où la monarchie réaffirme son autorité sur les Antilles, la complexité et la précision de ces documents se sont accrues. Les rubriques sont chaque année plus nombreuses, et varient en fonction des besoins immédiats de la politique : aux inventaires occupés des questions de défense (listes d'habitants pouvant porter fusil), et de peuplement (« terriers » des années 1670 et suivantes qui constituent de véritables cadastres

¹³⁸⁶ Les récits de voyage, les textes missionnaires et les différentes *Histoires naturelles* que l'on trouve dans les rayons des librairies et des bibliothèques (Labat, Barrère, Thibault de Chanvalon, etc.), représentent alors, bien souvent, les meilleures sources d'information que peuvent manipuler les responsables à Versailles, en complément de leurs dossiers de correspondance administrative.

¹³⁸⁷ Christian SCHNAKENBOURG, « Statistiques pour l'histoire de l'économie de plantation en Guadeloupe et Martinique (1635-1835) », *Annales des Antilles*, 1977, n°21, p.8 et suivantes (présentation des sources).

permettant de prévoir les attributions de concessions¹³⁸⁸), ont succédé de véritables recensements consignnant la population par « paroisses » et par « quartiers ».

Au lendemain du Traité de Paris, les préoccupations économiques et agricoles prennent de l'importance dans les rubriques que doivent remplir les administrateurs. L'arrêt de 1784 établissant le système de l'*exclusif mitigé* doit être défendu *chiffres en mains* par le Secrétaire d'État de Castries contre l'ensemble des négociants du royaume. Il est demandé dès l'année suivante aux intendants des colonies de fournir aux bureaux de Versailles des chiffres plus nombreux et plus exacts, permettant d'apprécier année après année l'impact économique de cette mesure. Pendant cette période, des textes sont régulièrement adressés aux administrateurs, qui témoignent de la volonté des bureaux du Secrétariat d'État en charge des colonies, de rationaliser une information que l'on sent fragile (fraude, manque de bras et de têtes pour réaliser la collecte, etc.), et que l'on peine à comparer d'une année sur l'autre¹³⁸⁹.

L'usage de tels chiffres, *de facto*, ne permet pourtant que de parer au plus pressé, sans donner au gouvernement les moyens d'une vision fiable de la démographie ou de l'économie générale des colonies, d'autant que l'existence de données comparables et cumulables à l'échelle de l'ensemble des colonies n'est guère envisageable. Il n'est que de rappeler les difficultés de l'intendant Le Mercier de la Rivière, chargé de présenter à Choiseul, en 1762 un « état actuel de la Martinique » :

« J'avoue de bonne foi que ce qu'il [Choiseul] demande de moi passe mes forces : la Colonie de la Martinique, toutes nos Colonies même ne sont qu'une partie d'un tout, partie dont on ne peut bien parler qu'autant qu'on voit distinctement l'ensemble et les rapports essentiels qu'ont entre elles les diverses

¹³⁸⁸ En 1671 en Guadeloupe, par exemple. De nombreux recensements et dénombrements des Antilles d'Ancien Régime sont conservés au CAOM d'Aix-en-Provence, sous la cote CAOM DPPC Recensements G¹ 468-472 (Guadeloupe, Martinique et Saint-Christophe), G¹ 495-504 (Saint-Domingue et autres Antilles françaises), G¹ 506-507 (Sainte-Lucie et Martinique), G¹ 509 (Saint-Domingue). Un microfilm, réalisé à Dakar par G. Debien, est conservé sous la cote CAOM 1 Mi E7 (recensement de 1753 du Cap et de la partie nord de Saint-Domingue). Voir également Bernadette et Philippe ROSSIGNOL (éditeurs), « Recensement de l'île de Saint-Christophe, année 1671. Liste des personnes figurant dans le terrier », dossier n°6 du Centre de Généalogie et d'Histoire des Isles d'Amérique, Paris, 1987. Guy STEHLÉ, « Petit historique des grands recensements antillo-guyanais et en particulier de la Guadeloupe », in *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 1^{er} trimestre 1998, n°115.

¹³⁸⁹ Christian SCHNAKENBOURG, « Statistiques pour l'histoire de l'économie de plantation... », *op.cit.*, 1977, p.9.

parties de ce même tout. Un système concernant les Colonies ne peut être détaché du système général : il n'est qu'une branche de ce dernier¹³⁹⁰. »

Le Mercier de La Rivière se risque pourtant à mener une étude pointue des conditions agricoles, commerciales et démographiques de l'économie coloniale. Il propose alors, suivant les principes de la *science nouvelle* des Physiocrates dont il est l'un des zélés représentants, un certain nombre de décisions économiques devant mener selon lui à la plus grande prospérité de la colonie¹³⁹¹.

Sa mission d'intendant des îles du Vent avait donné espoir au jeune disciple de Quesnay de trouver dans le feu de l'action sur ce terrain isolé, toutes les qualités d'un cas d'école pour expérimenter l'efficacité et les vertus des idées alors en faveur dans les milieux administratifs et mondains, en particulier dans l'entourage de Choiseul qui l'avait pressé d'accepter ce poste.

Les « Observations sur l'imposition ordonnée par le Roi et particulièrement sur les droits d'entrée et de sortie » que Le Mercier de la Rivière présente au Ministre en septembre 1763¹³⁹², témoignent de son ambition : posant les quinze principes fondamentaux d'une juste imposition dans le contexte colonial, il déduit les mesures qui en découlent naturellement, à ses yeux. Son raisonnement suggère alors une conception de gouvernement, fondée sur une démarche scientifique appliquée à la gestion des colonies — une forme d'économie politique des colonies, en fait, science nouvelle forgée dans le feu d'entreprises expérimentales. Étudiant des structures du travail bien particulières dans le cadre des manufactures sucrières, il marque d'importantes avancées théoriques, notamment sur le point de la « valeur du travail » (en reconnaissant que les esclaves artisans que l'on trouve dans les villes coloniales produisent de la valeur), et

¹³⁹⁰ « Mémoire sur la Martinique », conservé sous la cote CAOM Colonies C^{8A} 63, publié intégralement dans Louis-Philippe MAY (éditeur), *Le Mercier de la Rivière 1719-1781, tome II, Mémoires et textes inédits sur le gouvernement économique des Antilles, avec un commentaire et des notes de L.-Ph. May*, Paris, Éditions du CNRS, 1978, p.103 et suivantes.

¹³⁹¹ Dans ce mémoire, précise L.-Ph. Le May, « Le Mercier de La Rivière se réfère explicitement au “plan général de l'administration économique de l'État”, c'est-à-dire à la *Science nouvelle* ». Louis-Philippe MAY (éditeur), *Le Mercier de la Rivière 1719-1781, tome II...*, *op.cit.*, 1978, p.102. Pour une mise en perspective, voir également : M. LABROUQUÈRE, *Les idées coloniales des Physiocrates*, Paris, Presses Universitaires de France, 1927. G. WEULERSSE, *François Quesnay et la physiocratie*, Paris, 1958, 2 volumes. Du même auteur, *La physiocratie à la fin du règne de Louis XV*, Paris, 1950.

¹³⁹² CAOM Colonies C^{8A} 65, cité *in extenso* dans Louis-Philippe MAY (éditeur), *Le Mercier de la Rivière 1719-1781, tome II...*, *op.cit.*, 1978, p.175 et suivantes.

des moyens d'établir le calcul du « produit net » de la colonie en considérant d'innombrables variables. Il pose les bons problèmes mais ne peut toutefois les résoudre autrement que par l'adoption de valeurs arbitraires, car il manque des outils théoriques de la statistique et des intégrales dont les milieux administratifs ne disposeront que dans les décennies suivantes, comme le montre l'étude d'Éric Brian¹³⁹³.

Ainsi, l'arithmétique politique brandie par certains administrateurs coloniaux soulève des espoirs, mais demeure un outil qui repose fondamentalement — au-delà d'approches très locales¹³⁹⁴ — sur l'illusion d'un savoir scientifique qui n'a pas les moyens de tenir ses promesses. Cette réalité demeurera jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, alors que les débats sur la situation économique et sociale des colonies feront irruption sur la scène publique¹³⁹⁵.

¹³⁹³ Louis-Philippe MAY (éditeur), *Le Mercier de la Rivière 1719-1781, tome II...*, op.cit., 1978, p.79. Voir également, sur ces questions : Philippe DE ROUX, « Un planteur aux Antilles inspirateur de Mirabeau, le marquis de Casaux », *Revue d'histoire des colonies françaises*, 1951. Sur les points de contact établis entre administrateurs et « géomètres » de l'Académie des sciences à la fin de l'Ancien Régime, voir le travail magistral d'Éric BRIAN, *La mesure de l'État. Administrateurs et géomètres au XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1994.

¹³⁹⁴ C'est par exemple le cas d'une étude sur la mortalité de Port-au-Prince tentée par le libraire-imprimeur de cette ville, Mozard, comme le rappelle Moreau de Saint-Méry : « Cependant, il paraîtrait, d'après les calculs de M. Mozard, que le Port-au-Prince devient moins meurtrier, puisque dans l'hôpital militaire, sur 3255 soldats, matelots ou pauvres qui y sont entrés en 1785, il n'y a eu que 163 morts, ce qui n'est qu'un sur vingt ; et en 1786, 240 morts, sur 3123 malades, ce qui n'est qu'un sur 13. Le taux moyen calculé depuis long-tems pour la colonie, est d'un soldat sur 16 et d'un matelot sur 8 ; et en 1785, il n'y a eu qu'un soldat sur 35 et un matelot de la marine royale sur 54 ; mais les matelots de la marine marchande ont péri dans la proportion d'un sur 8 ». M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, op.cit., 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.1068.

¹³⁹⁵ Il faudrait étudier, dans cette perspective, les nombreux mémoires économiques et politiques de l'intendant de Saint-Domingue Barbé de Marbois, de l'agronome Casaux, du Docteur Cassan et de quelques autres : François-Étienne BARBÉ DE MARBOIS, *État des Finances de Saint-Domingue [1788]*, Port-au-Prince, Mozard, 1789. Du même auteur, *État général de la population noire, des manufactures, bestiaux, cultures et des denrées exportées en France dans chaque canton de la colonie de Saint-Domingue, partie française, du 1er juillet au 31 décembre 1789*, Port-au-Prince, établi pour le compte des Finances le 14 juillet 1789. Charles, Marquis de CASAUX, *Argumens pour et contre le commerce des colonies, par M. de Casaux*, Paris, imprimerie de Demonville, 1791. Docteur J.-B. CASSAN, *Considérations sur les rapports qui doivent exister entre les Colonies et les Métropoles, et particulièrement : Sur l'état actuel du Commerce Français dans les Antilles, relativement à celui qu'y font les étrangers. Sur les avantages réciproques qui résulteront pour les nations Anglaise et Française, de l'établissement d'un Commerce libre & commun à l'une & à l'autre, dans toutes leurs Colonies. Sur l'administration intérieure convenable aux Colonies Françaises, & sur la nécessité de réformer quelque-une des Loix qui les gouvernent. Sur le danger d'affranchir les Nègres dans ce moment, & sur les moyens de procurer peu-à-peu leur affranchissement, sans nuire ni à la Propriété ni au Commerce : projet de Règlement pour la Servitude des Nègres, en attendant l'heureuse époque où ils seront tous libres. Par M. Cassan*, Paris, Guillot, 1790.

2.2. La colonisation planifiée par la science. Un modèle de développement ?

Richard Grove a montré combien les conceptions des physiocrates présents autour de Choiseul, Bertin ou Turgot, ont pu influencer certaines actions du pouvoir central pour orienter le développement colonial. L'idée d'une agriculture raisonnée, fondée sur un équilibre harmonieux entre l'homme et les ressources naturelles pour le plus grand bénéfice de l'humanité, anime clairement certains projets, derrière lesquels se profile un modèle de gestion coloniale fondé sur une étroite complémentarité entre scientifiques et administrateurs¹³⁹⁶.

L'affaire de Kourou, dans cette perspective, mérite d'être rappelée.

Dès 1762, le Ministre de la Marine et des Affaires étrangères espère faire de la colonie guyanaise une base de peuplement blanc, inspirée du modèle de l'Amérique du nord anglaise. Ceci, non seulement pour compenser la perte du Canada déjà prévisible, mais aussi pour fournir, à terme, un réservoir d'hommes dans lequel pourrait puiser la Marine pour défendre les colonies antillaises¹³⁹⁷.

À l'origine de cette entreprise se trouve vraisemblablement le projet d'un colon de Guyane, Bruletout de Préfontaine, venu chercher quelques mois auparavant des

¹³⁹⁶ Richard H. GROVE, *Green Imperialism...*, *op.cit.*, 1990, p.168 et suivantes. Nous avons naturellement été attentifs, au cours de nos recherches, à relever les éléments qui permettraient de prolonger dans notre espace caraïbe français les études menées par R. Grove sur la politique « environnementaliste » dans le cadre de l'Île de France (Île Maurice) ou des Caraïbes anglaises. Il existe indéniablement une prise de conscience de ces questions d'environnement dès le milieu du XVIIIe siècle : Artur, dans ses manuscrits conservés à la BnF souligne les ravages de l'érosion des sols due aux cultures intensives, tandis que nombre d'observateurs déplorent les changements climatiques entraînés par la déforestation de Saint-Domingue. Néanmoins, nous n'avons pas trouvé, à ce jour, de projet cohérent de reboisement, par exemple. Des mesures sont prises dès le début du siècle par le Conseil supérieur de la Martinique, toutefois (Série B des Archives départementales de cette île), pour interdire la pollution des rivières ou protéger certaines espèces — mais nous sommes là aux marges de notre sujet. Voir également James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.145. Pour une mise en perspective largement ouverte sur les XIXe et XXe siècles : Jacques POUCHEPADASS, « Colonisations et environnement », in Jacques POUCHEPADASS (dir.), *Colonisations et environnement*, Paris, Société française d'histoire d'Outre-mer, 1993, p.5-22.

¹³⁹⁷ Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, *op.cit.*, 1991, p.272-273. Jean MEYER, Annie REY-GOLDZEIGUER, Jean TARRADE et Jacques THOBIE, *Histoire de la France coloniale, tome 1...*, *op.cit.*, 1991, p.214-217. Jacques MICHEL, *La Guyane sous l'Ancien Régime...*, *op.cit.*, 1989. MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES, *Précis historique de l'expédition du Kourou...*, *op.cit.*, 1842. Pierre THIBAUDAULT, *Échec de la démesure en Guyane...*, *op.cit.*, 1995.

subsidés auprès de Choiseul pour installer 300 colons sur les rives du Maroni¹³⁹⁸. Poussé par Choiseul, Préfontaine rédige alors un manuel d'agronomie pratique dédié au Ministre : la *Maison Rustique, à l'usage des Habitans de la partie de la France équinoxiale, connue sous le nom de Cayenne*. Paru dès 1763, avec l'approbation d'Adanson choisi comme censeur par le Chancelier, cet ouvrage facile à lire propose au nouvel arrivant un guide pratique de l'installation coloniale. Il détaille les opérations de défrichage, de mise en culture, d'élevage, sans omettre les aspects les plus concrets : le choix des terres, des plantes, des esclaves ; la gestion de l'atelier, l'ordre des opérations de la fabrication du sucre ou de la teinture d'indigo ; l'organisation d'une plantation ou les plans d'une sucrerie (documents 10.2 et 10.3). Il dresse en outre un inventaire des plantes et des animaux utiles, signalant par exemple la possibilité de fabriquer des chandelles avec les graines de l'*arbre à suif*, les mèches étant faites avec du « cotton filé »¹³⁹⁹.

Les conseils d'Accaron, chef du Bureau des colonies, du chevalier de Turgot (frère de l'intendant), ou encore du banquier allemand Bombarde (qui, nous l'avons vu, est aussi collectionneur et entretiendra avec le botaniste Fusée Aublet une correspondance suivie) incitent Choiseul à faire du projet modeste de Préfontaine le point de départ d'une entreprise raisonnée de colonisation massive. Poussé par son ambition et celle des financiers qui l'entourent, le ministre renoue alors avec les erreurs des premières compagnies commerciales du XVIIIe siècle, en donnant au projet des proportions qui témoignent autant de son appât du gain, que de sa méconnaissance des ressources de la Guyane en 1760. Ce sont 18 000 colons que l'on espère alors pouvoir installer entre Kourou et la rive droite du Maroni, où les terres viennent d'être concédées en totale propriété aux financiers qui entourent Choiseul. Le grand projet de peuplement blanc, qui donne lieu au départ de quelque 15 000 colons (sur plus de

¹³⁹⁸ Préfontaine résidait en Guyane depuis une vingtaine d'années : d'abord officier jusqu'en 1754, il était devenu à la suite de son mariage avec une riche veuve l'un des principaux colons de Cayenne. Marcel CHATILLON, P. Camille FABRE et Jacqueline ROSEMAIN (éditeurs), « Messe en cantiques pour les esclaves (1763) », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 2^{ème} trimestre 1982, n°52, p.39-63.

¹³⁹⁹ Chevalier Bruletout de PRÉFONTAINE, *Maison Rustique, à l'usage des Habitans de la partie de la France équinoxiale, connue sous le nom de Cayenne. Par M. de Préfontaine, ancien Habitant, Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, Commandant de la Partie du Nord de la Guyane*, Paris, C.J.-B. Bauche, 1763, p.43.

20 000 recrutés pour l'essentiel en Alsace), se solde par la mort de près de 10 000 d'entre eux¹⁴⁰⁰.

Pourtant, comme le remarque Numa Broc, « Peu d'entreprises coloniales ont été aussi soigneusement préparées sur le plan scientifique¹⁴⁰¹, et pour la première fois peut-être, un modèle d'appréhension globale de la réalité lointaine par la mobilisation de savants touchant à tous les domaines du savoir, se fait jour au sein de l'administration française¹⁴⁰².

Dès 1762, les géographes du Dépôt des Cartes et plans ont été mobilisés par Choiseul : le premier géographe du roi, Philippe Buache, rassemble toutes les connaissances qu'il peut sur la Guyane, et dresse « quarante-cinq cartes manuscrites pour l'usage du Ministre, & pour celui de M. Turgot [...] nommé Gouverneur de cette Colonie¹⁴⁰³. » De son côté, Jacques-Nicolas Bellin publie un fort volume de compilation sur les Guyanes française et étrangères, compilation de facture classique (inspirée notamment des ouvrages de Barrère), qu'il accompagne d'une vingtaine de cartes de sa manière, la moitié couvrant le territoire de la Guyane française¹⁴⁰⁴. Parallèlement, sont envoyés sur place, comme nous l'avons vu, les ingénieurs géographes Dessingy et Mentelle.

Le naturaliste Adanson, réputé pour ses recherches en Afrique et ses connaissances en agronomie tropicale est dans le même temps sollicité par Choiseul pour se rendre en Guyane et y préparer l'arrivée des émigrants. Séduit par l'idée, il y renonce finalement, peut-être effrayé par la perspective de devoir assumer des

¹⁴⁰⁰ Jean Tarrade évalue le nombre des victimes à 8000 ou 9000. Cité dans Pierre PLUCHON, *Histoire de la colonisation française...*, op.cit., 1991, p.278.

¹⁴⁰¹ Numa BROC, *La géographie des philosophes...*, op.cit., 1975, p.276.

¹⁴⁰² C'est en 1766 que part l'expédition de Bougainville, avec à son bord, notamment, le naturaliste Commerson, l'astronome Véron, le chirurgien Vivès, et des officiers cartographes.

¹⁴⁰³ « Éloge de M. Buache », *HARS 1772*, Paris, Imprimerie royale, 1776, p.146. Les cartes et plans réalisés à cette occasion par Buache sont conservés sous la cote SHM SH Ms 350.

¹⁴⁰⁴ Jacques-Nicolas BELLIN, *Description géographique de la Guyane, contenant les possessions et les établissements des François, des Espagnols, des Portugais, des Hollandais dans ces vastes pays. Le Climat les Productions de la Terre et les Animaux Leurs Habitans, leurs Mœurs, leurs Coutumes. Et le Commerce qu'on y peut faire. Avec des Remarques pour la Navigation et des Cartes, Plans et Figures. Dressées au Dépôt des Cartes et Plans de la Marine Par Ordre de M. le Duc de Choiseul Colonel Général des Suisses et Grisons, Ministre de la Guerre et de la Marine. Par le s. Bellin, Ingénieur de la Marine et du Depot des Plans, Censeur Royal de l'Académie de Marine et de la Société Royale de Londres*, Paris, Imprimerie de Didot, 1763.

responsabilités sur place¹⁴⁰⁵. Le concours du botaniste Fusée-Aublet, affecté comme apothicaire du roi dans la colonie, doit permettre entre autres choses d'inventorier sur place les ressources thérapeutiques de la flore guyanaise. Il fait figure de spécialiste sur ce terrain, après les huit années qu'il vient de passer à l'Île de France, dans l'Océan Indien.

La nomination du chevalier de Turgot (futur membre de l'Académie royale des sciences¹⁴⁰⁶) comme gouverneur, et du magistrat naturaliste Thibault de Chanvalon (correspondant de Réaumur puis de Jussieu à l'Académie des sciences) comme intendant¹⁴⁰⁷, souligne encore l'importance accordée par l'administration aux scientifiques dans ce projet colonial de grande ampleur. L'un et l'autre, en effet, sont versés dans la science agronomique, qualité de première importance pour un administrateur colonial, comme le rappelle en 1789 le Secrétaire perpétuel de la Société royale d'agriculture, Broussonnet :

« On savait en France que les terres de la Guyane étaient très-fertiles ; on voulait en tirer parti. Pour cette fois, le Gouvernement fit ce qu'il y avait de mieux à faire ; il tourna ses vues du côté de l'Agriculture, & fit le choix de M. Turgot pour les remplir. [...] [Celui-ci] y fit transporter, à ses frais, plus de mille individus de différens animaux domestiques des plus belles espèces ; des graines, des plantes, des arbres, des fruits, des machines, & même des mouches à miel, qu'il conserva pendant le trajet par un procédé très-ingénieux. C'était un spectacle nouveau pour Cayenne, de voir un nouveau Gouverneur avec tant de richesses, & surtout de l'y voir arriver comme tant d'autres en étaient partis. Il aurait voulu introduire à la Guyane la culture du tabac [...]¹⁴⁰⁸. »

¹⁴⁰⁵ Henri FROIDEVAUX, « Un projet de voyage du botaniste Adanson en Guyane, en 1763 », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1893, n°2, p.221-233.

¹⁴⁰⁶ Le Chevalier de Choiseul est nommé associé libre de l'Académie royale des sciences à son retour de Guyane, en 1765. Il a déjà publié à cette date, comme nous l'avons vu, un mémoire d'instruction pour les envois d'échantillons d'histoire naturelle : Chevalier de TURGOT, *Mémoire instructif sur la manière...*, *op. cit.*, 1758.

¹⁴⁰⁷ Thibault de Chavalon (qui sollicitait en fait le poste d'Intendant en Martinique), publie en 1763 son *Voyage en Martinique*, approuvé par l'Académie des sciences, et confie au Jardin du roi des mémoires qui témoignent de ses qualités scientifiques et de ses connaissances des conditions géographiques et agronomiques de l'aire caraïbe.

Une telle conjonction de talents mobilisés sur le terrain de l'information et de l'action, aurait pu, indéniablement, présenter les bases d'un modèle intellectuel et politique de développement pour les colonies. Mais l'échec dramatique de l'expérience, tant sur le plan humain que financier (on peut estimer les pertes à 25 millions de livres), en scelle le destin. Que ce soit la faute du Chevalier de Turgot, de Choiseul, d'Accaron ou du malheureux Thibault de Chanvalon condamné à la détention perpétuelle après le drame (il ne sera réhabilité qu'en 1781) ; que ce soit celle des pathologies tropicales particulièrement féroces avec les contingents des populations germaniques nées dans les frimas à l'est du royaume ; ou encore celle d'un dysfonctionnement de la machine coloniale (les avertissements des administrateurs locaux n'ayant jamais été écoutés) : jamais plus, en tous cas, sous l'ancien Régime, le modèle d'un tel projet programmé à distance et plaçant au premier plan de l'action des hommes de science, ne sera mobilisé par Versailles. Kourou, de toute évidence, est le grand rendez-vous manqué de la science et du pouvoir sur le terrain colonial.

Parallèlement à cette catastrophe, une tentative similaire est organisée à Saint-Domingue vers 1764, qui répond à la fois à l'idée générale de favoriser le peuplement blanc des colonies, au besoin de trouver une terre d'accueil aux milliers d'Acadiens chassés par les Anglais, et à la nécessité d'évacuer les émigrants allemands attirés dans le port de Rochefort par la propagande guyanaise de Choiseul. C'est alors qu'est fondé, dans des conditions à peu près aussi dramatiques qu'à Kourou, l'établissement du Môle Saint-Nicolas, à l'ouest de l'île, sur une terre peu propice aux cultures. Malgré de lourdes pertes humaines (près de 3500 émigrants arrivent en différents points de l'île, et meurent par centaines), il semble que la gestion confiée après quelques mois au naturaliste Fusée-Aublet nommé « directeur-général du Môle » dès son arrivée de Cayenne, ait permis de limiter les dégâts. Le gouverneur d'Estaing fait preuve d'une rare audace en donnant une telle fonction à un scientifique, comme semble le suggérer Moreau de Saint-Méry, à la fin du siècle :

¹⁴⁰⁸ BROUSSONET, « Discours prononcé à la Séance publique, tenue à l'Archevêché, le 28 Décembre 1789 », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture*, Paris, 1789, trimestre d'automne, p.53.

« M. d'Estaing [...] imagina de nommer directeur-général du Môle, M. Aublet, botaniste venu de Cayenne à Saint-Domingue chercher une occasion pour la France. Il lui délégua sur cet établissement l'autorité que lui-même tenait du roi ; ce sont du moins les termes de sa commission, datée du 21 décembre 1764, qui soumettait tout au naturaliste, même la garnison du Môle, composée d'un détachement du régiment de Quercy¹⁴⁰⁹. »

Servi par une bonne connaissance des ressources de l'agriculture tropicale, il parvient à poser les bases d'une colonisation aussi rationnelle qu'elle peut l'être dans une situation d'urgence. Il renvoie vers la Louisiane ceux des Acadiens qui ne parviennent pas à s'adapter au travail sous le climat de Saint-Domingue (posant *de facto* les premières bases d'une réflexion sur la biogéographie humaine¹⁴¹⁰) et fait en sorte que les convois de colons en provenance de ces terres froides n'ait plus cette île pour destination. Surtout, il crée avec les Allemands (qui semblent plus motivés) une sorte d'établissement modèle, rapidement prospère, qu'il nomme Bombardopolis, du nom de son protecteur, le financier Bombarde¹⁴¹¹. Cette relative réussite, ne semble toutefois pas faire école dans le reste de la colonies, ni ailleurs, la distinction entre administrateurs et scientifiques restant de règle dans la gestion des colonies jusqu'à la

¹⁴⁰⁹ M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2, p.736.

¹⁴¹⁰ La question de l'adaptation de l'homme au climat en fonction de sa région d'origine, comme concept scientifique (de la même manière que le XVIIIe siècle s'interroge sur les conditions d'acclimatation des plantes) pourraient probablement être approfondie par une lecture attentive de la correspondance administrative et des papiers des botanistes, des naturalistes et des médecins impliqués dans ces deux projets de colonisation qui placent en concurrence des Acadiens, des Alsaciens, et des Français du sud de la France. Ces questions sont clairement mises en avant dans les écrits qui entourent la colonisation de l'Afrique du nord au XIXe siècle, comme le soulignent les travaux en cours de Daniel Nordman. En 1789, relatant l'expérience du Môle, Moreau de Saint-Méry emploie l'expression « acclimater les Acadiens ». M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 2 p.746.

¹⁴¹¹ Fusée Aublet, raconte Moreau de Saint-Méry, « se rappelait constamment les témoignages de bienveillance d'un riche financier, amateur des sciences et curieux d'histoire naturelle, à l'influente amitié duquel sur M. le duc de Choiseul, il avait dû d'être envoyé à Cayenne en 1762, comme botaniste du roi. Il ajouta donc la finale grecque, qui exprime le mot ville, au nom de son bienfaiteur et fit ainsi Bombardopolis, nouvel asile où l'Allemand transplanté sous un ciel brûlant, vint s'accoutumer à prononcer un nom qui perpétue un acte de reconnaissance. » M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, p.736. Une représentation de Bombardopolis se trouve dans M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Recueil des vues des lieux principaux de la colonie française de Saint-Domingue, gravées par les soins de M. Ponce, accompagnées de cartes et de plans de la même colonie gravés par les soins de M. Phelipeau...le tout principalement destiné à l'ouvrage intitulé "Lois et constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le vent, avec leur description, leur histoire, etc."*, Paris, 1791.

fin de l’Ancien Régime, le modèle ébauché à Bombardopolis du scientifique-gouverneur cédant *de facto* le pas à celui du gouverneur éclairé.

2.3. La médecine dans les colonies. Action, théorie et recherche locale

L’échec des projets de peuplement blanc lancés par Choiseul en Guyane et à Saint-Domingue, souligne les difficultés, pour le pouvoir, de mener à distance une action efficace sans le secours de spécialistes locaux, de scientifiques de terrain connaissant parfaitement les conditions locales. Surtout, il rappelle la fragilité de l’homme face aux *fièvres*, et la menace que celles-ci ne cessent de faire peser sur le développement colonial.

Les médecins, les chirurgiens — et dans une moindre mesure les apothicaires — forment des bataillons de spécialistes susceptibles de répondre à ces deux problèmes. Comme les jardiniers pensionnés dans les jardins botaniques royaux, ils forment les poste avancés de la science coloniale, science de terrain nourrie de la théorie européenne et de la pratique tropicale. Mais à la différence des premiers, ils sont nombreux : suivant les différents auteurs qui ont écrit sur le sujet¹⁴¹², on peut estimer le nombre de médecins exerçant à Saint-Domingue à près de vingt-cinq à la fin de l’Ancien Régime, auxquels s’ajoutent plus de 250 chirurgiens, et de 600 à 800 chirurgiens de plantation (uniquement occupés de la gestion sanitaire des esclaves, parfois entretenus par plusieurs habitants). Probablement peut-on doubler ces chiffres pour avoir une idée de ce que représente cette population de praticiens à l’échelle de l’ensemble des colonies.

Ce nombre fait des médecins et des chirurgiens la catégorie de spécialistes la plus nombreuse des colonies, loin devant les botanistes ou les ingénieurs. Tous ne sont pas entretenus par la machine coloniale, loin s’en faut. Seule une minorité bénéficie à la fois du brevet de médecin du roi ou de chirurgien du roi, et des appointements afférents (ils sont alors chargés de veiller aux hôpitaux de la Marine, et à la bonne marche des affaires médicales de la colonie). La majorité opère pour son propre compte, sous le

¹⁴¹² James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.128 et suivantes. Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des médecins et pharmaciens de Marine et des Colonies*, Toulouse, Privat, 1985, p.90-92. Isabelle HOMER, « Médecins et chirurgiens à Saint-Domingue... », *op.cit.*, 1998, p.114 et suivantes.

contrôle de plus en plus attentif de l'administration qui toutefois ne parvient pas, même à la fin de l'Ancien Régime, à rationaliser tout à fait l'exercice des professions de santé sous les tropiques. La nomination en 1763 du médecin Pierre-Isaac Poissonnier (1720-1798) au poste de Directeur et inspecteur de la médecine dans les arsenaux maritimes et les colonies, et de son frère (Antoine Poissonnier-Desperrières) placé peu après à ses côtés en qualité d'inspecteur général des hôpitaux de la Marine et des colonies, marque toutefois une étape vers une plus grande centralisation, les médecins du roi, par exemple, étant dès lors tenus, théoriquement, d'entretenir une correspondance régulière avec le Directeur. Mais certains indices prouvent que le succès de la mesure est mitigé¹⁴¹³. De même, la création en 1784 d'une « école de médecine pratique » à Brest, destinée à former des médecins spécialisés dans les maladies tropicales, montre des velléités d'amélioration voulues par le pouvoir central, alors que sa fermeture dès 1786 témoigne d'un certain nombre de résistances¹⁴¹⁴.

Sans nous arrêter aux détails de l'organisation administrative de la médecine coloniale ni aux conflits d'intérêts qui agitent les différentes catégories de la profession — tout ceci ayant déjà été bien étudié par quelques auteurs¹⁴¹⁵ — nous soulignerons ici, après James E. McClellan, l'existence dans les rangs de ces praticiens d'une activité scientifique qui ne s'en tient pas, loin de là, à l'application de recettes routinières

¹⁴¹³ James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.139-140, précise que l'idée de cette correspondance régulière fut reçue très froidement par les médecins des colonies. Et de fait, nous n'en trouvons pas trace dans les archives.

¹⁴¹⁴ Cette école, fondée en février 1783 par le ministre de Castries, a pour objectif d'améliorer la qualification des médecins qui se destinent à une carrière dans la Marine. Elle recrute ses élèves au sortir de l'Université et leur dispense un enseignement théorique et pratique, assorti de séjours dans divers ports français, pour les initier aux maladies nautiques et exotiques. Au bout de trois années d'études, un poste dans les hôpitaux des ports ou des colonies leur est accordé de droit, dès qu'une vacance se présente. Docteur E.-L. Boudet, « Le Corps de Santé de la Marine et le Service médical aux Colonies au XVIIe et au XVIIIe siècle (1625-1815) », *La Géographie. Terre-Air-Mer*, en 3 parties, mars-août 1934. Le docteur Cassan, par exemple, fut l'un des élèves de cette école, qui ne recruta qu'une seule promotion, composée de cinq élèves. En marge d'une liste des élèves, se trouve une mention qui peut donner une clé d'explication de cet échec : « Le but d'instruction qu'on s'est proposé pour eux est manqué, parce que la morgue de cet état s'oppose à ce que ces prétendus élèves soient subordonnés aux titulaires, pas même au premier médecin [...] ». AN Marine C² 111 fol.101.

¹⁴¹⁵ James E. McCLELLAN III, « Science, Medicine and French Colonialism in Old-Regime Haïti », in Teresa MEADE et Mark WALKER dir., *Science, Medicine and Cultural Imperialism*, Saint Martin's Press, 1991. James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992. Pierre PLUCHON dir., *Histoire des médecins et pharmaciens de Marine et des Colonies*, Toulouse, Privat, 1985. Isabelle HOMER, « Médecins et chirurgiens à Saint-Domingue... », *op.cit.*, 1998. Jean-Luc SUBERCHICOT, « Le corps des officiers de santé de la Marine sous l'Ancien Régime », in Christian BUCHET dir., *L'Homme, la santé et la mer*, Paris, 1997, p.317-331. BOUDET (Docteur E.-L.), « Le Corps de Santé de la Marine... », *op.cit.*, 1934. A. LEFÈVRE, *Histoire du Service de Santé de la Marine militaire et des écoles de médecine navale en France depuis le règne de Louis XIV jusqu'à nos jours (1666-1867), étudiée plus particulièrement au port de Rochefort*, Paris, J.B. Baillièrre et fils, 1867.

acquises en France sur les tables des barbiers ou sur les bancs de l'université. L'innovation et la production de traités théoriques sur les questions médicales (description des maladies, et détermination de prescriptions adaptées) caractérisent l'importante activité de recherche déployée localement par certains de ces scientifiques.

Au-delà des sujets qui intéressent la santé maritime autant que les colonies (les maladies des gens de mer, la nourriture des marins, le dessalement de l'eau de mer, etc.¹⁴¹⁶), les médecins coloniaux s'attachent à gérer des situations sanitaires spécifiques, et à trouver localement des solutions aux problèmes qu'ils rencontrent.

Le traitement des maladies des esclaves (le pian¹⁴¹⁷, notamment), est confié pour l'essentiel à la pratique des chirurgiens de plantations, qui ne sont pas les mieux formés¹⁴¹⁸. Toutefois, ces pathologies spécifiques retiennent l'attention des médecins coloniaux, du fait des menaces qu'elles font peser sur l'économie coloniale : l'un des premiers prix proposés par le Cercle des Philadelphes de Saint-Domingue, embryon d'académie locale fondé en 1784, appelle des études sur « les maladies particulières des nègres »¹⁴¹⁹, tandis que de nombreux mémoires théoriques sont adressés sur ce sujets à l'administration de la Marine et à la Société royale de médecine de Paris¹⁴²⁰. En 1776, le

¹⁴¹⁶ Sur ces questions, les auteurs que nous avons cités donnent de longs développements. Voir par exemple Pierre PLUCHON (dir.), *Histoire des médecins et pharmaciens de Marine et des Colonies*, Toulouse, Privat, 1985, p.26-28.

¹⁴¹⁷ Le pian est une maladie tropicale infectieuse et contagieuse, provoquant d'importantes lésions cutanées qui la font ressembler à la lèpre (nom que lui donnent fréquemment les praticiens du XVIIIe siècle).

¹⁴¹⁸ Sur les maladies qui touchent plus spécifiquement les populations serviles (du fait notamment de leurs conditions de vie), voir Isabelle HOMER, « Médecins et chirurgiens à Saint-Domingue... », *op.cit.*, 1998, p.91-100. Jacques de CAUNA, « État sanitaire des esclaves et politique en matière de population sur une grande sucrerie de Saint-Domingue : l'habitation Fleuriau de Bellevue (1777-1788) », in W.B. COHEN et S. DAGET (éditeur), *De la traite à l'esclavage du Ve au XVIIIe siècle*, Actes du Colloque international de Nantes (1985), tome 2, Nantes-Paris, Société française d'histoire d'Outre-mer, 1988, p.205-221. Frantz TARDO-DINO, *Le collier de servitude. La condition sanitaire des esclaves aux Antilles françaises, du XVIIe au XIXe siècle*, Paris, Éditions caribéennes et Agence de Coopération culturelle et technique, 1985.

¹⁴¹⁹ *Programme de Prix proposés par le Cercle des Philadelphes, à son Assemblée publique du 11 mai 1785*, de l'Imprimerie royale du Cap, 1785, p.1.

¹⁴²⁰ BAM SRM 136 dossier 1, pièce 12 : « Instructions sur l'administration des hôpitaux des habitations des colonies, & sur l'attention que doit avoir un habitant pour la conservation des nègres » (mémoire de Arthaud, à Léogane en 1782). Sur le rôle centralisateur de la Société royale de médecine, voir en particulier Charles C. GILLISPIE, *Science and Polity...*, *op.cit.*, 1980, p.194 et suivantes. Les académies des ports atlantiques, intéressées au bon développement des plantations coloniales, se préoccupent parfois de la question des soins à porter aux populations serviles : celle de Bordeaux, par exemple, lance en 1778 un prix sur les « Moyens de préserver les nègres des maladies pendant le transport en Amérique ». Ce prix est présenté dans le programme des prix de cette académie, publié en 1772 (*Programmes de l'Académie royale des Belles Lettres, Sciences et arts de Bordeaux du 13 janvier 1772*, Bordeaux, Michel Racle, 1772.), et les dissertations sur le sujet sont conservées sous la cote BMBx Ms 828 LXXXIX.

médecin du roi du Cap-Français, Charles Arthaud, fait paraître un *Traité du Pian*¹⁴²¹. La même année, Jean-Baptiste Dazille, médecin nanti d'une grande expérience de terrain (il a été pendant vingt ans chirurgien aux Antilles avant d'obtenir son doctorat à Douais et de revenir à Saint-Domingue de 1775 à 1784 en qualité de médecin du roi), publie des *Observations sur les Maladies des nègres*, qui marquent une réelle avancée sur ce terrain, identifiant les causes, décrivant les symptômes, avançant des propositions de traitement « fortifiées par l'expérience »¹⁴²².

La publication de traités généraux ou particuliers sur les maladies tropicales présente d'ailleurs la part la plus visible de l'activité théorique déployée par les médecins coloniaux. Ainsi Dazille publie-t-il en 1785 des *Observations générales sur les maladies des climats chauds, leurs causes, leurs traitements et les moyens de les prévenir* et, en 1788, des *Observations sur le Tétanos, précédées d'un discours sur les moyens de perfectionner la Médecine-Pratique sous la zone torride*. Ces deux études (auxquelles s'ajoute l'édition augmentée de son travail sur les esclaves en 1792) témoignent d'une réflexion théorique et d'une longue pratique menée sur le terrain¹⁴²³. Il en est de même pour les ouvrages majeurs que sont l'*Histoire des maladies de Saint-Domingue*, de Jean-Baptiste René Pouppe Desportes (posthume, 1770), et l'*histoire des moyens de conserver la santé des Blancs et des Nègres aux Antilles, ou climats chauds et humides de l'Amérique*, du médecin de Guadeloupe Bertin (1786)¹⁴²⁴. Ces auteurs ont

¹⁴²¹ Charles ARTHAUD, *Traité des Pians*, s.l., 1776.

¹⁴²² Jean Barthélémy DAZILLE, *Observations sur les Maladies des Nègres : leurs causes, leurs traitemens et les moyens de les prévenir*, Paris, Didot, 1776 (réédition augmentée, Paris, Croullebois, 1792). Voir également James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.140-141.

¹⁴²³ J.B. DAZILLE, *Observations générales sur les maladies des climats chauds, leurs causes, leurs traitements et les moyens de les prévenir*, Paris, Didot, 1785. J.B. DAZILLE, *Observations sur le Tétanos, précédées d'un discours sur les moyens de perfectionner la Médecine-Pratique sous la zone torride, etc.*, Paris, Planche, 1788.

¹⁴²⁴ Jean-Baptiste René POUPPE DESPORTES, *Histoire des maladies de S. Domingue, par M. Pouppe Desportes, Médecin du Roi, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris*, Paris, Lejay, 1770, 3 volumes. BERTIN, *Des moyens de conserver la santé des Blancs et des Nègres aux Antilles, ou climats chauds et humides de l'Amérique, contenant un exposé des causes des maladies propres à ces climats et à la traversée, relativement à la différence des positions, des saisons et des températures ; les procédés à suivre, soit pour les éviter, soit pour les détruire, et le traitement, en particulier, de quelques maladies communes chez les Nègres telles que le pian, le mal d'estomac et la lèpre*, Paris, Méquignon aîné, 1786. Citons également ces deux titres, que nous n'avons pu consulter : Jean DAMIEN-CHEVALIER, *Sur les Fièvres de l'île de Saint-Domingue*, Paris, 1763. J.F. LAFOSSE, *Avis aux habitans des colonies, particulièrement à ceux de l'Isle de Saint-Domingue, sur les principales causes des maladies qu'on y éprouve le plus communément & sur les moyens de les prévenir*, Royez, Paris, 1787.

tous deux vécu plus de dix ans aux Antilles, où ils sont d'ailleurs correspondants officiels des grandes académies et sociétés royales de France¹⁴²⁵.

D'autres mémoires, plus spécialisés, sont publiés isolément ou dans des journaux médicaux de la métropole. Nous ne citerons que quelques-uns de ces titres, qui atteignent la centaine¹⁴²⁶. Le Cercle des Philadelphes, par exemple, publie en 1786 un volume de *Dissertation et Observations sur le Tétanos* (1786)¹⁴²⁷. Le *Journal de Physique*, la *Gazette de Santé*, ou encore le *Recueil périodique d'observations de Médecine, Chirurgie, Pharmacie*, publient des dissertations du proluxe médecin du roi Arthaud¹⁴²⁸, mais aussi du docteur Amic, chirurgien de Guadeloupe, correspondant occasionnel de la Société royale de médecine, de Peyssonnel (médecin du roi en Guadeloupe, que nous avons déjà évoqué) et de bien d'autres¹⁴²⁹.

La publication en 1778 d'une *Gazette de médecine et d'hippiatrique* à Saint-Domingue¹⁴³⁰, atteste une activité médicale locale jugée suffisamment importante pour justifier une telle entreprise, tout en soulignant l'idée que la médecine des colonies pourrait se passer de l'intermédiaire des journaux de la métropole : ceux-ci, aux yeux du fondateur, le médecin du roi Duchemin de l'Étang, ralentissent la diffusion de

¹⁴²⁵ Pouppé Desportes (1704-1748), qui exerce à Saint-Domingue en qualité de médecin du roi pendant près de trente ans (il meurt au Quartier Morin, à Saint-Domingue), est correspondant de l'Académie royale des sciences dès 1738, attaché à Bernard de Jussieu. Son ouvrage est posthume, publié par sa famille. Bertin est pour sa part correspondant de l'Académie royale de chirurgie (fondée en 1731), et de la Société royale de médecine.

¹⁴²⁶ La plupart de ces titres sont référencés dans Francisco GUERRA, *Bibliographie médicale des Antilles françaises*, Alcalá de Henares, Universidad de Alcalá de Henares, 1994. Cette bibliographie rassemble près de 300 titres, mais nombre d'entre eux ne sont que des affiches ou des prospectus insérés dans les journaux des Antilles. Les mémoires publiés dans les journaux de France, en revanche, n'y sont pas relevés.

¹⁴²⁷ *Dissertation et Observations sur le Tétanos, publiées par le Cercle des Philadelphes au Cap-François*, Cap-François, Rians, 1786.

¹⁴²⁸ Médecin du roi au Cap-François, Charles Arthaud est une figure centrale de la médecine à Saint-Domingue, fondateur, notamment, du Cercle des Philadelphes (voir ci-dessous, chapitre 10, titre 3.2).

¹⁴²⁹ Charles ARTHAUD, « Observation sur les Albinos », *Journal de Physique*, 1789, tome 35, p.274-278. Du même, « Observations sur une Fièvre », *Journal de Physique*, 1790, tome 36, p.379-382. Du même, « Observations sur une hydrophobie spontanée suivie de réflexions sur les moyens préservatifs de la rage », *Gazette de Santé*, 1788, n°22, p.85. « Lettre de M. Amic, docteur en Médecine », *Journal de Physique*, 1791, tome 39, p.132-136. PEYSSONNEL, « Observation sur les effets pernicieux des pommes de Mancenilier, & sur la vertu salutaire des feuilles du Medecinier ; adressée à M. Senac, Conseiller d'État ordinaire, premier Médecin du Roi, & Surintendant des Eaux minérales de France », *Recueil périodique d'observations de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, &c.*, 1757, tome VII, p.411-412.

¹⁴³⁰ Les seuls exemplaires connus de cette gazette sont conservés au CAOM d'Aix-en-Provence, dans la collection de la « Bibliothèque Moreau de Saint-Méry ».

l'information¹⁴³¹ et négligent trop souvent de publier les mémoires spécifiquement consacrés aux maladies tropicales¹⁴³². Cette gazette bi-mensuelle, qui rassemble à la fois des mémoires originaux et des extraits d'articles européens susceptibles d'intéresser les praticiens coloniaux, périclite pourtant rapidement (seuls huit numéros nous sont conservés), semble-t-il pour des raisons financières¹⁴³³. Duchemin de l'Étang renonce alors à son projet, et se contente d'adresser de temps à autre un mémoire et des plantes médicinales locales à la Société royale de médecine¹⁴³⁴.

L'ensemble de ces publications imprimées sous la plume des médecins et des chirurgiens de la Guyane et des Antilles ne représente toutefois qu'une partie de leur travail théorique, et peut-être la meilleure. En effet, l'exploration des archives de la Marine, des colonies, de l'Académie royale des sciences¹⁴³⁵, de l'Académie royale de chirurgie fondée en 1731, et de la Société royale de médecine, révèle de nombreuses correspondances et mémoires demeurés manuscrits¹⁴³⁶. Depuis les recherches menées sur les remèdes locaux et les vertus des plantes utilisées par les esclaves, jusqu'à la critique des grands principes de la médecine hippocratique, tous les sujets sont abordés. Le tétanos, la rage, les amputations et la gangrène, les observations sur les foetus malformés, sur les eaux thermales¹⁴³⁷ ou les guérisons par l'électricité, font l'objet de digressions savantes et d'avancées théoriques parfois importantes, qui témoignent du dynamisme de ces praticiens¹⁴³⁸. Parmi ces nombreux mémoires, il convient de

¹⁴³¹ Comparant les dates des documents conservés dans les archives de la Bibliothèque de l'Académie de médecine et celle de leur publication, on peut estimer à trois ans le temps nécessaire entre l'écriture d'un mémoire aux Antilles, et la lecture qu'en peut faire un colon dans un journal venu de métropole.

¹⁴³² Des documents concernant cette gazette (dont le *prospectus* qui en annonce la publication) sont conservés dans le dossier personnel de Duchemin de l'Étang, sous la cote CAOM Colonies E 144.

¹⁴³³ Isabelle HOMER, « Médecins et chirurgiens à Saint-Domingue... », *op.cit.*, 1998, p.211-214. James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.140.

¹⁴³⁴ BAM SRM 167 dossier 1, pièces 1 à 3.

¹⁴³⁵ Des allusions à des mémoires médicaux provenant des Antilles occupent parfois quelques lignes des rubriques « observations d'anatomie » ou « physique générale » que l'on trouve chaque année dans les 10 à 200 premières pages du volume de l'*Histoire et mémoires* de l'Académie, qui présentent les grandes questions abordées en séance : sur un métal utilisé par les Amérindiens contre les maux de tête (*HARS 1724*, Paris, Imprimerie royale, 1726, p.18), sur un enfant mal-formé né à Saint-Domingue (*HARS 1755*, Paris, Imprimerie royale, 1761) ou encore sur une aiguille en ivoire récupérée dans les voies urinaires d'une jeune fille passée depuis peu à Saint-Domingue (*HRAS 1759*, Paris, Imprimerie royale, 1765).

¹⁴³⁶ Les archives de la Société royale de médecine et de l'Académie royale de chirurgie sont conservées à la Bibliothèque de l'Académie de médecine.

¹⁴³⁷ Sur les eaux thermales, outre ce que nous en avons dit dans le chapitre où nous abordons les usages de la chimie dans les colonies, voir James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.142-144, et Isabelle HOMER, « Médecins et chirurgiens à Saint-Domingue... », *op.cit.*, 1998, p.261-306.

¹⁴³⁸ Nous ne citerons ici que quelques exemples de ces mémoires. La thèse d'Isabelle Homer en évoque certains, notamment dans son chapitre second, traitant des pathologies tropicales. Isabelle HOMER,

souligner l'existence de recherches sur les causes des épidémies, et de « topographies médicales » de villes ou régions des colonies, qui prennent à la fois en considération des informations topographiques, démographiques, météorologiques et médicales, répondant parfaitement aux exigences des travaux recommandés par la Société royale de médecine¹⁴³⁹. Les épizooties retiennent également l'attention des médecins, puis, à partir du début des années 1780, d'un certain nombre de vétérinaires issus de la nouvelle école de Maison-Alfort, qui viennent assumer aux colonies une œuvre de prévention et d'information tout à fait importante¹⁴⁴⁰.

Certains mémoires, enfin, sont motivés par les débats qui agitent la communauté des praticiens coloniaux : la question de l'inoculation, par exemple, particulièrement en pointe à Saint-Domingue (où l'on inocule des ateliers entiers d'esclaves), soulève des doutes et des critiques, en même temps que l'enthousiasme¹⁴⁴¹. De même, la diffusion

« Médecins et chirurgiens à Saint-Domingue... », *op.cit.*, 1998, p.112. Par ailleurs, nous avons déjà évoqué les questions théoriques soulevées par les médecins des Antilles dans un article consacré au Docteur Cassan, présenté en 1998 au Congrès annuel du CTHS, à Fort-de-France (à paraître en 2001). BAM SRM 140 dossier 33 : deux mémoires du docteur Lafosse (Saint-Domingue), l'un sur le scorbut, l'autre sur l'influence physiologique des températures des pays chauds. BAM SRM 144 dossier 46 : mémoires de Arthaud, Dazille (Saint-Domingue), Laborde (Cayenne) et autres, sur le tétanos. BAM SRM 191 dossier 17 : dissertation de Lefebvre-Deshayes sur les albinos. BAM SRM 139 dossier 35 : mémoire de 1776 sur la colique de Poitou, par Lagarrigue, médecin à Saint-Pierre de la Martinique (ce mémoire qualifié de « mauvais » par les commissaires de la Société royale de médecine). À ce jour, nous avons repéré plus d'une cinquantaine de mémoires manuscrits rédigés par des médecins établis aux colonies. Il en existe assurément bien d'autres, et, surtout, il faut considérer que bon nombre d'entre eux ont probablement disparu, tous n'étant pas jugés dignes d'être communiqués et conservés par les médecins parisiens de l'époque auxquels ils pouvaient être adressés.

¹⁴³⁹ « Observations générales sur la constitution des saisons à Léogane, isle de Saint-Domingue », par Arthaud en 1782 (BAM SRM 136 dossier 1, pièce 10), topographie médicale de la Guadeloupe et de Pointe-à-Pitre par Hapel-Lachênaie en 1791 (BAM SRM 175 dossier 1, pièce 4, documents 1 à 3), etc. Sur ces questions, voir Jean-Paul DESAIVE, Jean-Pierre GOUBERT et al., *Médecins, climat et épidémies à la fin du XVIIIe siècle*, Paris-La Haye, 1972. Jean MEYER, « Une enquête de l'Académie de médecine sur les épidémies (1774-1794) », *Annales E.S.C.*, juillet-août 1966, n°4, p.729-749. Également James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.145-146, sur les liens entre médecine et environnement.

¹⁴⁴⁰ Sur ces vétérinaires et leur activité, voir notamment l'étude bien documentée (on y trouve par exemple les bibliothèques des vétérinaires) de Olivier GERBAUD, *Les premiers vétérinaires français engagés pour le service des colonies entre 1770 et 1830*, Institut d'élevage et de médecine vétérinaire des pays tropicaux, chez l'auteur, 1986.

¹⁴⁴¹ Sur l'inoculation, chapitre important de la médecine à Saint-Domingue, voir Isabelle HOMER, « Médecins et chirurgiens à Saint-Domingue... », *op.cit.*, 1998, p.315-316 et James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.144-145. Moreau de Saint-Méry rapporte les principaux points de cette histoire : selon lui, les premiers essais d'inoculation ont lieu à Saint-Domingue dès 1745, et de nouveau en 1757, sans grand résultat. En 1767, l'habitant Fournier de la Chapelle inocule ses esclaves, et obtient « le plus heureux succès ». En 1768, le médecin Joubert arrive à Saint-Domingue, et inocule de nombreux esclaves jusqu'à sa mort, en 1787. En 1772, alors qu'une grosse épidémie de variole tue 1200 personnes au Cap, l'habitant Fournier de Varenne rédige « un petit catéchisme d'inoculation que la contagion de la petite vérole rendit très-utile, dans la même année, et qui, quoique resté manuscrit, devint le guide de beaucoup d'habitants ». En 1774, l'Anglais Simeon Worlock, originaire d'Antigua, importe à Saint-Domingue la méthode de son beau-frère Daniel Sutton, et inocule par ce moyen « des milliers

aux Antilles des idées du magnétisme animal prônées en Europe par Mesmer et ses disciples, inquiète les médecins du roi, soucieux d'écarter les nombreux charlatans désireux d'importer dans les îles d'Amérique leurs lucratives activités. Importée dans la colonie en 1784-1785 par l'officier de marine Chastenet de Puységur, dont on a pu voir les prouesses hydrographiques réalisées sur les côtes et dans les débouquements de Saint-Domingue armé de ses horloges marines et de son cercle de Borda¹⁴⁴², ces idées remportent de fait un certain succès : des « baquets magnétiques » sont installés dans l'hôpital du Cap-Français, et une « Loge de l'Harmonie » est créée dans cette ville, divisant pour un temps la communauté médicale de la grande île¹⁴⁴³. Des esclaves, même, s'emparent de certaines idées de Mesmer pour les incorporer aux rites vaudou, inquiétant sérieusement les autorités¹⁴⁴⁴. Le prosélytisme de Puységur provoque notamment l'ire de la plupart des médecins du Cap, et en particulier de Charles Arthaud, qui adresse à la Société royale de médecine des réquisitoires enflammés dans lesquels il dénonce les « prétendues guérisons » observées dans la colonie¹⁴⁴⁵.

d'esclaves ». M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 3, p.224-225, 250, 411, 521-522, 1068 et 1322. Pour une mise en perspective, voir Jean-Pierre PETER, « Les médecins français face au problème de l'inoculation variolique et de sa diffusion, 1750-1790 », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 1979, tome 86, n°3, p.251-264.

¹⁴⁴² Voir ci-dessus, chapitre 8, titre 3.3.

¹⁴⁴³ Sur le mesmérisme, voir Robert DARNTON, *La fin des Lumières. Le mesmérisme et la Révolution*, Paris, 1984 (réédition, Paris, Odile Jacob, 1995). Charles C. GILLISPIE, *Science and Polity...*, *op.cit.*, 1980, p.261-289. James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.175 et suivantes. Isabelle HOMER, « Médecins et chirurgiens à Saint-Domingue... », *op.cit.*, 1998, p.316 et suivantes. Des sources semble-t-il jamais utilisées, révèlent certains aspects financiers de l'affaire et le nom de quelques disciples locaux de Puységur : AN Marine 2 JJ 104 (papiers Puységur).

¹⁴⁴⁴ Cet aspect de la question, qui permet de saisir des points de passage entre science européenne, science des esclaves et pratiques locales de diffusion des savoirs, méritera d'être approfondie. James E. McCLELLAN III soulignait déjà l'importance de cette direction de recherche dans une communication intitulée « Colonialism & Science in the Old Regime », présentée en 1998 ou 1999 pour le *Princeton Workshop in the History of Science 1998-1999*. Sur le vaudou à l'époque moderne, que nous n'avons pas eu le temps, à ce jour, d'explorer plus avant, voir en particulier l'étude solide de P. PLUCHON, *Vaudou, sorciers empoisonneurs de Saint-Domingue à Haïti*, Paris, 1987.

¹⁴⁴⁵ BAM SRM 136 dossier 1, pièce 24, pièce 26 (lettre de Arthaud à Vicq d'Azyr), et pièce 25 (plusieurs documents) : les lettres conservées sous cette dernière cote, extraites d'une correspondance échangée entre Arthaud et l'un des défenseurs locaux des idées de Mesmer, Fournier de La Varenne, montrent la véhémence du débat engagé dans l'île. Fournier de La Varenne, dans la fureur des échanges, qualifie la Société royale de médecine (qui condamne officiellement les thèses de Mesmer) de « corps d'intriguans schismatique, [...] loupe monstrueuse et difforme qui s'est élevée sur le corps de l'antique faculté, comme les agarics croissent sur les arbres tombés dans la décrépitude. ». Voir également BAM SRM 167 dossier 1, pièce 1, un mémoire de Duchemin de l'Étang, qui étudie les sensitives pour mettre en évidence les faiblesses de l'argumentation des Mesmériens de Saint-Domingue.

Si certains de ces travaux sont glissés spontanément par leurs auteurs dans les rouages scientifiques de la machine coloniale, d'autres sont motivés par des demandes précises de l'administration des colonies. C'est le cas, par exemple des mémoires que l'on trouve dans les archives de la Société royale de médecine sur le sujet du « mal rouge », nom courant de l'*éléphantiasis*¹⁴⁴⁶, résultats d'une enquête lancée en 1784 par le ministre de Castries, inquiet des progrès de la maladie dans les colonies. Par une lettre du 18 septembre, il avait demandé au Secrétaire de la Société, Vicq d'Azyr, de faire le nécessaire pour rassembler les informations susceptibles de permettre un endiguement du fléau, et Vicq d'Azyr avait transmis la demande à ses correspondants coloniaux¹⁴⁴⁷.

Une pratique similaire s'observe à propos de l'affaire des « nids de fourmi » de Cayenne : intrigués de voir certains esclaves stopper des hémorragies au moyen de ces cataplasmes spongieux récoltés dans les forêt de Guyane par les Amérindiens, les administrateurs locaux adressent des échantillons de ces nids au Ministre en 1786. Celui-ci, de Castries, écrit alors à la Société royale de médecine pour en obtenir une évaluation susceptible de lui indiquer s'il convient ou non d'en prescrire l'usage dans les hôpitaux des colonies. Pour compléter son enquête, Vicq d'Azyr contacte Laborde, un ancien médecin du roi à Cayenne, qui depuis sa retraite d'Auch lui transmet les

¹⁴⁴⁶ L'éléphantiasis est un épaissement diffus de la peau et du tissu sous-cutané, lié à un œdème qui déforme les parties périphériques du corps.

¹⁴⁴⁷ « Je désirerais qu'il fut dressé sur cet objet un mémoire instructif, pour être rendu public dans toutes les colonies, et dans les ports de France où il peut débarquer journellement des personnes attaquées du Mal Rouge ». BAM SRM 160 dossier 1, pièce 1 (lettre de Vicq d'Azyr). Ces mémoires se trouvent sous les cotes BAM SRM 136 dossier 1 pièce 27 (mémoire de Arthaud), 160 dossier 1 (mémoires du chirurgien de Guyane Bajon, et du médecin du Fort-royal de la Martinique Du Puget), et BAM SRM 180 dossier 16 (mémoire du chirurgien Rémy). On trouve également trace de cette démarche conjointe du Ministre de la Marine et du Secrétaire de la Société royale de médecine, dans les archives coloniales administratives : par exemple, pour Sainte-Lucie et la Martinique (les documents de la série AN Colonies C^{10C} ne sont pas numérotés dans la longueur, ce qui rend les repérages très difficiles ; les cotes signalent en conséquence le nom des liasses) : CAOM Colonies C^{10C} 3, dossier 8, f° 16 : lettre de La Borie, 20 septembre 1785 (« Nous avons reçu la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire le 16 juin dernier et les exemplaires du mémoire sur le mal rouge qui l'accompagnaient. Nous en avons sur le champ fait la distribution à tous les médecins et chirurgiens de cette isle, en leur mandant voir l'intendance à ce sujet, sitôt qu'ils nous auront envoyé leurs observations. »). CAOM Colonies C^{10C} 3, dossier « Lettres communes, Laborde et Guillot de Rochepierre, 1786 », f°60 (lettre de 1786), et f°62-63 (lettre du chirurgien du roi inspecteur de Saint-Pierre de la Martinique) : « J'ai lu avec attention une brochure de la Société royale de médecine concernant le mal rouge ou elephantiasis [...] cette maladie qui règne à Cayenne, à la Pointe-à-Pitre isle Guadeloupe, et à Marie-Galante, est très rare à la Martinique. Il y a 23 ans que je suis employé à Sainte-Pierre [...] ».

informations désirées. Une fois renseigné, le Ministre prend la décision de généraliser l'usage de ce produit dans les hôpitaux coloniaux¹⁴⁴⁸.

Nous sommes bien là au cœur des processus qui animent la machine coloniale — processus similaires à ceux que les travaux de Charles Gillispie ont déjà mis en évidence pour l'ensemble des institutions scientifiques royales de la fin d'Ancien Régime¹⁴⁴⁹.

Ainsi, par leur nombre, par leur attitude scientifique fondée sur l'action, l'expérience, la rédaction de traités théoriques et la mise en pratique de déductions scientifiques, les médecins et les plus qualifiés des chirurgiens coloniaux forment les membres les plus dynamiques d'une société scientifique locale, institutionnellement structurée, liée à la métropole, mais agitée de ses propres débats. Implantés durablement (nombre de ces praticiens font souche en Guyane ou aux Antilles), ils jouent un rôle essentiel dans l'animation de la vie scientifique locale, fournissant à la machine coloniale des avis pertinents. Leur succès est celui d'un modèle de développement colonial, fondé sur la valorisation des pratiques scientifiques locales, permettant de déplacer, à terme, le cœur de l'activité théorique du centre vers la périphérie.

3. L'émergence d'une population scientifique locale. Jalons pour une réévaluation

L'ensemble de cette troisième partie, et plus encore ce dixième chapitre, met en lumière l'action théorique et pratique développée par la machine coloniale dans les différents territoires soumis au roi de France dans l'aire coloniale. Qu'il s'agisse de l'astronomie, de la cartographie, de la botanique, de l'agronomie ou de la médecine, se confirme page après page, avec quelques nuances, un schéma de développement colonial fondé sur une étroite collaboration entre les bureaux de la Marine, les institutions scientifiques centrales (académies et sociétés royales), et une population

¹⁴⁴⁸ Les documents sur l'enquête des nids de fourmi se trouvent sous la cote BAM SRM dossier 49 (7 pièces). On en trouve également des échos dans les volumes de la série CAOM Colonies C¹⁴ (Guyane) couvrant les années 1785-1789.

locale que l'on sent de plus en plus impliquée, non seulement dans la collecte d'information, comme au siècle précédent, mais aussi dans la production du savoir.

Une réflexion d'ensemble sur les conditions d'existence et de développement d'une population scientifique que l'on voit émerger dans un milieu colonial longtemps tenu dans le plus grand mépris par l'historiographie, doit nous permettre de poser certains jalons sur un terrain que de futurs travaux viendront approfondir.

3.1. Le ferment d'une population éclairée. La place du livre et des journaux dans la société coloniale

Les affirmations de l'historiographie concernant la société coloniale dans ses rapports aux livres, sont dues pour l'essentiel au caractère prégnant du témoignage de quelques contemporains. Ainsi, celui du baron de Wimpffen, constamment cité, qui écrit avec une subtile arrogance :

« Des colons, pour se disculper de leur ignorance, ont eu la mauvaise foi de débiter en France, qu'il était impossible de conserver des livres à Saint-Domingue. On a eu la bonté de les croire [...] Enfin, ici comme partout, la véritable manière de conserver des livres, c'est de les lire. De quel genre, d'ailleurs, pensez-vous que soient ceux que l'on y apporte ? *Margot la ravaudeuse* est un des plus décents¹⁴⁵⁰. »

Indéniablement, le climat chaud et humide des Antilles n'est guère favorable aux livres, contre qui se liguent les insectes, les vers, les moisissures. Moreau de Saint-Méry, originaire de Martinique et qui vit longtemps à Saint-Domingue¹⁴⁵¹, considère par ailleurs que le commerce de la librairie est médiocre dans les îles, ajoutant que les savants sont rares « dans un pays où la science n'est pas l'idole le plus en

¹⁴⁴⁹ Charles C. GILLISPIE, *Science and Polity...*, *op. cit.*, 1980.

¹⁴⁵⁰ Alexandre-Stanislas, Baron de WIMPFEN, *Voyage à Saint-Domingue...*, *op. cit.*, 1796, réédition 1993, p.118-119.

¹⁴⁵¹ Il est avocat à Saint-Domingue depuis 1775, et devient en 1785 conseiller au Conseil supérieur du Cap-Français.

vénération¹⁴⁵². » Le mythe du colon inculte n'est donc pas sans fondement. Pourtant, il convient d'y apporter des nuances, qui ne sont pas seulement de détail.

Il n'est pas douteux, qu'existe un certain goût pour les sciences dans la population des colonies. Comme en France à la même époque, les colons du Cap s'enthousiasment pour les premiers vols d'aérostats, dont on réalise des répliques dès 1784¹⁴⁵³. Des démonstrateurs de physique font le tour des îles : dès 1749, l'anglais Richard Brickell présente aux Français des Antilles des « expériences publiques d'électricité »¹⁴⁵⁴, tandis qu'au cours des années 1780 les « physiciens » De Gressin, Pinel ou Millon, mêlent le charme des automates et de la pyrotechnie aux démonstrations de l'« anneau algébrique » et des spectaculaires machines électriques qu'ils mettent savamment en scène. Millon, en outre, donne des cours de physique aux habitants du Cap, auxquels il explique, entre autres choses, le principe de la foudre, du paratonnerre et des fluides électriques¹⁴⁵⁵. Les idées circulent, entre l'Europe et les colonies ; comme les livres semble-t-il.

Pourtant, le commerce de la librairie est limité, aux Antilles, et plus encore en Guyane, où il n'existe aucun libraire ni aucune imprimerie¹⁴⁵⁶.

Joseph Payen, premier imprimeur-libraire autorisé à s'installer dans les colonies antillaises, débarque à Saint-Domingue en 1723. Toutefois, les persécutions des administrateurs locaux, qui l'accusent de diffuser des ouvrages interdits, le poussent rapidement à la ruine¹⁴⁵⁷. Il faut alors attendre 1762 pour voir de nouveau un libraire s'établir dans la Grande île, au Cap, en la personne d'Antoine Marie, originaire de

¹⁴⁵² Centre des Archives d'Outre-Mer (Aix en Provence, désormais référencé CAOM), Colonies F³ 75, fol. 5, et F³ 73, fol.46.

¹⁴⁵³ M.-L.-E. SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, p.288-289 et p.460. James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.168-171.

¹⁴⁵⁴ CAOM Colonies F³ 27, fol.536 (lettre du 9 juillet 1749).

¹⁴⁵⁵ M.-L.-E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, p.509-512.

¹⁴⁵⁶ La population de la Guyane, à cette date, est d'environ 12000 habitant, dont près de 10500 esclaves.

¹⁴⁵⁷ M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, p.350-351. Du même auteur, *Loix et constitutions des colonies françoises de l'Amérique sous le Vent [...]*, Paris, 1784-1790, tome 3, p.119. Voir également le dossier personnel de J. Payen, conservé sous la cote CAOM Colonies E 302.

Nantes¹⁴⁵⁸. Viennent ensuite, pour le Cap, les noms de sa veuve (1767-1768), de Guillot (1768-1774, qui obtient également un privilège pour établir une librairie à Port-au-Prince), de Bourdon (à partir de 1774, surtout actif à Port-au-Prince), de Dufour de Rians (à partir de 1775, et jusqu'aux premières années de la Révolution), de Despassier (depuis 1775), de Herbeau (vers 1777), des frères Batillot originaires de Paris (à partir de 1788), ou encore de Decombaz et Bénard (à partir de 1788). À Port-au-Prince, outre Antoine Marie, Guillot, et Bourdon, se trouvent les librairies de Duchesne (obligé de fermer en 1765 lorsque le libraire-imprimeur privilégié Antoine Marie installe une imprimerie dans la capitale), de Jean-Baptiste Barthélemy¹⁴⁵⁹ (dans les années 1780), et surtout de Mozard¹⁴⁶⁰ (à partir de 1784). Ce dernier joue un rôle important dans la vie culturelle de l'île, puisqu'il est notamment le rédacteur depuis 1783 des *Affiches américaines*, qui existent depuis le milieu des années 1760. On compte trois imprimeries à Saint-Domingue en 1789, depuis celle qui est installée pour la première fois au milieu des années 1760 : une au Cap, et deux dans la capitale, Port-au-Prince¹⁴⁶¹.

En Martinique, le premier brevet d'imprimeur est accordé en 1728 à un certain de Vaux, qui obtient progressivement l'autorisation de vendre des livres¹⁴⁶². Ses successeurs ont pour nom Sinson, Bourne, Ducasson et Durive¹⁴⁶³. Pour la Guadeloupe, ce n'est qu'en 1764 que Jean Bénard obtient son brevet d'imprimeur et de libraire. En

¹⁴⁵⁸ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.352.

¹⁴⁵⁹ Son dossier personnel, conservé sous la cote CAOM Colonies E 18, signale notamment son origine monégasque.

¹⁴⁶⁰ Né à Paris, Mozard arrive dans la colonie vers 1780, où il s'établit avant de la quitter pour Philadelphie, au moment des troubles révolutionnaires. Sur Mozard, on se reportera aux nombreux passages qu'y consacre James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992 (voir son index). Également, de nombreux renseignements biographiques se trouvent dans l'ouvrage de sa fille : Veuve RAVINET, *Mémoires d'une créole au Port-au-Prince (île Saint-Domingue)*, par Mme Vve Ravinet, née Laurette-Aimée Mozard, Paris, chez l'auteur, 1848.

¹⁴⁶¹ Ces renseignements sur les librairies de Saint-Domingue sont tirés pour l'essentiel de M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, p.321, 350-353, 1189, 1480, 1497, 1522 et 1534. James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.97-102. Jean FOUCHARD, *Plaisirs de Saint-Domingue...*, *op.cit.*, 1955, réédition 1988, p.74 et suivantes.

¹⁴⁶² CAOM Colonies C^{8A} 39, f°165-168 (Champigny et d'Orgeville au ministre, 10 octobre 1728), et CAOM Colonies C^{8A} 41, f°34-36 (Champigny et d'Orgeville au ministre, 4 avril 1730).

¹⁴⁶³ On trouvera des renseignements sur ces différents libraires dans la série B des archives départementales de la Martinique (voir l'inventaire analytique de Liliane CHAULEAU), et dans la série administrative CAOM Colonies C^{8A} : CAOM Colonies C^{8A} 54 f°27 (3 avril 1742), par exemple. En 1789, il n'y a toujours aucune imprimerie au Fort-Royal, le privilège demeurant à Saint-Pierre (CAOM Colonies C^{8A} 89 f°203, 21 décembre 1789). Aucune étude précise, à notre connaissance, n'a encore été publiée au sujet de la librairie et de l'imprimerie en Martinique. Divers renseignements se trouvent toutefois dans l'étude ancienne de Sidney DANÉY : *Histoire de la Martinique depuis sa colonisation jusqu'en 1815*, Fort-Royal, 1846, 6 volumes.

1788, sa veuve prend la suite de son commerce qui demeure le seul dans la colonie jusqu'à la fin de l'Ancien Régime¹⁴⁶⁴. À Sainte-Lucie, c'est le libraire Thounens qui assume les fonctions de libraire et d'imprimeur (il sera député de Sainte-Lucie à la Convention), assurant notamment, à la fin des années 1780, l'impression de l'*Almanach* de Sainte-Lucie et de la *Gazette de Sainte-Lucie*. Partout, le contrôle de l'administration réglemente sévèrement l'expansion de la profession, et contrôle ses activités, tant pour l'impression que pour la diffusion.

En 1789, le chiffre d'une dizaine de libraires, dont quatre ou cinq sont en même temps imprimeurs¹⁴⁶⁵, peut être avancé pour l'ensemble des colonies antillaises : Dufour de Rians, Bourdon, Mozard, Decombaz ou les frères Batillot à Saint-Domingue, Thounens à Sainte-Lucie, Bourne en Martinique, et la veuve de Bénard fils en Guadeloupe.

Les imprimeries ont pour première fonction la réalisation des documents diffusés et utilisés par l'administration coloniale (affiches, avis, formules et annonces). Divers almanachs, ou des réimpressions de lois importantes (le fameux *Code noir*), sont de bon commerce. Toutefois, c'est la publication de journaux qui marque véritablement une étape dans la vie culturelle des Antilles : la *Gazette de Saint-Domingue* (1764-1765), suivie des *Affiches américaines* (1765-1793), puis la *Gazette de la Martinique* (1766-1793), la *Gazette de Sainte-Lucie* (1787-1793), ou encore les *Affiches de la Guadeloupe* (1789-1790), forment les principaux titres d'une presse coloniale dynamique, mais strictement contrôlée par les intendants et les gouverneurs des îles françaises¹⁴⁶⁶.

¹⁴⁶⁴ Lenis BLANCHE, « Petite histoire de l'imprimerie et de la presse à la Guadeloupe », in Lenis BLANCHE, *Histoire de la Guadeloupe suivie de quatre études sur l'histoire des Antilles*, Paris, Lavergne, 1938, p.165-171.

¹⁴⁶⁵ J.-D. Mellot et É. Queval ne citent pour les Antilles que trois imprimeurs antillais : Batillot, Dufour de Rians, et Mozard. Il faudrait y ajouter, pour tout le XVIII^e siècle, plus d'une dizaine de noms. Jean-Dominique MELLOTT et Élisabeth QUEVAL, *Répertoire d'imprimeurs/libraires. XVI^e-XVIII^e siècle. État en 1995 (4000 notices)*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1997.

¹⁴⁶⁶ Sur ces journaux, voir les notices d'Alain NABARRA dans le *Dictionnaire des journaux 1600-1789*, dirigé par Jean Sgard, Paris-Oxford, Universitatis et Voltaire Foundation, 1991, 2 volumes. Également, Gabriel DEBIEN et Marie-Antoinette MÉNIER, « Journaux de Saint-Domingue », *Revue d'histoire des colonies*, 3^e-4^e trimestres 1949, p.424-475. À côté de cette presse contrôlée, quelques titres publiés par des Français installés à l'abri des *libertés anglaises*, dans des îles sous domination britannique comme la Dominique ou Saint-Vincent, donnent un tour plus polémique au journalisme des îles caraïbes de langue française : l'éphémère *Gazette des Petites Antilles*, notamment, publiée à la Dominique entre 1774 et 1775 (puis de nouveau en 1778, et en 1784-1785), porte sur la place publique coloniale des débats politiques et philosophiques, tout en critiquant sévèrement l'action des administrateurs coloniaux français ; ceux-ci, faisant pression sur Londres, parviennent à mettre fin à cette publication en interdisant sa diffusion dans les possessions françaises, où se trouve son principal lectorat. En 1788, une *Gazette française de Saint-*

S'il ne s'agit à première vue que de gazettes utilitaires qui, à côté des nouvelles d'Europe, indiquent le départ des navires, le prix des cargaisons, les mises à prix d'esclaves marrons, et servent de relais pour les annonces des administrateurs locaux, une lecture attentive permet d'y voir bien autre chose : la diffusion régulière de mémoires agronomiques, de démonstrations mathématiques et de traités techniques, voire l'organisation d'enquêtes météorologiques ou médicales. Cette presse coloniale devient ainsi un lieu essentiel de collecte et de diffusion de la culture scientifique dans l'espace colonial du dernier tiers du XVIII^e siècle. James E. McClellan, qui a mené une lecture exhaustive des journaux de Saint-Domingue sur l'ensemble de la période, montre assez, à chaque page de son étude, le rôle majeur joué par les journaux dans la diffusion des sciences, et même dans leur élaboration¹⁴⁶⁷. Les journaux des Petites Antilles jouent apparemment un rôle similaire, quoique plus diffus ; mais il nous faudra entreprendre rigoureusement leur étude pour pouvoir confirmer avec plus de précision ce que des lectures partielles semblent d'ores et déjà suggérer : lieu de débats et d'information scientifique¹⁴⁶⁸, le journal colonial représente une forme d'institution normative de proximité, dont le rôle est accru du fait de l'éloignement de la métropole. Il assume *de facto*, par décision du rédacteur, le rôle de censeur auto-proclamé du savoir — la publication équivalant à une forme de reconnaissance intellectuelle locale. Dans cette perspective, il semble bien que ces journaux coloniaux, qui tissent des liens entre les élites cultivées des différents points des colonies caraïbes (les *Affiches américaines* comptent quelque 1500 abonnés en 1788¹⁴⁶⁹), et autour desquels se cristallisent des comportements intellectuels spécifiques, doivent être considérés comme une piste privilégiée pour de futures études.

Vincent lui fait écho, mais périclité rapidement, pour les mêmes raisons. (voir notices d'A. Nabarra, *op.cit.*).

¹⁴⁶⁷ James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.126, 171, 188-191, 226, etc.

¹⁴⁶⁸ On peut lire, par exemple, dans la *Gazette de Sainte-Lucie* du mardi 24 février 1784, p.35-36, un mémoire publié sur la question de la conservation des farines sous les climats chauds, en réponse à une question posée par les administrateurs de l'île. De même un colon, manquant d'informations sur le coton mapou (coton soyeux), suggère en 1765 de faire appel aux bonnes volontés pour en apprendre davantage sur le sujet, par l'intermédiaire du journal de Saint-Domingue, les *Avis divers et Petites Affiches Américaines* (qui succèdent à la *Gazette de Saint-Domingue* à partir du 29 août 1764) : « S'il est quelqu'habitant qui par une expérience suivie ait acquit les connaissances qui me manquent, on peut le prier par la voye des petites affiches qui s'y impriment au Cap de les rendre publiques » (CAOM Colonies F³ 125, f.30).

¹⁴⁶⁹ James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.101.

Les usages du livre dans la société coloniale devraient également appeler de nouveaux travaux dans les années à venir, prolongeant dans les espaces tropicaux les problématiques développées en France depuis deux ou trois décennies¹⁴⁷⁰. Constamment nourrie par l'exemple d'une élite exogène composée d'administrateurs issus de la haute noblesse, d'officiers de marine, et de bourgeois à talents, la société coloniale consomme des livres tout au long du XVIII^e siècle. Le P. Labat le remarquait déjà, au début du siècle :

« quoique nos Créolles et autres Habitans n'ayent point dégénéré de la bravoure de leurs ancêtres, ils ont donné dans le goût de tout le reste du monde, ils veulent paroître sçavans, ils lisent tous, ou veulent paroître avoir lû [...] Les femmes s'en mêlent aussi, et au lieu de s'en tenir à leur quenouille, et à leur fuseau, elles lisent les gros Livres, et se piquent d'être sçavantes : j'en connois une qui explique Nostradamus aussi-bien, pour le moins que le Ministre Jurieu expliquoit l'Apocalypse. [...] Il y a des médecins et des apothicaires. Nous avons en quantité des Arpenteurs, des Ingénieurs, des Botanistes, des Astronomes [...] Il faut des Livres à tout cela ; car quoique la plûpart n'y entendent rien, ils veulent paroître sçavans, il leur faut pour cela des cabinets de livres, qui pourront avec le tems se changer en Bibliothèques ; c'est ce qui me fait dire qu'un Libraire bien assorti y feroit parfaitement ses affaires [...]»¹⁴⁷¹.

La lecture des annonces de libraires publiées dans les colonnes des divers journaux coloniaux permet en outre de souligner l'ineptie du syndrome de *Margot la ravaudeuse*, si souvent mis en avant par l'historiographie depuis le bon mot de Wimpffen.

Dès 1765, par exemple, se trouvent chez Antoine Marie, l'unique libraire de Saint-Domingue (qui tient boutique au Cap et à Port-au-Prince), des « Encyclopédie,

¹⁴⁷⁰ Alphonse DUPRONT, « Livre et culture dans la Société Française du 18^e siècle : réflexions sur une enquête », *Livre et Société dans la France du XVIII^e siècle*, tome I, Paris-La Haye, Mouton, 1965, p.185-238 (voir également, dans le même volume, les articles de J. BRANCOLONI et M.-Th. BOUYSSY sur la vie provinciale du livre, et de J.-L. et M. Flandrin sur la circulation du livre dans la société). Daniel ROCHE, *Les Républicains des lettres...*, *op.cit.*, 1988, avant-propos, p.16-17, ainsi que *Le siècle des Lumières en province...*, *op.cit.*, 1978. R. CHARTIER, H.J. MARTIN et D. ROCHE dir., *Histoire de l'édition française, tome II, Le Livre triomphant*, Paris, 1984 (réédition Fayard, 1990). Roger CHARTIER dir., *Les usages de l'imprimé (XV^e-XIX^e siècles)*, Paris, Arthème Fayard, 1987. Etc.

¹⁴⁷¹ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage...*, *op.cit.*, 1742, réédition 1979, tome 2, p.330.

Dictionnaire des Sciences et plusieurs autres livres curieux », dont des livres d'« Architecture [...], Chimie [...], Médecine [...] ». En 1775, le libraire Barthélémy signale qu'il vient de recevoir « l'architecture hydraulique de Bélidor », tandis que ses concurrents continuent de débiter des « Encyclopédies portatives », et des « Livres de jurisprudence, Mathématiques, Chimie [...] », d'« Histoire naturelle, Sciences, Arts »¹⁴⁷². Naturellement, comme en métropole, la littérature galante est probablement en bonne place dans les livres de compte des libraires ; mais au moins ces annonces permettent-elles d'attester l'existence d'une clientèle pour des ouvrages difficiles, clientèle régulière qui seule peut justifier les frais engagés dans ce domaine par des libraires récemment implantés.

Ceux-ci, qui pour la plupart atteignent rapidement une certaine aisance financière, s'approvisionnent en France auprès de confrères parisiens ou bordelais : l'étude menée par Jane Mac Leod sur les livres de compte du libraire bordelais Jean Ducot, qui se qualifie lui-même à la fin de l'Ancien Régime de « libraire-armateur », témoigne sans ambiguïté de l'importance de ce commerce entre la métropole et les Antilles : Ducot fournit notamment les libraires Barthélémy et Bérault, à Port-au-Prince, les frères Batilliot, au Cap, ainsi que Ducasson et Durive en Martinique, qui assurent une bonne partie de ses bénéfices à la fin des années 1780¹⁴⁷³.

Parallèlement, même après l'établissement de ces libraires aux Antilles, une part importante des livres qui parviennent aux colons, sont achetés directement en France : il est fréquent de recourir pour cela à l'intermédiaire d'un correspondant commercial, d'un parent ou d'un ami, lequel se charge de les faire acheminer par la poste aux lettres, ou les glisse dans les bagages d'un voyageur recommandé se rendant dans les îles. Cette circulation des livres au sein des réseaux privés laisse naturellement peu de traces dans les archives, mais perdure jusqu'à la fin du XVIII^e siècle — et au-delà¹⁴⁷⁴.

¹⁴⁷² De nombreux exemples sont cités dans Jean FOUCHARD, *Plaisirs de Saint-Domingue...*, *op.cit.*, 1955, réédition 1988, p.75. Également dans James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.101-102.

¹⁴⁷³ Jane McLEOD, « A Bookseller in Revolutionary Bordeaux », *French Historical Studies*, printemps 1989, vol.16, n°2, p.262-283.

¹⁴⁷⁴ Ainsi trouve-t-on sous la plume d'un colon de Guadeloupe, à la fin de l'Ancien Régime : « Je viens de lire *Le Mercure* du mois de juillet à la page 88, que JJ. Gardane a trouvé le moyen certain et peu coûteux pour détruire le mal vénérien. Le livre se vend chez Didot, libraire à Paris. Je vous serai obligé de vouloir bien m'en faire venir deux exemplaires, parce que j'en ai promis un à un ami et si les remèdes qu'il indique ne sont point trop chers, je vous serais obligé d'y joindre un petit assortiment. Cela peut être beaucoup utile ici, où il faut presque être chirurgien soi-même ». Christiane BOUGEROL, *La médecine populaire à la Guadeloupe*, Paris, Karthala, 1983, p.106. De même voit-on un « habitant de la

Au fil du siècle, les bibliothèques privées sont alors de plus en plus nombreuses, et de mieux en mieux fournies : celle du magistrat polygraphe de Saint-Domingue, Moreau de Saint-Méry, qui contient près de 3000 titres au début des années 1780, est sans doute une exception¹⁴⁷⁵ ; mais les sources notariales, comme les annonces parues dans les journaux coloniaux, révèlent l'existence dans l'ensemble des îles françaises de nombreuses bibliothèques comparables à celles que l'on trouve à la même époque en France¹⁴⁷⁶, auxquelles sont parfois joints des cabinets d'histoire naturelle.

C'est le cas par exemple de la bibliothèque que laisse à sa mort le planteur Barthélemy de Badier, sur son habitation de la Guadeloupe. Outre un cabinet d'histoire naturelle bien fourni, l'inventaire cite plus de 150 titres représentant quelque 300 volumes, auxquels s'ajoutent « cent treize volumes de différents auteurs et dépareillés » et une quarantaine de volumes rassemblant la collection du *Journal de Physique* et de diverses « observations de physique ». Rares y sont les ouvrages de littérature légère, et la part des sciences y est très largement majoritaire. S'y trouvent, outre *l'Encyclopédie* de Diderot (35 volumes) : les œuvres complètes de Buffon, *l'Histoire des plantes de la Guyane française*, de Fusée-Aublet, ou encore le *Telliamed* de Maillet, de nombreux récits de voyage, un *Atlas de poche*, des traités de mathématique, de botanique, de minéralogie et d'astronomie (document 9.6). Naturellement, quelques titres de Voltaire, de J.-B. Rousseau ou de Racine, viennent compléter cette bibliothèque.

L'inventaire de la bibliothèque du notaire guadeloupéen Antoine Mercier de La Ramée (1781), étudié par Danielle Bégot, présente pour sa part une collection de 480 volumes et « 61 brochures »¹⁴⁷⁷. Au sein de cette collection, se trouve également *l'Encyclopédie* de Diderot, qui représente à elle seule la moitié, en valeur, de cette

Martinique », un certain Martet, profiter de son passage à Bordeaux pour se procurer un exemplaire du mémoire de Parmentier sur le maïs, publié par l'Académie de cette ville. BMBx mss 1696, XXIX, doc.46 : lettre de Martet à Lamontaigne, datée du 4 décembre 1785, à Bordeaux.

¹⁴⁷⁵ CAOM Colonies F³ 74, fol. 47 (papiers Moreau de Saint-Méry).

¹⁴⁷⁶ Voir C. JOLLY (dir.), *Histoire des Bibliothèques françaises, tome 3, Les bibliothèques sous l'Ancien Régime, 1530-1789*, Paris, Promodis-Cercle de la Librairie, 1988. Daniel ROCHE, « Les lectures de la noblesse dans la France du XVIIIe siècle », in Daniel ROCHE, *Les Républicains des lettres...*, op.cit., 1988, p.84-102. Ces bibliothèques coloniales sont évoquées par James E. McClellan, pour Saint-Domingue : « Agents sometimes prepared sales catalogs of colonial libraries. From them and from the lists of volumes on sale in various bookstores that regularly advertised in the *Affiches américaines*, one can specify what colonists read. [...] Thus overall [...] the book collections in Saint-Domingue did not differ in character from those in bourgeois-professional and robe circles in France in the same period ». James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, op.cit., 1992, p.101-102.

¹⁴⁷⁷ Les titres des brochures ne sont pas spécifiés.

bibliothèque¹⁴⁷⁸. Antoine Mercier prise prioritairement les ouvrages de droit ou d'histoire, signe de sa formation juridique¹⁴⁷⁹, mais la présence de livres de sciences (médecine et histoire naturelle pour l'essentiel) dans une proportion de cinq à quinze pour cent est un fait important. L'existence, sur cette plantation de Guadeloupe du début des années 1780, des ouvrages de Du Tertre et de Labat, mais aussi de *L'arithmétique* de Legendre, de volumes d'*Éléments de mathématique* et de *Géométrie*, d'une *Histoire naturelle du globe*, ou encore d'une dizaine d'ouvrages de médecine, confirme le fait que la culture écrite des colons ne se borne pas aux romans libertins¹⁴⁸⁰.

La bibliothèque du maître en chirurgie Pierre Teytaud contient à sa mort près d'une centaine de titres (parmi lesquels neuf volumes de *L'Histoire et Mémoires* de l'Académie royale des sciences), tandis que celle de l'habitant Tainturier des Essarts, dont l'inventaire date de 1768, rassemble plus de 1000 titres, dont près d'une centaine concernent les sciences¹⁴⁸¹. À Sainte-Lucie, le docteur J.-B. Cassan reçoit les journaux scientifiques de France, et se fait adresser des ouvrages spécialisés au gré de ses besoins, à l'exemple du *Traité des poisons* de Fontana, qu'il reçoit au milieu des années 1780¹⁴⁸². Jean Fouchard, pour Saint-Domingue, relève des dizaines de ventes dans les gazettes de Saint-Domingue, qui font état de bibliothèques fréquemment composées de plusieurs centaines de titres¹⁴⁸³.

Il faudra sur ce chapitre, on le comprend, entreprendre une enquête plus large au sein des archives notariales, pour confirmer les résultats que suggèrent ces quelques indices.

¹⁴⁷⁸ L'inventaire évalue la totalité de la bibliothèque à 5300 livres coloniales, soit 3530 livres tournois.

¹⁴⁷⁹ Mercier de La Ramée est annobli en 1779. Il est notaire, puis procureur.

¹⁴⁸⁰ Danielle BÉGOT, « Une bibliothèque de colon en Guadeloupe à la fin du XVIII^e siècle : Antoine Mercier de La Ramée (1781) », in *Créoles de la Caraïbe*, Actes du Colloque universitaire en hommage à Guy Hazaël-Massieux (1995), édités par Alain Yacou, Paris, Karthala et C.E.R.C., 1996, p. 123-141. L'inventaire signale, à la fin, la présence d'un « microscope ». Nous remercions ici Mme Bégot, qui a eu la gentillesse de nous faire parvenir des photocopies de cet inventaire, conservé sous la cote ADG notaire Regnault, 2 E/144, acte 13 (9, 30, 31 mai et 1^{er} juin 1781).

¹⁴⁸¹ Que soient ici remerciés Isabelle Le Métayer, Jacques Petit, et Frédéric Régent, qui ont eu l'amabilité de nous communiquer les références et des copies de ces précieux inventaires, dont nous rendrons compte avec plus de détails dans d'ultérieurs travaux.

¹⁴⁸² Docteur J.-B. CASSAN, « Troisième mémoire. De l'épuisement chez les créoles. Des animaux venimeux des isles. Avis aux Colons sur leur santé et sur les plantes de leur pays qu'ils peuvent employer comme remèdes », in *Mémoires de la Société médicale d'émulation*, 1803, tome V, p.131.

¹⁴⁸³ Jean FOUCHARD, *Plaisirs de Saint-Domingue...*, *op.cit.*, 1955, réédition 1988, p.72-73.

Enfin, les dernières décennies du siècle voient se développer à Saint-Domingue des cabinets de lecture, que ne parviennent pas à endiguer les privilèges royaux délivrés aux libraires brevetés. Pour un abonnement d'une dizaine de livres coloniales par mois¹⁴⁸⁴, les habitants du Cap, de Saint-Marc et de Port-au-Prince bénéficient d'un accès libre à des centaines d'ouvrages, dès la fin des années 1770. Les élites plus fortunées trouvent de leur côté des alternatives au tout-venant du cabinet littéraire : un club de jeu nanti d'une bibliothèque est par exemple établi au Cap à la fin des années 1780, sur la base d'une souscription de 80 personnes sélectionnées¹⁴⁸⁵.

Un constat se dégage de ce tableau, qui ébauche à grands traits les conditions d'existence de lectures scientifiques dans les colonies : Saint-Domingue, bien sûr, qui rassemble la moitié de la population blanche de l'ensemble des colonies françaises de l'aire caraïbe (quelque 30 000 colons sur 60 000 au total), occupe une place privilégiée. La Guyane en revanche, à l'aune de ces quelques lignes, fait figure de terre en friches, sur le plan culturel. Les principales îles françaises des Petites Antilles (Martinique, Guadeloupe et Sainte-Lucie), occupent pour leur part une position intermédiaire : on y trouve en effet des libraires et des bibliothèques privées, composées d'ouvrages scientifiques dans des proportions notables.

Un regard porté sur les formes d'institutionnalisation de la pratique scientifique dans le contexte de ces colonies dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, confirme pour partie ce premier constat.

3.2. Les lieux de la science coloniale. Formes locales de cristallisation de la pratique scientifique

Les études de George Basalla ou de Lewis Pyenson que nous évoquions dans notre introduction, se sont montrées particulièrement attentives aux lieux qui, dans le

¹⁴⁸⁴ Neuf livres coloniales valent six livres tournois.

¹⁴⁸⁵ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, p.344-345. Aucun indice, à ce jour, ne nous permet de prouver l'existence de tels cabinets de lecture à Basse-Terre, à Saint-Pierre ou ailleurs.

contexte colonial, offrent des « niches institutionnelles » dans lesquelles peuvent se développer des pratiques locales de développement et de recherche scientifique¹⁴⁸⁶.

Les lignes qui précèdent nous ont déjà permis de repérer quelques-uns de ces lieux où agissent des spécialistes, en majorité financés par la machine coloniale : les jardins du roi, qui à Saint-Domingue comme en Guyane font figure de véritables jardins d'essai et d'application agronomique avant la lettre ; les hôpitaux, où agissent les médecins du roi, de concert avec les chirurgiens de la marine ; les bureaux des administrateurs locaux, enfin, où sont rassemblés les relevés cartographiques des arpenteurs et des officiers de marine, et par où passent la majorité des mémoires scientifiques destinés à l'administration centrale de la Marine (mémoires des médecins, des ingénieurs, des jardiniers, etc.).

Par ailleurs, certains des journaux que nous venons d'évoquer (particulièrement les *Affiches américaines* ou l'éphémère *Gazette de médecine et d'hippiatrique* de Duchemin de l'Étang), jouent également, à leur manière, un rôle important dans la mise en place et le développement d'une activité scientifique locale, activité menée *dans* les colonies, *par* et *pour* les colons.

Dans cette perspective, deux autres lieux méritent d'être mis en lumière, qui viennent compléter cette nébuleuse dans la seconde moitié du XVIII^e siècle : les chambres d'agriculture d'une part, que l'on trouve dans les trois principales îles françaises ; le Cercle des Philadelphes d'autre part, appelé à devenir la première (et unique) académie coloniale de l'Ancien Régime.

En 1759, sont créées trois « Chambres mi-parties d'agriculture et de commerce » : une à Saint-Pierre de la Martinique (pour l'ensemble des Îles du Vent), une autre au Cap-Français (pour la partie nord de Saint-Domingue), une troisième dans la nouvelle ville de Port-au-Prince fondée dix ans auparavant (pour les parties sud et ouest de Saint-Domingue). Composées chacune de quatre propriétaires terriens et de

¹⁴⁸⁶ George BASALLA, « The Spread of Western Science », *Science*, 5 mai 1967, tome 156, n°3775, p.611-622. Du même auteur, « The Spread of Western Science revisited », in A. ELENA, A. LAFUENTE et M.L. ORTEGA (dir.), *Mundialización de la ciencia y cultura nacional*, Actas del Congreso internacional "Ciencia descubrimiento y mundo colonial", Madrid, Doce Calles, 1993, p.599-603. Lewis PYENSON, « Pure Learning and Political Economy : Science and European Expansion », in H.J.M. BOS et al., *New Trends in the History of science*, Proceedings of the Utrecht Conference, Amsterdam, 1989, p.209-278.

quatre négociants, elles sont élues par les Conseils supérieurs de la Martinique, du Cap, et de Port-au-Prince¹⁴⁸⁷. En 1763, devant les tensions que connaissent ces assemblées du fait des intérêts contradictoires des membres qui la composent¹⁴⁸⁸, et dans le cadre de la réforme des institutions lancée après la Guerre de Sept Ans¹⁴⁸⁹, les trois « chambres mi-parties » sont dissoutes. Elles sont remplacées par quatre « chambres d'agriculture » (Martinique, Guadeloupe, Port-au-Prince et le Cap), composées chacune de sept habitants, propriétaires terriens et juristes pour la plupart¹⁴⁹⁰. Le rôle de ces assemblées demeure strictement consultatif. Elles envoient un député à Paris, au Bureau du commerce, les intérêts des propriétaires coloniaux bénéficiant ainsi d'un contrepoids face aux représentants des grandes villes portuaires du royaume.

Dans leur nouvelle forme, ces institutions prennent place, d'une certaine manière, au sein du mouvement de création des sociétés d'agriculture que le contrôleur général Bertin, proche des physiocrates, tente de multiplier dans le royaume depuis 1761¹⁴⁹¹. Elles sont chargées de donner des mémoires et des avis sur tous les domaines qui concernent le développement des colonies : des routes au rythme des cultures, des projets de haras aux formes de l'imposition, leurs domaines de compétence et de curiosité sont multiples. Ainsi trouve-t-on parmi les archives qui nous en restent¹⁴⁹², des mémoires témoignant d'un réel souci de mise en valeur : en 1764, la Chambre de

¹⁴⁸⁷ L'arrêt du Conseil d'État du Roi qui crée ces chambres le 23 juillet 1759, est conservé sous la cote AN Colonies A 7 (1758-1760) f°132 et suivants. Il est naturellement repris dans l'ouvrage de M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Loix et constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le Vent...*, *op.cit.*, 1784-1790, volume 4.

¹⁴⁸⁸ Les négociants souhaitent maintenir le système de l'exclusif commercial (qui entretient une situation de monopole français), tandis que les propriétaires terriens se montrent davantage soucieux de concurrence.

¹⁴⁸⁹ Un intendant, par exemple, est créé pour l'île de la Guadeloupe, qui jusqu'alors demeurait dans le ressort de l'Intendant des Îles du Vent, installé en Martinique. La réforme, par ailleurs, a surtout pour objectif de redéfinir l'équilibre des pouvoirs entre intendants et gouverneurs.

¹⁴⁹⁰ Arrêt du Conseil d'État du Roi du 28 mars 1763. Le texte de cet arrêt se trouve sous la cote AN Colonies A 8 (1761-1763), fol. 225-226, et est imprimé dans M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Loix et constitutions des colonies françaises...*, *op.cit.*, 1784-1790, volume 4. Le Secrétaire de ces chambres d'agriculture, généralement un avocat, percevait une somme de 6200 livres coloniales (pour celle du Cap) destinée à payer les frais de réunion et de copie. M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, p.490-491.

¹⁴⁹¹ Émile JUSTIN, *Les Sociétés royales d'agriculture au XVIIIe siècle (1757-1793)*, Saint-Lô, 1935. Voir également, moins complet : E. LABICHE, *Les Sociétés d'agriculture au XVIIIe siècle*, Paris, 1908.

¹⁴⁹² De nombreux renseignements se trouvent dans les papiers de Moreau de Saint-Méry, qui fut un temps secrétaire adjoint de la Chambre du Cap. CAOM Colonies F³ 81, f°197 et suivants (documents divers rédigés et rassemblés par Moreau de Saint-Méry). CAOM Colonies F³ 124 (Chambre du Cap). CAOM Colonies F³ 125 (Chambres du Cap et de la Martinique). CAOM Colonies F³ 126 (Chambres de Guadeloupe, du Cap et de la Martinique).

Guadeloupe dresse un projet de développement agricole en six points¹⁴⁹³ ; l'année suivante, celle du Cap présente, plus de dix ans avant l'exploit de Thiery de Menonville, un projet d'élevage des cochenilles locales¹⁴⁹⁴.

Pourtant, malgré l'indéniable qualité de certains de leurs membres (Belin de Villeneuve, Fournier de Varenne, Odelucq ou Thomin, connus par ailleurs pour leur activité agronomique dans l'île¹⁴⁹⁵), ces chambres d'agriculture n'ont qu'un impact limité. Critiquées¹⁴⁹⁶, peu écoutées, ces institutions qui auraient pu former une base solide pour un modèle de développement local, restent finalement dans un demi-sommeil jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. On a voulu voir dans cet échec, après Moreau de Saint-Méry, le résultat d'une certaine défiance entretenue par les administrateurs à leur endroit¹⁴⁹⁷. Nous pencherions plutôt — mais seules des recherches plus poussées pourront confirmer ou infirmer cette interprétation — pour incriminer l'*isolement* de ces chambres d'agriculture. Isolement au sein des colonies, d'une part : une réunion de sept notables, sans publication, sans séances publiques, pouvait-elle avoir l'audience et le prestige suffisants pour fédérer les esprits éclairés des îles concernées ? Isolement au sein de la République des lettres, d'autre part : nulle correspondance régulière ne semble avoir été établie avec des sociétés équivalentes en France ni dans les autres colonies, renforçant le caractère statique de ces institutions figées dans le ronronnement de discours entretenus en vase clos.

¹⁴⁹³ Ces six propositions sont : 1°) mise en culture des terres incultes. 2°) réduction des terrains en bois debout qu'ont certains propriétaires. 3°) déclaration par chaque habitant de ses terres et de ses productions. 4°) Obligation pour chaque habitant de cultiver du manioc. 5°) Réquisition des terrains incultes. 6°) Rénovation des embarcadères du Bourg de Saint-François. CAOM Colonies F³ 126 (octobre 1764), f°11-18.

¹⁴⁹⁴ Cette cochenille indigène de Saint-Domingue donnait une teinture moins vive que celle rapportée par Thiery de Menonville, à la fin des années 1770. CAOM Colonies F³ 125, f°30-38 (mémoire de la Chambre d'agriculture du Cap, juin 1765).

¹⁴⁹⁵ En l'absence d'étude sur ces chambres d'agriculture, nous ne disposons que des listes publiées dans les *almanachs* des différentes colonies (signalés dans notre bibliographie des sources imprimées), et des noms recueillis dans certains des mémoires du fonds Moreau de Saint-Méry (CAOM Colonies F³ 124-126). Les quatre noms que nous citons ici — trois pour le Cap, le dernier pour Port-au-Prince — sont évoqués à diverses reprises dans les papiers manuscrits de Moreau de Saint-Méry, et dans sa *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798. Voir également James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992 (index final).

¹⁴⁹⁶ En réponse à de vives attaques, paraît en Guadeloupe en 1770 une brochure de 6 pages sous le titre : *Discours prononcé par un Membre de la Chambre d'agriculture, dans la dernière assemblée générale de la Colonie, à la Guadeloupe, de l'Imprimerie Benard & Craisme, Imprimeurs du Roi, 1770*. Cette brochure imprimée est conservée dans les papiers de Moreau de Saint-Méry, sous la cote CAOM Colonies F³ 126, f.121.

¹⁴⁹⁷ M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, p.1030, à propos de la Chambre d'agriculture de Port-au-Prince : « Elle a rédigé aussi

D'une toute autre nature est le Cercle des Philadelphes du Cap-Français, minutieusement étudié par James E. McClellan III¹⁴⁹⁸. Fondé en août 1784 à l'initiative de neuf esprits éclairés de la capitale économique de Saint-Domingue (dont cinq médecins et chirurgiens)¹⁴⁹⁹, en réaction aux idées du « charlatan » Mesmer diffusées dans l'île par Chastenet de Puységur, ce Cercle marque une étape essentielle dans l'institutionnalisation de la science coloniale¹⁵⁰⁰ : en mai 1789, après avoir multiplié les publications, les programmes et les séances publiques, il obtient la signature du Roi sur les lettres patentes qui l'érigent en « Société royale des sciences et des arts du Cap-Français ». La nouvelle société compte alors plus d'une centaine de membres. Les deux années suivantes portent ce nombre à 120, dont une vingtaine de « résidents » (habitant le Cap et sa région), et une cinquantaine de « coloniaux » (résidents dans les autres parties de Saint-Domingue, ou ailleurs aux Antilles). Les membres « honoraires » (administrateurs et personnalités prestigieuses) représentant entre 10 et 15 membres, tandis que les associés « nationaux et étrangers », en Europe et aux États-Unis, atteignent rapidement la quarantaine¹⁵⁰¹. Dans le même temps, s'établissent des correspondances avec d'éminents membres des académies de Paris¹⁵⁰², de province¹⁵⁰³, voire d'Europe et d'Amérique du nord¹⁵⁰⁴.

plusieurs mémoires intéressants ; mais comment pourraient-ils être utiles, puisque le gouvernement, qui les reçoit, ne leur donne jamais de publicité ? ».

¹⁴⁹⁸ James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.181-297. Également, Pierre PLUCHON, « Le Cercle des Philadelphes du Cap Français à Saint-Domingue : seule Académie coloniale de l'Ancien Régime », *Mondes et Cultures*, 1985, tome 45, p.157-185. Et, avec toutefois moins de rigueur, Blanche MAUREL, « Une société de pensée à Saint-Domingue. Le Cercle des Philadelphes au Cap-Français », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 1961, p.234-266. (1^{ère} publication en 1938 dans *Franco-American Revue*).

¹⁴⁹⁹ Ces 9 fondateurs sont : le Médecin du roi Arthaud, figure centrale de la médecine de Saint-Domingue, auteur de nombreux mémoires (voir notre bibliographie des sources imprimées) ; le Chirurgien du Roi Jean Cosme d'Angerville, dont les qualités médicales sont vantées par Moreau de Saint-Méry ; le médecin Peyré ; les chirurgiens Couré et Roulin ; le négociant, acteur et botaniste Dubourg ; deux autres négociants, Auvray et Poulet ; le beau-frère de Arthaud (et de Moreau de Saint-Méry), juriste, poète et ancien militaire, Baudry des Lozières. James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.200-201.

¹⁵⁰⁰ En 1769, un projet d'académie coloniale est proposé dans les colonnes des *Affiches américaines*, sans suite. En 1776, le médecin du roi Arthaud (futur fondateur du Cercle des Philadelphes) évoque pour sa part l'idée d'une académie médicale et scientifique, qui ne voit finalement pas le jour. James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.188-192.

¹⁵⁰¹ James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.259-262.

¹⁵⁰² Chabert (écrit aussi Chaber), « directeur et inspecteur général des écoles royales vétérinaires de Paris », ou l'abbé Tessier, de l'Académie royale des sciences. L'Académie royale des sciences, d'ailleurs, établit des relations privilégiées avec la Société royale du Cap (M-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.348).

Les travaux du Cercle, puis de la Société, touchent à tous les domaines de la Connaissance, des lettres aux sciences, en passant par l'histoire, lieu privilégié de la définition d'une identité pour cette assemblée récente dépourvue de tradition¹⁵⁰⁵. Le programme encyclopédique proposé à la naissance du Cercle dans un *Prospectus*, souligne ses ambitions scientifiques¹⁵⁰⁶, fortement influencées par la présence dans les rangs des fondateurs, d'une majorité de médecins et chirurgiens. Les Philadelphes, de fait, publient divers traités : sur le tétanos¹⁵⁰⁷, sur les épizooties¹⁵⁰⁸, ainsi que sur les eaux minérales, cette dernière série formant le premier — et unique — volume des *Mémoires du Cercle des Philadelphes, tome Premier*, publié à Port-au-Prince chez le libraire-imprimeur Mozard¹⁵⁰⁹. C'est également le Cercle qui supervise et finance la publication du *Traité de la culture du Nopal et de l'éducation de la cochenille*, demeuré jusqu'alors manuscrit¹⁵¹⁰. La Société royale, soucieuse de participer aux progrès de la colonie, entretient un jardin botanique dynamique au Cap-Français, organise des prix,

¹⁵⁰³ Le médecin Baumes, à Nîmes, membre « de plusieurs académies ». Couret de Villeneuve « de la Société royale d'Orléans ». Denesle « Secrétaire de la Société d'agriculture de Poitiers ». l'abbé Dicquemare, du Havre. Dubois de Fausseu, Secrétaire de l'Académie d'Arras, etc.

¹⁵⁰⁴ Maërter, « botaniste de Sa Majesté l'Empereur », Benjamin Rush, « docteur en médecine, professeur de chimie en l'université de Philadelphie » ou encore Samuel Vaughan, « de la Société philosophique de Philadelphie ».

¹⁵⁰⁵ Ainsi sont présentés des mémoires à la gloire de Larnage et Maillart, intendant et gouverneur qui avaient laissé un durable souvenir dans l'esprit des colons. De même, un autre est lu en séance à la mémoire des fondateurs de l'hôpital de la *Providence*, au Cap.

¹⁵⁰⁶ *Prospectus du Cercle des Philadelphes*, de l'Imprimerie royale du Cap, s.d. [1784] : « *L'histoire physique, naturelle et morale de la colonie n'a pas été approfondie jusqu'à présent; cela seul peut occuper une société d'observateurs, et fournir à des travaux très curieux et très instructifs [...]. Nous ambitionnons d'avoir une description générale de la colonie; nous demandons des descriptions particulières des différents quartiers; nous voudrions avoir des observations sur le sol, sur les minéraux qui s'y trouvent, sur les arbres, sur les plantes qui y croissent, sur les cultures et les manufactures que l'on y entretient; l'histoire des insectes nous sera précieuse; celle des oiseaux, des coquillages, nous intéressera. Nous désirons avoir des observations astronomiques, météorologiques. On nous obligera en nous procurant des recherches sur la constitution de l'air, sur la température, sur les vents, sur la qualité des eaux, tant simples que minérales, sur les maladies régnantes, sur les maladies particulières à chaque quartier. Nous voudrions qu'on nous fit part des observations philosophiques sur la constitution, les mœurs des personnes nées dans la colonie, sur les révolutions que les Européens y éprouvent dans leur tempérament, dans leur constitution physique et morale [...]* ».

¹⁵⁰⁷ *Dissertation et Observations sur le Tétanos, publiées par le Cercle des Philadelphes au Cap-François*, au Cap-François, Rians, 1786.

¹⁵⁰⁸ *Recherches, mémoires et observations sur les maladies épizootiques de Saint-Domingue*, Cap François, Imprimerie royale, 1788. Ces mémoires sont adressés à la Société royale de médecine (BAM SRM 136, dossier 1, pièce 34), mais aussi à diverses académies et sociétés savantes de province, telle celle de Bordeaux (BMBx Ms 829 I-II, Correspondance du Musée, 17^e lettre de 1786, et 32^e lettre de 1787, toutes deux de Arthaud).

¹⁵⁰⁹ *Mémoires du Cercle des Philadelphes, tome Premier*, Port-au-Prince, Mozard, 1788. Des mémoires de Arthaud et de Gauché, notamment, tirés de ce volume, sont référencés dans notre bibliographie des sources imprimées.

¹⁵¹⁰ Nicolas-Joseph THIERY DE MENONVILLE, *Traité de la culture du Nopal...*, *op.cit.*, 1787, 2 volumes.

réalise des analyses agronomiques ou techniques, répondant à l'occasion aux besoins des administrateurs¹⁵¹¹.

Sans reprendre ici le détail des travaux de James E. McClellan III, nous nous contenterons de souligner quelques points susceptibles d'éclairer notre démarche, qui s'attache prioritairement à saisir les formes d'expression et les contours d'une population scientifique coloniale. Autour de ceux-ci viendront s'articuler nos futures recherches. Tout le problème, dans cette perspective, tourne autour de la *nature* du Cercle des Philadelphes, devenu après cinq ans d'existence, une Société royale.

De nombreux éléments désignent la Société royale des sciences et des arts du Cap-Français, comme une académie provinciale ordinaire : elle en imite les usages (jetons, programmes, séances publiques), et ses préoccupations à la fois historiques, économiques et littéraires — mais surtout scientifiques — la rattachent au mouvement académique français. Elle réclame des statuts, le soutien des administrateurs, et dans le même temps, elle fait montre d'une volonté d'autonomie intellectuelle vis-à-vis de Paris, tout comme les académies provinciales¹⁵¹². L'idée défendue est celle d'une science locale, construite et validée sur place, dont l'objectif premier est de servir le développement de la colonie.

Deux points, toutefois, viennent nuancer cette vision des choses, qui tiennent au temps, d'une part, et à l'espace, d'autre part.

Le temps de cette naissance, tout d'abord, mérite quelque réflexion : en effet, force est de constater un décalage chronologique, par rapport à la France, qui place Le Cap-Français au dernier rang des créations académiques — la dernière académie en

¹⁵¹¹ Tous ces points sont développés dans la dernière partie de l'étude de James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.181 et suivantes. Les listes des concours paraissent dans le *Programme des Prix proposés par le Cercle des Philadelphes, à son Assemblée publique [...]*, Le Cap-Français, Imprimerie royale, 1785. Publication annuelle, de 1785 à 1789.

¹⁵¹² Daniel ROCHE, « Les sciences dans les académies provinciales », in ROCHE (Daniel), *Les Républicains des lettres : gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1988, p.205-216. Également, Daniel ROCHE, *Le siècle des Lumières en province...*, *op.cit.*, 1978, tome 1, p.42 : « Le mouvement académique n'entend pas rompre avec la capitale mais souhaite obtenir la reconnaissance de son autonomie ».

France étant celle d'Orléans, en 1784¹⁵¹³. De fait, à cette époque, le modèle dominant n'est plus tant en France celui de l'académie, que celui des sociétés libres et des musées, créations privées conçues comme une alternative aux cadres contraignants des académies officielles, saturées, qui incarnent aux yeux de quelques esprits cultivés une certaine idée du conservatisme. Or il semble que le Cercle, à son origine, s'inscrive davantage au sein de ce mouvement de créations privées, dans la ligne notamment des musées, d'inspiration maçonnique¹⁵¹⁴. Sans aller jusqu'à parler de « complot maçonnique » comme ont pu le faire Blanche Maurel et Pierre Pluchon¹⁵¹⁵, il semble que la dimension maçonnique de la société doive être soulignée, dans un contexte où la maçonnerie est très présente, particulièrement au sein des élites urbaines¹⁵¹⁶ : sept des neuf fondateurs sont des Maçons avérés, comme la plupart des membres du Cercle, notamment dans les premières années¹⁵¹⁷. L'influence de Benjamin Franklin (membre

¹⁵¹³ Daniel ROCHE, *Le siècle des Lumières en province...*, *op.cit.*, 1978, tome 1, p.55. Cette étude met d'ailleurs en évidence le fait que, depuis 1760, le mouvement académique français connaît en province un réel « essoufflement ».

¹⁵¹⁴ H. GUENOT, « Musées et lycées parisiens (1780-1830) », *Dix-huitième siècle*, 1986, n°18, p.249-267. Dominique POULOT, « Musées, Lycées », in Lucien BÉLY (dir.), *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, 1996, p.868. Roger HAHN, *L'anatomie d'une institution scientifique...*, *op.cit.*, 1993 (1^{ère} édition 1971). W.A. SMEATON, « The Early Years of the Lycée and the Lycée des Arts », *Annals of Science*, 1955, vol. 11, p.257-267 et p.309-319. Pascal DURIS, *Linné et la France (1780-1850)*, Genève, Droz, 1993. Voir également L. AMIABLE, « Les origines maçonniques du Musée de Paris et du Lycée », *La Révolution française*, tome 31, 1896, p.484-500 (non consulté).

¹⁵¹⁵ Dans la tradition des interprétations de Bernard FAÏ (La Franc-maçonnerie et la révolution intellectuelle du XVIIIe siècle, Paris, 1942), ces deux auteurs voient dans la création du Cercle des Philadelphes une « machine politique », opérant « derrière le noble paravent de la science », pour renverser l'ordre établi et gagner l'indépendance à l'exemple des États-Unis d'Amérique. Comme James E. McClellan (*Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.183 et suivantes), nous rejetons cette interprétation, notamment parce qu'elle revient à nier la sincérité des activités scientifiques du Cercle ce qui, historiquement, est indéfendable. Blanche MAUREL, « Une société de pensée à Saint-Domingue... », *op.cit.*, 1938 et 1961. Pierre PLUCHON, « Le Cercle des Philadelphes du Cap Français... », *op.cit.*, 1985, p.157-185. James E. McCLELLAN III, « L'historiographie d'une académie coloniale : le Cercle des Philadelphes (1784-1793) », in *Sciences et techniques autour de la Révolution française. Approche interdisciplinaire*, Actes réunis et présentés par Patrice BRET et Marcel DORIGNY, Société des études robespierristes, Paris, 2000, p.77-88.

¹⁵¹⁶ En 1784, à Saint-Domingue, on compte au moins une vingtaine de loges, et l'on peut estimer le nombre de Maçons, dans les colonies, à près de 2000. James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.105-106, et p.187 et suivantes. Élisabeth ESCALLE et Mariel GOUYON-GUILLAUME, *Francs-maçons des loges françaises aux Amériques. Contribution à l'étude de la société créole*, Paris, É. Escalle, 1993. Alain LE BIHAN, « La Franc-Maçonnerie dans les colonies françaises du XVIIIe siècle », *Annales historiques de la Révolution française*, volume 46, n°215, janvier-mars 1974, p.39-62. TRAMOND (Joannès), « Une Loge de Francs-Maçons à Saint-Domingue en 1740 », *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1927, tome 15, p.603-606.

¹⁵¹⁷ Élisabeth ESCALLE et Mariel GOUYON-GUILLAUME, *Francs-maçons des loges françaises aux Amériques...*, *op.cit.*, 1993 : propose un index final, qui permet de repérer l'ensemble des noms cités dans cet ouvrage. À partir des manuscrits de la Bibliothèque nationale (Fonds maçonnique), cette étude relève l'ensemble des personnes concernées par la maçonnerie antillaises. Les auteurs signalent toutefois que les sources qu'elles utilisent sont lacunaires.

honoraire), les liens étroits entretenus avec les musées de Paris et de province, la teneur même des premiers discours manuscrits de Arthaud, ne laissent pas de doute sur cette question¹⁵¹⁸. Aussi nous semble-t-il indispensable, de nuancer la vision qu'en donne James E. McClellan dans son étude de 1992, qui rejette à plusieurs reprises la clé d'explication maçonnique dans l'histoire du Cercle¹⁵¹⁹. En fait, il semble que l'on puisse risquer l'idée d'une création d'essence maçonnique, forcée de se fondre dans le moule d'un modèle académique désuet pour obtenir le soutien financier et politique des administrateurs, indispensable à sa survie.

Est-ce à dire que le pouvoir aurait eu l'envie, ou les moyens, d'interdire le développement d'une société libre sur le sol colonial ? Nous sommes tenté de répondre par l'affirmative. Et c'est ici que se pose la question de l'espace, et de ses implications politiques : le Cercle prend naissance dans un contexte particulier, dans une colonie située à plusieurs semaines de la France, dont la prospérité est jugée indispensable à la bonne santé du commerce français. Or, à Saint-Domingue, les pulsions autonomistes sont fortes depuis le début du siècle¹⁵²⁰. Du fait de cet éloignement de la France, du fait aussi de la proximité du modèle des États-Unis d'Amérique, l'administration reste

¹⁵¹⁸ Pierre PLUCHON, « Le Cercle des Philadelphes... », *op.cit.*, p.160-163. James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.187 et suivantes. Moreau de Saint-Méry, beau-frère de deux des membres fondateurs du Cercle (Baudry des Lozières et Arthaud, Francs-maçons notoires), maçon lui-même, est en 1784, président du Musée de Paris, fondé par Court de Gébelin en 1780, et Secrétaire perpétuel du second Musée parisien, fondé par Pilâtre de Rozier sur les bases de la Société apollonienne émanant de la *Loge des Neuf-sœurs*. Ce dernier Musée devient en 1785 le *Lycée de Paris*. Voir Anthony Louis ELICONA, *Un colonial sous la Révolution en France et en Amérique: Moreau de Saint-Méry*, Paris 1934, p.18-20. Étienne TAILLEMITE, « Moreau de Saint-Méry », in M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.XV. Les liens sont attestés avec différents musées de province, établis par l'intermédiaire de Moreau de Saint-Méry : Toulouse (M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.348), et Bordeaux, notamment : BMBx Ms 829 III-IV, p.108, 210 et 220 : correspondance du Musée de Bordeaux avec le Musée de Paris et le Cercle des Philadelphes. Tous ces points ont déjà été mis en évidence par l'étude de James E. McClellan.

¹⁵¹⁹ James E. McClellan écrit, dans *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.187, sans pour autant nier la présence des indices maçonniques que nous avons rappelés : « Allowing for Freemasonry as part of the common culture of later eighteenth-century France and Saint-Domingue, the significant question in this connection, therefore, is not whether some or even the majority of the Cercle des Philadelphes were Masons, but why any of the many Masons were also Philadelphes ». Son dernier article, « L'historiographie d'une académie coloniale... », *op.cit.*, 2000, témoigne néanmoins d'une évolution de sa position.

¹⁵²⁰ Voir sur cette question Charles FROSTIN, *Les révoltes blanches à Saint-Domingue...*, *op.cit.*, 1975. Pierre PLUCHON, « Des colonies en lutte... », *op.cit.*, 1982. Gabriel DEBIEN, « Esprit colon et esprit d'autonomie à Saint-Domingue au XVIIIe... », *op.cit.*, 1973.

attentive à maintenir les colonies dans une étroite tutelle intellectuelle¹⁵²¹. L'utilité scientifique de la société étant avérée, les marques d'obédience aux administrateurs étant constamment rappelées par les Philadelphes¹⁵²², Versailles ne peut guère faire autrement que d'agréer la compagnie. Mais lorsque les administrateurs font part du soutien de principe que le roi entend désormais accorder aux activités scientifiques et utiles du Cercle, ils prennent soin de rappeler sans ambiguïté le contrôle qu'ils jugent utile de maintenir sur ses activités, et notamment sur ses publications :

« [Le Roi] nous charge aussi de veiller à ce que dans les ouvrages que vous ferez imprimer dans la colonie, il ne se glisse rien dont la publication soit sujette à inconvénient¹⁵²³. »

Ainsi cette institution créée dans le contexte politique très particulier d'une colonie travaillée par l'« esprit américain » peut-elle être décrite comme la fusion réussie de plusieurs aspirations intellectuelles qui s'avèrent, dans le feu de l'action, n'être pas contradictoires¹⁵²⁴ : esprit de clocher, idéaux maçonniques, et tradition académique concourent alors à faire du Cercle des Philadelphes devenu Société royale, à la fois un relais local des rouages scientifiques de la machine coloniale, et le lieu de cristallisation des aspirations intellectuelles d'une population scientifique locale soucieuse d'affirmer son identité au sein de la République des Lettres.

¹⁵²¹ Au début du siècle déjà, l'idée de créer un collège jésuite en Martinique avait été évoquée, mais elle fut toujours repoussée, tant sous Louis XIV que sous Louis XV : CAOM Colonies C^{8A} 15, f°224-235 (lettre de Machault au ministre, du 29 juin 1704) et CAOM Colonies C^{8A} 30, f°419-421 (analyse d'une lettre de l'intendant Bénard, du 6 octobre 1722). « Quand je songe » s'écrit Moreau de Saint-Méry, « que les colonies espagnoles ont des universités, et que nous qui nous croyons si supérieurs aux Espagnols nous n'avons que des écoles, qui indiquent les tems d'ignorance ! » M.-L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description topographique, physique...*, *op.cit.*, 1797-1798, réédition 1984, tome 1, p.530. La crainte est grande, en effet, de voir de telles assemblées devenir les porte-parole de la contestation contre le pouvoir absolutiste. Voir également James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.103-104.

¹⁵²² Les administrateurs sont par exemple toujours membres honoraires de la Société.

¹⁵²³ CAOM Colonies F³ 81, pièce n°24 de la correspondance conservée entre les f°184-196 : Marbois et La Luzerne, du 5 avril 1787, à l'adresse du président du Cercle des Philadelphes. En outre, comme le signale James E. McCLELLAN III (*Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.211), les administrateurs doivent approuver l'élection de tout nouveau membre.

¹⁵²⁴ « Ateliers maçonniques et sociétés savantes sont les deux voies principales qui permettent la diffusion des lumières et l'intégration des amateurs provinciaux dans un commun univers de sociabilité et de culture », précise Daniel Roche (*Les Républicains des lettres...*, *op.cit.*, 1988, p.280), qui indique par ailleurs que les médecins, proportionnellement, sont plus nombreux dans les académies que dans loges, « preuve tangible de la vocation plus mondaine et moins intellectuelle du mouvement maçonnique »

Au-delà de ce débat dont nous ne posons ici que les bases et qu'il nous faudra poursuivre en d'autres lieux en développant nos arguments, il convient justement d'insister sur le dynamisme de cette institution, qui entretient de nombreuses correspondances, jouant à la fois un rôle centralisateur au sein de l'espace colonial antillais (formant pour les habitants éclairés un centre local clairement identifié de validation et de production scientifique, par la diffusion de traités imprimés et l'attribution de prix), et un rôle d'ouverture sur l'espace de la République des lettres, dont témoigne son réseau de correspondants en France, en Europe et aux États-Unis. Surtout, l'existence d'un réseau de correspondants répartis dans différentes colonies antillaises (Martinique, Guadeloupe et Saint-Lucie)¹⁵²⁵, permet de confirmer l'émergence à la fin de l'Ancien Régime d'une nouvelle forme de construction du savoir colonial, l'image d'un centre colonial venant alors nuancer l'image d'une pratique scientifique qui ne pourrait être, dans les colonies, que périphérique.

Ainsi, l'émergence des institutions ou des lieux autour desquels se greffent des activités locales théorique et pratiques, peut représenter une piste solide pour dessiner les contours d'une population scientifique coloniale : il est en effet possible d'identifier les directeurs des jardins royaux, les médecins des hôpitaux, voire certains auteurs qui, dans les journaux de Saint-Domingue (et, plus rarement, des Petites Antilles), fournissent des mémoires scientifiques ; il en va de même pour les différents membres des chambres d'agriculture (non sans difficultés), et du Cercle des Philadelphes. Toutefois, des imperfections subsistent : l'absence de correspondants en Guyane, dans les listes du Cercle puis de la Société royale du Cap, rend mal compte du rôle de cette colonie sur le plan de l'activité scientifique ; en outre, l'appartenance au corps des médecins, à la Société royale d'agriculture, ou même au Cercle des Philadelphes

(p.267). Nous sommes bien là, avec le Cercle des Philadelphes qui compte plus de 30% de médecins dans ses rangs mais aussi une très forte proportion de Franc-maçons, à la croisée des chemins.

¹⁵²⁵ Parmi ces correspondants, naturellement, certains se concentrent plus particulièrement sur des activités littéraires ou historiques, le Cercle étant *a priori* ouvert à tous les domaines du savoir et de la culture. Il ne s'agit toutefois que d'une minorité, semble-t-il. La lecture attentive des archives du Cercle (CAOM Colonies F3 81 notamment), de ses programmes et de ses compte-rendus de séances publiques imprimés, ainsi que de la *Description topographique, physique...* de Saint-Domingue par Moreau de Saint-Méry (*op.cit.*), permet de repérer les activités théoriques et pratiques d'un grand nombre d'associés. Ces sources ont été dépouillées consciencieusement par James E. McClellan, qui en détaille les résultats dans divers passages de son étude : James E. McCLELLAN III, *Colonialism and Science...*, *op.cit.*, 1992, p.180-288 (voir également son index final, pour une recherche par noms de personnes).

(également préoccupé de lettres, d'histoire et de morale), ne présume pas forcément d'une réelle activité sur le plan des sciences. Et de fait, comment repérer les acteurs de la science coloniale que n'embrassent pas ces premiers repérages au sein des formes locales d'expression et de cristallisation des pratiques scientifiques ? Comment identifier et décrire les hommes qui, bien avant les trois dernières décennies de l'Ancien Régime, développent une activité scientifique au sein de l'espace colonial ? La plongée que nous avons entamée au cœur des archives manuscrites de l'administration coloniale et des sociétés savantes du XVIIIe siècle, peut permettre d'envisager la question à partir d'un autre angle de vue.

3.3. La Guyane et les Antilles françaises dans les réseaux de la République des sciences.

Les notions de réseau et de sociabilité, d'usage complexe en histoire, fournissent les outils nécessaires pour représenter, d'une autre manière, les contours et les comportements sociaux d'une population scientifique locale qui s'avère bien difficile à saisir dans sa globalité temporelle, spatiale et intellectuelle, si l'on s'en tient aux deux approches précédentes¹⁵²⁶.

Les rouages scientifiques de la machine coloniale, nous l'avons constaté au fil des pages, n'ont cessé de se spécialiser depuis le temps où le Secrétaire d'État à la Marine ne s'appuyait que sur l'Académie des sciences et ses annexes de l'Observatoire et du Jardin des plantes médicinales¹⁵²⁷. La première conséquence de cette spécialisation, pour les colons, a été de leur proposer des interlocuteurs qualifiés,

¹⁵²⁶ Sur les notions de réseaux et de sociabilité, parfois galvaudées par les historiens, voir en particulier Michel CALLON, *La science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1989. Dena GOODMAN, « Sociabilité », in Vincenzo FERRONE et Daniel ROCHE (dir.), *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p.251-257. Également une solide mise au point historiographique : Stéphane VAN DAMME, « La Sociabilité intellectuelle. Les usages historiographiques d'une notion », *Hypothèses 97. Travaux de l'École doctorale d'Histoire de Paris I*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p.123-132. La question de la sociabilité en histoire et en histoire des sciences a fait l'objet d'une journée de travail en novembre 1999 dans le cadre du séminaire du Collège de France de Daniel Roche. Les travaux de Maurice AGULHON sur les Pénitents et Francs-maçons provençaux (1968), comme ceux de Daniel ROCHE sur les académies provinciales (1964, 1965, 1978, etc.), montrent tout le profit que l'on peut tirer de la notion de sociabilité pour identifier des comportements sociaux et politiques sur le terrain de l'histoire culturelle et de l'histoire des mentalités.

¹⁵²⁷ Sur cette spécialisation de l'appareil scientifique royal, voir en particulier Charles C. GILLISPIE, *Science and Polity in France...*, *op.cit.*, 1980, qui en détaille le mouvement et met au jour les liens qui s'établissent entre l'État et ces institutions scientifiques nouvelles.

susceptibles de trouver pour leur action théorique sur le terrain tropical une certaine audience dans la République des lettres, rompant l'isolement géographique par l'établissement de liens épistolaires plus ou moins intenses. L'inventaire des correspondants de ces différents rouages, encore inachevé à ce jour, fournira sans doute une grille de lecture intéressante.

L'étude des manuscrits et des publications de l'Académie royale des sciences, de l'Observatoire, du Jardin du roi, de l'Académie royale de chirurgie (1731), de l'Académie royale de marine de Brest (1752), de la Société royale de médecine (1778), du Comité consultatif d'agriculture (1785), et de la Société royale d'agriculture (1788) permet, en l'état actuel de nos recherches, de mettre un nom sur une soixantaine de correspondants scientifiques (officiels ou non) résidant dans les colonies, parfois affiliés à plusieurs institutions. Ce premier chiffre qui probablement sera appelé à s'accroître au fil de prochaines investigations, compte tenu des pertes de manuscrits que l'on peut à bon droit soupçonner, n'est pas négligeable.

Une fois ce premier ensemble repéré, l'obtention d'un tableau plus précis nécessitera de compléter ce travail par l'identification, au sein des archives coloniales, des nombreux auteurs dont les mémoires demeurent dans les bureaux des administrateurs sans bénéficier d'expertise complémentaire auprès d'une des académies que mobilise régulièrement la machine coloniale. On conçoit aisément l'ampleur de la tâche qui, si l'on en croit les sondages que nous avons effectués, s'avérera d'un grand intérêt, donnant notamment une importance accrue aux ingénieurs, aux médecins, et aux officiers de la Marine.

Par ailleurs, aux marges des rouages scientifiques de la machine coloniale, perdurent tout au long du XVIII^e siècle des voies parallèles de collecte, de diffusion et de construction du savoir impliquées dans le jeu des sciences coloniales.

Si les réseaux religieux, dont nous avons constaté l'importance au XVII^e siècle, ont perdu de leur puissance au bénéfice, justement, des institutions royales, ils n'ont bien sûr pas totalement disparu : les *Lettres édifiantes*, nous l'avons vu, rassemblent des mémoires en provenance des missions des Antilles ou de la Guyane qui, pour certains,

contiennent d'intéressantes informations scientifiques¹⁵²⁸. Les *Mémoires de Trévoux* publient des textes adressés par des Jésuites des Antilles, tels le P. Le Breton, au tournant des années 1730, ou le P. Boutin, au début des années 1740¹⁵²⁹. Le Dominicain Nicolson, dont l'*Essai sur l'histoire naturelle de Saint-Domingue* paraît en 1776, confie son herbier au cabinet d'histoire naturelle de son ordre, à Paris, et non au Jardin du Roi¹⁵³⁰.

Les académies provinciales, pour leur part, accueillent aisément dans leurs rangs des correspondants coloniaux. Ces correspondances provinciales peuvent naître à l'occasion d'un concours académique, ou sur la base de liens d'amitiés noués dans la patrie d'origine, avant le départ pour les colonies : l'aventure coloniale permet au médecin anonyme, par exemple, de prendre une certaine importance aux yeux de l'Académie de sa région d'origine, qu'il tente alors de mettre à profit en envoyant des essais « exotiques », généralement bien accueillis par des institutions provinciales toujours soucieuses d'élargir l'aire de leurs correspondances¹⁵³¹.

L'Académie de Bordeaux, par exemple, compte parmi ses académiciens ordinaires, le magistrat naturaliste Thibault de Chanvalon (1748), qui entretient probablement une correspondance avec elle lorsqu'il séjourne en Martinique de 1751 à 1757¹⁵³². Le médecin naturaliste de la Guadeloupe, Peyssonnel, en devient « associé » officiel en 1757¹⁵³³. Outre les courriers adressés par Charles Arthaud au nom du Cercle

¹⁵²⁸ Voir ci-dessus, chapitre 9, titre I.1.

¹⁵²⁹ Les références précises des articles de botanique du P. Le Breton (qui s'attaque notamment aux imprécisions de la première édition de l'ouvrage du P. Labat), sont indiquées dans Dante LÉNARDON, *Index du Journal de Trévoux (1701-1767)*, Genève, Slatkine, 1986. En 1742, le Jésuite Boutin, missionnaire de Saint-Domingue, publie dans ce journal une observation de la comète de 1742 : *Mémoires de Trévoux*, septembre 1742, p.1676-1679.

¹⁵³⁰ R.P. NICOLSON, *Essai sur l'histoire naturelle de Saint-Domingue...*, *op.cit.*, 1776. P. FOURNIER, *Voyages et découvertes scientifiques des missionnaires naturalistes français à travers le monde, pendant cinq siècles*, Paris, Lechevalier, 1932, p.70.

¹⁵³¹ L'Académie de Bordeaux offre toutefois le témoignage étonnant d'un médecin partant pour Saint-Domingue, un certain d'Hiarce, qui se voit refuser le titre officiel de correspondant sous prétexte que cette distinction « doit se mériter ». Pierre BARRIÈRE, *L'Académie de Bordeaux, centre de culture internationale au XVIIIe siècle (1712-1792)*, Bordeaux-Paris, 1951, p.46. Nous avons retrouvé l'argumentaire des académiciens dans le « Registre général et raisonné » de l'Académie de Bordeaux, à la date du 1^{er} mai 1785 (BMBx Ms 1699 vol 4, f°6-7).

¹⁵³² Pierre BARRIÈRE, *L'Académie de Bordeaux, centre de culture internationale au XVIIIe siècle (1712-1792)*, Bordeaux-Paris, 1951, p.42. Jean-Baptiste THIBAUT DE CHANVALON, *Voyage à la Martinique...*, *op.cit.*, 1763.

¹⁵³³ Pierre BARRIÈRE, *L'Académie de Bordeaux...*, *op.cit.*, 1951, p.66. BMBx Ms 1696 (Fonds Lamontaigne) XXVIII, document 18 (lettre sur la politesse). Pierre Barrière signale p.44 de son étude, un certain « Cusson, magistrat à la Martinique », parmi les correspondants de l'académie bordelaise. Nous n'avons rien trouvé sur lui, ni dans les archives de cette académie, ni dans nos sources antillaises et scientifiques.

des Philadelphes, les mémoires du docteur Cassan (sur la Soufrière de Sainte-Lucie ou sur la nourriture des marins¹⁵³⁴), de Peyssonnel-fils (sur l'origine des Amérindiens et sur l'ouragan de 1756)¹⁵³⁵, ou du militaire naturaliste de Guyane, Desrivières-Gers (sur les mouches qui attaquent le cacao de la Guyane), attestent de correspondances dont ne gardent pas trace les sources imprimées¹⁵³⁶. De même trouve-t-on des colons parmi les correspondants des académies d'Arras¹⁵³⁷, de Dijon¹⁵³⁸ ou d'Orléans¹⁵³⁹, mais aussi d'Amiens, d'Angers, de Grenoble, de Marseille, de Metz, de La Rochelle, de Rouen ou de Toulouse¹⁵⁴⁰. Seule une investigation dans les archives de ces dernières, permettra,

¹⁵³⁴ BMBx Ms 828, XXIII, dossier 4 (mémoire sur la Soufrière de Sainte-Lucie) et BMBx ms 828 XXV pièce 17 (« Mémoire sur les viandes salées considérées comme nourriture des marins »). Sur le docteur Cassan, voir notre communication, en cours de publication : « Un médecin des Lumières à Sainte-Lucie. Le Docteur Cassan », à paraître dans les actes du Congrès 1998 du CTHS (publication fin 2000 ou début 2001).

¹⁵³⁵ Peyssonnel fait allusion à ces deux mémoires adressés par son fils à l'Académie de Bordeaux, dans une lettre du 2 novembre 1756. Nous n'avons pas retrouvé ces mémoires. BMBx Ms 828 XX, 63 f°3 : lettre de Jean-André Peyssonnel à l'Académie de Bordeaux, datée de la Guadeloupe.

¹⁵³⁶ Pierre BARRIÈRE, *L'Académie de Bordeaux...*, op.cit., 1951, p.67 (P. Barrière donne le nom erroné de Denivierre). Henri-Louis-Jérôme Desrivierres-Gers est alors major des troupes à Cayenne, si l'on en croit les renseignements recueillis dans les archives de la série CAOM Colonies C¹⁴ (pour les années 1779-1785). Voir BMBx Ms 828 XXI, 79, f°2. (lettre du 25 juillet 1780). Également BMBx n°828 CII document 3 : « Mémoire sur la cueillette et la manière de préparer le cacao de Cayenne, avec des observations qui font connaître les causes qui rendent cette denrée de l'Amérique si difficile à conservée. 1^{er}-2 avril 1784 ». Dans une lettre du 8 mars 1784 adressée à l'Académie, Desrivierres-Gers précise (BMBx Ms 1696 XXVIII, Correspondance de l'Académie de Bordeaux, document 169) : « Incessamment je vous ferai passer une caisse contenant une petite chaudière de fer extrait de différentes pierres et d'un sable qui se trouvent à Cayenne. J'ai vu fondre cette chaudière : je mettrai dans la même caisse quelques pierres et du sable qui n'auront point été travaillés, pour faire des comparaisons, et je rendrai compte à l'académie par un mémoire des procédés qui ont été employés pour cette opération ». Par ailleurs, un livre de compte de l'Académie de Bordeaux porte la mention : « 1780, 10 janvier. Paié idem pour le port d'une lettre venant de Cayenne de M. des Rivières, pour l'Académie. 2#3~ » (Archives départementales de la Gironde, D59, registre manuscrit de 6 feuillets, intitulé « État de ce que j'ai païé et des avances que j'ai faites pour le Compte de l'Académie : à commencé de 1772 », couvrant la période 1772-1792, f°2).

¹⁵³⁷ Les travaux de Léon-Noël Berthe sur Dubois de Fosseux révèlent l'existence d'une correspondance du Secrétaire de l'Académie d'Arras avec Moreau de Saint-Méry (une dizaine de lettres), et avec le médecin du roi du Cap, Arthaud (2 lettres). Léon-Noël BERTHE, *Dubois de Fosseux, secrétaire de l'Académie d'Arras. 1785-1792, et son bureau de correspondance*, Arras, 1969. Léon-Noël BERTHE, *Dictionnaire des correspondants de l'Académie d'Arras au temps de Robespierre*, Arras, 1969.

¹⁵³⁸ Le médecin Joubert de la Motte, de Saint-Domingue, est qualifié de « Correspondant de l'Académie des Sciences de Dijon » dans les listes des membres du Cercle des Philadelphes.

¹⁵³⁹ La bibliothèque municipale d'Orléans conserverait un manuscrit signé de Dorson, chirurgien à Saint-Domingue : BMOrléans Ms 954, pièce 29, « Mémoire sur une trombe de terre observée à Saint-Domingue le 24 mars 1789 par Dorson, chirurgien au Quartier Morin ». Ce mémoire, que nous n'avons pas consulté, est signalée dans Gabriel DEBIEN, *Les Sources manuscrites de l'histoire et de la géographie de Saint-Domingue*, Port-au-Prince, s.d.

¹⁵⁴⁰ Nous nous appuyons ici, notamment, sur les cartes présentées par Daniel ROCHE, dans *Le siècle des Lumières en province...*, op.cit., 1978, tome 2, p.325 et suivantes : cartes 36/3 (recrutement de l'Académie d'Amiens : un correspondant de Saint-Domingue), 36/4 (Angers : Guadeloupe et Saint-Domingue), 36/14 (Bordeaux), 36/23 (Grenoble : Saint-Domingue), 36/26 (Marseille : Guadeloupe et Saint-Domingue), 36/27 (Metz : deux correspondants en Guadeloupe, trois à Saint-Domingue), 36/32 (Orléans : Saint-Domingue), 36/34 (La Rochelle : Cayenne, Guadeloupe et Saint-Domingue), 36/35 (Rouen : Guadeloupe), 36/37 (Toulouse : Guadeloupe et Cayenne).

alors, d'identifier la nature de ces correspondances, et leur caractère scientifique, littéraire, ou simplement mondain.

Les sociétés libres qui naissent dans les deux dernières décennies du siècle, constituent également des cercles au sein desquels les colons peuvent obtenir une audience : ainsi trouve-t-on des habitants des Antilles parmi les correspondants du Musée de Bordeaux — mais les sujets scientifiques n'y sont pas manifestes¹⁵⁴¹. La Société d'histoire naturelle, fondée à Paris en août 1790, offre en revanche une belle tribune aux naturalistes amateurs ou professionnels de Guyane et des Antilles, avec une dimension plus clairement scientifique¹⁵⁴² : Louis-Claude Richard, ancien directeur du Jardin botanique de Cayenne, est l'un des 63 membres de la liste de 1792, et surtout, près de 10% des 88 associés recrutés entre le 10 septembre 1790 et le 2 mars 1792, habitent l'une des colonies françaises de l'aire caraïbe : Sainte-Lucie (le docteur Cassan), Saint-Domingue (l'habitant Genton et l'agronome Dutrône La Couture), mais aussi la Martinique (Grebert et Lamaury¹⁵⁴³), et la Guyane (les naturalistes Leblond et Martin, ainsi qu'un certain Darjou, dont nous ne savons rien)¹⁵⁴⁴.

¹⁵⁴¹ Daniel ROCHE, *Le siècle des Lumières en province...*, *op.cit.*, 1978, tome 2, p.328, carte 36/13. Les correspondants que nous avons pu identifier, et les manuscrits que nous avons pu lire, témoignent presque exclusivement de préoccupations littéraires ou amicales. Une liste manuscrite des « Associés correspondants dans le Royaume », sans date (BMBx Ms 829 III-IV, p.84 et suivantes), donne toutefois pour correspondants au Cap Français (outre le négociant Martignac et le Cercle des Philadelphes) : « Milon, Professeur de Phisique » (en fait Millon), que nous avons évoqué précédemment (ci-dessus, chapitre 10, titre 3.1). Le registre de correspondance du Musée pour 1788 signale l'adresse du poète Léonard, alors en Guadeloupe (BMBx Ms 829 XIX). Ces informations sont confirmées par la liste imprimée des « Associés correspondants », publiée dans le *Recueil des ouvrages du Musée de Bordeaux, dédié à la Reine*, année 1787, Bordeaux, Imprimerie Michel Racle, 1787, p.417-425. On trouve par ailleurs une lettre de François de Neufchâteau sous la cote BMBx Ms 828 CV, document 63, qui n'évoque aucune question scientifique.

¹⁵⁴² Pascal DURIS, *Linné et la France (1780-1850)*, Genève, 1993, p.92 et suivantes.

¹⁵⁴³ Nous n'avons encore trouvé aucun renseignement sur ces deux correspondants.

¹⁵⁴⁴ « Liste des membres et associés de la Société d'histoire naturelle de Paris, par ordre de réception », in *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris*, tome premier, première partie, Paris, de l'imprimerie de la Société, 1792, p.131-132. On trouve par ailleurs dans les Actes de cette société divers catalogues des envois de spécimens adressés à la société par le naturaliste Leblond, alors à Cayenne : Alexandre BRONGNIART, « Catalogue des mammifères envoyés de Cayenne par M. Le Blond », *Actes de la Société d'histoire naturelle...*, *op.cit.*, 1792, p.115. Jean-Guillaume BRUGUIERE, « Catalogue des coquilles envoyées de Cayenne, à la Société d'histoire naturelle de Paris, par M. Le Blond », *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris...*, *op.cit.*, 1792, p. 126. Guillaume-Antoine OLIVIER, « Catalogue des Insectes envoyés de Cayenne, à la Société d'histoire naturelle de Paris, par M. Le Blond, publié par G.A. OLIVIER. D.M. », *Actes de la Société d'histoire naturelle...*, *op.cit.*, 1792, p.120-125. Louis-Claude RICHARD, « Catalogus plantarum, ad societatem, ineunte anno 1792, e cayenna missarum a domino Le Blond. Conscriptus a L. Richard, hujusdem Societatis Membro », *Actes de la Société d'histoire naturelle...*, *op.cit.*, p.105-114. Louis-Claude RICHARD et Jean-Philippe BERNARD, « Catalogue des oiseaux envoyés de Cayenne, à la Société, par M. Le Blond, associé, publié par MM. Richard et Bernard », *Actes de la Société d'histoire naturelle...*, 1792, p.116-119.

Certaines académies étrangères, enfin, peuvent attirer dans leur sphère d'influence des scientifiques coloniaux : c'est le cas, par exemple, de la *Royal Society* de Londres, qui publie les études de Peyssonnel (dont les conclusions sur la nature animale du corail avaient été rejetées par l'Académie royale des sciences de Paris), et dont le Secrétaire, Paul Henry Maty, entretient une correspondance suivie avec le médecin et botaniste de Cayenne, Artur¹⁵⁴⁵. C'est peut-être le cas, également, de l'*American Philosophical Society* de Philadelphie, dont les mémoires publiés que nous avons pu consulter font quelques allusions à des liens établis avec les Antilles françaises¹⁵⁴⁶.

Les journaux scientifiques de la métropole, enfin, nous l'avons vu en plusieurs occasions, accueillent dans leurs colonnes un certain nombre de mémoires scientifiques rédigés par des colons¹⁵⁴⁷. Ces textes sont parfois transmis par l'intermédiaire du Ministre de la Marine, des académies ou des sociétés royales (la Société royale de médecine adresse visiblement des mémoires à la *Gazette de Santé*), mais ils peuvent aussi être adressés par leurs auteurs aux rédacteurs des journaux, directement, ou par l'intermédiaire d'un ami commun.

Les réseaux des acteurs qui, en France, servent d'intermédiaires, fournit d'ailleurs un terrain de recherche intéressant, sans doute complémentaire : ainsi voit-on par exemple Moreau de Saint-Méry fournir à la Société royale d'agriculture de nombreux mémoires en provenance des colonies. Probablement joue-t-il également de son influence, notamment vers 1789, afin obtenir le titre de correspondant pour quelques agronomes et naturalistes des Antilles. Le rôle dans ce domaine des colons de Paris, notamment autour du Club Massiac (« Société des correspondants des colons »

¹⁵⁴⁵ Les textes de Peyssonnel publiés dans les *Philosophical Transactions* sont indiqués dans notre bibliographie. La correspondance entre Maty et Artur, conservée dans les archives de la *Royal Society* à Londres, nous a été signalée par James E. McClellan.

¹⁵⁴⁶ Un mémoire intitulé « Some Account of a motley coloured, or pye Negro Girl and Mulatto Boy, exhibited before the Society in the Month of May 1784, for their examination, by Dr John Morgan, form the History given of them by their owner Mons. Le Vallois, Dentist of the King of France at Guadaloupe in the West Indies, as follows » est publié dans le volume 2 des Mémoires de la Société (*Transactions of the American Philosophical Society held at Philadelphia, for promoting useful knowledge, volume 2*, Philadelphie, 1786, p.392-395). Par ailleurs, l'intendant de Saint-Domingue Barbé de Marbois y est indiqué comme correspondant étranger (p.XXVIII). Le volume 3, conservé dans ce qui reste de la Bibliothèque nationale, n'a pu nous être communiqué.

¹⁵⁴⁷ Voir, dans notre bibliographie, les mémoires publiés dans le *Journal de Physique* ou la *Gazette de Santé* par Arthaud, Genton, Cassan, Leblond, Lefebvre Deshayes, Patris, ou Peyssonnel.

pro-esclavagiste fondée en 1789), et des différents comités révolutionnaires, pourrait être approfondi.¹⁵⁴⁸

Ces différents repérages au sein de la masse des activités épistolaires scientifiques des colons de l'aire caraïbe au XVIII^e siècle, affinés par des recherches précises, pourront alors dessiner une vision d'ensemble permettant d'aborder, sur des bases intéressantes, un certain nombre de problèmes.

Les rythmes d'accroissement de cette population pourront dès lors être analysés. La répartition spatiale des *scientifiques coloniaux* dans l'aire caraïbe pourra être précisée avec plus de rigueur, confirmant sans doute la prédominance de Saint-Domingue, et le rôle prééminent des gros bourgs et des villes — tout en indiquant l'existence d'un certain nombre d'acteurs résidant au sein des plantations. La connaissance de l'appartenance sociale et de l'origine géographique des principaux acteurs, des liens familiaux ou de voisinages qui les lient parfois les uns aux autres, ou encore des données concernant la durée de leur séjour au sein de l'espace colonial, permettront de poursuivre des analyses que nous ne faisons ici que soupçonner¹⁵⁴⁹, soulignant par exemple l'importance des nouveaux arrivants qui, année après année, apportent dans les colonies le fruit de leur compétence : est-ce que, finalement, la société coloniale ne se révélera pas, alors, moins *isolée* que certaines sociétés provinciales sur le plan des usages de la science — mais aussi, plus largement, sur celui de la diffusion des Lumières ?

Une typologie des différents acteurs locaux, enfin, pourra être entreprise, fondée autour de quelques figures spécifiques qui, peu à peu ont pris forme au cours de cette

¹⁵⁴⁸ Sur le rôle de Moreau de Saint-Méry et sur les influences possibles des réseaux de colons au sein des débats agronomiques parisiens, voir la 3^{ème} partie de notre article « La Société Royale d'Agriculture de Paris face à l'espace colonial (1761-1793) », *Bulletin du Centre d'histoire des espaces atlantiques*, 1998, n°8, p.155-194.

¹⁵⁴⁹ La bibliographie alors mobilisée devra se constituer au croisement des travaux de l'histoire des sciences, de l'histoire sociale et de l'histoire culturelle. L'outil prosopographique deviendra probablement utile, sur la base d'une population qui, à l'échelle du XVIII^e siècle, semble pouvoir être évaluée à plus d'une centaine de personnes. Voir par exemple Steven SHAPIN et Arnold THACKRAY, « Prosopography as a Research Tool in History of Science : the British Scientific Community, 1700-1900 », *History of Science*, 1974, vol.12, p.1-28. Ou l'étude récente de David J. STURDY, *Science and Social Status. The Members of the Académie des Sciences, 1666-1750*, Woodbridge, 1995, qui mobilise de nombreuses données généalogiques, par exemple.

recherche : l'administrateur éclairé (type Foulquier de Bastide¹⁵⁵⁰) ; le scientifique de passage (type La Condamine, Chastenet de Puységur ou Fleurieu), qui s'acquitte d'une mission ponctuelle de collecte, tout en diffusant sur place certaines exigences techniques et divers usages ; le spécialiste appliqué qui, officier de marine, ingénieur ou médecin, se cantonne dans la réalisation des mémoires pratiques que lui impose son travail quotidien, sans chercher à atteindre les sphères académiques¹⁵⁵¹ ; le scientifique polygraphe qui, tel le médecin du roi Cassan, le juriste Moreau de Saint-Méry ou le vétérinaire Hapel Lachênaie, est en correspondance avec plusieurs académies ou sociétés savantes, parfaitement inscrit dans les réseaux scientifiques de la République des lettres ; l'amateur¹⁵⁵², enfin entre ombre et lumières, occupé dans le cadre de sa plantation ou de son cabinet de travail à améliorer la qualité de ses cultures et à rédiger de petits mémoires théoriques ou pratiques.

¹⁵⁵⁰ Intendant de la Guadeloupe de 1781 à 1785, puis de la Martinique de 1785 à 1789, Foulquier de Bastide est nommé correspondant de l'Académie royale des sciences en 1782, et adresse, comme nous l'avons vu, diverses informations astronomiques à l'Observatoire royal (chapitre 8, titre 3.1).

¹⁵⁵¹ Nous en avons rencontré de nombreux, occupés à explorer les rives des fleuves guyanais ou à fournir aux bureaux de Versailles des documents d'aide à la décision.

¹⁵⁵² Sur cette notion, voir entre autre Roger HAHN, « Scientific Research as an Occupation in Eighteenth-Century Paris », *Minerva*, 1975, vol.13, p.501-513.

Conclusion de la troisième partie

« Sans être Prophète, et sans vouloir pénétrer dans l'avenir, il me semble déjà voir une foule d'auteurs sortir de nos chaudières à sucre, et de nos barriques de cacao¹⁵⁵³. »

En s'exprimant ainsi au début du XVIII^e siècle, le P. Labat suggérait la naissance, au sein même des colonies, de nouveaux acteurs de la République des lettres, voire de la « République des sciences »¹⁵⁵⁴. La prophétie s'est accomplie, et les pages qui précèdent se sont attachées à en repérer les témoignages.

La maîtrise du territoire et de ses contraintes, la construction d'outils cartographiques fiables, l'inventaire puis la mise en valeur des ressources naturelles, la gestion, enfin, des conditions humaines et économiques d'un développement efficace de l'espace colonial français grâce au soutien de scientifiques que l'on voit agir tant à Paris que sous les tropiques, sont les grands enjeux de l'histoire des sciences dans le contexte colonial. Les efforts déployés sur ce terrain par l'ensemble des acteurs de la machine coloniale (administrateurs, institutions scientifiques, spécialistes locaux ou scientifiques en mission), s'avèrent finalement payants au regard de la réussite économique des territoires coloniaux, à l'exception peut-être de la Guyane, plus difficile à maîtriser et à mettre en valeur, durablement traumatisée par l'échec de Kourou. Dans tous les domaines sont réalisés d'importants progrès techniques et théoriques qui, au-delà même de leur application concrète aux Antilles ou en Guyane, et dans le cadre d'une circulation des savoirs que l'on sent intense entre la métropole et ses colonies, participent au progrès général de la science française en lui offrant des bases permanentes d'investigation tropicale.

¹⁵⁵³ R.P. Jean-Baptiste LABAT, *Nouveau voyage...*, *op.cit.*, 1742, réédition 1979, tome 2, p.330.

¹⁵⁵⁴ L'expression République des sciences est empruntée au second chapitre de *L'anatomie d'une institution scientifique*, de Roger Hahn, qui l'emprunte lui-même à Bertrand de Jouvenel. Bertrand de JOUVENEL, « The "Republic of the Sciences", The Logic of Personal Knowledge », in *Essays presented to Michael Polanyi on his 70th Birthday, 11 march 1961*, Glencoe, 1961, p.131-141, cité dans Roger HAHN, *L'anatomie d'une institution scientifique...*, *op.cit.*, 1993 (1^{ère} édition 1971), p.49.

Finalement, les pratiques comme les processus intellectuels et institutionnels qui président à la maîtrise de ces enjeux fondamentaux de la colonisation, permettent de mettre en lumière trois points essentiels.

Premièrement, les rouages scientifiques de la machine coloniale française, de plus en plus spécialisés, fonctionnent avec une étonnante efficacité tout au long du siècle. Organisée dans la logique de centralisation héritée de Colbert, elle dessine un modèle français de développement colonial, qui se présente comme la prolongation sous les tropiques des usages administratifs et scientifiques que les travaux de Charles C. Gillispie, de Roger Hahn et de quelques autres ont mis en évidence dans le cadre de la France continentale.

Deuxièmement, il est désormais possible d'affirmer, preuves à l'appui, que les pratiques scientifiques coloniales se distinguent de celles que l'on observe dans le cas des « sciences d'Outre-mer », qui les recouvrent trop souvent dans l'historiographie : les flux d'information en provenance des colonies tranchent en effet, par leur intensité et par leur régularité mécanique, avec les pratiques ponctuelles que génèrent les grands voyages du XVIII^e siècle. Les Antilles comme la Guyane sont bien des lieux dans lesquels s'enracinent les activités exploratoires contrôlées par le Secrétaire d'État à la Marine et par les Académies royales, la figure du camp de base et de la plantation l'emportant clairement dans la logique coloniale, dès cette époque, sur celle du navire au long-cours.

Troisièmement, nous pouvons prouver l'existence dans les colonies, non seulement à Saint-Domingue, mais aussi à Sainte-Lucie, en Guadeloupe, en Guyane ou en Martinique, d'une population scientifique locale. Les indices rassemblés, comme les pistes de recherche que nous avons ébauchées à la fin de cette étude, donnent une idée du labeur qui nous attend, tout en soulignant à quel point l'image d'une société coloniale étrangement placée en marge des réseaux scientifiques de la République des lettres, est éloignée de la vérité.

Conclusion

Depuis le début du XVII^e siècle, qui connaît les premières tentatives coloniales, les premiers établissements puis les premiers témoignages écrits de la conquête, jusqu'à la Révolution, l'histoire des sciences dans le contexte colonial a connu bien des évolutions.

Sur le plan scientifique, les premières décennies de la colonisation sont caractérisées jusqu'à la fin du XVII^e siècle par des pratiques locales pragmatiques, fondées pour l'essentiel sur l'assimilation d'un nouvel environnement par des populations déracinées. De nouvelles connaissances liées aux premières étapes de la conquête et de la mise en valeur agricole, sont rassemblées dans le contexte d'un espace caraïbe où se côtoient des Amérindiens, des colons et des flibustiers originaires de tous les pays de l'Europe atlantique, puis des esclaves, de plus en plus nombreux, capturés sur les côtes africaines. Progressivement accumulés, ces différents savoirs (qui concernent aussi bien les ressources naturelles des colonies que les procédés de fabrication du sucre ou les repères spatiaux dont disposent les marins et les colons pour évoluer au sein de l'aire caraïbe), donnent lieu à un certain nombre de représentations intellectuelles, qui marquent des étapes essentielles dans la construction balbutiante des sciences coloniales.

D'une part, les cabinets de curiosité et les cartes géographiques se placent dans la continuité de pratiques intellectuelles, mondaines et savantes, qui préexistent largement à la colonisation caraïbe, particulièrement dans les ports de la façade atlantique ; la présence de colons sous les cieux tropicaux se traduit alors par un nombre croissant, dans les collections, de manuscrits et d'objets d'histoire naturelle en provenance des Antilles, puis de la Guyane, tandis que les cartes bénéficient d'informations de première main efficacement mises en valeur par le milieu en pleine mutation des cartographes parisiens. D'autre part, aux premières relations missionnaires et récits de voyage qui décrivent avec une inégale réussite les colonies primitives, succèdent les œuvres du P. Du Tertre et de César de Rochefort qui, entre les années 1650 et 1670, témoignent d'une assimilation réussie du modèle des grandes *histoires naturelles* espagnoles du siècle précédent. Le savoir de survie des premiers colons devient alors, insensiblement, à l'abri des bibliothèques et des cabinets de

collectionneurs, dans les réseaux missionnaires comme dans certains cercles savants de la capitale, objet de culture et de curiosité scientifique.

Parallèlement, avec la reprise en mains des colonies par la monarchie, entre 1664 et 1674, les sciences coloniales prennent dans les cercles du pouvoir une dimension bien différente : il ne s'agit pas tant, ici, de *curiosité scientifique* que de *mise en valeur*, dans le plus pur style mercantiliste. Les moyens mis en œuvre par l'omnipotent Colbert posent alors les bases d'une « machine coloniale » constamment animée du mouvement que lui impriment les échanges réguliers de lettres et de mémoires entre les bureaux de la Marine et les administrateurs coloniaux. Par le moyen de cette correspondance suivie, Colbert peut alors diriger à distance l'action des gouverneurs et des premiers intendants de ces lointaines terres françaises. Sur place, ces derniers tentent d'introduire des végétaux ou des animaux *stratégiques* (blé, vers à soie, abeilles), tout en animant de nombreuses explorations sur mer et dans les terres, qui donnent lieu à de nouvelles cartes et à de parcellaires relevés de côtes — mais aussi à des mémoires qui décrivent les plantes découvertes et les potentialités des terres conquises sur les Indiens ou sur la forêt. De nombreux échantillons, des plantes et des animaux, sont dans le même temps adressés aux bureaux de la Marine, répondant à des demandes pressantes du ministre.

Dès 1666, celui-ci fonde l'Académie royale des sciences, bientôt dotée d'un Observatoire, et étroitement liée au Jardin des plantes médicinales, dont la création officielle remonte à 1635. Ces institutions constituent alors de véritables rouages scientifiques de la machine coloniale : des expéditions d'astronomes et de botanistes sont organisées vers la Guyane et les Antilles françaises, permettant aux savants de l'Observatoire, de l'Académie et du Jardin des plantes médicinales, de rassembler d'importantes données qui servent de base aux premières cartes dressées par les Géographes du roi et permettent d'accroître considérablement les connaissances des botanistes français sur la flore tropicale. Fournissant à l'administration les moyens d'une investigation scientifique des colonies et d'une mise en valeur raisonnée, ces institutions continuent leur action sous les successeurs de Colbert, Grand horloger d'une machine dont les principes de fonctionnement assurent la pérennité.

Au tournant du XVIIIe siècle, toutefois, s'amorce une évolution : l'implantation locale de spécialistes dès la fin du XVIIe siècle (médecins, ingénieurs, missionnaires ou botanistes) dessine les figures originelles d'une population scientifique locale, qui

fournit à la machine coloniale des informations de première importance, notamment par le biais des réseaux administratifs. Progressivement, l'Académie royale des sciences renonce alors à superviser des expéditions dans les terres coloniales, portant par préférence son regard vers des horizons plus lointains : vers l'Amérique continentale et, au-delà, vers le Pacifique. La collecte d'informations dans le contexte colonial esquisse désormais un nouveau modèle, fondé sur la base du recrutement de correspondants locaux, que l'Académie s'attache à former autant que faire se peut aux exigences toujours croissantes de la science académique.

Le XVIII^e siècle, voit le triomphe de ce modèle de développement colonial, reposant à la fois sur une puissante machine administrative, des institutions scientifiques de haut niveau qui assurent auprès des bureaux de la Marine et des Colonies une mission de conseil et d'expertise, et des relais locaux de plus en plus nombreux, et de mieux en mieux formés.

Les rouages scientifiques de la machine coloniale se sont perfectionnés, au rythme des progrès de l'appareil institutionnel qui structure la science royale du Siècle des Lumières. L'Académie des sciences, l'Observatoire et le Jardin du roi, voient leur tâche allégée par la création d'académies et de sociétés savantes spécialisées : l'Académie royale de chirurgie (1731), l'Académie royale de marine de Brest (1752), la Société royale de Médecine (1778) ou la Société royale d'agriculture (1788), recueillent et analysent les nombreux mémoires que leur adressent les correspondants coloniaux, directement, ou par l'intermédiaire des services du Ministre de la Marine. Ces institutions nouvelles contribuent à la bonne gestion des colonies, fournissant au gouvernement les outils d'une décision informée. Par ailleurs, les bureaux de la Marine n'hésitent pas à solliciter les compétences des Inspecteurs des manufactures royales ou d'autres institutions de moindre importance, à l'exemple du Comité d'agriculture, créé en 1785. Dans ce contexte, l'Académie royale des sciences demeure toutefois la pièce maîtresse, l'Observatoire continuant par ailleurs à centraliser les données astronomiques sur lesquelles s'appuient les géographes du Dépôt des Cartes et plans de la Marine.

Dans les colonies même, lieu d'immigration massive, se dessinent les contours d'une population scientifique dynamique, et fermement inscrite dans les réseaux savants de la République des lettres. Perpétuellement enrichie par l'arrivée de spécialistes formés en France (officiers de marine, médecins, botanistes, ingénieurs, etc.) qui

diffusent en son sein les usages et les normes de la science académique, cette nébuleuse d'amateurs et de professionnels nourrit efficacement les rouages scientifiques de la machine coloniale, fournissant des mémoires et des échantillons. Parallèlement se développent certaines stratégies individuelles qui, parfois, se situent à la marge de la science royale, en se tournant vers les académies de province, les sociétés libres des années 1780, ou les journaux scientifiques de la métropole. Dans ce contexte, l'émergence de certains lieux autour desquels se cristallise, dans les colonies, l'action pratique et scientifique de ces acteurs éclairés (jardins et journaux coloniaux, sociétés d'agriculture ou, plus encore, Cercle des Philadelphes), apparaissent comme autant de nouveaux centres de la science coloniale. Autour de ceux-ci, suivant des modalités variables, se constituent certains aspects d'une identité coloniale encore mal explorée, partagée entre le mal du pays et l'« esprit américain », entre le service du Roi et l'appel des Lumières.

La Révolution marque une rupture importante, qui empêche de prolonger cette analyse sur des bases similaires, au-delà de 1793. La disparition d'un certain nombre de relais locaux (exil des émigrés, disparition du Cercle des Philadelphes, guerre maritime et révoltes d'esclaves qui mènent notamment à la perte de Saint-Domingue), comme la destruction d'une bonne partie de la machine coloniale (notamment avec la dissolution des académies, imposée par le décret du 23 août 1793), changent profondément les données du problème. Il faudra attendre le début du XIXe siècle pour voir se reconstruire des réseaux qui, pour certains seulement — autour de l'Institut, du Muséum national d'histoire naturelle, ou encore, à Philadelphie, aux côtés de Moreau de Saint-Méry — continuent une timide activité au cours de ces années troublées.

Le « modèle Basalla », dont nous avons présenté les grandes lignes dans notre introduction, s'avère finalement assez cohérent avec les résultats de notre travail, même si, dans le détail, surgissent de nombreuses nuances : comme nous l'avons vu, la *diffusion* des sciences et des usages scientifiques, ainsi que le développement progressif d'institutions locales répondent assez bien aux deux premières phases qu'il définit. Mais ce modèle, comme d'ailleurs tous les autres que nous avons évoqués, ne permet pas de rendre compte de l'ensemble des lignes de force qui se dégagent de notre grand brassage d'archives. Devrons-nous alors faire l'effort, dans l'avenir, de modéliser davantage

notre analyse pour établir les bases d'une discussion possible avec l'histoire des sciences et des empires du XIXe et du XXe siècle ? Peut-être. Mais au moment de répondre, il nous apparaît comme une évidence que toute modélisation sera vaine tant que n'auront pas été réalisées, dans des perspectives de comparaison, des investigations similaires dans le domaine de la colonisation anglaise, espagnole ou hollandaise, à l'époque moderne.

Entreprenant une synthèse de cette histoire particulière du fait colonial d'Ancien Régime, nous avons rencontré de nombreuses difficultés, dont la moindre ne fut pas de maîtriser une quantité considérable d'informations, dont nous ne soupçonnions pas la richesse au commencement de cette recherche. Chaque page, pour ne pas dire chaque ligne, fut le fruit sous notre plume d'une constante tension entre la tentation de l'érudition et la nécessité de la synthèse. Chaque pas, surtout, fut entravé par les lacunes d'une historiographie des Antilles et de la Guyane que nous avons soulignées dans notre introduction. Souhaitons, au moment de conclure cette thèse, que le résultat soit à la hauteur de nos espérances.

Souhaitons, surtout, que les pistes de recherche que nous avons dessinées avec passion et application à l'ombre des travaux de Daniel Roche, de James E. McClellan, de Marie-Noëlle Bourguet ou de Charles C. Gillispie, sous l'œil attentif de notre directeur de thèse Paul Butel, puissent contribuer à stimuler de nouvelles investigations, et à entraîner l'histoire culturelle, politique, scientifique et technique, sur le territoire si vaste — et si passionnant — de l'histoire coloniale d'Ancien Régime.

Université Bordeaux III – Michel de Montaigne

UFR d'Histoire

*Thèse pour obtenir le grade de
Docteur de l'Université Bordeaux III
présentée et soutenue publiquement par M. François Regourd,
le 9 décembre 2000.*

*Sciences et colonisation sous l'Ancien Régime.
Le cas de la Guyane et des Antilles françaises,
XVIIe-XVIIIe siècles.*

Volume 4. Annexes (sources, bibliographies, documents)

Directeur de thèse :

M. le Professeur Paul Butel (Université Bordeaux III)

Jury :

Mme le Professeur Marie-Noëlle Bourguet (Université Paris VII)

M. le Professeur Christian Huetz de Lempis (Université Paris IV)

M. le Professeur Philippe Loupès (Université Bordeaux III)

M. le Professeur James E. McClellan III (Stevens Institute, Hoboken N.J., USA)

M. le Professeur Daniel Roche (Collège de France)

Annexe 1

Sources d'archives

Comme nous le suggérons dans notre introduction, nos investigations d'origine ont couvert un champ beaucoup plus vaste que ne le laisse supposer l'inventaire qui suit : il nous a en effet semblé plus sage de ne pas brouiller un tableau déjà complexe en y ajoutant les traces qui nous menèrent à des impasses. En même temps, il ne s'agit pas de s'en laisser imposer par la masse apparente des dépouillements ici décrits.

Si nous ne signalons là que les sources que nous avons utilisées (sauf mention contraire), c'est bien entendu compte tenu des présupposés méthodologiques que nous avons explicités : l'énumération de certaines séries des archives coloniales comprenant chacune plusieurs dizaines de cartons ne doit pas laisser croire que nous prétendons les avoir intégralement dépouillées. Les index analytiques, les catalogues¹⁵⁵⁵, mais aussi certaines pistes indiquées par nos prédécesseurs ou compagnons de route, ont constamment guidé nos pas à travers cette masse documentaire — sans nous dispenser d'aller vérifier les indications fournies, sur les documents eux-mêmes. S'il nous est arrivé de dépouiller intégralement tel ou tel carton¹⁵⁵⁶, ce fut surtout pour prendre correctement la mesure de certains fonds, et pour ne pas faillir au principe de contextualisation de nos documents.

Quoiqu'il en soit, notre démarche s'accommoderait mal d'un catalogue détaillé des manuscrits et des cartons consultés, numéro par numéro, notamment dans le cadre des grands fonds administratifs. Il nous serait en effet bien difficile de préciser rigoureusement quels documents ont directement servi à nourrir cette thèse — sauf à ne relever ici que les références citées dans nos notes de bas de page, ce qui aurait peut-être donné un résultat peu parlant. Cette thèse *Nouveau Régime*, rappelons-le, réduite à peu d'années, s'inscrit dans un projet de longue haleine dont elle ne constitue qu'une étape — fût-elle essentielle. Notre approche du fait colonial est aussi faite d'*imprégnation*, de ce contact quotidien avec les archives, dont il serait impossible de rendre compte en quelques pages.

Aussi avons-nous pris le parti de présenter sommairement les différents fonds, sans chercher à atteindre une hypothétique représentation exhaustive et détaillée des sources consultées, éclairant en revanche cet inventaire par la citation d'exemples précis de documents ou de liasses que nous avons eues entre les mains. Il ne nous a pas semblé pouvoir mieux faire pour rendre compte de manière concise du territoire archivistique concerné par nos investigations.

Concernant les archives de province (notre résidence habituelle étant en région parisienne) : si nous nous sommes effectivement déplacé à Aix-en-Provence, Fort-de-France, ou Bordeaux, les documents que nous citons pour les autres villes nous ont été transmis par photocopie (c'est le cas des Archives départementales de la Guadeloupe, ou de la Bibliothèque municipale de Carcassonne, par exemple), ou ont été cités d'après certains historiens (la référence à ces auteurs est alors toujours indiquée dans les notes de notre texte).

¹⁵⁵⁵ Index et catalogues sont référencés dans notre *Bibliographie des instruments de recherche*, placée à la suite de cet inventaire.

¹⁵⁵⁶ Donnons quelques exemples : la Série CAOM Colonies C¹⁰ C (Correspondance de Sainte-Lucie, 9 cartons), divers cartons des séries CAOM F³ (Collection Moreau de Saint-Méry), de nombreux dossiers personnels des séries CAOM E et EE (dossiers personnels), des liasses entières des Archives de la Société royale de médecine (dépourvues d'index), des portefeuilles complets de cartes et de plans à la Bibliothèque nationale (Département des Cartes et Plans).

1. Archives nationales, Paris (AN) et Aix-en-Provence (CAOM)

Fonds ancien (avant 1789), Fonds moderne (1789-1940), et Fonds divers (AN)

Peu de choses ont retenu notre attention dans ces trois fonds principaux des Archives nationales de Paris. Signalons toutefois :

- AN Sous-série F¹⁰ (Versements des ministères et des administrations. Agriculture) : contient un certain nombre de documents importants, tel ce « Mémoire Sur les cultures de l'île de Sainte-Lucie », non daté et anonyme, mais que l'on peut sans aucun doute attribuer au Docteur Cassan à la fin des années 1780 (F¹⁰ 222).

- AN Sous-série AJ¹⁵ : contient une partie des archives du Muséum national d'Histoire naturelle (fondé en 1793). Certaines de ces archives intéressent toutefois notre sujet, remontant parfois aux années d'Ancien Régime. Voir notamment AJ¹⁵ 501-514 : « Jardin du roi, XVIe-XVIIIe s. » (On y trouve notamment des copies de divers brevets de correspondants, tels ceux de Leblond en 1786 ou de Sonnini de Manoncourt en 1775). Nous n'avons guère approfondi cette recherche.

- AN Série AP (Archives personnelles et familiales.)

- Sous-série 125 AP (Papiers d'Ajot et Frémond de La Merveillère) : contient en particulier des papiers de l'ingénieur en chef de Saint-Domingue, Frémond de La Merveillère.

- Sous-série 127 AP (Papiers Duhamel de Monceau) : notamment divers questionnaires sur la pêche aux Antilles (127 AP 3 dossier 9).

- AN Séries N et NN (Cartes et plans) : les documents conservés dans la série N proviennent de divers fonds des Archives nationales. Ceux de la série NN sont d'origine plus variée (dons, saisies, etc.). Si nous avons consulté certains de ces documents aux premiers jours de notre recherche, nous ne les avons pas utilisés par la suite, préférant manier les collections plus systématiques et complètes du Service hydrographique de la Marine, conservées au Département des Cartes et plans de la BnF.

Fonds Marine (AN Marine)

Les archives anciennes remontent en général à Colbert qui les a organisées. Les séries anciennes (antérieures à 1789) sont désignées par des cotes à lettres simples, tandis que les séries modernes (postérieures à 1789) sont désignées par des cotes à lettres doubles. De nombreux documents tirés de cette série ont été utilisés.

- Fonds AN Marine séries C et CC (Personnel) : nous avons notamment consulté ces archives dans le cadre de recherches menées sur certains officiers de santé des colonies.

- AN Marine C² 108 (Registre des expéditions, concernant les officiers de santé de la Marine).
 - AN Marine Sous-série C⁷ (Dossiers personnels).
- Fonds AN Marine série G (documents divers) : les inventaires analytiques disponibles pour ces documents (et notamment celui couvrant les cartons microfilmés AN Marine G 86 à G 119), nous ont permis certaines incursions fructueuses au sein de cette série très riche (sur les montres marines, les innovations techniques soumises aux services de la Marine — notamment par des officiers affectés dans les colonies — etc.).
- Fonds AN Marine, sous-série 2 JJ (Service hydrographique. Papiers d'hydrographes) : cette sous-série — comme la plupart des sous-séries AN Marine JJ — contient de nombreux documents antérieurs à 1789, émanant notamment du Dépôt des Cartes et plans de la marine créé en 1720.
- AN Marine 2 JJ 18-19 (Papiers de Buache sur la Guyane).
 - AN Marine 2 JJ 61-69 (correspondance de J.-N. Delisle, dont le complément se trouve dans les archives de l'Observatoire de Paris).
 - AN Marine 2 JJ 94 (Papiers Fleurieu).
 - AN Marine 2 JJ 104 (Correspondance Chastenet de Puységur).
- Fonds AN Marine, sous-série 3 JJ (Service hydrographique. Observations scientifiques et géographiques).
- AN Marine 3 JJ 4, pièces 14 (« Observations sur la construction de la carte de l'Océan occidental, publié par le dépôt »).
 - AN Marine 3 JJ 4, pièce 15 (« Extrait de la remarque de M. de la Jonquière, commandant la flûte La Lamproye, chargée de vivres pour St-Domingue, au sujet d'une vigie que M. de Verdun place par 23° de latitude et 36°45' de longitude et qui est placée sur la carte de l'Océan Atlantique publiée au dépôt en 1786 par 25° de latitude et 36°45' de longitude »).
 - AN Marine 3 JJ 87, pièces 18 (« Résultat des observations astronomiques faites dans l'Océan occidental par Löwenörn, 1782-1783 »).
 - AN Marine 3 JJ 93 (Mémoires sur les déterminations en latitude et longitude établies par des observations astronomiques pour servir de fondement à la carte de l'Océan occidental publiée en 1784 : série de documents particulièrement riche composée d'inventaires des positions astronomiques, de relations d'expéditions hydrographiques, de papiers de travail des hydrographes et des astronomes, etc.).
 - AN Marine 3 JJ 299-301 (Travaux de Chastenet de Puységur : nombreux documents sur son expédition hydrographique de 1784-1785 et sur d'autres lui ayant servi de documentation).
- Fonds AN Marine, sous-série 5 JJ (Service hydrographique. Voyages et missions hydrographiques).
- AN Marine 5 JJ 235, pièce 4 (« Calculs du canevas géométrique et observations trigonométriques pour la carte générale de l'île de la Martinique, par l'ingénieur-géographe Loupia (1764-1765) »).

Fonds ancien des Colonies (CAOM Colonies)

Détachées du Fonds des Archives nationales en 1995, les « archives centrales » anciennes sont aujourd'hui conservées à Aix-en-Provence, au Centre des Archives d'Outre-mer (CAOM). Elles sont (à quelques notables exceptions près, comme la série CAOM Colonies E ou la collection de carte de Moreau de Saint-Méry — fin de la sous-série CAOM Colonies F³) disponibles au Centre des Archives nationales de Paris sous forme de microfilms.

- Fonds Colonies, série B (CAOM Colonies B. Correspondance en provenance de la métropole) : cette série abondante contient les minutes des instructions et lettres adressées par le roi et le ministre aux gouverneurs, intendants, et autres administrateurs de la marine et des colonies. L'inventaire analytique d'É. Taillemite nous a permis d'y trouver quelques informations, en particulier pour les premiers volumes concernant les colonies américaines (CAOM Colonies B 1-7, 9-14, 18, 21, 24, etc.). Nous l'avons toutefois largement négligée au profit de la série C.

- Fonds Colonies, série C (CAOM Colonies C. Correspondance en provenance des colonies) : contre-partie de la série B, la série C est pour l'essentiel constituée par la correspondance reçue par le secrétaire d'État. Nous avons massivement utilisé les sous-séries concernant l'aire géographique de notre sujet. De très solides index analytiques nous ont permis de procéder par sondages informés.

- Sous-série CAOM Colonies C⁷ (Guadeloupe).

- Sous-série CAOM Colonies C⁸ (Martinique et îles du Vent).

- Sous-séries CAOM Colonies C⁹ et CC⁹ (Saint-Domingue et îles sous le Vent).

- Sous-séries CAOM Colonies C^{10A} (Grenade), C^{10B} (Saint-Christophe), C^{10D} (Saint-Barthélemy, Sainte-Croix, Saint-Vincent et la Désirade), C^{10E} (Tobago). Seule la sous-série C^{10C} a fait l'objet d'un dépouillement exhaustif.

- Sous-série CAOM Colonies C¹⁴ (Guyane.)

- Fonds Colonies, série D (CAOM Colonies D. Troupes et personnel civil des colonies) : série consultée ponctuellement, à l'occasion de recherches biographiques.

- Fonds Colonies, séries E et EE (CAOM Colonies E et EE. Personnel colonial avant 1789, et après 1789) : ces dossiers classés par ordre alphabétique, contiennent parfois d'importants renseignements, notamment dans les dossiers d'ingénieurs, de botanistes ou de médecins. Nous n'avons pu mener de recherches systématiques dans ce fonds, non disponible à Paris sous forme de microfilms. Toutefois, de nombreux dossiers ont été consultés tels de ceux de l'ingénieur Amelot, du botaniste B. de Badier, du chirurgien Bajon, du libraire Barthélémy, de l'arpenteur Bastide, du voyageur Palisot de Beauvois, du médecin Cassan, etc.

- Fonds Colonies, sous-série F^{2A} (CAOM Colonies F^{2A}. Compagnies de commerce) : divers papiers et mémoires (épaves d'archives) concernant les compagnies de commerce et de colonisation de l'Ancien Régime.

- CAOM Colonies F^{2A} 13 (Ordres du roi et expéditions concernant la Compagnie des îles d'Amérique avec les actes des assemblées tenues par cette Compagnie entre 1635 et 1648).

- CAOM Colonies F^{2A} 15-17 (Papiers divers provenant de la gestion des Antilles par la Compagnie des Isles de l'Amérique entre 1664 et 1674).
- Fonds Colonies, sous-série F^{2B} (CAOM Colonies F^{2B}. Commerce aux colonies) : papiers divers concernant le commerce colonial (mémoires, tableaux statistiques, états des navires armés dans les ports français, etc.).
- Fonds Colonies, sous-série F³ (CAOM Colonies F³. Collection Moreau de Saint-Méry) : collection de copies et d'originaux rassemblés par Moreau de Saint-Méry (1750-1819). Certains volumes de cette série (Chambres d'agriculture, Cercle des Philadelphes, manuscrit des notions coloniales, etc.) ont été dépouillés intégralement.
 - CAOM Colonies F³ 26 (Divers mémoires de la fin du XVIIe siècle) : « copie d'un mémoire de 1684 sur des poiriers de Sainte-Lucie utilisables pour la construction navale », « instructions du roi pour l'ingénieur Renau en 1699 », etc.
 - CAOM Colonies F³ 27 (Divers mémoires entre 1723-1754) : « copie d'une lettre de d'Orgeville sur les secours fournis aux académiciens de la mission de La Condamine qui sont montés sur la Montagne Pelée où ils ont réalisé des expériences de baromètre (1735) », nominations d'ingénieurs, démonstrations de machines électriques, etc.
 - CAOM Colonies F³ 57 (Mémoires sur Sainte-Lucie) : contient notamment le manuscrit de la « description de la Soufrière de Sainte-Lucie » du docteur Cassan (1789) et un mémoire sur les eaux de Sainte-Lucie, de Maxime Duval.
 - CAOM Colonies F³ 73-75 (Répertoire des notions coloniales, de Moreau de Saint-Méry).
 - CAOM Colonies F³ 81 (Mémoires divers) : nombreux documents sur le Cercle des Philadelphes de Saint-Domingue et sur les Chambres d'agriculture.
 - CAOM Colonies F³ 124-126 (Mémoires des Chambres d'agriculture antillaises).
 - CAOM Colonies F³ 288-297 (Atlas Moreau de Saint-Méry) : nombreux plans et cartes (consultables uniquement à Aix-en-Provence), comprenant notamment le « Costier de Saint-Domingue » fait sur ordre de l'Amiral d'Estaing en 1766 et d'autres plans d'un grand intérêt. Les cartes conservées sous les cotes 293 et 295 ne concernent pas notre sujet.
- Fonds Colonies sous-série F^{5A} (CAOM Colonies F^{5A}. Missions religieuses) : divers documents sur les missions aux Antilles (cartons 1, 4-7, 27 et 28).

Fonds moderne des Colonies, ex-SOM (CAOM DFC, CAOM DPPC)

Ce dépôt, souvent désigné sous l'appellation « Section Outre-mer des Archives Nationales » (Abréviation SOM), fut longtemps conservé rue Oudinot, à Paris, dans les murs du Ministère des DOM-TOM. Il est depuis 1986 conservé à Aix-en-Provence et abrite pour l'essentiel des archives coloniales postérieures à 1815. Deux fonds toutefois, ignorant ces limites, nous importent particulièrement.

- Fonds CAOM DFC (Dépôt des fortifications des colonies) : ce fonds est pour l'essentiel né des collections du Dépôt des Cartes et plans des colonies, créé en 1778, continué après la Révolution sous le nom de Dépôt des fortifications pour les colonies. On y trouve des pièces qui remontent jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Avec l'informatisation, les différentes sous-séries du fonds CAOM DFC (classement géographique) ont reçu un numéro en chiffres romains (VI pour la Guadeloupe, VIII pour Marie-Galante, etc.). Ceci ne remet pas en cause l'ancienne classification, ni l'ancienne cotation. CAOM DFC Martinique 242, par exemple, est simplement devenu CAOM DFC XI Martinique 242.

- CAOM DFC XI Martinique 242 (« Mémoire instructif sur le travail de la Carte de la Martinique », par l'ingénieur géographe Loupia, 1765).

- CAOM DFC XXXI Mémoires généraux Antilles françaises 12 (« Mémoire de l'état présent des isles françaises de l'Amérique et des moyens propres pour y établir une meilleure discipline dans le service du roy et le gouvernement des habitans et pour rendre les colonies plus peuplées et plus fleurissantes », rédigé par l'intendant des Îles d'Amérique à la fin du XVIIe siècle).¹⁵⁵⁷

- CAOM DFC XXXI Mémoires généraux Antilles françaises 126 (mémoire de l'ingénieur Blondel sur l'île de la Tortue, accompagnant à l'origine une carte aujourd'hui conservée au Département de Cartes et plans de la BnF sous la cote BNCP SH, Pf. 150, division 2, pièce 5D).

- CAOM DFC XXXIII Saint-Domingue 533 (mémoire des deux ingénieurs des Ponts-et-Chaussées, Dausse et Varaigne, envoyés en 1777 pour examiner les projets d'aménagement hydraulique de la plaine de l'Artibonite).

- Fonds CAOM DPPC (Dépôt des papiers publics des colonies) Notariat : les renseignements sont probablement nombreux, dans ce fonds (inventaires après-décès, contrats divers, etc.). Nous ne l'avons toutefois pas encore exploré, faute de temps.

- Il nous faut également signaler au Centre des Archives d'Outre-mer, l'existence d'un fonds imprimé important : il s'agit de la « Bibliothèque Moreau de Saint-Méry », particulièrement riche pour notre sujet. Là se trouvent quelques exemplaires uniques de journaux coloniaux, et notamment de la *Gazette de Médecine pour les colonies* (1778, 8 n° connus). Ce fonds d'un très grand intérêt est malheureusement communiqué sous forme de microfilms, qui ne sont pas disponibles à Paris (cote CAOM 87 Miom 1-95).

2. Archives des Bibliothèques et Académies parisiennes

Archives de l'Académie des sciences (AAS)

Ces archives (complètement indépendantes des archives de l'Institut proprement dites, et conservées dans les murs de l'actuelle Académie des sciences) ont été

¹⁵⁵⁷ La sous-série « Mémoires généraux Antilles françaises » (XXXI) redéfinie par les archivistes du CAOM, correspond à l'ancienne sous-série « Amérique méridionale et Antilles ».

abondamment explorées dans le cadre de notre recherche. Les différents fonds qui les composent ont fait l'objet d'une présentation pratique dans un ouvrage récent, qui est un modèle du genre ; on s'y réfèrera pour davantage de détails.

- Le fonds des Pochettes de séances de l'Académie rassemble les mémoires ou les courriers lus ou évoqués au fil des réunions régulières de l'Académie des sciences. La consultation des différentes *pochettes* peut compléter la lecture des procès-verbaux (voir ci-dessous), qui ne détaillent que les points jugés essentiels par le Secrétaire, mais on peut également y trouver des documents qui n'apparaissent pas dans les Procès-verbaux. C'est surtout à partir du fichier (inventaire du contenu de chaque pochette), que nous avons repéré les documents que nous avons utilisés (le plumitif de séance, notamment, donne parfois des détails qui n'apparaissent pas dans la forme officielle du compte rendu). Naturellement nous ne donnons là, comme précédemment, que quelques exemples des documents consultés.

- AAS Pochettes de séances, janvier 1717 : « Extrait de la lettre de M. Sauveur, Ingénieur ordinaire du Roi, au Cap, en l'Isle de Saint-Domingue, le 17 janvier 1717. »

- AAS Pochettes de séances, mai 1717 : « Mémoire de la Martinique pour Messieurs de l'Académie royale des sciences », par De Hauterive.

- AAS Pochettes de séances, août 1734 : mémoire de l'ingénieur de Cayenne Fresneau, sur la destruction des fourmilières.

- AAS Pochettes de séances, janvier 1771 : mémoire anonyme sur le tremblement de terre de St-Domingue, remis par Du Vaucel.

- AAS Pochettes de séances, juillet 1787 : Mémoire de Dutrône Lacouture sur le « suc extrait de la canne à sucre ».

- AAS Pochettes de séances, février 1789 : discours et statuts imprimés de la société des Philadelphes de St-Domingue, présentés par un mémoire de M. Barré de Saint-Venant, demandant une association de l'Académie du Cap avec l'Académie royale des sciences.

- Le fonds des procès-verbaux de l'Académie royale des sciences (AAS Procès-Verbaux) est consultable en libre accès dans la salle des archives de l'Académie (sous forme de photocopies), ce qui permet de s'y reporter à tout instant de la recherche. Nous en avons bien sûr fait grand usage. Moins complets que les plumitifs que l'on trouve dans la plupart des *pochettes de séance*, ces procès-verbaux présentent sous une forme très claire l'essentiel des sujets abordés. Rédigés parfois avec un certain temps de retard à partir des notes du Secrétaire, ils ne sont pas exempts de petites erreurs¹⁵⁵⁸. Divers outils permettent d'échapper à la contrainte d'une lecture exhaustive ; les noms et les dates recueillis dans le dépouillement exhaustif des volumes de l'*Histoire et Mémoires* de l'Académie que nous avons mené au début de notre étude, nous a permis également de pénétrer ce fonds par sondage informé, et d'y collecter de nombreuses données complémentaires.

- Le fonds des Dossiers biographiques (AAS Dossiers personnels) : il s'agit d'un fonds factice, composé de divers documents d'époque (mémoires, courriers, dessins), mais

¹⁵⁵⁸ Du temps de Grandjean de Fouchy le décalage dépassait trois ans, rappelle Arthur BIREMBAUT dans « Quelques réflexions sur les problèmes posés par la conservation et la consultation des Archives techniques françaises », *Archives internationales d'histoire des sciences*, janvier-juin 1966, n°74-75, p.72-73.

aussi de monographies ou de tous renseignements susceptibles d'éclairer le parcours biographique des membres et des correspondants officiels de l'Académie. Nous en avons consulté de nombreux (de Hauterive, Réaumur, Barrère, P. Gouye, etc.), n'y trouvant que rarement des documents importants.

Bibliothèque de l'Académie de médecine (BAM)

La Bibliothèque de l'Académie de médecine (rue Bonaparte, à Paris), conserve notamment les archives de l'ancienne Académie royale de chirurgie et de la Société royale de médecine. Divers fichiers et inventaires dépouillés systématiquement nous ont permis de repérer dans ces différents fonds de très nombreux mémoires en provenance des colonies.

- Fonds de l'Académie royale de chirurgie (BAM ARC 1-65) : archives de l'ancienne Académie royale de chirurgie. Encore très mal inventoriés, ces 65 cartons d'archives (classés par thèmes : « bec de lièvre », « maladies du foie, etc. »¹⁵⁵⁹) mériteraient d'être exploités plus systématiquement. Nous y avons toutefois repéré de nombreux mémoires en provenance de la Guyane et des Antilles françaises.

- BAM ARC 11, dossier 7 : Extrait d'un mémoire sur les maladies de la Guadeloupe, par Bertin, du 11 août 1778.

- BAM ARC 12B dossier 77 : « Lettre sur le sublimé corrosif et une maladie de Cayenne appelée mal rouge » par le chirurgien Bajon (Cayenne, 1^{er} août 1766), suivi du rapport sur ce mémoire.

- BAM ARC 25 pièce 70 : « État des personnes du baquet guéries ou mortes », par Arthaud (Saint-Domingue).

- BAM ARC 26 pièce 40 : « Observations sur un enfant ayant les viscères du ventre hors de leur cavité », par Allemand du Vallon, médecin à la Guadeloupe (1784).

- BAM ARC 49, pièce 79 : « Observations sur un traitement des plaies et ulcères aux pays chauds », par Bajon, à Cayenne (1773).

- Le fonds de la Société royale de médecine (BAM SRM) est divisé en plusieurs séries: « Sages-femmes » (85-87), « Eaux minérales » (88-95), « Remèdes secrets » (96-107) et « Correspondances » (108-204). C'est essentiellement cette dernière série qui a retenu notre attention après dépouillement des fichiers et des catalogues, mais certains documents ont été également repérés dans les autres séries, à l'exclusion de celle des Sages-femmes. Les volumes 110-204 sont classés par auteur.

- BAM SRM 89, dossier 30 : « Essai analytique sur eaux thermales minérales dites de la Grande-anse ou du bras-gauche de la grande rivière de Jérémie », par Lefebvre Deshayes (1784).

- BAM SRM 97, dossier 72 : lettre de « Valentin Delaporte, missionnaire apostolique de l'ordre des frères prêcheurs, curé de la paroisse de Sainte-Rose, quartier du Grand Cul de Sac en l'Isle de la Guadeloupe », détaillant la composition et les effets d'une « eau vulnéraire à base de plantes indigènes » (1787).

¹⁵⁵⁹ Les premiers cartons sont classés par dossiers. Les suivants par pièces numérotées, également rassemblées par dossiers.

- BAM SRM 125, dossier 15 : mémoire de Amic, médecin du roi à la Guadeloupe, sur la rage dans les colonies (mémoire, lettre et rapport, 1789).
- BAM SRM 132, dossier 49 : diverses pièces de 1786-1789 à propos des nids de fourmis de Guyane (remède contre les hémorragies).
- BAM SRM 136, dossier 1 : dossier Arthaud, constitué de 40 documents émanant de ce médecin du roi à Saint-Domingue, ou traitant des mémoires qu'il adresse à la Société royale entre 1778 et 1791 (observations sur l'estomac des mulets, sur un hydrocéphale, sur les saisons à Léogane mises en relation avec les maladies déclarées, etc.).
- BAM SRM 160, dossier 1 : dossier sur le *Mal rouge*, ou *éléphantiasis* de Cayenne (1784-1787). n°1-6 : Mal rouge ou éléphantiasis de Cayenne (Bajon, Remy, Castries, Noyer, etc.)

- Le fonds des manuscrits de l'Académie de Médecine (BAM Ms) est distinct des fonds d'archives précédents : c'est dans ce cadre que continuent d'être intégrés les nouvelles acquisitions, et les versements de l'Académie en cours d'exercice. Nous signalons les documents suivants pour souligner leur existence, bien que seule la première série (6 à 12) ait été utilisée, à partir des notes que nous a confiées très récemment M. James E. McClellan III.

- BAM Ms 6-12 : « Procès-verbaux et minutes des séances de la Société Royale de médecine » (1778-1793).
- BAM Ms 18-26 : « Procès-verbaux de l'Académie royale de chirurgie (1731-1792) »
- BAM Ms 27-32 : « Minutes des séances de la Société académique de chirurgie, ou Académie royale de chirurgie ».

Bibliothèque de l'Observatoire (BObs Ms)

Ce fonds très riche est constitué, pour notre période, de nombreux documents de travail des Cassini et des différents astronomes qui se sont succédés dans les murs de l'Observatoire, qui abrite encore les archives. S'y trouvent également diverses correspondances, des observations et des récits d'expédition qui intéressent les Antilles et la Guyane.

- BObs Ms A 4.4-7 (Comètes de 1618 à 1750) : table de toutes les comètes mentionnées ou observées, rangées chronologiquement, avec de nombreux calculs et des extraits d'observations et de dissertations. Diverses allusions à des observations aux Antilles (BObs Ms A 4.6, dossier 4, pièce B) et à Cayenne (BObs Ms A 4.4, dossier 11, pièce B).
- BObs Ms B 2.7 (Extraits des registres de l'Académie des Sciences) : contient notamment quelques lettres écrites par Deshayes à Cassini, depuis les Antilles, vers 1700 (f° 322 et suivants).
- BObs Ms B 4.9-12 (Lettres autographes de divers auteurs) : correspondances en provenance des Antilles, notamment de Deshayes lors de son premier voyage (BObs Ms 4.9^{bis}) ou de l'intendant de la Guadeloupe Foulquier de Bastide entre 1782 et 1784 (BObs Ms B 4.10).

- BObs Ms B 5.1 (Observations des P. Laval et Feuillée) : contient notamment une partie des observations faites en Martinique par l'un et l'autre.

- BObs Ms B 5.2 (Observations en Amérique et à l'île de Gorée, et divers traités sur l'Astronomie et la Géographie) : en particulier le « voyage de Gorée et Amérique » par Varin et Deshayes au début des années 1680 (f° 5-97), et « Observations en Amérique par M. Deshayes. À La Caye, au Cap Saint-Domingue, à Cayenne, à La Grenade, à Saint-Christophe » (f° 325-356).

Bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle (MNHN Ms)

Le fonds des manuscrits du Muséum national d'histoire naturelle est bien entendu d'une grande richesse pour notre sujet. Il s'agit pour l'essentiel des archives rassemblées autour du Jardin du roi, accrues de diverses acquisitions. On y trouve aussi bien des correspondances (celle du jardinier Thouin, par exemple), que des inventaires de plantes, des mémoires accompagnant des envois de graines ou de plantes, voire des traités théoriques ou des témoignages d'expédition.

- MNHN Ms 1-37 : œuvres botaniques du P. Plumier, en partie de sa main. Nombreux éléments rassemblés dans le cadre de ses voyages aux Antilles.

- MNHN Ms 39 : recueil de poissons, d'oiseaux et de reptiles, dessinés par le P. Feuillée.

- MNHN Ms 48 : notamment une Correspondance de Joseph Martin (avec André Thouin) depuis son installation à Cayenne comme directeur des cultures d'arbres à épiceries (1790-1809) et divers mémoires liés à sa fonction.

- MNHN Ms 64 : contient la « Continuation des remarques sur les oiseaux et autres animaux de la Guiane française. Quadrupèdes. Manuscrit de Laborde (médecin à Cayenne) ».

- MNHN Ms 179 (Voyage de Joseph de Jussieu au Pérou de 1735 à 1771) : notamment les pièces 5 à 12, qui concernent ses escales aux Antilles.

- MNHN Ms 308 (Papiers Thouin) : notamment des « pièces relatives au projet d'une correspondance agrico-botanique entre les différentes colonies françaises et le Jardin du roi, ébauchée en janvier 1788, d'après le projet de M. le comte de La Luzerne » et divers documents de la main du naturaliste Nectoux (sur le « caffier », les « arbres à épiceries », etc.).

- MNHN Ms 314 (Papiers Thouin) : notamment son « Répertoire sommaire de lettres reçues », classé par ordre alphabétique.

- MNHN Ms 452-454 (Papiers Fusée-Aublet) : nombreux documents et mémoires botaniques sur son séjour à Cayenne, notamment de belles planches des plantes de la Guyane (ms 454).

- MNHN Ms 579-580 (Papiers Fusée-Aublet) : journal de son voyage à Cayenne (1762-1764) et diverses descriptions de plantes de Guyane.
- MNHN Ms 667-668 (Papiers du P. Le Breton) : diverses descriptions de plantes antillaises adressées au début du XVIIIe siècle à Fagon (directeur du Jardin royal des plantes médicinales).
- MNHN Ms 683-687 (Papiers Barrère) : divers mémoires (tous ne concernent pas la Guyane), dont « Description de deux nouvelles espèces de vanille de Cayenne » et une « Histoire du Roucou ».
- MNHN Ms 690 : « Observations d'histoire naturelle, faites à la Martinique » faites par J-B. Thibaut de Chanvalon (entre 1751-1756).
- MNHN Ms 779 : en particulier le « Catalogue des plantes sèches de Surian », dressé par Joseph de Jussieu.
- MNHN Ms 937-939 (Papiers P. Le Breton) : « Traité des plantes qui croissent dans les isles karaybes de la Dominique et de Saint-Vincent, selon l'ordre alphabétique, ou herbier Karaybe » (ms 937), diverses figures, et des fragments des Mémoires de Trévoux (ms 938). Une partie des manuscrits du ms 939 (« De insulis Karaybicus relationes manuscriptae ») a été traduite et publiée par Robert Lapiere¹⁵⁶⁰.
- MNHN Ms 1275 : surtout une « Description d'un quinquina indigène à Saint-Domingue [cinchona caribœa], par Joseph Gauché, habitant, concessionnaire et administrateur des eaux thermales de Boynes... », mémoire lu à l'Académie des Sciences, le 24 juillet 1787.
- MNHN Ms 1289 : « Lettre à l'Académie des Sciences, avec la description de quelques plantes de Saint-Domingue, par l'abbé de La Haye, curé du Dondon, district du Cap, isle de Saint-Domingue (18 feuillets + 5 planches coloriées à la main. 18e siècle) »
- MNHN Ms 1337-1338 (Papiers J.-B. Thibault de Chanvalon) : on y trouve plus d'une centaine de dessins de plantes et d'animaux de la Martinique (ms 1338), assortis de remarques et commentaires (1337).
- MNHN Ms 1608 : contient diverses observations (en latin) du naturaliste L.-Cl Richard, dont certaines concernent les Antilles (Guadeloupe, Martinique, île de la Tortue...).
- MNHN Ms 1865 : contient une « Description du cacaoyer » du médecin du roi à Cayenne Artur (1737).
- MNHN Ms 2129-2131 : (« Histoire de l'île de Cayenne et province de Guianne enrichie de plusieurs cartes et figures... par M. de Michau... conseiller du roy au

¹⁵⁶⁰ Robert LAPIERRE (éditeur et traducteur du latin), « R.P. Adrien Le Breton : manuscrits du fonds Jussieu, et Relation historique sur l'île caraïbe de Saint-Vincent, suivis d'une lettre de Claude Philippe et d'une Relation des Isles de la Martinique et de Saint-Christophe par le Père Jean Hallay, de la Compagnie de Jésus, écrite à Nîmes en 1657 », *Annales des Antilles*, 1982, n°25, p.5-132.

seneschal et présidial de Montpellier. 1732 : 3 volumes portant l'ex-libris de Charles-Marie de La Condamine»). Voyage de l'auteur à Cayenne. Ne fut jamais publié. Contient de nombreux renseignements concernant l'agronomie et le commerce (ms 2130), et les mœurs des Amérindiens (ms 2131).

- MNHN Ms 2299 : contient les photocopies d'un « Mémoire du Sieur Fresneau... ingénieur en chef à Cayenne, sur divers sucres laiteux d'arbres qu'il a découvert en cherchant la raisine élastique dont les gens du Para et du Brésil font communément des sereingues et autres ouvrages encore plus utiles aux curieux (envoyé en 1749 au Secrétaire d'État à la Marine) » dont l'original se trouverait dans les archives de la série CAOM DFC.

- Signalons par ailleurs l'existence de nombreux catalogues des plantes cultivées ou démontrées au Jardin du roi, et de nombreuses listes de graines envoyées dans les colonies, ou reçues d'elles. Nous ne les avons pas directement utilisés dans le cadre de cette thèse, mais il y a sans doute matière à une belle étude : ms 691 (contient par exemple une liste des « Graines de Saint-Domingue récoltées en 1789 par M. Martin », etc.), ms 801 (semis du Jardin du roi entre 1782 et 1784), ms 953 (Catalogue des plantes rapportées par Martin depuis Saint-Domingue et la Martinique en 1789, etc.), ms 1320 (catalogue des plantes collectées en Guyane et aux Antilles en 1789), etc.

- Les herbiers conservés dans les laboratoires du Muséum (cryptogamie et phanérogamie) sont sans doute une source qui mériterait d'être explorée, nombre de plantes étant référencées au moyen de leur origine et de l'auteur de leur collecte. Nous n'avons pas consulté ces documents, mais Frans A. Stafleu fait par exemple allusion aux plantes recueillies par le botaniste L.-C. Richard en Guyane. L'herbier Lamarck composé de près de cent boîtes, rassemble de nombreuses contributions identifiables provenant de botanistes antillais et guyanais¹⁵⁶¹.

Bibliothèque nationale de France. Département des Cartes et plans (BNCP)

C'est sur ces fonds d'archives (qui rassemble aussi bien des cartes imprimées que des cartes manuscrites) que se sont appuyées, pour l'essentiel, nos recherches sur l'histoire de la cartographie des Antilles et de la Guyane. Les cartes y sont d'accès facile, bien inventoriées et bien conservées.

- Le principal fonds pour notre sujet est celui du « Service hydrographique de la Marine (BNCP SH) » : les cartes y sont classées suivant un cadre géographique, et rassemblées dans de volumineux portefeuilles (Pf.). Nous avons en particulier utilisé les portefeuilles 139-142 (Amérique et arc antillais), 146-153 (Saint-Domingue), 154 (notamment Saint-Christophe), 155 (Guadeloupe), 156 (Martinique), 157-157^{bis} (notamment Sainte-Lucie et Grenade), 159 (Tobago), 160-165 (Amérique du Sud, arc antillais, et Guyane).

¹⁵⁶¹ Frans A. STAFLEU et Richard S. COWAN, *Taxonomic literature. A selective guide to botanical publications and collections with dates, commentaries and types*, Utrecht-Boston, 1976-1988, volume 7, p.764. L'exposition organisée par la BnF en 1997, « Tous les Savoirs du monde », exposait l'« herbier Rousseau », qui aurait appartenu au botaniste Fusée-Aublet, et contient des plantes de Guyane.

- Le fonds d'Anville : collection du XVIII^e siècle de quelque dix mille cartes, conservées sous la cote BNCP DD 2987. Les cartes en sont classées par ordre géographique, ce qui en facilite grandement le maniement. Antilles (8993-9151) et Guyane (9557-9591) y sont bien représentées, mais fondamentalement, ce fonds n'ajoute rien à celui du Service hydrographique dans le cadre de notre sujet.

- Complétant ces deux fonds principaux, se trouvent de nombreuses cartes isolées, ainsi que d'anciens atlas (factices ou non), que l'on peut aisément repérer en utilisant divers fichiers : par nom de graveurs ou par noms géographiques.

- BNCP Ge B 2064 : « Carte réduite et comparative de Saint-Domingue. Dressée sur plusieurs Observations Astronomiques et d'après des déterminations de Longitude faites à la Mer avec des Horloges Marines dans la Campagne du Vautour commandée par le C^{te} de Chastenet Puységur, par ordre de Mr. Le Maréchal de Castries. Ministre et Secrétaire d'État ayant le Département de la Marine en 1785 » par Chastenet-Puységur.

- BNCP Ge DD 2974 : Atlas de J. Van der Erde.

Bibliothèque nationale de France. Département des estampes (BnF Estampes)

Ce département conserve quelques-uns des ouvrages que nous référençons dans notre bibliographie des sources imprimées (le *Recueil des vues des lieux principaux de la colonie française de Saint-Domingue*, de Moreau de Saint-Méry et Ponce, par exemple). S'y trouvent en outre certains documents originaux, manuscrits imprimés (gravures, portraits, affiches, etc.).

- BnF Estampes JD 18f^o : « Plantes de la Martinique et de la Guadeloupe », dessins colorés du P. Plumier (1688).

- BnF Estampes Qb 1 1613 : « Portrait au naturel des barbares amenez en France du pais de Topinambous, Paris, 1613 », par Joachim du Viert et Pierre Firens.

Bibliothèque nationale de France. Département des manuscrits (BnF)

Les ressources de ce dépôt d'archives sont considérables pour notre sujet. Les références citées ci-dessous n'en donnent qu'un aperçu :

- Fonds des Manuscrits français (BnF MF) :

- BnF MF 150 [Microfilm couleur 622] (« Jacques de Vaux, Premières œuvres », Le Havre, 1583) : manuscrit enluminé sur parchemin.

- BnF MF 22228-22234 (correspondance de l'Abbé Bignon) : diverses références à des correspondants antillais, notamment Peyssonnel, de Hauterive, etc.

- BnF MF 22799-22815 (correspondance de l'intendant Bégon) : ces lettres ont été publiées par L. Delavaud et Ch. Dangibeaud¹⁵⁶².
 - BnF MF 24974 (« Relation de l'isle de la Guadeloupe faite par les missionnaires dominicains à leur Général en 1647 », par le P. Breton) : copie manuscrite d'un manuscrit conservé dans les archives romaines (Propaganda Fide).
- Fonds des Nouvelles acquisitions françaises (BnF NAF) :
- BnF NAF 1041 (Mélanges sur l'Amérique) : contient notamment une « Courte relation de la Guyane française, ou la France équinoxiale », par le P. Fauque, accompagnée d'une lettre de 1751.
 - BnF NAF 2571-2583 (Histoire de la Guyane, par Artur, médecin du roi à Cayenne) : document d'une exceptionnelle richesse, comprenant en particulier de nombreux mémoires d'agronomie et de médecine ainsi que des récits d'exploration (« Relation de deux voyages faits au Canopi et chés les Kaïkoucianes, en 1742, par M. Moreton de Chabrilan, lieutenant d'infanterie », etc.). Presque tous les volumes de cette série sont intéressants pour notre sujet, y compris les parties narratives sur l'histoire de la Guyane (« Journal des événements survenus à Cayenne de 1685 à 1711 », « extraits des registres du Conseil souverain », etc.) qui foisonnent de détails importants sur les questions qui nous intéressent.
 - BnF NAF 9319 : copie du manuscrit du P. Du Tertre.
 - BnF NAF 9545 et 9551 (Correspondance et papiers divers du naturaliste Hippolyte Nectoux) : nombreux renseignements sur les jardins et les cultures de Saint-Domingue.

Service historique de l'Armée de Terre (SHAT Ms)

Nous n'avons été amenés à travailler aux archives de l'Armée de Terre (château de Vincennes) que très ponctuellement, pour consulter certaines cartes, certains mémoires, et rechercher diverses informations d'ordre biographique sur des officiers coloniaux. Il nous semble toutefois indispensable de citer ce dépôt, dont nous n'avons fait qu'effleurer les richesses. On y trouve notamment :

- Un fonds cartographique visiblement important, complémentaire du Dépôt des fortifications des colonies conservé au CAOM d'Aix-en-Provence.
- La Série A des archives des opérations militaires (archives militaires antérieures à 1789), qui comprend divers mémoires sur la défense et la cartographie des colonies (SHAT Ms A 1598 sur les limites de Saint-Domingue, SHAT Ms A 3393 sur les ingénieurs géographes envoyés aux Antilles), et d'autres plus inattendus (SHAT Ms A 3764, documents sur les chambres d'agriculture de Saint-Domingue et l'agriculture coloniale).

¹⁵⁶² L. DELAUAUD et Ch. DANGIBEAUD, « Lettres de Michel Bégon, annotées par L. Delavaud et Ch. Dangibeaud », *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, en 3 parties : 1925, XLVII, p.1-325, 1930, XLVIII, p.1-204, et 1935, XLIX, p.1-197.

- La série des « Mémoires historiques et reconnaissances » (ou « Manuscrits des Archives de la Guerre), peut-être importante pour les questions concernant les ingénieurs et les cartographes des colonies.
- Les séries dites « administratives » (SHAT Ms X et Y), rassemblant des états de troupe et des dossiers biographiques individuels.
- Le fonds de l'Inspection du Génie, et notamment les cartons 14 et 15, qui semblent contenir divers plans d'ingénieurs coloniaux du XVIII^e siècle.

Service historique de la Marine (SHM)

Le Service historique de la Marine, également situé dans le château de Vincennes, conserve des archives issues de divers fonds de la Marine. Ces nombreuses pièces pourraient aisément s'intégrer, pour l'essentiel, aux fonds de la Marine et des Colonies des Archives nationales.

- Fonds des personnels (SHM FP) : dossiers biographiques des officiers de marine. Consulté ponctuellement pour informations biographiques, comme complément aux archives du fonds Marine des Archives nationales.
- Fonds des manuscrits de la Bibliothèque historique de la Marine (SHM Ms) : plus de 500 manuscrits d'origine très variée (dons, acquisitions et épaves).
 - SHM Ms 100 : « Florindie, ou histoire physico-économique des végétaux de la Torride. Dédiée au Cercle des Phyladelphes du Cap Français, Isle de Saint-Domingue en Amérique, par De La Haye (1789) ».
 - SHM Ms 456 : « Copie du mémoire instructif sur la côte comprise depuis le Port-Français jusqu'au Limbé, en y comprenant la Baye de l'Accul, les avantages de cette rade et du port que l'on y peut faire. », par le Comte Delage de Volude en 1784 (plan joint).
 - SHM Ms 574 : « Journaux de campagne de Joseph de Laborde-Noguez (1711-1785), pendant ses campagnes de 1740-41, 1747 et 1750. » Certaines pages évoquent des questions liées à l'histoire naturelle ou à l'agronomie des Antilles.
- Fonds des manuscrits du Service hydrographique (SHM SH) : documents provenant essentiellement des archives de la Marine.
 - SHM SH 112 : « Instructions et remarques pour la navigation de toutes les costes et isles de l'Amérique dans la Mer du Nord, depuis le 48^e degré de latitude nord jusqu'au 35^e de latitude sud, le fleuve St-Laurent compris et la rivière de La Plate, dressés sur les mémoires et journaux qui sont au dépôt des plans de la marine, par N. Bellin. 1731 ».
 - SHM SH 114 : « Atlas de la partie françoise de l'île de Saint-Domingue du costier de M. le Comte d'Estaing » : ensemble d'une cinquantaine de cartes manuscrites.
 - SHM SH 213 : « Carte des chemins vicinaux de la Martinique (1785) ». 103 cartes coloriées, à l'échelle de 6 lignes pour 100 toises, et une carte de l'île. (108

feuillet, XVIII^e siècle). Cette carte fragmentée a été intégralement publiée par Bertrand De Raynal de Saint-Michel¹⁵⁶³.

- SHM SH 350 : « Recueil de cartes géographiques de la Guyane et en particulier de la Française connue sous le nom de Cayenne », par Philippe Buache (vers 1762-1764).

- Fonds de l'Académie royale de marine (SHM AM) : fonds anciennement conservé à Brest.

- SHM AM 64-75 (registres et Procès-verbaux des séances de l'Académie royale de Marine de Brest, 1769-1787) : divers mémoires ou rapports y sont consignés. Nous n'avons pas en revanche lu le détail des séances, l'étude d'A. Doneau du Plan constituant un compte rendu semble-t-il fidèle de l'activité académique année après année (y compris nominations des membres, des correspondants, etc.)¹⁵⁶⁴.

- SHM AM 76-79 (Registres des mémoires adressés à l'Académie par divers correspondants) : contient peu de mémoires adressés par des colons, ou concernant les colonies, tel celui des « Observations météorologiques faites sous la zone torride par M. Cassan », médecin à Sainte-Lucie (SHM AM 79, f° 35-37).

- SHM AM 105-106 (Divers mémoires manuscrits de l'Académie de Marine, 1752-1779), tels le « Projet de correction de la carte de St-Domingue, fondé sur la campagne faite sous les ordres de M. de Kerusoret, commandant l'*Émeraude* en 1752 », par le chevalier de La Motte-Baracé. (SHM AM 105, pièce 17).

3. Centres d'archives départementaux et bibliothèques municipales (Province)

Aix-en-Provence. Bibliothèque Méjanès (BMAix Ms)

- BMAix Ms 232 (« voyage de Pâris aux îles d'Amérique, vers 1680 ») : témoignage intéressant sur la côte des esclaves, et sur les Antilles.

Arras. Bibliothèque municipale (BMArras Ms)

- BMArras Ms Fonds Lefranc de Saint-Haulde, architecte et entrepreneur à Saint-Domingue : contient notamment une correspondance importante. Ces papiers ont fait la matière d'une étude de Victor Advielle, en 1901¹⁵⁶⁵.

¹⁵⁶³ Bertrand DE RAYNAL DE SAINT-MICHEL, *Atlas de la Martinique au 18^e siècle : des Hommes et des Sites. Pour une étude toponymique et anthroponymique*, Fort-de-France, 1997, p.126-168. Cet exemplaire du SHM (qui contient 1 carte par planche) présente des couleurs nettement meilleures que l'exemplaire conservé au CAOM sous la cote F³ 292 — lequel contient 3 cartes par planche.

¹⁵⁶⁴ Alfred DONEAUD DU PLAN, *Histoire de l'Académie de Marine*, Paris, Berger-Levrault et C^{ie}, 1878-1882, 6 volumes (1^{ère} édition en six parties dans la *Revue maritime et coloniale*, 1878-1879).

¹⁵⁶⁵ Victor ADVIELLE, *L'Odysée d'un Normand à Saint-Domingue au XVIII^e siècle*, Paris, Librairie Challamel, 1901.

Besançon. Bibliothèque municipale (BMBes Ms)

- BMBes Ms 446 (« Plantes de Saint-Domingue peintes à l'aquarelle », par Mareschal d'Andeux, capitaine d'artillerie au Régiment de Metz, 1778) : étude sur 466 plantes de Saint-Domingue, accompagnée d'aquarelles.

Bordeaux. Bibliothèque municipale (BMBx Ms)

- BMBx Ms 828 I-CVI (« Collection des mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et Arts de Bordeaux ») : contient notamment divers mémoires adressés par des correspondants coloniaux à l'Académie.

- BMBx Ms 828 XVIII, pièces 1 et 2 : « Extrait des journaux de deux voyages de M. Sterlin, de Bordeaux à la Martinique. — Variations de l'aiguille aimantée, de 1726 à 1736 ».

- BMBx Ms 828 XX, pièce 23 : lettre de J.-A. Peyssonnel (Guadeloupe, 2 novembre 1756).

- BMBx Ms 828 XLII, dossier 6 : extraits des registres du Cercle des Philadelphes de Saint-Domingue.

- BMBx Ms 828 CII, pièces 3 et 4 : « Mémoire sur la cueillette et la manière de préparer le cacao de Cayenne avec des observations qui font connaître les causes qui rendent cette denrée de l'Amérique si difficile à conserver » et « Observations sur les causes qui ont dû contribuer aux maladies et à la mort de différentes plantes envoyées au commencement de cette année de l'isle de France à Cayenne par ordre du Roy » par Desrivierre-Gers (1784).

- BMBx Ms 829 I-XXII (« Archives du Musée de Bordeaux, 1783-1793 »).

- BMBx Ms 829 I-II (Correspondance du Musée classée par ordre chronologique) : diverses lettres de colons éclairés (Arthaud, Prévost...).

- BMBx Ms 829 III-IV (Listes des associés, fragments des registres).

- BMBx Ms 829 XIX (Registre de la correspondance du 29 janvier 1788).

- BMBx Ms 1696 I-XXXVI (Fonds Lamontaigne) : divers documents de complément sur l'Académie de Bordeaux.

- BMBx Ms 1696 XXVI, dossier 17, pièce 12 : « Mémoire » sur le Jardin des plantes de Bordeaux (projet d'établir une correspondance avec le jardin du Cercle des Philadelphes).

- BMBx Ms 1696 XXVIII-XXIX (correspondance de l'Académie de Bordeaux) : Lettres de divers colons éclairés (Peyssonnel, Desrivierre-Gers, Arthaud...).

- BMBx Ms 1699 I-V (« Collection des registres de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences et Arts de la ville de Bordeaux ») : divers renseignements sur les correspondants coloniaux de l'Académie de Bordeaux (Thibault de Chanvalon, Cercle des Philadelphes, etc.).

Carcassonne. Bibliothèque municipale (BMCarcassonne Ms)

- BMCarcassonne Ms 82 (copie — datant probablement de 1724— de 7 lettres du P. Mongin, datées entre 1676 et 1682) : ce manuscrit a été partiellement publié par Marcel Chatillon et par Jacques Petitjean Roget¹⁵⁶⁶. La lettre que nous reproduisons en annexe n'a en revanche jamais été publiée.

Carpentras. Bibliothèque Inguimbertaine (BICarp Ms)

- BICarp Ms 590 : « Relation d'un voyage infortuné fait aux Indes Occidentales par le capitaine Fleury avec la description de quelques îles qu'on y rencontre, recueillie par l'un de ceus de la compagnie qui fit le voyage 1618-1620 » : ce manuscrit d'une importance considérable a récemment été publié *in-extenso* et présenté par J.-P. Moreau¹⁵⁶⁷.

La Rochelle. Archives départementales de la Charente-Maritime (ADCM)

- ADCM 4 J 2180 (Correspondance adressée à Artur) : 53 lettres adressées au médecin du roi naturaliste en Guyane Arthur, notamment par Réaumur, Duhamel du Monceau, Buffon, etc. Un certain nombre ont été utilisées par Jean Chaïa¹⁵⁶⁸.

Rouen. Bibliothèque municipale (BMRouen Ms)

- BMRouen Ms 1436 : « Voyage de M. Goupy aux îles de l'Amérique et aux côtes de l'Afrique en 1681 » : de larges extraits en ont été publiés par G. Debien¹⁵⁶⁹.

¹⁵⁶⁶ Marcel CHATILLON (éditeur), « L'évangélisation des esclaves au XVIIe siècle. Lettres du R.P. Jean Mongin », *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, 3^{ème}-4^{ème} trimestres 1984, n°61-62, p.3-136. Jacques PETITJEAN ROGET (éditeur), « Journal d'un voyage à la Martinique en 1676 », *Annale des Antilles*, 1962, n°10, p.35-58.

¹⁵⁶⁷ Jean-Pierre MOREAU (éditeur), *Un flibustier français dans la mer des Antilles en 1618-1620*, Clamart, 1987 et 1990.

¹⁵⁶⁸ Jean CHAÏA, « Sur une correspondance, entre 1739 et 1749, de Duhamel du Monceau avec J.-F. Artur, Médecin du Roy à Cayenne », in CTHS, *Comptes rendus du 102^e Congrès national des Sociétés savantes, Limoges, 1977, Section des Sciences, tome III, Histoire des Sciences et des techniques*, Paris, 1977, p.21-26. Jean CHAÏA, « Jacques-François Artur (1708-1779), premier médecin du Roi à Cayenne, correspondant de Buffon, historien de la Guyane », in CTHS, *Comptes rendus du 87^e Congrès national des Sociétés savantes, Poitiers, 1962, Section des Sciences, tome II, Histoire des Sciences*, Paris, 1963, p.37-46. Jean CHAÏA, « Sur une correspondance inédite de Réaumur avec Artur, premier médecin du Roy à Cayenne [version longue] », *Episteme*, 1968, en 2 parties : janvier-avril 1968, n°1, p.36-57 et mai-août 1968, n°2, p.121-138.

¹⁵⁶⁹ Ce manuscrit était anciennement coté : BMRouen Collection Coquebert de Montbret, ms 125. Gabriel DEBIEN (éditeur), *À la Guyane à la fin du XVIIe siècle. Journal de Goupy des Marets, 1675-1676 et 1687-1690*, Dakar, 1965.

4. Centres d'archives départementaux des Antilles françaises

Pour la période moderne les Archives départementales de la Guadeloupe (près de Basse-Terre) et de la Martinique (sur les hauteurs de Fort-de-France) qui possèdent un important fonds de microfilms, ne conservent que peu de documents originaux.

Archives départementales de la Guadeloupe (ADG)

Les Archives départementales de la Guadeloupe abritent divers fonds notariaux originaux, apparemment non reproduits par le CAOM. Nous ne les citons que pour les quelques inventaires de bibliothèque que nos amis Frédéric Régent et Isabelle Le Métayer ont relevés et dont ils nous ont adressé des photocopies, en particulier celui de la bibliothèque et du cabinet d'histoire naturelle du botaniste B. de Badier, reproduit partiellement dans nos annexes : notaires Mimerel, Dupuch et Damarets.

Archives départementales de la Martinique (ADM)

Les Archives départementales de la Martinique abritent notamment les registres du Conseil souverain de la Martinique (copie du XIX^e conservée dans la Série B jusqu'en 1789) que nous avons consultées à l'occasion de deux séjours à Fort-de-France. Les différents manuscrits acquis dans le cadre de la série J ne présentent que peu d'intérêt direct pour notre sujet (ADM J 8 « Mémoires sur les cultures. XVIII^e s. », ou ADM J 18 *Relation d'un tremblement de terre arrivé à la Martinique au mois d'août 1766*, s.l.n.d. plaquette imprimée de 4 pages).

Annexe 2

Bibliographie des instruments de recherche

Pour cette *Bibliographie des instruments de recherche* (qui suit l'ordre, pour sa construction interne, de la présentation de nos sources d'archives), nous avons volontairement mêlé les fichiers manuscrits aux inventaires dactylographiés et imprimés. Sachant le temps qu'il faut pour apprendre à connaître les ressources de certains fonds d'archives, il nous a semblé que cette bibliographie pouvait être de quelque utilité.

Nous n'avons pas hésité à assortir certains titres de commentaires destinés à préciser succinctement l'utilisation de certains instruments. Les cotes entre crochets précisent la localisation de certains documents parfois difficiles à obtenir. Sauf mention contraire, les inventaires manuscrits relevés ci-dessous sont conservés dans les centres d'archives qu'ils concernent.

1. Archives Nationales, Paris (AN) et Aix-en-Provence (CAOM)

État général des fonds

- FAVIER (Jean) dir., *État général des fonds des Archives Nationales, tome I, L'Ancien Régime*, Paris, Archives nationales, 1978.
- FAVIER (Jean) dir., *État général des fonds des Archives Nationales, tome II, 1789-1940*, Paris, Archives nationales, 1978.
- FAVIER (Jean) dir., *État général des fonds des Archives Nationales, tome III, Marine et Outre-Mer*, Paris, Archives nationales, 1980.
- FAVIER (Jean) dir., *État général des fonds des Archives Nationales, tome IV, Fonds divers*, Paris, Archives nationales, 1980.

Fonds moderne et Fonds divers (AN)

Fonds moderne AJ¹⁵. Muséum

- BIDAL (Anne-Marie), « Inventaire des archives du Muséum national d'histoire naturelle, première partie, série A, archives du Jardin du roi », in *Archives du Muséum national d'histoire naturelle...*, 6^e série, t. XI, Paris, 1934, p.175-230. Les documents ici présentés sont désormais conservés sous la cote AN AJ¹⁵ 501 à 514.
- CAILLET (P.), MEURGEY (J.) et VITTE (S.), « Inventaire de la série AJ¹⁵. Muséum national d'histoire naturelle », dactylographié.

Fonds divers AP. Archives personnelles et familiales

- [AN AP 1-315] : *Archives privées. État des fonds de la Série AP (1 à 315 AP)*, tome I, Paris, Imprimerie nationale, 1973.

- [AN AP 316-552] : *Série AP (316 à 577 AP). Liste alphabétique des fonds au 15 juin 1997*, dactylographié.

Fonds divers N et NN. Cartes et plans

- LE MOËL (Michel) et ROCHAT (Claude-France), *Catalogue général des cartes, plans et dessins d'architecture, Série N, tome III, Départements de Oise à Réunion*, Paris, 1972.

- LE MOËL (Michel) et ROCHAT (Claude-France), *Catalogue général des cartes, plans et dessins d'architecture, Série N, tome IV, Pays étrangers*, Paris, 1974.

- LE MOËL (Michel) et ROCHAT (Claude-France), *Archives Nationales. Catalogue général des cartes, plans et dessins d'architecture, Série NN*, Paris, 1978.

Fonds Marine (AN Marine)

Fonds Marine C et CC. Personnel

- [AN Marine C⁷ 1-355 (liste alphabétique)] : ANDRÉ-MICHEL (Robert), BEZARD (Yvonne) et LE CACHEUX (Paul), « Sous-série Marine C⁷ 1 à 355 », 2 volumes dactylographiés (1906-1928), revus par Étienne Taillemite en 1970.

- [AN Marine CC] ARCHIVES NATIONALES, « Répertoire numérique. Marine CC¹, CC², CC³ », manuscrit.

Fonds Marine G. Documents divers

- [AN Marine G 1-200] : « Manuscrits de la Bibliothèque du Ministère de la Marine », in LA RONCIÈRE (Charles de), *Catalogue Général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, Paris, 1907, p.93-142.

- [AN Marine G 86-119] : ARCHIVES NATIONALES, *Innovations techniques dans la marine (1641-1817). Mémoires et projets reçus par le département de la marine (Marine G 86 à 119)*, Paris, 1990.

Fonds Marine JJ. Service hydrographique

- [AN Marine 2 JJ 1-117] : « Marine 2 JJ, 1 à 117, répertoire numérique », dactylographié.

- [AN Marine 3 JJ] : « Marine 3 JJ. 1-443. Observations scientifiques et géographiques (XVIIe-XIXe siècles) », manuscrit, 3 volumes.

- [AN Marine 5 JJ] : BOURGIN (Georges), *Inventaire des archives de la Marine. Service hydrographique. Sous-série 5 JJ*, reprint, Liechtenstein, 1977 (1^{ère} édition Paris, 1963).

Fonds ancien des Colonies (CAOM Colonies)

Sauf mention contraire, les inventaires manuscrits ou dactylographiés relevés ci-dessous sont également disponibles aux Archives nationales à Paris, dans la Salle des catalogues, parfois sous forme de microfiches.

CAOM Colonies A. Actes du pouvoir souverain

- KRAKOVITCH (Odile), *Arrêts, déclarations, édits et ordonnances concernant les colonies (1666-1779). Inventaire analytique de la série Colonies A*, Paris, Archives nationales, 1993.

CAOM Colonies B. Correspondance au départ

- TAILLEMITE (Étienne), *Inventaire de la Correspondance générale avec les colonies. Départ. Série B (Déposée aux Archives nationales). Registres 1 à 37 (1654-1715)*, Paris, Imprimerie nationale, 1959.

CAOM Colonies C. Correspondance à l'arrivée

- [CAOM Colonies C^{7A} 1-51, Guadeloupe] : PÉROTIN (G.), BLANC-HEPP (M.A.) et LACROCQ (N.), « Inventaire analytique de la Sous-série Colonies C^{7A} 1 à 51, Guadeloupe », dactylographié.

- [CAOM Colonies C^{7A} 52-57, Guadeloupe] : PÉROTIN (G.), BLANC-HEPP (M.A.) et LACROCQ (N.), « Inventaire analytique de la Sous-série Colonies C^{7A} 52 à 57, Guadeloupe », dactylographié.

- [CAOM Colonies C^{8A} et C^{8B}, Martinique] : TAILLEMITE (Étienne), *Inventaire de la série Colonies C⁸, Martinique (correspondance à l'arrivée)*, Paris, Archives nationales, 1967-1984, 3 volumes.

- [CAOM Colonies C^{9A}, Saint-Domingue] : DE FORGES (Gilberte), « Saint-Domingue. Inventaire de la Correspondance générale (C^{9A}). Registres 1 à 16 (1664-1719) », dactylographié.

- [CAOM Colonies CC^{9A-C}, Saint-Domingue] : « CC⁹ Saint-Domingue », dactylographié.

- [CAOM Colonies C^{10C} 1, Sainte-Lucie] : « Correspondance générale Colonies C^{10C} 1. Île de Sainte-Lucie », dactylographié.

- [CAOM Colonies C¹⁴, Guyane] : BOUGARD-CORDIER (C.), PITTAUD DE FORGES (G.), POULIQUEN-SAROTTE (M.), TAILLEMITE (E.) et VINCENTI-BASSEREAU (C.), *Inventaire des Archives coloniales, sous-série C¹⁴, correspondance à l'arrivée en provenance de la Guyane française*, Paris, Archives nationales, 1974-1977, 2 volumes.

CAOM Colonies D. Troupes et personnel civil des colonies

- Série CAOM Colonies D. D2c (officiers des colonies XVIIIe-XIXe siècles) : fichier alphabétique des noms de personne [AN Usuels, catalogue sur microfiches n°2638-2688].

CAOM Colonies E et EE. Personnel colonial

- « Inventaire sommaire, Colonies E. Personnel colonial antérieur à 1789. E 1 à 397 », dactylographié, 4 volumes.
- « Fichier alphabétique des dossiers personnels de la série EE (après 1789) », consultable sur microfiches [AN Usuels, catalogue sur microfiches n°5442-5581].

CAOM Colonies F. Documents divers

- [CAOM Colonies F^{2A}, Compagnies de commerce] : CAROF (M^{elle}), « Inventaire analytique de la série Colonies F^{2A} 1, 2, et 12 (compagnies de commerce) », dactylographié.
- [CAOM Colonies F³, Fonds Moreau de Saint-Méry, généralités] : MAY (Louis-Philippe), « Inventaire analytique de la collection Moreau de Saint-Méry II : Antilles », manuscrit, 3 volumes.
- [CAOM Colonies F³, Fonds Moreau de Saint-Méry, généralités] : MAY (Louis-Philippe), « Sous-série Colonies F³, Fonds Moreau de Saint-Méry, fichier des noms de personnes, lieux et matières ». [AN Usuels, catalogue sur microfiches n°1949-1976].
- [CAOM Colonies F³, Fonds Moreau de Saint-Méry, généralités] : « Sous-série Colonies F³, Fonds Moreau de Saint-Méry, Index des noms de personnes, renvoyant au plan de classement du fonds », dactylographié (1983).
- [CAOM Colonies F³ 26-28, Fonds Moreau de Saint-Méry] : « Inventaire détaillé [Col. F³ 26, 27 et 28] », dactylographié. [CAOM Usuels Catalogue FM 14].
- [CAOM Colonies F³ 288 à 290] : « Atlas Moreau de Saint-Méry. Col F³ 288, 289, 290. Inventaire », dactylographié.
- [CAOM Colonies F³ 291, Costier de Saint-Domingue] : « Atlas Moreau de Saint-Méry. Costier de Saint-Domingue. Col F³ 291 », dactylographié.
- [CAOM Colonies F³ 292] : « Itinéraire des Chemins royaux de la Martinique, ou Routier de la Martinique. Col F³ 292 », dactylographié.
- [CAOM Colonies F³ 294] : « Atlas des colonies. Col F³ 294 », dactylographié.
- [CAOM Colonies F³ 296] : « île de Saint-Domingue. Col F³ 296 », dactylographié.
- [CAOM Colonies F³ 297] : « Côtier de Saint-Domingue. Col F³ 297 », dactylographié.
- [CAOM Colonies F^{5A}, Missions religieuses] : MIROT (Albert), « Inventaire sommaire de Colonies F^{5A} Missions religieuses (28 articles) », dactylographié.

Fonds moderne colonies, ex-SOM (CAOM DFC, CAOM DPPC)*CAOM DFC. Dépôt des fortifications des colonies*

- [CAOM DFC VI, Guadeloupe] : « DFC Guadeloupe. [pièces 1 à 4198] », dactylographié.
- [CAOM DFC VII, Les Saintes] : « DFC Les Saintes. Inventaire [pièces 1 à 250] », dactylographié.
- [CAOM DFC VIII, Marie-Galante] : « DFC Marie-Galante. Inventaire [pièces 1 à 35] », dactylographié.
- [CAOM DFC IX, Saint-Martin] : « DFC Saint-Martin. Inventaire [pièces 1 à 20] », dactylographié.

- [CAOM DFC X, La Désirade] : « DFC La Désirade. Inventaire [pièces 1 et 2] », dactylographié.
- [CAOM DFC XI, Martinique] : « DFC Martinique. Inventaire [pièces 1 à 5099] », dactylographié.
- [CAOM DFC XII, Guyane] : « DFC Guyane. Inventaire [pièces 1 à 1797] », dactylographié.
- [CAOM DFC XXX, Amérique méridionale et Antilles étrangères] : « DFC Amérique méridionales et Antilles étrangères. Inventaire [pièces 1 à 725] », dactylographié.
- [CAOM DFC XXXI, Mémoires généraux Antilles] : « DFC Mémoires généraux Antilles. Inventaire [pièces 1 à 366] », dactylographié.
- [CAOM DFC XXXIII, Saint-Domingue] : « DFC Saint-Domingue. Inventaire [pièces 1 à 928] », dactylographié.
- [CAOM DFC XXXVIII, Martinique Supplément] : FORTUNATO (Antoine), « DFC. Supplément Martinique. 1684-1945 [Pièces 1 à 1124] », dactylographié.
- [CAOM DFC XXXVIII, Guadeloupe Supplément] : FORTUNATO (Antoine), « DFC. Supplément Guadeloupe et dépendances. 1693-1907. [Pièces 1 à 51] », dactylographié.
- [CAOM DFC XLV, Guyane Supplément] : FORTUNATO (Antoine), « DFC. Supplément Guyane. 1760-1899 [Pièces 1 à 446] ».

CAOM DPPC. Dépôt des papiers publics des colonies

- BOLLOC'H (A.-Y.) et MÉNIER (M.-A.), « Dépôt des papiers publics des Colonies : Saint-Domingue, Notariat », *Revue d'histoire des colonies*, 1951, tome 38, p.339-358.
- RICHARD (Robert), « Les minutes des notaires de Saint-Domingue aux Archives du ministère de la France d'Outre-Mer », *Revue d'Histoire des Colonies*, 1951, tome 38, p.281-338.
- ROGERS (Dominique), « Les archives notariales de Saint-Domingue sous l'Ancien Régime », *Ultramarines*, 1996, n°12-13, p.40-42.

CAOM Bibliothèque Moreau de Saint-Méry

- Fichier "Auteurs", "Géographie" et "matières" (12 tiroirs). Le Fichier par auteur, est disponible sur Microfilm aux Archives nationales, à Paris [AN Usuels, inventaires microfilmés n°578-580].

2. Archives des Bibliothèques et Académies parisiennes

Archives de l'Académie des sciences (AAS)

- BRIAN (Éric) et DEMEULENAERE-DOUYÈRE (Christiane) dir., *Histoire et mémoire de l'Académie des Sciences. Guide de recherches*, Paris, éditions Lavoisier, 1997.
- Fichier des dossiers personnels de l'Académie des Sciences : classement alphabétique.
- Fichier des pochettes de séance (1667-1793) : inventaire analytique des documents conservés dans les pochettes de séance de l'Académie royale des sciences (4 boîtes de fiches).
- Table des matières contenues dans les registres de l'Académie des Sciences, 2 volumes (1667-1781 et 1782-an IX) : table manuscrite du XIXe siècle (classement année par année du nom des auteurs de mémoires cités dans les registres des Procès-verbaux).
- Table des rapports de l'Académie des Sciences (1699-1793) : table manuscrite du XIXe siècle qui permet de repérer bon nombre des mémoires ayant fait l'objet d'un rapport par les Académiciens.

Bibliothèque de l'Académie de médecine (BAM)

- [BAM ARC 1-65] : YAQUBI (Salem), « Contribution à l'histoire de l'Académie royale de chirurgie [Inventaire des cartons 1-65 de l'Académie royale de chirurgie, p.37-293] », thèse pour le doctorat en médecine, Paris-Rennes, 1967, 2 volumes. [Bibliothèque de l'Académie de médecine WO 11 YAQ].
- [BAM SRM 85-204] : « Inventaire de la Société royale de Médecine [SRM 85-204] », dactylographié et pour partie manuscrit, sous chemises cartonnées, 4 liasses. [BAM Bureau du conservateur].
- [BAM SRM 88-95] : Fichier manuscrit du fonds des « eaux minérales » : tiroirs, classement par auteur.
- [BAM SRM 96-107] : Fichier manuscrit du fonds des « remèdes secrets » : tiroirs, classement par auteur.
- [BAM SRM 108-204] : Fichier manuscrit du fonds de la « Société royale de Médecine » : tiroirs, classement par auteur.
- [BAM ms 1-551] : BOINET (A.), « Manuscrits de l'Académie de Médecine », in *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France : Paris, tome I*, Paris, 1909, p.349-428.

Bibliothèque de l'Observatoire de Paris (BObs Ms)

- BIGOURDAN (G.), « Inventaire général et sommaire des manuscrits de l'Observatoire de Paris », *Annales de l'Observatoire de Paris*, "Mémoires", tome 21, 1895, p.F1-F60. Un exemplaire interfolié contenant de nombreuses précisions manuscrites en vue d'une 2^{ème} édition est conservé dans les manuscrits de la Bibliothèque de l'Observatoire, sous la cote BObs ms 1029.
- « Complément à l'Inventaire général des manuscrits de l'Observatoire de Paris de G. Bigourdan », dactylographié : complément pour les séries d'origine et référencement du nouveau fonds (ms 1001-1073).
- DALIÈS (Nandou), « Les archives de la bibliothèque de l'Observatoire de Paris », *La Gazette des archives*, 4^{ème} trimestre 1997, n°179, p.321-331.

Bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle (MNHN Ms)

- LAISSUS (Yves), « Les archives scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle », *La Gazette des archives*, n°145, 2^{ème} trimestre 1989, p.106-114.
- [ms 1-2009] : BOINET (A.), « Manuscrits de la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle [1-2009] », in *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France : Paris, tome 2*, Paris, 1914, p.1-357.
- [ms 501-514 (détail)] : BIDAL (Anne-Marie), « Inventaire des Archives du Muséum d'Histoire Naturelle, première partie, Série A, Archives du Jardin du roi (24 cartons, 1618-10 juin 1793) », in *Archives du Muséum national d'Histoire naturelle*, 1934, 6^{ème} série, tome 11, p.175-230.
- [ms 2010-2527] : LAISSUS (Yves), *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques de France, tome LV, Paris, Bibliothèque centrale du Muséum d'Histoire naturelle (supplément)*, Paris, 1965.
- [ms 2528-3270] : LAISSUS (Yves), « Catalogue des manuscrits du Muséum national d'histoire naturelle, 2^{ème} supplément (n°2528 à 3270) », 2 tomes dactylographiés (dont index), 1996.

Bibliothèque nationale de France. Département des Cartes et plans (BNCP)

- Catalogue sur fiches classées par noms d'auteurs ou graveurs.
- Catalogue sur fiches classées par localisation géographique.
- [Fonds du Service hydrographique] : « Catalogue des Portefeuilles de la Marine », manuscrit : classement géographique.
- [Fonds d'Anville] : « Catalogue de la collection d'Anville », manuscrit, 4 volumes. [en cours d'informatisation].
- [Fonds d'Anville] : DU BUS (Charles), *Les Collections d'Anville à la Bibliothèque nationale [extrait du Bulletin de la Section de Géographie, 1926]*, Paris, Imprimerie nationale, 1927.

Bibliothèque nationale de France. Département des manuscrits (BnF)

- *Catalogue général des Manuscrits français*, imprimé en plusieurs volumes, qui inventorie l'ensemble des manuscrits du fonds des *manuscrits français* (BnF MF) et des *Nouvelles acquisitions françaises* (BnF NAF).
- BOUGARD-CORDIER (Claudine) et SAROTTE (Monique), « Dépouillement des notes et documents concernant la Guyane, réunis par Artur, médecin du Roi à Cayenne. Manuscrits de la Bibliothèque nationale, NAF 2571-2583 », dactylographié, 1953. [BnF Département des manuscrits, cote Bureau 109 B].
- VINCENTI-BASSEREAU (Claude), « Catalogue des documents concernant la Guyane française conservés à la Bibliothèque nationale, département des manuscrits », dactylographié, 1952. [BnF Département des manuscrits, cote Bureau 109 B].

Service historique de l'Armée de Terre (SHAT Ms)

- Il existe divers fichiers présentés sous la forme de tiroirs. Par exemple pour le *Fonds cartographique*, les tiroirs n°32 et 33 rassemblant les fiches des cartes des Antilles et de la Guyane.
- CAMBIER (André), DEVOS (Jean-Claude), FABRE (Marc-André) et GARROS (Louis), *Inventaire des archives conservées au Service historique de l'État-major de l'Armée (Château de Vincennes, Archives Modernes) [Séries B à M + X et Y]*, 2^{ème} édition, Ateliers d'impressions de l'Armée, 1954.
- DEVOS (Jean-Claude) et HEPP (Marie-Annick), « Du Dépôt de la Guerre au Service historique de l'Armée de Terre », *Revue historique des Armées*, 1988, n°171, p.3-11.
- LACROCQ (Nelly) et SALAT (Nicole), « Guide des sources de l'histoire de l'Amérique Latine et des Antilles. Répertoire des Archives et de la Bibliothèque de l'Inspection du Génie », dactylographié, 1982.
- MINISTÈRE DE LA GUERRE, *Inventaire sommaire des Archives historiques (Archives anciennes – Correspondance)*, Paris, 1898-1930, 7 volumes.
- TUETEY (Louis), *Archives de la Guerre [Série des Mémoires et reconnaissances]*, Paris, 1912, 3 volumes.

Service historique de la Marine (SHM)

- [Fonds SHM AM] : LA RONCIÈRE (Charles de), « Manuscrits de la Bibliothèque du Port de Brest [Les manuscrits 64 à 110 sont désormais conservés au Service Historique de la Marine, à Vincennes] », in *Catalogue Général des Manuscrits des Bibliothèques publiques de France. Bibliothèque de la Marine*, Paris, 1907, p.270-412. [Recherche informatique possible]
- [Fonds SHM Ms] : SERVICE HISTORIQUE DE LA MARINE, « Manuscrits de la Bibliothèque historique de la Marine. Catalogue général », dactylographié, Mise à jour 1997. [Recherche informatique possible]

- [Fonds SHM SH] : SERVICE HISTORIQUE DE LA MARINE, « Manuscrits de la Bibliothèque du Dépôt des Cartes et plans de la Marine [Service hydrographique] » dactylographié, Mise à jour 1997 ». [Recherche informatique possible]

3. Archives départementales et bibliothèques France métropolitaine (Province)

Aix-en-Provence. Bibliothèque Méjanès (BMAix Ms)

- Catalogue informatique, consultable en salle, et d'ici 2001, consultable à la BnF.
- « Catalogue thématique des manuscrits », manuscrit, tomes 9/12 (Géographie, voyages) et 12/12 (Asie, Afrique, Amérique). [BMAix Fonds patrimonial, Usuels USP 017 BME].
- Le Catalogue imprimé des manuscrits de la Bibliothèque Méjanès se trouve réparti entre les tomes 16, 40, 45, 49 et 61 de la série des *Catalogues Généraux des Manuscrits des Bibliothèques publiques de France*.

Bordeaux. Bibliothèque municipale (BMBx Ms)

- [ms 1-1184] : COUDERC (Camille), *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Bordeaux*, Paris, 1894.
- [ms 1185-1564] : « Bordeaux », in *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France, tome XL : Supplément tome I, Abbeville-Brest*, Paris, 1902, p.576-622. L'exemplaire conservé dans la salle de lecture du Fonds ancien contient de récents ajouts manuscrits.
- [ms 1565-1883] : « Manuscrits de la Bibliothèque de Bordeaux (2^{ème} supplément) », in *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France, tome L : Paris (Bibliothèque de l'Arsenal) et Départements (Bibliothèques d'Amiens, Bayonne, Bordeaux, Dieppe, Fontainebleau, Nîmes, Strasbourg)*, Paris, 1954, p.219-375.

4. Centres d'archives départementaux des Antilles françaises

Archives départementales de la Martinique (ADM)

- CHAULEAU (Liliane), *Guide des archives de la Martinique*, Fort-de-France, Archives départementales de la Martinique, 1978.

- CHAULEAU (Liliane), *Conseil Souverain de la Martinique (Série B des Archives départementales de la Martinique), 1712-1791, Inventaire analytique*, Fort-de-France, Archives départementales de la Martinique 1985.

Archives départementales de la Guadeloupe (ADG)

- ARCHIVES DE LA GUADELOUPE, « Répertoire de la Sous-série 2 E (Minutier des Notaires) [de 2 E 1/1 à 2 E 6/44] », s.l.n.d.

- HERVIEU (Jean-Paul), «Les archives de la Guadeloupe», in *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, 1968, n°9-10, p.153-157 ; tiré à part, paginé de 1 à 5.

5. Bibliographies et guides de sources thématiques

- ABONNENC (E.), HURAUULT (J.) et SABAN (R.), *Bibliographie de la Guyane française concernant la Guyane et les territoires avoisinant*, Paris, Larose, 1957.

- ARCHIVES NATIONALES, *Guide des sources de l'histoire de l'Amérique latine et des Antilles dans les archives françaises*, Paris, Archives nationales, 1984.

- ATKINSON (Geoffroy), *La littérature géographique française de la Renaissance. Répertoire bibliographique*, Paris, A. Picard, 1927.

- ATKINSON (Geoffroy), *La littérature géographique française de la Renaissance. Répertoire bibliographique. Supplément*, Paris, A. Picard, 1936.

- BISSAINTHE (Max), *Dictionnaire de bibliographie haïtienne*, Washington, 1951.

- BOUCHER DE LA RICHARDERIE (G.), *Bibliothèque universelle des voyages, ou notice complète et raisonnée de tous les ouvrages de voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde, publiés tant en langue française qu'en langue étrangère*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 (1^{ère} édition Paris, 1806-1808), 6 volumes.

- CAUNA (Jacques de), « Chronique bibliographique. Bibliographie historique haïtienne, 1980-1986. Période coloniale et révolutionnaire », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 1987, tome 74, p.333-350.

- COMITAS (Lambros), *Caribbeana 1900-1965, a topical bibliography*, Washington, 1968.

- DAMPIERRE (Jacques de), *Essai sur les sources de l'histoire des Antilles françaises (1492-1664)*, Paris, A.Picard, 1904.

- DEBIEN (Gabriel), « Notes bibliographiques sur l'histoire de Saint-Domingue », *Revue de la Société d'Histoire et de Géographie d'Haïti*, 1943, t.14, p.25-42.

- DEBIEN (Gabriel) et MÉNIER (Marie-Antoinette), « Journaux de Saint-Domingue », *Revue d'histoire des colonies*, 3^e-4^e trimestres 1949, p.424-475.

- DEBIEN (Gabriel), « Les travaux d'Histoire sur les Antilles françaises. Chronique bibliographique [1938-1982] », chronique régulière parue dans la *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, entre 1961 à 1984.

- DEBIEN (Gabriel), *Les Sources manuscrites de l'histoire et de la géographie de Saint-Domingue*, Port-au-Prince, s.d.

- DENISE, *Bibliographie historique et iconographique du Jardin des Plantes*, Paris, 1903.
- DUVIVIER (Ulrich), *Bibliographie générale et méthodique d'Haïti*, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1941, 2 volumes.
- FROIDEVAUX (Henri), « Les études d'histoire coloniale en France et dans les pays de colonisation française », *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1913, tome 1, p.11-38.
- GAZIN (Jacques), *Éléments de bibliographie générale méthodique et historique de la Martinique*, Fort-de-France, Imprimerie antillaise, 1926.
- GENET-VARCIN (E.) et ROGER (J.), *Bibliographie de Buffon*, Paris, Presses universitaires de France, 1954.
- GUERRA (Francisco), *Bibliographie médicale des Antilles françaises*, Alcalá de Henares, Universidad de Alcalá de Henares, 1994.
- *Handbook of Latin american studies*, publication annuelle. Cette somme bibliographique est désormais accessible sous forme cumulative, sur le site internet de la Bibliothèque du Congrès de Washington (<http://lcweb2.loc.gov/hlas/>).
- HOUZEAU (J.-C.) et LANCASTER (A.), *Bibliographie générale de l'astronomie jusqu'en 1880*, Londres, 1964 (1^{ère} édition Paris, 1880-1889), 2 volumes.
- JARDEL (Jean-Pierre), NICOLAS (Maurice) et RELOUZAT (Raymond), « Bibliographie de la Martinique, 1^{ère} partie », *Les Cahiers du CERAG*, n° spécial, 1969.
- KOEMAN (Cornelis), *Bibliography of Terrestrial, Maritime and Celestial Atlases and Pilot Books, published in the Netherlands up to 1880*, 5 volumes, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum Ltd, 1967-1971.
- LE BLANT (Robert), « Les études historiques sur la Martinique pour la période française jusqu'en 1789 », *Revue d'histoire des colonies*, 1948, tome 35, p.270-283.
- MAHIEU (Bernard), « Les Archives nationales de Paris. Source de l'histoire des missions », *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft / Nouvelle Revue de science missionnaire*, 1951, n°2, p.105-118.
- MARTINEAU (Alfred), ROUSSIER (Paul), et TRAMOND (Joannès), *Bibliographie d'histoire coloniale (1900-1930)*, Paris, Société de l'histoire des colonies françaises, 1932.
- MÉNIER (M.-A.), « Les sources de l'histoire des Antilles dans les Archives nationales françaises », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 2^{ème} trimestre 1978, n°36, p.7-40.
- MUSSET-PATHAY (Victor-Donatien de MUSSET, dit), *Bibliographie agronomique ou Dictionnaire raisonné des ouvrages sur l'économie rurale et domestique et sur l'art vétérinaire ; suivie de notices biographiques sur les auteurs, et d'une Table alphabétique des différentes parties de l'Art agricole, avec indication des n^{os} qui renvoient soit à l'Ouvrage, soit à l'Auteur. Par un des Collaborateurs du Cours complet d'agriculture pratique*, à Paris, imprimerie D. Colas, 1810.
- PASTOUREAU (Mireille), *Les Atlas français XVIe-XVIIe siècle. Répertoire bibliographique et étude*, Paris, Bibliothèque nationale, 1984.
- PELLETIER (Monique), « L'accès aux collections cartographiques en France », in BARBIER (Frédéric) dir., *La carte manuscrite et imprimée du XVIe au XIXe siècle*, Actes de la Journée d'étude sur l'histoire du livre et des documents graphiques (Valenciennes 1981), Paris-New York-Londres-Munich, 1983, p.117-127.
- PRESSOIR (Catts), TROUILLOT (Ernst et Henock), *Historiographie d'Haïti*, Mexico, Institut panaméricain de géographie et d'histoire, 1953.
- RENNARD (Joseph), *Essai bibliographique sur l'histoire religieuse des Antilles françaises*, Paris, Imprimerie des Orphelins, 1931.

- RUSSO (François), *Bibliographie de l'histoire des sciences et des techniques*, Paris, 1969.
- STAFLEU (Frans A.) et COWAN (Richard S.), *Taxonomic literature. A selective guide to botanical publications and collections with dates, commentaries and types*, seconde édition, Utrecht-Boston, 1976-1988, 7 volumes.
- STAFLEU (Frans A.) et MENNEGA (Erik A.), *Taxonomic literature. A selective guide to botanical publications and collections with dates, commentaries and types. Suppléments*, Königstein (RFA), 1992-[...], 6 volumes parus en 2000, incluant la lettre E (ordre alphabétique).
- TERNAUX-COMPANS (Charles-Henry), *Bibliothèque américaine ou catalogue des ouvrages relatifs à l'Amérique qui ont paru depuis sa découverte jusqu'à 1700*, Paris, Arthus Bertrand, 1837.

Annexe 3

Bibliographie des sources imprimées

Nota :

Les abréviations *HARS* et *MARS*. Renvoient à la collection imprimée de l'*Histoire de l'Académie royale des sciences [...], Avec les Mémoires de Mathématique & de Physique [...]* Tirés des registres de cette Académie, Paris, 1702-1797, 92 volumes [couvrant les années 1699-1790].

La mention *Journal de Physique*, renvoie au nom courant du périodique de l'Abbé Rozier, *Observations sur la Physique, sur l'histoire naturelle et sur les Arts [...]*.

La mention *Mémoires de Trévoux*, renvoie au journal jésuite, *Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des Arts*. Réédité en fac-similé à Genève, Slatkine Reprints, 1968.

- ABBEVILLE (Claude d'), *Histoire de la mission des Peres Capucins en l'isle de Maragnan et terres circonvoisines, où est traicté des singularitez admirables et des Meurs merveilleuses des Indiens habitans de ce pais. Avec les missives et advis qui ont esté envoyez de nouveau par le R.P. Claude d'Abbeville Predicateur Capucin*, Paris, François Huby, 1614.
- *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris*, tome I, première partie, Paris, Imprimerie de la Société, 1792.
- *Affiches américaines et Suppléments aux Affiches américaines*, journal édité alternativement au Cap et à Port-au-Prince, entre 1766 et 1791.
- *Almanach de Cayenne, pour l'année commune 1790 [...]*, Cayenne, Imprimerie du Roi, 1790.
- *Almanach des colonies, année commune LXXXIX*, Paris, Veuve d'Houry & Debure, s.d. [1789].
- *Almanach général de Saint-Domingue [...]*, Port-au-Prince, Mozard, 1789. Nouvelle édition en 1790.
- *Almanach historique et chronologique de Saint-Domingue [...]*, Cap-Français, Dufour de Rians, 1778. Nouvelle édition annuelle, de 1779 à 1789.
- *Almanach historique, chronologique, de commerce, d'arts et métiers, pour les colonies [...]*, Castries (Isle de Sainte-Lucie), J.-B. Thounens, 1789. Nouvelle édition, 1790.
- AMIC, « Lettre de M. Amic, docteur en Médecine », *Journal de Physique*, 1791, tome 39, p.132-136.
- *Analyse de la Carte générale de l'Océan Atlantique ou Occidental, dressée au Dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine, et publiée par Ordre du Roi, Pour le Service des Vaisseaux de Sa Majesté, Sous le Ministère de M. le Maréchal de Castries, Ministre & Secrétaire d'État ayant le département de la Marine & des Colonies, en 1786*, Paris, Imprimerie royale, 1786.
- *Analyse des eaux minérales de la Martinique et de Sainte-Lucie, d'après les ordres du Roi*, s.l.n.d.
- ANONYME DE CARPENTRAS: voir Jean-Pierre MOREAU (éditeur).
- ANONYME DE SAINT-CHRISTOPHE : voir Louis-Philippe MAY (éditeur).
- ARTHAUD (Charles), *Traité des Pians*, s.l., 1776.
- ARTHAUD (Charles), *Précis historique sur Monsieur le chevalier Lefebvre-Deshayes*, Imprimerie royale du Cap, 1786.

- ARTHAUD (Charles), « Observations sur les effets de la piqûre de l'Araignée-Crabe des Antilles, et Description de la Bête à mille pieds de Saint-Domingue », *Journal de Physique*, 1787, tome 30, p.422-426.
- ARTHAUD (Charles), « Observations sur une hydrophobie spontanée suivie de réflexions sur les moyens préservatifs de la rage », *Gazette de Santé*, 1788, n°22, p.85-89.
- ARTHAUD (Charles), « Remarques sur les Eaux Minérales par M. ARTHAUD, Docteur en médecine, etc. Inspecteur des Eaux minérales de Boynes », *Mémoires du Cercle des Philadelphes, tome Premier*, Port-au-Prince, Mozard, 1788, p.1-15.
- ARTHAUD (Charles), « Examen analytique des Eaux de l'hôpital militaire du Cap-François, par M. Arthaud, Médecin du roi au Cap, Secrétaire perpétuel du Cercle. », *Mémoires du Cercle des Philadelphes, tome Premier*, Port-au-Prince, Mozard, 1788, p.229-233.
- ARTHAUD (Charles), « Inspection des Eaux thermales de Boynes, dans le quartier du Port-à-Piment, par M. Arthaud, Médecin du roi au Cap, & Secrétaire perpétuel du Cercle », *Mémoires du Cercle des Philadelphes, tome Premier*, Port-au-Prince, Mozard, 1788, p.236-242.
- ARTHAUD (Charles), « Observation sur les Albinos », *Journal de Physique*, 1789, tome 35, p.274-278.
- ARTHAUD (Charles), « Observations sur une Fièvre », *Journal de Physique*, 1790, tome 36, p.379-382.
- ARTHAUD (Charles), *Observations sur les lois concernant la Médecine et la Chirurgie dans la Colonie de Saint-Domingue*, Cap-Français, Dufour de Rians, 1791.
- ARTHAUD (Charles), « Dissertation sur la conformation de la Tête des Caraïbes », *Journal de Physique*, 1789, tome 34, p.250-255.
- AUVRAY, « Analyse d'une pierre argileuse-cuivreuse des environs du Fort-Dauphin, par M. Auvrai, Associé du Cercle, & l'un des Directeurs de la Chambre du Commerce », *Mémoires du Cercle des Philadelphes, tome Premier*, Port-au-Prince, Mozard, 1788, p.199-202.
- *Avis divers et petites Affiches Américaines*, Le Cap-Français, entre 1764-1765 (fait suite à la *Gazette de Saint-Domingue*).
- BADIER (B. de), « Mémoire sur la conservation des Bananes & sur la manière d'extraire la fécule des ignames », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture*, Paris, 1788, trimestre d'automne, p.13-19.
- BADIER (B. de), « Observations sur différentes espèces de cotonniers cultivées à la Guadeloupe », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris*, Paris, 1788, trimestre d'automne, p.118-131.
- BAJON (Bertrand), *Mémoire pour servir à l'histoire de Cayenne, et de la Guiane françoise, Dans lesquels on fait connoître la nature du Climat de cette contrée, les Maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés, & celles qui régnent sur les Blancs & les Noirs ; des Observations sur l'Histoire naturelle du pays, & sur la culture des Terres. Avec des Planches. Par M. Bajon, ancien Chirurgien Major de l'Isle de Cayenne & Dépendances, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle de Chirurgie*, Paris, Grangé, Veuve Duchesne et L'Esprit, Paris, 1777-1778, 2 volumes.
- BARRÉ (Nicolas), *Copie de quelques lettres sur la navigation du Chevalier de Villgaignon es terres de l'Amerique oultre l'Aequinoctial, jusques soubz le tropique de Capricorne*, Paris, Martin Le Jeune, 1557.

- BARRÈRE (Pierre), *Essai sur l'histoire naturelle de la France Équinoxiale ou Dénombrement de plantes, des animaux & des minéraux, qui se trouvent dans l'isle de Cayenne, les îles de Rémire, sur les côtes de la mer, et dans le continent de la Guyanne*, Paris, Piget, 1741. Réédition, Paris, Veuve Piget, 1749.
- BARRÈRE (Pierre), *Nouvelle relation de la France Équinoxiale, contenant la description des côtes de la Guyane, de l'isle de Cayenne, le commerce de cette colonie, les divers changements arrivés dans ce pays, et les mœurs et coutumes des différents peuples sauvages qui habitent avec des figures dessinées sur les lieux*, Paris, Durand, 1743.
- BARRÈRE (Pierre), *Ornithologiae specimen novum : sive, Series avium in Ruscinone, Pyrenaeis montibus, atque in Galliô aequinoctiali observatorum, in classes, genera & species, novâ methodo, digesta*, Perpignan, G.S. Le Comte, 1745.
- BARRÈRE (Pierre), *Observations anatomiques tirées des ouvertures d'un grand nombre de cadavres propres à découvrir les causes des maladies et leurs remèdes*, Perpignan, J.-B. Reynier, 1753.
- BAUDELLOT DE DAIRVAL (Charles César), *Mémoire sur quelques observations que l'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*, Bruxelles, Léonard, 1688.
- BEAUMONT (O.P. de), *Lettre du révérend père Philippe de Beaumont, de l'ordre des Frères Prescheurs, ancien missionnaire apostolique dans les Indes Occidentales ; écrites à Monsieur C.A.L. Escuyer Seigneur de C.F.M., demeurant à Auxerre, où il est parlé des grands services rendus aux François Habitans des Isles, Antisles par les Sauvages, Caraïbes et Insulaires de la Dominique*, Poitiers, Jean Fleuriau, 1668.
- BEAUVAIS-RASEAU (M. de), *L'art de l'indigotier*, Paris, Latour, 1770.
- BELLIN (Jacques-Nicolas), *Observations sur la construction de la carte de l'Océan méridional ; pour servir aux Vaisseaux du Roi, dressée au Dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine, par ordre de M. le Comte de Maurepas*. 1739, Paris, Veuve Delatour, s.d.
- BELLIN (Jacques-Nicolas), *Observations sur la Construction de la carte de l'Océan Occidental ; pour servir aux Vaisseaux du Roi : dressée au Dépôt des Cartes, Plans et Journaux de la Marine par ordre de M. le Comte de Maurepas, en 1742*, Paris, Veuve Delatour, 1751.
- BELLIN (Jacques-Nicolas), *Observations sur la carte du Golphe du Mexique et des Isles de l'Amérique, dressée au Dépôt des Cartes, Plans et journaux de la Marine, pour le service des Vaisseaux du Roi, par ordre de M. le Comte de Maurepas, en 1749*, s.l.n.d.
- BELLIN (Jacques-Nicolas), *Observations sur la carte de l'Isle de Saint-Domingue, et de ses Débouquemens, dressée au Dépôt des Plans de la Marine pour le service des Vaisseaux du Roy. Par ordre de M. Rouillé Secrétaire d'État, ayant le Département de la Marine*, 1750, Paris, Imprimerie J.Chardon, 1750.
- BELLIN (Jacques-Nicolas), *Observations sur la carte réduite de l'Océan méridional ; pour servir aux Vaisseaux du Roi, dressée au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine, par ordre de M. Rouillé, Chevalier, Comte de Jouy, &c. Ministre & Secrétaire d'État, ayant le Département de la Marine (1753)*, s.l.n.d.
- BELLIN (Jacques-Nicolas), *Catalogue des cartes hydrographiques qui ont été dressées au Dépôt des cartes, plans et journaux de la Marine, pour le service des vaisseaux du Roy, depuis 1737 jusqu'en 1756, par le sieur Bellin [...]*, Paris, 1755.
- BELLIN (Jacques-Nicolas), *L'Hydrographie française, ou Recueil des cartes dressées au Dépôt des plans de la Marine pour le service des vaisseaux du Roy, par le sieur Bellin [...]*, Paris, Didot, 1756. Rééditions corrigées en 1765 et 1773.

- BELLIN (Jacques-Nicolas), *Description géographique de la Guyane, contenant les possessions et les établissemens des François, des Espagnols, des Portugais, des Hollandais dans ces vastes pays. Le Climat les Productions de la Terre et les Animaux Leurs Habitans, leurs Mœurs, leurs Coutumes. Et le Commerce qu'on y peut faire. Avec des Remarques pour la Navigation et des Cartes, Plans et Figures. Dressées au Dépôt des Cartes et Plans de la Marine Par Ordre de M. le Duc de Choiseul Colonel Général des Suisses et Grisons, Ministre de la Guerre et de la Marine. Par le s. Bellin, Ingénieur de la Marine et du Dépôt des Plans, Censeur Royal de l'Académie de Marine et de la Société Royale de Londres, Paris, Imprimerie de Didot, 1763.*
- BELLIN (Jacques-Nicolas), *Le Petit Atlas maritime. Recueil de cartes et plans des quatre parties du monde [...] par ordre de M. le duc de Choiseul [...], volumes I et II, Paris, 1764.*
- BELLIN (Jacques-Nicolas), *Description des débouquemens qui sont au nord de l'isle de Saint-Domingue, Paris, Didot, 1768. Réédition Versailles, Imprimerie du Département de la Marine, 1773.*
- BELLIN (Jacques-Nicolas), *Catalogue des cartes hydrographiques & autres ouvrages qui ont été faits au Dépôt des cartes & plans de la Marine, pour le service des vaisseaux du roi. Par le sieur Bellin, ingénieur de la Marine, chargé du travail de ce dépôt depuis son établissement en 1721, jusqu'à ce jour 1772, sur les ordres des ministres de la Marine, Paris, s.d. [1772].*
- BERCHTOLD (L.), *Essai pour diriger et étendre les recherches des voyageurs qui se proposent l'utilité de leur Patrie, Paris, Du Pont, 1797, 2 volumes. Première édition à Londres en 1789.*
- BERNON (Léonard), *Recueil des pièces curieuses apportées des Indes, d'Égypte & d'Ethiopie & de plusieurs autres lieux. Avec des raretés servant à la personne d'un général des Sauvages, s.l.n.d. [Paris, 1670].*
- BERTHOUD (Ferdinand), *De la Mesure du Temps, ou Supplément au Traité des Horloges marines & à l'Essai sur l'Horlogerie; Contenant les principes de construction, d'exécution & d'épreuves des petites Horloges à Longitude. Et l'application des mêmes principes de construction, &c. aux Montres de poche, ainsi que plusieurs constructions d'Horloges Astronomiques, &c. avec figures en Taille-douce; publié par ordre du Roi, Paris, Mérigot le jeune & Didot fils, 1787.*
- BERTHOUD (Ferdinand), *Traité des montres à longitude. Contenant la construction, la description & tous les détails de main d'œuvre de ces machines; leurs dimensions, la manière de les éprouver, etc. Suivi 1°. Du Mémoire instructif sur le travail des horloges & des montres à longitudes. 2°. De la description de deux horloges astronomiques. 3°. De l'Essai sur une méthode simple de conserver le rapport des poids & des mesures, & d'établir une mesure universelle & perpétuelle. Avec figures en Taille-douce. Par M. Ferdinand Berthoud, mécanicien du roi & de la Marine, ayant l'inspection de la construction des horloges marines, membre de la Société royale de Londres, Paris, Pierres, 1792.*
- BERTIN (Antoine de), *Mémoire sur les Maladies de la Guadeloupe et ce qui peut y avoir rapport, Guadeloupe, J. Bernard, 1778 et 1780, 2 volumes.*
- BERTIN (Antoine de), *Des moyens de conserver la santé des Blancs et des Nègres aux Antilles, ou climats chauds et humides de l'Amérique, contenant un exposé des causes des maladies propres à ces climats et à la traversée, relativement à la différence des positions, des saisons et des températures; les procédés à suivre, soit pour les éviter, soit pour les détruire, et le traitement, en particulier, de quelques maladies communes*

chez les Nègres telles que le pian, le mal d'estomac et la lèpre, Paris, Méquignon aîné, 1786.

- BIET (Antoine), *Voyage de la France équinoxiale en l'isle de Cayenne, entrepris par les François en l'année MDCLII [...]. Avec un dictionnaire de la langue du mesme país*, Paris, François Clouzier, 1664.

- BIRON (Claude), *Curiositez de la nature et de l'art, aportées dans deux Voyages des Indes ; l'un aux Indes d'Occident en 1698 & 1699, & l'autre aux Indes d'Orient en 1701 & 1702, avec une relation abrégée de ces deux Voyages*, Paris, Jean-Moreau, 1703.

- BLAEU (Joan), *Le Théâtre du monde, ou Nouvel Atlas contenant les cartes et descriptions de tous les pays de la Terre, mis en lumière par Guillaume et Jean Blaeu*, Amsterdam, 1635-1654, 5 volumes.

- BLESSEBOIS (P.C.) [attribué à], *Le zombi du Grand Pérou ou la comtesse de cocagne*, s.l., 1697. Réédition Poitiers, Pareéiasaure, 1997.

- BORDA (Jean-Charles de), PINGRÉ (Alexandre-Gui) et VERDUN DE LA CRENNE (Jean-René-Antoine de), *Voyage fait par ordre du roi en 1771 et 1772, en diverses parties de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique. Pour vérifier l'utilité de plusieurs méthodes et instrumens, servant à déterminer la latitude et la longitude, tant du vaisseau que des Côtes, isles et écueils qu'on reconnoit, suivi de recherches pour rectifier les cartes hydrographiques [...]*, Paris, Imprimerie royale, 1778, 2 volumes.

- BORDE (Sieur de la), « Relation de l'origine, mœurs, coutumes, religion, guerres et voyages des Caraïbes, Sauvages des isles Antilles de l'Amérique, Faite par le sieur De La Borde, employé à la conversion des Caraïbes, estant avec le R.P. Simon Jésuite ; et tirée du cabinet de Monsieur Blondel », in *Recueil de divers voyages faits en Afrique et en l'Amérique qui n'ont point esté encore publiez [...]*, Paris, Louis Billaine, 1674, p.3-40 et 3 planches [2nd tiers de l'ouvrage — la pagination n'est pas continue].

- BORDONE (Benedetto), *Libro di Benedetto Bordone, nel qual si ragiona de tutte l'isole del mondo [...]*, Vinegia, Nicolo d'Aristotile, detto Zoppino, 1528. Nombreuses rééditions, sous le titre *Isolario [...]*.

- BOREL (Pierre), *Les Antiquitez, raretez, plantes, minéraux, & autres choses considerables de la Ville, & comté de Castres [...]. Et un recueil des inscriptions Romaines & autres antiquités du Languedoc, & de Provence. Avec le Roolle des principaux Cabinets, & autres Raretés de l'Europe, comme aussi le Catalogue des choses rares de maistre Pierre Borel, Docteur en Medecine, Autheur de ce livre*, Castres, Arnaud Colomiez, 1649. Réédition en fac-similé, Genève, Minkoff Reprint, 1973.

- BOUGUER, « Extrait d'une lettre de M. Bouguer écrite à M. de Réaumur, du Petit Goave dans l'Isle de Saint-Domingue, le 26 Octobre 1735, sur la longueur du Pendule », *MARS 1735*, Paris, Imprimerie royale, 1738, p.522-528.

- BOUGUER, « Sur les réfractions astronomiques dans la zone torride », *MARS 1739*, Paris, Imprimerie royale, 1741, p.407-423.

- BOUGUER (Pierre), « Relation abrégée du voyage fait au Pérou par Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, pour mesurer les Degrés du Méridien aux environs de l'Équateur, & en conclurre la Figure de la Terre », *MARS 1744*, Paris, Imprimerie royale, 1748, p.249-297.

- BOUTON (R.P. Jacques), *Relation de l'establisement des François depuis l'an 1635 en l'Isle de la Martinique l'une des Antilles de l'Amérique. Des meurs des Sauvages ; de la situation, & des autres singularitez de l'Isle*, Paris, S.Cramoisy, 1640.

- BOYER DU PETIT-PUY (Paul), *Véritable Relation de tout ce qui s'est fait et passé au voyage que M. de Bretigny fit à l'Amérique occidentale. Avec une description des Mœurs, & des Provinces de tous les Sauvages de cette grande partie du Cap de Nord : un Dictionnaire de la Langue, & un avis tres-necessaire à tous ceux qui veulent habiter ou faire habiter ce Pais-là, ou qui désirent d'y établir des Colonies. Le tout fait sur les lieux, par Paul Boyer, Ecuyer, sieur de Petit-Puy*, Paris, Pierre Rocolet, 1654.
- BRETON (R.P. Raymond), *Dictionnaire caraïbe-français mêlé de remarques historiques pour l'éclaircissement de la langue*, Auxerre, Gilles Bouquet, 1665. Réédition critique sous le titre *Dictionnaire caraïbe-français (avec cédérom). Révérend Père Raymond Breton 1665. Édition présentée et annotée par le CELIA et le GEREC*, Paris, IRD-Karthala, 1999.
- BRETON (R.P. Raymond), *Dictionnaire françois-caraïbe*, Auxerre, Gilles Bouquet, 1666.
- BRETON (R.P. Raymond), *Grammaire caraïbe*, Auxerre, Gilles Bouquet, 1667.
- BREVET, *Essai sur la culture du café, avec l'histoire naturelle de cette plante ; par M. Brevet, secrétaire de la Chambre d'agriculture au Port-au-Prince*, Paris, 1768.
- BRISSON (Mathurin Jacques), *Ornithologie ou Méthode contenant la division des oiseaux en Ordres, Sections, Genres, Especies & leurs Variétés. À laquelle on a joint une description exacte de chaque Espece, avec les Citations des Auteurs qui en ont traité, les Noms qu'ils leur ont donnés, ceux que leur ont donnés les différentes Nations, & les Noms vulgaires. Par M. Brisson, de l'Académie royale des Sciences*, Paris, C.J.-B. Bauche, 1760, 7 volumes.
- BRONGNIART (Alexandre), « Catalogue des mammiferes envoyés de Cayenne par M. Le Blond », *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris*, tome I, première partie, Paris, Imprimerie de la Société, 1792, p.115.
- BROUSSONET (Secrétaire perpétuel), « Discours prononcé à la Séance publique, tenue à l'Archevêché, le 28 Décembre 1789 », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture*, Paris, 1789, trimestre d'automne, p.22-64.
- BROUSSONET, « Discours prononcé à la Séance publique, le 28 décembre 1791 », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture*, Paris, 1791, trimestre d'automne, p.18-47.
- BRUEYS (Comte de), *Instruction nautique sur l'isle de Tabago. Extrait du journal de M. le comte de Brueys*, Brest, R. Malassis, 1788.
- BRUGUIERE (Jean-Guillaume), « Catalogue des coquilles envoyées de Cayenne, à la Société d'Histoire naturelle de Paris, par M. Le Blond », *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris*, tome I, première partie, Paris, Imprimerie de la Société, 1792, p.126.
- BRUN (Mathieu), *Traité sur le Sucre, par M. Brun, ancien chirurgien-major d'Artillerie au Cap-Français*, Cap-Français, Imprimerie royale, 1769.
- BRUZEN DE LA MARTINIÈRE, *Le Grand dictionnaire géographique, historique et critique*, Paris, 1738, 6 volumes.
- BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière*, Paris, Imprimerie Royale (puis Plassan), 1749-1804, 45 volumes. Cette édition complète de l'*Histoire naturelle* par Buffon, ses collaborateurs et ses successeurs (Daubenton, Bexon, Lacépède), se divise en 7 séries thématiques : 1°) *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy [par Buffon et Daubenton]*, Paris, Imprimerie royale, 1749-1767, 15 volumes. 2°) *Histoire naturelle des oiseaux [par Buffon, Guéneau de Montbeillard et l'abbé Bexon]*, Paris, Imprimerie royale, 1770-1783, 9 volumes. 3°) *Supplément à l'Histoire naturelle [par Buffon]*, Paris, Imprimerie royale, 1774-1789, 7

volumes. 4°) *Histoire naturelle des minéraux (et traité de l'aimant) [par Buffon]*, Paris, Imprimerie royale, 1783-1788, 6 volumes. 5°) *Histoire des quadrupèdes ovipares et des serpents [par Lacépède]*, Paris, Hôtel de Thou, 1788-1789, 2 volumes. 6°) *Histoire naturelle des poissons [par Lacépède]*, Paris, Plassan, 1798-1803, 5 volumes. 7°) *Histoire naturelle des cétacés [par Lacépède]*, Paris, Plassan, an XII (1804).

- CASAUX (Charles, Marquis de), *Essai sur l'art de cultiver la canne et d'en extraire le sucre, par M.D. C. ... X, de la Société royale de Londres*, Paris, Clousier, 1781.

- CASSAN (Docteur J.-B.), « Mémoire sur les cultures de l'isle de Sainte-Lucie, contenant des observations sur les productions qui servent à la nourriture des Nègres ; les denrées commercables des Isles du Vent, leurs produits ; les nouvelles cultures introduites dans les colonies, & sur les moyens de les faire réussir », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture*, Paris, 1789, trimestre d'été, p.60-109. Édition en 1966 du manuscrit de ce mémoire d'après le manuscrit original (plus complet) par Gabriel DEBIEN, « Les cultures à Sainte-Lucie à la fin du XVIIIe siècle », *Annales des Antilles*, 1966, n°13, p.57-84.

- CASSAN (Docteur J.-B.), « Observations météorologiques faites sous la zone torride », *Journal de Physique*, 1790, tome 36, p.263-271 et p.330-335.

- CASSAN (Docteur J.-B.), « Beskrifning om Vulcanen på Sainte-Lucie », *Kongliga svenska vetenskaps-academiens nya handlingar*, 3^e trimestre 1790, p.161-178.

- CASSAN (Docteur J.-B.), « Premier mémoire. De la manière d'agir des climats chauds sur l'économie animale », *Mémoires de la Société médicale d'émulation*, 1803, tome V, p.25-55.

- CASSAN (Docteur J.-B.), « Deuxième mémoire. Tableau des maladies particulières aux pays chauds », *Mémoires de la Société médicale d'émulation*, 1803, tome V, p.56-117.

- CASSAN (Docteur J.-B.), « Troisième mémoire. De l'épuisement chez les créoles. Des animaux venimeux des isles. Avis aux Colons sur leur santé et sur les plantes de leur pays qu'ils peuvent employer comme remèdes », in *Mémoires de la Société médicale d'émulation*, 1803, tome V, p.118-151.

- CASSAN (Docteur J.-B.), « Quatrième mémoire. Observations météorologiques faites sous la Zone torride », *Mémoires de la Société médicale d'émulation*, 1803, tome V, p.152-180.

- CASSINI fils [Jacques], « Extrait des observations faites à la Martinique par le P. Feüillée en 1703 & 1704. Comparées aux observations qui avaient été déjà faites en cette Isle par Mrs des Hayes & du Glos. Et à celles qui ont été faites en même tems à l'Observatoire Royal. Par M. Cassini le fils », *MARS 1704*, Paris, Jean Boudot, 1706, Mémoires, p.338-345.

- CASSINI fils [Jacques], « Extrait des Observations faites aux Indes Occidentales en 1704, 1705, & 1706 par le P. Feüillée Minime, Mathématicien du Roy; comparées à celles qui ont été faites en même temps à l'Observatoire Royal », *MARS 1708*, Paris, Jean Boudot, 1709, p.5-16.

- CASSINI fils [Jacques-Dominique], « Observation sur le passage de Mercure sur le Soleil, faite à l'Observatoire Royal de Paris, le 12 novembre 1782, par M. Cassini fils [contient des observations faites à la Guadeloupe] », *MARS 1782*, Paris, Imprimerie royale, 1785, p.663-666.

- CASSINI [Jean-Dominique], « Les élémens de l'Astronomie vérifiés par Monsieur Cassini par le rapport de ses Tables aux observations de M. Richer faites en l'Isle de Caienne », in *Recueil d'observations faites en plusieurs voyages par ordre de sa majesté*

pour perfectionner l'astronomie et la géographie. Avec divers traités astronomiques. Par Mrs de l'Académie des Sciences, Paris, Imprimerie royale, tome 1, 1693, p.1-49 [la pagination du recueil n'est pas continue].

- CHABERT (Joseph-Bernard, Marquis de), « Mémoire sur l'usage des Horloges marines, relativement à la Navigation, & sur-tout à la Géographie, où l'on détermine la différence en longitude de quelques points des îles Antilles & des côtes de l'Amérique Septentrionale, avec le Fort-royal de la Martinique, ou avec le Cap-françois de Saint-Domingue, par des Observations faites pendant la campagne de M. le Comte d'Estaing, en 1778 & 1779, & celle de M. le Comte de Grasse, en 1781 & 1782, par M. le Marquis de Chabert », *MARS 1783*, Paris, Imprimerie royale, 1786, p.49-66.

- CHAÏA (Jean) : voir bibliographie générale.

- CHARLEVOIX (P. Pierre-François-Xavier de), *Histoire de l'Isle espagnole ou de Saint-Domingue, écrite particulièrement sur des mémoires manuscrits du P. Jean-Baptiste Le Pers, jésuite, missionnaire à Saint-Domingue, et sur les pièces originales qui se conservent au Dépôt de la Marine*, Paris, Jacques Guérin, 1730-1731, 2 volumes. Réédition Paris, H.-L. Guérin, 1730-1731, 2 volumes. Réédition Paris, Paris, F. Barois, 1730-1731, 2 volumes. Réédition Amsterdam, François L'Honoré, 1733, 4 volumes.

- CHATILLON (Marcel) éditeur, « L'évangélisation des esclaves au XVIIe siècle. Lettres du R.P. Jean Mongin », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 3^e-4^e trimestres 1984, n°61-62, p.3-136.

- CHATILLON (Marcel) éditeur, « Le père Labat à travers ses manuscrits. Les inédits de Labat », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 2^e-4^e trimestres 1979, n°40-42, p.13-178.

- CHEVILLARD (R.P. André), *Les desseins de S.E. Richelieu pour l'Amérique*, Rennes, Jean Durand, 1659. Réédition en fac-similé, Basse-Terre, Société d'histoire de la Guadeloupe, 1973.

- CLÉMENT (Pierre) éditeur, *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, Paris, 1861-1882, 10 volumes.

- COLIN (Antoine), *Histoire des drogues, épiceries et de certains médicamens simples qui naissent es Indes tant Orientales qu'Occidentales*, Lyon, 1602.

- COLOMB (Christophe) : voir Estorach (éditeur).

- CONTANT (Paul), *Le Jardin et cabinet poétique de Paul Contant, apoticaire de Poitiers*, Poitiers, Antoine Mesnier, 1609.

- *Conversations de l'academie de Monsieur l'abbé Bourdelot. Contenant diverses Recherches, Observations, Expériences [...] Le tout recueilli par le Sr. Le Gallois [...]*, Paris, Thomas Moette, 1672.

- COPPIER (Guillaume), *Histoire et voyage des Indes Occidentales, et de plusieurs autres régions maritimes & esloignées, divisé en deux livres, par Guillaume Coppier Lyonnois*, Lyon, Jean Huguetan, 1645.

- COTTE (Père), *Traité de Météorologie, contenant 1° L'Histoire des Observations Météorologiques. 2° Un Traité des Météores. 3° L'Histoire & la description du Baromètre, du Thermomètre, & des autres Instrumens météorologiques. 4° Les Tables des Observations météorologiques & Botanico-météorologiques. 5° Les résultats des Tables & des Observations. 6° La méthode pour faire les observations météorologiques. Par le P. Cotte, Prêtre de l'Oratoire & Curé de Montmorenci, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, Paris, Imprimerie royale, 1774.*

- COTTE (Père), *Mémoires sur la Météorologie, pour servir de suite & de supplément au Traité de Météorologie, publié en 1774, par le P. Cotte, prêtre de l'Oratoire,*

Chanoine de l'église cathédrale de Laon, [...], Paris, Imprimerie royale, 1788, 2 volumes.

- DAMIEN-CHEVALIER (Jean), *Sur les Fièvres de l'île de Saint-Domingue*, Paris, 1763.

- DAMPIER (William), *A new voyage round the world, describing particularly the isthmus of America, several coasts and islands in the West Indies the isles of Cape Verd, the passage by Terra del Fuego, the South sea coasts [...]*, Londres, J. Knapton, 1697. Édition en français sous le titre *Nouveau voyage autour du monde [...]* par Guillaume Dampier, Amsterdam, P. Marret, 1698.

- DAZILLE (Jean Barthélémy), *Observations sur les Maladies des Nègres : leurs causes, leurs traitemens et les moyens de les prévenir*, Paris, Didot, 1776. Réédition augmentée, Paris, Croullebois, 1792.

- DAZILLE (J.-B.), *Observations générales sur les maladies des climats chauds, leurs causes, leurs traitements et les moyens de les prévenir*, Paris, Didot, 1785.

- DAZILLE (J.-B.), *Observations sur le Tétanos, précédées d'un discours sur les moyens de perfectionner la Médecine-Pratique sous la zone torride, etc.*, Paris, Planche, 1788.

- DE BERQUEN (Robert), *Les Merveilles des Indes orientales et occidentales ou Nouveau Traitté des Pierres precieuses & Perles, contenant leur vraye nature, dureté, couleurs & vertus [...]* par Robert de Berquen, Marchand Orphevre, Paris, C. Lambin, 1661.

- DEBIEN (Gabriel) éditeur, voir CASSAN (Docteur J.-B.)

- DE LA HAYE (Abbé), *l'Art de convertir les Vivres en pain sans mélange de farine*, Le Cap-Français, Dufour de Rians, 1781.

- DE LA HIRE, « Comparaison de l'Observation de l'Éclipse de Lune arrivée en Avril 1706, & faite dans l'Isle de S. Domingue en Amérique, avec celle qui a été faite à l'Observatoire Royal de Paris », *MARS 1706*, Paris, Jean Boudot, 1707, p.481-482.

- DE LA HIRE, « Observation de l'Éclipse de Lune du mois d'Avril 1707 au Port de Paix dans l'Isle de Saint-Domingue », *MARS 1708*, Paris, Jean Boudot, 1708, p.381-382.

- DE LAMOIGNON DE MALESHERBES, « Mémoire sur les moyens d'accélérer les progrès de l'Économie rurale en France », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société d'Agriculture de Paris*, Paris, 1790, trimestre de printemps, p.19-94.

- DEBIEN (Gabriel) éditeur, « Assemblées nocturnes d'esclaves à Saint-Domingue, (La Marmelade, 1786) », *Annales historiques de la Révolution*, 1972, p.273-284.

- DEBIEN (Gabriel) éditeur, *À la Guyane à la fin du XVIIe siècle. Journal de Goupy des Marets, 1675-1676 et 1687-1690*, Dakar, 1965.

- DELAVAUD (L.) et DANGIBEAUD (Ch.) éditeurs, « Lettres de Michel Bégon, annotées par L. Delavaud et Ch. Dangibeaud », *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, en 3 parties : 1925, tome 47, p.1-325 ; 1930, tome 48, p.1-204 ; et 1935, tome 49, p.1-197.

- DELISLE (Guillaume), « Détermination géographique de la situation et de l'étendue des différentes parties de la Terre », *MARS 1720*, Paris, Imprimerie royale, 1722, p.365-384.

- DELISLE (Guillaume), « Sur la longitude de l'Embouchure de la Rivière Saint-Louis nommée communément le Fleuve Misissipi », *MARS 1726*, Paris, Imprimerie royale, 1728, p.249-258.

- DEPPING (George Bernard) éditeur, *Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV*, Paris, Imprimerie nationale, 1855, 4 volumes.
- DESPLACES (Philippe), *Éphémérides des mouvements célestes [...]*, Paris, 1716, 1727 et 1734, 3 volumes.
- DESSALLES (Pierre François Régis), *Histoire législative des Antilles ou Annales du Conseil souverain de la Martinique*, J.-B. Puynesge, Bergerac, 1786, 2 volumes. Réédition critique de Bernard VONGLIS, sous le titre *Les Annales du Conseil Souverain de la Martinique*, Paris, 1995, L'Harmattan, 4 volumes.
- *Dessein d'une compagnie pour l'Amérique*, s.l.n.d. [vers 1651].
- *Dictionnaire Galibi, présenté sous deux formes ; I^o Commençant par le mot François ; II^o par le mot Galibi. Précédé d'un essai de grammaire*, par M.D.L.S., Paris, Bauche, Libraire, 1763.
- *Differens moyens d'empêcher de se corrompre les Oiseaux morts qu'on veut envoyer dans des Pays éloignez, & de les y faire arriver bien conditionnez. Quelques-uns de ces mêmes moyens peuvent être aussi employez pour conserver des Quadrupèdes, des Reptiles, des Poissons & des Insectes*, s.l.n.d.
- *Discours prononcé par un Membre de la Chambre d'agriculture, dans la dernière assemblée générale de la Colonie, à la Guadeloupe*, de l'Imprimerie Benard & Craisme, Imprimeurs du Roi, 1770.
- *Discours servant d'instruction aux personnes qui désirent s'associer ou intéresser dans la compagnie de la terre ferme de l'Amérique méridionale ou passer et s'habituer audit pays*, s.l.n.d. [mi-XVIIe siècle].
- *Dissertation et Observations sur le Tétanos, publiées par le Cercle des Philadelphes au Cap-François*, Cap-Français, Rians, 1786.
- *Dissertation sur le papier, dans laquelle on a rassemblé tous les essais qui ont été examinés par le Cercle des Philadelphes, sur les moyens de préserver le papier de la piqûre des insectes*, Port-au-Prince, Mozard, 1788.
- DODART (Denis), « Mémoires pour servir à l'histoire des plantes, dressez par M. Dodard [...] », *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, depuis 1666 jusqu'à 1699*, Tome IV, Paris, 1731, p.121-326.
- DRALSÉ DE GRAND-PIERRE, *Relation de divers voyages faits dans l'Afrique, dans l'Amérique et aux Indes Occidentales, etc.*, Paris, C. Jombert, 1718.
- DUHAMEL DU MONCEAU, *L'art de raffiner le sucre*, Paris, 1764. Réédition Paris, Moronval, 1812.
- DU MOLINET, *Le Cabinet de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève*, Paris, Antoine Dezallier, 1692.
- DU PUIS (Frère Mathias) frère prêcheur, *Relation de l'establissement d'une colonie françoise dans la Gardeloupe, Isle de l'Amérique, et des mœurs des Sauvages*, Caen, Marin Yvon, 1652. Réédition en fac-similé, Basse-Terre, Société d'histoire de la Guadeloupe, 1972.
- DU TERTRE (R.P. Jean-Baptiste), *Histoire générale des isles de Saint Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres dans l'Amérique, où l'on verra l'establissement des colonies françaises dans ces isles, leurs guerres civiles et étrangères et tout ce qui se passe dans le voyage et retour des Indes*, Paris, J. Langlois, 1654.
- DU TERTRE (R.P. Jean-Baptiste), *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, Paris, Thomas Jolly, 1667-1671, 3 volumes. Réédition Fort-de-France et Pointe-à-Pitre, Kolodziej, 1978, 4 volumes.

- DU VAL (Pierre), *La Géographie universelle qui fait voir l'Est présent des 4 Parties du Monde [...] par P. Du Val Geographe du Roy*, Paris, Du Val, 1682.
- DUCHEMIN DE L'ÉTANG, « Mémoire sur un nouveau fourrage originaire d'Afrique, tiré de la Nouvelle-Angleterre & des îles de l'Amérique, par M. de l'Étang. Communiqué par M. Thouin », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris*, Paris, 1786, trimestre d'automne, p.90-104.
- DUHAMEL DU MONCEAU, *Avis pour le transport par mer des arbres, des plantes vivaces, des semences, et de diverses autres curiosités d'histoire naturelle*, Paris, 1753. Réédition dans TURGOT (E.-F.), *Mémoire instructif sur la manière de rassembler, de préparer, de conserver et d'envoyer les diverses curiosités d'histoire naturelle*, Lyon, Bruyset, 1758.
- DUPAIN DE MONTESSON, *L'Art de lever les plans de tout ce qui a rapport à la guerre et à l'architecture civile et champêtre. Dédié à Monseigneur le duc de Berry par M. Dupain de Montesson, capitaine d'infanterie, ingénieur géographe des camps et armées du roi*, Paris, Jombert, 1763. Rééditions en 1775 et en 1792.
- DUPAIN DE MONTESSON, *La Science de l'arpenteur*, Paris, Jaillot, 1766.
- DUPAIN DE MONTESSON, *Le spectacle de la campagne tel qu'il s'exprime par le dessin et par des couleurs, sur les plans et sur les cartes, pour servir de suite à la Science de l'Arpenteur*, Paris, Jaillot, 1773.
- DUPAIN DE MONTESSON, *La Science de l'Arpenteur dans toute son étendue ; troisième édition corrigée et augmentée du Spectacle de la Campagne exprimé par des couleurs sur les Plans et sur les Cartes, par M. Dupain de Montesson, Capitaine d'infanterie, Ingénieur des Camps et Armées du Roi*, à Paris, Goeury, an XI-1803.
- DUTRÔNE LA COUTURE (Jacques-François), « Mémoire sur les moyens de faire une liqueur vineuse avec le suc exprimé de la canne-sucrée », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture*, Paris, 1789, trimestre de printemps, p.71-82.
- DUTRÔNE LA COUTURE (Jacques-François), *Précis sur la Canne & sur les moyens d'en extraire le Sel essentiel, suivi de plusieurs mémoires sur le Sucre, sur le Vin de Canne, sur l'Indigo, sur les Habitations et sur l'État actuel de Saint-Domingue. Ouvrage dédié à cette Colonie, & imprimé à ses frais ; par M. Dutrône La Couture, Docteur en médecine, Associé de la Société Royale des Sciences & Arts du Cap-François*, Paris, Duplain et Debure, 1790. Réédition Paris, Duplain, 1791.
- « Éloge de M. Buache », *HARS 1772*, Paris, Imprimerie royale, 1776, p.135-150.
- « Éloge de M. de Jussieu », *HARS 1779*, Paris, Imprimerie royale, p.44-53.
- « Éloge de M. De l'Isle [Joseph-Nicolas] », *HARS 1768*, Paris, Imprimerie royale, 1770, p.167-183.
- « Éloge de M. de La Condamine », *HARS 1778*, Paris, Imprimerie royale, 1778, p.85-121.
- « Éloge de M. Delisle [Guillaume] », *HARS 1726*, Paris, Imprimerie royale, 1728, p.75-84.
- *Étrennes américaines, chronologiques et historiques, pour l'année commune [...] Isle S. Domingue [...]*, Cap-Français, Guillot, 1767. Nouvelle édition annuelle, Guillot, puis Bourdon, de 1768 à 1788.
- ESTORACH (Soledad) et LEQUENNE (Michel) éditeurs et traducteurs, *Christophe Colomb. La découverte de l'Amérique [Journal de Bord, Relations de voyage, Documents]*, Paris, Maspéro, 1979, 3 volumes. Réédition Paris, Éditions de la Découverte, 1993.

- « Exploits et Logement des Français dans l'Isle de la Gardeloupe », *Gazette de Renaudot*, 1638.
- « Extrait par M. Ducatel, Associé du Cercle, de l'analyse des Eaux thermales & minérales de la Martinique & de Sainte-Lucie, faite d'après l'ordre du Roi, par MM. Roux & l'Estrade, Médecins du Roi, & par M. Gabrie, Chimiste », *Mémoires du Cercle des Philadelphes, tome Premier*, Port-au-Prince, Mozard, 1788, p.243-250.
- EVREUX (Père Yves d'), *Suite de l'histoire des choses plus memorables advenues en Maragnan es années 1613 et 1614*, Paris, François Huby, 1615.
- *Factum pour les associez et intéressez en la campagne de l'establissement des colonies françaises dans les terres fermes de l'Amérique [...] contre les parens du feu sieur Leroux de Royville*, s.l.n.d. [mi-XVIIe siècle].
- *Feuille du Cultivateur* : anciennement *Journal général de France (Supplément agriculture)* (1788-mai 1790), devenu la *Feuille d'agriculture et d'Économie rurale* (mai-septembre 1790), devenu la *Feuille du Cultivateur* en 1790.
- FEUILLÉE (R.P. Louis), *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites par l'ordre du Roy sur les Côtes Orientales de l'Amérique Meridionale, & dans les Indes Occidentales, depuis l'année 1707 jusques en 1712, par le R.P. Louis Feuillée, Religieux minime, Mathématicien, Botaniste de Sa Majesté, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences*, Paris, Pierre Giffart, 1714, 2 volumes.
- FEUILLÉE (R.P. Louis), *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites par ordre du Roi sur les Côtes orientales de l'Amérique méridionale et aux Indes occidentales, et dans un autre voyage fait par le même ordre à la Nouvelle Espagne et aux Isles d'Amérique, par le R.P. Feuillée, Religieux Minime, Mathématicien & Botaniste de Sa Majesté, & de l'Académie Roiale des Sciences*, Paris, J. Mariette, 1725.
- FLEURIEU (Charles-Pierre Claret de), *Voyage fait par ordre du Roi en 1768 et 1769 à différentes parties du monde pour éprouver en mer les horloges marines inventées par M. Ferdinand Berthoud [...] par M. D'Eveux de Fleurieu, Enseigne des Vaisseaux de Sa Majesté ; de l'Académie Royale de Marine, & de celle des Sciences, Belles-Lettres & Beaux Arts de Lyon*, Paris, Imprimerie Royale, 1773, 2 volumes.
- FOUGEROUX DE BONDAROY, « Mémoire sur un chassis propre à élever les plantes venues des pays chauds », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris*, Paris, 1787, trimestre d'hiver, p.108-115.
- FOVILLE (Alfred de) et PIGEONNEAU (Henri) éditeurs, *L'Administration de l'Agriculture au Contrôle général des Finances (1785-1787). Procès-verbaux et rapports*, Paris, 1882.
- FRIC (René) puis GOUPIL (Michèle) puis BRET (Patrice) éditeurs, *Œuvres de Lavoisier. Correspondance*, Paris, 1955-1997, 6 volumes.
- FROGER (François), *Relation d'un voyage fait en 1695, 1696 et 1697 aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brezil, Cayenne & Isles Antilles, par une escadre des vaisseaux du Roy, commandée par Monsieur de Gennes, faite par le sieur Froger, ingénieur volontaire sur le vaisseau le Faucon Anglais, enrichie de grand nombre de Figures dessinées sur les lieux*, Paris, De Fer, 1698. Réédition Paris, N. Le Gras, 1699. Réédition Amsterdam, Héritiers d'Antoine Schelte, 1699. Réédition Paris, N. Le Gras, 1700. Réédition, *Relation d'un voyage de la Mer du Sud détroit de Magellan, Brésil, Cayenne et les Isles Antilles où l'on voit les observations que l'auteur a faites sur la*

religion, mœurs et coutumes des peuples qui y habitent de même que des fruits et des plantes qui y croissent, Amsterdam, L'Honoré et Chatelain, 1715.

- FURETIÈRE (Antoine), *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, & les termes de toutes les sciences et des arts [...]*, La Haye, Arnout & Reinier Leers, 1690. Réédition fac-similé, Genève, Slatkine Reprints, 1970.

- FUSÉE AUBLET (Jean-Baptiste Christophe), *Histoire des plantes de la Guyane française*, Paris, Didot, 1775, 4 volumes.

- GAUCHÉ, « Mémoire pour servir à l'histoire naturelle du Quartier du Port-à-Piment, avec l'analyse des Eaux Thermales de Boynes; par M. Gauché, Administrateur concessionnaire des Eaux de Boynes, & associé du Cercle de Philadelphes », *Mémoires du Cercle des Philadelphes, tome Premier*, Port-au-Prince, Mozard, 1788, p. 58-103.

- GAUCHÉ, « Observations sur les effets des Eaux de Boynes dans plusieurs espèces de maladies, faites en 1786, par M. Gauché, Inspecteur des Eaux, et Associé Colonial du Cercle des Philadelphes », *Mémoires du Cercle des Philadelphes, tome Premier*, Port-au-Prince, Mozard, 1788, p 104-144.

- GAUCHÉ, « Analyse de l'Eau de la fontaine de la ville du Port-de-Paix, par M. Gauché », *Mémoires du Cercle des Philadelphes, tome Premier*, Port-au-Prince, Mozard, 1788, p.165-172.

- GAUCHÉ, « Mémoire sur une eau Minérale sulfureuse, découverte au bas Moustique, Paroisse du Port- de- Paix, le 24 Juillet 1785. Par M. Gauché. », *Mémoires du Cercle des Philadelphes, tome Premier*, Port-au-Prince, Mozard, 1788, p.173-177.

- GAUCHÉ, « Mémoire sur une Mine de Cuivre, découverte dans le haut Moustique, quartier du Port-de-paix, en Juillet 1785. Par M. Gauché, Habitant de ce quartier, & Associé du Cercle », *Mémoires du Cercle des Philadelphes, tome Premier*, Port-au-Prince, Mozard, 1788, p. 178-183.

- *Gazette de la Martinique*, Saint-Pierre (Martinique), entre 1766 et 1790 (nombreuses lacunes).

- *Gazette de Médecine pour les colonies* (1778, 8 n° connus).

- *Gazette de Saint-Domingue*. (1764, 28 numéros connus).

- *Gazette de Sainte-Lucie*, Castries (1787-1793).

- *Gazette des Petites Antilles*, Roseau (Dominique), entre 1774 et 1785 (nombreuses lacunes).

- GENTON (M. de), « Essai de minéralogie de l'Isle de Saint-Domingue dans la partie Française », *Journal de physique*, 1787, tome 31, p.173-177.

- GERSAINT (E.F.), *Catalogue raisonné d'une collection considerable de diverses Curiosités en tous Genres, contenuës dans les Cabinets de feu Monsieur BONNIER DE LA MOSSON, Bailly & Capitaine des Chasses de la Varenne des Thuilleries & ancien Colonel du Regiment Dauphin*, Paris, Jacques Barois, et Pierre-Guillaume Simon, 1744.

- GILBERT (C.N.P.), *Histoire médicale de l'armée française à Saint-Domingue, en l'an Dix ; ou Mémoire sur la Fièvre jaune, avec un aperçu de la Topographie médicale de cette Colonie, par le C.N.P. Gilbert, Médecin en chef de cette armée, médecin titulaire de l'Hôpital militaire de Paris, Membre de plusieurs Sociétés savantes de la même ville*, Paris, Gabon et C^{ie}, an XI-1803.

- GIROD DE CHANTRANS (Justin), *Voyage d'un Suisse en différentes colonies d'Amérique pendant la dernière guerre, avec une table d'observations météorologiques faites à Saint-Domingue*, Neufchâtel, Imprimerie de la Société typographique, 1785. Réédition Londres et Paris, Poinçot, 1786. Réédition critique par Pierre PLUCHON, Paris, Tallandier, 1980.

- GODIN DES ODONAIS (Louis), « La longueur du pendule simple qui bat les secondes du temps moyen, observée à Paris & au Petit Goave en l'Isle Saint-Domingue », *MARS 1735*, Paris, Imprimerie royale, 1738, p.505-521.
- GOGUET (Christian) éditeur, « Le mémoire sur l'île de la Tortue et le devis descriptif du Fort de François Blondel (1667) », *Revue de la Société haïtienne d'histoire et de géographie*, septembre 1988, n°160, p.23-42.
- HAPPEL-LACHENAIE (Th. Luc Augustin) et alii, *Rapport fait aux citoyens Victor Hugues et Lebas, agent particuliers du Directoire exécutif aux Isles du Vent, par la commission établie en vertu de leur arrêté du 12 vendémiaire, an 6 de la République, pour examiner la situation du Volcan de la Guadeloupe, et les effets de l'éruption qui a eu lieu dans la nuit du 7 au 8 du même mois*, au Port de la Liberté, Guadeloupe, an VI. Reproduction de l'édition de 1798, Société d'histoire de la Guadeloupe, Basse-Terre, 1977.
- HERVIEU (Jean-Paul) éditeur, « Le canal de Saint-Louis sur le territoire du Baillif. Publication de deux documents de 1778 », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 1967, n°8, p.95-103.
- *Histoire de la Société Royale de Médecine avec les mémoires de médecine et de physique médicale tirés des registres de cette société [1776-1789]*, Paris, 1779-an VI, 10 volumes.
- *Histoire de l'Académie royale des sciences [...], Avec les Mémoires de Mathématique & de Physique [...] Tirés des registres de cette Académie*, Paris, 1702-1797, 92 volumes [couvrant les années 1699-1790]. [Cités *HARS* et *MARS*].
- *Histoire et mémoires de l'Académie Royale des Sciences de 1666 à 1699*, Paris, Gabriel Martin, Jean-Baptiste Coignard fils et Hippolyte-Louis Guérin, 1729-1734, 11 volumes.
- ISERT (Paul Erdman), *Voyages en Guinée et dans les Îles Caraïbes en Amérique par Isert, tirés de sa correspondance avec ses amis*, traduit de l'Allemand, Paris, 1793. Réédition critique par Nicoué GAYIBOR, Paris, Karthala, 1989.
- JACQUIN (Nicolaus Joseph Freiherr von), *Enumeratio systematica plantarum, quas in Insulis Caribaeis vicinaque Amerces continente detexit novas, aut jam cognitatas emendavit*, Leyden, Th. Haak, 1760. Réédition en fac-similé, Zug (Suisse), Inter documentation Company AG, 1967.
- JACQUIN (Nicolaus Joseph Freiherr von), *Selectarum stirpium Americanarum historia in qua ad Linnaeamum systema determinatae, descriptaeque sistuntur plantae illae, quas in insulis Martinica, Jamaica, Domingo, aliisque & in vicina Continentis parte, observavit rarioribus ; adjunctis iconibus in solo natali delineatis*, Vienne, Krause, 1763. Réédition en fac-similé, Manheim, Bibliopolio nova Aul. & Acad., 1788.
- JANSSENIUS (Joannes), *Nouveau théâtre du monde, ou Nouvel Atlas comprenant les tables et descriptions de toutes les régions de la Terre*, 3 tomes, Amsterdam, J.Jansson, 1640-1641. Le tome III contient les cartes de l'Amérique.
- JUSSIEU (Antoine de), « Histoire du Café », *MARS 1713*, Paris, Imprimerie royale, 1716, p.291-299 et planche.
- JUSSIEU (Antoine de), « De l'origine et des usages de la pierre de foudre », *MARS 1723*, Paris, Imprimerie royale, 1725, p.6-9.
- JUSSIEU (Antoine de), « De l'origine des pierres appelées Yeux de Serpents et Crapaudines », *MARS 1723*, Paris, Imprimerie royale, 1725, p.205-206 et planche.
- JUSSIEU (Antoine de), « Histoire de ce qui a occasionné et perfectionné le Recueil de Peintures de Plantes et d'Animaux sur des Feuilles de velin conservé dans la Bibliothèque du Roy », *MARS 1727*, Paris, Imprimerie royale, 1729, p.131-138.

- JUSSIEU (Antoine de), « Recherches d'un spécifique contre la Dysenterie, indiqué par les anciens Auteurs sous le nom de Macer, auquel l'Écorce d'un Arbre de Cayenne, appelé Simarouba, peut être comparé & substitué », *MARS* 1729, Paris, Imprimerie royale, 1731, p.32-40.
- L'ÉCLUSE (Charles de), *Exoticorum libri decem, quibus animalium, plantarum, ... historiae describuntur, item Pietri Bellonii observationes*, [Anvers], Plantin, 1605.
- LA BEAULUÈRE (Louis de) éditeur, *Voyages de Daniel Le Hirbec, de Laval, aux Antilles, aux Pays-Bas et en Italie, 1642-1644, manuscrits du cabinet de feu Louis-Julien Morin de La Beauluère, avec une préface et des notes de Émile Moreau*, Laval, Imprimerie L. Moreau, 1890.
- LA CONDAMINE (Charles-Marie de), « De la mesure du pendule à Saint-Domingue », *MARS* 1735, Paris, Imprimerie royale, 1738, p.529-544.
- LA CONDAMINE (Charles-Marie de), « Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, depuis la Côte de la Mer du Sud, jusques aux Côtes du Brésil & de la Guiane, en descendant la rivière des Amazones », *MARS* 1745, Paris, Imprimerie royale, 1749, p.391-492.
- LA CONDAMINE (Charles-Marie de), *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'Équateur servant d'introduction historique à la Mesure des Trois premiers degrés du Méridien, par M. de La Condamine*, Paris, 1751.
- LA CONDAMINE, « Mémoire sur une résine élastique, nouvellement découverte à Cayenne par M. Fresneau : et sur l'usage de divers sucres laiteux d'arbres de la Guiane ou France équinoctiale », *MARS* 1751, Paris, Imprimerie royale, 1755, p.319-333 et 3 planches.
- *La Connaissance des temps, ou calendrier et éphémérides du lever & coucher du Soleil [...]*, Paris, publication annuelle de 1679-1794 (la série n'est pas interrompue en 1794).
- LA FAYOLE (Léonor de), *Relation de ce qui s'est passé à l'arrivée des Filles de S. Joseph en l'Amérique : Escrite par leur gouvernante, à M^{elle} de l'Estant, leur supérieure Institutrice, du 12 Decembre 1643*, Paris, Pierre Targa, 1644. Réédition par Jacques PETITJEAN ROGET, « Relation de ce qui s'est passé à l'arrivée des filles de Saint-Joseph en l'Amérique : écrit par leur gouvernante à Mademoiselle de l'Estant, leur supérieure, institutrice, du 12 décembre 1643 », *Annales des Antilles*, 1957, n°5, p.84-91. &
- LABAT (R.P. Jean-Baptiste), *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays, l'origine, les mœurs, la religion et le gouvernement des habitans anciens et modernes, les guerres et les événemens singuliers qui y sont arrivez [...] le commerce et les manufactures qui y sont établies*, Paris, Guillaume Cavelier, 1722, 6 volumes. Réédition, La Haye, P. Husson, 1724, 2 volumes. Réédition La Haye, 1738, 2 volumes. Réédition Paris, C.J.-B. Delespine, 1741. Édition augmentée, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique [...] Nouvelle édition augmentée considérablement, et enrichie de Figures en Taille-douces*, Paris, C.-J.-B. Delespine, 1742, 8 volumes. Réédition Paris, T. Legras, 1742, 8 volumes. Réédition Paris, J. de Nully, 1742, 8 volumes. Réédition Nuremberg, 1782-1787, 7 volumes [...]. Réédition (texte intégral, d'après l'édition de 1742), Saint-Joseph (Martinique), Courtinard, 1979, 4 volumes.
- LABAT (R.P. Jean-Baptiste), *Voyage du chevalier Des Marchais en Guinée, isles voisines, et à Cayenne, fait en 1725, 1726 et 1727, contenant une description très exacte et très étendue de ces païs, et du commerce qui s'y fait, enrichi d'un grand nombre de cartes et de figures en Tailles douces, par le R. P. Labat de l'ordre des Frères*

Prêcheurs, Paris, Charles Osmont, 1730. Réédition Paris, Saugrain l'aîné, 1730, 4 volumes. Réédition Amsterdam, 1731, 4 volumes.

- LAET (Johannes de), *Nieuwe wereldt, ofte Beschrijvinghe van West-Indien [...] door Joannes de Laet*, Leyde, J. Elsevier, 1625. Réédition, *Novus orbis, seu Descriptionis Indiae occidentalis libri XVIII, authore Joanne de Laet [...]*, Leyde, Elzevier, 1633. Réédition, *L'Histoire du Nouveau Monde ou Description des Indes Occidentales [...]*, Leyde, B. et A. Elsevier, 1640.

- LAFITAU (François-Joseph), *Les Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, 1724.

- LALANDE (Jérôme de), « Addition contenant quelques observations qui me sont parvenues depuis la lecture de ce Mémoire [sur le passage de Vénus] », *MARS 1769*, Paris, Imprimerie royale, 1772, p.421-425.

- LAMARCK, *Mémoire sur les cabinets d'histoire naturelle, et particulièrement sur celui du Jardin des Plantes*, s.l.n.d. [Paris 1790].

- LAON D'AIGREMONT (J. de), *Relation du voyage des François fait au Cap de Nord en Amérique. Par les soins de la Compagnie établie à Paris, & sous la conduite de Monsieur de Royville leur Général ; Avec une ample description du Pays, des mœurs & façon de vivre des Sauvages, & l'observation des hauteurs. [...] par J. De Laon, sieur Daigremont, Ingénieur du Roy, & Capitaine dans les Troupes de France Equinoctiale*, Paris, Antoine de Sommaville, 1654.

- LAPIERRE (Robert) éditeur et traducteur du latin, « R.P. Adrien Le Breton. Manuscrits du fonds Jussieu, et Relation historique sur l'île caraïbe de Saint-Vincent, suivis d'une lettre de Claude Philippe et d'une Relation des Isles de la Martinique et de Saint-Christophe par le Père Jean Hallay, de la Compagnie de Jésus, écrite à Nîmes en 1657 », *Annales des Antilles*, 1982, n°25, p.5-132.

- « La propagande de Parmentier et l'approvisionnement des colonies », *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1931, tome 24, p.303-306.

- LAUJON (Alexandre P.-M. de), *Souvenirs de 30 années de voyages à Saint-Domingue et dans plusieurs colonies étrangères et au continent de l'Amérique*, 2 volumes, Paris, C.Schwartz et A. Cagnot, 1835 ; autre édition, chez A. Veret, 2 volumes, 1835.

- LAVAL (P. Antoine), « Brume de cendres observée près les isles Antilles », *Mémoires de Trévoux*, septembre 1719, p.1555-1565.

- LAVOISIER (Antoine Laurent de), *Œuvres de Lavoisier, publiées par les soins de son Excellence le Ministre de l'Instruction publique et des cultes*, Paris, 1862-1893, 6 volumes.

- LE MONNIER, « Comparaison des observations du passage de Vénus, faites en Amérique, avec celles qui ont été faites dans le nord de l'Europe », *MARS 1769*, Paris, Imprimerie royale, 1772, p.498-504.

- LE MONNIER, « Remarques sur les hauteurs de la lune prises au Cap François à Saint-Domingue, pour en déduire la longitude géographique », *MARS 1770*, Paris, Imprimerie royale, 1773, p.179-182.

- LE MONNIER, « Extrait des Observations qui décident de la position géographique de la ville & embouchure de la rivière de Saint-Domingue. Par M. Le Monnier », *MARS 1783*, Paris, Imprimerie royale, 1786, p.97-100.

- LEBLOND (Jean-Baptiste), « Mémoire sur la platine ou or blanc, lu à l'Académie royale des Sciences en juin 1785, par M. L. », *Journal de Physique*, 1785, tome 27, p.362-373. Réédition sous le titre *Mémoire sur la platine ou or blanc, lu à l'Académie royale des Sciences en juin 1785, par M. L.*, s.l.n.d.

- LEBLOND (Jean-Baptiste), « Mémoire sur la méthode de semer & de conserver le maïs, pratiquée dans l'Amérique méridionale (lu le 13 juillet 1786) », *Mémoires d'Agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris*, Paris, 1786, trimestre d'été, p.48-58.
- LEBLOND (Jean-Baptiste), « Essais sur l'art de l'indigotier pour servir à un ouvrage plus étendu [...] lus et approuvés par l'Académie des Sciences », *Journal de Physique*, 1791, tome 38, p.141.
- LEBLOND (Jean-Baptiste), « Mémoire sur le poivrier apporté en 1788 de l'Isle de France à Cayenne par M. Martin, de l'ordre du ministre La Luzerne, et sur les avantages de sa culture en cette colonie », *Mémoires présentés à l'Institut des Sciences, Lettres et Arts par divers savans et lus dans ses assemblées, Sciences, mathématiques et physiques*, 1796-1815, tome I, p.546-566.
- LEBLOND (Jean-Baptiste), *Mémoire sur la culture du cotonnier dans les Terres basses, dites palétuviers, de la Guyane française [...] imprimé par ordre du Citoyen Victor Hugues [...]*, Cayenne, s.d. [an IX].
- LEBLOND, « Observations sur le Cannelier de la Guiane française », *Mémoires d'Agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société d'Agriculture du Département de la Seine, imprimés par ordre du Préfet du Département*, tome I, Paris, an IX, p.321-328.
- LEBLOND (Jean-Baptiste), *Voyage aux Antilles et à l'Amérique méridionale, commencé en 1767 et fini en 1802, contenant un précis historique des révoltes, des guerres, et des faits mémorables dont l'auteur a été témoin*, Paris, 1813. Réédition critique (en cours de parution) par Monique POULIQUEN, Karthala, 2000.
- LEBLOND (Jean-Baptiste), *Description abrégée de la Guyane française, ou Tableau des productions naturelles et commerciales de cette colonie, expliqué au moyen d'une carte géologico-topographique dressée par M. Poirson, ingénieur-géographe ; par M. Leblond, Médecin-naturaliste, pensionnaire-commissionné de Sa Majesté Louis XVI, pour la recherche du Quinquina en Guyane, correspondant de l'Ancienne Académie des Sciences et de l'Institut, etc.*, Paris, Alexis Eymery et Le Normant, 1814.
- LEFEBVRE (Abbé J.-L.), *Compte rendu à la Société d'agriculture de Paris, De ses travaux faits, commencés et projetés depuis le 30 mai 1788, jusques et compris le 30 septembre 1793, an 3 de la République française ; et de l'emploi des fonds qui ont été mis à sa disposition pendant cet espace de temps*, Paris, chez Desenne, Debray et Merlin, an VII.
- LEFÈBVRE DE LA BARRE (J.-A.), *Description de la France équinoctiale cy-devant appelée Guyane et par les Espagnols El Dorado, nouvellement remise sous l'autorité du roy par le sieur Le Febvre de La Barre son lieutenant général dans ce pays*, Paris, Jean Ribou, 1666.
- LEFEBVRE-DESHAYES (Étienne), « Notices sur l'Anémone de mer à plumes ou animal-fleur », *Journal de Physique*, 1785, tome 27, p.373-381 et planches.
- LEGRÉ (Ludovic) éditeur, *La botanique en Provence au XVI^e siècle. Félix et Thomas Platter. Avec extraits relatifs à la Provence, des mémoires de Félix et de Thomas Platter, traduits de l'allemand par M. Kieffer*, Marseille, H. Aubertin et G. Rolle, 1900.
- LÉMERY (Nicolas), *Traité universel des drogues simples mises en ordre alphabétique [...] ouvrage dépendant de la "Pharmacopée universelle"*, Paris, L. d'Houry, 1698. Réédition, revue, corrigée et beaucoup augmentée [...], Paris, L. d'Houry, 1714.
- LEMONNIER (Henry) éditeur, *Procès-verbaux de l'académie royale d'architecture, 1671-1793*, Paris, A. Colin, 1911-1929, 10 volumes.

- LÉONARD (Nicolas-Germain), « Lettre sur un voyage aux Antilles », *Œuvres*, Paris, Imprimerie de Didot jeune, 1798, tome I, p.173-240.
- LÉRY (Jean de), *Histoire d'un voyage en terre de Brésil*, Paris, 1578. Réédition critique par Franck LESTRINGANT, *Jean de Léry. Histoire d'un voyage en terre de Brésil [réédition de la version de 1580]*, Paris, Le Livre de Poche, 1994.
- *Les Voyages Aventureux du Capitaine Jean Alfonse Saintongeais*, Poitiers, 1559.
- LESCALLIER (Daniel), « Mémoire sur les épiceries de l'Inde naturalisées dans la Guiane », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris*, Paris, 1788, trimestre d'automne, p.28-36.
- LESCALLIER (Daniel), « Notions générales sur les terres de la Guiane française », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris*, Paris, 1789, trimestre de printemps, p.20-34.
- LETOUZEY (Yvonne) : voir bibliographie générale.
- *Lettre écrite de Cayenne, contenant ce qui s'est passé en la descente des François et leur établissement en Amérique*, Paris, Guillaume de Luyne, 1653.
- *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus*, Paris, 1702-1776, 34 volumes.
- LETTSOM (John Coakley), *Le voyageur naturaliste ou Instructions sur les moyens de ramasser les objets d'histoire naturelle et de les bien conserver. Avec des observations propres à étendre les recherches relatives aux connoissances humaines en général. Par M. John Coakley Lettsom, Docteur-Médecin, Membre de la Société Royale de Londres, & de celle des Arts. Traduit de l'anglois [...]*, Amsterdam-Paris, Lacombe, 1775.
- LIEUDÉ DE SEPMANVILLE (de), *Détail particulier pour la carte de la Gonave, ajoutée en 1788 au Pilote de l'Isle de S.-Domingue, par M. de Lieudé de Sepmanville, élève de la Marine de la première classe*, Paris, Imprimerie royale, 1788.
- MACQUER, « Mémoire sur un moyen de dissoudre la Résine Caoutchouc, connue présentement sous le nom de Résine élastique de Cayenne, & de la faire reparaître avec toutes ses qualités », *MARS 1768*, Paris, Imprimerie royale, 1770, p.209-217.
- MAILLET (Benoît de), *Telliamed ou entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution des eaux, la formation de la terre, l'origine de l'homme, etc.*, Paris, 1748. Réédition augmentée par L'Abbé Le Mascrier, La Haye, Pierre Gosse, 1755, 2 volumes. Réédition critique de l'édition de 1755, sous le titre, *Telliamed ou entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français*, Paris, Fayard, 1984.
- MARALDI, « Observations de la Comète qui a paru en l'année 1723 [Observée à Cayenne] », *MARS 1724*, Paris, Imprimerie royale, 1726, p.365-379.
- MARCHANT, « Établissement d'un nouveau genre de plante, sous le nom de *Ricinocarpos* [venue de Guadeloupe] », *MARS 1723*, Paris, Imprimerie royale, 1725, p.174-180 et 2 planches.
- MATY (Paul Henry), *A General Index to the Philosophical Transactions, from the first to the end of the seventieth volume, by Paul Henry Maty, M.A. F.R.S.*, Londres, Lockyer Davis et Peter Elmsly, 1787.
- MAURILE DE SAINT-MICHEL (R.P. F.), *Voyage des Isles Camercanes. En l'Amérique. Qui font partie des Indes Occidentales. Et une relation diversifiée de plusieurs Pensées pieuses, & d'agréables remarques, tant de toute l'Amérique que des autres païs. Avec l'établissement de RR. PP. Carmes Réformez de la Province de Touraine et dites isles : et un discours de leur ordre. Composé par F. Maurile de S. Michel, Carme de la mesme Province : Partie pendant son voyage : Partie depuis son retour*, Le Mans, Hierôme Olivier, 1652.

- MAY (Louis-Philippe) éditeur, « Relation des Isles de Saint-Christophe, Gardeloupe et la Martinique », *Terre, Air, Mer*, juillet-août 1932.
- MAY (Louis-Philippe) éditeur, *Le Mercier de la Rivière 1719-1781, tome II, Mémoires et textes inédits sur le gouvernement économique des Antilles, avec un commentaire et des notes de L.-Ph. May*, Paris, Éditions du CNRS, 1978. Le premier tome, étude sur Le Mercier de la Rivière, est référencé dans la bibliographie générale.
- MÉCHAIN, « Mémoire contenant les observations et la théorie de la première comète de 1784 », in *MARS 1784*, Paris, Imprimerie royale, 1787, p.358-366.
- *Mémoire pour servir de brève instruction, tant aux directeurs et commissionnaires provinciaux de la grande compagnie de l'Amérique qu'à ceux qui s'y voudroient intéresser ou passer dans le païes*, Paris, Guillaume de Luynes, 1653.
- *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris*, Paris, 1785-1791. Devient *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique publiés par la Société Royale d'Agriculture*, à partir de l'été 1788.
- *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*, 5 volumes, Paris, Delaguette (puis Didot le jeune), 1753-1774, 5 volumes.
- *Mémoires de l'Académie royale de Marine*, tome I, Brest, R. Malassis, 1773.
- *Mémoires de Mathématique et de Physique, présentés à l'Académie Royale des Sciences, par divers Sçavans, et lûs dans ses Assemblées*, Paris, Imprimerie royale, 1750-1786, 11 volumes.
- *Mémoires du Cercle des Philadelphes, tome Premier*, Port-au-Prince, Mozard, 1788.
- MOCQUET (Jean), *Voyage en Afrique, Asie, Indes Orientales et Occidentales faits par Jean Mocquet, garde du Cabinet des singularitez du Roy aux Tuilleries, divisez en 6 livres et enrichis de figures*, Paris, Jean de Heucqueville, 1616. Réédition Rouen, Jq. Cailloué, 1645.
- MONNEREAU (Élie), *Le parfait indigotier, ou description de l'Indigo, contenant un détail circonstancié de cette plante, sa coupe, pourriture & battage, plusieurs remarques curieuses & utiles pour la fabrication de cette marchandise, avec une formule d'économie convenable à un Indigotier, qui contient en abrégé comment on doit gérer une habitation & les Negres, le caractère des Negres, la conduite qu'il faut tenir pour en tirer du service ; ensemble un traité sur la culture du Café, la description de cet arbre & de sa manufacture, par Elie Monnereau, Habitant de Limonade, département du Cap, aux Isles Françoises de l'Amérique*, Nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur, Amsterdam & Marseille, Jean Mossy, 1765.
- MONTCHRESTIEN (Antoine de), *Traicté de l'œconomie politique, dédié au Roy et à la Reyne mère du Roy, par Antoyne de Montchrétien, sieur de Vateville*, s.l.n.d. [1615].
- MOREAU (Jean-Pierre) éditeur, *Un flibustier français dans la mer des Antilles en 1618-1620, (Manuscrit inédit du début du XVIIe siècle) [Anonyme de Carpentras]*, Clamart, chez l'auteur, 1987. Réédition Paris, Payot, 1994.
- MOREAU DE SAINT-MÉRY (Médéric Louis Elie), *Loix et constitutions des colonies françoises de l'Amérique sous le Vent, suivies 1° d'un tableau raisonné des différentes parties de l'administration, 2° d'observations [...] sur le climat, la population [...] de la partie françoise de Saint-Domingue, 3° d'une description physique, politique et topographique [...] de cette même partie ; le tout terminé par l'histoire de cette isle [...]*, Paris, 1784-1790, 6 volumes.
- MOREAU DE SAINT-MÉRY (Médéric Louis Elie), « Mémoire sur une espèce de coton nommé à Saint-Domingue Coton de Soie, ou Coton de Sainte-Marthe », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société*

Royale d'Agriculture de Paris, Paris, 1788, trimestre d'automne, p.132-144. Tiré à part avec le rapport des Commissaires de la Société, Paris, Imprimerie Veuve D'Houry & Debure, 1790.

- MOREAU DE SAINT-MÉRY (Médéric Louis Elie), « Observations sur les Animaux utiles aux Colonies françaises, considérés dans leur rapport avec l'Économie rurale & domestique de ces mêmes Colonies », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris*, Paris, 1789, trimestre de printemps, p.83-136.

- MOREAU DE SAINT-MÉRY (Médéric Louis Elie), « Mémoire sur la Patate », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture de Paris*, Paris, 1789, trimestre d'hiver, p.43-57.

- MOREAU DE SAINT-MÉRY (Médéric Louis Elie), *Recueil des vues des lieux principaux de la colonie française de Saint-Domingue, gravées par les soins de M.Ponce [...] accompagnées de cartes et de plans de la même colonie gravés par les soins de M. Phelipeau [...] le tout principalement destiné à l'ouvrage intitulé "Lois et constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le vent, avec leur description, leur histoire, etc."*, Paris, 1791.

- MOREAU DE SAINT-MÉRY (Médéric Louis Elie), *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'isle de Saint-Domingue*, Philadelphie, 1797-1798, 2 volumes. Réédition revue et complétée par Blanche MAUREL et Étienne TAILLEMITE, Paris, Société française d'Histoire d'Outre-mer, 1984, 3 volumes.

- MOREAU DE SAINT-MÉRY (Médéric Louis Elie), « Observations sur la culture de la Canne à sucre dans les Antilles, et particulièrement de celle d'Otaïti », *Mémoires d'Agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société d'Agriculture du Département de la Seine, imprimés par ordre du Préfet du Département*, tome I, Paris, Mme Huzard, an IX, p.277-290.

- *Moyen facile de conserver les Oiseaux qu'on veut faire arriver sains dans les Pays éloignés*, Paris, Imprimerie Royale, 1745.

- NADAULT DE BUFFON (Henri) éditeur, *Correspondance inédite de Buffon, recueillie et annotée par M. Henri Nadault de Buffon*, Paris, 1860, 2 volumes. Réédition revue et augmentée (près de 200 lettres de plus) sous le titre *Correspondance générale de Buffon, recueillie et annotée par M. Nadault de Buffon*, tomes 13 et 14 de l'édition en 14 volumes des *Œuvres complètes* de Buffon par J.-L. Lanessan, Paris, 1884-1885. Réédition en fac-similé des volumes 13 et 14 de l'édition Lanessan, Slatkine Reprints, 1971, 2 volumes.

- NECTOUX, « Observations sur la préparation des envois de plantes & arbres des Indes Orientales pour l'Amérique, & leur traitement pendant la traversée, par M. Nectoux, Jardinier en chef du Jardin du roi, de Saint-Domingue (communiquées par M. Thouin, associé ordinaire) », *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société Royale d'Agriculture*, Paris, 1791, trimestre d'hiver, p.110-123 et planche.

- NICOLSON (R.P.), *Essai sur l'histoire naturelle de Saint-Domingue*, Paris, Gabreau, 1776.

- NOUGARET (P.J.-B.) éditeur, *Voyages intéressants dans différentes colonies françaises, espagnoles, anglaises, etc. contenant des observations relatives à des contrées et un mémoire sur les maladies de Saint-Domingue avec des anecdotes singulières par Bourgeois, secrétaire de la Chambre d'Agriculture du Cap, le tout rédigé et mis à jour par Nougaret*, Paris, 1788.

- *Nouvelles de l'Amérique ou le Mercure Américain*, s.l., 1678.
- OEXMELIN (Alexandre Olivier), *De Americaensche Zee-Roovers*, Amsterdam, 1678. Réédition, *Histoire des aventuriers qui se sont signalez dans les Indes [...]* , Paris, Jacques Le Febvre, 1686, 2 volumes. Rééditions françaises en 1688, 1699, 1713, 1774 [...].
- OLIVIER (Guillaume-Antoine), « Catalogue des Insectes envoyés de Cayenne, à la Société d'Histoire naturelle de Paris, par M. Le Blond, publié par G.A. OLIVIER. D.M. », *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris*, tome I, première partie, Paris, Imprimerie de la Société, 1792, p.120-125.
- ORTELIUS (Abraham), *Theatrum Orbis Terrarum*, Anvers, 1570. *Théâtre de l'Univers, contenant les cartes de tout le monde, avec une brève déclaration d'icelles, par Abraham Ortelius. Le tout reveu, amendé et augmenté de plusieurs cartes et déclarations pas le mesme authour*, Anvers, Imprimerie plantinienne, 1598 (Première édition française en 1572).
- PACIFIQUE DE PROVINS (R.P.), *Breve relation du voyage des Isles de l'Amérique par le P. Pacifique de Provins, capucin, prédicateur et missionnaire apostolique et supérieur, préfet des missions de son ordre en ces quartiers et en Nouvelle France*, Paris, Nicolas et Jean de la Coste, 1646. Réédition avec notes critiques par le P. Godefroy de PARIS, Assise, Collegio S. Lorenzo da Brindisi Dei Minori Cappuccini, 1939.
- PAGÈS (François de), *Voyage autour du Monde et vers les deux pôles par terre et par mer pendant les années 1767, 1768, 1770, 1771, 1773, 1774 & 1776*, Paris, Moutard imprimeur libraire de la Reine, de Madame & de Madame la comtesse d'Artois, 1782. Réédition critique par Numa BROCC, sous le titre, *Autour du Monde. Voyage de François de Pagès par terre et par mer 1767-1771*, Paris, Imprimerie nationale, 1991.
- PASTOUREAU (Mireille) éditeur, *Nicolas Sanson d'Abbeville. Atlas du Monde 1665*, Paris, Sand & Conti, 1988.
- PATRIS (J.-B.), « Essai sur l'histoire naturelle et médicale du Ouassia », *Journal de Physique*, 1777, tome 9, p.144.
- PELLEPRAT (R.P. Pierre), *Relation des missions des PP. de la Compagnie de Jésus dans les isles & dans la terre ferme de l'Amérique Meridionale, divisée en deux parties, avec une introduction à la langue des Galibis Sauvages de la terre ferme de l'Amérique*, Paris, Sebastien & Gabriel Cramoisy, 1655.
- PETITJEAN ROGET (Jacques) éditeur, « De l'origine, mœurs, religion et autres façons de faire des Caraïbes appelés communément sauvages anciens habitants de la Guadeloupe [manuscrit du R.P. Raymond Breton, BnF MS 24974, f° 23-50] », *Annales des Antilles*, 1963, n°11, p.105-128.
- PETITJEAN ROGET (Jacques) éditeur, « Journal d'un voyage à la Martinique en 1676 [P.Mongin] », *Annales des Antilles*, 1962, n°10, p.35-58.
- PETITJEAN ROGET (Jacques) éditeur, « Relation de la Martinique par un R.P. jésuite en 1701 », *Annales des Antilles*, 1955, n°1, p.65-71.
- PEYSSONNEL (Jean-André), « Observations on the brimstone hill in the island of Guadeloupe », *Philosophical Transactions*, 1757, tome XLIX, part II, p.564-579.
- PEYSSONNEL (Jean-André), « Observations upon the currents of the sea at the Antilles of America », *Philosophical Transactions*, 1757, tome XLIX, part II, p.624-634.
- PEYSSONNEL, « Observation sur les effets pernicious des pommes de Mancenilier, & sur la vertu salutaire des feuilles du Medecinier ; adressée à M. Senac, Conseiller d'État ordinaire, premier Médecin du Roi, & Surintendant des Eaux minérales de

- France », *Recueil périodique d'observations de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, &c.*, 1757, tome VII, p.411-412. Édition en Angleterre, « Observations on the Machenille apple », *Philosophical Transactions*, 1758, tome L, part II, p.772-773.
- PEYSSONNEL (Jean-André), « Observations on the naked snail producing purple », *Philosophical Transactions*, 1758, tome L, part II, p.585-589.
 - PEYSSONNEL (Jean-André), « Observations on the worms that form sponges », *Philosophical Transactions*, 1758, tome L, part II, p.590-594.
 - PEYSSONNEL (Jean-André), « Observations on the sea alga with broad leaves », *Philosophical Transactions*, 1758, tome L, part II, p.631-635.
 - PEYSSONNEL (Jean-André), « Observations on a slight earthquake which may lead to the knowledge of the cause », *Philosophical Transactions*, 1758, tome L, part II, p.645-648.
 - PEYSSONNEL (Jean-André), « Observations on the American sea sun-crown », *Philosophical Transactions*, 1758, tome L, part II, p.843-845.
 - PEYSSONNEL (Jean-André), « Observations on the sea millepes », *Philosophical Transactions*, 1759, tome LI, part I, p.35-37.
 - PEYSSONNEL (Jean-André), *Traduction d'un article des "Transactions philosophiques" sur le corail. Projet proposé à l'Académie de Marseille pour l'établissement d'un prix pour une dissertation sur l'histoire naturelle de la mer, avec la réponse de l'Académie, et une lettre sur cette réponse. Diverses observations sur les courans de la mer faites en différents endroits*, Londres, 1766.
 - *Philosophical Transactions (1682-1776)*, devient *Philosophical Transactions of the Royal Society of London (1776-1887)*.
 - PINCHON (R.P. Alexandre-Guy) éditeur, « Description de l'isle de Saint-Vincent : manuscrit anonyme du début du XVIIIe siècle. Présentation par le R.P. Pinchon », *Annales des Antilles*, 1961, n°9, p.31-81.
 - PINGRÉ (R.P. Alexandre-Guy), « Rapport des Observations Faites sur mer pour la détermination des longitudes [...] Lues à la rentrée de l'Académie des Sciences », *Journal de Physique*, 1773, tome 2, p.1-11.
 - PINGRÉ (R.P. Alexandre-Guy), « Observations du Passage de Vénus sur le Disque du Soleil, faite au Cap François, Isle de St-Domingue, le 3 juin 1769 », *MARS 1769*, Paris, Imprimerie royale, p.513-528.
 - PINGRÉ, (R.P. Alexandre-Guy), « Précis d'un voyage en Amérique, ou Essai géographique sur la position de plusieurs Isles, & quelques autres lieux de l'Océan atlantique; accompagné de quelques observations concernant la Navigation », *MARS 1770*, Paris, 1773, Imprimerie royale, p.487-513.
 - PISON (Wilhelm), *Historia naturalis Brasiliae... [annoté et mis en ordre par Johannes de Laet]*, Leyde, F. Kackium, 1648.
 - PLUMIER (R.P. Charles), *Description des plantes de l'Amérique, avec leurs figures, par le R.P. Charles Plumier, Religieux Minime*, Paris, Imprimerie royale, 1693.
 - PLUMIER (R.P. Charles), *Nova plantarum americanarum genera athore P. Carolo Plumier, ordinis minimorum in Provincia Franciae et apud Insulas Americanas Botanico regio*, Paris, J. Boudot, 1703.
 - PLUMIER (R.P. Charles), *Traité des Fougères d'Amérique*, Paris, Imprimerie royale, 1704.
 - POISSONNIER-DESPERRIERES (Antoine), *Traité des maladies des gens de mer*, Paris, Lacombe, 1767.
 - POISSONNIER-DESPERRIERES (Antoine), *Traité des fièvres de l'isle de Saint-Domingue*, Paris, Cavelier, 1763. Réédition à Paris, Imprimerie royale, 1780.

- POMET, *Catalogue des drogues simples et composées renfermant dans les trois Classes des Vegetaux, des Animaux, des Mineraux ; tout ce qui est l'objet de la Physique, de la Chymie, de la Pharmacie, & des Arts les plus utiles à la société des Hommes, & dont l'explication se trouve dans un Livre intitulé Le Marchand sincere ou Traité general des Drogues ; composé par Monsieur Pomet. Il se trouvera de plus une Liste generale de ce que j'ai dans mon Cabinet, & de plusieurs autres de Drogues des Indes, qui ne sont pas encore en usage*, Paris, Chez l'auteur, 1695.
- POUPPÉ DESPORTES (Jean-Baptiste), *Histoire des maladies de S. Domingue, par M. Pouppe Desportes, Médecin du Roi, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris*, Paris, Lejay, 1770, 3 volumes.
- POYEN DE SAINTE-MARIE, *De l'exploitation des sucreries ou conseils d'un vieux planteur aux jeunes agriculteurs des colonies*, Basse-Terre, 1792.
- PRÉFONTAINE (Chevalier Bruletout de), *Maison Rustique, à l'usage des Habitans de la partie de la France équinoxiale, connue sous le nom de Cayenne. Par M. de Préfontaine, ancien Habitant, Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, Commandant de la Partie du Nord de la Guyane*, Paris, C.J.-B. Bauche, 1763.
- PRÉVOST (Abbé), *Histoire générale des voyages ou Nouvelle collection de toutes les Relations de voyages, par mer et par terre, qui ont été publiées jusqu'à present dans les différentes Langues de toutes les Nations connues : contenant ce qu'il y a de plus remarquable [...]*, Paris, Didot, 1746-1761, 16 volumes.
- *Programme des Prix proposés par le Cercle des Philadelphes, à son Assemblée publique [...]*, Le Cap-Français, Imprimerie royale, 1785. Publication annuelle, de 1785 à 1789.
- *Projet de dessein de la compagnie formée pour la terre ferme de l'Amérique ou France équinoxiale*, s.l.n.d. [mi-XVIIe siècle].
- *Prospectus du Cercle des Philadelphes*, de l'Imprimerie royale du Cap, s.d. [1784].
- PUYSEGUR (Antoine-Hyacinthe-Anne de Chastenet, Comte de), *Détail sur la navigation aux côtes de Saint-Domingue et dans ses débouquemens*, Paris, Imprimerie royale, 1787.
- PUYSEGUR (Antoine-Hyacinthe-Anne de Chastenet, Comte de), *Le Pilote de l'Isle de Saint-Domingue et des débouquemens de cette isle, comprenant une carte de l'Isle de Saint-Domingue et une carte des débouquemens, depuis la Caye d'Argent jusqu'à la partie Ouest du Placet des Isles Lucayes*, Paris, Imprimerie royale, 1787.
- RAYNAL (Abbé Guillaume Thomas), *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, 6 volumes, Amsterdam, 1770, 6 volumes. Réédition, La Haye, Gosse, 1774, 6 volumes [...] Réédition Genève, J.L. Pellet, 1780, 5 volumes.
- RÉAUMUR, « Observations du thermomètre, faites à Paris pendant l'année MDCCXXXV. Comparées à celles qui ont été faites sous la Ligne, à l'Isle de France, à Alger, & en quelques unes de nos îles de l'Amérique », *MARS 1735*, Paris, Imprimerie royale, 1738, p.545-576.
- *Recherches, mémoires et observations sur les maladies épizootiques de Saint-Domingue*, Cap François, Imprimerie royale, 1788.
- *Recueil des Memoires et conferences sur les Arts et les Sciences, présentées à Monseigneur le Dauphin, pendant l'Année MDCLXXII, par Jean Baptiste Denis Conseiller et Médecin ordinaire du Roy, qui y continuë le Journal des Sçavans*, Amsterdam, Pierre Michel, 1673.

- *Recueil d'observations faites en plusieurs voyages par ordre de sa majesté pour perfectionner l'astronomie et la géographie. Avec divers traités astronomiques. Par Mrs de l'Académie des Sciences, à Paris, Imprimerie royale, 1693.*
- *Recueil de divers voyages faits en Afrique et en l'Amérique qui n'ont point esté encore publiez. Contenant l'origine, les mœurs, les coutumes et le commerce des habitants de ces deux parties du monde, avec des traitez curieux touchant la Haute Ethyopie, le débordement du Nil, la mer Rouge, & le Prete-Jean, le tout enrichi de Figures, & de Cartes Géographiques, qui servent à l'intelligence des choses contenuës en ce volume, Paris, Louis Billaine, 1674.*
- *Recueil des dissertations de ceux qui ont remporté le prix de l'Académie royale des Belles-lettres, Sciences et Arts de Bordeaux, Bordeaux, Brun, 1715-1739, 6 volumes.*
- *Recueil des ouvrages du Musée de Bordeaux, dédié à la Reine, année 1787, Bordeaux, Imprimerie Michel Racle, 1787.*
- « Relation de la Guiane et de ce qu'on y peut faire », in *Recueil de divers voyages faits en Afrique et en l'Amérique [...]*, Paris, Louis Billaine, 1674, p.43-49 [dans le dernier quart de l'ouvrage — la pagination n'est pas continue].
- *Relation d'un tremblement de terre arrivé à la Martinique au mois d'août 1766, s.l.n.d.*
- *Relation des effets de l'Ouragan arrivé à la Guadeloupe le 6 septembre 1776, Bordeaux, Jean Chappuis, 1776.*
- RICHARD (Louis-Claude) et BERNARD (Jean-Philippe), « Catalogue des oiseaux envoyés de Cayenne, à la Société, par M. Le Blond, associé, publié par MM. Richard et Bernard », *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris*, tome I, première partie, Paris, Imprimerie de la Société, 1792, p.116-119.
- RICHARD (Louis-Claude), « Zootomie. Extraits d'une instruction pour les voyageurs Naturalistes, lue à la Société, par M. Richard, Naturaliste du Roi », *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris*, tome premier, première partie, Paris, Imprimerie de la Société, 1792, p.61-69.
- RICHARD (Louis-Claude), « Catalogus plantarum, ad societatem, ineunte anno 1792, e cayenna missarum a domino Le Blond. Conscriptus a L. Richard, hujusdem Societatis Membro », *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris*, tome I, première partie, Paris, Imprimerie de la Société, 1792, p.105-114.
- RICHER (Jean), « Observations astronomiques et physiques faites en l'Isle de Caienne », *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de 1666 à 1699*, Paris, Compagnie des Libraires, 1729, tome VII, p.233-326. Édité également dans *Recueil d'observations faites en plusieurs voyages par ordre de sa majesté pour perfectionner l'astronomie et la géographie. Avec divers traités astronomiques. Par Mrs de l'Académie des Sciences*, Paris, Imprimerie royale, tome 1, 1693, p.1-71 [la pagination du recueil n'est pas continue].
- ROCHEFORT (César de), *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique, avec un vocabulaire caraïbe*, Rotterdam, A. Leers, 1658. Réédition, Paris, 1659. Réédition Rotterdam, Arnout Leers, 1665. Réédition Lyon, C. Fourmy, 1667, 2 volumes. Réédition Rotterdam, Reiner Leers, 1681. Réédition, Amsterdam, E. Roger, 1716.
- ROCHEFORT (César de), *Le Tableau de l'Isle de Tobago ou de la Nouvelle-Oüalchre, l'une des isles Antilles de l'Amérique, dépendant de la souveraineté des Hauts et Puissants Seigneurs des États généraux des Provinces Unies des Pays-Bas*, Leyde, J. Le Carpentier, 1665. Nouvelle édition, *Relation de l'isle de Tobago ou de la*

- Nouvelle Oüalcre, l'une des isle Antilles de l'Amérique, par le sieur de Rochefort, L. Billaine, Paris, 1666.*
- ROZIER (Abbé), *Nouvelle Table des articles contenus dans les volumes de l'Académie Royale des Sciences de Paris, depuis 1666 jusqu'en 1770, dans ceux des Arts et Métiers publiés par cette Académie, & dans la Collection Académique, Paris, Ruault, 1775-1776, 4 volumes.*
 - SAINT-MICHEL, voir MAURILE DE SAINT-MICHEL.
 - SANSON : voir Pastoureau (Mireille), éditeur.
 - SCHEFER (Ch.) éditeur, *Le Discours de la Navigation de Jean et Raoul Parmentier de Dieppe. Voyage à Sumatra en 1529 et Description de l'isle de Saint-Dominigo, Paris, Ernest Leroux, 1883.*
 - SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA GUADELOUPE (Éditeur), *Père Raymond Breton. Relations de l'île de la Guadeloupe, tome 1, Basse-Terre, Société d'histoire de la Guadeloupe, 1978.*
 - SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE, « Éloges de MM. Le Chevalier Lefevre Deshayes, Bourdois de la Mothe et Thion de la Chaume, associés et correspondants de la Société [séance publique du 12 février 1788] », *Histoire de la Société Royale de Médecine avec les mémoires de médecine et de physique médicale tirés des registres de cette société, Paris, an VI, p.XI-XV.*
 - SWARTZ (Olaf), *Nova genera & species plantarum ; seu Prodromus descriptionum vegetabilium, maximam partem incognitorum quae sub itinere in Indiam Occidentalem annis 1783-1787 digessit, Homiae, 1788.*
 - SWARTZ (Olaf), *Observationes botanicae quibus plantae Indiae Occidentalis aliaeque Systematis vegetabilium ed. XIV illustrantur earumque characteres passim emendantur, cum tabulis aeneis, Erlangen, J.J. Palm, 1791.*
 - SWARTZ (Olaf), *Icones plantarum incognitarum quas in India Occidentali detexit atque delineavit [...] fasciculus I, Erlangen, J.J. Palm, 1794.*
 - SWARTZ (Olaf), *Flora Indiae Occidentalis aucta atque illustrata ; sive, Descriptiones plantarum in prodromo recensitarum, Erlangen, JJ. Palm, 1797-1806, 3 volumes.*
 - TAILLEMITE (Étienne) éditeur, « Une description de la Guadeloupe en 1700 », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe, 1^{er} semestre 1967, n°7, p.7-18.*
 - TESSIER (Abbé), « Mémoire sur l'importation et les progrès des arbres à épicerie dans les colonies françaises », *MARS 1789, Imprimerie royale, an II, p.585-596.*
 - THEVET (André), *Les Singularités de la France antarctique autrement nommée Amérique, fac simulé de l'édition de 1558, Paris, 1982. Réédition critique de l'édition de 1557 par Franck LESTRINGANT, Le Brésil d'André Thevet. Les Singularités de la France Antarctique (1557), Paris, Chandeigne, 1997.*
 - THIBAUT DE CHANVALON (Jean-Baptiste), *Voyage à la Martinique contenant diverses observations sur la physique, l'histoire naturelle, l'agriculture, les mœurs et les usages de cette isle, faites en 1751 et dans les années suivantes, Lu à l'Académie des sciences de Paris en 1761, Paris, J.-B. Bauche, 1763. Réédition en fac simulé, Fort-de-France, Société d'histoire de la Martinique, 1978.*
 - THIERY DE MENONVILLE (Nicolas-Joseph), *Traité de la culture du Nopal et de l'éducation de la Cochenille dans les colonies françaises de l'Amérique, précédé d'un voyage à Guaxaca, par M. Thiery de Menonville, Avocat en Parlement, Botaniste de Sa Majesté Très-Chrétienne. Auquel on a ajouté une Préface, des Notes & des Observations relatives à la culture de la Cochenille, avec des figures coloriées. Le tout recueilli & publié par le Cercle des Philadelphes établi au Cap-Français, isle & côte*

Saint-Domingue, Cap-Français, Veuve Herbault. Autre édition à Paris & Bordeaux, Delalain le jeune & Bergeret, 1786. Réédition avec *des figures coloriées*, et un *supplément au voyage de Guacaxa contenant des lacunes recouvertes après l'impression*, mêmes éditeurs, 1787, 2 volumes.

- *Transactions of the American Philosophical Society held at Philadelphia, for promoting useful knowledge*, Philadelphia, 1771-1799, 4 volumes.

- TRICHET (Pierre), *Synopsis Rerum variarum tam naturalium quam artificialium, quae in Musaeo Petri Tricheti Burdigalae reperiuntur*, s.l.n.d [1631]. Traduction française, *Dénombrement de diverses et curieuses choses du Cabinet de Pierre Trichet Bourdelois*, s.l., 1635.

- TURGOT (Étienne François, chevalier), *Mémoire instructif sur la manière de rassembler, de préparer, de conserver et d'envoyer les diverses curiosités d'histoire naturelle ; auquel on a joint un Mémoire intitulé Avis pour le Transport par mer, des Arbres, des Plantes vivaces, des Semences & de diverses autres Curiosités d'Histoire naturelle*, Lyon, Jean-Marie Bruyset, 1758.

- VALMONT DE BOMARE, *Minéralogie ou Nouvelle exposition du Règne minéral*, Paris, Vincent, 1761, 2 volumes. Rééditions en 1772 et 1774.

- VEYREL (Samuel), *Indice du cabinet de Samuel Veyrel apoticaire à Xaintes, avec un recueil de quelques antiquités de Xaintes, & observations sur diverses médailles*, Bordeaux, Pierre de la Court, 1635.

- Von ROHR (Jules-Philippe-Benjamin), *Anmerkungen über den Kattunbaum, &c.* [Remarques sur la culture du coton à l'usage des colonies danoises des Indes Occidentales], Altona & Leipzig, Hammerich, 1791-1793. Édition française sous le titre *Observations sur la culture du coton, rédigées par ordre de S.M. le Roi de Danemarck, pour l'utilité des colonies danoises dans les Indes occidentales, par M. J.-P.-B. De Rohr, Directeur et inspecteur de l'Agriculture dans l'île de Sainte-Croix [...] traduit de l'allemand*, Paris, Mme Huzard, 1807.

- « Voyages au Cap Verd en Afrique et aux Isles de l'Amérique », *Histoire et Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de 1666 à 1699*, Paris, Compagnie des Libraires, 1729, tome VII, p.431-459. Édité également dans *Recueil d'observations faites en plusieurs voyages par ordre de sa majesté pour perfectionner l'astronomie et la géographie. Avec divers traités astronomiques. Par Mrs de l'Académie des Sciences*, Paris, Imprimerie royale, tome 1, 1693, p.51-74.

- WIMPFEN (baron Alexandre-Stanislas de), *Voyages à Saint-Domingue pendant les années 1788, 1789 et 1790*, Paris, an V (1796). Réédition critique par Pierre PLUCHON, sous le titre *Haïti au XVIIIe siècle. Richesse et esclavage dans une colonie française*, Paris, Karthala, 1993.

Annexe 4

Bibliographie générale

La présentation d'une bibliographie cohérente sur un sujet aussi vaste que le nôtre, couvrant deux siècles d'histoire et de nombreux sujets qui ont nécessité d'importantes lectures de contextualisation (histoire des sciences, histoire des cartes, histoire coloniale, histoire des institutions, etc.) n'est pas sans poser de nombreux problèmes, ni sans imposer des choix. Nous ne pouvions envisager de relever ici l'ensemble des références données dans nos notes de bas de page, au risque de quadrupler le nombre de titres, ce qui aurait eu de fâcheuses conséquences, nous semble-t-il, sur la lisibilité de cette liste. Il s'agit donc d'une bibliographie sélective — qui n'est pas pour autant sommaire.

Nota : les *Notes d'histoire coloniale* constituent une série factice de tirés à part, déposée à la Bibliothèque nationale sous la cote 8°G 14786 (1-232).

- ABÉNON (Lucien-René), CAUNA (Jacques de) et CHAULEAU (Liliane), *Antilles 1789. La Révolution aux Caraïbes*, Paris, Nathan, 1989.
- ABÉNON (Lucien-René), *La Guadeloupe de 1671 à 1759, étude politique, économique et sociale*, Paris, L'Harmattan, 1987, 2 volumes.
- ADÉLAÏDE (Jacques), « À propos du mot "Antilles" », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 2^e semestre 1974, n°22, p.115-117.
- ADÉLAÏDE-MERLANDE (Jacques) et HERVIEU (Jean-Paul), *Les volcans dans l'histoire des Antilles*, Paris, Karthala, 1996.
- ADÉLAÏDE-MERLANDE (Jacques), *La Caraïbe et la Guyane au temps de la Révolution et de l'Empire*, Paris, Karthala, 1992.
- ADVIELLE (Victor), *L'Odysée d'un Normand à Saint-Domingue au XVIIIe siècle*, Paris, Librairie Challamel, 1901.
- ANTHIAUME (Abbé), *Cartes marines, constructions navales, voyages de découvertes chez les Normands, 1500-1650*, Paris, Ernest Dumont, 1916, 4 volumes.
- ANTHIAUME (Abbé), *Évolution et enseignement de la science nautique en France, et principalement chez les Normands*, Paris, Ernest Dumont, 1920, 2 volumes.
- ANTOINE (Régis), *Les écrivains français et les Antilles : des premiers Pères blancs aux Surréalistes noirs*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1978.
- ATKINSON (Geoffroy), *Les relations de voyages du XVIIIe siècle et l'évolution des idées ; contribution à l'étude de la formation de la pensée du XVIIIe siècle*, Paris, 1924.
- *Atlas des départements d'Outre-mer, tome II, la Martinique*, Paris, CNRS-IGN, 1976.
- *Atlas des départements d'Outre-mer, tome III, la Guadeloupe*, Paris, CNRS-IGN, 1979.
- *Atlas des départements d'Outre-mer, tome IV, la Guyane*, Paris, CNRS-IGN, 1979.
- AUVIGNE (R.) et KERNEIS (Jean-Pierre), *Nantes, herbier des isles. Ou le rôle joué par les botanistes nantais dans l'introduction en France des végétaux exotiques au XVIIIe siècle*, Nantes, Imprimerie Chautreau et fils, 1956.
- BAILLY (Antoine) et GOULD (Peter) éditeurs, *Le Pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartographie*, Paris, Éditions Economica, 1995.
- BANGOU (Henri), *La Guadeloupe, tome 1, Histoire de la colonisation de l'île, 1492-1848*, Aurillac, Éditions du Centre, 1962. Réédition Paris, L'Harmattan, 1987.
- BARBIER (Frédéric) dir., *La carte manuscrite et imprimée du XVIe au XIXe siècle*, Actes de la Journée d'étude sur l'histoire du livre et des documents graphiques à Valenciennes en 1981, Paris-New York-Londres-Munich, 1983.

- BARBOTIN (R.P.Maurice), «La pêche à la nasse à Marie-Galante et la fabrication des nasses en bambou », *Bulletin de la société d'histoire de la Guadeloupe*, 1993, n°95-98, p.3-40.
- BARRIÈRE (Pierre), *L'Académie de Bordeaux, centre de culture internationale au XVIIIe siècle (1712-1792)*, Bordeaux-Paris, Éditions Bière, 1951.
- BASALLA (George), « The Spread of Western Science », *Science*, 5 mai 1967, tome 156, n°3775, p.611-622.
- BASALLA (George), « The Spread of Western Science revisited », in ELENA (A.), LAFUENTE (A.) et ORTEGA (M.L.) dir., *Mundialización de la ciencia y cultura nacional*, Actas del Congreso internacional "Ciencia descubrimiento y mundo colonial", Madrid, Doce Calles, 1993, p.599-603.
- BAUDRIT (A.), *Charles de Courbon, comte de Blénac (1622-1696), gouverneur général des Antilles Françaises de 1677 à 1696*, Mémoires de la Société d'histoire de la Martinique, n°2, 1967.
- BEDEL (Charles), « Les cabinets de Chimie », in TATON (René) dir., *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986, 6^e partie, p.647-652. (1^{ère} édition 1964).
- BÉGOT (Danielle), «Villes et urbanisme», in *Voyage aux Îles d'Amérique*, catalogue de l'exposition des Archives nationales 1992, Paris, Archives nationales, 1992, p.258-268.
- BÉGOT (Danielle), « Une bibliothèque de colon en Guadeloupe à la fin du XVIIIe siècle : Antoine Mercier à La Ramée (1781) », in YACOU (Alain) dir., *Créoles de la Caraïbe*, Actes du Colloque universitaire en hommage à Guy Hazaël-Massieux, à Pointe-à-Pitre en 1995, Paris, Karthala et CERC., 1996, p. 123-141.
- BÉGOT (Danielle), « Île, Mode d'emploi », in COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES, *La Martinique de Moreau du Temple. La carte des ingénieurs géographes*, Paris, CTHS., 1998, p.5-50.
- BÉNOT (Yves), *La Guyane sous la Révolution ou l'impasse de la Révolution pacifique*, Kourou, Ibis rouge, 1997.
- BÉNOT (Yves), *La Révolution française et la fin des colonies*, Paris, La Découverte, 1988.
- BENSAUDE-VINCENT (Bernadette) et STENGERS (Isabelle), *Histoire de la chimie*, Paris, La Découverte, 1993.
- BERNAND (Carmen) et GRUZINSKI (Serge), *Histoire du Nouveau Monde*, 2 volumes. Tome 1, *De la découverte à la conquête, une expérience européenne, 1492-1550*, Paris, Fayard, 1991. Tome 2, *Les métissages, 1550-1640*, Paris, Fayard, 1993.
- BERSANI (Jacques) dir., *Le Grand Atlas des Explorations*, Encyclopædia Universalis, 1991.
- BERTHAUT (Colonel), *La carte de France, 1750-1898*, Paris, Imprimerie du Service géographique, 1898, 2 volumes.
- BERTHAUT (Colonel), *Les ingénieurs géographes militaires, 1624-1831. Étude historique*, Paris, Imprimerie du Service géographique, 1902, 2 volumes.
- BERTRAND (Joseph), *L'Académie des sciences et les académiciens de 1666 à 1793*, Paris, 1869.
- BEZARD (Yvonne), *Fonctionnaires maritimes et coloniaux sous Louis XIV: les Bégon*, Paris, 1932.
- BIAGIOLI (Mario), *Galileo, Courtier : The Practice of Science in the Culture of Absolutism*, Chicago, The University of Chicago Press, 1993.

- BIAGIOLI (Mario), « Le prince et les savants. La civilité scientifique au 17e siècle », *Annales Histoire, Sciences Sociales*, novembre-décembre 1995, n°6, p.1417-1453.
- BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE, *Le Cabinet de curiosités de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, des origines à nos jours*, Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, 1989.
- BIGOURDAN (G.), « Les premières sociétés savantes de Paris au XVIIe siècle et les origines de l'Académie des Sciences », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Sciences*, 1916 et 1917. Tiré à Part, Paris, 1917.
- BIGOURDAN (G.), *Histoire de l'astronomie d'observation et des observatoires en France*, Paris, Gauthier-Villars, 1918-1930, 2 volumes.
- BIREMBAUT (Arthur), « L'enseignement de la minéralogie et des techniques minières », in TATON (René) dir., *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986, 4^e partie, p.365-418. (1^{ère} édition 1964).
- BLANCANEAUX (Philippe), *Essai sur le milieu naturel de la Guyane française*, Paris, Orstom, 1981.
- BLANCHARD (Anne), *Les ingénieurs du Roy de Louis XIV à Louis XVI. Étude du corps des fortifications*, Montpellier, Université de Montpellier III et Service historique de l'armée de Terre, 1979.
- BLANCHARD (Anne), *Dictionnaire des Ingénieurs militaires: 1691-1791*, Montpellier, chez l'auteur, 1981.
- BLANCHE (Lenis), *Contribution à l'Histoire de la presse à la Guadeloupe*, Basse-Terre, Imprimerie catholique, 1935.
- BLANCHE (Lenis), « Petite histoire de l'imprimerie et de la presse à la Guadeloupe », in BLANCHE (Lenis), *Histoire de la Guadeloupe suivie de quatre études sur l'histoire des Antilles*, Paris, Lavergne, 1938, p.165-187.
- BLANCKAERT (Claude), COHEN (Claudine), CORSI (Pietro) et FISCHER (Jean-Louis) dir., *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, Éditions du Muséum national d'histoire naturelle, 1997.
- BLAY (Michel) et HALLEUX (Robert) dir., *La Science classique. XVIe-XVIIIe siècle. Dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998.
- BLÉCHET (Françoise), « Le rôle de l'abbé Bignon dans l'activité des sociétés savantes au XVIIIe siècle », in CTHS, *Les Sociétés savantes. Leur histoire. 100^e Congrès national des Sociétés savantes, Paris, 1975, Sections d'histoire moderne et d'histoire des sciences*, Paris, CTHS, 1976, p.31-41.
- BODINIER (Gilbert), « Ingénieurs militaires », in BLUCHE (François) dir., *Dictionnaire du Grand Siècle*, Paris, Fayard, 1990, p.755.
- BONNEUIL (Christophe), « Mettre en ordre et discipliner les tropiques : les sciences du végétal dans l'empire français (1870-1940) », thèse de doctorat sous la direction de Dominique Pestre, 1997, Université Paris VII. À paraître aux Éditions des Archives contemporaines.
- BONNIOL (Jean-Luc), « L'Espace d'une île. Appropriation et représentations spatiales à Terre-de-Haut des Saintes », *Espace créole*, n°1, 1976, p.71-93.
- BOTS (Hans) et WAQUET (Françoise), *Commercium Litterarium. La communication dans la République des Lettres. Forms of communications in the Republic of Letters, 1600-1750*, Amsterdam-Maarssen, 1994.
- BOUCHER (Philip P.), *Europeans and island Caribs, 1492-1763*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1992.
- BOUDET (Docteur E.-L.), « Le Corps de Santé de la Marine et le Service médical aux Colonies au XVIIe et au XVIIIe siècle (1625-1815) », *La Géographie. Terre-Air-Mer*, en 3 parties, mars-août 1934. Tiré à part, Paris, Société de Géographie, 1934.

- BOUDREAU (Claude), *La cartographie au Québec. 1760-1840*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 1994.
- BOUGEROL (Christiane), *La médecine populaire à la Guadeloupe*, Paris, Karthala, 1983.
- BOULAINÉ (Jean), *Histoire de l'agronomie en France*, 2^e édition revue et augmentée, Paris, Éditions Lavoisier, 1996.
- BOURDE (André), *Agronomie et agronomes en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1967, 3 volumes.
- BOURGEOIS (Charles), « Le Père Louis Feuillée Astronome et botaniste du Roi (1660-1732) », in CTHS, *Comptes rendus du 94^e Congrès national des Sociétés savantes, Pau, 1969, Section des Sciences, tome I, Histoire des Sciences*, Paris, CTHS, 1970, p.9-19.
- BOURGOIN (Jean), « L'hydrographie française au XVIII^e siècle », *Chronique d'histoire maritime*, 1^{er} semestre 1985, n°11, p.6-18. Réédition identique dans *La mer au siècle des Encyclopédistes*, actes du colloque de Brest 1984, Paris, Champion-Slatkine, 1987, p.290-309.
- BOURGUET (Marie-Noëlle), « L'explorateur », in VOVELLE (Michel), *L'homme des Lumières*, Paris, Le Seuil, 1996, p.285-346.
- BOURGUET (Marie-Noëlle), « La collecte du monde : voyage et histoire naturelle (fin XVII^e-début XIX^e) », in BLANCKAERT (Claude), COHEN (Claudine), CORSI (Pietro) et FISCHER (Jean-Louis) dir., *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, Éditions du Muséum national d'histoire naturelle, 1997, p.163-196.
- BOURGUET (Marie-Noëlle), « Voyage, mer et sciences au XVIII^e siècle », *Le Bulletin de la SHMC*, 1997, n°1-2, p.39-56.
- BOURGUET (Marie-Noëlle), « Voyages et voyageurs », in DELON (Michel) dir., *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p.1092-1095.
- BOURGUET (Marie-Noëlle), « Why should naturalists carry instruments ? Natural history, travel, and measurements in the 18th and early 19th centuries », pré-print personnel, à paraître dans les Actes du Colloque d'Utrecht : "Measuring nature, measuring society".
- BOURGUET (Marie-Noëlle), « Missions savantes au siècle des Lumières : du voyage à l'expédition », in MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE, *Il y a 200 ans, les savants en Égypte*, Paris, Nathan, 1998, p.38-67.
- BOURGUET (Marie-Noëlle) et BONNEUIL (Christophe), « De l'inventaire du monde à la mise en valeur du globe. Botanique et colonisation (fin XVII^e siècle-début XX^e siècle) », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 1^{er} semestre 1999, n°322-323, p.5-38.
- BOURGUET (Marie-Noëlle) et LICOPPE (Christian), « Voyages, mesures et instruments : une nouvelle expérience du monde au Siècle des lumières », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, septembre-octobre 1997, n°5, p.1115-1151.
- BOUSQUET-BRESSOLIER (Catherine) et PELLETIER (Monique), « La Martinique des ingénieurs géographes », in COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES, *La Martinique de Moreau du Temple. La carte des ingénieurs géographes*, Paris, CTHS., 1998, p.51-86.
- BRANCOLINI (Julien) et BOUYSSY (Marie-Thérèse), « La vie provinciale du livre à la fin de l'Ancien Régime », in *Livre et Société dans la France du XVIII^e siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1970, tome 2, p.3-37.
- BRASSEUR (Gérard), « La cartographie de la Guyane française », *Bulletin du Comité français de cartographie*, juin 1974, n°60, p.56-58.

- BRAU (Paul), *Trois siècles de médecine coloniale française*, Paris, Vigot frères, 1931.
- BRAVO (Michael T.), « Ethnographic Navigation and the Geographical Gift », pré-print personnel, à paraître dans LIVINGSTONE (D.) et WITHERS (C.) dir., *Geography and Enlightenment*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.
- BRAVO (Michael T.), « The accuracy of ethnoscience : a study of Inuit cartography and cross-cultural commensurability », *Manchester Papers in Social Anthropology*, n°2, 1996.
- BRET (Patrice), «Le réseau des jardins coloniaux : Hypolite Nectoux (1759-1836) et la botanique tropicale, de la mer des Caraïbe aux bords du Nil », in LAISSUS (Yves) dir., *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVIe-XIXe siècles*, Actes du 118e Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, section d'histoire des sciences (Pau, 1993), Paris, 1995, p.185-216.
- BRET (Patrice), « Des "Indes" en Méditerranée ? L'utopie tropicale d'un jardinier des Lumières et la maîtrise agricole du territoire », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 1^{er} semestre 1999, n°322-323, p.65-89.
- BRET (Patrice), « La plantation idéale des Lumières : nature, esthétique et équilibre dans la caféière du jardinier-botaniste Nectoux », pré-print personnel, communication au colloque annuel du CTHS de Fort-de-France (1998), à paraître.
- BRIAN (Éric), *La mesure de l'État. Administrateurs et géomètres au XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1994.
- BRIAN (Éric), « L'Académie royale des sciences de l'absolutisme à la Révolution », in BRIAN (Éric) et DEMEULENAERE-DOUYÈRE (Christiane) dir., *Histoire et mémoire de l'Académie des Sciences. Guide de recherches*, Paris, 1997, p.15-32.
- BRIAN (Éric), « Légimité et établissement d'un chiffre de population. Notes sur les nombres et les réformes à la fin du XVIIIe siècle en France », in DESCIMON (Robert), SCHAUB (Jean-Frédéric) et VINCENT (Bernard) dir., *Les figures de l'administrateur. Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal. 16^e-19^e siècle*, Paris, 1997, p.28-39.
- BRIFFAUD (Serge), *Naissance d'un paysage. La montagne pyrénéenne à la croisée des regards, XVIe-XIXe siècle*, Tarbes-Toulouse, AGM-Université de Toulouse, 1994.
- BRIOIST (Pascal), « Écoles, librairies, tavernes, arsenaux : les lieux de la sociabilité des mathématiciens anglais aux XVIe et XVIIe siècles », *Le Bulletin de la SHMC*, 1997, n°3-4, p.12-28.
- BROU (Numa), « Voyages et géographie au XVIIIe siècle », *Revue d'histoire des sciences*, 1968, 22, p.137-154.
- BROU (Numa), «Un géographe dans son siècle: Philippe Buache (1700-1773)», *Dix-huitième siècle*, 1971, n°3, p.223-235.
- BROU (Numa), *La géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Service de Reproduction des Thèses Lille III, 1972. Réédition revue et mise à jour, *La géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Strasbourg, Ophrys, 1975.
- BROU (Numa), *La géographie de la Renaissance, 1420-1620*, Paris, CTHS, 1980. Réédition Paris, CTHS, 1987.
- BROU (Numa), *Les montagnes au siècle des Lumières, perception et représentation*, Paris, CTHS, 1991.
- BROCKWAY (Lucile H.), *Science and colonial expansion : the role of the British Royal Botanic Gardens*, New York, 1979.

- BROWN (Harcourt), *Scientific organizations in 17th Century France*, Baltimore, The Williams & Wilkins Company, 1934. Réédition en fac-similé, New York, Russell & Russell, 1967.
- BRUNOT (A.) et COQUAND (R.), *Le corps des Ponts-et-Chaussées*, Paris, Éditions du CNRS, 1982.
- BUCHET (Christian), *La lutte pour l'espace caraïbe et la façade atlantique de l'Amérique centrale et du Sud (1672-1763)*, Paris, Librairie de l'Inde, 1991, 2 volumes.
- BUCHET (Christian) dir., *L'Homme, la santé et la mer*, Paris, Honoré Champion, 1997.
- BURAC (Maurice), *Les Petites Antilles. Étude géographique des disparités régionales de développement*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1986, 3 volumes.
- BURGUIÈRE (André) et REVEL (Jacques) dir., *Histoire de la France*, Paris, Le Seuil, 1993.
- BUTEL (Paul), *Les Caraïbes au temps des flibustiers ,XVIe-XVIIe siècles*, Paris, Aubier, 1982.
- BUTEL (Paul), « L'essor antillais au XVIIIe siècle », in PLUCHON (Pierre) dir., *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Toulouse, Privat, 1982, p.109-139.
- BUTEL (Paul), « Le temps des fondations : les Antilles avant Colbert », in PLUCHON (Pierre) dir., *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Toulouse, Privat, 1982, p.53-78.
- BUTEL (Paul), « Un nouvel âge colonial : les Antilles sous Louis XIV », in PLUCHON (Pierre) dir., *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Toulouse, Privat, 1982, p.79-107.
- BUTEL (Paul), *Histoire de l'Atlantique*, Paris, Perrin, 1997.
- BUTEL (Paul), *Les négociants bordelais, l'Europe et les îles au XVIIIe siècle*, Paris, Aubier, 1974.
- BUTTERLIN (Jacques), *La Constitution géologique et la structure des Antilles*, Bordeaux, Éditions du CNRS, 1956.
- BYNUM (W.F.), BROWNE (E.J.) et PORTER (Roy) dir., *Dictionary of the History of Science*, London-Basingstoke, The Macmillan Press Ltd, 1981.
- CALLON (Michel), *La science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1989.
- CAMUS (Michel Christian), *L'île de la Tortue, au cœur de la flibuste caraïbe*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- CAMUS (Michel), « Aux origines de la colonisation française de Saint-Domingue », *Revue de la Société haïtienne d'histoire et de géographie*, mars 1987, n°154, p.55-67.
- CANNY (Nicholas) et PAGDEN (Anthony) dir., *Colonial Identity in the Atlantic World : 1500-1800*, Princeton, Princeton University Press, 1987.
- CARDINAL (Catherine), *Ferdinand Berthoud (1727-1807), Horloger mécanicien du Roi et de la Marine*, La Chaux-de-Fonds (Suisse), 1984.
- CASTAGNOS (Pierre), *Richelieu face à la mer*, Éditions Ouest-France, Rennes, 1989.
- CAUNA (Jacques de), « État sanitaire des esclaves et politique en matière de population sur une grande sucrerie de Saint-Domingue : l'habitation Fleuriau de Bellevue (1777-1788) », in COHEN (W.B.) et DAGET (S.) éditeur, *De la traite à l'esclavage du Ve au XVIIIe siècle*, Actes du Colloque international de Nantes (1985), tome 2, Nantes-Paris, Société française d'histoire d'Outre-mer, 1988, p.205-221.
- CENTRE D'ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE TROPICALE ET UNIVERSITAIRE DE BORDEAUX III, *Atlas d'Haïti*, Bordeaux, 1985.
- CHAÏA (Jean), « Étude médicale de l'expédition de Kourou », *La Biologie médicale*, avril 1958.

- CHAÏA (Jean), « À propos de Fusée-Aublet. Apothicaire-Botaniste à Cayenne en 1762-1764 », in CTHS, *Comptes rendus du 90^e Congrès national des Sociétés savantes, Nice, 1965, Section des Sciences, tome III, Histoire des Sciences*, Paris, 1966, p.59-62.
- CHAÏA (Jean), « Jacques-François Artur (1708-1779), premier médecin du Roi à Cayenne, correspondant de Buffon, historien de la Guyane », in CTHS, *Comptes rendus du 87^e Congrès national des Sociétés savantes, Poitiers, 1962, Section des Sciences, tome II, Histoire des Sciences*, Paris, 1963, p.37-46.
- CHAÏA (Jean), « Pierre Barrère (1690-1755), Médecin botaniste à Cayenne, correspondant d'Antoine de Jussieu », in CTHS, *Comptes rendus du 89^e Congrès national des Sociétés savantes, Lyon, 1964, Section des Sciences, tome III, Paris, 1965*, p.17-26.
- CHAÏA (Jean), « Sur une correspondance inédite de Réaumur avec Artur, premier médecin du Roy à Cayenne [version longue] », *Episteme*, 1968, en 2 parties : janvier-avril 1968, n^o1, p.36-57 et mai-août 1968, n^o2, p.121-138.
- CHAÏA (Jean), « Pierre Barrère (Perpignan 1690-1755), Médecin anatomo-pathologiste », in CTHS, *Comptes rendus du 92^e Congrès national des Sociétés savantes, Strasbourg et Colmar, 1967, Section des Sciences, tome I, Histoire des Sciences*, Paris, 1969, p.209-217.
- CHAÏA (Jean), « Jean-Baptiste Patris, Médecin botaniste à Cayenne, explorateur de la Guyane (1764-1786) », in CTHS, *Comptes rendus du 95^e Congrès national des Sociétés savantes, Reims, 1970, Section des Sciences, tome II, Paris, 1975*, p.189-197.
- CHAÏA (Jean), « Sur une correspondance, entre 1739 et 1749, de Duhamel du Monceau avec J.-F. Artur, Médecin du Roy à Cayenne », in CTHS, *Comptes rendus du 102^e Congrès national des Sociétés savantes, Limoges, 1977, Section des Sciences, tome III, Histoire des Sciences et des techniques*, Paris, 1977, p.21-26.
- CHAÏA (Jean), « À propos des voyages en Guyane (en 1772 et 1775) de Sonnini de Manoncourt, collaborateur de Buffon », in CTHS, *103^e Congrès national des Sociétés savantes, Nancy, 1978, Section des Sciences, tome V, Histoire des Sciences et des Techniques, Médecine*, Paris, 1978, p.253-261.
- CHAÏA (Docteur Jean), « Science, médecine et état sanitaire en Guyane au XVIII^e siècle », *Mondes et Cultures*, 1979, tome 39, p.129-143.
- CHAÏA (Jean), « Sur quelques ingénieurs-géographes du Roi qui servirent en Guyane au XVIII^e siècle », in CTHS, *104^e Congrès national des Sociétés savantes, Bordeaux, 1979, Section des Sciences, tome IV, Paris, 1979*, p.49-57.
- CHAÏA (Jean), « Vicq d'Azyr, la Société royale de Médecine et la Guyane », in CTHS, *105^e Congrès national des Sociétés savantes, Caen, 1980, Section des Sciences, tome V, Paris, 1980*, p.9-15.
- CHAMBERS (David Wade), « Period and Process in Colonial and National Science », in REINGOLD (N.) et ROTHENBERG (M.) dir., *Scientific Colonialism : a Cross-Cultural Comparison*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1987, p.297-321.
- CHAPUIS (Olivier), « Charles-François Beautemps-Beaupré (1766-1854) et la naissance de l'hydrographie moderne. À la mer comme au ciel ou, l'émergence de la précision en navigation et dans la cartographie marine en France : de l'empirisme à la science de la route et du point. Comparaisons ponctuelles avec la Grande-Bretagne, première puissance maritime du monde. (1750-1850) », thèse de Doctorat, sous la direction de Jean Meyer, novembre 1997, Université Paris IV-Sorbonne, 5 volumes et un volume d'index. Publié en 2000.
- CHARLIAT (Pierre-Jacques), « Note sur le passage de Vénus et la Révolution nautique dans la seconde moitié du XVIII^e siècle », in CTHS, *Comptes rendus du 92^e*

- Congrès national des Sociétés savantes, Strasbourg et Colmar, 1967, Section des Sciences, tome I, Histoire des Sciences*, Paris, 1969, p.255-266.
- CHARTIER (Roger), *Lectures et lecteurs dans la France de l'Ancien Régime*, Paris, 1987.
 - CHARTIER (Roger), « Livres, lecteurs, lectures », in FERRONE (Vincenzo) et ROCHE (Daniel) dir., *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p.285-294.
 - CHATILLON (Marcel) et DEBIEN (Gabriel), « La propagande imprimée pour les Antilles et la Guyane au XVIIe siècle. Recrutement ou racolage? », *Annales des Antilles*, 1981, n°24, p.59-98.
 - CHATILLON (Marcel) et DEBIEN (Gabriel), « La bibliothèque du bailli de Poincy, gouverneur de Saint-Christophe (1660-1665) », version dactylographiée, s.l.n.d., 7 pages (don de Marcel Chatillon).
 - CHAUNU (Pierre), « La navigation espagnole en Atlantique, 1550-1650 », *Annales E.S.C.*, janvier-mars 1957, n°1, p.71-72.
 - CHAUNU (Pierre), « L'Histoire géographique », *Revue de l'enseignement supérieur*, 1969, n°44-45, p.67-77.
 - CHEVALIER (Auguste) et DAGRON (M.), *Recherches historiques sur les débuts de la culture du Caféier en Amérique*, Orléans, imprimerie H. Tessier, s.d. [1928].
 - CHEVALLIER (Élizabeth), « Une méthode universelle pour voyager avec profit, par Léopold Berchtold [[1789]] », *Dix-huitième siècle*, 1990, n°22, p.13-23.
 - COHEN (Bernard), « The New World as a Source of Science for Europe », in *Actes du IX^e Congrès International d'Histoire des Sciences, Barcelone-Madrid (1959)*, Paris, Hermann & Cie, p.96-130.
 - COHEN (Claudine), « Benoît de Maillet et la diffusion de l'histoire naturelle à l'aube des Lumières », *Revue d'histoire des sciences*, juillet-décembre 1991, tome XLIV 3/4, p.325-342.
 - COLLET-SEDOLA (Sabina), « Dans le sillage de Colomb et des conquistadores espagnols : flibustiers et boucaniers aux Antilles aux XVIe et XVIIe siècles », in SANCHEZ (Jean-Pierre) dir., *Dans le sillage de Colomb. L'Europe du Ponant et la découverte du Nouveau Monde (1450-1650)*, Actes du colloque international de l'Université Rennes 2, de mai 1992, Rennes, 1995, p.53-59.
 - COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES, *La Martinique de Moreau du Temple. La carte des ingénieurs géographes*, Paris, CTHS, 1998.
 - COOK (Noble David), « Disease and the depopulation of Hispaniola, 1492-1518 », in KIPLE (Kenneth F.) et BECK (Stephen V.) dir., *Biological Consequences of the European Expansion, 1450-1800*, Aldershot (G.B.), Ashgate, 1997.
 - COOTER (Roger) et PUMFREY (Steven), « Separate spheres and public spaces : reflections on the history of science popularisation and science in popular culture », *History of science*, 1994, tome 32, p.237-267.
 - CORVINGTON (Georges), *Port-au-Prince au cours des ans (1743-1950), Port-au-Prince, tome 1. La ville coloniale (1743-1789)*, deuxième édition, Port-au-Prince, 1975.
 - CORVINGTON (Georges), *Port-au-Prince au cours des ans (1743-1950), Port-au-Prince, tome 2. Sous les assauts de la Révolution (1789-1804)*, Port-au-Prince, 1972.
 - CORZANI (Jack), « Culture savante et culture populaire (XVIIIe-XXe siècles) », in PLUCHON (Pierre) dir., *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Toulouse, Privat, 1982, p.441-468.
 - CROSBY (Alfred W.), *Ecological Imperialism : the biological expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

- CROUSE (Nellis Maynard), *The French struggle for the West Indies, 1665-1713*, New-York, 1940.
- DAGOGNET (François), *Le catalogue de la vie*, Paris, 1970.
- DAINVILLE (François de) et GRIVOT (F.), *Le langage des géographes : termes, signes, couleurs des cartes anciennes (1500-1800)*, Paris, 1964.
- DAINVILLE (François de), *La géographie des humanistes*, Paris, 1943.
- DAINVILLE (François de), *L'éducation des Jésuites (XVIIe-XVIIIe)*, Paris, Éditions de Minuit, 1978.
- DAINVILLE (François de), « Enseignement des "géographes" et "géomètres" », in TATON (René) dir., *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986, 4^e partie, p.481-491. (1^{ère} édition 1964).
- DANGER (Raymond), « L'Urbanisme à la Martinique. Trois siècles d'urbanisme colonial : Fort-de-France », in ROYER (Jean) dir., *L'Urbanisme aux Colonies et dans les pays tropicaux. Communications & rapports du Congrès international de l'Urbanisme aux Colonies et dans les pays de latitude intertropicale*, tome 1, Nevers, 1932, p.325-338.
- DASTON (Lorraine) et PARK (Katharine) dir., *Wonders and the Order of Nature, 1150-1750*, New York, Zone Books, 1998.
- DASTON (Lorraine), « The factual sensibility », *Isis*, 1988, tome 79, p.452-470.
- DAUDIN (Henri), *de Linné à Jussieu. Méthodes de classification et idée de série en botanique et en zoologie (1740-1790)*, Paris, s.d. Réimpression en fac-similé sous le titre *de Linné à Lamarck. Méthodes de classification et idée de série en botanique et en zoologie (1740-1790)*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 1983.
- DAUMAS (Maurice) dir., *Histoire générale des techniques, tome II. Les premières étapes du machinisme : XVe-XVIIIe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1964. Réédition Paris, Quadrige, 1996.
- DAUMAS (Maurice) dir., *Histoire générale des techniques, tome III. L'expansion du machinisme : 1725-1860*, Paris, Presses universitaires de France, 1964. Réédition Paris, Quadrige, 1996.
- DAUMAS (Maurice), *Les instruments scientifiques aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Presses universitaires de France, 1953.
- DAVID (Bernard), *Dictionnaire biographique de la Martinique (1635-1648) : Le Clergé (1635-1848)*, Fort-de-France, Société d'histoire de la Martinique, 1984, 3 volumes.
- DE BEER (Jean-Marc) et MAGASICH-AIROLA (Jorge), *America Magica. Quand l'Europe de la Renaissance croyait conquérir le Paradis*, Autrement, Série Mémoires, février 1994, n°29.
- DEACON (Margaret), *Scientists and the sea, 1650-1900 : a study of marine science*, Londres-New York, Academic Press, 1971. Réédition Aldershot (G.B.), Ashgate, 1997.
- DEBIEN (Gabriel), *Le peuplement des Antilles françaises au XVIIe siècle. Les engagés partis de La Rochelle, 1683-1715*, *Notes d'histoire coloniale*, n°2, Le Caire, 1942.
- DEBIEN (Gabriel), « L'Esprit d'indépendance chez les colons de Saint-Domingue au XVIIIe siècle », *Revue d'histoire et de géographie d'Haïti*, octobre 1946, n°63. Réédition in *Notes d'histoire coloniale*, n°13, paginé p.1-46.
- DEBIEN (Gabriel), « La société coloniale aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les Engagés pour les Antilles, 1634-1715 », *Revue d'histoire des colonies*, 1951, tome 38, n°133-134, p. 1-280.

- DEBIEN (Gabriel), « Esprit colon et esprit d'autonomie à Saint-Domingue au XVIIIe siècle », tiré à part in *Notes d'histoire coloniale*, n°25, paginé p.5-55.
- DEBIEN (Gabriel), « Les premiers trafics des îles: flibuste, chasse et pêche », *Annales des Antilles*, 1955, n°3-4, p.83-103.
- DEBIEN (Gabriel), «Un missionnaire auxerrois des Caraïbes. Claude-André Leclerc de Château-du-Bois à la Dominique et à la Guadeloupe», *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 1976, n°108, p.41-46.
- DEJUSSIÉ (Jacques), « Note sur le jardin botanique de la Marine à Rochefort-sur-Mer », in CTHS, *Comptes rendus du 91^e Congrès national des Sociétés savantes, Rennes, 1967, Section des Sciences, tome I, Histoire des sciences*, Paris, 1967, p.129-133.
- DELAWARDE (Jean-Baptiste), *Les défricheurs et les petits colons de la Martinique au XVIIe siècle*, Paris, 1935.
- DELEUZE (J.P.F.), *Histoire et description du Muséum royal d'histoire naturelle [...]*, Paris, 1823, 2 volumes.
- DENIS (Ferdinand), *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550, suivie d'un fragment du XVIe siècle roulant sur la théogonie des Anciens peuples du Brésil et des poésies en langue Tupique de Christovam Valente*, Paris, J. Techener, 1850.
- DE RAYNAL DE SAINT-MICHEL (Bertrand), *Atlas de la Martinique au 18^e siècle : des Hommes et des Sites. Pour une étude toponymique et anthroponymique*, Fort-de-France, 1997.
- DEROUILLHE (Alain), « Les médecins français aux Antilles jusqu'à la fin du XIXe siècle », thèse de médecine, Paris, 1976.
- DE ROUX (Antoine), « La ville du Fort-Royal de la Martinique : naissance et développement aux XVIIe et XVIIIe siècles », *Bulletin du Centre d'histoire des espaces atlantiques*, 1988, n°4, p.185-218.
- DE ROUX (Antoine), « La création urbaine en Martinique et en Guadeloupe aux XVIIe et XVIIIe siècles », in *Des premiers fondateurs aux Ingénieurs du Roi (XVIe-XVIIIe siècles). Les villes françaises dans le Nouveau Monde*, Québec, Somogy Éditions d'art, 1990.
- DESAIVE (Jean-Paul), GOUBERT (Jean-Pierre), LE ROY LADURIE (Emmanuel), MEYER (Jean), MULLER (Otto) et PETER (Jean-Pierre), *Médecins, climat et épidémies à la fin du XVIIIe siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1972.
- DESCIMON (Robert), SCHAUB (Jean-Frédéric) et VINCENT (Bernard) dir., *Les figures de l'administrateur. Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal. 16^e-19^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1997.
- DESREUMAUX (Abbé Roger), « De l'utilité des arpenteurs du XVIIIe siècle », in BARBIER (Frédéric) dir., *La carte manuscrite et imprimée du XVIe au XIXe siècle*, Actes de la Journée d'étude sur l'histoire du livre et des documents graphiques à Valenciennes en 1981, Paris-New York-Londres-Munich, 1983, p.99-115.
- DEVÈZE (Michel), *Antilles, Guyane, la mer des Caraïbes de 1492 à 1789*, Paris, 1977.
- DIBON (Paul), « Les échanges épistolaires dans l'Europe savante du XVIIe siècle », in *Les correspondances. Leur importance pour l'historien des Sciences et de la Philosophie. Problèmes de leur édition. Journées de Chantilly (5-7 mai 1975)*, n° thématique de la *Revue de Synthèse*, janvier-juin 1976, tome 97, troisième série, n°81-82, p.31-50.

- DICKASON (Olive Patricia), « The brazilian connection : a look at the origin of French Techniques for trading with amerindians », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 3^e-4^e trimestres 1984, n°264-265, p.129-146.
- DITISHEIM (Paul) et alii, *Pierre Le Roy et la chronométrie*, Paris, Éditions Tardy, 1940.
- DONEAUD DU PLAN (Alfred), « Histoire de l'Académie de Marine », publié en 6 parties, *Revue Maritime et coloniale*, 1878-1879. Tiré à part à Paris, chez Berger-Levrault et C^{ie}, 1878-1882, 6 volumes.
- DORION (Henri), « Recherche d'un modèle de dénomination spatiale en Amérique française », in BOUCHER (Philip P.) et COURVILLE (Serge) éditeurs, *Proceedings of the eleventh Meeting of the French Colonial Historical Society*, Actes du Colloque de Québec (mai 1985), Laxham-New York-London, 1987, p.47-52.
- DOUCET (J.), KERNEIS (J.-P.) et MEYER (J.), « Jardins de Nantes. Jardins d'histoire, ou le rôle botanique des Armateurs, des savants et des "navigans" de Nantes au XVIIIe siècle », in CTHS, *Comptes rendus du 87^e Congrès national des Sociétés savantes, Poitiers, 1962, Section des Sciences*, tome II, *Histoire des Sciences*, Paris, 1963, p.59-69.
- DRAYTON (Richard H.), « Imperial Science and a scientific empire : Kew gardens and the uses of nature, 1772-1903 », PhD, Yale University, 1993.
- DRAYTON (Richard H.), « Knowledge and Empire », in MARSHALL (P.J.) dir., *The Oxford History of the British Empire : The Eighteenth Century*, Oxford, 1998, p.231-252.
- DROUIN (Jean-Marc), « De Linné à Darwin. Les voyageurs naturalistes », in SERRES (Michel) dir., *Éléments d'Histoire des Sciences*, Paris, 1989, p.321-333.
- DROUIN (Jean-Marc), « La moisson des voyages scientifiques : les singularités, l'inventaire, la loi et l'histoire », in ALVES (I.) et MORAES GARCIA (E.) dir., *Seminario Nacional de Historia da Ciencia e da Tecnologia*, Rio de Janeiro, SBHC, 1997, p.23-32.
- DUCHÊNE (A.), *La politique coloniale de la France : le ministère des Colonies depuis Richelieu*, Paris, 1928.
- DUCHET (Michèle) éditeur, *L'Inscription des langues dans les relations de voyage (16e-18e siècles)*, Actes du colloque de décembre 1988 à Fontenay-aux-Roses, publiés dans *Les Cahiers de Fontenay*, mars 1992, n°65-66.
- DUPLESSIS (Georges), « Catalogue des collections de Michel Bégon », *Archives de l'art français*, 1862, p.45-51.
- DUPRONT (Alphonse), « Livre et culture dans la Société Française du 18^e siècle : réflexions sur une enquête », *Livre et Société dans la France du XVIIIe siècle*, tome I, Paris-La Haye, Mouton, 1965, p.185-238.
- DURIS (Pascal), *Linné et la France (1780-1850)*, Genève, Droz, 1993.
- DUVIOLS (Jean-Paul), *Voyageurs français en Amérique: colonies espagnoles et portugaises*, Paris, Bordas, 1978.
- DUVIOLS (Jean-Paul), *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*, Paris, Éditions Promodis, 1985.
- ELENA (A.), LAFUENTE (A.) et ORTEGA (M.L.) dir., *Mundialización de la ciencia y cultura nacional*, Actas del Congreso internacional "Ciencia descubrimiento y mundo colonial", Madrid, Doce Calles, 1993.
- ELICONA (Anthony Louis), *Un colonial sous la Révolution en France et en Amérique : Moreau de Saint-Méry*, Paris 1934.

- EMMANUELLI (François-Xavier), *Un mythe de l'absolutisme bourbonien : l'Intendance, du milieu du XVIIe siècle à la fin du XVIIIe siècle (France, Espagne, Amérique)*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 1981.
- ESCALLE (Élisabeth) et GOUYON-GUILLAUME (Mariel), *Francs-maçons des loges françaises aux Amériques. Contribution à l'étude de la société créole*, Paris, É. Escalle, 1993.
- FARBER (P.), « The development of taxidermy and the history of ornithology », *Isis*, 1977, 68,244, p.550-566.
- FERRONE (Vincenzo) et ROCHE (Daniel) dir., *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999.
- FERRONE (Vincenzo), « Science », in FERRONE (Vincenzo) et ROCHE (Daniel) dir., *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p.331-339.
- FIERRO (Alfred), *Histoire de la météorologie*, Paris, Denoël, 1991.
- FINDLEN (Paula), « The Economy of Scientific exchange in Early Modern Italy », in MORAN (Bruce.T.) dir., *Patronage and Institutions : Science, Technology and Medicine at the European Court, 1500-1750*, Woodbridge, 1991, p.5-24.
- FINDLEN (Paula), *Possessing Nature : Museums, Collecting, and Scientific Culture in Early Modern Italy*, Berkeley, University of California Press, 1994.
- FLANDRIN (Jean-Louis et Marie), « La circulation du livre dans la société du 18^e siècle : un sondage à travers quelques sources », in *Livre et Société dans la France du XVIIIe siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1970, tome 2, p.39-72.
- FLEMING (Donald) , « Science in Australia, Canada, and the United States : Some Comparative Remarks », *Proceedings of the 10th International Congress of the History of Science (1962)*, Paris, 1964, tome 1, p.179-196.
- FONTAINE DE RESBECQ (H. de), «L'administration centrale de la Marine et des Colonies», *Revue maritime et coloniale*, 1886, p.412-461.
- FOUBERT (Bernard), « Les Habitations Laborde à Saint-Domingue dans la seconde moitié du XVIIIe siècle (Contribution à l'Histoire d'Haïti, plaine des Cayes) », thèse de Doctorat d'État sous la direction d'Yves Durand, Paris IV, 1990, 4 volumes.
- FOUCAULT (Michel), *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966. Réédition Gallimard Tel, 1998.
- FOUCAULT (Michel), *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
- FOUCHARD (Jean), *Plaisirs de Saint-Domingue. Notes sur la vie sociale, littéraire et artistique*, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1955. Réédition, Port-au-Prince, Henri Deschamps, 1988.
- FOURNIER (P.), *Voyages et découvertes scientifiques des missionnaires naturalistes français à travers le monde, pendant cinq siècles*, Paris, Lechevalier, 1932.
- FROIDEVAUX (Henri), « Une Mission géographique et militaire à la Guyane en 1762 », *Annales de Géographie*, janvier 1892, p.218-231.
- FROIDEVAUX (Henri), « Un projet de voyage du botaniste Adanson en Guyane, en 1763 », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1893, tome 8, n°2, p.221-233.
- FROIDEVAUX (Henri), « Explorations françaises à l'intérieur de la Guyane pendant le second quart du XVIIIe siècle », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1894, tome 9, p.218-301. Tiré à part, à Paris, Imprimerie nationale, 1895.
- FROIDEVAUX (Henri), « Notes sur le voyageur guyanais Pierre Barrère », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1895, tome 10, p.326-338.
- FROIDEVAUX (Henri), « Étude sur les recherches scientifiques de Fusée Aublet à la Guyane française (1762-1764) », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1897, tome XII, p.427-489. Tiré à part, Paris, Imprimerie nationale, 1898.

- FROIDEVAUX (Henri), « Les mémoires inédits d'Adanson sur l'île de Gorée et la Guyane française », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1899, tome 14, n°1, p.76-100.
- FROIDEVAUX (Henri), « Une enquête sur les terres des bords du Kourou, en décembre 1764 », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1899, tome 14, p.261-269.
- FROSTIN (Charles), « Les colons de Saint-Domingue et la Métropole », *Revue historique*, avril-juin 1967, p.381-414.
- FROSTIN (Charles), « Histoire de l'autonomisme colon de la partie française de Saint-Domingue aux XVIIe et XVIIIe siècles. Contribution à l'étude du sentiment américain d'indépendance », Thèse de doctorat d'État sous la direction de Jean Delumeau, Paris I, 1972. Éditée sous le même titre, Lille III, Atelier de reproduction des thèses, 1973, 2 volumes.
- FROSTIN (Charles), *Les révoltes blanches à Saint-Domingue, aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Édition de l'École, 1975.
- GANNIER (Odile), « à la découverte d'Indiens navigateurs », *L'Homme*, n°138, avril-juin 1996, p.25-63.
- GASCOIGNE (John), *Joseph Banks and the English Enlightenment : Useful knowledge and polite culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
- GASCOIGNE (John), *Science in the Service of Empire : Joseph Banks, The British State and the Uses of Science in the Age of Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.
- GEGGUS (David P.), « Urban Development in 18th century Saint-Domingue », *Bulletin du Centre d'histoire des espaces atlantiques*, 1990, n°5, p.197-228.
- GEGGUS (David P.), « The major port towns of Saint-Domingue in the later 18th century », in KNIGHT (Franklin W.) et LISS (Peggy K.) dir., *Atlantic port cities. Economy, Culture, and Society in the Atlantic World (1650-1850)*, Knoxville, 1991, p.87-116.
- GERBAUD (Olivier), *Les premiers vétérinaires français engagés pour le service des colonies entre 1770 et 1830*, Institut d'élevage et de médecine vétérinaire des pays tropicaux, chez l'auteur, 1986.
- GILLISPIE (Charles C.), *Science and Polity in France at the end of the Old Regime*, Princeton, Princeton University Press, 1980.
- GLÉNISSON (Jean-Louis), « Les ingénieurs géographes à Saint-Domingue de 1763 à 1769 », *Bulletin du Comité français de cartographie*, septembre 1992, n°133, p.8-17.
- GLÉNISSON (Jean-Louis), « La cartographie de Saint-Domingue dans la seconde moitié du XVIIIe siècle (de 1763 à la Révolution) », Thèse de l'École des Chartes, Paris, 1986.
- GOHAU (Gabriel), *Histoire de la géologie*, Paris, La Découverte, 1987.
- GOHAU (Gabriel), *Les Sciences de la Terre aux XVIIe et XVIIIe siècles. Naissance de la géologie*, Paris, 1990.
- GOODMAN (Dena), *The Republic of Letters. A Cultural History of the French Enlightenment*, Ithaca, 1994.
- GOODMAN (Dena), « Sociabilité », in FERRONE (Vincenzo) et ROCHE (Daniel) dir., *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p.251-257.
- GOSLINGA (Cornelis Ch.), *The Dutch in the Carribean and on the wild coast, (1580-1690)*, Assen, Van Gorcum, 1971.
- GOSLINGA (Cornelis Ch.), *The Dutch in the Carribean and in the Guianas, 1680-1791*, Assen, Van Gorcum, 1985.

- GOUBERT (Pierre) et ROCHE (Daniel), *Les Français et l'Ancien Régime*, Paris, 1984, 2 volumes.
- GROVE (Richard H.), « Early Colonial Science and the origins of global environmental concerns, 1660-1820 », *Nature*, avril 1990.
- GROVE (Richard H.), *Green Imperialism, Colonial Expansion, Tropical Island Edens and the Origins of Environmentalism 1600-1860*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- GUENOT (H.), « Musées et lycées parisiens (1780-1830) », *Dix-huitième siècle*, 1986, n°18, p.249-267.
- HAFID-MARTIN (Nicole), « Voyage et médecine au XVIIIe siècle », *Littérales*, 1997, n°20, p.13-25.
- HAFID-MARTIN (Nicole), *Voyage et connaissance autour des Lumières (1780-1820)*, in *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, Oxford, Voltaire Foundation, 1995.
- HAHN (Roger), « L'enseignement scientifique aux écoles militaires et d'artillerie », in TATON (René) dir., *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986, 5^e partie, p.513-545. (1^{ère} édition 1964).
- HAHN (Roger), « L'enseignement scientifique des gardes de la Marine au XVIIIe siècle », in TATON (René) dir., *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986, 5^e partie, p.547-558. (1^{ère} édition 1964).
- HAHN (Roger), « Les observatoires en France au XVIIIe siècle », in TATON (René) dir., *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986, 6^e partie, p.653-658. (1^{ère} édition 1964).
- HAHN (Roger), « Scientific Research as an Occupation in Eighteenth-Century Paris », *Minerva*, 1975, vol.13, p.501-513.
- HAHN (Roger), *The anatomy of a scientific Institution. The Paris Academy of Sciences, 1666-1803*, Berkeley-Los Angeles-London, 1971. Traduction française, *L'anatomie d'une institution scientifique, l'Académie des Sciences de Paris, 1666-1803*, Amsterdam-Bruxelles-Paris, 1993.
- HALLEUX (Robert), « Ingénieurs », in BLAY (Michel) et HALLEUX (Robert) dir., *La Science classique. XVIe-XVIIIe siècle. Dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998, p.51-60.
- HALLEUX (Robert), « Machine », in BLAY (Michel) et HALLEUX (Robert) dir., *La Science classique. XVIe-XVIIIe siècle. Dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998, p.581-590.
- HALLEUX (Robert), « Observatoires, laboratoires et cabinets », in BLAY (Michel) et HALLEUX (Robert) dir., *La Science classique. XVIe-XVIIIe siècle. Dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998, p.118-130.
- HAMY (Ernest Théodore), « Charles Arthaud de Pont-à-Mousson (1748-1791). Courte notice sur sa vie et sur son œuvre, suivie de deux mémoires inconnus de cet observateur sur les anciens indigènes de Saint-Domingue », *Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 1908, p.295-314. Tiré à part, s.l.n.d., paginé p.1-20.
- HAMY (Ernest Théodore), « Gauthier, voyageur en Guyane (1760-1792) », in *Comptes rendus de l'Association française pour l'Avancement des Sciences. Congrès de Grenoble*, 1904. Tiré à part, Paris, 1904, paginé p.1-4.
- HAMY (Ernest Théodore), « La hache d'Antoine de Jussieu (1723) », *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, 1908, tome 4, n°2. Tiré à part, Paris, 1908, paginé p.3-8.

- HAMY (Ernest Théodore), « Le commerce des animaux exotiques à Marseille à la fin du XVI^e siècle », *Bulletin du Muséum d'histoire naturelle*, 1903, n°7, p.316-138. Tiré à part, in HAMY, *Analecta Historico-Naturalia*, 3^e série, Paris, 1902-1906, paginé p. 1-3.
- HAMY (Ernest Théodore), « Peyssonnel et Antoine de Jussieu », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1907, tome 22, n°2, p.341-345.
- HAMY (Ernest Théodore), *Origines du Musée d'Ethnographie*, Paris, 1890. Réédition fac-similé, Paris, 1988.
- HANNAWAY (Caroline), « Distinctive or derivative ? The French Colonial Medical Experience, 1740-1790 », in ELENA (A.), LAFUENTE (A.) et ORTEGA (M.L.) dir., *Mundialización de la ciencia y cultura nacional*, Actas del Congreso internacional "Ciencia descubrimiento y mundo colonial", Madrid, Doce Calles, 1993, p.505-510.
- HANOTEAU (Gabriel) et MARTINEAU (Alfred) dir., *Histoire des colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde*, Paris, Plon, 1929-1933, 6 volumes. Tome I, LA RONCIÈRE (Charles de), TRAMOND (Joannès) et LAUVRIÈRE (Émile), *L'Amérique*, Paris, Plon, 1929.
- HARING (C.H.), *The Buccaneers in the West Indies in the XVIIth Century*, Londres, Methuen, 1910.
- HARLEY (John Brian) et WOODWARD (David), « Préface », in HARLEY (John Brian) et WOODWARD (David) dir., *History of Cartography, volume I, Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean*, Chicago, 1987, p.XV-XXI.
- HARLEY (John Brian), « Deconstructing the map », *Cartographica*, 1989, tome 26, n°2, p.1-20. Édition française, revue et corrigée, in BAILLY (Antoine) et GOULD (Peter) éditeurs, *Le Pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartographie*, Paris, 1995, p.61-85.
- HAYOT (Émile), *Les officiers du Conseil Souverain de la Martinique et leurs successeurs les conseillers de la cour d'appel, 1675-1830*, Fort-de-France, Société d'histoire de la Martinique, 1964.
- HOHL (Claude), « Un Auxerrois aux Indes Occidentales au temps du Roi-Soleil. Claude-André Leclerc, sieur de Château du Bois, colon et missionnaire à la Guadeloupe », *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 1973, n°105, p.93-106.
- HOMER (Isabelle), « Médecins et chirurgiens à Saint-Domingue au XVIII^e siècle », thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, École Nationale des Chartes, 1998, 3 volumes.
- HOWARD (Richard A.), « A History of the Botanic Garden of St-Vincent, British West Indies », *Geographical Review*, 1954, tome 44, p.381-393.
- HRODEJ (Philippe) éditeur, « Saint-Domingue en 1690. Les observations du Père Plumier, botaniste provençal », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 4^e trimestre 1997, n°317, p.93-117.
- HUARD (Pierre), LACOMBE (Christiane), THÉODORIDÈS (Jean), « Marine et botanique aux XVIII^e et XIX^e siècles. Les jardins botaniques de la Marine », in CTHS, *Comptes rendus du 91^e Congrès national des Sociétés savantes, Rennes, 1967, Section des Sciences*, tome I, *Histoire des Sciences*, Paris, 1967, p.109-127.
- HUETZ DE LEMPS (Christian), *Géographie du commerce de Bordeaux à la fin du règne de Louis XIV*, Paris-La Haye, Mouton, 1975.
- HUETZ DE LEMPS (Christian), « Engagement et engagés au XVIII^e siècle », in *Commerce et Plantation dans la Caraïbe. XVIII^e et XIX^e siècle*, Actes du Colloque de Bordeaux (15-16 mars 1991), Bordeaux, 1992, p.65-70.

- HUETZ DE LEMPS (Christian), « Antilles » et « Cayenne », in BÉLY (Lucien) dir., *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, 1996, p.762-764 et p.286-287.
- HURAUULT (J.-M.), *Français et Indiens en Guyane, 1604-1972*, Paris, 1972. Réédition Paris, Guyane Presse Diffusion, 1989.
- IMPEY (Oliver) et MacGregor (Arthur) dir., *The Origins of Museums : the Cabinet of Curiosities in Sixteenth- and Seventeenth-Century Europe*, Oxford, Oxford University Press, 1985.
- INSTITUT DE FRANCE, *De la Découverte à l'émancipation. Trois siècles et demi d'histoire antillaise à travers les collections du Docteur Chatillon et de la Bibliothèque Mazarine*, catalogue de l'exposition présentée par Marcel Chatillon et Jean-Claude Nardin à la Bibliothèque Mazarine (novembre 1998-janvier 1999), Paris, 1998.
- JACOB (Christian), *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992.
- JACQUES LE SEIGNEUR (Marie), « Un naturaliste français en Guyane : Jacques-François Artur, médecin du roi à Cayenne, 1736-1771 », in LAISSUS (Yves) dir., *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVIe-XIXe siècles*, Actes du 118e Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, section d'histoire des sciences (Pau, 1993), Paris, Éditions du CTHS, 1995, p.137-156.
- JAMET (Maurice), *150 ans d'histoire postale des anciennes colonies françaises des origines à 1860*, Paris, Imprimerie financière de Paris, 1980.
- JAMI (Catherine), MOULIN (Anne-Marie) et PETITJEAN (Patrick) dir., *Science and Empires : Historical Studies about Scientific Development and European Expansion*, Actes du colloque de l'Unesco d'avril 1990, Boston, Kluwer Academic Publishers, 1992.
- JARDINE (N.), SECORD (J.A.), SPARY (E.C.) dir., *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.
- JASANOFF (S.), MARKLE (G.E.), PETERSEN (J.C.) et PINCH (T.) dir., *Handbook of Science and Technology Studies*, London, Sage Publications, 1995.
- JOLLY (C.) dir., *Histoire des Bibliothèques françaises, tome 3, Les bibliothèques sous l'Ancien Régime, 1530-1789*, Paris, Promodis-Cercle de la Librairie, 1988.
- JUSTIN (Émile), *Les Sociétés royales d'agriculture au XVIIIe siècle (1757-1793)*, Saint-Lô, 1935.
- KELLMAN (Jordan), « Discovery and Enlightenment at sea : maritime exploration and observation in the 18th-Century French Scientific Community », PhD, Princeton University, 1998.
- KLOOSTER (Wim), *Illicit Riches. Dutch Trade in the Caribbean, 1648-1795*, Leiden, Kitlv Press, 1998.
- KONVITZ (J.W.), *Cartography in France, 1600-1848: science, engineering and Statecraft*, Chicago-London, The University of Chicago Press, 1987.
- KURY (Lorelai B.), « Civiliser la nature : histoire naturelle et voyages (France, fin du XVIIIe siècle, début XIXe siècle) », thèse soutenue à Paris (EHESS), sous la direction de Jean-Pierre Goubert, Paris, juillet 1995.
- KURY (Lorelai), « Les instructions de voyage dans les expéditions scientifiques françaises (1750-1830) », *Revue d'histoire des sciences*, 1998, tome 51, janvier-mars 1998, n°1, p.65-91.
- LABROUQUÈRE (M.), *Les idées coloniales des Physiocrates*, Paris, Presses Universitaires de France, 1927.

- LACROIX (Alfred), « Sur la réalité d'une éruption de la Soufrière de Saint-Vincent en 1718, d'après une observation faite à la Guadeloupe », *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences [...]*, 1937, tome 205, p.310-303.
- LACROIX (Alfred), *Figures de Savants*, Paris, Gauthier-Villars, 1938, tomes 3 et 4.
- LACROIX (Alfred), *La Montagne Pelée et ses éruptions*, Paris, 1904. Réédition Monaco, Masson et C^{ie}, 1975, 2 volumes.
- LACROIX (Jean-Bernard), « L'approvisionnement des ménageries et les transports d'animaux sauvages par la Compagnie des Indes au XVIIIe siècle », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 2^e trimestre 1978, tome 65, n°239, p.153-179.
- LACROIX (Sylvie), « Sir Joseph Banks et l'envoi des naturalistes dans les explorations anglaises (1765-1820) », *Dix-huitième siècle*, 1990, n°22, p.121-126.
- LAFLEUR (Gérard), *Les Caraïbes des Petites Antilles*, Paris, Karthala, 1992.
- LAGARDE (Lucie), « Un cartographe face à ses sources: Guillaume Delisle (1675-1726) et l'Amérique du Nord », in BOUSQUET-BRESSOLIER (C.) dir., *L'œil du cartographe*, Paris, CTHS., 1995, p.129-145.
- LAISSUS (Yves) dir., *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVIe-XIXe siècles*, Actes du 118e Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, section d'histoire des sciences (Pau, 1993), Paris, 1995.
- LAISSUS (Yves), « Le jardin du roi », in TATON (René) dir., *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986, 3^e partie, p.287-341. (1^{ère} édition 1964).
- LAISSUS (Yves), « Les cabinets d'histoire naturelle », in TATON (René) dir., *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986, 6^e partie, p.659-712. (1^{ère} édition 1964).
- LAISSUS (Yves), « Les voyageurs naturalistes du Jardin du roi et du Muséum d'Histoire naturelle: essai de portrait robot », *Revue d'histoire des sciences*, 1981, volume 34, n°3-4, p.259-317.
- LAMY (Édouard), *Les Cabinets d'Histoire Naturelle en France au XVIIIe siècle et le Cabinet du Roi (1635-1793)*, Paris, chez l'auteur, s.d. [1930].
- LARA (Oruno D.), *Caraïbes en construction : espace, colonisation, résistance*, Paris, Éditions du CERCAM, 1992, 2 volumes.
- LARDIT (Mathilde), « Les concours de l'Académie royale des Sciences », mémoire de maîtrise présenté sous la direction de Daniel Roche, Paris I, 1997.
- LASSERRE (Guy), *La Guadeloupe, étude géographique*, Bordeaux, Union française d'Impression, 1961, 2 volumes.
- LATOUR (Bruno), *Science in Action. How to Follow Scientists and Engineers through Society*, Cambridge, Harvard University Press, 1987. Traduction française sous le titre *La Science en action*, Paris, La Découverte, 1989. Réédition à Paris, Gallimard Folio-Essais, 1995.
- LAVALLÉ (Bernard), « L'Amérique et la naissance des Sciences de l'Homme au XVIe siècle. De l'éveil de la géographie aux balbutiements de l'anthropologie », in YACOU (Alain) dir., *Les apports du Nouveau Monde à l'Ancien*, Paris, 1995, p.89-100.
- LE BIHAN (Alain), « La Franc-Maçonnerie dans les colonies françaises du XVIIIe siècle », *Annales historiques de la Révolution française*, volume 46, n°215, janvier-mars 1974, p.39-62.
- LE GUIQUET (B.), « Le Dépôt des Cartes, Plans et Journaux de la Marine sous l'Ancien Régime (1720-1789) », *Neptunia*, 2^e trimestre 1999, n°214, p.3-21.
- LECOURT (Dominique), *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*, Paris, Presses universitaires de France, 1999.

- LEFÈVRE (A.), *Histoire du Service de Santé de la Marine militaire et des écoles de médecine navale en France depuis le règne de Louis XIV jusqu'à nos jours (1666-1867), étudiée plus particulièrement au port de Rochefort*, Paris, J.B. Baillière et fils, 1867.
- LÉNARDON (Dante), *Index du Journal de Trévoux (1701-1767)*, Genève, Slatkine, 1986.
- LÉON (Docteur Rulx), « Tableau des maladies dans l'ancienne colonie française de Saint-Domingue », *Bulletin de la Société de médecine d'Haïti*, 1931, t.4, p.84-87.
- LÉON (Docteur Rulx), *Notes bio-bibliographiques, Médecins et naturalistes de l'ancienne colonie française de Saint-Domingue*, Port-au-Prince, Bibliothèque du Service d'Hygiène, 1933. Réédition Port-au-Prince, Imprimerie Panorama, 1976.
- LESCURE (Jean), « L'épopée des voyageurs naturalistes aux Antilles et en Guyane », in *Voyage aux Îles d'Amérique*, catalogue de l'exposition des Archives nationales 1992, Paris, Archives nationales, 1992, p.58-76.
- LESOURD (Paul), *L'œuvre civilisatrice et scientifique des missionnaires catholiques dans les colonies françaises*, Paris, Desclée et Brouwer, 1931.
- LESTRINGANT (Frank), *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991.
- LESTRINGANT (Frank), *Le cannibale, grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994.
- LETOUZEY (Yvonne), *Le jardin des Plantes à la croisée des chemins avec A. Thouin (1747-1824)*, Paris, Muséum national d'histoire naturelle, 1989.
- LÉVY (Jacques), « Richer », in BLUCHE (François) dir., *Dictionnaire du Grand Siècle*, Paris, Fayard, 1990, p.1341-1342.
- LICOPPE (Christian), « Théâtres de la preuve expérimentale en France au XVIIIe siècle : de la pertinence d'un lien entre sciences et sociabilités », *Le Bulletin de la SHMC*, 1997, n°3-4, p.29-35.
- LICOPPE (Christian), *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris, La Découverte, 1996.
- *Livre et Société dans la France du XVIIIe siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1965-1970, 2 volumes.
- LOISEL, *Histoire des ménageries, de l'Antiquité à nos jours, tome 2, XVIIe-XVIIIe siècles*, Paris, Octave Doin, 1912.
- LOUPÈS (Philippe), « Le modèle urbain colonial au XVIIIe siècle », in BUTEL (P.) et CULLEN (L.M.), *Cities and Merchants: French and Irish Perspectives on Urban Development 1500-1900*, Actes du colloque de Dublin (septembre 1984), Dublin, 1986, p.165-182.
- LY-TIO-FANE (Madeleine), *Mauritius and the Spice Trade. The Odyssey of Pierre Poivre*, Port-Louis Mauritius, 1958.
- LY-TIO-FANE (Madeleine), *Mauritius and the Spice Trade**. The Triumph of Jean Nicolas Céré and his Isle Bourbon collaborators. Documents Preceded by an Introduction*, Paris-La Haye, 1970.
- MACLEOD (Roy), « On Visiting the "Moving Metropolis" : Reflections on the Architecture of Imperial Science », in REINGOLD (N.) et ROTHENBERG (M.) dir., *Scientific Colonialism : a Cross-Cultural Comparison*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1987, p.217-249.
- MACLEOD (Roy), « The Worldwide diffusion of Science », in ELENA (A.), LAFUENTE (A.) et ORTEGA (M.L.) dir., *Mundialización de la ciencia y cultura nacional*, Actas del Congreso internacional "Ciencia descubrimiento y mundo colonial", Madrid, Doce Calles, 1993, p.735-737.

- MASTEAU (Antoinette), *La frontière franco-brésilienne de l'Oyapock Guyane-française-Amépa : essai de géographie culturelle et politique*, [Thèse de doctorat] Paris, Université Paris III-IHEAL, 1998. (non consulté).
- MATTIONI (Mario), « Le crépuscule indien », in PLUCHON (Pierre) dir., *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Toulouse, Privat, 1982, p.33-51.
- MAUREL (Blanche), « Une société de pensée à Saint-Domingue. Le Cercle des Philadelphes au Cap-Français », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 1961, p.234-266. (1^{ère} publication en 1938 dans *Franco-American Review*).
- MAURO (Frédéric), *L'expansion européenne, 1600-1870*, Paris, Presses universitaires de France, 1964. Réédition Paris, Presses universitaires de France, 1991.
- MAURY (A.), *Les Académies d'autrefois. L'Académie des Sciences*, Didier, 1864.
- MAY (Louis-Philippe), « Le Mercier de la Rivière, intendant des îles du Vent », *Revue d'histoire économique et sociale*, 1932.
- MAY (Louis-Philippe), *Le Mercier de la Rivière, 1719-1801, tome I. Aux origines de la Science économique*, Paris, Édition du CNRS, 1975. Le second tome, édition de mémoires de Mercier de la Rivière, est référencé dans la bibliographie des sources imprimées.
- MAZAURIC (Simone), *Savoirs et philosophie à Paris dans la première moitié du XVII^e siècle. Les conférences du bureau d'adresse de Théophraste Renaudot (1633-1642)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997.
- McCLELLAN III (James E.), *Science reorganized. Scientific Societies in the Eighteenth Century*, New York, Columbia university press, 1985.
- McCLELLAN III (James E.), *Colonialism and Science: Saint-Domingue in the Old Regime*, Baltimore-London, The Johns Hopkins University Press, 1992.
- McCLELLAN III (James E.), « Science, Medicine and French Colonialism in Old-Regime Haïti », in MEADE (Teresa) et WALKER (Mark) dir., *Science, Medicine and Cultural Imperialism*, Saint Martin's Press, 1991.
- McCLELLAN III (James E.), « L'historiographie d'une académie coloniale : le Cercle des Philadelphes (1784-1793) », in BRET (Patrice) et DORIGNY (Marcel) dir., *Sciences et techniques autour de la Révolution française*, Société des études robespierristes, Paris, 2000, p.77-88.
- McCLELLAN III (James E.) et REGOURD (François), « French Science and Colonization in the Ancien Régime : the "Machine coloniale" », à paraître dans *Osiris*, 2000.
- MERCIER (R.), « Les Français en Amérique du Sud au XVIII^e siècle : la mission de l'Académie des Sciences (1735-1745) », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 1969, n°205, p.327-374.
- MEYER (Jean), *Colbert*, Paris, Fayard, 1981.
- MEYER (Jean), *Histoire du sucre*, Paris, Desjonquères, 1989.
- MEYER (Jean), REY-GOLDZEIGUER (Annie), TARRADE (Jean), THOBIE (Jacques), *Histoire de la France coloniale, tome 1, des origines à 1914*, Paris, A. Colin, 1991.
- MICHEL (Jacques), *La Guyane sous l'Ancien Régime. Le désastre de Kourou et ses scandaleuses suites judiciaires*, Paris, L'Harmattan, 1989.
- MINARD (Philippe), « Les savants et l'expertise manufacturière au XVIII^e siècle », in BRIAN (Éric) et DEMEULENAERE-DOUYÈRE (Christiane) dir., *Histoire et mémoire de l'Académie des Sciences. Guide de recherches*, Paris, 1997, p.311-318.
- MINARD (Philippe), *La Fortune du Colbertisme. État et industrie dans la France des Lumières*, Paris, Fayard, 1998.

- MORAN (Bruce.T.) dir., *Patronage and Institutions : Science, Technology and Medecine at the European Court, 1500-1750*, Woodbridge, 1991.
- MOREAU (Jean-Pierre), « De la flibuste nord-européenne à la flibuste antillaise. L'exemple français (1504-1625) », in SANCHEZ (Jean-Pierre) dir., *Dans le sillage de Colomb. L'Europe du Ponant et la découverte du Nouveau Monde (1450-1650)*, Actes du colloque international de l'Université Rennes 2, de mai 1992, Rennes, 1995, p.119-124.
- MOREAU (Jean-Pierre), *Les Petites Antilles de Christophe Colomb à Richelieu, 1493-1635*, Paris, Karthala, 1992.
- MORNET (Daniel), *Les sciences de la nature en France au XVIIIe siècle. Un chapitre de l'histoire des idées*, Paris, A. Colin, 1911. Reprint New York, Burt Franklin, 1971.
- MOUSNIER (Roland), *Le progrès scientifique et technique au XVIIIe siècle*, Paris, Plon, 1958.
- NORDMAN (Daniel), *Frontières de France. De l'espace au territoire, XVIe-XIXe siècle*, Paris, Gallimard, 1998.
- OLBY (R.C.) et alii, *Companion to the History of Modern science*, Londres-New York, 1990.
- OLMI (Giuseppe), « From the marvelous to the commonplace : Notes on Natural History Museums (16th-18th centuries) », in MAZZOLINI (Renato G.) dir., *Non-verbal communication in science prior to 1900*, Florence, Leo S. Olschki, 1993, p.235-278.
- OLMSTED (John W.), « The Expedition of Jean Richer to Cayenne (1672-1673) », *Isis*, 1942, tome 34, p.117-128.
- OLMSTED (John W.), « The Voyage of Jean Richer to Acadia in 1670 : a Study in the Relations of Science and Navigation under Colbert », *Proceedings of the American Philosophical Society*, 1960, tome 104, p.612-635.
- OPHIR (Adi) et SHAPIN (Steven), « The Place of Knowledge : a methodological survey », *Science in Context*, 1991, vol.4, n°1, p.3-21.
- PAGDEN (Antony), *European Encounters with the New World*, New Haven-London, Yale University Press, 1993.
- PAGNEY (P.), *Le climat des Antilles*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1966, 2 volumes.
- PALLADINO (Paolo) et WORBOYS (Michael), « Science and Imperialism », *Isis*, 1993, volume 84, p.91-102.
- PARES (Richard), *War and Trade in the West Indies, 1738-1763*, Oxford, 1936; réédition London, 1963.
- PARKER (Harold T.), *An Administrative Bureau during the Old Regime. The Bureau of Commerce and its Relations to French Industry from May 1781 to novembre 1783*, Cranbury (NJ), University of Delaware Press, 1993.
- PASSI (Bruno), « Pour une contribution à l'étude de l'horlogerie de marine et de son incidence hydrographique en Europe 1750-1850 (France, Espagne, Pays-Bas, Danemark, Russie, Suède, Venise) », thèse de 3^e cycle, sous la direction de Pierre Chauu, Université Paris IV, 1982, 2 volumes.
- PASSY (Louis), *Histoire de la Société nationale d'agriculture de France, tome 1^{er}, 1761-1793*, Paris, 1912.
- PASTOUREAU (Mireille), « L'édition cartographique en France avant 1700 », communication au 8^e Congrès international d'histoire de la cartographie (Berlin, 1979), non publié. (tapuscrit consultable à la BNCP, cote Ge EE 3134-VII).

- PASTOUREAU (Mireille), « Les atlas imprimés en France avant 1700 », *Imago Mundi*, 1980, n°32, p.45-72.
- PASTOUREAU (Mireille), « Confection et commerce des cartes à Paris au XVIIe siècle », in BARBIER (Frédéric) dir., *La carte manuscrite et imprimée du XVIe au XIXe siècle*, Actes de la Journée d'étude sur l'histoire du livre et des documents graphiques à Valenciennes en 1981, Paris-New York-Londres-Munich, 1983, p.9-18.
- PASTOUREAU (Mireille), « Collections et collectionneurs de cartes en France, sous l'Ancien Régime », *Revue de la Bibliothèque nationale*, été 1984, p.6-15.
- PASTOUREAU (Mireille), *Les Atlas français XVIe-XVIIe siècle. Répertoire bibliographique et étude*, Paris, 1984.
- PASTOUREAU (Mireille), *Voies océanes. Cartes marines et grandes découvertes*, Paris, Éditions Hervas, 1990.
- PELLETIER (Monique), « La Martinique et la Guadeloupe au lendemain du Traité de Paris (10 février 1763). L'œuvre des ingénieurs géographes. », *Chronique d'histoire maritime*, 1^{er} semestre 1984, n°9, p.22-30.
- PELLETIER (Monique), *La carte de Cassini. L'extraordinaire aventure de la carte de France*, Paris, Presses de l'École nationale des Ponts et Chaussées, 1990.
- PELLETIER (Monique), « Un programme pour les Ingénieurs militaires », *Bulletin du Comité français de cartographie*, juin 1992, n°132, p.27-29.
- PELLETIER (Monique), « Formation et mission de l'ingénieur géographe militaire au XVIIIe siècle », in BOUSQUET-BRESSOLIER (Catherine) dir., *L'œil du cartographe*, Paris, CTHS, 1995, p.73-92.
- PELLETIER (Monique), « Sciences et cartographie marine », in LIEPPE (Denis) et TAILLEMITE (Étienne) dir., *La percée de l'Europe sur les océans vers 1690-vers 1790*, actes du colloque du Comité de documentation historique de la Marine (n°1 de la *Revue d'histoire maritime*), Paris, octobre 1997, p.265-291.
- PÉROTIN-DUMON (Anne), « La ville aux îles, la ville dans l'île : Basse-Terre et Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, 1650-1815 », thèse d'État soutenue sous la direction de Paul Butel, 4 volumes, Bordeaux III, décembre 1996.
- PERROT (Jean-Claude), *Une histoire intellectuelle et politique de l'économie aux XVIIe et XVIIIe siècles*, EHESS, 1992.
- PESTRE (Dominique), « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », *Annales Histoire, Sciences Sociales*, mai-juin 1995, n°3, p.487-522.
- PETITJEAN (Patrick), « Sciences et empires : un thème prometteur, des enjeux cruciaux », in JAMI (Catherine), MOULIN (Anne-Marie) et PETITJEAN (Patrick) dir., *Science and Empires: Historical Studies about Scientific Development and European Expansion*, Actes du colloque de l'Unesco d'avril 1990, Boston, 1992, p.3-12.
- PETITJEAN ROGET (Henry), « Histoire d'un nom: calina, cannibale, carib et caribe », in ADÉLAÏDE-MERLANDE (Jacques) et YACOU (Alain) sous la direction de, *La découverte et la conquête de la Guadeloupe*, Paris, 1993.
- PETITJEAN ROGET (Jacques), « Les fonctionnaires royaux à la Martinique en 1713 », *Annales des Antilles*, 1959, n°7, p.39-59.
- PETITJEAN ROGET (Jacques), « Saint-Christophe, première des Isles françaises d'Amérique », *Annales des Antilles*, 1981, n°24, p.3-56.
- PETITJEAN ROGET (Jacques), *La société d'habitation à la Martinique, un demi-siècle de formation 1635-1685*, Lille, Atelier de reproduction des thèses, 1980, 2 volumes.

- PETITJEAN ROGET (Jacques), *Le mémorial martiniquais*, tome I, Nouméa, Société des éditions du mémorial, 1980.
- PETOT (J.), *Histoire de l'administration des Ponts et Chaussées*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1958.
- PICON (Antoine), « Blondel », in BLUCHE (François) dir., *Dictionnaire du Grand Siècle*, Paris, Fayard, 1990, p.205-206.
- PICON (Antoine), *Architectes et Ingénieurs au Siècle des Lumières*, Marseille, Éditions Parenthèses, 1988.
- PICON (Antoine), *l'invention de l'ingénieur moderne. L'École des Ponts et Chaussées, 1747-1851*, Paris, Presse de l'École Nationale des Ponts et Chaussées, 1992.
- PICON (Antoine), « Architectes et ingénieurs », in FERRONE (Vincenzo) et ROCHE (Daniel) dir., *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p.195-201.
- PINAULT (Madeleine), *Le Peintre et l'Histoire naturelle*, Paris, Flammarion, 1990.
- PINON (Laurent), *Livres de zoologie à la Renaissance. Une anthologie (1450-1700)*, Paris, Klincksieck, 1995.
- PIZZORUSSO (Giovanni), *Roma nei Caraibi. L'organizzazione delle missioni cattoliche nelle Antille e in Guyana (1635-1675)*, Rome, École française de Rome, 1995.
- PLUCHON (Pierre) dir., *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Toulouse, Privat, 1982.
- PLUCHON (Pierre), « Le spectacle colonial », in PLUCHON (Pierre) dir., *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Toulouse, Privat, 1982, p.193-224.
- PLUCHON (Pierre), « Des colonies en lutte avec leur métropole », in PLUCHON (Pierre) dir., *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Toulouse, Privat, 1982, p.225-264.
- PLUCHON (Pierre), « Le Cercle des Philadelphes du Cap Français à Saint-Domingue: seule Académie coloniale de l'Ancien Régime », *Mondes et Cultures*, 1985, tome 45, p.157-185.
- PLUCHON (Pierre) dir., *Histoire des médecins et pharmaciens de Marine et des Colonies*, Toulouse, Privat, 1985.
- PLUCHON (Pierre), *Histoire de la colonisation française, tome 1. Le premier empire colonial, des origines à la Restauration*, Paris, Fayard, 1991.
- POLANCO (Xavier), « Une science-monde : la mondialisation de la science européenne et la création de traditions scientifiques locales », in POLANCO (Xavier) dir., *Naissance et développement de la science-monde. Production et reproduction des communautés scientifiques en Europe et en Amérique latine*, Paris, La Découverte, 1990, p.10-52.
- POLANCO (Xavier) dir., *Naissance et développement de la science-monde. Production et reproduction des communautés scientifiques en Europe et en Amérique latine*, Paris, La Découverte, 1990.
- POMIAN (Krzysztof), *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVIe-XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1987.
- POULIQUEN (Monique), « Deux civilisations originales en Guyane: les Indiens et les Boni », in *Voyage aux Îles d'Amérique*, catalogue de l'exposition des Archives nationales 1992, Paris, Archives nationales, 1992, p.96-106.
- PUEYO (Guy), « Les observations météorologiques des correspondants de Louis Cotte dans diverses parties du monde », *Comptes rendus des séances de l'Académie d'agriculture de France*, 1984, p.364-369.
- PYENSON (Lewis), « Pure Learning and Political Economy : Science and European Expansion », in BOS (H.J.M.) et alii, *New Trends in the History of science, Proceedings of the Utrecht Conference*, Amsterdam, 1989, p.209-278.

- RAMPAL (Auguste), « Notes biographiques sur J.-A. Peyssonnel », *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, 1907, tome 22, n°2, p.323-340.
- RANDIER (Jean), *L'Antiquaire de Marine*, Paris, 1973. Réédition Paris, Marcel Didier Vrac, 1998.
- RANDIER (Jean), *L'instrument de marine*, Paris, Arthaud, 1978.
- RANGLES (W.G.L.), « La représentation de l'Atlantique dans la conscience européenne au Moyen Âge et à la Renaissance : de l'océan-chaos mythique à l'espace maritime dominé par la science », *Islenha*, janvier-juin 1989, n°4, p.5-16.
- RAPPAPORT (Rhoda), *When Geologists were Historians : 1665-1750*, New York, Cornell University Press, 1997.
- *Regards sur les Antilles. Collection Marcel Chatillon*, catalogue d'exposition (septembre 1999-janvier 2000) au Musée d'Aquitaine, Bordeaux, Éditions de la Réunion des Musées nationaux, 1999.
- REGOURD (François), « La Société Royale d'Agriculture de Paris face à l'espace colonial (1761-1793) », *Bulletin du Centre d'histoire des espaces atlantiques*, 1998, n°8, p.155-194.
- REGOURD (François), « Maîtriser la nature : un enjeu colonial. Botanique et agronomie en Guyane et aux Antilles (XVIIe-XVIIIe siècles) », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 1^{er} semestre 1999, n°322-323, p.39-63.
- REGOURD (François), « L'expédition hydrographique de Chastenet de Puysegur à Saint-Domingue (1784-1785) », in BONIN (Hubert) et MARZAGALLI (Silvia) dir., *Négoce, Ports et Océans. XVIe-XXe siècles, Mélanges Paul Butel*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2000, p.247-262.
- REINGOLD (N.) et ROTHENBERG (M.) dir., *Scientific Colonialism : a Cross-Cultural Comparison*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1987.
- RENAULT-LESCURE (Odile), « Á propos des premières descriptions d'une langue caribe, le Galibi », *Amerindia revue d'ethnolinguistique amérindienne*, 1984, n° spécial 6, p.183-208.
- RENNARD (Joseph), « Les écoles de la Martinique aux XVIIe et XVIIIe », *Annales des Antilles*, 1978, n°22, p.15-45.
- RENNARD (Joseph), *Baas, Blénac ou les Antilles françaises au XVIIe siècle*, Fort-de-France, 1935.
- RENNARD (Joseph), *Histoire religieuse des Antilles françaises des origines à 1914*, Paris, Librairie Larose, 1954.
- REVERT (Eugène), *La Martinique, étude géographique et humaine*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1949.
- RINCKENBACH, *Archives du Dépôt des Fortifications des colonies. Indes*, Aix-en-Provence, Archives Nationales, 1998
- ROCHE (Daniel), « La diffusion des lumières. Un exemple: Châlons-sur-Marne », *Annales E.S.C.*, septembre-octobre 1964, n°5, p.887-922.
- ROCHE (Daniel), « Milieux académiques provinciaux et société des Lumières », in *Livre et société dans la France du XVIIIe siècle*, Tome I, Paris-La Haye, Mouton, 1965, p.93-184.
- ROCHE (Daniel), « Talents, raison et sacrifice : l'image du médecin des Lumières d'après les éloges de la Société royale de médecine (1776-1789) », *Annales E.S.C.*, 1977, n°5, p.866-886.
- ROCHE (Daniel), *Les Républicains des lettres : gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1988.

- ROCHE (Daniel), « Les sciences dans les académies provinciales », in ROCHE (Daniel), *Les Républicains des lettres : gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1988, p.205-216.
- ROCHE (Daniel), *Le siècle des Lumières en Province : académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris-La Haye, 1978, 2 volumes. Réédition Paris, Éditions de l'EHESS, 1989, 2 volumes.
- ROCHE (Daniel), *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993.
- ROCHE (Daniel), « Voyage », in FERRONE (Vincenzo) et ROCHE (Daniel) dir., *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p.349-357.
- ROGER (Jacques), « Linné et l'ordre de la nature », *La Recherche*, février 1978, n°86, p.182-185.
- ROGER (Jacques), *Buffon. Un philosophe au jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989.
- ROMANO (Antonella), *La Contre-réforme mathématique. Constitution et diffusion d'une culture mathématique jésuite à la Renaissance*, Rome, École Française de Rome, 1999.
- ROUILLARD (Guy), *Le Jardin des Pamplémousses, 1729-1979. Histoire et botanique*, Les Pailles, (Île Maurice), The General Printing & Stationery Company Limited. Henry & Cie. Ltée, 1983.
- RUSSO (François), « L'hydrographie en France aux XVIIe et XVIIIe siècles : écoles et ouvrages d'enseignement », in TATON (René) dir., *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986, 4^e partie, p.419-440. (1^{ère} édition 1964).
- SAINT-YVES (G.), « Un voyageur Bas-alpin. Le Père Louis Feuillée (1660-1732) », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1895, tome 10, p.302-325.
- SAINTOYANT (J.), *La colonisation française sous l'Ancien Régime*, 5 volumes. Tome I, *Du XV^e siècle au Traité d'Utrecht*, Paris, La Renaissance du Livre, 1927. Tome II, *Du Traité d'Utrecht à 1789*, Paris, La Renaissance du Livre, 1929.
- SALOMON-BAYET (Claire), « L'institution de la Science : un exemple au XVIIIe siècle », *Annales E.S.C.*, septembre-octobre 1975, n°5, p.1028-1044.
- SALOMON-BAYET (Claire), *L'institution de la science et l'expérience du vivant. Méthode et expérience à l'Académie royale des sciences, 1666-1793*, Paris, Flammarion, 1978.
- SANCHEZ (Jean-Pierre) dir., *Dans le sillage de Colomb. L'Europe du Ponant et la découverte du Nouveau Monde (1450-1650)*, Actes du colloque international de l'Université Rennes 2, de mai 1992, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1995
- SANCHEZ (Jean-Pierre), « L'Europe du Ponant et la découverte du Nouveau Monde : le rôle de l'imaginaire », in SANCHEZ (Jean-Pierre) dir., *Dans le sillage de Colomb. L'Europe du Ponant et la découverte du Nouveau Monde (1450-1650)*, Actes du colloque international de l'Université Rennes 2, de mai 1992, Rennes, 1995, p.249-264.
- SAUNDERS (E.S.), « The decline and Reform of the Académie des Sciences à Paris, 1676-1699 », PhD, Ohio State University, 1980, Microfilm international, 1992.
- SCHEPS (Ruth) entretiens dirigés par, *La science sauvage. Des savoirs populaires aux ethnosciences*, Paris, Le Seuil, mai 1993.
- SCHNAKENBOURG (Christian), « Notes sur l'origine de l'industrie sucrière en Guadeloupe au XVIIe siècle, 1640-1670 », *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, 1968, p.267-315.
- SCHNAKENBOURG (Christian), « Statistiques pour l'histoire de l'économie de plantation en Guadeloupe et Martinique (1635-1835) », *Annales des Antilles*, 1977,

- n°21, p.3-121. Publié simultanément dans le *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 1^{er} trimestre 1977, n°31, p.3-121.
- SCHNAKENBOURG (Christian), « Recherches sur l'histoire de l'industrie sucrière à Marie-Galante », in *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 2^e-4^e trimestres 1981, n°48-50, p.5-144.
 - SCHNAPPER (Antoine), *Le géant, la licorne, la tulipe. Collections françaises au XVIIIe siècle*, Paris, Flammarion, 1988.
 - SERBOS (Gaston), « L'École royale des Ponts et Chaussées », in TATON (René) dir., *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986, 4^e partie, p.345-363. (1^{ère} édition 1964).
 - SERRES (Michel) dir., *Éléments d'Histoire des Sciences*, Paris, 1989. Réédition Paris, Larousse-Bordas In Extenso, 1997.
 - SGARD (Jean) dir., *Dictionnaire des journaux 1600-1789*, Paris-Oxford, Universitas et Voltaire Foundation, 1991, 2 volumes.
 - SHAPIN (Steven), *A Social History of Truth : Civility and Science in Seventeenth-Century England*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1994.
 - SHERIDAN (Richard B.), « Captain Bligh, the Breadfruit and the Botanic Gardens of Jamaica », *Journal of Caribbean History*, 1989, n°23, p.28-51.
 - SMEATON (W.A.), « The Early Years of the Lycée and the Lycée des Arts », *Annals of Science*, 1955, vol. 11, p.257-267 et p.309-319.
 - SOBEL (Dava), *Longitude. The True Story of a Lone Genius Who Solved the Greatest Scientific Problem of His Time*, New York, 1995. Édition française sous le titre *Longitude. L'histoire vraie d'un génie solitaire qui résolut la plus grande énigme scientifique de son temps*, Paris, Lattès, 1996.
 - SPARY (Emma), « Making the Natural Order : the Paris Jardin du Roi, 1750-1795 », PhD, Gierton College, Cambridge (Angleterre), 1993.
 - STAFLEU (Frans A.), « Introduction to Jacquin's caribbean "Enumeratio" », in JACQUIN (Nicolaus Joseph Freiherr von), *Enumeratio systematica plantarum*, reprint, Inter documentation Company AG, Zug (Suisse), 1967, p.I-IX.
 - STAFLEU (Frans A.), *Linnaeus and the Linnaeans. The spreading of their ideas in systematic botany, 1735-1789*, Utrecht, A. Oosthoek's Uitgeversmaatschappij N.V., 1971.
 - STAGL (Justin), *A History of curiosity : the theory of travel, 1550-1800*, Harwood academic publisher, 1994.
 - STEHLÉ (Henri), « Évolution de la connaissance botanique et biologique aux Antilles françaises », in CTHS, *Comptes rendus du 91^e Congrès national des Sociétés savantes, Rennes, 1967, Section des Sciences, tome I, Histoire des Sciences*, Paris, 1967, p.275-290.
 - STEHLÉ (Henri), « La Contribution des savants français à l'étude des sciences naturelles aux Antilles », in CTHS, *Comptes rendus du 94^e Congrès national des Sociétés savantes, Pau, 1969, Section des Sciences, tome I*, Paris, 1970, p.81-98.
 - STEHLÉ (Henri), « Quelques mises au point historiques relatives à l'introduction des végétaux économiques aux Antilles françaises », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, 1966, n°5-6, p.27-37.
 - STROUP (Alice), *A Company of Scientists. Botany, Patronage and Community at the Seventeenth-Century Parisian Royal Academy of Sciences*, Berkeley, University of California Press, 1990.
 - STROUP (Alice), *Royal Funding of the Parisian Académie Royale des Sciences during the 1690s*, Philadelphie, American Philosophical Society, 1987.

- SUBERCHICOT (Jean-Luc), « Le corps des officiers de santé de la Marine sous l'Ancien Régime », in BUCHET (Christian) dir., *L'Homme, la santé et la mer*, Paris, 1997, p.317-331.
- TAILLEMITE (Étienne), « Moreau de Saint-Méry », in MOREAU DE SAINT-MÉRY (Médéric Louis Elie), *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'isle de Saint-Domingue*, réédition revue et complétée par Blanche MAUREL et Étienne TAILLEMITE, Paris, Société française d'Histoire d'Outre-mer, 1984, tome 1, introduction.
- TARRADE (Jean), « L'administration coloniale de la France à la fin de l'Ancien Régime », *Revue historique*, 1963, p.103-122.
- TARRADE (Jean), *Le commerce colonial de la France à la fin de l'Ancien Régime : l'évolution du régime de l'«Exclusif» de 1763 à 1798*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972, 2 volumes.
- TATON (René) dir., *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, 1964. Réédition à l'identique, Paris, Hermann, 1986.
- TATON (René) dir., *Histoire générale des sciences, tome II, La science moderne (de 1450 à 1800)*, Paris, Presses universitaires de France, 1958. Réédition revue et augmentée, Paris, Presses universitaires de France, 1969. Réédition Quadrige et Presses universitaires de France, Paris, 1995.
- TATON (René), « L'école du Génie de Mézières », in TATON (René) dir., *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIIIe siècle*, Paris, Hermann, 1986, 5^e partie, p.559-615. (1^{ère} édition 1964).
- TATON (René), « Le rôle et l'importance des correspondances scientifiques aux XVIIe et XVIIIe siècles », in *Les correspondances. Leur importance pour l'historien des Sciences et de la Philosophie. Problèmes de leur édition. Journées de Chantilly (5-7 mai 1975)*, n° thématique de la *Revue de Synthèse*, janvier-juin 1976, tome 97, troisième série n°81-82, p.7-22.
- TATON (René), *les Origines de l'Académie royale des Sciences*, Paris, Palais de la Découverte, 1966.
- THÉSÉE (Françoise), *Auguste Plée (1786-1825), un voyageur naturaliste. Ses travaux et ses tribulations aux Antilles, au Canada, en Colombie*, Paris, Éditions caribéennes, 1989.
- THIBAUDAULT (Pierre), *Échec de la démesure en Guyane. Autour de l'expédition de Kourou, ou une tentative européenne de réforme des conceptions coloniales sous Choiseul*, Saint-Maixent, L'Harmattan, 1995.
- THORPE (Frederick), *Remparts lointains. La politique française des travaux publics à Terre-Neuve et à l'île Royale, 1695-1758*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa (Cahiers d'Histoire de l'Université d'Ottawa n°11), 1980.
- TITS-DIEUAIDE (Marie-Jeanne), « Une institution sans statuts : l'Académie royale des Sciences de 1666 à 1699 », in BRIAN (Éric) et DEMEULENAERE-DOUYÈRE (Christiane) dir., *Histoire et mémoire de l'Académie des Sciences. Guide de recherches*, Paris, 1997, p.3-13.
- TRAMOND (Joannès), « Les études historiques françaises sur les Antilles depuis 1900 », *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1931, tome 24, p.409-418.
- TRAMOND (Joannès), « Une Loge de Francs-Maçons à Saint-Domingue en 1740 », *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1927, tome 15, p.603-606.
- VAN DAMME (Stéphane), « La Sociabilité intellectuelle. Les usages historiographiques d'une notion », *Hypothèses 97. Travaux de l'École doctorale d'Histoire de Paris I*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p.123-132.

- VERGÉ-FRANCESCHI (Michel), « Petit-Renau », in BLUCHE (François) dir., *Dictionnaire du Grand Siècle*, Paris, Fayard, 1990, p.1190.
- VERGÉ-FRANCESCHI (Michel), « L'enseignement dans la marine du Roi aux XVIIe et XVIIIe siècles : l'enseignement dispensé aux gardes de la marine (1626-1786) », *Mélanges offerts à Bernard Grosperin*, Chambéry, 1994, p.119-134.
- VERGÉ-FRANCESCHI (Michel), *Marine et éducation sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions du CNRS, 1991.
- VÉRIN (Hélène), « Ingénieurs du roi », in BLAY (Michel) et HALLEUX (Robert) dir., *La Science classique. XVIe-XVIIIe siècle. Dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998, p.61-68.
- VÉRIN (Hélène), *La gloire des ingénieurs: l'intelligence technique du XVIe au XVIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1993.
- VOVELLE (Michel), *L'homme des Lumières*, Paris, Le Seuil, 1996.
- *Voyage aux Îles d'Amérique*, catalogue de l'exposition des Archives nationales 1992, Paris, Archives nationales, 1992.
- *Voyages et découvertes : des voyageurs naturalistes aux chercheurs scientifiques*, Exposition au Muséum National d'Histoire naturelle organisée en 1981 sous la direction de J.P. Gasc et Y.Laissus, Paris, 1981.
- WATSON-VERRAN (Helen) et TURNBULL (David), « Science and Other Indigenous Knowledge Systems », in JASANOFF (S.), MARKLE (G.E.), PETERSEN (J.C.) et PINCH (T.) dir., *Handbook of Science and Technology Studies*, London, Sage, 1995, p.115-139.
- WATTS (David), *The West Indies : patterns of development, culture and environmental change since 1492*, Cambridge, 1987.
- WILLIAMS (Eric), *From Columbus to Castro: The History of Caribbean, 1492-1969*, Londres, André Deutsch, 1970.
- WOLF (C.), *Histoire de l'Observatoire de Paris, de sa fondation à 1793*, Paris, Gauthier-Villars, 1902.
- WOOLF (Harry), *The Transit of Venus : a Study of Eighteenth-Century Science*, Princeton, Princeton University Press, 1959.
- WORBOYS (Michael), *Science and british colonial imperialism (1875-1940)*, thèse de l'Université du Sussex, 1979.
- YACOU (Alain) dir., *Les apports du Nouveau Monde à l'Ancien*, Paris, 1995.
- YACOU (Alain), « L'Indien dans le regard du Découvreur », in YACOU (Alain) dir., *Les apports du Nouveau Monde à l'Ancien*, Paris, 1995, p.53-63.

Annexe 5

Documents

Document 0.1 : Le « modèle Basalla »

Source: George BASALLA, « The Spread of Western Science », *Science*, 5 mai 1967, vol. 156, n°3775, p.612.

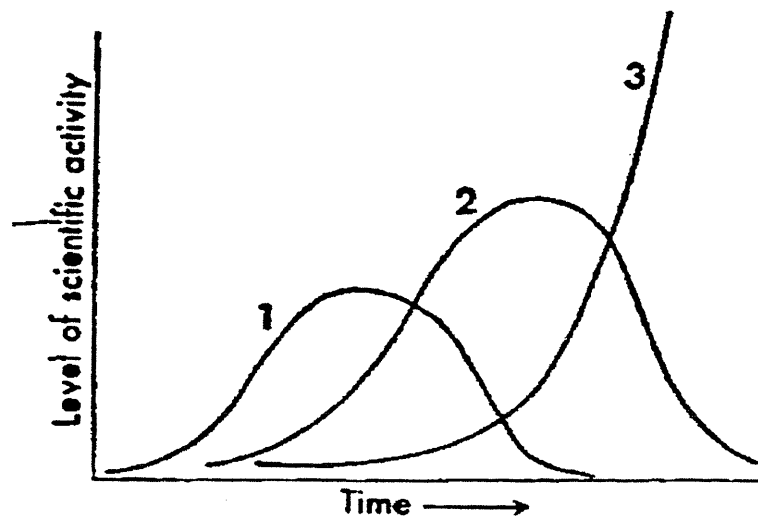


Fig. 1. Sequence of phases in the diffusion of Western science.

Source: George BASALLA, « The Spread of Western Science », *Science*, 5 mai 1967, vol. 156, n°3775, p.612.

1. Exploration et collecte.
2. Naissance de relais locaux ("colonial science").
3. Science locale autonome.

Document 0.2 : Périodisation des sciences coloniales. Le cas anglais (Mac Leod).
 Source : R. MACLEOD, « On Visiting the "Moving Metropolis" : Reflections on the Architecture of Imperial Science », in N. REINGOLD et M. ROTHENBERG (dir.), *Scientific Colonialism : a Cross-Cultural Comparison*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1987, p.230.

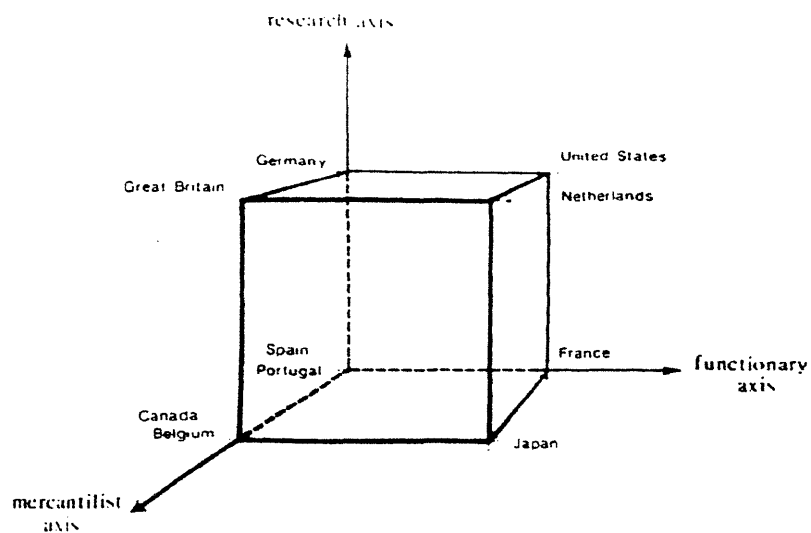
Table 1. *Passages in British Imperial Science*

Aspect of scientific practice	Metropolitan	Colonial	Federative	Efficient imperial	Empire or commonwealth
Institutional ethos	Explorative, Banksian, internationalist, systematist, centrist, individualist	Envelopment by metropolis; degagement by periphery; autochthonous societies; individual research; scientific services	Cooperative, imperial research; university development and professional legitimation; extended scientific services	Expert, official, public, codified science; specialization of disciplines; expansion of tertiary education;	Metropolitan trusteeship; coordinated fundamental research; delegated research responsibility from London
Social and political characteristics	Monarchist; centripetal	Colonial ascendancy; intercolonial rivalry; responsible government	Intercolonial and interimperial association	Optimistic liberalism; defensive imperialism; application of scientific methods to government	Imperial unity; self-determination
Economic and technological functions	Expansion of maritime trade; discovery of raw materials and new markets	Primary products; pioneer, adaptive technology; local markets	Improved technology (communications, agriculture); extended participation in world markets	Management of land, resources, industry; early government regulation of means of mode of production	State encouragement of applied science; early growth of secondary industry

Source : R. MACLEOD, « On Visiting the "Moving Metropolis" : Reflections on the Architecture of Imperial Science », in N. REINGOLD et M. ROTHENBERG (dir.), *Scientific Colonialism : a Cross-Cultural Comparison*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1987, p.230.

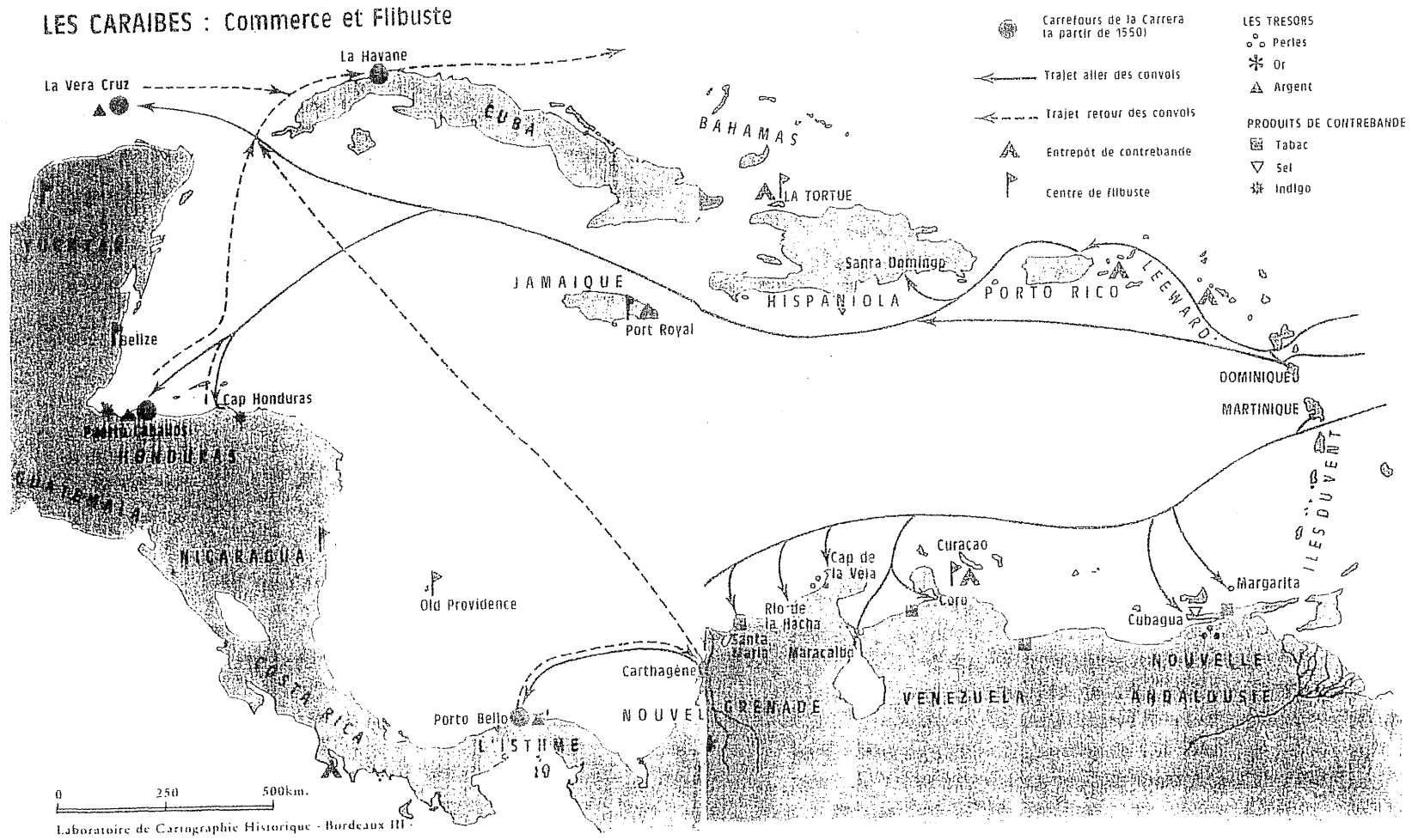
Document 0.3. Les trois axes stratégiques de l'impérialisme culturel (Pyenson)

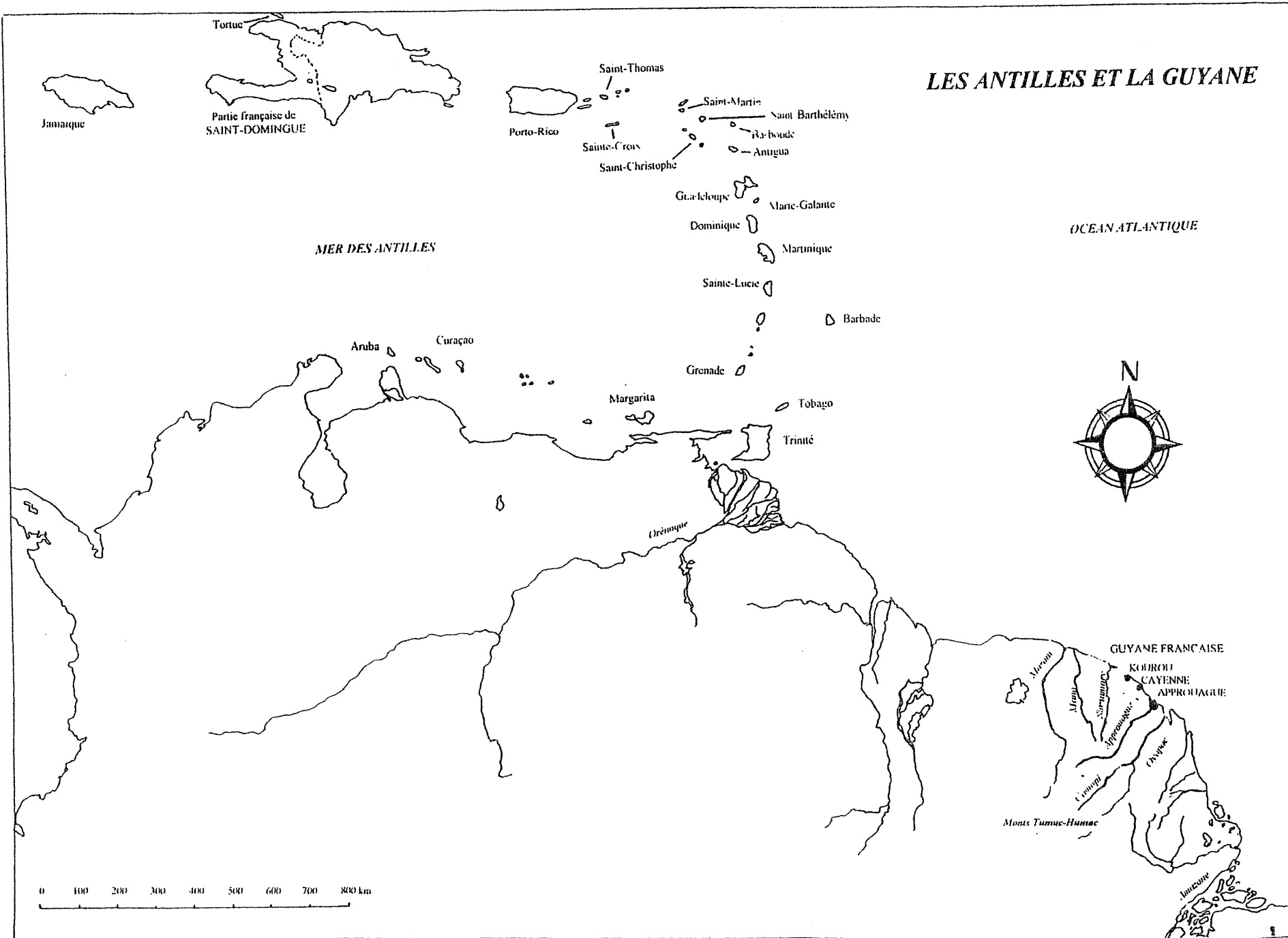
Source : Lewis PYENSON, « Pure Learning and Political Economy : Science and European Expansion », in H.J.M. BOS et alii, *New Trends in the History of science*, Proceedings of the Utrecht Conference, Amsterdam, 1989, p.277.



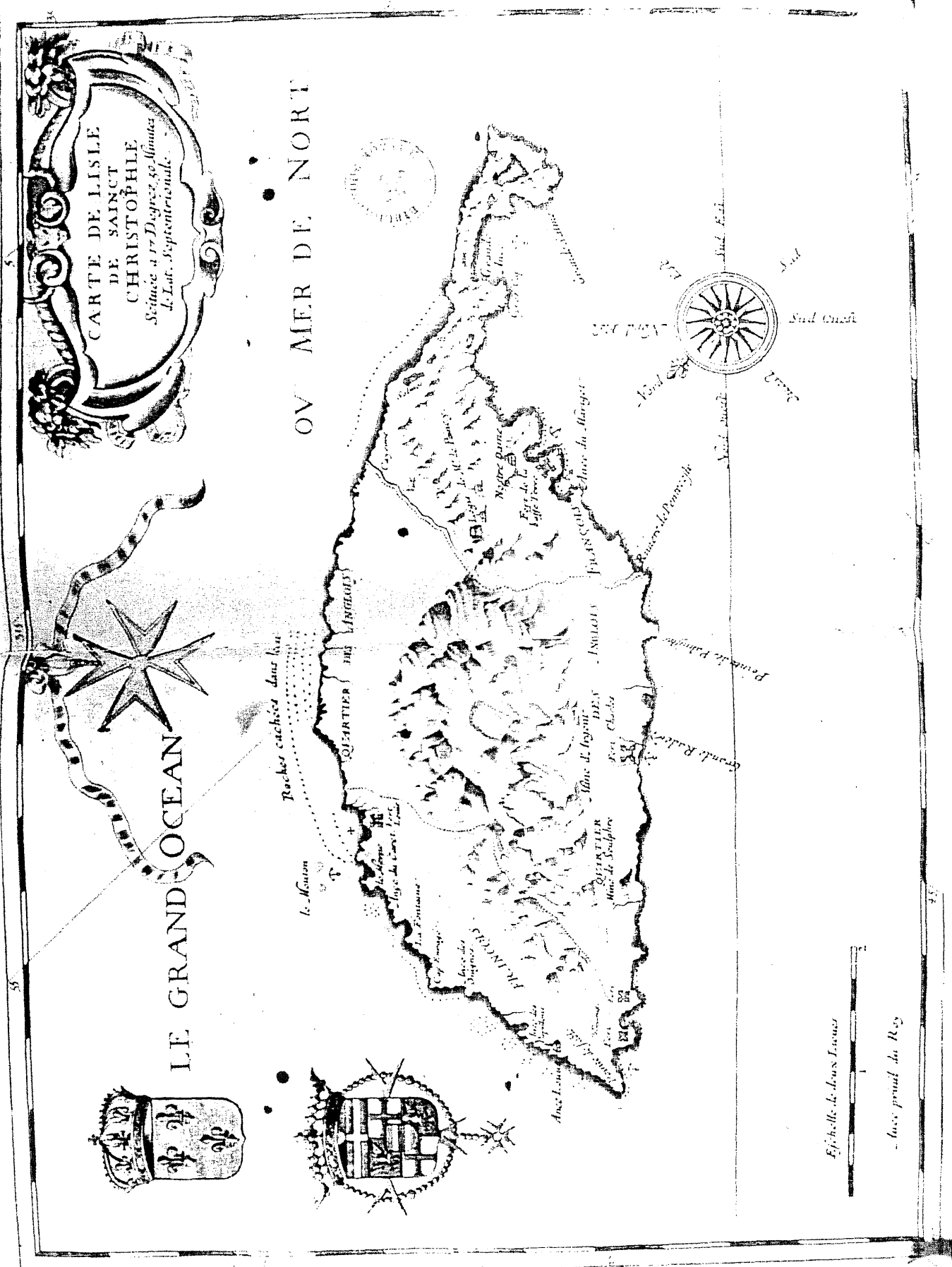
Three strategic axes of cultural imperialism.

Source : Lewis PYENSON, « Pure Learning and Political Economy : Science and European Expansion », in H.J.M. BOS et alii, *New Trends in the History of science*, Proceedings of the Utrecht Conference, Amsterdam, 1989, p.277.



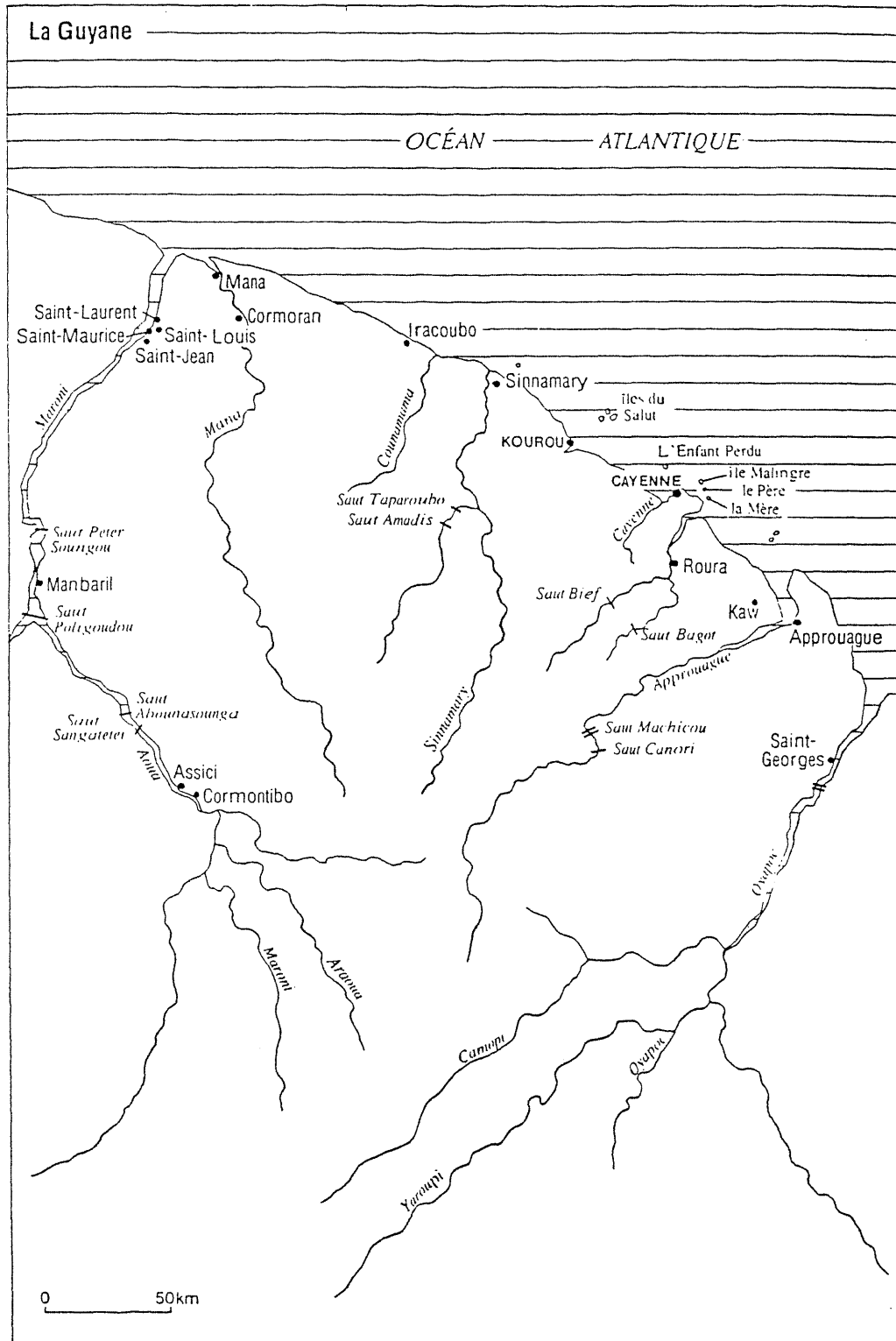


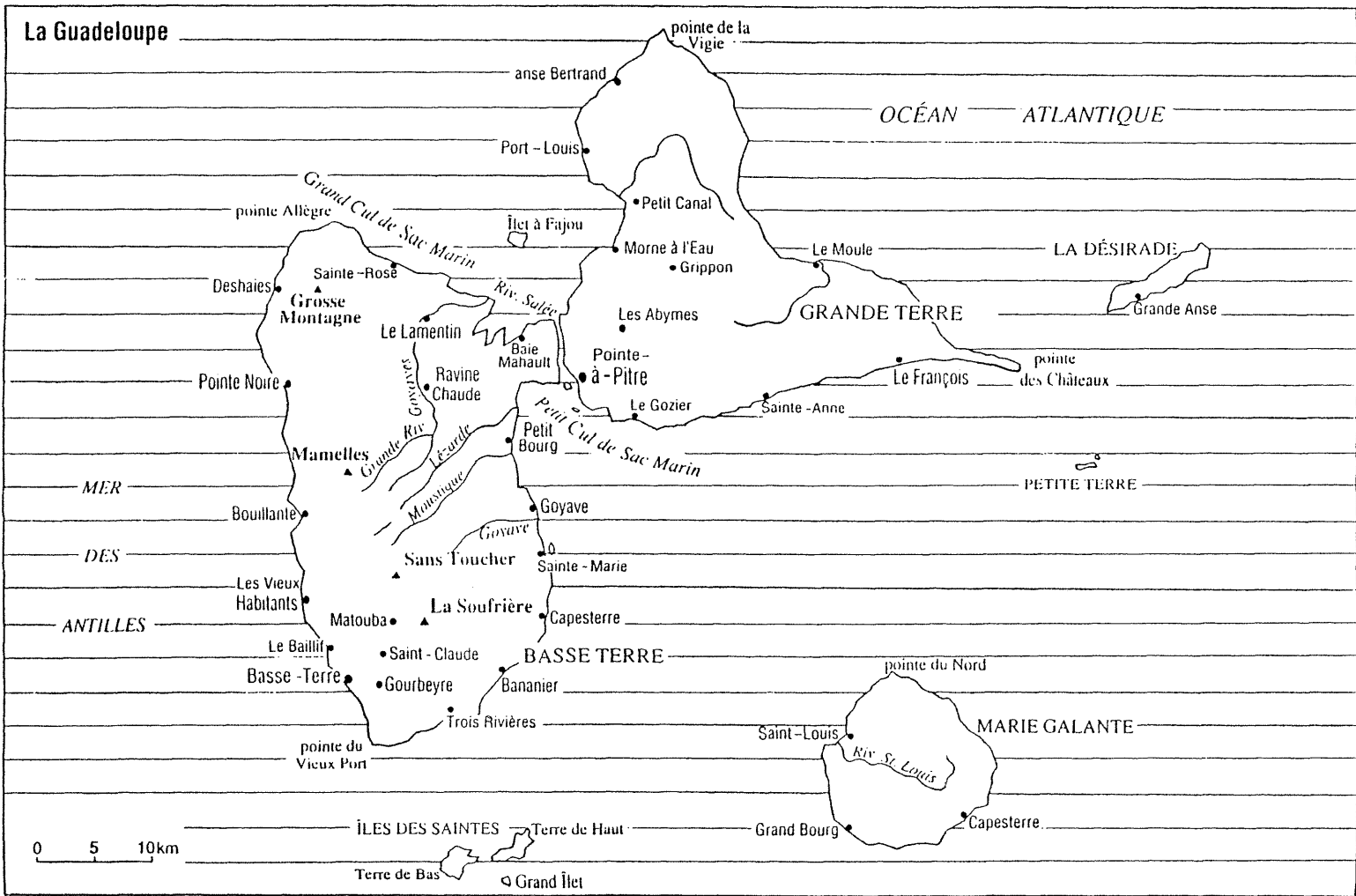
Document 1.3. Saint-Christophe au milieu du XVIIe siècle
Source : DU TERTRE (R.P. Jean-Baptiste), *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, Paris, Thomas Jolly, 1667-1671, réédition Fort-de-France et Pointe-à-Pitre, Kolodziej, 1978.



Document 1.4 : Carte de la Guyane sous l'Ancien Régime

Source : PLUCHON (Pierre), *Histoire de la colonisation française, tome 1. Le premier empire colonial, des origines à la Restauration*, Paris, Fayard, 1991.





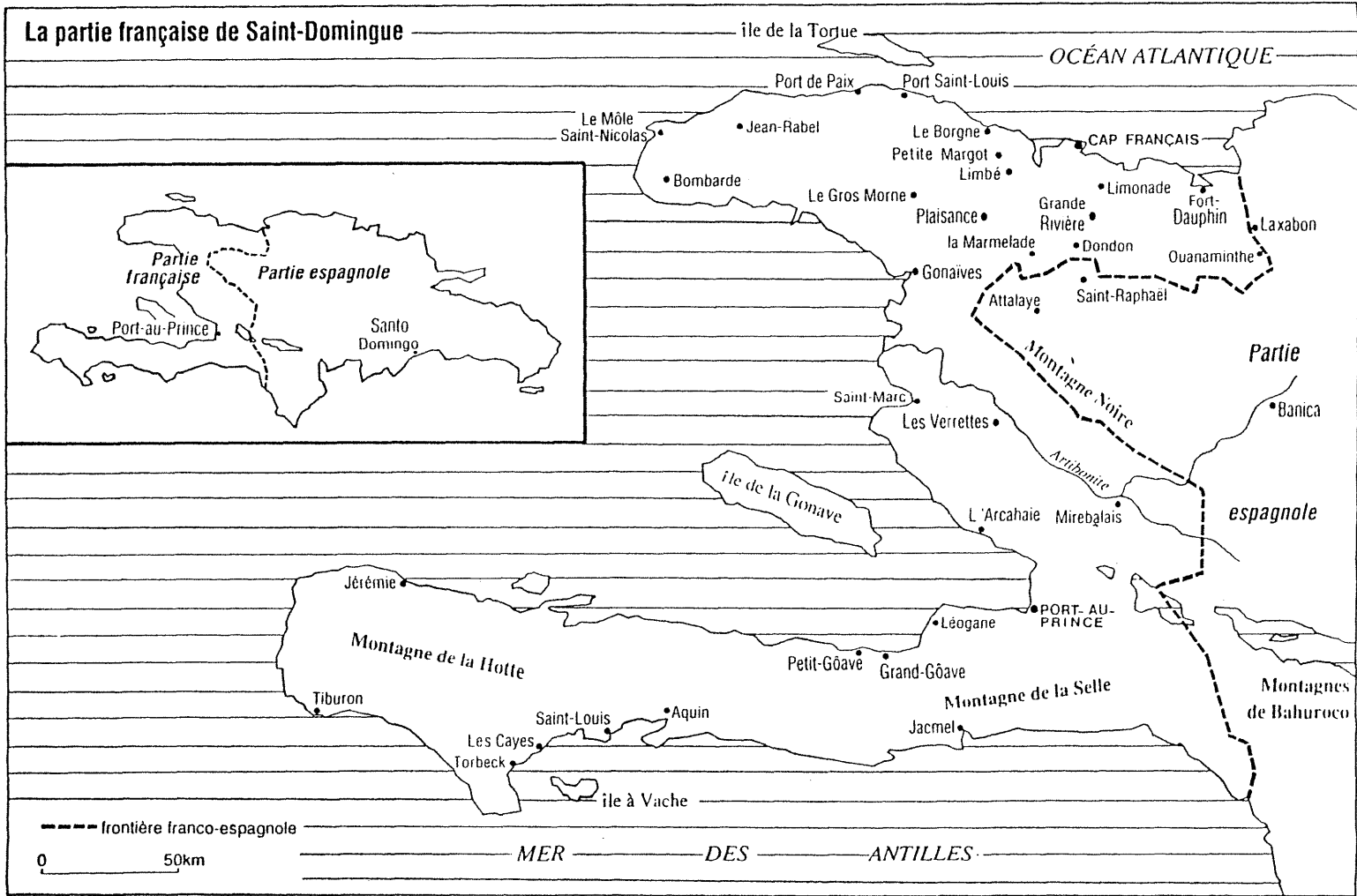
Document 1.5 : Carte de la Guadeloupe sous l'Ancien Régime
 Source : PLUCHON (Pierre), *Histoire de la colonisation française, tome 1. Le premier empire colonial, des origines à la Restauration*, Paris, Fayard, 1991.

Document 1.6 : Carte de la Martinique sous l' Ancien Régime

Source : PLUCHON (Pierre), *Histoire de la colonisation française, tome 1. Le premier empire colonial, des origines à la Restauration*, Paris, Fayard, 1991.



Document 1.7 : Carte de Saint-Domingue
 Source : PLUCHON (Pierre), *Histoire de la colonisation française, tome 1. Le premier empire colonial, des origines à la Restauration*, Paris, Fayard, 1991.



Document 1.8 : Scènes de cannibalisme (Théodore de Bry, XVIIe siècle)

Source : Gravures de Théodore de Bry (*America pars III*), illustrant le récit de Hans Staden.

Origine cliché : DUVIOLS (Jean-Paul), *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*, Paris, Éditions Promodis, 1985.



Document 1.9 : Les Ewaipanomas de Raleigh (XVIe siècle)

Source : édition des voyages en Guyane de Raleigh par Hulsius, Nüremberg, 1599.

Origine cliché : DUVIOLS (Jean-Paul), *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*, Paris, Éditions Promodis, 1985.

16

CAPUT. VI.

Von den Wunderbaren Leuten / so
in Guiana zu finden.

Von der Provinz Juvaipanoma, im Königreich Guiana, zwischen dem See Cassipa, und dem grossen See Parime gelegen / bezeugt Herr Raleigh in den hievorn gemelten Büchlein (wie Jodocus Hondius, in seiner offgedachten Landt-Tafel / mit Fleiß angezeigt) daß es allda eine art von Menschen oder Leuthabe / so ohne Hals und Köpff seyn / darn ihre Augen und ander theil des Angesichts / auff ihrer Brust stehen / seyn sonst starcke / wüßte Barbarische Leut.



Document 1.10 : Le Mergus Americanus (Charles de L'Écluse)

Source : L'ÉCLUSE (Charles de), *Exoticorum libri decem, quibus animalium, plantarum, ... historiae describuntur, item Pietri Bellonii observationes*, [Anvers], Plantin, 1605, p.103.

Origine cliché : Muséum national d'Histoire naturelle.

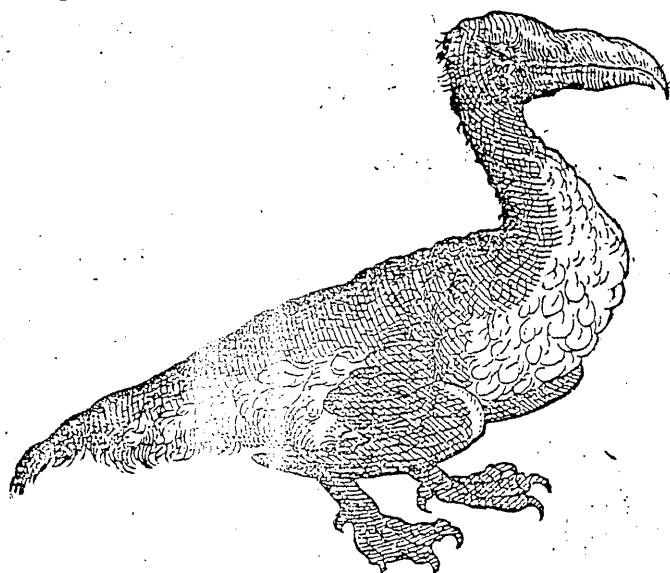
EXOTICORVM LIB. V.

103

Mergus Americanus.

CAP. VII.

PEREGRINA etiam avis est cujus hinc iconem damus : nam ex America allatam scribebat ornatissimus vir Iacobus Plateau, qui ejus picturam coloribus expressam ad me mittebat, & inter mergos reponendam censebat ex nautarum à quibus acceperat relatu. Quam verò apud neminem illorum qui de Avibus scripserunt (quorum quidem lucubrationes videre mihi contigit) similis conspiciatur, rem ingratiam exoticorum studiosis me non facturum putavi, si eam in tabella exprimendam curarem hoccapite reponendam.



Ceterum aliam ejus historiam proferre nequeo, præter eam quam ex sola pictura concinna re potui, quemadmodum nec aliquot sequentium, quarum pictura dumtaxat mihi conspecta : idcirco benevolam lectorem boni consulturum confido quæ in medium adferam.

AVEM hanc autem anserem paullò minorem, aut fero-anseri magnitudine æqualem esse intelligebam, longo quidem corpore præditam, sed parvis & brevibus alis corporis magnitudini non respondentibus, eam ob causam non valde, ut arbi-

Mergus Americanus.

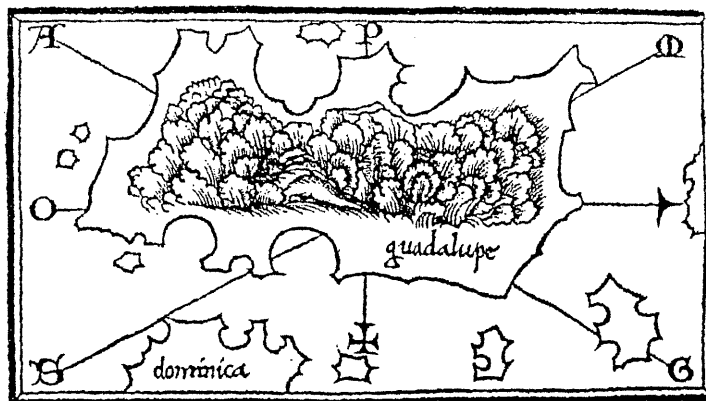
tror, aptis ad volatum : caput, collum, dorsum, nigris pennis tecta fuisse ex picturâ coniciebam; pennas etiam in cauda & alis, nigras; in pectore autem totoque ventre, albas : rostrum aquilinum & satis crassum, non planum, in quo nulla dentium vestigia expressa apparerent : ejus autem partem pronam obliquas quasdam strias habuisse, pictura fidem faciebat, & anteriorem capitis paullò supra rostrum partem, albâ maculâ insignitam, si pictor quidem legitime illam expresserat : brevianigraque ejus fuisse crura, pedes etiam nigros & planos palmipedum instar, tribus digitis præditos & brevi calcari, ut anates.

Document 1.11 : La Guadeloupe et la Martinique de Benedetto Bordone (1528)

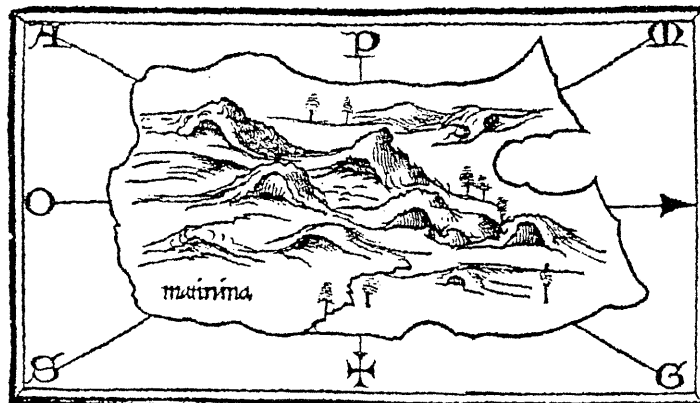
Source : BORDONE (Benedetto), *Libro di Benedetto Bordone, nel qual si ragiona de tutte l'isole del mondo [...]*, Vinegia, Nicolo d'Aristotile, detto Zoppino, 1528.

Origine cliché : INSTITUT DE FRANCE, *De la Découverte à l'émancipation. Trois siècles et demi d'histoire antillaise à travers les collections du Docteur Chatillon et de la Bibliothèque Mazarine*, catalogue de l'exposition présentée par Marcel Chatillon et Jean-Claude Nardin à la Bibliothèque Mazarine (novembre 1998-janvier 1999), Paris, 1998, p.18.

LIBRO



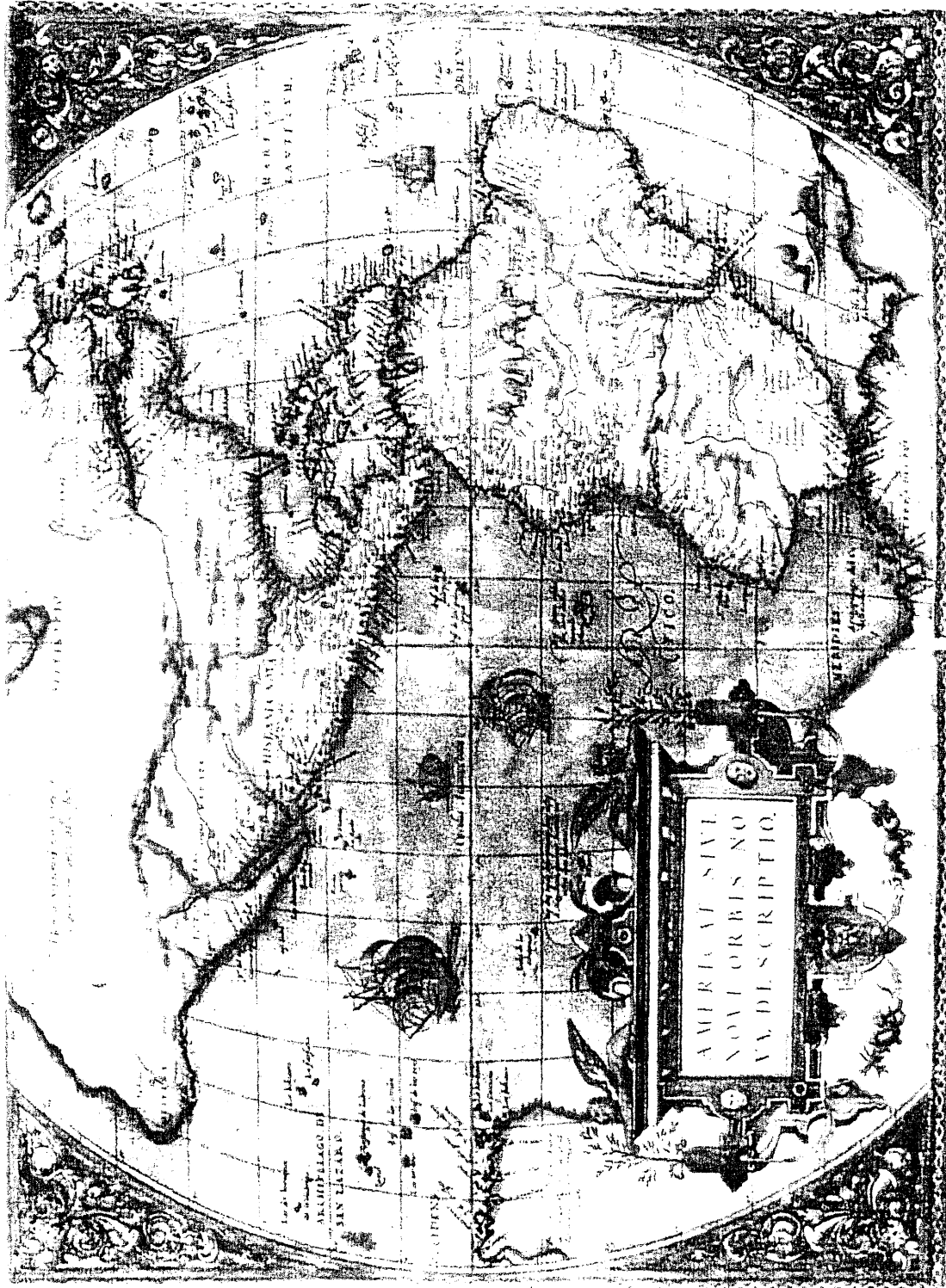
Oltra di questa seguita characara da gli solani così nominata, laquale ha papagal li molto maggiori, che appo noi gli fastiani non sono, liquali hanno tutto il corpo rosso & l'ali de diversi colori depinte, Et è da caniballi posseduta . per tramontana, a questa non molto se dilunga l'isola martinina, che solamente è da femine habitata, lequali a uno loro certo tempo ne fanno terminato, con gli caniballi se congiungono, & poi che al tempo del parto peruenute sono, se malco lo parturiscono, passati li tre anni, a l'isola di caniballi lo mandano , & se femina, per se la tengono, & le loro habitationi sono caue sotterranee, nelle quali, se alcuno huomo , fuor del tempo che è per loro terminato , con esse cōgiunger si uolesse, fuggono, & dentro di quelle cauerne, con le lor fette si difendono,



Document 1.12 : L'Amérique de Ortelius (1570).

Source : ORTELIUS (Abraham), *Theatrum Orbis Terrarum*, Anvers, 1570.

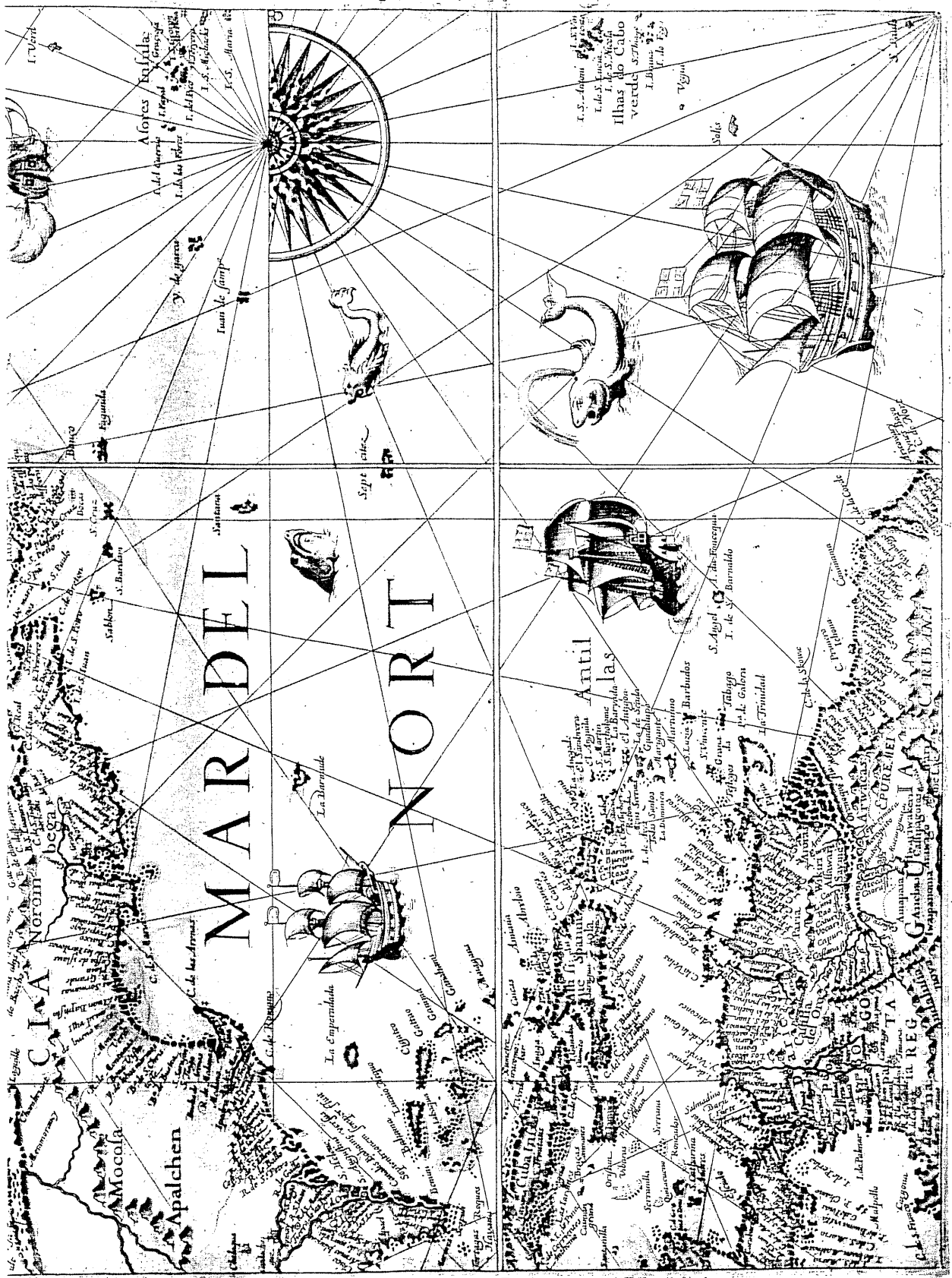
Origine cliché : DUVIOLS (Jean-Paul), *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*, Paris, Éditions Promodis, 1985.



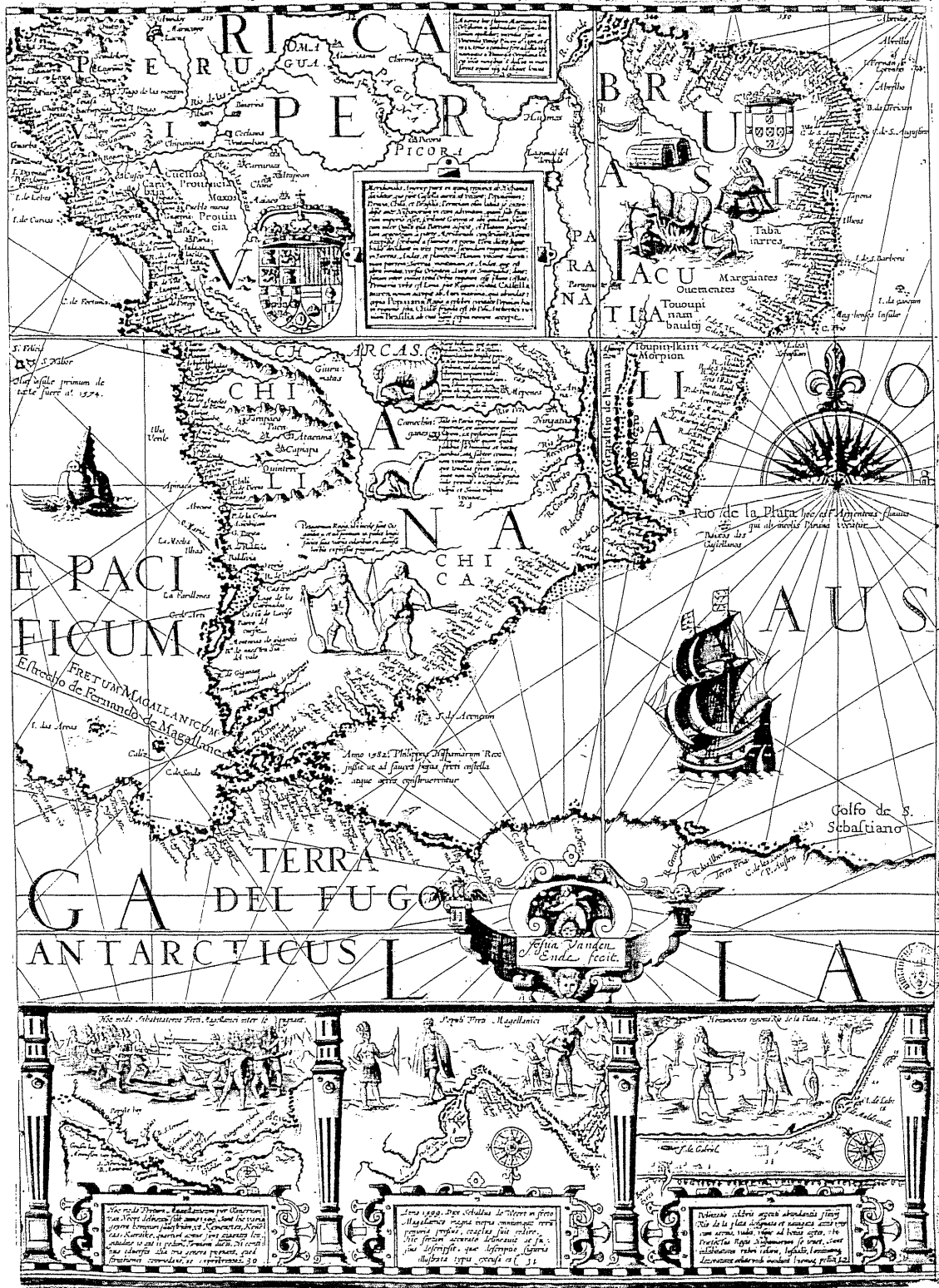
Document 1.13 : Les Antilles dans l'Atlas Van der Erde (fin XVIIe siècle-début XVIIIe).

Source : Atlas Van der Erde, fin XVIIe. Planches non reliées. (BNCP Ge DD 2974, pièce 3)

Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



Document 1.14 : Le Brésil dans l'Atlas Van der Erde (fin XVIe siècle-début XVIIe).
Source : Atlas Van der Erde, fin XVIIe. Planches non reliées. (BNCP Ge DD 2974, pièce 9)
Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



Document 1.15 : Allégories continentales tirées de l'Atlas Van der Erde (fin XVIe-début XVIIe siècle).

Source : Atlas Van der Erde, fin XVIIe. Planches non reliées. (BNCP Ge DD 2974, pièce 13)

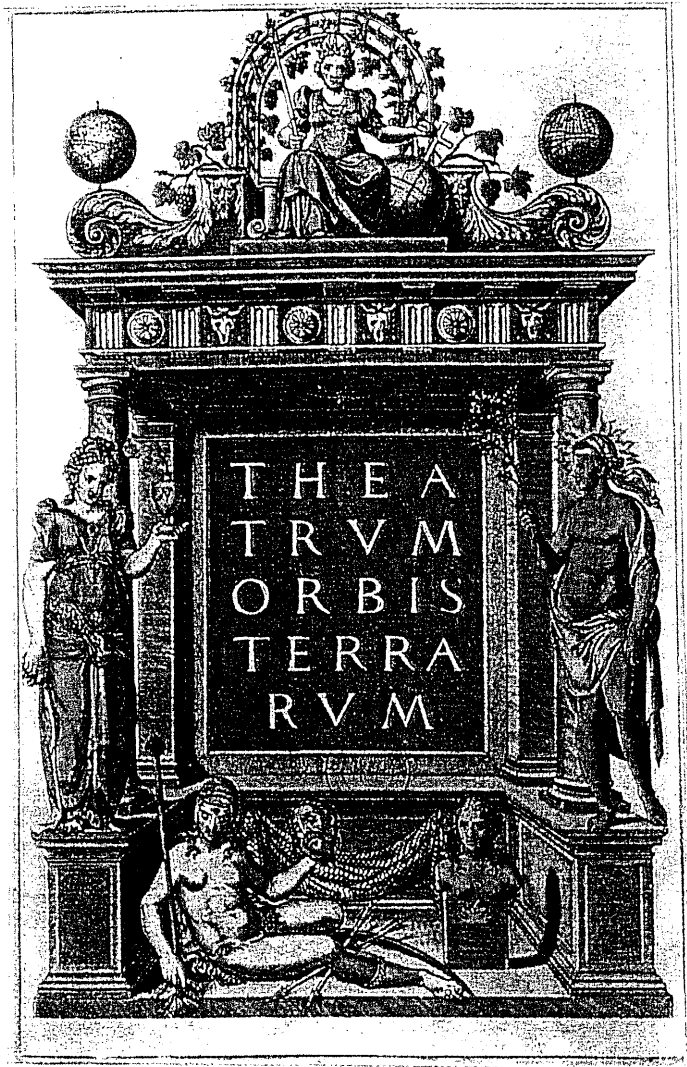
Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



Document 1.16 : L'Atlas d'Ortelius (1570). Les représentations symboliques du monde.

Source : ORTELIUS (Abraham), *Theatrum Orbis Terrarum*, Anvers, 1570.

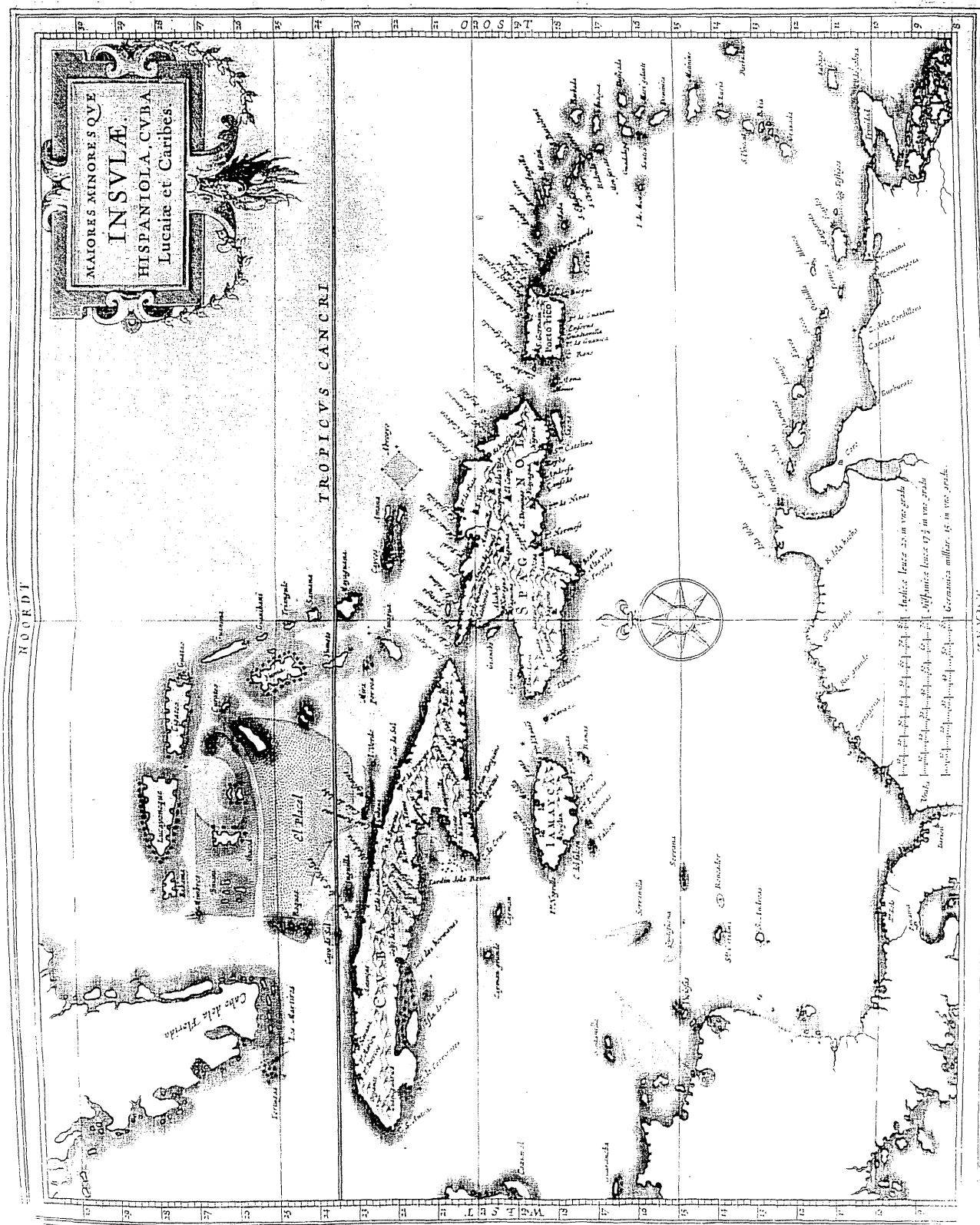
Origine cliché : PASTOUREAU (Mireille), *Voies océanes. Cartes marines et grandes découvertes*, Paris, Éditions Hervas, 1990, p.97.



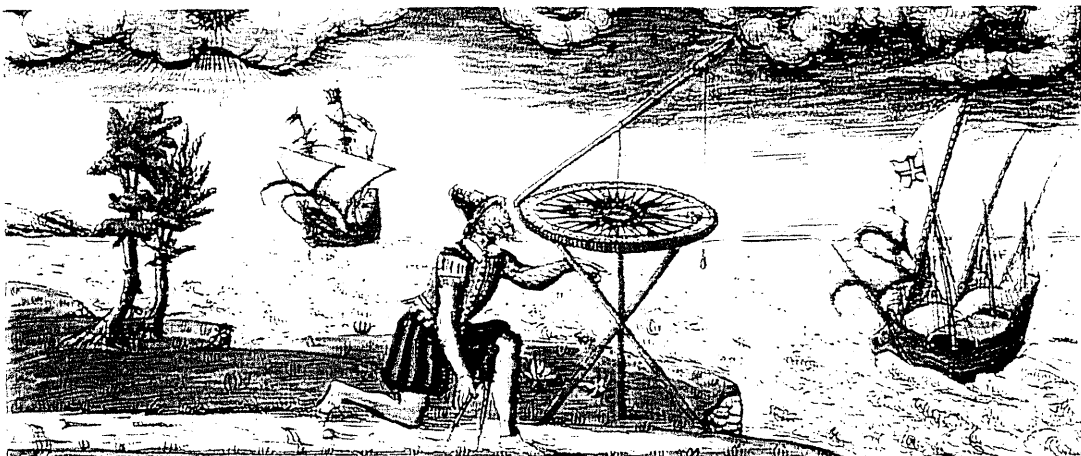
Document 1.17 : Les Antilles de J. de Laet dans la réédition de 1633.

Source : LAET (Johannes de), *Novus orbis, seu Descriptionis Indiae occidentalis libri XVIII, auctore Joanne de Laet [...]*, Leyde, Elzevier, 1633, en encart avant la page 1. (identique à la carte de l'édition française de 1640)

Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle.



Document 1.18 : Le manuscrit de Jacques de Vaux (1583)
 Source : BnF MF 150.
 Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.





Document 1.19 : La carte manuscrite de Jacques de Vaux (fin XVIe siècle)

Source : Bibliothèque nationale de France.

Origine cliché : PASTOUREAU (Mireille), *Voies océanes. Cartes marines et grandes découvertes*, Paris, Éditions Hervas, 1990.

Document 1.20 : Le cabinet de Paul Contant. Le Tatou. (Gravure sur bois, 1609)

Source : CONTANT (Paul), *Le Jardin et cabinet poétique de Paul Contant, apoticaire de Poitiers*, Poitiers, Antoine Mesnier, 1609.

Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



Document 1.21 : Le cabinet de Paul Contant (1609). Le « canoë ». (Gravure sur bois, 1609)
Source : CONTANT (Paul), *Le Jardin et cabinet poétique de Paul Contant, apoticaire de Poitiers*, Poitiers, Antoine Mesnier, 1609.
Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



Document 1.22 : Fête « brésilienne » à Rouen en 1550 (gravure sur bois)

Source : DENIS (Ferdinand), *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550, suivie d'un fragment du XVI^e siècle roulant sur la théogonie des Anciens peuples du Brésil et des poésies en langue Tupique de Christovam Valente*, Paris, J. Techener, 1850.

Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle.

Figure des Brifilians.



Document 1.23 : « Toupinambas » à Paris en 1613. (gravure, 1613)

Source : BnF Estampes Qb 1 1613.

Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.

SAUVAGES AMENEZ EN FRANCE POUR ESTRE INSTRUITS DANS LA RELIGION CATHOLIQUE,
QUI FURENT BAPTISEZ A PARIS EN L'EGLISE DE S^t PAUL LE XVII^e IUILLET 1613.



Portrait en naturel des barbares amenez en France du pays de Toupinambou par le S^r de Brazilly pour estre baptizez et convertiz
a la foy de Jesus Christ et presentez a Sa Ma^{te} en l'annee presente 1613.



Ce sont icy les costez portyvants des sauvages de l'isle de Maranhão appellez Toupinambou amenez au tres-Chrestien Roy de France
de la Nouvelle par le S^r de Brazilly en la presente annee 1613. On font représenter les peuples qu'ils venant en darrent.

<i>Origine des termes utilisés par les Français pour désigner les ressources naturelles des Petites Antilles, d'après les relations et chroniques des années 1640 (en pourcentages)</i>								
	<i>Africain</i>	<i>Français</i>	<i>Espagnol</i>	<i>Français et Espagnol</i>	<i>Arawak (Grandes Antilles et Terre Ferme)</i>	<i>Tupi (Terre ferme, Amazonie)</i>	<i>Caraïbe (Guyanes et Petites Antilles)</i>	<i>Amérindien</i>
<i>Oiseaux</i>	0	88 % (ramier, frégate)	0	88 %	0	4 % (ara)	8 % (colibri)	12 %
<i>Faune terrestre</i>	0	31 % (couleuvre)	0	31 %	8 % (iguane)	23 % (tortue canouane)	38 % (chique, pécaré)	69 %
<i>Animaux marins</i>	0	66 %	0	66 %	4 % (lamantin, caret)	7 % (lambis)	23 % (poisson ouacaoua)	34 %
<i>Plantes commestibles</i>	13 % (igname banane)	40 % (choux caraïbe, figue)	7 % (corossol)	47 %	12 % (goyave, papaye)	15 % (manihot, ananas)	13 % (mabi = patate douce)	40 %
<i>Simple</i>	0	11 % (Sauge)	6 % (salsepareille canéfica)	17 %	3 % (gayac)	0	80 % (keketi, iatacani)	83 %
<i>Plantes non commestibles et non curatives</i>	0	48 % (merisier, pite)	4 % (calebasse)	52 %	11 % (acajou)	11 % (genipa, pétun)	26 % (acoma, cachibou)	48 %
<i>Total (185 cas)</i>	3 %	48 %	3 %	51 %	6 %	9 %	31 %	46 %

Tableau réalisé d'après certaines données tirées de Jacques PETITJEAN ROGET, *La société d'habitation à la Martinique, un demi-siècle de formation 1635-1685*, 2 volumes, Lille, Atelier de reproduction des thèses, 1980, tome 1, p.322-332, et p.433 et suivantes [Pourcentages arrondis], complétées (pour les exemples entre parenthèses) à partir de la *Relation de l'establissement des François depuis l'an 1635 en l'Isle de la Martinique l'une des Antilles de l'Amérique. Des meurs des Sauvages ; de la situation, & des autres singularitez de l'Isle*, du P. Bouton (Paris, S.Cramoisy, 1640), et de l'appareil critique qui accompagne la réédition du *Dictionnaire caraïbe-français mêlé de remarques historiques pour l'éclaircissement de la langue*, du R.P. Raymond BRETON (Auxerre, G.Bouquet, 1665, réédition Paris, IRD-Karthala, 1999).

Document 3.1 : Table des matières de la *Relation* du P. Bouton (1640).

Source : BOUTON (R.P. Jacques), *Relation de l'establissement des François depuis l'an 1635 en l'Isle de la Martinique l'une des Antilles de l'Amérique. Des meurs des Sauvages ; de la situation, & des autres singularitez de l'Isle*, Paris, S.Cramoisy, 1640.

Origine cliché : Bibliothèque nationale.

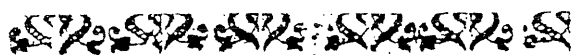


TABLE DES CHAPITRES contenus en ce liure.

N ostre embarquement, & les dangers que nous courûmes sur mer. Chap. I.	page 1.
De la situation de l'isle de la Martinique. Chap. II.	27
Entrée & establissement des François en cette isle. Chap. III.	34
Des commoditez que l'isle peut fournir. Chap. IV.	43
Continuation du mesme sujet, des commoditez de l'isle. Chap. V.	58
Des choses de cette isle qu'on peut transporter ailleurs. Chap. VI.	80
Incômoditez de l'isle. Chap. VII.	88
Des François qui habitent l'isle, & des Negres esclaves. Chap. VIII.	95
Des Sauvages du pays nommez Caraïbes. Chap. IX.	105
Continuation du mesme sujet des Sauvages. Chap. X.	120
Du fruit spirituel qu'on peut esperer de cette isle. Chap. XI.	130

RELA

Document 3.2 : Scène antillaise, Du Tertre 1667.

Source : DU TERTRE (R.P. Jean-Baptiste), *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, Paris, Thomas Jolly, 1667-1671, volume 2.

Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle (photocopie numérique).



1. Tortue faisant son trou pour pondre. 3. Vaire de la Torne. in 5. Resnier. in 7. Arras. p. 101. 11. Eff des poissons volants in 11. Fyhu en cul ou oiseau du tropique. in 13. Cambier. 2. Comme on la retourne. p. 227. 4. Courbant p. 119. 8. Poro quasi. in 14. Grand gofier. p. 221. 10. 12. Flamant. 1667. 14. Grand gofier. p. 221. Le Clerc. f.

Document 3.3 : « fruits de la passion », Rochefort 1658.

Source : ROCHEFORT (César de), *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique, avec un vocabulaire caraïbe*, Rotterdam, A. Leers, 1658.

Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle (photocopie numérique).



Document 3.4 : « rats des îles d'Amérique », Rochefort 1658.

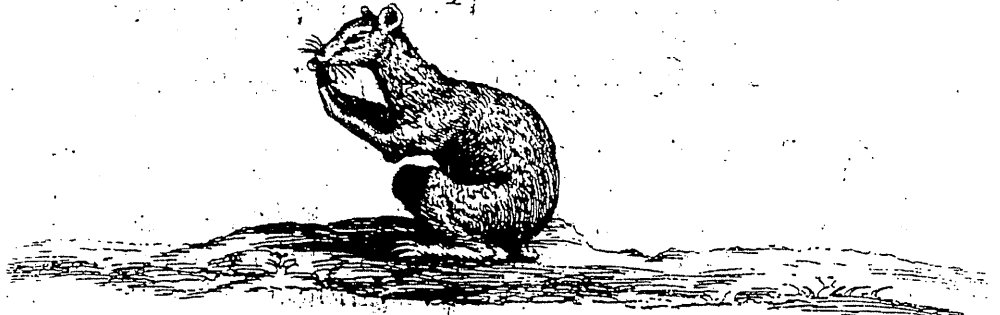
Source : ROCHEFORT (César de), *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique, avec un vocabulaire caraïbe*, Rotterdam, A. Leers, 1658.

Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle (photocopie numérique).

Chap. 12 DES ÎLES ANTILLES

171

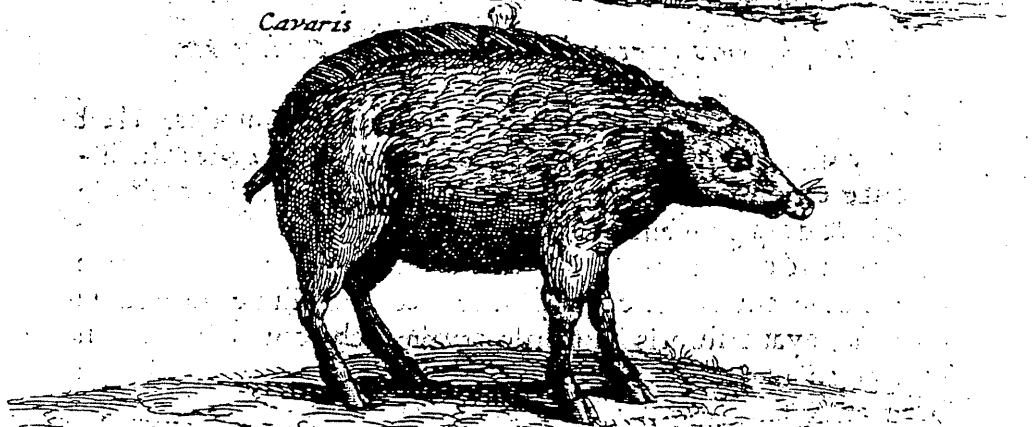
des Rats Musques



Tatou



Cavaris



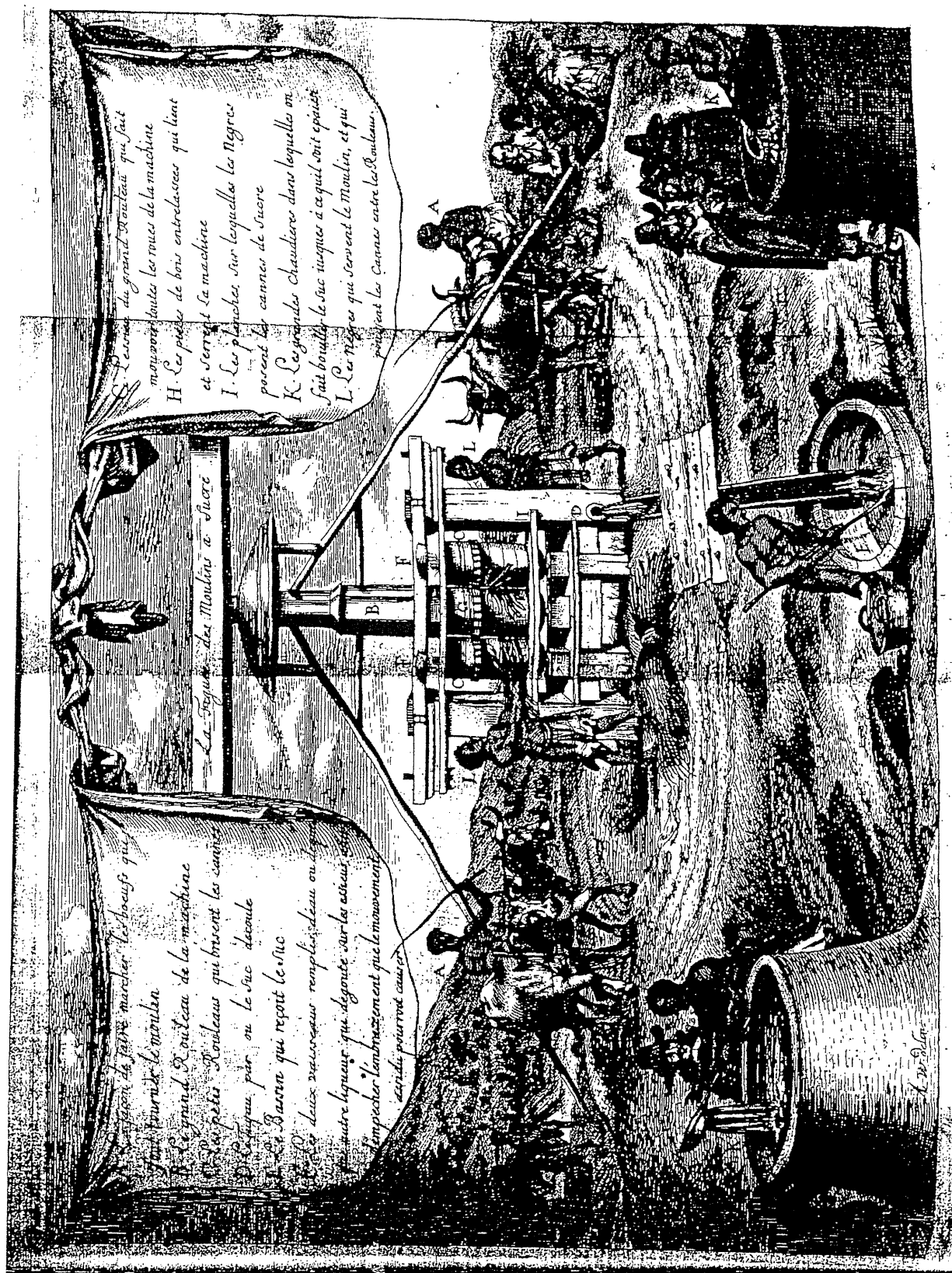
l'Opasum



Document 3.5 : « équipage d'une sucrerie », Rochefort 1665.

Source : ROCHEFORT (César de), *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique, avec un vocabulaire caraïbe*, réédition Rotterdam, Arnout Leers, 1665.

Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle (photocopie numérique).



Document 3.6 : Lettre du P. Mongin, Saint-Christophe, le 3 mars 1682 : sur une comète.

Source : «Sixième lettre au R.P. Fontenai, professeur de mathématiques au Collège de Clairmont à Paris, sur l'observation de la comète de 1681 et 1682, faite dans l'île de Saint-Christophe, le 3 mars 1682», tirée de BMCarcassonne Ms 82, f° 77 et suivants.

Origine cliché : Bibliothèque municipale de Carcassonne (photocopie d'après microfilm).

L'ephemeride des cometes qui a parue le 2^{de} de
 l'Isle de Saint-Christophe. située au 31^{de} degré 29 minutes de
 longitude et au 17^{de} degré et 5 min de latitude boreale,
 au la fin des 1680 et au commencement des 1681.

Le vingtquatriemes de decembre sur la fin du crepuscule
 du soir on vit la queue de la Comete, qui venoit de
 l'occident où la tête étoit cachée au delà de l'horizon
 qui étoit formé par la mer, et cette queue paroissoit
 avoir 60 degrés de long sur deux des larges. on n'en peut
 remarquer autre chose ce jour là, de la basse terre de
 l'Isle, a cause des hautes montagnes qui sont au
 nord-ouest où la comete ou sa queue sembloit prendre
 sa route des le commencement de la nuit selon
 la route des étoiles fixes.

Le reste de ce mois on n'en desceuroit pas d'avantage
 Mais au commencement de Janvier la tête ayant paru
 sur l'horizon a la même heure que dessus, son éloignement
 de notre méridien joint avec les brouillards qui s'élevoient
 a cette heure des nosres montagnes m'empêcha de faire
 aucune observation es jours jusqu'au 4 de janvier suivant.

Le 4 de Janvier la comete étoit au 31^{de} 7 degrés et 30 Min
 d'Ascension droite la declinaison étoit de 17 de 20 Min La
 longitude des 24 degrés de vers-est et la latitude de 31 degré
 20 min

Le 5. 6. 7. 8. on ne peut la voir par là a cause des la lune
 parties a cause des brouillards.

Le 9 elle avoit avancé depuis le 4^{de} de 23 degrés. L'ascension
 étoit des 337 degrés 30 min. la declin. de 20 d. 30 min.
 la longitude des 19 d. vers-est, et la latitude 28 d. 20 min.
 Ce jour là elle étoit contigue a l'étoile ouëdentale du poitrail
 de pegasus et elle passa par le Meridien de l'étoile de la
 première grandeur du poisson Meridional.

Le dix elle avoit avancé de 3 d. et de 30 min. l'ascension étoit
 des 341 d. 30 Min la declinaison de 23 d. La longitude des 24 d.

- Des poissons. La latitude de 28 degré 30 Min
 Le 11 Elle avoit avancé de 3 degrés. L'Ascension étoit de 345 d
 la déclinaison de 24 degré. La longitude de 27 des poissons la
 latitude de 29 degré
- Le 12. Elle avoit avancé de 2 degrés 30 Minutes. L'ascension étoit
 de 347 degrés trente minutes la déclinaison 23 de 30 Minutes. La
 longitude de 29 degré des poissons. La latitude de 27 degré
- Le 13 elle avoit avancé de 4 degrés. L'ascension droite étoit de 340
 d. la déclinaison de 26 degré. La longitude 4 du Bélier. La latitude
 27 degré
- Le 14 Elle avoit avancé de 2 degré 30 Minutes, L'ascension droite
 étoit 344. la déclinaison 27 degré. La longitude étoit de 8 degré du
 Bélier. la latitude de 27 degré
- Le 15 elle avoit avancé de 2 degré. L'ascension droite étoit de 347. d.
 La déclinaison de 28 degré 20 minutes la longitude de 15 degré du
 Bélier, la latitude de 26 degré 20 minutes Elle étoit alors à la tête
 d'Andromède.
- Le 16 elle avoit avancé de 7 degré. L'ascension étoit d'un degré
~~de~~ ^{de} 28 d 4 minutes la longitude 13 du Bélier, la latitude
 de 26 d 20 minutes. Elle étoit alors au Colure des Equinoxes et au
 méridien du lieu où étoit la nouvelle étoile de Cassiopée.
- Le 17 elle avoit avancé de 2 d. L'ascension étoit de 3 d. La déclinaison
 de 29 degré 20 minutes la longitude 16 degré du Bélier. La
 latitude de 26 degrés.
- Le 18 Elle avoit avancé de 2 degré. L'ascension étoit de 5 degré. La
 déclinaison de 30 degrés la longitude des 18 du bélier la latitude de 26
 Elle étoit alors à l'épaule droite d'Andromède
- Le 19 Elle avoit avancé de 2 d. L'ascension droite étoit de 7 d. 30 mini
 la déclinaison de 30 d. la longitude 20 du bélier, la latitude de 24 degré.
- Le 20 et si on ne peut le découvrir
- Le 22 elle avoit avancé depuis la dernière observation de 4 d. et 30
 minutes l'ascension étoit de 13 d. la déclinaison de 30 degrés la longitude
 de 24 degré du bélier la latitude de 24 degré. Elle étoit alors près de
 l'étoile de la 6^e grandeur qui est au ~~de~~ de la mâchoire inférieure
 du poisson.
- Le 23 on ne peut rien observer.
- Le 24 elle avoit avancé de 3 d. 30. minutes. L'ascension étoit de 17 d.
 degré. la déclinaison de 31 la longitude 19 du bélier. La latitude
 de 23 degré 40 Min
- Le 25 et 27 on n'observa Rien.

Le 28 Elle avoit avancé de 6 degrés 30 minutes. L'ascension -
droite de 24 degrés la déclinaison étoit de 31 de 20 Minutes. La
Longitude 5 degrés du taureau. La latitude de 23 degrés. Elle commençoit
alors de traverser le Triang. C.

Le 29-30-31. de Janvier et i. 2. 3. 4. de février, on ne peut l'observer.

Le 5 de février Elle avoit avancé de 6 degrés 30 Minutes L'ascension
droite de 32 degrés La déclinaison de 30 de 40 Minutes La Longitude 4 du
taureau. La latitude de 21 de

Le 8 Elle avoit avancé de 8 degrés L'ascension étoit de 34 degrés
La déclinaison de 30 degrés 40 minutes La longitude de 13 degrés du taureau.
La latitude de 20 degrés 30 min.

Voilà M. ~~A. F.~~ Ce que j'ay peu observer dans cette comète; -
à quoy J'ajoute, le que tout le monde a avoué ici qu'on n'avoit jamais
veu de Comète dont la queue fust et si longue, et si large, surtout dans
son commencement où la tête étoit si proche du soleil, qu'elle sembloit
se lever dans le même temps de l'horizon et quasi dans le même point
où cet astre se couchoit. Ceci me paroit. Etablit fortement l'opinion de
ceux qui tiennent que la queue n'est que la refraction de la lumière du
Soleil. 2° son cours me paroit être sur une ligne assez droite d'où elle
me parut sortir le douze de janvier, et se rapprocher le 12^e ce qui m'a fait
tenir cette observation ^{de la queue} pour suspecte, aussi pour vous avouer la vérité
je la fis fort à la hâte sortant à ce moment d'une cérémonie qui
m'avoit occupé depuis midy à Baptiser une troupe de Negres dultes,
En ayant baptisé dans ce temps une quarantaine et marié 32. Ceci
étant fait avec les exhortations d'un Missionnaire, qui Jesoit allé
son premier Coup de vess dans cet emploi étoit assez accablant
pour excuser la négligence de son observation.

3° presque toutes les observations ont été faites un peu avant les 7
heures du soir, qui étoit le temps où la Comète étoit moins éloigné
de nostre Zenith.

4° depuis le 24 janvier j'ay eu bien de la peine à observer quelque
chose à cause de la clarté de la lune et quand elle fut au dessus,
la comète paroissoit très peu, mais après le 8^e février je ne vis rien
pendant 4 ou 6 jours que quelques vestes de lumière qui se perdoit insensiblement
sans qu'on en peut remarquer la tête.

5° Je vous avoue que de bonne foy je ne conté rien sur ces observations, -
que je les hazarde avec beaucoup d'incertitude de leur fortune, n'ayant
jamais rien essayé de semblable et n'ayant ici personne que les morts
que je puisse consulter sur ^{ce sujet} ~~ce sujet~~ qui me fait espérer que ~~vous~~ Vous

~~179~~

Avec la charité de m'envoyer vos observations et de me
 marquer les Egarimens des miens a moins qu'ils ne fussent
 si grands et si frequens que j'y n'en valussent pas la peine
 Si erraverim toto calo

A la fin des 9^{bre} dernier nous avons vu une autre comete
 Elle paroissoit a quatre heures du matin, a l'orient du p^{ri}ntemps
 deus sur l'horizon d'environ 30 d'elle estoit presque imperceptible
 Je ne la vis plus après le 4 de decembre. 9⁷

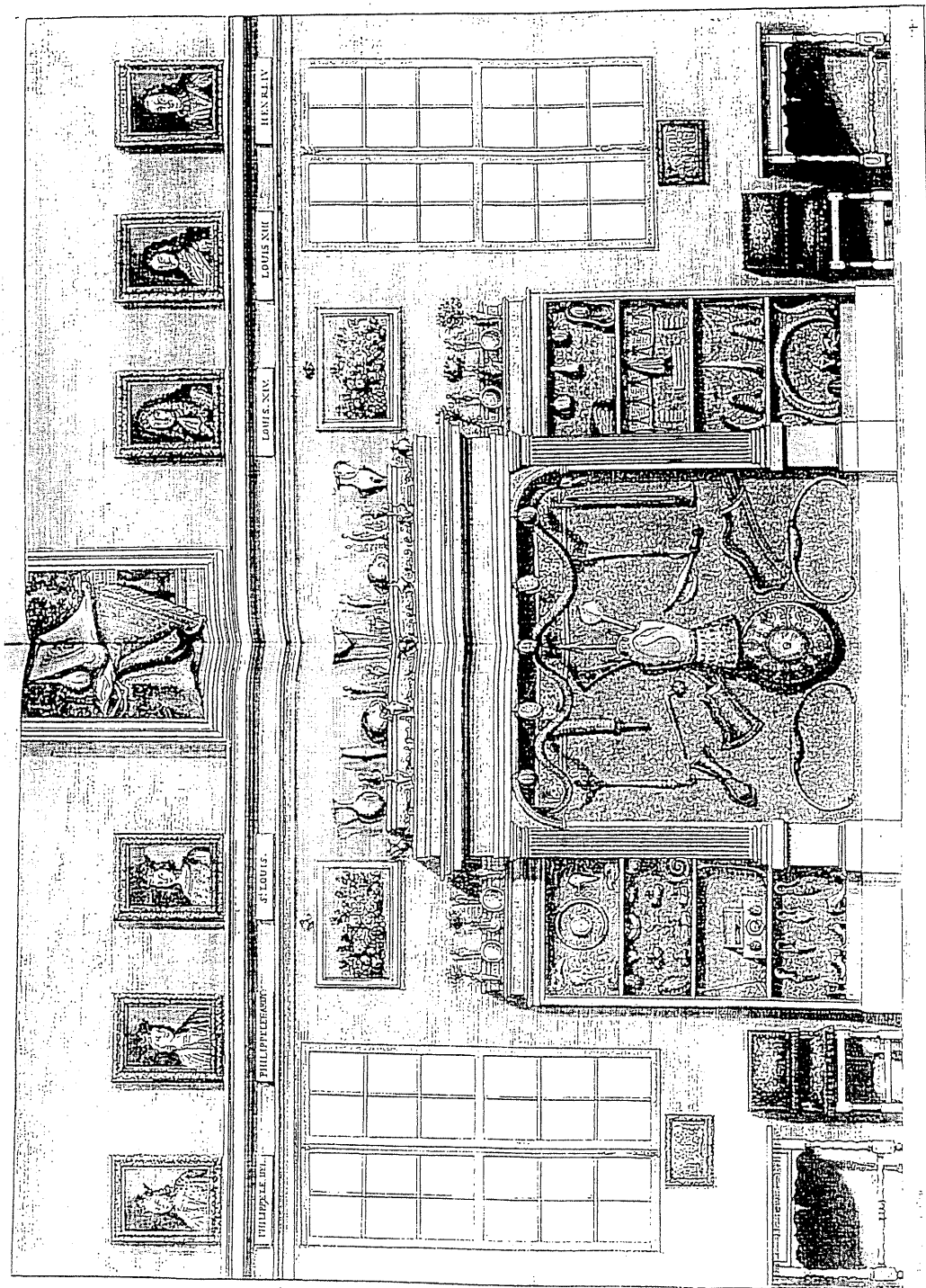
Comme de prouver au sieur Guillaume Donnadieu
 l'ancien president de la faculte de medecine de
 Montpellier le six mil sept cent vingt Et le
 Trentesix
 Le six mil sept cent vingt Et le troisideme Jour d'aujourd

Supplia leur blâme
 Supplia
 leur blâme
 Supplia
 leur blâme

Document 3.7 : Le cabinet de Sainte-Geneviève : vue d'ensemble.

Source : DU MOLINET, *Le Cabinet de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève*, Paris, Antoine Dezallier, 1692.

Origine cliché : SCHNAPPER (Antoine), *Le géant, la licorne, la tulipe*. Collections françaises au XVIIIe siècle, Paris, Flammarion, 1988.



Document 3.8 : Détail du « Casse-tête » visible dans la vitrine de 1692.

Source : Réserve de la Bibliothèque Sainte-Geneviève

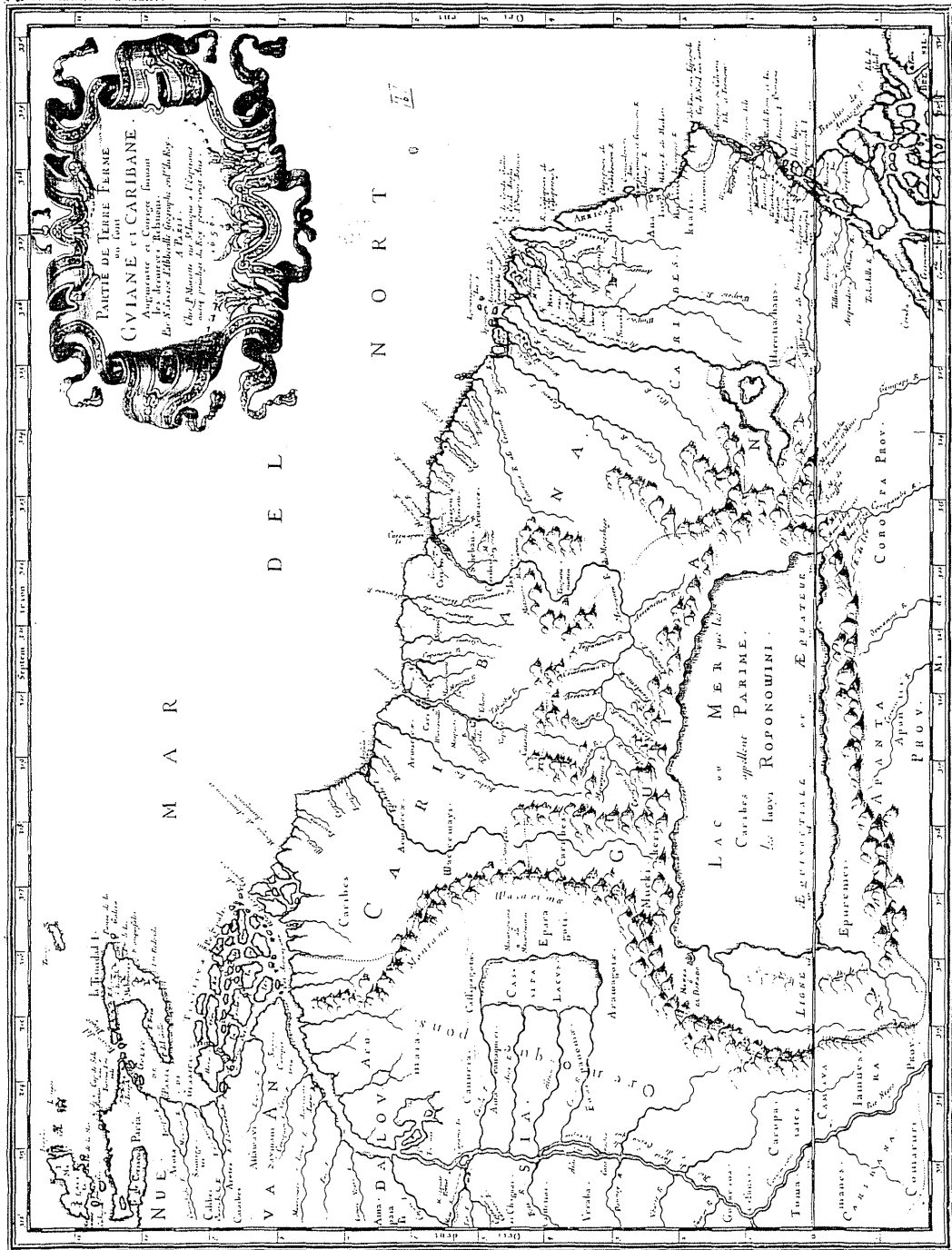
Origine cliché : BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE, *Le Cabinet de curiosités de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, des origines à nos jours*, Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, 1989.



Document 3.10 : Carte de la Martinique publiée dans la première édition de Du Tertre (1654)
 Source : DU TERTRE (R.P. Jean-Baptiste), *Histoire générale des isles de Saint Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres dans l'Amérique, où l'on verra l'establisement des colonies françaises dans ces isles, leurs guerres civiles et étrangères et tout ce qui se passe dans le voyage et retour des Indes*, Paris, J.Langlois, 1654.
 Origine cliché : INSTITUT DE FRANCE, *De la Découverte à l'émancipation. Trois siècles et demi d'histoire antillaise à travers les collections du Docteur Chatillon et de la Bibliothèque Mazarine*, catalogue de l'exposition présentée par Marcel Chatillon et Jean-Claude Nardin à la Bibliothèque Mazarine (novembre 1998-janvier 1999), Paris, 1998.



Document 3.11 : Carte de la Guyane par Mariette (1656).
Source : BNCP Ge AF Pf. 202 (5293).
Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



Document 3.13 : Carte de propagande de la Guyane, par Vouillemont (1667)

Source : collection Marcel Chatillon (existe également à la BNCP)

Origine cliché : *Regards sur les Antilles*. Collection Marcel Chatillon, catalogue d'exposition (septembre 1999-janvier 2000) au Musée d'Aquitaine, Bordeaux, Éditions de la Réunion des Musées nationaux, 1999.



Document 3.14 : L'homme marin vu à la Martinique (1672)

Source : « Extrait d'une lettre écrite de La Martinique par Mr Chrestien, à un licentié de Sorbonne, touchant un Homme Marin, parû aux côtes de cette Isle, le 23 de May, 1673. », *Recœuil des Memoires et conferences sur les Arts et les Sciences, présentées à Monseigneur le Dauphin, pendant l'Année MDCLXXII, par Jean Baptiste Denis Conseiller et Médecin ordinaire du Roy, qui y continuë le Journal des Sçavans*, Amsterdam, Pierre Michel, 1673, p.102-109

« Le Diamand est un grand Rocher situé au Sud de la Martinique, & séparé de l'ille par un détroit d'une lieuë. Les rus de Marées contraires, qui courent furieusement entre les pointes des Montagnes voisines, le rendent presque inaccessible. Les Oyseaux s'y retirent comme en un lieu où les dangers de la Mer, & les Precipices les assurent contre les courses des chasseurs. Il y en a si grande quantité, qu'ils sont comme de grands Nuages au dessus des Bateaux qui en approchent; & ceux qui ont la hardiesse de monter au haut de ce Rocher, remplissent souvent de grands Canots des Petits, qu'ils prennent a la main, dans les trous, & les herbes d'alentour. De sorte que la stérilité de ce désert produit, avec une fécondité admirable, le grand nombre d'Oyseaux qui font une partie de notre nourriture : Monsieur Le General De Baas ayant sagement remarqué que les Habitants des Isles voisines enlevoient les Oeuvs et les Petits, et ruinoient la Chasse de l'Ille, a défendu a toutes sortes d'Habitants d'aborder cet Isle durant le temps que les Oyseaux y couvent leurs Petits ; & Le Sieur de la Paire, Capitaine Commandant de ce Quartier, a pris un Soïn tout particulier de faire observer cette Ordonnance si utile au public, jusqu'au 23 May, qu'il commanda un Canot pour connoître la fécondité de ce petit désert ; le Maïstre du Canot s'étant acquitté de sa Commission, retourna sur une Pointe avancée de dix ou douze pas dans la Mer, élevée de huit ou dix pieds au dessus de l'eau, où un autre François , & quatre Negres, qui composaient son équipage, l'attendaient; ils demeurèrent sur cette Pointe jusqu'à une heure avant le Soleil couchant, (c'est environ cinq heures un quart, à la fin de May, dans les Isles,) pour attendre que le vent d'Est, contraire à leur retour, s'abaissât , comme il a coûtume de faire tous les soirs. Ils se divertissoient, lorsqu'un jeune François effrayé fit un grand cry, qui leur fit aussi-tôt tourner la teste de son costé pour apprendre le sujet de sa crainte ; et tous ensemble voyant en même temps un Homme Marin à huit pas d'eux, qui avoit la moitié du corps hors de l'eau, ils furent saisis d'un estonnement, qui partageant leurs esprits entre la crainte & l'admiration, les arrestoient sans sçavoir s'ils devaient fuir ou considérer à loisir ce Monstre. Il avoit la Figure d'Homme, depuis la Teste jusqu'à la ceinture ; la Taille petite telle qu'ont les enfants de quinze ou seize ans ; la Teste proportionnée au Corps ; les yeux un peu gros, mais sans difformité ; le nez un peu large & camus ; le visage large & plein ; les Cheveux gris, mélez de Blancs & de Noirs, étaient plats & arrangez comme s'ils eussent esté peignez, & luy flottoient sur le haut des épaules ; une barbe grise, également large partout, lui pendoit sept ou huit poüces sur l'estomac, qui estoit couvert de poils gris comme aux Vieillards ; le Visage, le Col, & le reste du Corps étoit médiocrement Blanc ; on n'a rien remarqué de particulier au Col, aux Bras, aux Mains, aux Doigts, ny au reste du Corps qui sortoit de l'eau, si ce n'est qu'il n'estoit pas couvert d'écaille ou de poil, et qu'il paraissoit avoir la peau assez délicate. La partie inférieure, depuis la ceinture, que l'on voyait entre deux eaux, estoit proportionnée au reste du Corps, & semblable à un Poisson,, et elle se terminoit par une queuë large et Fourchuë come vous le voyez dans la Figure icy jointe.

L'étonnement que cette veuë causa d'abord aux François & aux Negres, ne leur permit pas de le bien distinguer la première fois ; mais s'estant remis de ce premier trouble, & le monstre s'estant montré sur l'eau plusieurs fois, & fort long-temps, ils eurent le loisir de

remarquer distinctement toutes les parties, dont il estoit composé. Le plus jeune des François, à qui les dangers continuels ont appris à ne rien craindre, se familiarisant peu à peu avec luy, l'appela en le siflant, comme on appelle les Chiens ; Un des Negres voulut jeter une grosse Ligne pour le prendre. Il parut la première fois à huit pas du Rocher. Il se montra plus près la seconde fois, & vint enfin tout proche de la pointe, où les François & les Negres estoient assis ; et puis se retirant vers l'Est, le long d'un Herbage, qui est au pied de ce Rocher, il se tourna plusieurs fois, & s'arresta long-temps sur l'Eau, comme s'il eût pris plaisir à voir & à estre veu, sans s'éfaroucher, ny témoigner aucun estonnement ; & enfin il disparut au commencement de la Nuit.

Ce recit ayant esté fait premierement à un Pere Jesuite, qui faisoit Mission dans les Côtes du voisinage, où la mort de Mr Rozel, tres-fervent Ecclesiastique, a laissé une Eglise de plus de mille personnes sans Pasteur, ; & ensuite la même chose ayant esté rapportée au Sieur de la Paire Capitaine de ce grand Quarier ; sa nouveauté la leur rendit suspecte, & les obligea d'en faire une information, avec toute l'exactitude que peut donner la crainte d'estre publiquement trompé. Ils prétendoient au commencement en détromper le peuple, qui a toujours trop d'inclination à croire les choses extraordinaires, & qui peuvent servir d'entretien : mais ayant veu que les témoins repondoient à cent questions qu'on leur faisoient sans se contredire ; ils furent à la fin, obligez de croire ce recit comme veritable, qu'ils n'avoient d'abord considéré que comme une Fable. Le Sieur de la Paire fit recevoir juridiquement leur déposition par un Notaire, en présence des Officiers & des Personnes les plus considérables du Quartier.

Il serait difficile de faire une recherche plus rigoureuse. Un Religieux, & un Capitaine de merite, à qui plusieurs Campagnes ont donné de l'expérience, y ont employé toute leur adresse, en separant les témoins les uns des autres, pour les interroger, en leur faisant des demandes concertées entr'eux pour les faire couper. Aussi Monsieur le General de Baas, à qui l'esprit, l'expérience et la lecture donnent une merveilleuse vivacité pour juger des choses, n'a pas crû qu'on y deust rien ajouter pour la rendre plus authentique.

Le témoignage de deux françois est considérable en ce qu'ils n'ont rien qui les obligede fausser le serment solennel, qu'ils ont fait de dire la vérité. Mais ce qui doit rendre cette histoire encore plus certaine est le témoignage de quatre Negres, qui estant separez les uns des autres ont tous constamment déposé la même chose. Ceux qui connaissent leur naisveté & leur stupidité, jugeront aisément qu'ils ne pourroient convenir dans le même témoignage, s'ils n'avoient veu la même chose ; & qu'ayant assez peu de mémoire, il leur seroit impossible d'apprendre en si peu de temps à feindre une si longue histoire. De plus, ce n'est pas une vision passagère et d'un moment, ou confuse & de Nuit ; ils ont veu ce Monstre en plein jour & pendant une heure ; ils l'ont considéré à loisir ; ils s'en sont entretenus & ont distinctement remarqué toutes ces particularitez, qu'ils ont déposées. Ajoutez à cela que ce n'est pas le premier Homme Marin qui a paru. Monsieur Desponde fait mention d'un Homme et d'une Femme qui ayant été pris en même temps, la Femme survêcut deux années après et apprit à filer. L'Histoire de l'Evêque marin pris aux costes de la Mer Baltique est admirable. Le Pere Henriquez Jesuite fut un jour appelé par des pescheurs pour voir sept Tritons, & neuf Sirenes, qui avoient esté prises auprès de l'Isle de Manare, en qui les sexes estoient parfaitement distinguez. Celuy qui parut il y a quelques années aux costes de Bretagne, proche de Belle Isle, estoit tout semblable à celui qui s'est fait voir cette année dans l'Amérique.

On s'est informé si les bras estoient proportionnez au corps, s'ils estoient plats, & si les doigts de la main estoient attachés ensemble; s'ils avoient des ailerons, comme on a souvent remarqué en ces sortes de Monstres, qui avec cela sont plus propres à nager ; Mais les témoins n'ayant pas fait ces réflexions, n'ont pû satisfaire la curiosité de ceux qui les interrogeoient ; ils ont tous assuré qu'ils l'avoient oüi souffler du nez, et qu'ils luy avoient veu passer la main sur le

visage, & sur le nez, comme pour s'essuyer & se moucher. Il n'a fait aucun bruit de la bouche qui ait pû faire connoître s'il avoit de la voix.

Il est croyable que ce Monstre s'estant souvent veu dans l'eau, comme dans un miroir, ou en ayant veu d'autres sembables dans les Mers, regardoit ceux qui composoient l'équipage du Canot avec un plaisir que la ressemblance fait naistre. Les témoins luy trouverent le visage farouche; mais peut estre qu'un reste de frayeur leur faisoit paroître plus fier qu'il n'estoit en effet.

On laisse aux curieux à conjecturer si c'est un Monstre, ou une espee feconde ; & supposé que ce soit un monstre, de quelle manière il a pû estre engendré. Nic Rimber rapporte que la famille des Marinis en Espagne est venuë d'un Triton, & d'une Fille dont il eust la compagnie. Mais de sçavoir s'il est aussi semblable à l'homme dans les parties intérieures, que dans les traits du visage ; s'il peut vivre et engendrer dans l'eau ; c'est aux sçavants à décider ces questions, & à nous de rapporter fidèlement ce que nous en avons appris. »

Document 4.1 : Liste des Secrétaires d'État à la Marine (1669-1791)

Liste des Secrétaires d'État à la Marine de 1669 à 1791

Liste établie d'après celle présentée dans Archives Nationales, *Guide des sources de l'histoire de l'Amérique latine et des Antilles dans les archives françaises*, Paris, 1984, p.617.

L'administration des territoires d'Outre-mer a fait partie intégrante du département de la Marine à partir du ministère d'Armand Du Plessis cardinal duc de Richelieu, en 1626. La chronologie des ministres de la Marine ne peut être établie avec précision antérieurement à cette époque à compter de laquelle on voit la Marine divisée en deux groupes —Marine du Ponant (Occident) et Marine du Levant (Orient)— jusqu'en 1669.

Colbert s'occupe des affaires maritimes auprès de Louis XIV dès 1661, et prend la charge du premier Secrétariat d'État à la Marine, créé à son intention en 1669.¹

- 1669-1783 : Jean-Baptiste Colbert.
- 1683-1690 : Jean-Baptiste Colbert marquis de Seignelay.
- 1690-1699 : Louis Phélypeaux, comte de Pontchartrain.
- 1699-1715 : Jérôme Phélypeaux, comte de Pontchartrain.
- [- 1715 : Louis-Alexandre Comte de Toulouse, "Président du Conseil de Marine".]
- 1715-1722 : Joseph-Jean-Baptiste Fleuriau, sieur d'Armenonville.
- 1722- 1723 : Charles-Jean-Baptiste Fleuriau d'Armenonville, comte de Morville.
- 1723-1748 : Jean-Frédéric Phélypeaux, comte de Maurepas.
- 1749-1754 : Antoine-Louis Rouillé, comte de Jouy.
- 1754-1757 : Jean-Baptiste de Machault d'Arnouville.
- 1757-1758 : François-Marie Peirenc de Moras et son adjoint Le Normand de Mézy.
- 1758 (juin-octobre): Claude-Louis, marquis de Massiac.
- 1758-1761 : Nicolas-René Berryer.
- 1761-1766 : Étienne-François de Choiseul, duc de Stainville.
- 1766-1770 : César-Gabriel de Choiseul, duc de Praslin.
- 1770-1771 : Joseph-Marie Terray (par intérim).
- 1771-1774 : Pierre-Étienne Bourgeois de Boyne.
- 1774-1780 : Antoine-Raymond de Sartine.
- 1780-1787 : Charles-Eugène de La Croix, marquis de Castries.
- 1787-1789 : César-Henri, comte de La Luzerne.
- 1789 : Arnaud de Laporte (absent)
- 1789-1790 : César-Henri, comte de La Luzerne.
- 1790-1791 : Charles-Pierre Claret de Fleurieu.

¹ PLUCHON (Pierre), *Histoire de la colonisation française, tome 1: le premier empire colonial, des origines à la Restauration*, Paris, Fayard, 1991, p.82.

Document 4.2 : Liste des directeurs du Bureau des colonies (1710-1792)

Liste des directeurs du Bureau des colonies

Liste établie d'après celle présentée dans Archives Nationales, *Guide des sources de l'histoire de l'Amérique latine et des Antilles dans les archives françaises*, Paris, 1984, p.617.

Le 1er janvier 1710 est créé le bureau des Colonies au sein du Ministère de la Marine. Il constitue à partir de cette date, une entité administrative particulière, bien que dépendant toujours du secrétaire d'État à la Marine. Les archivistes de l'époque reçurent, comme ceux des autres bureaux du ministère, l'ordre de constituer des collections complètes des actes administratifs concernant les colonies. À la tête de ce bureau est placé un Premier commis, aussi appelé "Chef du Bureau des Colonies".¹

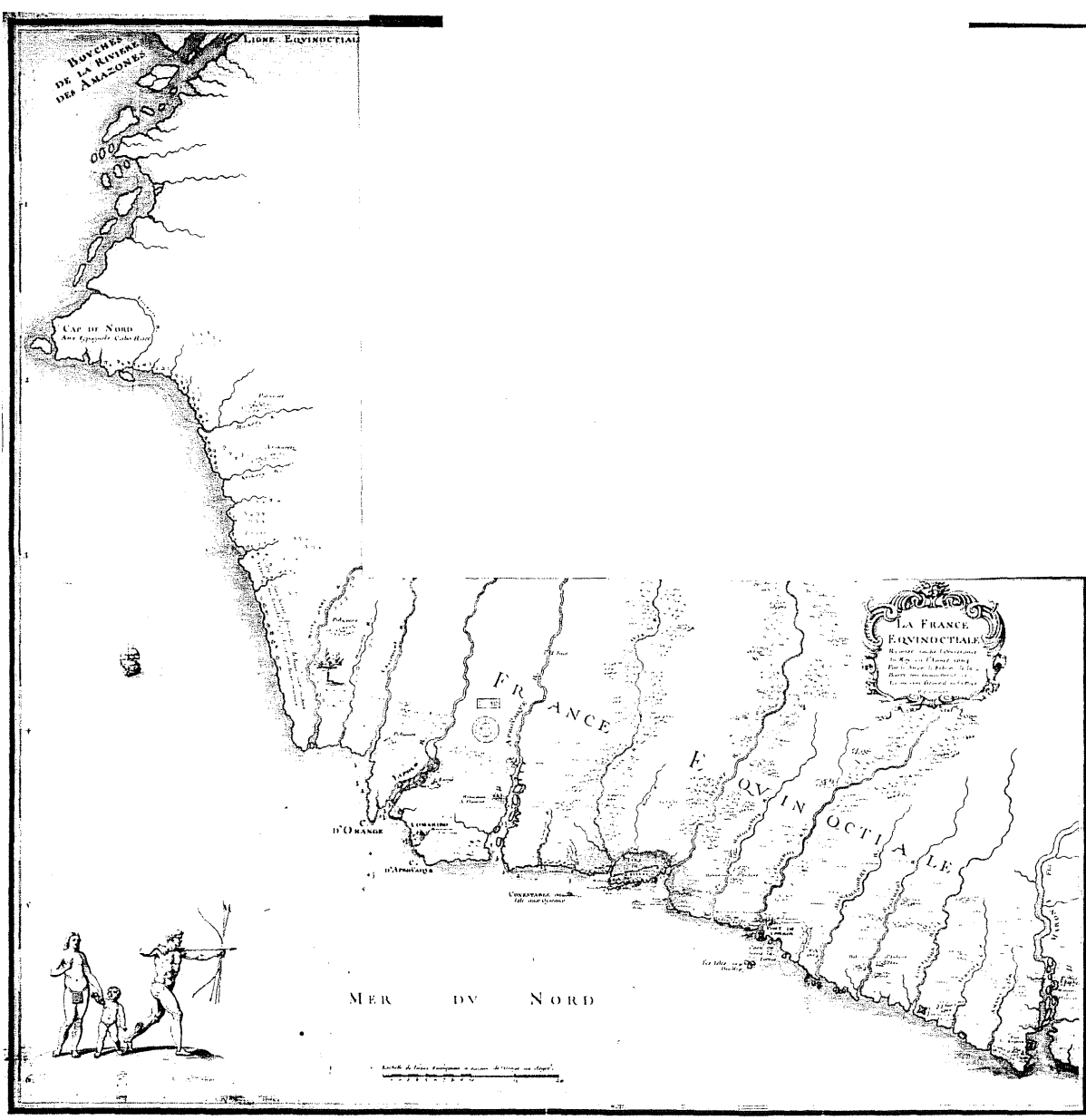
- 1710-1725 : Moïse Augustin de Fontanieu (nommé le 23 novembre 1710).
- 1725-1738 : Pierre de Forcade (nommé en février 1725).
- 1738-1758 : Arnaud de La Porte (nommé en juin 1738).
- 1758-1764 : Jean-Augustin Accaron (nommé le 27 janvier 1758).
- 1764-1770 : Jean-Baptiste Dubuc. [Dubuc-Dufferet.]

- 1770-1783 : en 1770, le Bureau des Colonies est scindé en deux parties :
 - > Bureau des Colonies d'Amérique et d'Afrique, avec à sa tête De La Coste.
 - > Bureau des Colonies d'Inde et des Mascareignes, avec à sa tête, successivement La Rivière, Michel et Bretel.

- 1783-1792 : En 1783 est créée une Intendance générale des Colonies, dont la direction est assurée par Guillemain de Vaivre, "Intendant général des Colonies".

¹ KRAKOVITCH (Odile), *Arrêts, déclarations, édits et ordonnances concernant les colonies (1666-1779). Inventaire analytique de la série Colonies A*, Paris, Archives nationales, 1993, p.7. Et Archives Nationales, *Guide des sources de l'histoire de l'Amérique latine et des Antilles dans les archives françaises*, Paris, 1984, p.618.

Document 4.3 : Carte manuscrite de la Guyane par Lefebvre de La Barre (1664)
Source : BNCP SH Pf. 163, division 2, pièce 9.
Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



Document 4.4 : Mémoires sur les pêches étrangères (1723).

Source : AN AP 127 3, dossier 9.

Origine cliché : Archives nationales de France (photopies d'après microfilm).

n^o 109

Tourtes, Isles ettes Colonies

Diverses Memoires Concernant les Pêches Etrangères Envoyez par le Conseil de Marine aux Gouverneurs, Intendants, Ambassadeurs, Résidens, Consuls, et autres Officiers de la Marine

Année	Lieux differens	Noms de ceux aux quels ils sont adresez	Année de l'envoy des memoires & par qui	Lieu de la reception de la reponse
1722	Quebec	M ^{rs} du Maudouillet & Bignon	par le Conseil	
	2	M ^{rs} Clairambault & Sarrasin	L ^{rs} M ^{rs} Raudot	
	Montreal	Des S ^{rs} Opide	L ^{rs} ... L ^{rs}	
	L'isle royale	Des M ^{rs} Méry Consul	L ^{rs} ... L ^{rs}	
	La Louisiane	Hubon Le port de Comp ^{te}	L ^{rs} ... L ^{rs}	
	La Martinique	M ^{rs} De Feuquieres et Bernard	L ^{rs} ... L ^{rs}	rep. en Mars 1723.
	S ^{te} Christophe	L ^{rs} ...	L ^{rs} ... L ^{rs}	L ^{rs} ...
	La Gadeloupe	L ^{rs} ...	L ^{rs} ... L ^{rs}	L ^{rs} ...
	La Jamaïque	L ^{rs} ...	L ^{rs} ... L ^{rs}	
	S ^{te} Domingue	Marquis de Sorel et Des Montbaulton	L ^{rs} ... L ^{rs}	
	Cayenne	Dorvillers et Dalbon	L ^{rs} ... L ^{rs}	
1723	La Martinique	Monsieur marquis	M ^{rs} Raudot	
	Canada	André de Leigne	L ^{rs} ...	repondu le 25 Octobre 1723.
1727	Les Isles en general	S ^{te} Domingue	M ^{rs} Roy	

Leſchae 1 5
 Memoire pour la Martinique

Il ne se prend que par hazard de *Sortues* à la Martinique d'ou les *Pescheurs* les vont prendre aux *Grenadines* et à *Sabac* & s'apportent particulieres. *Jey* ou ils l'attendent 10 Jours la *lince* De quelles diverses manieres se fait

ceste *Pesche*.
 De quelles especes de *Sortues* on voit le plus à la Martinique.

non ----- Si l'en voit de celles qui sont couvertes de cuir en angles & qui n'ont point de cailloux.

Peu les plus grosses sont d'un pied de large sur 18. de long

point du tout ----- Si l'on voit des *Sortues* de terre en grand nombre et de quelle grosseur. Si se pesche quelques fois du *Lamentin* et s'il y est rare ou ordin.^{re} fait une description exacte de ce *Poisson* attendu que les figures que l'on en voit ne conviennent point avec ce que l'on en écrit.

Si l'y en a de plusieurs especes ou d'une seule, combien les femelles sont de petites à la fois.

point du tout ----- Si l'on apporte encore à la Martinique des *chairs* de *Lamentin* salés comme on le faisoit autres fois avant le Commerce des *Bœufs* & *chairs* salés d'Europe.

Quelques fois on mène du Cap
Vird et de Tabac mais rarement

Les mêmes qu'à la grande terre

Point de crocodiles quelques lézards

On en vend rarement y en ayant
peu des grosses qui se mangent mais

Si grande quantité des petits appelés
Anolis que les Maïsons en font
plains quoy que les Chatoë les
détruisent.

Comme de la Poulette fraicise

Il en vient quelque peu de l'écoué
Canada & environ 2000 quintaux
par an de sèche ce qui ne suffit pas
pour le quart de ce qui s'en
consommeroit.

Si l'on y apporte qu'on y demène des
Chairs de Tortue, et d'où proviennent
ces sortes de Salaisons.

Quelles espèces de Poissons voit on
à la Martinique dont on fasse une
Pêche de quelque conséquence pour
la nourriture des habitants.

Un état du nom de tous ces Poissons
comme des Sardes, des Sardes, des
Becumees, des Dorades &c. et marque
ceux qui y sont les plus communs
et en plus grand nombre.

Si l'y a beaucoup de crocodiles
lézards.

Si les premiers sont dangereux et
s'ils quittent librement les eaux.

pour venir à terre chercher leur

Si on vend publiquement les
lézards pour les manger et en faire
des ragouttes, ou de quelle autre

manière on les appreste.

Si l'on apporte à la Martinique
de la Moue verte et sèche et d'où
elle provient.



6 3

On y apporte quelques fois des
Poissons d'Indes & autres Poissons
du Cap vert

points

Si on y apporte d'autres sortes de
Poissons salés, quels ils sont de
ou ils viennent.

Si l'on trouve quelques fois de
l'Ambre gris à la Côte et en quelle
saison et après quel temps.

points

Si l'on y voit des Veaux ou Loups
marins, de ce qu'on sçait
Vaches marines et leurs Veaux
et s'il y sont en grand nombre.

points

Si l'on y a vu des Lions marins
qui sont du même genre et en ce cas
en donner une description.

Quelques fois des Moutons ou
Coulons mais rarement et on n'en
prend points

points

Si paroit quelques fois à la
Côte des Baleines et s'il s'en prend

Si l'on y voit des Ours marins,
et si on y a pêché quelques fois
des Tritons ou des Sirenes.

On en voit souvent mais on n'en
prend très rarement ils sont comme
ceux d'Europe.

Idem qu'à la Gardeloupe

Si l'on y pêche quelques fois ou
souvent des Harpons & de
quelle couleur ils sont.

Si l'on y a grand nombre de
Coquillages à la Côte et de
quelle espèce.

ARCHIVES
NATIONALES

A
Idem qu'à la Gardeloupe. S'il y a ausy des Moules &
des huîtres de quelle espèce et s'il se
trouve des Meris perles.

Est dit cy dessus S'il y a des Tortues de terre &
si elles sont fort grosses.

Il y a grande quantité de Crabes
c'est me. Mannedu pays. S'il s'y voit beaucoup de Crabes
de terre & de Soldats et en quelle

Il y a beaucoup de Soldats ad.^{te} Saison de l'année il y viennent
Lucie ou l'on en fait de l'huile pondre à la Côte et quand est
Idem qu'à la Gardeloupe p.^d. comment les derniers changent
le changement de Coquilles de Coquilles.

Idem qu'à la Gardeloupe afin Un Etat des Oiseaux marins leur
de ne pas faire de réponse inutile plus ordinaires autour de l'Isle.

Repondre au fort royal par En fin avoir un détail au s^y grand
nouveau Intendant des Isles qui se pourra de tout ce qui peut
durent le 8. x^{bre} 1722. regarder cette matière soit pour le
cigné - Benard produit ou la manière de faire la

Lesche à la Vaire, aux filets, au
feu, au Brasin & aux appas
dormans,

Les personnes qui seront
chargées de répondre ces Mémoires
sont priées d'y suppléer ce que
l'on auroit pu omettre dans les

questions et leur demander
 que l'on vient de faire sur cette
 matière de le faire le plus exactem.
 qu'il sera possible & avec
 connoissance & s'ils sauroient
 quelques particularitez,
 Intéressant tant sur leur
 Recherches que sur leur Commerce
 Il les obligeront infiniment le
 public de luy en faire part aussy
 bien que de leu. & lumieres sur
 ce sujet afin de n'employer que
 des faits certains constants &
 avérez, dans une histoire générale
 Des Recherches à la quelle on
 travaille depuis plusieurs
 années



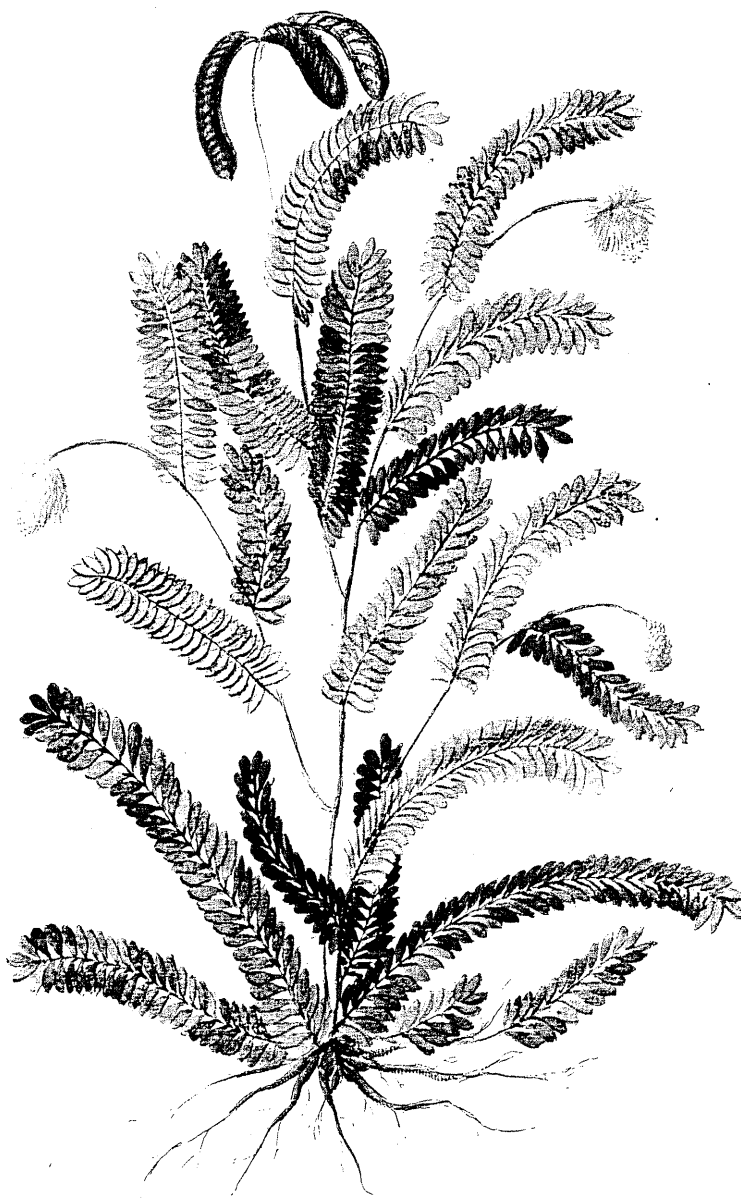
Document 5.1 : Plumier, dessin manuscrit du « Mimosa sive herbia » (1688)

Source : BnF Département des estampes, « Plantes de la Martinique et de la Guadeloupe », dessins colorés du P. Plumier (1688).

Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.

Mimosa sive herbia

Sensilis. Sensitive.



ON TROUVE dans toutes les Antilles plusieurs especes d'herbes tendres, celle dont la figure est icy representee est la Sensitive, plante qui croist dans les savannes ou prairies, en forme d'arbrisseau qui se divise en plusieurs branches toutes chargees de feuilles semblables à celles qui sont icy representees. La cime des branches est couronnée de petites fleurs jaunes, à la cheute desquelles succèdent de petites gousses laques comme un fer d'equille et toutes plies dans lesquelles la graine est enfermée. Elle n'est d'aucun usage aux Indes. Il y en a qui la nomment Herbe Blanche, parce qu'elle a une telle apparence de quelques arbrisseaux que se fait qu'un instant qu'elle est touchée, elle recouvre toutes ses petites feuilles le long de ses branches, et demeure toute flétrie comme une plante qui se meurt, à un moment de là elle sepanne, et revient aussi belle qu'auparavant. Les Indes assure que ses feuilles sont un poison si dangereux, qu'il ny a aucun contrepoison, ny antidote que sa propre racine. Du Tourne Tome 2. Traité 3. c. 1. Art. 10. Roegfort. Tom. 1. c. 11. Art. 4.

Document 5.2 : Plumier, dessin manuscrit du « Manyoc » (1688)

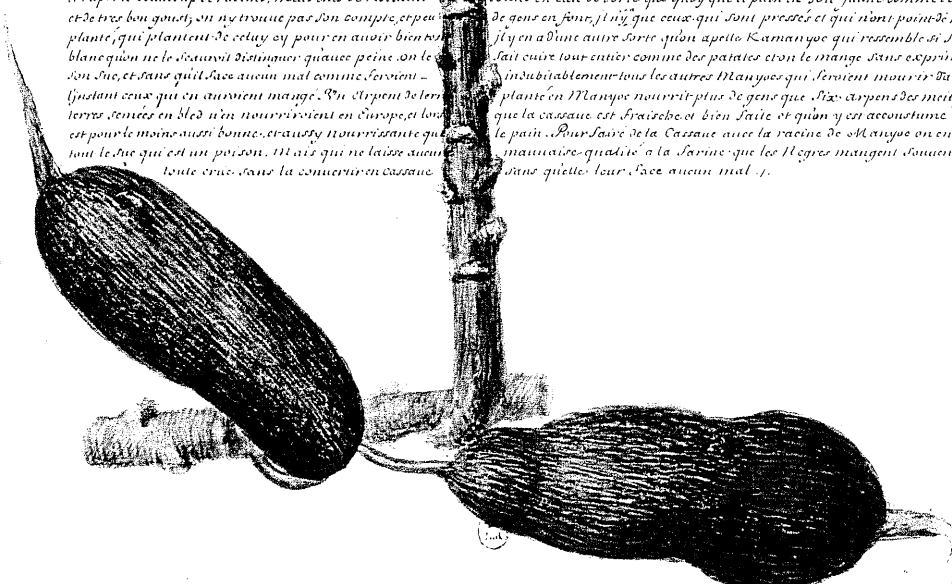
Source : BnF Département des estampes, « Plantes de la Martinique et de la Guadeloupe », dessins colorés du P. Plumier (1688).

Le Manyoc



Le Manyoc est la plante dont on fait le pain —
je. Sont aussi une boisson qu'ils nomment Ouyou.
endroits où les feuilles sont tombées, car il ne se de pouille
de bas, tombent, j'étoit blanc en haut qui se vendent
à celles de L'agne comme, et qui sont mal designées dans
ou quatre coudées de haut, plus ou moins, selon la diversité
des branches; j't porte de la graine qui produit du bois qui
qui vient directement de la graine ne vaut rien parce qu'il
habitans distinguent par la couleur des queues, des cotes de
de l'épaisseur d'un quart d'écu d'un doigt, soit brun, mais
d'auantage en terre que les autres. Le pris à l'excorce du
beaucoup, et quelques fois, soit peu, le pain n'en est pas
j't n'est que dix mois en terre, j't rapporte beaucoup et fait
dans la terre. Le blanc à l'excorce du bois blancâtre,
et rapporte beaucoup de racines, mais elles se résolvent
et de très bon goût, on ne trouve pas son compte, et peu
plante, qui plantent de celuy ay pour en avoir bien plus
blanc qu'on ne le scauroit distinguer qu'à ce point on le
son suc, et sans qu'il face aucun mal comme seroient
justant ceux qui en auoient mangé. En Arpen de terre
terre semée en bled n'en nourrissoient en Europe, et l'on
est pour le moins aussi bonne, et aussi nourrissante que
tout le suc qui est un poison. Mais qui ne laisse aucun
toute crue sans la convertir en cassave.

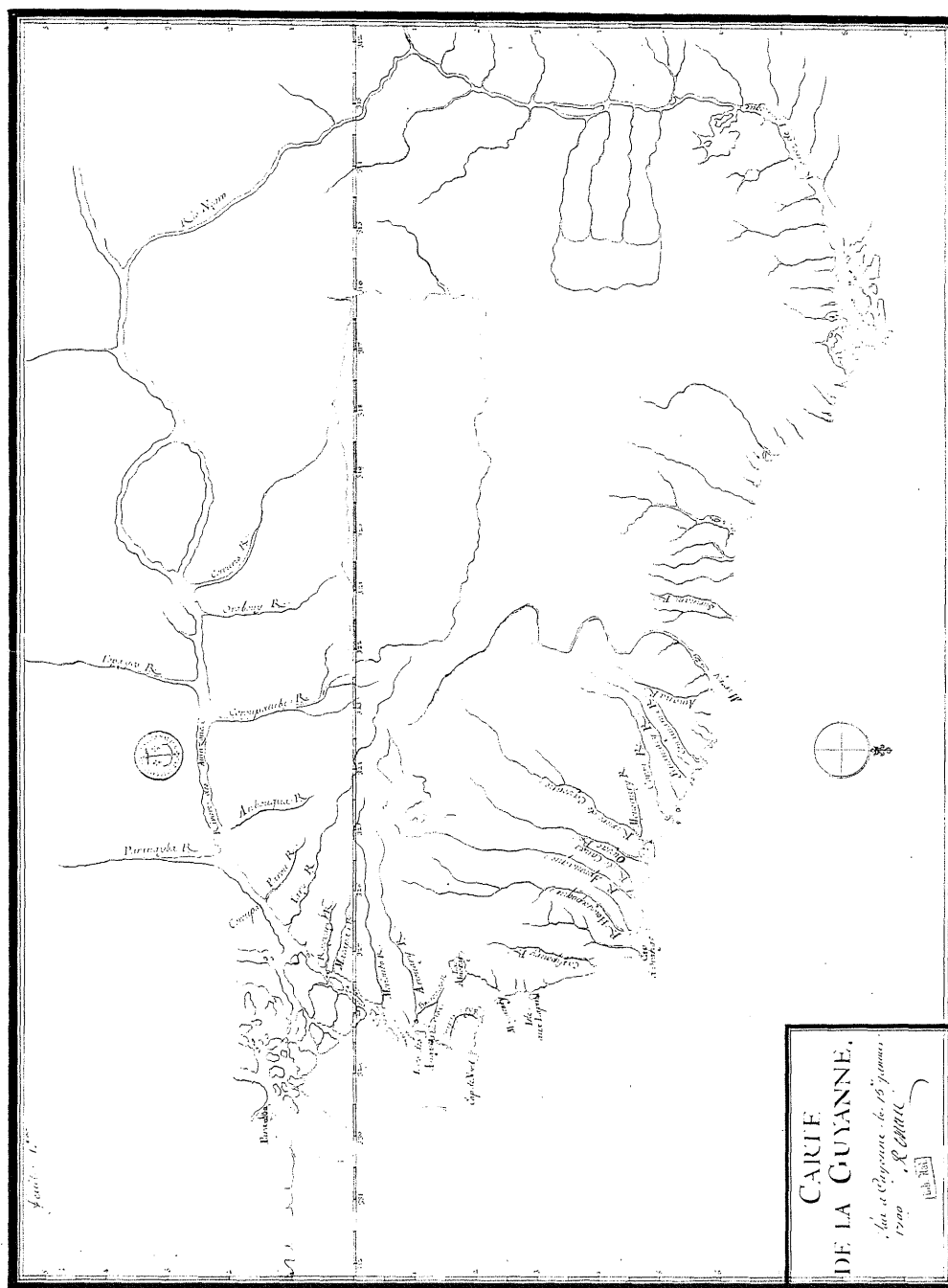
que les Habitans des Isles Antilles appellent Cassave, et dont —
C'est un Arbrisseau fort fort et rempli de nocifs qui viennent aux —
pas de ses feuilles sur la terre, mais à mesure qu'il croist, et que les feuilles
s'ouvrent, j't jette plusieurs branches chargées de feuilles qui ressemblent
à celles de L'agne, et dans les autres qui sont. Il croist ordinairement de trois
ou quatre coudées de haut, plus ou moins, selon la diversité
des branches; j't porte de la graine qui produit du bois qui
qui vient directement de la graine ne vaut rien parce qu'il
habitans distinguent par la couleur des queues, des cotes de
de l'épaisseur d'un quart d'écu d'un doigt, soit brun, mais
d'auantage en terre que les autres. Le pris à l'excorce du
beaucoup, et quelques fois, soit peu, le pain n'en est pas
j't n'est que dix mois en terre, j't rapporte beaucoup et fait
dans la terre. Le blanc à l'excorce du bois blancâtre,
et rapporte beaucoup de racines, mais elles se résolvent
et de très bon goût, on ne trouve pas son compte, et peu
plante, qui plantent de celuy ay pour en avoir bien plus
blanc qu'on ne le scauroit distinguer qu'à ce point on le
son suc, et sans qu'il face aucun mal comme seroient
justant ceux qui en auoient mangé. En Arpen de terre
terre semée en bled n'en nourrissoient en Europe, et l'on
est pour le moins aussi bonne, et aussi nourrissante que
tout le suc qui est un poison. Mais qui ne laisse aucun
toute crue sans la convertir en cassave.



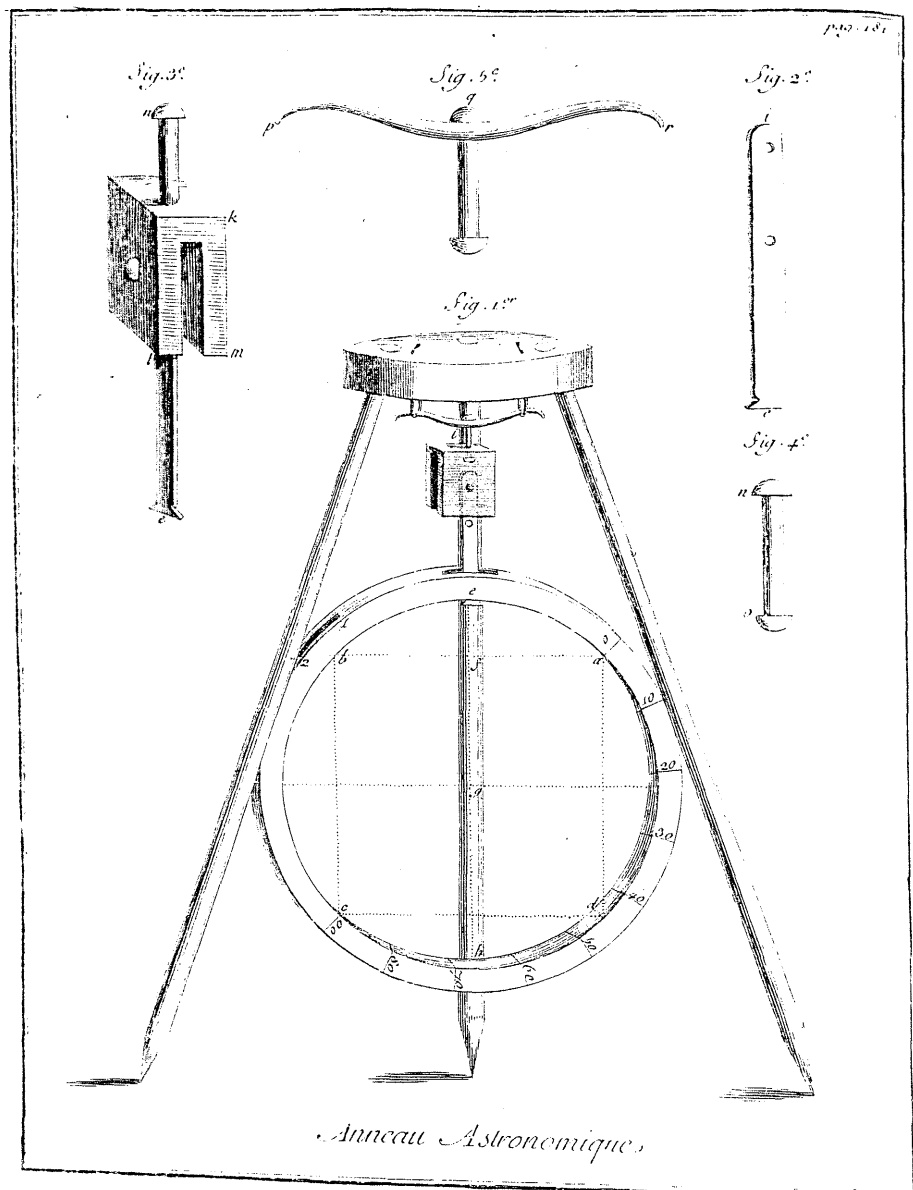
Document 5.3 : Carte manuscrite de la Guyane, par Renau (1700)

Source : BNCP SH Pf. 162, division 1, pièce 11 D.

Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



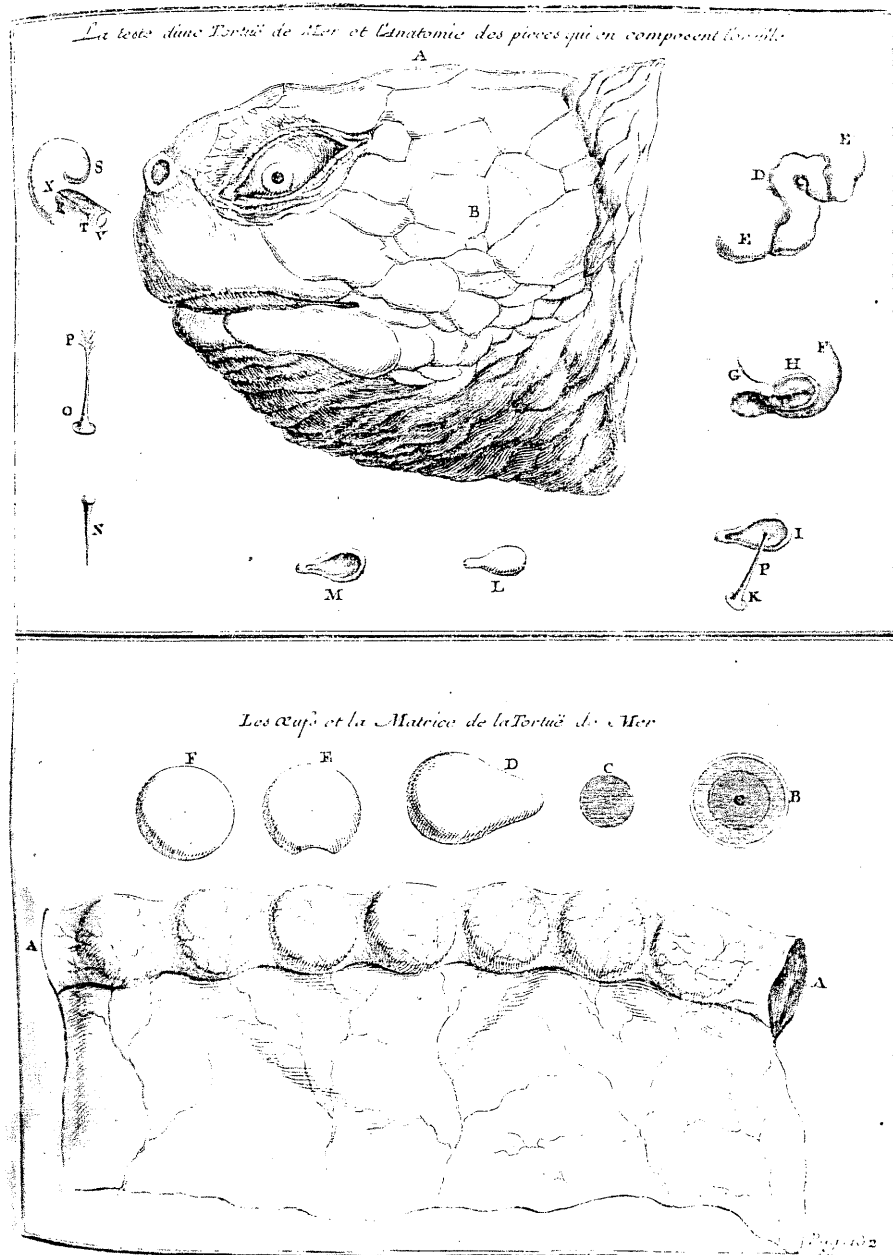
Document 5.4 : L' « anneau astronomique » du P. Feuillée (début XVIIIe siècle)
 Source : FEUILLÉE (R.P. Louis), *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites par ordre du Roi sur les Côtes orientales de l'Amérique méridionale et aux Indes occidentales, et dans un autre voyage fait par le même ordre à la Nouvelle Espagne et aux Isles d'Amérique, par le R.P. Feuillée, Religieux Minime, Mathématicien & Botaniste de Sa Majesté, & de l'Académie Royale des Sciences, Paris, J. Mariette, 1725, p.180-181.*
 Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle.



Document 5.5 : La Tortue, gravure du P. Feuillée (début XVIIIe siècle)

Source : FEUILLÉE (R.P. Louis), *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites par ordre du Roi sur les Côtes orientales de l'Amérique méridionale et aux Indes occidentales, et dans un autre voyage fait par le même ordre à la Nouvelle Espagne et aux Isles d'Amérique, par le R.P. Feuillée, Religieux Minime, Mathématicien & Botaniste de Sa Majesté, & de l'Académie Royale des Sciences, Paris, J. Mariette, 1725, p.131-132.*

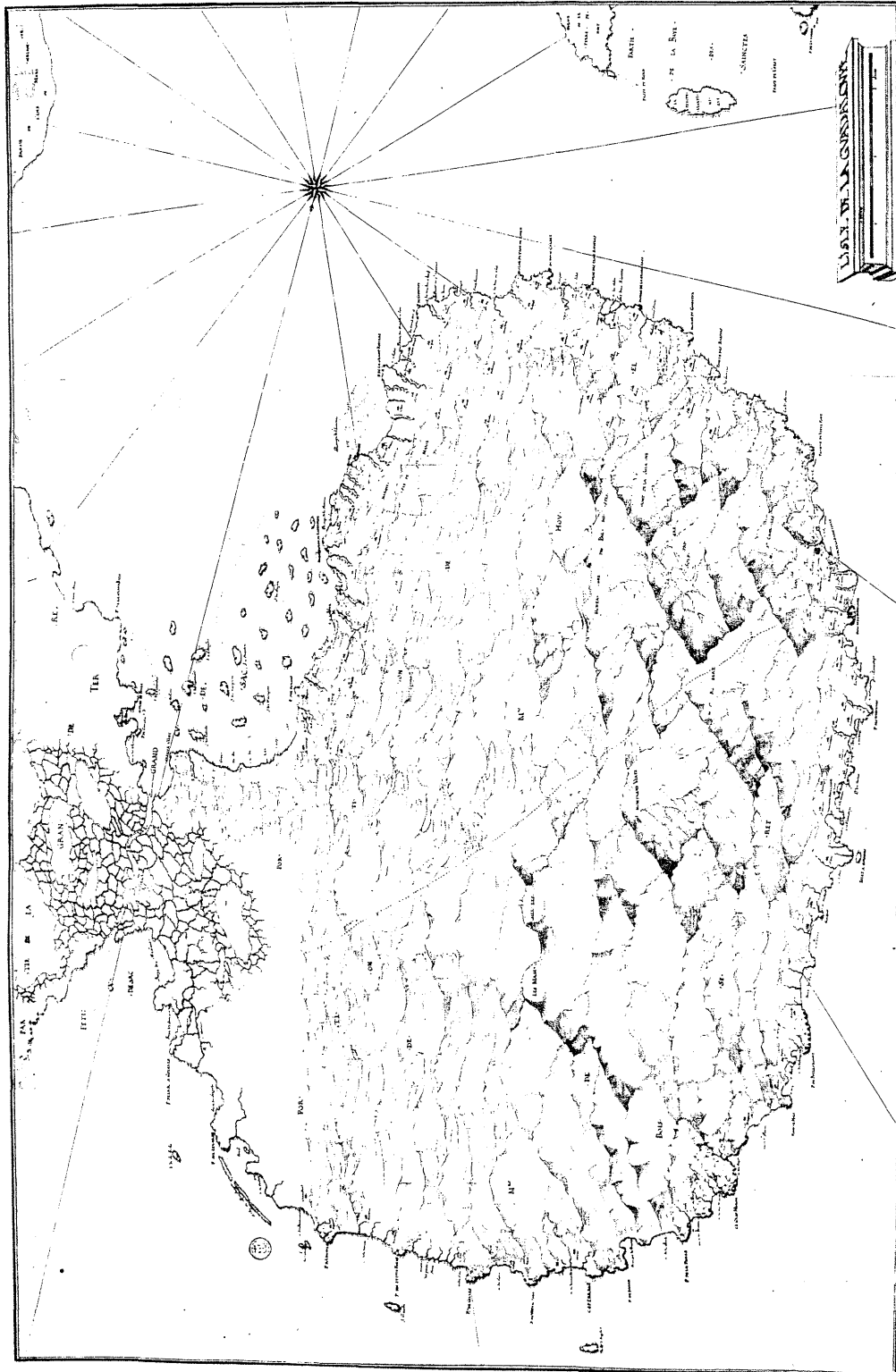
Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle.



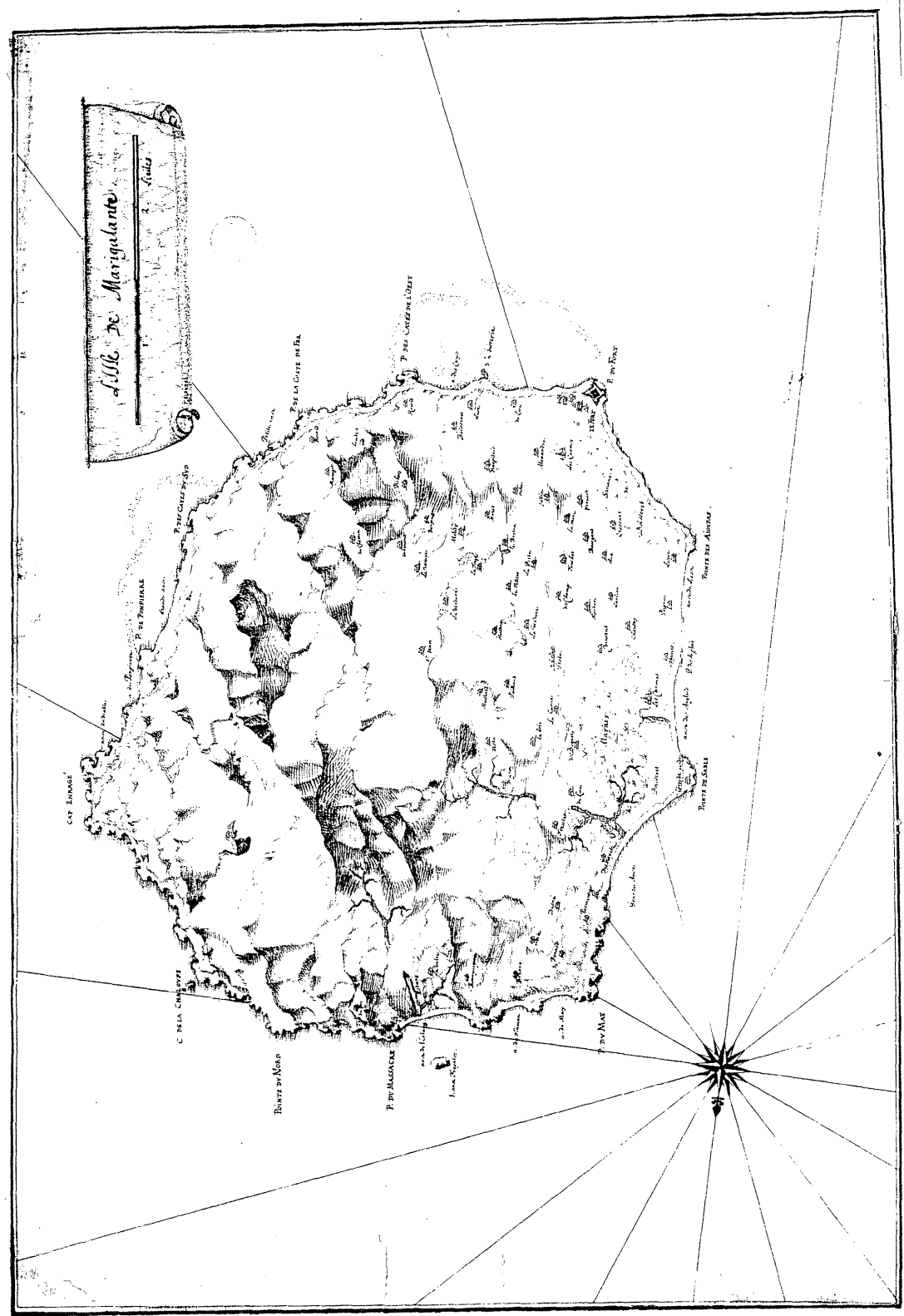
Document 6.1 : Carte manuscrite de la Guadeloupe, par Blondel (1667).

Source : BNCP SH Pf. 155, division 3, pièce 1.

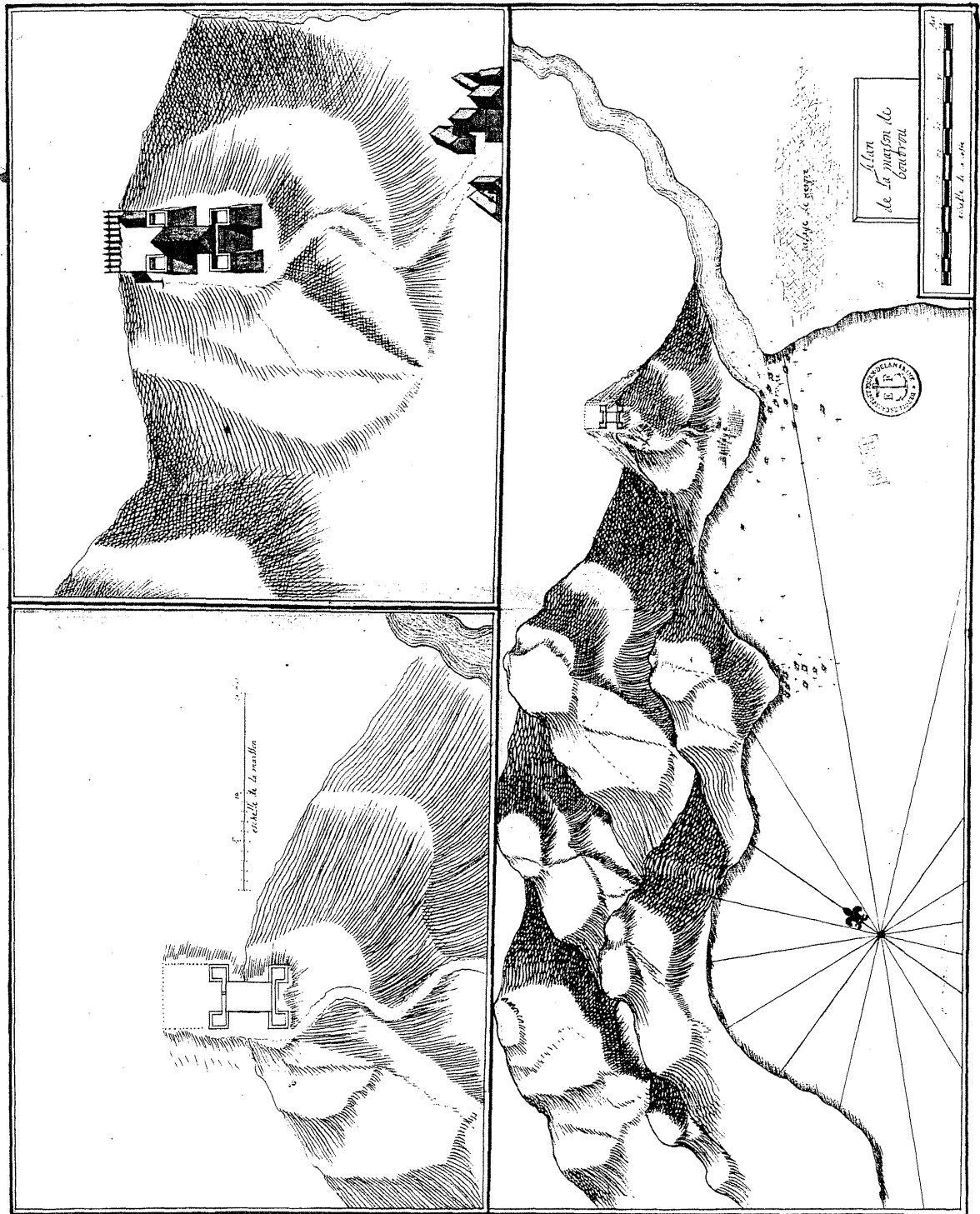
Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



Document 6.2 : Carte manuscrite de Marie-Galante, par Blondel (1667).
Source : BNCP SH Pf. 155, division 10, pièce 1 D.
Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



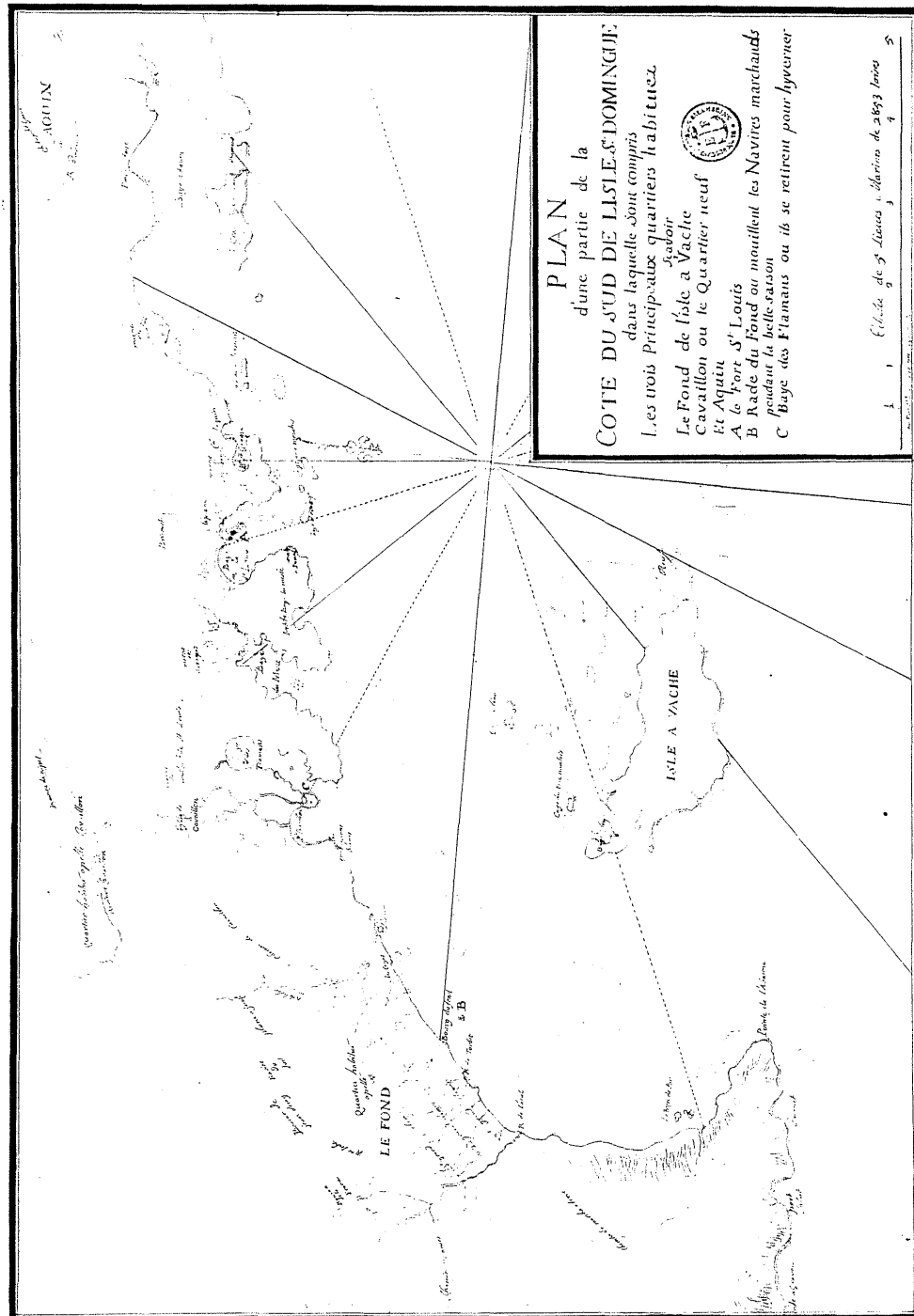
Document 6.3 : Plan manuscrit de la maison de Boutrou, par Gemosat (1671).
Source : BNCP SH Pf. 156, division 3, pièce 1 D.
Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



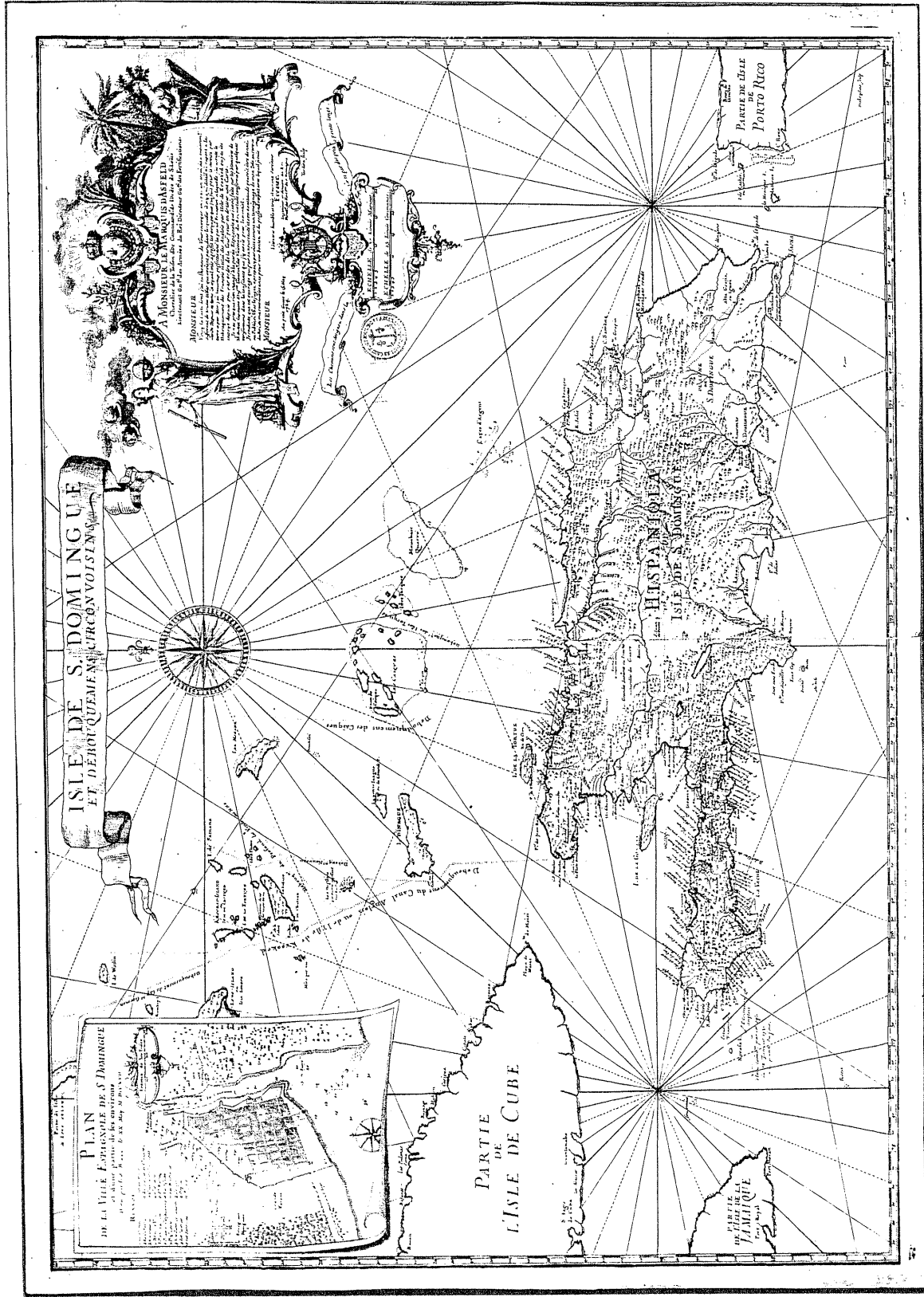
Document 6.5 : Carte manuscrite d'une partie de la cote sud de Saint-Domingue, par Frézier (1720).

Source : BNCP SH Pf. 152, division 4, pièce 4 D.

Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



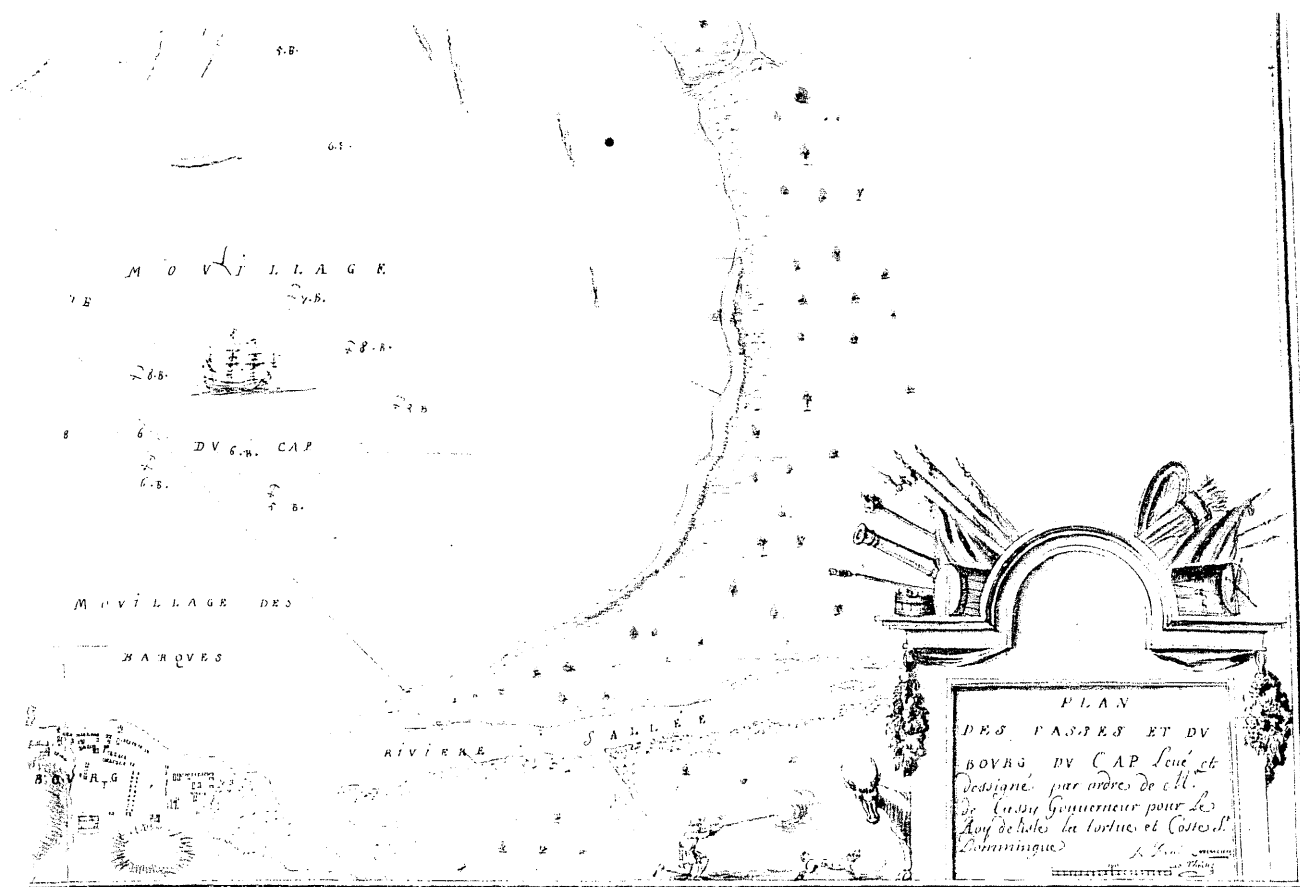
Document 6.6 : Carte imprimée de Saint-Domingue, par Frézier (1724).
Source : BNCP SH Pf. 146, division 1, pièce 14 D.
Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



Document 6.9 : Plan manuscrit des passes et du bourg du Cap, par Cornuau (1684).

Source : BNCP SH Pf. 149, division 4, pièce 1 D.

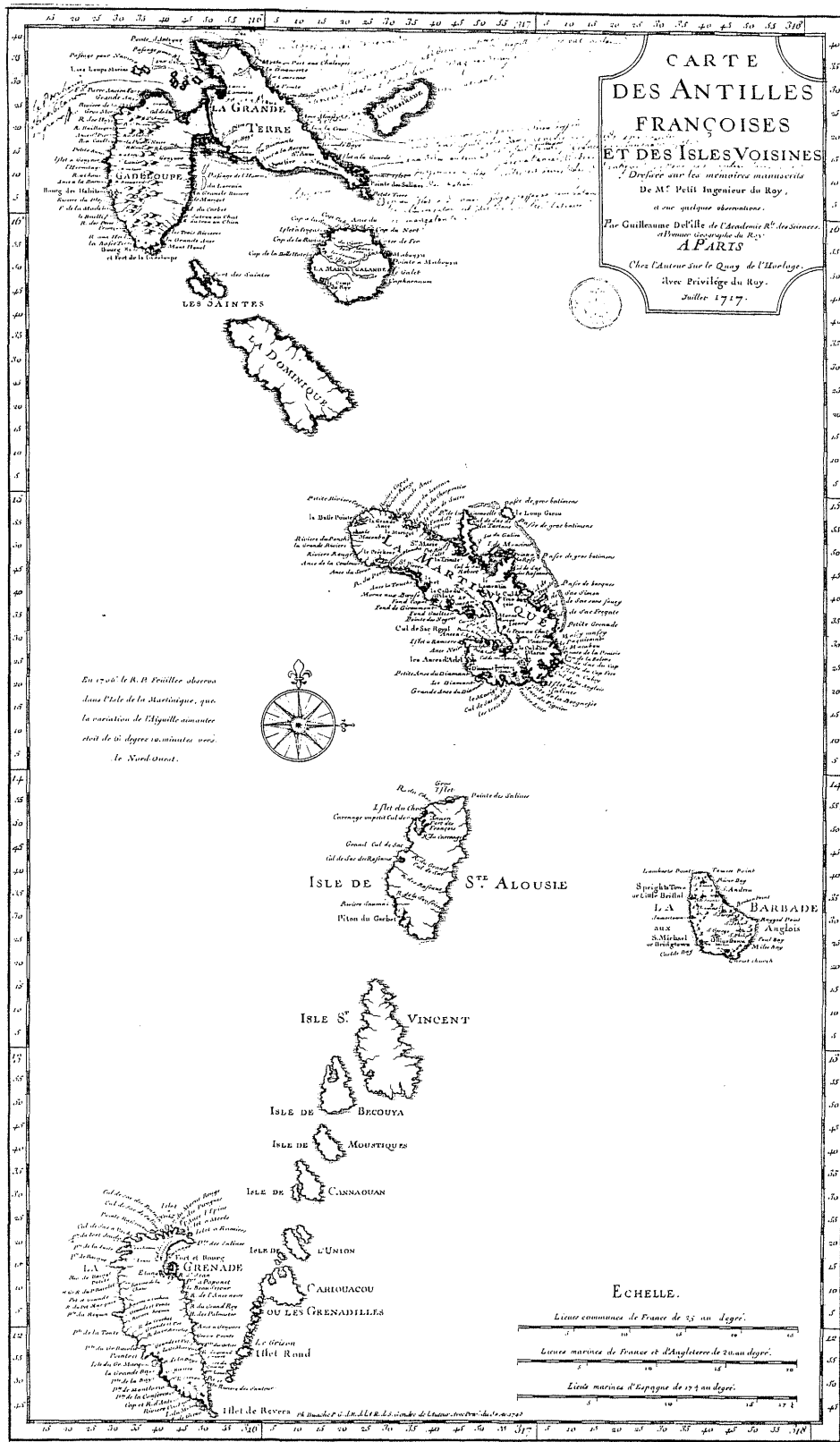
Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



Document 6.10 : Vue manuscrite des Caymites (Saint-Domingue), par Partenay (1688).
Source : BNCP SH Pf. 151, division 12, pièce 2 D.
Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



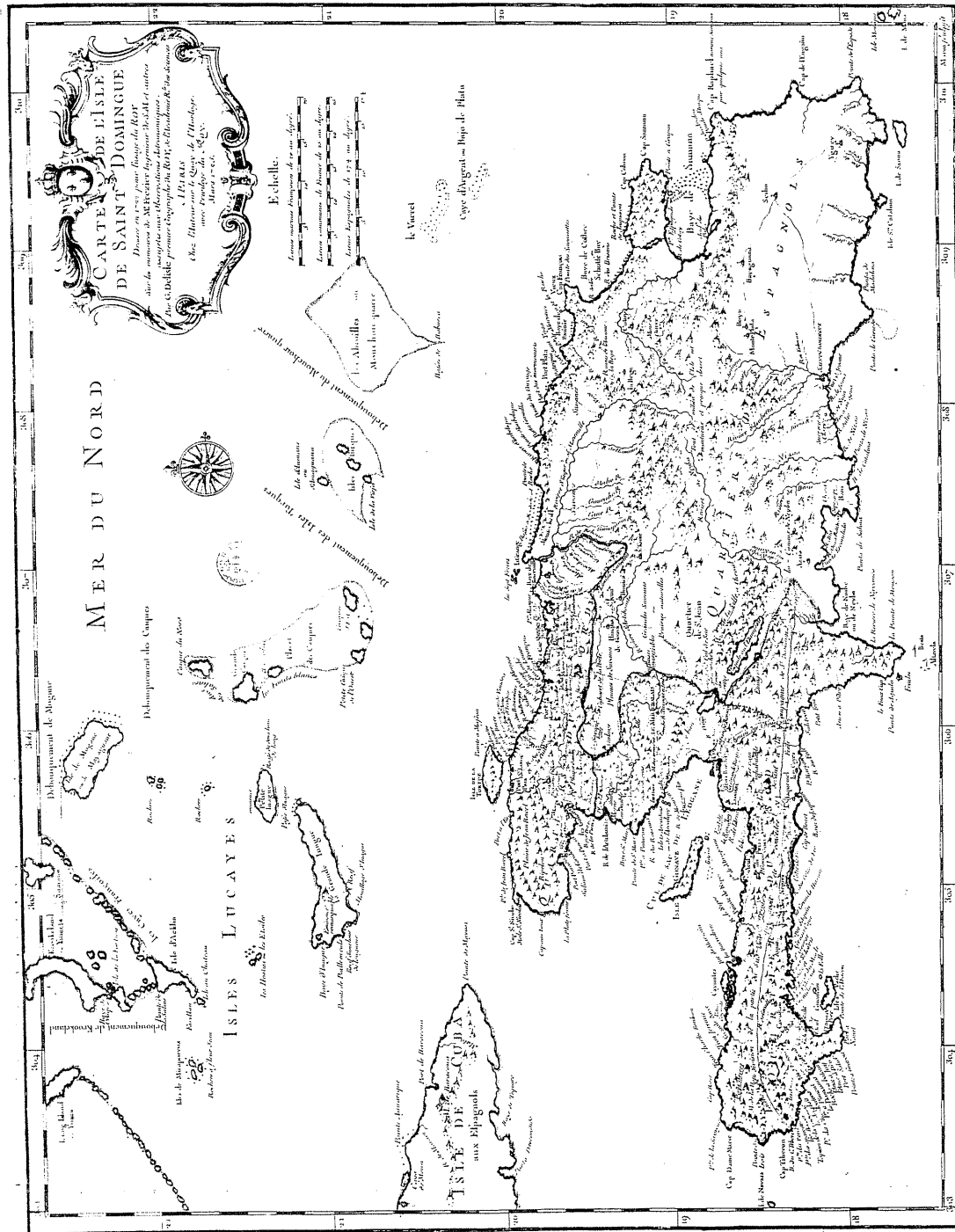
Document 6.11 : Carte imprimée des Antilles, par Delisle (1717).
Source : BNCP SH Pf. 142, division 3, pièce 5.
Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



Document 6.12 : Carte imprimée de St-Domingue, par Delisle, avec annotations manuscrites (1725).

Source : BNCPS SH Pf. 146, divisions 1, pièce 15.

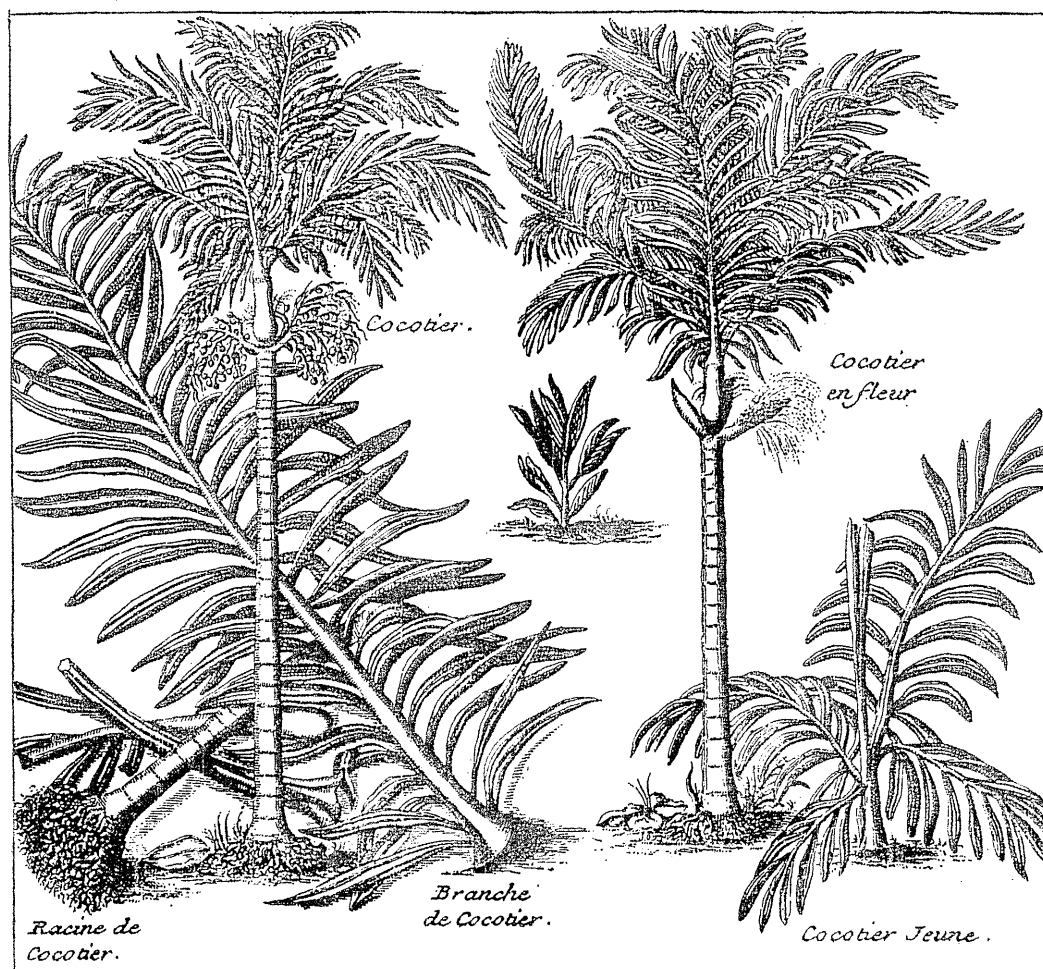
Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



Document 6.13 : cocotier des Antilles, par le P. Labat (début XVIIIe siècle).

Source : LABAT (R.P. Jean-Baptiste), *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique [...]*, Paris, Guillaume Cavelier, 1722, 6 volumes.

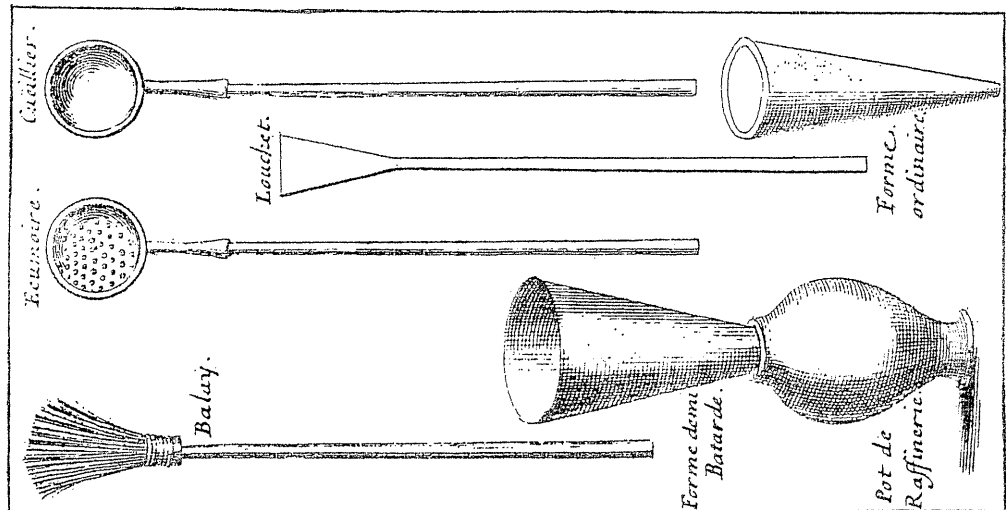
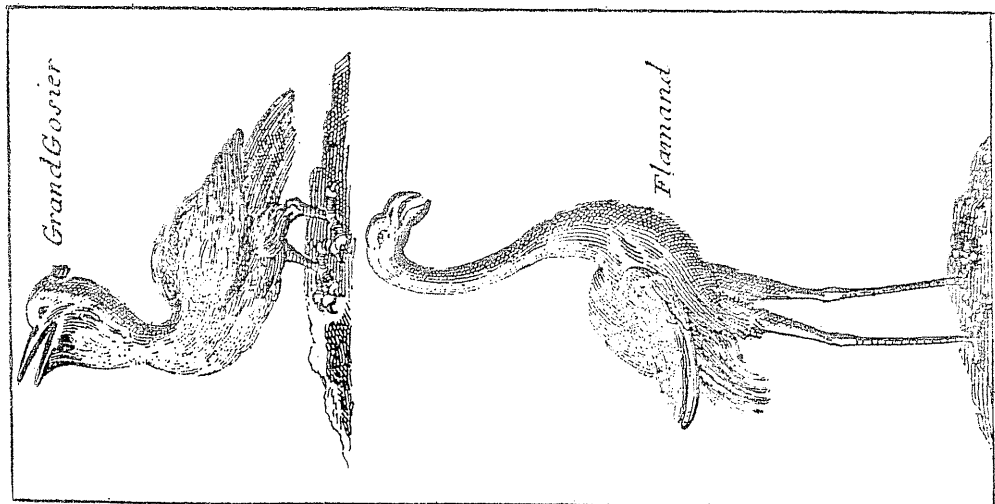
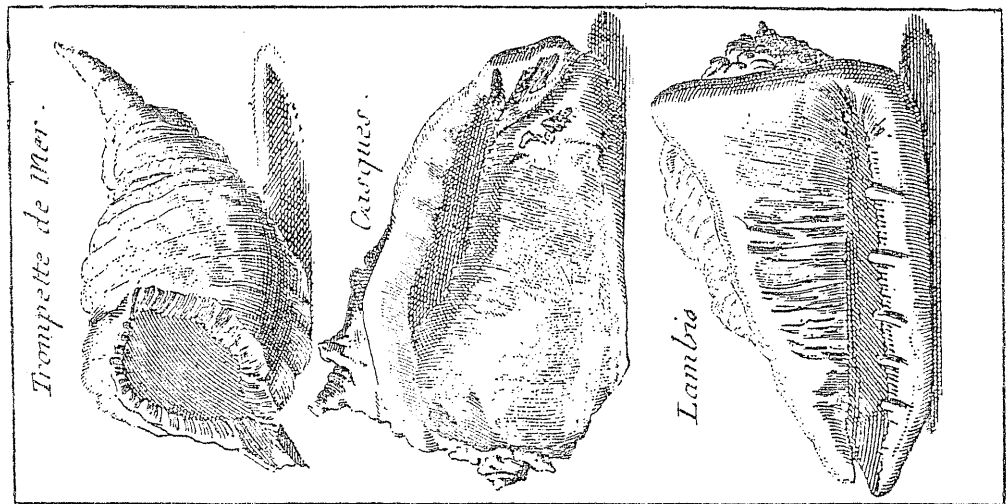
Origine cliché : réédition (texte intégral, d'après l'édition de 1742), Saint-Joseph (Martinique), Courtinard, 1979, tome 2, p.126.



Document 6.14 : trois gravures, par le P. Labat (début XVIIIe siècle).

Source : LABAT (R.P. Jean-Baptiste), *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique [...]*, Paris, Guillaume Cavelier, 1722, 6 volumes.

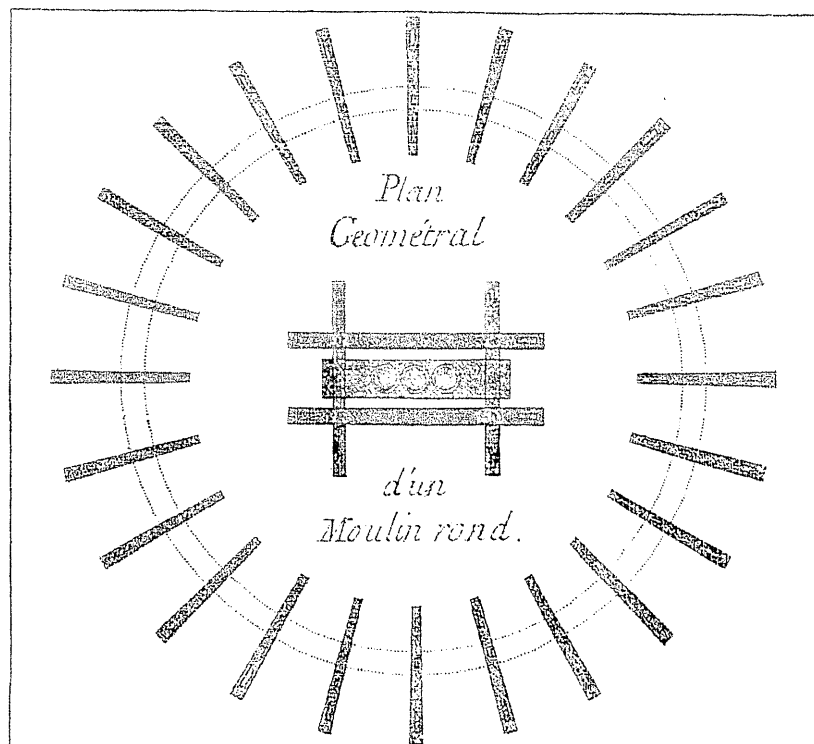
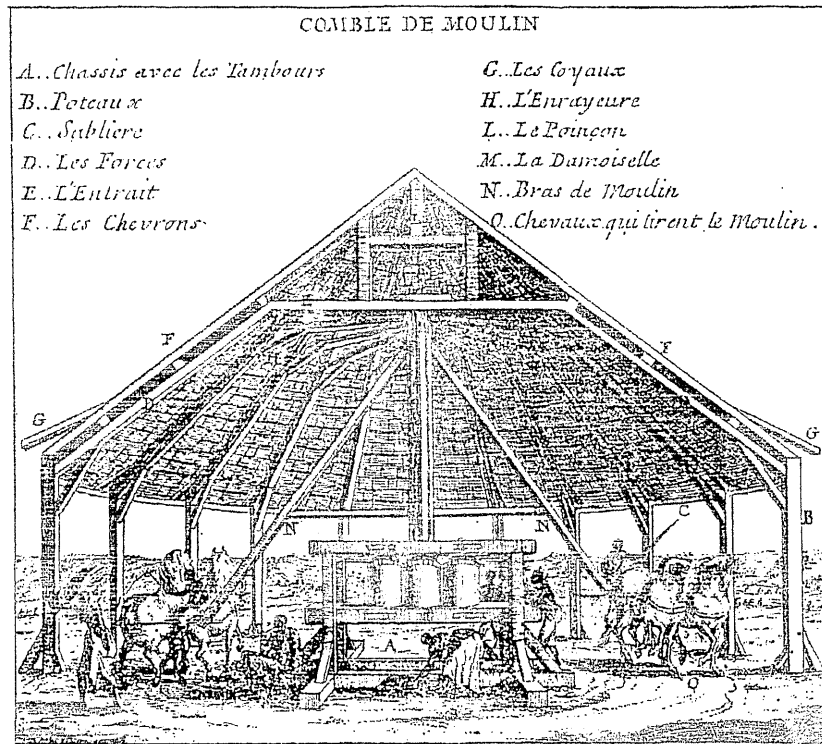
Origine cliché : réédition (texte intégral, d'après l'édition de 1742), Saint-Joseph (Martinique), Courtinard, 1979, tome 2, p.226 (outils du sucrier), tome 4, p.347 (oiseaux) et p.359 (coquillages)



Document 6.15 : plans de moulins à sucre, par le P. Labat (début XVIIIe siècle).

Source : LABAT (R.P. Jean-Baptiste), *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique [...]*, Paris, Guillaume Cavelier, 1722, 6 volumes.

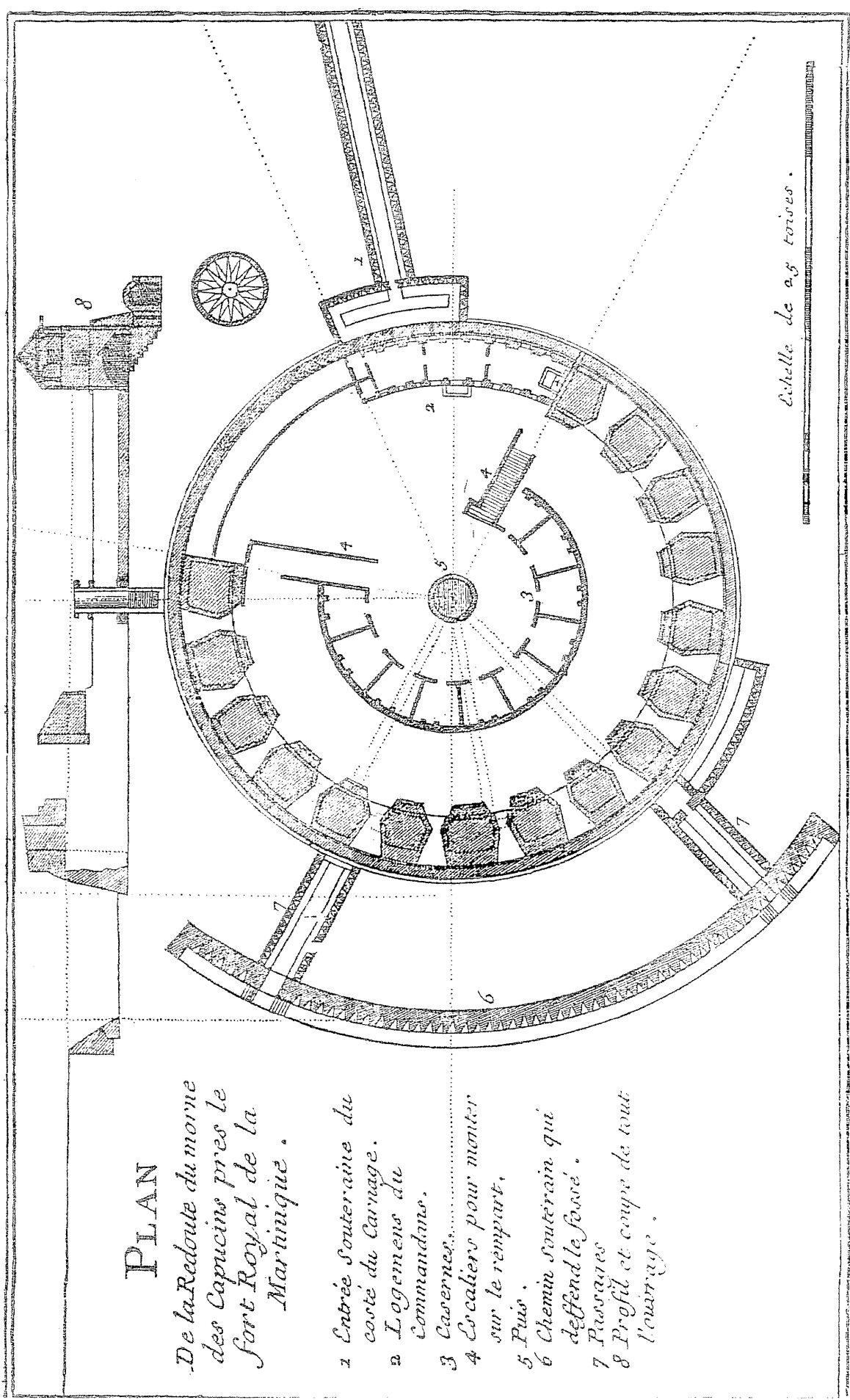
Origine cliché : réédition (texte intégral, d'après l'édition de 1742), Saint-Joseph (Martinique), Courtinard, 1979, tome 2, p.182 et 184.



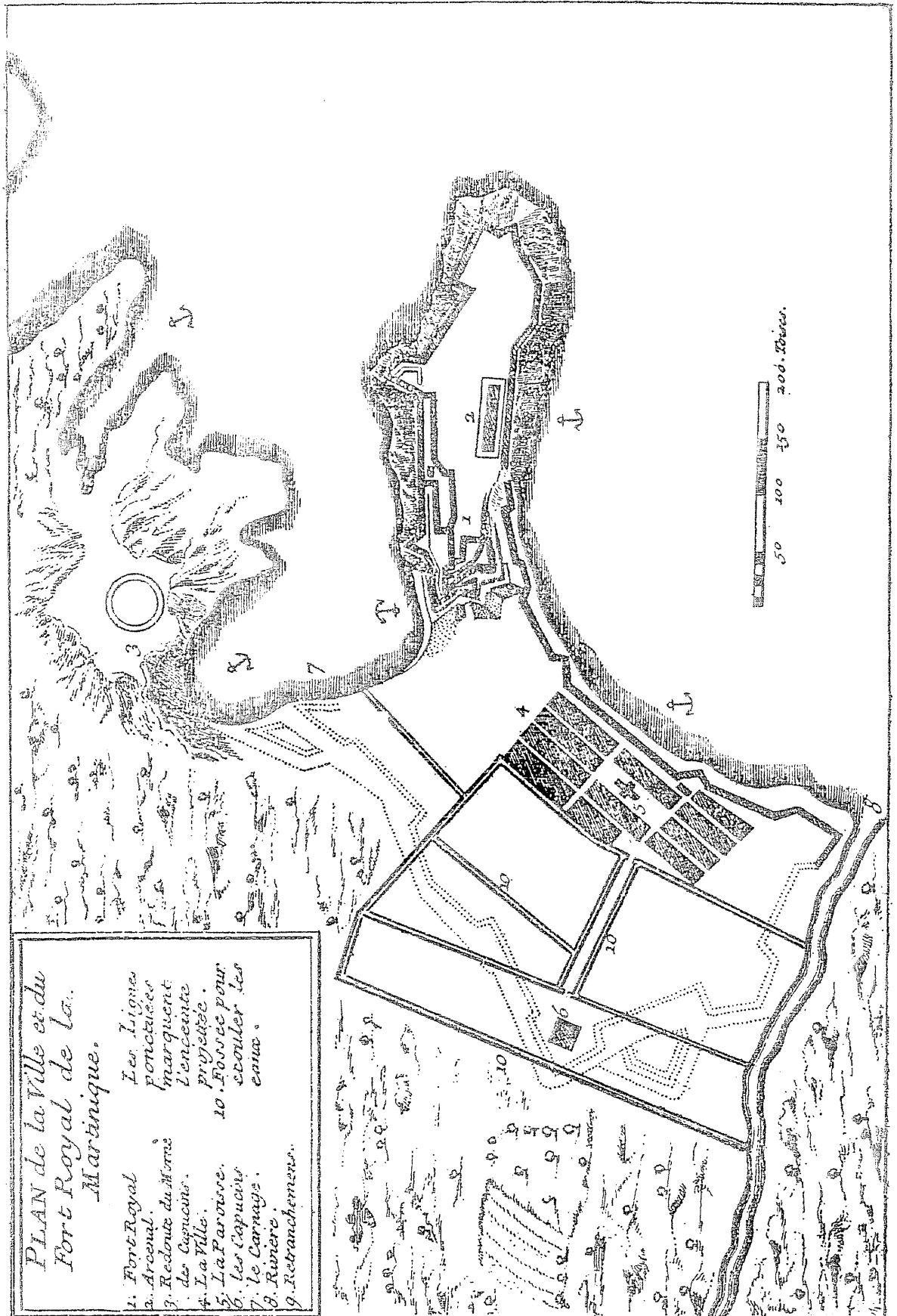
Document 6.16 : Plan de la redoute du Morne des Capucins, par le P. Labat (début XVIIIe siècle).

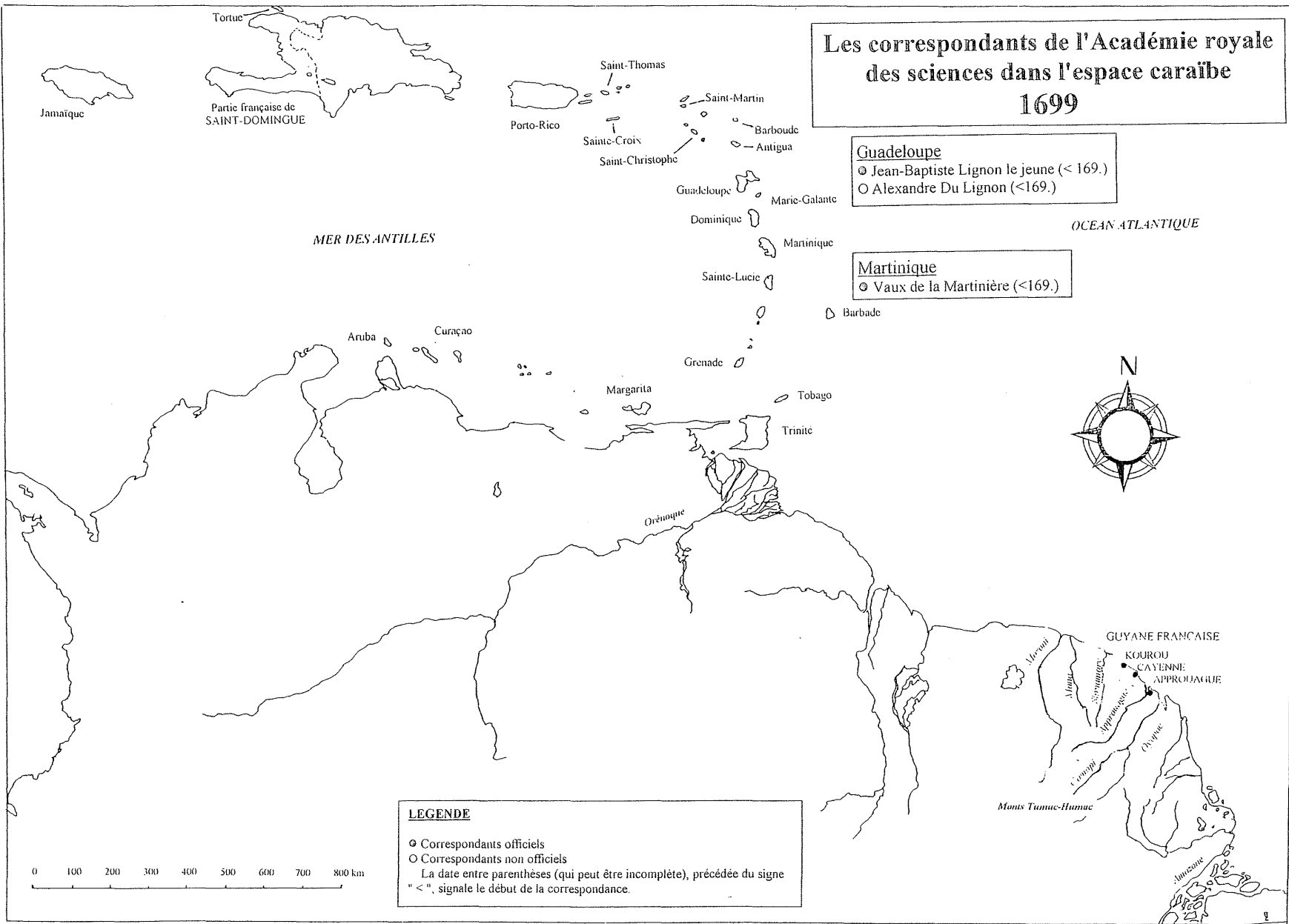
Source : LABAT (R.P. Jean-Baptiste), *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique [...]*, Paris, Guillaume Cavelier, 1722, 6 volumes.

Origine cliché : réédition (texte intégral, d'après l'édition de 1742), Saint-Joseph (Martinique), Courtinard, 1979, tome 1, p.108.

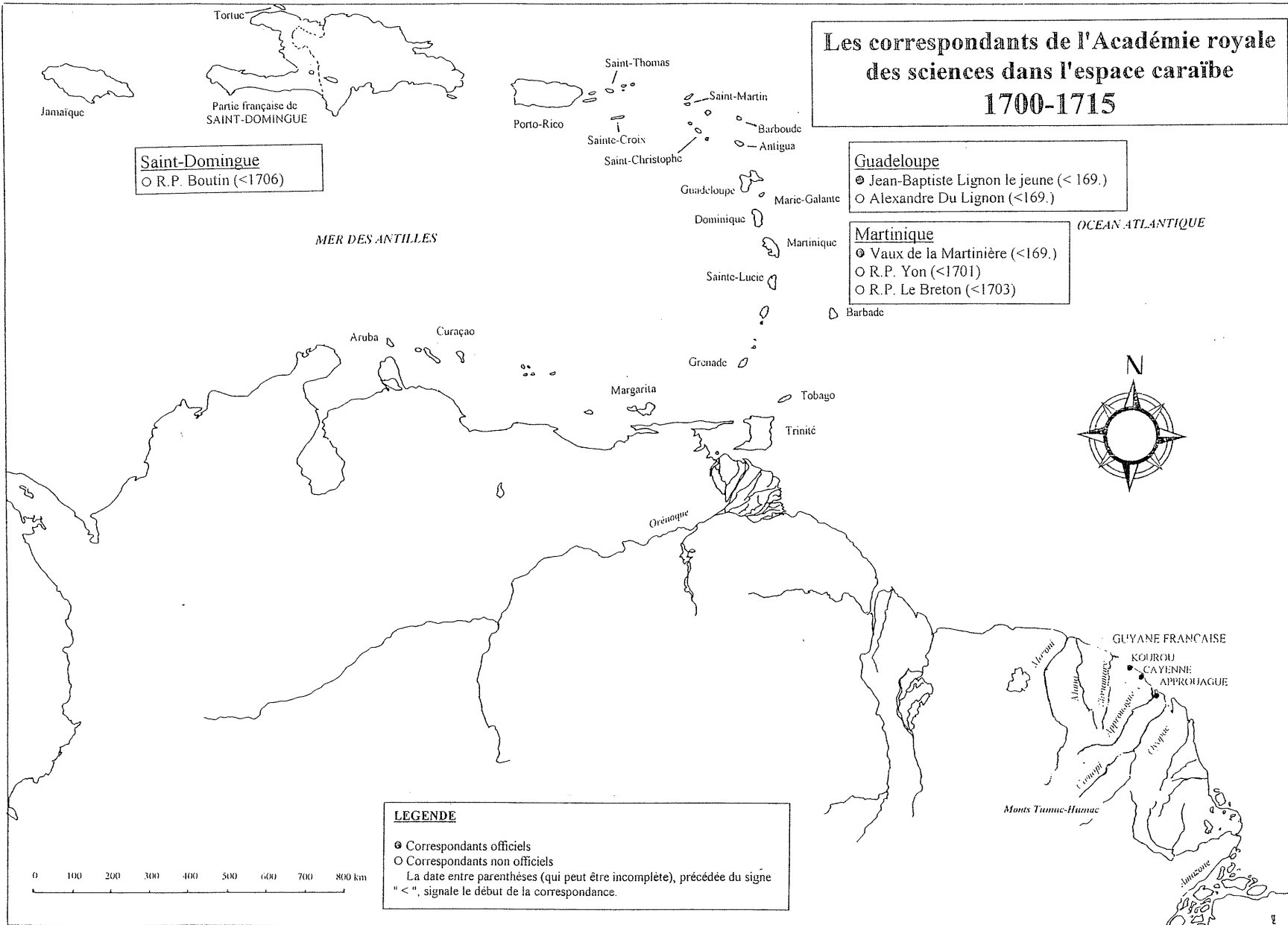


Document 6.17 : Plan du Fort-royal de la Martinique, par le P. Labat (début XVIIIe siècle).
 Source : LABAT (R.P. Jean-Baptiste), *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique [...]*, Paris, Guillaume Cavelier, 1722, 6 volumes.
 Origine cliqué : réédition (texte intégral, d'après l'édition de 1742), Saint-Joseph (Martinique), Courtinard, 1979, tome 1, p.102.

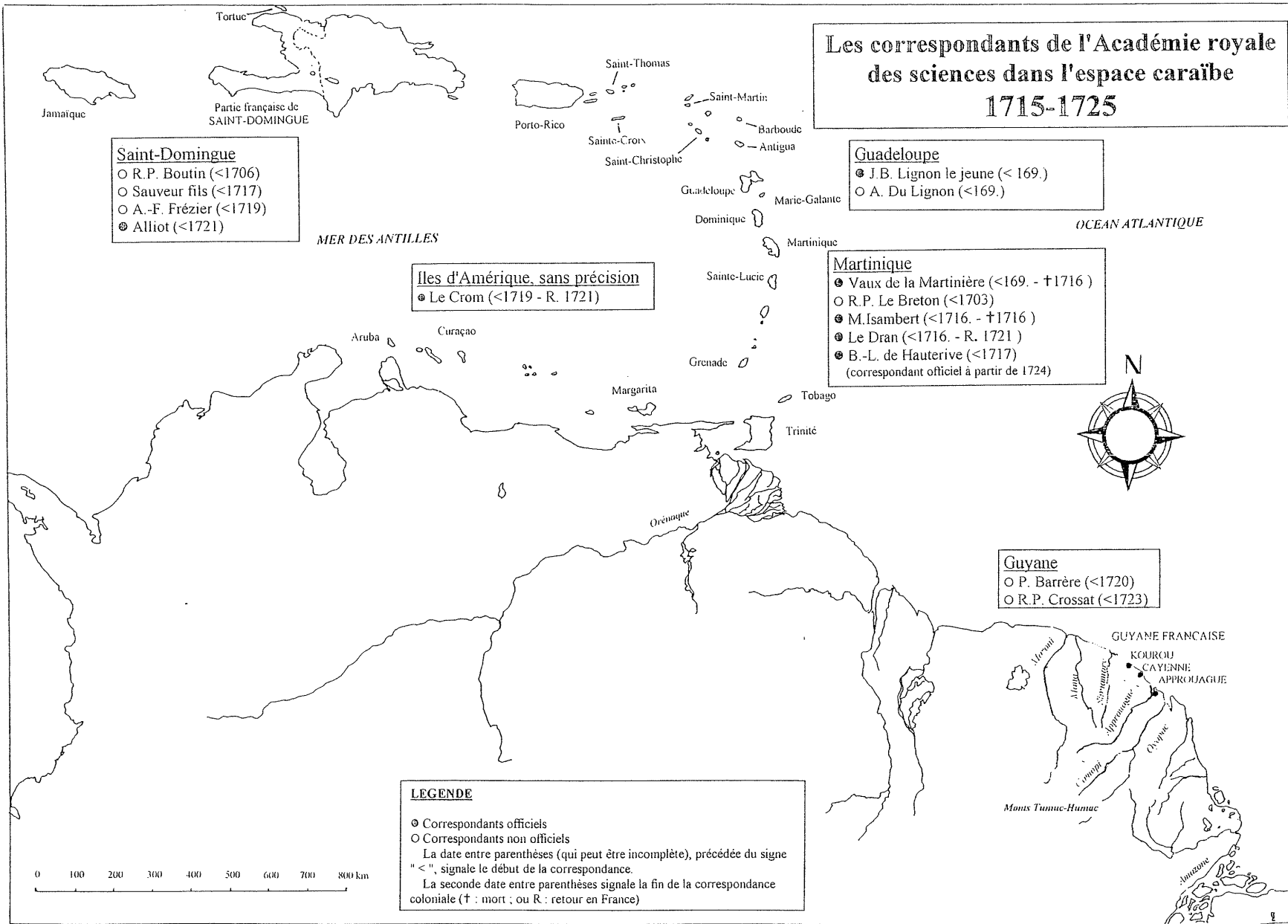




Document 6.18 : Les correspondants de l'Académie royale des sciences dans l'espace caraïbe en 1699.
 Document original.



Document 6.19 : Les correspondants de l'Académie royale des sciences dans l'espace caraïbe entre 1700 et 1715. Document original.



Document 6.20 : Les correspondants de l'Académie royale des sciences dans l'espace caraïbe entre 1715 et 1725.
 Document original.

Document 6.21. Lettre de B.-L. de Hauterive à l'adresse de l'Académie royale des sciences (Martinique, 1716).

Source : AAS, Pochette de séance 1717 (26 mai). Larges extraits.

Mémoire de la Martinique pour Messieurs de l'Académie royale des sciences, par M. de Hauterive.¹

« Les heureux succès des travaux de cette illustre académie dont tout le public profite tous les jours ont passé jusque dans l'Amérique, où il ne laisse pas de se trouver des curieux et gens de lettres dans les colonies qui y peuplent les Isles françaises du Vent [...] Le goût de ces gens là, leurs lumières particulières soutenues d'un peu de théorie et d'expériences, et de plaisir secret attaché à leurs inclinations de fouilles dans la nature, et d'estre de quelque utilité à la République par leurs découvertes, quoique dans un monde nouveau encore Brut et qui ne fait pour ainsi dire que commencer à s'établir, les ont engagé après plusieurs années d'études et d'examen de ce qui se passe et de ce qui se rencontre dans ces climats à faire plusieurs remarques capables d'occuper quelques fois les savants qui composent cette Compagnie à Paris, et d'exercer les prodigieux talents [...]. Cette heureuse circonstance, jointe à la noble ambition de plaire à son Altesse Royale, et l'espérance de n'être pas tout à fait inutile aux belles lettres et aux savans du Royaume, suffisent pour donner de l'émulation sur un pareil sujet, et pour tenir lieu de Récompense du temps et des veilles qu'on y peut employer. C'est ce qui me fait prendre la liberté de représenter dans ce mémoire à Messieurs de l'Académie que dans les Isles qui n'étaient il y a encore cent ans que la demeure des sauvages et des naturels du pays, indociles, qui n'avaient que la figure des hommes et sans autres mœurs que la férocité des animaux, on y découvre cependant très souvent de ces miracles de la nature qui servent à exercer si utilement l'esprit et la connaissance des hommes pour la géométrie, l'Astronomie, les mécaniques, l'anatomie, la chymie, et la botanique.

Quoique la géométrie soit de celles qui pût paraître y avoir la pratique la plus dure et la plus abstraite, cependant la situation du pays est très propre à l'exercer ; il est composé de montagnes entrecoupées partout de rivières, valons, précipices, pitons, et torrents, et divisées par de petites plaines de distance en distance qui ne laissent pas de l'agrandir quelquefois, et fort bien arrosées ; en sorte que la mesure de la terre qui y est continuellement en usage par la nécessité qu'il y a de fournir les terrains concédés aux nouveaux colons, ou d'en rectifier et reconnaître la grandeur et la nature, donne lieu à exercer cette science, non sans difficultés, par l'inégalité et la situation des lieux, les contours des montagnes et rivières, et autres circonstances, en sorte que la connaissance des quatre parties de la Géométrie y est nécessaire et qu'il faut y mesurer la terre tantôt superficiellement, tantôt obliquement, et tantôt par réduction et estimation des lieux impraticables [...].

L'astronomie y trouverait de l'occupation par les différents phénomènes qu'on y voit assez fréquemment et par les opérations curieuses que causerait la différence du ciel et du climat qui font un mouvement et une disposition des astres autres qu'en Europe, ce qui forme les eclipses dans des temps et des figures différentes [...] et quantité d'autres contrastes que nous y remarquons [...].

Il y a aussi de quoi travailler sur la mécanique. La fabrique et manufacture des sucres y donnant occasion par les machines et moulins dont il faut se servir pour

¹ Dans le coin supérieur gauche se trouve la mention : « j'en ai le double ».

concasser et exprimer les cannes de sucre dont le jus doit en faire la composition. Il y a longtems qu'on cherche à raffiner la dessus, et qu'on à peine à réussir, faute d'habiles gens dans les mathématiques qui connaissent la nature des forces mouvantes. On se sert ici pour cela de différents moulins [...] Plusieurs personnes ont voulu trouver de nouvelles machines, sans réussite ; cependant ce serait rendre un service important à ces colonies, au commerce du royaume, et à la perfection de ces manufactures, d'en donner une qui fût plus facile dans son exécution et de moindre dépense à la faire et à l'entretenir [...] Cet article emporterait une grande explication qu'on donnera à Messieurs de l'académie quand ils souhaiteront et auxquels on enverra les modèles des machines dont on se sert ici [...].

Pour l'anatomie, on y ferait des expériences très curieuses par la dissection des différents animaux et monstres tant terrestres que marins qui s'y rencontrent et qui sont inconnus en Europe [...] on en tirerait des secours considérables pour la santé par les huiles et autres remèdes dont nous avons beaucoup d'usage, comme celle des serpents têtes-de-chien pour la goutte, du coquillage nommé soldat pour les douleurs et rhumatismes et autres ; outre la connaissance que cela procurerait des maladies particulières du pays et de ses causes, ainsi que de celles de ce que nous y voyons arriver d'extraordinaire dans les corps dont les noirs que nous tirons d'Afrique occasionneraient souvent les expériences.

Les chimistes n'auraient pas moins d'occupation dans la recherche et les expériences des différentes substances qui se trouvent dans les végétaux, les minéraux, et les animaux dont ce pays abonde plus qu'aucun autre, avantage qui nous a été inutile jusqu'à présent faute de curieux et de savants ; nous avons des minières, de toutes espèces, beaucoup de soufrières, de sels, de pierres, de coquillages très rares et très utiles à la médecine, des végétaux très curieux, sans compter ceux qui sont agréables pour la vue [...]. La Botanique y est sur le même pied, c'est à dire que nous avons en abondance des plantes et des herbes de toutes espèces, médicinales et autres, et avec des propriétés aussi utiles que rares pour la santé et la curiosité des hommes ; la cour avait envoyé ici il y a plusieurs années un religieux minime² pour l'histoire naturelle de nos îles [...] Il est constant qu'il y aurait [...] de quoi herboriser et travailler toutes leurs vies au grand bien à l'utilité du public, et qu'on pourrait envoyer au Jardin du Roy des plantes et des herbes qui mériteraient d'y avoir leurs places par leur rareté et leur propriété. Il y a un jardin à la Guadeloupe, dont le S. Du Lignon a soin, et qui avait correspondance avec le Jardin du Roy de Paris, mais cela est pour ainsi dire abandonné. Je l'ai visité il y a trois ans, et n'y ai presque rien trouvé. Un jardin pareil conviendrait mieux à la Martinique, où est l'abondance de toutes choses et où l'on pourrait élever et conserver les plantes pour envoyer en France. J'ai actuellement en ma possession deux jeunes arbres de Cannelle des Indes qui sont de très belle espérance et réussissent fort bien³ [...] et j'espère que par mes soins nos Isles en pourront retirer dans la suite un grand avantage pour leur commerce et celui du royaume qui la tirerait de ses propres îles sans l'acheter bien cher des étrangers ou sans envoyer pour cela aux Indes orientales. On nous avait flatté de nous envoyer quelques pièces de café, mais ces espérances n'ont point eu de suites. [...] »

² Note dans la marge, de l'auteur : « Le père Plumier. J'ai depuis peu fait venir son livre des plantes de l'Amérique, mais ce n'est qu'une ébauche et qu'un commencement qui mériterait bien d'être continué et achevé. »

³ Note de l'auteur, dans la marge : « on a joint à ce mémoire de jeunes branches de cet arbre avec des feuilles, dont l'Académie pourra faire l'analyse. Cet arbre a trois ans. »

De Hauterive se propose alors d'être l'homme de l'Académie sur place, et d'entretenir avec elle une correspondance régulière, selon les besoins de l'Académie, ce mémoire n'étant que pour informer l'Académie des ressources de cette île.

« [...] Je me ferai un honneur singulier de donner mon temps et mes peines pour tâcher de satisfaire à ce qu'ils souhaiteront la-dessus [...] Non pas que j'ai la vanité de me donner auprès d'eux comme un sujet qui possède les sciences sur lesquelles je viens d'avoir l'honneur de leur parler, mais comme un homme qui avec quelques petites connaissances, un peu d'expérience, et d'attention cultivée par lui-même, tâche à s'instruire sur la nature et sur les secrets qu'elle renferme dans son continent.

J'engagerai si cela fait plaisir à l'Académie quelques habiles gens que nous avons ici à me seconder dans un si beau dessein, et à m'aider de leurs lumières pour les découvertes et les envois qu'il conviendrait lui faire, en nous indiquant les correspondants à qui nous nous adresserions pour chaque science en particulier, et j'espérerais qu'avec le temps cette illustre compagnie pourrait tirer de la correspondance des Isles des matières, également nécessaires et agréables au public et propres à cultiver et exercer les Lumières des savants du Royaume.

Quant à moi, je suis seulement curieux, et tâche de profiter de tout ce qui se présente à mes yeux pour mon instruction, mais j'ai beaucoup de zèle et d'envie de me fortifier par mon application et mon étude que je tâche de concilier avec mes autres devoirs et occupations ; trop heureux si je puis faire agréer mon dessein à messieurs de l'Académie des Sciences, et si les connaissances que je tâcherai de lui fournir peuvent les aider à continuer leurs travaux avec tant d'avantages pour le public [...].

À la Martinique, le 30 novembre 1716. De Hauterive ».

Document 6.22 : Lettre de Réaumur à B.-L. de Hauterive, 1717.

Source : AAS, Dossier biographique de Réaumur, Correspondance (minutes autographes).

« L'amour de Monsieur de hauterive pour les progres des sciences, et son attention a observer les choses singulieres sont si bien peintes dans son memoire que l'Academie ne peut que se promettre beaucoup d'un tel correspondant ; elle a accepte avec grand plaisir les offres obligeantes qu'il luy a fait de contribuer a etendre ses connoissances. elle compte si fort sur leur sincerite qu'elle ne croit pouvoir mieux y repondre qu'en demandant beaucoup.

1°. La mecanique auroit sans doute a s'exercer, comme le pense Monsieur d'hautevire pour perfectionner les moulins a sucre. Quoi qu'on ait déjà dans le cabinet de l'Academie un modele d'un de ces sortes de moulins, on accepte avec plaisir ceux qu'il offre d'envoyer, il seroit bon d'en avoir de toutes les especes qu'on emploie, et qu'on a employé. on pourroit se contenter de desseins si on a des dessinateurs intelligents, mais il faudroit surtout leur recommander de faire des plans, et des profils exacts mis en mesures sur des echelles, et une vue generale en perspectives et des details des parties separées. Il seroit bon d'apprendre en meme temps la quantite des cannes qu'ecrasent dans un jour ces moulins mus par une certaine force. Mais on demanderoit plus on voudroit avoir le memoire les plus circonstancié qu'il seroit possible pour la fabrique du sucre a le prendre depuis les cannes, le terrain propre a leur culture, la maniere dont on les plante, dont on en exprime le suc, dont on l'épaissit, et enfin comment on le reduit en sucre. Ce n'est pas que cette matiere ne soit traitée dans bien des auteurs, mais elle ne l'est pas avec l'exacitute que souhaite l'Academie, il est bon qu'on soit informer qu'elle a entrepris une description generale des arts, ou elle entre dans le detail de tous les procedes, ou elle represente les machines, les outils, et meme les attitudes des ouvriers. Si on connoit a la martinique des cannes a sucre de differentes especes qui donnent du sucre de differente qualite, on fera plaisir d'envoyer de ces canes.

2°. on verra avec plaisir une copie du proces verbal qui fut fait a l'occasion du monstre marin dont il est parlé dans [Moreri ?] a l'Article du diamant.

3°. Monsieur de hautevire nous obligera aussi si il veust faire ramasser les coquillages de toutes les especes qui se trouvent a la martinique. On pourroit meme nous les envoyer avec les poissons qui les hantent si on prenoit soing de les mettre dans de l'esprit de vin.

4°. à l'egard de mineraux qui se trouvent a la martinique, il n'y en a pas une espece dont on sera charmé d'avoir des echantillons, il seroit meme a propos qu'on en fait ramasser de toutes les pierres, terres qui semblent avoir quelque chose de particulier, elles meritent souvent plus d'attention qu'on ne s'imagine. Mais nous voudrions qu'un petit escrit apprist l'endroit ou chaque matiere auroit ete trouve, sa figuration, la nature du terrain que l'environne &c.

5°. nous sommes convaincus, comme Monsieur d'hautevire qu'il y auroit une ample recolte de plantes a trouver dans la martinique, et peut-être nous en resteroit-il moins a connoitre dans ce pais si on avait suivi ce que nous avons recommander a

quelques personnes : scavoir de ramasser presque sans choisir des grains de toutes les plantes qu'ils trouvent, et de nous en envoyer. Mais on nous a voulu presque toujours envoyer des choses trop curieuses, et on a negligé celles dont nous n'aurions pas laissé de faire cas.

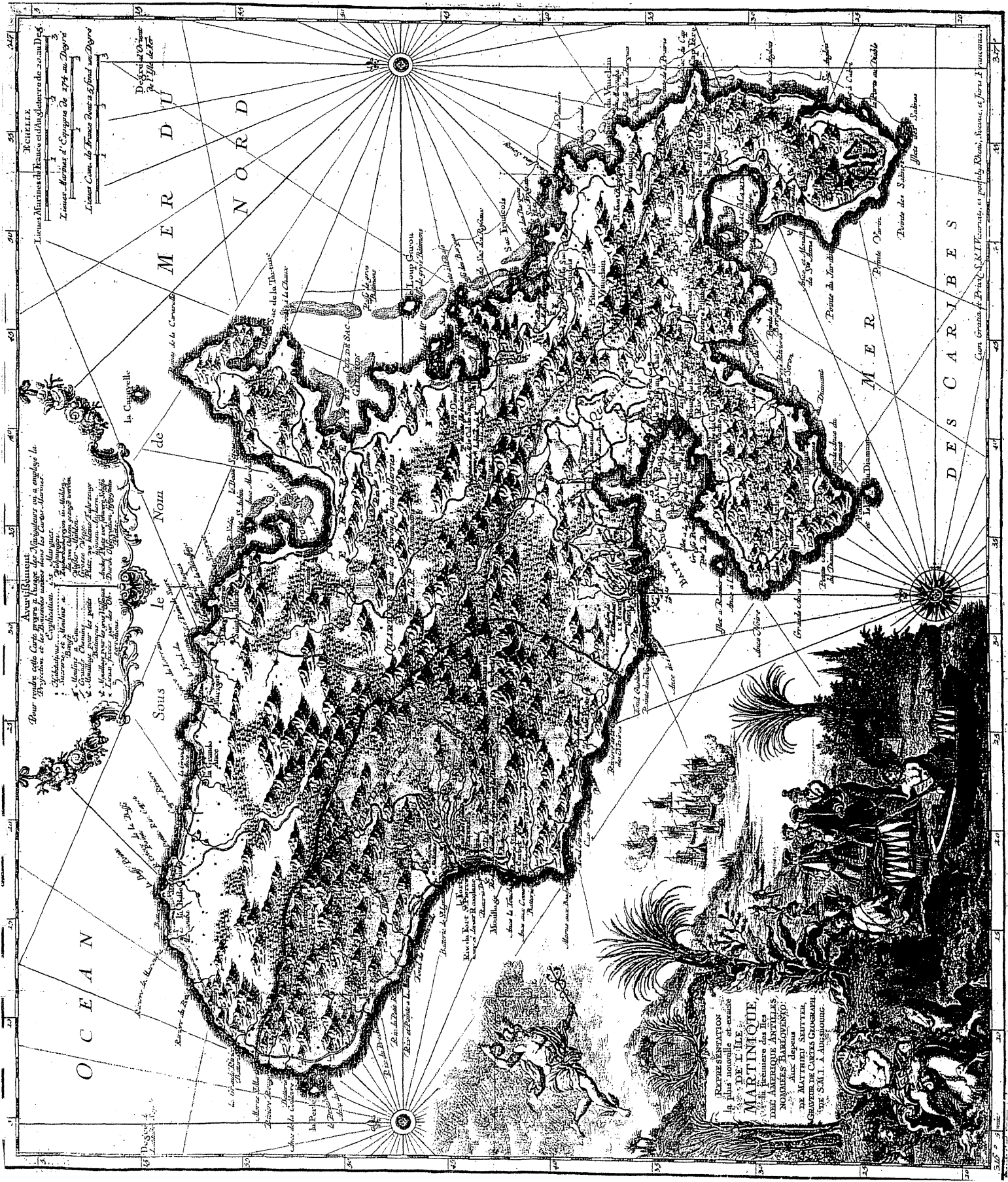
6°. on a été charmé des branches de canelle, on craint pourtant qu'elles ne soient pas du véritable arbre de canelle, il a paru que ces branches et leurs feuilles laissoient sur la langue un léger mécalage [?], ce qui les feroit croire des cassiar lignea, et non des canelleries. Monsieur de hauteville sait de quel endroit des Indes on a été apportés les deux arbres qu'il cultive, et qui méritent d'être cultivés.

7°. enfin Monsieur de hauteville nous fera plaisir de nous rassembler des mémoires sur ce que le pays produit de singulier dans l'histoire naturelle et d'utile pour les arts, d'y joindre le plus d'échantillons de matières différentes qu'il sera possible. »

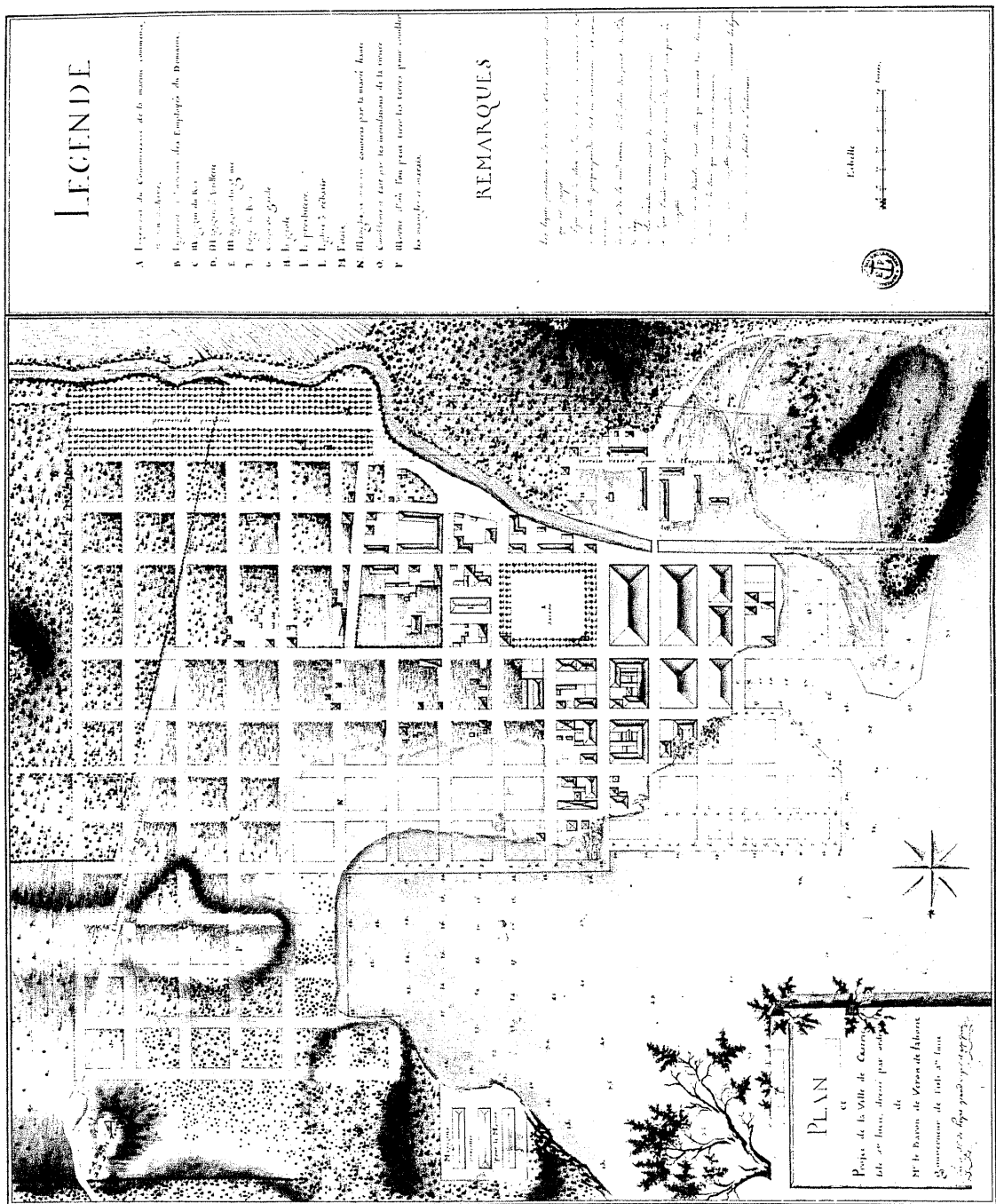
Document 7.1 : Carte gravée de la Martinique, par Seutter, mi-XVIII siècle.

Source : AN N III Antilles 2.

Origine cliché : d'après l'édition en portefeuille de cinq cartes anciennes de la Martinique, publiées par les Archives départementales de la Martinique.



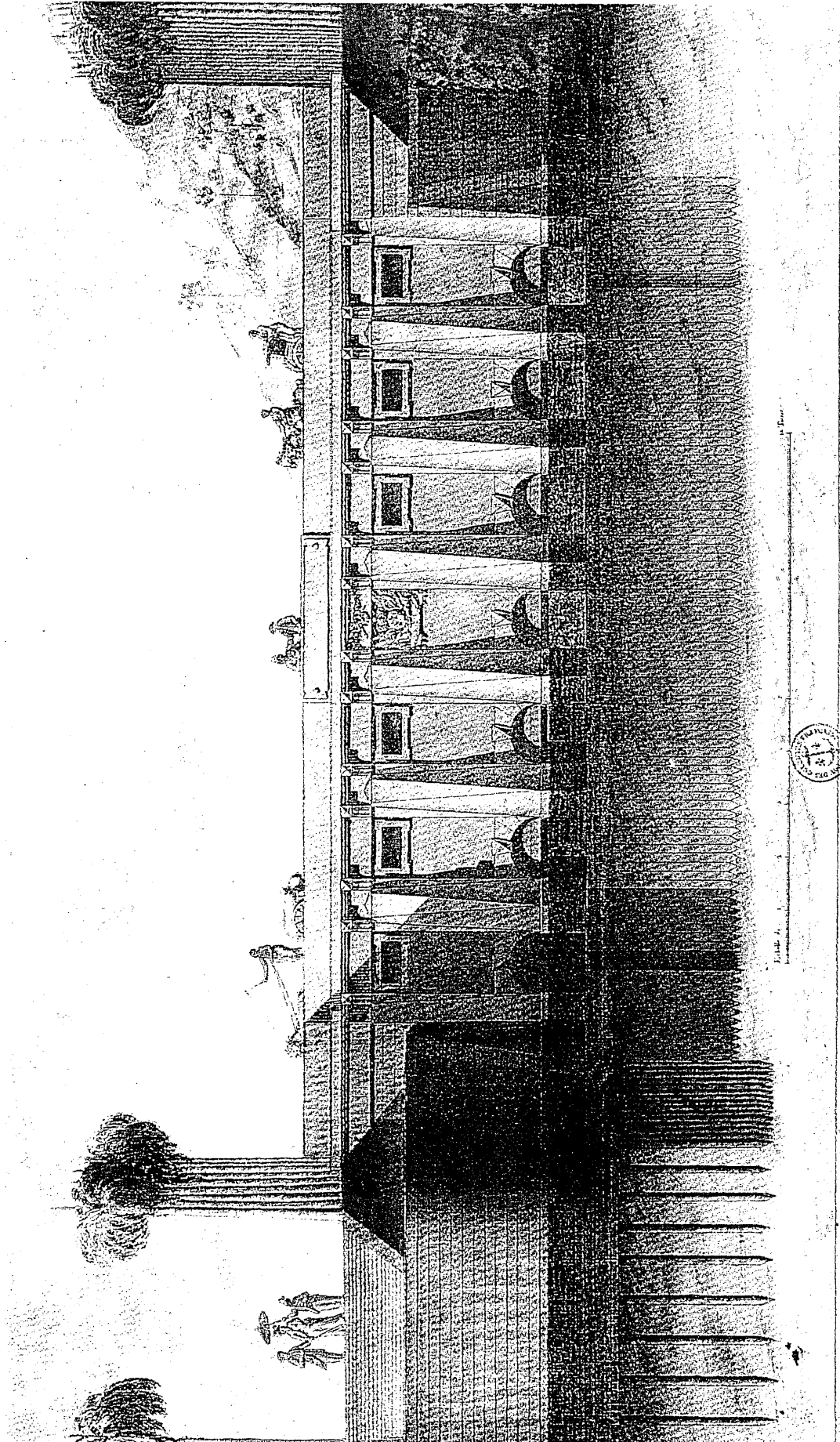
Document 7.2 : Plan et projet de la ville de Castries, capitale de Sainte-Lucie, par Peyre (vers 1785).
 Source : BNCP SH Pf. 157, division 9, pièce 7.



Document 7.3 : Projet de barrage pour l'irrigation de Saint-Domingue, par Varaigne et Dausse (1776).

Source : CAOM DFC XXXIII Saint-Domingue 542 B.

Origine cliché : *Voyage aux Îles d'Amérique*, catalogue de l'exposition organisée d'avril à juillet 1992 à l'Hôtel de Rohan (Archives Nationales), Paris, 1992, p.147.



ELEVATION DE LA PRISE D'EAU AU PIED DE LA MONTAGNE DE LA TRANQUILLITÉ.

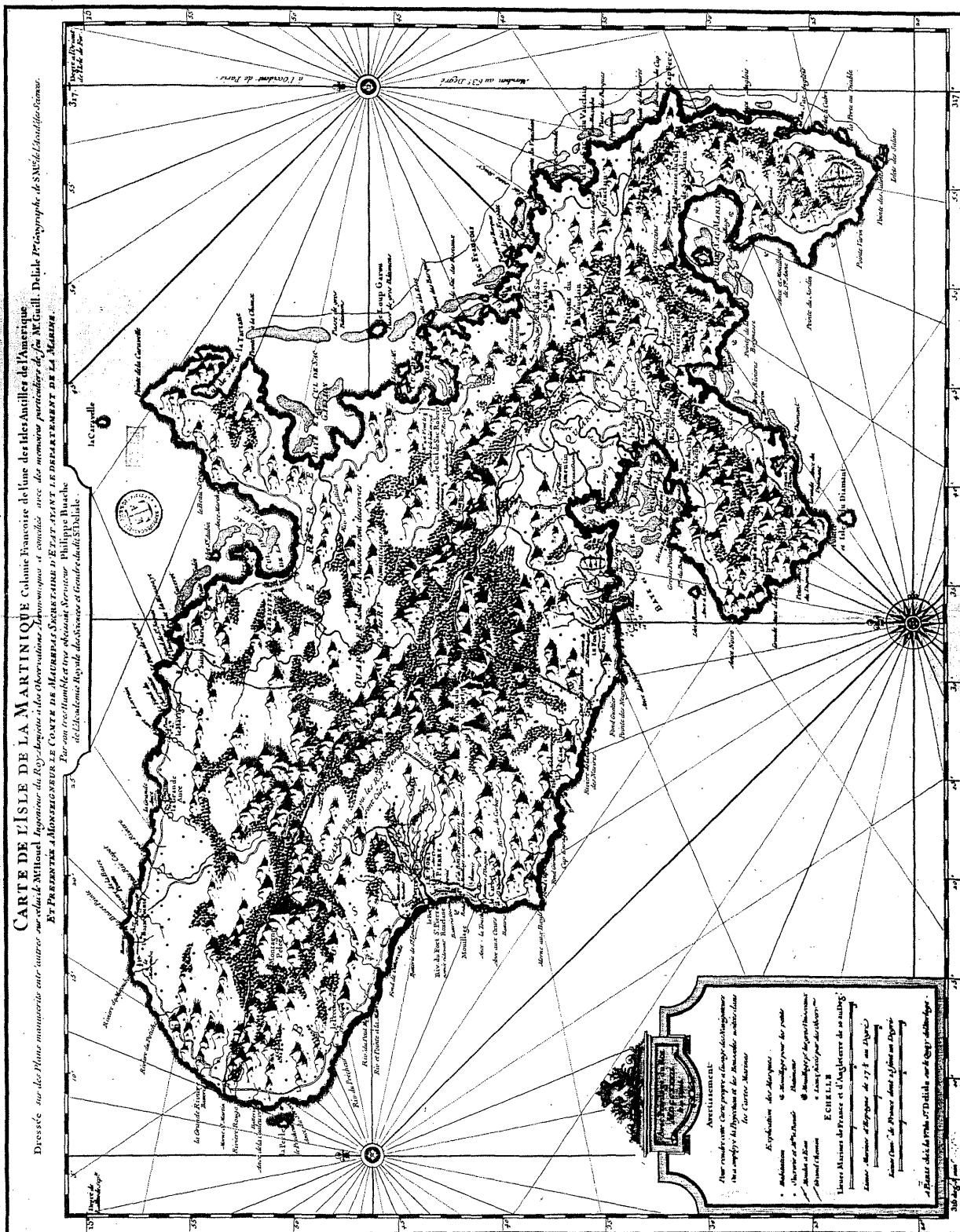
Document 8.1 : Liste des directeurs du Dépôt des cartes et plans de la Marine (1720-1792).

Liste des directeurs du Dépôt des cartes et plans de la Marine de 1720 à 1792

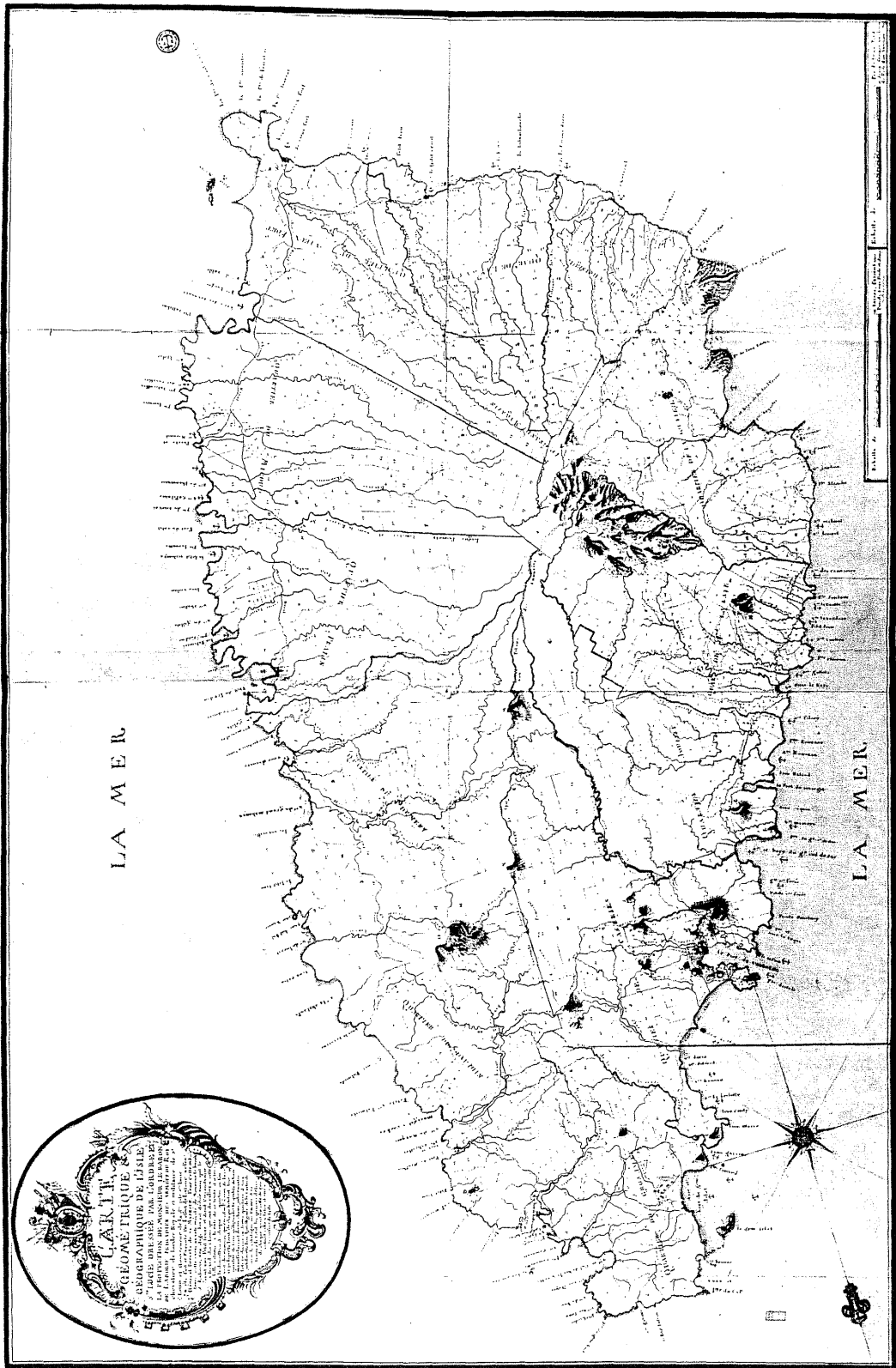
Liste tirée de Michel Vergé-Franceschi, *Chronique maritime de la France d'Ancien Régime*, Paris, 1998, p.560.

- 1720-1722 : Charles-Hercule d'Albert, chevalier de Luynes.
- 1722-1734 : Louis Charles de la Blandinière.
- 1734-1750 : Antoine d'Albert du Chesne.
- 1750-1756 : Roland-Michel Barrin de La Galissonnière.
- 1756-1757 : Antoine-Alexis Périer.
- 1757-1762 : Maximin de Bompar.
- 1762-1773 : François-Bernard de Narbonne-Pelet.
- 1773-1776 : Gabriel-Joseph d'Oisy.
- 1776-1792 : Joseph-Bernard de Chabert.
- 1792-1795 : Vacance de la fonction.

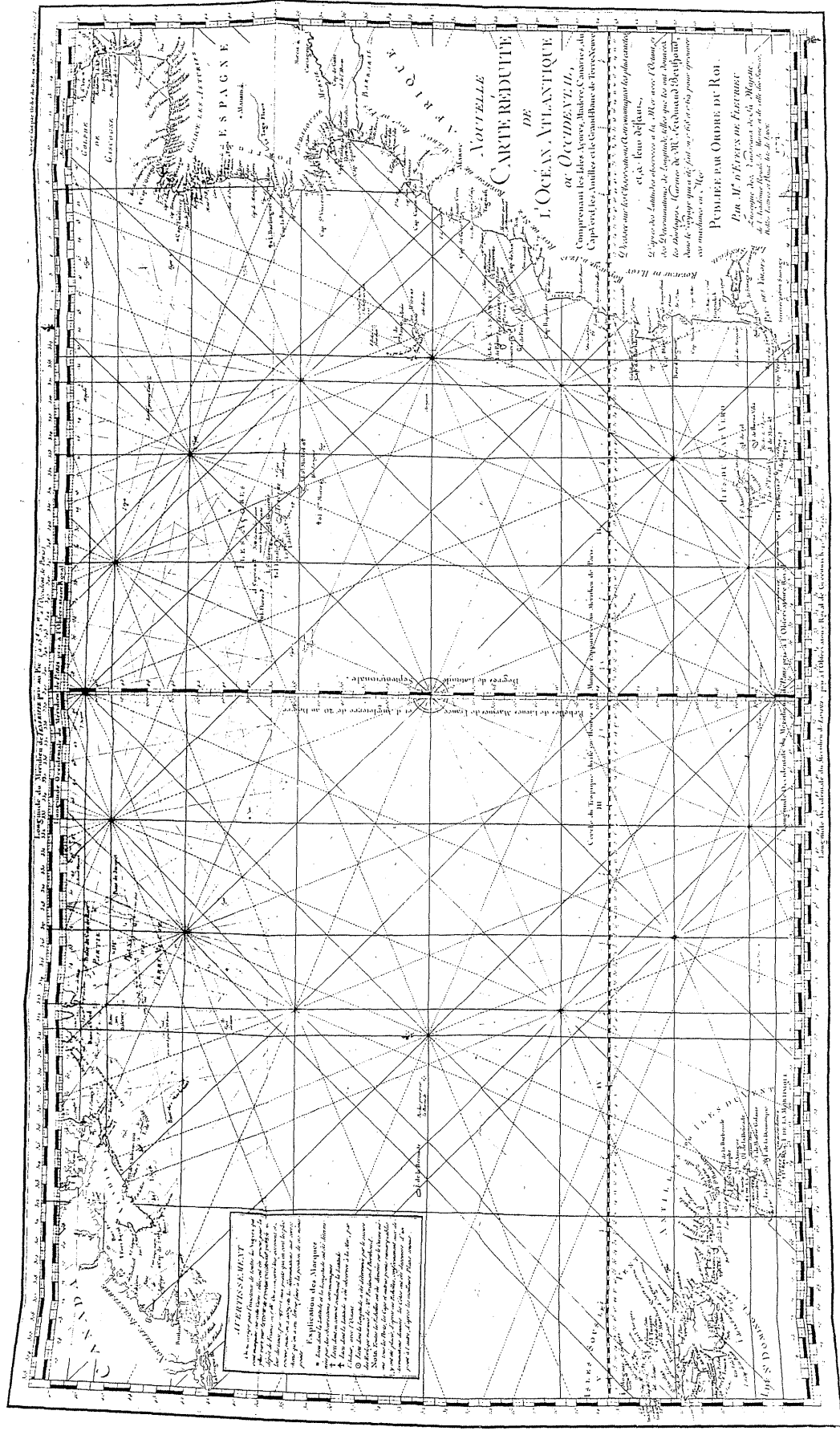
Document 8.2 : Carte imprimée de la Martinique, par Buache (1732).
 Source : BNCP SH Pf. 156, division 2, pièce 9.
 Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



Document 8.5 : Carte manuscrite de Sainte-Lucie, par Lefort de Latour (vers 1785).
Source : BNCP SH Pf. 157, division 6, pièce 3.
Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.

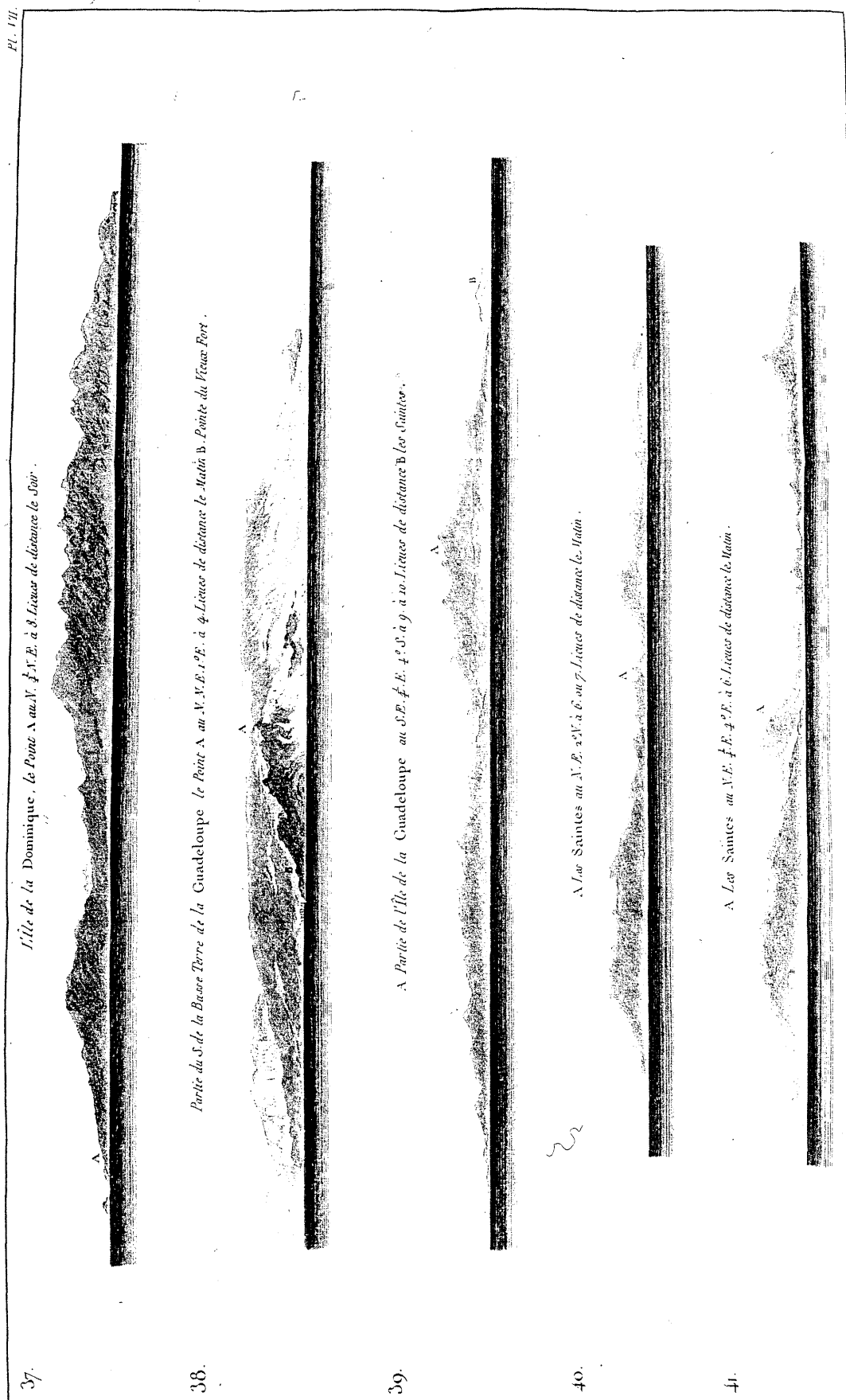


Document 8.6 : Carte imprimée de l'Atlantique, par Fleurieu (1773).
 Source : FLEURIEU (Charles-Pierre Claret de), *Voyage fait par ordre du Roi en 1768 et 1769 à différentes parties du monde pour éprouver en mer les horloges marines inventées par M. Ferdinand Berthoud [...] par M. D'Eveux de Fleurieu, Enseigne des Vaisseaux de Sa Majesté ; de l'Académie Royale de Marine, & de celle des Sciences, Belles-Lettres & Beaux Arts de Lyon, Paris, Imprimerie Royale, 1773, volume 1, p.758.*
 Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle.



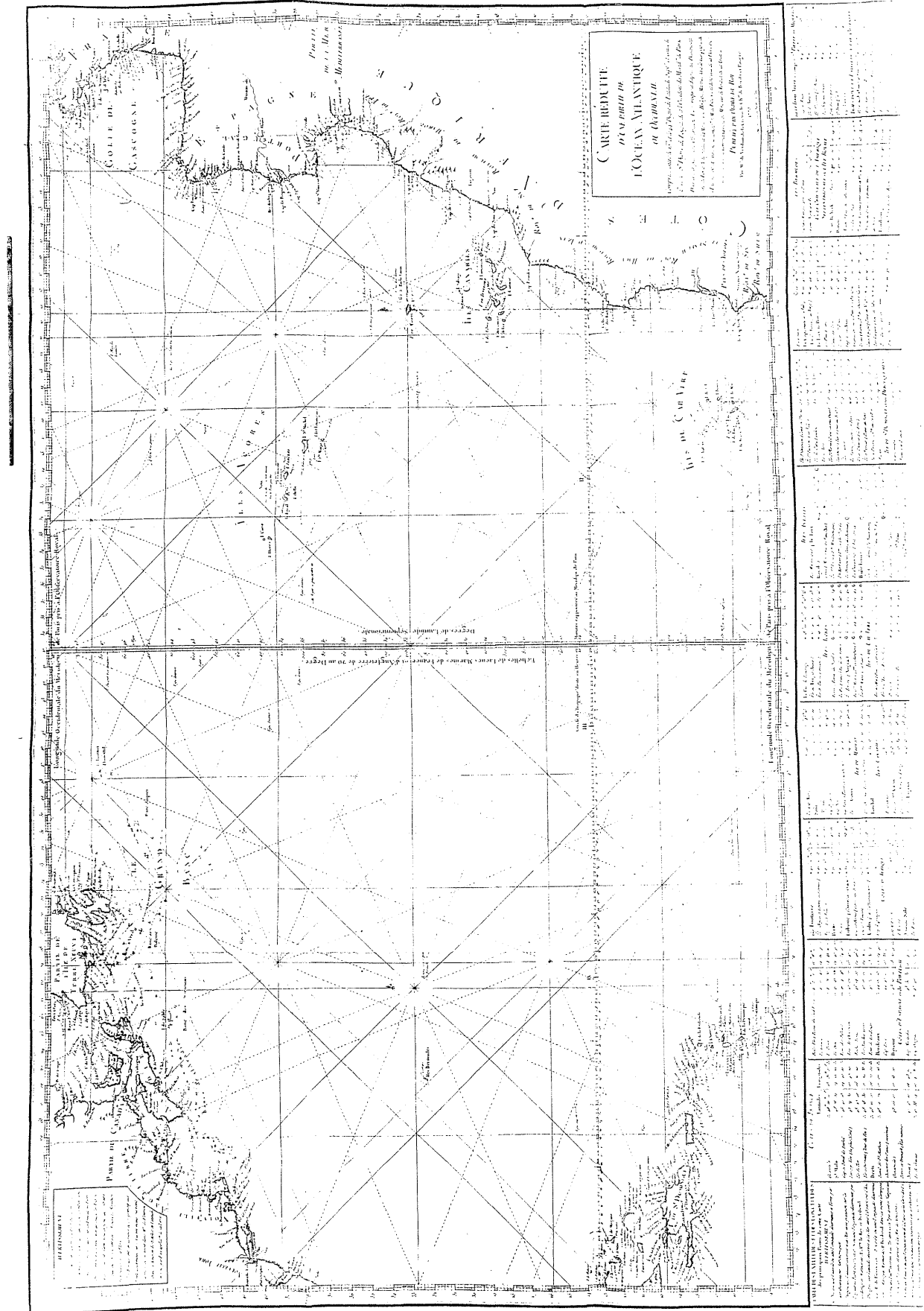
Document 8.7 : Profils de côtes des Petites Antilles, par Verdun de la Crenne, Borda et Pingré (1778).

Source : BORDA (Jean-Charles de), PINGRÉ (Alexandre-Gui) et VERDUN DE LA CRENNE (Jean-René-Antoine de), *Voyage fait par ordre du roi en 1771 et 1772, en diverses parties de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique. Pour vérifier l'utilité de plusieurs méthodes et instrumens, servant à déterminer la latitude et la longitude, tant du vaisseau que des Côtes, isles et écueils qu'on reconnoit, suivi de recherches pour rectifier les cartes hydrographiques [...]*, Paris, Imprimerie royale, 1778, tome 1, p.188. Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle.



Document 8.8 : Carte imprimée de l'Atlantique, par Verdun de la Crenne, Borda et Pingré (1778).

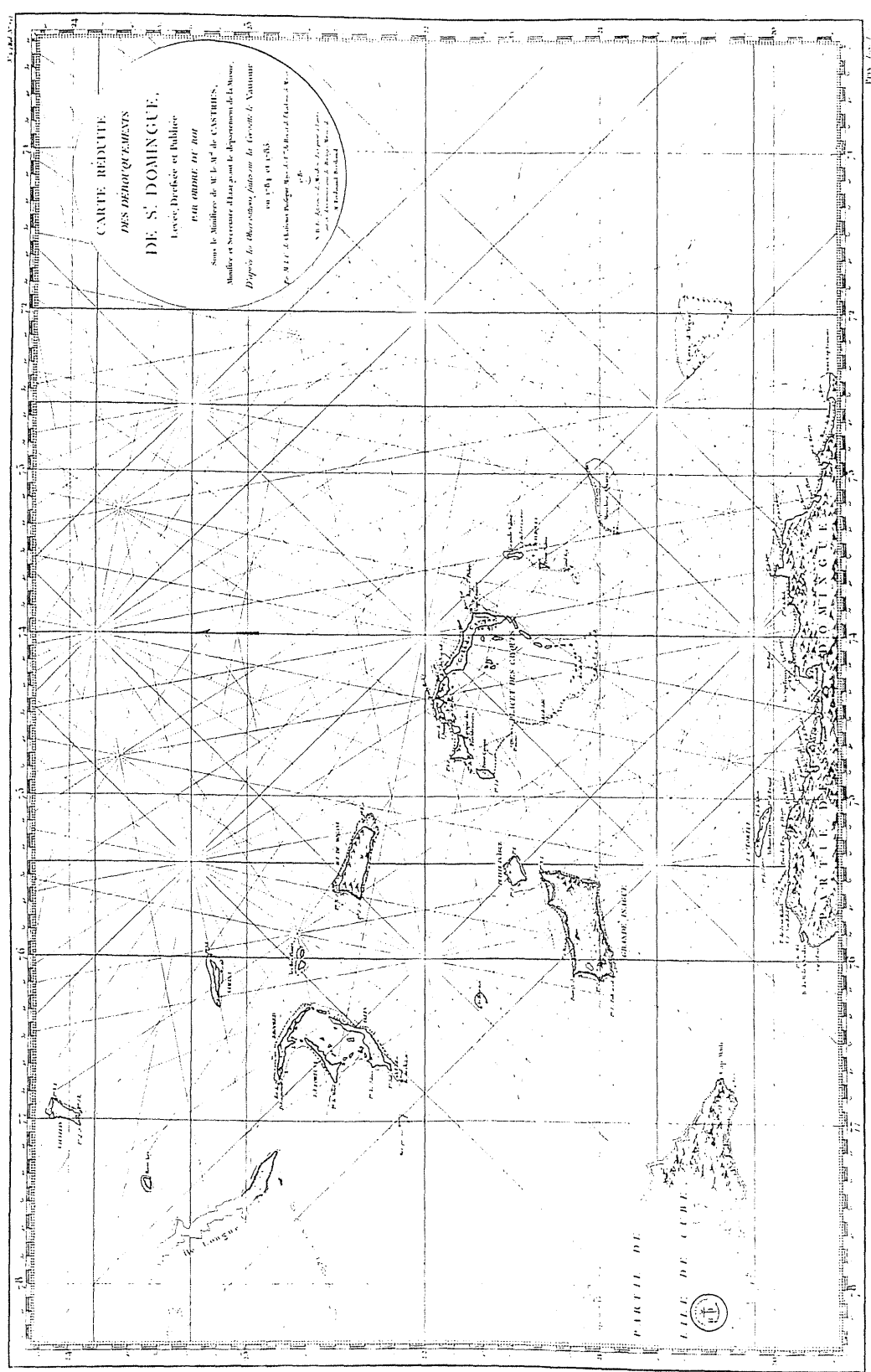
Source : BORDA (Jean-Charles de), PINGRÉ (Alexandre-Gui) et VERDUN DE LA CRENNE (Jean-René-Antoine de), *Voyage fait par ordre du roi en 1771 et 1772, en diverses parties de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique. Pour vérifier l'utilité de plusieurs méthodes et instrumens, servant à déterminer la latitude et la longitude, tant du vaisseau que des Côtes, isles et écueils qu'on reconnoit, suivi de recherches pour rectifier les cartes hydrographiques [...]*, Paris, Imprimerie royale, 1778, tome 2, p.500.
 Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle.



Document 8.10 : Carte imprimée des débouquements de Saint-Domingue, par Chastenet de Puységur (1787).

Source : PUYSEGUR (Antoine-Hyacinthe-Anne de Chastenet, Comte de), *Le Pilote de l'Isle de Saint-Domingue et des débouquemens de cette isle, comprenant une carte de l'Isle de Saint-Domingue et une carte des débouquemens, depuis la Caye d'Argent jusqu'à la partie Ouest du Placet des Isles Lucayes*, Paris, Imprimerie royale, 1787.

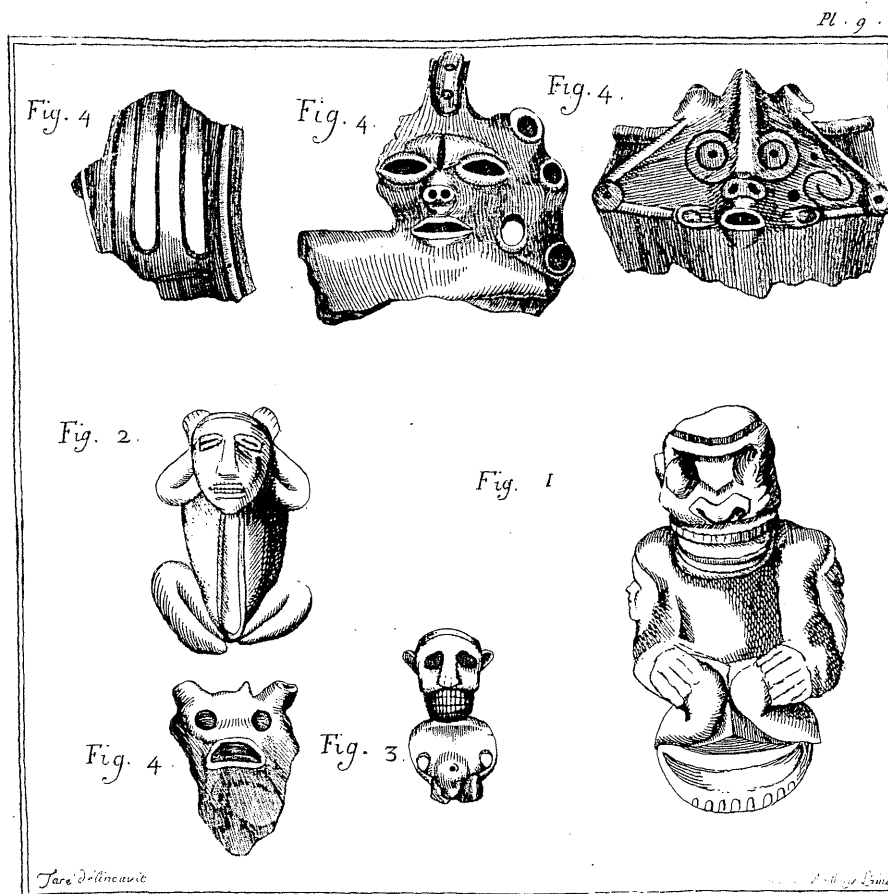
Origine cliché : Bibliothèque nationale de France.



Document 9.1 : vestiges amérindiens, par le P. Nicolson (1776).

Source : NICOLSON (R.P.), *Essai sur l'histoire naturelle de Saint-Domingue*, Paris, Gabreau, 1776, planche 9, p.366.

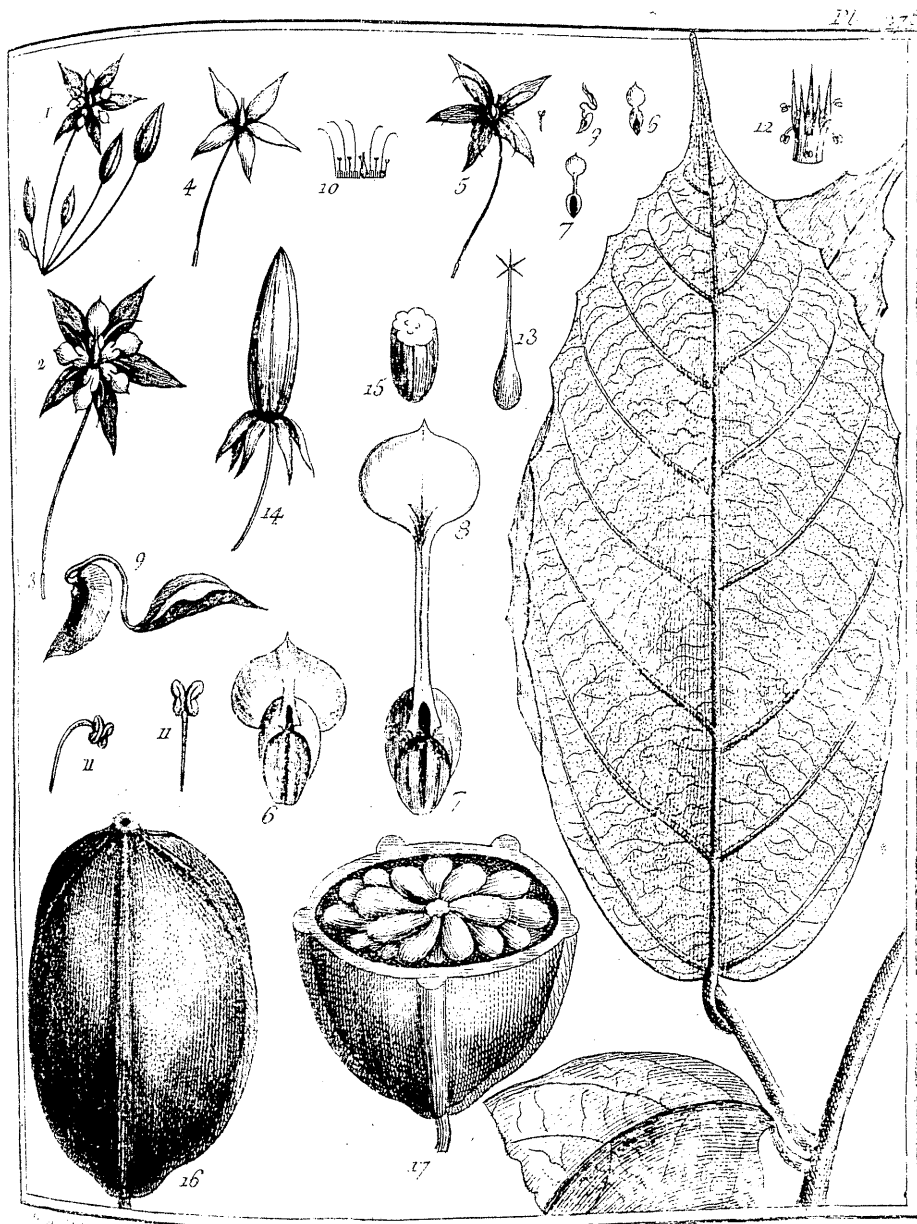
Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle.



Document 9.2: Gravure du cacao de Guyane, par Fusée Aublet (1775).

Source : FUSÉE AUBLET (Jean-Baptiste Christophe), *Histoire des plantes de la Guyane française*, Paris, Didot, 1775, volume 4.

Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle.

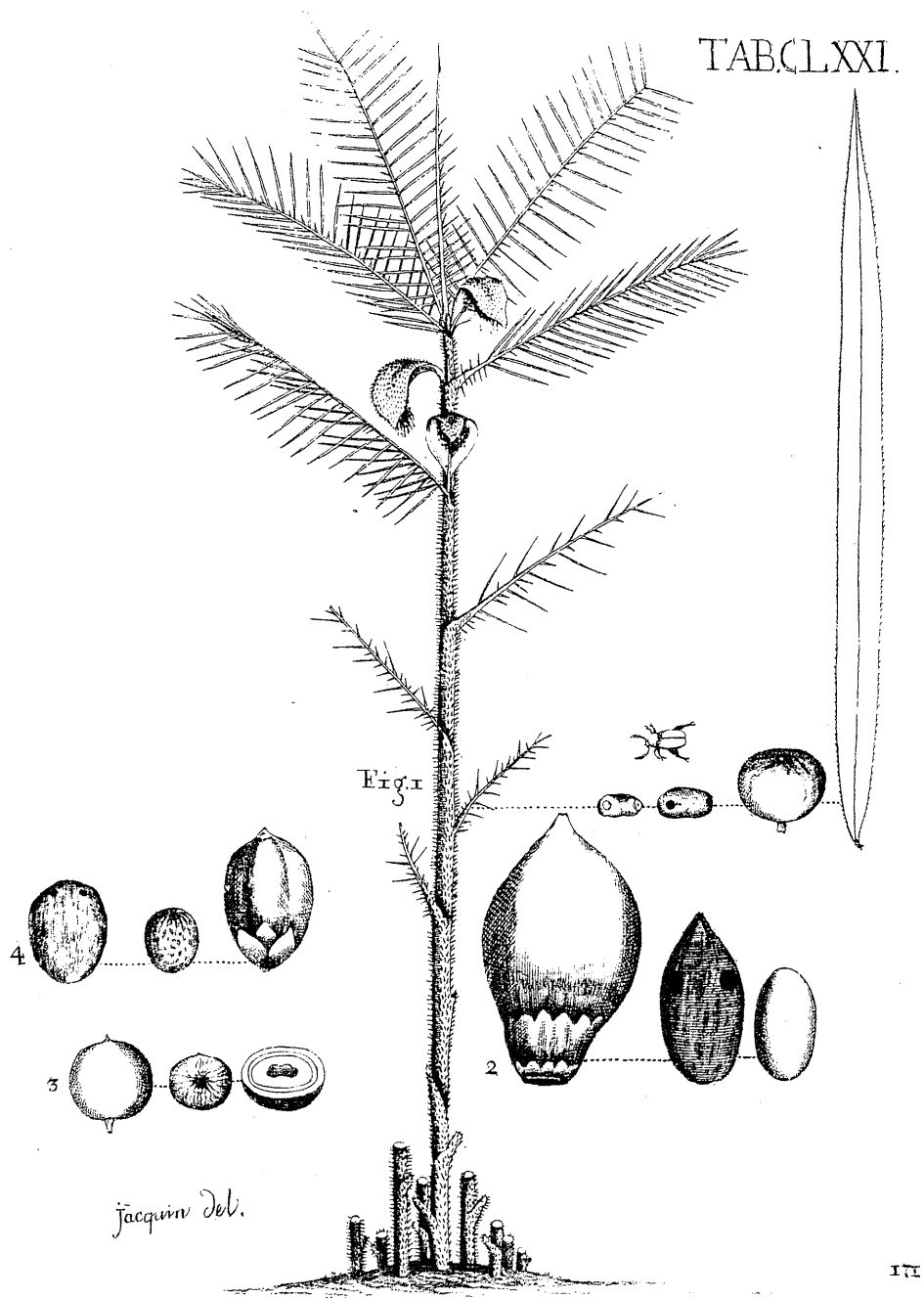


Cacao Guyanensis.

Document 9.3 : Gravure du *Bactris minor*, par Jacquin (1763).

Source : JACQUIN (Nicolaus Joseph Freiherr von), *Selectarum stirpium Americanarum historia in qua ad Linnaeanum systema determinatae, descriptaeque sistuntur plantae illae, quas in insulis Martinica, Jamaica, Domingo, aliisque & in vicinâ Continentis parte, observavit rariores ; adjectis iconibus in solo natali delineatis*, Vienne, chez Krause, 1763, planche 171.

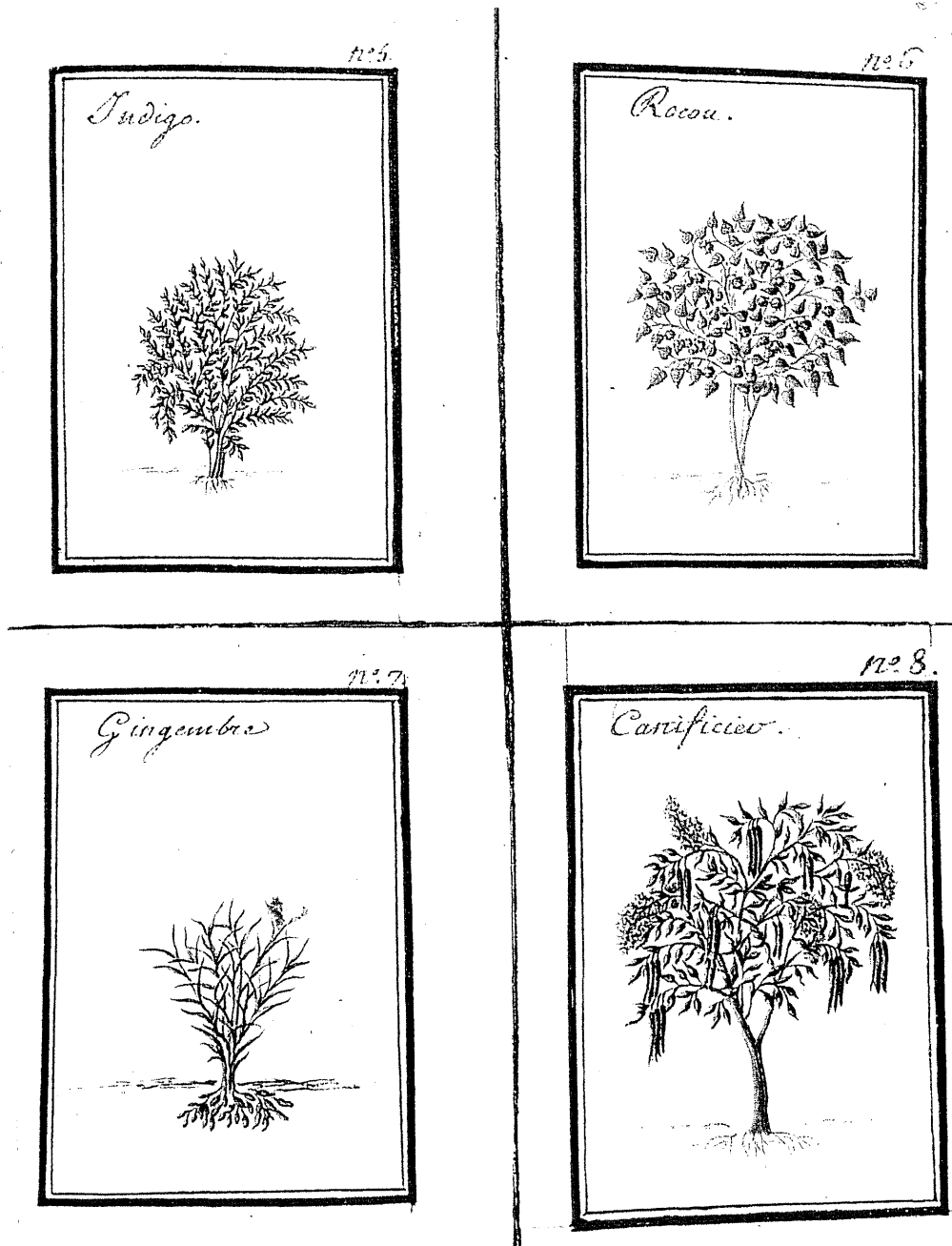
Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle.



Document 9.4 : Arbres des Antilles, manuscrit, par Leroy de la Potherie (1764).

Source : « Collection des fruites des Isles du Vent de l'Amérique, des plantes qui en forment les revenus [...] », manuscrit de 170 pages et 70 dessins, appartenant à Marcel Chatillon.

Origine cliché : INSTITUT DE FRANCE, *De la Découverte à l'émancipation. Trois siècles et demi d'histoire antillaise à travers les collections du Docteur Chatillon et de la Bibliothèque Mazarine*, catalogue de l'exposition présentée par Marcel Chatillon et Jean-Claude Nardin à la Bibliothèque Mazarine (novembre 1998-janvier 1999), Paris, 1998, p.41.



Document 9.5 : Tableau de relevés météorologiques, par Thibault de Chanvalon (août 1751, publié en 1763)

Source : THIBAUT DE CHANVALON (Jean-Baptiste), *Voyage à la Martinique contenant diverses observations sur la physique, l'histoire naturelle, l'agriculture, les mœurs et les usages de cette isle, faites en 1751 et dans les années suivantes, Lu à l'Académie des sciences de Paris en 1761*, Paris, J.-B. Bauche, 1763.
 Origine cliché : réédition en fac-similé, Fort-de-France, Société d'histoire de la Martinique, 1978, planches reproduites à la fin.

JOURS DU MOIS.		Août 1751.		VARIATIONS DU TEMS.		
13	...	Vent médiocre : petite pluie à quelques reprises : ciel chargé de beaucoup de nuages.				
...	...	Vent un peu fort : quelques nuages : le thermometre du soleil a été observé à deux heures & demie du soir.				
...	...	Le vent a diminué à quatre heures, & est devenu calme ; il a repris un peu ce soir : ciel serain : quelques nuages à l'est.				
14	...	Vent très-petit.				
...	...	Vent fort, mais inégal : quelques gouttes de pluie à deux ou trois fois.				
...	...	Grand vent : beaucoup de nuages chargés à l'est : à trois heures grande pluie d'un quart d'heure.				
...	...	Vent petit : ciel serain : quelques nuages ; il a plu trois ou quatre fois assez abondamment ; mesuré 6 pouces $\frac{1}{2}$ d'eau.				
15	...	Gros tems cette nuit, pour parler comme les Marins, avec pluie fréquente & abondante qui continue, & petit vent : ciel tout pris : mesuré 38 pouces d'eau vers les neuf heures du matin.				
...	...	Pluie toujours abondante ; le ciel est presque toujours entièrement couvert : vers les cinq heures du soir deux coups de tonnerre sourds.				
...	...	Vent médiocre : ciel à demi-couvert : nuages à l'est. La pluie a cessé à l'entrée de la nuit.				
16	...	Vent petit ; beaucoup de nuages à l'est : mesuré 37 pouces $\frac{1}{2}$ d'eau.				
...	...	Grand vent : petite pluie très-souvent depuis ce matin ; beaucoup de nuages à l'est.				
...	...	Petite pluie fréquente toujours : nuages à l'est.				
17	...	Vent petit : nuages à l'est & au nord-est. Arc-en-ciel à 8 heures du matin.				
...	...	Calme : beaucoup de nuages : petite pluie à quelques reprises depuis 9 h. $\frac{1}{2}$.				
...	...	Le vent qui avoit été petit ou médiocre, a renforcé après midi ; un peu de pluie à 11 heures : nuages autour de l'horison.				
...	...	Vent fort ; ciel serain par-tout.				
18	...	Calme, quoiqu'aux nuages le vent soit fort : il regne du sud & de l'est : il a plu ce matin.				
...	...	Ciel chargé : il a plu légèrement.				
...	...	Vent médiocre ou calme : petite pluie de tems-en-tems : mesuré 8 pouc. d'eau.				
...	...	Vent fort : nuages chargés à l'est : éclairs vifs & fréquens du nord.				

HEURES DES OBSERVATIONS	Thermometre au soleil. Mercure. Esprit.	Thermometre à l'ombre. Mercure. Esprit.	VENT.	Barometre.	LUNE.	Pluie, Tonnerre, &c.	AIGUILLE AIMANTÉE.
6 $\frac{1}{4}$. . . M	20 . . .	Est.	28 4 $\frac{1}{4}$	22 Dern. quart.	8 P.
9 . . . M	27	28 5 $\frac{1}{4}$
1 . . . S	23	25 $\frac{1}{4}$. . .	Est.	28 5
10 . . . S	21	28 5 $\frac{1}{2}$
6 $\frac{1}{2}$. . . M	20	Est.	28 4 $\frac{1}{2}$	23 Périgée.
9 . . . M	30	28 5 $\frac{1}{2}$..	P.
1 $\frac{1}{2}$. . . S	31	26	S. E.	28 4 $\frac{1}{2}$..	P.
10 . . . S	19 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{2}{3}$..	6 $\frac{1}{2}$ P.
6 . . . M	19 $\frac{1}{2}$. . .	Est.	28 3 $\frac{7}{8}$	24	P.
1 $\frac{1}{2}$. . . S	32	25 $\frac{1}{2}$. . .	Est.	28 4	..	38 P. T.
10 . . . S	19 $\frac{1}{2}$. . .	Est.	28 4 $\frac{1}{2}$..	P.
6 . . . M	20	Est.	28 4	25 Lunillice hor.	37 $\frac{1}{2}$
10 . . . M	28	Est.	28 4 $\frac{2}{3}$..	P.
1 . . . S	32	26 $\frac{1}{2}$. . .	Est.	28 4 $\frac{2}{3}$..	P.
10 . . . S	20 $\frac{1}{2}$	28 5	..	P.
6 . . . M	19	Est.	28 4	26	A.
9 . . . M	27	Est.	28 4 $\frac{2}{3}$..	P.
1 . . . S	33 $\frac{1}{4}$. . .	26 $\frac{1}{2}$. . .	Est.	28 4 $\frac{1}{4}$..	P.
10 . . . S	21	Est.	28 4 $\frac{2}{3}$
6 . . . M	19 $\frac{1}{2}$. . .	Est.	28 4	27	P.
9 . . . M	26	Est.	28 4 $\frac{1}{2}$..	P.
1 $\frac{1}{2}$. . . S	32	25 $\frac{1}{2}$. . .	Est.	28 4	..	8 P.
10 . . . S	20	Est.	28 4 $\frac{1}{4}$..	E.

Document 9.6 : Extraits de l'inventaire après décès du planteur de la Guadeloupe B. de Badier (1789).

Source : Archives départementales de la Guadeloupe, notaire Damarets (14 septembre 1789).

B. de Badier possède, à sa mort, l'habitation Bel Espoir, aux Abymes, avec 29 esclaves¹.

Nous ne donnons ici qu'un extrait de cet inventaire.

La mention [?] signale des passages que nous n'avons pu déchiffrer.

[f.11] « Dans la maison servant de Cabinet d'Histoire naturelle »

- [f.12] – 42 : « Deux moulins à coton en mauvais état, estimés la somme de trente-trois livres »
 - 43 : « six cent quatre vingt douze Phioles Beaumes et [?], estimés, à raison de quatre livres dix sols chaque, la somme de trois mille cent quatorze livres »
 - 44 : « Une pendule, estimée la somme de six cent soixante livres »
 - 45 : « Une paire d'éperons d'argent [...] »
 - 46 : « Divers outils de charpentier en vingt quatre pièces, estimés ensemble la somme de seize livres dix sols » ;
 - 47 : « Soixante tabatières de bois estimées la somme de sept livres dix sols »
 - 48 : « Un petit baril cerclé en fer, estimé quatre livres deux sols et six deniers »
 - 49 : « Une petite table à écribeau, estimée huit livres cinq sols »
 - 50 : « Une Boîte d'instruments de Chirurgie, non complète et en mauvais état, et estimée pareille somme de huit livres cinq sols »
 [f.13] - 51 : « Une pharmacie portative estimée la somme de seize livres dix sols »

« Bibliothèque »

- 52 : « L'Encyclopédie, grand in-folio, trente cinq volumes, estimé la somme de neuf cents livres »
 - 53 : « Le Dictionnaire de [?], in folio, en dix volumes, estimé la somme de cent cinquante livres ».
 - 54 : « Insectes du Surinam in folio, en deux volumes, estimé la somme de trente six livres »
 - 55 : « Thesaurus Piscium [?], un volume in folio, estimé la somme de vingt quatre livres »
 - 56 : « Description d'oiseaux, en un volume in folio, estimé la somme de douze livres »
 - 57 : « Voyage de la Martinique, en un volume in quarto, estimé un écu »
 - 58 : « Règne animal, en un volume in quarto, estimé aussi un écu »
 - 59 : « Description du Cabinet de [?], en un volume in quarto, également estimé un écu »
 [f.14] - 60 : « Insectes d'Europe, en deux volumes in quarto, estimé la somme de vingt quatre livres »
 - 61 : « Quatre cabinets à la suite, in quarto, estimé la somme de trente trois livres »
 - 62 : « Conchiliologie, édition de 1780, en deux volumes in quarto, estimé la somme de quatre ving deux livres dix sols »
 - 63 : « Idem, édition de 1757, un volume in quarto, estimé la somme de douze livres »
 - 64 : « Histoire naturelle de Bertrand, un volume in quarto, estimé un écu »
 - 65 : « Description de la Chine, un volume in-quarto, estimé huit livres cinq sols »
 - 66 : « Ornithologie de Brisson, six volumes in quarto, estimé la somme de cent livres »
 - 67 : « Dictionnaire des drogues, un volume in quarto, estimé six livres »
 - 68 : « L'ornithologie, un volume in-quarto, estimé la somme de quinze livres »
 - 69 : « Les [?] des yeux de [?], un volume in quarto, estimé la somme de trente trois livres »
 [f.15] - 70 : « La Chimie de Macquer, deux volumes in-quarto, estimé la somme de trente livres »
 - 71 : « Histoire des oiseaux par [?], un volume in quarto estimé la somme de seize livres dix sols »
 - 72 : « Histoire abrégée des insectes, deux volumes in quarto, estimé la somme de vingt livres »
 - 73 : « Histoire des corails, un volume in quarto, estimé la somme de quinze livres »

¹ Cet inventaire nous a été signalé par Frédéric Régent, qui travaille sur les archives notariales de la Guadeloupe.

- 74 : « Dictionnaire d'histoire naturelle [?] six volumes in quarto, estimé la somme de quatre vingt deux livres dix sols »
- 75 : « Journaux de Phisique, depuis juillet 1771 jusqu'en décembre 1772. Depuis juillet 1773 jusqu'en janvier 1776. Depuis juillet 1776 jusqu'en janvier 1781. Depuis janvier 1782 jusqu'en janvier 1783. Et depuis juillet 1783 jusqu'en juillet 1785. Plus cinq volumes d'observations de phisique et douze cahiers idem. En tout quarante deux volumes, estimés la somme de deux cents livres ».
- [f.16] - 76 : « Histoire de Louis XI, Deux volumes in quarto, estimés six livres »
- 77 : « Histoire des Antilles, un volume in-quarto estimé un écu »
- 78 : « Histoire des Poissons, un volume in quarto, estimé la somme de douze livres »
- 79 : « Collection de Phisique de [?], un volume in-quarto, estimé deux livres un sol et trois deniers »
- 80 : « Histoire des plantes de la Guianne francoise, quatre volumes in quarto, estimé la somme de douze livres »
- 81 : « Histoire des minéraux, un volume in-quarto, estimé quarante sols »
- 82 : « Histoire de la mer adriatique, un volume in quarto, estimée quatre livres »
- 83 : « Mémoires sur la [?], un volume in quarto, estimé quinze sols »
- 84 : « flore française, trois volumes in octavo, estimée la somme de douze livres »
- 85 : « famille des plantes, deux volumes in octavo, estimée quatre livres »
- [f.17] - 86 : « Voyage en Sicile, deux volumes in octavo, estimé huit livres cinq sols »
- 87 : « Voyage au Mont [?], un volume, in octavo, estimé vingt sols »
- 88 : « Recherches sur les [?] organisés, un volume, in octavo, estimés trente sols »
- 89 : « Généra plantarum du [?], un volume, in octavo, estimé vingt sols ».
- 90 : « Instruction sur la construction des vaisseaux, un volume, in octavo, estimée trente sols »
- 91 : « Recherches sur les végétaux, un volume, in octavo, estimées aussi trente sols »
- 92 : « Abrégé d'astronomie, un volume in octavo, estimé quatrante sols »
- 93 : « Traité des Jardins, deux volumes in octavo »
- 94 : « Notions de Botanique, un volume, in octavo, estimé vingt sols »
- 95 : « Essais de Christallographie, un volume, in octavo, estimé un écu »
- 96 : « Éléments de botanique, trois volumes in octavo estimés la somme de trente trois livres »
- [f.18] - 97 : « Manuel des [?] un volume in octavo, estimé un écu »
- 98 : « Microscope de Baker, un volume in octavo, estimé vingt sols »
- 99 : « Démonstration de Botanique, deux volumes in octavo, estimée huit livres cinq sols »
- 100 : « Anatomie de [?], un volume in octavo, estimée un écu »
- 101 : « Dictionnaire des fossilles, un volume in octavo, estimé aussi un écu »
- 102 : « Catalogue de Davila, trois volumes in octavo, estimé la somme de douze livres »
- 103 : « Catalogue de la Tour d'Auvergne, un volume in octavo, estimé un écu »
- 104 : « Voyage de [?] un volume in octavo, estimé vingt sols »
- 105 : « Catalogue d'histoire naturelle, un volume in octavo, estimé aussi vingt sols »
- 106 : « Récréation chimique de [?], deux volumes in octavo, estimée un écu »
- [f.19] - 107 : « Théologie des insectes, deux volumes in octavo, et estimée quatre livres »
- 108 : « Recherches sur l'étain, un volume in octavo, estimé vingt sols »
- 109 : « Histoire des indes occidentales, un volume in octavo, estimée aussi vingt sols »
- 110 : « Manuel des végétaux, un volume in octavo, estimé trente sols »
- 111 : « Essais botaniques de [?], un volume in octavo, estimé vingt sols »
- 112 : « Minéralogie, deux volumes in octavo, estimés la somme de douze livres »
- 113 : « Mémoires sur les alembics un volume in octavo, estimé vingt sols »
- 114 : « L'art du distillateur deux volume in octavo, estimé huit livres cinq sols »
- 115 : « Histoire des poissons de [?] un volume in douze estimé un écu »
- 116 : « Classe et noms des plantes, un volume in douze estimé dix sols »
- 117 : « École d'agriculture, un volume in douze estimé aussi dix sols »
- [f.20] - 118 : « Manuel des Champs, un volume in douze, estimé trente sols »
- 119 : « Manuel élémentaire des plantes, un volume in douze, estimé 30 sols »
- 120 : « Histoire du [?] un volume in douze, estimé trente sols »
- 121 : « Culture de [?], un volume in douze, estimé vingt sols »
- 122 : « Abrégé d'histoire des insectes, deux volumes in douze, estimé un écu »
- 123 : « Essais sur la teinture, un volume in douze, estimé vingt sols »
- 124 : « Histoire de [?], deux volumes in douze, estimée un écu »
- 125 : « Contemplation de la nature, deux volumes in douze, estimée quarante sols »
- 126 : « Essais sur l'histoire des polipes »

- 127 : « Manuel du naturaliste, un volume in douze, estimé deux livres six sols »
- 128 : « Lettres du docteur de [?], deux volumes in douze, estimé vingt sols »
- [f.21] - 129 : « Étude de la nature, trois volumes in douze, estimé la somme de douze livres »
- 130 : « École du Jardin potager, deux volumes in douze, estimé un écu »
- 131 : « [?], un volume in douze, aussi estimé un écu ».
- 132 : « Dictionnaire d'histoire naturelle de l'abbé [?] trois volumes in douze, estimé 12 livres »
- 133 : « Cours d'histoire naturelle, sept volumes in douze, estimés pareillement douze livres ».
- 134 : « Traité des insectes de [?] deux volumes in douze, estimé trente sols »
- 135 : « La nature dévoilée, deux volumes in douze, estimés un écu »
- 136 : « Mémoires sur les vers à soie, un volume in douze, estimé dix sols »
- 137 : « Œuvres complètes de M. de Buffon, quatorze volumes ; quadrupèdes, par le mesme idem ; oiseaux aussi par le mesme, dix sept volumes ; minéraux, également par le mesme, six volumes et encore par le mesme, en tout onze volumes, le tout in douze, estimés ensemble la somme de cent soixante livres »
- [f.22] - 138 : « Histoire de Tournefort, un volume in douze, estimé un écu »
- 139 : « Cuisinière Bourgeoise, un volume in douze, estimé trois livres »
- 140 : « [?] moderne, un volume in douze, estimé vingt sols »
- 141 : « Avis au peuple, un volume in douze, estimé trente sols »
- 142 : « Académie des Jeux, en deux volumes in douze, estimés un écu »
- 143 : « Géographie, un volume in douze, estimée dix sols »
- 144 : « Voyage au Levant, un volume in douze, estimé vingt sols »
- 145 : « Le voyageur naturaliste », un volume in douze, estimé aussi vingt sols »
- 146 : « Voyage à la cour de France, un volume in douze, estimé trente sols »
- 147 : « Voyage en Dalmatie, deux volumes in octavo, estimé huit livres cinq sols »
- 148 : « Voyage de [?], un volume in octavo, estimé un écu »
- [f.23] - 149 : « Voyage en Espagne et Portugal, un volume in douze, estimé aussi un écu »
- 150 : « Voyage à la Baye d'Hudson, un volume in douze, estimé également un écu »
- 151 : « L'art du peintre, un volume, in douze, estimé pareillement un écu »
- 152 : « Considérations sur les colonies, un volume in douze, aussi estimé un écu »
- 153 : « Voyage en France, un volume in douze, estimé vingt sols »
- 154 : « Journée [?], un volume in douze, estimé un écu »
- 155 : « Voyage aux Glaciers et aux Alpes, un volume in douze, estimé vingt sols »
- 156 : « Dictionnaire d'industrie, trois volumes in octavo, estimé six livres »
- 157 : « Dictionnaire des arts et métiers, quatre volumes in octavo, estimé la somme de douze livres »
- 158 : « Histoire de [?], quatre volumes in douze, estimé dix livres »
- 159 : « Héloïse de Rousseau, quatre volumes in douze, estimé douze livres »
- [f.24] - 160 : « Œuvres de [?], huit volume in douze, estimé vingt quatre livres quinze sols »
- 161 : « Tableaux [?], un volume in octavo, estimé vingt sols »
- 162 : « Dissertations sur la subordination », un volume in douze, estimés dix sols »
- 163 : « Histoire de Louis XI par Mad^{elle} de [?], six volumes in douze, estimé six livres »
- 164 : « L'orphelin normand, deux volumes in douze, estimé un écu »
- 165 : « Jérusalem délivrée, un volume in douze, estimé trente sols »
- 166 : « [?], un volume in douze, estimé quinze sols »
- 167 : « L'infortuné napolitain, un volume in douze, estimé trente sols »
- 168 : « Telliamed, deux volumes in douze, estimé un écu »
- 169 : « Racine, deux volumes in douze, estimé aussi un écu »
- 170 : « Traité du vrai [?], deux volumes in douze, pareillemnet estimé un écu »
- [f.25] - 171 : « Aventures d'Abdela, un volumpe in douze estimé quinze sols »
- 172 : « Histoire des nomades estimé vingt sols »
- 173 : « Variétés animales, un volume in douze, estimé quinze sols »
- 174 : « Zaïde, un volume in douze, estimé dix sols »
- 175 : « Esprit des Beaux arts, deux volumes in douze, estimé quarante sols »
- 176 : « L'homme éclairé, un volume in douze, estimé vingt sols »
- 177 : « Lettres sur les spectacles, deux volumes in douze, estimé aussi vingt sols »
- 178 : « Éléments de Mathématiques, un volume in douze, estimé quarante sols »
- 179 : « Architecture des villes, un volume in douze, estimé dix sols »
- 180 : « Éléments d'histoire romaine, deux volumes in douze, estimé un écu »
- 181 : « Éléments de fortification, un volume in douze, estimé vingt sols »
- 182 : « Atlas de poche, un volume in douze, estimé aussi vingt sols »

- [f.26] - 183 : « Grammaire française de [?], un volume in douze, aussi estimé vingt sols »
 - 184 : « Dictionnaire de [?] un volume, également estimé vingt sols »
 - 185 : « Dictionnaire de l'allemand, un volume in octavo, pareillement estimé vingt sols »
 - 186 : « Dictionnaire anglais, un volume in douze, estimé un écu »
 - 187 : « [?], un volume in douze, estimé vingt sols »
 - 188 : « Principes de la langue latine, un volume in douze, estimé dix sols »
 - 189 : « Prières chrestiennes, un volume in douze, estimé vingt sols »
 - 190 : « Voyage autour du monde, deux volumes in douze, estimé quarante sols »
 - 191 : « Minéralogie des volcans, un volume, estimé vingt sols »
 - 192 : « Mémoires sur l'histoire naturelle de [?], un volume in octavo, estimé vingt sols »

« Brochures »

- [f.27] - 193 : « Dictionnaire de commerce, quatre volumes estimé la somme de seize livres dix sols »
 - 194 : « Magnétisme animal, un volume, estimé vingt sols »
 - 195 : « Voyage du Siam, deux volumes, estimé quarante sols »
 - 196 : « Histoire naturelle de Saint-Domingue, un volume, estimé vingt sols »
 - 197 : « Principes d'idraulique, un volume, estimé aussi vingt sols »
 - 198 : « Avis aux habitants des colonies, un volume, estimé vingt sols »
 - 199 : « Réflexions sur les grands hommes, un volume, estimé dix sols »
 - 200 : « Histoire [?], deux volumes, estimé vingt sols »
 - 201 : « Lettres d'une péruvienne, un volume, estimé vingt sols »
 - 202 : « La pucelle, un volume, également estimé vingt sols »
 - 203 : « Manuel de la jeunesse, deux volumes, estimé quarante sols »
 - 204 : « cent treize volumes de différents auteurs et dépareillés, estimés ensemble seize livres dix sols »
 - 205 : « Et enfin Précis de Phisique, deux volumes, estimé vingt sols »

- [f.28] [...] - « Et iceux à observer que l'estimation de la Bibliothèque ci dessus inventoriée a été fait de concert avec M. Barthelemy Partarrieux, avocat en Parlement et curateur aux successions vaccantes dans le ressort de la sénéchaussée de la Grande-Terre, appelé à cet effet, comme aussi pour l'estimation du cabinet d'histoire naturelle qui se trouve parmi les objets restant à inventorier ; Lequel a prêté serment devant le notaire soussigné en présence des parties et témoins [...] » etc.

[...]

- [f.30] [...]

« Suite des objets trouvés dans la maison servant de cabinet d'histoire naturelle »

- 206 : « Une rame de carton, estimé quinze livres »
 - 207 : « Quatre rames et demie de papier gris, estimés six livres »
 - 208 : « Trente deux pièces de verre de chimie, estimées à raison de quarante sols chaque, la somme de soixante quatre livres »
 - 209 : « Trois paquets de tubes de baromètres, estimés la somme de de soixante six livres »
 - 210 : « Un petit alembuc et une veilleuse, estimés huit livres cinq sols »
 - 211 : « Trois sabliers, estimés seize livres dix sols »
 - 212 : « Un mortier de verre et son pilon, estimés un écu »
 - 213 : « Un baromètre monté, estimé douze livres »
 - 214 : « Un portefeuille contenant différentes gravures, le tout estimé la somme de soixante six livres »
- [f.31] - 215 : « Plusieurs [?]oiseaux [?], estimés huit livres cinq sols »
 - 216 : « Trente huit petits tableaux et sept cadres dorés, estimés seize livres dix sols »
 - 217 : « Quarante quatre petites gravures libres, estimées quatre livres »
 - 218 : « Un Etuy de matématique incomplet, estimé un écu »
 - 219 : « Une boîte pour les liqueurs, estimée aussi un écu »
 - 220 : « six pièces de marbre à papier, estimées vingt sols »
 - 221 : « une boîte à cadriller en long, estimée la somme de quarante neuf livres dix sols »

- 222 : « Une vieille bague d'or montée, un Etuy d'argent, et une vieille paire de boucles à sierre [?], le tout estimé six livres »
- 223 : « six thermometres avec Etuys, estimés aussi six livres »
- 224 : « deux [?] estimés seize livres dix sols »
- 225 : « un miroir crepé en cuir et sa boîte garnie, estimés trente six livres »

[f.32]

- 226 : « Quatre boites à couleur, une pierre à broyer et ses godets, estimés ensemble avec les pinceaux, trente six livres »
- 227 : « Une boîte d'yvoire à jour et à secrets, estimée un écu »
- 228 : « Quatre petites billes de verre, estimés vingt quatre livres »
« *Sur une première table et dans son tiroir sont :* »
- 229 : « Deux cages en verres, des [?], coquilles, limaçons, [?] et des petites boîtes vitrées contenant des papillons défectueux, estimés ensemble la somme de soixante six livres »
- 230 : « *Sur une seconde table et dans son tiroir sont :* »
« Des rochers, long [?], Cames, Moulin, [?] oursins et des petites boîtes en carton vitrées contenant des papillons défectueux ; estimés ensemble pareille somme de soixante six livres »
- 231 : « *Sur une troisième table et dans son tiroir sont :* »
« Des [?] deux crabes et des petites boîtes en carton contenant des papillons défectueux, estimés ensemble trente livres »

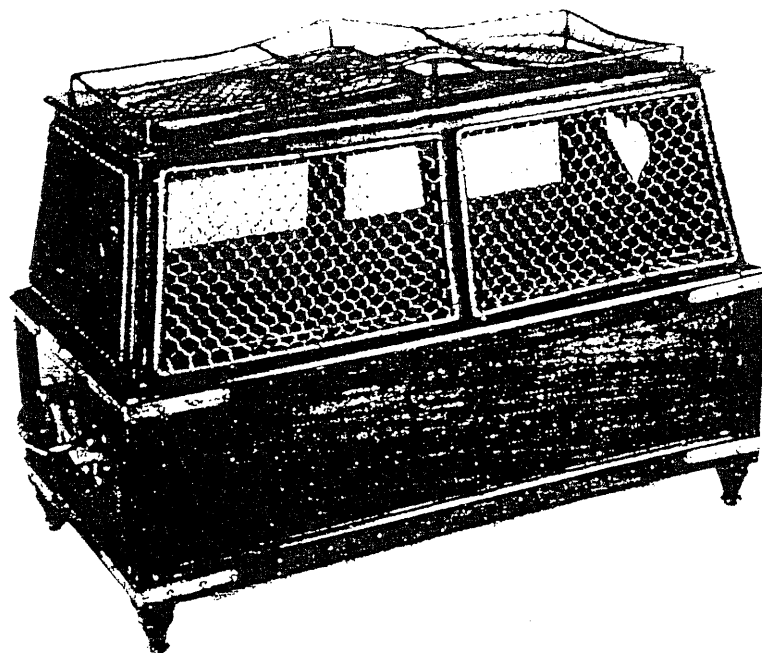
[f.33]

- 232 : « *Sur une quatrième table et dans son tiroir sont :* »
« Toutes sortes d'extraits de mines et des petites boîtes en carton, contenant des papillons défectueux : les dites boîtes vitrées, le tout estimé la somme de 100 livres »
- 233 : « *Sur une cinquième table et dans son tiroir sont :* »
« Quelques oursins, madrepores, fossiles, schistes arborisées, œufs monstrueux, zoomorphes et coquilles bivalves [?] garnie en argent, un fétiche, [?] et des petites boîtes en carton vitrées, contenant des papillons défectueux, le tout estimé la somme de soixante six livres ».
- 234 « *Sur une sixième table et dans son tiroir sont :*
« des madrépores, [...] »
[etc.]

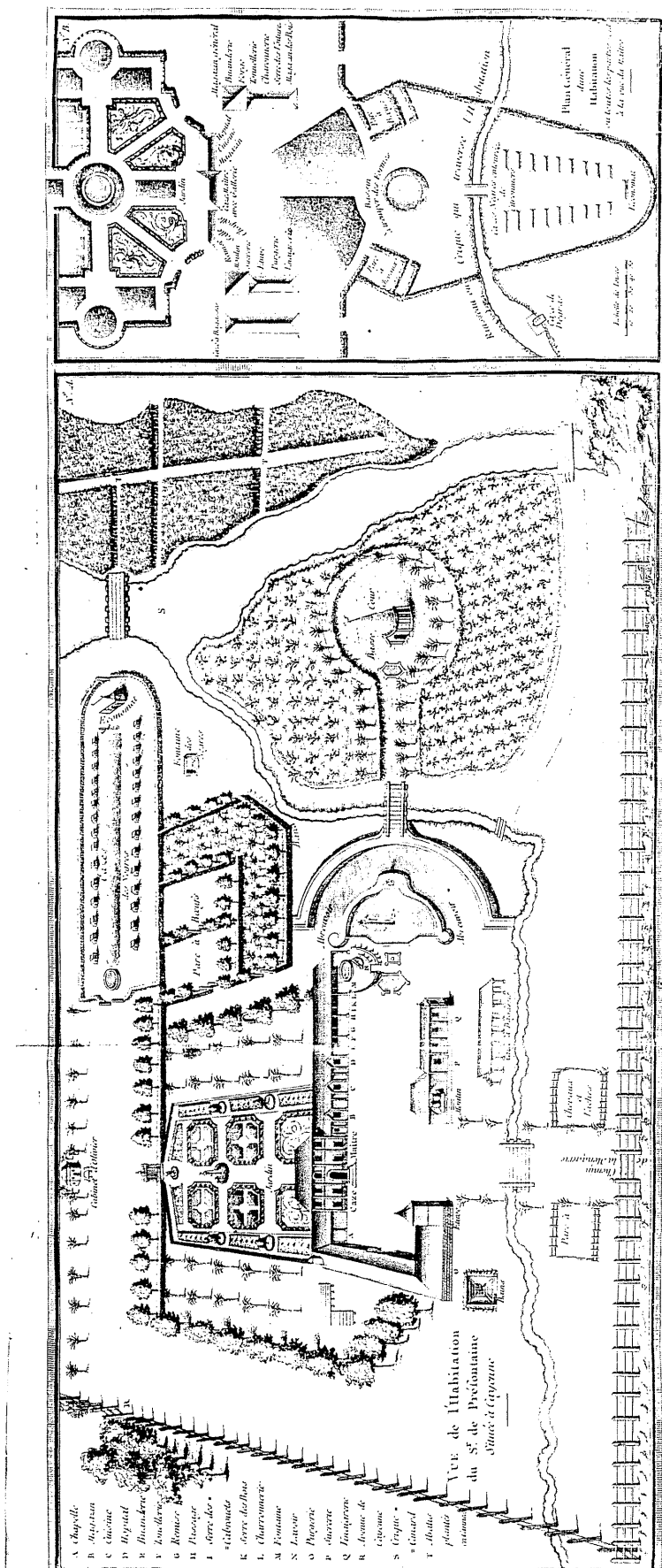
Document 10.1 : serre portative, par l'ébéniste I. Ledoux (1781).

Source : MNHN, Collection Thouin.

Origine cliché : KURY (Lorelai B.), « Civiliser la nature : histoire naturelle et voyages (France, fin du XVIIIe siècle, début XIXe siècle) », thèse soutenue à Paris (EHESS), sous la direction de Jean-Pierre Goubert, Paris, juillet 1995, p.148.



Document 10.2 : Vue de l'habitation de Préfontaine, à Cayenne (1763).
 Source : PRÉFONTAINE (Chevalier Bruletout de), *Maison Rustique, à l'usage des Habitans de la partie de la France équinoxiale, connue sous le nom de Cayenne*. Par M. de Préfontaine, ancien Habitant, Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, Commandant de la Partie du Nord de la Guyane, Paris, C.J.-B. Bauche, 1763.
 Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle.



Document 10.3 : Plan et élévation d'une sucrerie, par Préfontaine (1763).
 Source : PRÉFONTAINE (Chevalier Bruletout de), *Maison Rustique, à l'usage des Habitans de la partie de la France équinoxiale, connue sous le nom de Cayenne. Par M. de Préfontaine, ancien Habitant, Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, Commandant de la Partie du Nord de la Guyane*, Paris, C.J.-B. Bauche, 1763.
 Origine cliché : Muséum national d'histoire naturelle.

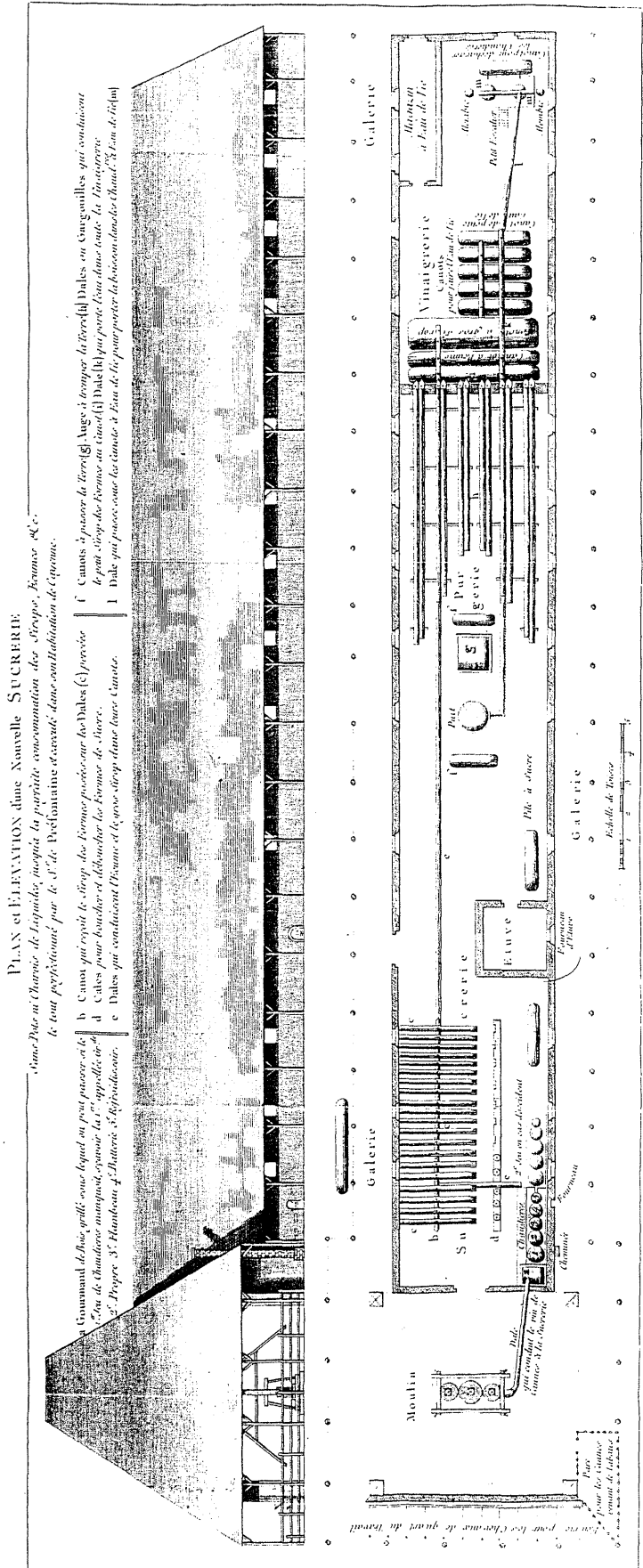


Table des documents

- **Document 0.1** : Le « modèle Basalla ».
- **Document 0.2** : Périodisation des sciences coloniales. Le cas anglais (MacLeod).
- **Document 0.3** : Les trois axes stratégiques de l'impérialisme culturel (Pyenson).
- **Document 1.1** : Commerce et flibuste dans les Caraïbes.
- **Document 1.2** : Les Antilles et la Guyane (carte).
- **Document 1.3** : Saint-Christophe au milieu du XVIIe siècle.
- **Document 1.4** : Carte de la Guyane sous l'Ancien Régime.
- **Document 1.5** : Carte de la Guadeloupe sous l'Ancien Régime.
- **Document 1.6** : Carte de la Martinique sous l'Ancien Régime.
- **Document 1.7** : Carte de Saint-Domingue.
- **Document 1.8** : Scènes de cannibalisme (Théodore de Bry, XVIe siècle).
- **Document 1.9** : Les Ewaipanomas de Raleigh (Théodore de Bry, XVIe siècle)
- **Document 1.10** : Le Mergus Americanus (Charles de L'Écluse)
- **Document 1.11** : La Guadeloupe et la Martinique de Benedetto Bordone (1528)
- **Document 1.12** : L'Amérique de Ortelius (1570).
- **Document 1.13** : Les Antilles dans l'Atlas Van der Erde (fin XVIe siècle-début XVIIe).
- **Document 1.14** : Le Brésil dans l'Atlas Van der Erde (fin XVIe siècle-début XVIIe).
- **Document 1.15** : Allégories continentales tirées de l'Atlas Van der Erde (fin XVIe-début XVIIe).
- **Document 1.16** : L'Atlas d'Ortelius (1570). Les représentations symboliques du monde.
- **Document 1.17** : Les Antilles de J. de Laet dans la réédition de 1633.
- **Document 1.18** : Le manuscrit de Jacques de Vaux (1583)
- **Document 1.19** : La carte manuscrite de Jacques de Vaux (fin XVIe siècle)
- **Document 1.20** : Le cabinet de Paul Contant. Le Tatou. (Gravure sur bois, 1609)
- **Document 1.21** : Le cabinet de Paul Contant (1609). Le « canoë ». (Gravure sur bois, 1609)
- **Document 1.22** : Fête « brésilienne » à Rouen en 1550 (gravure sur bois)

- **Document 1.23** : « Toupinambas » à Paris en 1613. (gravure, 1613)
- **Document 2.1** : Approche sur l'origine des termes utilisés par les Français des Antilles vers 1640.
- **Document 3.1** : Table des matières de la *Relation* du P. Bouton (1640).
- **Document 3.2** : Scène antillaise, Du Tertre 1667.
- **Document 3.3** : « fruits de la passion », Rochefort 1658.
- **Document 3.4** : « rats des îles d'Amérique », Rochefort 1658.
- **Document 3.5** : « équipage d'une sucrerie », Rochefort 1665.
- **Document 3.6** : Lettre du P. Mongin, Saint-Christophe, le 3 mars 1682 : sur une comète.
- **Document 3.7** : Le cabinet de Sainte-Geneviève : vue d'ensemble.
- **Document 3.8** : Détail du « Casse-tête » visible dans la vitrine de 1692.
- **Document 3.9** : Carte de la Martinique par Mariette (vers 1652-1654).
- **Document 3.10** : Carte de la Martinique publiée dans la première édition de Du Tertre (1654)
- **Document 3.11** : Carte de la Guyane, par Mariette (1656).
- **Document 3.12** : Carte de la Guyane, par Duval (1654).
- **Document 3.13** : Carte de la Guyane, par Vouillemont (1667)
- **Document 3.14** : L'homme marin vu à la Martinique (1672)
- **Document 4.1** : Liste des Secrétaires d'État à la Marine (1669-1791)
- **Document 4.2** : Liste des directeurs du Bureau des colonies (1710-1792)
- **Document 4.3** : Carte manuscrite de la Guyane par Lefebvre de La Barre (1664)
- **Document 4.4** : Mémoires sur les pêches étrangères (1723).
- **Document 5.1** : Plumier, dessin manuscrit du « Mimosa sive herbia » (1688)
- **Document 5.2** : Plumier, dessin manuscrit du « Manyoc » (1688)
- **Document 5.3** : Carte manuscrite de la Guyane, par Renau (1700)
- **Document 5.4** : L' « anneau astronomique » du P. Feuillée (début XVIIIe siècle)
- **Document 5.5** : La Tortue, gravure du P. Feuillée (début XVIIIe siècle)
- **Document 6.1** : Carte manuscrite de la Guadeloupe, par Blondel (1667).
- **Document 6.2** : Carte manuscrite de Marie-Galante, par Blondel (1667).
- **Document 6.3** : Plan manuscrit de la maison de Boutrou, par Gemosat (1671).
- **Document 6.4** : Carte manuscrite de St-Christophe par Cailus (1699).

- **Document 6.5** : Carte manuscrite d'une partie de la cote sud de Saint-Domingue, par Frézier
- **Document 6.6** : Carte imprimée de Saint-Domingue, par Frézier (1724).
- **Document 6.7** : Plan manuscrit de l'habitation Gourselas, par Petit (1706).
- **Document 6.8** : Plan manuscrit de l'Oyapock, par Gabaret de L'Hérondière (début XVIIIe
- **Document 6.9** : Plan manuscrit des passes et du bourg du Cap, par Cornuau (1684).
- **Document 6.10** : Vue manuscrite des Caymites (Saint-Domingue), par Partenay (1688).
- **Document 6.11** : Carte imprimée des Antilles, par Delisle (1717).
- **Document 6.12** : Carte imprimée de St-Domingue, par Delisle, avec annotations manuscrites
- **Document 6.13** : Cocotier des Antilles, par le P. Labat (début XVIIIe siècle).
- **Document 6.14** : Trois gravures, par le P. Labat (début XVIIIe siècle).
- **Document 6.15** : Plans de moulins à sucre, par le P. Labat (début XVIIIe siècle).
- **Document 6.16** : Plan de la redoute du Morne des Capucins, par le P. Labat (début XVIIIe siècle).
- **Document 6.17** : Plan du Fort-royal de la Martinique, par le P. Labat (début XVIIIe siècle).
- **Document 6.18** : Les correspondants de l'Académie royale des sciences dans l'espace caraïbe en 1699.
- **Document 6.19** : Les correspondants de l'Académie royale des sciences dans l'espace caraïbe entre 1700 et 1715.
- **Document 6.20** : Les correspondants de l'Académie royale des sciences dans l'espace caraïbe entre 1715 et 1725.
- **Document 6.21** : Lettre de B.-L. de Hauterive à l'adresse de l'Académie royale des sciences (Martinique, 1716).
- **Document 6.22** : Lettre de B.-L. de Hauterive à l'adresse de l'Académie royale des sciences (Martinique, 1716).
- **Document 7.1** : Carte gravée de la Martinique, par Seutter, mi-XVIIIe siècle.
- **Document 7.2** : Plan et projet de la ville de Castries, capitale de Sainte-Lucie, par Peyre (vers 1785).

- **Document 7.3** : Projet de barrage pour l'irrigation de Saint-Domingue, par Varaigne et Dausse (1776).
- **Document 8.1** : Liste des directeurs du Dépôt des Cartes et plans de la Marine (1720-1792).
- **Document 8.2** : Carte imprimée de la Martinique, par Buache (1732).
- **Document 8.3** : Carte imprimée de la Martinique, par Bellin (1758).
- **Document 8.4** : La représentation des paysages, par Dupain de Montesson (1773).
- **Document 8.5** : Carte manuscrite de Sainte-Lucie, par Lefort de Latour (vers 1785).
- **Document 8.6** : Carte imprimée de l'Atlantique, par Fleurieu (1773).
- **Document 8.7** : Profils de côtes des Petites Antilles, par Verdun de la Crenne, Borda et Pingré (1778).
- **Document 8.8** : Carte imprimée de l'Atlantique, par Verdun de la Crenne, Borda et Pingré (1778).
- **Document 8.9** : Plan manuscrit de la Baie de l'Acule de Saint-Domingue, par Chastenet de Puységur (1785).
- **Document 8.10** : Carte imprimée des débouquements de Saint-Domingue, par Chastenet de Puységur (1787).
- **Document 9.1** : vestiges amérindiens, par le P. Nicolson (1776).
- **Document 9.2** : Gravure du cacao de Guyane, par Fusée Aublet (1775).
- **Document 9.3** : Gravure du *Bactris minor*, par Jacquin (1763).
- **Document 9.4** : Arbres des Antilles, manuscrit, par Leroy de la Potherie (1764).
- **Document 9.5** : Tableau de relevés météorologiques, par Thibault de Chanvalon (août 1751, publié en 1763)
- **Document 9.6** : Extraits de l'inventaire après décès du planteur de la Guadeloupe B. de Badier (1789).
- **Document 10.1** : serre portative, par l'ébéniste I. Ledoux (1781).
- **Document 10.2** : Vue de l'habitation de Préfontaine, à Cayenne (1763).
- **Document 10.3** : Plan et élévation d'une sucrerie, par Préfontaine (1763).

Table des matières détaillée

Conventions d'édition	5
Liste des abréviations	6
TABLE DES MATIERES	7
INTRODUCTION	9
LA TRACE DU SAVOIR ET L'ECHO DU POUVOIR. FONDEMENTS HISTORIOGRAPHIQUES ET METHODOLOGIQUES	12
1. <i>Soumissions, résistances et ouvertures. L'espace caraïbe français sous le regard de l'histoire</i> 13	
1.1. La légende dorée des colonies françaises.....	13
1.2. Histoire maritime, économique et sociale. Nouveaux objets, nouvelles sources	15
1.3. Émergence des voix du silence et renouveau de l'histoire politique.....	17
2. <i>Histoire culturelle et histoire des sciences de la Guyane et des Antilles françaises</i>	21
2.1. La tradition du désert culturel.....	22
2.2. Pratiques scientifiques en Guyane et aux Antilles. La tradition biographique.....	24
2.3. Quelques avancées récentes.....	26
3. <i>Sciences et colonisation : une mise en perspective</i>	30
3.1. Le modèle Basalla.....	30
3.2. La naissance d'un nouveau champ historiographique : Sciences et Empires.....	32
3.3. De nouveaux modèles descriptifs	36
4. <i>L'élaboration d'un questionnement</i>	37
4.1. Sciences et savoirs	39
4.2. Science ou sciences ?.....	41
4.3. Sciences coloniales, sciences d'outre-mer	42
4.4. Quelle histoire des sciences, pour quelle approche des sciences coloniales ?	43
4.5. Les cadres de la démarche. Approche régionale et épaisseur du temps	46
5. <i>Les Sources. Délimitations et cohérence d'un corpus en expansion</i>	50
5.1. Préliminaire méthodologique. Contraintes du temps et variété des objets.....	50
5.2. Sources imprimées.....	52
5.3. Sources manuscrites.....	56
6. <i>Les choix de l'exposition</i>	62
PREMIERE PARTIE. LE TEMPS DES PIONNIERS. ESSAI D'ARCHEOLOGIE DES SCIENCES COLONIALES	64
CHAPITRE 1. UNE COLONISATION D'AVENTURIERS.....	67
1. <i>Premières expériences, premiers contacts, premières conquêtes (1503-1635)</i>	68
1.1. Les enjeux de l'aire caraïbe à l'aube du XVIIe siècle.....	68
1.2. Le réveil des ambitions nord-européennes en Amérique : l'appel du vide (1600-1620)	72
1.3. 1626-1635. Premières implantations françaises durables dans l'arc antillais	75
2. <i>L'ère des compagnies et des seigneurs (1635-1664)</i>	80
2.1. Financiers et aventuriers à la conquête des Petites Antilles.....	81
2.2. Aux marges des premières colonies : Saint-Domingue et la Guyane.....	86
2.3. La mer des Antilles. Une aire d'expansion européenne.....	88
3. <i>L'aire caraïbe au début du XVIIe siècle. Un état du savoir en France à l'aube de la conquête</i> 91	
3.1. Les premières descriptions imprimées du Nouveau Monde et leur diffusion	92
3.2. Les cartes et les images du Nouveau Monde	98
3.3. Les manuscrits : outils disparus et pièces de collection	103
3.4. Rumeur des ports et spectacles américains	106
CHAPITRE 2. DE L'APPREHENSION A L'APPROPRIATION	113
1. <i>Le fait géographique</i>	113
1.1. L'espace éclaté et le règne de l'horizon.....	114
1.2. Les figures de la profusion et de l'inaccessible.....	120
1.3. Une nature mangeuse d'hommes	124
1.4. L'Amérindien, incarnation du monde sauvage	131
2. <i>La réduction de l'inconnu. Moyens intellectuels d'une maîtrise de la nature et de l'espace</i> ... 136	
2.1. Soumettre.....	136
2.2. Délimiter et décrire l'espace	141

2.3. Nommer	144
3. <i>Constructions et itinéraires du savoir dans l'aire caraïbe</i>	148
3.1. Les savoirs amérindiens	149
3.2. Une « incommensurabilité » des savoirs	155
3.3. Une sédimentation complexe. Influences européennes et africaines	159
3.4. Europe, Terre-Ferme, Colonies françaises. Itinéraires européens des transferts de savoir-faire	164
CHAPITRE 3. PREMIERS DISCOURS DES SCIENCES COLONIALES : REGARDS CROISES	171
1. <i>Du récit de voyage à l'Histoire naturelle. Premières impressions des savoirs coloniaux</i>	172
1.1. Aventures, échos du Paradis et relations missionnaires	172
1.2. L'histoire générale du P. Du Tertre (1654, 1667) : ambitions scientifiques	179
1.3. Le rival protestant César de Rochefort : un autre modèle scientifique ?	184
2. <i>Science missionnaire et réseaux religieux</i>	189
2.1. Le missionnaire, expert local, informateur et intermédiaire scientifique	189
2.2. Les manuscrits du P. Breton et du P. Du Tertre	194
2.3. Circulation des savoirs missionnaires : quelques jalons pour une vision d'ensemble	200
3. <i>Bibliothèques et collections : antichambres des sciences coloniales</i>	206
3.1. Les Bibliothèques	206
3.2. Les cabinets de curiosités	209
3.3. Le sauvage des colonies sous l'œil du curieux : les <i>Artificialia</i>	215
4. <i>Milieux savants et mondains de la capitale : les enjeux d'un savoir colonial maîtrisé</i>	218
4.1. Entre science et curiosité. Les graveurs de cartes des années 1650	218
4.2. Les curiosités coloniales en débat. Les conférences de Bourdelot et de Denis	223
4.3. Entre Mécènes et cercles savants. La validation du savoir colonial	227
CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE	231
DEUXIEME PARTIE. LES ROUAGES SCIENTIFIQUES DE LA MACHINE COLONIALE DES ROIS DE FRANCE. MISE EN PLACE (1664-1720)	232
CHAPITRE 4. SAVOIR POUR GOUVERNER. LA PUISSANCE DES INSTITUTIONS	234
1. <i>La reprise en main des colonies par la monarchie (1664-1720)</i>	234
1.1. Les Petites Antilles, point d'appui de la colonisation française	234
1.2. La Guyane. Semi-échec, ou semi-succès ?	236
1.3. De la flibuste à l'habitation sucrière. L'essor de Saint-Domingue	238
2. <i>L'administration coloniale : gestion du savoir et dynamique scientifique</i>	242
2.1. Aux origines de l'administration coloniale (1626-1664)	242
2.2. Colbert et ses successeurs. La mise en place des réseaux d'information	245
2.3. L'administrateur colonial. Homme de mémoires et acteur sur le terrain scientifique	249
3. <i>Les institutions scientifiques</i>	258
3.1. Le Jardin du roi	258
3.2. Colbert et la fondation de l'Académie royale des sciences	262
3.3. L'affermissement de la machine académique au tournant du XVIIIe siècle	264
CHAPITRE 5. LES SAVANTS VOYAGEURS, FER DE LANCE DE LA CONQUETE SCIENTIFIQUE COLONIALE	271
1. <i>La conquête coloniale par les étoiles. Cayenne (1672) et les Petites Antilles (1682)</i>	271
1.1. Richer, pionnier de l'astronomie coloniale (1672)	272
1.2. Les « astronomes de l'Académie ». Deshayes, Varin, De Glos (1682)	277
2. <i>L'investigation des botanistes et la normalisation naturaliste (1688-1697)</i>	282
2.1. Chronologie et contexte institutionnel des voyages de Surian et Plumier	283
2.2. Surian, l'herboriste méconnu	286
2.3. L'apport de Plumier, conquérant de la botanique antillaise	289
3. <i>La seconde vague des astronomes. Deshayes (1699-1700) et Feuillée (1703-1711)</i>	291
3.1. La grande volte coloniale de l'Astronome Deshayes	291
3.2. La rupture du carcan colonial. Le P. Feuillée aux Antilles et en Amérique du Sud	294
CHAPITRE 6. L'IMPLANTATION COLONIALE DE SPECIALISTES QUALIFIES	299
1. <i>Cartographie et fortifications : ingénieurs, arpenteurs et militaires sous les tropiques</i>	299
1.1. L'inspection de Blondel (1666-1667)	300
1.2. Les ingénieurs aux colonies	301
1.3. Des spécialistes d'appoint. Architectes, arpenteurs, officiers	305
1.4. Le traitement de l'information cartographique dans les bureaux de la Marine	309
2. <i>Chirurgiens, médecins, botanistes et jardiniers</i>	311
2.1. Les premiers bras de la médecine coloniale	311
2.2. Les médecins coloniaux et la naissance d'une approche savante des pathologies tropicales	313
2.3. Botanistes et jardiniers	317
3. <i>Le renfort des missionnaires</i>	327
3.1. Le Père Labat	328

3.2. Les Jésuites au service de la machine coloniale.....	334
4. <i>Les correspondants de l'Académie</i>	341
4.1. Genèse d'un réseau de correspondants coloniaux.....	342
4.2. Rythmes et modalités d'une collaboration incertaine.....	346
4.3. Le programme scientifique colonial du correspondant B.-L. de Hauterive.....	348
4.4. Les enjeux d'une collaboration. La diffusion de l'idéal académique.....	351
CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE.....	358
TROISIEME PARTIE. LUMIERES COLONIALES. ENJEUX ET ACTEURS.....	359
CHAPITRE 7. LES MODALITES DU DEVELOPPEMENT COLONIAL AU XVIIIIE SIECLE.....	361
1. <i>Conditions économiques et politiques de la croissance</i>	361
1.1. Une forte croissance démographique, économique et urbaine.....	361
1.2. Les menaces étrangères sur la prospérité coloniale.....	366
1.3. « Esprit américain » et pulsions autonomistes. Des révoltes blanches à la Révolution.....	369
2. <i>Vers un monde maîtrisé</i>	372
2.1. La conquête inachevée ?.....	372
2.2. L'exotisme maîtrisé. La beauté des sciences.....	377
2.3. L'exploration des confins.....	381
3. <i>Grands travaux et aménagements. La science de terrain</i>	383
3.1. Le corps protéiforme des ingénieurs coloniaux.....	384
3.2. L'ingénieur et l'aménagement de l'espace colonial. Théories et pratiques.....	386
3.3. La maîtrise de l'eau. Un enjeu vital.....	389
CHAPITRE 8. PROGRES ET MUTATIONS DE LA CARTOGRAPHIE COLONIALE AU XVIIIIE SIECLE.....	393
1. <i>La cartographie des colonies caraïbes jusqu'au Traité de Paris</i>	393
1.1. Une certaine continuité. Formes et usages des relevés cartographiques locaux.....	393
1.2. Les données de l'Observatoire.....	395
1.3. Les cartes du « Dépôt ». L'œuvre de J.-N. Bellin.....	397
2. <i>Gloire et misère des ingénieurs géographes coloniaux de 1763 à la Révolution</i>	401
2.1. De la carte de Cassini, aux rêves de triangulation coloniale.....	401
2.2. Martinique et Guadeloupe. Les succès de l'entreprise.....	403
2.3. Le rêve inachevé. Sainte-Lucie, Guyane et Saint-Domingue.....	406
3. <i>Des étoiles à la mer. Science des marins et cartographie coloniale, de 1763 à la Révolution</i>	409
3.1. Hydrographie et astronomie coloniales.....	410
3.2. La révolution des montres marines.....	413
3.3. Chabert et Puységur. Vers une cartographie de précision.....	415
CHAPITRE 9. L'INVENTAIRE NATURALISTE DU MONDE COLONIAL.....	420
1. <i>Les formes de la collecte</i>	420
1.1. Compilations et histoires naturelles.....	421
1.2. Collections privées.....	427
1.3. Les conservatoires royaux de la collecte coloniale.....	432
2. <i>La diversité du monde. Les progrès scientifiques à la lumière des colonies</i>	439
2.1. Zoologie.....	439
2.2. Géologie et avancées anthropologiques.....	442
3. <i>La nature coloniale à l'aune des naturalistes. Diffusion de modèles et conditions d'échange</i>	445
3.1. Du navire à la plantation. L'enracinement du voyageur naturaliste.....	447
3.2. Les instructions. Former le geste et le regard.....	452
3.3. Les instruments scientifiques. Diffusion et usages dans le contexte colonial.....	457
3.4. La chimie coloniale.....	465
CHAPITRE 10. LA NATURE ET LES HOMMES, ENTRE GESTION A DISTANCE ET ACTION LOCALE.....	469
1. <i>L'accroissement du capital botanique. Du maraudage à la valorisation industrielle</i>	469
1.1. Des « jardins flottants » aux jardins coloniaux.....	470
1.2. Amélioration et protection des cultures coloniales.....	478
1.3. Valorisation industrielle et économie domestique.....	485
2. <i>La maîtrise du facteur humain. De l'économie politique à la médecine</i>	489
2.1. Statistique coloniale et économie politique.....	490
2.2. La colonisation planifiée par la science. Un modèle de développement ?.....	495
2.3. La médecine dans les colonies. Action, théorie et recherche locale.....	501
3. <i>Émergence d'une population scientifique locale. Jalons pour une réévaluation</i>	510
3.1. Le ferment d'une population éclairée. La place du livre et des journaux dans la société coloniale.....	511
3.2. Les lieux de la science coloniale. Formes locales de cristallisation de la pratique scientifique.....	520
3.3. La Guyane et les Antilles françaises dans les réseaux de la République des sciences.....	531
CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE.....	539
CONCLUSION.....	541

ANNEXE 1. SOURCES D'ARCHIVES	547
1. ARCHIVES NATIONALES, PARIS (AN) ET AIX-EN-PROVENCE (CAOM)	549
<i>Fonds ancien (avant 1789), Fonds moderne (1789-1940), et Fonds divers (AN)</i>	549
<i>Fonds Marine (AN Marine)</i>	549
<i>Fonds ancien des Colonies (CAOM Colonies)</i>	551
<i>Fonds moderne des Colonies, ex-SOM (CAOM DFC, CAOM DPPC)</i>	552
2. ARCHIVES DES BIBLIOTHEQUES ET ACADEMIES PARISIENNES	553
<i>Archives de l'Académie des sciences (AAS)</i>	553
<i>Bibliothèque de l'Académie de médecine (BAM)</i>	555
<i>Bibliothèque de l'Observatoire (BObs Ms)</i>	556
<i>Bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle (MNHN Ms)</i>	557
<i>Bibliothèque nationale de France. Département des Cartes et plans (BNCP)</i>	559
<i>Bibliothèque nationale de France. Département des estampes (BnF Estampes)</i>	560
<i>Bibliothèque nationale de France. Département des manuscrits (BnF)</i>	560
<i>Service historique de l'Armée de Terre (SHAT Ms)</i>	561
<i>Service historique de la Marine (SHM)</i>	562
3. CENTRES D'ARCHIVES DEPARTEMENTAUX ET BIBLIOTHEQUES MUNICIPALES (PROVINCE)	563
<i>Aix-en-Provence. Bibliothèque Méjanès (BMAix Ms)</i>	563
<i>Arras. Bibliothèque municipale (BMArras Ms)</i>	563
<i>Besançon. Bibliothèque municipale (BMBes Ms)</i>	564
<i>Bordeaux. Bibliothèque municipale (BMBx Ms)</i>	564
<i>Carcassonne. Bibliothèque municipale (BMCarcassonne Ms)</i>	565
<i>Carpentras. Bibliothèque Inguimbertaine (BICarp Ms)</i>	565
<i>La Rochelle. Archives départementales de la Charente-Maritime (ADCM)</i>	565
<i>Rouen. Bibliothèque municipale (BMRouen Ms)</i>	565
4. CENTRES D'ARCHIVES DEPARTEMENTAUX DES ANTILLES FRANÇAISES	566
<i>Archives départementales de la Guadeloupe (ADG)</i>	566
<i>Archives départementales de la Martinique (ADM)</i>	566
ANNEXE 2. BIBLIOGRAPHIE DES INSTRUMENTS DE RECHERCHE.....	567
1. ARCHIVES NATIONALES, PARIS (AN) ET AIX-EN-PROVENCE (CAOM).....	568
<i>État général des fonds</i>	568
<i>Fonds moderne et Fonds divers (AN)</i>	568
<i>Fonds Marine (AN Marine)</i>	569
<i>Fonds ancien des Colonies (CAOM Colonies)</i>	570
<i>Fonds moderne colonies, ex-SOM (CAOM DFC, CAOM DPPC)</i>	571
2. ARCHIVES DES BIBLIOTHEQUES ET ACADEMIES PARISIENNES	573
<i>Archives de l'Académie des sciences (AAS)</i>	573
<i>Bibliothèque de l'Académie de médecine (BAM)</i>	573
<i>Bibliothèque de l'Observatoire de Paris (BObs Ms)</i>	574
<i>Bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle (MNHN Ms)</i>	574
<i>Bibliothèque nationale de France. Département des Cartes et plans (BNCP)</i>	574
<i>Bibliothèque nationale de France. Département des manuscrits (BnF)</i>	575
<i>Service historique de l'Armée de Terre (SHAT Ms)</i>	575
<i>Service historique de la Marine (SHM)</i>	575
3. ARCHIVES DEPARTEMENTALES ET BIBLIOTHEQUES FRANCE METROPOLITAINE (PROVINCE).....	576
<i>Aix-en-Provence. Bibliothèque Méjanès (BMAix Ms)</i>	576
<i>Bordeaux. Bibliothèque municipale (BMBx Ms)</i>	576
4. CENTRES D'ARCHIVES DEPARTEMENTAUX DES ANTILLES FRANÇAISES	576
<i>Archives départementales de la Martinique (ADM)</i>	576
<i>Archives départementales de la Guadeloupe (ADG)</i>	577
5. BIBLIOGRAPHIES ET GUIDES DE SOURCES THEMATIQUES	577
ANNEXE 3. BIBLIOGRAPHIE DES SOURCES IMPRIMEES.....	580
ANNEXE 4. BIBLIOGRAPHIE GENERALE	607
ANNEXE 5. DOCUMENTS	635

TABLE DES DOCUMENTS.....747

